



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

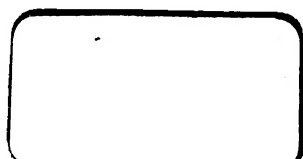
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





4° E. 752

14198 d.  $\frac{89}{22}$











# ŒUVRES

*DE MESSIRE*

ANTOINE ARNAULD,

DOCTEUR DE LA MAISON ET SOCIÉTÉ

*DE SORBONNE.*



# ŒUVRES

DE MESSIRE

ANTOINE ARNAULD,

DOCTEUR DE LA MAISON ET SOCIÉTÉ

DE SORBONNE.

---

---

TOME VINGT-DEUXIÈME,

*Contenant le reste de la cinquième Partie de la quatrième Classe, depuis le Nombre trente-cinquième inclusivement, & toute la sixième Partie de la même Classe.*

---

---

M. DCC. LXXIX.



---

---

*La table des Ouvrages contenus dans ce Volume se trouve à la fin.*

---

---

# R É P O N S E

## A U N É C R I T ,

*Dans lequel on prétend faire voir qu'on peut, en conscience, recevoir & souscrire, purement & simplement, les Constitutions d'Innocent X & d'Alexandre VII, encore que l'on croie que Jansénius en ait été injustement condamné. (a)*

[ P A R M. A R N A U L D. ]

[ Imprimé pour la première fois. ]

**L'**Auteur de cet Ecrit demeure d'accord, que ceux qui ont tellement IV. CL. justifié leur foi & leur doctrine, que leurs adversaires ont été obligés de V. P<sup>e</sup>. reconnoître qu'elle est orthodoxe & exempte d'erreur, ne sont pas obligés à Numéro davantage, selon l'ordre de Dieu & de l'Eglise, & qu'il n'est pas juste de XXXV. leur demander rien de plus.

Mais il prétend en même temps, que la paix ne pouvant être établie dans l'Eglise, sans la déclaration qu'on nous demande (b), nous sommes obligés

(a) [ Voyez la Préface historique, Art. VII ]

(b) [ C'est la Formule du *subjecimus*. ]

IV. CL. *de la donner en cette extrémité, si nous le pouvons sans offenser Dieu ; &*  
 V. P<sup>e</sup>. *ainsi il réduit toute la question à voir si cette déclaration se peut faire*  
 Numéro *en conscience, c'est-à-dire, comme il l'explique dans la suite, sans blesser la*  
 XXXV. *vérité & la sincérité chrétienne.*

Je trouve quelque difficulté dans cette première Proposition : car, supposé que ce qu'on nous demande ne soit pas d'obligation à notre égard, & qu'on n'ait pas droit de l'exiger de nous, *selon l'ordre de Dieu & de l'Eglise*, il pourroit y avoir d'autres raisons que le seul manquement de sincérité, qui nous donneroient un juste sujet de ne le pas accorder, quand ce ne seroit que pour ne pas laisser introduire un exemple très-dangereux, & très-contraire à l'esprit de l'Eglise, qui ne veut point qu'on tyrannise les consciences tendres. Et de plus, n'y ayant que la considération de la paix qui nous y pourroit porter, il faudroit, pour ne pas agir imprudemment, qu'en nous abaissant à faire une chose qu'on ne devroit point nous demander dans l'ordre de Dieu, nous eussions quelque assurance raisonnable que cela produiroit la paix, à quoi il n'y a guère d'apparence.

Mais sans s'arrêter à cette difficulté, je me restreins à la seconde, qui consiste à savoir, si, en déclarant qu'on reçoit la Constitution d'Alexandre VII, qu'on s'y soumet, qu'on lui veut obéir & qu'on l'approuve, on ne témoigne pas par-là, qu'on consent à la condamnation de Jansénius, & si celui qui la signe, & qui la reçoit de la sorte, n'ayant point dessein de consentir à cette condamnation, ne tombe point dans le mensonge ou dans l'équivoque, & ne blesse point la sincérité & la simplicité chrétienne. L'Auteur de l'Ecrit prétend montrer qu'il ne la blesse point : c'est le sujet de tout son discours, & voici en abrégé quelles en sont les preuves.

Il dit, 1<sup>o</sup>. que „ pour expliquer ce point, il faut savoir ce que signifie „ dans l'Eglise, recevoir une Constitution ou un Décret, s'y soumettre, „ y obéir, & l'approuver ; & que la signification de ces termes & de ces „ Actes dépendant entièrement de l'usage & du commerce des hommes, „ & non de la raison ni des pensées des particuliers, cette question doit „ être décidée par l'usage & par la coutume de l'Eglise, & non par les „ raisonnements & les subtilités de l'esprit, qui doivent être suspects en „ cette matière ; n'y en ayant point où elles puissent tromper plus facilement „

Ce fondement posé, il entreprend de faire voir, *par le consentement de l'Eglise Romaine, & de l'Eglise Universelle, depuis les premiers siècles jusqu'à présent, qu'en recevant les Ordonnances & Décrets de l'Eglise, & protestant qu'on s'y veut soumettre absolument, & lui rendre toute sorte d'obéissance, on ne s'engage qu'aux seuls points de foi, & non à d'autres.*

Toutes les preuves qu'il en rapporte se réduisent à quatre.

IV. Cl.

La première consiste en quelques passages de Saint Grégoire, qui, témoignant recevoir les quatre premiers Conciles comme les quatre Evangelistes, ne laisse pas de déclarer en d'autres endroits, qu'il y avoit quelque chose de ces Conciles qu'il ne recevoit pas.

V. P<sup>e</sup>.

Numéro-

XXXV.

La seconde comprend plusieurs passages de Pélage II, sur le sujet du Concile de Calcédoine, & même des Conciles en général, que ce Pape déclare, selon l'Auteur de l'Ecrit, ne devoir être reçus que pour la foi, & non pour les faits.

La troisième, est la profession de foi que faisoient les Papes en leur entrée au Pontificat, qui est rapportée par Gratien, dist. 16. c. 8.

La quatrième, la profession de foi dressée par Pie IV, pour être proposée à tous ceux qui entrent dans les Charges de l'Eglise.

Voilà toutes les autorités qui sont employées dans cet Ecrit, pour prouver ce qu'on prétend être appuyé sur le consentement de toute l'Eglise; mais on y fait ensuite entrer une autre maxime, qu'on fait passer pour être une suite de ce qu'on a cru avoir établi, qui est, que l'Eglise n'a jamais prétendu qu'on dût consentir intérieurement aux Jugements particuliers & personnels qu'elle rend, & qu'elle publie dans ses Conciles même Œcuméniques.

Sur quoi je ne vois pas qu'on ait allégué aucune autre nouvelle autorité, que le passage de S. Augustin, l. 2. de Bapt. c. 3. où ce Saint dit, que les Conciles précédents peuvent être corrigés par les postérieurs. Mais on a tâché de confirmer cette maxime par plusieurs raisonnements, dont les deux principaux sont:

*Le premier, qu'en ce qui est des faits & des Canons personnels, il n'y a point de différence entre les Jugements des Puissances séculières, & ceux des Ecclésiastiques; & qu'ainsi les jugements ecclésiastiques de cette sorte n'obligent pas plus à la créance & à la persuasion intérieure, que ceux des Princes temporels; mais plutôt moins, parce que la conduite de l'Eglise doit être plus douce.*

*Le second, que l'Eglise n'a pas reçu le pouvoir d'annoncer aux hommes une foi humaine, dont il n'y a rien dans l'Ecriture; mais une foi divine seulement, fondée sur la parole de Dieu, & sur la doctrine des Apôtres.*

Enfin, il répond à ce qui a été représenté en quelques Ecrits, de la difficulté que de saints Evêques ont faite de souscrire à la condamnation de Saint Athanase, & de ce que Saint Chrysostôme dit à ses amis, de ne pas signer la sienne.

Et il conclut, par ces paroles très-chrétiennes & très-saintes : *Nous sommes obligés d'être enfants & disciples de l'Eglise en toutes choses, &*

IV. CL. *d'apprendre d'elle à régler nos pensées & nos paroles , sans en être empêchés*  
 V. P<sup>e</sup>. *ni par la crainte , ni par le courage. Nous ne devons pas craindre de nous*  
 Numéro *égarer en la suivant, & nous devons être assurés qu'il n'y a rien de plus*  
 XXXV. *honorable que de la croire plus que nous-mêmes , en nous captivant sous*  
*sa conduite.*

Comme nous convenons tous de cette regle , la difficulté ne peut être qu'à se bien assurer de l'esprit & de la conduite de l'Eglise. Pour moi, je me sens, par la grace de Dieu , très-disposé à la suivre , quand on me l'aura découverte ; mais , sans chercher d'autres autorités que celles qui sont dans cet Ecrit, je ne trouve point qu'on en puisse conclure ce que l'on prétend , & il me semble même qu'elles peuvent servir au contraire , à établir huit ou neuf points , qui feront voir, que, pour agir conformément à la conduite des Peres & de l'Eglise , aussi-bien qu'aux regles de la sincérité chrétienne , on ne doit point, dans les circonstances présentes , recevoir les Constitutions , qu'en déclarant qu'on ne les reçoit que pour la foi , & non pour la condamnation de Jansénius.

Je proposerai d'abord ces points , & puis je les traiterai chacun en particulier en des articles séparés , & y rappellerai tout ce qui est dit dans l'Ecrit.

Le premier dont on est toujours demeuré d'accord , est, que les souscriptions des Conciles en termes généraux , peuvent quelquefois ne se pas étendre à tout ce qui est contenu dans le Concile , mais recevoir des exceptions raisonnables : ce qui est fondé sur l'équité naturelle , & sur cette regle du langage humain , que les termes généraux dans le langage ordinaire , ne se prennent point dans une rigueur métaphysique , qui ne reçoive point d'exception , & que c'est ce que prouvent les passages rapportés dans cet Ecrit.

Le second ; que les termes de *réception* & de *recevoir* , marquent toujours l'approbation intérieure de tout ce à quoi s'étend la réception ; mais qu'il y peut avoir des cas , qui font juger raisonnablement selon le premier point , que cette souscription ou cette réception ne s'étend pas à de certaines choses , contenues dans l'Acte que l'on témoigne recevoir.

Le troisième ; qu'on ne fauroit prouver par aucun témoignage de l'Antiquité , ce que l'on prétend montrer dans cet Ecrit ; ~~que~~ tous les faits contenus dans les Conciles fussent d'eux-mêmes , & par l'esprit de l'Eglise , exceptés de ce qu'on témoignoit approuver par la souscription générale qu'on faisoit des Conciles ; mais que lorsque quelques-uns en étoient exceptés , c'étoit pour des raisons particulières.

Le quatrième ; qu'on ne fauroit aussi prouver par aucun témoignage de l'Antiquité , que la souscription d'un fait n'en emporte point la créance,

mais seulement la révérence & le silence, & que le contraire paroît par le IV. Cl. refus qu'on a fait de souscrire à la condamnation de Saint Athanasé, par V. P<sup>e</sup>. la parole de Saint Chrysostôme à ses amis, & par la contestation des trois Numéro XXXV. Chapitres.

Le cinquieme; qu'il y a grande différence entre n'être pas toujours obligé de croire un fait, & n'être jamais obligé de le croire: que le premier est vrai, & que c'est tout ce que prouve l'Ecrit; mais que le second n'est pas véritable. Et cependant que le second seroit nécessaire, afin que la souscription d'un fait ne fût pas prise pour une marque de créance.

Le sixieme est; que le respect qu'on doit à l'Eglise, n'oblige point de faire aucun acte positif de soumission & de respect envers un Décret où l'on sauroit que la vérité & la justice auroient été blessées.

Le septieme; que quand il y a eu contestation sur des faits qu'on a S. Grégoire I. 3. ep. 34. voulu excepter de la réception d'un Concile, les Papes ont eu soin de faire entendre qu'ils ne les recevoient que pour la foi, & non pas pour les faits.

Le huitieme; que, quoiqu'il soit bon de s'informer de l'usage auquel les termes de réception & de souscription s'étoient pu prendre autrefois dans l'Eglise, on est néanmoins obligé sur toutes choses, de consulter en ces rencontres la regle immuable de la sincérité chrétienne, établie par Saint Augustin, qui est, de ne point tromper l'intelligence commune & publique dans une souscription publique.

Le neuvieme; que, selon toutes ces maximes, ceux qui sont persuadés que le livre de Jansénius ne contient point les erreurs qu'on lui impute, ne peuvent en conscience signer purement & simplement la Constitution d'Alexandre VII.

## ARTICLE PREMIER.

### PREMIER POINT.

*Les souscriptions des Conciles en termes généraux, peuvent souffrir des exceptions raisonnables.*

**T**out le monde convient, que, dans le langage ordinaire des hommes, il arrive rarement que les termes généraux se prennent dans une rigueur métaphysique, qui ne reçoive point d'exception; mais que le plus souvent ils se doivent prendre dans une généralité morale, qui souffre des exceptions raisonnables. Le Saint Esprit même s'est voulu con-

IV. CL. former à cette coutume du langage humain, y ayant beaucoup de paro-  
 V. P<sup>e</sup>. les dans l'Ecriture qui ne feroient pas vraies, si on les prenoit de cette  
 Numéro sorte; comme quand Saint Paul dit, que *tous l'ont abandonné*; que *tous*  
 XXXV. *cherchent leurs intérêts & non ceux de Jesus Christ*; qu'il se rendoit com-  
 plaisant à *tous*, & *en toutes choses*; qu'il approuve cette parole d'un Poëte  
 comme véritable, que ceux de Crete *sont toujours menteurs....* Il ne faut  
 donc pas s'étonner, si les Conciles œcuméniques, contenant ordinaire-  
 ment quantité de chefs, la profession que les Papes ont fait de les rece-  
 voir, quoique conçue en termes généraux, ne se soit pas toujours éten-  
 due à tous ces chefs. Et les preuves qu'apporte sur cela l'Auteur de  
 l'Ecrit, feroient assez inutiles s'il n'avoit voulu prouver que ce point,  
 puisqu'on en est toujours demeuré d'accord, & que c'est par cette rai-  
 son qu'on a cru pouvoir souscrire la Constitution d'Innocent X, avant  
 qu'on eût contesté sur le fait de Jansénius: parce que n'y étant parlé de  
 Jansénius que dans l'Expositif, où le Pape témoignoit plutôt ce qui lui  
 avoit été exposé, que ce qu'il avoit jugé, on avoit sujet de croire, que  
 la souscription qu'on en feroit ne s'entendrait que de ce qui est le ca-  
 pital dans cette Constitution, qui est la simple condamnation des cinq  
 Propositions en elles-mêmes, où il n'est point fait mention de Jansénius.

Ainsi nous n'examinons pas ces preuves en ce lieu, parce que nous  
 les recevons toutes, en les réduisant à ce point.

Nous ne traitons point aussi de ce qui fait que certaines choses, plutôt  
 que d'autres, peuvent être censées exceptées de la réception générale que  
 l'on fait d'un Concile, parce que nous nous réservons d'en parler dans les  
 autres points.

## ARTICLE SECOND.

### SECOND POINT.

*Le terme de réception, dans l'usage de l'Eglise, marque l'approbation inté-  
 rieure de tout ce à quoi s'étend la réception.*

**C**E sont deux choses fort différentes, de savoir ce que signifie le mot  
 de *réception* au regard de ce qu'on reçoit en recevant un Concile, &  
 de savoir à quoi s'étend ce mot; c'est-à-dire, ce que l'on est censé rece-  
 voir par la réception générale du Concile. Or je prétends que toutes les  
 autorités de l'Ecrit prouvent au plus, que cette réception générale d'un  
 Concile ne s'étend pas toujours à tout ce qui est contenu dans le Con-

cile ; mais qu'elles ne prouvent en aucune sorte , que le mot de réception ne signifie pas une approbation intérieure des choses qu'on a témoigné recevoir , & auxquelles le mot de réception se rapporte.

IV. CL.  
V. P<sup>e</sup>.

Numéro  
XXXV.

Et il est aisé de le faire voir par les termes , dont les Papes se sont servis pour témoigner qu'ils recevoient les Conciles : car quand Saint Grégoire dit , *qu'il reçoit* les quatre Conciles comme les quatre Evangiles , qu'il les embrasse avec une parfaite soumission , & qu'il les garde avec une entière approbation , *tota devotione complector* , & *integerrima approbatione custodio* , on peut bien disputer de l'étendue de ces termes ; mais non pas de la sincérité parfaite & entière de ces mêmes termes ; c'est-à-dire , qu'on peut bien prétendre que ces témoignages d'approbation ne s'étendoient pas à tout ce qui étoit contenu dans ces Conciles : mais il n'y a personne qui puisse dire raisonnablement , que ces termes ne signifient pas , au regard de ce qu'ils comprennent & à quoi ils se rapportent , une véritable & sincère approbation intérieure.

C'est ce qu'on peut encore voir dans la preuve même qu'on apporte , pour montrer , que tout ce que dit S. Grégoire , en recevant ces Conciles , ne s'étendoit qu'à la seule définition de foi : c'est , dit-on , qu'il déclare , en parlant du Concile de Constantinople , *qu'il ne reçoit point les Canons , ni la condamnation de quelques personnes qui lui étoient inconnues , portée par ce Concile. Les Canons du Concile de Constantinople* , dit-il , *condamnent les Eudoxiens , mais ils ne disent pas quel a été Eudoxius leur Chef : or jusqu'à présent l'Eglise Romaine n'a point reçu & ne reçoit point les Canons & les Actes de ce Concile , & elle ne l'a reçu qu'en ce qu'il a défini contre Macédonius (c).*

S. Grégoire parle de cette sorte , sur ce que Cyriaque , Patriarche de Constantinople , avoit mis Eudoxius entre les hérétiques condamnés par l'Eglise ; de quoi ce Pape témoigne avoir de la peine , à cause que l'Eglise Romaine n'avoit point mis les Eudoxiens au nombre des hérétiques ; & parce qu'on lui pouvoit objecter les Canons du Concile de Constantinople qui les y mettent , il répond , que l'Eglise Romaine n'a point reçu & ne reçoit point ces Canons : *Canones Synodi illius hactenus non habet nec recipit*. Donc si l'Eglise Romaine avoit reçu ces Canons , elle se fût cru obligée par-là à reconnoître les Eudoxiens pour hérétiques ; & ainsi , selon le sentiment de S. Grégoire , la réception d'un Canon par lequel des hérétiques sont condamnés , engage à tenir ces personnes pour hérétiques ; puisque toute la raison que S. Grégoire apporte du doute qu'il

(c) Canones quidem Constantinopolitani Concilii Eudoxianos damnant. Sed quis fuerit eorum auctor Eudoxius non dicunt. Romana autem Ecclesia eosdem Canones vel gesta Synodi illius hactenus non habet nec recipit. In hoc autem eandem Synodum accepit , quod est per eam contra Macedonium definitum. Lib. 6. Ind. 15. Ep. 31.



IV. CL. a, si les Eudoxiens, condamnés par un Canon du Concile de Constanti-  
 V. P<sup>e</sup>. nople, doivent être mis au rang des hérétiques, est, que l'Eglise Romaine  
 Numéro ne reçoit point ces Canons.

XXXV. On pourroit encore rapporter d'autres preuves, pour faire voir, que,  
 dans l'usage de l'Eglise, le mot de recevoir signifie l'approbation véritable  
 & sincere de ce qu'on reçoit; de sorte que c'est s'engager à croire ce  
 qui est dans une piece que de témoigner qu'on la reçoit.

V Conc.  
 Collat. 8. Je me contenterai d'en marquer ici deux exemples; l'un du cinquieme  
 Concile, où, pour signifier que la lettre d'*Ibas* n'avoit point été approu-  
 vée par le Concile de Calcédoine, & qu'ainsi on la pouvoit condamner  
 sans rien faire de contraire à ce Concile, il est dit, que c'étoient les dé-  
 fenseurs de *Nestorius* qui disoient que cette Lettre impie avoit été reçue  
 par le Concile de Calcédoine. *Qui dicebant istam impiam Epistolam suscep-*  
*tam esse à sancto Concilio Calcedonenfi.* Et il dit d'eux dans la suite, *quo-*  
*modo conantur dicere susceptam esse impiam Epistolam ab eodem sancto Con-*  
*cilio:* ce qui fait bien voir que le mot de *suscipere*, dans le style de l'E-  
 glise, ne signifie pas simplement ne pas contredire, puisqu'il étoit bien  
 certain que le Concile de Calcédoine n'avoit pas contredit cette lettre  
 d'*Ibas*, & qu'il n'y avoit rien repris.

L'autre exemple est de la conférence célèbre tenue à Constantinople,  
 du temps de l'Empereur Justinien, entre quelques Evêques Catholiques &  
 les Severiens, qui tenoient une partie de l'hérésie d'Eutychès, en n'ad-  
 mettant qu'une nature en Jesus Christ.

Ces hérétiques opposoient aux Catholiques quelques passages des Let-  
 tres de S. Cyrille, où il dit, qu'après l'union on ne doit pas dire deux  
 natures; à quoi l'Evêque Catholique répond en ces termes: " Nous  
 „ recevons dans S. Cyrille ce qui est conforme à ses Lettres Synodiques;  
 „ mais pour ce qui n'y est pas conforme, ni nous ne le condamnons,  
 „ ni nous ne le suivons comme une Loi de l'Eglise. J'appelle ses Lettres  
 „ Synodiques, celles qui ont été reçues & confirmées par les Conciles;  
 „ car ce qui est contraire à cela, nous ne le condamnons point, & nous  
 „ ne le recevons point comme de lui (d) ”.

Peut-on rien desirer de plus exprès, pour faire voir que le mot de rece-  
 voir, *suscipere*, signifie tellement approbation dans le langage de l'Eglise,  
 qu'on l'oppose au respect même qu'on a pour des choses qu'on n'ose pas  
 condamner, mais qu'on ne se croit pas obligé de suivre en les prenant  
 pour règle de ses sentiments? On

(d) Episcopus dixit: Nos ea quæ Epistolis ejus Synodicis consentiunt suscipimus. Quæ  
 autem non consentiunt, neque damnamus, neque velut legem Ecclesiasticam sequimur;  
 contraria his neque damnamus neque sicut illius suscipimus.

On peut juger par-là qu'il n'y eut jamais rien de plus injuste que les IV. Cl. plaintes qu'on a faites contre nous, de ce que nous n'avons pas voulu V. P<sup>e</sup>. recevoir une formule, où on nous faisoit dire que le Pape ayant déclaré Numé<sup>ro</sup> que les cinq Propositions étoient condamnées au sens de Jansénius, nous nous XXXV. soumettions à sa définition, même en ce point: *Illius definitioni etiam in hac parte nos subijcimus*. Car on ne pouvoit pas dire que notre soumission ne s'étendît pas au fait, puisqu'on nous faisoit dire que c'étoit en cela même que nous nous soumettions: il auroit donc fallu faire voir, que, dans l'usage de l'Eglise, les mots de se soumettre & de recevoir, ne signifient pas la créance & l'approbation intérieure au regard de ce en particulier à quoi on se soumet, & que l'on reçoit: or c'est ce que je ne crois pas que personne ose entreprendre de prouver, n'y ayant rien de plus contraire à l'esprit de l'Eglise.

Aussi tout ce qu'on peut apporter de plus plausible sur ce sujet étant contenu dans cet Ecrit, auquel nous répondons, on voit assez que toutes les autorités qui y sont alléguées, montrent au plus, que les réceptions des Conciles en termes généraux, ne s'étendent pas toujours à tout ce qui est compris dans le Concile; mais qu'elles ne montrent en aucune sorte que les mots de recevoir, & de se soumettre ne signifient pas, dans l'usage de l'Eglise, une approbation intérieure & sincère de la définition en particulier que l'on témoigne recevoir, & à laquelle on déclare que l'on se soumet.

## ARTICLE TROISIEME.

### TROISIEME POINT.

*Qu'on ne sauroit prouver, par aucun témoignage de l'Antiquité, que tous les faits contenus dans les Conciles soient d'eux-mêmes, & par l'esprit de l'Eglise, exceptés de ce qu'on témoignoit approuver par la souscription générale qu'on faisoit des Conciles; mais que lorsque quelques-uns en étoient exceptés, c'étoit pour des raisons particulières.*

**L**E dessein capital de l'Auteur de l'Ecrit est, de faire voir que la signature pure & simple de la Constitution d'Alexandre VII. qui condamne le Livre de Jansénius, comme contenant les erreurs condamnées dans les cinq Propositions, n'engage qu'à condamner ces mêmes erreurs, comme contraires à la foi, & non à condamner Jansénius comme les ayant enseignées. Or il est visible qu'il ne suffiroit pas pour ce dessein, de montrer

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

B

IV. C<sup>L</sup>. que la réception pure & simple des Conciles œcuméniques, ne s'est pas  
 V. P<sup>e</sup>. toujours étendue à tout ce qui étoit contenu dans ces Conciles; mais  
 Numéro qu'il faut de plus qu'il fasse voir que les faits, par leur nature & par l'u-  
 XXXV. sage de l'Eglise, sont toujours exceptés de cette réception générale des  
 Conciles; de sorte qu'il ne seroit point nécessaire d'exprimer cette récep-  
 tion quand on la veut faire, parce qu'elle y seroit toujours sous-entendue  
 par l'usage de l'Eglise, qui, de soi-même, restreindroit ces réceptions &  
 souscriptions des Conciles à la seule foi: aussi c'est ce que prétend mon-  
 trer l'Auteur de l'Ecrit, & c'est la conclusion qu'il tire de toutes les  
 autorités qu'il rapporte.

Et moi, je prétends au contraire qu'on n'en peut tirer cette conséquence,  
 & que tout ce qu'elles montrent est, que les faits peuvent quelquefois,  
 pour des raisons particulières, être exceptés de ce qui est compris dans  
 la réception d'un Concile œcuménique, conçue en des termes généraux;  
 au lieu que la foi n'en peut jamais être exceptée, mais qu'elles font voir  
 en même temps, qu'il n'est point vrai que les faits, par leur nature, en  
 soient toujours exceptés, & que c'est seulement en des occasions assez  
 rares, de sorte que c'est sans raison qu'on voudroit prétendre, que cette  
 exception est toujours sous-entendue, sans qu'il soit besoin de l'expri-  
 mer; au lieu qu'on n'a droit de le faire que lorsqu'on en a des raisons  
 particulières, lesquelles, par conséquent, on est obligé de faire connoître  
 à l'Eglise. C'est ce qu'on verra, comme je pense, fort clairement dans  
 l'examen des quatre preuves de cet Ecrit.

#### EXAMEN DE LA PREMIERE PREUVE.

La première preuve de l'Ecrit ne consiste qu'en deux passages de S.  
 Grégoire le Grand, par lesquels on prétend montrer, que s'étant servi  
 dans la réception des quatre premiers Conciles, *des termes les plus forts*  
 & *les plus amples qu'on puisse trouver en cette matière, & qui semblent*  
*d'abord signifier qu'il n'y a rien du tout dans ces Conciles qu'il ne croie*  
 & *qu'il n'approuve comme paroles de l'Evangile, il témoigne néanmoins*  
*lui-même, que cela ne s'entendoit que de la seule définition de la foi.*

Je ne trouve pas que cette première preuve soit fort concluante, &  
 je crois que quiconque voudra considérer avec attention les passages que  
 cet Auteur cite, & qu'il ne rapporte pas tout entiers, fera convaincu de  
 trois choses.

La première; que S. Grégoire n'use point de termes si amples qu'on  
 le veut faire croire, mais qu'il se restreint tellement, par la suite de son  
 discours à ce qu'il a voulu approuver de ces Conciles comme les quatre

Evangelis, qu'il faudroit faire une étrange violence à ses paroles, pour IV. CL. en former cette idée, qu'il eût voulu *signifier qu'il n'y a rien du tout* V. P<sup>e</sup>. dans tous ces Conciles, qu'il ne croie, & qu'il n'approuve comme paroles Numéro de l'Evangile. XXXV.

La seconde; qu'il n'est point vrai que S. Grégoire ait témoigné, que cette approbation si générale, qu'il donnoit à ces Conciles, ne s'entendoit que de la seule définition de la foi; mais qu'il est vrai, au contraire, qu'il a compris beaucoup de faits dans son approbation.

La troisieme est; que l'exception qu'il fait de quelques faits touchant l'un des Conciles, n'est point fondée, comme l'Auteur le prétend, sur la raison générale, qu'il n'y a jamais que la foi, & non les faits, qui soient compris dans la réception d'un Concile; mais qu'elle n'est fondée que sur une raison particuliere, qui ne peut être tirée en conséquence au regard des faits contenus en d'autres Conciles.

Voyons donc ces passages entiers, & séparés de quelques petits avantages, que l'Auteur a tirés d'une traduction moins exacte,

*S. Grégoire, à la fin de la Lettre XXIV du Livre I, écrite aux quatre autres Patriarches.*

« De plus, parce que, selon l'Apôtre, on croit de cœur pour la justice, » & que la confession se fait de bouche pour le salut, je déclare que je » reçois & que je révere comme les quatre Livres de l'Evangile, les quatre » Conciles: savoir celui de Nicée, qui a détruit le détestable dogme d'A- » rius: celui de Constantinople, qui a convaincu l'erreur d'Eunomius, & » de Macédonius: le premier d'Ephese, qui a jugé l'impiété de Nestorius; & » celui de Calcédoine, qui a réprouvé l'hérésie d'Eutychès & de Dioscore. » Je les embrasse avec toute sorte de respect; je les observe avec une en- » tiere approbation, parce que l'édifice de la sainte foi s'élève sur ces » quatre Conciles, comme sur une pierre quarrée... Je révere aussi le cin- » quieme Concile, dans lequel l'Epître d'Ibas a été réprouvée, comme pleine » d'erreur; qui a convaincu Théodore d'être tombé dans le comble de » la perfidie, pour avoir séparé en deux substances la personne du Mé- » diateur de Dieu & des hommes, & qui a rejeté les Ecrits de Théodore, » où il reprend la foi de S. Cyrille, comme ayant été faits par une folle » & téméraire entreprise. Je rejette aussi toutes les personnes que ces » vénérables Conciles ont rejetées, & j'embrasse toutes celles qu'ils ont » révérees; parce que les choses étant établies par un consentement uni- » versel, celui-là se détruit soi-même, sans les détruire, qui a la présomption

IV. CL. „ de délier ceux qu'ils ont liés , ou de lier ceux qu'ils ont déliés (e) ”.  
 V. P<sup>e</sup>. Voilà le passage entier, par lequel S. Grégoire a témoigné approuver  
 Numéro les quatre premiers Conciles œcuméniques, & même le cinquième. Et quant  
 XXXV. à ce que l'on prétend, qu'il a témoigné que cela ne s'entendoit que de la  
 seule définition de la foi, on n'en rapporte point d'autre preuve que le  
 passage de l'Épître 31. Livre 6. Indice 15, rapporté dans le Point pré-  
 cédent, par lequel ce Pape déclare, que l'*Eglise Romaine n'avoit point*  
*reçu les Canons du Concile de Constantinople, mais seulement ce qui y*  
*avoit été défini contre Macédonius.*

Je dis donc 1<sup>o</sup>. que les paroles de S. Grégoire touchant l'approbation  
 des quatre premiers Conciles, sont en effet *les plus fortes* qu'on se puisse  
 imaginer, puisqu'il n'y a rien de plus fort que de dire, qu'on les reçoit  
 comme les quatre Evangiles; mais qu'elles ne sont point les plus am-  
 ples qu'on puisse trouver en cette matière, puisqu'on peut même dire, au  
 contraire, qu'elles sont très-restreintes, & que S. Grégoire a eu un soin  
 particulier d'éloigner cette fausse idée, qu'il eût voulu marquer par-là,  
 qu'il n'y a rien du tout dans ces Conciles qu'il ne crût, & qu'il n'ap-  
 prouvât comme paroles de l'Evangile. Car, pour faire entendre à quoi  
 cette approbation se rapporte, il commence son discours par la foi :  
*Quia corde creditur ad justitiam*, & les finit par la foi, *in his velut*  
*in quadrato lapide sancta fidei structura consurgit.* Et il marque dans  
 chaque Concile ce qu'il en approuve, en exprimant les quatre hérésies  
 capitales, dont chacune avoit été foudroyée avec les Auteurs, dans  
 chacun de ces Conciles. Et ainsi il n'y a nul sujet de prétendre, que des  
 termes aussi restreints que ceux-là par toute la suite du discours, soient  
*les plus amples qu'on puisse trouver en cette matière.* Car, pour l'ampli-  
 tude que l'Auteur de l'Ecrit leur donne, en traduisant les paroles latines,  
*integerrima approbatione custodio*, par ces paroles françoises, *je les approuve*  
*& je les observe, sans aucune exception*, je ne vois pas qu'il puisse fonder

(e) *Præterea quia corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem, sicut sancti Evangelii quatuor libros, sic quatuor Concilia suscipere & venerari me fateor: Nicænum scilicet, in quo perversum Arii dogma destruitur: Constantinopolitanum quoque, in quo Eunomii & Macedonii error convincitur: Ephesinum etiam primum, in quo Nestorii impietas judicatur: Calcedonense verò, in quo Eutychis Dioscorique pravitas reprobatur, tota devotione complector, integerrima approbatione custodio: quia in his velut in quadrato lapide sancta fidei structura consurgit, & cujuslibet vitæ atque actionis norma consistit: quisquis eorum soliditatem non tenet, etiamsi lapis esse cernitur, extrâ ædificium jacet. Quintum quoque Concilium pariter veneror, in quo Epistola quæ Iba dicitur, erroris plena reprobatur. Theodorus personam Mediatoris Dei & hominum in duabus substantiis separans ad impietatis perfidiam cecidisse convincitur: scripta quoque Theodoretæ, per quæ Beati Cyrilli fides reprehenditur ausu dementia prolata refutantur: cunctas verò quas præfata veneranda Concilia personas respuunt, respuo, quas venerantur amplector; quia dum universali sunt consensu constituta, se, & non illa destruit, quisquis præsumit aut solvere quos ligant, aut religare quos solvunt.*

une prétention contestée, sur une traduction qui le peut être encore da- IV. C.L.  
 vantage; y ayant bien plus d'apparence que le mot d'*integerrima*, joint à V. P.  
 celui d'*approbatione*, marque la *sincérité entière* de l'approbation, que non Numéro  
 pas qu'il marque l'étendue sans exception de tout ce qui étoit contenu XXXV.  
 dans les Conciles que S. Grégoire approuvoit.

Je dis en second lieu, & c'est ce qui est le capital, que, tant s'en faut que l'on puisse dire avec quelque vraisemblance, que tout ce que S. Grégoire a compris dans l'approbation de ces Conciles n'ait été que la seule définition de la foi, qu'il est visible, au contraire, qu'il y a compris un très-grand nombre de faits: car, premièrement, il marque dans chacun des quatre premiers Conciles, non seulement les hérésies qui y ont été condamnées, mais aussi les hérésiarques qui les ont enseignées; de sorte que c'est déjà quatre ou cinq faits qu'il enferme dans l'approbation qu'il donne à ces quatre premiers Conciles.

Secondement, l'approbation qu'il donne au cinquième ne contient que des faits; savoir, le fait de la Lettre d'Ibas, le fait des Ecrits & de la personne de Théodore de Mopsueste, & le fait des Ecrits de Théodoret. Et on ne peut pas même en dire autre chose, puisque S. Grégoire déclare, qu'il ne s'est point proprement agi de la foi dans ce Concile, mais seulement des personnes.

Enfin, ce qui est sans réplique, est, ce qu'il dit à la fin, qu'il rejette toutes les personnes que ces Conciles ont rejetées, & qu'il embrasse toutes celles qu'ils ont révérees: *Cunctas verò quas præfata Concilia personas respuunt, respuo; quas venerantur amplector*. De sorte que tant s'en faut que ce passage nous pût servir, pour montrer qu'en souscrivant la Constitution d'Alexandre VII, nous ne nous serions point engagés à condamner Jansénius, qu'il pourroit, au contraire, beaucoup plus servir à nos adversaires pour faire voir que nous devons acquiescer à cette condamnation; n'y ayant en effet que l'innocence de Jansénius, dont nous sommes persuadés, ou les nullités dans la forme, qui nous en puissent exempter, & non une prétendue maxime générale (que nous serions très-empêchés de bien prouver) qu'on n'est jamais obligé de croire les faits.

Je dis, en troisième lieu, que ce que dit S. Grégoire des Canons du Concile de Constantinople, que l'Eglise Romaine n'avoit pas reçus, ne prouve en aucune sorte que l'approbation générale d'un Concile ne se doive entendre que de la seule foi, & non d'aucune autre chose; mais que cela prouve tout le contraire: car, 1°. ce qui a fait que quelques Papes n'ont voulu recevoir du Concile de Constantinople, que ce qui y avoit été défini contre Macédonius, n'a point été une raison générale, que l'approbation qu'ils donnoient aux Conciles ne se devoit entendre que de

IV. CL. la seule foi, mais une raison toute particulière, qui est, que, dans l'un V. P<sup>e</sup>. des Canons de ce Concile, on avoit donné à l'Eglise de Constantinople Numéro des privileges pareils à ceux de l'Eglise Romaine; & à l'Evêque de cette XXXV. nouvelle Rome, le premier rang dans l'Eglise après le Pape. Et ainsi il ne faut pas s'étonner si l'approbation que S. Grégoire donne au Concile de Constantinople, ne tombe pas sur les Canons de ce Concile, puisqu'on devoit assez juger qu'il l'approuvoit selon l'usage de son Eglise, qui n'en recevoit pas les Canons; de sorte qu'il n'avoit pas besoin de faire une exception, qui, ayant déjà été faite par ses prédécesseurs, se suppléoit assez d'elle-même.

Comment donc peut-on faire une règle générale d'une chose si particulière; & s'imaginer-t-on que S. Grégoire eût dit du Concile de Nicée, ce qu'il a dit de celui de Constantinople, que l'Eglise ne le reconnoît que pour la foi, & qu'elle n'en reçoit point les Canons? C'est ce qu'on ne pourroit pas même attribuer à ceux des derniers Papes qui se sont voulu mettre au dessus de tous les Canons; mais on fait assez que les anciens ont été dans une disposition toute contraire, & que hors quelque rencontre particulière, ils ont reçu avec presque un égal respect, les Canons des Conciles que les définitions de la foi: ce qui les a fait appeler à S. Léon: *Canones Spiritu Dei conditos, & totius mundi reverentiâ consecratos*.

On peut encore ajouter, que, ce que dit S. Grégoire du Concile de Constantinople ne se restreint pas à la seule foi, puisqu'il y joint un fait, qui est la condamnation de Macédonius, *in hoc autem Synodum accipio quod est contra Macedonium definitum*; car c'étoit l'ancienne coutume de joindre à la condamnation de l'hérésie, celle de l'hérésiarque, comme on le peut voir encore par la Lettre circulaire du Pape Pélage premier, à tout le peuple de Dieu, dans laquelle, rendant compte de sa foi, il dit sur le sujet des quatre premiers Conciles, *qu'il les gardera avec une entière dévotion, en ce qu'ils ont fait pour la défense de la sainte foi, & pour la condamnation des hérésies & des hérétiques, comme ayant été affermis par le S. Esprit (f)*: ce qui fait bien voir, contre ce que prétend l'Auteur de l'Ecrit, que la réception que les Papes faisoient des Conciles œcuméniques ne se restreignoit pas à la seule foi.

#### EXAMEN DE LA SECONDE PREUVE.

La seconde preuve consiste en plusieurs passages de Pélage II, tou-

(f) Ut eas (Synodos) in sancta fidei defensione & damnationibus hæresum atque hæreticorum, ut pote Sancto firmatas Spiritu, omnimodâ devotione custodiam. *Pelag. I. Ep. 19. Encyclica ad universum Populum Dei.*

chant le Concile de Calcédoine, sur le sujet de la contestation des trois Chapitres. Mais, pour les bien entendre, il est nécessaire de dire un mot de cette contestation, parce que l'Auteur de l'Ecrit la rapporte d'une manière avantageuse pour son dessein, mais qui ne paroît pas conforme à la vérité.

Tout le monde fait que les trois Chapitres, qui ont tant fait de bruit dans l'Eglise, sont la Lettre d'Ibas, les Ecrits de Théodoret contre S. Cyrille, & les Ecrits & la personne de Théodore Evêque de Mopsueste. L'Auteur de l'Ecrit le dit aussi; mais il ne laisse pas de les appeler partout, *les trois Articles du Concile de Calcédoine*, qu'il dit avoir été condamnés par le cinquième Concile. "Lors, dit-il, que S. Grégoire le-Grand fut assuré que quelques-uns de ceux qui refusoient de condamner les trois Articles du Concile de Calcédoine, & de recevoir le Concile cinquième œcuménique, qui les avoit condamnés, &c. Et en la page 19. "La sage conduite de S. Grégoire envers ceux qui refusoient de condamner les trois Articles du Concile de Calcédoine, contre la décision du cinquième Concile œcuménique.

Mais ce qui est plus étrange, c'est qu'il dit, page 8, "que S. Grégoire avoit toujours avoué, qu'il trouvoit à redire à la manière dont ce Concile avoit jugé les causes de Théodore Evêque de Mopsueste, d'Ibas Evêque d'Edesse, & de Théodoret Evêque de Cyr, qui sont les trois chefs si célèbres du Concile de Calcédoine, qui ont causé tant de bruit dans l'Eglise. Et néanmoins, dit-il, quoique le cinquième Concile œcuménique ait décidé ces trois points autrement qu'ils ne l'avoient été dans le Concile de Calcédoine, S. Grégoire ne laisse pas d'assurer, que le cinquième Concile a suivi en toutes choses celui de Calcédoine, & qu'il s'est attaché à son autorité, parce qu'il a confirmé sa foi & sa doctrine".

Je fais bien que les Défenseurs des trois Chapitres, comme *Facundus* & autres, ont voulu faire passer ces trois points pour avoir été autorisés dans le Concile de Calcédoine; & que c'est en cela qu'ils mettoient le fort de leur cause: & ainsi il ne faut pas s'étonner que *Facundus* ait intitulé son livre: *Pro defensione trium Capitulorum Concilii Calcedonensis*. Mais je doute fort qu'aucun de ceux qui les ont condamnés les aient appelés de la même sorte; & il est très-certain que les Papes dont il s'agit n'en ont point eu cette opinion, & qu'ils ont été très-éloignés d'avouer, que les trois Chapitres condamnés par le cinquième Concile, aient été trois Articles du Concile de Calcédoine, s'étant au contraire, toujours efforcés de faire voir, que le cinquième Concile n'avoit rien fait en cela, qu'on pût dire dans la vérité, être contraire au Concile de



IV. CL. Calcédoine. Et cela leur étoit très-facile, au moins pour deux de ces  
 V. P<sup>c</sup>. chefs, qui est la condamnation de Théodore, & celle des Ecrits de Théodoret. Car il est certain que le Concile de Calcédoine n'a jugé en aucune  
 Numéro forte ni de l'un ni de l'autre de ces deux chefs; les louanges qu'Ibas  
 XXXV. donne à Théodore dans sa lettre, n'étant pas un sujet suffisant pour attribuer la justification des erreurs, & de la personne de Théodore au Concile de Calcédoine, qui n'en a pas dit un seul mot; & la réception de Théodoret dans ce Concile, après avoir anathématisé Nestorius (g), & son hérésie, ne pouvant point être alléguée avec raison pour une approbation de ses Ecrits contre Saint Cyrille, qui n'y furent examinés en aucune forte. Il n'y a que la cause d'Ibas sur laquelle on puisse faire voir quelque diversité entre ces deux Conciles; mais ces mêmes Papes l'ont diminuée autant qu'ils ont pu, ayant dit dans cette lettre, *qu'on ne pouvoit montrer qu'à peine, ou point du tout, qu'elle eût été approuvée par le Concile.*

C'est pourquoi, je ne fais pas comment l'Auteur de l'Ecrit pourroit prouver ce qu'il attribue à Saint Grégoire, sans en apporter aucune preuve, *qui est, qu'il a toujours avoué qu'il trouvoit à redire à la maniere dont ce Concile avoit jugé les causes de Théodore, de Théodoret & d'Ibas.* Ce qui est si contraire à la vérité, que, dans la lettre 10. du livre 2. Ind. II. il dit expressément, que dans le jugement que le cinquieme Concile a porté des personnes, il n'avoit rien fait contre ce qui en avoit été ordonné dans le Concile de Calcédoine: *De personis vero, de quibus post terminum Synodi Calcedonensis aliquid actum fuerat, ejusdem piæ memoriæ Justiniani temporibus est ventilatum. Ita tamen ut nec fides in aliquo videretur, nec de eisdem personis aliquid aliud ageretur, quam apud eandem sanctam Calcedonensem Synodum fuerat constitutum.* Car il est bien certain que Saint Grégoire n'a point eu d'autres sentiments sur ce point, que celui de Pélage II, son Prédecesseur, puisqu'on le croit même Auteur de la lettre de Pélage. Or tant s'en faut que Pélage, dans cette lettre, trouve rien à redire à la maniere dont le Concile de Calcédoine avoit jugé la cause de Théodoret, qu'il soutient, au contraire, qu'il est parfaitement d'accord en ce point avec le Concile de Calcédoine, en ne condamnant que les Ecrits de Théodoret contre Saint Cyrille, que ce Concile n'a point approuvés, & en révéran sa personne, que ce Concile a reçue après la confession qu'il y avoit faite de la véritable foi: *Dum Theodoret & personam suscipimus & ea quæ dudum latuerant prava scripta reprobamus,*  
*in*

Pel. II. in  
 Epist. pro  
 V. Synodo  
 n°. 20.

(g) Quamvis quod approbata sit, aut difficulter aut nullatenus demonstratur. Pelag. II. in Epist. pro V. Synodo.

*in nullo à sanctæ Synodi Aſſione deviamus quia ſola quæ hæretica ſcripta IV. CL. reſpuentes, & cum Synodo adhuc Neſtorium inſequimur & cum Synodo V. P<sup>c</sup>. Theodoretum profitentem recta, venemur.* Et pour ce qui eſt de Théodore de Mopſueſte, ce Pape eſt ſi éloigné d'avouer que ce Concile de Calcédoine en ait jugé autrement que le cinquieme Concile ; c'eſt-à-dire, qu'il l'ait approuvé, au lieu que le cinquieme Concile l'a condamné, que, voulant montrer que la lettre d'Ibas eſt contraire au Concile de Calcédoine (*h*), il ſe fert de cette preuve, que Théodore eſt loué dans cette lettre comme un Docteur de la vérité, & qu'il ne ſe trouve rien dans le Concile à l'avantage de Théodore. *In geſtis Synodi niſquam Theodoretus veritatis Doctör dicitur ; in verbis verò Epistoła, idem cujus blaſphemias ſupra protulimus veritatis Doctör clamatur.* Ce qui eſt donc vrai en tout ceci, c'eſt que ces Papes n'ont pas voulu s'engager à ſoutenir ouvertement, qu'il n'y eût point du tout de diverſité entre le Concile de Calcédoine, & le cinquieme Concile, pour ce qui eſt de la lettre d'Ibas, parce qu'on ne pouvoit pas nier que cette lettre n'eût été lue dans le Concile de Calcédoine, ſans y être condamnée, y étant même louée par quelques Evêques ; au lieu que le cinquieme Concile l'a rejetée comme impie & pleine d'erreurs ; & c'eſt ce qui a porté ces Papes à diſtinguer, dans le Concile de Calcédoine, les choſes qu'on en devoit abſolument recevoir, d'avec celles qui ne méritoient pas une pareille autorité.

C'eſt dans ce deſſein que ces Papes ont ſéparé le Concile de Calcédoine en deux parties ; l'une, où l'on avoit traité la cauſe générale de l'Egliſe en définiſſant la foi, & dreſſant les Canons ; & l'autre où l'on avoit réglé les différens particuliers des Evêques. Saint Grégoire, dans ſa lettre à Se- L. 7. Ind. condin, ſe fert de cette diſtinction, pour montrer que la condamnation 2. Ep. 54. de la lettre d'Ibas n'eſt pas contraire au Concile de Calcédoine, parce qu'elle ne ſe trouve que dans cette dernière partie du Concile, qu'il prétend être peu conſidérable : *Ut enim Dilectioni tuæ de eadem re breviter eloquar, ſancta Calcedonenſis Synodus uſque ad definitionem fidei & prolationem Canonum de generalibus cauſis locuta eſt ; nam poſt prolationem Canonum ſpecialia Episcoporum certamina ſopire curavit. Epistoła verò quam Reverendiſſimus Ibas denegat ſuam, quòd in extrema parte Synodi jaceat agnoſcis.*

Saint Grégoire ſuppoſe la même diſtinction, l. 3. Ep. 37, où il parle de telle ſorte, qu'il eſt viſible qu'il a prétendu qu'il n'y avoit que cette première partie qui contenoit la définition de la foi & les Canons, qui fût proprement le Concile de Calcédoine, & que la dernière où on avoit

(*h*) Cujus tota ſeries, ſi ſolenter aſpicitur Calcedonenſi Synodo quàm ſit adverſa penſatur, Ibid. n<sup>o</sup>. 16.

IV. C. L. traité des causes personnelles, en étoit plutôt un accessoire qu'une véritable partie. Car il dit, que dans le cinquième Concile, on n'a point traité de la foi, mais des personnes, & encore des personnes dont il ne se trouve rien dans le Concile de Calcédoine : *Et de his personis de quibus in Calcedonenſi Concilio nihil continetur*. Mais après que les Canons furent proposés, il s'éleva quelque dispute touchant ces personnes, qui fut agitée dans une dernière Action.

Pélage II s'étoit servi avant lui de cette même distinction, en ces termes (i) : *Vigilanti ergo curâ respicite quia in sexta illius Synodi Actione, sancta fidei professio consummatur ; moxque in septima ad institutionem jam fidelium regula Canonum figitur. Ulterioribus verò actionibus nihil de causa fidei, sed sola negotia privata versantur*. Il veut même que les Canons aient plutôt été dressés à la fin de la sixième Action que dans la septième. *Quamvis si solerter aspicimus Canonum regulas positas, non sicut putatur in septima, sed intextas sextæ Actioni invenimus*. A quoi il ajoute plus bas, pour appuyer cette distinction entre ces deux parties du Concile, dont il prétend que la première seule avoit une pleine autorité, & qu'il avoit même dit plus haut devoir être considérée comme faisant proprement le Concile (k), que plusieurs exemplaires Grecs des plus anciens ne contenoient que les six premières actions avec les Canons : *Quia verò & apud eosdem Episcopos qui in Calcedone resederunt in veneratione, Synodus non nisi usque ad definitionem fidei fuit, per hoc aperte ostenditur quòd plerique græci antiquiores Codices, contineri Synodum non nisi in sex Actionibus, subjunctis Canonibus demonstrant ; ut omnino cetera quæ privato studio fuerunt mota non habeant*.

Si nous considérons avec soin ces passages de Saint Grégoire & de Pélage, nous serons obligés d'avouer, que lorsqu'ils disent qu'on n'a révérendé du Concile de Calcédoine, que la définition de la foi, ils parlent ainsi en comprenant sous le nom de la foi, la cause générale de l'Eglise, qu'ils appellent définition de la foi, à *nobiliori parte*, quoiqu'elle comprit aussi les Canons, comme ces deux Papes le témoignent, & en l'opposant aux causes particulières des Evêques : car il est visible qu'ils ont regardé les Canons comme faisant partie de cette partie du Concile, à laquelle ils donnent une pleine & entière autorité ; & en effet, si on en excepte celui des prérogatives de l'Eglise de Constantinople, auquel les Légats du Pape s'opposèrent, & qui pour cette raison ne se trouve point dans l'ancien Code des Canons de l'Eglise Romaine, compilé par Denys

(i) Les Canons ne sont plus maintenant dans ce même ordre, mais ils se trouvent dans la quinzième Action.

(k) Necessè est ut Vestra Fraternitas, ubi sit Synodus completa cognoscat.

le Petit, il seroit bien étrange que les Papes eussent témoigné, qu'ils les IV. C. L. mettoient au rang des choses pour lesquelles ils n'avoient aucune véné- V. P<sup>e</sup>. ration, comme il faudroit que cela fût, si on prenoit à la rigueur, & à Numéro l'exclusion de toute autre chose que de la foi, ces paroles de Pélage : XXXV. *Apud eosdem Episcopos qui in Calcedone resederunt in veneratione, Synodus non nisi usque ad definitionem fidei fuit.*

Je puis même encore ajouter, qu'il seroit bien difficile de se défendre contre celui qui prétendrait que ces Papes ont compris, même sous le nom de définition de la foi du Concile de Calcédoine, à laquelle ils bornent sa pleine & entière autorité, les faits qui s'y trouvent joints ; comme est la condamnation de Nestorius & d'Eutychès, & l'approbation de Saint Cyrille ; & on le pourroit prouver par les paroles de Saint Grégoire, dans sa lettre à Secondin, qui mérite d'être bien considérée : car après avoir séparé, comme j'ai déjà dit, le Concile de Calcédoine en deux parties ; l'une des causes générales, qu'il dit comprendre la définition de la foi & les Canons, & l'autre des causes particulières des Evêques, dans lesquelles seules il dit que se trouve la lettre d'Ibas, il veut montrer que cette lettre d'Ibas, est contraire à la partie capitale & principale du Concile, qui est celle qu'il nomme la définition de la foi, ou simplement la définition du S. Concile ; & voici comme il le prouve. „ La „ lettre d'Ibas, dit-il, assure que Nestorius a été condamné sans être oui, „ & sans être examiné, & elle soupçonne Saint Cyrille d'être tombé dans „ le dogme d'Apollinaire, ou si nous lisons toute la première partie du „ Concile, nous reconnoissons combien cette lettre lui est contraire ; „ puisque le saint Concile déclare Nestorius hérétique ; comme il est, & „ révere Saint Cyrille comme un Pere très-Catholique. Cette lettre donc, „ qui défend celui que le Concile a condamné, & qui accuse celui que „ le Concile a révééré, paroît manifestement contraire à la définition du „ saint Concile” (1), c'est-à-dire, à ce qu'il avoit nommé auparavant la définition de la foi. Ce qui seroit sans aucune force, si ce Pape ne rapportoit à la plus autorisée partie du Concile, qu'il marque ordinairement sous le nom de définition de la foi, la condamnation de la personne de Nestorius, & l'approbation de celle de Saint Cyrille ; quoique ce ne fussent que des faits, parce que ce qui s'en trouvoit dans le Concile n'étoit point aux endroits de la fin, où il avoit traité des causes parti-

(1) Epistola Nestorium inauditum & inquisitione non factâ damnatum asserit : Cyrillum verò in Apollinaris dogma cecidisse suspicatur. At si totus superior textus prædictæ Synodi legitur, quantum hæc Epistola eidem Synodo adversetur, invenitur ; quia scilicet sancta Synodus, & Nestorium sicut est, hæreticum denuntiat, & Beatum Patrem Cyrillum Catholicum veneratur. Epistola quæ illum defendit qui à Synodo damnatus est, & eum accusat qui à Synodo veneratus est procul dubio definitioni sanctæ Synodi probatur adversa.

IV. C<sup>1</sup>. culieres des Evêques, mais dans les premieres Actions, où il avoit traité  
 V. P<sup>c</sup>. de la cause générale de l'Eglise. Voilà, ce me semble, de quelle sorte il  
 Numéro faut entendre ce qu'ont dit les Papes, pour accorder la vénération qu'ils  
 XXXV. avoient pour le Concile de Calcédoine, avec la condamnation des trois  
 Chapitres; & cela étoit nécessaire pour l'intelligence des passages du Pape  
 Pélage II, rapportés par l'Auteur de l'Ecrit, & qui font la deuxième  
 preuve.

Si on ne considère ces passages que dans l'Ecrit, il est certain qu'ils  
 donneront cette idée, que ce Pape s'est servi de termes très-amples &  
 très-généraux pour marquer sa soumission envers le Concile de Calcé-  
 doine; mais si on les examine dans la lettre même de ce Pape, on trou-  
 vera qu'il n'y en a qu'un seul qui soit proprement de lui, lequel encore  
 est de soi-même très-restreint, & ne se peut rapporter raisonnablement  
 qu'à la foi; & que tous les autres ne sont que des passages qui avoient  
 été objectés à ce Pape, par les Défenseurs des trois Chapitres, & qu'il  
 montre ne se devoir entendre que de la foi; non par une prétendue règle  
 générale, qu'en recevant un Concile, de quelques termes que l'on use,  
 on ne prétend jamais recevoir que la décision de la foi, & rien autre  
 chose; mais par les circonstances particulières du discours de ceux de qui  
 étoient ces passages, & par les termes mêmes qui précédoient & qui  
 suivoient.

Je dis donc, que de tous ces passages, il n'y en a qu'un qui soit propre-  
 ment de ce Pape; savoir celui-ci: „*Vous craignez*, que le Saint Con-  
 „cile de Calcédoine ait été ruiné, par ce qui s'est fait sous l'Empereur  
 „Justinien. Mais à Dieu ne plaise, que des Chrétiens aient eu cette pen-  
 „sée! car les Conciles de Nicée, de Constantinople & d'Ephèse ont été  
 „affermis par celui de Calcédoine; & ainsi quiconque s'efforceroit de le  
 „ruiner en quelque partie, s'efforceroit aussi de ruiner entièrement ces  
 „autres Conciles qu'il a *affermis*” (m).

Il est si clair que le Concile de Calcédoine n'a pu affermir ceux de  
 Nicée & de Constantinople, que quant à la foi, & non quant aux faits  
 des personnes qui n'ont paru que depuis ces Conciles, qu'il ne faut pas  
 s'étonner si ces paroles de ce Pape ne portent d'elles-mêmes, approba-  
 tion de ce Concile, que quant à la foi, & non quant aux faits personnels:  
 mais quant aux autres passages, qui semblent plus forts, comme sont

(m) Per ea quæ piæ memoriæ Justiniani Principis temporibus acta sunt, Fraternitas Vestra  
 suspicatur sanctam Calcedonensem Synodum fuisse convulsam. Sed absit hoc à Christiano  
 opere, à Christianâ cogitatione. In ipsâ quippe Nicena, Constantinopolitana ac prima Syno-  
 dus Ephesina firmata est, & quisquis illam parte aliquâ convellere nititur, illas nimirum  
 funditus quæ per hanc firmatæ sunt, destruere conatur. *Pel. II. in Epist. pro V Synodo. n.º. 2.*

ceux-ci. » *C'est troubler toute la Religion chrétienne, que de renverser* IV. CL.  
 » quelque chose de ce qui a été établi à Calcédoine. V. P<sup>e</sup>.

» *Ceux qui recherchent ou qui révoquent en doute*, quelqu'une des choses Numéro  
 » qui ont été définies au Concile de Calcédoine, témoignent par-là qu'ils XXXV.  
 » ont de mauvais desseins contre l'Eglise, & contre la paix universelle de  
 » Jesus Christ. Je ne puis changer un seul mot, ni une seule lettre de ce  
 » qui a été saintement & inviolablement défini à Calcédoine" (n).

Quant à ces passages, dis-je, ce ne sont pas les paroles du Pape, ni des passages allégués par lui-même; mais ce sont, au contraire, les autorités dont se servoient les Evêques d'Istrie, auxquels il répond, pour faire voir qu'on n'avoit point dû condamner les trois Chapitres.

Mais comment ce Pape montre-t-il, que ces passages ne se devoient entendre que de la foi? Est-ce par une regle générale, qu'on ne doit jamais entendre d'une autre sorte les approbations qu'on donne aux Conciles? C'est ce qu'il auroit dû faire selon l'Auteur de l'Ecrit; mais c'est ce qu'il ne fait point; n'y employant au contraire, que cette regle du sens commun & de l'équité, que la véritable intelligence des paroles des hommes dépend de la liaison de leurs discours, & qu'on en doit prendre le vrai sens de ce qui précède & de ce qui suit: c'est ce qu'il dit lui-même en ces termes: *Sed quia semper dictandi ordo tanta subimet connexione subiungitur, ut & præcedentia subsequenter serviant, & subsequenter ex præcedentibus suspendantur, eorum sensum quæ prolata sunt melius pandimus, si infra supraque legentes, vel quo tendunt, vel unde pendeant demonstramus.* Et c'est par-là qu'il montre, que ces trois passages, dont le premier est de Saint Léon, le second d'Anatolius Patriarche de Constantinople, & le troisième de plusieurs Evêques dans une lettre circulaire, ne s'entendent que de la foi; & il faut remarquer que le dernier, où il est dit, qu'il n'est pas permis de changer un seul mot, ni une seule lettre à ce qui avoit été défini au Concile de Calcédoine, est celui qui prouve le moins, parce qu'il est pris de l'une de ces lettres circulaires qu'une infinité d'Evêques écrivirent à l'Empereur Léon, qui les avoit consultés sur la foi du Concile de Calcédoine; & ainsi il est bien visible que ce qu'ils disent dans ces réponses ne se doit entendre que de la foi. Cela étant, que peut-on conclure de tous ces passages? Car de ce qu'un tel Pape, ou un tel Evêque n'a voulu parler, que de ce qui a été défini tou-

(n) *Tota Christiana Religio turbatur, si quidquam de his quæ apud Calcedonensem constituta sunt convellatur.*

*Ipsam querere omnino, aut revolvere aliquid eorum quæ ab ipsa definita sunt hominum est insidiantium tantummodò Ecclesiis, aut universali Christi paci.*

*Neque enim jota unum aut apicem possumus commovere aut commutare eorum quæ ab ea rectè sunt & inviolabiliter definita.*

IV. C. l. chant la foi dans le Concile de Calcédoine , parce qu'il ne s'agissoit que  
 V. P<sup>e</sup>. de cela , s'ensuit-il que ce soit une maxime générale, établie par le con-  
 Numéro sentement de tous les siècles , que toutes les fois qu'on approuve un  
 XXXV. Concile ou tout autre Décret de l'Eglise, en quelque occasion que ce  
 soit, & quelque étendue qu'aient les termes dont on se sert, cela ne se  
 doit jamais entendre que de la seule foi , & non de toute autre chose ?

On dira, peut-être, que ce que ces passages ne prouvent pas, est éta-  
 bli par un autre de la même lettre de Pélage II , que l'Auteur de l'Ecrit  
 propose en ces termes.

„ Enfin, dit-il, ce Pape, confirmant ce qu'il avoit dit du Concile de  
 „ Calcédoine en particulier par une règle générale qu'il a apprise de Saint  
 „ Léon, laquelle regarde tous les Conciles, & toutes les Constitutions de  
 „ l'Eglise, il déclare que *la foi est la matière propre & spéciale des Décrets*  
 „ *des Conciles, & qu'ainsi tout ce qu'ils ordonnent, hors la foi, peut être ré-*  
 „ *voqué en doute*, & par conséquent n'oblige point à la créance selon  
 „ l'intention de l'Eglise & des Papes, puisqu'ils permettent qu'on en  
 „ doute ”.

Il faut que l'Auteur de l'Ecrit, en traduisant ce passage, n'ait pas pris  
 garde qu'il n'y a pas *nihil obstat si in dubium revocetur* ; mais qu'il y a  
*si in judicium revocetur*. Car ce ne peut être que cette surprise qui le  
 lui a fait traduire en ces termes, *tout ce qu'ils ordonnent, hors la foi, peut*  
*être révoqué en doute* ; au lieu qu'il le doit être en cette sorte : *rien n'em-*  
*pêche qu'on n'en puisse juger de nouveau*.

Cependant c'est de-là que dépend l'intelligence de ce passage : car le  
 dessein de ce Pape n'étoit que de montrer, que le cinquième Concile  
 avoit pu juger de la lettre d'Ibas en la condamnant ; quoiqu'elle eût été  
 lue dans le Concile de Calcédoine, qui ne l'avoit pas condamnée : c'est  
 ce qu'il prouve par ce que dit S. Léon écrivant à Maxime Patriarche d'An-  
 tioche (o). „ Que si ses Légats avoient fait quelque chose hors la foi,  
 „ il seroit sans autorité ; parce qu'il ne les avoit envoyés que pour être  
 „ défenseurs de la foi, qui est le sujet particulier pour lequel on assemble  
 „ les Conciles ; de sorte que si on propose à l'examen des Evêques d'au-  
 „ tres affaires hors celles-là, cela peut être considéré comme un premier  
 „ jugement ” : car je crois que c'est à-peu-près ce que veulent dire ces  
 paroles assez obscures ; *Potest aliquam dijudicandi habere rationem*. Et il  
 semble au moins par la conséquence qu'en tire Pélage ; que c'est en ce

(o) Si quid sanè ab his fratribus quos ad sanctam Synodum vice mea misi, præter id quod  
 ad causam fidei pertinebat gestum esse perhibetur, nullius erit penitus firmitatis, quia ad  
 hoc tantum ab Apostolica Sede sunt directi, ut excisis erroribus, catholicæ essent fidei de-  
 fensores. Quidquid enim præter speciales causas Synodali Conciliorum ad examen episco-  
 pale deferretur, potest aliquam dijudicandi habere rationem. S. Leo. Ep. 62.

sens qu'il les a prises ; car voici ce qu'il en conclut. " Par-là, dit-il, il IV. C L.  
 „ est clair, qu'on nous permet de traiter de nouveau, hors ce qui regarde V. P.  
 „ la foi, tout ce qui s'est fait touchant ces personnes dans le Concile Numéro  
 „ de Calcédoine ". Remarquez ces termes, *quidquid illic extra fidei cau- XXXV.  
 „ sus de personis gestum est* ; par où il entend les causes particulières des  
 Evêques, comme il avoit dit auparavant ; „ car la foi est le sujet particu-  
 „ lier pour lequel on assemble les Conciles. C'est pourquoi quoi qu'il s'y  
 „ résolve hors la foi, rien n'empêche qu'il ne puisse être examiné & jugé  
 „ de nouveau, selon le témoignage de Saint Léon " (p).

Ce passage a été souvent allégué pour établir la distinction essentielle entre les décisions de foi & celles des faits personnels, qui est, que les disputes touchant les dogmes, qui ont été une fois terminées par le jugement du Concile universel, ne se doivent plus renouveler, parce que la règle de la foi, comme dit Tertullien, est l'unique & seule immobile & irrétractable ; au lieu que pour les faits qui regardent les personnes, quoiqu'ils eussent été jugés dans un Concile œcuménique, on pourroit encore les faire juger par un autre, si on avoit des raisons de croire qu'ils n'eussent pas été assez bien examinés dans le premier (q).

Voilà tout ce que les paroles de Pélage nous enseignent. D'où l'on peut bien conclure, qu'il peut arriver des rencontres où on n'aura aucune obligation de croire des faits que l'Eglise auroit décidés, parce qu'elle pourroit s'y être trompée, & qu'on pourroit avoir ou des preuves certaines, ou des doutes raisonnables qu'elle s'y seroit en effet trompée.

(p) *Apertè nobis licentia tribuitur, ut quidquid illic extra fidei causas de personis gestum est retractetur. Specialis quippe Synodaliū Conciliorum causa est fides. Quidquid ergo præter fidem agitur, Leone docente ostenditur, quia nihil obstat si ad judicium revocetur. Pelag. II. in Epist. pro V Synodo. n. 19*

(q) [ *Addition de la main de M. Arnauld.* ] " Cet Ecrit fut fait avec tant de précipitation, „ que, n'ayant pas lorsque je le fis, les Lettres de S. Léon, je ne pus les consulter pour „ en apprendre le véritable sens d'un passage de sa Lettre à Maxime, allégué par Pélage II, „ en ce termes : *Quidquid præter speciales causas Synodaliū Conciliorum ad examen episcopale defertur, potest aliquam dijudicandi habere rationem* ; de sorte que n'en pouvant „ juger que par la conséquence que Pélage II en tire, je m'étois imaginé que le sens étoit : „ *Que si on propose à l'examen des Evêques d'autres affaires que celle-là, cela peut seu-*  
 „ *lement être considéré comme un premier jugement* : mais le passage entier de S. Léon fait „ voir, que ce n'est pas là ce qu'il veut dire. Mais il montre aussi qu'étant rapporté avec „ sa suite, il ne seroit de rien au dessein de Pélage II. Le voici : *Potest aliquam diju-*  
 „ *dicandi habere rationem, si nihil de eo est à Sanctis Patribus apud Nicæam definitum. Nam*  
 „ *quod ab illorum regulis & constitutione discordat, Apostolica Sedes nunquam poterit ob-*  
 „ *tinere consensum*. Par où il est clair qu'il n'exclut de son approbation, que ce qui se trou- „ vroit contraire au Concile de Nicée : de sorte qu'on n'en peut conclure, comme fait Pé- „ lage II, qu'il ait témoigné par-là ne vouloir autoriser que ce qui regarde la foi. Et il „ semble, au contraire, que ce passage de S. Léon fortifie entièrement le sentiment de „ Facundus, qui prétend, que S. Léon n'a excepté de l'approbation qu'il a donnée au „ Concile de Calcédoine, que ce qui y fut déterminé en faveur de l'Eglise de Constanti- „ nople, contre la disposition du Concile de Nicée. " (Ecrit ce 10 Févr. 1664.)



IV. CL. Mais on n'en peut pas conclure, qu'il nous soit toujours permis d'en  
 V. P<sup>e</sup>. douter, parce qu'il n'est pas nécessaire que l'Eglise s'y trompe toujours,  
 Numéro & qu'au contraire, il est assez rare qu'elle s'y trompe.

XXXV. Et par conséquent, on n'en peut pas aussi inférer, que lorsqu'on les  
 souscrit, ce ne soit pas une marque qu'on les croie & qu'on en approuve  
 la décision. Et Pélage II fait bien voir qu'on ne peut pas tirer cette con-  
 séquence de son discours, puisqu'après avoir montré que la lettre d'Ibas  
 n'avoit point été souscrite par les Evêques du Concile de Calcédoine,  
 il ajoute, qu'elle auroit pu néanmoins être reçue & examinée de nouveau,  
 encore que tous les Evêques de ce Concile l'eussent approuvée par leurs  
 souscriptions. *Etiam si Episcopi in eodem Concilio residentes suis illam sus-*  
*criptionibus approbassent* : ce qui marque d'une part, que les souscriptions  
 étoient prises alors pour des approbations, même en matière de faits ;  
 & de l'autre, que ce qu'il avoit dit auparavant marque seulement que  
 ces approbations n'étoient point irrévocables, parce que les Evêques pou-  
 vant s'y être trompés, ils pouvoient aussi les révoquer, ou d'autres qu'eux  
 réformer leur jugement, & non pas qu'on les puisse signer autrement  
 qu'on ne les croit lorsqu'on les signe.

Enfin, j'ajoute encore, que, si le Pape Pélage avoit voulu établir par  
 ces paroles ce que prétend l'Auteur de l'Ecrit, que tout ce qui se traite  
 dans les Conciles, hors la foi, peut être révoqué en doute, & par con-  
 séquent n'oblige point à la créance, selon l'intention de l'Eglise & des  
 Papes, puisqu'ils permettent qu'on en doute, il auroit lui-même ruiné  
 le principal dessein de sa lettre, qui étoit, de persuader aux Evêques d'Istrie  
 de recevoir la condamnation des trois Chapitres, qui ne regardoient point  
 proprement la foi, selon ces Papes, mais seulement des faits personnels.  
 Car, comment auroit-il pu presser ces Evêques de croire ces faits, &  
 comment, par exemple, auroit-il pu leur dire comme il fait, que c'est  
 une témérité pleine d'orgueil de défendre les Ecris de Théodoret contre  
 S. Cyrille (r), s'il avoit lui-même établi comme une chose constante,  
 qu'on n'est jamais obligé à la créance de ces sortes de faits, selon l'in-  
 tention de l'Eglise & des Papes, qui permettent toujours qu'on en doute ?

Ce n'est donc point ce qu'a voulu dire ce Pape : mais il n'a prétendu  
 par-là que résoudre une des principales objections des Défenseurs des trois  
 Chapitres, qui est, que le cinquième Concile n'avoit pu, sans faire une in-  
 jure au Concile de Calcédoine, recevoir & examiner de nouveau ce qui  
 avoit été traité dans ce Concile. Il montre que cela n'est point véritable,  
 par

(r) Quis non videat quanta temeritate plenum sit Theodoreti scripta superbiendo defen-  
 dere ? &c. *Pel. II.*

par cette maxime de Saint Léon; *que tout ce qui se traite* dans les Con- IV. Cl.  
ciles, hors la foi, n'est point tel de sa nature, qu'il ne puisse être examiné V. P.  
& jugé *de nouveau*. Ce qui ne donne pas une permission générale de le Numéro  
revoquer toujours en doute, mais fait seulement qu'on ne peut pas XXXV.  
accuser d'entreprise un Concile postérieur, pour avoir examiné des choses de cette nature de nouveau, qui auroient été traitées dans un Concile précédent; sauf à juger en particulier s'il auroit eu raison de le faire; de sorte qu'on ne peut point dire qu'il ait ruiné par-là ce qu'il dit dans cette Lettre à l'avantage de la condamnation des trois Chapitres, faite par le cinquieme Concile, comme s'il s'étoit engagé par-là à trouver bon que tout le monde la remit en doute.

Car, comme il a été judicieusement remarqué dans la première Lettre au Pere Amelotte, article 9, il y a une extrême différence, entre dire qu'un jugement de sa nature peut être sujet à révision, & de dire qu'en particulier, il doit être revu. Il n'y a point par exemple d'Arrêt du Parlement, qui, considéré généralement comme Arrêt, ne puisse être sujet à requête civile; mais il peut être en particulier si évidemment juste, & donné avec telle connoissance de cause, qu'il n'y aura nulle raison de se pourvoir contre par requête civile. Ainsi, selon la maxime générale établie par ce Pape, tout jugement en matiere de fait n'est point, par sa nature & par l'autorité du Concile qui l'a fait, exempt de révision; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit vrai que la plupart de ces jugements n'en ont point besoin, parce qu'ils sont presque toujours donnés avec beaucoup de lumiere, & une fort grande connoissance; & c'est la maniere dont ce Pape raisonne touchant le cinquieme Concile: car, d'une part, il établit la maxime générale, qu'on peut revoir les faits décidés par les Conciles; d'où il conclut, que le cinquieme Concile avoit pu revoir ce qui avoit été jugé par le quatrième; ce qui lui suffisoit pour réfuter les Evêques schismatiques auxquels il écrivoit: & de l'autre, il prouve, par un très-grand nombre de preuves, que le cinquieme Concile avoit fort bien jugé des trois Chapitres, en rapportant dans cette Lettre, les propres paroles de Théodore, de Théodoret & d'Ibas, dans lesquelles il montre que les erreurs & les impiétés Nestorienes, pour lesquelles le cinquieme Concile les avoit condamnés, étoient expressément contenues; d'où il s'ensuivoit que ce Concile n'avoit pas besoin d'être revu, & qu'on s'y devoit arrêter.

#### EXAMEN DE LA TROISIEME PREUVE.

L'Auteur de l'Ecrit fait grand état de cette troisième preuve; parce, dit-il, que, sans qu'il soit besoin de rechercher les témoignages de tous  
*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.* D

IV. CL. les Papes en particulier, elle les enferme tous, & nous représente leur V. P.<sup>e</sup> consentement durant plusieurs siècles, dans l'occasion la plus importante Numéro & la plus considérable de toutes, qui est la profession de foi qu'ils faisoient XXXV. à l'entrée de leur Pontificat. Il rapporte donc celle qui se trouve dans Gratien, dist. 16. c. 18, prise de la Collection des Canons du Cardinal *Deus dedit*, qui vivoit au onzième & au douzième siècles.

“ Je confesse que je reçois les huit Conciles généraux, dont le premier est celui de Nicée; le second, celui de Constantinople; le troisième, d'Epheèse; le quatrième, de Calcédoine, les cinquième & sixième, les second & troisième de Constantinople; le septième, le second de Nicée; le huitième, le quatrième de Constantinople: je promets de les conserver inviolablement, jusqu'à une seule lettre; de leur rendre un même honneur & une même vénération; de suivre entièrement & d'enseigner ce qu'ils ont enseigné & ordonné, & de condamner de cœur & de bouche ce qu'ils ont *condamné* (s).

Sur quoi l'Auteur de l'Ecrit fait cette réflexion. “ Il paroît d'abord à ceux qui n'entendent pas le langage de l'Eglise, qu'il n'y a rien du tout dans ces huit Conciles à quoi les Papes n'aient consenti, & qui ne soit renfermé dans une confession & une souscription si générale, si absolue, & si précise; mais il est indubitable qu'elle ne se rapporte qu'aux seules décisions de foi, & non aux causes personnelles, ni aux autres points qui n'appartiennent point à la foi de l'Eglise *universelle* ”. On ne peut pas dire qu'une chose qui nous est contestée soit indubitable, si nous n'en avons des preuves bien convaincantes: or quelles preuves apporte-t-on de ce que l'on soutient ici avec tant de force, que la profession que faisoient les Papes dans le onzième siècle, de recevoir les huit Conciles généraux, ne se rapportoit *qu'aux seules décisions de foi, & non aux causes personnelles, ni aux autres points qui n'appartiennent point à la foi de l'Eglise universelle*? Je n'en vois que deux, dont

La première est, que les Papes de l'onzième siècle n'ont pas eu dessein de s'éloigner du style & des maximes de leurs Peres. Mais si on n'avoit eu que cela à dire, cette troisième preuve auroit été fort inutile, puisqu'elle n'auroit de force qu'en vertu des deux premières, sur lesquelles je pense avoir montré, que les Papes n'ont jamais eu dessein qu'on leur attribue de restreindre à la seule foi, à l'exclusion même des Canons, les soumissions qu'ils ont rendues aux quatre premiers Conciles.

La seconde est, “ que les Papes de l'onzième siècle n'ont pas voulu

(s) Sancta octo universalia Concilia, &c. usque ad unum apicem immutata servare, & pari honore & veneratione digna habere, & quæ prædicaverunt & statuerunt modis omnibus sequi & prædicare, quæ condemnaverunt ore & corde condemnare profiteor.

» parler d'une autre sorte des quatre derniers de ces Conciles, que des IV. Cl.  
 » quatre premiers; & qu'ainsi, Honorius ayant été condamné d'hérésie dans V. P.  
 » les sixieme, septieme & huitieme Conciles Œcuméniques, ceux qui le Numéro  
 » tiennent innocent, n'avoueront jamais que les Papes aient compris la XXXV.  
 » condamnation d'Honorius dans la signature des Conciles, quelque forte  
 » & absolue qu'elle paroisse. *A quoi on ajoute, que l'innocence d'Honorius*  
 » est aujourd'hui soutenue non seulement par les Papes & par tous les Théo-  
 » logiens Romains, mais aussi par un grand nombre d'autres Théologiens  
 » Catholiques, qui se portent pour cette opinion après les Cardinaux Ba-  
 » ronius & Bellarmin, qui l'ont défendue avec tant de zèle ».

Je ne vois pas bien la force de cette preuve, ni à quoi peut servir ce grand nombre de Théologiens de ce temps, qui soutiennent l'innocence d'Honorius après Baronius & Bellarmin, pour en conclure, que les Papes de l'onzieme siecle, ne comprenoient pas la condamnation dans la profession qu'ils faisoient de recevoir les Conciles qui le condamnent.

Il n'est pas question de savoir ce qu'on croit à Rome d'Honorius en ce temps-ci; mais ce que l'on en croyoit en l'onzieme siecle: car pour régler le sens des paroles de la profession de foi que faisoient les Papes en ce temps-là, il est fort inutile d'alléguer que Baronius & Bellarmin, & une infinité d'autres Théologiens après eux, tiennent Honorius innocent; mais l'importance seroit de prouver, que ces Papes de l'onzieme siecle & du douzieme, aient été dans la même opinion que Baronius & Bellarmin, & qu'ils aient cru comme eux, ou que les Actes du sixieme Concile ont été falsifiés, ou qu'Honorius y ait été injustement condamné. Mais c'est ce que je ne crois pas que personne ose entreprendre; & si quelqu'un l'osoit faire, il seroit aisé de le confondre par une preuve sans réplique, qui est, que, dans les professions de foi faites par les Papes antérieures à celle-là, Honorius est mis au nombre des hérétiques condamnés par le sixieme Concile, & que, long-temps depuis l'onzieme siecle, l'Eglise Romaine avoit encore les mêmes sentiments d'Honorius, comme on peut voir par l'ancien Bréviaire Romain, imprimé à Venise en l'an 1482, & depuis à Paris, où se trouvent ces paroles dans les Leçons de la fête de S. Léon II. *Hic suscipit sanctam sextam Synodum, in qua Synodo condemnati sunt Cyrus, Sergius, Honorius & Pyrrhus, &c.* (t)

In Diurno  
Roman.  
Pontific.

Ce que l'Auteur de l'Ecrit dit encore, des défenseurs d'Origene & de Théodoret, n'a pas plus de force; puisqu'il faudroit montrer que ces Papes de l'onzieme & du douzieme siecle, eussent été du nombre de ces défenseurs d'Origene & de Théodoret, pour en conclure, qu'ils auroient

(t) Ces Leçons sont citées par M. de Launoi, dans son livre de la Magdelaine, p. 118.

IV. CL. excepté la condamnation de ces deux Auteurs, de l'approbation qu'ils  
V. P<sup>e</sup>. ont donnée au cinquieme Concile.

Numéro XXXV. Que si l'Auteur de l'Ecrit se resserre à la réception de ces Conciles, faite par les Théologiens de ce temps, dont quelques-uns défendent Origene & Théodoret, il faut donc qu'il avoue que cela ne fait rien du tout pour confirmer sa troisieme preuve, & qu'il faut réserver cela pour la quatrieme, qui ne regarde plus l'usage de l'Antiquité, mais seulement ce qui se pratique en ce temps.

Je pense avoir suffisamment répondu aux raisons qu'allègue l'Auteur de l'Ecrit, pour confirmer sa troisieme preuve; mais je veux faire plus, & montrer qu'il est si peu indubitable, que la réception des Conciles généraux, que faisoient les Papes dans leur entrée au Pontificat, ne se rapportât qu'aux seules décisions de foi, & non aux causes personnelles, ni aux autres points qui n'appartiennent point à la foi de l'Eglise universelle, qu'il n'y a rien de moins soutenable.

Premièrement, quoique la profession de foi que rapporte Gratien, ne soit apparemment qu'un fragment fort imparfait d'une plus longue piece, parce que ces sortes d'Actes étoient d'ordinaire beaucoup plus longs, il y a néanmoins un mot qui fait assez juger à ceux qui entendent le langage de l'Eglise, qu'elle comprenoit les Canons des Conciles généraux aussi-bien que les définitions de la foi; c'est où il est dit, *quæ prædicarunt & statuerunt modis omnibus sequi & prædicare*; car il est sans doute que *prædicarunt* se rapporte à la foi, & *statuerunt* aux réglemens de la discipline contenus dans les Canons: ce qui faisoit les deux parties capitales des Conciles, selon ce que Pélage II dit: "qu'après que les saints Conciles ont édifié les cœurs par l'établissement de la foi, ils reglent les mœurs & les actions de l'Eglise, par les réglemens des Canons". Et nous voyons aussi que le mot de *statuta* marquoit si particulièrement les Canons, que le Pape Léon IV, c. de *Libellis dist.* 20. regarde ces deux mots comme ne signifiant qu'une même chose: *Sanctorum Patrum statuta quæ apud nos Canonum nomine præstitulantur*.

2°. Pour montrer le sujet qu'on a de croire, que l'approbation que les Papes de l'onzieme ou douzieme siècles ont donnée aux huit Conciles généraux, a été en effet très-ample, c'est qu'il y avoit même des choses que leurs prédécesseurs avoient exceptées, qu'ils n'avoient plus besoin d'en excepter, ou qu'ils n'en exceptoient plus; car, pour les causes particulieres du Concile de Calcédoine, la réception du cinquieme Concile faisoit assez entendre ce qu'ils en croyoient, & il leur eût été bien inutile de s'expliquer davantage sur ce sujet. Et pour les Canons du deuxieme Concile de Constantinople, que Saint Grégoire ne comprenoit

pas dans l'approbation qu'il donnoit à ce Concile, parce que l'Eglise Ro- IV. C.L.  
maine ne les avoit pas reçus de son temps, les Papes de ces siècles posté- V. P.  
rieurs les y comprenoient, parce que l'Eglise Romaine les avoit reçus de- Numéro  
puis, comme il se voit par le Décret célèbre de Léon IV, rapporté par XXXV.  
Gratien, dist. 2. c. 1. où ce Pape dit, " que les Ordonnances dont on se  
" fait dans tous les Jugemens ecclésiastiques, sont les Canons, dits des  
" Apôtres; ceux de Nicée, d'Ancyre, de Néocésarée, de Gangres, d'An-  
" tioche, de Laodicée, de Constantinople, d'Ephèse, de Calcédoine, de  
" Sardique, d'Afrique, de Carthage, & avec cela les règles des Evêques de  
" Rome, &c. " de sorte qu'il est sans doute, que dans l'onzième & dou-  
zième siècles, les Papes recevoient les Canons de Constantinople, que S.  
Grégoire disoit ne recevoir pas; & on seroit bien empêché de montrer,  
qu'il y eût autre chose dans ces Conciles que ces Papes ne reçussent pas.

3°. Ce même Décret du Pape Léon IV nous fait voir combien c'est  
une chose éloignée de l'esprit des Papes, de restreindre à la seule défini-  
tion de la foi l'approbation qu'ils donnoient aux Conciles; puisque ce  
Pape témoigne, que celui qui ne recevoit pas sans exception tous ces  
Canons, qu'il venoit de marquer ( qui presque tous ne regardoient point  
la foi, mais la discipline ) soit qu'il fût Evêque, ou Clerc, ou Laïque, il ne  
lui seroit de rien de retenir & de croire la foi catholique & apostoli-  
que, & les saints Evangiles. *Quam ob causam luculentius & magna voce* dist. 20.  
*pronuntiare non timeo, quia qui illa quæ diximus Sanctorum Patrum sta-* ch. 1.  
*tuta quæ apud nos Canonum nomine præstitulantur, sive sit ille Episcopus,*  
*sive Clericus, sive Laicus, non indifferenter recipere convincitur, nec Ca-*  
*tholicam & Apostolicam fidem, nec sancta quatuor Evangelia utiliter & effica-*  
*citer ad eff. sum retinere vel credere probatur.*

4°. La réception du cinquième Concile, faite par les Papes de l'onzième  
& du douzième siècle, n'a point été différente de celle qu'en ont fait  
ceux du sixième siècle. C'est le principe que l'Auteur de l'Ecrit a établi;  
ne voulant pas que l'on doute, que ces Papes des derniers temps, ne se  
soient étroitement attachés aux maximes & au style de leurs Peres, &  
qu'ils n'aient suivi la coutume & la tradition de leur Eglise. Or il est  
clair, que quand les Papes du sixième siècle ont reçu le cinquième Con-  
cile, ils ont compris dans cette réception des faits personnels, comme  
il paroît dans toute la lettre de Pélage II aux Evêques d'Istrie, & par  
les propres termes dont Saint Grégoire se sert pour le recevoir. *Je ré-* L. 1. Ep.  
*vere aussi de la même sorte le cinquième Concile, qui a réprouvé la lettre* 24.  
*attribuée à Ibas comme pleine d'erreur, qui a convaincu Théodore d'être*  
*tombé dans le comble de la perfidie, pour avoir séparé en deux substances*  
*la personne du Médiateur, & qui a rejeté les Ecrits de Théodoret, où il*

IV. CL. reprend la foi de Saint Cyrille, comme ayant été faite par une folle entreprise; & comme il paroît encore, en ce que ces Papes n'ont considéré Numéro dans ce Concile, que la décision des trois faits personnels. Ce qui fait XXXV. dire si souvent à Saint Grégoire, qu'on n'avoit point traité de la foi dans L. 2. Ep. ce Concile; mais seulement des personnes; d'où vient aussi qu'écrivant à L. 3. Ep. un Prêtre, qui, pour se justifier, avoit fait profession entre les mains de L. 5. Ep. ce Pape de condamner tout ce qui avoit été condamné par les quatre L. 54. Conciles généraux, & de recevoir le cinquième, il n'exprime point autrement ce cinquième Concile, que par la cause des trois Chapitres, qui y avoit été terminée, comme étant ce qu'on en recevoit en le recevant. *Eam quoque Synodum quæ Justiniani temporibus de tribus Capitulis facta est, & suscipere & custodire promissisti.* Et par conséquent, il n'y a aucun lieu de croire, que les Papes de l'onzième & douzième siècles, que l'Auteur de l'Ecrit suppose avoir été si fortement attachés à la coutume & à la tradition de leur Eglise, n'aient pas compris des faits personnels dans la réception du cinquième Concile, comme avoient fait leurs prédécesseurs.

5°. Enfin, si l'Auteur de l'Ecrit trouve que les professions de foi, que les Papes faisoient quand ils entroient en possession de leurs Charges, sont les témoignages les plus importants & les plus considérables qu'on puisse apporter de leurs sentiments, il reconnoîtra, sans doute, que nous les pourrions encore mieux apprendre d'une de ces professions de foi, qui est toute entière, & d'un siècle plus ancien, que de celle dont nous n'avons qu'un fragment dans Gratien, qui est un Auteur assez peu exact.

Il y a plusieurs copies dans Paris d'un livre intitulé, *Diurnus Romanorum Pontificum*, qui ont été prises sur le manuscrit de feu M. de Montchal, Archevêque de Toulouse; & on dit même, que depuis peu, il avoit été imprimé à Rome, mais supprimé aussitôt. Ce livre est du temps qu'il y avoit encore des Exarques à Ravenne, vers le commencement du huitième siècle, entre le sixième & le septième Conciles. Il contient la profession de foi que faisoient les Papes en entrant au Pontificat; & comme elle y est entière, on ne peut douter qu'elle ne soit beaucoup plus authentique que celle de Gratien. Or tant s'en faut que la réception des Conciles généraux contenue dans cette profession de foi, ne regarde que la seule foi & rien autre chose, qu'elle marque dans chaque Concile, l'Auteur de l'hérésie anathématisé par l'Eglise, comme il est dit en parlant de celui de Nicée: *Arium Deitatem blasphemantem cum suis consortibus expulit, & ut Diaboli Ministros aeterno anathemate condemnavit*; & ainsi de tous les autres. N'est-ce point étendre à des faits l'approbation qu'ils donnoient à des Conciles, que de parler de cette sorte? Et afin qu'on

ne pense pas s'échapper en prétendant, que cela n'auroit été rapporté IV. CL. qu'historiquement, ces Papes ajoutaient, après avoir parlé en particulier V. P<sup>e</sup>. de tous les Conciles : *Præterea quotquot vel quæque hæc Sancta sex universalia Concilia abjecerunt, simili etiam nos damnatione percellimus anathematis*. A quoi ils joignoient d'autres hérétiques ; comme Sabellius, Paul de Samosate, Montan, Donat, Novat, Pélage, Céleste & Julien leur disciple : *Et cum eis simul omnes hæreticos eorumque simul omnes sequaces execramur, & damnamus*. Numéro XXXV.

Mais, ce qui est bien considérable, c'est que parlant du sixième Concile, ils déclarent en termes exprès qu'Honorius y avoit été condamné, comme ayant fomenté l'hérésie des Monothélites ; & ainsi ils le condamnent & l'anathématisent avec tous ceux que les Conciles avoient anathématisés : *Auctores verò novi & hæretici dogmatis, Sergium, Pyrrhum, Paulum & Petrum Constantinopolitanos, unà cum Honorio qui pravis eorum assertionibus fomentum impendit, pariterque Pharanitanum & Cyrum Alexandrinum, &c. cum omnibus hæreticis scriptis, aliisque sequacibus nexu perpetui anathematis devinxerunt*. De sorte, qu'il n'y a rien de plus foible, que d'alléguer la prétendue innocence d'Honorius, comme une preuve que les Papes, en approuvant le sixième Concile, n'ont pas consenti à tout ce qui y est contenu, parce qu'on prétendrait qu'ils n'auroient pas consenti à la condamnation d'Honorius, mais seulement à celle de l'hérésie qu'il lui est attribuée par ce Concile. Au lieu qu'il est clair, qu'ils n'avoient aucun sujet de faire cette distinction, puisqu'ils ne doutoient en aucune sorte, qu'Honorius n'eût été coupable d'avoir fomenté l'hérésie qui lui est attribuée ; ce qu'on pourroit encore prouver par la lettre d'Adrien, rapportée dans le huitième Concile, qui reconnoît qu'Honorius a été condamné comme hérétique.

#### EXAMEN DE LA QUATRIÈME PREUVE.

La quatrième preuve de l'Écrit consiste, dans la profession de foi dressée par Pie IV, qui porte ces termes : *Je reçois & je confesse, avec une entière assurance, toutes les choses qui ont été ordonnées, décidées & déclarées par les sacrés Canons, & par les Conciles œcuméniques, & principalement par le saint Concile de Trente*.

L'Auteur de l'Écrit n'appuie la conséquence qu'il veut tirer de cette profession de foi, que de deux réflexions. „ La première est, que, dans „ cette profession de foi les Papes ne parlent des Conciles œcuméniques, „ que comme leurs prédécesseurs en ont parlé, & qu'ils n'entendent la



IV. C<sup>L</sup>. „créance & l'obéissance, qu'ils veulent qu'on leur rende, que pour les  
V. P<sup>e</sup>. „seules matieres de la foi, selon le style ordinaire de leurs Peres ”.

Numéro Mais nous avons vu au contraire, que le style ordinaire des Papes  
XXXV. est, de renfermer dans la profession qu'ils ont faite de recevoir les Conciles œcuméniques, la condamnation des personnes que les Conciles ont anathématisées : *Sanctas Synodos in damnationibus hæresum & hæreticorum omnimoda devotione custodiam*, dit Pélage I. Lib. I. Epist. 14. *Personas quas respiciunt, respicio*, dit Saint Grégoire, L. I. Ep. 24. *Quotquot hæc Sancta sex universalis Concilia abjecerunt, simili nos quoque damnatione percellimus*, disent tous les Papes dans la profession de foi qu'ils faisoient au huitieme siecle : & par conséquent, si la profession de foi de Pie IV doit être entendue selon le style ordinaire de ses prédécesseurs, il faudra qu'elle s'étende à la condamnation des personnes anathématisées par les Conciles, & non aux seules définitions de la foi ; mais, de plus comment pourroit-on dire, que dans cette profession de foi de Pie IV, on ne rend obéissance aux Conciles que pour les seules matieres de la foi, puisqu'on y reçoit aussi ce qui a été ordonné par les saints Canons, dont les principaux sont ceux des Conciles œcuméniques, & qu'on fait assez que le mot de *Canons* s'entend plutôt des réglemens de la discipline, que des définitions & la foi ?

In Diurno  
Romano.

La deuxieme réflexion de l'Auteur de l'Ecrit est, “que les François, „en faisant cette profession de foi, ne s'engagent au regard du Concile de „Trente, qu'aux seules décisions de foi, & non à celles qui regardent les „personnes & la discipline. ”

Mais il n'y a pas lieu de s'étonner qu'une exception reçue & autorisée par toute une nation, soit sous-entendue dans la souscription d'un Acta qui contient plusieurs chefs ; & cela ne peut servir qu'à confirmer le premier point, dont on est demeuré d'accord dans cette réponse, qui est, que la réception des Conciles, quoique conçue en termes généraux, peut recevoir des exceptions raisonnables, sans qu'il soit besoin d'en rechercher d'autre raison que l'équité naturelle, & la regle commune du langage humain, qui fait que les termes les plus généraux ne se prennent ordinairement, que dans une généralité morale, qui souffre des exceptions qu'il n'est pas même besoin d'exprimer, quand d'ailleurs elles sont connues & autorisées par l'usage.

Et c'est ce qui peut mettre en sûreté de conscience, les défenseurs de Théodoret & d'Honorius, qui reçoivent le cinquieme & le sixieme Conciles sans rien distinguer. Car l'Eglise ayant souffert depuis quelque temps, que des Théologiens célèbres déclarassent dans des livres publiés, qu'ils

qu'ils ne croient pas Théodoret ni Honorius coupables des hérésies IV. C<sup>L</sup>. pour lesquelles ils ont été condamnés dans ces Conciles, ils peuvent prétendre qu'ils ne blessent pas la sincérité chrétienne en recevant ces Conciles à l'exception de ces faits, quoiqu'ils ne l'expriment pas; parce qu'ils ne trompent point l'attente de l'Eglise, qui paroît assez ne pas exiger d'eux, qu'ils condamnent ce qu'elle leur permet de défendre publiquement. Voilà ce qu'ils peuvent alléguer de plus raisonnable pour leur justification. Car de la fonder sur une prétendue maxime générale, que, quoi que l'on souscrive, on ne s'engage jamais à la créance des faits, ils se trouveroient si foibles, étant obligés de la prouver par l'Antiquité, qu'ils n'auroient pas beaucoup de sujet d'assurer sur cela le repos de leur conscience.

Quoi qu'il en soit, c'est principalement de l'usage de l'Antiquité que nous sommes en peine, & non pas des regles nouvelles, que quelques Théologiens de ces derniers siècles ont pu se former à leur fantaisie.

Après avoir répondu à toutes les preuves de l'Auteur de l'Ecrit, il n'est point nécessaire d'examiner en particulier la conclusion qu'il en tire, puisqu'elle tombe d'elle-même, tous les fondements en étant renversés; car je crois que nul de ceux qui auront lu cette réponse, ne trouvera « qu'il soit visible, par le consentement de l'Eglise Romaine, & de toute l'Eglise universelle, depuis les premiers siècles jusqu'à présent, que, lorsqu'on déclare qu'on se soumet aux Décrets de l'Eglise & des Conciles même œcuméniques, on ne signifie point qu'on se rend à tout ce qu'ils contiennent, ni à tout ce qu'ils ordonnent; mais seulement aux décisions de foi, en quelque manière que cette soumission soit exprimée, & quoiqu'elle n'excepte rien & ne distingue point le droit d'avec le fait; puisqu'on peut dire qu'on les reçoit entièrement, & en toutes choses, & qu'on les embrasse comme l'Evangile sans aucunes bornes, & jusqu'à un seul mot, & à une seule lettre, sans marquer autre chose que la réception de la foi & de la doctrine, selon le langage des Saints & des Papes, qui ont parlé de la sorte à la vue de toute l'Eglise, sans craindre de blesser la vérité & la sincérité chrétienne, & sans en avoir jamais été accusés par qui que ce soit ».

Je pense pouvoir dire au contraire, qu'il est visible, par tout ce qui a été dit ci-dessus, que ce prétendu *consentement de l'Eglise Romaine, & de toute l'Eglise universelle, depuis les premiers siècles jusqu'à présent*, est fort mal fondé, & qu'il n'est point vrai que les Papes, qu'on a seuls allégués, aient prétendu généralement, qu'en recevant les Conciles œcuméniques, ils ne s'y soumettoient qu'en ce qui regarde la foi; étant certain qu'ils ont entendu s'y soumettre aussi pour les Canons,

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

E

IV. C<sup>l</sup>. hors quelques cas particuliers, & pour la condamnation des Hérésiaques;  
 V. P<sup>e</sup>. que chacun de ces Conciles avoit anathématisés en condamnant leurs  
 Numé<sup>ro</sup> hérésies, comme d'Arius, de Macédonius, de Nestorius & d'Eutychès.

XXXV. Et ainsi je ne vois pas qu'on ait bien prouvé, que si on avoit dit, en recevant la Constitution d'Alexandre VII (car c'est de quoi il s'agit) "qu'on la reçoit entièrement, & en toutes choses, & qu'on l'embrasse" comme l'Evangile, sans aucunes bornes, jusqu'à un seul mot & une seule lettre, on ne pourroit pas rejeter ces expressions, ni les soupçonner de mensonge, de déguisement, d'équivoque, d'injustice, ni de rien qui blesse la conscience ou l'honneur, sans condamner l'Eglise Romaine, avec tant de grands & saints Papes, & toute l'Eglise universelle qui les a suivis jusqu'à présent".

Je pense au moins qu'on ne m'accusera pas de n'avoir opposé à cette prétendue vérité, que des raisons & des conséquences, qui ne sont, dit-on, jamais recevables, lorsqu'il s'agit des choses qui dépendent de la Tradition, & de l'autorité sur laquelle il faut que les raisonnements soient fondés pour être solides. Car, je n'ai employé que les témoignages des Papes mêmes qu'on a allégués, pour justifier combien leur conduite a été éloignée de celle qu'on leur attribue; & j'espère qu'on le verra encore davantage dans la suite de cette Réponse.

## ARTICLE QUATRIEME.

### QUATRIEME POINT.

*Qu'on ne sauroit montrer, par aucun témoignage de l'Antiquité, que la souscription d'un fait n'en emporte point la créance, mais seulement la révérence & le silence; & que le contraire paroît par le refus que l'on a fait de souscrire la condamnation de S. Athanase, par la parole de S. Chrysostôme à ses amis, par la contestation des trois Chapitres, & parce qu'autrement il seroit permis de signer le Formulaire.*

**L**A grande maxime de tous ceux qui, jusques ici, ont voulu prouver que ceux mêmes qui sont persuadés de l'innocence de Jansénius, pouvoient en conscience signer les Constitutions, & même le Formulaire, est, que la signature, au regard des faits, n'engage point à la créance, mais seulement au respect & au silence; & c'est aussi ce que l'Auteur de l'Ecrit semble ouvertement soutenir quand il dit, page 18, que, lorsque l'Eglise

*a décidé quelque fait, l'obéissance qu'on témoigne alors lui vouloir rendre, ne regarde pas la créance du fait, puisqu'elle ne la commande point, mais seulement la révérence & le silence, qu'elle demande.* IV. CL. V. P<sup>e</sup>.

Numéro XXXV.

On voit assez que cette prétention doit être mise au nombre des choses qui dépendent de la Tradition & de l'autorité; car, à ne consulter que les regles communes de la sincérité, qui sont gravées, pour ainsi dire, dans l'esprit de tous les gens de bien, celui qui voit la signature d'un homme au bas d'un Décret de l'Eglise touchant un fait, est porté naturellement à croire que cet homme approuve la décision de ce fait, parce que l'usage ordinaire des souscriptions est, d'approuver ce que l'on souscrit, à moins qu'un usage contraire n'ait déterminé à autre chose la signification de la signature, comme il a fait au regard des Notaires & des Greffiers, & d'autres personnes publiques, dont on fait assez que la signature n'est qu'une formalité nécessaire à la validité de l'Acte.

Afin donc que la signature de cet homme nous donne une autre idée que la naturelle, il faut que l'usage de l'Eglise l'ait déterminée à ne pas signifier la créance de ce fait, mais seulement le respect & le silence. Et ainsi il est constant, comme a fort bien remarqué l'Auteur de l'Ecrit, que *cette question doit être décidée par l'usage & par la coutume de l'Eglise, & non par les raisonnements & les subtilités de l'esprit, qui doivent être suspectes en cette matiere, n'y en ayant point où elles puissent tromper plus facilement.*

Il n'est pas moins certain que c'est à celui qui allegue un usage, comme ayant déterminé quelques paroles à une signification différente de la commune, de prouver cet usage, & qu'ainsi ceux qui prétendent que l'usage de l'Eglise a déterminé la signification des termes dont on se sert pour témoigner l'obéissance, qu'on veut rendre à l'Eglise touchant la décision des faits, à ne marquer que le respect & le silence, est obligé de prouver cet usage, par des témoignages authentiques de l'Antiquité & de la Tradition, & non par les raisonnements & les subtilités de l'esprit.

Je demande donc, qu'on me fasse voir ces témoignages de l'Antiquité & de la Tradition, qui justifient cet usage, & je ne trouve point qu'on en ait encore allégué aucun. Car il ne s'agit pas de montrer que les faits dont il est question, ne peuvent pas être crus de foi divine, que l'Eglise n'est pas infallible en les décidant, & qu'ainsi on n'est pas toujours obligé de déférer à ce qu'elle en décide: tout cela est vrai & reconnu de tout le monde, mais ne touche pas seulement la question, qui consiste uniquement à faire voir des exemples de l'Antiquité, où des personnes de conscience, n'étant pas persuadés de quelques faits décidés par l'Eglise, n'aient pas laissé de croire qu'ils pouvoient lui témoigner leur obéissance sur ce

IV. CL. sujet, & que ces témoignages d'obéissance ne les engageoient point à la  
 V. P<sup>e</sup>. créance de ce fait; mais seulement au respect & au silence. Je demande  
 Numéro au moins un exemple de cette sorte, ou quelque passage d'un Pere qui  
 XXXV. déclare que c'étoit là l'esprit de l'Eglise.

Que si on n'en peut trouver, & qu'on soit réduit à n'alléguer que *des conjectures & des conséquences*, qu'on a reconnu n'être pas recevables en ces matieres, comment peut-on dire qu'on ne s'attache qu'à l'Antiquité, lorsqu'on ne peut autoriser ce que l'on prétend par aucun exemple ni aucun passage de l'Antiquité?

Cependant je ne vois rien dans l'Ecrit pour prouver ce point, que des conséquences fort éloignées, tirées de quelques passages qui ne disent rien moins que cela: ou de purs *raisonnements*, comme est la comparaison des jugemens ecclésiastiques avec les civils, & que l'Eglise n'a pas le pouvoir d'ordonner une foi humaine. Et ainsi réservant à un autre article l'examen de ces conséquences & de ces raisonnemens, je crois qu'on peut établir dans celui-ci, comme une chose certaine, que le desir qu'ont eu quelques Théologiens, de se mettre à couvert de la persécution, leur a fait avancer cette maxime: que la souscription des Décrets de l'Eglise ou des faits décidés, n'engage point à croire ces faits; mais seulement au respect & au silence, sans qu'il soit possible d'apporter aucun témoignage de l'Antiquité, qui fasse voir que cette maxime ait été ou pratiquée ou enseignée par des Saints.

J'en pourrois demeurer là, puisque le seul défaut de preuves tirées de l'Antiquité & de la Tradition, doit faire rejeter toutes ces nouvelles pensées, par l'aveu même de l'Auteur de l'Ecrit; & néanmoins je veux bien examiner les réponses qu'il a apportées à deux exemples, dont on s'est servi pour ruiner cette prétention, en y en ajoutant encore un troisième, duquel il n'a pas parlé, quoiqu'on l'ait aussi employé, si je ne me trompe, dans quelques Ecrits.

#### PREMIER EXEMPLE, DE S. CHRYSOSTÔME.

*Il ne semble pas, dit l'Auteur de l'Ecrit, qu'on ait eu assez de soin de consulter les livres de l'Eglise, pour s'assurer de son esprit & de sa conduite: car nous n'avons encore oui parler que de deux arguments, qu'on tire de ceux qui, ayant cru S. Athanase innocent, n'ont pas voulu signer sa condamnation; & de ce que S. Chrysostôme, parlant de ses adversaires aux Evêques qui étoient pour lui, leur dit, ne souscrivez pas à leurs jugemens, mais communiquez avec eux; communicate quidem, sed nolite subscribere.*

L'Auteur de l'Ecrit commence ensuite par S. Chrysostôme; à répondre à ces deux exemples, & il le fait en cette sorte.

*Mais premièrement, dit-il, ce passage est suspect, ne se trouvant point* IV. CL.  
*dans S. Chrysostôme; & de quelque part qu'il vienne, il est certain qu'il ne* V. P.  
*peut être de ce Saint, ni d'aucun Auteur qui ait eu son esprit, puisqu'il lui* Numéro  
*est ouvertement contraire. Ce qu'il prétend prouver par quelques Lettres* XXXV.  
*de S. Chrysostôme, dans lesquelles il exhorte ses amis à se séparer de ses*  
*persécuteurs.*

Il faut que l'Auteur de l'Ecrit ne se soit pas souvenu, que cette parole de S. Chrysostôme, qu'il dit être suspecte, & qu'il assure même ne pouvoir être de ce Saint, est rapportée par Pallade, qui dit l'avoir oui de sa propre bouche: car il fait trop bien qu'un témoignage aussi authentique que celui-là ne se détruit pas par une difficulté qu'on y peut opposer, puisqu'autrement on pourroit infirmer les histoires les plus certaines, qu'il seroit aisé de rendre suspectes par de plus apparentes contrariétés. Celle qu'on oppose ici dispaçoit, si on distingue les temps: car cette parole fut dite par S. Chrysostôme au temps qu'il fut jugé la première fois, lorsqu'il ne savoit pas encore jusqu'où se porteroit la violence de ses ennemis, & il demeura dans cette disposition jusqu'à son second bannissement; mais depuis qu'il vit qu'on lui avoit donné pour successeur Arface, qui s'étoit engagé par serment de n'être jamais Evêque; qu'on faisoit une infinité de violences pour faire reconnoître un si indigne Pasteur, & qu'on avoit aussi usé de voies très-illégitimes pour établir Porphyre, l'un de ses plus anciens ennemis, dans le Siege d'Antioche, ce fut alors qu'il conseilla à ses amis de n'avoir plus de commerce avec ses persécuteurs. Il n'y a donc point de lieu de s'inscrire en faux contre un Auteur aussi considérable que Pallade, rapportant un discours auquel il étoit présent. « Nous étions alors, dit » *Pallade*, 40 Evêques assis avec Jean dans la salle de son Evêché, & nous » admirions comment Théophile, ayant été obligé de venir seul pour » répondre des crimes dont il étoit accusé, s'étoit fait accompagner d'un » si grand nombre d'Evêques, & avoit fait changer de sentiment à l'Em- » pereur, & aux Magistrats, & perverti plusieurs Ecclésiastiques. Comme » nous tenions ce discours, Jean, qui étoit animé du S. Esprit, nous dit » tout d'un coup ces paroles surprenantes: Priez mes freres, & si vous » aimez Jesus Christ, que personne de vous n'abandonne son Eglise pour ma » considération; car, comme dit S. Paul, je suis prêt d'être immolé, & le » temps de ma séparation approche: je prévois que je souffrirai d'abord » quantité d'afflictions, & que je mourrai ensuite après avoir été exercé par » mille peines... Ce discours nous ayant plongés tous tant que nous étions » dans une douleur extrême, les uns versaient des larmes en abondance, » les autres fortoient du Concile après avoir baissé ses yeux, sa tête sacrée, » & cette bienheureuse bouche; & personne de nous ne pouvoit arrêter

IV. CL. » ses pleurs ni retenir ses gémissements. Mais nous ayant exhortés de venir  
 V. P<sup>e</sup>. » reprendre nos sieges ; asseyez-vous, *dit-il*, & ne pleurez pas, de peur  
 Numéro » d'accroître mon affliction : car , désormais Jesus Christ est ma vie , &  
 XXXV. » ce m'est un gain & un avantage que de mourir. A ces mots quelqu'un  
 » de la troupe répondit en soupirant : Ce sont nos propres disgraces qui  
 » nous affligent , nous déplorons notre propre désolation : puisque vous  
 » nous laissez orphelins , nous pleurons la viduité de l'Eglise, &c. Ayant  
 » oui ces paroles , & frappant plusieurs fois du second doigt de sa main  
 » droite sur sa main gauche , comme cet homme de Dieu avoit accoutumé  
 » de faire , lorsqu'il avoit l'esprit occupé de quelque grande inquiétude ,  
 » il dit à celui qui lui tenoit ce discours : C'est assez , mon frere , n'en dites  
 » pas davantage ; mais comme je vous disois tout à l'heure , n'aban-  
 » donnez pas vos Eglises ; car l'Eglise de Jesus Christ n'a pas commencé  
 » à moi , & ne finira pas par moi . . . A ces mots Elise , qui étoit Evêque  
 » d'Apamée dans la Bythinie , lui repliqua en cette maniere : Infailliblement  
 » si nous tenons nos Eglises on nous contraindra de communiquer avec  
 » vos ennemis , & de souscrire votre condamnation. A quoi Jean repartit  
 » ainsi. Communiquez avec eux , de peur de diviser l'Eglise , mais gardez-  
 » vous bien de souscrire ; car je n'ai rien fait qui mérite que l'on me dé-  
 » pose , & que l'on me chasse de mon Siege ». Si le récit d'un entretien  
 aussi exact que celui-là , & aussi circonstancié , fait par un homme pré-  
 sent , peut être rejeté comme faux , sur une difficulté aussi légère que  
 celle que l'on oppose , il faut renoncer à la foi de toutes les histoires ,  
 n'y en ayant pas une de mille qui soit aussi digne de foi que celle-là.  
 Que si on ne peut pas douter de cette parole de S. Chrysostôme , on ne  
 peut pas ne point voir à quoi , selon ce Saint qui n'ignoroit pas l'esprit de  
 l'Eglise , engageoit la souscription du jugement rendu contre une person-  
 ne ; car puisqu'il ne leur donne point d'autre raison de l'obligation qu'il  
 leur impose , de ne point souscrire la condamnation , que la connoissance  
 qu'ils avoient de son innocence , ne montre-t-il pas clairement par-là , qu'il  
 ne nous est point permis de souscrire la condamnation d'un homme qu'on  
 fait être innocent : ce qui ne seroit pas véritable si cette souscription ne  
 signifioit autre chose , selon l'esprit de l'Eglise , sinon , qu'on cede au juge-  
 ment qui a été rendu : ce qui se pourroit faire pour le bien de la paix ,  
 & pour la même raison pour laquelle ce Saint leur conseille de commu-  
 niquer avec ses persécuteurs pour ne pas diviser l'Eglise. Si on appelle  
 cela des *conséquences* , il faut avouer qu'elles sont bien directes & bien  
 concluantes.

Car il ne sert de rien de répondre , que les amis de S. Chrysostôme  
 n'eurent pas besoin de ce conseil , parce qu'on n'exigea pas d'eux ces

signatures; il suffit qu'ayant cru qu'on les leur demanderoit, & qu'on les IV. CL. chasseroit de leurs Sieges s'ils ne les donnoient, quelque instance que Saint V. P<sup>e</sup>. Chrysostôme leur eût fait auparavant de ne point abandonner leur Eglise, Numéro il ne laisse pas de conclure qu'il vaut mieux qu'ils s'exposent à ce danger XXXV. que de souscrire à sa condamnation; *parce*, leur dit-il, *que je n'ai rien fait qui mérite que l'on me dépose.*

Je réserve à examiner, sur le second exemple, les autres Réponses qui sont communes à cet exemple de S. Chrysostôme, & à celui de S. Athanase.

#### SECOND EXEMPLE, DE SAINT ATHANASE.

Tout le monde sait avec combien d'ardeur les Ariens travaillèrent à faire souscrire aux Evêques la condamnation de Saint Athanase, qui avoit été faite en plusieurs Conciles d'Orient. Ils prétendoient que la paix de l'Eglise dépendoit de-là: & en effet elle en dépendoit en quelque sorte, puisque les Eglises de ceux qui refusoient de souscrire, étoient privées de leurs Pasteurs, qu'on envoyoit en exil, & abandonnées à des Evêques Ariens, qu'on mettoit en leur place; c'est-à-dire, à des loups qui ne travailloient qu'à égorger les brebis de Jesus Christ, en les infectant de l'hérésie Arienne.

Si, dans l'esprit de l'Eglise, la signature de la condamnation de Saint Athanase n'eût signifié autre chose, sinon qu'on cédoit à la violence & non pas qu'on acquiesçoit aux jugements qui avoient été rendus contre lui, & qu'on l'estimoit bien condamné, ne seroit-il pas bien étrange, que de saints Evêques eussent mieux aimé exposer leur Eglise à de si grands maux, que de faire une action qui n'eût marqué autre chose, sinon, qu'ils cédoient à une violence qu'ils ne pouvoient pas empêcher? Et ceux qui trouvent qu'on est si coupable, de ne pas faire toutes choses pour avoir la paix, & pour prévenir des maux qui ne sont rien en comparaison de ceux que ces Saints auroient empêchés en signant, sont obligés de condamner la conduite de ces grands hommes, comme une conduite pleine d'indiscrétion & d'imprudence, & de croire qu'ils ont été responsables devant Dieu de la perte de toutes les ames qui ont pu être perverties par les Ariens qu'on mit en leur place.

Mais cette nouvelle interprétation des signatures n'étoit pas encore venue dans l'esprit des personnes ni des Evêques de Cour, qui la demandoient à la sollicitation de l'Empereur Constance, ni des Evêques à qui on la demandoit; car les uns témoignioient fort clairement, que ce qu'ils vouloient, étoit qu'Athanase fût reconnu par tout le monde pour un sacrilège; & quand les autres cédoient, ou par défaut de lumière ou par



IV. C. L. foiblesse, ils ne cherchoient point ce vain prétexte dont on se veut cou-

V. P<sup>e</sup>. vrir aujourd'hui ; mais ils reconnoissoient de bonne foi qu'en signant, ils

Numéro s'engageoient à consentir à la condamnation de Saint Athanase : c'est ce

XXXV. qui se voit au regard des uns, par la lettre qu'ils firent écrire, au nom du

Baron. an. Concile de Milan, à Saint Eusebe Evêque de Verceil, pour le porter à

355. n<sup>o</sup>. 6. souscrire la condamnation de Saint Athanase : car la maniere dont ils en

parlent fait assez voir, que ce qu'ils demandoient étoit une véritable, &

sincere approbation des jugements qui avoient été faits contre Saint

Athanase, comme ayant été convaincu de sacrilege : *Sincerissima pruden-*

*tia tua audiat supradictas, & communicato pariter cum eis Concilio defi-*

*niat quod de nomine hereticorum Marcelli & Photini, nec non & Athanasii*

*sacrilegi totus prope definit orbis.* Que votre prudence très-sincere dé-

clare. & définisse, ce qui a déjà été défini presque par tout l'Univers, tou-

chant les hérétiques, Marcel & Photin, & le sacrilege Athanase.

Sev. hist. Et Severe Sulpice, parlant de cette même souscription, que vouloient  
l. 2. extorquer les Ariens ou ceux qui les favorisoient pour complaire à l'Em-

pereur, dit, qu'il y en eut peu à qui la foi étoit chère, & qui préféroient

la vérité à toutes choses, qui ne reçurent point cet injuste jugement.

*Pauci quibus fides chara & veritas potior erat, injustum judicium non re-*

*ceperunt.* C'est l'idée qu'on avoit alors de ces signatures, personne ne

s'étant encore avisé de prétendre, que souscrire un jugement injuste, ne

fût pas le recevoir, mais promettre seulement de ne le pas contredire ;

ou que si c'étoit le recevoir, ce fût une chose qui pût être faite par ceux

qui aimoient la vérité, *quibus veritas potior erat.* Et il ajoute, que Saint

Paulin Evêque de Treves, fut du petit nombre de ces généreux, qui pré-

férerent la vérité à leur propre conservation & à celle de leurs Eglises,

& qu'il souscrivit en ces termes à la lettre qui lui fut présentée : qu'il

consentoit à la condamnation de Photin & de Marcel ; mais qu'il n'ap-

prouvoit pas celle d'Athanase : *Se in Photini atque Marcelli damnationem*

*præbere consensum, de Athanasio non probare.* Voilà un exemple célèbre

d'une signature avec une restriction claire & nette, sans ambiguïté & sans

équivoque, quoiqu'on puisse dire qu'elle ait coûté la vie à ce saint Evê-

que, parce qu'en suite de cela, il fut relégué en Phrygie, où il mourut,

comme le même Auteur le témoigne.

Quant aux Evêques qui se laisserent emporter à ce torrent, & qui s'en

repentirent depuis, on voit, tant par leurs signatures mêmes, que par leur

propre aveu qu'elles marquoient un consentement à la condamnation de

S. Athanase : ce qu'on peut justifier par deux exemples célèbres.

Le premier est de S. Denys, Evêque de Milan, dont Severe Sulpice parle

en ces termes. *Dionysius Mediolanensium Sacerdos, in Athanasii damna-*

*tionem*

*tionem se consentire subscripsit dummodo de fide inter Episcopos quareretur.* IV. C. L. Voilà donc ce que tout le monde croyoit alors que signifioit la sous- V. P<sup>e</sup>. cription, que demandoient les Evêques de la faction de l'Empereur Con- Numéro stance ; savoir, que l'on consentoit à la condamnation de Saint Athanase ; XXXV. mais Saint Eusebe de Verceil, trouva moyen de faire effacer cette signature par ceux mêmes qui l'avoient fait donner, & alors Saint Denys ne la voulant plus faire, il fut envoyé en exil.

L'autre Exemple est du Pape Libere, qui, ayant résisté long - temps avec beaucoup de courage à cette souscription, s'y rendit enfin, étant abattu par l'ennui d'un long exil : ce qu'il fit en ces termes, dans la lettre qu'il écrivit aux Evêques d'Orient, qui se trouve dans les fragments de S. Hilaire, & que Baronius rapporte en l'année 357 n. 43. *Je ne défends point Athanase ; mais parce que l'Evêque Jules, mon prédécesseur d'heureuse mémoire, l'avoit reçu en sa communion, je craignois qu'on ne me reprochât d'être prévaricateur. Maintenant que, par la grace de Dieu, j'ai connu que vous l'avez condamné justement, j'ai consenti aussi-tôt aux jugemens que vous avez rendus contre lui, & j'ai envoyé mes lettres touchant sa condamnation à Constance notre Empereur.* Et le même Libere, écrivant à Vincent Evêque de Capoue, marque en ces termes, ce qu'il avoit fait avec les Orientaux. *J'ai cru vous devoir donner avis, que j'ai cessé de contester pour Athanase, & que j'ai écrit sur son sujet à nos freres & Co-Evêques d'Orient.* Ce qui fait voir qu'on ne connoissoit point alors ces sortes de souscriptions, qu'on prétend ne point signifier que l'on condamne ceux à la condamnation desquels on souscrit ; mais qu'on promet seulement de ne point contredire ceux qui les ont condamnés, puisque le Pape Libere a cru avoir suffisamment marqué ce qu'il avoit fait dans sa lettre aux Evêques d'Orient, qui est, d'avoir consenti à la condamnation de Saint Athanase, & reconnu qu'il avoit été justement condamné, en disant, *qu'il avoit cessé de contester pour Athanase*, & qu'il avoit écrit sur son sujet. L'Auteur de l'Ecrit fait deux réponses à cet exemple, qu'il applique aussi à celui de S. Chrysostôme.

EXAMEN DE LA PREMIERE RÉPONSE.

„ Il est, *dit-il*, hors de propos d'alléguer ici S. Chrysostôme & Saint „ Athanase, & cela est entièrement éloigné de notre question, parce que „ nous demandons si on peut recevoir un Décret de foi, & déclarer „ qu'on l'approuve entièrement, sans témoigner qu'on consent à ce qu'il „ dit sur des faits personnels & particuliers ; & dans les affaires de Saint „ Chrysostôme & de S. Athanase, il ne s'agissoit point de la foi, mais seulement de leurs personnes ”.

*Ecrits sur le Jansénisme.* Tom. XXII.

F

IV. C<sup>1</sup>. Cette réponse seroit recevable, si l'Auteur de l'Ecrit n'avoit point avan-  
 V. P<sup>e</sup>. cé d'autre maxime, sinon „ que la souscription d'un Décret de l'Eglise,  
 N<sup>o</sup> m<sup>ro</sup> „ dont le capital seroit la foi, & qui ne contiendrait quelques faits que  
 XXXV. „ par accessoire, ne se rapporteroit qu'à la foi & non à ces faits. *Mais*  
 „ *il soutient de plus*, que lorsque l'Eglise a jugé de quelques faits person-  
 „ nels, l'obéissance qu'on témoigne alors lui vouloir rendre ne regarde  
 „ pas la créance, mais seulement la révérence & le silence; *ce qu'il prouve*  
 „ *par cette raison*: Qu'en ce qui est des faits & des causes personnelles,  
 „ il n'y a point de différence entre les jugements des puissances séculi-  
 „ res, & ceux des ecclésiastiques, & qu'on ne leur doit qu'un même hon-  
 „ neur, une même soumission, & une même obéissance. Or personne,  
 „ *dit-il*, ne doute que ceux à qui on signifie les Arrêts & les Ordonnan-  
 „ ces des personnes séculières, disant qu'ils les reçoivent, & qu'ils s'y  
 „ soumettent, ne prétendent pas s'obliger à croire qu'ils sont justes en  
 „ toutes leurs parties: & partant les Jugements ecclésiastiques de cette  
 „ sorte n'obligent pas plus à la créance & à la persuasion intérieure, que  
 „ ceux des Puissances temporelles, mais plutôt moins; parce que la con-  
 „ duite de l'Eglise doit être plus humble & plus douce. *D'où il conclut*,  
 „ que l'Eglise n'a jamais prétendu, qu'on dût consentir intérieurement aux  
 „ jugements particuliers & personnels qu'elle rend, & qu'elle publie dans  
 „ les Conciles même œcuméniques”.

Qui ne voit qu'afin que ce raisonnement soit solide, il faut qu'il soit  
 vrai généralement de tous les jugements de l'Eglise touchant les faits, soit  
 qu'ils soient joints dans un même Acte avec des décisions de foi, soit  
 qu'ils en soient séparés? Car la comparaison que l'on fait des Jugements  
 ecclésiastiques avec ceux des Puissances séculières, ne comprend-elle pas  
 généralement tous les Jugements ecclésiastiques, en ce qui est des faits &  
 des causes personnelles; & pourroit-on dire avec la moindre couleur,  
 qu'elle ne comprend que ceux qui seront joints dans un même Acte  
 avec des définitions de foi? Or c'est sur cette comparaison que tout ce  
 discours est fondé. C'est ce qui fait dire à l'Auteur, qu'on ne doit à ces  
 sortes de jugements, de quelque puissance qu'ils viennent, qu'un même  
 honneur, une même soumission, une même obéissance.

C'est ce qui lui fait dire, que les *Jugements ecclésiastiques de cette sorte*  
*n'obligent pas plus à la créance & à la persuasion intérieure, que ceux des*  
*Princes temporels, mais plutôt moins.* Et c'est ce qui lui fait conclure  
 généralement, que *l'Eglise n'a jamais prétendu qu'on dût consentir intérieu-*  
*rement aux jugements particuliers & personnels qu'elle rend.* Et par consé-  
 quent ces maximes étant générales, & ne pouvant être restreintes avec  
 la moindre vraisemblance, aux seuls jugements personnels & particuliers,

que l'Eglise auroit joints dans un même Acte, avec des jugements touchant la doctrine, il est hors de propos de répondre sur les exemples de S. Chrysostôme & de S. Athanase, à ceux qui ne les alleguent que pour combattre ces maximes, que, dans les jugements rendus contre ces deux Saints, *il ne s'agissoit pas de la foi; mais seulement de leurs personnes qu'on accusoit de plusieurs choses, qui ne touchoient point la doctrine de l'Eglise.* IV. C. L. V. P<sup>e</sup>. Numéro XXXV.

Qui ne voit, au contraire, que c'est ce qui rend ces exemples plus considérables pour juger de la véritable signification des termes, par lesquels on témoigne vouloir rendre obéissance à l'Eglise, touchant ces sortes de Décrets qui regardent non la foi, mais les personnes? Car n'est-il pas clair qu'on n'en pourroit pas si bien juger par les Décrets qui regarderoient l'un & l'autre, parce qu'il seroit plus difficile de discerner ce qu'on auroit voulu rendre à l'un & à l'autre? Et je dis même qu'on n'en peut point du tout juger par ces Décrets mêlés, selon les principes de l'Auteur de l'Ecrit. Car, prétendant comme il fait, que tous les termes de soumission & d'obéissance dont on se sert pour signifier que l'on reçoit un Décret, qui comprend la foi & les faits, ne se rapportent qu'à la seule foi, & non aux faits, il est impossible de régler par-là ce qu'ils signifient au regard des faits, auxquels on prétend qu'ils ne se rapportent point, puisqu'un mot ne signifie rien à l'égard d'un autre, auquel il n'a point de rapport; & par conséquent ce ne pourroit être qu'au regard de la souscription d'autres jugements purement personnels, qu'on pourroit dire, que ces termes de soumission, d'obéissance, de réception, auroient signifié non la créance, mais le respect & le silence. Or on a fait voir que cela n'est point véritable, par les exemples de Saint Chrysostôme & de Saint Athanase; les souscriptions aux jugements qu'on avoit rendus contre eux ayant été regardées comme des consentements à leur condamnation. Et ainsi ces exemples sont fort propres pour ruiner cette nouvelle maxime, qui a fait tomber presque tous ceux qui ont signé le Formulaire croyant Jansénius innocent; que l'Eglise n'ayant jamais prétendu qu'on dût consentir intérieurement aux jugements particuliers & personnels qu'elle rend, les souscriptions & les réceptions qu'on en fait ne signifient point la créance, mais seulement le respect & le silence.

Mais de plus, il faut remarquer que ceux qui faisoient signer la condamnation de S. Athanase, y joignoient celle de Photin & de Marcel, en donnant à l'un le nom de *sacrilege*, & aux deux autres celui d'*hérétiques*, comme il paroît par la lettre du Concile de Milan à S. Eusebe de Vercell: *definiat Prudentia Tua quod de nomine hereticorum Marcelli & Photini, nec non & sacrilegi Athanasii totus prope definit orbis.* Et par la souscription de S. Paulin Evêque de Treves, par laquelle il témoigna

IV. CL. approuver la condamnation de Marcel & de Photin, mais ne pouvoir  
 V. P<sup>e</sup>. consentir à celle de Saint Athanase. Or la condamnation de ces deux hé-  
 Numéro rétiques, sous le nom d'*hérétiques*, emportoit celle de leurs hérésies : ce  
 XXXV. qui regarde la foi ; & par conséquent, selon les maximes de l'Auteur de  
 Sev. Sulp. l'Ecrit, l'Acte que l'on sousscrivoit enfermant les choses qui regardoient  
 hist. l. 2. la foi, & d'autres qui n'étoient que des faits, on pouvoit le sousscrire pu-  
 rement & simplement, sans s'engager qu'à la foi.

## EXAMEN DE LA SECONDE RÉPONSE.

L'Auteur de l'Ecrit ajoute pour seconde réponse, que, "ceux à qui  
 „ on vouloit faire signer la condamnation de S. Athanase, n'étoient pas  
 „ particuliers, mais Evêques ; ses ennemis ne s'étant jamais avisés de de-  
 „ mander des signatures que des Evêques seuls, comme des Juges naturels  
 „ de l'Eglise, pour tâcher d'autoriser la condamnation informe de ce Saint,  
 „ & de la rendre légitime en apparence par la multitude des voix, quoiqu'il  
 „ n'eût été ni convaincu ni accusé selon l'ordre des Canons : ce qu'il est  
 „ manifeste, *dit-on*, qu'ils ne pouvoient accorder en conscience, n'étant  
 „ jamais permis à un Juge de signer la condamnation d'un innocent, contre  
 „ lequel on n'a rien prouvé, & qui a été poursuivi contre les formes de  
 „ la Justice ”.

Ce qu'on a mêlé dans cette réponse du violement des formes Ecclé-  
 siastiques, dans les jugemens rendus contre S. Athanase, n'est pas essentiel  
 à cette réponse, comme si l'Auteur avoit voulu dire, que, sans cela, ces  
 Evêques auroient pu signer la condamnation de ce Saint ; car, sans s'y  
 arrêter, il conclut généralement par ces termes : " Il y a grande différence  
 „ entre les Juges & les particuliers. Les Juges sont auteurs de tout ce qui  
 „ est contenu dans leurs jugemens, & ils répondent de toutes les clauses  
 „ & des moindres paroles, parce qu'elles doivent procéder de leur pleine  
 „ connoissance ; & ainsi elles marquent proprement leur créance & leur  
 „ résolution. Mais les particuliers, qui se soumettent à leurs jugemens, ne  
 „ témoignent pas qu'ils avouent tout ce qu'ils portent, mais seulement  
 „ qu'ils leur cèdent, & ne veulent pas résister ”.

C'est pourquoi j'examinerai cette réponse, premièrement en général, &  
 puis en y considérant ce violement des formes.

On peut faire trois remarques dans ce premier examen.

La première est, que si les Juges sont encore plus obligés que des par-  
 ticuliers, à ne pas signer la condamnation d'un innocent, il ne s'enfuit pas  
 que les particuliers soient exempts de cette même obligation, qui est fondée  
 dans la Loi de Dieu, & fait un des Commandemens du Décalogue. De

ce que vous n'êtes pas Juge, ce vous est une excuse de ne pas juger; IV. CL. mais cela ne vous donne pas droit de prendre part à un jugement injuste, V. P<sup>e</sup>. & de l'autoriser, autant qu'il est en vous, par votre souscription. Votre Numéro qualité de particulier vous peut servir d'asyle dans les tempêtes de l'Eglise, XXXV. pour ne vous y point engager: elle vous peut permettre de demeurer en repos si on ne vous presse de rien; mais si on vous veut contraindre d'augmenter le nombre de ceux dont on recherche la voix, pour noircir de plus en plus la réputation d'un innocent, il vous est aussi permis qu'à pas un Evêque, de refuser votre main à ce témoignage de fausseté & d'injustice, & d'emprunter les paroles d'un Evêque célèbre, qu'on pressoit de souscrire la condamnation de S. Athanase: *Abfit à me ut effundam sanguinem innocentem, & veritatem prodam*. Autrement il faudroit dire, que tous les Prêtres de ce temps-là, que leurs Prélats auroient voulu obliger de signer la condamnation de ce Saint, l'auroient pu faire en conscience, & même l'auroient dû faire pour ne se point rendre inutiles dans l'Eglise. Il faudroit dire, que, lorsque le Pape Libre l'eut signée lui-même, tous les Prêtres de Rome l'auroient pu faire à son imitation & à son instance, sans blesser la sincérité chrétienne, quelque persuadés qu'ils pussent être de l'innocence de S. Athanase; & il faudroit dire, par la même raison, que les Prêtres de Constantinople, qui étoient les plus assurés de l'innocence de Saint Chrysostôme, & à plus forte raison tant de Laïques qu'on persécuta si cruellement pour son sujet, auroient pu signer le jugement qu'on avoit rendu contre lui, sans qu'on eût pu les accuser *ni les soupçonner de mensonge, de déguisement, d'équivoque, d'injustice ni de rien qui blesse la conscience ou l'honneur*. Je ne fais pas si on voudroit admettre toutes ces conséquences; mais je ne crains point de dire qu'elles me semblent horribles, & qu'on auroit bien de la peine à me faire croire que S. Martin, n'étant encore que Laïque, eût voulu racheter sa vie en souscrivant la condamnation de S. Athanase, s'il en avoit été pressé par Auxence Evêque de Milan, qui le traita si mal, au rapport de Severe Sulpice; ou qu'on eût pu pour rien du monde le faire résoudre à donner quelque marque qu'il n'improvoit point l'injuste bannissement de son Maître Saint Hilaire.

Secondement, nous devons considérer l'Eglise telle qu'elle est maintenant, & non pas seulement comme elle étoit autrefois. Or je ne fais pas si dans l'état où sont aujourd'hui les choses, on doit considérer les Docteurs en Théologie de la plus célèbre Faculté du monde, comme de simples particuliers; sur-tout dans une dispute où il s'agit de savoir si un Auteur a enseigné ou n'a pas enseigné de certaines erreurs: car on peut dire que ce jugement appartient proprement aux Théologiens, parce qu'il ne dépend point de la Tradition de l'Eglise, dont les Evêques sont les dépo-

Ofius ap.  
Athan. Ep.  
ad Solitar.

IV. C. L. fitaires & les témoins, mais de la lecture exacte d'un Livre de Théologie, V. P.<sup>e</sup> & d'une recherche laborieuse du vrai sens de l'Auteur, répandu dans un Numéro gros volume; ce que l'on croit maintenant pouvoir être fait avec plus XXXV. de soin par des Docteurs que par des Evêques.

Quoi qu'il en soit, ceux qui sont établis publiquement pour porter jugement, soit en approuvant ou condamnant, sont Juges; & ceux qui sont établis Juges ne peuvent plus être considérés comme particuliers: mais le jugement de ceux-ci doit être d'autant plus réservé, qu'étant doctrinal, il doit être donné avec une plus grande connoissance.

C'est pourquoi il n'y eut jamais rien de plus indigne d'une Faculté de Théologie, que la manière dont le Formulaire a été signé en Sorbonne; la plupart des Docteurs n'ayant pas seulement examiné, si celui dont ils signaient la condamnation étoit coupable ou innocent des erreurs qu'on lui imputoit; jusques-là même qu'un des plus habiles d'entr'eux a avoué par un Ecrit public qu'il n'avoit jamais lu Jansénius, & qu'il ne savoit pas si les Propositions y étoient ou non; ni si le sens condamné étoit de cet Auteur; ni si Jansénius avoit mal expliqué S. Augustin. Cependant le peuple, qui a toute une autre idée des Docteurs, & qui souvent même a autant & plus de respect pour un jugement de la Sorbonne, que pour celui des Evêques, est misérablement trompé par ces signatures, qu'il ne prend point pour autre chose, que pour des témoignages fort authentiques, que ces Docteurs sont convaincus, par leur propre science, que Jansénius a enseigné toutes les hérésies qu'on lui attribue. Puis donc qu'il s'agit de Docteurs, qui ont même quelque réputation dans le monde, je ne vois pas pourquoi ils se devroient mettre au rang des personnes qu'on supposeroit agir sans discernement, en se soumettant à l'aveugle au jugement des autres, & non pas au rang de ceux *qui doivent répondre de leurs moindres paroles en matière de Doctrine, parce qu'elles doivent procéder de leur pleine connoissance.*

Troisièmement, le mot de Juge me semble équivoque dans cette réponse, se pouvant prendre ou pour tous ceux qui ont la qualité de Juges, dans les occasions mêmes où ils n'en font pas les fonctions, ou pour les Juges, en tant que Juges, & lors seulement qu'ils rendent les jugements par lesquels les personnes sont déclarées coupables ou innocentes.

Si le mot de Juge est pris dans le premier sens, cela voudra dire, que les Evêques étant les Juges naturels de l'Eglise, il ne leur est jamais permis de souscrire la condamnation d'un innocent, non seulement lorsqu'ils le jugent eux-mêmes, mais lors aussi qu'ils ne feroient que signer un jugement que d'autres en auroient rendu.

Mais si c'étoit-là le sens de l'Auteur de l'Ecrit, il faudroit qu'il aban-

donnât toutes ces preuves, par lesquelles il a voulu montrer, que les IV. C<sup>1</sup>. Papes, qui sont les premiers Juges de l'Eglise, n'ont point répondu de V. P<sup>e</sup>. toutes ces clauses, & des moindres paroles de ce qu'ils signoient, en recevant les Conciles œcuméniques; de sorte que, pour ne pas ruiner tout ce qu'il a voulu établir, il faut nécessairement qu'il prétende, que les Papes ni les Evêques n'agissent point proprement en Juges, en ne faisant que signer des jugements rendus par d'autres; & qu'ainsi ils ne doivent point être considérés comme les auteurs de tout ce qui est contenu dans ce jugement qu'ils souscrivent, & qu'on ne peut pas dire alors, que les termes dont ils se servent, marquent proprement leur créance & leur résolution. Voilà ce qu'il doit dire nécessairement pour n'être pas contraire à soi-même. Mais cela étant, il ne peut plus trouver à redire à ceux qui ont signé la condamnation de S. Athanase dans le Concile de Milan: car on ne prétendit point, dans ce Concile, instruire un nouveau procès, pour y juger S. Athanase; mais seulement obliger les Evêques, qui y étoient assemblés de tout l'Occident, à souscrire les jugements qui avoient été rendus contre ce Saint en divers Conciles. Ainsi ces Evêques n'agissoient pas plus en qualité de Juges dans ces signatures, que les Papes, en souscrivant les Jugements rendus dans les Conciles œcuméniques, soit pour la condamnation des hérésies, soit pour celle des Hérétiques. Or l'Auteur de l'Ecrit ne croit pas que les Papes aient agi proprement en Juges en ces occasions, puisqu'il les dispense de l'obligation qu'il impose à ceux qui agissent en Juges, de répondre de toutes clauses & des moindres paroles contenues dans les jugements qu'ils signent; parce qu'elles doivent procéder de leur pleine connoissance; & ainsi être une marque de leur créance & de leur résolution. Et par conséquent, il faut qu'il avoue, que les Evêques du Concile de Milan, qu'on pressoit, non de juger de nouveau S. Athanase, mais de souscrire seulement aux jugements qu'on avoit rendus contre lui, n'agissoient point proprement en Juges. D'où il s'ensuit, que ce n'est point par la qualité particulière de Juges, comme on a voulu le faire croire dans cet Ecrit, mais par les règles générales de la sincérité chrétienne, & de l'équité naturelle, qui embrasse tout le monde, qu'ils n'ont pu souscrire à la condamnation d'un innocent.

Il ne me reste plus, pour achever l'examen de cette seconde Réponse, qu'à dire un mot de ce qu'on y a, comme entremêlé, du violement des Formes Canoniques dans les jugements rendus contre S. Athanase, qui empêchoit aussi, ajouté-t-on, qu'on les ne dût souscrire. Je ne fais si cette considération est fort avantageuse pour les souscriptions que l'on veut



IV. C<sup>L</sup>. autoriser , étant difficile que jamais personne ait été condamné d'une  
V. P<sup>e</sup>. manière plus irrégulière & moins canonique, que l'a été Jansénius.

Numéro XXXV. Mais une personne de fort bon esprit avoit grande raison de remarquer, que ce qui fait ordinairement que les exemples de ceux qui ont souffert toutes choses, pour soutenir l'innocence des Saints injustement condamnés, nous touchent peu, & ne portent guère à imiter leur générosité, dans les occasions où Dieu nous engage de défendre ceux dont l'innocence nous est inconnue; c'est que la grande idée que nous avons des Saints maintenant, que toute l'Eglise les reconnoît pour Saints, occupe tellement notre esprit, que nous nous imaginons que toutes les accusations qu'on a pu former contre eux, ont dû être reconnues par tout le monde pour de visibles impostures; ce qui nous fait juger qu'on ne pouvoit, sans une étrange lâcheté, les abandonner à la calomnie; au lieu qu'ayant moins d'estime pour les serviteurs de Dieu que l'on persécute maintenant, nous nous croyons moins obligés à prendre leur parti, & à nous exposer, pour soutenir leur honneur contre les diffamations de leurs ennemis.

Nous avons de la peine à ne nous pas représenter S. Athanase avec un rayon de lumière à l'entour de sa tête, & le nom de Saint, que nous lui donnons toujours avec tant de raisons, nous en imprime un sentiment si avantageux, que nous nous sentons nécessairement touchés de zèle contre ceux qui le condamnoient.

C'est ce qui nous porte à croire, que si nous avions vécu en ce temps-là, nous n'aurions pas été de ces lâches qui ont signé la condamnation d'un si grand Saint; mais que nous nous serions exposés à toutes sortes de persécutions, plutôt que de recevoir un jugement si injuste.

Nous faisons comme ces Juifs, qui se vantoient, que, s'ils avoient été du temps de leurs Peres, ils n'auroient pas consenti à la mort des Prophetes, quoiqu'ils fussent les vrais enfants de ces homicides, comme Jesus Christ les en assure, & que ce qu'ils ont fait envers lui & les Prophetes de la Loi nouvelle, fasse assez juger qu'ils n'auroient pas épargné les Prophetes de l'ancienne, non plus que leurs Peres.

Je ne fais point de comparaison entre Jansénius & Saint Athanase; mais, à juger des choses par le bon sens, il n'y a que trop d'apparence, que ceux qui, étant persuadés de l'innocence de Jansénius, se sont portés si facilement à souscrire les Constitutions & les Formulaires qui le condamnent, par la crainte de maux assez légers, n'auroient pas fait grande difficulté de signer la condamnation de S. Athanase, pour en éviter de beaucoup plus grands.

Car si Saint Jacques dit, pour animer la foi des Chrétiens, qu'Elie qui

qui a obtenu de si grandes choses de Dieu , par la ferveur de sa priere, IV. CL. étoit un homme comme nous , & sujet aux mêmes infirmités que nous , V. P<sup>e</sup>. on peut dire aussi sans faire tort à Saint Athanase , que lorsqu'on le con- Numéro damnoit , ce n'étoit point encore Saint Athanase , mais un homme com- XXXV. me un autre appelé *Athanase* ; révééré par un petit nombre de grands hommes , qui connoissoient sa vertu & sa sainteté , mais décrié en même temps par un beaucoup plus grand nombre comme un méchant , un violent & un sacrilège.

Nous reconnoissons maintenant combien les jugements qu'on a rendus contre lui ont été injustes : & ce qui nous confirme davantage dans cette pensée , est , que nous ne regardons plus ses persécuteurs , que comme des hérétiques & des ennemis de l'Eglise. Mais alors les choses étoient tellement brouillées , qu'il étoit bien plus difficile de discerner de quel côté étoit la justice. Les Catholiques & les Ariens se trouvoient mêlés dans la même Eglise , s'assembloient en mêmes Conciles , & ce qui se faisoit par la faction des uns paroissoit fait aussi par les autres. De sorte que ce Concile d'Antioche où ce Saint fut condamné & déposé , est appelé par Saint Hilaire le Synode des Saints ; & les Canons de ce Concile , que S. Chrysostôme rejeta comme des Canons des Ariens , n'ont pas laissé d'être reçus comme des Canons catholiques , & insérés en cette qualité dans le Code des Canons de l'Eglise universelle , qui se trouve cité dans le Concile de Calcédoine.

C'est pourquoi les nullités & les injustices que nous trouvons aujourd'hui dans la condamnation de Saint Athanase , ne paroissent pas si clairement en ce temps-là ; l'autorité de tant de Conciles emportoit la plupart du monde , & donnoit lieu à ses ennemis de dire , qu'il ne s'agissoit que de la condamnation d'un homme , *que presque tout l'Univers avoit condamné*. Et si Saint Jérôme dit , parlant du Concile de Rimini , qu'on reconnoissoit du temps qu'il écrivoit ( qui étoit quelque temps après ce Concile ) que *l'erreur & l'infidélité y avoient été établies sous le nom de l'unité & de la foi ; mais que pendant ce Concile , il n'y avoit rien qui parût plus saint & plus digne d'un serviteur de Dieu , que de suivre l'unité , & de ne pas faire schisme en se séparant de la communion de tout le monde* ; on peut dire la même chose de la condamnation de S. Athanase ; que maintenant , elle nous semble tout-à-fait horrible , & accompagnée des plus grandes nullités ; mais qu'alors elle ne paroissoit pas telle à la plupart du monde ; puisque , si cela eût été , le Pape Libere n'eût pas eu le front d'écrire aux Evêques d'Orient , qu'il avoit plu à Dieu *de lui faire connoître que c'étoit avec justice qu'ils avoient condamné Athanase*.

Hierom.  
Dial. adv.  
Lucifer.

Et les mêmes considérations de la paix & de l'unité , qui sont les plus  
*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII* G

IV. C.1. spécieux prétextes de ceux qui se portent à signer des Actes qui con-  
 V. P<sup>e</sup>. damnent un livre, qu'ils croient exempt des erreurs qu'on lui impute,  
 Numéro n'auroient-elles pas dû porter ces personnes à souscrire la condamnation  
 XXXV. de Saint Athanase, puisque ce ne fut en effet que cela qui emporta tant  
 d'Evêques, d'ailleurs très-Catholiques, qui se laisserent éblouir par cette  
 fausse raison, qui trompe aujourd'hui tant de personnes, que pour l'inté-  
 rêt d'un seul homme, il ne falloit pas s'opposer à une chose sans laquelle  
 il n'y avoit pas lieu d'espérer qu'on pût avoir la paix dans l'Eglise, vu l'en-  
 têtement où étoit l'Empereur Constance de venir à bout de cette affaire?  
 Et c'est ce qui a fait dire à un grand amateur de l'Eglise: „ que, si nous  
 „ avions été du temps du Concile de Rimini, nous nous serions aisément  
 „ portés au relâchement, & à faire des professions de foi modifiées, sous  
 „ prétexte de donner la paix à l'Eglise; que comme on mêle aisément  
 „ l'amour du monde avec l'amour de Dieu, il est aisé de même de se  
 „ porter à vouloir trouver un tempéramment & une voie moyenne dans  
 „ la vérité; que ce n'est point en cela que Jesus Christ nous a appris à  
 „ chercher des voies moyennes, mais dans les réponses modestes que  
 „ nous devons faire à ceux qui nous persécutent; qu'un homme qui est  
 „ calomnié dans le point de la vérité évangélique, doit mourir courageu-  
 „ sement plutôt que de céder, par un faux silence & une lâche retenue, à  
 „ ses calomniateurs & à ses ennemis; & qu'il faut souvent s'exposer au péril  
 „ & à la mort, non seulement pour Dieu, pour Jesus Christ & pour ses  
 „ vérités, mais aussi pour la défense du moindre homme, qui se trouve op-  
 „ primé par l'injustice & la puissance des autres ”.

Mais enfin, comme j'ai déjà dit, il est inutile de s'arrêter à cette consi-  
 dération des nullités, quant aux formes qui se sont trouvées dans les ju-  
 gements rendus contre Saint Athanase: car en vain on les allègue si on  
 croit que ces nullités n'empêcheroient pas qu'on ne pût souscrire un ju-  
 gement rendu contre un innocent, quand il seroit nul dans les formes;  
 & si on croit qu'on ne le pourroit pas souscrire, on détruit tout ce qu'on  
 a voulu établir; puisqu'il s'ensuit de-là qu'on ne peut signer en conscien-  
 ce la Constitution d'Alexandre VII, qui condamne le livre de Jansénius  
 comme plein d'hérésies & d'impiétés, n'y ayant jamais eu de condamnation  
 plus irrégulière & plus contraire, non seulement à toutes les formes cano-  
 niques, mais aussi à toutes les règles de l'équité naturelle. De sorte qu'on  
 a grande raison de dire ici, ce que dit l'Auteur de l'Ecrit sur le sujet de  
 S. Athanase, *qu'on n'exige des signatures, que pour tâcher d'autoriser la  
 condamnation informée d'un livre très-saint & très-catholique, & de l'Alexandre  
 légitime en apparence, par la multitude des voix, quoiqu'il n'ait été  
 ni examiné ni jugé, suivant l'ordre des Canons.*

## TROISIÈME EXEMPLE.

*De la contestation des trois Chapitres.*IV. Cl.  
V. P.  
Numéro  
XXXV.

Sil est constant, comme le soutient l'Auteur de l'Ecrit, que l'Eglise n'a jamais prétendu qu'on dût consentir intérieurement aux jugements particuliers & personnels, qu'elle rend & qu'elle publie dans les Conciles, même œcuméniques, il est bien étrange qu'on ne voie aucun usage de cette maxime dans la contestation des trois Chapitres, qui a duré plus de cent ans. Elle ne regardoit que des faits personnels, comme les Papes l'ont tant de fois déclaré : il ne s'agissoit pas de savoir si l'opinion de Nestorius, qui séparoit Jesus Christ en deux personnes étoit hérétique ; car tous les Catholiques en convenoient ; mais si cette hérésie avoit été enseignée ou n'avoit pas été enseignée par trois Auteurs ; Théodore, Théodoret & Ibas. Les Catholiques, qui étoient parfaitement d'accord touchant la foi, se trouverent très-partagés sur cette question de fait ; les uns donnant un sens hérétique aux paroles de ces Auteurs, & les autres un sens catholique.

Le cinquième Concile jugea en faveur de ceux qui les condamnoient ; mais la Contestation ne cessa pas pour cela. Le Pape Vigile ne s'étant point voulu rendre à la définition du Concile, il en fut maltraité par l'Empereur Justinien, qui le bannit & qui fit souffrir aussi d'étranges persécutions à tous ceux qui refusoient de se soumettre au Concile, qui fut depuis reçu par Vigile, ou au moins par ses Successeurs : ce qui n'empêcha pas que plusieurs Evêques ne demeurassent fermes à ne point reconnaître ce Concile, parce qu'ils ne pouvoient se résoudre à condamner les trois Chapitres. Mais de ceux-là les uns s'y conduisirent avec plus de sagesse & de modération que les autres ; car quelques-uns se contentèrent de ne point recevoir le cinquième Concile, comme on peut juger que firent les Evêques de France, par la Lettre XII de Pélage I au Roi Childebart ; & comme il paroît qu'ont fait les Evêques du Concile de Brague en Portugal, qui ne comptent que les quatre premiers Conciles, quoiqu'il fût assemblé depuis le cinquième. Et c'est ce qu'ont fait Cassiodore & Saint Isidore. Mais d'autres, comme les Evêques d'Istrie & d'Hibernie, s'emportèrent par l'excès d'un faux zèle, jusqu'à se séparer de la communion de tous ceux qui condamnoient les trois Chapitres, & en particulier de l'Eglise Romaine. Or voici les considérations qu'on peut faire sur cette histoire.

1°. Si c'étoit alors une maxime constante, que l'Eglise ne prétendoit point qu'on dût consentir intérieurement aux jugements personnels qu'elle

IV. CL. le rendoit, l'Assemblée du cinquieme Concile devoit paroître bien inutile pour terminer la contestation, qui s'étoit émue dans l'Eglise touchant ces chefs; puisqu'elle la devoit laisser au même état qu'elle étoit auparavant, l'Eglise ne prétendant point que personne dût consentir intérieurement au jugement qu'elle en rendroit.

2°. Les hommes naturellement cherchent leur repos, & ils se portent avec ardeur à ce qui le leur peut procurer, à moins qu'ils ne soient arrêtés par des mouvements de conscience, ou par une opiniâtreté assez extraordinaire, & qui ne se trouve pas communément en beaucoup de gens. Or la maxime qu'on veut introduire aujourd'hui, de recevoir des Conciles où des faits ont été décidés sans rien croire de ces faits, étoit la plus propre du monde pour procurer le repos à tant de personnes qu'on persécutoit, pour les obliger de se soumettre au cinquieme Concile, & qui n'en étoient retenus, que parce qu'ils ne vouloient pas consentir à la condamnation des trois Chapitres. D'où vient donc qu'il ne nous reste aucun vestige de cette opinion prétendue, dans tous les livres où il est parlé de cette Constitution?

3°. Les Catholiques se portent naturellement à ce qui est de plus respectueux envers l'Eglise, s'ils ne sont emportés par quelque passion. Or il est plus respectueux envers l'Eglise de recevoir un Concile oecuménique, que de ne le pas recevoir, à moins que l'on croie ne le pouvoir faire en conscience; pourquoi donc le cinquieme Concile, n'auroit-il pas été reçu par des Evêques d'Espagne, qui n'ont fait paroître aucun emportement dans cette dispute, s'ils avoient cru le pouvoir faire sans s'engager à consentir à la condamnation des trois Chapitres, qui est le seul sujet qui les pouvoit empêcher de recevoir ce Concile; puisque d'ailleurs, il ne contient rien que de très-saint & de très-orthodoxe touchant la foi.

4°. Les Papes n'ont rien omis pour faciliter le retour à l'Eglise, à étoient séparés par cette contestation. Or il est visible qu'il qui les pût rapprocher davantage, & leur ôter l'éloignement de recevoir ce Concile, que de les assurer, qu'en le recevant ils s'obligeoient point à changer de sentiment sur le sujet des schismes; que ce n'étoit qu'un respect qu'ils rendroient à l'Eglise, pendant, ils pourroient ne rien croire de ce qui y avoit été décidé, & tenir pour aussi catholiques qu'ils avoient fait jusqu'alors, les Ecrits qui y avoient été condamnés. Pourquoi donc ne trouve-t-on rien de semblable dans toutes les lettres que les Papes ont écrites pour éteindre ce schisme, vu même qu'on prétend qu'ils n'auroient fait en cela que conseiller à ces Evêques ce qu'ils faisoient eux-mêmes, & ce qu'on dit avoir toujours été l'esprit & la coutume de leur Eglise.

5°. Nous voyons que les Papes ont beaucoup plus fait que cela pour arrêter cette division, puisqu'ils ont même consenti qu'on ne fit point mention de ce Concile, afin de ne pas blesser les consciences foibles, qui n'en étoient scandalisées qu'à cause des trois Chapitres. Or il eût été bien plus avantageux pour l'Eglise de porter, par exemple, Théodelinde, Reine des Lombards à recevoir le cinquième Concile, en l'avertissant que cela ne l'engageoit point ni elle ni les Evêques de son Royaume à consentir à la condamnation des trois Chapitres, qui y avoit été faite; & il n'y a point d'apparence qu'une Reine si pieuse eût refusé une condition si facile. Et ainsi de ce que Saint Grégoire ne s'est jamais avisé de ce moyen, c'est une marque certaine que l'Eglise ne séparoit point la réception du cinquième Concile de la condamnation des trois Chapitres, & que lorsqu'elle souffroit qu'on ne condamnât point les trois Chapitres, parce qu'elle savoit bien que ce n'étoit pas là un sujet sur lequel il lui fût permis de gêner les consciences, elle souffroit aussi comme une suite nécessaire, qu'on ne reçût point le Concile qui les avoit condamnés.

Numéro XXXV.  
Greg. l. 7.  
Ep. 37.

6°. Et en effet, nous ne voyons dans toute l'histoire de cette longue dispute, que deux sortes de personnes : les uns qui, recevant le cinquième Concile, consentoient à la condamnation des trois Chapitres; & les autres qui, n'y voulant pas consentir, ne recevoient point aussi ce Concile. Qu'on m'en montre une troisième sorte, qui aient reçu ce Concile en demeurant toujours intérieurement persuadés, que ces trois Chapitres sont catholiques, & exempts d'erreur, & croyant en cela ne rien faire que selon l'esprit de l'Eglise. Car on ne nie pas que les persécutions de l'Empereur Justinien, n'aient pu porter plusieurs Evêques de ceux qui avoient soutenu les trois Chapitres à agir contre leur conscience, & non seulement à recevoir le cinquième Concile, mais aussi à déclarer en termes exprès qu'ils condamnoient sincèrement les trois Chapitres, quoiqu'ils ne les condamnaient point dans le cœur. La lâcheté a toujours été une qualité assez commune aux Evêques mêmes; & il n'y avoit rien de plus ordinaire, sur-tout en Orient, que de voir un très-grand nombre d'Evêques approuver en un temps, & condamner aussi-tôt après les mêmes choses, même touchant la foi, selon les diverses impressions qu'ils recevoient des Empereurs. Le jeune Théodose favorisant Eutychès, il est absous, & une partie de son hérésie confirmée par deux cents Evêques, dans le deuxième Concile d'Ephèse; mais cette faveur de Cour étant cessée par la mort de Théodose, il est condamné dans le Concile de Calcédoine par les mêmes Evêques qui l'avoient absous peu d'années auparavant. Basile que ayant dépossédé Zénon de l'Empire, obtient de cinq cents Evêques

IV. CL. des lettres qui condamnoient le Concile de Calcedoine, & où ils lui pro-  
 V. P.<sup>e</sup> testotent que c'étoit sincèrement, devant Dieu & sans contrainte, qu'ils  
 Numéro lui disoient leur sentiment touchant ce Concile; & Zénon n'est pas plu-  
 XXXV. tôt rétabli, que ces mêmes Evêques lui font une déclaration toute con-  
 traire. Comme ce seroit donc très-mal raisonner que d'inférer de ces  
 exemples, & d'un grand nombre d'autres semblables, que les déclara-  
 tions touchant la foi ne sont point des marques de ce que l'on croit in-  
 térieurement, parce qu'il n'est pas croyable que ces Evêques qui don-  
 noient en si peu de temps des déclarations toutes contraires touchant  
 la foi eussent changé intérieurement de créance, il n'y a rien aussi de plus  
 foible que le raisonnement que font quelques personnes, pour montrer  
 que les signatures touchant les faits, ne marquent point qu'on les croie;  
 qui est, disent-ils, qu'il n'est pas vraisemblable que tous ceux qui ayant  
 long-temps résisté à la condamnation des trois Chapitres, s'y rendirent  
 depuis, & requrent le cinquième Concile, l'aient fait en changeant de  
 sentiment; car il suffit que leur déference ait passé dans l'Eglise pour un  
 témoignage qu'ils en avoient changé, puisque c'est de-là & non pas de  
 la dissimulation qui peut être en quelques ames finies ou dissimulées,  
 que l'on doit juger de l'esprit de l'Eglise. Or, que peut-on désirer de  
 plus fort sur ce sujet, que ces paroles de Pelage II dans sa lettre aux Evê-  
 ques d'Istrie, & envoyée depuis par Saint Grégoire à ceux d'Hibernie:  
*„Vous témoignez, dit ce Pape; ne pouvoir consentir au Concile tenu sous*  
*„Justinien d'heureuse mémoire, parce que le Pape Vigile & tous ceux*  
*„qui tenoient le premier rang dans l'Eglise Latine, ont résisté fortement*  
*„au commencement de cette dispute à la condamnation des trois Cha-*  
*„pitres. Mais vous montrez par ces paroles, que ce qui vous détourne*  
*„de consentir à cette condamnation est, ce qui devrait plus vous y por-*  
*„ter: car l'ignorance de la langue grecque a fait que ces Evêques La-*  
*„tins n'ont pu reconnoître que tard les erreurs de ces Ecrits: ainsi ils*  
*„méritent d'autant plus de créance, que leur constance n'a point été*  
*„ébranlée, mais est demeure ferme dans le combat, jusqu'à ce qu'ils*  
*„aient connu la vérité; au lieu que vous auriez sujet de ne pas faire*  
*„grand état de leur consentement, s'ils l'avoient donné avant que de*  
*„l'avoir connue. Mais puisqu'ils ont travaillé tant de temps, & qu'ils ont*  
*„combattu jusqu'à souffrir tant de persécutions; considérez, je vous prie,*  
*„qu'ils n'eussent pas abandonné tout d'un coup le fruit de tant de tra-*  
*„vaux, s'ils n'avoient découvert la vérité, qui auparavant leur étoit*  
*„cachée (a)”.*

(u.) Per Epistolam vestram dicitur à Sede Apostolica vos doctos... Ne huic rei quæ sub  
 piæ memoriæ Justiniano Principe gesta est, consentire debeatis... Quod in causæ principio

Voilà le jugement que les Papes ont porté de ceux, qui, ayant  
résisté long-temps à la condamnation des trois Chapitres, en aban-  
donnerent enfin la défense, en se soumettant au cinquième Concile.  
se peut faire qu'il soit trop avantageux pour quelques-uns d'eux, étant  
assez croyable qu'il y en eût plusieurs qui se relâchèrent par le seul ennui  
de la persécution. Mais nous en apprenons certainement, sinon ce qu'ils  
ont fait, au moins ce qu'ils ont dû faire selon l'esprit de l'Eglise; & c'est  
uniquement  
en pers  
qu'ils c  
même d  
dissimul  
ment

IV. C. L.  
V. P.  
Numéro  
XXXV.

prétends pas qu'il n'y ait jamais  
ts de l'Eglise sans consentir à ce  
urs ou des hypocrites au regard  
l'Eglise n'a jamais approuvé cette  
s pour une marque de consente-  
s Décrets dans les causes mêmes

personnelles (comme étoit celle des trois Chapitres) sur-tout lorsqu'elles  
ont fait la principale partie de l'Acte que l'on signoit.

Et on n'en peut désirer de preuve plus convaincante que les paroles  
de ce Pape, que je viens de rapporter. Car si ç'avoit été de tout temps  
la coutume de l'Eglise, de recevoir ces Décrets touchant les causes per-  
sonnelles, sans consentir intérieurement à ce qu'elle en avoit jugé, quel  
sujet auroit ce Pape de nous assurer, que ceux qui avoient résisté si long-  
temps à la condamnation des trois Chapitres, n'auroient pas reçu depuis  
le cinquième Concile qu'ils avoient condamnés, s'ils n'avoient connu la  
vérité qu'ils avoient auparavant ignorée? Quel besoin auroient-ils eu pour  
recevoir le cinquième Concile de connoître que les trois Chapitres avoient  
été justement condamnés; qui est la vérité, que ce Pape suppose qu'ils  
ont connue, si la coutume perpétuelle de l'Eglise avoit toujours été de  
recevoir ses jugemens, touchant les causes personnelles (comme étoit  
celle-là) sans que cette réception fût une marque en aucune sorte, que  
l'on consentoit à ce qu'ils portoient? La connoissance de la vérité de ce  
qui est contenu dans un Acte, est-elle nécessaire pour le signer, l'on  
qu'on le peut signer en conscience sans croire ce qu'il contient?

Mais, pour rendre cette preuve encore plus sensible, ne se moque-  
rait-on pas d'une personne qui diroit maintenant; les signatures de l'Or-

& Sedes Apostolica per Vigilum Papam, & omnes Latinarum Provinciae Principes, de-  
nationi trium Capitulorum fortiter resisterunt. In quibus verbis attendimus, quod res quæ  
provocare vos ad consensum debuit, a consensu vos ipsa divellit. Latini quippe homines &  
gracitatis ignari; dum Linguam nostram, errorem ardè cognoverunt; & tanto, si, ge-  
nerius credi debuit, quanto eorum constantia quousque verum cognoscere, a certamine non  
quievit, quorum consensum certe Fraternitas Vestra despiceret, si abusu præcipiti, priusquam  
verum cognoscere, consentirent. At postquam diu ab eis laboratum est, & longo tempore  
ad injurias usque tractatum, hinc Vestra Fraternitas penset quia tot labores, repente non re-  
linquerent, nisi quæ vera sint agnovissent. Pelag. II. in Epist. pro V Synodo 1.



IV. CL. toire sont un grand argument, que les Propositions sont dans le livre de V. P<sup>e</sup>. Jansénius, parce que tant de Théologiens de cette Congrégation qu'on Numéto fait avoir si long-temps défendu ce livre, n'en auroient pas signé la con- XXXV: damnation, s'ils n'avoient connu depuis la vérité de ce fait? Et pour-quoi se riroit-on de ce discours? Parce que tout le monde fait qu'ils n'ont signé que dans cette persuasion, que ces sortes de souscriptions n'engageoient jamais à croire les faits. Ce qui fait voir qu'il seroit ridicule de prendre avantage de leurs signatures, comme si c'étoit une marque qu'ils eussent enfin reconnu, que Jansénius a enseignés les erreurs qu'on lui impute. Qui ne voit donc, que si la nouvelle maxime de ces Peres de l'Oratoire avoit été de tout temps en usage dans l'Eglise, comme on le veut faire croire dans l'Ecrit, le discours de ces Papes ne seroit pas mieux fondé? Et il auroit été aussi peu raisonnable de prendre comme ils font pour un argument de la juste condamnation des trois Chapitres la réception du cinquième Concile, par des personnes qui l'auroient reçu sans rien croire de, ce qui y est décidé contre les trois Chapitres, qu'il est manifestement absurde de faire passer aujourd'hui, pour une grande preuve contre le livre de Jansénius, de ce que la condamnation en est signée par des Théologiens, qui font profession de ne rien croire de ce qu'ils signent, en ce qui est des faits & des causes personnelles.

#### QUATRIÈME EXEMPLE,

##### *De la signature du Formulaire.*

L'Auteur de l'Ecrit demeure d'accord, que ceux qui sont persuadés que les cinq Propositions condamnées par le Pape, ne sont point de Jansénius, ne peuvent, sans un mensonge évident, signer le Formulaire du Clergé, dans lequel celui qui signe parle en son nom, & dit clairement: *Je condamne de cœur & de bouche les cinq Propositions de Jansénius contenues dans son livre, contre la doctrine de S. Augustin, qu'il a mal expliquée; ou selon les propres termes du Formulaire: Je condamne de cœur & de bouche, la doctrine des cinq Propositions de Cornélius Jansénius, contenues dans son livre, intitulé, Augustinus, que ces deux Papes & les Evêques ont condamnée; laquelle doctrine n'est point celle de S. Augustin, que Jansénius a mal expliquée contre le vrai sens de ce saint Docteur.*

Cependant je ne vois pas que cette condamnation de la signature du Formulaire puisse subsister avec la maxime capitale qu'il a prétendu établir dans cet Ecrit, qui est, que les termes dont les Papes se sont servis, pour témoigner qu'ils recevoient les Conciles œcuméniques, ne les engageoient

engageoient à croire aucun fait; mais seulement à se soumettre aux définitions de foi : car, si cela étoit une fois accordé, on pourroit dire de la même sorte, comme on fait que font plusieurs personnes, que les termes du Formulaire n'engagent aussi à croire que ce qui est de droit; c'est-à-dire, que la doctrine des Propositions est mauvaise, & contraire à S. Augustin; & non ce qui est de fait; c'est-à-dire, que cette doctrine soit contenue dans le Livre de Jansénius, & que Jansénius y ait mal expliqué S. Augustin.

Et pour montrer que la conséquence de l'un à l'autre seroit fort bonne, il ne faut que comparer les termes du Formulaire, avec ceux dont S. Grégoire se sert pour témoigner sa soumission envers les cinq premiers Conciles généraux, que l'Auteur prétend ne l'avoir engagé à la créance d'aucun fait. Les voici. « Je confesse que je reçois & que je révere les quatre Conciles comme les quatre Livres de l'Evangile savoir celui de Nicée qui a détruit le détestable dogme d'Arius; celui de Constantinople, qui a convaincu l'erreur d'Eunomius & de Macédonius; celui d'Ephèse, qui a condamné l'impiété de Nestorius, & celui de Calcédoine, qui a réprouvé la méchante doctrine d'Eutichès & de Dioscore... Je révere aussi le cinquième Concile, qui a réprouvé la Lettre attribuée à Ibas, comme pleine d'erreurs; qui a convaincu Théodore d'être tombé dans le comble de la perfidie, pour avoir séparé la personne du Médiateur en deux substances, & qui a rejeté les Ecrits de Théodore, où il reprend la foi de S. Cyrille, comme ayant été faits par une folle entreprise (x) ».

L'Auteur de l'Ecrit prétend, que S. Grégoire, parlant de la sorte, ne s'étoit engagé qu'aux seules définitions de la foi, & non à croire aucun des faits dont il fait mention; c'est-à-dire, qu'il s'étoit seulement engagé à croire, que la doctrine condamnée dans le Concile de Nicée, comme ayant été enseignée par Arius, étoit une hérésie: mais non pas que cette doctrine eût été véritablement enseignée par Arius, & ainsi des autres. D'où il s'ensuit, que, quand il auroit cru le contraire, ou de tous, ou de quelques-uns de ces faits, il n'auroit commis aucun mensonge en parlant comme il a fait; parce que l'on prétendroit qu'il n'auroit parlé de ces faits qu'historiquement, & non assertivement. Or, si cela est, qui pourra empêcher ceux qui signent le Formulaire, de se défendre de la même

(x) Sicut sancti Evangelii, quatuor libros, sic quatuor Concilia suscipere & venerari me fateor: Nicænum scilicet, in quo perversum Arii dogma destruitur: Constantinopolitanum quoque, in quo Eunomii & Macedonii error convincitur: Ephesinum primum, in quo Nestorii impietas judicatur: Calcedonenſe V, in quo Eutychis Dioscorique pravitae reprobatur tota, devotione completor, integerrima approbatione custodior.

IV. CL. forte, en soutenant, que si S. Grégoire a pu dire qu'il recevoit comme  
 V. P. l'Evangile le Concile de Nicée, qui a détruit le détestable dogme d'Arius,  
 Numéro sans s'engager par-là qu'à croire que ce dogme étoit hérétique, & non  
 XXXV. pas qu'il eût été véritablement enseigné par Arius, ils ont pu dire de  
 même, qu'ils condamnent de cœur & de bouche la doctrine des cinq  
 Propositions de Cornélius Jansénius, contenue dans son Livre intitulé  
 Augustinus, sans s'engager qu'à croire que cette doctrine est mauvaise, &  
 non qu'elle soit de Jansénius, & contenue dans son Livre.

Que si on veut encore chercher quelque différence, entre les paroles  
 de S. Grégoire, & celles du Formulaire, au moins il faudra avouer que  
 nous pourrions, selon les maximes de l'Auteur de l'Ecrit, signer un For-  
 mulaire conçu en ces termes : *Je reçois & je révere comme l'Evangile,*  
*entièrement, sans exception, & jusqu'à un seul mot, & à une seule lettre,*  
*les Constitutions d'Innocent X, & d'Alexandre VII, qui condamnent les blas-*  
*phèmes, les impiétés & les hérésies de Jansénius.* Car cette déclaration  
 touchant les Constitutions, étant entièrement semblable à celle de S. Gré-  
 goire touchant le Concile de Nicée, si celle de S. Grégoire la laisse libre  
 de croire ce qu'il voudroit du fait d'Arius, nous aurions le même droit  
 de prétendre que celle-là nous laisseroit libres aussi, de croire ce que nous  
 voudrions du fait de Jansénius.

Je ne fais pas si on admettra la conséquence ; mais je fais bien que  
 j'aimerois mieux que l'on m'eût coupé la main, que d'avoir souscrit une  
 semblable déclaration.

## CINQUIEME ARTICLE.

### CINQUIEME POINT.

*Qu'il y a une grande différence entre n'être pas toujours obligé de croire  
 un fait, & n'être jamais obligé de le croire. Etablissement de quelques  
 maximes sur ce sujet. Réponse à diverses choses de l'Ecrit, qui paroissent  
 contraires à quelques-unes de ces Maximes.*

**C**omme il est ordinaire aux hommes de se porter aux extrémités,  
 & de tirer, des faits particuliers, des conséquences générales, il est arrivé,  
 dans cette dispute de la Signature des faits, que les uns ont cru, comme  
 le Pere Amelote, qu'on étoit toujours obligé de croire l'Eglise, lorsqu'elle  
 décide des faits ; & les autres, qu'on n'y est jamais obligé.

Les uns se sont fondés sur l'obligation que l'Eglise imposoit à ceux qui IV. Q.  
rentraient dans son sein, en se séparant de quelque secte hérétique, de V. P.  
condamner non seulement l'hérésie; mais aussi l'Hérésiarque qui l'avoit Numéro  
enseignée, & qui disaient anathème. XXXV.

Et les autres se sont appuyés, sur ce que les Papes ont  
reçu dans les Conciles, & sur ce que les Papes, & ceux qui refusoient de condamner  
les trois Conciles, ont condamné; & sur ce que l'E-  
glise souffre encore aujourd'hui, que des Théologiens célèbres défendent  
publiquement les Ecrits de Théodoret, & les Lettres d'Honorius, quoique  
condamnés comme impies dans des Conciles œcuméniques.

Mais il est aisé de montrer, que, ni les uns ni les autres n'ont raison  
de tirer, de ces exemples, des conclusions générales, & que la vérité au  
contraire est, qu'on est souvent obligé de croire les faits décidés par l'E-  
glise, mais qu'on n'y est pas toujours obligé; & qu'il n'y a point d'autre  
regle pour discerner quand on y est obligé, & quand on n'y est pas  
obligé, sinon, de dire, qu'on y est obligé, quand on n'a point de raison  
valable de ne les pas croire; & qu'on n'y est pas obligé, quand on a des  
raisons considérables, ou d'en douter, ou de croire le contraire.

Et c'est ce qui arrive généralement dans la créance des faits, qui ne  
sont attestés que par une autorité faillible; comme si on me demande  
si on doit croire ce que Tacite a écrit, je ré-  
pondrais, quelquefois le croire, & quelquefois ne le pas croire  
encore, quand est-ce qu'il le faut croire, &  
quand est-ce qu'il ne le faut pas croire? Je répondrais, qu'entre les choses  
de si publiques; comme, que Tibère a succédé  
à Auguste, Agrippine femme de Germanicus  
n'étant pas possible qu'il eût ignoré ces choses,  
rapporter, sachant qu'elles étoient fausses, on e  
moins que de renoncer au bon sens: mais qu'il y  
a des choses, par de bonnes preuves, qu'il a été mal à  
dire, & qu'il dit de la Religion des Juifs  
n'est pas obligé de croire celles-là, sous prétext  
& que Tacite est un Historien de très-grande  
mal de les croire, parce que nous avons des  
raisons pour les tenir pour fausses.

Mais, pour traiter avec plus d'ordre cette matière, qui est assez em-  
brouillée, on me permettra de la réduire en maximes; ce qui donnera  
plus de facilité à me réfuter, si j'en avance quelqu'une qui ne soit pas  
véritable.

IV. CL.

V. P.

Numéro  
XXXV.

## PREMIERE MAXIME.

le pouvoir de juger des faits : cela est clair ;  
pourroit, ni excommunier, ni déposer per-  
sonne, ni peut faire, qu'en jugeant si ces personnes  
méritent l'excommunication ou la déposition.

## SECONDE MAXIME.

jugement de ces faits particuliers  
le prouver ; parce que tous les  
jugements sont une suite nécessaire de cette  
*Synodaliū Conciliorum est fides ;*  
*ne docente ostenditur, quia nihil*  
est clair que si l'Eglise étoit infail-  
lable, les jugements qu'elle en auroit  
ne s'en d'être revus & examinés de

## TROISIEME MAXIME.

quelquefois être si notoires &  
si évidentes, qu'on ne pourroit en douter. Car s'il y  
a des faits qui ne sont rapportés  
qu'en un seul Concile de l'Eglise, &  
Et ainsi, comme il y auroit  
une évidence & l'immortalité de  
la doctrine, qu'Arius eût nié la  
divinité ; que Macédonius eût nié  
le fait que la Vierge fût Mere  
de Dieu, deux natures en Jesus Christ ;  
que Jesus Christ eût deux  
pères, qu'a l'Eglise Catholique de

## QUATRIEME MAXIME.

Quand les faits dont l'Eglise juge sont si notoires & si évidents, qu'il  
y auroit de la folie d'en douter, on est obligé de les croire ; car Dieu  
nous ayant donné la raison, nous sommes obligés d'en bien user ; & il

n'y a personne qui voudrît prétendre, n'être pas obligé de faire une chose, IV. CL. laquelle il avoueroit être telle, qu'il ne pourroit pas ne la point faire V. P. sans folie.

Numéro  
XXXV

C'est pourquoi il n'est point nécessaire d'examiner, si l'Eglise commande proprement & directement la créance des faits qu'elle décide; soit qu'elle la commande ou qu'elle ne la commande pas, il suffit qu'elle nous les propose, pour nous obliger de les croire, quand ils sont notoires & évidents. Car on ne peut nier que ceux au moins que ces faits regardent, comme les Théologiens, quand c'est une matière de Théologie, ne soient obligés d'y faire attention; sur-tout quand on les presse d'en dire leurs sentimens. Or quand ils sont notoires & évidents, comme nous le supposons dans cette Maxime, ils ne sauroient y faire attention qu'ils ne soient portés à les croire. Et, par conséquent ces deux choses jointes ensemble, la notoriété & le jugement de l'Eglise, nous obligent de croire ces faits.

#### CINQUIÈME MAXIME.

Les faits dont l'Eglise juge peuvent quelquefois n'être pas notoires mais embarrassés: & c'est alors qu'elle s'y peut tromper. C'est une suite de la seconde Maxime, avouée par tous les Théologiens qui ne reconnoissent point d'infailibilité dans les faits. Car, n'étant pas possible qu'elle se trompe en des faits tout-à-fait notoires, il reste, quand elle se trompe, que ce soit en des faits obscurs & embarrassés.

#### SIXIÈME MAXIME.

Quand l'Eglise se trompe dans le jugement de quelques faits embarrassés, on peut découvrir qu'elle s'est trompée; on avoir des motifs suffisants & raisonnables de douter qu'elle ne se soit trompée. C'est encore une suite de la seconde Maxime. Car ce seroit un paradoxe fort absurde d'avouer que l'Eglise se peut tromper dans les jugemens des faits, mais de prétendre en même temps qu'il est impossible de découvrir qu'elle se soit trompée: au lieu que ce qui a fait convenir tous les Théologiens que les Papes se peuvent tromper dans les faits, est, que les plus attachés à la Cour de Rome, n'ont pas pu désavouer que plusieurs ne soient tombés en beaucoup d'erreurs de fait, qu'il faut bien, par conséquent, qu'on ait découvertes. Or il est bien certain que ce qui s'est fait, s'est pu faire.

## IV. CL

V. P<sup>e</sup>.Numéro  
XXXV.

## SEPTIEME MAXIME.

Ceux qui ont des preuves que l'Eglise ou le Pape se sont trompés dans quelque fait, ou qui ont des doutes raisonnables qu'ils ne s'y soient trompés, ne sont point obligés de croire ce fait: car on n'est jamais obligé de prendre pour vrai ce qui paroît faux, ou de ne pas mettre en doute ce qui paroît douteux; & on ne le pourroit pas même quand on le voudroit, puisque notre esprit agit en cela nécessairement, & non librement: de sorte qu'il n'est pas autant en la puissance de notre esprit de croire une chose ou de ne la pas croire, qu'il est en la puissance de notre main de signer un Acte qui porte que nous la croyons, ou en la puissance de notre langue de dire que nous la croyons.

## HUITIEME MAXIME.

Quand l'Eglise décide un fait, & qu'elle en propose la décision aux fideles, on ne peut pas dire que l'Eglise veut absolument qu'on le croie comme si c'étoit un devoir indispensable; ni aussi que l'Eglise ne prétend point qu'on le doive croire, comme si elle permettoit toujours d'en douter: mais ce qu'on peut dire, est, que son intention particuliere étant qu'on le croie, cette intention n'est pas absolue, mais seulement au cas qu'on n'ait point de motifs raisonnables d'en douter.

Je dis donc premièrement, qu'on ne peut pas dire que l'Eglise veuille absolument qu'on croie les faits qu'elle a décidés: car elle ne peut pas vouloir qu'on croie la fausseté. Or, elle fait qu'étant faillible en ces matieres, ce qu'elle propose peut être faux; & par conséquent on ne peut pas dire qu'elle veuille absolument que l'on croie tous les faits qu'elle propose.

Je dis en second lieu, qu'on ne peut dire aussi que l'Eglise ne prétend jamais qu'on croie les faits dont elle a jugé, comme si elle permettoit toujours d'en douter. Si cela étoit, elle se donneroit beaucoup de peine inutilement, pour juger des faits qui regardent la doctrine, comme est l'anathème qu'elle prononce contre les Hérétiques, ou la condamnation de leurs livres: car, ne le faisant que pour faire avoir les uns en exécration aux fideles, & pour leur faire aussi détester les autres, son jugement ne serviroit de guere à cela, si elle ne prétendoit point qu'ils crussent ce qu'elle auroit décidé contre ces personnes, ou contre ces livres. Et de plus, entre ces choses dont elle juge, y en ayant très-souvent (comme il a déjà été dit) de notoires & d'évidentes d'elles-mêmes, comment pourroit-elle alors trouver bon qu'on en doutât,

puisque ce seroit trouver bon que les hommes agissent déraisonnable- IV, C.L.  
ment, & qu'ils s'aveuglassent eux-mêmes, pour ne pas voir la lumière? V. P<sup>e</sup>.

Je dis donc, en troisieme lieu, que lorsque l'Eglise propose aux fideles un fait important qu'elle a décidé, son intention est, que ceux que ce fait regarde, le croient; mais, que cette intention particulière est accompagnée d'une autre intention générale que lui inspire sa charité & son équité, qui est, de souffrir qu'on ne le croie pas lorsqu'on a des motifs raisonnables d'en douter, & de tolérer même ceux qu'elle ne croiroit pas avoir tout-à-fait raison d'en douter; mais que quelque obscurcissement d'esprit empêcheroit de le croire. Numéro XXXV.

La conduite de l'Eglise envers ceux qui défendent maintenant Théodoret & Honorius, & celle de S. Grégoire envers ceux à qui il ne pouvoit persuader de condamner les trois Chapitres, fait voir la vérité de cette conclusion, au moins quant à sa dernière partie; mais l'une & l'autre paroît dans ces paroles de l'Ecrit qui confirment tout ce que j'ai dit. *Il est clair, dit l'Auteur page 32, par toute la conduite de l'Eglise, & par le sentiment commun des Théologiens, que lorsqu'elle condamne un homme d'hérésie, & qu'elle ordonne à tous les fideles de le condamner, elle n'a pas dessein de les obliger absolument à croire qu'il a tenu cette hérésie; mais seulement à condamner l'hérésie, & ceux qui la tiennent, & cet homme en particulier, si on n'a quelque preuve raisonnable de son innocence.*

Jamais rien n'a été plus équitable & plus raisonnable que cette proposition: mais elle confirme entièrement ce que j'ai entrepris d'établir dans cet Article, & en particulier dans cette huitieme Maxime; qui est, que, quoique l'Eglise ait intention que l'on croie les faits qu'elle décide, néanmoins cette intention n'est pas absolue; mais c'est seulement supposé qu'on n'ait pas quelque motif raisonnable d'en douter. Car l'Auteur de l'Ecrit avoue, que, quand l'Eglise condamne un homme d'hérésie, son intention n'est pas seulement qu'on condamne l'hérésie, mais aussi que l'on condamne cet homme, à moins qu'on n'ait quelque preuve raisonnable de son innocence: &, par conséquent, selon l'Auteur de l'Ecrit, dans les décisions de l'Eglise, mêlées de fait & de droit, comme est la condamnation d'un homme accusé d'hérésie, elle n'oblige pas seulement de croire le droit, qui est la condamnation de l'hérésie, mais aussi de croire le fait, qui consiste dans la condamnation de cet homme en particulier, si ce n'est qu'on ait des motifs raisonnables de douter s'il en est coupable: ce qui est une exception que l'humilité chrétienne doit toujours faire regarder comme possible aux Ministres de l'Eglise, mais qu'ils ne doivent pas supposer être en effet; puisqu'ils ne pourroient, sans une



IV. C. L. manifeste injustice, condamner un homme d'hérésie, s'ils savaient qu'il  
 V. P.<sup>e</sup> y a des raisons considérables, qui font douter au moins s'il n'en est pas  
 innocent; n'étant point permis de condamner une personne dans le doute.

Numéro XXXV. Il s'ensuit donc, que, quand l'Eglise condamne un homme, ou un  
 livre d'hérésie, son intention est, qu'on le croie bien condamné; car,  
 par l'aveu de l'Auteur, elle entend qu'on le croie, si on n'a quelque  
 preuve du contraire. Or elle ne suppose point qu'on en ait: elle entend  
 donc que l'on consente à la condamnation qu'elle a faite. Et, par consé-  
 quent, elle a droit de prendre les témoignages de soumission qu'on  
 lui rend en ces rencontres, pour des marques de consentement & de  
 créance, à moins qu'on ne s'explique d'une manière qui lui fasse en-  
 tendre, qu'on n'est pas dans la règle générale; mais dans l'exception  
 particulière; parce qu'on a des difficultés qui empêchent qu'on ne croie  
 ce qu'elle avoit jugé qu'on devoit croire.

#### NEUVIEME MAXIME.

L'Eglise peut faire deux sortes de commandements, ensuite des juge-  
 ments qu'elle fait touchant les faits. Car il y en a dans l'exécution des-  
 quels la créance de ces faits n'est point nécessairement enfermée, & d'au-  
 tres, dans l'exécution desquels elle est enfermée; de sorte qu'on ne peut  
 les exécuter en conscience sans croire ces faits.

Supposons, par exemple, qu'une personne, étant accablée par la ca-  
 lomnie, soit déclarée convaincue, sur la déposition de faux témoins, d'a-  
 voir enseigné des hérésies qu'elle n'auroit point enseignées, & qu'ensuite  
 on lui eût imposé deux sortes de peines: l'une, de ne point dire la Messe  
 pendant six mois: l'autre, de rétracter publiquement les hérésies dont on  
 prétendrait l'avoir convaincue, & demander pardon à Dieu de les avoir  
 enseignées, il est certain qu'il ne seroit point nécessaire que cet homme  
 se crût coupable du crime qu'on lui auroit imposé, pour se soumettre  
 à la première de ces peines; parce que d'autres que des coupables  
 peuvent être séparés de l'Autel, & s'en séparer eux-mêmes par humilité.  
 Mais, pour l'autre sorte de peine, qui est, de reconnoître publiquement  
 qu'il auroit enseigné une hérésie, & qu'il en demande pardon, il est vi-  
 sible qu'il ne pourroit exécuter ce commandement, étant assuré qu'il ne  
 l'auroit point enseignée; parce que la loi de Dieu, qui nous défend de  
 porter un faux témoignage contre le prochain, nous défend aussi d'en  
 porter contre nous-mêmes: ce que nous croyons confirmé par le miracle  
 que Dieu fit, au rapport de S. Jérôme, en faveur de cette femme, qui  
 fut frappée sept fois par l'épée du Bourreau, sans pouvoir être blessée.  
 & qui

& qui ne voulut jamais avouer d'être coupable de l'adultère, que celui IV: CL  
qui étoit accusé de l'avoir commis avec elle, avoit faussement avoué, par V. P.  
la crainte des tourments.

Or, laissant à part ces sortes de commandements, dont l'exécution ne  
demande point nécessairement la créance des faits; tels que sont la plu-  
part de ceux qui ne regardent que la discipline extérieure, je ne crois  
pas que l'on puisse nier, qu'il n'y ait au moins quelques-uns des com-  
mandements de l'Eglise, qui ne se peuvent exécuter en conscience que  
par ceux qui croient des faits qu'ils supposent: car il est constant que  
c'a été la pratique de toute l'Antiquité, de joindre à la condamnation  
des hérésies celle des Hérésiarques, & de leur faire dire anathème en par-  
ticulier, & par l'expression de leur nom. Or je ne crois pas qu'il se  
trouve aucune personne raisonnable qui osât prétendre, qu'il fût permis  
de dire anathème à un tel, en demeurant persuadé que la personne à  
qui il diroit anathème ne mériterait que des louanges, & non pas des  
anathèmes; & que Baronius, par exemple, qui a cru qu'Honorius a été  
un saint homme, & qu'il n'a rien enseigné que de catholique, eût pu,  
sans scrupule de conscience & sans changer de pensée, dire anathème à  
Honorius.

Il en est de même du commandement de signer la condamnation  
d'un homme; étant visible que l'on doit être encore plus réservé & plus  
retenu dans le témoignage qu'on rend contre une personne par sa signa-  
ture, que dans celui qu'on rendroit de bouche, puisque l'un demeure  
toujours, & que l'autre passe aussi-tôt; que l'un peut porter la diffamation  
par toute la terre, & que l'autre ne la porte qu'à peu de personnes;  
que l'un est un acte authentique, qui peut être allégué dans toute sorte  
de jugements, & que l'autre, n'ayant rien de soi-même de permanent,  
est d'une beaucoup moindre conséquence.

#### DIXIÈME MAXIME.

Lorsque quelque commandement de l'Eglise, qui suppose la décision  
d'un fait, ne se peut exécuter en conscience, que par ceux qui croient  
ce fait, les mêmes raisons, qui nous empêcheroient de le croire, nous  
dispensent aussi d'observer ce commandement. Car l'Eglise ne prétend  
jamais que ses lois soient contraires à celles de Dieu; & elle fonde tou-  
jours tous ses jugements sur cette définition, prononcée par son grand  
Apôtre: *Non enim possumus aliquid adversus veritatem, sed pro veritate.* II. Cor. 10.  
Et ainsi, lorsqu'il arrive que nous ne pourrions observer ce qu'elle nous  
commande, qu'en violant la loi de Dieu, elle entend que nous ne l'ob-

Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXII.

I

IV. C<sup>l</sup>. Je n'ose point, quand elle ne me le commanderait sur peine d'excommu-  
 V. P<sup>e</sup>. nication. Supposons, par exemple, qu'une femme, ayant changé de  
 Numéro pays, ait épousé un autre mari, & ensuite, étant touchée de Dieu, elle  
 XXXV. se sépare de son second mari, sans oser dire qu'elle en ait un autre, de  
 peur d'être punie. Si l'Eglise, dans cette ignorance, lui commandoit de  
 retourner avec celui qui passe pour son mari, la menaçant de l'excom-  
 munier si elle ne le faisait, il est certain qu'elle devrait plutôt souffrir  
 d'être excommuniée que d'observer ce commandement de l'Eglise. Il en  
 est de même, quoiqu'en un autre genre; quand des Evêques me pressent  
 de signer la condamnation d'une personne que j'ai sujet de croire inno-  
 cente. C'est une illusion de dire que je le puisse faire sans mensonge,  
 en prétendant que ma signature ne signifiera point que je le crois cou-  
 pable; parce que l'Eglise ne me commande point de croire les faits:  
 car il n'importe qu'il me soit commandé, ou qu'il ne me soit pas com-  
 mandé de croire que cet homme soit coupable, cela ne change rien dans  
 l'obligation que j'ai par la Loi de Dieu, de ne point témoigner que  
 je condamne, comme coupable, celui que je crois n'être point coupable.  
 Et c'est encore un abus visible, de s'imaginer, que la connoissance que  
 j'ai de l'innocence de cet homme, qui m'ôte le droit de le condamner,  
 me donne le droit de signer innocemment sa condamnation; comme si  
 cette connoissance étoit capable de donner un autre sens à ma signature  
 que celui qu'elle a naturellement: au lieu qu'il est visible, à qui ne veut  
 point se tromper, qu'elle ne fait autre chose que de me rendre illicite  
 ce qui pourroit être licite à un autre.

Tout le changement qui se doit faire, dans ces rencontres, n'est que  
 dans la conduite de ceux qui exigent ces signatures. Car, quand ils au-  
 roient eu raison de les commander, s'il arrive que je me trouve dans une  
 telle disposition que je ne puisse leur obéir sans désobéir à Dieu, & sans  
 blesser la vérité & ma propre conscience, parce que le témoignage que  
 je rendrais extérieurement, par cette signature, seroit contraire à ce que  
 j'ai dans le cœur, ils sont obligés, pour agir dans l'esprit de l'Eglise,  
 qui est un esprit de vérité & de charité, ou de m'instruire & de lever  
 les difficultés qui m'arrêtent, ou, si cela ne se peut, de me laisser en  
 repos dans une chose qui ne peut être que de peu d'importance, puis-  
 qu'il ne s'agit point de la foi, & de ne me pas engager à faire, par com-  
 plaisance ou par faiblesse, ce que je ne puis faire sans offenser Dieu,  
 tant que je demeurerai persuadé de l'innocence de celui dont on me veut  
 faire signer la condamnation.

C'est la charitable & sage conduite qu'ont tenu les Papes envers ceux  
 qui refusoient de recevoir le cinquième Concile; parce qu'ils ne croyoient

pas qu'on eût eu raison d'y condamner les trois Chapitres. Ils ont fait IV. Cl.  
 ce qu'ils ont pu pour éclairer leurs ténèbres, & leur montrer que cette V. P.  
 condamnation avoit été juste, comme il paroît par les amples instructions Numéro  
 que leur donne Pélage II, & par les promesses qu'il leur fait de satis- XXXV.  
 faire à leurs doutes. Mais ces raisons n'ayant pas été suffisantes pour les  
 persuader, ils ne se sont pas avisés de leur dire, qu'ils ne devoient pas  
 laisser de recevoir le cinquième Concile, quoiqu'ils doutassent toujours  
 de la justice de cette condamnation des trois Chapitres, qui y avoit  
 été faite. Ces signatures doubles & ambiguës, où le cœur & la main  
 ne sont point d'accord, n'étoient pas encore en usage. L'Eglise ne s'en  
 payoit point : elle n'en vouloit point qu'elle ne pût juger être sincères ;  
 & si sa bonté la portoit à laisser dans leurs sentiments particuliers ceux  
 qui avoient de la peine à se rendre, touchant ces sortes de choses, à ce  
 qui en avoit été décidé dans quelque Concile, elle se croyoit obligée,  
 par une suite nécessaire, de ne les pas presser de recevoir ces décisions,  
 pour ne les pas engager dans l'hypocrisie & dans le mensonge : & c'est  
 ce que fit S. Grégoire, qui consentit à ne pas faire même mention du  
 cinquième Concile, de peur de scandaliser ces personnes, bien loin de  
 les contraindre de le recevoir.

#### CONCLUSION DE CES MAXIMES.

Si toutes ces Maximes sont véritables, comme elles le sont sans doute,  
 autant que j'en peux juger, il n'y a rien de plus foible que l'argument  
 de ceux qui prétendent, que les signatures n'engagent point à la créance  
 des faits ; parce, disent-ils, qu'on les doit entendre selon l'esprit de  
 l'Eglise, qui ne commande point cette créance. Afin que cet argument  
 eût quelque force, il ne suffiroit pas qu'on pût dire que l'Eglise ne com-  
 mande pas proprement la créance de ces faits ; il faudroit aussi qu'elle  
 n'eût pas intention qu'on les crût ; & non seulement qu'elle ne l'eût pas  
 toujours, mais qu'elle ne l'eût jamais ; car, quoi qu'il en soit du com-  
 mandement, si l'intention ordinaire de l'Eglise est, que les faits qu'elle  
 décide soient crus, au moins par les personnes qui y doivent faire at-  
 tention, par leur profession & par leur état, & si les cas où elle ne  
 doit pas vouloir qu'on les croie, sont des cas assez rares & assez extra-  
 ordinaires, & qui ne doivent être regardés que comme des exceptions  
 de la règle générale, comment peut-on dire que les signatures ne doi-  
 vent pas être prises pour des marques de créance, parce qu'on les doit  
 entendre selon l'esprit de l'Eglise ? Au lieu que c'est, au contraire, l'esprit  
 de l'Eglise, qui fait voir davantage qu'on les doit prendre en ce sens, puis-

IV. C. L. qu'elle ne les demande que pour avoir des témoignages qu'on a déferé  
 V. P<sup>e</sup>. à son jugement : ce qui feroit fort inutile, si ceux qui y déferent, & ceux  
 Numéro qui ont quelque raison de n'y pas déferer, pouvoient tous, en conscien-  
 XXXV. ce, signer de la même forte.

*Réponse à diverses choses de l'Ecrit, qui paroissent contraires à quelques-unes de ces Maximes.*

N'ayant pour but que de chercher la vérité, je me crois obligé de ne pas dissimuler, que quoique j'aie rapporté un endroit de l'Ecrit, qui semble confirmer la plus importante des maximes que je viens d'établir, il y a néanmoins diverses choses qui y paroissent contraires, & quelques preuves qui semblent en établir d'opposées. On les peut réduire à trois conséquences, que l'on tire de quelques passages de l'Antiquité, & à trois raisonnements.

#### EXAMEN DE LA PREMIERE CONSÉQUENCE.

L'Auteur voulant montrer que l'Eglise n'a jamais prétendu qu'on dût consentir intérieurement aux jugements particuliers & personnels qu'elle rend, il en apporte pour première preuve, ce qu'il avoit fait dire auparavant à Pélagie II : *Que l'Eglise se contente qu'on croie absolument ce qui concerne la foi, & qu'elle permet qu'on révoque en doute tout le reste. Ce qui est*, dit-il, *directement opposé à la créance intérieure; puisqu'on ne doute point de ce que l'on croit, & qu'on ne croit pas ce qu'on met en doute. De sorte que l'Eglise nous permettant de douter de tout ce qui est dans ses Décrets, & dans ses Jugements, hormis les points de foi, elle ne commande de croire absolument que ce qui regarde la foi, & non le reste.*

Si l'Auteur de l'Ecrit n'entend autre chose, par ces paroles, sinon, qu'il n'y a que ce qui est de foi qu'on doit croire absolument; c'est-à-dire, ou d'une créance divine, ou d'une créance immuable & exempte, par sa nature, de tout soupçon d'erreur, il n'a rien dit qu'on ne lui puisse accorder. Mais il n'en peut pas conclure que l'Eglise ait toujours permis de douter de tout le reste; & il n'y a aucune apparence d'attribuer à l'Eglise une telle permission, y ayant une infinité de choses hors la foi, dont certainement elle trouveroit très-mauvais que l'on doutât: comme si un homme s'avisait de douter, s'il y a jamais eu de Concile de Nicée, ou si les ouvrages des plus grands Saints, dont elle se sert pour confirmer sa doctrine, ne sont point des ouvrages supposés.

Il semble donc qu'on soit obligé de donner des bornes plus étroites

à cette permission, de douter de ce qui ne concerne point la foi, & qu'il IV. CL. la faille restreindre aux choses dont on a des motifs raisonnables de dou- V. P.<sup>e</sup>. ter. De sorte que l'on peut croire que l'Auteur de l'Ecrit a seulement Numéro voulu dire, qu'il n'y a que les choses de la foi qui soient telles de leur XXXV. nature, qu'il n'est jamais permis d'en douter : au lieu que les autres ne sont pas telles, lors même qu'elles ont été décidées par les Conciles ; parce qu'encore que d'ordinaire on n'ait pas sujet d'en douter raisonnablement, il se peut faire néanmoins quelquefois qu'on en ait sujet ; qui est aussi tout ce qu'on peut inférer de cette maxime célèbre de Pélage II. *Quidquid præter fidem agitur nihil obstat quin ad judicium revocetur.* L'Auteur de l'Ecrit nous donne lieu de l'entendre de cette sorte, quelque générales que paroissent ses paroles en cet endroit ; puisqu'il dit un peu plus bas, comme pour s'expliquer : *Que l'Eglise n'a jamais trouvé mauvais, qu'on crût innocents ceux qu'elle avoit condamnés & anathématisés comme hérétiques, lorsqu'on a clairement rejeté l'hérésie qu'elle leur imputoit, & qu'on a eu des raisons probables de penser qu'ils en étoient exempts.* Car c'est tacitement accorder, que l'Eglise trouveroit mauvais qu'on crût innocents ceux qu'elle avoit condamnés & anathématisés comme hérétiques, si on n'avoit pas eu des raisons probables de penser qu'ils en étoient exempts. Or il est assez rare que quand l'Eglise anathématise un homme comme hérétique, on ait des raisons probables qu'il soit exempt d'hérésie ; puisque, d'un si grand nombre qu'elle a anathématisé jusques-ici, il n'y en a que deux ou trois dont on doute avec raison. Et l'Eglise ne doit point supposer qu'on en ait, puisque si elle le supposoit, elle ne devrait point anathématiser une personne qui ne seroit que douteusement hérétique. Et ainsi, comme l'intention de l'Eglise se doit régler sur ce qui est ordinaire, & non sur ce qui est rare, & sur ce qu'elle suppose comme arrivant plus communément, & non sur une supposition qui seroit contraire au jugement qu'elle rend, je ne vois pas comment l'Auteur de l'Ecrit pourroit confirmer par-là sa maxime générale : *Que l'Eglise n'a jamais prétendu, qu'on dût consentir intérieurement aux jugements particuliers & personnels qu'elle rend & qu'elle publie dans les Conciles mêmes généraux.*

Et cependant, si cette maxime n'est générale, elle ne lui peut servir de rien pour montrer que les signatures qu'il veut exempter de mensonge, ne sont point des marques de créance. Car si l'Eglise ne permet de douter de ce qu'elle décide hors la foi, que lorsqu'on a des raisons probables d'en douter : donc, hors ce cas, son intention est, qu'on le croie. Et ce cas étant rare, elle n'est point obligée de le supposer. Mais ce sont ceux qui auroient ces raisons probables, qui seroient obligés de les lui repré-

IV. C. L. fenter ; si on les pressoit de se soumettre à son jugement : & par consé-  
 V. P<sup>e</sup>. quent , son intention ordinaire étant , que l'on croie les faits qu'elle a  
 Numéro décidés , elle a droit de prendre pour des témoignages de créance les  
 XXXV. soumissions qu'on rend à ses Décrets , à moins qu'on n'y marquât le  
 contraire.

#### EXAMEN DE LA DEUXIÈME CONSÉQUENCE.

S. Augustin, dans le livre II du Baptême , c. 3. ayant dit quelque chose de semblable à ce que dit Pélage II ; savoir , *que les Conciles mêmes généraux, peuvent être corrigés par ceux qui les suivent* , l'Auteur de l'Ecrit en tire la même conséquence , en ces termes : *Ce qui montre* , dit-il , *que leurs jugements touchant les choses de fait , dont il parle , ne sont pas entièrement assurés , & que l'Eglise veut bien qu'on sache qu'elle permet d'en douter , & par conséquent , qu'elle n'oblige point de les croire.*

Les passages obscurs & difficiles ne sont guere propres pour éclaircir une matiere. Or il y a une très-grande difficulté dans ce passage de Saint Augustin ; parce qu'il n'est pas aisé de faire voir , ce que suppose l'Auteur de l'Ecrit , que ce Saint n'y parle que des jugements des Conciles , touchant les choses de fait , vu que le sujet particulier qui lui a fait faire cette réflexion générale des Conciles , dont les uns corrigent les autres , est la nécessité qu'il avoit eu de répondre à l'autorité du Concile assemblé par Saint Cyprien , que lui opposoient les Donatistes : or ce Concile avoit été corrigé par d'autres Conciles , & principalement par le premier d'Arles , non dans une chose de fait , mais dans une chose de foi , qui étoit la question de la validité du Baptême des hérétiques. Je sais bien néanmoins que l'on peut dire , que S. Augustin n'est pas demeuré dans cette espece particuliere , & qu'il en a pris seulement occasion de déclarer généralement , qu'il ne falloit pas s'étonner qu'on découvrit en un temps , ce qui avoit été caché en un autre ; & que cela pouvoit même se rencontrer dans les Conciles Généraux , dont les derniers pouvoient corriger les premiers : *Cum aliquo experimento rerum aperitur quod clausum erat , & cognoscitur quod latebat* ; lorsque quelque nouvelle expérience des choses , fait découvrir ce qui étoit caché , & connoître ce qu'on ignoroit , ce que l'on prétend avec vraisemblance , marquer les questions de fait. Quoiqu'il en soit , si l'Auteur de l'Ecrit prétendoit tirer de ce passage , cette conclusion générale , que l'Eglise permet toujours , que l'on doute de toutes les choses de fait , & qu'elle n'oblige jamais à les croire , il argumenteroit comme un homme , qui , de ce que l'Eglise permet que l'on doute de la vérité de quelques Conciles , comme de celui

de Sinuesse, & de deux ou trois autres de Rome, sous S. Sylvestre, & IV. C<sup>te</sup>. sous Sixte III, en voudroit conclure, qu'elle permet aussi de douter de V. P<sup>te</sup>. la vérité des plus authentiques, comme de celui de Nicée, de Conf- Numéro tantinople, d'Ephèse, de Calcédoine. Mais s'il n'en tire qu'une con- XXXV. clusion particulière, qui est, que l'Eglise permet de douter des faits qu'elle a décidés, non toujours, mais seulement lorsqu'on a des raisons probables d'en douter, comme dit lui-même l'Auteur de l'Ecrit, j'ai déjà fait voir que cela ne fait rien pour les signatures qu'il veut exempter d'équivoque & de fausseté; parce que cela n'empêche pas que l'intention ordinaire de l'Eglise ne soit qu'on les croie; & qu'ainsi ce ne soit une prétention très-mal fondée, de vouloir qu'elle n'ait pas droit de prendre ces signatures pour un témoignage de créance.

### EXAMEN DE LA TROISIÈME CONSÉQUENCE.

L'Auteur de l'Ecrit dit, que S. Grégoire *reçut à la communion de l'Autel, des personnes qui refusoient de condamner les trois Articles du Concile de Calcédoine, contre la décision du cinquième Concile œcuménique, sans les obliger à se dédire, lorsqu'il eut reconnu qu'ils étoient exempts d'hérésie*: ce qu'il prouve par la lettre quatrième du Livre III, à Maximin Evêque de Syracuse. D'où il conclut, que *Saint Grégoire n'a pas cru qu'ils fussent tenus en conscience de se tenir à la détermination de ce cinquième Concile.*

Quand cela seroit, on n'en pourroit pas inférer, *que jamais l'Eglise n'ait prétendu qu'on dût consentir intérieurement aux jugemens particuliers & personnels qu'elle rend, & qu'elle publie dans les Conciles même œcuméniques*; mais seulement qu'elle souffre qu'on n'y consente pas, quand on a des raisons suffisantes de ne le pas faire. Néanmoins ce n'est pas une chose sans difficulté, si le sentiment de Saint Grégoire, touchant le cinquième Concile, a été tel que l'Auteur de l'Ecrit le représente.

Car il est vrai, qu'il est constant, 1°. qu'il n'a point cru que ce fût Lib. 3. Ep. une hérésie de ne se pas rendre à la détermination du cinquième Con- 14. cile, touchant les trois Chapitres.

2°. Qu'il a tâché de persuader par raison, à ceux qui ne s'y vouloient L. 2. Ind. pas rendre, que ce Concile n'avoit rien fait qu'on dût avoir de la peine 10. Ep. 36. à recevoir.

3°. Qu'il n'a pas cru que ceux qui ne se rendoient pas à ses raisons, Lib. 3. Ep. & qui demeuroient attachés à la défense des trois Chapitres, dussent pour 37. cela être retranchés du corps de l'Eglise.

4°. Qu'il ne les a jamais pressés de recevoir le cinquième Concile, en Ibid. leur permettant en même temps, de ne pas consentir intérieurement à



IV. CL. la condamnation des trois Chapitres , ne paroissant point qu'il ait jamais  
V. P<sup>e</sup>. cru que ces deux choses se pussent séparer.

Numéro Voilà ce qui est constant. Mais de savoir s'il a cru , qu'il n'y eût aucune  
XXXV. faute de ne se pas rendre à la détermination du cinquieme Concile , ou  
s'il a cru seulement , que c'étoit une faute pardonnable , & qu'il falloit  
tolérer plutôt que de blesser des consciences foibles , c'est ce qui n'est  
pas aisé de déterminer ; & la lettre qu'on rapporte ne me semble pas  
prouver qu'il ait tout-à-fait exempté de faute , ceux qui refusoient de  
condamner les trois Chapitres , & de recevoir le cinquieme Concile : car  
Saint Grégoire y témoigne bien , que ceux qui refusoient de recevoir le  
cinquieme Concile n'étoient pas hérétiques pour cela , & c'est le témoi-  
gnage qu'il y rend à un Diacre nommé Felix , qui avoit été engagé dans  
le schisme des Evêques d'Istrie , qui , par un zele excessif pour la défense  
des trois Chapitres , s'étoient séparés de l'Eglise Romaine : mais il ne dit  
point qu'il eût reçu ce Diacre à la communion du Corps & du Sang de  
Jesus Christ : sans qu'il eût changé de sentiment touchant les trois Cha-  
pitres , & il semble plutôt marquer le contraire par la maniere dont il  
en parle.

„ Le Diacre Felix , qui vous rendra cette lettre , n'étant tombé en au-  
„ cune sorte dans les dogmes de ces hérétiques , & ne s'étant point sé-  
„ paré de la foi catholique , s'étoit laissé aller dans le schisme de ceux  
„ d'Istrie , par les faux soupçons qu'on lui avoit donné du Concile de  
„ Calcédoine : mais étant venu à Rome , & Dieu nous ayant fait la grace  
„ de lui rendre raison de ce qui lui faisoit de la peine , il a corrigé son  
„ excès en recevant la communion du Corps & du Sang de Jesus Christ.  
„ Pris donc , comme il a été dit , qu'il n'est point tombé dans l'hérésie ,  
„ mais qu'il s'étoit seulement retranché lui-même des sacrés mysteres  
„ de l'Eglise universelle , par le mouvement , comme il croyoit , d'une  
„ bonne intention , nous avons trouvé bon que vous le receviez dans  
„ notre Eglise de Syracuse , &c. (y) ”

S. Grégoire témoigne par cette Lettre , qu'il n'avoit reçu ce Diacre  
à la communion de l'Autel , qu'après lui avoir rendu raison de ce qui  
lui faisoit de la peine : ce qui marque assez qu'il l'avoit guéri des mauvais  
soupçons qu'on lui avoit donnés contre le cinquieme Concile , puisque  
c'étoit

(y) *Præsentium lator , Felix Diaconus , cum nullatenus in hæreticorum dogma lapsus sit ,  
nec à catholicâ fide recesserit ; pravis illeçtus adversus Constantinopolitanam Synodum  
suspicionibus , in historicorum se separatione removerat. Qui cum Romam venisset , receptâ  
à nobis Domino juvante ratione , excessum suum receptâ Dominici corporis & sanguinis  
Communionis correxit. Quia ergo , ut dictum est , non in hæresim incidit , sed à sacris gene-  
ralis Ecclesiæ mysteriis erravit , &c. Lib. 3. Ep. 14.*

c'étoit ces soupçons qui l'avoient porté dans le schisme. Or ces soupçons IV. CL. ne pouvoient regarder que la condamnation des trois Chapitres : & ainsi, V. P<sup>e</sup>. je ne vois pas qu'on pût se servir de cette Lettre, pour montrer que Numéro S. Grégoire ait reçu à la communion de l'Autel ceux qui refusoient de XXXV. condamner les trois Chapitres, en les laissant dans leur opinion, puisqu'il semble au contraire, que S. Grégoire n'ait communiqué ce Diacre, qu'après lui avoir fait changer de sentiment sur le sujet des trois Chapitres.

La Lettre de S. Grégoire aux Evêques d'Hibernie, qui est la 36<sup>e</sup>. du deuxième Livre Ind. 10, laquelle l'Auteur allègue aussi pour prouver la même chose, ne la prouve pas davantage : car, tant s'en faut que S. Grégoire ait supposé que ces Evêques se réuniroient à l'Eglise, en demeurant dans leur sentiment touchant les trois Chapitres, qu'il a supposé au contraire qu'ils n'y demeureroient pas, mais qu'ils reconnoitroient qu'on avoit eu raison de les condamner dans le cinquième Concile, comme il paroît par ces paroles : « Afin donc que les doutes qui » vous arrêtent, touchant les trois Chapitres, soient levés, & que vous » puissiez être entièrement satisfaits, j'ai cru qu'il étoit utile de vous » envoyer le Livre que le Pape Pélagé, de sainte mémoire, mon Pré- » décesseur, a écrit sur ce sujet ; & je m'assure, que si, ayant quitté la » passion qui vous engage à défendre cet Ecrit, vous le relisez souvent » avec un esprit attentif, & dégagé de préoccupation, vous le suivrez » en toutes choses, & que rien ne vous empêchera plus de retourner » à l'unité que vous avez abandonnée (y). »

Or ces Evêques d'Hibernie n'auroient pas pu suivre en toutes choses le livre que S. Grégoire leur envoie, qui est la lettre de Pélagé II aux Evêques d'Istrie, sans changer de sentiment touchant les trois Chapitres, puisque le principal dessein de ce livre est, de faire voir qu'ils ont été justement condamnés. Et par conséquent, cette lettre de S. Grégoire aux Evêques d'Hibernie n'est nullement propre à faire voir que ce Pape n'ait point pressé les Evêques qui défendoient les trois Chapitres de changer de sentiment. En effet, il faut avouer de bonne foi, que quoiqu'il y ait plusieurs endroits de S. Grégoire, qui fassent voir qu'il n'a pas cru que ce fût une hérésie de ne se pas rendre à la détermination du cinquième Concile touchant les trois Chapitres, il n'y a néanmoins qu'une seule lettre, savoir la trente-septième du livre III, par laquelle on puisse montrer clairement, que le Pape n'a point voulu qu'on inquiât des

(y) Ut igitur de tribus Capitulis animis vestris ablata dubietate possit satisfactio abundanter infundi, librum quem ex hac re sanctæ memoriæ Prædecessor meus Pelagius Papa scripserat, vobis utile judicavi transmittere. Quem si deposito voluntariæ defensionis studio, puro vigilantique corde sæpius volueritis relegere, eum vos per omnia secuturos, & ad unitatem vestram nihilominus reversiones esse confido. Lib. 2. Ind. 10. Ep. 36.

IV. CL. Evêques sur ce point, & qu'on les retranchât de l'Eglise, pour ne vouloir V. P<sup>e</sup>. pas acquiescer au jugement de ces Conciles; & il faut reconnoître en Numéro même temps que cette lettre contient une assez grande difficulté, qui XXXV. semble au moins faire voir que S. Grégoire n'a pas cru que ce fût une chose tout-à-fait indifférente de ne pas condamner les trois Chapitres, quoiqu'il ait cru qu'on devoit tolérer, pour le bien de l'unité, ceux qui ne les condamnoient pas.

#### EXAMEN DU PREMIER RAISONNEMENT.

Outre ces conséquences que l'Auteur de l'Ecrit tire de quelques passages, pour montrer que *l'Eglise n'a jamais prétendu qu'on dût consentir intérieurement aux jugements particuliers qu'elle rend dans les Conciles même Œcuméniques*, il y emploie encore quelques raisonnements, dont le premier est fondé sur la comparaison des jugements ecclésiastiques, touchant ces matieres de fait, & ceux des Puissances séculières. *Personne ne doute*, dit-il, *que ceux à qui on signifie ces derniers, ne prétendent pas s'obliger à croire qu'ils sont justes en disant qu'ils les reçoivent & qu'ils s'y soumettent.* Or en ce qui est des faits & des causes personnelles, il n'y a point de différence entre les jugements des Puissances séculières, & ceux des Ecclésiastiques: ils sont tous de même genre, & de même nature, & se conduisent par les mêmes formes, & par les mêmes procédures: ils ont pour fondement, non la parole de Dieu, mais celles des hommes qui trompent souvent: ils ne regardent que les pieces, les Actes, les dépositions des témoins, les informations, & autres moyens proportionnés à l'infirmité humaine: c'est pourquoi, n'étant que jugements humains, formés par les hommes, & par l'industrie & la lumière qu'ils peuvent tirer des sens dans les ténèbres de cette vie, comme les jugements des Laïques; & pour cette raison, étant sujets aux mêmes défauts & aux mêmes foiblesses, ils ne peuvent produire qu'une même obligation, & on ne leur doit qu'un même honneur, une même soumission, & une même obéissance.

Tout ce discours prouve seulement que les jugements de l'Eglise dans ces questions de fait ne sont pas infaillibles, non plus que ceux des Puissances séculières; mais j'ai déjà montré plusieurs fois, que la faillibilité de l'Eglise, pour parler ainsi, dans ces sortes de jugements, ne donnoit pas lieu de dire, que jamais l'Eglise n'a prétendu qu'on dût consentir intérieurement à ce qu'elle avoit jugé touchant ces choses; mais seulement que l'intention qu'elle avoit qu'on y consentît, n'étoit pas si absolue qu'elle ne fût disposée à laisser en repos ceux qui auroient quelque raison de n'y pas consentir.

C'est pourquoi aussi ce n'est point cette condition de n'être pas in-IV. CL.  
faillible, laquelle est commune aux jugements de l'Eglise & à ceux V. P.  
des Princes temporels, qui fait que la réception de ces derniers ne sup- Numéro  
pose point qu'on les croie justes ; mais cela vient de la diverse fin que XXXV.  
les Puissances Ecclésiastiques & séculières se proposent dans leur conduite.

Car l'Eglise regnant plus sur les âmes que sur les corps, sa véritable fin est, d'établir le règne de Dieu dans les âmes, & de lui faire des adorateurs en esprit & en vérité : ce qui l'oblige, autant qu'elle peut, de les conduire par la vérité, & non par des apparences trompeuses, qui seroient contraires à ce qu'ils auroient dans le cœur. Mais les Princes temporels régissant plus sur les corps que sur les âmes, la principale fin qu'ils se proposent est la tranquillité publique, qui consiste dans le règlement des hommes au regard des choses extérieures : ce qui est purement intérieur n'étant point proprement de leur ressort, parce que la tranquillité publique n'en est point troublée.

On voit assez par-là que les Juges séculiers ont grande raison de ne point demander à ceux à qui ils signifient leurs arrêts, qu'ils les croient justes ; mais seulement qu'ils les exécutent, & qu'ils ne s'y opposent point. Car le premier au lieu de servir à la tranquillité publique, y nuirait plutôt, parce que chacun se rendrait Juge de la justice des arrêts : au lieu que le bien de la société civile est qu'on les exécute ; non parce qu'ils sont justes, mais parce qu'ils sont arrêts : & c'est ce que ceux que ces arrêts regardent peuvent faire presque toujours sans blesser leur conscience ; parce que d'une part il est notoire à tout le monde, que les Juges séculiers ne demandent que l'obéissance extérieure, qui est seule nécessaire à la fin qu'ils se proposent, & que, de l'autre, ces jugements ne consistent ordinairement que dans le règlement de la possession des choses temporelles, que ceux même à qui on les ôte injustement peuvent céder sans offenser Dieu, puisqu'au contraire ils l'offenseroient, si pour des choses vaines, dont un Chrétien doit faire si peu d'état, ils troubloient l'ordre civil, & résistoient aux Puissances établies de Dieu, pour entretenir parmi les hommes cette paix extérieure, qui est si utile à ceux même qui ne se regardent en ce monde que comme des étrangers : que c'est la principale raison pour laquelle S. Paul a voulu qu'on obéisse aux Rois & aux Grands : *Ut quietam & tranquillam vitam agamus in omni pietate ac castitate....* Mais s'il arrivoit que des Juges séculiers m'ordonnassent, par un arrêt, de porter un faux témoignage, ou contre moi-même, ou contre une personne que je croirois innocente, il ne me seroit alors non plus permis, selon Dieu, d'exécuter un tel arrêt, que de signer un Décret de l'Eglise, par lequel on auroit

IV. CL. proscrit un livre comme plein d'erreurs, que je saurois ne point contenir  
 V. P<sup>e</sup>. ces erreurs : car un homme de bien , par exemple , devoit plutôt souffrir  
 Numéro toute sorte de tourments que de faire amende honorable d'un crime  
 XXXV. dont il auroit été faussement accusé ; & c'est ce qui fait voir qu'il n'est  
 pas universellement vrai qu'on se puisse toujours soumettre aux jugements  
 des Puissances séculières , quoique l'on ne consente pas intérieurement  
 à ce qu'ils ordonnent ; mais seulement que cela est plus ordinairement  
 vrai qu'il ne l'est à l'égard des jugements de l'Eglise ; parce que la vérité  
 est plus l'objet & la fin des jugements de l'Eglise , que de ceux des Puissances temporelles , comme on le verra encore mieux par la réponse au  
 second Raisonnement , qui n'est qu'une confirmation du premier.

#### EXAMEN DU SECOND RAISONNEMENT.

Cette même comparaison des Jugements de l'Eglise, avec ceux des Puissances séculières, a donné lieu à l'Auteur de l'Ecrit, de faire encore un autre raisonnement pour confirmer le premier : ce qu'il fait en ces termes. *Les jugements ecclésiastiques, en ce qui est des faits, n'obligent point plus à la créance, & à la persuasion intérieure, que ceux des Princes temporels ; mais plutôt moins, parce que la domination & la conduite impériale est plus défendue aux Ecclésiastiques qu'aux Puissances du monde ; & ainsi leurs ordonnances doivent être plus humbles, plus douces & plus proportionnées à la portée & à la faiblesse de ceux qui obéissent & de ceux qui commandent.*

Mais il me semble que cela prouve tout le contraire ; car la douceur du gouvernement de l'Eglise consiste principalement en deux choses : la première est, que l'Eglise doit conduire les hommes, autant qu'il se peut, par la persuasion, & leur rendre l'exécution de ses commandements douce & facile, en leur faisant comprendre, autant qu'ils sont capables, qu'ils sont raisonnables & justes ; ce que S. Grégoire étend même aux choses de la foi, lorsqu'il dit ; que l'Eglise, qui a été formée de l'école de l'humilité, ne commande pas avec autorité, mais persuade par raison, ce qu'elle enseigne à ses enfants qu'elle croit engagés dans quelque erreur, & c'est à quoi il applique ces paroles de Job : *Præbete aures, & vultus an mentiar. Comme si l'Eglise disoit : que ce ne soit pas ma seule autorité, vous fasse croire ce que je vous propose ; mais que la raison même vous fasse juger si je vous dis rien qui ne soit vrai ; car, lors même qu'elle propose des choses qui ne se peuvent pas comprendre par raison, elle persuade par raison, qu'on ne doit point chercher de raison humaine dans les choses qui sont au dessus de l'homme. Et au contraire, la dureté de la domi-*

In Job l. 8.  
c. 1.

nation séculière, que Dieu a interdite à son Eglise, consiste sur-tout en IV. Cl. ce que les hommes y sont conduits par un empire absolu, qui ne veut V. P<sup>e</sup>. point qu'on rende raison du commandement; *jubeat lex, non disputet*; Numé<sup>ro</sup> XXXV. ce qui peut être nécessaire dans le gouvernement politique, parce qu'il seroit trop dangereux de faire dépendre l'exécution des choses qui regardent l'intérêt public du jugement de chaque particulier, étant la fin qu'elle se propose dans sa conduite: ses commandements doivent être accompagnés de persuasion, parce qu'il ne serviroit de rien pour le salut de ceux qui lui obéiroient de le faire par contrainte, ou par une stupidité servile; Dieu ne demandant que des sacrifices volontaires, & un culte raisonnable, comme dit S. Paul. Quoi qu'il en soit, étant certain qu'il est plus doux d'obéir à ce qui nous est commandé en le croyant juste, que d'y obéir à cause simplement qu'il est commandé, on ne voit pas comment on a pu prendre la douceur du gouvernement de l'Eglise, pour une preuve que ses jugements, dans les causes personnelles, doivent moins obliger à la créance & à la persuasion intérieure que ceux des Princes temporels, à qui la domination & la conduite impériale est moins défendue qu'aux Ministres de Jesus Christ. Et il semble que c'est presque argumenter comme ceux qui veulent qu'on soit moins obligé à aimer Dieu dans le Nouveau Testament que dans l'Ancien, parce que la loi nouvelle est plus douce que l'ancienne: mais comme on leur répond, que c'est au contraire ce qui rend la loi nouvelle plus douce de ce qu'on n'y obéit que par amour, on peut dire de même que ce qui fait que la soumission & la déférence que l'on rend aux jugements de l'Eglise est plus douce & plus facile, c'est que sa véritable intention est qu'on ne la rende qu'autant qu'on est persuadé qu'ils sont fondés dans la vérité & dans la justice.

Car il est vrai que ce seroit une grande dureté que d'obliger à la créance par la voie du commandement, & non par celle de la persuasion, qui est la voie naturelle pour se faire croire, selon cette parole des Peres, *Fides suadetur, non imperatur*. Et selon ce que nous connoissons de l'Empereur Marcien, qui ne voulut point obliger personne de souscrire contre son gré le Concile de Calcédoine, parce qu'il ne vouloit attirer personne à la vérité par la terreur & la violence; *Nostri clementia nulli penitus necessitatem precepit imponi, quatenus aut subscriberet aut consentiret invitatus; non enim terrore aut violentia aliquos volumus ad viam trahere veritatis.* (s)

Mais on ne prétend point aussi que ce soit là l'esprit de l'Eglise puis-

(s) Epist. Marciani Imper. ad Archimandritas, Monachos, & reliquos habitantes in Asia & circa eam. Part. 3. Conc. Chalced. c. 9.

IV. Cr. qu'il y a bien de la différence entre dire qu'une personne qui pense avoir  
 V. P<sup>e</sup>. agi conformément à la vérité a intention qu'on la croie, & dire, que  
 Numéro cette personne veut absolument qu'on la croie, lors même qu'on auroit  
 XXXV. des motifs suffisants de ne le pas faire : le premier est très - raisonnable, le second seroit tyrannique.

Or ce n'est que le premier que nous attribuons à l'Eglise, & non le dernier, qui ne pourroit subsister avec la seconde chose, en quoi consiste la douceur de son gouvernement, selon l'esprit de Jesus Christ; qui est de proportionner ses commandements à la disposition de ceux qui les doivent observer, afin de ne pas accabler sous un joug trop dur ceux que Jesus Christ a appelés à la liberté des enfants de Dieu, & de ne pas ressembler aux Pharisiens, à qui le Sauveur reproche de lier sur les épaules des hommes des fardeaux pesants & insupportables.

C'est ce qui oblige également l'Eglise à deux sortes de condescendance : l'une, de ne pas forcer à croire des faits personnels dont le salut ne dépend point, ceux qui auroient des raisons probables qui les empêcheroient de les croire; parce que ce seroit véritablement alors qu'elle exerceroit un empire trop dur sur les consciences, en voulant que les esprits se captivassent aussi absolument sous la parole des hommes, que sous la parole de Dieu : l'autre, de ne les pas engager à faire, sans avoir cette créance, ce qui la suppose pour être fait dans la sincérité chrétienne; comme est de signer la condamnation d'un homme qu'on croit innocent, en demeurant toujours dans la persuasion de son innocence : car, quoique cela soit assez facile à la plupart du monde, parce qu'il y en a peu qui ne se forment une conscience sur ce qui leur est plus commode & plus avantageux pour leur repos, il n'y a rien de plus difficile & de plus dur à ceux qui sont aussi touchés que des Chrétiens le doivent être, de l'amour de la vérité & de la sincérité, qui pour être en petit nombre ne doivent pas moins être considérés par l'Eglise, que le grand nombre de ceux qui se rendent aisément à tout ce qui ne nuit point à leurs intérêts temporels.

#### EXAMEN DU TROISIEME RAISONNEMENT.

Un autre Raisonnement dont l'Auteur de l'Ecrit se sert, pour prouver que l'Eglise veut bien qu'on sache qu'elle permet de douter de tout ce qui n'est point de foi, & que, par conséquent, elle n'oblige point de le croire, c'est que l'Eglise n'a pas reçu pouvoir d'annoncer aux hommes une foi humaine, dont il n'y a rien dans l'Ecriture, mais une foi divine seulement, fondée sur la parole de Dieu & sur la doctrine des Apôtres, par laquelle

*nous sommes fideles , & non pas une foi humaine , qui n'est appuyée que sur la parole des hommes.* IV. CL. V. P<sup>e</sup>.

Mais cet argument prouve trop , ou ne prouve rien du tout. Car , si on prétend que l'Eglise n'a pouvoir d'annoncer aux hommes que ce qui est fondé sur la parole de Dieu & sur la doctrine des Apôtres , on lui ôte le pouvoir dont elle a toujours usé depuis le temps des Apôtres , de condamner non seulement les hérésies , mais aussi les personnes des Hérétiques , & d'annoncer cette condamnation aux fideles jusqu'à les obliger , en plusieurs rencontres , de leur dire anathème : mais si on veut seulement que l'Eglise n'a pouvoir d'annoncer aux hommes , comme un objet de foi divine , que ce qui est fondé sur la parole de Dieu , il n'y a rien de plus vrai : mais cela ne fait rien à la question présente , puisqu'il ne s'agit pas de savoir , si l'intention de l'Eglise est qu'on croie de foi divine , les faits qu'elle a décidés , ce que tout le monde avoue ne se pouvoir dire sans hérésie ; mais seulement , si son intention est qu'on les croie de foi humaine , comme on croit des vérités historiques.

## ARTICLE SIXIEME.

### SIXIEME POINT.

*Qu'on n'est point obligé de donner des Actes positifs de respect & de soumission à des Décrets de l'Eglise , dans lesquels on croiroit que la vérité ou la justice seroit blessée.*

Comme l'Eglise , par le consentement de tous les Théologiens , n'est pas infallible dans les causes personnelles , il peut arriver que la vérité ou la justice soient blessées par quelques Décrets des Papes ou d'autres Evêques. On demande donc ce que ceux qui ont quelque qualité dans l'Eglise , comme sont les Docteurs , doivent faire dans ces rencontres ? Et cela ne semble pas facile à résoudre ; parce que , d'une part , le zele pour la vérité semble les devoir porter à la défendre ; & de l'autre , le respect de l'autorité semble les obliger à lui témoigner leur soumission. Les mêmes personnes qui prétendent que les signatures des jugements de l'Eglise touchant les faits personnels , n'engagent point à la créance , lors même qu'ils sont justes , croient qu'on est obligé de donner des actes positifs de respect & de soumission , lors même qu'ils sont injustes : en quoi il me semble qu'ils donnent trop & trop peu à l'Eglise au regard



IV. C<sup>L</sup>. de ces jugements. Ils lui donnent trop peu, en ne voulant pas qu'on soit  
 V. P<sup>c</sup>. obligé d'y consentir intérieurement, lors même qu'ils sont véritables; &  
 Numéro ils lui donnent trop, en voulant qu'on soit obligé de rendre à ces juge-  
 XXXV. ments des témoignages positifs de soumission & de révérence, lors même  
 que la vérité y est blessée: & ainsi, au lieu que l'Apôtre dit, nous pouvons  
 tout pour la vérité & rien contre la vérité, ils lui ôtent, dans cette ma-  
 tière, le pouvoir légitime qu'elle a pour la vérité, & ils lui en donnent  
 un excessif & illégitime contre la vérité. Mais il semble que c'est se former  
 une idée peu digne de l'Épouse de Jesus Christ que de mettre en cela la  
 révérence que les fideles lui doivent: car c'est la considérer comme rem-  
 plie de cet esprit d'ambition & de vanité, qui porte les gens du monde  
 à se repaître des témoignages apparents de déférence & de respect, que  
 leur rendent ceux qui n'ont rien moins dans le cœur; parce que l'orgueil  
 qui les possède leur fait regarder avec joie comme un effet de leur puis-  
 sance, de ce que la crainte qu'ils impriment dans l'esprit des hommes,  
 les oblige à dissimuler leurs propres pensées, & à leur rendre de feintes  
 soumissions dans les choses mêmes qu'ils désapprouvent.

Est-ce donc là ce qu'on appelle être fort respectueux envers les Mi-  
 nistres de Jesus Christ, qui est la vérité même, que de les traiter d'une  
 manière si peu conforme à la sincérité qu'il a tant recommandée aux  
 Chrétiens, que de les payer de paroles, ou qui ne signifient rien, si  
 elles sont innocentes, ou qui sont criminelles, si elles signifient ce qu'on  
 croit en apparence qu'elles doivent signifier?

Mais sur quoi une telle obligation pourroit-elle être fondée? Toute  
 obligation suppose une loi. Y a-t-il quelque loi de l'Eglise qui ait jamais  
 commandé de témoigner, par des actes positifs, sa soumission & son res-  
 pect envers un jugement que l'on croit injuste? Et peut-on au moins  
 alléguer l'exemple de quelque Saint qui autorise cette pratique? Au lieu  
 qu'on en peut alléguer plusieurs qui en autorisent une toute contraire.  
 Car, pour n'en rapporter ici qu'un ou deux, S. Bernard ignoroit-il en  
 quoi consiste le véritable respect qu'on doit porter au S. Siege, lorsque  
 non seulement il ne donnoit pas des actes de soumission & de respect  
 envers les jugements injustes que les Papes de son temps rendoient quel-  
 quefois, mais qu'il en parle avec une force qui ne manqueroit pas de  
 scandaliser aujourd'hui ceux qui ne distinguent point l'honneur que l'on doit  
 aux Ministres de Jesus Christ de celui que l'on doit aux Grands du monde,

Apud Mat.  
 Paris. in  
 hist. Angl.  
 in Henrici  
 III, sub  
 an. 1253.

& qui mettent l'un & l'autre dans la complaisance & la flatterie. Et S.  
 Robert, Evêque de Lincoln en Angleterre, ne croyoit-il pas rendre au  
 Pape ce qu'il lui devoit, lorsqu'étant frappé de l'abus des clauses déro-  
 gatoires aux Canons qui commençoit alors, bien loin de témoigner du  
 respect

respect pour des Décrets Apostoliques, qui contenoient cette clause, il IV. CL. déclare, au contraire, au Pape Innocent IV, que le devoir de son obéissance filiale envers le S. Siège l'obligeoit de ne point obéir en cette rencontre, mais de contredire & de résister; *obedienter & filialiter non obedio, contradico & rebello.* Et ce Saint ajoute, que la contradiction & la résistance, pour un tel sujet, n'étoit pas tant une contradiction & une résistance, qu'une action d'honneur & de respect, que le commandement de Dieu l'obligeoit de rendre à son Pere: *Quia omnis mea in hac parte & contradictio & actio, nec contradictio est, nec rebellio, sed filialis divino mandato debita Patri honoratio.* Cela fait voir que les ames les plus humbles, quand l'humilité est solide, sont en même temps les plus généreuses; que le plus grand honneur que l'on puisse rendre, selon l'esprit de Jesus Christ, à ceux qui nous tiennent sa place, n'est pas de les honorer dans leurs fautes mêmes, mais de les leur représenter avec une liberté chrétienne & sacerdotale; & que la véritable obéissance, dans ces rencontres, est de ne leur pas obéir.

C'est pourquoi je ne fais pas ce qu'a entendu l'Auteur de l'Ecrit quand il dit, que, lorsque l'Eglise étant mal informée, par l'ignorance & par la malice des hommes, elle condamne d'hérésie un homme qui en seroit exempt, elle veut, qu'en ce cas-là même, on l'honore & on la respecte, sans résister à ses jugements, puisque Dieu défend de résister aux Puissances même temporelles, & aux plus mauvais Princes, & à plus forte raison à son Eglise, jusqu'à ce qu'ayant reconnu la vérité, par l'assistance de Dieu & par les humbles remontrances de ses enfants, elle réforme elle-même ses sentiments, comme elle a fait plusieurs fois, & rende à l'innocence le témoignage qui lui est dû.

Je trouve dans ces paroles beaucoup de mélange de choses très-certaines, & d'autres choses fort incertaines. Car il est vrai qu'on doit toujours honorer & respecter l'Eglise; mais il ne s'ensuit pas qu'il faille toujours honorer & respecter tout ce que font les Ministres de l'Eglise. Il est vrai qu'on ne doit pas résister aux jugements de l'Eglise, si on entend par-là se révolter contre l'autorité qui les a rendus: ce qu'on ne peut faire sans schisme. Mais l'exemple des deux Saints que je viens de rapporter, sans parler de beaucoup d'autres, ne fait que trop voir qu'il n'est pas vrai, généralement parlant, qu'on ne puisse jamais y résister, si on entend simplement par-là ne s'y pas soumettre, & même les contredire. Et la raison dont l'Auteur de l'Ecrit se sert, prise de la défense que Dieu fait de résister aux Puissances même temporelles, & aux plus mauvais Princes, en est une preuve: car Dieu nous a bien obligés par-là à ne nous jamais révolter contre nos Princes légitimes, & à ne pas même repousser.

Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.

L

IV. Et par la violence & les voies de fait, leurs injustices & leurs violences;

V. P.<sup>r</sup>. mais il ne nous a pas obligé à avoir du respect généralement pour tous leurs jugements & toutes leurs loix, quelque injustes qu'elles puissent être, & à ne témoigner jamais ce qu'on y trouve à redire : autrement les Chrétiens auroient été obligés d'honorer les Edits des Empereurs contre la

Aug. Ep. Religion Chrétienne, & il ne leur auroit pas été permis d'en faire voir l'injustice : au lieu que S. Augustin dit excellemment ; *que, comme ceux qui refusoient d'obéir aux loix des Empereurs Chrétiens, pour la vérité, s'acquiescoient un grand supplice : ceux, au contraire, qui ont refusé d'obéir aux loix des Empereurs Payens, contre la vérité, se sont acquis une grande récompense.* Et c'est ce qui lui a fait dire encore en un autre endroit, que la terreur des Puissances temporelles, lorsqu'elles combattent la vérité, est pour les gens de bien, qui sont généreux, une glorieuse épreuve, & pour ceux qui sont foibles une périlleuse tentation (a).

On ne peut donc pas prouver, par l'exemple du respect que S. Paul veut que l'on rende aux Princes temporels, qu'un homme innocent ayant été injustement condamné par quelque Décret de l'Eglise, on soit obligé de donner des Actes positifs de soumission & de respect envers un tel Décret. Et ce que dit l'Auteur de l'Ecrit ; *que si Dieu défend de résister aux Puissances temporelles, à plus forte raison à son Eglise*, a besoin d'éclaircissement : car cela est vrai pour la révolte, puisque c'est encore un plus grand crime de se révolter contre l'Eglise, en se séparant de son unité, que de se révolter contre les Princes : cela est vrai aussi de la résistance aux loix des Princes temporels & de l'Eglise, lorsque les uns & les autres sont pour la vérité & pour la justice ; mais dans le cas présent, qui est une condamnation injuste, tant s'en faut qu'il soit moins permis de résister à l'Eglise qu'aux Princes temporels, qu'il le doit être davantage ; parce que d'une part les Ministres de l'Eglise doivent être plus éloignés, par l'aveu même de l'Auteur de l'Ecrit, de cette domination absolue, & de cette conduite impériale, qui ne peut souffrir la moindre contradiction ; & que de l'autre, devant avoir plus de zèle & plus d'amour pour la vérité & pour la justice, que les Princes séculiers, ils doivent aussi être plus disposés à écouter avec patience & avec bonté, ceux qui représentent ce qu'il pourroit y avoir de préjudiciable à la vérité & à la justice dans les Décrets qu'ils publient.

C'est pourquoi il seroit étrange, que ceux qui doivent être d'autant plus humbles qu'ils sont plus élevés, n'étant au-dessus des autres, selon l'Evangile, que pour en être les serviteurs, comme ils en sont

(a) Terror temporalium Potestatum, quando veritatem oppugnant, justis fortibus gloriosa probatio est : infirmis periculosa tentatio. Aug. Ep. 48.

eux-mêmes une si publique profession, ne fussent pas au moins dans IV: C<sup>te</sup> une disposition aussi équitable pour ce regard, que deux Rois Ariens, VI P<sup>re</sup> au rapport de Cassiodore; dont l'un disoit qu'il souffroit qu'on le con- Numéro tredit, pour conserver la justice, *pro aequitate servanda & nobis patimur XXXV.* Et l'autre, que c'étoit un rare exemple de générosité, que de Théodor. résister quelquefois à la volonté du Prince : *Rarum confidentie genus est Athalaric interdum resistere contra vota Principis.*

Mais si tout le monde se croit obligé par une loi indispensable, de demeurer dans le silence, & de ne pas ouvrir la bouche pour la défense d'une personne - qu'on sauroit avoir été opprimée par la calomnie, - sur quoi pourra être fondée l'espérance, que donne l'Auteur de l'Ecrit, que l'Eglise ayant reconnu la vérité par l'assistance de Dieu, & les remontrances de ses enfants, elle reformera elle-même ses sentiments, comme elle a fait plusieurs fois, & rendra à l'innocence le témoignage qui lui est dû.

Ce seront donc les Anges qui feront ces remontrances, puisqu'on impose à tous les hommes la nécessité de se taire. Et n'est-ce pas un beau moyen de faire connoître au Pape qu'il a blessé la vérité par quelque Décret, que de le féliciter de l'avoir rendue, & de l'obliger par un serment solennel, d'y rendre éternellement une religieuse observance.

C'est tenter Dieu, & vouloir qu'il supplée par des miracles à ce que nous devrions faire nous-mêmes, que d'agir de cette sorte; & nous imaginer en même temps, qu'il y a sujet d'espérer que le Pape reformera son jugement, & qu'il rendra à l'innocence le témoignage qui lui est dû.

Je ne dis pas qu'il ne soit bon de se taire par prudence, & qu'on n'y puisse quelquefois être obligé; mais cette obligation ne peut être fondée que sur l'indisposition ou peuvent être les Supérieurs, d'écouter la vérité, & non sur aucune défense qu'aient les inférieurs de la leur représenter.



VI P.<sup>e</sup> ART. I. C. L. E. S. E. P. T. I. E. M. E.

Numéro XXXV. *Comprenant les septieme, huitieme & neuvieme Points (a), & où l'on fait voir qu'en suivant la conduite des Papes, ceux qui sont persuadés de l'innocence de Jansénius, ne peuvent signer les Constitutions, qu'en se renfermant à ce qui regarde la foi.*

**C**'est une chose très-sainte, que de bien imiter les Saints ; mais ç'en est une très-mauvaise, que de les mal imiter ; parce qu'on s'égare d'autant plus dangereusement, qu'on croit ne le pouvoir faire en suivant de si bons guides.

Pour éviter ce péril, il faut considérer qu'une même action peut être bonne en de certaines circonstances, & mauvaise en d'autres ; & que cela est particulièrement vrai dans le discernement de ce qui blesse, ou ne blesse pas la sincérité, parce que cela dépend beaucoup des différentes occasions dans lesquelles on parle ; étant bien difficile que tout le sens des discours des hommes, soit tellement renfermé dans la signification des termes dont ils se servent, qu'on n'ait besoin pour en avoir l'intelligence, d'avoir aussi égard au rapport qu'ont ces discours à ceux à qui ils s'adressent.

C'est pourquoi tous les témoignages de l'Antiquité que l'on recherche touchant la signification & l'étendue des mots de *réception* & de *soumission*, ne sont point suffisants pour assurer notre conscience dans l'occasion où nous sommes ; si nous n'y joignons cette règle indubitable de la sincérité chrétienne, établie par Saint Augustin ; qu'en matière de serment & de signature, on les doit entendre selon le sens & l'intention de celui qui les exige. Tout le monde demeure d'accord, dit-il, que la foi du serment se doit accomplir non seulement selon la parole de celui qui jure, mais selon la pensée de celui auquel il jure, lorsqu'elle lui est connue. Car il est difficile que les paroles, sur-tout quand elles sont courtes, comprennent entièrement tout le sens de ce qu'on demande à la personne qu'on fait jurer ; c'est pourquoi ceux-là sont parjures, qui, en conservant les paroles du serment, trompent l'attente & l'intention de ceux à qui ils l'ont fait. Et ceux-là ne sont pas parjures, qui, ne gardant pas à la lettre les paroles du serment, accomplissent avec fidélité ce qu'ont désiré d'eux ceux qui les ont fait jurer. Et ce Saint en rapporte un exemple célèbre d'un Sénateur Romain, qui étant prisonnier de guerre, & ayant été mis en liberté pour aller traiter

Aug. Ep.  
224.

(b) On a mis ces trois Points dans un seul Article, pour abrégé.

de la rançon , après avoir fait serment de revenir dans le camp des enne- IV. CL.  
mis , il prétendit être quitte de son serment , parce qu'il étoit retourné V. P.  
en ce camp , aussi - tôt après en être sorti , feignant y avoir oublié quel- Numéro  
que chose ; *mais il fut chassé du Sénat par le Censeur , qui ne s'arrêta pas ,* XXXV.  
*dit S. Augustin , à ce qu'il avoit eu dans la pensée ; mais à ce que les ennemis*  
*avoient attendu de lui , lorsqu'ils l'avoient fait jurer de revenir parmi eux.*

Voilà qu'elle doit être la règle de notre conduite dans cette affaire. Tous les exemples de l'Antiquité que l'on cherche avec tant de soin , ne peuvent que la fortifier s'ils y sont conformes , & ne pourroient pas , quand ils y seroient contraires , nous donner droit de nous en départir , parce qu'il est bien plus juste de réformer les exemples par la règle , que la règle par les exemples ; & de prétendre que quelques exemples ne sont pas à imiter , que d'oser dire que cette règle soit fautive.

Mais nous n'avons pas besoin de cette précaution en cette rencontre , puisque tous les exemples allégués dans l'Écrit sont très-conformes à cette règle , & qu'il n'y a qu'à agir , comme ont fait les Papes & les Saints dans des circonstances pareilles à celles où on est aujourd'hui , pour agir d'une manière dont personne ne se pourra plaindre.

Car il faut remarquer qu'il peut y avoir une notable différence , entre les Actes que l'on reçoit & que l'on sousscrit , & qu'il peut aussi y en avoir une fort grande , entre les occasions dans lesquelles on les sousscrit.

La différence entre les Actes est , qu'il y en a qui contiennent un très-grand nombre de chefs , dont les uns sont capitaux , & les autres ne sont proprement que des accessoires ; au lieu qu'il y en a d'autres qui ne contiennent qu'un chef ou deux , dont le capital est le point même qui est contesté.

Dans les Actes de la première sorte , il n'est pas étrange que l'approbation générale qu'on y donne , ne s'étende pas toujours à ce qui ne tient droit lieu dans l'Acte que d'accessoire ; parce que l'usage ordinaire du langage humain , comme il a été dit dans le premier Article , souffre que les termes généraux reçoivent souvent des exceptions.

Mais quand un Acte ne contient qu'un ou deux chefs , on n'a pas le même droit de prétendre que l'approbation qu'on y donne ne se rapporte pas à tout l'Acte , & sur tout qu'elle ne se rapporte pas à ce qui y est de capital , & qui en fait sinon le tout , au moins la principale partie : c'est se jouer du monde que d'avoir cette prétention ; car le nom de chaque chose , signifie au moins ce qui est de principal dans la chose ; si ce n'est qu'on fasse entendre qu'on le prend d'une autre sorte , & ainsi celui qui voit ma signature au bas d'une Constitution , ou un témoignage que je m'y soumetts , & que je l'approuve , que doit-il

IV. CL. entendre autre chose, sinon que j'approuve au moins ce qui est le principal dans cette Constitution; c'est-à-dire, ce que le Pape y a principalement voulu faire.

XXXV. Examinons maintenant sur cela la conduite des Papes, & voyons si elle pourra autoriser la signature pure & simple de la Constitution d'Alexandre VII. On allègue que l'approbation générale que S. Grégoire a donnée au Concile de Constantinople, ne s'est pas étendue à tout ce qui étoit contenu dans ce Concile, puisqu'il témoigne qu'il n'en recevoit pas les Canons. Mais outre qu'il n'est pas vrai, comme je l'ai déjà fait voir dans le troisieme Article, que l'approbation que S. Grégoire donne au Concile de Constantinople fût fort ample & fort générale, il est certain de plus que la condamnation de l'hérésie de Macédonius contre la divinité du S. Esprit, avoit été la principale partie de ce Concile; & ainsi tout ce qu'on pouvoit prouver au plus de cette approbation de S. Grégoire, si elle avoit été fort générale, est, que l'équité veut quelquefois que ces approbations générales ne se rapportent qu'à ce qui est de principal dans l'Acte qu'on veut approuver.

On allègue encore les approbations que les Papes ont données au Concile de Calcédoine, que les mêmes Papes nous ont appris ne s'étendre pas aux causes personnelles & particulieres décidées dans ce Concile. Mais c'est ce qui prouve mieux que chose du monde la vérité de la règle que j'ai établie; puisque l'unique raison sur laquelle ces Papes se fondent pour excepter ces causes personnelles de l'approbation qu'ils donnoient au Concile de Calcédoine, est, que ces causes non seulement n'étoient point la principale partie du Concile, mais qu'à peine méritoient-elles d'en être considérées, comme parties (c).

Appliquons donc ces exemples à la Constitution qu'on nous veut faire signer. Peut-on nier que le principal de cette Constitution ne soit la déclaration que le Pape y fait que les cinq Propositions sont extraites du livre de Jansénius, & qu'elles sont condamnées dans le sens de cet Auteur? C'est en cela seul qu'elle est différente de celle d'Innocent X, comme le Pape Alexandre VII le témoigne en termes exprès, lorsqu'ayant dit, qu'il confirme, approuve & renouvelle la Constitution de son Prédecesseur, il ajoute cette clause; qu'on peut dire être le propre & spécial caractère de la sienne: *Et quâque illas Propositiones ex libro præmemorato Cornelii Jansenii Episcopi Yprensis, cui titulus est, Augustinus excerptas ac in sensu ab eodem Cornelio intento damnatas esse declaramus & definimus, & uti tales, iuxta scilicet eadem singulis nota, quæ in prædicta declaratione & definitione unicuique illarum sigillatim inuritur,*

(c) Voyez le troisieme Article dans l'Examen de la seconde preuve.

*iterum damnamus*: nous déclarons, & définissons que ces cinq Propo- IV. Cl.  
sitions ont été tirées du livre du même Cornélius Jansénius, Evêque V. P.  
d'Ypres, intitulé Augustinus, & qu'elles ont été condamnées dans le sens Numéro  
dans lequel cet Auteur les a entendues, & nous les condamnons de XXXV.  
nouveau comme telles, leur appliquant la même censure dont chacune  
en particulier a été notée dans cette même déclaration & définition; &  
ensuite il condamne le livre de Jansénius, & tous les ouvrages qui l'ont  
défendu & le défendront.

Voilà ce que la Bulle d'Alexandre VII contient de particulier, & ce  
qui uniquement la lui a fait faire; & ainsi, on ne peut nier que ce n'en  
soit la principale partie; & quand on pourroit détourner ses paroles en  
un autre sens, par quelque subtilité d'esprit, il suffit qu'elle ait été prise  
de cette sorte dans toute l'Eglise, tant par ceux qui l'ont approuvée  
que par ceux qui l'ont improuvée: les uns & les autres étant convenus  
que les cinq Propositions étoient expressément attribuées à Jansénius &  
condamnées dans son sens, & que c'est ce que le Pape d'aujourd'hui  
avoit ajouté à la Constitution de son Prédécesseur. Or la signature d'une  
Constitution étant un Acte public qui regarde toute l'Eglise, c'est l'in-  
telligence commune de toute l'Eglise qui en doit régler le sens, par  
la maxime de S. Augustin, *que la foi du serment se doit accomplir selon  
la pensée de celui auquel on jure, lorsqu'elle nous est connue.*

J'ai appris que ceux qui prétendent qu'on peut signer la Constitution  
d'Alexandre VII, sans consentir à la condamnation de Jansénius, op-  
posent à tout cela que la première intention de ce Pape, & la fin prin-  
cipale de sa Constitution est, de maintenir la foi, qu'on lui avoit fait  
entendre être combattue par ceux qui nioient que les Propositions fussent  
de Jansénius, & qu'ainsi la condamnation des Propositions dans le sens  
de cet Auteur, n'est qu'un moyen pour arriver à cette fin, comme l'or-  
donnance d'une médecine n'est qu'un moyen pour rendre la santé à un  
malade: d'où ils concluent que la déclaration que les cinq Propositions  
sont de Jansénius, & condamnées dans son sens, n'est pas le principal  
de la Constitution d'Alexandre VII. Mais cette conséquence n'est pas  
juste: car tant s'en faut que la première intention & la principale fin de  
celui qui fait un Acte, soit le principal de l'Acte, & ce qu'on est censé  
en avoir approuvé en le signant, qu'elle n'en fait d'ordinaire aucune  
partie, & ne peut au plus que servir pour excuser l'intention de celui  
qui a fait l'Acte, & non pas pour donner lieu de l'approuver à celui  
qui seroit persuadé que le moyen qu'on auroit pris pour arriver à cette  
fin, & qui en seroit le capital, ne seroit pas bon. Et pour me servir  
de leur comparaison même, supposons qu'un Médecin eût faite une or-



IV. C<sup>L</sup>. donnance pour un malade, dans laquelle, après avoir témoigné le desir  
 V. P<sup>e</sup>. extrême qu'il auroit de lui rendre la santé, il lui auroit donné pour  
 Numéro remede une chose capable de le faire mourir, & que ce remede l'ayant  
 XXXV. en effet tué, il pria d'autres Médecins de ses amis, de signer son ordonnance, afin de conserver sa réputation; oseroit-on conseiller à un homme de bien de la signer, encore qu'il crût le remede très-mauvais; & trouveroit-on qu'il en seroit quitte pour dire que sa signature ne regarde que le principal de l'ordonnance, qui se doit prendre de ce qui a été la premiere intention & la principale fin de celui qui l'a faite: qu'il a reconnu que la premiere intention de l'auteur de l'ordonnance, avoit été de rendre la santé à ce malade; ce qu'il a jugé être une fort bonne fin: qu'il est vrai que le moyen qu'on avoit pris pour cela n'étoit pas bon; mais que n'étant qu'un moyen, ce n'étoit pas le principal de l'ordonnance qu'on lui avoit présenté à signer; & qu'ainsi, il avoit eu la pouvoir signer purement & simplement, pour ne pas fâcher le Médecin qui l'avoit donnée, qui, étant un homme de crédit & d'autorité, lui auroit pu faire quelque déplaisir?

On voit par-là, que c'est une équivoque manifeste de confondre le principal d'un Acte avec la fin principale que se propose celui qui fait l'Acte, qui sont des choses très-différentes; & il faut aussi prendre garde qu'entre les fins mêmes, ce n'est pas la fin éloignée que les Philosophes appellent, *finem operantis*, qui spécifie l'Acte, quoique ce soit la principale & la premiere dans l'intention de celui qui agit; mais que c'est la fin prochaine que les mêmes Philosophes appellent *finem operis*, qui, pour n'être pas la principale au regard de celui qui agit, ne laisse pas d'être celle qui doit être principalement considérée au regard de ce qu'il a fait.

Ainsi un Peintre qui peint Notre Seigneur en croix, peut avoir pour fin principale d'exciter des pensées de dévotion en ceux qui verront son tableau; mais sa fin prochaine est, de bien représenter un homme mort ou mourant, selon les regles de la peinture; & s'il y manque, on dira que son tableau ne vaut rien, quelque bonne qu'ait été sa fin principale.

Il en est de même en cette rencontre. Je demeure d'accord que la fin principale d'Alexandre VII, quand il a pris le dessein de faire sa Constitution, a été de conserver la foi & de confirmer la condamnation des cinq Propositions; mais on ne peut nier en même temps, que la fin prochaine de cette Constitution, n'ait été de réprimer l'audace de ces *Enfants d'iniquité*, qui nioient que les Propositions fussent de Jansénius, & de déclarer contr'eux qu'elles étoient extraites de son Livre, & condamnées dans son sens. Il a eu dessein par-là de conserver la foi, je le veux;

veux; c'est la fin éloignée, c'est-à-dire, *finis operantis*, qu'il a eu de IV. Cl. faire ce qu'il a fait; c'est-à-dire de réprimer l'audace de ces enfants d'ini- V. P<sup>e</sup>. quité: mais ce qu'il a fait, c'est-à-dire, cette Constitution, *finis operis*, Numéro XXXV. est cela & non autre chose.

Or c'est une chose inouïe, que de prétendre que ce qu'on est censé approuver en signant un Acte, dont la substance est une fausseté, n'est pas cette fausseté; mais la bonne intention que témoigne avoir dans cet Acte même, celui qui y autorise cette fausseté. Si cela étoit, les saints Evêques qui se sont faits bannir pour ne pas signer la condamnation de S. Athanase, l'auroient pu signer en conscience; puisque les Evêques du Concile de Milan témoignaient ne demander cette signature que pour une fin très-sainte & très-louable, qui étoit la paix & l'unité de l'Eglise, comme on le voit par leur Lettre à S. Eusebe, Evêque de Verceil: (d) car on auroit pu dire de même qu'en signant ce qu'ils demandoient, on n'auroit eu égard qu'au principal de l'Acte, qui se devoit prendre de la principale fin que ceux qui le proposoient déclaroient avoir, qui étoit de faire cesser les troubles de l'Eglise, & d'y maintenir la paix & la charité.

Mais il est si peu vrai que ce soit de-là que se doive prendre le principal d'un Acte, que quelque intention que le Pape ait témoigné avoir par sa Constitution, de conserver la foi, on peut dire, selon le langage de l'Eglise, qu'il ne s'agit point de la foi dans cette Constitution, mais seulement du livre de Jansénius. C'est ce qui se peut prouver par un exemple sans réplique; car on ne peut nier que la principale fin des Peres du V<sup>e</sup>. Concile n'eût été de maintenir la foi, que les Nestoriens tâchoient de corrompre en produisant les Ecrits de Théodoret & de Théodore, & la Lettre d'Ibas, comme favorables à leur hérésie. C'est ce qu'ils témoignent par ces paroles expresses de la huitième Séance. *Avant vu que les sectateurs de Nestorius s'efforçoient d'imputer leur impiété à l'Eglise de Dieu, par l'impie Théodore, qui a été Evêque de Mopsueste, & ses livres impies; & par ce que Théodoret a écrit d'une manière impie, & par la méchante Lettre qu'on dit avoir été écrite par Ibas au Persé Maris, nous nous sommes élevés pour remédier à ces maux, & nous nous*

(d) Non ignorat charissima nobis Dilectio tua quàm sit pretiosum vinculum charitatis & pacis, Domine charissime Frater. Et quia hoc custodire, nos qui Ecclesie Catholice præsumus, divina Domini præcepta docuerunt; ideo &c. ut nobis conjuncta fides tua pariter atque concordia, quâ Deo & unitati placeant, complectantur; itaque sincerissima prudentia tua (quod specialiter & salubriter admonemus) audiat supradictos, & communicato pariter cum eis consilio, definat, quòd de nomine hæreticorum Marcelli & Photini, nec non & sacrilegi Athanasii totus prope definitivè orbis, ne non tam veritati, quam contentioni parere videaris. Epist. Conc. Mediol. ad Eusebium. Tom. III. des Conc. du Louvre, p. 168.

IV. C. L. *sommes assemblés dans cette ville Royale, où nous avons été appelés par*  
 V. P.<sup>e</sup> *la volonté de Dieu & l'ordonnance du très-pieux Empereur.* Il y a même  
 Numéro dans ce Concile des anathématismes pour la foi, & néanmoins, parce  
 XXXV. qu'il n'y fut rien examiné de nouveau touchant la foi; & qu'on ne fit

que confirmer ce qui en avoit été décidé dans les Conciles d'Ephèse & de Calcédoine, la question qui y fut traitée particulièrement, n'ayant été que de savoir si ces trois sortes d'Ecrits de Théodore, de Théodoret & d'Ibas, devoient être condamnés, comme contenant des Propositions Nestorienne, les Papes ont si peu cru que ce qui regarde la foi fût le principal de ce Concile, qu'ils ont dit au contraire qu'il ne s'y étoit point traité de la foi, mais des personnes: *In ea Synodo de personis tantummodò non autem de fide aliquid gestum est.*

Greg. I. 3.  
 epist. 37.  
 Pelag. I.  
 Epist. 12.

Qui ne voit qu'on doit dire la même chose de la Constitution d'Alexandre VII, que ne contenant rien touchant la foi qui ne soit dans la Constitution de son prédécesseur, & n'y ayant ajouté que la définition touchant le fait de Jansénius, qui est, que les Propositions sont extraites de son livre, & condamnées dans son sens; *in ea non de fide aliquid gestum est, sed tantummodò de persona?*

D'où il s'ensuit que celui qui signe une Constitution, étant censé en approuver au moins ce qui y est de capital, nul ne peut signer en conscience la Constitution d'Alexandre VII, sans approuver la condamnation de Jansénius, qui en fait certainement la principale partie: ce qui paroîtra encore davantage, en considérant la seconde différence dont nous avons à parler, qui est celle qui se rencontre entre les diverses occasions dans lesquelles on nous presse de souscrire.

Cette différence est, que le fait qu'on voudroit excepter de la signature d'un Acte, ou est tel que ceux qui exigent la signature, ou ceux à qui on la présente n'y font point d'attention; de sorte qu'on ne peut pas dire, qu'en demandant cette signature, on ait eu dessein d'engager par-là à rendre témoignage que l'on croit ce fait (ce qui paroît principalement lorsqu'on souffre que ceux qui signent cet Acte, déclarent publiquement qu'ils ont des difficultés touchant un tel fait qui les empêchent de le croire) ou bien au contraire, ce fait est tel que c'est ce qui fait le bruit & la contestation, & que c'est pour le faire confirmer par la voix de plus de personnes qu'on exige ces signatures. De sorte qu'on ne peut pas, sans se vouloir tromper soi-même, s'imaginer que ce n'est pas de quoi il s'agit, en voyant sur-tout qu'on ne souffre pas qu'on se déclare publiquement d'un sentiment contraire, touchant ce fait, à celui de l'Acte qu'on fait signer.

Je dis donc que la sincérité chrétienne oblige d'agir diversement en

ces deux diverses sortes d'occasions. Car, dans la première, une ex-ception raisonnable & publiquement soufferte, peut être sous-entendue sans l'exprimer: mais dans la dernière, la sincérité veut qu'on l'exprime, ou qu'on signe de telle sorte que ce fait soit exclus de la signature, par les mêmes termes dont elle est conçue; parce qu'une souscription publique en matière de Religion étant une espèce de serment, elle se doit entendre, pour être sincère, par la règle de S. Augustin, selon l'intelligence commune de ceux à qui elle s'adresse.

C'est ce que nous trouvons confirmé par la conduite des Papes, qui nous fournissent des exemples de ces deux différentes manières d'agir, & principalement de la dernière. Car lorsqu'ils envoyoient leur profession de foi aux quatre Patriarches d'Orient, avec qui ils étoient parfaitement d'accord touchant les trois Chapitres, ils pouvoient sans scrupule approuver si généralement qu'ils eussent voulu, le Concile de Calcédoine, sans crainte que cela s'étendit jusqu'à l'approbation de la lettre d'Ibas, qui y avoit été lue sans y être condamnée; parce qu'ils savoient bien que ceux à qui ils écrivoient ne leur demandoient point cela.

Mais lorsqu'ils rendoient compte de leur foi à ceux qui étoient scandalisés sur le cinquième Concile, en s'imaginant qu'on y avoit renversé le Concile de Calcédoine, parce qu'on y avoit jugé autrement de la Lettre d'Ibas que le Concile de Calcédoine n'en avoit jugé, prévoyant alors que ces personnes pourroient abuser de l'approbation qu'ils donnoient au Concile de Calcédoine, si elle étoit générale, ils ont eu un soin particulier de la restreindre, ou à la foi, ou à des faits non contestés.

C'est ce que nous voyons dans la Lettre 12 de Pélage I, au Roi Childebart, qui lui avoit donné avis, par un Seigneur nommé Rufin, du scandale que le cinquième Concile avoit causé en France, ce qui fait voir qu'il n'y étoit pas reçu; car après avoir dit que depuis la mort de l'Impératrice Théodore, il ne s'étoit ému dans l'Orient aucune question touchant la foi; mais qu'on avoit seulement traité de quelques points hors la foi, *sed quædam capitula extra fidem fuerint agitata*, par où il marque le cinquième Concile; il ajoute pour guérir leurs soupçons, une approbation du Concile de Calcédoine, auquel les Evêques de France craignoient que le cinquième Concile n'eût fait préjudice. Mais afin qu'on n'en prît pas avantage pour en infirmer l'autorité du cinquième, il la restreint à la seule foi: *ce que nous avons cru*, dit-il, *devoir faire pour guérir votre esprit. Et celui de tous nos frères, les Evêques des Gaules, est de déclarer que nous anathématisons, Et que nous jugeons exclus de la vie éternelle tous ceux qui s'écartent en une seule syllable, en un seul mot, Et en un seul sens de cette foi que le Pape Léon, d'heureuse mémoire, a*

IV. C. l. publié dans ses Lettres ; & que le Concile de Calcédoine, suivant ce Pape, V. P<sup>e</sup>, a reçu dans la définition qu'il en a faite.

Numéro XXXV. C'est ce que nous voyons encore dans la Lettre suivante du même Pape aux Evêques de Toscane, qui s'étoient séparés de lui, à cause du cinquième Concile. Il ne dédaigne point aussi, pour les guérir de leurs soupçons, de leur témoigner son respect pour les quatre premiers Conciles ; mais en se renfermant aussi dans la foi, & en leur protestant qu'il gardoit celle que la sacrée doctrine des Apôtres avoit établie, que l'autorité du Concile de Nicée avoit confirmée, & que les décisions des saints Conciles de Constantinople, d'Ephèse & de Calcédoine avoient expliquée : qu'il n'avoit rien, ni diminué, ni augmenté, ni changé dans les définitions de ces Conciles ; mais qu'avec la grâce de Dieu, il conserveroit inviolablement tout ce qu'ils avoient écrit de la pureté de la foi.

Mais la sincérité de ce Pape, & son extrême vigilance à ne rien dire que d'exactement vrai, paroît encore davantage dans la Lettre XIV, Pelag. I. à tout le Peuple de Dieu : car, après avoir déclaré son sentiment touchant les quatre Conciles, en disant, qu'il les garderoit avec une entière dévotion en ce qu'ils avoient fait pour la défense de la foi & les condamnations des hérésies & des Hérétiques, il ajoute, qu'il tiendrait pour orthodoxes ceux que les Conciles avoient tenus pour tels, & pour condamnés

lammés, & en particulier & qu'il recevoit entre les autres Evêques Théodoret & Ibas, que ses Prédécesseurs tels. D'où on ne pouvoit tirer aucun avantage au Concile, qui n'avoit point condamné les personnes, mais seulement les Ecrits du premier contre le dernier au Perse Maris.

On voit que le Pape Pelage II a usé de la même conduite aux Evêques d'Istrie, où il renferme dans la seule donne au Concile de Calcédoine, & déclare même qu'il ne l'étend point aux causes personnelles qui y ont été. Grégoire a imité la sagesse & la sincérité de ses prédécesseurs, lorsqu'il a vu que Théodelinde Reine des Lombards, & ses Etats, s'étoient retirés de la communion de Constantinople, à cause de la condamnation des trois Chapitres,

qu'ils croyoient avoir été faite au préjudice du Concile de Calcédoine, & crut les devoir ramener par la douceur, en déclarant son sentiment touchant ce Concile : ce qu'il fait en ces termes : „ Nous protestons avec „ toute sorte de vérité, & selon le témoignage de notre conscience, que „ nous conservons inviolablement la foi du S. Concile de Calcédoine, „ & que nous ne prenons point la hardiesse d'ajouter ou de retrancher

L. 2. Ep.  
2 & 3.

quelque chose à la définition qu'il en a faite ; mais si quelqu'un à la  
 » présumption d'avoir des sentiments contraires à cette définition & à V. P.  
 » la foi de ce saint Concile, soit en y ajoutant, soit en y retranchant, Numéro  
 » nous lui disons anathème, & le déclarons séparé du sein de l'Eglise XXXV.  
 » notre Mere : celui à qui cette confession que je fais ne suffit pas pour  
 » le guérir de ses soupçons, témoigne par-là que ce qui le fait agir n'est  
 » pas le véritable amour du Concile de Calcédoine ; mais une *aversion*  
 » *secrete de l'unité de l'Eglise (e)* ».

Il écrit la même chose à la Reine Théodelinde ; & sachant que ce  
 qui la blessait, étoit qu'on lui avoit dit, que du temps de Justinien, on  
 » avoit fait quelque chose contre le Concile de Calcédoine, il lui pro-  
 » teste qu'on n'a rien changé, & qu'on n'a rien altéré de la foi du Concile  
 » de Calcédoine ; mais que tout ce qui s'étoit fait du temps de Justi-  
 nien s'étoit fait de telle sorte, que la foi du Concile de Calcédoine n'en  
 avoit été blessée en aucune sorte. C'est pourquoi, dit-il, si quelqu'un  
 ose ou parler contre la foi de ce Concile, ou avoir des sentiments qui  
 n'y soient pas conformes, nous détestons les sentiments d'un tel homme,  
 & nous lui *disons anathème (f)*.

On ne peut douter du zèle qu'avoit ce S. Pape pour le salut de cette  
 Reine & de ces Evêques. Il savoit que la cause de leur scandale étoit,  
 qu'ils croyoient qu'on avoit fait injure au Concile de Calcédoine. Rien  
 donc n'eût été plus propre pour le lever, que de dire généralement,  
 sans exception & sans réserve, qu'il recevoit le Concile de Calcédoine  
 comme un quatrième Evangile. Mais le soin exact qu'il avoit de ne point  
 blesser sa sincérité, l'empêche de parler de la sorte ; parce qu'il auroit  
 cru la blesser en parlant d'une manière, qui auroit donné sujet de croire  
 à ces Evêques, que cette approbation générale s'étendoit aussi à toutes  
 les causes personnelles, qui avoient été traitées dans ce Concile, aux-  
 quelles néanmoins ce Pape ne vouloit pas l'étendre ; ne pouvant pas dire,  
 en parlant sincèrement, qu'il approuvoit ce qui y avoit été fait touchant  
 la lettre d'Ibas.

(e) Nos enim auctore veritate, teste conscientia fatemur nos fidem sanctæ Calcedonen-  
 sis Synodi per omnia illibata custodire, nihilque definitioni ejus addere, nihilque subtra-  
 here audere ; sed si quis contra hanc definitionem ejusdemque Synodi fidem sive plus minusve  
 ad sapiendum appetit usurpare, eum omni dilatione postposita, anathematifamus, atque  
 à suo Matris Ecclesiæ alienum esse decernimus. Quem igitur ista mea confessio non sanat,  
 non jam Calcedonensem Synodum diligit, sed Matris Ecclesiæ sinum odit. S. Greg. l. 3. ep. 3.

(f) Dicunt enim piæ memoriæ Justiniani temporibus, aliqua contra Calcedonensem Sy-  
 nodum fuisse constituta... Nos autem teste conscientia fatemur, de fide ejusdem sancti  
 Calcedonenfis Concilii, nihil motum, nihil esse violatum ; sed quicquid prædicti Justiniani  
 temporibus actum est, ita actum est, ut fides Calcedonenfis Concilii in nullo vexaretur : si quis  
 enim contra ejusdem Concilii fidem aliquid loqui præsumit, vel sapere, nos ejus sensum sub  
 anathematis interpositione detestamur. Greg. lib. 3. ep. 4.

IV. C. L. Et il donnoit aux autres les mêmes conseils qu'il prenoit pour lui ;

V. P.<sup>e</sup> car l'Evêque de Bresse, & les habitants de cette ville ayant voulu obliger

Numéro Constance, Evêque de Milan, de leur jurer qu'il n'avoit pas condamné

XXXV. les trois Chapitres, S. Grégoire écrit à cet Evêque, qu'il ne le devoit pas

Lib. 3. Ep. 37. faire ; „ mais afin, *dit-il*, que ceux qui nous ont écrit ne demeurent pas

„ scandalisés, témoignez-leur par une lettre, que vous n'avez rien re-

„ tranché de la foi du Concile de Calcédoine, & que vous ne recevez

„ point ceux qui en auroient retranché quelque chose ; que vous con-

„ damnez toutes les personnes qu'il a condamnées, & que vous absol-

vez toutes celles qu'il a absoutes (g) ” ; où nous voyons qu'il passe bien

quelquefois au-delà de la foi, mais en demeurant toujours en ce qui étoit

exactement vrai ; parce que le troisième Concile n'a point été différent

de celui de Calcédoine, en ce qui regarde le jugement des personnes,

l'un & l'autre Concile ayant absous les personnes de Théodoret & d'Ibas ;

mais seulement en ce qui regarde le jugement de la lettre d'Ibas, le

Concile de Calcédoine l'ayant laissé passer sans la condamner, & le cin-

quième Concile l'ayant condamnée : ainsi tout ce que la charité de ces

Papes leur a pu faire avoir de condescendance, n'a été qu'à les porter à

ne pas dire toujours toute la vérité, mais non pas à dire jamais autre chose

que la vérité, sans ambiguité & sans équivoque.

Nous ne saurions donc manquer à suivre une conduite si sage, & si

conforme aux maximes de la sincérité chrétienne, pourvu que nous

soyons dans une occasion semblable à celle où étoient ces Papes : or

nous y sommes très-certainement, puisqu'il est visible qu'on ne demande

la signature des Constitutions ou du Formulaire ; que pour accabler le

livre de Jansénius, & faire paroître qu'il a été condamné comme Saint

Athanase, par le consentement de presque tout l'univers. Tout ce qui s'est

fait dans les Assemblées en est une preuve plus que palpable ; la révoca-

tion du premier Mandement des Grands Vicaires de Paris, en est une en-

tière conviction, & l'ordre qu'on donna de ne point souffrir d'explica-

tion, ni de restriction dans les signatures, est une marque certaine qu'on

ne veut point qu'il reste à la postérité aucun témoignage authentique, par

lequel on puisse montrer, que ceux qui ont signé n'ont pas prétendu

condamner Jansénius.

On oppose à cela, que ceux mêmes qui demandent ces signatures re-

connoissent, que celle des seules Constitutions n'enferme pas la créance

de Jansénius.

(g) Sed ne ii qui nobis ista scripserunt, scandalisari videantur. transmittite eis Episto-

lam, in qua sub anathematis interpositione fateamini neque vos aliquid de fide Calcedonen-

sis Synodi imminuere ; neque eos qui imminuunt recipere & quoscunque damnavit dam-

nare, & quoscunque absolvit absolvere.

du fait de Jansénius : ce qu'on prétend prouver par ces deux raisons. IV. C. L.

La première est, que si les Evêques avoient cru qu'elle l'eût enfer- V. P.  
mée, ils ne se seroient pas avisés de faire le Formulaire. Mais sans m'ar- Numéro  
rêter à ce que dit l'Auteur même du Formulaire, dans son Traité de XXXV.  
l'infailibilité, qu'il l'a fait pour donner plus de part aux Evêques dans M. de  
cette affaire, & n'en laisser pas toute la gloire au Pape seul, il ne faut Marca.  
que considérer en quel temps le Formulaire a été fait la première  
fois, pour juger de la foiblesse de cette conjecture : car ç'a été avant la  
Constitution d'Alexandre VII, & ensuite du Bref d'Innocent X. Or ils  
n'avoient eu garde alors de faire signer simplement la Constitution, parce  
qu'ils ne la croyoient pas assez claire pour la condamnation de Jansénius ;  
ni aussi de faire signer un simple Bref, ce qui eût paru trop ouvertement  
contraire aux libertés de l'Eglise Gallicane : c'est pourquoi ils furent  
contraints d'avoir recours au Formulaire, qu'ils commencèrent par ces  
termes : *Je me sou mets sincèrement à la Constitution d'Innocent X, du 31  
Mai 1653, selon son véritable sens, expliqué par l'Assemblée de Messie-  
igneurs les Prélats de France, du 28 Mars 1654. Et confirmé depuis par  
le Bref de Sa Sainteté, du 29 Septembre de la même année.* Et ainsi, s'étant  
déjà engagés à faire signer le Formulaire avant la Constitution d'Alexan-  
dre VII, ils n'avoient garde de se départir d'une chose qu'ils croyoient  
avantageuse à l'établissement de leur autorité ; mais ils se contenterent lors-  
que cette dernière Constitution parut, d'en faire mention en changeant  
ces mots du commencement du Formulaire, *selon son véritable sens ex-  
pliqué par l'Assemblée Et confirmé par le Bref*, en ceux-ci, *déterminé par  
la Constitution de Notre Saint Pere le Pape Alexandre VII, du 16 Octobre  
1654.*

Tout ce qu'on peut dire donc, est, que les Evêques n'ont pas cru que  
la signature de la seule Constitution d'Innocent X, engageât assez à la  
créance du fait de Jansénius ; ce qui est très-véritable. Mais on ne peut  
point dire, qu'ils aient cru la même chose de celle d'Alexandre VII, puis-  
qu'ils déclarent au contraire, qu'elle détermine clairement le sens de celle  
de son prédécesseur à la condamnation de Jansénius.

L'autre raison dont on se sert pour montrer, que, dans l'opinion mé-  
me de ceux qui exigent des signatures, la souscription des seules Con-  
stitutions n'est pas une marque de créance du fait de Jansénius, est, que  
les Jésuites ne se sont pas contentés de la Formule de Louvain, mais de-  
mandent des clauses plus expressees pour engager à cette créance.

Mais cela prouve seulement que les Jésuites appréhendent que nous  
ne voulions nous échapper par des défaites semblables à celles qu'ils sa-  
vent être pratiquées par les Peres de l'Oratoire, & par beaucoup d'au-



IV. C. L. tres personnes, qui, en signant même le Formulaire, se persuadent ne  
 V. P. s'être pas engagés à la condamnation de Jansénius; & ainsi ils tâchent de  
 Numéro tirer de nous les plus expresse déclarations qu'ils peuvent, afin de nous  
 XXXV. faire paroître pour des gens doubles, sans foi & sans sincérité, si après les  
 avoir données nous prétendions ne nous être pas engagés encore à la  
 créance du fait. Et c'est à quoi ils auroient très-bien réussi, si quelques-uns  
 de nos amis en avoient été crus; & nous leur aurions donné un beau  
 sujet de confirmer ce qu'ils ont déjà dit, qu'une sixieme Proposition du  
 Jansénisme est, *qu'il est permis de mentir en matière de Religion.*

C'est la raison qui fait, que, quand ils peuvent, ils ne se contentent  
 pas du Formulaire même, ayant été obligés de donner quelque chose de  
 plus exprès encore aux trois Peres de l'Oratoire qu'ils avoient fait exi-  
 ler, & leur ayant fait renoncer à toute restriction, modification & excep-  
 tion, afin, comme a-dit un homme d'esprit, que s'il leur restoit encore  
 quelque *retentum*, ce ne fût plus certainement qu'un *retentum* de contre-  
 bande, & digne seulement d'Escobar.

Cependant, comme on ne pourroit pas conclure de-là, que les Jésui-  
 tes reconnoissent que la signature du Formulaire n'engage point à la  
 créance du fait de Jansénius, mais seulement qu'ils appréhendent qu'on  
 ne trouve des subtilités pour ne s'y pas croire engagé en le signant; de  
 même, quand ils ne se contenteroient pas de la signature pure & simple  
 des Constitutions, ce ne seroit pas une preuve qu'ils crussent que cette  
 signature d'elle-même n'engage point à consentir à la condamnation de  
 Jansénius; mais seulement une marque de l'appréhension qu'ils auroient,  
 que nous n'eussions trouvé ce moyen de nous mettre à couvert de leurs  
 poursuites, en nous formant au regard de cette souscription, une confi-  
 science semblable à celle que la plupart des Peres de l'Oratoire se sont  
 formée au regard de celle du Formulaire: & ils croient avec raison qu'ils  
 ne risquent rien en agissant avec nous de cette sorte, & en rejetant tout  
 ce que nous leur présenterons qui ne sera pas aussi clair au moins que  
 le Formulaire; parce qu'ils se persuadent qu'il faudra à la fin, ou que la  
 crainte des maux dont ils nous menacent nous y fasse rendre, ou que  
 si nous demeurons fermes à la refuser, nous succomberons sous la vio-  
 lence de la persécution qu'ils exciteront contre nous; ce qui est le com-  
 ble de leurs souhaits.

On peut encore apporter, pour éclaircir ceci, l'exemple d'un serment  
 que faisoit faire Cromwel, à la fin duquel il fit mettre, *qu'on renonce-  
 roit à toute équivoque & à toute restriction mentale.* Pourroit-on inférer  
 de-là, que ceux qui exigeoient ce serment, croyoient que, sans cette  
 clause, il auroit été permis de l'éluder par des équivoques & des restric-  
 tions

tions mentales. Je ne crois pas que personne l'osât dire. Et tout ce IV. CL: que cela faisoit voir est, que les Anglois ufoient de cette précaution contre V. P<sup>e</sup>. les Jésuites & ceux qui sont imbus de leurs maximes, dont ils savoient Numéro que la coutume étoit de se jouer des serments les plus solennels par XXXV. ces sortes de déguisements.

C'est ici la même chose. Ni le Pape, ni les Jésuites n'avoueront jamais que la signature pure & simple des Constitutions n'engage point à consentir à la condamnation de Jansénius. Mais si le Pape s'en contente, ce ne sera que dans la créance qu'elle y engage: & si les Jésuites ne s'en contentent pas, ce ne sera que par la crainte que nous n'échappions de leurs mains, en trompant le Pape, & lui présentant une chose qu'il croira, & qu'ils croient aussi nous obliger à condamner sincèrement Jansénius; mais que nous nous ferons persuadés, par des raffinements d'esprit, ne nous y point obliger.

### C O N C L U S I O N.

Je crois donc avoir montré très-évidemment, dans cette réponse, qu'il n'y a rien de plus mal fondé que le fondement qu'on a pris pour autoriser la signature des Constitutions, qui est, que l'usage de l'Eglise ait toujours été que la réception des Conciles œcuméniques, quelque générale qu'elle pût être, n'engageoit jamais à en approuver autre chose que la seule définition de foi.

Je crois aussi avoir détruit une autre maxime, qui est comme le principe de celle-là, qui est, que l'Eglise n'ait jamais prétendu qu'on dût consentir intérieurement aux jugements qu'elle rend touchant les causes personnelles; &, enfin, je crois avoir justifié le soin qu'ont eu les Papes de parler dans une exacte sincérité, en évitant toute ambiguïté & toute équivoque, lorsqu'ils se sont trouvés en des occasions semblables à celle où nous sommes maintenant; c'est-à-dire, lorsqu'ils ont sujet d'appréhender que la réception trop générale qu'ils avoient faite d'un Concile, ne donnât lieu de croire qu'ils en auroient approuvé quelque point particulier, qu'ils auroient cru ne devoir pas approuver. Puis donc que nous convenons que nous ne saurions mieux faire que de régler nos pensées & nos paroles sur la conduite que ces Papes & d'autres grands Saints ont tenue en des rencontres pareilles à celle-ci, quel sujet aura-t-on de se plaindre d'une personne, qui, étant pressée de signer les Constitutions, le fera dans ces termes de S. Paulin, Evêque de Treves: *Se in damnationem quinque Propositionum consentire, de Jansenio non probare*, en laissant à Dieu ce qui en pourra arriver, à l'exemple de ce Saint, qu'une sem-

*Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXII.*

N

IV. C<sup>L</sup>. blable restriction fit envoyer en exil, où Dieu acheva de le couronner.  
 V. P<sup>c</sup>. Ou si on desire une plus grande condescendance, que peut-on faire de  
 Numéro mieux que d'imiter les Papes, en disant simplement qu'on ne se départira  
 XXXV. jamais des Constitutions en ce qui regarde la foi, comme ils ont fait tant de fois sur le sujet du Concile de Calcédoine, lorsqu'ils ont eu peur qu'on ne prit occasion, d'une approbation plus générale, de leur imputer qu'ils approuvoient la manière dont la lettre d'Ibas y avoit été reçue : ce qu'ils avoient beaucoup moins sujet de craindre que ceux qui signent la Constitution d'Alexandre VII n'en doivent avoir de s'engager par-là à consentir à la condamnation de Jansénius, qui en est le capital ; au lieu que l'affaire d'Ibas n'étoit qu'un accessoire du Concile de Calcédoine. Cette voie simple & éloignée de tout artifice, a cet avantage, qu'elle ne demande point de subtilité d'esprit pour mettre sa conscience en repos. Chacun voit clair en ce qu'il fait ; & ce seroit un scrupule bien mal fondé, que d'appréhender que Dieu ne nous punit, parce que nous n'aurions pas été assez ingénieux pour trouver des déclarations bien fines & bien adroites qui pussent contenter le monde sans blesser notre conscience.

Pour moi, je suis persuadé qu'un homme de bon sens, & qui va droit à Dieu, ne peut avoir qu'une seule peine dans cette affaire, qui est, de se bien assurer qu'il n'est point obligé de consentir intérieurement à la condamnation de Jansénius ; ce qui dépend de savoir, s'il y a des raisons suffisantes de douter s'il n'est point exempt des erreurs qu'on lui impute : car, s'il y en a, comme il y en a sans doute de très-suffisantes, toutes les autres peines que l'on se forme à plaisir, sont imaginaires, puisqu'elles se résolvent toutes par la chose du monde la plus facile à comprendre, qui est, qu'on n'est point en danger d'offenser Dieu, lorsqu'étant interrogé par l'Eglise, on lui parle sincèrement & selon sa pensée ; sur-tout quand c'est une pensée qu'on a droit d'avoir, & que ni les mensonges, ni les ambiguïtés, ni les équivoques ne sont point des moyens par lesquels Jesus Christ veuille qu'on honore ses Ministres. Je prie Dieu qu'il me fasse vivre & mourir dans cette simplicité, & je lui demande pardon de toutes les choses où j'ai pu m'en départir.

[ Commencé le 7 & fini le 18 Mai à midi 1663. ]



## ÉCRIT DE M. ARNAULD

S U R

## LA FORMULE DE LOUVAIN (a)

[ Imprimé pour la première fois : ]

CE sont deux questions fort différentes, & qu'il ne faut pas confondre, de savoir s'il est permis de se servir de la Formule de Louvain, avec les précautions qu'il y faut apporter, & s'il est à propos de s'en servir. C'est S. Paul qui établit lui-même cette différence par ces paroles: *Omnia mihi licent, sed non omnia expediunt. Omnia mihi licent, sed ego sub nullius redigar potestate*, (1. Cor. VI, 12.) Par où l'on voit en passant, que, s'affervir plus qu'on ne doit, est souvent du nombre des choses qui sont permises, mais qu'il n'est pas à propos de faire.

2 Avril

1663.

Encore donc qu'on eût conclu, qu'on se peut servir de la Formule de Louvain, avec les précautions qu'on a proposées, sans blesser sa conscience, il ne s'ensuivroit pas qu'on se pût faire selon la règle de S. Paul.

Mais, pour juger si on le devoit faire, on peut considérer qu'il y a des choses qui sont d'elles-mêmes d'obligation, & d'autres auxquelles on ne se porte que comme à des moyens utiles pour parvenir à une fin. Quand les choses sont d'elles-mêmes d'obligation, c'est alors seulement que l'on peut dire; *j'ai fait mon devoir, & j'en laisse l'événement à Dieu*.

Mais quand on ne se porte à une chose que comme à un moyen pour parvenir à une fin, ce n'est que par la proportion du moyen avec cette fin, qu'on doit juger si on la doit entreprendre; n'y ayant rien de plus contraire à la droite raison que de faire, par exemple, un remède fâcheux dont on n'a aucune obligation d'user que pour se guérir d'un mal, lorsque, tout considéré, on juge probablement que ce remède pourra plutôt aggraver notre mal que le soulager. Ainsi, personne ne trouve mauvais qu'un Religieux interrompe son sommeil, en se levant au milieu de la nuit, sans s'arrêter à l'incommodité qu'il en reçoit, parce que la Règle l'y

(a) Extrait des Mémoires originaux de M. Hermant, p. 2369 & suiv. Voyez sur cet écrit les Lettres de M. Arnauld à M. Hermant du 28 & 31 Mars, dans la suite du Recueil de ce qui s'est passé dans l'Accommodement, Tome XXI.

IV. C<sup>1</sup>. oblige. Mais si on vouloit porter une autre personne à le faire par médecine, en lui persuadant qu'il s'en portera mieux (comme M. de Thou V. P<sup>e</sup>. rapporte qu'avoit toujours fait le Président Raconet) je crois qu'il ne Numéro XXXVI. feroit pas sage de l'entreprendre par ce motif, s'il jugeoit que cela pourroit plutôt nuire que servir à sa santé. Il est donc clair que cette question, si, étant permis de se servir de la Formule de Louvain, il est à propos de le faire, dépend d'une autre; qui est, de savoir, si on est obligé, par la nature des choses mêmes, de faire quelque acte positif pour témoigner son respect envers les Constitutions des Papes, lors même que l'on juge que la vérité & la justice y sont blessées; ou si on ne regarde cet acte de soumission que comme un moyen utile pour arriver à la paix. Si le premier étoit certain, on seroit bien fondé à dire: ayant fait ce que j'ai dû, je ne me mets pas en peine des suites.

Mais si on ne regarde cet Acte de soumission que comme n'étant point d'obligation par soi-même, mais seulement comme étant utile pour avoir la paix, il est certain qu'on ne doit employer ce moyen qu'autant qu'on juge raisonnablement qu'il servira pour l'avoir; & ce seroit une très-grande imprudence de l'employer, si l'on a sujet de croire qu'il y nuira plutôt que d'y servir.

Ainsi, la première chose qu'il faut examiner est, si cet Acte positif de soumission & de respect envers des Constitutions où l'on croit que la vérité est blessée, est d'obligation par soi-même? Et c'est ce que je ne crois pas.

1°. Parce que toute obligation est fondée sur quelque loi. Or on ne sauroit montrer aucune loi de l'Eglise, qui oblige des particuliers à témoigner, par des Actes positifs, leur respect envers des Constitutions du Pape, sur-tout lorsqu'ils seroient persuadés que la justice y seroit blessée.

2°. On ne sauroit apporter aucun exemple de Saint, qui ait donné de semblables Actes de soumission & de respect pour des Décrets de l'Eglise qu'il eût crus injustes.

3°. Ce qui a été dit par un de nos amis, en des termes qui peuvent avoir été trop durs, eu égard à la délicatesse des Laïques, devant qui il parloit, n'est pas mal fondé: qu'on doit respect à l'autorité, lors même qu'elle s'écarte en quelque chose de la vérité & de la justice: mais qu'on ne doit point proprement de respect aux Décrets dans lesquels elle s'écarte.

4°. Pour ne point disputer du mot, si on veut dire, que c'est rendre respect à ces Décrets, que d'en rendre à l'autorité, par la manière respectueuse dont on doit agir envers elle dans ces rencontres, au moins est-il certain, que ce respect ne consiste qu'à ne la point contredire; &

encore avec cette condition, marquée par Gerson; *nisi sit error intolerabilis*. Or, sans examiner si cette condition n'a point de lieu en cette rencontre, on ne peut ignorer qu'il n'y ait une extrême différence entre ne pas contredire une personne, & s'obliger solennellement par écrit, & par une espèce de serment, non seulement de ne la point contredire, mais aussi de respecter ce qu'elle a fait, quoiqu'on le juge préjudiciable à la vérité & à la justice. Et par conséquent, c'est sans raison qu'on passe insensiblement d'une obligation à l'autre.

5°. Il n'y a point de Père qui ait porté plus loin la tolérance qu'on doit avoir pour ne point troubler la paix; que S. Augustin: & cependant il enseigne, que, pour n'être point souillé des péchés de ceux dans la communion desquels on vit, il bon s'abstenir de ne les point imiter, mais qu'on doit les improuver; & non seulement les improuver, mais même être disposé à les reprendre, quand on le peut sans troubler la paix & sans faire schisme: *Parum est malorum factu non facere; nisi displiceant; parum est ut displiceant, nisi redarguantur*; contra Partien. L. 2. cap. 21. Il faut donc improuver le mal partout où il se trouve, & être prêt de le reprendre dans les rencontres: à quoi il n'y auroit rien de plus contraire, que des Actes positifs, par lesquels non seulement on s'obligeroit à se taire pour jamais, de ce qui blesseroit la justice, mais on s'asserviroit même à y rendre des témoignages de respect.

6°. Quoi qu'il en soit, c'est tout au plus, si l'on est obligé de se taire. Et pour se taire, il n'est pas nécessaire de parler; y ayant même quelque forte de contradiction à me vouloir faire parler de ce dont vous dites que je dois me taire; & vous devant suffire que je ne dise point mon sentiment, de ce que, selon ma lumière, Dieu m'oblige d'improuver; puisque si vous me forcez de le dire, la sincérité chrétienne m'obligera de ne vous point déguiser ce que j'en pense; afin qu'on ne croie pas que j'aie consenti à ce qui me paroît mal: ce qui seroit y prendre part, selon Saint Augustin.

Tout cela prouve, ce me semble, clairement, qu'il n'y a aucune obligation par soi-même, de donner des Actes positifs de soumission & de respect envers des Constitutions que l'on juge avoir blessé la vérité, & que c'est beaucoup si cela peut être mis au nombre des choses permises; & encore ce ne peut être que de celles dont parle S. Thomas, qui ne sont pas tout-à-fait indifférentes; mais qui penchent plus du côté du mal, & qui ont besoin de beaucoup de circonstances pour être rectifiées.

Or cela étant, cet Acte positif de respect qu'on nous demande n'étant point d'obligation par soi-même, & étant même contraire à la discipline de l'Eglise, & d'une périlleuse conséquence, on ne s'y doit porter que comme à un moyen nécessaire ou utile pour avoir la paix.

IV. CE. — D'où il s'ensuit, qu'on ne peut pas dire en cette rencontre ; *J'ai satisfait à mon obligation ; j'en laisse le succès à Dieu* ; mais que la prudence humaine & chrétienne veut, qu'on n'emploie ce moyen qu'autant qu'on juge raisonnablement qu'il peut servir à la paix, & qu'on ne l'emploie point, si on juge raisonnablement qu'il y pourra plutôt nuire que servir. Or il ne semble, que si nous voulons considérer l'état des choses, nous jugerons sans peine, qu'il n'y a nulle apparence de croire que ce moyen puisse réussir.

1°. Nous n'avons pas dessein de tromper le Pape, & de lui cacher tellement notre intention, qu'il juge que c'est tout de bon que nous consentons à la condamnation de Jansénius. Nous reconnaissons, au contraire, qu'il est de la bonne foi & de la sincérité, de lui faire entendre, quoique d'une manière fort respectueuse & un peu couverte, quelle est notre disposition sur ce point. Or nous ne devons pas croire, que le Pape soit si aveugle qu'il ne puisse voir, que, s'il nous accorde ce que nous lui demandons, il rend sa Constitution inutile : il remet les choses au même état où elles étoient depuis la Constitution d'Innocent X, avant les Assemblées du Louvre ; il perd le fruit de toutes les peines qu'il a prises, pour faire que tout le monde acquiesçât au jugement qu'il a rendu contre Jansénius ; il ruine tout ce qui a été fait pendant près de dix ans dans les Assemblées du Clergé ; il se condamne lui-même d'injustice dans le traitement qu'il a fait aux Grands Vicaires de Paris, pour avoir voulu ôter par leur Mandement, l'obligation de croire à l'égard du fait ; & il souffre enfin que quelques particuliers, sans appui & sans crédit, lui donnent la loi, en ne lui proposant point d'autres conditions pour rentrer dans ses bonnes grâces, que celles qu'ils ont offertes tant de fois, & qui ont toujours été refusées : le Nonce même s'étant fait un mérite de les avoir rejetées, & de ne s'être pas laissé surprendre à cette illusion des Jansénistes. En vérité nous sommes bien simples, si nous croyons avoir assez de considération dans le monde pour obtenir du Pape, par une simple lettre, des choses qui lui paroissent si contraires à ses intérêts & à son honneur.

2°. Nous n'avons que trop reconnu, que les Jésuites sont aussi envenimés contre nous qu'ils l'aient jamais été ; & il est au moins fort douteux s'ils ont jamais désiré sincèrement la paix. Mais il est très-certain que leur orgueil ne pourroit souffrir, que nous l'eussions sans leur participation, comme ils s'en sont expliqués dans leur première rupture. Or pouvons-nous douter qu'ils manquaient de moyens pour traverser une affaire par laquelle il est facile d'irriter le Pape, & de le piquer d'honneur, en lui représentant tout ce que nous venons de dire ; mais

d'une manière plus aigre, & en y ajoutant que toutes les peines qu'ils ont prises pour établir l'autorité du S. S. & en faire valoir les Constitutions sont bien mal récompensées, si S. S. souffre qu'on rétablisse leurs avantages, par une illusion dont on s'est tant de fois moqué, & dont ils ne manqueroient pas d'avertir le Pape, quand même nous aurions voulu le surprendre, & lui cacher notre pensée. IV. Cxj  
V. P<sup>e</sup>  
Numéro  
XXXV.

3°. La cabale des dévots, & les Molinistes de la Faculté, qui ont de très-grandes intrigues à la Cour de Rome, ne manqueroient pas d'y employer tout ce qu'ils y ont de pouvoir, pour faire rejeter par le Pape, tout ce que nous lui aurions offert; étant, comme on fait qu'ils sont, tout-à-fait déchaînés contre cet accommodement. Or ne seroit-ce pas nous flatter ridiculement, que de croire qu'ils auroient moins de crédit pour porter le Pape à ne se point démentir, & à ne point souffrir qu'on anéantisse sa Constitution, par une soumission qui n'est que des lèvres & non point du cœur, que nous n'en aurions pour le faire relâcher en notre faveur de tous les avantages qu'il croit avoir tirés du zèle du Roi & des Evêques de France, pour faire rendre, par tout le monde une déférence entière à sa Constitution?

4°. Comme nous ne traitons depuis quelque temps, qu'avec des Prélats qui sont persuadés qu'on n'a pas droit d'exiger de nous la créance du fait, nous nous imaginons facilement que cela paroît aussi juste au reste du monde, & que le Pape même n'est pas éloigné de ce sentiment. Mais c'est en quoi sans doute, nous nous trompons beaucoup. Car, outre que notre prétention en cela a été extrêmement combattue, non seulement par les Jésuites, mais par les livres du P. Amelote, du Feuillant, d'Abely, de Marandé, qui sont tous lus à Rome, où l'on ne voit aucun des nôtres, il est certain que feu M. de Toulouse y étoit merveilleusement estimé, & qu'on l'y regardoit comme un des plus savants hommes de l'Eglise, des plus grands Théologiens, & des plus zélés protecteurs du S. S. contre la nouvelle hérésie du Jansénisme. Les éloges qui lui ont été donnés sur le sujet de ses Bulles, & depuis sa mort, & qui sont rapportés dans un abrégé de sa vie, justifient la grande opinion qu'on avoit de lui, & ainsi on ne peut douter, que ce qu'il envoyoit à Rome sur ces affaires, non seulement de sa part, mais de la part du Roi & de tous les Evêques qui se trouvoient à la Cour, n'y fût d'un très-grand poids, & ne fût une très-grande impression sur l'esprit du Pape. Or nous avons de Brochard un brouillon qu'il dressa sur le sujet du premier Mandement des Grands Vicaires de Paris, & qui fut adressé au Pape par un Courrier exprès; & il ne faut que le lire pour y reconnoître, qu'il y représente ce qu'avoient voulu faire les Grands Vicaires par un petit mot, qui étoit de ne point engager ceux



IV. C. L. qui signoient le Formaliste à la créance du fait, *comme une illusion, qui*  
 V. P.<sup>e</sup> *faisoit triompher l'hérésie du Jansénisme, contre la vraie foi, comme une ac-*  
 Numéro *tion qui avoit fait frémir tous les bons Catholiques, & avoit ému leur in-*  
 XXXVI. *ignation contre un si grand scandale; comme une chicane qui déroge entiè-*  
*rement à l'intention des Papes dans leurs Constitutions, par des distinctions,*  
*inventées pour maintenir dans sa force l'hérésie condamnée.* Ce qu'il prouve  
 ensuite par beaucoup de raisons très-peu solides, mais qui ne laissent pas  
 d'éblouir des personnes aussi peu éclairées qu'on l'est à Rome sur ces ma-  
 tières; & qui sont même assez sophistiques pour embarrasser de bons es-  
 prits; qui ne se feroient pas appliqués à démêler ces chicaneries. Et comme  
 tout cela flattoit la passion qu'a le Pape, de faire valoir ses Décisions, il  
 y a grand sujet de croire qu'on en est demeuré persuadé. Sur quoi donc  
 pourroit être fondée l'espérance qu'on auroit, qu'une chose dont on lui a  
 donné jusqu'ici tant d'aversión, & que tous ceux qui se sont bien mis dans  
 son esprit, par le zèle qu'ils ont témoigné à maintenir sa Constitution,  
 lui ont décriée comme méchante, lui paroitroit tout d'un coup, lui étant  
 proposée par des personnes qu'on lui a rendu très-odieuses, comme très-  
 juste & très-légitime?

5°. Il peut y avoir quelques Théologiens à Rome, qui ne sont pas  
 entrés dans toutes les extravagances des Jésuites sur ce sujet. Mais il n'y  
 en a point, au moins de ceux qui osent se déclarer, qui ne croient qu'il  
 est clair & évident que les Propositions sont dans Jansénius, & que ce  
 n'est que par opiniâtreté, & par un engagement d'honneur qu'on ne le  
 veut pas avouer. On en peut juger par la lettre du P. Hilarion, au Père  
 de la Mirandé sur mon sujet (b). Car, quoique cet Abbé soit un des plus  
 raisonnables Théologiens de Rome, & des plus attachés à la doctrine de  
 S. Augustin, il ne laisse pas de dire dans cette lettre, que j'ai trop de lu-  
 mière pour ne pas voir, plus clair que le jour, que les Propositions sont  
 de Jansénius; mais que ce qui m'empêche de l'avouer est, que je me suis  
 depuis long-temps engagé à défendre cet Auteur, & que j'ai honte de  
 reculer en arrière, & de donner cet avantage à mes ennemis. Si ceux  
 qui paroissent nous être les plus favorables, & qui s'offrent de nous servir  
 auprès du Pape, parlent de la sorte, que peuvent faire les autres? Qui  
 trouverons nous donc qui veuille appuyer notre prétention, ou plutôt  
 qui ne regarde comme une effronterie de faire des soumissions au Pape, que  
 nous prétendons ne nous point engager à croire ce qu'il a si solennellement  
 décidé, & ce qu'on s'imagine en ce pays-là être plus clair que le jour?  
 6°. On

(b) Cette Lettre est du 29 Octobre 1661, on la trouve dans le Tome I. des Lettres de  
 M. Arnauld, p. 280.

6°. On dit que le Pape se lasse de ces contestations. Mais c'est ce qui IV. CL. feroit davantage paroître notre imprudence; car cette lassitude ne peut V. P<sup>e</sup>. aller qu'à ne rien faire de nouveau, & à laisser assoupir les choses, sans les vouloir réveiller. Ne seroit-ce donc pas une grande indiscretion, que de les réveiller nous-mêmes, & l'obliger de parler, lorsqu'il est disposé à se taire; qui est le meilleur état où nous puissions être? Et c'est le grand tort que nous a fait ce traité, de nous avoir ravi un temps de calme qui nous étoit si avantageux, & d'avoir renouvelé des contestations qu'il falloit laisser dormir, afin que le monde s'accoutumât peu à peu à les regarder comme assoupies. N'avons-nous pas assez d'expérience, que tout ce qui vient de Rome n'est favorable qu'à nos ennemis, & que le meilleur pour nous est qu'on nous y oublie, & qu'on n'y parle point de nous? Numéro XXXVI.

C'est l'usage que nous devons faire de la lassitude du Pape, s'il est vrai qu'il est las de ces disputes, & appréhender ce proverbe rapporté par S. Jérôme: *Bos lassus fortius figit pedem.*

7°. La lettre qu'on enverroient au Pape ne pourroit être signée que de dix ou douze personnes. Or il n'y auroit rien qui nous rendit plus méprisables à Rome, & qui donnât plus de prise aux Jésuites sur nous, en faisant voir combien ce qu'on appelle ce parti du Jansénisme est une chose misérable & facile à étouffer. Ce seroit bien justifier ce qui a été dit par les Evêques, dans les Assemblées du Louvre, qu'il n'y avoit qu'un petit nombre de Clercs, qui excitoient toutes ces disputes: *Clerici numero pauci.* Et qu'en pourroient-ils conclure, sinon, que ce seroit une chose bien honteuse au Pape, de changer de conduite pour une poignée de gens sans faveur & sans appui, en les déchargeant de l'obligation de croire ce qu'il leur plaît de ne pas croire, & ce que toute l'Eglise croit? Ne donnerions-nous pas sujet qu'on nous dit ces paroles d'un ancien Romain: *Quin continetis vocem, indicem stultitia vestra, testem paucitatis?*

8°. Engager des personnes à signer cette lettre, sans leur pouvoir donner aucune assurance qu'elle seroit bien reçue à Rome, qu'est-ce autre chose que de les engager à des persécutions personnelles, si elle y étoit mal reçue; comme il y a bien plus d'apparence qu'elle le seroit? On leur peut demander d'autres choses que les Jésuites sauroient bien qu'ils ne seroient pas résolus d'accorder, & les menacer des Censures Ecclésiastiques s'ils les refusoient. On peut demander ensuite leur proscription au Roi, comme de rebelles déclarés. On peut les suspendre & les excommunier *nominatim*, & les réduire ainsi en état de ne point approcher de l'Autel, ou de ne le faire qu'avec scrupule, parce que la sentence du

*Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXII.*

O

IV. CL. Pape est à craindre, quoique injuste ; & ils pourroient même être réduits ;  
 V. P<sup>e</sup>. si cela étoit, à mourir sans Sacraments. Si on étoit résolu ; comme est  
 Numéro la plupart du monde, de suivre aveuglément tout ce que le Pape or-  
 XXXVI. donneroît, on pourroit n'avoir point d'égard à tous ces dangers ; parce  
 qu'on auroit un moyen de les éviter : mais je ne crois pas qu'il y en ait  
 parmi nous qui soient dans cette disposition ; & pour moi, j'avoue que  
 je n'y suis pas.

C'est pourquoi, s'expose qui voudra à toutes les persécutions que les  
 Jésuites peuvent susciter contre ceux qui auroient signé cette lettre ; pour  
 moi, je ne sens point que Dieu me donne la volonté de m'y exposer.  
 Je me trouve disposé, par sa grace, de souffrir tous les maux qu'il lui  
 plaira de m'envoyer ; mais je ne crois point être obligé d'en attirer sur  
 moi par une conduite qui me paroîtroit imprudente. C'est la raison qui  
 m'a empêché d'écrire au P. Hilarion, qui promettoit de me servir au-  
 près du Pape, quelques instances qu'on m'en ait faites ; parce que, dans  
 l'état où nous sommes, j'ai toujours cru qu'il y avoit plus de mal à  
 craindre pour nous que de bien à espérer en de semblables engagements ;  
 n'y ayant rien de plus embarrassant & de plus fâcheux que de se com-  
 mettre avec ceux qui ont autorité de nous commander, lorsque nous  
 avons lieu d'appréhender qu'ils ne nous commandent des choses aux-  
 quelles nous ne pourrions pas obéir en conscience. Il me semble que  
 c'est tenter Dieu, que de faire des avances que tant de raisons nous  
 doivent faire juger ne pouvoir être qu'inutiles, & que tant d'expériences  
 nous ont fait voir l'avoir été jusqu'ici. C'a été notre pensée dès le  
 commencement de cette affaire ; & je me souviens que, sur ce qu'il étoit  
 dit dans le *Projet* envoyé de Languedoc, qu'on écriroit au Pape, quoi-  
 qu'on supposât qu'on ne le feroit que quand on seroit d'accord ici, on  
 y trouva d'extrêmes dangers. C'est bien pis de le faire sans être d'accord.  
 Pourquoi donc n'en juge-t-on pas comme alors, puisque même on a  
 reconnu qu'il n'y a que des traverses à attendre des Jésuites, que l'on  
 supposoit alors desirer la paix de très-bonne foi ? Les difficultés qu'on a  
 trouvées dans les autres voies ne diminuent pas le péril de celle-ci,  
 & sont seulement voir qu'on a eu raison de juger l'affaire impossible, si  
 on s'attachoit à la question de fait. Dieu a ses temps de faire les choses :  
 il paroît que celui-ci n'est pas encore venu, & que tous nos empresse-  
 ments n'y avanceront rien. C'est peut-être sa volonté que nous mourions  
 dans l'oppression ; il s'y faut résoudre, & nous estimer heureux s'il nous  
 juge dignes de souffrir quelque chose pour sa grace. Mais je sais que  
 ceux de qui ce Mémoire pourra être vu y sont bien mieux disposés que

moi, & que, s'ils sont plus faciles à recevoir des propositions d'accom- IV. C L.  
modement, c'est qu'ils espèrent plus de la bonté de Dieu, & que je V. P.  
crains davantage de l'injustice des hommes. J'espère néanmoins que, Numéro  
quand ils auront considéré ces raisons avec attention, ils en feront per- XXXVI  
suadés; & que, comme nous ne devons pas attendre de Dieu des mi-  
racles, mais nous conduire selon les lumières de la prudence chrétienne,  
ils avoueront, qu'à moins d'être Prophète, il n'y a aucune apparence de  
s'imaginer, qu'ayant auprès du Pape des ennemis aussi puissants que nous  
en avons, nous le trouvions disposé à nous accorder une chose qu'on lui a  
toujours fait considérer comme la ruine de sa Constitution, & comme une  
illusion qui feroit triompher l'hérésie du Jansénisme: car c'est l'idée qu'on  
lui a donnée de ceux, qui, dans le fait de Jansénius, veulent séparer le  
respect de la créance.

Depuis avoir écrit tout ceci, je me suis souvenu d'une chose qui est  
dans la dernière Constitution, à laquelle je ne sais si nous faisons bien  
de n'avoir aucun égard; c'est que nous y sommes traités d'*enfants d'ini-*  
*quité, qui veulent renverser la foi, en renouvelant les hérésies condamnées*  
*par Innocent X.* C'est moi qui suis le vrai juge de la vérité ou de la  
fausseté de ce fait: car, pour Jansénius, on peut dire que je me trompe,  
& que je l'explique contre son intention; mais mon intention ne peut  
être mieux connue à personne qu'à moi-même: & ainsi, étant très-assuré  
que je n'ai point voulu ruiner la foi, ni renouveler les hérésies con-  
damnées, je suis aussi très-assuré qu'on a imposé au Pape, & que la Con-  
stitution contient une calomnie contre moi, en une matière très-impor-  
tante. Et cela étant, je ne puis comprendre comment, la loi naturelle  
m'obligeant de conserver mon honneur, qui, selon S. Augustin, doit  
être plus cher à un Ecclésiastique que sa propre vie, je puis m'obliger  
en même temps de déclarer, par des actes positifs, que j'ai un très-grand  
respect pour une Constitution où je me trouve si étrangement calomnié.  
Je suis bien certain que le bienheureux Cardinal d'Arles n'auroit jamais  
voulu donner la paix à l'Eglise, si elle lui avoit été proposée sous cette  
condition, de témoigner un grand respect pour les Bulles d'Eugene IV,  
où il est traité d'*enfant d'iniquité & de fils de perdition*, pour avoir con-  
tinué le Concile de Basle contre la défense de ce Pape, & l'avoir ensuite  
déposé du Pontificat, & fait un autre Pape en sa place. C'est une nou-  
velle sorte d'humilité, que je ne vois point avoir été pratiquée par les  
Saints, de respecter les fautes palpables & visibles de ses Supérieurs, &  
de ne se pas contenter de les tolérer. Pour moi, grâces à Dieu, j'ai la  
conscience assez tendre, & je ne suis pas exempt de peines & d'inquié-  
tudes.

IV. C. L. des , dans l'appréhension que j'ai de déplaire à Dieu , lors même que je  
 V. P<sup>e</sup>. tâche de lui plaire. Mais je vous avoue, que je n'ai point de scrupule sur  
 Numéro cela , & que j'en ai beaucoup plus d'avoir été trop complaisant , pour  
 XXXVI. me rendre à l'avis de mes amis , en des choses qui me paroissent peu  
 conformes à la sincérité chrétienne ; que de n'y avoir pas assez déferé.  
 Si en cela je suis aveuglé, je prie Dieu qu'il éclaire mes ténèbres ; mais  
 cependant je ne puis ni ne dois agir que selon les mouvements de ma  
 conscience.

---

LES JUSTES PLAINTES  
DES THÉOLOGIEENS  
CONTRE

IV. CL.  
V. P.  
Numéro  
XXXVII

LA DÉLIBÉRATION D'UNE ASSEMBLÉE

Tenue à Paris le deuxième d'Octobre 1663 ;

*Et la Défense des Evêques improbateurs du Formulaire, contre l'entreprise  
de cette même Assemblée. (a)*

---

AVIS AU LECTEUR.

*La copie manuscrite de la délibération de l'Assemblée tenue à Paris le 2 Octobre 1663, ayant couru dans Paris, & ayant été envoyée dans les Provinces plus de trois semaines avant qu'elle ait paru imprimée, ç'a été sur cette copie manuscrite que cette défense a été faite d'abord. C'est pourquoi on s'est contenté d'y faire quelques changements & quelques additions, pour la rendre plus conforme à la délibération imprimée ; mais on n'a pas voulu entreprendre d'y examiner à fond la Lettre circulaire, tant pour ne pas différer si long-temps la publication de cette défense, que pour ne la pas trop grossir, en y insérant la réfutation d'une pièce qui mérite seule une réponse particulière.*

MESSEIGNEURS,

**Q**Uand je ne ferois que vous adresser les plaintes de plusieurs Théologiens, qui se croient injustement traités par votre Assemblée, ce ne seroit pas une raison suffisante pour m'accuser de manquer au respect qui vous est dû, que d'alléguer simplement l'éminence du rang que vous tenez dans l'Eglise, au dessus de celui des Prêtres & des Docteurs particuliers. C'est, Messieurs, une conséquence très-juste, que de dire : nous sommes Evêques ; il nous est donc défendu de dominer dans le

(a) [Donnée sur l'Edition de 1663. Voyez la Préface histor. §. XXII. N°. I.]

IV. CL. Clergé, & de traiter avec empire les Prêtres, que les Conciles nous  
 V. P<sup>e</sup>. ordonnent de regarder comme nos collègues & comme nos frères. Mais  
 Numéro ce seroit peu connoître la nature de ce ministère évangélique, qui est  
 XXXVII. tout de charité, que de s'imaginer qu'en qualité d'Evêques, vous ayiez  
 droit de frapper indifféremment ceux qui vous sont inférieurs, sans qu'il  
 leur soit permis de s'en plaindre: qu'il vous soit permis de les assujettir  
 par la force, sans les éclairer par la raison; & que vous puissiez juste-  
 ment condamner, sans examiner ceux qui prendroient la liberté de vous  
 faire des plaintes de la manière dont il vous plaît de les traiter. C'est,  
 Messieurs, ce qu'on pourroit vous représenter avec justice, quand  
 votre délibération ne seroit injurieuse qu'à de simples Théologiens. Mais  
 nous ne sommes pas en ces termes. Vous n'avez pas entrepris de do-  
 miner simplement sur la conscience des simples fideles, & sur celle des  
 Ecclésiastiques qui vous sont soumis: vous avez voulu même dominer  
 sur vos confreres, qui vous sont égaux en toute manière. Vous n'ignorez  
 pas que cette déclaration (b) que vous condamnez comme captieuse, &  
 comme *cachante* une hérésie, a été jugée par M. l'Evêque de Comminges  
 très-suffisante, très-claire, & très-éloignée de tout soupçon d'hérésie.  
 Vous savez aussi que le Formulaire que vous autorisez de nouveau, sans  
 avoir voulu seulement prendre la peine d'en délibérer, a été improuvé  
 par des Evêques qui ne sont pas seulement vénérables par leur ca-  
 ractère, mais qui édifient toute la France par l'exemple de leur piété.  
 Vous entreprenez, sans autorité, & contre toutes les règles de l'Eglise,  
 de leur imposer un nouveau joug, & de leur prescrire de nouvelles  
 loix; & vous les traitez d'une manière qui seroit illégitime dans ceux  
 même que Dieu a établis au dessus d'eux; puisque vous ne daignez pas  
 seulement satisfaire aux raisons très-fortes qu'ils ont proposées contre  
 ce Formulaire: ce qui est un devoir dont les Supérieurs légitimes ne se  
 peuvent dispenser. Ce seroit donc en vain, Messieurs, que vous al-  
 léguez votre qualité; puisque l'on défend, contre votre délibération  
 des personnes qui sont de la même qualité que vous, & qui sont en  
 plus grand nombre que vous. Car votre délibération n'est pas seulement  
 improuvée de ceux qui se sont déclarés expressément contre le Formu-  
 laire; mais aussi de la plus grande partie de ceux qui l'ont fait signer,  
 & qui se sont crus obligés en conscience de recevoir des restrictions  
 beaucoup plus expresses que celles de cette déclaration, que vous avez  
 jugée captieuse. Ce sont tous ces Prélats que j'entends de défendre;  
 ou plutôt, ce sont tous les autres Evêques de France; n'y en ayant aucun

(b) [Déclaration du 24 Sept. 1663, signée par MM. de Lalane & Girard, rapportée ci-  
 après. Append. Litt. D.]

qui ne soit persuadé qu'on n'a pas droit d'exiger des Théologiens la IV. Cl. confession d'un fait non révélé, & que l'on ne les peut traiter d'hérétiques V. P<sup>e</sup>. sur ce sujet.

Numéro  
XXXVII

Je puis dire même avec vérité, que je vous défends vous-mêmes contre vous-mêmes; puisque non seulement les principaux de votre Assemblée n'ont pas été de l'avis de la délibération, mais qu'il n'y en a même aucun d'entre vous qui en voulût soutenir les principes; comme je le ferai voir. Je défends donc, Messieurs, vos sentiments véritables, contre des sentiments étrangers que les Jésuites ont fait autoriser de votre nom: & ainsi vous ne devez pas trouver étrange si je le fais avec liberté, puisque je défends dans la vérité la cause de toute l'Eglise de France, contre une opinion particulière des Jésuites.

## ARTICLE PREMIER.

*Du premier reproche contre la Déclaration présentée au Roi: qu'elle est captieuse. Qu'il n'y a rien au contraire de plus captieux que la manière dont on propose cette accusation.*

N'étant pas assez bien instruit de ce qui s'est passé dans le particulier de votre Assemblée, je n'y attacherai point les plaintes que les Théologiens peuvent faire de votre délibération: ceux qui en seront mieux informés en pourront parler. Pour moi je ne m'arrêterai qu'à ce qui en a paru dans le public; & je commencerai, Messieurs, par le jugement que vous avez fait d'une déclaration présentée au Roi par un Evêque, qui la jugea très-suffisante; dont vous parlez dans les mêmes termes que si c'étoit la confession de foi du plus dangereux hérétique qui fût jamais.

On peut réduire ce que vous en dites à trois reproches.

Le premier est, *qu'elle est captieuse* (c). Le second, *qu'elle est cachante l'hérésie de Jansénius*: ce sont vos termes. Et le troisième, *qu'elle détruit finement l'uniformité du Formulaire*. C'est ce que portoient, quant à ce dernier, les copies de votre délibération écrites à la main, qui ont couru dans Paris, & qui ont été envoyées dans les Provinces. Mais vous l'avez retranché dans l'imprimé; l'ayant réservé pour la lettre au Pape, où vous dites de cette déclaration; *que les termes en sont captieux*.

(c.) [L'imprimé ajoute: & conçue en termes pleins d'artifice.]



IV. CL. & d'autant plus dangereux, qu'ils détruisent l'uniformité du Formulaire  
V. P. réglé par les Assemblées.

Numéro Ce sont les reproches que l'on fait sous votre nom à une déclaration  
XXXVII. de deux Théologiens, recommandables par leur piété & leur suffisance. Je dis sous votre nom; car il est aisé d'y appercevoir un autre esprit que le vôtre, & ces manières artificieuses de décrier les choses les plus innocentes par des termes injurieux qui ne signifient rien, en découvrent assez les Auteurs.

Et en effet, Messieurs, qu'a-t-on pu trouver à redire à cette déclaration; sinon, qu'étant excessivement respectueuse envers les Constitutions des Papes, on n'y a pas donné des témoignages de créance pour le fait de Jansénius? C'est tout ce que les Jésuites les plus emportés y peuvent reprendre, s'ils ont un peu de sincérité. Or si c'est en cela que cette déclaration leur a paru captieuse, que ne l'a-t-on dit nettement? Et puisqu'ils vouloient que vous eussiez tant d'aversion pour les ambiguïtés, que ne vous portoient-ils à lever celle qui entretient les brouilleries de l'Eglise depuis tant d'années? On vous a dit une infinité de fois, qu'il n'y avoit rien de plus captieux, & de moins digne de gens sinceres, que d'accuser sans cesse des Théologiens de ne pas condamner les cinq Propositions dans le sens de Jansénius, & de ne vouloir jamais développer l'équivoque qui est enfermée dans ces termes *de sens de Jansénius*. Car il n'y a point d'homme d'esprit qui ne juge qu'on peut entendre en deux manières le refus de condamner les Propositions dans le sens de Jansénius. L'une seroit, de ne pas vouloir condamner les dogmes hérétiques que le Pape a cru avoir été enseignés par Jansénius. L'autre, de condamner ces dogmes, mais en refusant d'avouer que Jansénius les ait enseignés.

Dans les la, bonne foi de ne pas tromper le monde par cette équivoque. Que  
difficultés s'ils l'entendoient en la première manière, c'étoit une calomnie de dire  
présentées qu'on ne condamnat pas le sens de Jansénius, puisqu'il n'y avoit per-  
à l'Assem- sonne qui ne condamnat les dogmes que l'on entend sous ces mots;  
blée. & que s'ils l'entendent en la seconde, il étoit vrai qu'il y avoit des  
personnes qui ne condamnoient pas le sens de Jansénius, parce qu'ils  
étoient persuadés que ce Prélat n'avoit point enseigné les erreurs qu'on  
lui imputoit; mais que c'étoit une hérésie que de prétendre que per-  
sonne pût être hérétique sur ce sujet.

Comment donc, Messieurs, n'avez-vous point appréhendé qu'on ne trouvât que votre accusation est elle-même très-captieuse, lorsque vous dites, que la dite déclaration n'est dressée que pour éviter de rejeter &  
condamner

condamner sincèrement les cinq Propositions extraites du livre de Jansénius, IV. Cl. dans le sens de cet Auteur? Est-ce que vous pensez qu'on ne démêlera V. P. pas ce que les Jésuites veulent toujours que vous embrouilliez? Vous ne sauriez l'empêcher. On fera voir, malgré qu'ils en aient, qu'il ne s'agit en tout ceci que d'un pur fait. Et ainsi, au nom de Dieu, guérissez les scrupules de nos consciences; & si vous voulez que nous suivions vos ordres, marquez au moins plus précisément ce que vous desirez de nous. Est-ce que nous devons nous gêner à croire des faits non révélés de Dieu, contre notre propre lumière, ou contre de très-puissants motifs, qui nous les rendent au moins douteux, à cause seulement que le Pape les a décidés? C'est ce que l'on n'ose dire, parce qu'il n'y a point de Théologien raisonnable qui ne condamnât ce procédé comme une véritable tyrannie. Est-ce que ne les croyant pas, & n'étant point obligés de les croire, nous sommes néanmoins obligés de parler comme si nous les croyions? C'est ce qu'on n'ose dire encore, parce que, ce seroit non seulement permettre le mensonge, mais le commander, & changer en dissimulation & hypocrisie, ce qu'il doit y avoir de plus saint dans l'Eglise, qui sont les Professions de foi. Que voulez-vous donc que je fasse? Dois-je une créance intérieure à ce fait, lorsque j'ai de grands sujets d'en douter, que personne ne m'éclaircit? Non. Dois-je donner des témoignages extérieurs que j'ai cette créance, lorsque je ne l'ai point en effet? Encore moins. Que peut-il donc y avoir de captieux dans une déclaration à laquelle il ne manque que des paroles qui marquent clairement cette créance; c'est-à-dire, à laquelle il ne manque rien de ce qu'on peut demander légitimement, & qui pèche plus par excès que par défaut; puisque les plus éclairés d'entre vous reconnoissent qu'on n'a point de droit, ni d'exiger la créance de ces sortes de faits de ceux qui en doutent, parce que ce ne sont point des choses qu'on puisse faire croire par la seule autorité; ni d'en exiger des témoignages quand on ne les a pas, parce que Dieu nous défend de mentir, il n'y a point de puissance sur la terre qui nous y puisse obliger.



IV. CL.

V. P<sup>e</sup>.

Numéro

XXXVII.

## A R T I C L E II.

*Du second reproche contre la déclaration ; qu'elle est cachante une hérésie. Qu'il ne peut être fondé que sur une calomnie visible, ou sur l'hérésie soutenue par les Jésuites dans le College de Clermont. Pourquoi l'on parle toujours de l'hérésie de Jansénius, sans vouloir dire ce que c'est.*

**L**E second reproche contre la déclaration, est, *qu'elle est cachante l'hérésie de Jansénius.* Mais qu'y a-t-il encore, Messieurs, de plus captieux que cette manière de flétrir ce qu'on ne peut légitimement condamner ? Afin que nous pussions comprendre comment cette déclaration *est cachante une hérésie*, il faudroit que nous fussions quelle est cette hérésie. Et c'est ce qu'on n'a garde de nous dire, parce qu'on ne le pourroit faire qu'il ne parût, ou que cette accusation est une manifeste calomnie, ou que les Jésuites qui la proposent, ne le font que parce qu'ils sont eux-mêmes engagés dans une opinion hérétique.

Car si on entend par l'hérésie cachée dans cette déclaration, les dogmes hérétiques des cinq Propositions, avec quelle conscience a-t-on pu dire que cette déclaration *est cachante une hérésie* qui y est si nettement & si clairement condamnée ; ne se pouvant rien désirer de plus formel que ces termes : *Nous déclarons, que nous condamnons & rejetons sincèrement les cinq Propositions condamnées par nos Saints Peres les Papes Innocent X & Alexandre VII, & que nous ne voulons jamais soutenir ces mêmes Propositions, sous prétexte de quelque sens & de quelque interprétation que ce soit.*

Mais si on entend par cette hérésie de Jansénius, cachée dans cette déclaration, le seul refus de reconnoître que ces Propositions condamnées, aient été enseignées par M. l'Evêque d'Ypres, on ne craint point de dire que c'est ce qui ne peut être pris pour une hérésie, que par ceux qui ont osé soutenir, à la vue de toute la France, cette horrible impiété ; que ce qui n'est appuyé que sur la parole d'un homme, & non sur la révélation de Dieu, peut être cru de foi divine.

Oui, Messieurs, on le déclare hautement, & on ne craint point en cela de vous blesser, parce qu'on croit ne rien dire qui ne soit dans votre aveu, & dans votre approbation. C'est une hérésie que de prétendre qu'on soit hérétique, pour nier ou douter que des Propositions soient dans un livre, ou pour ne vouloir pas reconnoître qu'une erreur que l'on rejette, ait été enseignée par un Auteur Catholique. Et

cette hérésie est d'autant plus pernicieuse, qu'elle ne ruine pas seulement IV. CL. un article particulier de la foi, mais toute la foi; parce qu'elle en ren- V. P<sup>e</sup>. verse le fondement, & qu'étant semblable à l'idolâtrie, qui transféroit Numéro à la créature la gloire due au Créateur, elle transfere à la parole d'un XXXVII homme ce qui n'est dû qu'à la parole de Dieu.

Les Jésuites ont donc pu avoir assez de crédit pour vous faire dire en l'air que cette déclaration tendoit à faire revivre l'hérésie de Jansénius: mais ils ne sauroient vous dire à vous-mêmes quelle est cette hérésie, ne la pouvant mettre ni dans les dogmes condamnés, parce que c'est une fausseté visible de dire que cette déclaration tende à les faire revivre; ni dans le refus de les attribuer à M. d'Ypres, parce que c'est une hérésie manifeste de dire que ce refus en soit une.

En vérité, Messieurs, c'est mettre la patience des Théologiens Catholiques à une bien rude épreuve, que de les traiter depuis tant de temps d'une manière si dure & si inhumaine. On cherche depuis dix ans des sujets de les rendre hérétiques; & parce qu'on n'en peut trouver d'effectifs, on s'en forge d'imaginaires. On se fait un fantôme d'hérésie qui n'a ni dogmes qui la composent, ni sectateurs qui la suivent: elle a seulement un nom, qui est l'hérésie de Jansénius, ou le sens de Jansénius. On n'en fait pas davantage: car ceux qui en parlent sans cesse, font serment de ne point dire en quoi consiste ce sens & cette hérésie. Tout seroit perdu si on l'avoit expliquée. Ce qu'on auroit entendu par ce sens, n'étant suivi de personne, il n'y auroit point de secte, & il faut qu'il y en ait pour l'intérêt des Jésuites. Des Evêques de France des plus recommandables pour leur piété, se sont plaints de ce qu'on laissoit l'Eglise dans cette confusion, & ont demandé, par des lettres publiques & imprimées, qu'on eût à marquer ce qu'on vouloit dire par ce sens de Jansénius. Personne ne se met en peine de les satisfaire, & on continue toujours de parler de cette prétendue hérésie de Jansénius, sans en donner aucune notion distincte & intelligible. Ainsi, Messieurs, ce que l'on peut dire dans la vérité, est, que le Jansénisme est le crime de ceux à qui on ne peut reprocher aucun autre crime; l'hérésie de ceux qui ne soutiennent aucune hérésie; la grande affaire de certains Prélats qui négligent toutes les affaires de leurs Diocèses; l'objet unique du zèle de ceux qui en témoignent si peu pour le salut des âmes qui leur sont commises, & le désordre unique que voient ceux qui n'en voient point tant d'autres dont l'Eglise est affligée. Le monde est assez équitable pour discerner ceux que cette plainte regarde, & pour ne l'appliquer pas à ceux qu'elle ne regarde point.

On vous conjure donc, Messieurs, ou de ne plus parler de cette

IV. C<sup>L</sup>. hérésie, ou de la marquer plus clairement que par un nom qui ne la  
 V. P<sup>e</sup>. fait point comprendre. Autrement vous ne pourrez pas empêcher que  
 Numéro tout le monde ne voie qu'on ne pense pas à maintenir la foi, qui  
 XXXVII. n'est combattue de personne; mais qu'on veut seulement se conserver  
 un prétexte de décrier ceux qu'on a dessein, depuis long-temps, de  
 sacrifier à l'animosité des Jésuites.

Mais outre la confusion que ces termes *d'hérésie de Jansénius* jettent  
 dans l'esprit, ils enferment encore une injustice manifeste, & sur laquelle  
 il eût été à desirer que vous eussiez plus considéré le mérite d'un Evêque  
 qui a été dans ce siècle l'un des plus grands ornements de votre Ordre,  
 par sa suffisance & par sa vertu, que la passion envenimée de ses en-  
 nemis. Car l'intérêt de votre commun caractère vous auroit dû porter  
 à représenter au Pape, que ce Prélat ayant toujours témoigné une si  
 grande soumission au jugement de l'Eglise, quand il y auroit des er-  
 reurs dans son livre, il seroit aussi injuste de le faire Chef d'une hérésie  
 en la nommant *hæresim Jansenianam*, que si on faisoit S. Cyprien Chef  
 de l'hérésie touchant le Baptême donné hors l'Eglise, & qu'on la nommât  
*hæresim Cyprianicam*. On sait que les Donatistes embrassèrent cette opi-  
 nion de S. Cyprien, & qu'ils en firent le principal point de l'hérésie  
 qu'ils ajoutèrent à leur schisme. Cependant est-il jamais venu dans l'esprit  
 de personne de les appeller *Cyprianistes*? S. Augustin ne nous témoigne-  
 t-il pas au contraire, que, si S. Cyprien s'étoit séparé de la communion  
 de l'Eglise, ç'auroit été alors seulement qu'on auroit pu déshonorer sa  
 mémoire par ce nom de Secte. *Si se ille separasset, quam multi seque-*  
 Contra rentur, quantum sibi nomen inter homines faceret, quantum latius Cypria-  
 Donat. 1. nista quàm Donatista vocarentur?  
 x. c. 18.

La plus noire calomnie ne sauroit imputer à M. d'Ypres de s'être sé-  
 paré de l'Eglise Catholique, puisque au contraire, il n'y a peut-être eu per-  
 sonne, depuis Saint Augustin, qui y ait représenté avec plus de force la  
 grandeur du crime de cette séparation, & la nécessité d'être soumis à  
 l'Eglise, qu'a fait ce savant Prélat, dans son excellent ouvrage contre les  
 Ministres de Bois-le-duc. Il auroit donc été de la charité épiscopale, de faire  
 sur ce sujet de très-humbles remontrances à Sa Sainteté, afin qu'on n'em-  
 ployât plus ces mots *d'hérésie jansénienne*, qui déshonorent injustement  
 la mémoire d'un grand Evêque: & cela eût été sans doute, Messieurs,  
 plus digne de vous, que ce qu'on vous a fait faire dans votre Délibération,  
 où, bien loin que vous paroissiez touchés de l'injure qu'on fait en cela à votre  
 confrère, vous la lui faites vous-mêmes, & sans respecter ni sa dignité, ni  
 son innocence, au moins quant à la qualité d'hérétique, qu'on ne lui peut

donner sans une visible injustice, vous parlez de *l'hérésie de Jansénius* comme vous parleriez de l'hérésie de Calvin.

Il faut néanmoins avouer, que ce n'est point le dessein de faire injure à ce Prélat, qui vous a portés à donner son nom à une hérésie, comme s'il en étoit l'hérésiarque : les Jésuites peuvent avoir assez de malignité pour cela ; mais on ne croit pas que des Evêques en fussent capables. Ce n'est que la nécessité de vous exprimer qui vous a engagés à traiter si outrageusement votre confrere. Cette hérésie n'ayant point de fond, ni de dogmes, ni de sectateurs, que feroit-elle devenue si elle n'eût point eu de nom ? Or elle n'en auroit point eu, si vous ne lui eussiez donné celui de Jansénius. Car si vous l'aviez appelée l'hérésie des cinq Propositions, ou de la grace nécessitante, on n'auroit pu, sans une visible calomnie, en accuser ceux qui eussent condamné les cinq Propositions, & la grace nécessitante : & comme tout le monde les condamne, il n'y eût point eu d'hérésie : ce qui est la chose du monde que les Jésuites craignent davantage. Il faut donc, pour les contenter, qu'il y ait une hérésie ; & que ce soit *l'hérésie jansénienne*, quelque injurieux que cela puisse être à l'Episcopat, parce que tout autre nom qu'on lui donneroit la feroit évanouir.

# ARTICLE III

*Que la déclaration dont l'Assemblée a jugé, a dû être insérée dans le Procès verbal, afin d'en donner connoissance aux Evêques absents ; mais qu'elle n'y a pas été mise, parce qu'elle eût découvert, que c'est une fausseté visible d'avoir dit, qu'elle est cachante une hérésie, & une étrange calomnie contre ceux qui l'ont signée, de dire, que leurs dogmes ont été condamnés par le Saint Siege.*

**J**E pense, Messieurs, avoir montré clairement, que ce qu'on vous a fait dire de la déclaration, *qu'elle est cachante l'hérésie du Jansénisme*, est fort captieux : mais la maniere dont on vous a fait agir pour le persuader à toute la France, l'est encore davantage. Le principal sujet de votre Délibération a été cette déclaration de deux Théologiens célèbres, qui est une piece authentique, puisqu'elle est signée, & qu'elle a été présentée à Sa Majesté par un Evêque célèbre.

Vous dites, dans la lettre au Pape, que vous l'envoyez entiere à Sa Sainteté, *ejus tenorem integram ad Sanctitatem Vestram mittimus*. Vous avez donc cru qu'il étoit nécessaire qu'il la vît entiere pour en juger. Et

IV. Cr. pourquoi donc ne l'avez-vous pas insérée dans votre Procès verbal (d), V. P.<sup>e</sup> afin que tous les Evêques de France, à qui vous l'envoyiez, la puissent voir & examiner ? Ce n'a pas été pour épargner de la peine à votre Imprimeur : une déclaration de vingt lignes ne lui en eût pas donné beaucoup. On seroit bien aise aussi de ne vous pas attribuer cette pensée, que vous l'avez supprimée pour faire entendre à toute la France, que tous les autres Evêques n'avoient point à juger de ce dont vous avez jugé ; qu'ils n'avoient qu'à se rendre à vos délibérations, & à exécuter vos ordres. Cependant votre conduite force le monde de le penser. Car comment voudriez-vous que les autres Evêques jugeassent de ce qu'ils n'auroient point vu, & avec quelle justice prétendriez-vous qu'ils dussent condamner deux Théologiens, comme ayant donné une *déclaration captieuse & cachante une hérésie*, sans savoir ce que porte cette déclaration ? Vous avez donc voulu qu'ils s'en rapportassent à vous, comme aux Arbitres souverains de toute l'Eglise Gallicane, & que, sans prendre connoissance de ce qui a été décidé par des personnes qui s'attribuent une *autorité infailible*, ils l'approuvassent aveuglément, sans avoir aucun besoin d'être informés par eux-mêmes de la piece que vous condamnez.

Mais ce n'est pas la seule cause de cette suppression : la plus pressante a été la juste peur qu'on a eue, que, si cette déclaration avoit été mise toute entiere dans votre Procès verbal, comme sans doute elle y devoit être, il fût impossible de ne pas voir, que c'est une calomnie qui crie vengeance devant Dieu, d'avoir accusé les Théologiens qui l'ont donnée d'y avoir *caché une hérésie*. Car, pour donner quelque couleur à cette imposture, on s'est contenté de mettre dans la lettre au Pape l'Article qui parle des décisions de fait, qui est le quatrième, parce que, ne parlant que de soumission en général, on l'a cru plus susceptible du reproche *de captieux* ; mais on n'a pas osé faire paroître les trois premiers Articles, qui eussent fait voir très-clairement combien il est faux qu'on y cache aucune hérésie. *Nous déclarons*, disent ces Docteurs, 1°. *Que nous condamnons & rejettons sincèrement les cinq Propositions condamnées par Nos Saints Peres les Papes Innocent X, & Alexandre VII.*

2°. *Que nous ne voulons jamais soutenir ces mêmes Propositions, sous prétexte de quelque sens & de quelque interprétation que ce soit.*

3°. *Que nous n'avons point d'autres sentiments sur la matiere de ces*

(d) Ce qui est dit ici touchant la Déclaration des Théologiens, dont il est parlé dans le Procès verbal de l'Assemblée, qu'elle n'a point été imprimée avec le reste, est véritable, puisqu'elle n'a paru que quelque temps après, sans ordre de l'Assemblée, & seulement parée que MM. les Agents du Clergé ont cru que les Evêques seroient bien aises de la voir, comme il paroît par leur Lettre du 3 Nov. 1663, qui est imprimée à la suite de la même Déclaration. [Cette Note est tirée de l'Errata imprimé à la fin de cet Ecrit.]

Propositions, que ceux qui sont contenus dans les Articles qui ont été envoyés au Pape de notre part, & que nous avons soumis à son jugement, & desquels il paroît, par quelques termes du dernier Bref, que Sa Sainteté a été satisfaite. IV. CL. V. P<sup>e</sup>. Numéro XXXVII.

Ces trois Articles font l'essentiel de la déclaration, & il n'auroit point été nécessaire d'y ajouter autre chose, pour obliger toutes les personnes équitables à reconnoître pour très - Catholiques ceux qui l'ont donnée. Car comment pourroit-on les accuser de soutenir les cinq Propositions condamnées, puisqu'ils les y condamnent si nettement? Comment les pourroit-on soupçonner de se réserver des sens, selon lesquels ils les voudroient soutenir, puisqu'ils témoignent si clairement qu'ils ne les veulent jamais soutenir, sous prétexte de quelque sens & de quelque interprétation que ce soit? Comment pourroit-on leur imputer de cacher leurs sentiments, comme ont fait les anciens hérétiques, de peur qu'on ne découvre leur hérésie, puisqu'ils protestent n'en avoir point d'autres, sur le sujet des cinq Propositions, que ceux qu'ils ont si amplement & si nettement expliqués, dans les Articles qui ont été envoyés au Pape, & qui lui ont paru si orthodoxes, qu'il a dit, de ceux qui les ont signés : *Ad saniozem doctrinam inducti*? Ce qui fait voir manifestement, que les Jésuites ont bien pu faire croire à Sa Sainteté, que ces Théologiens avoient eu autrefois d'autres sentiments que ceux qu'ils faisoient paroître par leurs Articles; mais qu'ils n'ont pas pu empêcher qu'on ne les reconnût pour orthodoxes?

C'est pourquoi, Messieurs, il est bien étrange, que, contre une vérité attestée par le Bref même; que vous dites avoir reçu avec tant de soumission & de respect, vous ayez souffert qu'on ait avancé, dans votre Lettre circulaire à tous les Evêques de France, une diffamation aussi scandaleuse & aussi injuste qu'est celle de supposer que les dogmes de Messieurs de Lalane & Girard ont été condamnés par le Saint Siege, ou que vous ayez cru ne le pas dire, parce que vous le dites en appliquant à ces Docteurs les justes reproches de Saint Augustin contre les Pélagiens. Voici les paroles de cette lettre, afin que vous les considériez avec plus d'attention : *Nous avons trop bien reconnu que les Articles de la déclaration signée Lalane & Girard sont captieux & pleins d'artifice, pour nous y arrêter davantage. Nous leur pouvons dire avec S. Augustin : Que cherchez-vous encore un nouvel examen, puisque vos dogmes ont été déjà condamnés par le Siege Apostolique, avec une si ample connoissance de cause? Il ne faut donc plus que les Evêques examinent cette hérésie, qui doit être réprimée par les Puissances chrétiennes.*

S. Grégoire dit, que ce feroit rendre la foi de tout le monde incertaine, que de ne pas recevoir ce qu'un homme dit en faisant profession de



IV. CL. la foi. Et ainsi, Messieurs de Lalane & Girard ayant protesté, dans une  
 V. P<sup>e</sup>. déclaration présentée au Roi, qu'ils n'avoient point d'autres sentiments  
 Numéro sur la matière des cinq Propositions, que ceux qui sont contenus dans  
 XXXVII. les Articles qui ont été envoyés au Pape de leur part, il n'y a que ces Ar-  
 ticles qu'on puisse appeller leurs dogmes. Or il n'est point vrai que ces  
 Articles aient été condamnés par le Saint Siege : &, par conséquent, c'est  
 une imposture visible, & dont on leur doit réparation, que de leur adresser  
 ces paroles de Saint Augustin contre les Pélagiens : *Que cherchez-vous  
 un nouvel examen, puisque vos dogmes ont été déjà condamnés par le Siege  
 Apostolique ?* On auroit fait honneur à S. Augustin de le faire parler d'une  
 manière un peu moins barbare ; mais on devoit encore avoir plus de  
 soin de ne pas employer ce qu'il a très-véritablement dit contre des héré-  
 tiques, à faire un si sanglant outrage à des Prêtres Catholiques, qu'il ne  
 leur est pas permis de le souffrir en silence, selon les loix de l'Eglise. Car  
 vous savez, Messieurs, que, non seulement c'est un droit naturel ac-  
 quis à tous ceux qui sont calomniés, de défendre leur réputation & leur  
 honneur contre ceux qui les calomnient ; mais que, de plus, pour ce  
 qui est du crime d'hérésie, il est défendu d'en dissimuler l'accusation par  
 une lâche patience.

Quelque respect que l'on doive à votre dignité sacrée, il ne va point  
 jusqu'à obliger des Prêtres à se laisser imposer une tache aussi infâme que  
 celle de l'hérésie. Quand ils seroient dans le dernier rang de l'Eglise, ils  
 ne le devroient pas souffrir ; mais étant honorés, aussi-bien que vous, du  
 sacerdoce de Jésus Christ ; quoiqu'en degré inférieur, ces traitements si  
 déraisonnables & si injustes, ne sont dignes ni d'eux, ni de vous.

S. Paul défend aux Evêques de recevoir une simple accusation contre  
 un Prêtre, que sur la déposition de deux ou trois témoins ; combien plus  
 leur doit-il être défendu de les condamner, & de les condamner comme  
 hérétiques, non seulement sans aucun témoin qui dépose les avoir oui  
 avancer des erreurs & des hérésies, mais contre des pièces publiques, qui  
 justifient la pureté de leur foi, & auxquelles le Pape n'a rien trouvé à re-  
 dire ? Pensez-y, s'il vous plaît, Messieurs, on ne se moque point de  
 Dieu, & quelque autorité que vous possédiez dans l'Eglise & dans le mon-  
 de, elle ne vous mettra point à couvert de ces paroles terribles : *Neque  
 maledici, neque rapaces regnum Dei possidebunt.*

## ARTICLE IV.

IV. CL.  
V. P.  
N<sup>o</sup> m<sup>o</sup>ro  
XXXVII.

*Ce que l'on pense sur le sujet des contestations présentes, représenté en quinze Propositions claires & précises, afin qu'on ne puisse plus accuser ceux qui se sont plus soumis qu'ils ne doivent, de parler en termes captieux.*

**P**uisque vous témoignez tant de zèle contre ce qui vous paroît avoir la moindre apparence d'être *captieux*, j'ai cru, Messieurs, qu'il étoit bon d'ôter ce prétexte à ceux qui le cherchent, en exposant tout ce que l'on pense sur le sujet des contestations présentes d'une manière si claire, qu'on n'y puisse trouver d'ambiguïté. Et pour le faire plus distinctement, je le renfermerai en quinze Propositions, afin que la réponse qu'on y voudra faire, puisse être plus nette & plus précise.

1°. Dire, qu'un fait non révélé, appartient à la foi, & peut être cru de foi divine, c'est une hérésie.

2°. Ce sont des faits non révélés que de savoir si les Propositions condamnées sont extraites du livre de M. d'Ypres, & si le sens condamné de ces Propositions se trouve dans le livre de ce Prélat.

3°. C'est donc une hérésie que de dire, qu'un Théologien soit hérétique pour ne pas croire, que les cinq Propositions soient dans Jansénius, & que le sens condamné de ces Propositions se trouve dans cet Auteur.

4°. C'est une extravagance insupportable, contraire au sens commun & à la foi, de dire, qu'on ne peut séparer, dans la condamnation des Propositions, au sens de Jansénius, le droit & le fait; c'est-à-dire, qu'on ne peut plus maintenant tenir pour hérétiques les dogmes condamnés par le Pape, ce qui appartient au droit, sans confesser que ces dogmes, que le Pape a cru avoir été enseignés par Jansénius, ont été effectivement enseignés par cet Evêque, en quoi consiste le fait.

5°. L'Eglise n'a aucune autorité de faire croire, même de foi humaine, les faits qu'elle décide par voie de commandement, ni de rien dire à des Théologiens qui pensent de bonne foi avoir des raisons suffisantes d'en douter, ou de croire le contraire.

6°. Il y auroit de la tyrannie à obliger les Théologiens, par voie de commandement, à croire que le Pape Honorius a enseigné l'erreur des Monothélites, pour laquelle il a été condamné par le sixième Concile; & que Théodoret a enseigné les impiétés de Nestorius, que le cinquième Concile lui attribue. Et il n'y en a pas moins à obliger des Théologiens,

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

Q

IV. CL. par voie de commandement, à croire que Jansénius a enseigné les cinq  
V. P<sup>e</sup>. Propositions.

Numéro 7°. C'est se moquer de Dieu & de l'Eglise, que de condamner le  
XXXVII. sens d'un Auteur sans savoir quel est ce sens, ou sans le vouloir dire.

8°. Messieurs les Evêques qui refusent de déclarer quel est le sens de M. d'Ypres, après qu'ils en ont été tant de fois pressés, non seulement par des Théologiens, mais par des Prélats très-considérables pour leur piété & pour leur science, sont justement présumés ne le savoir pas.

10°. Quand le Pape ou Messieurs les Evêques auront déclaré quel est ce sens de Jansénius qu'ils veulent que l'on condamne, ce sera une question de droit que la condamnation de ce sens précis & déterminé; mais ce ne fera jamais qu'une question de fait de savoir, si ce sens précis & déterminé seroit dans la vérité celui de Jansénius.

11°. Un Théologien qui condamneroit nettement ce sens & ces dogmes précis & déterminés, dans lesquels on auroit renfermé ce prétendu sens de Jansénius, & qui refuseroit en même temps de reconnoître que ces dogmes fussent contenus dans le livre de ce Prélat, ne pourroit être accusé d'hérésie sous ce prétexte, sans hérésie ou calomnie.

12°. C'est un procédé qui crie vengeance devant Dieu & devant les hommes, que d'accuser des Théologiens de tenir une erreur & une hérésie, & de ne pouvoir déterminer quelle est cette erreur & cette hérésie.

13°. Messieurs les Evêques de l'Assemblée tenue à Paris le 2 d'Octobre 1663, ne sauroient spécifier & déterminer quelle est l'erreur dont ils accusent les Théologiens qui ont signé les Articles de doctrine envoyés au Pape.

14°. Messieurs les Evêques n'oseroient soutenir dogmatiquement & formellement le contraire des précédentes Propositions, & par conséquent, on a droit de juger qu'ils les reconnoissent pour très-véritables.

15°. Quiconque étant persuadé dans son cœur des maximes contenues dans les Propositions précédentes, & n'osant les désavouer devant l'Eglise, ne laisse pas de parler en l'air d'une hérésie de Jansénius, & d'accuser en l'air des Théologiens d'erreur, sans pouvoir leur marquer cette erreur, abuse d'une manière très-indigne de l'autorité qu'il a reçue de Dieu, pour édifier & non pour détruire.

On se persuade, Messieurs, que ces quinze Propositions vous paroîtront assez claires, & que vous n'y trouverez rien que vous puissiez dire être captieux & ambigu. Elles contiennent tout ce qui sert de fondement aux contestations qui troublent l'Eglise, & à la division qui est aujourd'hui entre les Evêques mêmes, touchant une conduite qui est approuvée des uns & improuvée des autres. C'est pourquoi on ne craint

point de vous dire, qu'il est tout-à-fait de l'équité, que comme vous IV. Cl.  
avez bien voulu juger de la déclaration signée par Messieurs de Lalane V. P.  
& Girard, vous jugiez aussi de celle-ci, en y faisant, article par article, Numéro  
des réponses claires & précises. Autrement si vous la dissimulez, ou si XXXVII.  
vous vous contentez de dire, selon le style ordinaire des Jésuites : *Qu'elle  
est cachante une hérésie, & qu'elle tend à détruire les Constitutions & les  
Brefs*, ne doutez point que tout le monde ne voie que toute cette  
affaire n'est qu'une intrigue & une cabale, qui, ne trouvant rien de quoi  
s'appuyer dans la vérité & dans la raison, ne prétend se soutenir que  
par la violence & par la force.

## ARTICLE V.

*Du troisieme reproche contre la Déclaration; qu'elle détruit finement l'uni-  
formité du Formulaire. Qu'il y a aussi peu de raison d'attribuer de la  
finesse à ceux qui l'ont présentée, que de l'uniformité au Formulaire.*

**L**E troisieme reproche contre la Déclaration, est; *qu'elle détruit fine-  
ment l'uniformité du Formulaire*, selon qu'il étoit porté dans les copies  
du Procès verbal, ou selon que porte la lettre latine au Pape, que les  
termes en sont fins, *verba subdola*, & d'autant plus dangereux, qu'ils  
détruisent l'uniformité du Formulaire, dressé par les Assemblées pour faire  
rendre plus de respect à la Constitution du S. Siege: *Edque periculosiora,  
quod Formula ideo in Conventibus nostris instituta, ut S. V. Constitutioni  
debita reverentia magis ac magis sanciretur, uniformitatem dissolvant &  
evertant.*

Le fonds de ce reproche est, que cette déclaration tend à ruiner le  
Formulaire. Mais pour rendre cette accusation plus considérable, qui  
l'est très-peu en elle-même, on y mêle deux choses qui n'ont point de  
fondement: l'une, qu'on ait agi finement au regard du Formulaire:  
l'autre, qu'on en détruit l'uniformité.

Quelle finesse y a-t-il à ne point parler d'une chose dont on est con-  
venu de ne point parler? Pourquoi dissimule-t-on toujours que la Dé-  
claration, à qui on reproche cette finesse, n'est que la suite d'un accom-  
modement, qui s'est traité pendant six mois par l'ordre du Roi, au vu  
& au su de toute la France? Or le seul nom d'accommodement faisoit  
assez voir à tout le monde, qu'on étoit résolu de se servir, pour donner  
la paix à l'Eglise, d'un autre moyen que de celui qui étoit la cause du

IV. CL. trouble & la pierre de scandale. Néanmoins, pour ôter toute occasion  
 V. P<sup>e</sup>. aux Jésuites d'accuser le monde d'agir *finement*, on veut bien déclarer,  
 Numéro sans la moindre ombre d'ambiguïté & d'équivoque, qu'on est de l'avis des  
 XXXVII. Evêques qui ne s'accommodent pas du Formulaire, & qu'on ne croit pas  
 qu'il soit juste, pour complaire à d'autres, de déplaire à Dieu, & de  
 blesser sa conscience, en déclarant contre sa propre lumière, qu'un Evê-  
 que très-pieux & très-catholique est coupable des erreurs dont on le  
 croit innocent.

Nulle raison, Messieurs, ne peut obliger des personnes qui crai-  
 gnent Dieu de se départir de ces deux maximes : l'une, divine & établie  
 par S. Pierre : *Qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes* : l'autre de  
 la loi naturelle, & établie par le Décalogue ; que celui qui doute si un  
 homme est coupable, ou qui le croit innocent, ne peut point témoigner  
 qu'il le croit coupable. Commencez donc à me faire croire que Jansé-  
 nius est coupable, si vous voulez que je le condamne. Or c'est ce qu'on  
 ne me peut obliger de croire, que par voie de conviction & de lumière ;  
 n'étant point une chose où l'on soit obligé de captiver son esprit sous  
 le joug de la seule autorité, qui ne peut être qu'humaine & faillible  
 en ces rencontres. Je ne puis agir dans le doute, selon tous les Cano-  
 nistes. Il faut donc éclaircir mes doutes. Et on ne me parle, au con-  
 traire, que de commandement & de menaces, & jamais d'instruction.

Il est vrai aussi qu'il faut rendre cette justice à ceux mêmes qui exigent  
 la signature du Formulaire avec plus d'empressement, qu'ils ne se mettent  
 pas en peine de ce qu'on en croie, pourvu que l'on signe. Ils ne de-  
 mandent que la main, & non pas le cœur : &, par une conduite bien  
 opposée à l'esprit de l'Evangile, ils se persuadent que c'est avoir bien  
 du respect pour eux que de parler contre sa conscience, pour suivre  
 leurs ordres. De sorte qu'on leur peut dire, avec autant de raison que  
 Tertullien le disoit aux Magistrats Payens, qui se contentoient que les  
 Chrétiens renonçassent de bouche à la foi : *Veritatis extorquenda præ-  
 fides de nobis solis mendacium elaboratis audire.*

Mais c'est ce qui doit donner plus d'éloignement de cette nouvelle  
 servitude, de ce qu'elle ne tend qu'à faire des prévaricateurs & des hy-  
 pocrites. Et c'est aussi ce qui a porté les plus saints Evêques de France  
 à s'y opposer, & vous ôter ainsi, Messieurs, le sujet du reproche  
 que vous faites aux Auteurs de la Déclaration, d'avoir détruit une *uni-  
 formité* qui ne fut jamais. Car d'où le Formulaire pourroit-il prendre ce  
 titre d'*uniformité*, par laquelle vous vous persuadez qu'il est devenu si  
 recommandable, que ce soit un crime que d'y toucher ? L'uniformité  
 regarde l'Eglise dans tous les temps, & dans toute sa durée ; & c'est

ici une chose toute nouvelle, & entièrement contraire à la discipline de l'Antiquité. Elle regarde l'Eglise dans toute son étendue; & l'on ne fait rien de semblable dans toutes les autres Eglises du monde, où l'on n'a point introduit ces signatures forcées. Il n'y a que l'Eglise Gallicane qui s'étoit maintenue, jusques-ici, dans une plus grande liberté, à laquelle les Jésuites aient prétendu imposer ce nouveau joug. Mais peut-on dire que ce Formulaire y soit uniforme, sans crever les yeux à tout le monde? Ne fait-on pas que hors ceux qui en ont fait une affaire d'intrigue & d'ambition, & quelques autres qui, par une piété peu éclairée, adorent tout ce qui semble favorable à Rome, il n'y en a presque point qui ne l'improuvent? La plupart même de ceux qui l'ont fait signer, ne l'ont fait que par des considérations humaines, ou s'étant persuadés que ce n'étoit qu'une pure cérémonie qui n'engageoit à rien, ou en ayant bien voulu éluder l'effet, en recevant toutes les restrictions que l'on y a voulu mettre: il y en a qui ont dit, que cette affaire n'étoit que bagatelle; mais qu'ils n'en vouloient pas être les martyrs. Et on en connoît un de votre Assemblée, qui a rapporté cette parole avec louange, quoique de certaines prétentions que l'on fait, le portent maintenant à faire fort le zélé pour le Formulaire.

Mais pour ne s'arrêter qu'à ce qui est notoire & public, comment peut-on dire qu'un Formulaire soit uniforme, lorsque toute la France fait qu'il est rejeté par ceux d'entre les Evêques dont la vie est plus exemplaire & la conduite plus épiscopale? Vous ne l'ignorez pas, Messieurs, & vous savez aussi que la principale raison qui le leur a fait rejeter, est cette prétention même, que ce Formulaire dût être uniforme. Ils n'ont pas cru qu'une humilité indiscrete leur dût faire trahir les intérêts de l'Episcopat, ni les porter à souffrir la nouvelle domination d'une Assemblée, qui s'est avisée de changer les prières en commandements, & les exhortations en menaces. Et ainsi, ce leur a été un motif légitime & suffisant, quand ils n'en auroient point eu tant d'autres, de ne pas recevoir le Formulaire, de ce qu'on a prétendu le leur faire recevoir avec empire, en leur ôtant le droit naturel & divin qu'ils ont, de conduire leur Diocèse selon leurs lumières, sans se soumettre servilement à l'avis de ceux qui n'ont point d'autorité de leur commander.

Il n'est donc pas raisonnable, Messieurs, de faire un crime à des Théologiens, de détruire une uniformité qui ne fut jamais ni réelle, ni légitime, & de dissimuler en même temps que cette uniformité prétendue se trouve ruinée par l'opposition publique, & connue de toute la France, de tant de Prélats, qui ont la même autorité que vous dans l'Eglise, & dont la réputation est telle, que sans offenser personne,

IV. CL.  
V. P.  
Numéro  
XXXVII.

IV. CL. leur sentiment peut être aussi considéré par les gens de bien, que celui  
V. P<sup>e</sup>. de votre Assemblée.

Numéro  
XXXVII.

## ARTICLE VI.

*De l'injure faite, par cette Assemblée, aux Evêques qui n'ont pas approuvé le Formulaire. Qu'elle n'a point de droit de leur rien ordonner sur ce sujet, ni de recourir au Pape & au Roi, pour l'exécution d'une chose qu'elle n'a nulle autorité d'obliger les autres Prélats de recevoir.*

**J**E ne fais, Messieurs, si vous avez assez considéré combien la manière dont on vous fait parler du Formulaire, dans votre délibération, est injurieuse aux Evêques qui ne l'ont pas approuvé. Voici ce que vous en dites: *Attendu que Sa Sainteté exhorte, par son Bref, tous les Prélats du Royaume, d'apporter la dernière main à cette affaire, & d'employer les moyens les plus propres & les plus efficaces pour faire exécuter les dites Constitutions, l'Assemblée, après avoir mûrement & avec grand soin & application délibéré, juge qu'il n'y en a point de plus propre ni de plus efficace que la Formule de foi, & les articles résolus dans les Assemblées de 1656 & 1661. Et ainsi, sans entrer en de nouvelles délibérations, ni remettre en question des matières qui ont été si clairement décidées & déterminées par l'autorité du Saint Siège & du Clergé de France, elle s'y attache inviolablement.*

- Les copies manuscrites de votre délibération qui ont couru dans Paris, étoient sans doute plus sincères, portant simplement ces termes: *Attendu que Sa Sainteté exhorte, par un Bref, les Evêques de choisir les moyens les plus propres & les plus efficaces pour mettre en exécution les dites Constitutions, l'Assemblée déclare qu'il n'y en a point de plus propres que ceux qui sont contenus dans la délibération de la dernière Assemblée générale. Pour cet effet, sans entrer sur cette matière en nouvelle délibération, de crainte de rendre douteuses & incertaines les choses résolues, elle s'y attache immuablement.*

On vous y a fait ajouter deux choses dans l'imprimé, mais qui semblent se contredire. L'une est, que vous avez délibéré de cette affaire *mûrement & avec grand soin & application.* Le peu de temps qu'a duré votre Assemblée, où vous avez dû délibérer encore sur une autre affaire importante, qui étoit, la déclaration présentée au Roi; ne rend pas trop vraisemblable que vous ayez délibéré de celle-ci *fort mûrement, avec grand*

*soin & grande application.* Mais, de plus, si vous en aviez délibéré mû-IV. Cl.  
rement & avec grand soin, vous l'auriez remise en question, & vous V. P.  
seriez entrés sur ce sujet en de nouvelles délibérations. Or c'est ce que vous Numéro  
niez sur la fin de la même période, où vous dites; que, sans entrer en XXXVII  
*de nouvelles délibérations, ni remettre en question des matieres décidées,*  
*votre Assemblée s'attache inviolablement à ce qui a été résolu dans les deux*  
*dernieres.*

La seconde chose ajoutée dans l'imprimé est, que ces moyens, plus propres & plus efficaces, sur lesquels vous n'avez point voulu entrer en de nouvelles délibérations, *ont été déterminés par l'autorité du Saint Siege:* ce qui est manifestement contraire à ce que vous reconnoissez vous-mêmes, que le Bref du Pape a laissé à tous les Evêques de France le choix de ces moyens plus propres & plus efficaces; &, par conséquent, il n'est pas vrai qu'il les ait déterminés, & ils n'ont, dans la vérité, aucune autre autorité que celle des deux dernières Assemblées. C'est pourquoi, Messieurs, laissant là le Pape, qui ne s'est point voulu jusqu'ici ouvertement déclarer sur le sujet de votre Formule, votre véritable pensée est, que, sans entrer en de nouvelles délibérations, ni remettre en question des choses résolues, votre Assemblée s'est attachée immuablement à ce qui a été résolu sur ce sujet par les deux dernières. Et c'est sans doute ce qui paroîtra bien étrange à toutes les personnes équitables & judicieuses.

Quoi! Messieurs, on fait que des premiers Evêques de France ont témoigné trouver à redire à ces délibérations de la dernière Assemblée; on fait qu'ils en ont apporté des raisons très-considérables, pour ne pas dire convaincantes, dans des lettres publiques & imprimées; on fait qu'il n'y a presque point d'homme d'esprit qui n'ait été persuadé de l'équité de leurs plaintes; & cependant, on n'a pas craint de les traiter avec un tel mépris, que, sans avoir égard ni à leurs plaintes, ni à leurs raisons, comme si c'étoient les derniers des hommes, dont le sentiment ne fût à rien compter; on veut bien que l'on fache, que l'on n'a pas daigné seulement mettre cette affaire en délibération, pour ne rendre pas douteuses & incertaines des choses résolues; & l'on croit que le monde trouvera, que c'est avoir bien satisfait aux difficultés de ces Evêques, quand on aura fait entendre qu'on les a jugées indignes de l'application de votre Assemblée, & que, pour toute réponse, on vous aura fait dire, que vous vous attachez immuablement aux décisions de la dernière.

Vous n'ignorez pas combien la prétention de ceux qui ont voulu faire passer cette Assemblée pour un Concile National, a été mal reçue dans le monde. On passe maintenant bien plus avant; on en parle comme l'on feroit d'un Concile oecuménique, puisque c'est alors seulement que



IV. C<sup>1</sup>. l'on peut dire, qu'il ne faut pas rendre douteuses & incertaines les choses  
 V. P<sup>e</sup>. résolues, quand elles ont été réglées par le dernier & souverain Tribunal  
 Numéro de toute l'Eglise. Les délibérations de vos Assemblées ne sont que des  
 XXXVII. lettres d'Evêques, qui peuvent être reprises, dit S. Augustin au Liv. II  
 contre les Donatistes, Chap. 3 : *Per sermonem fortè sapientiorum cujuslibet in ea re peritioris, & per aliorum Episcoporum graviorum auctoritate doctiorumque prudentiam.*

Ce n'est donc pas assez que les choses y aient été résolues, pour dire qu'on ne doit plus les mettre en délibération ; autrement ce seroit leur donner un rang d'autorité que n'ont pas les définitions des Papes, selon les Papes mêmes. Car, comme remarque M. de Marca, Archevêque de Toulouse, quand ils envoyoit aux Evêques leurs définitions touchant la foi, ce n'étoit point à condition qu'ils les recevraient aveuglément ; mais en leur laissant le droit d'examiner, si elles étoient conformes à la Tradition & à l'Ecriture, & s'il y en avoit quelques-uns qui en doutassent, l'affaire étoit renvoyée au jugement du Concile général, pour en juger de nouveau. C'est ce que prouve cet Archevêque, *de Concord. Lib. 5. cap. 8*, qui est le lieu où il se met plus en peine de relever l'autorité du S. Siege. Il montre, par l'exemple de S. Léon, que les Papes pouvoient déterminer les choses de la foi avant même la célébration du Concile général ; mais il ajoute, *que S. Léon même avoit mis un tempérament à cette grande autorité, qui fut, que, si quelques Evêques n'acquiesçoient pas à ce qu'il avoit défini, tout le jugement de cette affaire fut renvoyé au Concile œcuménique.* Car, quoique le Pape S. Léon ne doutât nullement de la doctrine de la foi qu'il avoit si excellemment expliquée dans sa lettre à Flavien, il reconnoissoit néanmoins la nécessité du Concile, si quelques Evêques résistoient à sa définition. Ce qu'ayant prouvé par deux lettres de S. Léon, il poursuit en ces termes : *Ce Pape, très-sage, n'ignoroit pas que, quelque autorité qu'il eût de définir, ni les Evêques, ni le peuple Chrétien n'étoient point obligés de s'y arrêter, comme à la règle indubitable de la foi, que lorsqu'elle étoit accompagnée du consentement de l'Eglise universelle, par les souscriptions des Evêques dans les provinces, ou que plusieurs Evêques refusant de se rendre à la confession d'une même foi, le Concile œcuménique étoit embrassé, par une profession publique, la définition du Pape.* Ce qu'il prouve encore par le cinquième Concile ; qui n'approuva point, dit-il, *que Vigile voulût publier son Décret à part, pendant la célébration du Concile œcuménique ; & qui remarque, que les Apôtres nous ont enseigné que les choses de la foi doivent être traitées en commun.*

Les Evêques du sixième Concile usèrent de ce même droit, de mettre en

en délibération ce qui avoit été résolu par des Papes , pour recevoir ce IV. CL. qui se trouveroit conforme à l'Ecriture & à la Tradition & rejeter ce qui V. P.<sup>e</sup> s'y trouveroit contraire. Car, quoique la lettre d'Agathon eût été approuvée Numéro dans le Concile d'Occident, de cent vingt-cinq Evêques, elle ne laissa pas XXXVII. néanmoins d'être examinée de nouveau par le sixième Concile, & avec un tel soin, que tous les passages des Peres cités par ce Pape, furent conférés avec les livres d'où ils étoient pris; & ce ne fut qu'après une si exacte recherche, qu'il prononça qu'il recevoit les lettres d'Agathon & de son Concile pour la confession des deux volontés, comme étant conformes aux Conciles d'Ephèse & de Calcédoine: mais, après avoir examiné de la même sorte les lettres dogmatiques du Pape Honorius, il les Con. 6. Act. 13. condamna aussi bien que celles de Serge, Patriarche de Constantinople, pour les avoir trouvées contraires aux dogmes Apostoliques, aux définitions des saints Conciles, & de tous les Saints Peres reçus dans l'Eglise, & conformes à la fausse doctrine des hérétiques. Ce qui ruine (pour le remarquer en passant) la nouvelle prétention de M. de Marca, au rapport du Sr. Baluze dans sa Vie, qui vouloit que le Pape Honorius eût été condamné par le sixième Concile, non pour avoir enseigné l'hérésie des Monothélites, mais seulement pour ne s'y être pas opposé. Car il est clair que le Concile a cru qu'il avoit favorisé cette hérésie en y consentant, & non seulement en ne s'y opposant pas, puisqu'il condamne ses lettres, qu'il appelle *dogmatiques*, comme *contraires aux dogmes Apostoliques*, & *conformes à la fausse doctrine des hérétiques*.

On ne voit donc pas, Messieurs, sur quoi peut être fondé ce qui vous a été inspiré par les Jésuites, que, nonobstant l'opposition des Evêques, on ne devoit pas mettre en délibération l'affaire du Formulaire, parce qu'elle avoit été résolue dans la dernière Assemblée; comme si les résolutions de cette Assemblée, où tout s'est passé comme on le fait, & comme on le dira quelque jour, devoient être plus inviolables & plus authentiques, que les plus saintes définitions de la foi dressées par S. Léon, sur lesquelles ce Pape vouloit bien qu'on délibérât de nouveau, si quelques Evêques ne s'y rendoient pas.

Ces Evêques ont proposé trois chefs importants contre ces délibérations de l'Assemblée, & ils les ont représentés, quelques-uns au Pape & au Roi, d'autres à l'Assemblée même.

Le premier est; le préjudice notable que cette Assemblée faisoit à l'Ordre Episcopal, en ce qu'elle s'attribuoit une autorité qui ne lui appartenoit, ni par les saints Canons, ni par l'usage, ni par le consentement de ceux qui y avoient été députés, par laquelle les Evêques qui la composoient décernoient des peines contre les autres Evêques, leurs confrères,

IV. CL. qui n'exécutoient pas leurs ordres, en une matiere en laquelle ils avoient  
V. P<sup>e</sup>. une même autorité de juger qu'eux :

Numéro XXXVII. Le second est ; l'injustice qu'ils commettoient , en voulant que les Evêques tinssent pour hérétiques , & procédassent contre toutes sortes de personnes, comme telles , à cause seulement qu'elles n'oseroient pas assurer que les cinq Propositions soient dans Janfénius ; quoiqu'elles les reconnussent pour hérétiques ; faisant ainsi passer pour des décisions de foi un point de fait non révélé , qui ne fut jamais reconnu par l'Eglise pour un objet de foi.

Le troisieme est ; la brouillerie qu'ils entretenoient dans l'Eglise , en faisant souscrire que des Propositions sont hérétiques dans un sens , sans vouloir expliquer , non pas même à leurs confreres , quel est ce sens.

On vous soutient , Messieurs , que , selon tout droit divin & humain , & selon toutes les règles de la discipline de l'Eglise , vous ne pouviez passer plus outre dans cette affaire , sans avoir satisfait à ces raisons. Elles sont très-considérables en elles-mêmes , & elles ont été proposées par des personnes qui ont eu une pleine & entiere autorité de le faire , & une autorité égale à la vôtre : mais , parce qu'on se trouve dans l'impuissance d'y répondre , on suppose , par une illusion visible , pour une chose incontestable , ce qui est si justement contesté ; & au lieu de justifier ce que l'on a fait contre de si justes reproches , on ne pense qu'à implorer l'autorité du Pape & du Roi , comme s'il n'y avoit plus qu'à exécuter ce qui seroit reconnu de tout le monde pour très-légitime.

Il n'y a point de Catholique qui n'ait un respect singulier pour la primauté du S. Siege , & qui ne révere , sur-tout en la personne du Successeur de S. Pierre , la puissance de faire exécuter avec autorité les Décrets des saints Canons. C'est ce qui a rendu l'Eglise Romaine si recommandable dans l'Antiquité ; & en quoi elle a plus signalé son zele que toutes les autres Eglises. Il n'y a point aussi de François qui ne reconnoisse dans le Roi cette qualité auguste de Protecteur des Canons. Mais , afin de ne pas abuser du recours à ces deux puissances , il falloit auparavant avoir prouvé , contre les Evêques qui vous le contestent , que ces délibérations des Assemblées du Clergé soient des Canons , & de légitimes Canons , qui lient les Evêques mêmes qui n'y ont pas été présents. C'est ce qu'on ne se met pas en peine de faire , parce qu'on n'y réussiroit pas : on se contente de crier à la porte d'un cabinet , *Formulaire* , *Formulaire* ; & de faire des harangues où l'on déclame en l'air contre des Janfénistes imaginaires ; sans prouver jamais ce qui est en question , qui est , que les autres Evêques soient obligés de suivre vos ordres , & d'approuver l'injustice manifeste d'une Assemblée , qui a voulu que l'on traitât

d'hérétiques ceux qui ne le fauroient être, si on ne renverse la foi, en vou- IV. Cl.  
lant qu'un fait non révélé soit un objet de foi divine : mais on espere que V. P.  
quelque soin que l'on prenne de prévenir l'esprit du Roi, & d'empêcher Numéro  
qu'il ne soit informé de la vérité des choses, Dieu ne permettra pas qu'il XXXVII.  
écoute des remontrances si dures & si inhumaines, & qu'il en fera moins  
touché, que de ce que le (a) plus pieux des Prélats de son Royaume  
lui a représenté au contraire, en ces termes si respectueux & si sages :  
*Je supplie, Sire, Votre Majesté, de n'avoir pas désagréable la confiance  
avec laquelle j'ai osé lui déduire mes difficultés & mes sentiments, & d'avoir  
la bonté d'y faire quelque attention, puisqu'ils ne sont pris & tirés que de  
la doctrine de l'Eglise, de laquelle rien ne doit être capable de faire départir  
les Evêques, & suivant laquelle je ne crois pas pouvoir, sans trahir ma  
conscience & mon ministère, exécuter, ni faire exécuter cette délibération  
& articles de l'Assemblée, à quoi je me persuade que Votre Majesté n'obli-  
gera personne par la rigueur de ses Arrêts, mais plutôt que votre zele &  
votre piété, Sire, vous porteront à prendre les voies légitimes & canoni-  
ques, pour appaiser & terminer les troubles excités par ces contestations  
dans l'Eglise de France : ce que ne feront jamais la force ni la violence.*

Que peut-on, Messieurs, opposer à des-remontrances si chrétiennes ? Ceux qui les font tiennent dans l'Eglise de Dieu le même rang que vous ; ils en sont les Chefs & les Princes aussi-bien que vous : c'est de Dieu même qu'ils ont reçu la puissance de gouverner leur troupeau ; & ils possèdent, comme vous, une portion solidaire de l'Épiscopat, qui est un dans tous les Evêques, selon les Peres. Ainsi, Messieurs, sur quoi peut être fondée la demande que vous témoignez être résolus de faire au Pape & au Roi, qu'on les contraigne de suivre vos ordres, eux qui n'y sont obligés en aucune sorte, & qui doivent ne le pas faire, pour cela même qu'on veut exercer sur eux une domination illégitime ?

Il n'y a point de plus grand défaut que celui de la puissance, & le défaut de la vôtre, à leur égard, est visible en cette rencontre. Vous traitez en inférieurs ceux qui vous sont tout-à-fait égaux, & dont chacun peut dire, en se comparant à vous : *Hebræi sunt, & ego : Israëlita sunt, & ego : semen Abraha sunt, & ego.* Ils sont Evêques, je le suis aussi : ils sont Vicaires de Jesus Christ, je le suis aussi : ils sont les enfants & les successeurs des Apôtres, je le suis aussi. Leur modestie les empêchera d'ajouter : *Ministri Christi sunt, ut minus sapiens dico, plus ego.*

Pardonnez, Messieurs, une parole de liberté, que la douleur arrache d'un cœur pénétré des maux de l'Eglise. C'est une honte à notre

(c) [ M. l'Evêque d'Alet, Lettre au Roi du 22 Juin 1661. ]

IV. Cr. siècle, que des Prélats, qui, dans un autre plus équitable, auroient attiré  
 V. P°. sur eux la vénération de tout le monde, y soient traités si indignement.  
 Numéro C'est une honte à la France, qu'on n'y puisse faire aujourd'hui au-  
 XXXVII. cun bien solide, sans être aussi-tôt traversé par la ridicule accusation  
 d'une hérésie fantastique : c'est une honte à l'Episcopat, qu'il y ait des  
 Evêques qui ne travaillent qu'à l'asservir en la personne de leurs confreres,  
 & qui, pendant qu'ils en évitent toutes les croix, ne pensent qu'aux  
 moyens d'opprimer ceux qui se consument, comme des victimes, dans  
 les travaux de leur ministère : c'est une honte aux Assemblées du Clergé,  
 qui ne peut être réparée que par un désaveu public de toutes celles qui  
 se tiendront jamais, qu'on y ait protégé un Chapitre révolté & schisma-  
 tique, (f) contre un excellent Evêque, qui ne veille jour & nuit qu'au  
 salut de son peuple, & qu'on y ait été cause, en surprenant la religion  
 du Conseil du Roi, que des Ecclésiastiques, aussi habiles & aussi pieux  
 qu'il y en ait peut-être dans l'Eglise, se trouvent dépouillés du nécessaire à  
 la vie, par une dureté sacrilège, tandis que tant d'autres, qui sont l'op-  
 probre de l'Eglise, trouvent dans le patrimoine de Jesus Christ de quoi  
 contenter leur ambition & leur luxe.

En vérité, Messieurs, c'auroit été un soin plus digne de vous, de  
 penser à arrêter ces maux qu'à les augmenter : & vos remontrances au-  
 roient été mieux employées à implorer la justice d'un si bon Prince, &  
 si équitable aux moindres de ses sujets, contre de si visibles oppressions,  
 qu'à le presser d'ordonner des peines contre ceux qui ne méritent que  
 des récompenses. Mais si on leur ferme tous les Tribunaux présents de la  
 terre, on ne fauroit empêcher que ceux du ciel & de la postérité ne  
 leur soient ouverts, & quelque puissants que vous croyiez être pour faire  
 exécuter vos délibérations,

*Jus, tamen aeternum est, habet ingens fama tribunal  
 Quo vestrum rapitur nomen, sacrisque futuris  
 Justitia immemores & causam dicitis orbi*

(f) [Le Chapitre de Beauvais.]



A R T I C L E V I I .

IV. Cl.

V. P<sup>e</sup>.

Numéro  
XXXVII.

Nullité de tout ce qui s'est fait dans l'Assemblée du 2 Octobre, en ce que le Bref étant adressé à tous les Evêques de France, quatorze ou quinze n'ont eu aucun droit d'en juger, & d'y répondre seuls, sans avoir l'aveu & le consentement de plus de cent autres.

C'Est avec grande raison, comme on le vient de faire voir, que l'on a contesté à la dernière Assemblée, l'autorité qu'elle avoit voulu usurper sur les autres Evêques. Mais, dans les circonstances particulières de la vôtre, il est encore plus clair qu'elle ne se la peut attribuer, sans violer toutes les règles de l'équité & de la justice. Car, sur quoi, Messieurs, vous êtes-vous assemblés? Sur un Bref du Pape. Et à qui ce Bref est-il adressé? A tous les Evêques de France: *Venerabilibus Archiepiscopis, & Episcopis Regni Gallia*. Vous n'y avez donc aucun droit particulier; puisque n'étant que quatorze ou quinze, dont il y en a même six ou sept qui n'ont point d'Eglise, vous ne pouvez pas prétendre, avec la moindre conleur, d'être tous les Evêques de France. Ainsi on ne voit pas seulement quel droit vous avez eu d'ouvrir ce Bref, sans avoir eu le consentement de plus de cent autres Evêques, à qui il étoit adressé aussi-bien qu'à vous. Et c'est ce que l'on fait vous avoir été représenté par un des Evêques des plus éclairés de votre Assemblée, qui fut d'avis que l'on n'ouvrit point le Bref, & qu'on le remit à la prochaine Assemblée générale du Clergé. Mais ce n'étoit pas le compte des Jésuites, qui ne l'avoient pas obtenu pour remettre à un si long temps l'usage qu'ils en vouloient faire; & ainsi ce sentiment, quelque raisonnable qu'il fût, n'avoit garde d'être suivi.

Mais, supposé même que vous l'eussiez dû ouvrir, qu'aviez-vous à faire après cela, qu'à en envoyer des copies à tous les autres Evêques, en les priant de vous en mander leurs pensées, afin que l'on vit ensuite ce qu'il y auroit à faire par l'avis commun de tous? Ou si les sentiments étoient partagés, l'équité vouloit qu'on laissât à chacun la liberté d'y répondre, selon sa lumiere. Car n'est-ce pas une visible usurpation, qu'un Bref étant adressé à six vingts Evêques, il s'en trouve quatorze ou quinze qui s'attribuent à eux seuls le droit d'en juger, & d'y faire telle réponse qu'il leur plaît, en ne laissant aux autres que la nécessité de l'obéissance, & la charge de l'exécuter selon sa forme & teneur?

Il est vrai, Messieurs, que vous ne leur conseillez en cela que

IV. CL. ce que vous avez fait vous-mêmes. Car on ne voit dans votre dé-  
 V. P<sup>c</sup>. bération aucune trace de cet ancien esprit des Evêques, qui exami-  
 Numéro noient ce qui leur étoit adressé, comme en étant Juges & non de simples  
 XXXVII. exécuteurs. Tout s'y réduit au respect & à la soumission; & ce que M.  
 de Marca a dit autrefois de l'Assemblée qui censura les deux volumes  
 des Libertés de l'Eglise Gallicane, se peut dire de la vôtre: *Non ex scrupulosa inquisitione solertiam, sed celeritate studium suum probare cupientes.*

Mais que savez-vous, Messieurs, si les cent autres Evêques que ce Bref regarde aussi-bien que vous, & qui ont autant de droit que vous d'en dire leur sentiment, auroient été dans la même disposition? Que savez-vous s'ils auroient été aussi jaloux que vous vous persuadez qu'ils devoient être, de ménager comme un précieux trésor la part qu'ils ont dû prétendre à la gloire commune de tous les Evêques de France, que ceux qui vous ont précédés dans la suite de plusieurs siècles vous ont transmise dans une pureté de conduite qui a fortifié votre zèle? Que savez-vous s'ils se seroient crus heureusement engagés à honorer la Religion de vos exemples par la fermeté de leur imitation? Que savez-vous s'ils auroient trouvé les difficultés qu'ils ont proposées au Pape tellement éclaircies par son Bref, qu'ils eussent pu dire comme vous, que le Soleil du Vatican avoit mêlé la plénitude de son jour aux lumières de leur conduite? Que savez-vous s'ils n'auroient point cru se rendre plus dignes devant Dieu de perdre leurs Evêchés en calomniant des Théologiens catholiques, & leur imposant faussement d'avoir donné une déclaration cachante une hérésie, que des Evêques dont vous parlez, à qui on faisoit perdre leurs Evêchés, pour avoir dit de quelque Donatiste, qu'il s'étoit réconcilié à l'Eglise, lorsqu'ils n'étoient pas assurés de leur dire?

Et pour passer aux circonstances de l'affaire, qui ne sont pas moins considérables que le fonds, que savez-vous, Messieurs, si, ayant une charité plus généreuse envers tous ceux qui leur sont unis par le lien de l'unité sacerdotale; ils n'auroient point été touchés de l'injure qu'on a faite à leur confrère, en ne daignant pas lui répondre ni lui donner le moindre éloge, ni le nommer seulement, même sans éloge, dans une affaire où il avoit travaillé avec tant de peine, afin que le S. Siege y reçût tous les avantages qui peuvent être demandés avec quelque sorte de couleur? Que savez-vous si voyant de quelle conséquence il est pour l'Eglise, de ne pas souffrir que la Cour de Rome, qui veille sans cesse à l'avilissement de l'Episcopat, & qui se fait droit de tous les exemples, en introduise en ce temps un tout nouveau & très-préjudiciable à la dignité des Evêques, ils n'auroient point jugé à propos de faire au Pape de très-justes remontrances, sur ce qu'il semble se vouloir mettre en pos-

feffion de ne plus répondre à chaque Evêque particulier, comme s'ils IV. C. n. étoient indignes qu'il s'abaissât jusqu'à eux, & qu'il prit la peine de sa- V. P. tisfaire aux difficultés qu'ils lui proposent? Que savez-vous s'ils auroient Numéro approuvé ce nouveau canal de faire passer aux Evêques les Brefs du Pape. XXXVII. par les mains d'un Jésuite, comme si en l'absence du Nonce, il en faisoit [Le Pere les fonctions, & qu'il eût dû en cela être préféré à l'Evêque même qui Annat.] avoit écrit, & à qui on devoit bien au moins cette civilité, si on ne lui répondoit pas à lui-même, que de lui adresser la réponse que l'on faisoit à tous les Evêques de France sur le sujet de sa lettre? Que savez-vous enfin quelles lumières Dieu leur auroit données sur toute cette affaire, & si elles n'auroient point été toutes contraires à vos pensées?

*Attendu, dites-vous, que Sa Sainteté exhorte, par son Bref, tous les Prélats du Royaume, de choisir les moyens les plus propres & les plus efficaces pour mettre en exécution les Constitutions, l'Assemblée déclare, qu'il n'y en a point de plus propre que la signature du Formulaire. Ce peut être la pensée de quelques-uns d'entre vous (car on fait bien que ce n'est pas celle de tous ceux qui se sont trouvés à votre Assemblée) mais s'ensuit-il que ce soit le sentiment de cent autres Evêques, à qui ce Bref est adressé, & qui ne vous ont point donné charge de parler pour eux? Ils ont autant de droit que vous, par le Bref même & par votre propre confession, de juger de ces moyens plus propres & plus efficaces; & ainsi qui les empêchera de déclarer aussi-bien que vous, ou seuls ou plusieurs ensemble: Qu'attendu que le Pape exhorte tous les Evêques de France, du nombre desquels ils sont, de choisir les moyens les plus propres & plus efficaces pour l'exécution des Constitutions, ils ont jugé qu'il n'y en avoit point de plus propre que d'abolir le Formulaire, comme une occasion de trouble & de scandale, & de se contenter de punir, par les voies ordinaires & canoniques, ceux qui seroient légitimement convaincus d'avoir enseigné les erreurs condamnées par les Constitutions? Voilà ce qu'en pensent en effet des plus recommandables Evêques de France, & qui sont d'autant plus croyables, que, veillant sans cesse avec un zèle apostolique à maintenir l'ordre dans leurs Diocèses, & à y entretenir la paix & la charité, ils peuvent mieux juger des moyens qui y sont propres, que ceux qui s'y appliquent si peu.*

Comme ce seroit donc, Messieurs, une nullité visible, que six-vingts Evêques ayant le même droit de juger & de parler dans une affaire, dix ou douze s'ingérassent d'en juger seuls, sans attendre les autres, sans leur aveu, & sans leur consentement, il faut avouer qu'il n'y a rien de plus nul que ce qui a été fait dans votre Assemblée, à moins que vous ne fassiez voir que vous avez eu droit d'y agir comme



IV. C. les Plénipotentiaires de tous les Evêques de France, & comme les Ar-  
 V. P. bitres souverains de leurs volontés. Mais ce droit ne pourroit être fondé  
 Numéro que sur une procuration de leur part, ou sur un titre qui vous fût par-  
 XXXVII. ticulier. De procuration, il est bien certain qu'ils ne vous en ont point  
 donné, & pour un titre, on ne voit pas quel il pourroit être, pour vous avoir donné droit de prévenir leur jugement dans une affaire commune, d'en ordonner seuls à votre fantaisie, de ne laisser aux autres que l'exécution de ce qu'il vous aura plu leur prescrire; de leur faire entendre, s'ils ne le font de bon gré, qu'on le leur fera faire par force, & de faire vous seuls, telle réponse qu'il vous a semblé bon à un Bref adressé à tout un grand corps, dont vous ne faites qu'une si petite partie. Toutes choses semblent si égales entre vous, qu'il est difficile de deviner ce qui vous pourroit avoir donné une si étrange prérogative au dessus de vos confreres. On ne voit qu'une différence, qui est, qu'ils résident plus dans leurs Diocèses, & qu'ils se font moins connoître à la Cour. C'est en cela seul qu'ils vous sont inférieurs: mais il seroit bien étrange que, pour observer plus religieusement la loi de Dieu & les saints Canons, ils en eussent moins d'autorité dans l'Eglise, & que l'accomplissement de leur devoir, au lieu de leur être un sujet de récompense, leur en fût un d'une aussi grande peine que seroit celle de perdre leur liberté. Les Evêques ne sont que trop tentés de quitter leurs Diocèses, sans les attirer encore à Paris en leur en rendant le séjour avantageux par le droit de dominer sur ceux qui en sont absents: & tous ceux qui aimeront véritablement l'Eglise seront plus portés à faire au Roi de très-humbles remontrances, afin qu'il emploie son autorité royale, pour faire observer les reglements des Canons touchant la résidence des Evêques, qu'à le presser d'exécuter les délibérations de vos Assemblées, qui ne méritent jamais ce nom, & qui ne peuvent servir qu'à entretenir dans son Royaume la division & le trouble.

C'est pourquoi, Messieurs, il n'y a rien de plus surprenant que ces paroles d'autorité, par lesquelles vous finissez votre Lettre circulaire à tous les Evêques de France. *Nous attendrons dans deux mois au plus tard, que vous donniez avis au Agents généraux du Clergé de la souscription que vous aurez faite, & du refus ou de la soumission des sujets de votre Diocèse; & que vous refuserez toutes sortes d'emplois à ceux qui manqueront en ce point de satisfaire à leur devoir.*

Pour mieux comprendre combien cette prétention est insoutenable, il est bon de remarquer, qu'au lieu que jusqu'en 1660 toutes les lettres que les Assemblées du Clergé ont écrites, ou au Pape, ou aux autres Evêques, ont toujours été signées de tous les Evêques qui avoient assisté  
 aux

aux délibérations, lors même que M. le Cardinal Mazarin y présidoit, IV. CL. on a introduit un autre usage depuis 1660, qui est, de ne les faire voir V. P<sup>e</sup>. signées dans l'imprimé que du Président: ce qui se fit alors, parce Numéro XNXVII. que l'Assemblée de 1660 n'étant que de quinze Evêques, on ne voulut pas que le public s'aperçût que si peu d'Evêques entreprenoiennent de donner la loi à tous les autres Evêques de France. Mais on avoit bien plus de raison de faire la même chose en cette rencontre; car on dit que l'Assemblée entière n'ayant été que de quatorze ou quinze Evêques, il n'y en a pas eu la moitié qui aient signé cette Lettre circulaire. C'est ce qu'on a voulu cacher aux yeux du public, parce que rien n'auroit paru si étrange, que de voir six ou sept Evêques parler à plus de cent autres d'une manière si impérieuse, pour ne pas dire si tyrannique. Car pourquoi, Messieurs, vous attendez-vous, que, dans deux mois au plus tard, ces cent Evêques rendent compte à vos Agents de ce qu'il leur aura plu de faire dans leurs Diocèses? Oublierez-vous toujours que vous n'êtes point leurs Supérieurs, & que vous n'avez rien à leur commander; & moins encore en cette occasion qu'en aucune autre, puisqu'ils sont Juges, comme vous, *de ces moyens plus propres & plus efficaces*, dont le Pape a laissé le choix, par votre propre aveu, à tous les Evêques de France? Je crois donc, Messieurs, qu'on vous peut dire par avance, que vous vous y attendez en vain, & qu'il n'y aura point d'Evêque si peu jaloux de sa dignité, & qui ait une idée si basse de son ministère, qu'il se veuille asservir à en rendre compte au Sieur de Faget.

[ Agent  
du Cler-  
gé. ]

Vous vous pouvez tenir aussi pour remerciés de l'offre que vous leur faites, de les aider à punir ces prétendus *délinquants*. Ils ont pour le moins autant de zèle que vous pour le bien de leur Diocèse; mais ils ne croient pas, comme vous, que ce soit une occasion fort importante pour employer ce zèle épiscopal, que l'établissement de votre nouvelle Inquisition; & ils s'estimeroient heureux s'il n'y avoit point dans leur Eglise d'autres désordres à empêcher, & d'autres coupables à punir, que ceux dont vous vous plaignez. Ils demeurent d'accord, que la juste sévérité envers les Ecclésiastiques dont les crimes auroient été bien prouvés, seroit un fort bon moyen pour obtenir *les plus favorables effets de la miséricorde de Dieu*: mais ils croient en même temps, que la médian-  
ce contre de pieux & savants Théologiens qu'on taxe publiquement d'hérésie, sans leur pouvoir marquer aucune erreur qu'ils soutiennent, ne peut être propre qu'à attirer les plus rudes effets de sa colère.

Vous leur prescrivez encore de refuser toutes fortes d'emplois à ceux qui manqueront en ce point de satisfaire à leur devoir. Il faudroit, Messieurs, que vous eussiez peu de sentiment du poids de la Charge

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

S

IV. C. L. épiscopale; si vous prétendiez sérieusement que des Evêques, à qui Dieu  
 V. P<sup>e</sup>. a fait rencontrer des Ecclesiastiques de vertu & de piété, qui les aident  
 Numéro à le porter, se dussent priver de ce secours si utile à leurs peuples,  
 XXXVII. pour suivre les ordres d'une Assemblée qui n'a nulle autorité de se mêler  
 de ce qu'ils font dans leurs Diocèses. Mais pour ces Ecclesiastiques, que  
 l'on prétend punir par-là, ce seroit l'Eglise, & non pas eux que l'on  
 puniroit. La première condition pour être digne de ces emplois, est  
 de ne les point rechercher; & qui ne les recherche point ne peut avoir  
 que de la joie de n'y être point appelé. On n'a encore que trop à  
 répondre à Dieu lorsqu'on ne répond que de soi-même, & il n'y a  
 que la nécessité d'une vocation bien particulière, qui puisse porter une  
 âme qui craint vraiment Dieu, à s'engager dans la conduite des autres.  
 Il faut que les Evêques y forcent ceux qui en sont capables, dont le  
 nombre est plus rare que l'on ne croit. Et s'il y en avoit d'assez peu  
 judicieux pour en éloigner ceux que Dieu leur auroit envoyés, en  
 voulant tyranniser leurs consciences pour une question de néant, on  
 auroit sujet de dire, que ce seroit pour ces Ecclesiastiques un effet de  
 la miséricorde de Dieu, & pour ces Evêques un effet de son jugement.

## A R T I C L E V I I I .

*Que le prétexte de ne pas rendre douteuses & incertaines les choses déjà  
 résolues, a toujours empêché que le livre de M. l'Evêque d'Ypres n'ait  
 jamais été légitimement & canoniquement examiné.*

**I**L y a encore, Messieurs, une réflexion à faire sur ce que vous  
 dites, que *votre Assemblée n'a pas voulu entrer en nouvelle délibération,  
 ni remettre en question des matieres déterminées.* C'est l'esprit qu'on a  
 suivi dans toute cette affaire: on n'y a jamais rien examiné comme il  
 faut, touchant le livre de M. l'Evêque d'Ypres, parce qu'on a toujours  
 supposé que cet examen avoit été fait par d'autres; & ainsi cette crainte,  
 de rendre douteuses & incertaines les choses déjà résolues, est ce qui  
 a le plus contribué à les rendre effectivement très-douteuses, & très-  
 incertaines.

La première Bulle d'Urbain VIII contre ce Prélat fut faite avec si peu  
 de soin, que M. le Cardinal Barberin, qui en pouvoit mieux être in-  
 formé que personne, a témoigné cent fois, que ce n'étoit qu'une Bulle  
 provisionnelle, qui ne touchoit point le fonds de la doctrine. Cepen-

dant, ce premier engagement a suffi pour rendre si odieux à Rome le IV. CL. nom de cet Evêque, comme d'un Auteur condamné, qu'on n'a jamais V. P.<sup>a</sup> pu obtenir depuis qu'on en fit aucun examen légitime & canonique. Numéro XXXVII  
 Deux Docteurs de Louvain furent envoyés à Rome en 1643; de la part de cette fameuse Université, & avec des recommandations du Roi d'Espagne, pour justifier ce livre contre tous ceux qui le voudroient attaquer; & M. Sinnich a affirmé avec serment, dans un Acte qui se trouve imprimé à la fin du Journal de M. de S. Amour, que le 28 Avril 1644 ayant eu audience de trois Cardinaux, Spada, Pamphile & Falconier, il avoit dit entre autres choses: 1.<sup>o</sup> *Qu'il étoit prêt de montrer, que tous les points de la grace & du libre Arbitre, contestés entre Jansénius & ses adversaires, étoient les mêmes que ceux qui étoient en dispute entre S. Augustin & ses adversaires.* 2.<sup>o</sup> *Que tous les arguments dont la doctrine de Jansénius étoit combattue par ses adversaires, sont les mêmes que ceux qu'employoient les Pélagiens & leurs partisans pour combattre la doctrine de S. Augustin.* 3.<sup>o</sup> *Que toutes les calomnies, qu'on employoit pour décrier Jansénius, avoient été employées contre S. Augustin, pendant sa vie & après sa mort.* A quoi il avoit ajouté: *Qu'il s'engageoit à brûler, de sa propre main, le livre de Jansénius dans le champ de Flora, s'il manquoit à prouver aucun de ces points.* Mais toute la justice que l'on fit sur des propositions si pressantes fut, qu'ayant laissé mourir le Pape Urbain, parce qu'on ne voulut pas réveiller cette affaire de son vivant, à cause que le nom de Jansénius avoit été mis dans la Bulle contre son intention, le jour même de sa mort, on donna à ce Docteur, pour toute réponse, une copie de la Bulle bien collationnée à l'original, afin, sans doute, de ne pas entrer en nouvelle délibération, & remettre en question des choses déterminées.

Le même M. Sinnich témoigne encore dans le même Acte: *Qu'il avoit dit à peu près la même chose au Pape Innocent X, (g) aussi-tôt après qu'il fut élu au Pontificat le 5 Novembre de l'année 1644, dans la première audience qu'il eut de lui.* Mais il n'en put tirer autre chose; & toute la grace qu'on lui fit, c'est qu'on lui donna un grand nombre d'Indulgences, lorsqu'après un séjour de près de deux ans qu'il avoit consumé inutilement à Rome, il fut obligé de s'en retourner sans rien faire.

Quelque temps après, les Jésuites ayant fait signer par plusieurs Evêques une lettre au Pape, pour lui demander son jugement sur les cinq Propositions fabriquées par M. Corniet, qui ne les avoit pu faire con-

(g) [ Le Card. Pamphile avoit été élu Pape sous le nom d'Innocent X, le 15 Septembre 1644. ]

IV. CL. damner par la Sorbonne; ils insinuerent dans cette lettre, que ces Propositions contenoient la doctrine de M. d'Ypres, quoiqu'il soit certain V. P. que nul des Evêques à qui ils la firent signer, n'eût seulement pensé Numé- ro XXXVII. à examiner si cela étoit véritable: ce qui n'auroit pu se faire qu'en lisant le livre de Jansénius avec grand soin, à quoi on fait assez qu'ils ne s'étoient point appliqués. Néanmoins c'en fut assez au Pape Innocent X., pour insinuer dans sa Constitution, que ces Propositions étoient de Jansénius, quoiqu'il n'eût donné charge que de les examiner en elles-mêmes, *in abstracto*, & *ut præscindunt ab omni præferente*, comme dit l'un des Consultants dans son Suffrage, donné par écrit au Pape. Et ainsi, par un cercle assez plaisant, les Evêques qui écrivirent au Pape n'eurent pas de scrupule de parler de ces Propositions comme contenant la doctrine de ce Prélat; quoiqu'ils n'en fussent rien, parce qu'ils s'en remettoient à ce que le Pape en jugeroit; & le Pape de son côté ne fit pas de difficulté de les appeller des opinions de Jansénius; quoique les Consultants n'eussent point eu ordre de s'appliquer à cette question de fait, parce qu'il avoit supposé, que les Evêques qui lui avoient écrit ne lui en auroient pas parlé comme ils avoient fait dans leur lettre, s'ils n'eussent été assurés que ces Propositions étoient de Jansénius. Quoiqu'il en soit, il est indubitable que ce fait n'a jamais été sérieusement examiné devant le Pape Innocent X.; quelques Consultants, amis des Jésuites, ayant parlé de Jansénius dans leurs Suffrages, parce qu'il leur plut de le faire; & les autres n'en ayant rien dit, parce qu'ils n'avoient ordre que d'opiner sur les Propositions en elles-mêmes, & qu'ils se contentoient de soutenir la doctrine de S. Augustin, sans y mêler le nom d'un Auteur qu'on avoit rendu odieux à Rome, & dont ils n'avoient aucune nécessité de parler. Et quant aux Docteurs envoyés de France, outre qu'ils n'avoient aucun ordre de justifier Jansénius, le Pape leur avoit fermé la bouche sur ce sujet; de sorte que ç'auroit été le procédé du monde le plus injuste d'avoir voulu traiter à fond la cause de Jansénius, au même temps qu'on empêchoit ceux qui eussent pu le défendre de parler de lui.

Ce qui fait voir encore que le Pape n'avoit point eu dessein de juger si ces Propositions étoient de Jansénius, est ce qui est rapporté dans la Relation de M. de Montpellier: *Que Sa Sainteté lui avoit dit, qu'elle n'avoit point voulu toucher, ni à la personne & mémoire de Jansénius, ni à la question du fait, précisément pour éviter les cavillations & prévenir les questions qui se fussent émues, n'estimant qu'il fut nécessaire.* Ce fut tout ce que le Pape lui avoit dit au mois de Janvier de l'année 1654, avant qu'on eût parlé en France de cette question de fait. Car

pour les paroles qui suivent: *Que Sa Sainteté avoit insinué assez clairement, par les paroles de sa Constitution, que sa pensée étoit que le livre de Jansénius contenoit ces Propositions*, ce ne sont point les paroles du Pape à M. de Montpellier; mais celles de M. de Montpellier au Pape, dans l'audience qu'il lui donna le 24 Mai 1654, sur le sujet de l'Assemblée du Louvre. De sorte qu'il est constant, par cette Relation, que le Pape, qui avoit affecté de ne parler de Jansénius dans sa Bulle que d'une manière assez ambiguë, pour reculer ou s'avancer, selon que cela seroit reçu dans le monde, ne s'est point ouvert sur ce sujet, dans tout le temps qui s'est passé entre la publication de cette Bulle & l'Assemblée du Louvre, ayant même marqué dans deux Brefs, qu'il avoit censuré des Propositions, *quæ videbantur esse Jansenii*.

Cependant dans toutes les disputes qui sont arrivées depuis sur cette question de fait, on n'a fait que bâtir sur ce fondement; qu'Innocent X l'avoit décidé, & on n'a prétendu qu'il ne falloit plus douter que Jansénius ne fût coupable des erreurs qu'on lui impute, que parce qu'on a supposé, que ceux qui le défendoient, ou en étoient demeurés d'accord, ou en avoient été très-légitimement & très-canoniquement convaincus devant ce Pape.

Ce fut la preuve capitale des Commissaires de l'Assemblée du Louvre de 1654. *Qui conclurent* (dit la Relation dressée par feu M. de Marca) *que les cinq Propositions censurées par la Bulle sont comprises, sans aucune supposition, dans le livre de Jansénius, par ces deux preuves. La première fut tirée des termes de la Constitution, qui étoient si clairs, qu'il n'y avoit pas lieu de douter de l'intention de Sa Sainteté, si l'on ne vouloit renverser la Grammaire; & la force des relatifs énoncés dans la Constitution, lesquels rapportent les opinions & les Propositions à Jansénius. La seconde preuve fut prise des premières lettres écrites à Sa Sainteté, par quatre-vingts Archevêques & Evêques, qui certifient que les questions principales de la grâce, qui ont été mises en controverse dans les livres de Jansénius, sont comprises dans cinq Propositions, qu'ils présentent au Pape, pour être censurées en particulier, comme contenant la doctrine de Jansénius. Rien ne prouve mieux ce qu'on a dit, que le Pape a rapporté dans sa Constitution ces Propositions à Jansénius, parce que ces quatre-vingts Archevêques & Evêques les lui avoient présentées à censurer, comme contenant la doctrine de ce Prélat. Car pourquoi ne l'auroit-il pas cru sur leur témoignage, puisque ces Commissaires de l'Assemblée du Louvre trouvent, que ce même témoignage est une fort bonne preuve pour montrer, que ces cinq Propositions censurées sont comprises, sans aucune supposition, dans le livre de Jansénius?* Ainsi tout se réduit à la fin au témoignage de ces quatre-vingts

IV. CL.  
V. P.  
Numéro  
XXXVII.

IV. CL. Evêques, qui pourroit être considérable, si ce n'étoit une chose connue  
 V. P<sup>e</sup>. de toute la France, qu'on n'osa présenter cette lettre à l'Assemblée du  
 Numéro Clergé qui se tenoit alors à Paris, de peur qu'elle n'y fût rejetée; qu'on  
 XXXVII. la fit signer à chacun de ces Prélats à part, sans qu'ils en aient jamais  
 conféré ensemble; qu'ils n'ont jamais fait ni en commun, ni en particu-  
 lier le moindre examen du livre de Jansénius, & qu'il n'y en avoit peut-  
 être pas trois ou quatre, de tout ce grand nombre, qui l'eussent lu; ceux  
 de ces Prélats de France qui s'étoient le mieux instruits de cette matiere;  
 comme M. de Bellegarde Archevêque de Sens (h), M. de Montchal Ar-  
 chevêque de Toulouse, M. d'Epruets Evêque de S. Papoul, sans parler  
 des vivants, s'étant opposés à cette lettre, & plusieurs de ceux qui l'avoient  
 signée ayant déclaré qu'ils ne s'étoient pas mis en peine de ce qu'elle con-  
 tenoit, parce que ce n'étoit qu'une proposition qu'ils faisoient au Pape  
 sans en rien déterminer. De sorte que c'est une preuve manifeste, que dans  
 cette Assemblée du Louvre, on ne pensoit qu'à satisfaire le premier Ministre  
 qui y présidoit, & non à chercher sérieusement la vérité, que d'apporter  
 une telle preuve pour montrer, *que les cinq Propositions étoient sans sup-  
 position dans le livre de Jansénius.*

Il est vrai que la Relation ajoute : *Que, quoique ces deux preuves dussent  
 suffire, néanmoins, pour satisfaire à l'attente publique, & pour confondre  
 la témérité des contredisans, on exposa le soin que les Commissaires avoient  
 pris, de conférer chacune des cinq Propositions avec plusieurs textes de Jan-  
 sénius.* Mais pourquoi donc l'Auteur de la Relation ne nous a-t-il rapporté  
 ces textes de Jansénius, puisque c'étoit l'essentiel & le capital de cette  
 cause, ne s'agissant que de faire voir ces Propositions dans ce livre, & non  
 pas de dire, que le Pape & les Evêques ont témoigné qu'elles y étoient,  
 comme s'il eût été question d'un livre qui fût disparu depuis qu'elles en  
 avoient été tirées? Est-ce bien *satisfaire l'attente publique*, que de ne rien  
 dire de ce qu'on attend, & la *témérité des contredisans* se doit-elle tenir  
 pour bien confondue, lorsqu'on n'ose pas seulement faire voir dans le  
 public ce qu'on prétend avoir dit pour la confondre? Ce silence ne mar-  
 que que trop, qu'on ne s'est pas hasardé de rapporter ces textes de M.  
 d'Ypres, comme on y étoit obligé sur toutes choses, parce qu'on a ap-  
 préhendé, qu'on ne justifiât si puissamment ces passages de Jansénius, con-  
 tre le mauvais sens qu'on y avoit voulu donner, qu'il n'y eût plus après  
 cela aucun lieu de douter, que ces Propositions ne lui eussent été mal-

(h) C'est par surprise qu'on dit ici, que M. de Bellegarde, Archevêque de Sens, s'é-  
 toit opposé à la lettre envoyée à Rome; car il étoit mort: & l'on a seulement dû parler de  
 son zèle connu de tout le monde, pour la doctrine de S. Augustin, & pour le livre de M.  
 d'Ypres. [Cette Note est tirée de l'errata imprimé dans le temps à la fin de cet Ecrit.]

ciennement attribuées par ses ennemis. Et une preuve manifeste que ces IV. CL. Commissaires en croyoient aveuglément les Jésuites, est, ce qui est dit V. P.<sup>e</sup> dans cette même Relation: *Qu'ils firent remarquer en leurs opinions la mauvaise foi des défenseurs de Jansénius, en l'allégation qu'ils faisoient des textes de cet Auteur.* Ce qui n'est fondé que sur une imposture du P. Annat, Numéro XXXVII qui avoit fait croire à ces Commissaires, qu'on avoit pris une objection de Jansénius pour sa résolution, quoique cela fût manifestement faux, comme Denys Raymond, l'a fait voir invinciblement dans sa premiere Partie, chap. 3. art. I.

Voilà comme la cause de Jansénius fut traitée dans cette Assemblée du Louvre. Le premier Ministre fit connoître que son inclination étoit qu'il fût condamné. Il avoit besoin de cela pour des affaires qu'il traitoit avec le Pape: c'en étoit assez pour la plupart des Evêques. On nomma neuf ou dix Commissaires, tels qu'il les falloir. Tous les autres Prélats, hors quatre ou cinq qui furent contraires à la Délibération, s'en rapportèrent aux Commissaires, qui trouverent *que les Propositions étoient de Jansénius sans aucune supposition*, par les deux preuves qu'on a rapportées, & par de certains passages de cet Auteur, dont il ne leur a pas plu d'informer le monde, quoiqu'ils eussent dessein de *satisfaire à l'attente publique; & de confondre la témérité des contradisants.*

C'est néanmoins la seule Assemblée où il y ait eu quelque forme d'examen: toutes les autres ont fait scrupule de mettre cette cause en nouvelle délibération, *de crainte de rendre douteuses & incertaines des choses résolues.*

La Sorbonne sembloit le lieu le plus propre pour traiter à fond cette matiere, puisque c'est proprement aux Docteurs qui ont plus de loisir que les Evêques à s'assurer, par une longue & attentive lecture, de la véritable intelligence d'un livre de Théologie, qui ne peut être bien entendu que par des Théologiens. Mais quelque nécessité qu'il y eût de traiter à fond cette matiere, sur la fin de l'année 1655, pour savoir si un Docteur avoit étoit téméraire d'en douter, & quoique plusieurs de ses confreres se fussent engagés de montrer, par des passages du livre de M. d'Ypres, qu'il étoit innocent des erreurs qu'on lui avoit attribuées, on ne le voulut jamais souffrir; &, par une imagination bien nouvelle dans l'Eglise, on trouva, que, sans s'enquérir si une chose étoit véritable ou fausse, c'étoit assez qu'elle eût été avancée par des Evêques, pour condamner de témérité ceux qui en auroient douté.

L'Assemblée de 1656 suivit la même conduite. On y assura que les Propositions étoient dans Jansénius; mais on se garda bien de l'examiner: on s'en tint à ce qui en avoit été dit au Louvre, & on y publia la fameuse



## IV. CL.

V. P<sup>c</sup>. Relation, qui fait voir mieux que toutes choses le peu de soin qu'on a tous jours pris de chercher la vérité dans cette affaire. On peut voir sur ce sujet Numéro XXXVII. le *Belga Percontator*.

Sur la fin de cette Assemblée, au mois de Mars 1657, M. le Nonce Piccolomini, tira de sa cassette la nouvelle Constitution d'Alexandre VII, en date du 16 Octobre 1656, & affichée à Rome le 7 Novembre suivant, quoique pendant cinq mois nul homme dans toute l'Europe n'en eût entendu parler. Le Pape y décide que les cinq Propositions ont été extraites du livre de Jansénius, & condamnées dans son sens; mais sans témoigner qu'il eût fait aucun nouvel examen du livre de Jansénius, & en supposant, au contraire, qu'il ne faisoit que déclarer ce qui avoit été fait par son prédécesseur, quoique sans marquer ce fait en particulier, il se contente de dire en général, que cette affaire avoit été examinée en ce temps-là, *et diligentia quâ major desiderari non potest*; ce qui souffre néanmoins de grandes difficultés.

Dans l'Assemblée de 1660, on supposa à l'ordinaire, sans aucune nouvelle recherche, sur la foi des Constitutions & des Assemblées précédentes, que les Propositions étoient dans Jansénius: mais il ne laissa pas d'y avoir de très-grandes contestations sur le sujet du Formulaire; plusieurs des plus éclairés d'entre les Prélats ayant parlé fortement contre cette nouvelle espèce d'Inquisition, & contre le dessein qu'on avoit d'user de menaces envers les Evêques absents qui n'exécuteroient pas les délibérations de l'Assemblée. Et c'est ce qui fait voir avec quelle fidélité ceux qui y dominoient en ont dressé le Procès verbal, ayant entièrement supprimé des discours très-judicieux & très-solides, qui furent faits sur ce sujet, afin d'entretenir le monde dans cette fausse opinion, que tout ce qui y avoit été ordonné contre les prétendus Jansénistes, l'avoit été par le commun consentement des Evêques. C'est le procédé qu'on a toujours tenu dans cette affaire: mais il faut espérer que Dieu suscitera des personnes qui remédieront à ces silences artificieux, & qui vérifieront cette parole de l'Evangile, *qu'il n'y a rien de caché qui ne soit un jour exposé à la lumière*.

Enfin, Messieurs, votre Assemblée prenant pour règle indubitable de la vérité ce qui s'est fait dans cette dernière, vous avez solennellement déclaré, *que vous vous y attachiez immuablement, & que vous ne vouliez plus entrer sur cela en nouvelle délibération, ni remettre en question des choses déterminées*.

Mais, pensez-vous, Messieurs, que toutes ces déterminations soient capables d'empêcher que tous les Théologiens ne fassent, jusqu'à la fin du monde, la recherche que vous évitez de faire, en supposant que d'autres l'ont faite? Le livre de M. d'Ypres ne périra jamais dans l'Eglise: il sera toujours

toujours exposé au jugement de tous les Savants , & on a beau dire que IV. Cl.  
 les Propositions en ont été extraites , si ceux qui le liront dans toute la V. P.  
 suite des siècles ne les y trouvent point , ils n'en croiront rien : & s'ils y trou- Numéro  
 vent le contraire de ces erreurs , & une parfaite conformité sur tous ces XXXVII.  
 points avec la doctrine de S. Augustin , ils en concluront qu'on a imposé  
 aux Papes & aux Evêques , & qu'on leur a mal représenté les véritables  
 sentiments de ce fidèle interprète du S. Docteur de la grâce. Et tout ce  
 qu'on fait dans ce temps - ici ne servira qu'à les confirmer dans cette pen-  
 sée , puisqu'ils jugeront avec raison , qu'on n'emploie des moyens si vio-  
 lents , & si disproportionnés à ceux qu'on devroit employer dans ces sortes  
 de disputes , que parce qu'on manque des voies naturelles pour faire croire  
 ces sortes de choses , qui est de montrer dans un livre ce qu'on dit en avoir  
 été extrait , & de faire voir , par les propres paroles d'un Auteur , & par  
 une exacte & fidelle discussion de sa doctrine , qu'il a enseigné les erreurs  
 qu'on lui attribue.

Voilà ce qui persuade le monde , & non toutes ces délibérations d'As-  
 semblées , où on ne nous dit autre chose , sinon , que l'on tiendra pour hé-  
 rétiques , & qu'on punira comme tels , tous ceux qui refuseront de dire ,  
 que le livre d'un Evêque contient telles hérésies ; soit qu'ils l'aient lu sans  
 les y trouver , soit qu'ils soient incapables de savoir si elles y sont , étant  
 incapables de le lire.

## ARTICLE IX.

*Que Messieurs les Evêques n'auroient jamais choisi ce désordre imagi-  
 naire , pour en faire l'unique objet de leurs soins depuis dix ans , s'ils  
 agissoient en cette affaire selon leur lumière.*

**J**USQUES-ICI, Messieurs, nous n'avons considéré cette affaire qu'en  
 détail , en représentant les diverses injustices de la délibération que les  
 Jésuites ont autorisée de votre nom : mais il suffit de regarder d'une vue  
 plus générale ce qui sert de matière à tous vos Décrets depuis dix ans ,  
 pour reconnoître que vous n'agissez point en tout ceci par vos propres  
 mouvements & par vos propres lumières , & que vous ne faites que suivre  
 une impression étrangère , qui vous porte à faire des choses que vous ne fe-  
 riez jamais de vous-mêmes.

De quoi s'agit-il , Messieurs , & quel est ce désordre si étrange qu'il  
 mérite d'être , depuis si long-temps , presque l'unique objet de votre ap-

*Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXII.*

T

IV. CL. plication & de vos soins, & que vous ayiez recours à des remèdes si ex-  
 V. P. traordinaires, & si contraires à la discipline de l'Eglise Gallicane, & à  
 Numéro l'inclination même des François? Y a-t-il quelque article de foi que l'on  
 XXXVII. attaque? C'est ce qu'on ne peut dire avec la moindre apparence, au re-  
 gard de ceux qu'on accuse si faussement d'hérésie: mais ce sont leurs ad-  
 versaires qui renversent toute la foi par leur nouvelle impiété, *que des*  
*faits non révélés peuvent être crus de foi divine.* Seme-t-on dans le peuple  
 des maximes qui portent au libertinage & au relâchement? On y en  
 sème assez; mais ce ne sont pas ceux que l'on persécute: ce sont ceux  
 que l'on flatte & que l'on caresse. Avance-t-on des propositions dange-  
 reuses contre l'autorité du Roi, & contre la tranquillité de son Etat? Vous  
 savez qu'il n'y a personne plus éloigné de ces maximes séditieuses; que  
 ceux que l'on s'efforce de perdre; & qu'il n'y a personne qui y soit plus  
 attaché, que ceux que l'on favorise en toutes choses. Tâche-t-on d'avilir  
 votre dignité, & de vous ravir les droits sacrés de votre caractère? Ceux  
 que vous assistez en sont les principaux ennemis, & ceux que vous pour-  
 suivez en sont les principaux défenseurs. Quel est donc ce dérèglement si  
 effroyable qui excite votre zèle, & qui vous oblige d'abandonner ceux  
 que vous auriez tant de raison de protéger? C'est, Messieurs, qu'il  
 se trouve quelques Théologiens, qui doutent que des Propositions se trou-  
 vent dans un livre qu'ils ont lu avec grand soin, quoiqu'un Pape ait  
 déclaré qu'elles y étoient. Ces Théologiens n'ont aucun dessein, si on  
 les laisse en repos, de combattre publiquement la décision du Pape: ils  
 veulent bien, & ont toujours bien voulu demeurer dans le silence sur ce  
 point de fait; & s'ils n'y sont pas demeurés jusqu'à présent, c'est qu'on  
 les a forcés de le rompre, en les mettant dans la nécessité de justifier leur  
 foi, contre ceux qui prenoient prétexte de ce doute, touchant un fait  
 de nulle importance, de les décrier par-tout comme des hérétiques dé-  
 clarés. Voilà le sujet unique de ce grand bruit: voilà la matière de tant  
 d'Assemblées; & l'on ne voit que ce seul désordre auquel elles aient tâché  
 de remédier, si l'on n'y joint encore la traduction du Missel en françois,  
 dont l'Auteur a été traité *d'enfant de perdition*, comme les autres sont trai-  
 tés *d'enfants d'iniquité*.

- Qui le croira, Messieurs, ou plutôt, puisqu'il n'est pas possible de  
 ne pas croire une chose si publique, qui ne sera surpris d'un étonnement  
 extraordinaire, lorsqu'il lira dans la suite des temps l'histoire de ce que  
 nous voyons dans celui-ci? Il faut n'avoir point de lumière ecclésiastique,  
 ni de sentiment pour la sainteté du Christianisme, si l'on ne reconnoît pas  
 que l'Eglise de Jesus Christ est maintenant en un état aussi déplorable  
 qu'elle ait jamais été; que le vice & le désordre regnent dans tous les

Etats, & dans toutes les conditions qui la composent, & que l'on peut dire d'elle, avec autant de raison que jamais, ces paroles, que les Peres lui ont si souvent appliquées : *A planta pedis usque ad verticem non est in ea sanitas.* IV. CL. V. P.<sup>e</sup> Numéro XXXVII.

Si Saint Grégoire, disoit déjà de son temps, que l'Eglise, dont il étoit le Chef, étoit un vieux navire tout pourri & tout brisé, & qui faisoit eau de toutes parts, on a bien plus de raison de le dire en celui-ci de l'Eglise Gallicane. Elle ne s'est pas réformée depuis que l'on ne tient plus de Conciles ni provinciaux ni nationaux pour la réformer. Les Ecclésiastiques, hors un petit nombre, ne sont pas plus réglés depuis qu'il n'y a plus presque de punitions canoniques, contre leurs dérèglements. Et les peuples ne sont pas rentrés dans une observation plus exacte des loix de Dieu, depuis que tant de Casuistes travaillent à en autoriser le violement.

Dans cette confusion universelle, dans ce déluge de maux, qui oblige toutes les ames vraiment pieuses de crier à Dieu pour son Eglise : *Sauvez-moi, Seigneur, parce que les eaux ont pénétré mon ame : Je suis enfoncé dans la boue : Je suis tombé au fond de la mer, & la tempête m'a submergé,* les Peres de l'Eglise Gallicane & ses Médecins spirituels, qui sont chargés de la part de Dieu d'apporter les remèdes à ses maladies, s'étant plusieurs fois assemblés pour y travailler, & s'y étant appliqués durant dix ans, n'en ont reconnu que deux, qu'ils aient jugé dignes de leurs soins. L'une, qu'un Ecclésiastique de mérite avoit traduit le Missel en françois, à la prière d'une Princesse pieuse. L'autre, que des Théologiens irréprochables dans leurs mœurs, avoient témoigné quelque doute, si cinq Propositions condamnées, se trouvoient en effet dans un certain livre, où le Pape avoit déclaré qu'elles étoient. [M. de Voisin.] [La Princ. de Conti.]

Que vous seriez heureux, Messieurs, si vous n'aviez à rendre compte à Dieu, lorsque vous paroîtrez devant lui, que de ces deux dérèglements, & s'il n'avoit rien à vous reprocher que de les avoir soufferts ! Mais ce seroit être entièrement aveugles, que de ne pas voir que vous avez bien d'autres choses à faire ; que l'Eglise a bien d'autres plaies auxquelles vous êtes obligés de remédier avant celles-là. D'où vient donc que vos Assemblées ont choisi deux si étranges objets de leur zèle, qu'en négligeant tant de maux réels, elles ne se sont attachées qu'à ces maux imaginaires ? D'où vient que vous ne voyez point ce qui est, & que vous ne voyez que ce qui n'est point ? D'où vient que vous êtes si sensibles à une bagatelle, & si insensibles pour tant de défordres si importants ?

Les raisons de cette conduite, Messieurs, sont entièrement incon-

IV. CL. cévables ; si on ne regarde que vous-mêmes : mais elles deviennent fa-  
 V. P.<sup>re</sup> ciles à comprendre , si l'on considère la part que le Pere Annat & les  
 Numéro Jésuites ont toujours eue dans vos Assemblées ; parce qu'elle est aussi  
 XXXVII. conforme à leur intérêt & à leur esprit , qu'elle est contraire à vos inté-  
 rêts & à l'esprit de l'Eglise. Il seroit bien étonnant que vous vous fussiez  
 portés de vous-mêmes à vous occuper de choses si basses en soi , si  
 inutiles à l'Eglise , & si peu glorieuses pour votre Ordre. Mais il n'est  
 nullement étrange que les Jésuites fassent ce choix , & qu'ils soient bien  
 aises que l'on néglige les véritables désordres de l'Eglise , parce qu'ils en  
 sont complices , & qu'on s'attache à ces désordres imaginaires , parce  
 qu'ils servent de prétexte à leur animosité contre des Théologiens qu'ils  
 n'aiment pas.

## ARTICLE X.

*Que Messieurs les Evêques ne croient pas qu'il y ait de la témérité à  
 accuser quelquefois les décisions des Papes d'erreurs de fait & de droit :  
 ce qui est prouvé par divers exemples tirés du dernier livre de M. de  
 Marca.*

**O**N auroit donc tort , Messieurs , de s'imaginer , que vous ayiez  
 suivi vos propres sentiments , quand même vous auriez cru en effet , que  
 c'est une faute à des Théologiens , de témoigner qu'ils doutent de quel-  
 que décision d'un Pape touchant un fait , puisque vous auriez toujours  
 bien jugé que ce mal seroit si peu considérable , en comparaison de tant  
 d'autres dont l'Eglise est affligée , qu'il n'auroit pas mérité votre appli-  
 cation & vos soins , qui doivent être occupés à des besoins plus pres-  
 sants. Mais que dira-t-on si l'on fait voir que vous êtes bien éloignés de  
 cette pensée , & que vous ne croyez nullement que les Théologiens viol-  
 lent le respect qu'ils doivent au S. Siege , lorsque non seulement ils dou-  
 tent , mais qu'ils désapprouvent très-formellement & très-publiquement  
 des Décrets des Papes , qu'ils estiment contraires à la vérité , & qu'ils  
 les accusent d'erreurs de fait , & même d'erreurs de droit , en des ma-  
 tieres très-importantes , avec une liberté chrétienne & théologique.

Il est juste , Messieurs , de montrer à tout le monde , que votre  
 révérence pour le S. Siege ne va pas jusqu'à cette délicatesse servile & sécu-  
 lière , que de trouver mauvais qu'on blâme dans les Papes ce qui seroit  
 véritablement blâmable. Et sans doute on ne sauroit le mieux faire que

par le témoignage & l'exemple de celui qui a eu le plus de part dans IV. Cf. cette affaire ; qui a été l'ame de vos Assemblées, qui en a formé les ré- V. P<sup>e</sup>. solutions, qui en a dressé les Relations, & , enfin , qui est le seul Auteur Numéro du Formulaire avec le R. P. Annat. C'est l'illustre M. de Marca , Ar- XXXVII. chevêque de Toulouse , & nommé à l'Archevêché de Paris , qui ne doit pas , sans doute , être récusé dans cette matiere , puisque les Jésuites même lui donnent cet éloge , d'avoir été le plus savant homme de son siècle dans la science du Droit canonique : *Omnium juris Pontificii consultorum eruditissimum* ; & que le Cardinal Rospigliosi l'appelle très-religieux vénérateur du S. Siege Apostolique ; *Apostolica Sedis observantissimum*.

Voyons donc si ce religieux vénérateur du S. Siege Apostolique a cru , que ce fût un crime d'accuser les Rescrits des Papes d'erreurs de fait & de droit , & s'il a donné exemple aux Théologiens de rendre aux Papes cette basse déférence , de n'oser se plaindre en rien de leurs décisions & de leur conduite.

Si vous avez , Messieurs , honoré & suivi ce qu'il vous a découvert de ses sentiments durant sa vie , vous devez encore plus honorer ceux qu'il a voulu nous en découvrir après sa mort ; puisqu'ils peuvent être moins soupçonnés de déguisement & d'intérêt. Et c'est pourquoi ce ne fera que de son dernier livre , qu'il a donné ordre qu'on imprimât après son décès , que je tirerai des exemples de la maniere dont il a cru qu'il étoit permis aux Théologiens de parler du Pape. En voici un qui est assez considérable.

Après avoir établi , dans le quatrième Chapitre du sixième Livre , que toutes les autres Provinces de l'Occident , excepté l'Italie , ordonnoient leurs Métropolitains indépendamment du Pape : *Provinciae quæ extra Italiam erant , Metropolitanos haud dubiè suos ordinabant absque auctoritate Episcopi Romani , Et absque consensu ejus* ; & l'avoir prouvé des Métropolitains d'Afrique , d'Espagne , de Dardanie & de France ; il montre , dans le Chapitre suivant , que ces Métropolitains n'étoient nullement obligés d'obtenir du Pape la confirmation de leur élection : *Ceteri neque ab eo confirmabantur , neque consecrabantur*. Cette décision condamne déjà bien des Décrets des Papes , qui soutiennent le contraire.

Mais comme il s'est introduit un usage différent depuis neuf cents ans , il en découvre l'origine en ces termes , qui ne seront pas agréables à ceux qui croient que c'est un crime de parler un peu librement de la politique de la Cour de Rome.

„ Les Souverains Pontifes , dit-il , souhaitoient que tous les Métropolitains d'Occident fussent obligés d'obtenir du Siege Apostolique quelque sorte de confirmation ; mais , parce que c'étoit un usage établi par-

IV. CL. » tout, que ceux qui étoient consacrés hors de l'Italie, le fussent sans  
 V. P<sup>e</sup>. » leur ordre & sans leur consentement, ils ne voulurent pas violer cette  
 Numéro » loi tout ouvertement; mais ils étourdirent les Métropolitains par le  
 XXXVII. » spectacle surprenant d'une chose toute nouvelle, qui, paroissant avan-  
 » tageuse à leur gloire, leur ravit finement leur ancienne liberté, & anéan-  
 » tit l'autorité des Synodes provinciaux. C'est l'usage du Pallium dont  
 » je veux parler. L'origine en est à la vérité assez ancienne; mais les  
 » effets, & la manière dont on en use présentement ont été entièrement  
 » inconnus à l'Antiquité. Car autrefois les Métropolitains des Gaules exer-  
 » çoient leurs fonctions aussi-tôt après leur Ordination; mais le nouveau  
 » Droit leur défend de faire aucune fonction pontificale, avant que d'avoir  
 » reçu le Pallium du Siege Apostolique ».

Ce n'est pas une accusation de peu d'importance, Messieurs, que de dire, comme fait M. de Marca, que les Papes ont usurpé la confirmation des Métropolitains, qui ne leur appartenait point; qu'ils les ont dupés comme des enfants, par l'éclat d'un habit extraordinaire; *Nova rei miraculo Metropolitanos obstupefecerunt*. Et ces sortes d'usurpations ne naissent d'ordinaire que d'erreurs de droit, & ne s'établissent guère sans plusieurs erreurs de fait. Aussi M. de Marca accuse-t-il expressément les Papes, d'avoir voulu établir une fausse maxime, qui est, que les Métropolitains tiroient du Saint Siege leur privilege de Métropolitains; au lieu qu'il leur est donné par les Canons: *Ex eis disci potest, cur tantæ Summorum Pontificum cura in mittendis Palliis ad Archiepiscopos Gallicanos, nimirum ut jus metropoliticum quod ad illos pertinebat secundum Canones arceffi crederetur à Vicariatu Sedis Apostolicæ*. Et c'est pourquoi il rapporte une parole d'Hincmar, qui dit; “ que les nouveaux privileges, que l'on reçoit de Rome, ne sont que pour frapper davantage les hommes grossiers & charnels, qui n'ont pas assez de respect pour les Canons ”.

Il continue à décrire, dans le même Chapitre, diverses autres usurpations de la Cour de Rome. “ Après que les Métropolitains d'Europe, dit-il, eurent dévoré la nécessité de recevoir le Pallium du Pape; *post devoratam ab Europa Metropolitanis Pallii accipiendi necessitatem*, ils furent contraints de se soumettre encore à d'autres loix, qu'il plut aux Souverains Pontifes de leur imposer: car on les obligea de promettre d'obéir au Saint Siege, & de suivre tous ses Décrets, selon l'ordre des Canons, CANONICE. Ce qui est, dit M. de Marca, si éloigné de l'usage ancien, que S. Léon remarque expressément, écrivant à Anastase, Evêque de Thessalonique, qui vouloit exiger une semblable promesse d'un Evêque de sa juridiction, qu'elle enfermoit une espece d'injure. *Signum in ea injuria contineri* ”.

„ Néanmoins, ajoute M. de Marca, Grégoire VII ne s'arrêta pas là, IV. CL.  
 „ mais il augmenta l'ancienne Formule de quelques clauses, qui la chan- V. P.  
 „ geoient entièrement en un serment de fidélité, tel que ceux que les Numéro  
 „ Vassaux rendent à leur Seigneur, quoiqu'il n'ignorât pas que le hui- XXXVII.  
 „ tième Concile défend expressément aux Patriarches, d'exiger des Evêques  
 „ une autre promesse que celle qui étoit ordinaire, & par laquelle ils  
 „ ne s'engageoient qu'à soutenir la vraie foi. En quoi il accuse ce Pape  
 d'avoir violé un Canon d'un Concile oecuménique.

„ Aussi, dit-il, ce nouveau serment parut très-dur aux Hongrois, qui  
 „ soutenoient qu'il n'étoit pas conforme aux Canons: ce qui obligea le  
 „ Roi & les principaux du Royaume, de défendre aux Métropolitains de  
 „ prêter ce serment au Pape, parce que les Conciles ne les y obligeoient  
 „ point. A quoi Paschal II répondit, que l'Eglise Romaine n'étoit point  
 „ soumise aux Décrets des Conciles; puisque c'est elle qui leur donne  
 „ autorité. Mais le Secrétaire de ce Pape, dit M. de Marca; c'est-à-dire,  
 „ le Pape même; car on ne distingue point les Papes de leurs Secrétaire-  
 „ res, s'avisa d'un merveilleux artifice, pour jeter de la poudre aux yeux  
 „ des Hongrois: car il leur dit, que cette Formule avoit été ordonnée  
 „ par quatre Conciles”.

Vous voyez bien, Messieurs, que M. de Marca n'est pas scrupu-  
 leux à accuser les Papes d'erreurs de fait. Car c'en est une bien étrange  
 que d'avoir cité quatre Conciles, ou plutôt les quatre premiers Conciles,  
 (puisque c'est de ceux-là qu'il entend parler) pour autoriser une Formule  
 dont ils ne disent pas un seul mot, & qui n'avoit été introduite que peu  
 de temps auparavant, par le Pape Grégoire VII. Cette erreur même est  
 beaucoup plus qu'une simple erreur de fait, puisque M. de Marca l'ap-  
 pelle une étrange fourberie: *Mirabilis technæ artifex fuit ut tenebras of-*  
*funderet oculis Hungarorum.*

Que s'il eût plu à M. de Marca d'examiner tout le reste de la lettre  
 de ce Pape, il auroit pu y remarquer encore d'autres erreurs de fait;  
 & il donne assez lieu de le faire par les principes de son livre, qui sont  
 entièrement opposés à ceux de cette lettre.

Il traite, dans le Chapitre X, de l'origine des Annates: & voici les  
 maximes qu'il établit sur ce sujet.

„ Je ne doute point, dit-il, que l'avarice ne soit l'origine de ce mal;  
 „ *Avaritiam hujus mali originem esse non ambigo*, qui commença à s'aug-  
 „ menter au quatrième siècle: ce qui obligea le Concile de Calcédoine  
 „ de le condamner”.

„ Ensuite cette coutume s'étant rétablie, & même par l'autorité du  
 „ Prince, S. Grégoire, dit-il, la condamna de nouveau dans un Con-



IV. CL. „ cile tenu à Rome l'an 595, par lequel il défendit de prendre de  
 V. P<sup>e</sup>. „ l'argent pour l'Ordination, pour le Pallium, pour l'expédition des  
 Numéro „ Lettres. Or, dit-il, ce Décret condamne absolument les Annates. De-  
 XXXVII. „ CRETUM ILLUD PRORSUS DAMNAT ANNATAS ”.

„ Cela dura jusques au siecle de Zacharie, qui témoigne qu'on ne  
 „ prenoit rien encore de son temps à Rome pour le Pallium : mais les  
 „ Officiers de la Cour de Rome, dit M. de Marca, ne s'abstinrent pas  
 „ pour toujours de ce honteux commerce. *Non semper Romana Curia*  
 „ *Clerici manus suas abstinerunt ab hoc turpi commercio.* Car, avant qu'il  
 „ se passât un siecle, ils rétablirent cette coutume condamnée par S. Gré-  
 „ goire & par Zacharie : ce qui obligea le Concile de Paris, assemblé  
 „ en 829, de supplier l'Empereur de retrancher, par son autorité, &  
 „ avec le consentement des Evêques, cette simonie de l'Eglise Romaine ”.

„ Néanmoins cette maladie continuoit encore dans l'Eglise en l'an 1090,  
 „ comme on le voit dans les Epîtres d'Yves de Chartres. Et la postérité,  
 „ dit-il, a reconnu que la prophétie qu'Yves fait sur ce sujet est très-vé-  
 „ ritable. Car, parlant de ces mauvaises coutumes de la Cour de Rome,  
 „ il dit, que la cupidité ne cessera jamais de régner dans ces mauvais jours,  
 „ jusqu'à ce que le cours du monde étant achevé, la charité commence  
 „ à régner paisiblement & sans résistance. *Nec in diebus malis regnare*  
 „ *desinet cupiditas, donec finito mundi termino pacatum regnum accipiat*  
 „ *charitas* ”.

Enfin, il montre que les Annates ont été encore condamnées de si-  
 monie par Guillaume Durand en l'an 1340.

Que de Papes, que de Cardinaux, que d'Officiers de la Cour de Rome  
 sont condamnés de simonie par cette histoire que M. de Marca fait de  
 l'origine des Annates ; & que cette accusation est bien autrement con-  
 sidérable que celle que des Théologiens pourroient faire contre un Pape,  
 de n'avoir pas bien pris le sens d'un livre de Théologie !

Et afin qu'il ne semble pas que M. de Marca ne fasse en cet endroit  
 qu'une simple histoire, il traite la matiere des Annates dogmatiquement,  
 dans le Chapitre XII, & conclut premièrement ; que, selon l'ancienne  
 coutume & l'autorité des anciens Peres, c'est une pure simonie : *Si ra-*  
*tio habeatur prisca moris & auctoritatis antiquorum Patrum puram esse*  
*simoniam.*

„ Mais, dit-il, selon le nouveau Droit, qui autorise les tributs que  
 „ l'on impose sur les Bénéfices, pour les nécessités de la Cour de Rome  
 „ & l'entretien des Cardinaux, on peut exempter du crime de simonie  
 „ les Annates que l'on prend des Evêchés, mais non pas du vice d'a-  
 „ varice. *LIBERARI quidem possunt à crimine simonia, sed non à vitio*  
 „ *avaritia* ”.

Or

Or il faut remarquer, que ce prétexte de prendre les Annates comme IV, Cl.  
un tribut, pour subvenir aux nécessités de la Cour de Rome, n'a été V. P.  
inventé, selon M. de Marca, que par le Pape Jean XXII. "Après Numéro  
l'établissement de ce droit, dit-il, la Cour Romaine usa d'un nouveau XXXVII  
prétexte pour exiger les Annates, savoir, celui de subvention & d'im-  
position, quoiqu'elle n'eût pas accoutumé de s'en servir auparavant,  
parce qu'on n'avoit point publié ce secret de l'Eglise Romaine, qu'elle  
peut imposer des tributs aux autres Eglises. *Post conditum illud jus,*  
*Curia Romana novo pretextu usa est ad exigendas Annatas; imposi-*  
*tionis videlicet & subsidii, cum antea id non soleret, nondum videlicet*  
*evulgata Ecclesie Romanæ arcano, posse eam tributā imperare singulis*  
*Ecclesiis*". Et par conséquent, tous ceux qui ont précédé ce prétexte,  
qui seul excuse de simonie, & qui n'ont pas laissé de prendre de l'argent  
pour les Ordinations des Evêques, demeurent, selon M. de Marca, en-  
gagés dans la simonie.

Les autres, qui ont suivi Jean XXII, ne sont guere mieux traités:  
car, bien loin de les exempter d'avarice, il fait voir que ce prétexte,  
de subvenir aux nécessités de la Cour de Rome, est un prétexte faux;  
puisque les revenus que le Pape possède sont plus que suffisants pour  
son entretien. "Tant s'en faut, dit-il, que les biens que le Pape avoit  
reçus de la libéralité de l'Empereur Constantin, & de divers Sénateurs,  
ne fussent pas suffisants pour nourrir l'Evêque de Rome & son Clergé,  
que même les anciens Papes nourrissoient dans les Provinces un très-  
grand nombre de pauvres, outre ceux qu'ils avoient soin de nourrir  
dans Rome, comme il paroît par diverses lettres de S. Grégoire. Le  
Pape Martin aussi témoigne, dans sa lettre seizieme, qu'ils exerçoient  
magnifiquement l'hospitalité envers tous les étrangers qui venoient à  
Rome. A plus forte raison doit-on juger que l'Eglise Romaine possède  
maintenant plus qu'il ne faut pour nourrir le Souverain Pontife, après  
que la libéralité des Rois Très-Chrétiens, Pepin, Charlemagne, &  
Louis le débonnaire ont enrichi le S. Siege de l'Exarchat de Raven-  
ne, du Duché de Rome & de celui de Spolete, & de tant d'autres  
possessions; si ce n'est que l'on dise que le Pape ayant été fait Prince  
temporel, a été engagé à de plus grandes dépenses. Mais le Clergé  
n'est point obligé de reconnoître en lui la dignité de Prince séculier;  
& néanmoins si les revenus du Pape étoient bien dispensés, ils seroient  
sans doute suffisants pour sa magnificence & ses dépenses, & il ne  
seroit pas nécessaire que ceux qui sont soumis à l'Eglise Romaine, &  
les Ecclésiastiques fussent accablés par ces tributs".

Voilà, Messieurs, le prétexte de nécessité bien levé; & on ne se  
*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

IV. CL. doit pas étonner s'il soutient que l'on ne fauroit exempter les Annates  
 V. P. du vice de l'avarice, qui n'est pas un léger péché dans une matière  
 Numéro de cette conséquence. Que si vous prenez la peine de comparer cette  
 XXXVII. doctrine avec celle des Constitutions, des Bulles & Rescrits recueillis  
 dans le Bullaire, vous ferez étonnés de la multitude de Décrets qu'elle  
 condamne.

Enfin, je m'assure que vous avouerez que les conclusions que M. de  
 Marca tire de cette doctrine, seront infiniment moins agréables à la Cour  
 de Rome, que la résistance de quelques Théologiens de France sur le  
 fait de Jansénius.

“ Il est libre, dit-il, au Roi & aux Evêques de France, de révoquer  
 „ leur consentement au paiement des Annates, & de faire cesser ce  
 „ tribut, puisque ce n'est qu'un don gratuit qui n'est point sujet à pres-  
 „ cription”. Ce qu'il prouve par ce dilemme, que les Officiers de l'In-  
 quisi- tion auront de la peine à digérer. “ Ou l'on exige les Annates  
 „ en vue de la confirmation des Evêques, ou comme une subvention.  
 „ Si c'est en la première manière, elles sont simoniaques; & les Princes  
 „ ont droit de faire des loix pour l'empêcher, comme il paroît par  
 „ divers Conciles & divers Edits. Et si c'est en la seconde manière, les  
 „ Princes ont une pleine autorité d'empêcher ces sortes d'exactions; puis-  
 „ que les Annates, en cette manière, ne peuvent passer que pour un  
 „ don gratuit qui n'est point sujet à prescription.”

Enfin, de peur qu'on ne crût que les Rois s'y sont obligés par le  
 Concordat, il montre que le Concordat n'en parle point, & qu'on peut  
 cesser de payer les Annates sans faire aucune violence à cet accord :  
*Cessare possumus à solutione Annatarum, nullâ prorsus à nobis vi factâ huic  
 pactioni.*

Qu'il est aisé, Messieurs, de porter ces conséquences plus loin,  
 & de conclure nettement, suivant M. de Marca, que si le Roi peut  
 révoquer les Annates, il est en quelque sorte obligé de le faire ! Car M.  
 de Marca fournit tous les principes de cette conclusion. Il montre que  
 le Pape n'a point droit d'exiger les Annates ; que le Roi n'a nulle obli-  
 gation de les accorder ; que la Cour de Rome n'a aucun besoin de cette  
 aumône gratuite. Il est clair, d'ailleurs, qu'il y a une infinité de justes  
 nécessités ; comme la guerre contre le Turc, l'érection des Séminaires &  
 des Hôpitaux, auquel cet argent pourroit être utilement employé, &  
 qui doivent être plus considérables au Roi que la magnificence de la  
 Cour de Rome. Jugez de la conclusion qui suit naturellement de l'amas  
 de ces principes, & que sans doute M. de Marca a bien voulu que  
 l'on en tirât. Car c'est une très-foible raison, pour empêcher cette con-

séquence, que ce qu'il dit en passant, pour appaiser un peu les Officiers IV. C. L. de la Cour de Rome : " qu'il semble contraire à l'équité de révoquer V. P<sup>e</sup>. „ des subventions accordées au S. Siege, s'il ne paroît manifestement Numéro. „ que le Pape soit tombé dans l'ingratitude " ; puisqu'outre que ce cas XXXVII. est arrivé, ces petites raisons de bienfaisance cedent toujours aux raisons essentielles, prises de la nécessité du Royaume & de l'Eglise. Et ainsi il est aisé de voir à quoi tend tout ce discours de M. de Marca.

## A R T I C L E X I.

*Suite des exemples de la maniere dont M. de Marca a cru qu'il étoit permis de parler du Pape.*

**C**omme ces exemples des erreurs & des usurpations dont M. de Marca accuse la Cour de Rome dans son livre ont quelque chose de curieux & d'utile, & qu'ils sont même avantageux à votre autorité, je ne craindrai pas, Messieurs, de vous ennuyer en vous en rapportant encore quelques-uns qui sont assez importants.

Après avoir montré dans le Chapitre XIV, que le Concile de Sardique n'avoit rien changé dans le jugement des Prêtres, & qu'il avoit laissé les Synodes provinciaux dans une pleine autorité d'en juger souverainement, il montre dans la suite de quelle sorte les Papes ont usurpé le droit de recevoir les appellations, & il en accuse les Successeurs d'Adrien II. & de Jean VIII, en ces termes.

" Les Successeurs d'Adrien & de Jean ayant, dit-il, rompu les barrières des Canons, admirent les appellations des Prêtres ; de sorte „ que Grégoire VII, dans ses Décrets, ordonne entre autres choses, que „ personne n'ose condamner celui qui appelloit au S. Siege. Or ils les „ admirent non en disant nettement qu'ils y dérogeoient, mais en ex- „ pliquant mal les Canons " ; de sorte que cette usurpation marquée par M. de Marca, enferme un grand nombre d'erreurs de fait.

Il décrit dans le Chapitre 28, les plaies que le Pape Nicolas I fit à la discipline de l'Eglise, sur le sujet de la convocation & de l'autorité des Conciles ; & il remarque, que, contre la coutume, il osa s'attribuer la convocation d'un Concile en France, sans la participation du Roi : *Ad se traxit immediatam convocationem Conciliorum sine litteris Principis ;* & qu'il établit sur ce sujet un axiome contraire à toute l'Antiquité, afin d'avoir toujours lieu d'y envoyer des Légats, & d'attirer par eux toutes choses à Rome.

IV. CL. „ C'étoit, dit M. de Marca, un puissant moyen pour attirer à Rome.  
 V. P<sup>e</sup>. „ toutes les choses des Provinces, que d'envoyer des Légats aux Con-  
 Numéro „ ciles; mais, il falloit montrer que leur présence étoit nécessaire dans  
 XXXVII „ ces Conciles: Nicolas est le premier, qui a avancé la proposition dont  
 „ cette conséquence est tirée. Car, dans un Sermon qu'il fit à Rome la  
 „ veille de Noël, & qui est rapporté dans un Concile de Rome, il  
 „ assura que personne ne pouvoit assembler un Concile général sans  
 „ le commandement du Pape. Mais il est certain qu'il entend, par ce  
 „ mot les Conciles nationaux, & non pas seulement les Conciles œcumé-  
 „ niques ”.

Il examine ensuite les fondements de cet axiome, & montre qu'il n'en pouvoit avoir que trois, qui sont trois erreurs de fait. Le premier est, un Décret supposé de Jules, rapporté dans la Collection de l'imposteur Isidore. Le second, un lieu mal entendu du Concile troisieme de Rome, sous Symmaque: & le troisieme, un autre passage d'une lettre de Pélage II; qui, parlant, non des Synodes nationaux, mais des Conciles œcuméniques, dit, que l'autorité de les convoquer appartient au Pape: *Cum generalium Synodorum convocandi auctoritas Apostolica Sedi Beati Petri sit tradita*. Après avoir accusé en passant le Pape Pélage d'avoir avancé en cela une nouvelle maxime, & de s'être attribué un droit qui ne lui appartenoit pas, mais aux Empereurs: *Cum ea auctoritas*, dit-il, *pertineret ad Imperatores*, il conclut enfin, que l'axiome du Pape Nicolas est absurde.

„ Comme il est très-vrai, dit-il, que les Conciles généraux ne se peu-  
 „ vent célébrer sans l'avis de l'Evêque de Rome, il est absurde aussi d'é-  
 „ tendre cette regle aux Conciles nationaux, contre le sentiment de  
 „ l'Antiquité. Et c'est néanmoins ce que prétendoit Nicolas I; & c'est  
 „ pourquoi, ajoute-t-il, Hincmar soutient que le droit de convoquer les  
 „ Conciles nationaux appartient au Roi, comme pour opposer la doc-  
 „ trine de la France à la nouvelle ambition de Nicolas premier; *Quasi*  
 „ *voluerit opponere doctrinam Galliarum novæ Nicolai ambitioni*.

Voilà un Pape bien clairement accusé d'ambition & d'absurdité dans cette prétention, qui renferme, selon M. de Marca, plusieurs erreurs de fait; puisqu'elle n'étoit fondée que sur de faux Décrets, ou sur des Canons mal entendus.

Il ne traite pas plus favorablement Alexandre II, dans le Chapitre 30: il l'accuse de même, d'avoir inventé un nouvel axiome, contraire à la vérité & à la discipline de l'Eglise.

„ Après l'année millieme, dit-il, on ne fut plus obligé de prendre  
 „ pour prétexte d'envoyer des Légats, la nécessité de juger des appella-  
 „ tions: car Alexandre II établit ce droit sur le soin que les Papes ont

„ de l'Eglise universelle, par lequel il prétendit avoir le pouvoir d'en- IV. CL.  
 „ voyer des personnes au lieu de lui, pour visiter les Eglises, ne le V. P.  
 „ pouvant faire par soi-même”. Voilà la nouvelle maxime avancée par Numéro  
 le Pape, que M. de Marca réfute ensuite en ces termes: “ Il est certain XXXVII.  
 „ que le Pape est chargé du soin de l'Eglise universelle; mais c'est une  
 „ nouveauté, *sed novum est*, que de dire qu'il s'ensuit de ce soin, qu'il  
 „ soit obligé de visiter en personne tous les Diocèses: ce qui appartient  
 „ à chaque Evêque dans son district. Et néanmoins Alexandre, proposant  
 „ cette maxime comme certaine, prouve par-là qu'il a été obligé d'en-  
 „ voyer en France Pierre de Damien ”.

L'autorité & la nécessité prétendue de ces Légats étant ainsi établie  
 sur ce fondement, il décrit de quelle sorte on pourvut à leur subsistance,  
 & les désordres qui en arriverent.

“ Après la règle proposée par Alexandre II, la subtilité du siecle de  
 „ Grégoire VII trouva, dit-il, moyen de tirer des Eglises les dépenses  
 „ des Légats, en prenant pour exemple les droits que les Evêques exi-  
 „ gent pour leur visite; jusques-là que l'on ajouta une clause nouvelle  
 „ au serment des Métropolitains, par laquelle ils s'obligeoient de fournir  
 „ les frais nécessaires aux Légats, quand ils seroient dans leurs Provinces.

„ Il est vrai, dit M. de Marca, que Grégoire II, en l'an 720, re-  
 „ commanda aux Ecclesiastiques & aux Gentilshommes d'Allemagne,  
 „ de pourvoir aux nécessités de Boniface, qu'il y envoyoit pour convertir  
 „ les infideles. Mais outre que cette contribution étoit volontaire, elle  
 „ étoit très-petite; Boniface, qui étoit un imitateur des Apôtres, vivant  
 „ pauvrement: au lieu que les Légats, vivant dans les provinces avec  
 „ pompe & une nombreuse suite, il falloit des frais immenses pour  
 „ leur entretien.

„ Enfin, tant de différentes vexations que ces Légations apportoitent  
 „ aux Royaumes, les rendirent très-odieuses aux Evêques & aux peuples;  
 „ parce que les Légats, sous le prétexte de discipline ecclésiastique, se  
 „ mêloient dans les affaires publiques; troubloient les juridictions ordi-  
 „ naires, & remplissoient leurs bourses: *Marsupia sua inflabant*. Ce qui  
 „ obligea, dit-il, d'empêcher que ces Légations ne fussent si fréquentes,  
 „ & de n'en plus recevoir que pour des sujets très-importants.”

C'est ainsi que M. de Marca parle des Légats, dont il prétend que le  
 Pape s'est servi pour anéantir l'autorité des Conciles provinciaux.

Il ne traite pas plus favorablement les Papes sur le sujet des démis-  
 sions, translations & dépositions des Evêques. Car tout son septième  
 livre n'a pour but, que de réfuter une maxime du Pape Innocent III,  
 qui soutient qu'elles appartiennent au Pape de droit divin privativement  
 à tout autre.

IV. C. L. Pour exécuter ce dessein , il fait voir d'abord , par S. Cyprien , que les  
V. P<sup>e</sup>. causes des Evêques aussi-bien que des Prêtres , étoient souverainement  
Numéro jugées par les Synodes des Provinces , sans qu'ils pussent appeller au Pape.

XXXVII. Que cet ordre fut réduit en loi commune par le Concile de Nicée ;  
& que c'est ainsi qu'il a été entendu par le second Concile Œcuménique  
de Constantinople , par le Concile d'Afrique , & par Innocent I.

Que le Synode de Sardique même n'y est pas entièrement contraire ,  
n'ayant attribué au Pape que le droit de faire revoir dans les Provinces  
les causes , non des Clercs inférieurs , mais des Evêques , sans suspendre  
néanmoins l'exécution du premier jugement.

Il prétend que ce règlement du Concile de Sardique étoit tout nou-  
veau ; mais qu'il ne fut pas suivi , ni en Orient , ni même en Occident ,  
que long-temps depuis.

Que Zozime fut le premier qui s'efforça de le faire recevoir , en le  
citant sous le nom du Concile de Nicée ; mais que les Evêques d'Afri-  
que y résistèrent long-temps.

Enfin , après avoir conduit cette histoire jusqu'à la seconde race de  
nos Rois de France , il dit que l'on changea toute la discipline de l'Eglise  
par deux fausses Collections de Décrétales & de Canons.

La première est le Recueil des Lettres des premiers Papes , attribué  
à Isidore Mercator , dont il parle ainsi au Chapitre 20. « Sous la seconde  
» race de nos Rois , on introduisit un nouveau Droit canonique dans  
» l'Eglise Gallicane , & dans les autres provinces d'Occident ; & l'on  
» inventa , dans ce dessein , de fausses lettres des anciens Papes , qui con-  
» tiennent plusieurs réglemens contraires aux Décrets des anciens Canons ».

L'autre Collection est celle qui porte le nom des Capitulaires d'Adrien ,  
dans laquelle il dit , que l'on a ajouté & retranché aux Canons qui y sont  
rapportés , plusieurs paroles de grande importance : *Prout conducere visum  
est ad extollendam Romani Pontificis auctoritatem*. C'est-à-dire , en un mot ,  
qu'on a falsifié les Canons : ce qu'il prouve par plusieurs exemples.

Quelle accusation , Messieurs , vous semble la plus importante , ou  
celle de quelques Théologiens , qui témoignent douter si un livre de  
Théologie a été bien entendu par les Consultants qui en ont fait leur  
rapport au Pape , ou celle que M. de Marca forme contre plusieurs Pa-  
pes , non seulement de n'avoir pas bien entendu les Canons , mais de  
les avoir falsifiés , & de s'être servis , pour changer toute la discipline de  
l'Eglise , de faux Décrets des anciens Papes , inventés par la plus noire  
& la plus criminelle imposture qui fut jamais ? Il ne le fait pas seulement  
en général , mais aussi en particulier , en appliquant sa censure à plusieurs  
Décrets des Papes , fondés sur ces fausses Décrétales.

« Le Pape Nicolas, dit-il, s'efforça d'établir une règle qui n'étoit pas IV. CL.  
 » seulement contraire aux Canons qui étoient en usage, & à la pratique V. P.  
 » de ses prédécesseurs, mais aussi à plusieurs de ses propres Constitutions, Numéro  
 » contenues dans les lettres qu'il avoit écrites auparavant. XXXVII.

» Cette règle pleine de faste, *Pompa nimirum plena*, est, que le Sy-  
 » node provincial n'a pas droit de déposer un Evêque, encore qu'il  
 » n'appelle point au Pape, & qu'il faut attendre pour cela les ordres  
 » du Pape. *ET SI Sedem Apostolicam nullatenus appellasset, contra tot ta-*  
 » *men & tanta vos decretalia efferre statuta & Episcopum inconsultis nobis*  
 » *deponere nullo modo debuistis.* Or, dit M. de Marca, ces Décrets, dont  
 » Nicolas tire son droit, ne sont autres que ceux qui se trouvent dans  
 » la Collection d'Isidore, que Nicolas soutient comme véritables dans sa  
 » lettre à Hincmar ». C'est-à-dire, que ce droit n'est appuyé que sur le  
 mensonge d'un imposteur, & sur l'erreur de fait de Nicolas, qui a bien  
 voulu se laisser tromper, & se servir de cette imposture.

Il décrit ensuite, dans le Chapitre 25, le progrès de cette nouvelle  
 règle, en ces termes.

« La règle proposée par Nicolas I, que la déposition des Evêques ne  
 » se pouvoit faire sans l'autorité du Souverain Pontife, fut conservée  
 » dans le Siege de Rome, & les Papes ne s'en écartoient pas facilement,  
 » s'il n'arrivoit des rencontres où ils fussent obligés de céder à ceux  
 » qui s'y opposoient fortement. C'est pourquoi ils contraignirent tout  
 » l'Univers de se soumettre au joug de cette nouvelle opinion, qui étoit  
 » fortifiée de ces grands noms des anciens Papes & Martyrs, que l'on  
 » voit dans les titres des Epîtres apocryphes recueillies par Isidore ». *UNIVERSUM orbem nova hujus opinionis jugo colla submittere coëge-*  
*runt, magnis illis nominibus veterum Pontificum ac Martyrum munita,*  
*qua extant in titulis apocrypharum Epistolarum ab Isidoro collectarum.*

Et de peur qu'on ne crût que ce prétendu droit, outre ces Epîtres  
 apocryphes, avoit encore quelqu'autre fondement plus solide, il dit au  
 Chapitre suivant, qu'il n'en avoit aucun autre: *Novum illud jus nitebatur*  
*tantum decretis apocryphis & suppositis.*

Cependant, dit-il au même lieu, les Souverains Pontifes, depuis ce  
 temps-là, ne s'en expliquent plus en termes ambigus, mais très-clairs,  
 comme s'il leur étoit acquis de droit divin: *Ac si eorum Sedi quæsitum*  
*esset jure divino.* Ce qu'il prouve par deux lettres de Léon IX à deux  
 Evêques d'Afrique, & par les Décrets de Grégoire VII, que l'on appelle  
*dictatus Papa Gregorii septimi.*

Mais comme il en vouloit particulièrement à Innocent III, il l'attaque  
 sur ce sujet, & lui reproche d'avoir clairement enseigné cette erreur,



IV. CL. & de l'avoir de plus appuyée sur une raison qui enferme encore une  
V. P<sup>e</sup>. autre erreur.

Numéro XXXVII. “ Les livres des Décrétales, dit-il, ne changeront rien dans l'ordre  
„ des jugemens contre les Evêques, ni dans la maniere de les déposer.  
„ On vit seulement paroître au jour un nouvel axiome du Pape: Inno-  
„ cent III, que Matthieu Paris appelle un Jurisconsulte audacieux, au-  
„ dacem Jurisconsultum, qui prononça que les dépositions, les cessions,  
„ les translations des Evêques appartenoient au Pape de droit divin.  
„ Car il avoit une telle crainte que les Synodes provinciaux ne reprissent  
„ leur droit, que, fortifiant sa hardiesse par la terreur qu'il s'efforça de  
„ donner aux autres, il avança une maxime INOUEE AVANT CE SIECLE,  
„ ET TRÈS-ÉLOIGNÉE DE LA DOCTRINE DE L'ANTIQUITÉ, & qu'il a de-  
„ puis établie avec grand soin, en se servant d'un argument qui a été  
„ fort goûté de ceux qui l'ont suivi. Il dit que les choses spirituelles  
„ sont plus faciles à former qu'à détruire, au lieu que les choses hu-  
„ maines se détruisent plus facilement qu'elles ne se forment. D'où il  
„ s'enfuit que le lien spirituel est plus fort que le lien charnel. Or Dieu  
„ s'étant réservé la dissolution du mariage charnel entre un homme &  
„ une femme, il est clair qu'il s'est aussi réservé la dissolution du mariage  
„ entre un Evêque & son Eglise. D'où il conclut qu'il n'y a que le Sou-  
„ verain Pontife, qui est le Vicaire de Jesus Christ, qui puisse décerner  
„ les translations, les cessions & les dépositions des Evêques, & cela  
„ par l'autorité divine”. ET IDEO tria hæc quæ præmissimus, non tam Con-  
„ stitutione canonica, quàm institutione divina soli sunt Romano Pontifici  
„ reservata.

Voilà l'argument du Pape Innocent III; & voici la réfutation qu'en  
fait M. de Marca. “ Mais cet argument, dit-il, prouve trop. Car il s'en-  
„ suivroit de-là, que le Pape ne pourroit résoudre, même en aucun cas,  
„ le mariage spirituel des Evêques avec leurs Eglises, puisque le Pape,  
„ quoique Vicaire de Jesus Christ, ne peut, en aucun cas, rompre le  
„ lien d'un mariage charnel; ou pour mieux dire, cet argument ne  
„ conclut rien, parce que l'union d'un Evêque avec son Eglise n'est un  
„ mariage que par métaphore, & ainsi ne peut être comparé à la rigueur  
„ avec un véritable mariage ”.

On voit que M. de Marca n'a pas cru être obligé de se servir de  
beaucoup de détours & de préfaces, pour réfuter les opinions & les  
raisonnements de ce Pape. Et c'est avec la même liberté qu'il traite Gré-  
goire VII un peu auparavant. “ Ce Pape, dit-il, avoit un si grand desir  
„ de se maintenir dans ce droit, de pouvoir seul déposer les Evêques,  
„ qu'en donnant commission aux Archevêques de Sens & de Bourges

de juger de Rainerius Evêque d'Orléans ; il aime mieux prononcer, IV. Ql.  
de lui-même, un jugement conditionnel contre l'ordre des loix, con- V. P.  
TRA PRÆSCRIPTA LEGUM, & le déposer par avance, au cas qu'il se Numéro  
trouvât coupable, que de souffrir qu'il fût déposé par ces Métropolitains. XXXVII.

Je crois, Messieurs, qu'il n'y a personne qui ne conclue de tous ces exemples, & de plusieurs autres qu'on pourroit tirer du livre de cet Archevêque, qu'étant plein de ces sentiments touchant la Cour de Rome, & jugeant qu'on en devoit parler avec cette liberté, il est sans apparence qu'il ait cru que ce fût un crime à des Théologiens, de conserver dans leur cœur quelque doute touchant un fait décidé par un Pape.

## ARTICLE XII.

*Que, selon les formes que M. de Marca croit nécessaires pour les Jugemens Ecclésiastiques, il ne pouvoit pas être persuadé que le fait de Jansénius eût été examiné, eâ diligentia quâ major desiderari non potest.*

**M**Ais, de peur qu'on ne dise que M. de Marca croyoit bien en général qu'on pouvoit, sans témérité & sans manquer de respect envers le S. Siege, accuser les Papes d'erreurs de fait & de droit ; réfuter leurs raisonnements, blâmer leur conduite, & combattre leurs usurpations ; mais qu'il croyoit en particulier, que tout s'étoit fait si canoniquement dans la cause de Jansénius, que l'exactitude & la diligence qu'on a apporté dans ce jugement, rend entièrement inexcusables ceux qui en doutent, puisque le Pape nous assure que la chose a été examinée *eâ diligentia, quâ major desiderari non potest* : il n'est pas inutile de faire voir que l'idée qu'il avoit des formes que l'on doit garder pour juger les questions de cette sorte, sur lesquelles les Evêques sont divisés, ne lui permettoit pas de croire, que cette matiere eût été examinée *eâ diligentia quâ major desiderari non potest*.

On a déjà vu que le principe général de M. de Marca est, que, quoi que le Pape ait droit de définir les matieres de la foi, néanmoins sa définition ne lie ni les Evêques, ni le peuple ; comme une regle indubitable de la foi, que lorsque tous les Evêques l'ont approuvée par leurs sousscriptions, ou que quelques-uns refusant de s'y soumettre, sa définition a été embrassée par un Concile œcuménique. *Ea definiendi auctoritate quâ viget Summus Pontifex*, dit-il, livre 5. chap. 8, *Episcopos, populumque christianum non adstringi tamquam indubitata fidei regulâ, nisi accederet pen*  
*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

IV. CL. *provincialium Episcoporum subscriptiones universalis Ecclesie consensus; vel*  
 V. P. *recusantibus plerisque unius confessionis concordiam Synodi œcumenica pu-*  
 Numéro *blica professio.*  
 XXXVII

Ainsi ; dans ce second cas , où des Evêques refusent de souscrire à une définition de foi faite par le Pape , il ne reconnoît point d'autre moyen pour rendre ce Décret certain & indubitable , que la définition d'un Concile œcuménique. Et c'est ce qu'il dit que S. Léon a reconnu lui-même dans sa Lettre : *Synodi*, dit-il, *necessitatem agnovit, si aliqui Episcopi definitioni sue refragarentur.* Et il le prouve par ce passage de ce Saint : „ Si „ quelques-uns s'éloignent de la pureté de notre foi & de l'autorité des „ Peres, que Votre Clémence nous accorde qu'il se tienne un Concile „ universel en Italie, afin que tous les Evêques étant assemblés, on puisse „ apporter les remèdes à ceux qui sont tombés, ou par ignorance, ou par „ erreur”. Et c'est pourquoi il dit encore au livre 7. ch. 7, en parlant de la même question, qui fut décidée au Concile de Calédoine ; qu'il étoit absolument nécessaire que le Pape la jugeât dans un Concile œcuménique : *Necessarium prorsus fuisse ut questio illa fidei à Summo Pontifice judicaretur, & definiretur in Concilio œcumenico, adhibitis suffragiis Episcoporum ex universo orbe.*

Enfin , il en fait une règle générale au Chapitre 6. en ces termes „ On „ tire de-là, dit-il, deux excellentes règles. La première est, qu'une ma- „ tière de foi étant une cause commune & générale, doit être jugée par „ les Synodes de toute l'Eglise, & principalement par le Synode de l'Eglise „ Romaine ; qui est le premier de tous ; & que la déposition d'un hérétique, qui suit d'une décision de foi, doit être jugée de tous par un „ Décret définitif, si c'est une nouvelle hérésie, & qui n'ait pas encore été „ condamnée par l'Eglise.”

Voilà l'idée que M. de Marca avoit de la manière dont on doit décider dans l'Eglise les matières de la foi. Mais pour les formes que les Papes gardoient autrefois dans ces sortes de décisions, il fait voir qu'ils ne définissoient jamais rien sans assembler leur Synode : *Olim quippe*, dit-il, livre I. ch. 9, *una cum Synodorum tractatu negotia universalis Ecclesie procurabant Summi Pontifices.*

Et c'est pourquoi il soutient, que, lorsque l'on appelloit au Pape, on prétendoit appeler au Synode du Pape, & non pas au Pape seul. Ce qu'il prouve par la Formule de l'appellation d'Eutychès, qui portoit ; *qu'il appelloit au Synode Romain, Egyptien, & Hierosolymitain.*

Voilà la forme ancienne, & ce que M. de Marca a accoutumé d'appeler l'ancien droit ; c'est-à-dire, le droit conforme aux Canons, pour le distinguer du nouveau droit, qu'il prétend n'être né que d'usurpation, & du violement des Canons.

Il enseigne ensuite que, dans les derniers temps, les Papes se sont servis du conseil des Cardinaux, en s'obligeant, même par serment, d'exercer leur Pontificat avec leur conseil : *Se ministerium suum cum consensu Cardinalium gesturos*. Et qu'en ce temps, les Cardinaux s'attribuèrent le droit de ne faire qu'un corps avec le Pape, pour le gouvernement de l'Eglise universelle, ce qui leur fit dire, dans le différent qu'ils eurent avec les Evêques de France & S. Bernard, qu'ils étoient les pivots sur lesquels toute l'Eglise tournoit : *Per nos tamquam per cardines universalis Ecclesia volutat axis*. IV. GL V. P. Numéro XXXVII.

Enfin il dit, que les Papes se sont mis en possession du droit de ne consulter les Cardinaux, que pour prendre leur avis, sans avoir besoin de leur consentement. Et il ne cite sur cela que Bellarmin & Azor.

On peut juger par ces principes, s'il y a de l'apparence que M. de Marca crût qu'on avoit apporté la plus grande diligence qu'on pût désirer, à la Constitution d'Innocent X., sur laquelle aucun Evêque n'a jamais été consulté, & que ce Pape dressa sans Synode, sans le consentement des Cardinaux, sans en avoir même délibéré avec eux ; & sur le seul avis de treize Religieux & de cinq Cardinaux de l'Inquisition, qui prétendoient même n'avoir point droit de porter sur cette affaire aucun jugement dogmatique, mais seulement un jugement de prudence, *judicium prudentiale*.

Et quoi ! n'eût-ce pas été une plus grande diligence, si le Pape eût décidé ces questions dans un Synode des Evêques d'Italie, selon l'ordre ancien ?

N'eût-ce pas été une plus grande diligence, s'il les eût fait examiner & juger par tous les Cardinaux, & si la Constitution eût été faite comme les autres, *de consensu Cardinalium*, ainsi qu'il s'est pratiqué depuis ?

N'eût-ce pas été au moins une plus grande diligence, si le Pape eût pris sur cette affaire juridiquement les avis des Cardinaux, sans s'obliger à les suivre ; ce qui est, selon M. de Marca, le dernier rabaissement ?

Que pouvoit-il donc croire d'une Constitution, à laquelle on n'avoit apporté aucune de ces solennités, & non pas même celle qui est la moindre de toutes ? Et le moyen qu'il pût accorder ses principes avec ce que le Pape Alexandre assure dans sa Constitution, que cette cause a été examinée, *ea diligentia quâ major desiderari non potest* ?

En vérité il n'est pas croyable ; ni qu'il ait abandonné ses principes, puisqu'il a bien voulu que tout le monde sût, qu'il y persistoit, en donnant ordre qu'on fit imprimer son livre après sa mort, pour en rendre témoignage à toute l'Eglise ; ni qu'il ait pu les accorder avec les formés que l'on a gardées en cette Constitution, qui y sont évidemment contraires ;

IV. Cl. ni qu'il ait pu accuser sérieusement de témérité ceux qui conserveroient  
 V. P<sup>o</sup>. dans leur cœur, quelque doute sur un pur fait, décidé par une Constitu-  
 Numéro tion où l'on a si peu observé les regles qu'il jugeoit nécessaires dans les  
 XXXVII. jugemens de cette nature.

## ARTICLE XIII.

*Comment on peut accorder les maximes de M. de Marca, avec la conduite qu'il a tenue dans les disputes présentes.*

**M**Ais plus il est visible, Messieurs, par toutes ces preuves, que M. de Marca ne pouvoit pas condamner dans son cœur le doute des Théologiens, qui ne sont pas persuadés que les cinq Propositions soient dans Jansénius, ni les accuser, sous ce prétexte, d'erreur, ou même de témérité; plus il semble difficile à comprendre, comment il a pu se rendre auteur de leur persécution, & de tous ces Décrets qui obligent à croire & à reconnoître, que les Propositions sont dans le livre de ce Prélat, sous peine d'être traité d'hérétique. Et sans doute cette contrariété de ces témoignages extérieurs avec ses sentimens véritables, devoit paroître entièrement inexplicable, si celui qui a écrit sa Vie ne nous avoit donné lieu de démêler cet embrouillement, par quelques-unes des maximes de la conduite de cet Archevêque, qu'il a bien voulu que nous fussions.

Cet homme, qui ne mentiroit pas sans doute au désavantage de son *Mecenas*, comme il l'appelle lui-même, nous apprend que M. de Marca suivoit deux sortes de regles: l'une pour ses actions extérieures, & l'autre pour ses livres: qu'il regardoit la vérité pour les livres qu'il faisoit en faveur des Savants; & qu'il regardoit uniquement son utilité dans les affaires qu'il traitoit avec les hommes. Et il en rapporte un exemple tout-à-fait rare.

Il eut besoin en l'an 1652, d'obtenir du Pape Innocent X, des Bulles pour l'Archevêché de Toulouse, auquel il avoit été nommé par le Roi. Il écrivit pour ce sujet à ce Pape une lettre en latin, où il lui dit entre autres choses. „ Qu'il se tiendroit heureux, si, à l'exemple de Saint Exupere, qui fut fait Evêque de Toulouse après avoir exercé en Espagne la charge de Gouverneur, & qui survit dans l'administration de son Diocèse, les avis qu'il reçut d'Innocent I, il pouvoit aussi, après avoir exercé des Magistratures royales en France & en Espagne, être élevé au gouvernement de l'Eglise de Toulouse par l'ordre d'Innocent X.

„ Ce savant homme, dit le Sieur Baluse, n'ignoroit pas que cet Exu- IV. CL.  
 „ pere, qui avoit été Gouverneur en Espagne, n'étoit pas le même que V. P.  
 „ S. Exupere Evêque de Toulouse ; mais comme cet exemple étoit très- Numéro  
 „ propre pour son sujet, & qu'il savoit que les oreilles des Princes ne XXXVII  
 „ reçoivent rien que ce qui leur est agréable, il ne fit pas difficulté de  
 „ faire quelque violence à la vérité, pour se rendre favorable ce Pape,  
 „ qui étoit d'ailleurs fâcheux & de mauvaise humeur ”.

Et afin qu'on ne croie pas que ce ne soit là qu'une conjecture du Sieur Baluse, qui interprete comme il lui plaît les actions de son Maître, il nous déclare expressément, que c'est de M. de Marca lui-même, qu'il a appris que ce n'étoit point par ignorance, mais par politique, qu'il a confondu ces deux Exuperes. „ Je rapporte, dit-il, cette circonstance, pour répon-  
 „ dre en passant à l'exacritude trop scrupuleuse d'un certain Ecrivain,  
 „ qui a remarqué dans ses Commentaires, que M. de Marca s'étoit trom-  
 „ pé sur le sujet de ces Exuperes ; de quoi ayant moi-même averti, M.  
 „ de Marca peu de temps avant sa mort ( le temps est remarquable ) *risit*  
 „ *hominis supinitatem*, de ce qu'il n'avoit pas eu l'esprit de reconnoître  
 „ quel étoit le sujet de cette lettre, & que l'on n'avoit pas dessein d'y  
 „ écrire une histoire ”.

Il est clair, Messieurs, par cette réponse de M. de Marca, qu'il avoit pour maxime qu'il faut réserver la vérité pour les histoires & pour les livres de science ; mais que quand il s'agit d'obtenir un Evêché, il n'y a point de mal, de faire violence à la vérité : *risit hominis supinitatem, qui non animadverteret cujusmodi argumentum in ea Epistola tractaretur ; neque enim historia scribebatur.*

Et en effet, il l'a pratiqué dans cette même lettre en une matière bien plus importante. Car, quoiqu'il ait fait un livre exprès, qui est le septième de son ouvrage, pour montrer que ce n'est point un privilège, mais une usurpation des Papes, que le droit qu'ils s'attribuent de pouvoir seuls délier un Evêque de son Eglise pour l'attacher à une autre, il ne laisse pas, pour flatter Innocent X, dont il avoit alors besoin, de démentir formellement cette doctrine, & de reconnoître cette prétention de la Cour de Rome : *Si Sanctitatis Vestrae, quæ Christi Domini vices gerit in terris, consensus accedat, quæ a priori ECCLESIA EXSOLVERE, ET ALTERI PRÆPONERE SEDIS APOSTOLICÆ PRIVILEGIO SOLA POTEST.* Qui auroit jamais cru, Messieurs, qu'un homme, qui parloit au Pape de cette sorte, eût eu dans son cabinet un livre tout fait, où il prouvoit le contraire par toute l'Antiquité ?

C'est la conduite qu'il a tenue envers la Cour de Rome, depuis qu'il est entré dans l'Eglise. Il lui a donné extérieurement tout ce qu'elle a

IV. C. L. voulu de lui , jusqu'à lui envoyer une rétractation en blanc de ses ouvrages : ce qui a donné sujet au Cardinal Albizzi de l'accuser d'*avoir chanté la palinodie*. Tout cela ne regardoit que le dehors de ses actions , qu'il régloit par l'utilité. Mais quand il se renfermoit dans son cabinet , & qu'il écrivoit pour la postérité & pour les Savants , il chantoit la palinodie de la palinodie qu'on lui avoit fait chanter , & soutenait de nouveau plus fortement que jamais , tout ce qui est contraire aux prétentions de Rome ; parce qu'il étoit résolu de ne le faire imprimer qu'après sa mort , ou dans un temps auquel il n'eût plus sujet de craindre.

Aussi cette maxime , qu'il est permis de faire violence à la vérité en considération de l'utilité , lui étoit si familière , & il l'avoit si fortement imprimée dans l'esprit , qu'elle lui échappe quelquefois sans qu'il y pense , & d'une manière qui surprend ceux qui ne sont pas accoutumés à ce nouveau principe de morale. Car il ne craint pas d'attribuer à la piété , les faussetés & les impostures , quand on s'en sert avec adresse , & pour une bonne fin. En voici un exemple signalé. Dans son livre 3. chap. 12 , il traite de la donation de Constantin , & il demeure d'accord , comme tous les gens habiles , qu'elle est supposée : mais recherchant l'Auteur de cette supposition , il réfute l'opinion du Cardinal Baronius , qui a prétendu que cette fausse pièce avoit pour Auteurs des Schismatiques & des ennemis de l'Eglise Romaine ; & il soutient qu'elle a été composée par un très-ardent défenseur de l'autorité & de la grandeur du Pape. Jusques-là , il n'y a rien que de raisonnable ; mais voici ce qui est surprenant : „ Tant s'en faut , dit-il , que je croie qu'on doive rejeter cette donation „ comme peu favorable à l'Eglise Romaine , que je pense au contraire „ que ce sont les Papes qui l'ont fait faire , par une pieuse industrie „ *Quin potius jussu Romanorum Pontificum scriptum fuisse existimem , piâ quâdam industria*. Il veut même , que cette fourberie se soit faite avec le consentement du Roi Pepin , pour se défaire de l'importunité des Grecs , qui redemandoient l'Exarchat de Ravenne , que Pepin avoit donné au S. Siege , l'ayant betité de la main des Lombards : *Verisimile mihi videtur tunc de consensu Pipini Regis excogitatam fuisse donationem Constantini , quâ pertinacia Constantinopolitanorum retunderetur*. Et sur ce que Baronius avoit accusé cet imposteur d'une grande ignorance , en ce qu'il avoit attribué à Constantin l'érection de l'Eglise de Constantinople en Siege Patriarchal , il répond ; qu'il a eu en cela plus d'adresse que d'ignorance ; parce que cet Auteur ne se mettoit pas tant en peine de la vérité de l'histoire , que de la victoire qu'il vouloit remporter sur ses adversaires : *Mibi autem plus artis quam imperitia prodere videtur Auctor. Non enim de historia veritate se anxium præstat , sed de adversariorum profligatione*.

Voilà son principe bien marqué, qui est, que, quand on a des ad- IV. CL.  
versaires à combattre, ce n'est pas une ignorance, mais une adresse & V. P.  
*une pieuse industrie*, que d'altérer la vérité par quelque sorte de fausseté. Numéro  
Et c'est ce qu'il avoit accoutumé d'exprimer par un terme qui lui étoit XXXVII  
ordinaire, que ces sortes de déguisements se pratiquoient par *oeconomie*  
*καὶ οἰκονομίαν*. Et par-là il accorde fort bien ce qui paroîtroit à d'autres  
de visibles contrariétés. Le Pape Vigile approuve tantôt la lettre d'Ibas,  
comme ayant été jugée catholique par le Concile de Calcédoine, & tantôt  
la condamne comme hérétique. D'autres blâmeront simplement ce Pape,  
comme s'étant trompé en l'un ou en l'autre de ces deux temps. Mais  
M. de Marca ajuste tout cela fort facilement, par le moyen de cette  
maxime & de cette *oeconomie*: car dans sa Dissertation sur la Décrétale  
de Vigile, il ne se contente pas de dire, " que l'on ne peut accuser  
» les changements de Vigile que d'inconstance ou de timidité; mais il  
» ajoute, qu'il est si éloigné de le soupçonner de l'un ou de l'autre,  
» qu'il ne trouve lieu que de le louer en tout ce qu'il a fait d'une fin-  
» gulière prudence". Parce que ces changements ne venoient que de  
ce qu'il agissoit tantôt *summo jure*, & tantôt *per dispensationem*, καὶ  
*οἰκονομίαν*. Et par-là il le croit pleinement justifié.

Voici encore un exemple très-remarquable où il se sert de sa maxime,  
qu'il est permis, & même qu'il est nécessaire, de mentir quand on y  
trouve de l'utilité: car c'est par-là qu'il explique une assez grande diffi-  
culté touchant le Pape Zozime, qui, pour établir dans l'Eglise d'Afrique  
un droit qui lui étoit contesté, cita les Canons du Concile de Sardique,  
sous le nom du Concile de Nicée.

" LES NOVATEURS, dit-il, accusent sur ce sujet Zozime de fausseté &  
» d'imposture: les autres disent que la surprise est arrivée de ce que les  
» Canons du Concile de Sardique étoient écrits en ce temps dans le  
» même volume avec ceux de Nicée, sans distinction".

Voilà les deux opinions opposées, & M. de Marca rejette expressé-  
ment la dernière, comme n'ayant aucun fondement. Il ne veut pas aussi  
embrasser la première tout crnement; mais il y apporte un tempérament  
qu'il croit très-raisonnable, & capable d'excuser Zozime, qui est, qu'il  
avoit usé de déguisement par nécessité.

" Nous approcherons, dit-il, plus près de la vérité, si nous disons  
» que Zozime a été contraint par quelque nécessité, à citer les Canons  
» du Concile de Sardique sous le nom du Concile de Nicée. 1°. Parce  
» que Innocent l'avoit dit clairement, que l'Eglise ne suivoit d'autres Ca-  
» nons que ceux de Nicée, dans le jugement des causes ecclésiastiques.  
» 2°. Parce que les Africains ne connoissoient point d'autre Concile



IV. CL. „ de Sardique, que celui qui avoit été tenu par les Ariens. Ainsi il  
 V. P.<sup>e</sup> „ étoit nécessaire que Zozime attribuât ces Canons des appellations au  
 Numéro „ Concile de Nicée, afin de prévenir l'opposition des Africains”.  
 XXXVII.

Vous voyez, Messieurs, que M. de Marca reconnoissoit des nécessités de déguiser la vérité, & qu'il veut qu'un Pape y ait été obligé. *Necessarium erat ut Zozimus hos Canones Concilio Nicæno adscriberet, ut contradictioni Africanorum occurreret.*

Ne pourroit-on point se servir de la lumière que nous donne cette maxime, pour expliquer le procédé que M. de Marca a tenu extérieurement dans l'affaire des cinq Propositions, & contre la prétendue hérésie du Jansénisme, & dire de lui ce qu'il dit de Zozime: *Marcam aliquâ necessitate adactum ut Formulam fidei conderet*: que M. de Marca a été contraint par quelque nécessité à dresser le Formulaire. Et cette nécessité a été l'obligation qu'il a toujours eue de se maintenir bien avec le P. Annat & les Jésuites, & de faire du Jansénisme une affaire d'importance, afin que celui qui gouvernoit alors s'en pût servir, par une politique ingénieuse, pour contenter ou pour effrayer le Pape, & pour abattre des personnes qu'il ne croyoit pas attachées à ses intérêts.

Ainsi, Messieurs, il y a bien de l'apparence que M. de Marca n'a jamais regardé que comme un jeu, tout ce qu'il faisoit extérieurement à l'avantage de Rome, ou au désavantage de cette prétendue secte, & qu'il se moquoit de l'erreur de ceux qui croyoient qu'il y agissoit sérieusement. Quand les Cardinaux lui donnoient des louanges comme à un homme très-favorable aux prétentions de la Cour de Rome, *ridebat hominum supinitatem*. Il se rioit de leur crédulité, & de ce qu'ils ne distinguoient pas cette apparence extérieure de ses véritables sentiments, qu'il se réservoir de leur faire connoître avec plus d'étendue après sa mort. Quand on croyoit qu'il étoit fort animé contre les prétendus Jansénistes, & qu'il étoit très-persuadé qu'ils avoient grand tort de ne pas croire que cinq Propositions fussent dans un livre, *ridebat hominum supinitatem*. Il rioit de la simplicité de ceux qui le croyoient capable de se mettre en peine si on attribuoit une erreur de fait à la Constitution d'un Pape, lui qui attribuoit tant d'erreurs de fait & de droit aux Décrets d'une infinité de Papes, & qui en eût pu faire un juste volume. Il ne les croyoit donc pas hérétiques ni téméraires dans la vérité, réellement, historiquement, & comme il avoit accoutumé de dire *summo jure*: il ne fut jamais capable d'une opinion si niaise. Mais il les croyoit hérétiques politiquement, & selon les fins qu'il se proposoit dans sa conduite κατ'ὀικονομίαν. Ce ne fut jamais ni dans le droit, ni dans le fait qu'il établit le point de la question: & il n'a point cru qu'il y eût dans

dans toute cette affaire d'autre question pour lui, que d'avancer la fortune IV. C. de sa maison, & de s'avancer lui-même, comme il a fait, en parvenant V. P. par ces moyens à l'Archevêché de Paris, dont il étoit prêt de prendre Numéro. possession, lorsque Dieu, en l'appellant à soi, l'obligea de comparoître XXXVII. devant un Tribunal plus redoutable que celui des hommes, & où les déguisements & les artifices n'auront point de lieu.

# ARTICLE XIV.

## Conclusion.

J'AI peine, Messieurs, à vous attribuer la même maxime que le Sieur Baluze attribue à M. de Marca, & qui paroît si clairement dans toute la suite de sa Vie. Mais permettez-moi de vous dire qu'il est bien difficile de ne le pas faire, qu'en formant de vous un jugement encore plus défavorable & moins vraisemblable. Car enfin, Messieurs, quelle idée voulez-vous que nous ayons de vos sentiments? Voulez-vous que nous croyions que vous soutenez sincèrement l'hérésie des Jésuites, en tenant comme eux le Pape infaillible dans les faits mêmes; ou que vous ayez si peu de lumière que de ne pas reconnoître que ce sont de purs faits, que de savoir si les dogmes condamnés dans les cinq Propositions, sont ou ne sont pas de Jansénius? Voulez-vous que l'on vous soupçonne d'une absurdité aussi ridicule, qu'est celle de croire que l'on ne puisse séparer le fait & le droit dans cette matière; c'est-à-dire, de croire que, quoique l'on ait conçu & condamné seize cents ans dans l'Eglise, les dogmes censurés dans les cinq Propositions, sans penser à Jansénius, & sans les appeler sans de Jansénius, on ne peut plus maintenant les condamner & les concevoir, sans les attribuer à cet Auteur, & sans les appeler de son nom?

Quelle apparence, Messieurs, que vous soyez dans cette maxime erronée, que l'Eglise puisse obliger à la créance de tous les faits qu'elle décide, comme est celui d'Honorius & de Théodore, & une infinité d'autres; ou que vous fussiez assez injustes pour prétendre que, de tous les faits décidés par l'Eglise, il n'y a que celui de Jansénius qu'on soit obligé de croire?

Quelle apparence que l'impiété des Jésuites, qui veulent que des faits non révélés puissent être crus de foi divine, ne vous ait pas donné de l'horreur; ou que vous n'ayiez pas vu que vous vous y engagez vous-

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

Y

IV. C<sup>l</sup>. mêmes, en voulant toujours que l'on traite d'hérétiques ceux qui n'eroient que sur un fait ?

Numéro XXXVII. Non, Messieurs, quelque scandale que causent vos délibérations, il ne va pas jusqu'à ce point. La connoissance que l'on a de vous, empêchera qu'on ne vous attribue ces principes. Si la qualité d'Evêques ne vous exempté pas de pouvoir tomber dans l'erreur, celle de personnes d'esprit semble vous exempter de celle-là. Ce ne sont pas là, Messieurs, des erreurs subtiles, ingénieuses & colorées : ce sont des erreurs grossières & palpables ; des erreurs sans vraisemblance, & qui choquent autant le bon sens que la véritable foi. Ce seroit donc vous faire tort que de vous en soupçonner, & assurément vous ne trouverez pas mauvais que je vous en justifie, & que je dise, que vous vous riez, aussi-bien que M. de Marca, de ceux qui vous croiroient capables d'être dans des sentimens si étrangement absurdes : *Ridetis hominum supinitatem*. Vous reconnoissez mieux que personne que tout cela n'est qu'un jeu & une pure moquerie ; qu'il n'y a pas la moindre ombre d'hérésie jansénienne ; qu'il n'y a rien dont on s'aperçoive moins que de ces grandes tempêtes dont vous représentez le vaisseau de l'Eglise agité, & quasi prêt de faire naufrage, par cette prétendue secte de Jansénius ; &, enfin, qu'il n'y a point d'autre bruit, sur ce sujet, que celui que vous y excitez vous-mêmes de temps en temps, à l'instigation des Jésuites.

Si je vous impose, Messieurs, prenez la peine de marquer en quoi, & soutenez nettement & clairement quelqu'une de ces Propositions que j'ai dit que vous n'oseriez soutenir. Mais, si je ne vous impose point, faites donc connoître comment vous pouvez accorder vos délibérations avec vos sentimens véritables : faites-nous voir comment, ne croyant point, ni que le Pape soit infaillible dans les faits, ni qu'un fait non révélé puisse être cru de foi divine, ni que le fait soit inséparable du droit, vous pouvez ordonner qu'on traite d'hérétiques ceux qui refusent la signature de ce fait : faites-nous voir quelle est l'hérésie cachée dans cette déclaration, que vous condamnez comme captieuse, puisque vous êtes persuadés, que, non seulement ce n'est pas une hérésie que de douter si des Propositions sont dans un livre ; mais que c'est une véritable hérésie de faire une hérésie de ce doute.

Il est donc visible, Messieurs, que vos opinions & vos actions sont contraires, & que ce n'est pas sans raison que j'ai dit, dès le commencement, que je vous défendois vous-mêmes contre vous-mêmes, en défendant vos véritables sentimens contre les sentimens des Jésuites ; contenus dans la délibération qu'ils ont fait passer dans votre Assemblée. Vous autorisez extérieurement le Formulaire, & vous en condamnez intérieu-

ment tous les principes. Cette contrariété ne peut être sans causes ; & IV. CL. ces causes sont assez visibles dans la conduite de plusieurs d'entre vous. V. P<sup>e</sup>. Je n'y veux pas pénétrer ; Dieu sera le Juge de vos intentions. Mais Numéro  
quelles qu'elles soient , elles ne peuvent justifier votre conduite ; ni em- XXXVII  
pêcher que tout ce que vous faites , dans cette affaire , ne paroisse un  
jeu ; parce qu'on fait que vous n'êtes pas assez simples pour croire sérieusement qu'il y ait une hérésie dans l'Eglise : tout le monde vous fait  
cette justice , d'être persuadé que vous n'en croyez rien , & l'on croiroit  
vous déshonorer de vous attribuer une autre pensée.

C'est ce qui oblige de vous conjurer , Messieurs , par le salut de tant  
d'ames qui sont scandalisées de ces disputes , & de toute la conduite qu'on  
y tient , de faire enfin cesser ce triste jeu , dont on amuse le monde depuis si long-temps.

Si vous croyez qu'il y ait une hérésie dans l'Eglise , faites-la connoître ,  
& dites en quoi elle consiste. C'est la seule voie naturelle pour la détruire : & si vous ne le pouvez faire , au nom de Dieu , Messieurs , n'en parlez plus. Le respect que l'on vous porte ne va pas jusqu'à souffrir des choses si hors d'apparence : & c'est tenter d'une manière trop dure la patience des Théologiens & des fideles. Ne vous avancez pas davantage dans une affaire qui n'a point de bout , & dont vous espérez en vain de vous tirer par la violence. Ce n'est pas bien connoître ce qu'elle peut dans ces matieres. La violence n'agit que sur les corps : elle ne peut rien sur les esprits ; & elle ne sauroit changer la nature des choses. Tous les efforts des hommes n'empêcheront pas qu'il ne soit ridicule de faire les gens hérétiques sur un fait , & de parler toujours d'une hérésie que l'on ne peut exprimer. Vous pouvez présentement inquiéter un petit nombre de Théologiens ; mais il leur sera toujours très-facile de faire en sorte que ceux qui seront les auteurs de leur persécution , n'y acquierent pas beaucoup d'honneur.

[Publié après le 3 Novembre 1663.]



IV. CL.

V. P<sup>e</sup>.Numéro  
XXXVIII.

# LES DESSEINS DES JÉSUITES,

*Représentés à Messieurs les Prélats de l'Assemblée, tenue aux Augustins  
le 2 Octobre 1663. (a)*

[ Donné sur l'Edition in-4<sup>e</sup>. de 1663. ]

MESSEIGNEURS,

**Q**uelque surprenantes que soient les délibérations de votre Assemblée, on peut dire néanmoins qu'elles n'ont surpris personne. Le monde est tellement informé de la manière dont toutes les choses s'y passent, & de l'esprit qui y domine, qu'il en prévient les décisions, & ne manque jamais de deviner tout ce qui s'y doit conclure. On vous fait même cette justice, Messieurs, de ne vous pas attribuer à tous ce qui porte également votre nom. Can sans parler des Evêques qui ont affecté de ne se pas trouver à votre Assemblée, s'étant retirés exprès de Paris, ou ayant refusé d'y venir, quoiqu'ils y fussent invités, on fait que, de ceux mêmes qui y ont été présents, il y en a plusieurs qui laissent passer les choses contre leur inclination & leur lumière. On distingue ceux qui conduisent; ceux qui suivent volontairement, ceux qui ne le font qu'avec répugnance, & pour ne pas offenser ceux dont ils redoutent le crédit; & on peut dire que, dans cette affaire, on ne trompe ni Dieu ni les hommes.

Il seroit donc inutile, Messieurs, de représenter au monde ce que tout le monde fait, & de vous représenter à vous-mêmes ce que vous savez mieux que personne. Mais ce qu'il est important de découvrir, ce sont les desseins secrets de ceux qui donnent le branle à tout, & les moyens dont ils se sont servis pour y réussir, afin que vous connoissiez de quoi ils ont voulu vous rendre ministres, & à quoi tendent ces délibérations qu'ils ont formées, & qu'ils ont autorisées de votre nom.

(a) [ Voyez la Préface hist. §. XXII. N<sup>o</sup>. II. ]



## ARTICLE I.

IV. CL.  
V. P.  
Numéro  
XXXVIII.

*Double dessein des Jésuites, de se venger de ceux qu'ils haïssent irréconciliablement, & de ruiner tout ce que le Parlement & la Sorbonne ont fait contre les injustes prétentions de la Cour de Rome.*

SI un étranger venu depuis peu en France, & qui ne sauroit point ce qui s'y passe depuis tant d'années, apprenoit qu'il s'est tenu dans Paris une Assemblée extraordinaire du Clergé de France, qu'il en lût ensuite la délibération, il n'en pourroit concevoir autre chose, sinon qu'il y a une nouvelle hérésie semblable à celle de Luther & de Calvin, qui a pour auteur un nommé Jansénius, & qui menace la Religion d'une prochaine ruine, si toutes les Puissances de l'Eglise & de l'Etat ne conspirent pour l'éteindre.

Il y a aussi en France beaucoup de gens simples & ignorants qui s'en forment la même idée, & qui croient que la foi seroit en grand péril, si vous ne travaillez, avec tant de zèle, pour la maintenir contre une secte de nouveaux hérétiques qui travaillent pour la corrompre.

Mais il n'y en a point, Messieurs, qui sachent mieux que vous combien ils se trompent dans cette pensée. Vous admirez leur illusion, & vous vous riez de leur crainte. Car vous êtes parfaitement informés que cette hérésie, dont on fait peur à ces bonnes gens, n'est qu'un fantôme, & que rien ne vous occupe moins dans la conduite de vos Diocèses, que le soin d'y réprimer ces prétendus hérétiques; puisqu'il ne s'y trouve personne qui soutienne aucune des erreurs qui ont été condamnées par les deux dernières Constitutions.

Ainsi, Messieurs, quoique vos délibérations ne parlent que d'extirper une hérésie, ce n'est point ce que se proposent ceux qui en sont les véritables auteurs: c'est le masque dont ils se couvrent; mais ce n'est point le but où ils tendent. Ils ne considèrent ni la foi, ni l'Eglise: ce sont eux-mêmes qu'ils regardent; & il ne faut pas être fort clair-voyant pour découvrir, par toute la suite de leur conduite, qu'ils ont eu deux desseins dans cette affaire, qui leur sont également importants, & également pernicieux à l'Eglise & à l'Etat.

Le premier a été, de se conserver les moyens de se venger de ceux contre lesquels ils ont conçu une haine mortelle & irréconciliable. Ils ne leur pardonneront jamais d'avoir fait connoître au monde les abominations de leur Morale, & la corruption de leur conduite. Ils ont vu

IV. C<sup>L</sup>. que tous les efforts qu'ils ont fait pour se relever sur ce point, sont  
 V. P<sup>e</sup>. tournés à leur confusion ; que plus ils ont voulu justifier leurs pernicious  
 Numéro relâchements, plus ils les ont fait détester, & que leur Apologie des  
 XXXVIII. Casuistes, au lieu de les guérir des plaies qu'ils avoient reçues, leur en

a fait encore recevoir de beaucoup plus grandes. Une seule chose leur  
 a un peu servi parmi les ignorants & les simples, qui est, de prétendre  
 qu'il n'y avoit que des Jansénistes qui combattoient leur morale, &  
 qu'étant hérétiques, il ne les en falloit pas croire. Il faut donc, pour  
 soutenir un peu la réputation de la Société, qui se perd tous les jours  
 de plus en plus, que les Jansénistes soient hérétiques. Et c'est à quoi,  
 Messieurs, on fait servir les délibérations de vos Assemblées, dont le  
 plus grand usage, dans l'intention de ceux qui y ont la meilleure part,  
 est d'entretenir le monde dans cette opinion chimérique, qu'il y a une  
 nouvelle secte d'hérétiques que les Evêques sont bien empêchés de réprimer.

L'autre dessein, d'autant plus dangereux qu'il est plus couvert, a été  
 de ruiner adroitement tout ce qui a été fait depuis peu par le Parlement  
 & par la Sorbonne, contre les injustes prétentions de la Cour Romaine  
 (b) ; & de le faire passer pour une violence passagère de la Cour de  
 France, & non pour le sentiment de l'Eglise Gallicane. On fait avec  
 quelle passion les Jésuites ont entrepris, en tout temps, la défense des  
 plus déraisonnables opinions touchant la puissance du Pape, & les plus  
 capables de rendre odieuse une autorité qui doit être aimable à tous les  
 Chrétiens, puisqu'elle est le centre de leur unité. A peine leur Compagnie  
 étoit-elle née, que Lainez, leur second Général, se signala dans  
 le Concile de Trente, par les longs & ennuyeux discours qu'il employa  
 pour ôter aux Evêques leur mission divine, & changer les Successeurs des  
 Apôtres, établis par le S. Esprit, comme dit S. Paul, pour gouverner  
 l'Eglise de Dieu, en des Vicaires du Pape, établis par un homme, &  
 tenant leur pouvoir d'un homme. Il ne combattit pas avec moins d'ar-  
 deur pour empêcher qu'on ne définît que la résidence est de droit divin ;  
 parce que l'on mettoit à Rome une partie de la souveraineté du Pape à  
 pouvoir disposer des Evêques à sa volonté : ce qu'il ne pourroit pas si  
 facilement, si le droit divin, qui est immuable, les attachoit à leurs  
 Sieges. Les excès horribles de leurs plus fameux Ecrivains contre l'in-  
 dépendance des Rois, & contre la sûreté de leurs personnes sacrées, sont  
 connus de tout le monde ; & nul aussi n'ignore jusques à quel point ils

(b) [Déclaration de la Faculté de Théologie en six Articles, du 8 Mai 1663. Arrêt du  
 Parlement du 29 du même mois, pour en ordonner l'exécution. Edit du Roi pour la faire  
 enregistrer, dans toutes les Universités du Royaume, &c Dupin, Hist. du 17 siècle tom. 2.  
 p. 658 & suiv. infra, Réfutation de la fausse Relation du P. Ferrier, Part. II. Chap. 2.]

ont porté l'infailibilité du Pape, & de quelle sorte ils lui ont soumis IV. C<sup>t</sup>. l'autorité de tous les Conciles. *E Theologis Societatis Jesu*, dit le Pere V. P<sup>e</sup>. Théophile Raynaud, *vix est cur unus aut alter allegentur, cum universi in hoc puncto consentiant*. Mais rien ne leur a tant servi à répandre en ce temps ces nouvelles opinions, aussi préjudiciables à l'Eglise qu'à l'Etat, que le prétexte du Jansénisme. Ils ont rempli le monde de la frayeur de cette hérésie prétendue, & ils ont en même temps répandu par-tout cette opinion, tant par eux que par leurs partisans, que la seule crainte de l'infailibilité pouvoit assurer la ruine de cette hérésie, & qu'elle ne manqueroit pas de revivre aussi-tôt qu'on y toucheroit.

Numéro  
XXXVIII

C'est ce qu'on peut voir dans une infinité de leurs Libelles, dans lesquels le seul jugement du Pape fait toujours toute la foi de l'Eglise. Mais il y a sur-tout deux choses bien considérables sur ce sujet.

L'une est un livre du P. Théophile Raynaud, le plus vieux & le plus célèbre de leurs Théologiens, contre les prétendus Jansénistes, qu'il a intitulé *ΑΡΘΟΣ ΕΛΑ*; *Os Domini locutum est*: faisant ainsi un Dieu du Pape, par une horrible impiété, & de sa parole une parole divine (c). Il veut, dans ce livre, que ce ne soit pas seulement une erreur, mais une hérésie, de ne pas croire le Pape infailible; & quelque attaché que M. du Val ait été à la Cour de Rome, ce Jésuite n'en est pas content, & il trouve qu'il a trahi les intérêts du S. Siege; parce que, soutenant l'infailibilité du Pape, il n'avoit pas osé dire que cette doctrine fût de foi.

L'autre est la These fameuse du College de Clermont, où parmi les hérésies contre Jesus Christ, dans chaque siecle, ils mettent au dixieme celle des Grecs, qui ne reconnoissent pas que le Pape ait la même infailibilité que Jesus Christ; & ils l'étendent si loin, que, par une impiété toute visible, ils veulent que des faits mêmes, dont la vérité n'est appuyée sur aucune révélation de Dieu, mais sur la seule parole du Pape, puissent être crus de foi divine.

On peut juger par tous ces engagements de la Société à soutenir ces opinions dangereuses, si opposées aux anciennes maximes de l'Eglise Gallicane & de la Sorbonne, quelle a été leur surprise quand ils ont vu tout d'un coup, lorsqu'ils se croyoient triomphants, que le Parlement s'est élevé, avec une vigueur digne de cet auguste Sénat, contre leur méchante doctrine qu'ils avoient fait glisser dans la Faculté, & que la

(c) [Cet ouvrage fut imprimé à Lyon en 1657, chez Guillaume Barbier, avec permission des Supérieurs, sans nom d'Auteur. Les Approbateurs l'attribuent au R. P. A. S. exim. Théolog. S. J. Le Public en faisoit Auteur le P. Théophile Raynaud. (Voyez la Lettre de Gui Patin du 19 Octobre 1660.) Il porte encore en titre: *Depulsio frivola declinationis, quæ pauci murmurantes, damnationi Jansenii per Innocentium X, obtulerunt defectum Concilii generalis.* pag. 71. in-4°.]



IV. GL. Faculté même l'a renoncée, pour reprendre ses anciens sentimens, & V. P<sup>e</sup>. quitter ceux qui n'avoient été inspirés à quelques-uns de son Corps, que Numéro par une faction étrangere.  
xxxviii.

Mais ce seroit mal connoître les Jésuites, que de s'imaginer que ces Arrêts du Parlement, & ces Conclusions de la Sorbonne, aient diminué leur zele pour l'établissement de ces trois prétentions de la Cour de Rome : que le Pape est infallible; qu'il est au dessus des Conciles, & qu'il peut déposer les Rois quand il le juge à propos pour le bien de la Religion. Eux qui ont mieux aimé laisser les Catholiques d'Angleterre dans la persécution sous le Roi Jacques, que d'y souffrir un serment qui ne contenoit autre chose que le contraire de leur méchante doctrine touchant les Rois, n'ont garde de la quitter pour des considérations beaucoup moindres. Ils ne regardent ce qui a été fait que comme une violence; & ce n'est au plus à leur égard que comme la Loi, qui changeoit la main & non pas le cœur. Ils n'en croient pas moins le Pape infallible, mais ils sont un peu moins hardis à le soutenir dans leurs Theses & dans leurs Ecris publics. Ils n'en tiennent pas moins hérétiques ceux qui doutent de cette infailibilité; mais ils n'osent plus le dire. Ainsi on ne peut pas douter qu'ils ne soient très-disposés à chercher toutes sortes de moyens pour servir, dans cette rencontre, celui à qui ils sont redevables de leur établissement, & de qui ils tiennent tant de privileges. Tout ce grand Corps se remue par l'esprit du Général; & ce Général est, par nécessité & par inclination, sous l'absolue domination du Pape : mais ils sont réduits maintenant à faire, par adresse & par des voies obliques, ce qu'ils faisoient publiquement & à force ouverte. C'en est assez à des personnes un peu clair-voyantes, pour leur faire juger de ce second dessein qu'ils ont eu dans la délibération de votre Assemblée, de rendre à la Cour de Rome ce que le Parlement & la Sorbonne lui avoient ôté, & de maintenir le Pape dans la possession de l'infailibilité, pendant qu'on la lui dispute en vain par des Arrêts qu'ils méprisent, & des Conclusions dont ils se moquent. Nous ferons voir néanmoins dans la suite, cette intention & cette fin, si clairement marquées en diverses circonstances, que personne n'en pourra douter. Mais avant que de montrer plus au long, combien ce que les Jésuites ont fait faire par votre Assemblée leur sert pour ces deux desseins, il est important de découvrir par quelle voie ils y sont arrivés, & quels moyens ils ont employé pour se procurer cet avantage apparent, dont ils s'imaginent tirer de merveilleux fruits.

ARTICLE

## A R T I C L E II.

IV. CL.

V. P<sup>e</sup>.Numéro  
XXXVIII.

*Erange voie que les Jésuites ont prise, qui est celle d'une perfide négociation, dans la suite de laquelle ils ont trompé leur Entremetteur, leurs parties, le Pape, le Roi, les Evêques & toute l'Eglise. Comment ils engagerent dans cette négociation, & des paroles qu'ils y donnerent de ne point parler du fait de Jansénius.*

**C**E n'est pas sans mystère, Messieurs, que la délibération qu'on a autorisée de votre nom, rejette une déclaration sans dire pourquoi, & sans marquer ce qui a donné occasion de la faire présenter à Sa Majesté. On ne pouvoit découvrir l'un & l'autre, sans faire paroître la plus étrange perfidie qui fut jamais : & c'est ce que les Jésuites, qui en sont les auteurs, avoient intention que le monde ne connût pas : car ils veulent bien jouir du fruit de leurs tromperies ; mais ils sont bien aises qu'elles demeurent cachées. Or qui n'auroit eu horreur de celle qu'ils ont employée en cette rencontre, si on avoit su, d'une part, que le seul & unique sujet qu'ils ont pris pour vous faire rejeter cette déclaration, a été, qu'on n'y témoigne pas croire le fait de Jansénius ; & de l'autre, que cette déclaration n'a été donnée qu'ensuite d'un traité d'accommodement entre les Jésuites & les Disciples de S. Augustin, dont le premier fondement avoit été, de ne point engager les derniers à croire ce fait de Jansénius. Si l'un & l'autre se trouve véritable, il n'y a point d'homme d'honneur à qui une si mauvaise foi ne doive donner de l'indignation : & cependant il n'y a rien de plus certain.

Car, pour le premier, les Jésuites en font des trophées, & leur plus grand sujet de joie est, de vous avoir engagés à armer toutes les Puissances de l'Eglise & de l'Etat, contre ceux à qui on ne peut reprocher autre chose, sinon, qu'ils ne témoignent pas croire un simple fait, qui n'importe de rien à la foi, & sur lequel on ne peut ôter à tous les Théologiens de l'Eglise la liberté de leurs sentiments, sans une manifeste tyrannie. Et en effet, que peut-on trouver autre chose à redire dans cette déclaration ? On s'y explique très-clairement sur tout ce qui regarde la foi : on y condamne les cinq Propositions, sans se réserver aucun lieu de les défendre jamais, sous prétexte de quelque sens & de quelque explication que ce soit. On y déclare n'avoir point d'autres sentiments sur cette matière, que ceux qui sont contenus dans des Articles qui ont été présentés au Pape, dont il paroît, par les termes même du Bref, que

*Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXII.*

Z

IV. CL. Sa Sainteté a été satisfaite. On y a choisi, au regard de tout le reste,  
 V. P<sup>e</sup>. les termes les plus respectueux pour les Constitutions du Pape, jusques  
 Numéro à passer au-delà de ce qu'on devoit, par un excès de passion pour la paix  
 XXXVIII. de l'Eglise. Qu'y manque-t-il donc, Messieurs, sinon, que, parmi tant  
 de témoignages si humbles de respect & de déférence, on n'a pas témoigné  
 que l'on crût un fait sur lequel on a des doutes très-raisonnables, pour  
 ne rien dire de plus ?

Voilà certainement tout ce qui vous a fait rebuter cette déclaration. Mais il n'est pas moins certain que ceux qui ont présenté cette déclaration à Sa Majesté, ne l'ont fait qu'ensuite d'une négociation, dont la première condition avoit été, qu'on ne leur parleroit pas de croire ce fait : de sorte qu'on leur fait maintenant un crime de n'avoir pas fait une chose, laquelle on étoit convenu qu'on ne devoit pas seulement leur demander.

Il n'y a peut-être aucun de vous, Messieurs, qui sache les particularités de cette affaire, qu'on peut appeler le chef-d'œuvre de la politique des Jésuites ; n'y en ayant guère où ils se soient conduits avec plus de dissimulation & plus d'adresse, & où ils aient mieux réussi, si c'est réussir que de venir à bout d'un aussi misérable dessein, qu'est celui de faire servir un faux prétexte de paix, à entretenir la division dans l'Eglise ; & des promesses trompeuses de réconciliation, à la satisfaction de sa vengeance.

Quoiqu'ils eussent obtenu tout ce qu'ils avoient souhaité dans la dernière Assemblée, nonobstant la résistance de quelques-uns des Evêques, les plus habiles & les mieux intentionnés, néanmoins ils ne s'en trouvoient pas beaucoup plus avancés ; parce que le nouvel esprit qu'on avoit fait prendre au Clergé, en lui faisant user d'ordonnances & de menaces, en des choses où il n'avoit employé jusques-ici que des exhortations & des prières, avoit choqué avec raison les plus zélés Prélat de France, & les avoit portés à se déclarer hautement contre l'érection de ce nouveau Tribunal. Ils avoient aussi proposé des difficultés très-considérables contre l'uniformité prétendue de ce fameux Formulaire, & ils les avoient représentées au Pape même, sans qu'ils en eussent reçu de réponse. Tout cela avoit mis les choses, sinon dans un parfait repos, au moins dans une certaine suspension, qui auroit pu insensiblement les remettre dans le calme, n'y ayant point d'ordinaire de meilleur moyen d'appaiser les troubles de la nature de ceux-là, que de les laisser s'assoupir d'eux-mêmes.

Ce n'étoit pas ce que les Jésuites demandoient. Ils pensoient bien que rien ne leur pouvoit être plus défavantageux, que de demeurer long-temps en cet état : & ainsi la fortune leur ayant présenté une occasion d'en sortir, ils n'eurent garde de la laisser échapper.

Un Prélat du Languedoc, illustre par sa sùffisance & par sa vertu (d), IV. CL.  
 s'entretenant avec un homme de condition de Toulouse (e), le discours V. P.  
 tomba sur les contestations du temps; & ce Prélat lui ayant témoigné Numéro  
 qu'il n'y auroit rien de plus facile à accommoder, si on y vouloit agir XXXVIII.  
 de bonne foi, cette personne de condition en parla quelques jours après  
 au P. Ferrier, Jésuite, ami intime du P. Annat, déplorant le malheur de  
 ceux qui divisoient l'Eglise pour une chose qui seroit si aisée à vider,  
 si on vouloit s'entendre. Ce Pere lui témoigna qu'il en gémissoit, aussi-  
 bien que lui, & qu'il auroit fort désiré qu'on eût ouvert quelque moyen  
 d'accommodement: & il en alla parler ensuite au Prélat, & le sollicita  
 de travailler à cette bonne œuvre.

On voit maintenant ce qui porta ce Jésuite à entreprendre cette af-  
 faire avec tant de chaleur. Il en écrivit au P. Annat, son bon ami. Le  
 P. Annat y entra, & le pria d'en solliciter cet Evêque; & lui-même en  
 parla à Paris de la même sorte à une personne de très-grande qualité,  
 afin qu'il en écrivit à ce Prélat, l'assurant que ce *n'étoit point un piège*,  
*ni un fantôme; mais qu'il lui parloit de bonne foi, & pour une affaire*  
*très-solide.*

Quelque suspects que les Jésuites pussent être dans cette affaire, il n'y  
 a pas lieu de s'étonner qu'un Prélat qui jugeoit des autres par lui-même,  
 ait pris confiance en des paroles si positives, & qu'étant ébloui par ces  
 belles apparences, il en ait écrit à ses amis de Paris, pour les faire entrer  
 dans ce traité d'accommodement. Il le fit en effet, & leur représenta  
 les sujets qu'il avoit de bien espérer, avec tant de force, qu'ils s'y ren-  
 dirent en partie; & quoiqu'ils ne comprissent rien dans ce nouveau chan-  
 gement de leurs ennemis, ils ne pouvoient croire qu'un si sage Entre-  
 metteur se voulût charger d'une affaire si importante, s'il ne voyoit lieu  
 de la faire réussir.

Mais, pour y contribuer de leur côté, & afin d'empêcher qu'on ne  
 prit d'abord de fausses mesures, ils envoyèrent un Mémoire, où, après  
 avoir dit, *que cet accommodement ne paroissoit pas une chose bien difficile,*  
*pourvu qu'on n'y regardât que Dieu, & qu'on n'y mêlât point de consi-*  
*dérations humaines; mais qu'on pouvoit dire qu'il étoit impossible, si on y*  
*prétendoit, pour satisfaire à un point d'honneur, obliger des personnes qui*  
*ne sont liées que par la conscience, de faire quelque chose en quoi ils la*  
*crussent blessée:* ils déclaroient ensuite en termes exprès; *qu'ils étoient per-*  
*suadés, qu'en matiere de souscription, où il s'agit de témoigner sa foi, il*  
*n'y a rien de plus contraire à l'esprit du Christianisme que l'esprit de dis-*

(d) [Gilbert de Choiseul du Plessis-Praslin, Evêque de Commenges.]

(e) [Le Président de Miramont.]

IV. Cl. *simulation*, de duplicité & d'équivoque ; & qu'il ne doit y avoir rien dans V. P.<sup>e</sup> les déclarations extérieures, qui ne soit exactement véritable, sincère & conforme à ce que l'on a dans le cœur. D'où ils concluoient ; que les personnes que cet accommodement regardoit, se croyant hors d'état de pouvoir assurer que les cinq Propositions sont dans Jansénius : les unes, parce qu'elles croyoient positivement qu'elles n'y sont pas ; les autres, parce qu'elles en doutoient raisonnablement, & qu'elles n'avoient aucune obligation de prendre part dans cette affaire, elles ne pouvoient en conscience signer aucun acte, ou faire aucune déclaration, par laquelle il parût qu'elles témoignent croire ce qu'elles ne croyoient pas.

On envoya ce Mémoire en Languedoc, au mois de Septembre 1662 ; & on pensa, qu'étant si net & si précis, on pourroit juger, par la manière dont il seroit reçu, s'il y avoit quelque apparence que cette affaire pût réussir. Il le fut aussi-bien qu'on le pouvoit souhaiter ; & le Prélat n'y, ayant point trouvé de difficultés de sa part, il assura, quelque temps après, qu'étant allé à Toulouse, il avoit dit nettement au P. Ferrier, qu'il ne falloit parler ni de signature, ni de Formulaire, & que ce Pere étoit tombé d'accord, après beaucoup de discours, qu'on n'en demanderoit point.

On recevoit ces nouvelles avec une surprise qui se peut assez imaginer : car, plus elles paroissoient bonnes, plus elles causoient de défiance ; parce qu'on ne voyoit point de cause d'une modération si peu attendue : mais les assurances que ce Prélat continuoit à donner, qu'on s'en pouvoit reposer sur lui, & qu'il n'engageroit point dans aucune mauvaise affaire, sembloient devoir dissiper toutes les craintes.

Enfin, ce qui acheva de donner plus d'espérance fut, un *Projet d'accommodement*, concerté entre ce Prélat & le P. Ferrier, qui fut envoyé de Toulouse, qui se pouvoit réduire à trois chefs. Le premier contenoit une confirmation de ce qu'on avoit promis tant de fois, qu'on ne parleroit ni de signature ni de Formulaire. On y supposoit, que les Disciples de S. Augustin se pourroient expliquer en ces propres termes : Qu'ils n'ont jamais cru, qu'on pût attribuer à aucun manquement de respect & de déférence, ce qu'ils ont fait pour leur défense ; puisqu'ayant eu une parfaite soumission pour la condamnation des dogmes proscrits par les Constitutions, ils n'ont témoigné aucune répugnance à s'y soumettre entièrement, sinon pour un fait, qui ne peut appartenir à la foi, & sur lequel ils sont persuadés qu'on a imposé à Leurs Saintetés, dans le rapport qu'on leur a fait du livre & de la doctrine de Jansénius. Et par cette raison, ajoutoit-on dans cet projet, on n'exigera point d'eux aucune signature sur ce fait, ni du Formulaire, mais seulement un respectueux silence.

Le second point proposoit, de tâcher de convenir du sens de *Jansénius*; & le troisieme y joignoit un autre moyen d'accommodement, qui seroit, de déclarer qu'on n'a point d'autres sentiments sur cette matiere, que celui qui est enseigné par les Thomistes, & sur-tout par ceux qui ont assisté aux Congrégations de *Auxiliis*. Sur quoi le *Projet* portoit ces propres paroles : *Si les Jansénistes vouloient se résoudre à cela, toute contestation seroit finie ; parce que l'opinion des Thomistes étant enseignée comme orthodoxe, il ne resteroit plus, entre les Jansénistes & les Molinistes, que la contestation qui a été depuis long-temps entre l'Ecole des Dominicains & celle des Jésuites, qui n'a fait aucune rupture de communion ni de charité entre ces deux Ordres. Et, en ce cas, les deux parties écriroient au Pape une lettre commune, dans laquelle, en s'expliquant clairement, on témoigneroit à Sa Sainteté, que les esprits & les cœurs seroient entièrement réunis, quoique les Ecoles ne le fussent pas ; & on la supplieroit de bénir les uns & les autres. Et outre cela, on supplieroit aussi le Roi, de vouloir écrire au Pape, & de conjurer Sa Sainteté, de se contenter de ces déclarations, & de maintenir cette réunion & cette paix par son autorité, en défendant aux uns & aux autres de rien dire ni écrire qui la pût altérer.*

Lorsqu'on eut reçu ce projet, pour seconder de si bons commencements, on fit un Mémoire qui en éclaircissoit de certaines choses.

On répondit sur le premier point; c'est-à-dire, sur la promesse de n'exiger aucune signature du fait, ni du Formulaire; qu'il n'y avoit rien de plus juste, comme aussi on en étoit déjà convenu par plusieurs lettres.

On répondit sur le second, qui étoit de tâcher de convenir du sens de *Jansénius*, que cela paroissoit peu faisable & peu utile. Peu faisable; parce que chacun donnant à *Jansénius* des interprétations très-différentes, dont les unes sont hérétiques, & les autres catholiques, il y avoit peu d'apparence, que les uns, sur cela, se voulussent rendre aux pensées des autres. Peu utile; parce qu'il ne s'agissoit pas proprement de la foi de *Jansénius*, mais de la foi de ceux qui refusent de le condamner, à cause qu'ils l'expliquent d'une maniere catholique. Or, quand même ils se tromperoit, & que *Jansénius* auroit enseigné une autre doctrine que celle qu'ils lui attribuent, ils n'en seroient pas moins Catholiques, pourvu que celle qu'ils croient être de lui, fût véritablement catholique & orthodoxe.

Sur le troisieme, on s'offrit d'expliquer si nettement les sentiments qu'on avoit sur le sujet des cinq Propositions, qu'on n'y pourroit pas soupçonner la moindre ambiguïté, ni douter qu'ils ne fussent très-orthodoxes, & entièrement conformes à la doctrine de S. Augustin, & à celle des Thomistes, qui ont écrit depuis la Congrégation de *Auxiliis*.

IV. C L. Arrêtons - nous un peu ici , Messeigneurs ; & avant que de continuer  
 V. P<sup>e</sup>. ce récit , faites-nous la grace de jeter les yeux sur ce qui se fait mainte-  
 Numéro nant , & sur ce qui se promettoit alors : sur ce que vous disent les Jésuites ,  
 XXXVIII. dans leurs sollicitations secretes , & sur ce qu'ils disoient en ce temps-  
 là au Prélat , qu'ils sollicitoient de s'entremettre d'un accommodement ,  
 qu'ils feignoient desirer avec tant d'ardeur. Et doutez , après cela , si vous  
 le pouvez , de la mauvaise foi de ces Théologiens de Cour , & de l'in-  
 justice dont ils vous rendent ministres , en autorisant de votre nom , un  
 violement honteux de tant de paroles si positives , dont ils avoient rendu  
 un Evêque dépositaire.

### A R T I C L E I I I.

*De ce qui s'est passé dans cette négociation , depuis la venue du Prélat En-  
 tremetteur à Paris. Du prétexte que prirent les Jésuites pour colorer leur  
 manquement de parole , en rejetant l'affaire sur le fait de Jansénius ; ce  
 qui fut cause de la première rupture.*

**A** Peine avoit-on commencé à traiter cette affaire par lettres , qu'il en  
 arriva une autre à Rome , qui fut sans doute une occasion aux Jésuites de  
 se porter avec plus de chaleur à nouer cette négociation. L'attentat hor-  
 rible qui y fut commis le 20 d'Août (f) , leur fit assez juger qu'ils pour-  
 roient être long-temps sans pouvoir rien tirer du Pape , à moins que le  
 Roi n'eût de nouveau quelque engagement particulier , qui le portât à  
 permettre qu'on s'y adressât. Ils pensèrent donc qu'il leur étoit important  
 de faire intervenir l'autorité du Roi dans cette négociation ; & cela ne  
 leur fut pas difficile , n'y ayant rien de plus aisé , que de faire entendre à  
 un Prince si zélé pour le bien de l'Eglise & de son Etat , combien il étoit  
 important , pour l'un & pour l'autre , de trouver quelque voie honnête de  
 terminer des contestations qui durent depuis si long-temps. Ainsi le P.  
 Annat s'employa auprès de S. M. pour en obtenir une lettre au Prélat ,  
 qu'ils avoient sollicité de s'entremettre de cette affaire , afin qu'il se rendît  
 à Paris pour y travailler : ce qu'il exécuta aussi-tôt , s'étant rendu à Paris  
 sur la fin de l'année 1662 , où le P. Ferrier étoit arrivé quelque temps  
 auparavant pour le même dessein. Ce Prélat s'appliqua aussi-tôt à con-  
 férer avec les uns & les autres , pour trouver les moyens les plus propres  
 pour parvenir à cette paix , que tous témoignoit si fort desirer. Ceux

(f) [Voyez le détail de cette affaire dans l'*Histoire des démêlés de la Cour de France  
 avec la Cour de Rome , sur l'affaire des Corsés* , par Regnier Desmarais.]

à qui on avoit donné tant de paroles, qu'on ne songeroit pas seulement à la créance du fait, ne penserent qu'à faire voir qu'on n'avoit aucun sujet de les soupçonner de la moindre erreur; & ils crurent que le meilleur moyen de le faire étoit, d'expliquer tous leurs sentimens sur le sujet des cinq Propositions, & les mettre entre les mains des Jésuites, se persuadant qu'il leur seroit impossible de ne les pas reconnoître pour orthodoxes: & la chose réussit comme ils l'avoient espéré. Ils dressèrent des Articles; ils les signèrent, les mirent entre les mains de l'Evêque entremetteur, & du Pere Ferrier: & après avoir été discutés & examinés en deux conférences, ce Jésuite n'ayant fait difficulté qu'en un seul endroit, qui fut éclairci par le commun consentement des parties, le Pere Ferrier fut obligé de reconnoître, qu'ils ne contenoient rien qui ne fût exempt d'erreur, & qu'il ne fût permis de soutenir dans les Ecoles Catholiques.

Mais c'est ici que l'on commença à s'appercevoir, que le fondement que l'on avoit pris pour s'engager dans cette négociation, qui est que les Jésuites vouloient de bonne foi l'accommodement, n'étoit pas trop assuré. On recevoit divers avis, que le Pere Annat parloit aux uns d'une façon, & aux autres d'une autre (g); car il entretenoit toujours le Prélat Médiateur de bonnes paroles. Mais quand ceux qui sont les Chefs du Molinisme, se plaignoient à lui de ce que l'on pensoit à s'accommoder sans leur participation, il les assuroit qu'ils n'avoient rien à appréhender, & qu'il n'y avoit rien à faire avec les Jansénistes, que de les porter à signer le Formulaire, purement & simplement, tel qu'il est, & que ceux qui ont écrit ou parlé autrement le rétractent.

Ces nouvelles donnerent de grandes défiances. Mais le Prélat en ayant parlé au P. Ferrier, il ne désavoua pas que le P. Annat n'eût tenu de semblables discours; mais il prétendit qu'il le faisoit par nécessité, pour appaiser la cabale des dévôts, qui étoit fort alarmée de ce dessein de paix, & qui y témoignoit une étrange opposition; & qu'ainsi on ne devoit pas s'en mettre en peine. De sorte qu'on ne pouvoit pas douter, que ce bon homme ne trompât les uns ou les autres. Mais ce Prélat ne pouvoit croire que ce fût lui qu'on voulût tromper,

On apprit une autre chose, qui devoit bien faire perdre l'opinion qu'on avoit eue de la bonne foi de ces gens-là. C'est, que, dans ce même temps où le P. Annat témoignoit en apparence plus d'affection pour la paix, il présenta au Roi un certain Auteur (h), qui s'est signalé par ses

(g) Voyez Tome I. des Lettres, pag. 363.

(h) [Le Sieur Marandé, ci-devant Greffier de la Cour des Aides. Voyez la Lettre à M. d'Andilly du 6 Mai 1663, Tom. I. p. 364.]



IV. C. L. emportements, & recommanda à Sa Majesté son nouveau livre, qui est  
 V. P.<sup>e</sup> l'ouvrage le plus injurieux & le plus envenimé, qu'on se puisse imaginer,  
 Numéro qui ne respire que le feu & le sang, & qui ne parle que d'exterminer &  
 XXXVIII de perdre tous ceux qui refusent de signer le Formulaire.

Mais il y avoit des personnes, qui, par un bon zèle pour l'Eglise, sembloient prendre plaisir à se fermer les yeux, pour ne rien voir de ce qui auroit pu les détromper de la trop bonne opinion qu'ils avoient conçue de cet accommodement : de sorte que rien n'étoit capable de leur faire croire, que les Jésuites voulussent manquer aux paroles qu'ils avoient données, de ne point faire dépendre la paix de l'Eglise du fait de Jansénius, & sur-tout de ne point parler de la signature du Formulaire.

Et en effet, pour ce dernier, on n'a jamais osé le proposer au Prélat Entremetteur ; mais on a recherché d'autres tours pour colorer ce manquement de parole. Car, au lieu que les Articles ayant été trouvés conformes à ce qui s'enseigne dans les Ecoles Catholiques, il n'y avoit plus, selon le projet concerté entre le Prélat & le Pere Ferrier, qu'à les envoyer à Sa Sainteté, *Et la supplier de bénir les uns Et les autres ; Et de supplier aussi le Roi de vouloir écrire au Pape, Et conjurer Sa Sainteté de se contenter de ces Déclarations.* On prit divers prétextes pour retomber sur le fait ; & le Pere Ferrier dit, entr'autres choses, qu'il n'avoit promis de ne point parler du fait de Jansénius, qu'en supposant qu'on demeureroit d'accord du sens de cet Auteur, & qu'étant convenu qu'il a enseigné telle & telle chose, les uns diroient que cela est hérétique, & les autres que cela est catholique.

Cette prétention étoit très-fausse, n'étant point vrai qu'on n'eût promis de ne point parler du fait que sous cette condition, puisqu'on l'avoit promis plus de deux mois avant que d'envoyer ce dernier projet, dans lequel seulement il étoit parlé de cette proposition, de convenir du sens de Jansénius.

Mais cela donnoit un grand jour pour pénétrer dans les pensées des Jésuites, & découvrir ce qu'ils avoient prétendu gagner dans cet accommodement. Ils faisoient voir par-là, que leur véritable dessein avoit été, non pas de cesser de persécuter ceux qu'ils haïssent d'une haine fixe & immuable, mais de trouver un sujet nouveau & plus plausible de les persécuter. Ils voyoient bien qu'il n'y avoit rien de plus odieux, que de tourmenter le monde pour une misérable question de fait, qui n'importoit de rien, ni à la foi, ni à la Religion. Ils s'avoient que la prétendue inséparabilité de ce fait avec le droit, étoit regardée comme la plus grande des extravagances. Il leur étoit nécessaire que leurs adversaires fussent hérétiques, & ils avoient bien de la peine à trouver des personnes assez  
 peu

peu sentées pour les croire tels, à cause seulement qu'ils doutoient que IV. Cl. des Propositions fussent dans un livre. Ils voyoient que le monde s'en- V. P<sup>e</sup>. nuyoit d'entendre parler de cette bagatelle, & que toute cette affaire Numéro XXXVIII. avoit un air ridicule. Ils jugeoient donc qu'il leur étoit important de changer la face de cette dispute, & de trouver quelque question de droit, quand elle n'eût été fondée que sur des termes d'Ecole, laquelle ils pussent substituer à cette question de fait. C'est de quoi ils avoient espéré de venir à bout, par les conférences qu'ils auroient avec eux dans la suite de cette négociation; & ce fut dans cette vue que, pour les y engager plus facilement, ils leur promirent de ne point parler du fait; s'imaginant qu'il seroit bien difficile que, dans la discussion des choses, ils ne trouvassent quelque moyen de les accrocher sur le droit: ce qui leur seroit plus avantageux.

Mais, lorsqu'ils se sont vus dans l'impuissance de faire ce qu'ils avoient prétendu, parce qu'ils n'avoient pu rien trouver dans les Articles de leurs adversaires qu'ils pussent accuser d'erreur, au lieu d'accomplir ce qu'ils avoient tant de fois promis, qui est de laisser à part la question de fait, & de n'en exiger aucune signature, ils ont mieux aimé renoncer franchement à leur parole, à leur conscience & à leur honneur, que de quitter la volonté ferme & invariable qu'ils ont toujours eue, de ne point laisser l'Eglise en paix, ni leurs adversaires en repos. C'est ce qui a tiré de la bouche du P. Ferrier, cette étrange défaite qu'ils n'avoient promise de ne point parler du fait, qu'en supposant qu'étant convenus du sens de Jansénius, ils pourroient dire qu'il est hérétique, lorsque les autres diroient qu'il est catholique.

Y eut-il jamais un aveu plus net, d'une honteuse supercherie? Car c'est comme s'il leur eût dit: ne vous imaginez pas que nous ayons voulu sérieusement vous laisser en paix; notre dessein a toujours été de nous réserver un prétexte de vous faire la guerre: mais pouvant avoir deux sujets de vous la faire, nous ne nous sommes départis de l'un, qui étoit le moins important, que quand nous avons cru en pouvoir trouver un autre, qui auroit été plus important. Ainsi nous ne vous avons donné parole de ne vous point inquiéter sur le fait de Jansénius, que lorsque nous avons espéré, qu'étant convenus avec nous du sens de cet Auteur, nous dirions qu'il est hérétique, lorsque vous soutiendriez qu'il est catholique; c'est-à-dire, que lorsque nous aurions occasion de vous accuser d'erreur: car nous voulions bien ne vous pas traiter d'opiniâtres touchant le fait, pourvu que nous eussions lieu de vous traiter d'hérétiques touchant le droit. Mais ayant justifié votre foi par vos Articles, & n'ayant pu trouver de matière d'hérésie dans les sens que vous avez attribués à Jan-

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

A a

IV. Cl. Jénus, il est juste que ce dernier sujet de querelle nous étant ôté, nous V. P<sup>e</sup>. revenions au premier, que nous n'avions abandonné, que pour vous combattre plus avantageusement. Vous sêtez donc opiniâtres, puisque Numéro XXXVIII. nous n'avons pu vous rendre hérétiques; & nous nous vengerons de vous sous ce nom, puisque nous n'avons pu trouver lieu de vous en donner un autre, qui auroit plus satisfait notre haine, & notre vengeance. Voilà, Messieurs, quelle a été la sincérité des Jésuites: & c'est ce qui a bien paru par la manière dont ils ont agi après cette déclaration du P. Ferrier. Tout s'est passé depuis à chercher des manières de signature, contre l'engagement où ils étoient de n'en point demander. Le Prélat Entremetteur, & d'autres personnes avec lui, épuiserent toute leur adresse pour en dresser qui pussent agréer aux Jésuites, sans blesser la conscience des autres. On trouva dans ces derniers plus de flexibilité peut-être qu'ils n'en devoient avoir, tant la passion sincère qu'ils avoient pour la paix leur faisoit passer de choses: mais on ne trouva du côté des Jésuites, qu'une dureté cruelle. Car, quoiqu'ils n'osassent pas dire qu'on fût obligé de croire le fait, ils rejetoient pourtant tout ce qui ne marquoit pas cette créance du fait, sans en rendre aucune raison, & en répondant simplement, que cela ne suffisoit pas.

Il est vrai qu'étant toujours fort disposés à conseiller aux autres ce qu'ils pratiquent eux-mêmes, le P. Ferrier tâcha de lever la difficulté qu'on avoit de se servir de leurs Formules, par cette raison très-conforme à leur morale, qu'on pouvoit se servir de termes qui eussent un double sens, & par lesquels on semblât rejeter le sens de Jansénius, quoiqu'on ne le rejetât pas en effet; ces termes pouvant avoir une double interprétation. Et ce fut dans ce même esprit, qu'envoyant aux Docteurs avec lesquels il avoit conféré, un modèle de soumission dressé par le P. Annat, où il étoit dit, que les Papes ayant condamné les cinq Propositions dans le sens de Jansénius, on les condamnoit dans le même sens, il y joignit une lettre au Prélat Médiateur, où il disoit en propres termes; *qu'il ne croyoit pas que ces Docteurs fissent difficulté de se servir de ce projet, parce que leur scrupule étoit de condamner le vrai sens de Jansénius, ce projet ne les y engageoit pas.* Mais si cet avis, que le P. Ferrier voulut bien donner, non seulement de vive voix, mais par écrit, marque bien qu'il ne croyoit pas lui-même qu'on fût obligé de croire ce fait, il ne marque pas que le P. Annat ait eu une sincère intention de se contenter de cette Formule, qu'il avoit lui-même dressée. Ils eussent été bien aises qu'on eût fait cette avance, pour pousser ensuite plus avant ceux qui l'auroient faite: mais ils auroient été fâchés qu'on eût pu par-là se mettre à couvert de la persécution. C'est ce qui paroît par cette même lettre du P. Ferrier, où

après avoir dit que la signature de ce modèle dressé par le P. Annat, pour- IV. Cl.  
roit donner la paix, il ajoutoit, *pourvu qu'on se rétractât de ce qu'on au-* V. P.  
*roit dit ou écrit au préjudice des Constitutions* : tant ils avoient soin de Numéro  
laisser toujours quelque queue, qui pût faire naître de nouvelles difficultés, XXXVIII.  
afin qu'on ne pût pas leur échapper.

Ce qui arriva ensuite le fit encore mieux voir : car cette précaution des Jésuites ayant été fort inutile, parce qu'on n'hésita pas seulement sur le modèle du P. Annat, & le Prélat Entremetteur ayant proposé d'envoyer à Rome les Articles de la doctrine, avec une formule très-respectueuse envers le S. Siège, demandant aux Jésuites qu'ils en laissassent juger le Pape, sans traverser cette affaire par leur crédit, ils rejeterent hautement cette proposition, quoique ce soit à peu près la même qui a été exécutée cinq mois après ; parce qu'ils crurent que la Cour de Rome n'étoit pas alors dans la même disposition où elle s'est trouvée depuis, à cause de ce qui s'est fait entre ces deux temps dans le Parlement & dans la Sorbonne, comme on le remarquera plus bas.

#### ARTICLE IV.

*Nouvel artifice des Jésuites pour renouer cette négociation, qu'ils rompent une seconde fois. Relation qu'ils font courir dans Paris, qui fait voir qu'il le P. Annat n'y avoit jamais agi qu'avec un dessein de tromper l'Entremetteur & les parties.*

**N**ous avons vu ce qui fut cause de la première rupture de cette négociation : elle fut aussi-tôt suivie d'une violente & outrageuse déclamation, que l'un des premiers Prédicateurs des Jésuites nommé le P. Crasset fit, dès le lendemain, dans l'Eglise S. Barthelemi (1).

Mais, étant un peu revenus à eux-mêmes, ils crurent que, de la manière que cette rupture s'étoit passée, elle ne pouvoit que les rendre fort odieux, & attirer sur leur Compagnie l'indignation de toutes les personnes de piété, qui seroient d'autant plus irritées de leur procédé, qu'elles avoient eu plus de joie de l'espérance qu'on leur avoit donnée, de voir bientôt l'Eglise dans une parfaite paix. C'est pourquoi ils juge-

(1) [M. Arnauld a reconnu dans la suite (Réfutation de la fausse Relation du P. Ferrier, &c. Préface) qu'il s'étoit ici mépris de nom. Le Déclamateur, dont il parle, étoit le P. de Salleneuve, qui prêchoit à S. Barthelemi, & non le P. Crasset, qui prêchoit à S. Jacques de la Boucherie.]

IV. C. L. rent à propos de reprendre de nouveau leur esprit de dissimulation. Ils

V. P.<sup>e</sup> défavouèrent leur Prédicateur, & feignirent d'être bien fâchés de son

Numéro emportement, quoiqu'il y eût peu d'apparence qu'il eût rien dit sans  
xxxviii.

ordre dans une telle rencontre. Ils firent une nouvelle proposition, pour éluder celle qu'ils avoient rébutée avec si peu de sujet. Ce fut, de faire examiner devant quelques-uns de Messieurs les Evêques, le sens de Jansénius, par la conformité à la doctrine des Thomistes, & de s'en rapporter à leur jugement. Sur quoi on représenta, dans un Mémoire (k) qui fut mis entre les mains de l'Evêque Médiateur : *Qu'on ne refusoit point d'entrer dans cet éclaircissement, mais que n'étant pas vraisemblable qu'une ou plusieurs conférences de quelques heures fussent trouver, dans le livre de Jansénius, par voie de lumière & de conviction, ce qu'on n'y a pu faire voir de cette sorte pendant dix années, ce que deux ou trois Evêques jugeroient sur ce point ne pourroit qu'ajouter quelque autorité à la décision du fait, qui n'augmenteroit guère celle qu'elle a déjà par le jugement du Pape & de l'Assemblée; mais que, de quelque considération qu'elle fût, ce ne seroit toujours qu'autorité, & autorité humaine, eu égard à la matière dont il s'agit: ce qui ne termineroit pas les disputes; parce que ce n'est point ici une matière dans laquelle l'autorité puisse obliger à la créance, & doit être préférée à l'évidence même personnelle que des Théologiens peuvent avoir par d'autres moyens.*

On a cru devoir rapporter cet endroit de ce Mémoire, pour montrer qu'on est toujours demeuré dans le même principe pendant cette négociation, & qu'on a toujours supposé, comme une maxime indubitable, qu'on n'étoit point obligé à la créance intérieure de ces sortes de faits, quelque autorité qui les eût décidés, à moins qu'ils ne fussent d'eux-mêmes notoires & évidents. Les Evêques, avec qui on traitoit ont toujours aussi avoué la même chose: & toute la difficulté n'a jamais été que de savoir, si de certaines formules que l'on proposoit, engageoient ou n'engageoient pas à cette créance: car ils demeuroident d'accord qu'on avoit droit de les rejeter, si elles y engageoient; mais ils eussent voulu quelquefois qu'on n'eût pas fait scrupule de se servir de quelques-unes, lesquelles ils prétendoient n'y pas engager.

Quoi qu'il en soit, les Jésuites ne furent pas plus sincères dans ce renouement de négociation. Car, après qu'on se fut abaissé au-delà même de ce que l'on devoit, & que les Evêques paroissent contents de ce que l'on avoit fait, ils s'y opposèrent, & s'opiniâtèrent à tourner la formule d'une manière qu'ils jugerent bien devoir empêcher qu'on ne la signât;

(k) [Voyez ce Mémoire en entier dans la *Réfutation de la fausse Relation du P. Ferrier*, Chap. XXV.]

& ainsi la négociation fut rompue de nouveau, & les Prélats témoignèrent beaucoup de douleur de voir toutes leurs peines perdues, par les obstacles que les Jésuites mettoient à la paix.

IV. CL.  
V. P.  
Numéro  
XXXVIII.

Ce fut en ce temps-là qu'ils firent courir dans Paris une Relation de cette affaire (1), toute pleine de faussetés ; mais où ils déconyroient clairement que le P. Annat n'avoit jamais eu intention que de tromper. Car ils assuroient dans ce récit ; *que lorsqu'on en avoit parlé au P. Annat, il avoit répondu qu'il ne savoit point qu'on dût ou pût faire autre chose que de montrer aux Jansénistes en quoi ils s'opiniâtroient mal à propos, & qu'il n'y avoit point d'autre traité à faire avec eux, que de les porter à signer le Formulaire purement & simplement tel qu'il est, & que ceux qui ont parlé autrement le rétractent.*

Y eut-il jamais un procédé plus étrange que celui du P. Annat, si cette Relation est véritable, comme la suite ne le fait voir que trop clairement ? *Il n'a point cru*, dit cette Relation, *qu'on dût ou pût faire autre chose que de faire signer aux Jansénistes le Formulaire purement & simplement tel qu'il est.* Et pourquoi donc faisoit-il solliciter un Evêque célèbre de travailler à un accommodement ? Pourquoi l'assuroit-il que *ce n'étoit point un piège ni un fantôme, mais une affaire solide ?* Pourquoi pressoit-il le P. Ferrier, son confrère, qui lui est tout dévoué, d'y engager ce Prélat ? Pourquoi souffroit-il que ce Jésuite, qui ne fait rien que par ses ordres, donnât parole au même Prélat, qu'on ne parleroit ni de signature ni de Formulaire ? Pourquoi lui-même dressoit-il un modèle de soumission différent du Formulaire ? Pourquoi rejetoit-il sur une cabale de certains dévots, la difficulté qu'il faisoit de se contenter de certains projets, dont les Evêques étoient contents ? Y a-t-il rien au monde de plus ridicule, que de prétendre que le P. Annat ne vouloit dire autre chose par tant de détours & tant de mystères, sinon qu'il ne croyoit pas qu'il y eût d'autre traité à faire avec les Jansénistes, que de leur faire signer le Formulaire purement, & simplement, tel qu'il est ; & que c'est pour cela qu'il a donné la peine à un Evêque de faire un voyage de deux cents lieues, au milieu de l'hiver, & qu'il lui a fait quitter toutes les affaires de son Diocèse, n'ayant autre chose à lui dire, quand il seroit arrivé, sinon, qu'il y avoit des Théologiens avec qui les Jésuites étoient prêts de s'accommoder, pourvu qu'ils signassent le Formulaire, & que ceux qui ont écrit, ou parlé autrement, se rétractassent.

On ne nie pas que ce n'ait été la pensée du P. Annat, & on en croit ses confrères, qui le connoissent bien, & qui nous l'assurent. Mais on

(1) [ Voyez Append. Litt. E. ]

IV. CL. laisse à juger à toutes les personnes d'honneur & de conscience; si un V. P.<sup>e</sup> homme qui a toujours eu cette pensée; & qui a fait tant de démarches contraires pour faire tomber dans les pièges ceux qu'il n'aime pas, ne mérite pas qu'on lui dise : *Quid gloriaris in malitia qui potens es in iniquitate? Sicut novacula acuta fecisti dolum.*

## ARTICLE V.

*Continuation du récit de l'histoire de l'accommodement. Qu'il y en eut qui s'en retirèrent entièrement depuis la seconde rupture. Des deux Déclarations, l'une latine & l'autre françoise. Que n'ayant que le même sens, les Jésuites y ont donné des interprétations toutes différentes, pour en tirer de différents avantages.*

Cette seconde rupture n'ayant que trop fait connoître l'esprit des Jésuites, il y en eut qui, n'étant entrés dans cet accommodement que par un esprit de condescendance, sans en espérer aucun bon succès, s'en retirèrent entièrement, se souvenant de cette parole de S. Jérôme; *qu'un Chrétien doit également éviter de tromper & d'être trompé.* La lettre qu'un de ces Théologiens (m) en écrivit à l'Evêque Entremetteur, le 28 de Février 1663., m'étant tombée entre les mains, j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile de la rapporter ici, parce qu'elle fait voir manifestement qu'on a toujours supposé dans cette négociation, qu'on ne prétendoit point engager à la créance du fait de Jansénius.

MONSIEUR,

« Puisqu'il n'a pas plu à Dieu de donner à vos saintes intentions le  
 » succès qu'on auroit pu souhaiter, j'ai cru ne devoir pas demeurer  
 » plus long-temps en un état qui pût donner de l'inquiétude à mes  
 » amis. Je me retire donc, Monseigneur, avec cette consolation, que  
 » j'ai tout sujet de croire que vous êtes satisfait de notre conduite,  
 » & que vous n'attribuerez la rupture qu'à ceux qui ont refusé des con-  
 » ditions plus que raisonnables, & qui, contre des paroles tant de fois  
 » données, nous ont voulu engager à des choses desquelles ils étoient  
 » convenus que ne devoit point dépendre la paix de l'Eglise. Nous es-

(m) [Ce Théologien est M. Arnauld lui-même. On retrouve cette Lettre dans le Tom. I. pag. 306.]

» pérons, Monseigneur, que vous témoignerez à tout le monde, que IV. Cl.  
 » nous avons baissé jusqu'à l'extrémité de la condescendance; & je ne V. P.  
 » fais si devant Dieu nous n'avons point été au-delà, en nous laissant Numéro  
 » aller, par une extrême affection pour la paix, à accorder de certaines XXXVII.  
 » choses, auxquelles nous n'aurions jamais consenti, si nous n'avions  
 » cru que l'obscurité des termes pouvoit être suppléée par la bonne foi  
 » de ceux qui nous portoient à nous en servir, que nous nous assurons  
 » être disposés à rendre témoignage qu'ils n'avoient point prétendu nous  
 » engager par-là à la créance d'un fait dont nous ne sommes pas per-  
 » suadés. Mais comme il peut être douteux si cette manière d'agir est  
 » assez conforme aux règles de la sincérité chrétienne, je vous avoue,  
 » Monseigneur, que je n'ai jamais marché qu'avec crainte dans un pas  
 » si glissant, & qu'ainsi j'ai considéré le refus si hors d'apparence qu'ont  
 » fait nos adversaires, de recevoir ces conditions, non seulement comme  
 » une preuve visible de l'éloignement qu'ils ont de la paix, mais aussi  
 » comme une marque que Dieu n'approuve point ces voies obliques;  
 » qu'il ne veut point qu'on mette le respect que l'on doit à ses Mi-  
 » nistres, ni dans la fausseté, ni dans l'image de la fausseté; & que  
 » l'on ne doit point s'attendre, que ce soit par-là qu'il calme les tem-  
 » pêtes de l'Eglise. C'est pourquoi, Monseigneur, je croirois le tenter,  
 » si je m'engageois davantage dans ces sortes de moyens, & si je ne  
 » me résolvois à n'avoir plus d'autre langage que celui de la simplicité  
 » évangélique, qui veut que le cœur & la bouche soient dans un parfait  
 » accord, selon ces belles paroles de S. Hilaire, qui, moyennant la  
 » grace de Dieu, feront désormais mon unique règle. *Non tardo opus*  
 » *est, petitoque longè verbo confessionis, nec intervallo aliquo inter cor*  
 » *atque os relicto, ne quod ad protestationem religionis loquendum sit,*  
 » *per infidelem ambiguitatem cogitetur: Sed Est juxta nos esse oportet &*  
 » *in nobis, ne aliquā inter religionem cordis atque oris morā, fides fortè*  
 » *nostra non ita in sensu sit ut in verbis; sed connexa ori atque cordi in-*  
 » *cunctantem habeat & sentiendi & loquendi religionem.* Je suis &c."

On ne doit pas s'étonner, après une déclaration si précise, que cette  
 personne n'ait point voulu prendre de part à tout ce qui s'est fait depuis,  
 & qu'il n'ait pu entrer dans le sentiment de quelques-uns de ses amis,  
 qui, par une passion très-louable pour la paix de l'Eglise, se sont voulu,  
 en quelque sorte, aveugler eux-mêmes, pour ne pas voir les pièges que  
 les Jésuites leur tendoient, plutôt que de se priver de la satisfaction  
 qu'ils vouloient avoir devant Dieu & devant les hommes, de n'avoir  
 rien omis de tout ce qui pouvoit contribuer à cette paix.

On fait que les Jésuites ont fait de grands trophées de cette appartéte



IV. Cr. division, & qu'ils comptent pour un de leurs grands avantages, dans  
 V. P.<sup>e</sup> cette affaire, & pour une des plus grandes marques de leur adresse po-  
 Numéro litique, d'avoir mis la désunion parmi des personnes auparavant si unies.  
 XXXVIII. Mais outre que ce n'est pas une grande louange à la Société que de  
 pouvoir dire d'elle ce qu'un Payen dit des Furies,

*Tu potes unanimes armare in praelia fratres  
 Atque odiis versare domos,*

La division dont ils se vantent ne leur est guere avantageuse, puisqu'elle n'est arrivée que de ce que quelques-uns ont vu plus clair que les autres dans leurs dissimulations & leurs tromperies. Mais si on a été en quelque diversité de sentiments, ils ont donné bon ordre qu'on n'y fût plus : car ils ont tellement levé le masque, qu'il n'y a plus de personnes assez crédules pour douter encore de leur infidélité. Il ne faut plus deviner leurs desseins lorsqu'eux-mêmes les découvrent : ce n'est plus prudence ; c'est vue. On ne peut douter qu'ils n'aient voulu faire ce qu'ils font ; & il semble qu'ils aient pris à tâche de vérifier les prophéties qu'on a faites de leur conduite, lorsqu'ils s'efforçoient de la tenir la plus cachée.

Mais tous ceux qui traitoient avec eux n'eurent pas alors, ou tant de bonheur, ou tant de lumière ; ou s'ils l'eurent, ils se le dissimulèrent à eux-mêmes, pour se délivrer des reproches qu'ils craignoient qu'on ne leur fit, d'avoir négligé aucun des moyens que des personnes de condition & de piété s'imaginoient pouvoir donner la paix à l'Eglise. Ce fut ce qui les porta, plus que toutes choses, à écouter encore diverses propositions, & qui enfin leur fit donner l'Acte (n) qui a attiré le Bref. On leur avoit demandé une soumission absolue, générale & sans réserve, à tout ce que le Pape demanderoit ; mais ils l'avoient refusée, & les Jésuites ont très-bien su qu'ils n'ont jamais prétendu, par celle qu'ils ont donnée, s'engager à croire le fait de Jansénius. Ils le témoignèrent même par une lettre qu'ils écrivirent au Prélat Entremetteur, lui mandant en termes exprès, qu'ils ne prétendoient point s'obliger à condamner la doctrine de M. d'Ypres. Mais les Jésuites se contenterent de ce qu'on leur présentait, parce que, dans la disposition où étoient les choses à Rome, ils en avoient assez pour venir à bout de leur dessein. Leur partie étoit liée, & l'on a su depuis, qu'un Cardinal, qui savoit tout le secret, avoit écrit, qu'on tirât seulement quelque soumission des Jansénistes, & qu'on ne se mit pas

(n). [Procuration de MM. de Lalane & Girard, du 7 Juin 1663. Append. Litt. D.]

pas en peine du reste; qu'on parleroit à Rome comme il falloit. Cependant ils entretenoient le Prélat Entremetteur de plus belles espérances que jamais. Ils l'assuroient que tout iroit bien: ce qui étoit vrai selon leur compte, & non pas selon le sien; & ils témoignoit à ses amis, qu'ils lui feroient écrire, par le Pape, une réponse fort avantageuse. Ils faisoient à Rome leurs affaires d'une autre sorte. Le P. Annat y écrivoit au P. Fabry Jésuite; *que les Jansénistes se rendoient & donnoient la carte blanche, en se soumettant à tout ce que le Pape leur voudroit faire signer.* Ils en ont donné la même impression au Pape; & qui fait même si le Bref ne lui a point été envoyé tout dressé d'ici?

Quoi qu'il en soit, on voit assez que les Jésuites ont persuadé à Sa Sainteté, contre leur propre connoissance, qu'on s'étoit soumis généralement à tout. Et pour signaler tout-à-fait leur mauvaise foi, ils vous en ont parlé ici, Messieurs, d'une manière toute opposée: car on ne sauroit douter que les deux Actes, l'un latin, présenté au Pape, & l'autre françois, présenté au Roi, ne soient dans le sens la même chose (o). Et cependant il leur a plu, pour en tirer de différents avantages, de leur donner des interprétations toutes différentes à Rome & à Paris. A Rome, pour en obtenir plus facilement le Bref, & pour se donner la gloire d'avoir réduit les principaux des Jansénistes, ils ont fait croire, qu'ils se soumettoient parfaitement & sans réserve aux deux Constitutions, à l'égard même du fait de Jansénius: & à Paris, pour avoir toujours sujet de les faire persécuter, ils y ont fait remarquer, tout au contraire, que leur soumission est imparfaite au regard du fait de Jansénius, & qu'ainsi on devoit rejeter leur déclaration comme insuffisante & captieuse. Ils veulent à Rome qu'ils soient soumis pour en triompher: & ils veulent à Paris qu'ils ne le soient pas pour les opprimer. Ils font valoir à Rome le grand service qu'ils ont rendu au S. Siege, en les ramenant dans la bonne voie: & ils les représentent à Paris comme des opiniâtres, dont la conversion est désespérée. La seule diversité de leurs intérêts leur fait trouver ces diverses faces dans la même disposition des mêmes personnes, & ils ne rougissent point de faire ces deux usages contraires de deux déclarations toutes semblables.

Que l'on juge après cela, s'il y eut jamais de plus odieuses tromperies, que celles des Jésuites en cette rencontre. Ils ont trompé le Roi, en lui faisant employer son autorité pour un accommodement, lorsqu'ils n'avoient dessein que de réveiller les brouilleries qu'ils craignoient que le

(o) [Le premier de ces deux Actes est la Déclaration qui est au bas des cinq Articles, signés le 23 Février 1663. Le second est la Déclaration du 24 Septembre de la même année. On trouve l'un & l'autre dans l'Append. Litt. D.]

IV. C<sup>L</sup>. temps n'assoupit. Ils ont trompé le Prélat, qu'ils ont engagé dans cette  
 V. P<sup>e</sup>. négociation, en lui donnant des paroles qu'ils n'avoient aucun dessein  
 Numéro de tenir. Ils ont trompé leurs adversaires, en les amusant d'une espé-  
 XXXVIII. rance de paix, lorsqu'ils ne pensoient qu'à leur faire une cruelle guerre.  
 Ils ont trompé le Pape, en se donnant la vanité d'avoir fait recevoir ce  
 qu'il a décidé touchant le fait de Jansénius, par ceux qui y avoient le  
 plus résisté jusques-ici. Ils ont trompé votre Assemblée, en l'animant  
 contre des personnes qui ne sont coupables que d'avoir plus d'honneur  
 & plus de conscience que beaucoup d'autres, qui, étant dans les mêmes  
 sentiments qu'eux, font moins de scrupule qu'eux de témoigner le con-  
 traire de ce qu'ils ont dans le cœur. Et tout cela ne tend encore, comme  
 on le va faire voir, qu'à tromper de nouveau Sa Majesté, en lui faisant  
 perdre, sous le faux prétexte de Jansénisme, tout ce que le Parlement &  
 la Sorbonne ont établi d'avantageux à son autorité royale, & à l'affermis-  
 sement de sa couronne.

---

## A R T I C L E VI.

*Du second dessein des Jésuites, de se procurer des moyens pour appuyer les  
 prétentions de la Cour Romaine, contre les Arrêts du Parlement, &  
 les Conclusions de la Sorbonne. Première preuve de ce dessein.*

**S'**il étoit vrai, comme quelques personnes pieuses, mais peu éclairées, se l'imaginent d'ordinaire, que l'on ne peut parler contre les injustes prétentions de la Cour de Rome, sans blesser la vénération que tous les Catholiques doivent avoir pour l'autorité divine des Vicaires de Jesus Christ, il vaudroit bien mieux dissimuler l'un, que de perdre le respect pour l'autre. Car quelque mal que ces prétentions injustes puissent apporter à l'Eglise, ce seroit un étrange aveuglement que de penser y remédier par le plus grand de tous les maux, qui est le schisme & la rupture sacrilège de l'unité de l'Eglise. Mais à Dieu ne plaise qu'on en soit réduit à cette extrémité ! On peut & on doit demeurer inviolablement attaché à la Chaire de S. Pierre, qui est le centre de l'unité catholique, sans qu'on soit obligé d'approuver tout ce que l'ambition des hommes a ajouté, en divers temps, aux anciennes & véritables prérogatives de cette Chaire. La vraie piété doit faire ce discernement, puisqu'il est également dangereux, ou de condamner le bien, de peur d'approuver le mal, ou d'approuver le mal, pour ne pas condamner le bien. Et il ne faut pas s'ima-

gner que ce soit favoriser les hérétiques, qui ont témoigné une passion IV. CL. si envenimée contre le S. Siege, que de reprendre, avec une liberté V. P. chrétienne, ce qu'ils décrient avec une aigreur schismatique. Il n'y a rien, Numéro au contraire, qui les condamne davantage, & qui fasse mieux voir le crime de leur séparation, puisqu'on montre par-là, que nuls abus ne doivent atracher un vrai fidele du sein de l'Eglise, & que le vent des scandales, qui emporte les pailles hors de l'aire, n'en peut enlever le froment. Rien aussi ne peut plus faciliter leur retour, que d'ôter la pierre d'achoppement qui en retient la plupart dans l'hérésie, en leur faisant voir, que ce qu'on leur représente sans cesse, comme ayant été le sujet de cette déplorable séparation, ne fait point partie de la Religion Catholique, & qu'ils peuvent rentrer dans l'Arche, hors laquelle il n'y a point de salut, sans croire, ni que le Pape soit infallible, ni qu'il soit supérieur aux Conciles œcuméniques, ni qu'il ait droit d'exercer dans l'Eglise une domination absolue & indépendante de tous les Canons, ni qu'il soit le seul de tous les Evêques qui tienne sa Jurisdiction de Dieu, tous les autres la tenant de lui, ni qu'il puisse déposer les Rois, & absoudre leurs sujets de la fidélité qu'ils leur doivent. On ne sauroit aimer vraiment l'Eglise, qu'on n'ait le cœur percé de douleur, en considérant l'horrible plaie qu'elle a reçue, par le retranchement de tant de peuples qui se sont retirés de son unité, & que, par conséquent, on ne soit bien aisé de voir lever les plus grands obstacles à leur réunion. C'est pourquoi, on ne doit point appréhender, que les personnes qui auront une piété solide, trouvent mauvais que l'on parle avec quelque force du dessein qu'ont les Jésuites, de faire perdre à l'Eglise & à l'Etat le fruit de ce qui a été fait depuis six mois dans le Parlement & dans la Sorbonne, contre les injustes prétentions de la Cour Romaine. Pour peu qu'on ait de zele pour le service du Roi & pour la Religion, on ne peut qu'on n'abhore un tel dessein; & pour peu qu'on ait de discernement & de lumiere, on ne peut qu'on ne reconnoisse, que c'est en effet une des principales vues que les Jésuites ont eues dans cette affaire du Bref. Il ne faut pour cela que considérer, d'une part, les circonstances de cette affaire, & voir, de l'autre, combien elle est en soi-même avantageuse à ce dessein; n'y ayant pas de lieu de croire, ou qu'ils n'aient pas vu ces avantages, ou que, les ayant vus, ils les aient négligés.

Pour ces circonstances, on se contentera d'en remarquer quatre, dont la première est, le complot entre les Jésuites & la Cour de Rome, pour faire naître l'occasion de donner ce Bref. Ceux qui savent ce qu'en a écrit le Cardinal Rospigliosi ne peuvent douter que ce n'ait été une affaire de concert, & l'exécution si prompte qui s'en est suivie, est une marque

IV. C. l. certaine qu'il y a eu des motifs extraordinaires, & différents du Janfé-  
 V. P.<sup>e</sup> nisme, qui y ont poussé le Pape. Car on fait que jusqu'ici il n'avoit eu  
 Numéro, que de la froideur pour le Formulaire; qu'il l'avoit même regardé comme  
 XXXVIII. une usurpation sur son autorité, & qu'il s'en étoit plaint de vive voix  
 à plusieurs personnes qui l'ont témoigné à leurs amis.

On a entre les mains la copie d'un procès verbal dressé par M. de  
 Marca, sur le Mandement des Grands Vicaires de Paris. Il y est dit,  
*que les Evêques du Conseil de conscience, ayant travaillé à cette affaire avec  
 le Pere Confesseur, jugerent qu'il falloit demander au Pape trois ou quatre  
 Brefs; par le premier desquels il seroit enjoint à tous les Evêques du Royaume  
 de faire signer le Formulaire sans modification.* Et il est marqué dans ce  
 même procès verbal, que le Roi ayant ouvert le paquet qu'on devoit  
 envoyer à Rome, *il y trouva le projet d'un Bref dressé par le dit Sieur  
 Archevêque, aux termes qu'il jugeoit que l'on devoit le concevoir, contre  
 le Mandement.* De sorte que si le Pape eût été en disposition de suivre  
 les conseils qu'on lui donnoit, on eût fait valoir comme un Décret de  
 Rome très-authentique, & un oracle du Pape, ce qui avoit été fait à  
 Fontainebleau par M. l'Archevêque de Toulouse. C'est un mystere que  
 Dieu a permis que nous fussions, pour faire juger qu'il s'en peut faire  
 souvent de semblables. Mais quoique ces lettres fussent appuyées de l'au-  
 torité du Roi, on n'en pût rien tirer du Pape à l'avantage du Formu-  
 laire, ni le porter à enjoindre aux autres Evêques de le faire signer dans  
 leurs Dioceses.

On l'a tenté diverses fois sur ce sujet, sans avoir pu rien obtenir; &  
 quand on a voulu persuader aux Evêques opposés à ces signatures, que  
 c'étoit la volonté du Pape qu'ils se conformassent aux délibérations de  
 l'Assemblée, on a été réduit à leur faire valoir je ne sais quelles paroles  
 du Cardinal Neveu, écrites à M. le Nonce, parce qu'on n'avoit pu faire  
 en sorte que Sa Sainteté parlât elle-même sur une chose qui ne lui agréoit  
 qu'à demi, voulant bien qu'on exécutât ces choses; mais les moyens  
 qu'on avoit pris pour cela, n'étant pas tels qu'elle voulût donner aucun  
 acte positif, dont on pût tirer qu'elle les avoit autorisés.

Et ce qui fait voir, Messieurs, qu'on est demeuré à Rome dans  
 cette disposition jusqu'aux Arrêts du Parlement, contre l'infailibilité, est  
 le refus que les Jésuites firent, au mois de Février dernier, lorsqu'on  
 n'avoit point encore parlé de cette matiere, de renvoyer l'affaire au Pape,  
 en lui adressant les Articles. Ils appréhenderent alors que Sa Sainteté ne  
 fût bien aise de trouver quelque voie honnête de sortir de ces disputes,  
 sans porter les choses à l'extrémité. Mais depuis le mois d'Avril, où le  
 Parlement a commencé à reprendre son ancienne vigueur, pour réprimer

ceux qui faisoient servir adroitement la cause du Jansénisme à la ruine IV. Cl.  
des libertés de l'Eglise Gallicane, & des anciennes maximes de la Fa- V. P.  
culté (p), il a été bien facile aux Jésuites de persuader à la Cour de Numéro  
Rome de réveiller, à quelque prix que ce soit, la cause du Jansénisme; XXXVIII  
que c'étoit l'unique moyen de rétablir son autorité qui s'en alloit se perdre  
en France; qu'on y recevrait favorablement toutes choses contre des  
personnes odieuses; que la crainte de passer pour Janséniste empêcherait  
le monde de s'y opposer, & qu'ainsi, sans entrer en dispute sur les  
droits du Pape, ce qui réussiroit mal en ce temps, il falloit ménager ce  
prétexte d'une hérésie, contre laquelle on avoit fait que le Roi s'étoit  
si souvent déclaré, pour maintenir le S. Siege en possession de ce qu'on  
lui vouloit contester. Qu'on auroit encore en cela un grand avantage,  
qui est, qu'on détournerait les esprits d'une dispute à une autre; que  
les François, naturellement légers & inconstants, ne penseroient plus à  
disputer au Pape son infailibilité, & ses autres prérogatives, lorsqu'ils  
seroient occupés à contester sur une autre chose; que la persécution que  
l'on pourroit susciter aux Jansénistes les mettroit en état de ne songer qu'à  
leur défense, sans attaquer les autres, & que les Evêques étant déjà  
divisés de sentiment sur leur sujet, tout ce qui peut augmenter ou entre-  
tenir cette division ne pourroit être qu'avantageux au Pape; rien ne  
pouvant être plus préjudiciable à sa souveraine autorité, que s'ils venoient  
à s'unir, pour rentrer en possession de ce qui leur est accordé par les  
anciens Canons, en quoi l'on a toujours dit en France que consistoient  
les véritables libertés de l'Eglise Gallicane.

Cette Cour est trop politique, pour n'avoir pas été touchée de ces  
raisons & autres semblables. Le danger lui a paru trop pressant, pour  
s'arrêter encore à ce qui l'avoit empêchée jusques-ici d'approuver le For-  
mulaire, qui est, que c'étoit une entreprise à ces Evêques d'avoir dressé  
une profession de foi. Elle a cru qu'il seroit facile d'y donner quelqu'autre  
tour, en faisant faire la même chose que ce qui étoit porté dans le For-  
mulaire, sans parler du Formulaire; & qu'en tout cas, la prudence  
vouloit qu'on dissimulât une légère plaie pour en éviter de plus grandes,  
& qu'on ne s'amusât pas à contester sur une formalité, lorsqu'il s'agissoit  
de conserver les plus beaux droits du Pontificat, qu'une politique continuée  
depuis dix ou onze siècles avoit eu tant de peine à établir.

Ainsi, dans cette conjoncture, il ne faut pas s'étonner, Messieurs,  
si une simple lettre du P. Annat a obtenu en trois semaines, ce que tout  
le Conseil de conscience, appuyé de la recommandation du Roi, n'avoit

(p) [ Il donna un Arrêt le 14 Avril 1663 contre la Thèse du Sieur Desplantes, etc. suspen-  
dit pour six mois le Sieur Grandin de son Syndicat de la Faculté de Théologie, &c. ]

IV. CL. pu obtenir jusqu'ici, par des sollicitations continuelles, pendant trois ou  
 V. P<sup>e</sup>. quatre années. On ne trouvoit pas alors à Rome un grand intérêt à ce  
 Numéro qu'on lui demandoit, & l'on y craignoit, au contraire, que les Evêques  
 XXXVIII. ne s'en élevassent trop, & qu'ils ne s'en attribuaient la gloire d'être les  
 auteurs de la profession de foi qui avoit anéanti ce prétendu Jansénisme.  
 Mais dans cette rencontre-ci, la Cour de Rome agit pour elle-même;  
 elle travaille pour ce qu'elle a de plus cher. Elle n'a donc pensé qu'à  
 soutenir ses prétentions chancelantes: le Jansénisme ne lui a été qu'un  
 prétexte, qu'elle a adroitement recherché pour faire quelque action d'é-  
 clat, qui pût servir de preuve qu'elle avoit toujours continué d'exercer  
 en France, comme auparavant, cette domination absolue qu'elle s'at-  
 tribue.

On n'avoit donc garde, Messieurs, d'y laisser passer une occasion  
 si favorable, & de manquer à donner aux Jésuites tout ce qu'ils jugeoient  
 nécessaire pour s'en prévaloir, à l'avantage des opinions de leur Com-  
 pagnie en faveur de la Cour Romaine, que le Parlement a si sévèrement  
 condamnées, & la Sorbonne si solennellement rejetées.

## ARTICLE VII.

*Que l'injure faite à l'Evêque qui avoit écrit au Pape, fait voir le dessein  
 qu'on a de se servir de cette occasion pour rétablir en France les plus  
 injustes prétentions de la Cour de Rome.*

[ M. de  
 Commen-  
 ges. ]

U Ne seconde circonstance de cette affaire, qui découvre le même  
 dessein, c'est l'injure qu'on a faite, Messieurs, à l'un de vos con-  
 freres, qui n'a rien qui ne le dût rendre recommandable, soit pour la  
 naissance, soit pour la sagesse, soit pour la vertu. Vous ne pouvez,  
 Messieurs, avoir un peu de zèle pour l'Episcopat, que vous ne trou-  
 viez que c'est l'avoir traité d'une manière bien offensante, que de n'avoir  
 pas daigné lui faire aucune réponse, quoique ce nouveau Bref n'ait  
 été écrit qu'à l'occasion d'une lettre très-respectueuse, & très-avantageuse  
 au S. Siege, que ce Prélat avoit écrite à Sa Sainteté. On pourroit croire  
 que ce mépris ne viendroit que de la possession où il semble qu'on  
 veuille mettre le Pape, depuis quelque temps, de ne plus répondre  
 aux Evêques particuliers, ou comme étant au dessous de lui de les ho-  
 norer de ses lettres, ou pour se délivrer de l'obligation qu'il auroit, de  
 satisfaire aux difficultés qu'ils lui pourroient proposer, comme de très-

sages Evêques lui en ont en effet proposé en cette rencontre, dont ils IV. CL.  
n'ont reçu jusqu'ici aucun éclaircissement. V. P<sup>e</sup>.

Mais quoiqu'il puisse y avoir quelque chose de cela, les Jésuites ont Numéro  
fait entendre au Roi même, que la véritable cause qui avoit empêché le XXXVIII.  
Pape de répondre à ce Prélat, étoit, qu'il est mal satisfait de lui, à  
cause de l'Ordonnance qu'il a faite il y a dix ans, en publiant dans son  
Diocèse, la Constitution d'Innocent X. Or il est bon, Messieurs,  
que toute la France sache ce que contenoit cette Ordonnance, qui  
lui a fait mériter une si longue & si persévérante indignation de la Cour  
de Rome.

Ce Prélat, qui connoît le rang où Dieu l'a mis dans l'Eglise, ne  
cru pas que le devoir d'un Evêque fût, de publier sans discernement,  
tout ce qu'il auroit plu au Pape de lui envoyer, comme s'il n'étoit qu'un  
simple exécuteur de ses commandements & de ses ordres. Il savoit que  
la primauté du S. Siege, dont il a toujours été très-religieux vénérateur,  
n'empêche pas que tous les Evêques, selon les Peres, ne possèdent chacun  
solidairement une portion de l'Episcopat, qui est un en tous, & qu'ils  
n'aient tous droit de juger si ce que le Pape leur adresse est conforme  
à l'Ecriture & à la Tradition, & proportionné au bien des ames qui  
leur sont commises, & dont ils doivent rendre compte à Jesus Christ,  
comme étant ses Vicaires dans leurs Eglises, & les gouvernant sous ses  
ordres, & par son autorité. Ainsi ce sage Prélat considérant deux abus  
que des esprits mal faits auroient pu faire de cette Constitution d'In-  
nocent X., dont l'un étoit; que l'ambiguïté des Propositions leur pourroit  
faire croire qu'on y auroit donné atteinte à la doctrine de S. Augustin  
& de S. Thomas; & l'autre, qu'ils en pourroient prendre sujet d'entrer  
dans l'impertinente pensée de certains Canonistes, qui attribuent au Pape  
privativement aux Evêques, le pouvoir de juger des causes de la foi,  
il pensa devoir remédier à ces deux inconvénients, en déclarant dans  
son Ordonnance, que cette Constitution ne donnoit aucune atteinte à  
la doctrine de S. Augustin & de S. Thomas, & qu'on n'en devoit aussi  
tirer aucun préjudice contre le droit des Evêques, de juger des causes  
de la foi.

Il faut faire cette justice à ces Messieurs de l'Inquisition de Rome, de  
reconnoître, que ce n'est point en particulier ce qui regarde la doctrine  
de S. Augustin & de S. Thomas; qui leur a rendu cette Ordonnance  
si odieuse: car ils n'ont jamais prétendu que cette Constitution en ait  
en rien diminué l'autorité; & on ne peut, au contraire, en parler en  
des termes plus avantageux & plus forts, qu'a fait le Pape d'aujourd'hui,  
dans le Bref qu'il a adressé aux Théologiens de Louvain, sur le sujet [Le 7 Août  
1660.]



IV. CL. même de ces Constitutions ; puisqu'il y loue leur zèle pour ces deux  
 V. P<sup>e</sup>. éminents Docteurs de l'Eglise, & qu'il leur recommande de persévérer,  
 Numéro comme ils font, à en enseigner les très-sûrs & inébranlables dogmes.  
 XXXVIII.

*De reliquo, dit-il, non dubitamus quin præclarissimorum Ecclesiæ Catholicæ  
 Doctorum Augustini & Thomæ Aquinatis inconcussa tutissimaque dogmata  
 sequi semper, ut asseritis, & impensè revereri velitis, quorum professi  
 sanctissimorum virorum penes Catholicos universos ingentia & omnem laudem  
 supergressa nomina, novi præconii commendatione planè non egent.*

Mais deux choses les ont blessés dans l'Ordonnance de ce Prélat ;  
 l'une générale, en ce qu'un Evêque avoit osé apporter des modifications  
 quelles qu'elles fussent, en publiant la Constitution d'un Pape ; & l'autre  
 particulière, en ce qu'il avoit osé s'attribuer le droit de juger des causes  
 de la foi, que les Canonistes de Rome prétendent appartenir au Pape seul.

Ils n'ont pu souffrir que ce Prélat y ait maintenu le droit des Evêques  
 contre leurs insoutenables prétentions, par ces paroles si sages & si gé-  
 néreuses : « Nous déclarons, au surplus, que nous n'entendons en au-  
 » cune manière déroger, par la publication & réception de la dite Conf-  
 » titution, au droit que nous avons de juger en première instance des  
 » causes majeures, & particulièrement de celles de la foi & que si quel-  
 » ques Evêques zélés pour maintenir l'uniformité de la doctrine, & em-  
 » pêcher que la chaleur des disputes ne donnât occasion au schisme,  
 » ont eu moins d'égard, à cause du malheur du temps, à conserver les  
 » formes pratiquées de tout temps dans l'Eglise, qu'à maintenir son  
 » unité, ils n'ont pu faire néanmoins aucun tort dans le fond à notre  
 » droit, contre lequel on ne sauroit prescrire ; puisqu'il est établi par  
 » Jesus Christ, & qu'il est aussi ancien & aussi inébranlable que l'Eglise  
 » même. Et en effet, l'Histoire Ecclésiastique nous fait foi, que de tout  
 » temps les plus fameuses hérésies ont été d'abord condamnées par les  
 » Evêques, avant que la chose fût dévolue au Si. Siege, ni portée même  
 » dans les Conciles œcuméniques ». Ce qu'ayant confirmé par le Pape  
 Innocent I, & par divers exemples, il ajoute : « Et c'est encore ce  
 » que nous enseigne S. Paul, par la bouche duquel le S. Esprit com-  
 » mande aux Evêques de prendre garde à la doctrine, & nous apprend  
 » que Jesus Christ a établi dans son Eglise des Apôtres, des Pasteurs  
 » & des Docteurs, afin d'empêcher que les peuples, qui les doivent  
 » écouter comme leurs Maîtres, ne soient plus flottants dans l'incerti-  
 » tude de leur créance, & ne se laissent emporter légèrement à toutes  
 » sortes de doctrines ; étant certain que nous ne pourrions pas satis-  
 » faire à cette partie de notre ministère, qui est la plus importante, si  
 » nous étions privés de pouvoir juger de la doctrine & des causes de

la foi: ce que nous estimons aussi ne pouvoir tomber dans l'esprit IV. CL.  
d'aucunes personnes qui sont dans les sentiments vraiment ecclésiasti- V. P.  
ques. Et néanmoins, pour aller au devant de tout ce dont se vou- Numéro  
droient servir les ennemis de l'Eglise, pour affaiblir l'autorité épisco- XXXVIII.  
pale, Nous avons, en tant que de besoin, PROTESTÉ & PROTESTONS  
par ces présentes, que le respect que nous rendons en cette occasion  
au S. Siege Apostolique, par la réception & publication de la dite  
Constitution, ne pourra nuire à l'avenir, ni préjudicier aux droits  
épiscopaux, ni empêcher que désormais nous ne puissions juger des  
causes majeures, & spécialement des causes de la foi".

Quoiqu'il n'y ait rien que de très-saint dans une déclaration si épiscopale, il ne faut pas s'étonner si elle a blessé les oreilles des Romains, qu'un ancien Auteur a remarqué avoir été de tout temps fort délicates. Ils ont trouvé que c'étoit une entreprise punissable, que d'apporter des clauses d'exception & de réserve, en publiant une Constitution de Pape, & que c'étoit au moins une grande témérité, que de s'attribuer si hautement un droit que l'Inquisition prétend être réservé au S. Siege.

Ce fut donc pour venger ces deux injures, qu'ils prétendoient que ce Prélat avoit faites au S. Siege par son Ordonnance, que l'Inquisition de Rome la mit au rang des livres proscrits, en le traitant comme on auroit fait le plus inconnu des Ecrivains de l'Eglise: & non contents de l'avoir flétri par cette note d'infamie, comme ils se l'imaginent, ils ont porté le Pape à ne plus avoir avec lui aucune communication, comme si la liberté que ce Prélat avoit prise d'agir en Evêque, & de maintenir le droit de son caractère, l'avoit dû mettre au nombre de ceux dont parle Tertullien, *qui ita deliquerunt ut à communicatione orationis, & conventus, & omnis sancti commercii relegentur.*

J'ai appris que cet Evêque avoit écrit depuis à Sa Sainteté, pour la prier de lui faire entendre ce qu'on trouvoit à redire dans son Ordonnance; mais il ne savoit peut-être pas qu'une des plus constantes maximes de l'Inquisition, est, de ne rendre jamais raison de ses censures; & que de même qu'en interrogeant ceux qu'elle enferme dans ses prisons, elle leur demande la cause de leur emprisonnement, & elle veut que ce soit eux-mêmes qui la devinent; ainsi, quand elle a condamné un Auteur, elle prétend que l'Auteur même doit savoir pourquoi il a été condamné, sans que personne daigne le lui expliquer, ou qu'au moins il leur envoie une *Palinodie* générale & absolue, qu'ils puissent appliquer à tout ce qu'il leur plaira, comme le Cardinal Albizzi assure qu'on en a tiré une de feu M. de Marca.

*Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXII.*

C c

IV. CL. C'est pourquoi ce Prélat ne s'étant pas trouvé dans la disposition de  
 V. P<sup>e</sup>. faire ce dernier pas, toutes ses sollicitations furent inutiles; & lorsqu'il  
 Numéro croyoit que depuis tant de temps on auroit oublié un sujet si injuste  
 XXXVII. d'être mal satisfait de lui, il a vu au contraire qu'on a été bien aise de  
 le renouveler, afin que ce fût un acte de l'absolue autorité du Pape,  
 contre ceux qui la contestent, & un témoignage qu'il se maintient en  
 France, avec plus de vigueur que jamais dans la possession de ce qui lui  
 est disputé par le Parlement & par la Sorbonne.

Et c'est dans ce dessein, Messieurs, que les Jésuites ont été bien  
 aises de faire connoître au Roi pourquoi le Pape n'avoit pas répondu  
 à cet Evêque, & qu'ils veulent bien aussi que l'on sache, que ce Prélat  
 a témoigné à Sa Majesté, que son Ordonnance ne contenant que les  
 deux choses dont nous avons parlé, il ne voyoit pas quel sujet Sa Sainteté  
 en avoit pu prendre d'être mal content de lui. Tout cela leur étoit  
 nécessaire pour faire entendre que votre Assemblée n'ayant pas ignoré  
 des particularités si importantes, elle a jugé, par son silence, que le  
 Pape avoit raison de traiter ce Prélat de cette sorte; puisqu'autrement  
 elle n'auroit pas manqué d'entreprendre la défense de sa cause, qui seroit  
 celle de tous les Evêques, si elle étoit juste.

Voilà l'usage qu'ils prétendent faire de vos délibérations. Ils s'en veulent  
 servir un jour pour en tirer des inductions contre ce qui s'est fait  
 dans le Parlement & dans la Sorbonne. Ils s'imaginent qu'il leur sera  
 bien aisé de montrer par-là combien on se doit peu arrêter à ce que la  
 Sorbonne a déclaré, *qu'elle ne reconnoissoit point l'Inquisition*, puisqu'en  
 même temps elle étoit si bien reconnue en France, que l'Assemblée extraordinaire  
 du Clergé ne trouvoit point à redire que le Pape laissât  
 un Evêque, depuis dix ans, dans une espèce d'excommunication, pour  
 n'avoir pas satisfait le Tribunal du S. Office, qui avoit censuré son Ordonnance,  
 & ne lui avoir pas envoyé une rétractation authentique; de sorte  
 qu'il étoit ridicule à de simples Théologiens de ne pas reconnoître l'autorité  
 de ce Tribunal, pendant que les Evêques mêmes s'en reconnoissent  
 justiciables.

Ils s'imaginent de même pouvoir dire un jour, que l'Eglise Gallicane  
 a bien fait voir qu'elle ne prenoit point de part aux excès du Parlement  
 contre l'Infaillibilité du Pape, par la manière dont elle s'est conduite  
 dans cette affaire. Car, tous les Catholiques demeurant d'accord qu'il  
 y a dans l'Eglise un Juge infaillible des controverses de la foi, il faut  
 bien que le Pape soit infaillible, s'il appartient à lui seul, privativement  
 aux autres Evêques, de juger des causes de la foi. Or les Prélats de  
 France, diront-ils, ont bien témoigné qu'ils étoient de ce sentiment, puis-

qu'ils n'ont osé soutenir un de leurs Confreres, qui avoit encouru l'indignation du Pape, pour avoir dit que les Evêques peuvent juger des causes de la foi en premiere instance.

IV. C. II.  
V. P.  
Numéro.  
XXXVIII.

Je fais bien, Melleigneurs, que vous êtes très-éloignés de cette pensée; mais pourquoi vous conduisez-vous de telle sorte qu'on ait lieu de vous l'imputer? Si vous êtes persuadés qu'un Prélat qui honore votre Corps, n'a rien fait, par son Ordonnance, qu'il n'eût autorité de faire, pourquoi avez-vous souffert jusqu'ici, sans en faire la moindre plainte, l'outrage que lui a fait l'Inquisition? Si vous êtes convaincus qu'il n'a rien dit qui ne soit si véritable, que le contraire est une hérésie, quand il a maintenu que tous les Evêques pouvoient juger des causes de la foi, par un droit inséparable de leur caractère, pourquoi l'abandonnez-vous dans une si juste cause? Sera-t-il dit, qu'aussi-tôt que les Jésuites auront pu faire entrer dans une affaire la moindre ombre de Jansénisme, tous ceux d'entre vous qui ont des prétentions à la Cour, seront tellement frappés de l'apprehension de ce nom, qu'il n'y ait rien de si préjudiciable à leur propre dignité qu'ils ne souffrent, plutôt que de se mettre au hasard de passer pour Jansénistes? C'est par-là qu'on vous empêche, depuis dix ans, de rien faire d'un peu ferme pour maintenir votre autorité contre ceux qui ne pensent qu'à l'avilir. Cette seule parole, les Jansénistes en tireoient avantage, a toujours été capable de tout arrêter. Et c'est la même machine qu'on emploie encore aujourd'hui, pour empêcher le rétablissement qu'on a commencé de faire des libertés de l'Eglise Gallicane, & de l'ancienne doctrine de la Sorbonne.

## ARTICLE VIII.

*Autres preuves du même dessein: Que l'horrible excès des Jésuites contre la mémoire de Philippe le Bel, est une image de ce qu'ils se préparent de dire en ce temps.*

Une autre circonstance considérable est, que le Bref du Pape ait été envoyé au P. Annat, quoiqu'on dût au moins, par bienséance, l'adresser au Prélat qui avoit écrit, pour diminuer un peu par-là le ressentiment du tort qu'on lui faisoit, en ne lui répondant point. Mais comme cette affaire se traitoit de concert avec les Jésuites, on n'a pas jugé à propos que d'autres qu'eux en fussent les Médiateurs, & on a voulu qu'ils fussent maîtres de choisir des conjonctures propres, pour

IV. CL. tirer de ce Bref tous les avantages qu'il se pourroit; pour ne le donner  
 V. P<sup>e</sup>. que bien à propos, & après avoir disposé l'esprit du Roi à le bien recevoir; pour le pouvoir même supprimer en cas de besoin, & en faire  
 Numéro XXXVIII. venir un autre plus proportionné à leur dessein, comme il semble qu'ils en avoient quelque pensée, quand ils faisoient dire dans le Louvre même, par un Prélat qui leur est tout dévoué, qu'il n'y avoit point de Bref.

Cette voie seroit très-commode à la Cour de Rome, pour ménager ses intérêts; & si l'on souffre cette nouvelle introduction, elle se passera aisément de Nonce, puisqu'elle pourra tirer de beaucoup plus grands avantages d'une personne moins suspecte, & informée du secret qu'on ne confieroit pas à un étranger. On ne s'arrête pas, Messieurs, à faire voir davantage les conséquences de cette nouveauté, si injurieuse à votre Ordre, & si dangereuse pour l'Etat. Il ne faut que considérer ce que c'est, qu'une telle personne, d'une telle Compagnie, en un tel temps, ait un commerce si immédiat, & en des affaires si importantes, avec ceux qui ne dissimulent la douleur qu'ils ont de ce qu'on a fait en France, depuis quelques mois, contre leurs usurpations injustes, que parce qu'ils espèrent ruiner tout cela par des artifices couverts, & se mettre, sans qu'on y pense, dans l'exercice d'une puissance plus absolue qu'ils n'eurent jamais.

La dernière circonstance est, que celui de tous les Prélats qui a témoigné plus d'emportement dans la cause du Jansénisme, est celui-là même qui en a témoigné le plus dans toutes les Assemblées de la Faculté, ou pour s'opposer, autant qu'il a pu à l'exécution des Arrêts du Parlement, ou pour empêcher que la Sorbonne ne déclarât, comme elle a fait, qu'elle ne reconnoît point l'Inquisition. On fait qu'il a usé de menaces pour ôter aux Docteurs la liberté de leurs sentiments; qu'il a fait des discours de trois ou quatre heures pour consumer toute une Assemblée, & empêcher par-là l'élection d'un Syndic, qui eût de la fermeté & du zèle pour maintenir la véritable doctrine de la Faculté, que des partisans des Jésuites avoient commencé de corrompre; & qu'il s'étendit en de si grands éloges de l'Inquisition, que d'autres Evêques furent obligés de lui en faire publiquement des reproches, & de lui demander si on devoit avoir en France, beaucoup de vénération pour un Tribunal, qui avoit condamné l'Arrêt contre Jean Chastel.

Mais ce qui est remarquable, c'est que le Parlement ayant jugé nécessaire, pour donner plus de moyen à la Faculté de se maintenir sans trouble dans ses anciennes maximes, que les Docteurs Mendiants, qui auroient voix dans la Faculté, fussent réduits au nombre réglé depuis long-temps

par ses Arrêts, & le Conseil du Roi ayant ordonné la même chose, ce IV. C. l. Prélat, qui a un dessein tout contraire pour favoriser les Jésuites, entre- V. P<sup>r</sup>. prit la défense de ces Docteurs Mendiants, contre les Arrêts du Parlement Numéro & du Conseil; & l'une des principales raisons qu'il apporta pour autoriser XXXVIII. leurs plaintes, ce fut, qu'on ne pouvoit assez reconnoître le service important qu'ils avoient rendu à la Faculté, en contribuant plus que personne à en chasser les Jansénistes.

Ce mérite lui parut tel, qu'il prétendit qu'on ne le pouvoit payer qu'en les laissant, comme les Soldats du Pape, ainsi que les appelle le Cardinal Albizzi, pour ménager finement en sa faveur, tout ce qui leur sera ordonnée par leurs Généraux, qui sont tous à Rome, & dans la dépendance absolue de la Cour de Rome. C'est aussi ce que ces Mendiants ont représenté dans des Requêtes, où ils n'ont pas manqué de dire, selon le style du temps, que ce Règlement ordonné par le Parlement & par le Conseil, n'a pour auteurs *que des Jansénistes couverts*; c'est-à-dire, qu'il n'y a plus dans le Parlement & dans le Conseil que des Jansénistes; ceux qui ne le paroissent pas l'étant couvertement, depuis qu'ils ont reconnu, les uns & les autres, la nécessité d'un retranchement si utile à la Sorbonne, & qui peut être si avantageux à l'Etat en des occasions importantes.

On voit donc par-là, que c'est un dessein formé, de faire servir le fantôme du Jansénisme, à troubler tout ce qui se fait pour maintenir les droits du Roi, inséparables des libertés de l'Eglise Gallicane. Mais il n'y eut jamais d'artifice plus dangereux, que celui que ce Prélat voulut employer, lorsqu'il fut question d'enregistrer dans la Faculté, le premier Arrêt du Parlement, contre une Thèse qui donnoit au Pape, ce qui ne lui appartenait point selon les Canons. Car il tâcha de faire mettre dans la Conclusion de la Faculté; qu'elle consentoit à l'enregistrement de l'Arrêt, *ob temporum difficultatem*, ou quelqu'autre mot semblable: ce qui fut empêché par les Docteurs; mais Dieu a permis qu'il le tentât, pour découvrir plus clairement le dessein des Jésuites, & de ceux qui sont engagés dans leur faction.

Cela montre manifestement, ce qu'on n'auroit pas laissé de voir sans cela, qu'ils se préparent de dire un jour, qu'il ne faut considérer les Arrêts du Parlement & les Conclusions de la Sorbonne, que comme les effets du ressentiment de l'injure que le Roi avoit reçue en la personne de son Ambassadeur: que ces Compagnies ont suivi le mouvement de leur Prince, pour lui donner quelque satisfaction dans sa colère; mais que cela n'a eu aucune suite dans la France, & n'a rien diminué du religieux respect, que tous les François ont toujours continué d'avoir pour la souveraine, & tout-à-fait absolue, autorité du S. Siege: que Dieu a permis

IV. C<sup>L</sup>. qu'on l'ait vu, dans la maniere dont le Clergé a reçu en même temps  
 V. P<sup>e</sup>. un simple Bref du Pape; que les Prélats n'ont eu pour ce Bref que leur  
 Numéro. soumission accoutumée, & qu'ils ont bien montré, que, nonobstant  
 XXXVHI. ces Arrêts, ils tenoient le Pape pour infaillible, puisqu'ils persisteroient à  
 vouloir exécuter les délibérations de la dernière Assemblée, qui a ordonné  
 qu'on tiendrait pour hérétiques ceux qui n'acquiesceroient pas à une dé-  
 cision du Pape, même dans un fait : que c'est par cette Assemblée qu'on  
 doit apprendre les véritables sentiments de l'Eglise Gallicane, & non par  
 des Arrêts d'une Compagnie de Séculiers, & par des Conclusions d'une  
 Faculté, qu'on peut soupçonner n'avoir pas été tout-à-fait libre.

Il ne faut point douter, Messieurs, que ce ne soient les armes dont  
 les Jésuites s'attendent de combattre ceux qui leur opposeront ce qui se  
 fait en ce temps ici, contre leurs nouvelles opinions, directement oppo-  
 sées aux maximes de nos Peres. Mais, puisqu'on ne peut mieux juger de  
 ce qu'un homme fera, que parce qu'il a déjà fait en une pareille ren-  
 contre, on peut prévoir ce que les Jésuites se préparent de dire un jour  
 contre le Roi, si on ne réprime leur insolence, par ce qu'ils ont osé dire  
 de l'un des plus sages & des plus habiles de ses Prédécesseurs, pour ne  
 s'être pas laissé fouler aux pieds par un Pape ambitieux.

Le P. Théophile Raynaud, Jésuite, dans son fameux *avertissement*, dans  
 lequel il se fait appeler par son Libraire, *le plus savant & le plus reli-  
 gieux Théologien, entre tous les Docteurs de ce siècle*, & où il témoigne  
 ne rien dire, qui ne lui soit commun avec tous les Auteurs de sa Com-  
 pagnie (q), traite principalement ce point, *si il est permis d'appeler du  
 Pape au Concile général*; c'est-à-dire, si le Souverain & dernier Tribunal  
 de l'Eglise est le Pape, ou le Concile général; ou, en d'autres termes, si  
 le Concile général est supérieur au Pape? Et quoique l'affirmative, qui est  
 une des six Propositions de la Sorbonne, ait été définie par les deux Con-  
 ciles œcuméniques de Constance & de Bâle, & que ce soit l'une des  
 premières maximes de l'Eglise Gallicane, comme on peut voir dans la  
 Pragmatique Sanction, dressée à Bourges dans l'Assemblée générale, non  
 seulement du Clergé; mais aussi des autres Etats du Royaume; néanmoins  
 ce Jésuite ne craint point de parler de cette vérité, établie par les Conci-  
 les, comme d'une erreur & d'une impiété manifeste; & il s'est persuadé  
 qu'il le pouvoit faire impunément, parce que c'étoit en déchirant les Jan-  
 sénistes contre qui tout étoit permis.

L'ordre que tient ce Jésuite, en traitant cette question, est considéra-  
 ble. Son Livre est divisé en points. Le premier a pour titre : *Declinationem*

(q) [E Theologis Societatis Jesu, vix est cur unus aut alter allegentur, cum universi  
 in hoc puncto consentiant. Punct. XI, p. 43.]

*Sententia Pontificis per provocationem ad generale Concilium, fuisse jam olim hæreticorum, & schismaticorum.* Et le second: *Paucos quosdam Catholicos difficultatibus temporum impeditos provocationem à Pontifice ad Concilium bona fide aliquando admisisse.* Ce qui l'a obligé à ce second titre, est, que, dans un Livre des Saints de la ville de Lyon, il avoit parlé très-avantageusement, & avec sujet, de la sainteté de Gerson, qu'il ne pouvoit pas nier avoir soutenu très-fortement, qu'on pouvoit appeller du Pape au Concile. Il s'en fauve en disant, que ce sont les temps du schisme qui l'ont précipité dans cette erreur, & quelques autres après lui; & il commence son troisième point par ces termes (s): *ON A FAIT VOIR QUE CE SONT LES HÉRÉTIQUES & LES SCHISMATIQUES, QUI ONT APPELÉ AU CONCILE DE LA DÉFINITION DU PAPE; & QUE SI QUELQUES CATHOLIQUES, EN PETIT NOMBRE, ONT PRIS CETTE VOIE, C'EST QUE LE TOURBILLON DES TEMPS LEUR AYANT FAIT TOURNER LA TÊTE, ILS S'ÉTOIENT ÉCARTÉS DU CHEMIN COMMUN & HATA DES CATHOLIQUES: D'OI L'ON PEUT JUGER COMBIEN CETTE VOIE EST SOUILLÉE.* A quoi il ajoute (s): *A DIEU NE PLAISE QUE LES ENFANTS DE L'ÉGLISE, QUI N'ONT AUCUNE SOCIÉTÉ AVEC LES INFIDÈLES, QUI SONT ESCLAVES DU DIABLE, VEUILLENT MARCHER SUR LEURS PAS, QUI MÈNENT À LA MORT.*

Il n'y a donc, selon ce Jésuite, que deux classes de personnes qui ont approuvé les appels du Pape au Concile: l'une est des hérétiques & des schismatiques; l'autre de quelques Catholiques, que la considération du schisme avoit jeté dans l'erreur. Mais comme le Roi Philippe le Bel, & toute l'Eglise de France de son temps ont précédé ce schisme, il ne leur fait pas au moins cette grace, que de les mettre au rang des Catholiques trompés; mais il les met dans le premier, qui ne comprend que les hérétiques & les schismatiques; & toute la faveur qu'il leur fait est, d'attribuer ce que fit toute la France, en interjetant appel du Pape au Concile, ce qui lui paroît une conduite schismatique, aux brouilleries du Roi avec le Pape. Voici ses paroles: (t): *PHOTIUS l'Eunuque, le plus méchant de tous les schismatiques, semble avoir pris cette voie d'appeller du Pape au Concile. Ceux qui ont marché depuis sur les pas de ce Porte-Enseigne des schismatiques, ont été, ou des schismatiques, ou des personnes qui avoient*

(r) *Monstratum est provocationem à definitione Pontificis ad Concilium, fuisse hæreticorum & schismaticorum; quod si pauci aliqui Catholicorum eam viam iniverunt, temporum turbine officinas passos deflexisse à communi ac prostrito Catholicorum itinere: Hinc æstimandum est quàm ea via polluta sit.*

(s) *Ab sit ut Ecclesiæ filii, quibus nulla conventio est cum filiis diffidentiae diabolo mancipatis, velint eorum insistere vestigiis, ducentibus ad mortem.*

(t) *Videri possit id molitus omnium schismaticorum teterrimus Photius eviratus. In ista terunt vestigiis perditissimi hujus schismaticorum antesignani posteriores quidam, vel schismatici, vel cum Pontificibus exercentes privata odia & inimicitias. Sic tempore simultatum inter Bonifacium VIII & Philippum Pulchrum, iste appellavit ad futurum Concilium.*

IV. CL  
V. P.  
Numéro  
XXXVIII



IV. C. L. des haines particulières & des inimitiés avec les Papes. Ainsi du temps des  
 V. P<sup>s</sup>. brouilleries entre Boniface VIII & Philippe le Bel, celui-ci appella au fa-  
 Nr méro tur Concile.  
 XXXVIII.

Que vous en semble, Messieurs? Y a-t-il autre chose qu'à chan-  
 ger les noms, pour voir dans cette image ce qu'opposeront les Jésuites  
 à ce qui se fait aujourd'hui? Douterez-vous après cela de ce qu'ils di-  
 rent un jour du Parlement & de la Sorbonne, qui ont déclaré, ce qui  
 est le sujet de leurs invectives si envenimées, que ce n'est point le Pape,  
 mais le Concile œcuménique, qui est le dernier & souverain Tribunal  
 de l'Eglise? Douterez-vous qu'ils ne disent, que ces Compagnies ont  
 suivi l'esprit de Photius, le plus méchant des schismatiques, qu'ils ont  
 quitté le chemin des enfants de l'Eglise, pour prendre celui des enfants  
 du Diable, & marcher sur leurs pas, qui conduisent à la mort; & que,  
 si, par grace, on ne les met pas au rang des schismatiques, ce fera seu-  
 lement pour les mettre parmi ceux que la passion & la haine, envers  
 des Papes, a jetés dans ces excès, *exercentes cum Pontificibus privata  
 odia & inimitias.*

Et ils croiront en avoir encore plus de sujet, qu'ils n'en ont eu d'at-  
 tribuer la résistance de Philippe le Bel aux entreprises de Boniface VIII,  
 à une haine particulière de ce Roi contre ce Pape. Car leur brouillerie  
 ne vint que des entreprises de ce Pape ambitieux; & cependant l'ex-  
 communication que Boniface prononça contre Philippe le Bel, paroît  
 si juste aux Jésuites, qu'ils ne veulent pas qu'il en ait pu appeler sans  
 se rendre coupable de schisme, ou sans témoigner sa haine & son ani-  
 mosité contre le S. Siege: ce qui leur a fait laisser dans l'impression du  
 Louvre dont ils ont eu soin, cette Note injurieuse dans la Vie de Bo-  
 niface: *Philippum Pulchrum Gallia Regem justè excommunicavit.* De sorte  
 que, si l'on croit les Jésuites, ce grand Roi, pour éviter le soupçon de  
 schisme ou de haine particulière contre le Pape, n'avoit point d'autre  
 moyen que de se tenir pour bien excommunié. Il devoit se rendre avec  
 une entière soumission, à la Bulle par laquelle ce Pape avoit déclaré,  
 que les Rois lui étoient soumis dans le temporel même: que l'un &  
 l'autre glaive lui appartenoit; que le matériel étoit dans la dépendance  
 du spirituel, & que c'étoit établir deux principes, selon l'hérésie des  
 Manichéens, de ne vouloir pas que la Puissance temporelle soit soumise  
 à la spirituelle. Il ne restoit, selon les Jésuites, aucun remède à ce Roi  
 pour maintenir son autorité. En appeler à un autre Tribunal, c'étoit  
 marcher sur les pas des schismatiques; & il falloit, pour entrer dans la  
 voie des Catholiques, n'avoir pour toute réponse qu'une déférence aveu-  
 gle à cet oracle du ciel. C'est l'unique conseil qu'ils auroient donné  
 à ce

à ce Roi, s'ils avoient été de ce temps-là. Ils auroient cru devoir arrêter IV. Cl. les mouvements de son indignation contre une telle entreprise, par ces V. P<sup>e</sup>. paroles mystérieuses de leur Pere Théophile: *Tace, quia Pontifex locutus est.* Taisez-vous, le Pape a parlé *ἀντὶς ἑφ' αὐτόν: Os Domini locutum est.* Numéro XXXVIII. Il a dit, la bouche du Seigneur a parlé. *Audi oraculum fufum ex ejus cortina, quem sibi Deus in terris subrogavit fidei interpretem.* Ecoutez l'Oracle sorti du trépié de celui que Dieu s'est subrogé sur la terre, pour interprete de la foi, & ne vous plaignez pas que l'on vous ôte la puissance que Dieu vous a donnée, comme votre imagination vous le représente; mais acquiescez à la définition du Pape, parce que la bouche du Seigneur a parlé par son Vicaire. *Neque causare &c. ut falsò tibi tua imaginatio suggerit, sed acquiesce Pontificiæ definitioni; quia os Domini locutum est per suum Vicarium.*

J'ai de la peine, Messieurs, à envisager davantage cet horrible excès. Qui n'en voit point les conséquences, est aveugle. Qui les voit sans les détester, est ennemi du Roi & de la Religion. Et qui se contente de les détester, sans travailler à en arrêter le cours, le pouvant faire, montre par-là qu'il n'a de la chaleur que pour ses intérêts propres, & qu'il n'a que de la froideur pour ceux de son Prince & de l'Eglise.

## ARTICLE IX.

*Que le principal but de la Cour de Rome, dans l'affaire des cinq Propositions, a été de ménager une occasion favorable pour faire reconnoître l'infailibilité du Pape.*

**I**L n'est point nécessaire de considérer davantage les circonstances de cette affaire, pour y découvrir le dessein des Jésuites, puisque toute cette affaire, en elle-même, n'a jamais été regardée par la Cour de Rome que comme un moyen très-propre pour établir l'infailibilité de la maniere la plus absolue, & la plus indépendante de toutes les formes qu'on se puisse imaginer.

Car il faut remarquer, que les Papes ont presque suivi la même conduite au regard des définitions de la foi, que des réglemens de la discipline; ayant ruiné peu à peu au regard de l'un & de l'autre les moyens mêmes dont ils s'étoient servis pour établir leur autorité.

Ils ne parloient d'abord, pour ce qui est de la discipline, que de la  
*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.* D d

IV. C<sup>L</sup>. conservation des Canons. Il n'y a point d'Evêques au monde qui témoignassent plus de zèle pour en empêcher le violement ; & ils ne faisoient point de difficulté d'avouer, que le S. Siege même ne les pouvoit changer, ni rien accorder qui leur fût contraire. *Contra statuta Patrum*, dit le Pape Zozime, *concedere aliquid vel mutare, ne hujus quidem Sedis potest auctoritas.*

Mais après que leur puissance a été bien affermie, ils ont parlé un langage bien différent. Ils se sont regardés au dessus de tous les Canons, & ils n'ont pas seulement voulu souffrir qu'on les leur représentât comme les regles qu'ils doivent suivre. *Ils opposent*, dit Paschal II, parlant des Evêques de Hongrie qui refusoient de faire le serment que Grégoire VII avoit dressé, *qu'il ne se trouve point établi par les Conciles, comme si aucun Concile avoit pu donner la loi à l'Eglise Romaine ; au lieu qu'elle est manifestement exceptée dans tous les Décrets des Conciles.*

Et Eugene IV traite le Roi Charles VII le plus indignement du monde, parce qu'il lui avoit allégué les Canons, pour soutenir l'élection d'un saint homme à l'Evêché d'Angers, que ce Pape vouloit casser, pour y en mettre un autre à sa fantaisie. Car, après s'être plaint qu'on lui avoit écrit avec irrévérence, & avoir taxé de sottise & d'insolence la lettre du Roi, il dit, que c'est une chose ridicule de lui avoir objecté les Canons, comme s'il ne les eût pas sus, & n'eût pas eu droit d'en disposer comme il lui plaisoit, non seulement en les interprétant, mais même en les abolissant. *Nam quod sacros Canones qui scripsit allegat, & quod mandant à nobis fieri petit, ridiculum est velle nos docere Canonum sanctiones, quorum editio, promulgatio, observatio sicut à Pontificibus processit, ita & ab eisdem suspendi, mitigari, aboleri, & commutari possunt, quorum in potestate est jura condere & interpretari.*

Il en est arrivé de même pour les causes de la foi. Ils ont reconnu d'abord, que, dans les matieres obscures, lorsque quelques Evêques étoient d'un sentiment différent de celui du Pape, il étoit nécessaire que l'affaire se traitât en un Concile général, comme S. Léon le témoigne sur le sujet de l'hérésie d'Eutychès.

Souvent depuis ils se sont contentés d'un Concile des Evêques d'Italie, ou de la Primatie de Rome, demeurant néanmoins dans cet ancien esprit, de ne point traiter ces causes si importantes que dans des Conciles d'Evêques.

Dans la suite des temps, ils ont substitué à ces Conciles d'Evêques le College des Cardinaux, dont ils dispoient plus absolument, comme étant plus intéressés dans la grandeur de l'Eglise Romaine.

Mais au lieu que, dans le premier établissement des Cardinaux, ils

jureoient de ne rien faire d'important dans leur Pontificat, que par leur IV. CL. conseil, comme remarque M. de Marca dans son Liv. I. Ch. IX, ils se V. P<sup>e</sup>. font contentés depuis de les consulter, sans s'astreindre à suivre leur Numéro avis, comme dit encore le même Auteur au même endroit. *Hodiè tamen XXXVIII. eo jure utitur Romanus Pontifex, ut Cardinales quidem in Concilium abhibeat, sed eorum assensu non indigeat, testibus Illust. Card. Bellarmino, Azorio, & ceteris Scriptoribus.*

De plus, ils ont encore trouvé que ce seroit une servitude de consulter tout le College des Cardinaux, quoique sans obligation de s'en rapporter à leur sentiment; & ainsi, ils se sont réduits au choix de quatre ou cinq Cardinaux, auxquels même ils n'ont laissé que le jugement de prudence, *judicium prudentiale*, pour régler les conférences de dix ou douze Théologiens particuliers, qui seuls donnent leurs suffrages sur la doctrine.

Enfin, ceux qui avoient écrit jusqu'ici de l'infailibilité, comme feu M. du Val, ont reconnu, que le Pape n'étoit pas tellement infailible, qu'il pût définir les choses de la foi, sans les examiner avec des gens fort habiles, qui recherchent la vérité par les regles que Jesus Christ a laissées à l'Eglise, qui sont, l'Ecriture, la Tradition, les définitions des Conciles, les Décrets de ses prédécesseurs, le consentement unanime des Peres; & sans cela, comme tout le monde l'avoue, dit ce Docteur, il ne se doit point promettre l'assistance du Saint Esprit: *Neque aliter, ut in confesso est apud omnes, ei adest Spiritus Sanctus.* De potest. Sum. Pont. p. 2. q. 3.

Et le même Docteur ajoute en un autre endroit, *que celui qui diroit, Ibid. q. 5. que le Pape fait ses définitions par une expresse & immédiate révélation, approcheroit de l'hérésie de quelques novateurs de ce siècle, qui se vantent d'être instruits des choses de la foi par l'Esprit particulier; ce qui est rejeté de tous les Catholiques, comme une porte ouverte à toutes sortes d'erreurs. (u)*

Néanmoins, si on considère attentivement la conduite d'Innocent X, il sera aisé de voir, que son dessein a été de mettre le Pape en possession d'une nouvelle espèce d'infailibilité, non seulement sans Concile général, sans Concile d'Evêques, sans le College des Cardinaux consultés, ou simplement écoutés; mais aussi sans nécessité de s'instruire autrement que par l'inspiration du Saint Esprit: de sorte qu'on la peut appeller avec raison, une infailibilité de révélation.

Car, comme ce Pape n'a jamais fait difficulté d'avouer qu'il n'étoit

(u) Qui diceret Pontificem per immediatam & expressam revelationem suas definitiones habere, non nihil ad hæresim quorundam nostri sæculi novatorum, qui se à spiritu particulari de rebus fidei edoceri, & confirmari jactant propenderet, quorum hæresis tamquam latissima ad errores via ab omnibus Orthodoxis reprobatur.

IV. C. L. pas Théologien, on ne peut aussi lui ravir la gloire d'avoir été fort  
 V. P<sup>e</sup>. grand politique. C'est pourquoi il ne faut pas s'imaginer, qu'il se fût  
 Numéro jamais mis dans l'esprit de juger des cinq Propositions, s'il n'avoit re-  
 XXXVIII. gardé cette affaire comme une occasion favorable de faire une action  
 éclatante, qui pût relever son Pontificat, qui n'étoit pas d'ailleurs fort  
 approuvé, & qui lui pût donner rang parmi les Papes qui ont porté  
 le plus haut l'autorité du S. Siege. Il voyoit que cette définition lui  
 étoit demandée par quatre-vingts Evêques de France; qu'elle étoit solli-  
 citée par la Cour, & qu'ainsi, ce qu'il feroit ne manqueroit pas d'être  
 reçu favorablement. C'est uniquement ce qu'il prétendoit: de sorte qu'il  
 n'y eut jamais rien de si foible que la pensée de ceux qui disent, que  
 s'il n'y avoit eu des personnes qui eussent soutenu ces erreurs, ç'auroit  
 été en vain que le Pape les eût condamnées. Car dans le dessein qu'il  
 avoit de rendre son nom célèbre par une définition de foi, qui fût reçue  
 sans opposition par toute l'Eglise, non seulement il ne lui importoit  
 pas que les erreurs qu'il condamnoit eussent des Sectateurs; mais il  
 lui étoit, au contraire, beaucoup plus avantageux qu'elles n'en eussent  
 point, afin que personne n'eût sujet de trouver à redire à sa Constitution.

Pour s'en donner toute la gloire, & s'attribuer à lui seul le pouvoir  
 de juger des causes de la foi; il tire un grand avantage de la lettre de  
 ces quatre-vingts Evêques, qui, contre la coutume des anciens Conciles,  
 qui ne renvoyoient ces sortes d'affaires au Pape, qu'après en avoir jugé,  
 lui avoient renvoyé celle-ci sans en porter aucun jugement, & en des  
 termes qui lui donnoient sujet de croire, qu'ils n'avoient pas eu droit  
 de le faire d'une autre sorte, & qui paroissoient très-favorables aux nou-  
 velles prétentions de la Cour de Rome.

On peut voir dans la Relation de M. de Montpellier, insérée dans le  
 Procès verbal de l'Assemblée du Clergé de 1656, de quelle sorte le  
 Pape se prévaloit de ce renvoi, & que, pour le rendre plus fort, il y  
 joignoit une circonstance qui ne fut jamais; qui est, que les Théolo-  
 giens de France s'étoient adressés aux Evêques, afin qu'ils jugeassent de  
 leurs différends; mais que les Evêques ne l'ayant pas osé faire, les avoient  
 renvoyés au Pape, comme appartenant à lui seul de juger des causes de  
 la foi. *Sa Sainteté*, dit cet Evêque, *continua de me dire; que la question*  
*de cinq Propositions s'étant présentée aux Evêques de France, ils n'en*  
*avoient point voulu connoître, & avoient dit aux intéressés: Allez au*  
*Pape, à qui il appartient de juger des causes de la foi.*

Ayant exclu par-là les Evêques de la part qu'ils auroient voulu pren-  
 dre dans la définition, il eut soin dans la suite de se délivrer aussi de  
 toute nécessité d'examiner les choses canoniquement, remettant tout à

la seule volonté, & prétendant que, sans s'assujettir à aucune forme, IV. Cl. tout dépendoit de l'inspiration du S. Esprit, qui ne lui manqueroit point. V. P<sup>e</sup>.

C'est pourquoi ce même Prélat remarque, qu'il se louoit fort de M. Numéro Hallier, à qui ayant demandé, s'il avoit quelque chose à dire, il avoit XXXVIII. répondu, qu'il n'étoit venu que pour apprendre les sentiments de Sa Sainteté, & pour savoir de sa bouche la vérité sur les cinq Propositions; & qu'il recevroit avec respect & soumission, ce qu'elle décideroit comme un oracle de la foi.

Mais quant aux autres Docteurs, qui étoient venus pour autre chose que pour ne rien dire, ils eurent beau lui demander, par un grand nombre de Mémoires & de Requêtes, la chose du monde la plus raisonnable, qui est, qu'ils fussent ouïs en présence de leurs adversaires, & que les Ecrits des uns & des autres fussent mutuellement communiqués: ils eurent beau lui représenter que cette cause ne se pouvoit bien juger sans cela; qu'on ne tâchoit qu'à l'embrouiller par des ambiguïtés & des équivoques, qui ne se pouvoient bien démêler que par une solennelle conférence; qu'on imposoit cent faux crimes aux Disciples de S. Augustin, qu'ils ne pouvoient pas réfuter si on ne les leur faisoit connoître; qu'il étoit contre toute justice, de permettre aux Jésuites & à leurs partisans, d'attribuer à ceux qu'ils combattoient une infinité d'erreurs qu'ils ne tenoient point, & de ne vouloir pas qu'ils se pussent défendre de ces imputures, en leur communiquant les Ecrits où on les avançoit sans crainte. Ces demandes, si justes, furent rejetées, par cette seule raison, que ce n'étoit pas à des Théologiens, ni aux Evêques, qui les avoient envoyés, de donner la loi au Pape; qu'il n'étoit astreint à aucune forme, & qu'il ne falloit pas craindre, s'il en avoit usé d'une autre sorte, que l'assistance du Saint Esprit lui manquât.

Ce fut ce que le Pape dit lui-même aux deux Théologiens, qui furent envoyés les derniers par les Evêques. Car dans l'audience qu'ils eurent du Pape le 4 Mai 1653, l'un d'eux insistant, de la part des Evêques, sur le contradictoire, & représentant combien cela étoit nécessaire en cette cause, le Pape leur répondit en ces termes: Que tout cela dépendoit de l'inspiration du Saint Esprit: *Tutto questo dipende dall' ispirazione del Spirito Santo*. A quoi ce Théologien ayant reparti, que l'assistance du Saint Esprit, que Dieu avoit promise à l'Eglise dans les décisions de foi, ne dispensoit pas même les Conciles œcuméniques de se servir de tous les moyens raisonnables de s'instruire de la vérité, & que c'étoit par ces moyens mêmes que cette assistance leur étoit donnée: le Pape lui repliqua, qu'il ne falloit pas dire cela; que cette opinion-là n'étoit pas bonne. *Non dite questo, questa opinione non è buona*.

IV. CL. C'est ce qui se rapporte aussi à la Relation de M. de Montpellier, où  
 V. P<sup>e</sup>. l'on voit que ce Pape lui voulut faire passer pour une espece de miracle,  
 Numéro de ce que, n'ayant jamais étudié en Théologie, une illumination parti-  
 XXXVIII. culiere de l'Esprit de Dieu, lui avoit fait entendre les discours des Théo-  
 logiens de Rome, qui avoient parlé devant lui sur le sujet des cinq Pro-  
 positions. *Il m'assura*, dit cet Evêque, *que lui, qui s'étoit adonné au Droit,*  
*au jugement des procès, & au maniement des affaires publiques avant qu'il fût*  
*Pape, disoit néanmoins, en vérité & en sincérité, qu'il avoit reçu de Dieu une*  
*ouverture d'esprit si grande, que, APERUIT SENSUM SCRIPTURARUM, &*  
*qu'il avoit entendu clairement toutes les subtilités & les difficultés, jusqu'aux*  
*termes de l'Ecole les plus intriqués.*

Mais si Jesus Christ même a eu besoin de miracles pour pouvoir dire,  
 Joan. 8. 14. *que, quoiqu'il se rendit témoignage à soi-même, son témoignage étoit véri-*  
 Ibid. 5. 31. *table, d'où vient qu'il dit en un autre endroit; que, s'il se rendoit té-*  
*moignage à lui-même, son témoignage ne seroit pas véritable; c'est-à-dire,*  
*qu'on n'auroit pas été obligé de le recevoir, s'il se fût contenté de par-*  
*ler, sans confirmer ses paroles par ses œuvres miraculeuses, sans lesquelles*  
*il avoue qu'on n'auroit pas dû le croire; il eût aussi, sans doute, été*  
*bon qu'un autre que le Pape même eût rendu témoignage à cette illu-*  
*mination, pour nous obliger de la croire.*

C'est pourquoi un Seigneur Anglois (x), d'un esprit éminent, & d'un  
 zele singulier pour la Religion Catholique, qui étoit alors à Rome, &  
 & que ce Pape honoroit d'une bienveillance particuliere, a témoigné à  
 ses amis, qu'il n'étoit que médiocrement persuadé de ce qu'il lui avoit  
 dit, qu'en faisant sa Constitution, il avoit senti sensiblement la présence  
 du S. Esprit.

Néanmoins cela est assez conforme à ce qu'il dit à M. de Montpellier;  
*qu'après avoir tout examiné, & recommandé plusieurs fois à Dieu cette*  
*affaire, il fit appeller un jour M. le Cardinal Chisi, & lui ayant dit de*  
*prendre du papier & d'écrire, il lui avoit dicté sa Constitution aux mêmes*  
*termes qu'elle a été publiée; qu'il avoit les matieres si présentes & si claires*  
*en son esprit, qu'il n'avoit eu aucune peine à la dicter, & la pouvoit dire*  
*mot à mot.*

Ne semble-t-il pas que ce qui s'est passé en cette rencontre, soit la  
 même chose que ce que Baruch dit de Jérémie: *Ex ore suo loquebatur*  
*quasi legens ad me omnes sermones istos: & ego scribebam in volumine*  
*atramento.* On fait néanmoins à Rome qui a dressé cette Constitution,  
 & que tout s'est passé fort naturellement, & sans la moindre ombre de mi-

(x) [L'Abbé d'Aubigni, Cousin germain de Charles II, Roi d'Angleterre.]

racle. Mais, comme on y avoit agi d'une maniere très-extraordinaire, IV. Cl.  
 il étoit de la prudence d'avoir recours à ces voies extraordinaires, pour V. P.  
 suppléer au défaut de toutes les formes canoniques, dont on avoit été Numéro  
 bien aise de se dispenser, afin de faire voir, par un exemple célèbre, que XXXVIII.  
 le Pape n'y étoit point assujetti.

C'est pourquoi ce fut à ce Pape un extrême sujet de joie, de voir que  
 son entreprise lui avoit si bien réussi; & rien ne découvre mieux le dessein  
 qu'il avoit eu, en faisant sa Constitution, que ce qu'il a dit lui-même, pour  
 témoigner son contentement de l'heureux succès qu'elle avoit eu. Car  
 il ne s'avisa jamais de se congratuler à lui-même d'avoir maintenu la foi,  
 & éteint une hérésie, ni de rendre grâces aux Evêques, d'avoir conspiré  
 avec lui pour l'accomplissement d'une si bonne œuvre.

Ce sont des discours de Brefs & de Constitutions, où il faut satisfaire  
 le public; mais ce n'est pas ce que l'on témoigne dans les entretiens  
 familiers, qui, étant moins étudiés, font connoître davantage ce qui tou-  
 che plus au cœur. Or c'est par un de ces entretiens que nous apprenons,  
 que le vrai but d'Innocent X. a été, de faire valoir son autorité, en faisant  
 recevoir par toute l'Eglise sa Définition, comme l'oracle d'une personne  
 infaillible.

Il ne faut pour cela que considérer ce qu'il dit à M. de Montpellier,  
 le 2 Janvier 1654: *Sa Sainteté, dit ce Prélat, me fit l'honneur de me  
 dire, qu'Elle étoit obligée aux Evêques de France; qu'Elle les portoit dans  
 son cœur, parce qu'ils avoient été les premiers à RECONNOITRE L'AUTO-  
 RITÉ DU S. SIEGE, EN L'AFFAIRE DE JANSÉNIUS. Ce furent les mêmes pa-  
 roles dont usa Sa Sainteté.* Et il témoigne encore, dans la même Rela-  
 tion, que le Pape lui avoit dit, qu'il avoit fait compiler tout ce qui  
 avoit été fait sur cette affaire, dans un volume, où on lisoit, à la tête,  
 les lettres des Evêques de France, *pour servir de témoignage à la posté-  
 rité de leur respect envers le S. Siege. . . . Qu'il avoit envoyé la Bulle au  
 Roi, aux autres Princes & aux Evêques. Que ceux de France l'avoient  
 reçue avec honneur, & ceux des autres Royaumes à leur exemple. Que  
 même les Evêques de Malines & de Gand, qui avoient montré quelque  
 tergiversation au commencement, ayant après la réception par les Evêques  
 de France, l'avoient reçue & souscrite; que c'étoit l'obligation que Sa Sainté-  
 té avoit aux Evêques de France, & qu'il la conserveroit toute sa vie.*

Ces mouvements extraordinaires de gratitude envers les Prélats de Fran-  
 ce, ne venoient que de la joie du succès de son dessein, & de ce qu'ils  
 s'étoient rendus si facilement à ce qui auroit pu recevoir, en un autre  
 temps, de très-grandes & très-légitimes difficultés. Et en effet, on sait  
 que feu M. l'Avocat général Bignon, dont la piété étoit égale à la lumière,



IV. CL. & qui avoit toujours été très-favorable au S. Siege dans les choses raisonnables, ne put jamais être ébranlé par les sollicitations qu'on lui fit, de requérir pour le Roi que cette Constitution d'Innocent X fût enregistrée au Parlement; parce qu'il trouvoit, comme il le témoigna à ceux qui l'en pressoient, qu'il étoit d'une très-dangereuse conséquence, d'autoriser cette nouvelle manière de définir les choses de la foi, non seulement sans Concile général, mais sans aucun Synode d'Evêques, & sans même consulter le College des Cardinaux, en se contentant d'en demander l'avis à douze ou treize Réguliers, dont Dieu a permis qu'on ait vu les suffrages, qui sont tels que le P. Amelote avoue, *qu'il y paroît peu d'intelligence dans la plupart, & peu de connoissance de la doctrine de Jansénius*: de sorte qu'il prétend en avoir bien prouvé la fausseté, en disant, *que le Pape les eût plutôt mis au feu, s'ils eussent été tels qu'on les débite, que de les laisser voir à ame vivante.*

Il ne faut donc pas s'étonner que les Jésuites & leurs partisans se servent aujourd'hui, pour empêcher qu'on ne ruine en France l'infailibilité du Pape, & qu'on ne continue à l'y traiter de *chimère*, de ce qui n'a été fait, principalement dans son origine, que pour établir cette même infailibilité, & la mettre en un plus haut point, que ceux qui l'ont soutenue avec plus de zèle, ne l'ont osé mettre jusques-ici, en ne la faisant plus dépendre que de l'inspiration du S. Esprit; *ce qui est une porte ouverte à toutes sortes d'erreurs*, comme a remarqué M. du Val.

## ARTICLE X.

*Réponse à ceux qui prétendent, que la conduite que l'on tient n'engage point à croire l'infailibilité du Pape, parce que les Constitutions ont été reçues par tous les Evêques.*

**I**L y a des personnes, qui, pour donner plus de couleur aux violences que l'on exerce sous le nom d'exécution des Constitutions Apostoliques, font semblant de croire, qu'on n'en peut rien tirer à l'avantage de l'infailibilité du Pape; parce que ces Constitutions étant reçues par toute l'Eglise, ce qui établit la nécessité de s'y rendre, n'est point la seule autorité du Pape, mais celle de tous les Evêques.

Mais cette défaite souffre deux grandes difficultés. La première est qu'il ne paroît point, par aucun acte authentique, que la déférence qu'on rend aux Constitutions, soit fondée sur l'acceptation des Evêques, & qu'il paroît

paroit, au contraire, par tout ce qui s'est fait, que le Pape s'est tel-  
 lement attribué à lui seul cette Définition, qu'il n'a point voulu que per-  
 sonne y ait eu aucune part, ni ayant, ni depuis qu'elle fut faite. Et en  
 effet, que l'on considère tous les Brefs qui ont été écrits sur ce sujet, &  
 on y trouvera que jamais on n'y a donné aux Evêques que la part de la  
 soumission & de l'obéissance, & que, bien loin d'avouer que leur con-  
 sentement ait été nécessaire, pour donner une force entière à ces Con-  
 stitutions, si quelques Evêques ont passé au-delà de la fonction de sim-  
 ples exécuteurs de la volonté du Pape, en interprétant ou modifiant ces  
 Constitutions, on a pris cette liberté pour une entreprise injurieuse à  
 l'autorité du Pape, & on a prétendu, qu'ils s'étoient rendus par-là in-  
 dignes de la communion du S. Siege.

Les Jésuites, qui ont été l'âme de cette affaire, n'ont garde aussi d'a-  
 vouer, que ce soit l'acceptation de l'Eglise qui donne force à ces Consti-  
 tutions. Ils s'en sont déclarés bien ouvertement, par le livre de leur  
 P. Théophile, qui réfute expressément ce qu'avoit dit M. du Val: "Que  
 » ce qui est défini par le Pape, n'est pas de foi précisément, en tant  
 » que c'est une définition du Pape; mais en tant qu'elle est acceptée par  
 » l'Eglise répandue par toute la terre, que la foi nous assure ne pouvoir  
 » errer; parce qu'elle est la colonne & l'appui de la vérité, & que les  
 » portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle, selon l'oracle de  
 » Jesus Christ". Ce Jésuite prétend que cela n'est point solide, & il  
 soutient, au contraire, que "l'Eglise n'est la colonne & l'appui de la  
 » vérité que par son Chef; c'est-à-dire, par le Pape, à qui, *dit-il*, Je-  
 » sus Christ a donné cette prérogative, de proposer toujours la vérité,  
 » sans mélange d'aucune erreur, même matérielle, tant qu'il enseigne  
 » comme Chef; c'est-à-dire, de sa Chaire" (y). A quoi ce Jésuite ajou-  
 te; "qu'il est vraisemblable, que Dieu ne permettra pas que tous les  
 » membres de l'Eglise, hors son Chef visible, soient infectés de quelque  
 » erreur matérielle contre la foi; mais que, quand cela arriveroit, le Pape  
 » seul n'en étant point souillé, cela ne diminueroit rien de la perpétuité  
 » de la vraie foi qui doit être dans l'Eglise, jusqu'à la consommation des  
 » siècles". Est-il possible que l'on souffre de tels blasphèmes contre l'E-  
 glise, & qu'il se trouve des Chrétiens qui aient une si basse idée de cette  
 Epouse glorieuse, qu'il s'est acquise par son sang, pour être sans tache  
 & sans ride, que de la réduire à un seul homme, en prétendant, que la

(y) Est quidem Ecclesia columna & firmamentum veritatis; sed hoc habet per suum  
 caput, cui Christus tradendæ semper veritatis, ne materiali quidem errore contaminatæ,  
 prærogativam contulit, quamdiu ut caput, sive ex Cathedra docet.

IV. C<sup>1</sup>. pureté de la foi se conserveroit suffisamment dans l'Eglise, selon ce que  
 V. P<sup>e</sup>. Jesus Christ a promis de l'y conserver jusqu'à la fin des siècles, pourvu  
 Numéro qu'elle fût sans erreur dans la tête, ou plutôt sur la langue de cet homme  
 XXXVIII. seul, quoiqu'elle en fût infectée dans tous les hommes du monde?

Voilà ce que pensent les Jésuites; & le principal usage qu'ils veulent faire de la Constitution est, de se servir de la conduite qu'on y a tenue, comme d'un très-fort argument pour appuyer cette erreur, en faisant voir qu'elle a été regardée dans l'Eglise comme une décision de foi, indépendamment de l'acceptation des Evêques, & que les Papes ayant assez témoigné qu'ils ne leur laissoient que la soumission & l'obéissance, sans aucun droit de l'examiner & d'y consentir, & ayant puni les Prélats qui sembloient vouloir sortir de ces bornes, en s'attribuant la qualité de Juges, & non de simples exécuteurs, sans que les autres s'en soient plaints, c'est une marque qu'ils ont reconnu que ces Constitutions, selon la doctrine & les termes des Jésuites, *non idcirco sunt certæ ex fide, quod Ecclesia in qua semper perstabit fides excludens formalem hæresim, acceptet eas tamquam ex fide certas; sed ideo sunt certæ ex fide, quia à capitibus Ecclesiæ pro potestate infallibili à Christo concredita procedunt.*

Néanmoins, Messieurs, il faut avouer que ce mal n'est pas sans remède, & qu'on en pourroit empêcher les mauvaises conséquences, si vous déclariez hautement, non seulement le droit que vous avez de juger des causes de la foi, mais aussi celui de ne recevoir ce que le Pape en définit, qu'après l'avoir examiné; afin que la déférence que l'on y rend ne soit pas appuyée sur la seule autorité du Pape, mais sur celle de tout le College Episcopal: ce qui n'empêche pas, que, dans les matieres difficiles, & quand les Evêques sont partagés, il ne soit encore nécessaire d'assembler le Concile oecuménique, comme il est expressément défini par le cinquieme Concile général.

Mais tant que la faction des Jésuites dominera dans vos Assemblées, il n'y a pas lieu d'espérer qu'on en tire jamais de semblables déclarations, sans lesquelles tout ce qui s'y fait, pour la prétendue exécution des Constitutions, ne peut servir qu'à leur donner des armes pour relever l'infailibilité du Pape, & des moyens pour guérir les plaies qu'elle a reçues par les Arrêts du Parlement, & les Conclusions de la Sorbonne.

La seconde difficulté, qui ruine encore davantage cette couleur de l'acceptation des Evêques, se tire du véritable sujet des contestations présentes. Car il ne s'agit point des erreurs condamnées, tout le monde acquiesçant à cette condamnation, parce qu'il est notoire à toute l'Eglise, par tant de déclarations que les Papes en ont faites en diverses manieres, que ni la grace efficace de Jesus Christ, ni la doctrine de S. Augustin,

n'y ont reçu aucune atteinte. Mais il s'agit uniquement du fait de Jan-IV. Cl. sénius ; plusieurs Théologiens très-habiles ne pouvant demeurer d'accord V. P. qu'il ait enseigné ces erreurs. Or, pour ce fait (sans considérer main-Numéro tenant que nulle autorité sur la terre, non pas même celle du Concile XXXVIII général, ne le peut faire croire par voie de commandement) il est clair qu'on ne peut avoir recours à l'acceptation des Evêques pour obliger ces Théologiens de le croire ; de sorte que ceux qui les y veulent obliger, en les menaçant de les traiter d'hérétiques, ne le peuvent faire avec quelque ombre de justice, qu'en supposant que le Pape soit infaillible dans les décisions même des faits.

Car il est visible, premièrement, que les Papes n'ont point voulu reconnoître que les Evêques de France aient porté aucun jugement sur le fait de Jansénius ; & c'est pourquoi le Pape Innocent X, dans le Bref qu'il leur écrivit le 29 Septembre 1654, se garde bien de leur dire un seul mot du jugement qu'ils prétendoient avoir rendu dans l'Assemblée du Louvre, en déclarant que les Propositions étoient de Jansénius, & condamnées dans son sens : mais s'étant contenté, pour les satisfaire, de leur dire en passant, dans la suite d'un simple récit, *qu'il avoit condamné, dans les cinq Propositions, la doctrine de Cornélius Jansénius, contenue dans son livre intitulé Augustinus*, il ne leur parle dans tout ce Bref que de commandement de sa part, & d'obéissance de la leur ; ne reconnoissant en eux que la simple charge de faire exécuter ce qu'il avoit ordonné. De sorte qu'il faut que les Evêques de France aient eu bien peu de soin de leur dignité, pour recevoir, avec congratulation, un Bref qui ne devoit être que le sujet de leurs plaintes, tant il est peu avantageux à l'Episcopat. Nous avons certes, dit ce Pape, *reçu beaucoup de joie de voir que le zele de votre piété paroisse encore plus évidemment dans l'exécution des choses que nous avons ENJOINTES à tous ceux qui sont appelés au ministère de la sollicitude pastorale, afin que, selon l'OBÉISSANCE en tel cas requise, ils emploient tous leurs soins pour faire exactement observer en tous lieux notre Constitution du 31 Mai 1653, par laquelle nous avons condamné, dans les cinq Propositions, la doctrine de Cornélius Jansénius, contenue dans son livre intitulé Augustinus.* Il les engage ensuite adroitement à recevoir un Décret de l'Inquisition. Et pour le faire passer plus facilement, il l'appelle simplement son Décret du 13 Avril 1654, *que nous avons dû, dit-il, faire nécessairement, ensuite de notre Bulle, par lequel les livres imprimés & publiés sur ce sujet sont pareillement condamnés.*

C'est ce Décret de l'Inquisition, par lequel les Ordonnances Episcopales d'un Archevêque & d'un Evêque (2) sont traitées de la manière du

(2) [ L'Archevêque de Sens (Gondrin) ; l'Evêque de Comminges (Choiseul) ]

IV. C<sup>L</sup>. monde la plus indigne, étant mises au même rang que les livres du Mi-  
 V. P<sup>e</sup>. nistre Desmarets, sans qu'on ait jamais daigné marquer à ces Prélats ce  
 Numéro qu'on trouvoit à redire à leurs Ordonnances. Le Pape ensuite conclut  
 XXXVIII. son Bref comme il l'avoit commencé, en continuant toujours à ne leur  
 parler que d'exécution & d'obéissance. *Que si vous exécutez ces choses par  
 un concours unanime, & avec fermeté, vous comblerez, par un illustre  
 accroissement de mérite, le zèle de votre pieuse sollicitude, par lequel vous  
 avez jusques à présent donné, au S. Siege & à Nous, les excellentes marques  
 de NOTRE OBÉISSANCE.*

Le Pape Alexandre VII a suivi la même conduite. Car quoiqu'il décide  
 par sa Constitution, que les cinq Propositions avoient été extraites du  
 livre de Jansénius, & condamnées dans son sens, ce que son prédécesseur  
 n'avoit pas voulu faire par son Bref, s'étant contenté d'une expression  
 plus vague & plus ambiguë, il l'inute néanmoins en ce qu'il ne fait au-  
 cune mention que les Evêques de l'Assemblée du Louvre eussent jugé la  
 même chose, il y avoit plus de deux ans; & il parle, au contraire, de  
 cette contestation comme s'il n'y étoit intervenu aucun jugement avant  
 le sien, qui eût interprété la Constitution de son prédécesseur, ne vou-  
 lant point reconnoître que ces Evêques du Louvre eussent eu autorité  
 de le faire.

Et ce qui est assez étonnant, c'est qu'il a trouvé sur cela une merveil-  
 leuse obéissance dans les Evêques de l'Assemblée générale de 1657. Car  
 quoique dans le Formulaire qu'ils avoient dressé cinq ou six mois avant  
 cette Constitution, ils eussent fait mention de la détermination des Evê-  
 ques, l'ayant commencé par ces termes: *Je me sou mets sincèrement à la  
 Constitution de Notre S. Pere Innocent X, du 31 Mai 1653, selon son  
 véritable sens expliqué par l'Assemblée de Messieurs les Prélats de France,  
 du 28 Mars 1654, & confirmé depuis par le Bref de Sa Sainteté, du  
 29 Septembre de la même année; ils retranchèrent aussi-tôt après avoir  
 vu cette Bulle, cette mention du jugement des Evêques, en réformant  
 leur Formulaire en cette manière: Je me sou mets sincèrement à la Consti-  
 tution de Notre S. Pere le Pape Innocent X, du 31 Mai 1653, selon  
 son véritable sens, qui a été déterminé par la Constitution de Notre S. Pere  
 le Pape Alexandre VII, du 16 Octobre 1656.*

Comment donc pourroit-on dire qu'on ne se rend sur ce fait, à la  
 décision du Pape, qu'en y joignant celle des Evêques, puisqu'il paroît  
 que les Evêques mêmes ont renoncé à ce droit, par la réformation de  
 leur Formulaire; & que, se dépourillant de la part qu'ils avoient voulu  
 prendre dans cette affaire touchant le fait, ils ont voulu qu'on y consi-  
 dérat uniquement les deux Constitutions, & qu'ainsi on ne fondât la

créance qu'ils prétendent qu'on en devoit avoir, que sur la seule autorité IV. OL.  
du S. Siege? V. P.

Mais quelque prétention qu'eussent les Evêques sur ce sujet, la chose Numéro  
en elle-même est d'une telle nature, que l'acceptation des Evêques n'y XXXVIII.  
peut donner aucun poids; qui fasse croire ce fait à ceux qui ne seroient  
pas disposés à le croire sur la seule parole du Pape. Car dans les choses  
de la foi, l'acceptation des Evêques est très-considérable; parce qu'étant  
les témoins de la Tradition de leurs Eglises, quand une décision de foi  
est reçue unanimement par tous les Evêques du monde, c'est une marque  
qu'elle est conforme à la doctrine qui s'est conservée dans toutes les  
Eglises. Mais il n'en est pas de même des faits particuliers qui dépendent  
de la lecture d'un livre. Il n'y a que ceux qui l'ont lu avec soin dont  
le témoignage soit considérable: & de quelque dignité que soient ceux  
qui ne l'ont point lu, quoi qu'ils en disent, & quelque réception qu'ils  
fussent d'une Bulle qui contient ces faits, ils n'en deviennent pas plus  
croyables à tout homme de bon sens.

Or il y a deux choses notoires à toute la France: l'une, que, de cent  
Evêques qui ont reçu les Constitutions, il n'y en a pas huit qui aient  
examiné ce fait avec un soin raisonnable; & que de ceux qui l'ont exa-  
miné, il y en a pour le moins la moitié qui n'en croient rien.

L'autre, que presque tous ces Evêques sont persuadés qu'en publiant  
dans leurs Diocèses ces Constitutions des Papes, ils ne se sont point  
engagés à les croire, sur tout en ce qui est des faits; ne regardant cette  
publication que comme une notification extérieure, qui ne les engage à  
rien pour ce qui est de la créance. Je n'examine pas maintenant si cette  
pensée est bien fondée; mais il est certain qu'ils l'ont presque tous, &  
que c'a été le fondement de leur conduite. D'où il s'ensuit que ce seroit  
un cercle fort dangereux, de vouloir qu'une Bulle que chaque Evêque  
n'auroit reçue qu'en prétendant ne s'obliger qu'à un respect & une défe-  
rence extérieure, fût regardée ensuite par ceux mêmes qui ne croient  
pas l'infailibilité du Pape, comme ayant une autorité infailible; par  
l'acceptation de tous les Evêques à l'égard même des choses qu'ils n'au-  
roient point crues en l'acceptant. Et c'est ce qui fait voir qu'on ne doit pas  
toujours évaluer, comme font quelques Auteurs, l'acceptation de tous les  
Evêques avec la décision d'un Concile général; parce qu'il arrive souvent  
que cette acceptation manque de deux conditions nécessaires à un Concile  
légitime. L'une, que les Evêques y agissent comme Juges; & l'autre, qu'ils  
y agissent avec liberté. Car souvent dans ce qu'on fait passer pour une  
acceptation, les Evêques n'agissent pas comme Juges, se contentant de  
recevoir ce qu'on leur envoie sans l'examiner; & souvent aussi ils y sont

IV. C<sup>a</sup>. contraints par les menaces qu'on leur fait de les maltraiter, s'ils résistent  
 V. P<sup>e</sup>. à la décision du Pape: ce qui est un si grand défaut, que des Conciles  
 Numéro très-nombreux, comme celui de Rimini & le second d'Ephèse, ont été  
 XXXVIII. déclarés illégitimes par ce manquement de liberté. A quoi on peut ajouter  
 que l'assistance du S. Esprit a été promise plus particulièrement à ces saintes  
 Assemblées, & que les Evêques, qui s'y assemblent au nom de Jesus Christ,  
 y trouvent plus de force & plus de lumière pour se porter à de saintes  
 résolutions, & y découvrir la vérité, les forts soutenant les foibles, &  
 les plus éclairés servant de guides à ceux qui le sont moins: au lieu que  
 les prenant chacun en particulier, il est plus aisé qu'ils s'affoiblissent, &  
 que ne s'appuyant point mutuellement, ils se laissent ou emporter par la  
 complaisance, ou abattre par la crainte.

Mais pour ne point sortir du point unique dont il s'agit, il est clair  
 qu'en cette rencontre la réception de la Constitution d'Alexandre VII.,  
 par les Evêques, ne peut donner aucun poids à la décision du fait; puis-  
 qu'il est constant que les Evêques qui l'ont reçue, n'ont point fait une  
 lecture exacte & sérieuse du livre de Jansénius, pour s'assurer si ces Pro-  
 positions en avoient été tirées, & que même la plupart ont prétendu ne  
 s'engager à rien au regard de ce fait, en faisant publier cette Constitution  
 dans leurs Diocèses. De sorte que si on est obligé de le croire, sous  
 peine d'être déclaré hérétique, ce ne peut être qu'en vertu de la Consti-  
 tution du Pape; & il faudra nécessairement tomber dans l'hérésie des  
 Jésuites, qui ont attribué au Pape la même infailibilité qu'à Jesus Christ;  
 non seulement dans les questions de droit, mais même dans celles de fait.

## ARTICLE XI.

*Que tout ce qu'on fait engageant à croire l'infailibilité, engage aussi, par  
 une conséquence nécessaire, à croire que les Papes ont le pouvoir de  
 déposer les Rois.*

**C**E n'est pas assez, Messieurs, d'avoir montré que ce qu'on vous  
 a fait faire tend à ruiner ce qui a été fait par le Parlement & par la Sor-  
 bonne contre l'infailibilité du Pape; l'intérêt de l'Etat oblige encore à  
 faire voir qu'on ne sauroit défendre raisonnablement, si cela subsiste, la  
 souveraineté des Rois contre les prétentions de la Cour de Rome. Car  
 on ne peut nier que plusieurs Papes ne se soient attribués, par des Dé-  
 crets & par des Bulles, le pouvoir de déposer les Rois; & on sait que

c'est une de ces célèbres maximes de Grégoire VII, appelées *Dictatus* IV. CL. Pape, qui furent autorisées, selon Baronius, par un Concile de Rome; V. P.<sup>e</sup>. *quod Pape liceat Imperatores deponere, quod à fidelitate iniquorum potest* Numéro  
*absolvere.* D'où le Cardinal Bellarmin conclut, que c'est une hérésie de XXXVIII.  
*ne le pas reconnoître. Illa sententia, dit-il, est hæretica, cujus contra-*  
*dictoria est de fide. Sed Pontificem habere potestatem deponendi Principes*  
*est de fide. Est enim definitum & conclusum à S. Gregorio VII in Con-*  
*cilio Romano.*

Il n'y a rien aussi de plus clair que la Décrétale *Unam sanctam*, insérée dans le corps du Droit canonique : & c'est une extravagance que de dire, comme fait M. du Val, que les deux dernières lignes se pouvant expliquer en un bon sens, il n'y a que cela qui fasse foi. Car étant toute dogmatique, c'est la Décrétale entière qui fait là décision de ce Pape : de sorte que si les Papes sont infallibles, il faut croire, comme un article de foi, selon cette Bulle, que c'est établir deux principes, selon les Manichéens, que de ne pas reconnoître que la puissance temporelle est soumise à la spirituelle.

Il y en a qui pensent endormir le monde, pour empêcher qu'on ne voie cette funeste suite de l'infailibilité, en disant que les Papes sont infallibles dans les choses spirituelles, mais non pas dans les temporelles, telle qu'est la souveraineté des Rois. Mais si la cause des Rois en étoit réduite en ces termes, on ne la pourroit défendre sans hérésie : car c'en est une de prétendre, que ce qui est temporel ne puisse être un objet de foi. La guerre est une chose temporelle, & néanmoins il est de foi, contre les Anabaptistes, que les guerres justes sont permises aux Chrétiens. L'usure est une chose temporelle, & néanmoins il est de foi, selon le Prophète Ezéchiel, qu'un usurier ne peut être homme de bien. Le paiement des tributs est une chose temporelle, & néanmoins il est de foi, puisque S. Paul l'a décidé, que les sujets sont obligés de payer les tributs à leurs Princes. C'est donc en vain qu'on allégueroit la temporalité de la puissance des Rois pour s'empêcher de croire ce que les Papes en ont dit. S'ils sont infallibles, ils le sont en cela comme en autre chose. Et ainsi, Messieurs, comment empêcherez-vous que je ne me croie obligé de croire le Pape Grégoire VII, & tant d'autres, qui m'assurent que Jésus Christ leur a donné le pouvoir de déposer les Rois pour le bien de la Religion, si vous prétendez que je suis obligé de croire un Pape qui me dit, que des Propositions sont dans un livre que j'ai lu sans les y avoir trouvées ? Si vous ne les croyez pas infallibles, y a-t-il rien de plus tyrannique & de plus injuste que de me vouloir forcer à préférer le jugement d'une personne qui se peut tromper, à l'évidence de mes sens



IV. CL. & de ma raison? Et si vous les croyez infaillibles, & que ce soit par  
 V. P.  
 Numéro.  
 XXXVIII.

je les écoute, quand ils me disent qu'un  
 je ne trouve point qu'il ait enseignées,  
 vous de les écouter quand ils me disent,  
 qui est le Roi des Rois, ils ont reçu  
 Royaumes pour le bien de son Eglise?  
 le plutôt veiller pour empêcher qu'ils ne  
 d'un livre, ce qui n'est presque de nulle

importance, que dans l'intelligence des paroles de Jesus Christ à S. Pierre, sur lesquelles ils ont fondé leur droit de déposer les Rois: ce qui a causé de si horribles scandales & bouleversé tant d'Etats? Agissent-ils plus en Papes & en Chefs de l'Eglise, lorsqu'ils veulent que je trouve dans un Auteur ce que je n'y vois point, que lorsqu'ils ont informé toute l'Eglise de ce qu'ils prétendent être renfermé dans la puissance des Clefs, que Jesus Christ a données au Chef des Apôtres pour être transmises à ses Successeurs? Si on veut que je les croie si clair-voyants sur le premier, que rien ne me puisse dispenser de me rendre à leur voix, comment veut-on que je les croie en même-temps si aveugles sur le second, que je sois persuadé qu'ils ont altéré le sens de l'Ecriture, pour s'attribuer une puissance sur les Souverains qui ne leur appartient pas?

Cela ne se peut, Messigneurs: on ne peut rompre cette chaîne tant qu'on en retient le premier anneau. Si la parole d'un Pape m'oblige de croire un fait contre ma propre lumière, il faut que les Papes soient infaillibles; & si les Papes sont infaillibles, il faut avouer que les Rois leur sont soumis, puisque tant de Papes se sont attribués cette puissance sur eux, & par Décrets & par actions.

Ainsi, Messigneurs, les violences qu'on vous fait exercer contre des particuliers, retournent contre l'Etat.

On ne tyrannise leurs consciences que pour en tirer des inductions en faveur de l'infailibilité, qu'on ne sauroit soutenir sans ravir au Roi son indépendance. Il est donc le plus intéressé dans la guerre qu'on leur fait: & ils peuvent dire du premier auteur de leurs persécutions: *Hostis noster est, cujus crudelitas redundat in Regem.*



## ARTICLE XII.

IV. CL.  
V. P.  
Numéro.  
XXXVIII.

*Réfutation de diverses couleurs qu'on apporte pour détourner le Roi de veiller, à ce qu'on ne fasse aucun préjudice à ce qui a été fait par le Parlement & par la Sorbonne.*

**N**E doutez point, Messieurs, que tôt ou tard le Roi ne soit informé des desseins secrets qu'on a eus dans la Délibération de votre Assemblée, quelque soin qu'on prenne de les lui cacher. Cette même lumière d'esprit, si pénétrante & si vive, qui lui a fait reconnoître l'importance des services que le Parlement & la Sorbonne lui ont rendus, lui fera découvrir, sans peine, les mauvais artifices dont on se sert pour en empêcher l'effet, & pour rétablir insensiblement les maximes qu'ils ont condamnées.

Ce grand Prince a le jugement trop solide, pour se laisser éblouir par les couleurs dont on tâche de le surprendre, en le portant à abandonner les intérêts de son Etat, sous prétexte de maintenir ceux de la Religion. Il fait mieux que personne qu'il a deux qualités qui l'obligent à deux sortes de devoirs; celle de Roi, & celle de Fils aîné de l'Eglise. Comme Roi, il doit soutenir les droits de sa Couronne, dont ne dépend pas seulement sa véritable grandeur, mais aussi la tranquillité de ses peuples. Comme Fils aîné de l'Eglise, il doit, autant qu'il peut & selon l'ordre des Canons, dont il est le conservateur, empêcher que la pureté de la foi ne soit corrompue par quelque nouvelle hérésie, ou son unité ruinée par le schisme. Mais comme il ne peut avoir trop de zèle contre l'un ou l'autre de ces maux, quand ils sont véritablement à craindre, il est de sa justice de ne pas souffrir qu'on en accuse injustement ses sujets, & de sa prudence, d'empêcher qu'on ne se serve du fantôme d'une hérésie imaginaire, pour faire revivre une doctrine pernicieuse à son Etat, que ses plus fidèles serviteurs travaillent à étouffer.

S'il y a donc véritablement en France une nouvelle secte d'hérétiques, qui soutienne effectivement des erreurs contre la foi de l'Eglise, le Roi ne sauroit mieux faire que d'employer son autorité royale pour la réprimer; & toutes les considérations d'Etat doivent céder à un devoir si chrétien. Mais si cette prétendue secte n'est qu'une pure imagination; si on ne peut convaincre ceux qu'on en accuse de rien soutenir qui ne soit très-catholique; si tout se réduit à une misérable question de fait, qui n'est qu'une bagatelle indigne de l'application d'un grand Roi,

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

F f

IV. C. L. Sa Majesté n'a point tant de sujet d'être satisfaite de la manière dont le  
 V. P<sup>e</sup>. Pape l'a traitée, qu'elle doive sacrifier les plus dignes Prélats de son  
 Numéro Royaume, & des Théologiens qui ne déshonorent point leur profession,  
 XXXVIII. à la politique de la Cour de Rome, qui veut faire servir adroitement  
 l'oppression de ces Prélats & de ces Théologiens, au rétablissement de  
 toutes ses prétentions contre les Evêques & contre les Rois.

Le respect qu'il doit au S. Siege n'est point contraire à la justice qu'il doit à ses sujets. Il n'est pas raisonnable, que, sous prétexte d'honorer l'un, on le porte à souffrir que l'on opprime les autres. Et ce seroit un moyen sûr à l'Inquisition de Rome, de lui rendre suspects & inutiles tous ceux qu'elle jugeroit plus capables de défendre les droits de la Couronne, & les anciennes libertés de l'Eglise Gallicane, dont il est le Protecteur, s'il suffisoit pour cela de les accuser en l'air d'être hérétiques, sans leur dire en quoi, ni leur marquer aucune erreur dont ils aient été convaincus.

On dira peut-être, que Sa Majesté n'a besoin de personne que d'elle-même, pour soutenir ses droits: qu'elle a son épée pour les maintenir, qui est plus forte que toutes les plumes, & qu'elle a une voie assurée pour ruiner tout ce qui viendrait de Rome au désavantage de la souveraine puissance, qui est, de le faire rejeter par les Prélats de son Royaume.

Ceux qui parlent de cette sorte connoissent mal l'esprit de l'homme, & ce que peut envers les peuples un faux prétexte de Religion. Ce n'est que parmi les barbares que ce qui plaît au plus fort, est la règle de la justice. La foi des Chrétiens ne se conduit pas par-là. Les Jésuites, qui sont répandus dans tout le monde, & qui y ont par-tout des Ecoles, inspirent à tous ceux qu'ils enseignent, comme une vérité de foi, que le Pape est infallible; & ils ne craignent pas de dire, que, hors la France, tous ceux qui ne croient pas l'infailibilité sont réputés, au moins matériellement hérétiques.

Ce sont les propres paroles de leur P. Théophile, dans son *avros èpa*, p. 20. *Est ergo Pontifex Doctor fidei undecumque infallibilis. Qui verò Pontifici eam infallibilitatem abrogant, à plerisque, fin minus ab omnibus, trans Alpes & Pyreneos habentur hæretici, saltem materialiter. Que si l'on souffre qu'ils continuent à infecter la France même de cette erreur, comme ils ont déjà fait de très-grands progrès, s'imagine-t-on, qu'on ne croira le Pape infallible qu'autant qu'il plaira au Roi, & qu'on rejettera des Décrets qu'on se fera accoutumé de regarder comme des oracles du ciel, aussi-tôt que le Roi aura témoigné ne les avoir pas agréables? Les esprits étant prévenus de la doctrine des Jésuites, que nulle accepta-*

tion des Evêques n'est nécessaire pour autoriser ce qui vient de Rome; IV. C. L. ce seroit en vain que les Evêques de France refuseroient d'accepter, V. P.<sup>e</sup>. parmi des peuples trompés, ce qui, de soi-même, soit que les Evêques le voulussent ou ne le voulussent pas, mériteroit autant de vénération que si Dieu même avoit parlé. Mais qui pourroit même s'assurer, que les Prélats étant eux-mêmes préoccupés de cette erreur, ils ne fissent conscience de s'opposer aux Arrêts d'une personne infallible? Numéro XXXVIII

Ce seroit donc une extrême imprudence de s'attendre à de si foibles remèdes, contre d'aussi grands maux que ceux qui peuvent arriver de la doctrine des Jésuites, si on lui laisse prendre cours. Et ce seroit aussi une indiscrète témérité, de remettre tout à l'épée d'un Roi puissant & victorieux. Le Roi Louis XII, son prédécesseur, en avoit une très-bonne, & qu'il a signalée par de fort grandes conquêtes; & cependant elle ne put pas empêcher, qu'une Bulle de Pape ne fit perdre le Royaume de Navarre à un Roi son Allié: & quelque puissante qu'ait été la France depuis ce temps-là, même sous Henri le Grand, héritier de ce Roi dépouillé, elle ne l'a pas été assez pour réparer cette perte.

Le gain de plus de cinquante batailles rangées, n'a pas empêché l'Empereur Henri IV, de mourir de faim & de misère, parce que les Papes s'étoient opiniâtrés à exercer sur lui leur prétendue puissance de déposer les Empereurs & les Rois. Sa valeur ne le put garantir de l'impression que leurs Bulles avoient faites dans l'esprit de ses sujets; & il se vit à la fin chassé de ses Etats par son propre fils, qui prit occasion de l'ambition des Papes, de satisfaire la sienne. Après un tel exemple, je ne sais pas quel sera le Prince qui se tiendra assuré par la seule épée, contre les mauvais effets d'une si pernicieuse doctrine.

Tout cela, néanmoins, est plus supportable, que l'imagination ridicule de ceux qui ont prétendu, qu'il n'étoit pas de l'intérêt du Roi de tant publier, que le Concile oecuménique est supérieur au Pape, de peur que l'on n'en conclût, que les Etats généraux sont supérieurs au Roi. Cette pensée auroit quelque apparence de raison, si le Pape étoit, au regard des autres Evêques, ce que le Roi est au regard des Princes, des Gouverneurs & des Magistrats de son Royaume. Mais il n'en est pas ainsi. Car, quoique le Pape soit le Chef de tous les Evêques, & qu'il doive veiller sur toutes les Eglises, en ce qui regarde la conservation de l'unité, néanmoins chaque Evêque, dans son Eglise, représente Jésus Christ, & non pas le Pape; & c'est par son autorité de Jésus Christ, & non pas du Pape. Au lieu que, dans la France, tous les Gouverneurs, tous les Parlements, & toutes les autres Compagnies, en ce qui regarde le temporel, représentent le Roi, chacune dans ses fonctions, comme la source unique de

IV. C<sup>i</sup>. l'autorité qu'elles possèdent; n'agissent que par son autorité & en son  
 V. P<sup>e</sup>. nom, & reconnoissent n'avoir de pouvoir que ce qu'il leur en a donné.  
 Numéro XXXVIII. Ainsi il ne faut pas s'étonner si les Etats ne sont pas supérieurs au Roi, quoique l'Assemblée de tous les Evêques soit supérieure au Pape, comme il a été défini par deux Conciles œcuméniques; puisque la primauté du Pape n'empêche pas que tous les Evêques, qui sont les Successeurs des Apôtres, ne soient appelés, comme les Apôtres, par Jésus Christ même, au gouvernement de l'Eglise; de sorte que, tout le College Episcopal, dont le Pape fait une partie, quoique la plus éminente, étant rassemblé, il est bien juste que la partie soit soumise au tout, & que, comme dit dit S. Jérôme, une ville cede à l'univers; *Orbis major est urbe*.

### ARTICLE XIII.

#### *Conclusion.*

**J**E pense, Messieurs, qu'après cela on ne pourra plus douter des deux desseins qu'ont eu les Jésuites dans cette affaire. Le premier, qui est l'oppression de leurs adversaires, n'est que trop visible. Le second ne l'est pas moins aux personnes intelligentes.

Ils savent que la politique des Ministres de la Cour de Rome est, d'avancer leurs prétentions par de différentes voies, qui tendent à la même fin. Quand ce sont des particuliers foibles & destitués d'appui, qui pourroient s'y opposer, ils ont tant de manières de les décrier, par des condamnations & des censures, qu'il est difficile qu'ils ne les rendent incapables de leur nuire. Mais quand ils se trouvent choqués par des personnes puissantes, qui mépriseroient les Décrets de leur Inquisition, ils ne s'exposent pas à des contestations ouvertes, qui leur pourroient mal réussir; mais ils mettent toute leur adresse à gagner par une voie, ce qu'ils semblent perdre par l'autre, & à jeter les fondements sur lesquels ils puissent redresser en un temps plus favorable l'édifice de leur grandeur.

C'est ce qu'ils font maintenant. Ils ont regardé ce qui s'est fait dans le Parlement & dans la Sorbonne, comme un torrent qu'il falloit laisser passer. Ils ont jugé avec raison, que les plaintes qu'ils en feroient ne seroient pas écoutées, & que les condamnations ne serviroient qu'à irriter les esprits, que l'opposition échaufferoit encore davantage. Ils ont donc cru, qu'il étoit de la prudence, d'employer l'artifice où on ne pouvoit employer la force, & qu'il leur suffisoit maintenant, de ménager toutes les

rencontres, où ils pussent faire paroître qu'ils se maintiennent dans la possession de ce qu'on leur a contesté. C'est à quoi les Jésuites ont employé votre Assemblée. La dissimulation de l'injure qu'on a faite à votre confrere, en ne daignant pas lui répondre, leur est un acte que vous ne désapprouvez pas que le Pape lui témoigne son indignation, pour avoir osé attribuer aux Evêques le droit de juger des causes de la foi. La résolution que vous témoignez de persister dans les délibérations insoutenables de la dernière Assemblée, en traitant d'hérétiques tous ceux qui ne croiroient pas que des Propositions soient dans un livre, leur est un acte que, nonobstant les Arrêts du Parlement, & les conclusions de la Sorbonne, vous tenez le Pape pour infaillible, même dans les faits. La maniere injurieuse dont vous traitez une déclaration présentée au Roi, à cause seulement qu'on n'y témoigne pas que l'on croie le fait de Jansénius, leur est un acte, que tous ceux qui les contredisent en quoi que ce soit, quelque mérite qu'ils puissent avoir d'ailleurs, ne sont dignes que de rebut. Et enfin, les menaces que vous faites tacitement aux Evêques qui ne se croiroient pas obligés, pour un simple Bref, de rien changer dans l'administration de leurs Diocèses, leur est un acte, que vous abandonnez le droit que vous donnent les Canons & les libertés de l'Eglise Gallicane, d'user de discernement dans ce qui pourroit être ordonné par des Brefs du Pape, & de n'en exécuter que ce qui vous paroîtroit utile au bien des ames, dont Jesus Christ vous a chargés.

Voilà l'usage, Messieurs, que l'on se prépare de faire un jour de votre Délibération. On avoue que ce sera un abus qu'on fera contre vos intentions & vos véritables sentiments: mais un abus qu'on a dû prévoir, & qu'on n'a pas voulu prévenir, mérite d'être imputé à celui qui en a donné l'occasion. Ainsi, Messieurs, on vous fert en la découvrant; puisque c'est le moyen de l'empêcher; & c'est l'unique raison qui en fait parler avec quelque force, afin qu'une juste indignation des mauvais engagements où vous veulent jeter les Jésuites, vous détache pour jamais de ces ennemis de la Hiérarchie, & vous fasse prendre des conseils plus honorables pour vous, plus justes envers les autres, & plus avantageux à l'Eglise & à l'Etat.

[ Décembre 1663. ]

FV. CL.  
V. P.  
Numéro  
XXXIX.

# RÉFUTATION

## DE LA FAUSSE RELATION

### DU P. FERRIER, JÉSUI TE.

#### PREMIERE PARTIE.

*Contenant la vérité de plusieurs faits importants, ou niés, ou dissimulés, ou altérés par ce Jésuite: Et la justification des Articles de la Doctrine des Disciples de S. Augustin. (a)*

[Donnée sur l'Edition de 1664.]

#### P R É F A C E.

**L**A Relation que le P. Ferrier a publiée (b), de ce qui s'est passé dans le prétendu Traité d'accommodement entre les Disciples de S. Augustin & les Jésuites, a fait desirer à tant de personnes qu'on les éclaircît sur un grand nombre de faits, qui sont contestés entre les deux partis, & sur lesquels le P. Ferrier accuse ses adversaires de fausseté & d'imposture, qu'on auroit plus de sujet de s'excuser de ce qu'on en fait paroître si tard la Réfutation, que de se justifier de ce qu'on s'est résolu de la publier.

Mais, parce que la multitude des choses qu'on a été obligé d'y traiter semble suffisamment excuser ce retardement, il ne reste plus qu'à prier ceux qui auront vu la Relation du Pere Ferrier, de lire aussi cette réponse, & de juger ensuite, par la comparaison des preuves qui sont alléguées de part & d'autre, qui sont ceux que l'on doit croire avoir la vérité & la justice de leur côté.

On ne demande point de grace, & on ne prétend surprendre ni prévenir l'esprit de personne. C'est pourquoi on ne protestera point en l'air, comme le fait le Pere Ferrier, d'observer une exacte sincérité dans les cho-

(a) [Voyez la Préf. hist. § XXII, N°. III.]

(b) [Elle est intitulée: Relation fidelle & véritable de ce qui s'est passé, depuis un an, dans l'affaire des Jansénistes: pour servir de Réponse à divers Ecrits qu'on a publiés sur ce sujet. Par le R. P. Jean Ferrier, de la Compagnie de Jésus. A Paris, &c. 1664, avec privilege & approbation. Elle fut achevée d'imprimer le 13 Février 1664, & parut deux mois après.]

les, & une entière modération dans les paroles ; parce que l'on sait que IV. CL. ces sortes de promesses sont toujours inutiles, puisqu'on ne doit point y V. P. avoir d'égard. Sur-tout la profession que l'on fait d'être modéré, est en- Numé- tièrement ridicule, lorsque l'on s'emporte dans la suite en des termes durs XXXIX. & injurieux, ou par le mouvement d'une passion violente, ou même par un zèle de justice.

Et c'est une des premières réflexions, que les personnes intelligentes feront sans doute sur ce que le Pere Ferrier assure, au commencement de sa Relation ; que, n'ayant autre dessein que de faire connoître la vérité, il prétend la déclarer avec tant de candeur, qu'il ose bien espérer que les Jansénistes mêmes ne pourront pas la désavouer ; & avec tant de modération dans ses paroles, qu'ils n'aient aucun sujet de s'en tenir offensés. Car en remettant le jugement de la candeur du Pere Ferrier, après l'examen du fond, il leur suffit, pour juger que ce Pere est un fort mal-habile homme, de voir, qu'après cette promesse de modération, il traite par-tout ses adversaires d'excommuniés, de retranchés de l'Eglise, d'hérétiques, de schismatiques, de membres pourris ; qu'il dit, de l'Auteur des Desseins, que c'est un esprit séditionnaire, qui ne travaille qu'à faire un schisme, & à établir une nouvelle hérésie dans l'Eglise, & que c'est un emporté, dont le style est violent & furieux.

Si le Pere Ferrier, ayant dessein de traiter de cette sorte ses adversaires, avoit protesté auparavant, que, quoiqu'il fût résolu de leur faire dans son Ecrit, les plus grands outrages qu'on puisse faire à des Théologiens, & de se servir contre eux des termes les plus durs, les plus injurieux & les plus offensants qu'on se puisse imaginer, il ne le fera néanmoins qu'avec raison, & par un zèle de la justice, il ne seroit pas juste de le condamner, sans entrer dans une connoissance exacte de ce différent : mais de promettre, comme il fait dès l'entrée dans son Ecrit, qu'il sera si modéré que ses adversaires n'aient pas sujet de s'en tenir offensés, & les traiter ensuite d'une manière si outrageuse, ce sont des traits d'une Rhétorique de Collège, qui est inconnue à tous les honnêtes gens.

Il semble à ces personnes qu'il est permis de mentir, pourvu qu'on ait protesté qu'on sera sincère ; & que l'on peut s'emporter librement aux plus grands excès, pourvu qu'on ait fait profession de docilité & de modestie : mais il semble aux autres, que c'est une double faute, d'être nigre & violent sans raison, après avoir protesté d'être modéré ; & que c'est toujours une bassesse de se vanter de modération, quand on fait des reproches si durs & si outrageux, lors même qu'on les fait par nécessité & avec raison.

On n'imitera donc point le Pere Ferrier en ce point, & l'on ne lui promet point tant de modération dans les paroles, que l'on ose espérer qu'il ne s'en



IV. C. L. tiendra point offensé. On prétend le convaincre par tout de fausseté, d'im-  
 V. P<sup>e</sup>. posture, de mauvaise foi, de calomnie, d'ignorance, d'erreur; & l'on n'évi-  
 Numéro tera pas les termes, qui répondront précisément aux fautes dont on croira  
 XXXIX. avoir droit de l'accuser.

Si on le fait sans raison & contre la vérité, on a tort, & on ne refuse pas en ce cas d'être condamné de tout le monde. Mais si l'on ne le fait qu'avec vérité, on ne peut être accusé avec justice de blesser en cela la charité. Ce n'est pas qu'il suffise toujours devant Dieu, pour faire aux autres de ces sortes de reproches, qu'ils soient véritables en effet; puisque, quelque justes qu'ils fussent en soi, ceux qui s'y porteroient par un mouvement de haine, & qui ne conserveroient pas la charité dans le cœur, pour ceux qu'ils traitent avec cette dureté apparente, ne laisseroient pas d'être très-coupables: mais c'est que les intentions secrètes étant inconnues aux hommes, il leur suffit, pour ne pas condamner des actions extérieures, qu'elles ne soient pas mauvaises en elles-mêmes, en laissant à Dieu le discernement du fond des cœurs.

Or il est certain, que les reproches les plus durs sont de cette sorte, lorsqu'ils sont véritables. Ils peuvent être employés par la passion & par la haine; mais il n'est pas défendu à la charité & à l'amour de la justice, de s'en servir. Ainsi il n'y a rien de moins raisonnable, que la délicatesse de quelques personnes, qui, sans examiner la vérité ou la fausseté des choses, condamnent d'abord les Ecrits, & les Auteurs des Ecrits, lorsqu'ils y voient quelques termes un peu forts, comme si c'étoient des preuves certaines, que celui qui s'en sert est un homme passionné & violent.

Mais l'idée que ces personnes ont de la douceur & de la modération chrétienne, est bien différente de celle que les Saints en avoient. Car ils nous enseignent, qu'on ne discerne point la charité de la haine, par ces marques extérieures & sensibles, & qu'il lui est permis d'employer contre l'injustice, les mêmes armes que l'injustice emploie contr'elle; en sorte que toutes choses étant semblables à l'extérieur, elles ne se distinguent souvent que par les mouvements du cœur, qui ne sont connus que de Dieu. On a toujours vu dans  
 Epist. 48. l'ordre du monde, dit S. Augustin; & que les méchants ont persécuté les bons, & que les bons ont persécuté les méchants: les méchants en nuisant par l'injustice; & les bons en profitant à ceux qu'ils punissent par une correction salutaire. Les uns agissent par un mouvement de vengeance; les autres par une sagesse bien réglée; les uns sont emportés par la passion qui les pousse; les autres sont conduits par la charité qui les anime: car le meurtrier frappe & perce indifféremment, parce qu'il ne pense qu'à blesser, ou à tuer; mais le Chirurgien considère bien l'incision qu'il veut faire, parce que son dessein est de guérir. Celui-là coupe ce qui est le plus

plus sain ; celui-ci ne coupe que ce qui est gâté. Les impies ont tué les IV. Cl. Prophetes , & il y a aussi des Prophetes qui ont tué des impies. Les Juifs V. P<sup>e</sup>. ont fouetté Jesus Christ , & Jesus Christ aussi a fouetté les Juifs. Les hommes ont livré les Apôtres à la puissance des hommes , & les Apôtres ont livré les hommes à la puissance du diable. Que doit-on considérer en toutes ces choses , sinon , qui est celui qui agit pour la vérité ou pour l'injustice , & qui a pour but , ou de nuire à son prochain en lui faisant quelque mal , ou de lui servir en le portant à corriger le mal qu'il a fait ?

Il en est de même dans les paroles : elles sont souvent communes aux méchants & aux bons , aux injustes & aux justes ; & l'on entend de la bouche des uns & des autres les mêmes reproches & les mêmes accusations. Le Pere Ferrier dit , que ses adversaires sont hérétiques ; & l'on dit que le Pere Ferrier se rend , par cette accusation même , coupable de calomnie & d'hérésie. Il dit qu'ils ont publié des Ecrits pleins de faussetés & d'impostures ; on lui réplique que c'est sa Relation même qui est pleine de faussetés & d'impostures. Il dit qu'ils sont violents & furieux ; on lui répond qu'il n'y a point d'emportement égal au sien. Il dit qu'ils sont retranchés du corps de l'Eglise , quoiqu'ils participent aux Sacrements ; on lui réplique que cette calomnie suffit pour le retrancher lui-même de la société des membres vivants de l'Eglise , sans laquelle la participation des Sacrements , & l'union extérieure avec l'Eglise , est inutile pour le salut. Il dit qu'ils tendent à faire un schisme ; & on lui dit que c'est lui qui en fait un , en traitant de schismatiques ceux qui sont plus Catholiques que lui. Il dit qu'ils sont excommuniés ; & on lui dit que des excès aussi criminels que les siens , le rendant entièrement indigne de la participation des Sacrements , il est excommunié de cette excommunication générale , qui défend aux pécheurs de s'approcher des sacrés Mysteres , avant que d'avoir expié leurs crimes ; & que ses excès étant publics , il n'a point d'autre voie pour sortir du malheureux état où il est , que celui d'une réparation publique.

Ces accusations sont bien horribles , & néanmoins elles sont nécessairement vraies d'un côté , & fausses de l'autre ; & ceux contre qui on les fait avec justice n'ont aucun sujet de se plaindre qu'on les ait traités trop durement. Pourvu que les Donatistes prouvent , dit S. Augustin , que nous sommes semblables aux Pharisiens , nous ne devons pas prétendre qu'ils ont tort d'employer contre nous les paroles les plus fortes , dont Jesus Christ se sert contre les Pharisiens. Mais si nous prouvons , au contraire , que ce sont eux qui imitent les Pharisiens , il sera en notre pouvoir , après les avoir convaincus des vices des Pharisiens , de les traiter comme Jesus Christ les a traités.

Lib. de  
unit. Eccl.  
c. 5.

C'est donc par les preuves que chacun apporte des reproches qu'il fait Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII. G g

IV. CL. aux autres , qu'il faut juger s'ils sont justes ou injustes. Il n'est pas permis  
 V. P<sup>e</sup>. de les faire sans preuve ; mais il est permis de les faire en les prouvant. Si le  
 Numéro P. Ferrier avoit bien fait voir , que ceux contre qui il écrit sont hérétiques ,  
 XXXIX. schismatiques & excommuniés , quoiqu'ils eussent toujours raison de se moquer  
 de sa prétendue modération , ils n'auroient pas droit néanmoins de se plain-  
 dre de son injustice , ni de l'accuser d'aigreur ou de violence, Mais si l'on  
 prouve , au contraire , qu'il est coupable lui-même de tous les crimes dont il  
 accuse faussement les autres , on aura droit aussi de le traiter avec une juste  
 sévérité , & de se servir contre lui des paroles qui répondent aux choses  
 dont on l'aura convaincu.

*Voilà proprement ce qui est soumis au jugement de ceux qui liront la Re-  
 lation du P. Ferrier & cette Réfutation. Il n'appartient qu'à Dieu de juger  
 des mouvements intérieurs de ceux qui défendent la vérité ; mais il appartient  
 aux hommes de condamner ceux qui sont convaincus de calomnie & d'im-  
 posture. Et comme ils font bien de suspendre leur jugement dans les choses  
 obscures & incertaines , ils feroient mal , dans les choses claires , de résister  
 à la vérité , & d'épargner le mensonge.*

*Mais avant que d'entrer , en la discussion des faits particuliers qui sont  
 contestés , ce qui doit être le sujet de la plus grande partie de cette Réfutation ,  
 il ne sera pas inutile de répondre , dans cette Préface même , à une accusation  
 générale que le P. Ferrier forme contre ses adversaires , qui est , qu'ils ont  
 manqué , en publiant la Relation de ce qui s'est passé dans les Conférences , à  
 la parole réciproque que l'on s'étoit donnée , de n'en tirer jamais d'avantage ,  
 quelque succès qu'eût l'accommodement dont on traitoit.*

*Ce reproche est , sans doute , très-considérable ; puisqu'il n'y a rien de plus  
 indigne de gens d'honneur , que de manquer à leur parole. Il faut donc voir  
 s'il est bien fondé.*

*On demeure d'accord de cette parole réciproque. Il ne s'agit que de savoir  
 qui sont ceux qui l'ont violée. Le Pere Ferrier en accuse ses adversaires. Ils  
 répondent en un mot , qu'on en doit rejeter toute la faute sur les Jésuites.  
 C'est le premier point de cette contestation. Et pour le décider , il n'y a qu'à  
 demander au P. Ferrier , s'il croit avoir agi contre sa parole en publiant lui-  
 même sa Relation. Il répondra sans doute que non ; parce qu'il prétendra  
 qu'elle a été précédée par divers Ecris , qui , ayant parlé de ce dont on étoit  
 convenu de ne point parler , l'ont dégagé de la parole qu'il avoit donnée de  
 demeurer dans le silence.*

*Les Auteurs de ces Ecris répondent de même , qu'on ne leur peut pas im-  
 puter avec justice d'avoir manqué à leur parole , en publiant ce qui s'étoit  
 passé dans le traité d'accommodement ; parce que les Jésuites y avoient man-  
 qué les premiers d'une manière tout-à-fait inexcusable. Pourvu qu'ils prou-*

vent ce qu'ils alleguent , il est indubitable qu'ils ont raison , & que l'infidélité IV. Cl.  
est toute du côté des Jésuites. Or la preuve en est bien facile. V. P<sup>c</sup>.

Car 1°. peu de jours après la conférence du 18 Février , les Jésuites Numéro  
répandirent dans Paris , & portèrent de porte en porte , une fausse Relation XXXIX.  
de ce qui s'étoit passé jusqu'alors dans la négociation , où les choses étoient  
rapportées de la maniere du monde la plus indigne , & la plus pleine d'im-  
posture. Il est parlé de cette Relation dans les Dessesins , & le P. Ferrier n'a  
pas osé la désavouer.

2°. Cette conférence ayant été tenue un samedi , & une espee de rupture  
y ayant été faite , le P. de Salleneuve Jésuite , désigna publiquement dans  
l'Eglise de S. Barthelemi , dès le lundi suivant , les Sieurs de Lalane & Gi-  
rard , & déclama contre eux , comme contre des personnes endurcies , & qui  
n'avoient point voulu sortir de l'erreur , quoiqu'on eût fait tout ce qui étoit  
possible pour les en retirer. Ce fait est constant , & le P. Ferrier n'a pu le cou-  
vrir que par une équivoque digne d'un disciple d'Escobar. Car l'Auteur  
des Dessesins ayant mis par mégarde le nom du P. Crasset , au lieu de celui du  
P. de Salleneuve , ce qui n'est de nulle importance , ce Pere , ne pouvant nier  
toutes les autres circonstances qui étoient essentielles , s'inscrit néanmoins  
simplement en faux contre ce fait ; parce , dit - il , page 84 , que le Pere  
Crasset prêchoit cette année à Saint Jacques de la Boucherie , & non à  
Saint Barthelemi.

3°. Le P. Ferrier fit courir dans Paris en ce même temps-là , & envoya  
dans les Provinces un faux Projet d'accommodement , & de faux Articles de  
doctrine , qu'il disoit avoir proposés aux Sieurs de Lalane & Girard , quoi-  
que ces Docteurs n'eussent jamais vu ces Articles , & qu'ils ne leur eussent  
jamais été communiqués , ni dans les conférences par le P. Ferrier , ni hors des  
conférences , par M. de Commenges , comme le P. Ferrier le suppose fausse-  
ment dans la page 51 de sa Relation.

4°. Mais ce qui est plus considérable , est , que le P. Ferrier , contre la  
parole qu'il avoit donnée , ne laissa pas d'envoyer à Rome une instruction de  
ce qui s'étoit passé dans les conférences , par laquelle il a obtenu le Bref qui  
en est venu ; de sorte que non seulement il a tiré avantage de ce qui s'est  
fait dans les conférences ; mais il en a tiré le plus grand & le plus criminel  
avantage qu'on en pût tirer , en surprenant le Chef de l'Eglise par les faus-  
setés dont il a rempli cette instruction , qu'il n'a pu envoyer sans un vio-  
lement manifeste de sa parole. Cependant il est si vrai qu'il l'a envoyée à  
Rome , que , pour ne nous donner pas la peine de prouver ce fait impor-  
tant , il en demeure d'accord expressément dans sa Relation , page 61 dans  
laquelle il dit , qu'il envoya à Rome le vendredi d'après le départ du Cour-

- IV. C<sup>i</sup>. rier un duplicata des Actes , & une instruction latine de tout ce qui s'étoit  
 V. P<sup>e</sup>. passé dans cette affaire , pour empêcher , dit-il , les surprises des Jansénistes.  
 Numéro *Que l'on juge après cela , qui sont ceux que l'on peut accuser d'avoir man-*  
 XXXIX. *qué à leur parole ; & s'il étoit juste que , pendant que les Jésuites se ser-*  
*voient de ce qui s'étoit fait dans cette négociation pour décrier leurs adver-*  
*saires à Rome , à Paris & par toute la France , il ne fût pas permis aux*  
*Disciples de S. Augustin d'opposer la publication sincere de la vérité , qu'ils*  
*n'étoient plus obligés de cacher , aux impostures des Jésuites.*

## CHAPITRE PREMIER.

*Première fausseté du P. Ferrier , qu'on peut appeller générale , parce qu'elle en comprend une infinité d'autres ; qui est , que sa Relation ayant été envoyée toute imprimée aux Prélats qui ont eu part dans cette affaire , ils l'ont lue & examinée , & l'ont jugée conforme à leur sentiment.*

C E qui a été rapporté en divers Ecrits , de la maniere dont les Jésuites se sont conduits dans une affaire qui avoit fait espérer de voir bientôt l'Eglise dans une parfaite paix , ne donnant pas une idée fort avantageuse de leur bonne foi , on se devoit bien attendre qu'ils employeroient le mensonge & l'imposture pour couvrir leur manquement de sincérité.

Mais la difficulté étoit de se faire croire. Tout le monde est tellement informé de leur doctrine des équivoques & des restrictions mentales , qui leur donne moyen d'avancer les plus grandes faussetés , & de nier les vérités les plus certaines , sans se croire coupables d'aucun mensonge , qu'il se trouve peu de personnes assez simples , pour ajouter créance à ce qu'ils alleguent pour leur justification , & pour décrier ceux qu'ils croient nuire à l'honneur de leur Compagnie. On fait qu'en ces rencontres ils ne croient pas que ce soit un crime que de calomnier leurs adversaires , & qu'il leur est même facile , par la nouvelle adresse de Tambourin , de faire en sorte que ce ne soit pas même un petit péché véniel.

C'est ce qui a porté le P. Ferrier à remédier à cet inconvénient , en prenant d'illustres garants de toutes ses faussetés , afin d'arrêter par-là ceux qui douteroient avec raison de la sincérité d'un Jésuite. Il le fait en ces termes , à la tête de son ouvrage.

*Il y a deux mois , dit-il , que cette Relation étoit imprimée : mais je n'ai*

pas cru qu'il fut de la bienfaisance de la donner au public, sans l'avoir com- IV. Cl.  
muniquée auparavant à Messieurs les Prélats qui ont eu quelque part V. P.  
en cette affaire. Ils ont pris la peine de la lire & de l'examiner, & elle Numéro  
se trouve conforme à leurs sentiments. XXXIX.

Voilà qui est bien net. Si nous en croyons le P. Ferrier, la Relation, qu'il donne au public imprimée comme elle est, a été communiquée à M. l'Evêque de Commenges, à M. l'Archevêque de Paris, & à M. l'Evêque de Laon, qui sont les trois Prélats qui ont eu part à cette affaire : mais sur-tout elle l'a été à M. de Commenges, qui y a eu sans comparaison la plus grande part, & pour lequel seul il a été besoin de deux mois de retardement : & ce Jésuite nous assure, que cette Relation imprimée ayant été lue & examinée par ces Prélats, ils l'ont trouvée conforme à leurs sentiments.

Il faut être bien hardi pour avancer, à la tête d'un livre, une si incroyable fausseté. Toute la suite de cette réponse en sera une évidente conviction. Mais j'ai cru que, pour faire voir d'abord de quoi un Jésuite est capable, il étoit important de choisir sept ou huit exemples signalés, & dans des matières importantes, qui pussent faire comprendre à tout le monde, quelle est l'injure que le P. Ferrier fait à ces Prélats, en assurant si hardiment qu'ils ont trouvé sa Relation conforme à leurs sentiments, après l'avoir lue & examinée.

#### P R E M I E R E X E M P L E.

L'Auteur de l'Ecrit des *Dessins* voulant montrer qu'on ne s'étoit engagé dans ce traité d'accommodement qu'à condition qu'on n'y parleroit, ni de signature, ni de Formulaire, allègue, pour le prouver, un Ecrit envoyé de Toulouse par M. de Commenges, qui avoit pour titre : *Projet* [ Sup. N°  
*d'accommodement entre ceux qu'on appelle Jansénistes, & ceux qui sont XXXI.]*  
*nommés Molinistes, concerté entre l'Evêque de Commenges, & le P. Ferrier, Jésuite.* Il marque ce que cet Ecrit contenoit : il en rapporte plus de vingt lignes en propres termes, & entr'autres ces paroles décisives : *On n'exigera point d'eux aucune signature sur ce fait, ni du Formulaire, mais seulement un respectueux silence.*

Le P. Ferrier ne voyant point de réponse à des paroles si claires, & qui découvroient si manifestement sa mauvaise foi dans la suite de cette négociation, n'a point trouvé d'autre moyen de s'en échapper, que de s'inscrire en faux contre la pièce même. Et c'est ce qu'il fait en la page quatre-vingt deuxième en ces termes : *Quant à ce projet d'accommodement que l'Auteur des Dessins rapporte, il est tout de son invention.*

IV. CL. Cette accusation n'est pas une bagatelle : car si l'Auteur des *Dessins*  
 V. P<sup>c</sup>. a fabriqué une pièce de cette importance, en supposant qu'elle avoit  
 Numéro été envoyée de Toulouse par M. de Commenges, quoique cela fût  
 XXXIX. faux, & qu'elle soit toute de l'invention de l'Auteur de cet Ecrit, il  
 faut que ce soit un homme sans foi, & qui n'ait ni honneur, ni conscience. Mais il faut aussi que le P. Ferrier n'en ait point, si un reproche si outrageux se trouve entièrement faux.

Cependant cela est ainsi : car il est très-vrai que M. de Commenges a envoyé ce *Projet d'accommodement*, avec le titre que j'ai déjà dit. Il est très-vrai qu'il étoit tout écrit de sa main, & qu'on en tira aussi-tôt des copies pour les donner à ceux que cette affaire regardoit. Il est très-vrai que ce projet étoit accompagné d'une lettre, par laquelle il témoignoit desirer qu'on lui donnât avis de quelle sorte il auroit été reçu. Il est très-vrai qu'on lui fit cette réponse huit jours après, selon ce qui a été dit dans l'Ecrit des *Dessins*; & il est très-vrai enfin que M. de Commenges écrivit, qu'il avoit reçu cette réponse plus de quinze jours avant que de partir de Languedoc pour venir à Paris.

On n'a pas peur d'être désavoué de M. de Commenges sur tous ces faits. Quelle peut donc être la hardiesse du P. Ferrier, qui ne se contente pas d'accuser d'imposture celui qui a parlé de ce *Projet*, mais qui le fait dans une Relation qu'il dit avoir été lue & examinée par M. de Commenges, & être conforme à ses sentiments? Y a-t-il rien de si injurieux à un Prélat si sage & si vertueux, que de lui imputer d'avoir trouvé bon que l'on parlât d'un *Projet* qu'il a lui-même envoyé, comme d'une pièce supposée, & qui seroit toute de l'invention d'un faussaire?

## S E C O N D E X E M P L E.

Le point capital, & sur lequel roule tout l'Ecrit du P. Ferrier, est, qu'on a beau avoir des sentiments orthodoxes sur le sujet des cinq Propositions, on ne laisse pas d'être hérétique, si on ne condamne outre cela la doctrine de Jansénius. C'est ce qu'il répète vingt fois dans sa Relation, & sans cela elle ne peut passer que pour une très-criminelle calomnie, puisque c'est le seul prétexte qu'il a de traiter si outrageusement tant de Théologiens plus Catholiques que lui, en les déchirant comme des personnes excommuniées, & retranchées de l'Eglise, & qui sont évidemment hérétiques & schismatiques. Si donc les trois Prélats qui ont eu part à cette affaire, ont lu & examiné cette Relation du P. Ferrier, & qu'elle soit conforme à leurs sentiments, il faut qu'ils soient comme lui dans cette hérétique prétention, qu'encore qu'on n'ait que des sen-

timents catholiques, sur le sujet des cinq Propositions, on ne laisse pas d'être hérétique, si on refuse de reconnoître que les hérésies condamnées dans ces Propositions ont été enseignées par Jansénius. Or y a-t-il rien au monde de plus évidemment faux? Tant de personnes de condition, & de piété qui ont eu connoissance de cette affaire, par l'amour qu'ils portoient à l'Eglise, & par le desir qu'ils avoient de la voir en paix, savent bien que ces Prélats, au contraire, ont toujours reconnu qu'on n'étoit obligé, pour être Catholique, que de condamner les hérésies des cinq Propositions, quoiqu'on ne reconnût pas qu'elles fussent de Jansénius; & que si on n'a pas pu se rendre en toutes choses à leur sentiment, c'est qu'ils propofoient de se servir de certaines formules, qu'ils soutenoient ne point condamner Jansénius; au lieu qu'il paroïssoit à ceux que l'on pressoit de s'en servir, qu'elles pourroient faire croire qu'ils l'auroient condamné: ce qu'ils ont toujours déclaré ne pouvoir faire en conscience. On a encore les lettres que ces personnes de qualité en ont écrites à l'un de ces Théologiens, le plus opposé à ces formules, qui prouvent évidemment ce que je dis. Mais il n'est point nécessaire d'avoir recours à ces témoignages, la Relation même du P. Ferrier suffit pour le convaincre d'une imposture manifeste en ce qu'il assure du sentiment de ces Prélats.

Car celui qui croit, comme le P. Ferrier, qu'il ne suffit pas, pour être Catholique, de condamner les cinq Propositions, & n'avoir que des sentiments orthodoxes sur ce sujet; mais qu'il faut encore condamner la doctrine de Jansénius, ne peut pas croire que la Déclaration signée par MM. de Lalane & Girard, suffise pour faire déclarer une personne Catholique, puisqu'on y a évité de condamner la doctrine de Jansénius. C'est ce que le P. Ferrier n'a garde de défavouer, puisque c'est pour cette raison que les Jésuites ont fait dire à l'Assemblée, que la Déclaration de ces Docteurs, *est cachante une hérésie*. Or le P. Ferrier ne peut pas nier que M. l'Evêque de Commenges n'ait jugé cette Déclaration suffisante, pour justifier la foi de ces Théologiens, & qu'il ne l'ait présentée au Roi comme telle, puisqu'il l'avoue en la page 66, en répondant aux *Réflexions*, (a) & que d'ailleurs, ce fait est si constant & si notoire, qu'il ne remporteroit que de la confusion de sa hardiesse, s'il l'osoit nier. Et par conséquent, c'est une insigne imposture à ce Jésuite, d'affurer à la tête de sa Relation, que M. de Commenges *l'a lue & examinée, & qu'elle est conforme à ses sentiments*; puisqu'il faudroit pour cela que M. de Commenges eût rejeté comme hérétique, ainsi que

(a) [ *Réflexions sur une Délibération de quelques Prélats, &c. le 2 Octob. 1663. Par M. de Lalane.* ]



IV. C. L. fait le P. Ferrier dans tout cet Ecrit, une Déclaration qu'il a lui-même  
 V. P<sup>e</sup>. présentée au Roi, comme étant très-catholique, & très-suffisante pour  
 Numéro justifier la foi de ceux qui l'avoient signée.  
 XXXIX.

### TROISIEME EXEMPLE.

Mais voici qui est encore plus merveilleux. Si nous en croyons le P. Ferrier, les trois Prélats qui ont eu part à cette affaire, *ont approuvé, comme conforme à leurs sentiments*, un Ecrit qui les exclut du nombre des Catholiques. Cela paroît bien étrange: cela est pourtant, & en termes bien clairs.

*Il n'y a point de bon Catholique*, dit le P. Ferrier page 70, *qui ne jugé que les Articles de doctrine envoyés à Rome par M. l'Evêque de Commen- ges cachent, sous des paroles ambigües & captieuses, tout le venin de la doctrine de Jansénius, contenue dans les cinq Propositions.*

Or il est certain que les trois Prélats qui ont eu part dans cette affaire, & sur-tout M. de Commenges, n'ont point porté ce jugement de ces Articles, & qu'ils n'y ont point trouvé de venin.

Et par conséquent, ces Prélats, non seulement ne sont pas *bons Catholiques*, selon le P. Ferrier; mais ils ont même reconnu qu'ils ne le sont pas, en approuvant l'Ecrit où il leur ôte cette qualité, & le trouvant conforme à leurs sentiments.

Cette conséquence est bien certaine. Il ne reste qu'à prouver, que ces Prélats n'ont point jugé que ces Articles ne contiennent aucun venin. Or il n'y a rien au monde de plus constant. Car, 1<sup>o</sup>. il est ridicule de se l'imaginer de M. l'Evêque de Commenges, puisqu'il faudroit, qu'étant aussi sage qu'il est, il eût été le plus imprudent de tous les hommes, si, ayant dessein de justifier la foi des Théologiens au nom desquels il écrivoit à Sa Sainteté, il avoit trouvé que c'étoit un bon moyen pour cela, que de lui envoyer des Articles de doctrine, qu'il eût jugé lui-même contenir tout le venin de la doctrine que le Pape a condamnée.

2<sup>o</sup>. Le lundi 29 Janvier 1663, M. de Commenges montra ces Articles à M. de Paris, & le lendemain il assura ceux qui les avoient signés, que ce Prélat avoit témoigné en être parfaitement satisfait.

3<sup>o</sup>. Le 26 Février de la même année, dans une conférence qui fut tenue chez M. l'Evêque de Laon, il fut encore parlé de ces Articles; & M. de Lalane ayant montré que le P. Ferrier n'y avoit fait qu'une difficulté, qui avoit été levée par l'addition que M. de Commenges avoit été d'avis qu'on y fit, ce Prélat confirma que cela étoit ainsi; & il demeura pour constant, qu'il n'y avoit plus de difficulté touchant le droit,

& qu'il

& qu'il ne restoit plus qu'à trouver quelque expédient pour ce qui regardoit le fait. IV. CL. V. P<sup>e</sup>.

4<sup>o</sup>. Le 18 de Septembre de la même année, M. de Commenges s'étant trouvé dans le Parc de Vincennes, avec Mrs. de Rouen & d'Aufsch (b), ensuite de l'audience qu'il avoit eue du Roi sur cette affaire, & leur ayant montré ces Articles, ces deux Prélats reconnurent qu'ils ne contenoient aucune erreur. Sur quoi M. de Commenges leur repliqua, que, s'il n'eût été assuré que ces Articles étoient conformes aux sentimens reçus & approuvés dans l'Eglise, il n'auroit eu garde de les faire présenter à Sa Sainteté, comme une preuve que ceux qui les avoient signés ne tenoient aucune erreur sur cette matiere. M. de Paris fut présent à cet entretien, dans la suite duquel M. d'Aufsch dit nettement à M. de Commenges, que le fait de Jansénius n'appartenoit point à la foi, & qu'on pourroit en disputer dans vingt ans, comme on dispute maintenant de celui d'Honorius. Numéro XXXIX.

5<sup>o</sup>. M. de Commenges a écrit, depuis l'Assemblée du 2 Octobre, une longue lettre à M. le Cardinal Barberin, où il se plaint de cette Assemblée, comme ayant troublé la paix de l'Eglise par sa Délibération, où il parle très-avantageusement des Articles qu'il avoit envoyés à Sa Sainteté, comme étant très-orthodoxes, & mettant entièrement à couvert la foi des Théologiens pour lesquels il avoit écrit, & où il soutient, qu'on n'a point dû leur demander rien davantage, ni les inquiéter sur le fait de Jansénius : ce qu'il prouve par l'exemple célèbre du Pape Vigile.

Et après cela le P. Ferrier, qui n'ignore point quel est le sentiment de M. de Commenges touchant ces Articles, ose lui faire ces deux outrages : l'un, de le mettre hors du nombre des bons Catholiques, en assurant, qu'il n'y a point de bon Catholique qui ne les juge remplis de venin.

L'autre, de lui faire prononcer à lui-même cet arrêt contre lui-même, en témoignant, dès l'entrée de sa Relation, que ce Prélat, l'ayant lue & examinée, l'a trouvée conforme à ses sentimens.

#### QUATRIEME EXEMPLE.

Passons à un autre exemple de la hardiesse du P. Ferrier, à imputer les faussetés à M. de Commenges, qui est accompagné d'une insigne supercherie. *L'Auteur de l'Ecrit*, dit-il, *qui porte pour titre* : Relation abrégée de ce qui s'est fait depuis un an, pour terminer les contestations

(b) [ M. de Harlai, depuis Archevêque de Paris, & M. de la Motte-Houdencour, ci-devant Evêque de Rennes. ]

*Ecrits sur le Jansénisme.* Tome XXII.

H h

IV. Cl. présentes, a rempli son ouvrage d'un si grand nombre de faussetés, qu'il  
 V. P<sup>e</sup>. ne mérite point qu'on se mette en peine de lui répondre, sur-tout après que  
 Numéro les Sieurs Lalane & Girard l'ont désavoué, & qu'ils ont déclaré, dans une  
 XXXIX. lettre qu'ils écrivirent à M. de Commenges du 13 Juillet, qu'ils n'y pre-  
 noient point de part.

C'est une si sottise figure de Rhétorique, de dire en l'air qu'un Ecrit est rempli de faussetés, sans en pouvoir marquer aucune, pour se dispenser d'y répondre que le P. Ferrier a jugé qu'il la devoit accompagner de quelque couleur plus considérable; & c'est ce qu'il a prétendu faire, en nous assurant que cet Ecrit étoit si indigne qu'on s'y arrêtât, qu'il avoit été désavoué par ceux mêmes qu'on en croit les Auteurs. Et afin qu'on ne doutât pas de ce fait, qui est important, il dit, que ce désaveu a été fait, par une lettre de Messieurs de Lalane & Girard à M. de Commenges, le 13 Juillet dernier. Le moyen qu'un fait tellement circonstancié ne fût pas véritable? Et néanmoins il n'y a rien de plus faux. Et quand on saura quel sujet a pris le P. Ferrier d'avancer cette fausseté, on rougira d'une si honteuse fourberie: car on ne peut appeler d'un autre nom le procédé de ce Jésuite. Il se plaignit à M. de Commenges, le 11 ou 12 de Juillet: *Qu'il couroit de certains libelles contre ce qui s'étoit fait pour la paix de l'Eglise, & un, entr'autres, qui marquoit qu'on peut bien se soumettre à la Constitution d'Innocent X; mais qui déclamoit en même temps contre celle d'Alexandre VII.* Il n'y a rien au monde qui désigne moins la *Relation abrégée*, puisqu'il n'y est pas dit un seul mot contre la Constitution d'Alexandre VII, &, qu'au contraire, il y est parlé avec un grand respect de l'une & de l'autre Constitution. De plus, les Auteurs de cette Relation étoient bien éloignés, sur-tout au mois de Juillet 1663, de parler contre ce qui s'étoit fait pour la paix de l'Eglise; puisqu'en ce temps-là, sur les assurances que les Jésuites en donnoient, ils étoient dans une ferme espérance de voir bientôt cette paix conclue. Et, enfin, cette *Relation abrégée* n'avoit garde d'être publiée le 12 Juillet, puisqu'elle est datée du 1 Août.

Sur cette plainte du P. Ferrier, ce Prélat écrivit, le 12 Juillet à M. Girard, pour le prier de lui écrire un billet, signé de M. de Lalane & de lui, qu'il pût montrer au P. Ferrier, par lequel ils l'assurassent que cet Ecrit ne venoit d'aucun de leurs amis. Ces Messieurs le firent le 13, & lui donnerent cette assurance. Et le lundi 16, ce Prélat ayant laissé aux Jésuites le billet que ces deux Docteurs lui avoient écrit, pour leur faire voir qu'on n'avoit point de part à ces libelles dont ils s'étoient plaints, c'est présentement cette lettre du 13 Juillet, que le P. Ferrier produit comme un désaveu de la *Relation abrégée*, qui n'a paru dans le

monde que plus de deux mois après. Et ce qui lui a donné cette hardiesse **IV. CL.** est, que, dans la lettre de ces Messieurs, qui étoit une réponse à celle **V. P.** de M. de Commenges, il n'est point dit en particulier de quoi traitoient Numérolibelles dont le P. Ferrier s'étoit plaint; mais Dieu a permis qu'ils **XXXIX.** aient encore le billet de M. de Commenges du 12, qui explique leur lettre du 13, & qui révèle tout ce mystère d'iniquité. Le voici.

*Jeudi 12. On a dit au P. Ferrier, qu'il couroit de certains libelles contre ce qui s'est fait pour la paix de l'Eglise, & entr'autres un qui marque qu'on peut bien se soumettre à la Constitution d'Innocent X, mais qui déclame en même temps contre celle d'Alexandre VII. Le P. Ferrier croit bien que ce n'est pas aucun de vos amis qui a fait cela, mais quelque brouillon. Cependant cela fait un très-mauvais effet, & il faut, s'il vous plaît, y prendre garde. Si vous vouliez m'écrire un billet, signé de M. de Lalane & de vous, par lequel vous m'assurassiez que cet Ecrit ne vient d'aucun de vos amis, & que, depuis ce qui s'est fait pour la paix de l'Eglise, personne n'a écrit, cela serviroit fort à le confirmer dans la créance qu'il a, que ce n'est pas l'ouvrage de personne avec qui vous ayez quelque liaison. Il se plaint encore de ce que vos Articles courent; mais je fais ce qu'il faut répondre à cela, & j'ai répondu aussi ce que vous m'avez dit. Si vous m'écrivez un billet, signé de M. de Lalane & de vous, touchant ce libelle & vos Articles, il ne faut pas qu'il contienne autre chose, s'il vous plaît, que la justification sur ces deux points.*

Il faudroit avoir perdu le sens, pour prétendre que ce billet de M. de Commenges regarde en aucune sorte la *Relation abrégée*, qui n'a été publiée, comme j'ai dit, que plus de deux mois depuis. Et ainsi la réponse de ces Messieurs, que voici, n'a garde d'en être un désaveu.

MONSIEUR,

« Nous vous avons témoigné, dans la dernière visite que nous avons  
 „ eu l'honneur de vous rendre, que nous n'avons procuré, en aucune  
 „ manière, la divulgation de nos Articles, & que nous avons fait ce qui  
 „ nous a été possible pour arrêter le cours des copies qu'on dit en être  
 „ répandues par la ville. Nous pouvons vous protester avec la même  
 „ sincérité, que ni nos amis, ni nous, n'avons divulgué aucun Ecrit sur  
 „ le sujet des Constitutions, ou qui touche directement ou indirectement  
 „ les contestations, non seulement depuis la conclusion de l'affaire, mais  
 „ même depuis le commencement de la négociation. Ainsi, Monseigneur,  
 „ vous pouvez assurer le R. P. Ferrier, que nous NE PRENONS AUCUNE  
 „ PART A CES LIBELLES DONT IL SE PLAINT, & que même nous ne les

H h 2

IV. CL. „ avons point vus. Comme nous faisons, de notre part, tout ce qui nous  
 V. P<sup>e</sup>. „ est possible pour seconder vos bonnes intentions, & que nous sommes  
 Numéro „ très-éloignés de vouloir sortir du silence qui doit être gardé inviolable-  
 XXXIX. „ ment de part & d'autre, afin que la paix s'établisse solidement, nous  
 „ vous supplions aussi très-humblement, Monseigneur, de prier le R. P.  
 „ Ferrier d'arrêter, autant qu'il pourra, des discours défavantageux que  
 „ quelques personnes répandent contre nous, & par lesquels on repré-  
 „ sente les choses d'une toute autre manière qu'elles ne se sont passées.  
 „ Ces sortes de discours font de la peine à plusieurs de nos amis, qui  
 „ ne sont pas assez informés du détail des choses; & il seroit à craindre  
 „ que ces bruits n'excitassent beaucoup de plaintes, & que ces plaintes  
 „ ne fussent un obstacle à l'affermissement de la paix. Excusez, Mon-  
 „ seigneur, la liberté avec laquelle nous vous donnons cet avis, & con-  
 „ fidez-le, s'il vous plaît, comme un effet de la passion que nous avons  
 „ de correspondre à votre zèle. Nous sommes avec un profond respect &c.”

Trois jours après M. de Commenges leur donna avis, par ce billet, qu'il avoit laissé leur lettre aux Jésuites. *Depuis vous avoir vu ce matin, j'ai été faire une visite à la rue S. Antoine: j'y ai trouvé les gens admirablement bien disposés, & aussi-bien que jamais. On a été ravi de la lettre signée de vous & de votre associé. Je l'ai laissée, &c.* Ce Prélat auroit-il pensé, en laissant cette lettre aux Jésuites, qu'ils fussent capables d'une telle infidélité, que de la produire, ainsi qu'ils font aujourd'hui, comme le déshonneur d'une pièce qui n'a paru que deux mois depuis? Mais auroit-il cru qu'ils auroient le front d'appuyer cette perfidie de son nom, par l'assurance qu'ils donnent, que l'Ecrit dans lequel ils la commettent, est conforme à ses sentiments?

## C I N Q U I E M E E X E M P L E.

On ne peut guère faire de reproche plus injurieux à un homme d'honneur, que de l'accuser publiquement d'infidélité envers ses amis; & on ne le peut faire sans crime si on n'en a des preuves bien assurées. Le P. Ferrier en accuse M. Arnauld, & toute la preuve qu'il en apporte est, que ce Docteur, ayant écrit à M. de Commenges au mois de Juin de l'année dernière, qu'il le supplioit de ne le point mêler dans la nouvelle proposition qu'on avoit faite, & qu'il n'y vouloit prendre aucune part, le P. Ferrier prétend, que, quelques jours après, on porta à ce Prélat une lettre, que M. Arnauld écrivoit à M. Singlin, par laquelle il lui témoignoit qu'il étoit bien fâché de ce qu'il avoit écrit à M. de Commenges; qu'on l'avoit mal informé de cette affaire, mais que depuis, en

[Relation  
 fidelle,  
 p. 59.]

ayant été mieux instruit, il approuvoit ce que les Sieurs de Lalane & Girard avoient promis au nom de tous, & qu'il le prioit de le faire savoir à M. de Commenges ! & que, nonobstant cela, M. Arnauld écrivit depuis le 1 Août, qu'il n'avoit point pris de part à tout ce qui s'étoit fait, & qu'il n'avoit pas cru y en pouvoir prendre en conscience. Ce qui fut cause, dit le P. Ferrier, qu'on alla porter encore une fois à M. de Commenges la lettre du Sr. Arnauld au Sr. Singlin, par laquelle il déclaroit qu'il consentoit à ce qu'on avoit fait, & l'approuvoit, en ayant été mieux informé, afin qu'il la donnât au public, s'il le jugeoit à propos, pour convaincre un chacun de l'infidélité de cet ami.

On demeure d'accord de la première & de la dernière de ces lettres de M. Arnauld : l'une à M. de Commenges du mois de Juin, & l'autre du mois d'Août à un de ses amis. Il n'est question que de savoir s'il en a écrit une autre à M. Singlin, par laquelle il ait mandé qu'il approuvoit l'Acte qui a donné occasion au Bref. Ce Jésuite n'en peut rien avoir su que par M. de Commenges ; & il prétend aussi ne rien dire que ce Prélat n'ait jugé vrai, en approuvant sa Relation. Il faut donc que ce Prélat lui ait dit qu'on lui a montré deux fois cette prétendue lettre de M. Arnauld à M. Singlin, & que la dernière fois on la lui avoit laissée, afin qu'il la donnât au public, pour convaincre tout le monde de l'infidélité de ce Docteur envers ses amis. Voilà ce que M. de Commenges doit avoir dit au P. Ferrier, & ce que ce Prélat doit avoir reconnu pour véritable en approuvant son Ecrit. Mais comment cela seroit-il, puisque je puis assurer, comme le sachant de certaine science, que cette lettre de M. Arnauld à M. Singlin n'est qu'une chimère, & qu'il n'a jamais, ni écrit, ni parlé à qui que ce soit touchant cette affaire, qu'en la même manière qu'il en a écrit la première fois à M. de Commenges ; n'ayant jamais voulu approuver cet Acte, parce qu'il ne lui sembloit pas assez clair, pour ôter tout sujet aux Jésuites de le faire prendre au Pape pour une soumission absolue, & qu'il a toujours jugé que ce n'étoit qu'un piège que les Jésuites tendoient aux Disciples de S. Augustin. Il est donc faux que M. de Commenges ait dit au P. Ferrier qu'on lui eût fait voir une lettre de M. Arnauld à M. Singlin, par laquelle il approuvoit cet Acte, puisque cette lettre n'ayant jamais été au monde, on ne la peut pas avoir montrée à qui que ce soit. Il est encore plus faux que M. de Commenges ait dit au P. Ferrier qu'on lui avoit mis cette lettre entre les mains pour la donner au public, s'il le jugeoit à propos. Et enfin, c'est le comble de la fausseté, d'affirmer que M. de Commenges ayant vu dans la Relation du P. Ferrier des faits de cette importance, qu'il fait mieux que personne être supposés, il

IV. CL.  
 V. P.  
 Numéro  
 XXXIX.

IV. C. L. n'ait pas laissé de lui rendre ce témoignage, *qu'elle est conforme à ses*  
 V. P.<sup>e</sup> *sentiments.*

Numéro  
 XXXIX.

## SIXIEME EXEMPLE.

Le même Prélat fait très-bien qu'aussi-tôt après la cinquième conférence, le Jésuite qui prêchoit le Carême à S. Barthelemi, parla outrageusement contre les Disciples de S. Augustin, en disant qu'on avoit fait ce qu'on avoit pu pour les ramener; mais que c'étoient des opiniâtres & des endurcis. Il ne l'a pas pu ignorer, puisque, sur les plaintes qu'on lui en fit, il en parla aux Jésuites, qui désavouèrent leur Prédicateur. Est-il donc croyable que ce même Prélat ait trouvé bon que le P. Ferrier mit cette déclamation faite à S. Barthelemi par un Jésuite, dans le *Recueil des impostures & des faussetés*, qu'il dit avoir été avancées par les Jansénistes sur le sujet des conférences, dont celle-ci fait l'onzième?

» II. Le même Auteur des *Dessins des Jésuites*, dit: (Art. IV.) *Que*  
 » *la première rupture de cette négociation fut suivie d'une violente & ou-*  
 » *trageuse déclamation, que le P. Crasset, l'un des premiers Prédicateurs*  
 » *des Jésuites, fit dès le lendemain dans l'Eglise de S. Barthelemi.* Tout  
 » Paris est témoin que le P. Crasset prêchoit le Carême dernier dans  
 » l'Eglise S. Jacques de la Boucherie, & ses Auditeurs, qui étoient en  
 » grand nombre, peuvent porter témoignage qu'il ne parla jamais dans  
 » ses Prédications, ni de Jansénius, ni des Jansénistes".

Que cette réponse est digne d'un Jésuite, & indigne d'un homme sincère! Car le P. Ferrier n'oseroit nier qu'un Jésuite n'ait fait une déclamation outrageuse dans l'Eglise de S. Barthelemi, le lendemain de la dernière conférence, & qu'on ne lui en ait fait des plaintes à lui-même. Mais, parce qu'on a nommé ce Jésuite le P. Crasset, au lieu qu'il s'appelloit le P. de Salleneuve, il s'attache à cette vaine circonstance du nom; & il s'est imaginé ridiculement, que parce qu'on s'y est trompé, il avoit droit de traiter toute cette histoire de fausseté & d'imposture. Y eut-il jamais rien de plus bas & de plus mauvaise foi? Qu'importe que ce Jésuite s'appellât le P. Crasset, ou le P. de Salleneuve, ou le P. Maimbourg, ou le P. Nouet, ou de quelqu'autre nom que ce fût? Y considéreroit-on autre chose, que la qualité de Jésuite, & la circonstance de cet emportement, au milieu de la prédication de l'Evangile, & le lendemain d'une journée où on s'étoit assemblé pour traiter de la paix de l'Eglise, dans un esprit de paix & de charité? Le P. Crasset, dit-il, prêchoit à S. Jacques de la Boucherie, & il n'a jamais parlé, ni de Jansénius, ni des Jansénistes. Si on n'avoit marqué ce déclamateur que par le nom de P. Crasset, cela seroit supportable; mais, puisqu'on

à marqué en même temps que cette déclamation s'étoit faite par un Jésuite IV. CL. dans l'Eglise de S. Barthelemi, comment le P. Ferrier a-t-il cru qu'il V. P<sup>e</sup>. pouvoit rejeter ce fait, comme une fausseté & une imposture, sans s'en rendre lui-même coupable, s'il ne montrait que ni le P. Crasset, ni aucun autre Jésuite n'avoit déclamé outrageusement dans l'Eglise de S. Barthelemi, le lendemain de la dernière conférence? Numéro XXXIX.

# S E P T I E M E E X E M P L E.

On ne s'étonne pas des emportements du P. Ferrier contre ceux qu'il appelle Janfénistes, & on n'est point surpris qu'il les traite par-tout d'hérétiques, de schismatiques, d'excommuniés, & de retranchés de l'Eglise, comme des membres pourris & corrompus; jusqu'à dire, par une audace insupportable en un petit Jésuite, qu'on ne connoît dans le monde que par un méchant libelle de la Probabilité: *s'ils ont la témérité de s'approcher des Sacrements, on peut dire d'eux qu'ils ne sont point des nôtres, encore qu'ils participent à nos Sacrements contre l'intention de l'Eglise.* On connoît le génie de sa Compagnie, qui n'a jamais traité autrement ceux qui ont combattu ses erreurs, ou découvert ses déreglements. Le Parlement de Paris n'est composé que d'hérétiques, quand il punit un Jésuite; & ils ont eu l'effronterie de mettre sous une image de Jean Guignard, condamné avec Jean Chastel: *Beatus Joannes Guignardus ab hereticis in Galliis laqueo suspensus.* Et quand les Evêques de France condamnerent, il y a trente ans, les impiétés & les hérésies des Jésuites d'Angleterre contre la Hiérarchie & le Sacrement de Confirmation, cette audacieuse Compagnie ne manqua pas de les mettre au nombre des hérétiques; le Jésuite Alegambe, dans le livre de la Bibliothèque de la Société, approuvé par leur Général, ayant mis les Libelles diffamatoires de Jean Floyde contre les Censures des Evêques de France, parmi les ouvrages polémiques faits contre les hérétiques, & ayant marqué en particulier que ceux-là avoient été faits *contra Novatores.* Pourquoi des Théologiens s'étonneroient-ils qu'on les traite aujourd'hui de la même sorte?

Mais, de plus, le fondement des injures qu'on leur dit est une si grande extravagance, n'étant appuyée que sur la folle & hérétique prétention, qu'on puisse être hérétique pour nier un fait non révélé, qu'elles ne méritent que du mépris; & on n'auroit pas seulement daigné en parler, si elles n'étoient jointes à une injure signalée envers M. l'Evêque de Comminges, à qui le P. Ferrier ne craint point d'attribuer l'approbation de tant d'excès, en assurant, à la tête de sa Relation, qu'il



IV. CL. les contient, qu'elle a été lue & examinée par ce Prélat si sage & si modéré, & qu'elle est conforme à ses sentiments.

Numéro XXXIX. Ce n'est pas là encore néanmoins ce qui lui est de plus outrageux. Ce Jésuite ne se contente pas de lui avoir imputé des sentiments si éloignés de ses pensées touchant des Théologiens particuliers, il le veut encore engager dans l'approbation de l'insolente manière dont il traite l'un des Evêques de France, pour lequel il a autant d'affection que d'estime. Car, dans le même Ecrit où il dit des prétendus Jansénistes tout ce que nous venons de représenter, que ce sont des hérétiques, des schismatiques, des excommuniés, des membres pourris & corrompus qui ne sont pas de l'Eglise, quoiqu'ils en reçoivent les Sacraments contre l'intention de l'Eglise, il ne craint point de mettre M. l'Evêque d'Angers dans la foule de ces hérétiques, en alléguant dans la page treizième, trois lignes de la lettre de ce Prélat à M. le Nonce, comme des paroles de Jansénistes. *D'où vient, dit-il, qu'ils disent, qu'il n'y a rien de si contraire à l'esprit de l'Eglise, que de vouloir que des Evêques fassent condamner le sens d'un Auteur qu'on explique si différemment, sans que le sens de cet Auteur ait jamais été marqué en particulier par aucune autorité légitime.* Et à la marge, *Lettre de M. d'Angers à M. le Nonce, page 8.*

Il y a de la folie au P. Ferrier, d'avoir allégué ces paroles comme un sujet de reproche, n'y ayant point d'homme raisonnable qui ne les trouve très-judicieuses, & très-dignes d'un grand Evêque. Mais l'outrage qu'il lui a voulu faire n'en est pas moindre, quoique ce Prélat ait plus de sujet de s'en réjouir que de s'en fâcher. Il lui est glorieux d'avoir attiré cette injure de ces esprits vindicatifs, par le zèle qu'il a témoigné contre leur méchante morale, en censurant leur Apologie des Casuistes; & encore plus par celui qu'il a fait paroître pour la conservation de la foi, en parlant avec tant de force dans cette même lettre à M. le Nonce de l'hérésie des Jésuites, qui renverse la foi dans son fondement. Il a dû se résoudre, en le faisant, à en recevoir la même récompense que tous ceux qui ont attaqué en quoi que ce soit les dérèglements de cette superbe Société, en ont reçue jusques-ici. Et ce lui est sans doute une matière de joie, qu'il ait été jugé digne de souffrir cette ignominie au jugement de ces calomnieurs, pour la cause de la vérité. Je dis à leur jugement; car, grâces à Dieu, sa réputation est trop bien affermie, pour recevoir aucune atteinte de ces traits envenimés d'une médisance impuissante à nuire à d'autres qu'à ses auteurs; & même quelque envie que ces emportés témoignent avoir qu'on le tint pour un hérétique, & pour un excommunié, qui seroit retranché du Corps de l'Eglise, il faut qu'ils démentent eux-mêmes leurs propres calomnies, en reconnoissant, malgré

malgré eux, qu'il est non seulement dans le corps de l'Eglise, mais IV. CL. qu'il en est un des principaux membres; puisque c'est de lui que leurs V. P<sup>e</sup>. confreres de la Flèche prennent leur mission pour prêcher & pour con- Numéro fesser, comme possédant à leur égard la plénitude du Sacerdoce. XXXIX.

Néanmoins ils n'en font pas moins criminels par leur mauvaise volonté, quoique sans effet; & ce Prélat leur peut dire, ce que S. Cyprien disoit autrefois à un homme qu'on avoit prévenu de médisances contre lui. *Quel est cet orgueil & cette insolence d'un esprit emporté & presomptueux, qui se rend ainsi l'arbitre & le juge des Prélats? Est-ce donc que si nous ne sommes justifiés devant toi, & absous par ton arrêt, le Clergé de Carthage depuis tant de temps n'aura point eu d'Eveque, ni le peuple de Prélat, ni le Troupeau de Pasteur, ni l'Eglise de conducteur, ni Jesus Christ de Ministre, ni Dieu de Prêtre (b)?* Cyprian Ep. 69. ad Puppian.

Mais ce qui fait voir encore quel est leur aveuglement, ils n'engagent pas seulement M. de Commenges dans l'injure qu'ils font à M. d'Angers, en faisant croire qu'il n'y a rien en cela que de conforme à son sentiment; mais ils la lui font à lui-même, puisque ne pouvant avoir d'autre prétexte de mettre M. d'Angers au rang des prétendus Jansénistes, qui sont, selon eux, des hérétiques & des excommuniés, que le refus qu'il a fait d'exécuter dans son Diocèse les délibérations du Clergé touchant la signature du Formulaire, M. de Commenges l'ayant refusé aussi-bien que lui, a donné lieu aux Jésuites de le mettre au même rang. D'où il s'ensuit, que si nous en croyons le P. Ferrier, il n'a pas seulement approuvé qu'on fit cette insulte à M. d'Angers; mais il a jugé qu'on la lui pouvoit faire à lui-même avec autant de justice.

On pourroit rapporter une infinité d'autres faits, dont la fausseté est si manifeste, que c'est une honte au P. Ferrier d'en avoir voulu rendre responsables les Prélats qu'il dit avoir lu & examiné sa Relation. Mais les réservant pour la suite de cette Réfutation, je pense que ceux-ci suffissent pour convaincre tout le monde de la mauvaise foi de ce Jésuite, dans un point si important à l'honneur de ces Prélats, & le rendre par-là indigne de toute créance.

(c) Quis est hic superbæ tumor, quæ arrogantia animi, quæ mentis inflatio, ad cognitionem suam præpositos, & Sacerdotes vocare? Ac nisi apud te purgati fuerimus, & sententia tuâ absoluti, ecce jam sex annis, nec fraternitas habuerit Episcopum, nec plebs præpositum, nec grex Pastorem, nec Ecclesia Gubernatorem, nec Christus Antistitem, nec Deus Sacerdotem.



IV. Cl.

V. P<sup>e</sup>.

Numéro

XXXIX.

## C H A P I T R E II.

*Qu'il n'y a rien de plus vrai que ce qu'on a dit en divers Ecrits, que les Disciples de S. Augustin ne s'étoient engagés dans ce Traité d'accommodement, qu'après la parole qu'on leur avoit donnée, qu'on ne leur parleroit ni de Signature, ni de Formulaire, & qu'on ne feroit point dépendre la paix de l'Eglise de la question de fait; & que c'est une bardieffe inexcusable au P. Ferrier, de représenter cette vérité comme une grande imposture.*

ON ne s'étonne pas que les Jésuites aient en peine à demeurer d'accord de cette importante vérité, que les Disciples de S. Augustin ne sont entrés dans ce traité d'accommodement, qui leur étoit proposé par un Evêque. célèbre, qu'après qu'il leur a promis, selon la parole qu'il disoit en avoir eu des Jésuites, *qu'on ne leur parleroit ni de Signature, ni de Formulaire, & qu'on ne feroit point dépendre la paix de l'Eglise du fait de Jansénius.* Ils ne la pouvoient reconnoître sans reconnoître en même temps, que tout ce traité n'avoit été de leur part qu'une continuelle perfidie; puisqu'ils avouent maintenant qu'ils ont toujours eu un dessein tout opposé à celui-là; qu'ils ont toujours voulu qu'on condamnât le sens de Jansénius; c'est-à-dire, que l'on reconnût que la doctrine condamnée dans les cinq Propositions avoit été enseignée par cet Evêque; qu'ils ont opiniâtrément persisté dans la résolution de traiter d'hérétiques tous ceux qui ne conviendroient pas de ce fait, & qu'ils ont tant fait par leurs artifices & par leur menées, que ce traité, dont la première condition étoit de ne point parler de Signature ni de Formulaire, s'est terminé à faire ordonner, s'ils en sont crus, avec plus de rigueur que jamais, la Signature du Formulaire, & à ne s'en pas même contenter; de peur que s'il y en avoit d'assez lâches pour s'y rendre, ils ne leur échappassent par ce moyen.

On ne devoit donc pas attendre cette reconnaissance des Jésuites; mais on avoit sujet de croire qu'ils passeroient légèrement sur ce point, & qu'ils mettroient leur adresse à le dérober de la vue par quelque déguisement artificieux, afin qu'on n'en parlât plus, & qu'on le mît en oubli. Cette conduite leur auroit été sans doute plus avantageuse; mais le P. Ferrier ne l'a pas jugée digne du rang qu'il tient parmi les Jésuites, de Lieutenant Général du R. P. Annat. Il a cru qu'en cette qualité il devoit agir plus hautement, & il s'est imaginé, que, quelque certaines

que fussent les choses qu'il se trouvoit engagé de défavouer pour l'in- IV. C.  
térêt de la Compagnie, il se feroit croire par la hardiesse dont il les V. P.  
nieroit; qu'il étourdirait le monde en criant bien haut à la fausseté & à Numéro  
l'imposture, & que, quand il auroit dit, *que les Jansénistes sont inexcusables* XXXIX.  
*devant Dieu & devant les hommes, d'assurer ce fait*, la plupart du  
monde auroit de la peine à se persuader, qu'un homme qui parle avec  
tant de confiance n'eût pas raison.

Et en effet, cela réussit ordinairement d'abord; & plusieurs per-  
sonnes se laissent emporter à ces clameurs, en jugeant que la hardiesse est  
une marque de vérité. Mais quand cette même hardiesse vient à être  
confondue, non par des paroles en l'air, mais par des preuves con-  
vainquantes, il se fait alors un retour fâcheux pour ceux qui ont mis  
leurs espérances dans le mensonge, comme parle l'Ecriture; parce que  
ces trompeurs publics en deviennent d'autant plus l'objet de l'indigna-  
tion publique, qu'on a un secret dépit de s'être laissé surprendre à cet  
air fier & audacieux dont ils avoient débité leurs faussetés.

C'est ce qui pourra bien arriver au P. Ferrier en cette rencontre.  
Mais pour ne le pas imiter, on ne demande autre chose, sinon, que  
l'on juge de ce différent comme l'on feroit d'un procès, & que sans  
s'arrêter aux simples paroles des uns ou des autres, on en croie ceux  
qui apporteront de meilleures preuves.

Et pour traiter les choses avec ordre, il faut distinguer deux questions  
très-différentes en elles-mêmes, & qui ne doivent pas être confondues,  
quoique la vérité de l'une soit une preuve de la vérité de l'autre.

La première est, si c'est une fausseté que M. de Commenges ait  
donné parole à ceux à qui il a fait l'honneur d'écrire de cette affaire, qu'on  
ne leur parleroit point de Signature, ni de Formulaire, & qu'on ne  
feroit point dépendre la paix de l'Eglise de la question de fait.

La deuxième, si M. de Commenges a donné cette parole, tant en son  
nom qu'en celui du P. Ferrier, quoique le P. Ferrier lui eût dit tout le  
contraire.

Il est clair, que, de ces deux questions, il n'y a que la première qui  
regarde ceux que le P. Ferrier accuse si hardiment sur ce sujet de fausseté  
& d'imposture. Car, tant que M. de Commenges a été en Languedoc, on  
n'a traité qu'avec lui, & ceux qui se sont engagés dans cet accommodement,  
ne l'ont fait que sur l'idée qu'il a donnée de cette affaire par ses  
premières lettres, sur les propositions qu'on lui a faites ensuite touchant  
les conditions nécessaires pour parvenir à la paix, & sur ses réponses à  
ces propositions. Et ainsi ils n'ont à répondre que de ce qu'ils ont pro-  
posé à M. de Commenges, & de ce que M. de Commenges leur en a  
écrit.

IV. CL. Afin donc que le P. Ferrier ait droit de les accuser d'imposture, com-  
 V. P.<sup>e</sup> me il le fait avec tant de hardiesse, il faut qu'il tire un déshonneur par écrit  
 Numéro de M. l'Evêque de Commenges, de tout ce qui a été rapporté dans les  
 XXXIX. *Dessins des Jésuites*, comme étant pris des lettres que ce Prélat a écrites  
 à Paris, & de celles qu'on a écrites à ce Prélat.

Mais c'est ce qu'on est bien assuré qu'il n'obtiendra jamais de cet Evê-  
 que : & ainsi il doit demeurer pour constant ; 1°. Que c'est M. de Com-  
 menges, qui a écrit le premier à Paris de cette affaire au mois d'Août  
 de l'année 1662, ayant mandé qu'on le sollicitoit d'y travailler, & que  
 même le P. Annat étoit allé trouver une personne de très-grande con-  
 dition, pour le prier de faire en sorte qu'il s'y appliquât ; & qu'il lui  
 avoit dit : *Que ce n'étoit point, un piège ni un fantôme, mais qu'il lui*  
*parloit de bonne foi & pour une affaire très-solide.*

2°. Qu'il confirma la même chose par une autre lettre du 16 d'Août,  
 où il disoit en propres termes. *On me presse de telle sorte de travailler*  
*à l'accommodement du procès, que je commence à croire sérieusement que*  
*c'est un effet extraordinaire de la Providence divine. Si vous saviez les*  
*choses qu'on m'a dites, & jusqu'où on est descendu, vous seriez plus persuadé*  
*du bon état de cette affaire que je ne le suis.*

3°. Que dans la réponse qu'on fit à cette lettre le 25 d'Août, après  
 lui avoir témoigné son étonnement d'une proposition si peu attendue,  
 & qu'on devoit regarder comme un miracle, on toucha, dès cette pre-  
 mière lettre, le principal point de la difficulté en ces termes énigmatiques,  
 mais qui seront maintenant facilement entendus : *Le point de la conscience*  
*étant le pivot sur lequel roule toute l'affaire, c'est ce qu'il faut éclaircir à*  
*fond, puisque tout ce qu'on établiroit sans cela tomberoit par terre : &*  
*je vous en puis parler avec certitude, parce que je connois en cela le fond*  
*de leur cœur à tous comme le mien propre. Or ils sont tellement persuadés*  
*de ne pouvoir, en conscience, passer un autre titre que celui qu'ils ont déjà*  
*signé, que si on s'opiniâtroit à y vouloir changer quoi que ce soit, ce seroit*  
*travailler en vain, que d'entrer plus avant en conférence. On ne pouvoit*  
*pas témoigner plus nettement qu'il étoit inutile de parler d'accommode-*  
*ment, si on vouloit obliger à aucune signature qui condamnat la doctrine*  
*de Jansénius.*

4°. Cependant on s'expliqua encore davantage huit jours après ; car  
 le 2 de Septembre on envoya à M. de Commenges un *Mémoire* de dix  
 ou douze pages, où l'on déclaroit qu'il n'y avoit rien à espérer de ce  
 traité ; & qu'on n'y pouvoit entendre en aucune sorte, si l'on prétendoit  
 faire condamner Jansénius à des personnes qui ne sont pas persuadées  
 qu'il ait enseigné les hérésies qui lui ont été imputées. Et il contenoit

entr'autres choses ces paroles expressees, qu'on a déjà rapportées. Les IV. CL. personnes que cet accommodement regarde, se croyant hors d'état de pou- V. P. voir assurer que les cinq Propositions sont dans Jansénius: les unes, parce Numé- qu'elles croient positivement qu'elles n'y sont pas; les autres, parce qu'elles XXXIX. en doutent raisonnablement, & qu'elles n'ont aucune obligation de prendre part dans cette affaire; elles ne peuvent, en conscience, signer aucun acte, ou faire aucune déclaration, par laquelle il parût qu'elles témoignent croire ce qu'elles ne croient pas.

5°. On accompagna ce Mémoire d'une lettre qui portoit ces termes: Vous aurez reçu mes deux réponses à vos lettres du 7. & 16. Août. Et voici celles des personnes que j'ai consultées. Comme elles sont entrées dans tous mes sentiments, cette réponse n'appuie que sur le point capital, SANS LEQUEL IL SEROIT ABSOLUMENT INUTILE D'ENTRER EN TRAITÉ. Je veux espérer que vous demeurerez si pleinement persuadé des raisons de ce Mémoire, que vous travaillerez de tout votre cœur à en persuader les autres, en leur faisant connaître qu'il y auroit de l'injustice à en demander davantage.

6°. M. de Commenges ayant reçu le Mémoire & la lettre qui l'accompagnoit, où l'on marquoit, en termes si clairs, qu'il n'y avoit rien à espérer de cet accommodement, qu'en se résolvant à ne point parler du fait de Jansénius, il y répondit de Vieille, dans la vallée d'Aran, le 16. Septembre, & il témoigna que tout ce qu'on avoit proposé dans ce grand Mémoire lui paroïssoit raisonnable, & qu'il ne doutoit point que les Jésuites mêmes ne s'y rendissent. Voici ses paroles. Je viens de recevoir votre grande dépêche, avec le Mémoire que vous m'avez envoyé sur la proposition que je vous ai faite d'accommodement, & de donner la paix à l'Eglise. Je ne vous répondrai que deux mots: & vous dirai que je ne me suis point avancé sur aucun chef qui puisse blesser personne. J'ai dit en général, que vos amis étoient inflexibles sur la conscience & sur l'honneur; que pour parvenir à un accommodement, il falloit prendre des moyens honnêtes; & quoique je ne sois venu à aucun détail, parce que je n'ai pas cru le devoir faire sans leur agrément, je crois avoir laissé entendre assez clairement L'ESSENTIEL DU CONTENU DANS VOTRE MÉMOIRE. Tout ce que j'ai dit n'a point rebuté les gens. Au contraire, on est tombé d'accord avec moi de toutes les choses générales; & si la grande dépêche que je vous fis dernièrement vous laissoit encore quelque scrupule, je vous supplie de le perdre; car assurément toutes les propositions sont telles que vous les pouvez désirer. Je ne sais pas si dans l'exécution on changera, mais je ne le crois pas. Et plus bas: J'aurai achevé ma visite de ce petit pays dans huit jours; & après cela, j'aurai une conférence avec le P. Ferrier, dans laquelle je m'expliquerai plus hardiment, sachant les intentions des personnes intéressées.

IV. C. L. *Et si Dieu ne permet que le cœur des gens à qui nous avons affaire change  
entièrement, je ne doute pas que l'accommodement ne se fasse.*

V. P.<sup>e</sup> Numéro XXXIX. 7<sup>o</sup>. M. de Commenges avoit fait espérer, par cette lettre, qu'il conférerait au prochain jour avec le P. Ferrier, sur les conditions de l'accommodement portées par le Mémoire, dont la principale & presque l'unique étoit, de ne point parler du fait de Jansénius. C'est ce qu'il fit; & on voit par sa lettre du 27 Septembre, qu'il ne s'étoit pas trompé dans l'espérance qu'il avoit eue, que les Jésuites ne rejetteroient pas cette condition, comme étant enfermée dans le général des choses dont on étoit demeuré d'accord. Voici ses termes. *Je vous écris en formant d'une grande conférence avec le P. Ferrier, dans laquelle je lui ai dit nettement qu'il ne falloit parler ni de Signature, ni de Formulaire. Il est tombé d'accord, après beaucoup de discours, qu'on n'en demanderoit point; & tout se réduit à prendre des expédients de douceur, & que toutes les parties donnant des interprétations à leurs sentiments, & parlant avec sincérité, on établisse la paix & la charité entre tous les fidèles. Enfin, il paroît visiblement que Dieu conduit votre affaire.*

8<sup>o</sup>. Cette lettre, qui contenoit une promesse si précise qu'on ne parleroit ni de Signature, ni de Formulaire, donna grande espérance que cet accommodement pourroit réussir. Et c'est ce qu'on témoigna par la réponse qu'on y fit, le 7 d'Octobre, en ces termes. *Voilà donc la principal point terminé, & je ne vois pas quelle difficulté pourroit se rencontrer sur les autres; puisque chacun demeurant dans ses sentiments, sans vouloir contraindre ceux de ses parties, il sera facile, ce me semble, de vivre en paix sans parler de tout le passé, & de laisser les filles de cette bonne veuve jouir de leur petit bien, comme elles faisoient avant le procès.*

9<sup>o</sup>. Cependant M. l'Evêque de Commenges continuoît à donner de grandes espérances du succès de cette affaire, & à assurer qu'on étoit tombé d'accord de ne parler ni de Formulaire, ni de Signature. C'est ce que porte sa lettre du premier Octobre. *Notre grande affaire est dans le meilleur état du monde. Les propositions dans lesquelles nous sommes demeurés, & dont le P. Ferrier est tombé d'accord, sont si avantageuses & si raisonnables, ce me semble, qu'il faut que la passion que j'ai pour cet accommodement m'aveugle tout-à-fait, ou il faut qu'elles soient acceptées. Et sur la fin de la même lettre: Enfin, j'ai fait tomber d'accord qu'on ne parleroit ni de Formulaire, ni de Signature, & je suis fort trompé, ou tout le monde sortira d'affaires fort honnêtement.*

10<sup>o</sup>. Dans une autre du 6 Octobre, par laquelle il répondoit à celles qu'on lui avoit écrites avant qu'on eût reçu de lui les assurances qu'on ne parleroit ni de Formulaire, ni de Signature; ce qui faisoit qu'on espé-

roit peu de cette négociation ; voici comme il parle. *M. H. m'a fait réponse IV. C. à la grande lettre que vous avez reçue, & est toujours en de grandes dé- V. P. fiances. Je trouve qu'il n'a pas tort ; mais assurément je ne l'engagerai dans aucune méchante affaire. J'ai pris toutes les précautions possibles ; & si vous me tient parole, M. H. ne saurait refuser l'accommodement aux termes qu'il est projeté, s'il ne désavouait toutes les avances que lui & ses cohéritiers ont faites dans la plus grande chaleur du procès. Je vous prie de les assurer de cela les uns & les autres.* Numéro XXXIX.

11°. Le 20 d'Octobre, le même Prélat envoya le Projet d'accommodement dont il a déjà été parlé. Il étoit écrit de sa propre main, & il portoit pour titre, ainsi qu'il a été dit : *Projet d'accommodement entre ceux qu'on appelle Jansénistes, & ceux qui sont nommés Molinistes, concerté entre l'Evêque de Commenges & le P. Ferrier, Jésuite.* Il l'accompagna d'une lettre qui commençoit par ces termes. *Je vous envoie le projet d'accommodement suivant toutes les propositions qui ont été faites dans la dernière conférence que j'ai eue avec le P. Ferrier. Nous fîmes chacun un écrit de notre main, qui contient en abrégé ce qui est un peu plus étendu dans celui que je vous envoie. .... Mais je suis bien assuré que, dans la substance, je n'ai rien altéré de ce qui fut dit. Et plus bas : Pour vous satisfaire, & aussi parce qu'il n'est pas juste de faire un mystère de ce que je n'ai pas droit de vous cacher, je vous mande tout ce qui s'est proposé. Je ne pense pas après cela qu'on ait eu tort d'ajouter foi à ce qui étoit porté par ce Projet, dont on fit des copies pour être communiquées à ceux qui avoient intérêt dans cette affaire, afin qu'ils vissent qu'on leur avoit accordé la principale des conditions qu'ils avoient demandées, & qu'ils pensassent à ce qu'ils avoient à répondre sur les autres propositions qu'on leur faisoit de nouveau ; M. de Commenges ayant marqué expressément dans sa lettre, que ce qu'il avoit dit sur ces nouvelles propositions, étoit sans aucun engagement de leur part. C'est de quoi nous parlerons dans un autre Chapitre ; mais quant à ce qui regarde celui-ci, il est certain que ce Projet portoit, en propres termes, ce qui en a été rapporté dans les Desseins des Jésuites. Et afin qu'on en soit encore plus assuré, voici même tout ce qui précédoit les paroles rapportées dans ces Desseins.*

“ 1°. Pour parvenir à la paix de l'Eglise, il semble qu'il faut sacrifier à Dieu tous les ressentiments de part & d'autre, & avoir l'esprit & le cœur dégagés de toute préoccupation de sentiment, de passion & d'intérêt, pour faire triompher la paix, la vérité, la justice & la religion, de toutes les contestations qui ont agité l'Eglise depuis vingt ans.

“ 2°. Que les prétendus Jansénistes & Molinistes témoignent, par une déclaration respective, que tout ce qui s'est fait par eux, de part &



IV. CL. » d'autre, a été dans la vue de soutenir la vérité, & de rendre à Sa  
V. P.<sup>e</sup> » Sainteté & au S. Siege, tout le respect & la soumission qui lui sont dus.

Numéro XXXIX. » 3<sup>o</sup>. Que les Molinistes ont poussé les choses comme ils ont fait,  
» parce qu'ils étoient persuadés que les Jansénistes ne déferoient point  
» aux Décrets du S. Siege. Et les Jansénistes, au contraire, n'ont jamais  
» cru, qu'on pût attribuer à aucun manquement de respect & de défe-  
» rence ce qu'ils ont fait pour leur défense; puisqu'ayant eu une parfaite  
» soumission pour la condamnation des dogmes pros crits par la Consti-  
» tution du Pape Innocent X. & par celle d'Alexandre VII, ils n'ont  
» témoigné aucune répugnance à s'y soumettre entièrement, sinon pour  
» un fait qui ne peut appartenir à la foi, & sur lequel ils sont persuadés  
» qu'on a imposé à Leurs Saintetés dans le rapport qu'on leur a fait du  
» livre & de la doctrine de Jansénius. Et par cette raison,  
» 4<sup>o</sup>. Qu'on n'exigera point d'eux aucune signature sur ce fait, ni du  
» Formulaire; mais seulement un respectueux silence."

On ne peut douter, après des témoignages si exprès, que ce pieux  
& savant Prélat n'ait assuré ceux qu'il a engagés dans ce traité d'accom-  
modement, sans qu'ils y pensassent, qu'on ne leur parleroit point de  
Formulaire, & qu'on n'exigeroit d'eux aucune autre sorte de signature  
touchant le fait de Jansénius.

On ne peut douter qu'ils n'aient demandé cette condition en termes  
très-clairs & très-manifestes, & qu'ils n'aient protesté que, sans cela, ils  
n'y pouvoient penser.

On ne peut douter que M. de Commenges ne la leur ait accordée, non  
seulement en son nom, mais aussi au nom du P. Ferrier, avec lequel il a  
témoigné en être convenu.

On ne peut donc douter aussi que le P. Ferrier ne soit lui-même  
*inexcusable devant Dieu & devant les hommes*, quand il a osé mettre une  
vérité si bien attestée au nombre des *faussetés & des impostures*; & qu'il  
passe jusqu'à cet excès incroyable de hardiesse, que de vouloir faire croire  
que M. l'Evêque de Commenges est en cela de son sentiment, & qu'il  
a trouvé bon qu'on traitât d'imposteurs & de faussaires, ceux qui n'ont  
fait que rapporter avec une entière fidélité ce qu'ils avoient appris de lui.



## C H A P I T R E III.

IV. Cl.  
V. P.  
Numéro  
XXXIX.

*Si, étant certain que M. l'Evêque de Commenges a assuré, par plusieurs lettres, qu'on ne parleroit ni de Formulaire, ni d'aucune signature sur le fait de Jansénius, il est croyable que le P. Ferrier lui eût dit tout le contraire.*

**C**E n'est pas sérieusement que je fais cette question : elle est indigne de tout homme qui ait un peu de jugement & d'équité. Car qui voudroit écouter une partie contre le témoignage formel d'un Entremetteur, & des paroles en l'air, contre des preuves par écrit ? Qui seroit si imprudent que de croire plutôt un Casuiste, un Docteur de la probabilité, des équivoques & des restrictions mentales, qu'un Evêque très-pieux, & un illustre & zélé Censeur de toutes ces corruptions des Casuistes ? Quel intérêt auroit eu M. de Commenges d'altérer la vérité dans une affaire où il regardoit uniquement la gloire de Dieu & la paix de l'Eglise, & quelle raison auroit-il eue de tromper ses amis par des rapports supposés ? Et quel intérêt, au contraire, n'a point le P. Ferrier de nier maintenant ce dont alors il étoit demeuré d'accord ; puisqu'il n'a que ce seul moyen de se laver du reproche qu'on lui a fait, de s'être joué de l'Eglise, par une perfide négociation, dans la suite de laquelle il a trompé l'Entremetteur & ses parties ? Il faudroit donc n'avoir pas de sens commun, pour remettre en doute qu'il ne faille plutôt ajouter foi à ce que M. de Commenges a écrit, dans le temps même que les choses se passoient, avec un esprit dégagé de tout intérêt & de toute passion, qu'à ce que dit le P. Ferrier quinze mois depuis, dans la nécessité de se défendre contre une accusation très-légitime d'infidélité. Et ainsi le vrai moyen de découvrir les déguisements & les faussetés de ce Jésuite, est, de prendre pour tel tout ce qui se trouvera contraire à ce qui vient d'être rapporté des lettres de ce Prélat. Je commencerai par les choses moins considérables, pour finir par les plus importantes.

1°. Le P. Ferrier passe adroitement toutes les autres conférences qu'il reconnoît avoir eues avec M. de Commenges sur le sujet de l'accommodement, pour s'arrêter uniquement à la dernière, qu'il eut vers la fin du mois d'Octobre, dans une maison de campagne du Président de Miramont, pour n'être pas obligé d'avouer deux vérités attestées par les lettres de ce Prélat : l'une, que, dans les conférences précédentes, qu'il avoit eues avec le P. Ferrier, ce Jésuite étoit demeuré d'accord qu'on

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII*

K k

IV. C. I. ne parleroit ni de Formulaire, ni de signature, ainsi qu'il paroît par les  
 V. P.<sup>e</sup> lettres du 25 Septembre, du 1 & du 6 Octobre : l'autre, que cette  
 Numéro promesse a été faite sans aucune condition de convenir du sens de Jan-  
 XXXIX. sénius, dont il ne fut parlé que long-temps depuis, dans cette dernière  
 conférence, & ce qui n'a jamais été accepté, comme nous dirons dans  
 le Chapitre suivant.

2°. Si on s'arrête à ce que conte le P. Ferrier, on ne pourra croire  
 autre chose, sinon, que les Disciples de S. Augustin n'ont oui parler de  
 ce dessein d'accommodement, qu'après cette conférence du mois d'Oc-  
 tobre, dans la maison du Président de Miramont, & que, sans propo-  
 ser aucune condition, ils remirent absolument leurs intérêts entre les  
 mains de M. de Commenges, en promettant de prendre tous les expé-  
 dients de paix qu'on trouveroit raisonnables. C'est ce que ce Jésuite ra-  
 conte en ces termes, page 9 : *Il fut arrêté ensuite, que, sans perdre*  
*temps, M. de Commenges écrivoit à Paris, pour savoir l'intention des plus*  
*considérables du parti des Jansénistes, & que j'écrivis au R. P. Annat sur*  
*le même sujet. Nous reçûmes bientôt après les réponses que nous attendions,*  
*car les Chefs des Jansénistes firent entendre à M. de Commenges, qu'ils*  
*mettroient volontiers leurs intérêts entre ses mains, & qu'ils prendroient*  
*tous les expédients de paix qu'on trouveroit raisonnables.* Tout cela est  
 rempli d'un très-grand nombre de déguisemens & de faussetés. Il y avoit  
 près de trois mois que M. de Commenges écrivoit toutes les semaines  
 de cette affaire, avant cette dernière conférence. Il n'avoit jamais exigé de  
 ses amis qu'ils missent absolument leurs intérêts entre ses mains; mais il a  
 toujours désiré qu'ils lui marquaient les conditions sous lesquelles ils vou-  
 loient entrer en traité, comme ils avoient déjà fait très-amplement &  
 très-clairement dès le 2 de Septembre. Et il est même très-faux qu'ils  
 n'aient répondu qu'en termes généraux, à ce qui leur fut écrit de ce qui  
 avoit été arrêté dans la conférence chez ce Président de Toulouse : mais,  
 comme il a été marqué dans l'Ecrit des *Desseins*, ils y firent une réponse  
 très-exacte, dont il sera parlé dans le Chapitre suivant, & par laquelle  
 ils rejeterent, comme inutile & infaisable, la proposition de convenir du  
 sens de Jansénius. Ainsi tout ce récit du P. Ferrier est, d'une part, très-  
 défectueux, & de l'autre, plein de fausseté.

3°. Le Mémoire envoyé en Languedoc dès le 2 Septembre, dont il  
 a été parlé dans les *Desseins*, ruinant absolument tout ce que conte le  
 P. Ferrier en cet endroit, le moyen qu'il a trouvé pour n'en être point  
 incommodé est, de le mettre hardiment au nombre des faussetés & des  
 impostures, qu'il dit fausement avoir été avancées par les Jansénistes. Il  
 en fait la septième en ces termes : " 7. L'Auteur des *Desseins*, dit-il, parle

„ d'un Mémoire envoyé en Languedoc , & d'un projet d'accommodement. Ce Mémoire est faux & supposé à mon égard , & je ne le puis avoir reçu , *aussi-bien que les Jansénistes le pouvoient souhaiter* , puisqu'il ne me fut jamais communiqué ”.

 IV. CL.  
V. P.  
Numéro  
XXXIX.

Voilà une plaisante maniere d'accuser les gens de fausseté & d'imposture. Si ce Mémoire a été envoyé à M. de Commenges , quelle fausseté a-t-on commise en l'alléguant ? Et le P. Ferrier n'est-il pas ridicule de dire , pour avoir droit de traiter les gens d'imposteurs , *qu'il est faux & supposé* , non pas absolument , mais à son égard ; comme s'il étoit la regle de la vérité & de la fausseté des choses ? Mais il y a même de l'équivoque , quand il dit , *qu'il ne lui a jamais été communiqué* ; car il se peut bien faire que M. de Commenges ne lui ait pas lu ce Mémoire ; mais est-il croyable qu'il ne lui en ait pas dit la substance , après ce qu'il a mandé par sa lettre du 16 Septembre , *qu'il avoit reçu le Mémoire* , & que , dans la conférence qu'il devoit bientôt avoir avec le P. Ferrier , il parleroit plus hardiment , sachant les intentions des personnes intéressées : & par celle du 25 du même mois , *qu'étant allé à Toulouse , il avoit dit nettement au P. Ferrier , qu'il ne falloit parler ni de Signature , ni de Formulaire* ; & que ce Pere étoit tombé d'accord , après beaucoup de discours , qu'on n'en demanderoit point ? Or c'est en substance tout ce que portoit ce Mémoire.

4°. Le P. Ferrier ne déguise pas moins ce qui regarde le P. Annat , son bon ami. Il semble , à l'entendre dire , que ce Jésuite n'ait oui parler de cette affaire qu'après la conférence du mois d'Octobre , le P. Ferrier s'étant chargé , comme il dit , de lui en écrire. A quoi il prétend que le P. Annat ne lui répondit autre chose , sinon : *Que si M. de Commenges pouvoit , par l'expédient que lui P. Ferrier avoit proposé , porter les Jansénistes à condamner les cinq Propositions dans le sens de Jansénius , il les retireroit d'un mauvais pas* , & qu'il s'étoit étonné , qu'on ne parloit point du Formulaire. On n'a pas de peine à croire que ce n'ait été là le vrai sentiment du P. Annat , & que , dans le fond de son cœur , il n'ait été résolu d'empêcher toute paix , à moins qu'on ne condannât très-clairement le sens de Jansénius : ce qu'il savoit bien qu'on ne feroit pas. Mais c'est ce qui fait voir admirablement la vérité de ce qu'on a dit , que ce traité n'a jamais été , de sa part , qu'une perfide négociation. Car la perfidie consiste en deux choses : à cacher un dessein malin dans son cœur , & à le déguiser de telle sorte , par des paroles trompeuses , que ceux avec qui l'on traite ne s'en apperçoivent pas , & prennent une idée toute contraire. Or ce que dit le P. Ferrier de son bon ami prouve le premier , qui est , que le P. Annat a toujours eu intention qu'on signât

IV. C. L. la condamnation de Jansénius , & même le Formulaire , ou quelque chose  
 V. P<sup>e</sup>. de pis ; & les lettres de M. de Commenges font voir le dernier , qui est ,  
 Numéro que ce Jésuite lui a tellement caché cette intention , que ce Prélat a dû  
 XXXIX. croire qu'il avoit des pensées tout autres pour la paix de l'Eglise. Car  
 le moyen de comprendre que le P. Annat n'eût point d'autre dessein que  
 de faire signer le Formulaire , ou quelque chose de pis ; lorsque , plus de  
 deux mois avant cette conférence du mois d'Octobre , il écrivoit au P.  
 Ferrier , *qu'il sollicitât M. de Commenges de travailler à l'accommodement  
 du procès ; & qu'il faisoit prier ce Prélat , par des personnes de très-grande  
 condition , de s'y appliquer , en leur disant , que ce n'étoit point un piège ,  
 ni un fantôme ; mais qu'il leur parloit de bonne foi , & pour une affaire  
 très-solide.* Si tout cela ne vouloit dire en style de Jésuite , sinon , *que les  
 Jansénistes se tireroient d'un mauvais pas en signant la condamnation de  
 Jansénius* , il ne faut pas s'étonner si ce Prélat ne l'a pas compris , &  
 s'il l'a fait entendre à ses amis d'une toute autre manière. Il auroit fallu  
 être bien fin pour entendre un langage si raffiné , & pour se défier qu'il  
 y eût de la supercherie , & que ce fût un piège qu'on vouloit tendre ,  
 comme il n'a que trop paru depuis que c'en étoit un , lorsqu'on éloignoit  
 ce soupçon avec tant de soin , & qu'on s'efforçoit avec tant d'adresse , de  
 faire croire qu'on agissoit de fort bonne foi.

5°. Il ne falloit pas espérer que le P. Ferrier fût plus sincère à rap-  
 porter les engagements où il est entré à Toulouse avec M. de Commen-  
 ges , qu'il l'a été à rapporter ceux du P. Annat. *Les Jansénistes* , dit-il ,  
*publient , dans leurs Ecrits , qu'on étoit demeuré d'accord de ne point faire  
 dépendre la paix de l'Eglise de la question de fait. Je veux bien qu'ils  
 sachent que j'ai été si éloigné de tomber d'accord d'une chose si peu raison-  
 nable ; qu'au contraire , je ne me suis engagé dans ces conférences , que sur  
 l'espérance qu'on m'avoit donnée , qu'on les pourroit porter à la condam-  
 nation de la doctrine de Jansénius.* Si on avoit donné cette espérance au  
 P. Ferrier , pour l'engager de venir de Languedoc à Paris , il faudroit  
 que ce fût M. de Commenges qui la lui eût donnée ; car il n'y a eu  
 que ce Prélat seul qui ait traité avec lui , tant qu'il est demeuré en Lan-  
 guedoc. Or peut-on faire une plus grande injure à M. de Commenges ,  
 que de lui imputer d'avoir fait espérer , que ses amis se pourroient porter  
 à condamner Jansénius , lui qui en avoit reçu dix ou douze lettres , &  
 un très-ample Mémoire , qui lui faisoient entendre qu'il ne falloit penser  
 à aucun accommodement , si on prétendoit faire condamner la doctrine  
 de Jansénius ; parce qu'on étoit persuadé qu'on ne le pouvoit faire en  
 conscience ? Qui n'admira donc que ce Jésuite ose avancer une fausseté  
 si absurde , & si injurieuse à ce Prélat , dans un Ecrit qu'il ne rougit  
 point d'affurer être conforme à son sentiment ?

6°. Mais voici qui est encore plus étrange. Il soutient, page 14, IV. CL. comme nous avons déjà vu : que les Jansénistes sont inexcusables devant V. P<sup>e</sup>. Dieu & devant les hommes, pour avoir publié dans la Relation abrégée, Numéro XXXIX. que M. de Commenges donna de telles assurances, qu'on ne feroit point de pendre l'accommodement de la question de fait, qu'on ne fit point de difficulté que l'affaire ne pût réussir... Car il est si peu vrai, dit-il, que j'aie jamais rien dit de semblable à M. de Commenges, qu'au contraire, je lui ai toujours déclaré, que les Jansénistes ne passeroient jamais pour Catholiques & pour vrais enfants de l'Eglise, s'ils ne condamnoient sincèrement la doctrine de Jansénius, contenue dans les cinq Propositions. Si cela étoit vrai, M. de Commenges auroit-il écrit le 16 Août 1662 : Si vous saviez les choses qu'on m'a dites, & jusqu'où on est descendu, vous seriez plus persuadé du bon état de cette affaire que je ne le suis ? Auroit-il écrit le 16 Septembre : Je crois avoir laissé entendre assez clairement l'essentiel du contenu dans votre Mémoire (qui est, qu'on étoit résolu de ne point condamner Jansénius) & tout cela n'a point rebuté les gens ? Auroit-il écrit le 25 Septembre : J'ai dit au P. Ferrier qu'il ne falloit parler ni de Signature, ni de Formulaire, & ce Pere est tombé d'accord, après beaucoup de discours, qu'on n'en demanderoit point ? Auroit-il écrit le 1 Octobre : Enfin, j'ai fait tomber d'accord qu'on ne parlera ni de Formulaire, ni de Signature ; & je suis fort trompé, ou tout le monde sortira d'affaire fort bonnêtement ? Auroit-il écrit le 6 Octobre : Vos amis ne sauroient refuser l'accommodement aux termes qu'il est projeté, s'ils ne désavouent les avances qu'ils ont faites dans la plus grande chaleur du procès ? Enfin, auroit-il marqué, comme un article du projet d'accommodement concerté entre lui & le P. Ferrier, qu'on n'exigeroit aucune signature du fait de Jansénius, ni du Formulaire, mais seulement un respectueux silence ?

Je veux donc bien que le P. Ferrier passe pour l'homme du monde le plus sincère, en ce qu'il dit avoir toujours déclaré à M. l'Evêque de Commenges, qu'il ne souffriroit jamais que les Disciples de S. Augustin passassent pour Catholiques, qu'en condamnant la doctrine de Jansénius, si l'on peut, ou accorder cette déclaration avec ce qu'a mandé M. de Commenges dans le même temps, ou ajouter plus de foi à ce que conte maintenant un Jésuite, pour couvrir son manquement de parole, qu'à ce qu'en a écrit un Evêque dans le temps même que les choses se passaient, & lorsqu'on ne sauroit feindre qu'il eût aucune raison qui le pût porter à ne pas dire la vérité.

Mais quand M. de Commenges ne se feroit pas expliqué si clairement des choses dont il étoit demeuré d'accord avec le P. Ferrier, la seule espérance qu'il a eue que cette affaire réussiroit, est une preuve con-

IV. C. l. vainquante que ce que soutient le P. Ferrier ne sauroit être qu'une grande  
 V. P. fausseté. Car je demande à tout homme qui a un peu de sens commun,  
 Numéro s'il y a la moindre apparence qu'un Evêque judicieux & clair-voyant,  
 XXXIX: à qui, d'une part, les Disciples de S. Augustin auroient protesté (comme  
 il est certain qu'ils ont fait) qu'ils ne pouvoient entendre à aucune paix  
 avec les Jésuites, si on leur parloit seulement de signer la condam-  
 nation de Jansénius; & à qui, de l'autre, les Jésuites auroient déclaré,  
 (comme le P. Ferrier prétend avoir fait) qu'ils ne tiendront jamais leurs  
 adversaires pour Catholiques, s'ils ne condamnent ouvertement la doctrine  
 de Jansénius: s'il y a, dis-je, la moindre apparence que ce Prélat à qui  
 on auroit fait des déclarations si opposées, & qui n'auroient pu tendre  
 qu'à une guerre immortelle, & irréconciliable, en eût conclu, que toutes  
 choses se dispoient à la paix? Si ce lui eût été une occasion d'écrire  
 comme il a fait à ses amis: *Que si Dieu ne permettoit que le cœur des*  
*gens à qui on avoit affaire ne changeât entièrement, il ne doutoit point*  
*que l'accommodement ne se fit; & s'il n'auroit pas dû leur écrire tout le*  
*contraire: qu'il désespéroit que l'accommodement se fit, à moins que Dieu*  
*ne changeât entièrement le cœur des gens à qui on avoit affaire?* Car il est  
 bien clair que les uns lui ayant déclaré qu'ils étoient résolus de ne  
 point condamner Jansénius, & les autres de ne point tenir pour Ca-  
 tholiques ceux qui ne le condamneroient pas, il falloit nécessairement  
 que le cœur des uns ou des autres changeât entièrement, afin que cet  
 accommodement réussit. Or M. de Commenges ne demandoit, au con-  
 traire, pour condition de l'assurance qu'il donnoit du bon succès de  
 cette affaire, sinon que le cœur des Jésuites ne changeât point. Et, par  
 conséquent, il ne savoit pas que le cœur des Jésuites fût dans la dispo-  
 sition dans laquelle le P. Ferrier dit fausement lui avoir fait connoître  
 qu'il étoit, qui est, de ne point tenir pour Catholiques ceux qui ne  
 condamneroient pas ouvertement la doctrine de Jansénius.

Il dit encore dans la même lettre du 16 Septembre: *que les propo-*  
*sitions qu'on lui faisoit étoient telles, que celui qui lui écrivoit de Paris les*  
*pouvoit désirer; qu'il ne savoit pas si l'on changeroit dans l'exécution,*  
*mais qu'il ne le croyoit pas; au lieu que, si ce que dit maintenant le P.*  
*Ferrier étoit véritable, il auroit dû dire au contraire: que les propositions*  
*qu'on lui faisoit étoient telles, qu'il n'y avoit rien de plus opposé à ce*  
*que cet ami pouvoit désirer, parce qu'on s'opiniâtroit toujours à demander*  
*la condamnation de Jansénius; mais qu'il espéroit que dans l'exécution on*  
*changerait.*

Puis donc qu'il seroit ridicule d'attribuer à un Prélat si judicieux des  
 pensées si absurdes, & si contraires au bon sens, le plus court pour

accorder toutes choses, est de croire que le P. Ferrier, grand Proba-IV. Cl.  
biliste, & grand Casuiste, a trouvé dans le pays des équivoques & des V. P.  
restrictions mentales, quelque nouveau raffinement qui lui a donné moyen Numéro  
d'assurer les plus grandes faussetés sans commettre aucun mensonge, XXXIX.  
en dirigeant son intention aux intérêts de sa Compagnie, qu'ils jugent  
toujours être inséparables de la plus grande gloire de Dieu.

#### C H A P I T R E IV.

*De la proposition de convenir du sens de Jansénius. Qu'elle n'a été faite  
que long-temps depuis être demeuré d'accord qu'on ne parleroit, ni de  
Formulaire, ni de Signature du fait, & qu'elle n'a jamais été acceptée,  
mais rejetée d'abord, comme étant inutile, & ne pouvant réussir.*

**I**L a toujours été si constant, pendant le cours de la négociation, qu'on avoit promis de ne point faire dépendre la paix de l'Eglise du fait de Jansénius, que quand le P. Ferrier voulut rejeter la dispute sur ce fait, il n'osa pas nier absolument qu'il n'eût accordé cette condition; mais il tâcha de couvrir son manquement de parole, en disant qu'il ne l'avoit accordée que dans l'espérance que l'on conviendrait du sens de Jansénius.

Ce fut ce qu'il dit à M. de Commenges le 5 Février, dans la quatrième conférence. Car ce Prélat lui représentant qu'il n'étoit venu que sur la parole qu'il lui avoit donnée, qu'on n'entreroit point dans la question du fait de Jansénius, & qu'on n'en feroit point dépendre l'accommodement, & voulant chercher une lettre pour faire voir que le P. Ferrier en étoit convenu, ce Pere lui dit que cela n'étoit point nécessaire, & demeura d'accord qu'il en étoit convenu; mais que ç'avoit été sur cette supposition, que l'on conviendrait avec lui en quoi consistoit le sens de Jansénius, & que les uns disant qu'il étoit catholique, & les autres hérétique, on en remettroit le jugement au Pape.

On a déjà fait voir, dans les *Dessins*, l'illusion de cette défaite par ces deux raisons. L'une, que la condition de ne point s'arrêter à la dispute touchant le sens de Jansénius, avoit été acceptée absolument & sans restriction long-temps avant qu'on eût fait la proposition de convenir du sens de Jansénius. L'autre, que cette dernière proposition a toujours été rejetée, comme étant inutile, & ne pouvant réussir. C'est ce qu'il faut montrer en particulier, afin de ne pas imiter le P. Ferrier, qui dit



IV. C. L. tout ce qu'il lui plaît sans en apporter aucune preuve, & sans autre caution  
V. P.<sup>e</sup> que de lui-même.

Numéro XXXIX. Nous avons déjà vu qu'on étoit demeuré d'accord de ne point s'arrêter au fait de Jansénius, par les lettres du 16 & du 25 Septembre, & par celles du 1 & du 6 Octobre. Or il est certain qu'on n'a fait la proposition de convenir du sens de Jansénius, que par le projet d'accommodement, qui ne fut envoyé que le 20 Octobre. Et, par conséquent, on ne peut pas dire que cette première condition, si souvent accordée, sans parler de l'autre, ait dépendu de cette dernière.

Mais, de plus, aussi-tôt qu'on eut reçu ce projet d'accommodement, on fit voir que cette proposition de convenir du sens de Jansénius n'étoit pas recevable; tant parce qu'il étoit tout-à-fait hors d'apparence que l'on en pût convenir, que parce que cela n'étoit point nécessaire pour la paix de l'Eglise, qui n'étoit troublée que par le bruit d'une nouvelle hérésie, lequel cesseroit aussi-tôt que l'on seroit assuré que les Théologiens qu'on en accuse, n'ont que des sentiments catholiques & orthodoxes sur les cinq Propositions: ce qui se pouvoit savoir sans convenir du sens de Jansénius; puisqu'ils devoient être reconnus pour Catholiques, quoi qu'ait enseigné Jansénius, s'ils ne tiennent rien que de catholique.

C'est ce qui fut expliqué assez au long dans la réponse qui fut envoyée pour dire ce que l'on pensoit de ce Projet. Voici quelques-uns des principaux endroits de cette réponse.

„ Il est certain que le Projet qu'on a envoyé propose une voie très-  
„ avantageuse & très-nécessaire, qui est, de ne se point arrêter à la  
„ question de fait, & n'en point faire dépendre la paix de l'Eglise. Car  
„ puisqu'il s'agit ici d'une hérésie, & que toute hérésie consiste dans  
„ un dogme contraire à une vérité révélée de Dieu dans l'Ecriture, ou  
„ dans la Tradition, il est indubitable qu'on ne peut être hérétique  
„ sans errer dans quelque dogme de cette nature, & qu'on ne peut,  
„ avec justice, accuser une personne d'hérésie, qu'on ne puisse aussi  
„ marquer quelque opinion, ou quelque dogme hérétique qu'on l'accuse  
„ de tenir.

„ Mais il semble que, dans la suite de ce Projet, on s'écarte un peu  
„ de ce principe, & qu'on n'y démêle pas assez ce qu'on est demeuré  
„ d'accord, dès l'entrée, qu'on ne devoit pas confondre.

„ Car on propose: *Qu'il faudroit convenir de bonne foi, quel est le  
„ sens de Jansénius sur la doctrine des cinq Propositions, & que cela est  
„ très-aisé.* Et après avoir dit quel est ce sens, on ajoute, *que les Mo-  
„ linistes croient, que c'est ce qui a été condamné par le Concile de Trente,*

*& que*

» Et que c'est la pure doctrine de Luther & de Calvin, & que les Jansé- IV. C.  
nistes croient au contraire, que c'est la pure doctrine de S. Augustin, V. P.  
» approuvée par plusieurs Papes & par plusieurs Conciles, & soutenue Numéro  
» par S. Thomas. XXXIX.

» On avoue que, si la dispute en étoit réduite à ces termes, ce se-  
roit une question de droit, & qui seroit très-difficile à accommoder.  
» Mais ce qu'il y a d'avantageux, est, que dans la vérité, elle n'est point  
» en cet état, mais dans un autre très-différent, qui ne regarde qu'une  
» pure question de fait: ce qui rend l'accommodement très-facile, pour-  
vu qu'on y agisse sincèrement, comme on a tout sujet de croire qu'on  
le fera.

» Car les Disciples de S. Augustin prétendent, que les dogmes qu'ils  
» croient être de Jansénius sur le sujet des cinq Propositions, & qu'ils  
» entendent sous le nom de Jansénius, lorsqu'ils refusent de le condam-  
ner, sont si certainement orthodoxes, & si constamment exempts de  
» tout soupçon d'hérésie, qu'on leur peut bien contester si ces sens  
» qu'ils attribuent à Jansénius sont véritablement de Jansénius, comme  
» le P. Amelote le leur conteste, en les appelant *des sens ingénieusement*  
» *recherchés*, & l'Assemblée du Clergé, en les appelant *des sens catholi-*  
» *ques*, auxquels on détourne vainement toutes les paroles de Jansénius:  
» mais qu'il n'y a nul Théologien raisonnable qui puisse soutenir, avec  
» la moindre couleur, que ce sont ces sens-là que les Papes ont con-  
» damnés dans leurs Constitutions; puisque ces opinions attribuées à Jan-  
» sénius par ses défenseurs, se soutiennent dans Rome même, & par  
» toute l'Eglise dans les Ecoles Catholiques, avec l'approbation du Pape  
» & des Evêques: ce qui a fait aussi reconnoître au P. Amelote, que  
» ces sens ingénieusement recherchés n'ont point été condamnés par le Pape;  
» & à l'Assemblée: que ces sens vainement attribués à Jansénius sont des  
» sens catholiques.

» Or, avant que de s'assurer si cette prétention, que les dogmes at-  
» tribués à Jansénius par ses défenseurs, soit qu'ils soient de lui, soit  
» qu'ils n'en soient pas, sont certainement orthodoxes, la bonne foi  
» demande qu'on reconnoisse que si cela est, il n'y a aucun sujet de  
» troubler l'Eglise par l'appréhension d'une nouvelle hérésie, & qu'il  
» faut, au contraire, avouer, que ceux qu'on en soupçonne en sont  
» entièrement exempts, & qu'on ne les en peut accuser sans injustice;  
» puisqu'il peut bien demeurer pour incertain, si ces opinions recon-  
» nues pour orthodoxes sont ou ne sont pas de Jansénius; ce qui n'est  
» qu'une question de fait, dont on est convenu de ne point faire dé-  
» pendre la paix de l'Eglise; mais qu'il est certain au moins qu'elles

*Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXII*

L 1

IV. C<sup>1</sup>. „ sont de ses défenseurs qui les avouent, & qui, par conséquent, ne  
 V. P<sup>e</sup>. „ peuvent être légitimement soupçonnés d'hérésie, ne soutenant que des  
 Numéro „ opinions orthodoxes”.

XXXIX. Voilà de quelle sorte on a montré, en répondant à M. de Commenges, sur le *Projet d'accommodement concerté entre lui & le P. Ferrier*, que cette proposition de *convenir du sens de Jansénius*, n'étoit point propre à donner la paix à l'Eglise; puisqu'on étoit demeuré d'accord de ne la point faire dépendre de la question de fait, comme on le dit en termes exprès dans cet Ecrit adressé à M. de Commenges: ce qu'on n'auroit jamais osé faire, s'il n'en avoit donné lui-même des assurances.

Mais on fit voir encore dans ce même Ecrit, que cette proposition se trouveroit dans la suite environnée de si grandes difficultés, qu'il n'y auroit nulle apparence qu'elle pût réussir, & qu'ainsi c'étoit travailler inutilement, que d'attacher cet accommodement à un moyen qu'on devoit juger moralement impossible. Car, après avoir proposé une autre voie facile, sûre & abrégée, de terminer ces différends, dont nous parlerons en un autre endroit, voici de quelle sorte on représente les longueurs & difficultés qui se rencontroient en celle-là.

« 1<sup>o</sup>. Il n'est nullement nécessaire de convenir *quel est ce sens de Jansénius*, puisque ce n'est pas proprement de la foi de Jansénius dont il s'agit, mais de la foi de ceux qui refusent de le condamner, parce qu'ils l'expliquent d'une manière catholique. Or, comme il a été dit ci-devant, quand même ils se tromperoient, & que Jansénius auroit enseigné une autre doctrine que celle qu'ils lui attribuent, ils ne seroient pas moins Catholiques, pourvu que celle qu'ils croient être de lui soit véritablement catholique & orthodoxe. De plus, cet examen du sens de Jansénius rejetteroit nécessairement dans la question de fait, dans laquelle on est convenu de ne se point embarrasser; parce que n'appartenant point à la foi, on ne doit point y attacher la paix de l'Eglise.

„ 2<sup>o</sup>. Il n'est pas si facile que l'on pense de convenir quel est le sens de Jansénius, sur-tout avant que la chaleur de la contestation soit apaisée, & lorsqu'on le veut représenter, comme il feroit nécessaire, d'une manière qui soit exempte de toute équivoque.

„ Et il n'en faut point d'autre exemple que celui même qui est rapporté dans ce Projet. Car il y est dit, *qu'il semble que toute la doctrine & le sens de Jansénius, sur ce sujet, aboutit à ce seul point d'établir ce principe, que toute grace de Jesus Christ est efficace par elle-même, & a toujours l'effet pour lequel Dieu la donne.* Or ces paroles sont très-équivoques, & formant plusieurs sens qui ne sont point de Jansénius,

» on ne peut accorder qu'elles lui doivent être attribuées en aucun de IV. CL.  
 » ces faux sens; mais seulement en un sens qui est reconnu pour or- V. P.  
 » thodoxe dans toutes les Ecoles Catholiques.

Numéro  
XXXIX.

» Car 1°. le mot de grace efficace se prenant ordinairement dans l'E-  
 » cole pour celle qui l'est absolument, & non seulement en quelque  
 » manière, il n'est pas vrai, en ce sens, que toute grace soit efficace selon  
 » Jansénius, puisqu'il dit expressément qu'il y en a d'inefficaces.

» 2°. Les mots d'effet pour lequel Dieu donne la grace sont encore  
 » équivoques. Car on peut entendre l'effet auquel la grace est destinée par  
 » sa nature, auquel elle excite & porte la volonté, & pour lequel aussi  
 » on peut dire en un bon sens que Dieu la donne, comme le mouve-  
 » ment de grace que Dieu donnoit à S. Augustin pour quitter sa concu-  
 » bine, l'excitoit à la quitter, le portoit à la quitter, & lui étoit donné  
 » de Dieu en un sens pour la quitter. Et cependant, Jansénius reconnoît  
 » que cette grace n'avoit point cet effet, à cause de la résistance de son  
 » ancienne volonté, & de son habitude dans le péché, selon ces paroles  
 » de S. Augustin. *Voluntas nova quæ mihi esse cœperat, nondum erat idonea*  
 » *ad superandam priorem vetustate roboratam.* Et ainsi, dans ce sens, il  
 » n'enseigne point que la grace ait toujours l'effet pour lequel Dieu la  
 » donne.

» 3°. Ces termes, pour lequel Dieu la donne, marquant un dessein &  
 » une volonté de Dieu, se peuvent entendre, ou de la volonté antécé-  
 » dente, ou de la volonté absolue & efficace. Or si on ne les entend que  
 » de la volonté antécédente, M. d'Ypres n'a jamais entendu que toute  
 » grace ait toujours tout l'effet pour lequel Dieu la donne selon cette  
 » volonté. Car cette volonté regardant toujours ce qui est de meilleur  
 » en soi, il est certain que Dieu donnant un mouvement de chasteté à  
 » S. Augustin, il vouloit qu'il consentit à ce mouvement, & désapprou-  
 » voit qu'il n'y consentît pas.

» Ainsi cette proposition n'est conforme à la doctrine de M. d'Ypres,  
 » qu'en prenant premièrement le mot de grace efficace plus généralement  
 » qu'on ne le prend dans l'Ecole, & en tant que ce mot comprend celle  
 » même qui ne l'est qu'en partie, & en quelque chose, *secundum quid* :  
 » c'est-à-dire, la grace excitante ou suffisante des Thomistes, dans lequel  
 » sens ils disent tous, que la grace même qu'ils appellent suffisante est  
 » efficace.

» Secondement, en ne comprenant sous le mot d'effet, que l'effet  
 » prochain & immédiat, & non l'effet éloigné & parfait, auquel le mou-  
 » vement de la grace excite.

» Troisièmement, en n'entendant par la volonté de Dieu, qui donne

IV. CL. „ cette grace , que la volonté absolue & efficace , & non la volonté  
V. P.<sup>e</sup> „ antécédente.

Numéro „ Et ainsi , la doctrine de Jansénius sur ce point , selon qu'elle est expli-  
XXXIX. „ quée par ses Défenseurs , se réduit à cette proposition commune à tous  
„ les Thomistes. *Omnia gratia Christi est efficax alicujus effectus ad quem*  
„ *proximè ordinatur , & quem Deus absoluta voluntate intendit.*

„ Et c'est ce qui peut faire voir combien il est plus court & plus facile  
„ d'examiner , si le sens attribué à Jansénius , par ceux qui refusaient de le  
„ condamner , est orthodoxe , ou hérétique , que de convenir quel est  
„ en effet le sens de Jansénius. Car il ne faut qu'avoir un peu de bonne  
„ foi pour reconnoître , que cette doctrine , attribuée à Jansénius par ses  
„ défenseurs , est très-orthodoxe ; puisqu'elle s'enseigne tous les jours à  
„ Rome même , dans toutes les Ecoles qui font profession de suivre la  
„ doctrine de S. Thomas : au lieu que c'est une discussion plus longue  
„ de savoir , si c'est-là en effet tout ce que Jansénius a enseigné sur ce  
„ sujet : & cependant ce premier examen , qui est si facile , suffit pour  
„ donner la paix à l'Eglise , & l'autre n'y est nullement nécessaire , puis-  
„ qu'il ne regarde qu'une question de fait , qui est indépendante de la foi ,  
„ & dont on est convenu de ne point parler. ”

Il est donc vrai , & on ne l'a pas dissimulé dans les *Dessins* , que la proposition de convenir du sens de Jansénius a été faite par le P. Ferrier , quoique long-temps depuis qu'on étoit tombé d'accord de ne se point arrêter à la question de fait : mais il est constant aussi qu'elle a été rejetée aussi-tôt qu'on a su qu'il la faisoit , par des raisons très-solides , & que l'événement a entièrement justifiées ; puisque le P. Ferrier n'a pu faire en trois conférences , ce que , par une vanité ridicule , il s'étoit promis de faire *en une heure* , qui est de montrer que le sens qu'il attribuoit à Jansénius , sur chaque Proposition , étoit son véritable sens.

Tout ce que peut opposer le P. Ferrier à ce qui vient d'être dit , est , que M. de Commenges a cru , aussi-bien que lui , qu'il seroit assez facile de convenir du sens de Jansénius , & qu'il faudroit examiner ensuite si ce sens seroit hérétique ou catholique.

Mais il n'y a point de sujet de s'étonner que M. de Commenges ait été d'abord dans cette pensée , si on considère deux choses.

La première est , que le sentiment de Jansénius peut être expliqué en deux manières : ou en des termes généraux & indéterminés , & qui sont encore capables de plusieurs sens ; les uns vrais & les autres faux : ou en des termes si précis & tellement développés de toute équivoque , qu'on ne les puisse prendre qu'en une seule manière.

Or il est vrai qu'il est fort facile de convenir du sens de Jansénius ,

si on s'arrête à cette première manière, comme en effet il est vrai en IV. C<sup>e</sup>. général que la proposition à laquelle le P. Ferrier avoit réduit la doctrine V. P<sup>e</sup>. de M. d'Ypres sur les cinq Propositions, *qui est, que toute grace de Jesus Christ est efficace, & a toujours l'effet pour lequel Dieu la donne*, est de XXXIX. Numéro  
Jansénius dans ces termes généraux.

Mais, comme on fit voir dans la réponse à M. de Commenges sur le projet, ce n'est rien fait que d'en demeurer-là; parce qu'on ne fait point encore par-là quel est le vrai sens de Jansénius; cette même proposition, comme on a montré, pouvant être entendue très-diversement, & étant vraie en une manière, & fautive en l'autre.

Il faut donc, pour convenir, non seulement en apparence, mais véritablement du sens de Jansénius, descendre jusqu'à la seconde manière d'expliquer son sentiment, en dépouillant de toute équivoque tous les termes dont on se sert, comme on a fait encore dans la réponse au projet, où on a montré que cette même proposition, dans laquelle étoit renfermée toute la doctrine de Jansénius, selon le P. Ferrier, n'étoit de Jansénius qu'avec des modifications & des restrictions, qui la rendoient entièrement orthodoxe, au jugement de toutes les Ecoles Catholiques. Or c'est en cette dernière manière qu'on a dit, avec raison, qu'il n'y avoit aucun sujet d'espérer que les Jésuites pussent convenir, avec les Disciples de S. Augustin, du véritable sens de M. d'Ypres; parce que s'ils en étoient convenus, on est assuré qu'ils n'oseroient plus dire que ce sont-là les sens que les Papes ont condamnés d'hérésie, quelque opposition qu'ils aient dans le cœur à ces sentiments, par l'attache opiniâtre qu'ils ont à leur Molinisme.

Mais la seconde chose qu'il faut remarquer, est, qu'il est nécessaire de bien distinguer les opinions que les Jésuites haïssent mortellement, par une secrète aversion de la vraie grace de Jesus Christ, quoiqu'ils n'osent pas dire maintenant que les Papes les aient condamnées par les deux dernières Constitutions, & celles qu'ils ne craignent point de dire avoir été condamnées par ces Constitutions, qu'ils n'ont obtenues qu'en protestant qu'ils ne prétendoient point faire donner aucune atteinte à la doctrine de la grace efficace par elle-même, ni à aucun des autres points de la doctrine de S. Augustin, que l'Ordre de S. Dominique avoit soutenu contre eux dans la célèbre Congrégation de *Auxiliis*.

Car si l'on ne fait cette distinction, il arrive que l'on se persuade facilement que les Jésuites ne feront pas difficulté de condamner, comme hérétiques, de certains points contraires à leur Molinisme, que M. d'Ypres soutient contre eux; & qu'ainsi en étant convenus, ce sera-là le sujet

IV. C. L. de la contestation , de savoir si ces points sont hérétiques ou catholiques,  
 V. P<sup>c</sup>. condamnés ou non condamnés par les Constitutions.

Numéro C'est ce qui aida M. de Commenges à entrer dans cette pensée, que  
 XXXIX. quand on seroit convenu du sens de Jansénius, les uns diroient qu'il est catholique, & les autres qu'il est hérétique. Car ayant reçu l'Ecrit touchant le Projet, il répondit, avant que de partir de Languedoc, qu'il entendoit la proposition dans laquelle il avoit renfermé toute la doctrine de Jansénius sur les cinq Propositions, avec toutes les modifications & restrictions qu'on lui avoit représenté y devoir être ajoutées, afin qu'on pût dire, dans la vérité, qu'elle étoit de Jansénius. En quoi il témoignoit une fort grande intelligence de la doctrine de ce Prélat; mais parce qu'il jugeoit fort bien que toutes ces modifications n'empêcheroient pas qu'elle ne fût encore fort éloignée des erreurs sémipélagiennes des Jésuites, il a pu croire que les Jésuites auroient assez de hardiesse, pour soutenir que cette proposition, ainsi restreinte & modifiée, avoit été condamnée comme hérétique, & comme impie par les deux dernières Constitutions.

Et en effet, sur ce qu'il en parla en ces termes aussi-tôt après qu'il fût arrivé à Paris, on lui témoigna qu'on ne pouvoit s'imaginer que les Jésuites se portassent jusqu'à cet excès, & pour lui montrer les raisons qu'on avoit de ne le pas appréhender, on fit un mémoire qui portoit pour titre: *Que c'est une prétention insoutenable de dire, que la grace efficace par elle-même, ait été condamnée par les dernières Constitutions.* Et l'événement montra qu'on ne se trompoit pas: car les Jésuites n'osèrent pas le prétendre, & on a vu dans la suite, que l'on avoit eu raison d'assurer que ce qu'on prenoit pour le sens de Jansénius, étoit si certainement orthodoxe, que les Jésuites mêmes n'auroient pas la hardiesse de dire, que c'est ce qui a été condamné comme impie & comme hérétique dans les cinq Propositions.



## C H A P I T R E V.

IV. CL.  
V. P.  
Numéro  
XXXIX.

*De la proposition qu'on fit à M. de Commenges, en rejetant celle du P. Ferrier, qui fut, de proposer les sentiments qu'on avoit sur les cinq Propositions.*

ON ne se contenta pas, en répondant au Projet envoyé de Languedoc, de représenter les difficultés qui se rencontroient dans la proposition du P. Ferrier ; mais on en fit une autre dans le même. Ecrit, que l'événement a fait voir être très-propre à donner la paix à l'Eglise, n'y ayant eu que la malice des Jésuites qui l'ait empêchée d'avoir cet effet. On le fit de cette sorte, si ce n'est que l'on se souvient que cet endroit fut abrégé dans la copie qui en fut envoyée à M. de Commenges, quoiqu'on soit assuré que rien ni fut changé quant à la substance.

« Tout l'examen que l'on doit faire pour s'assurer qu'il n'y a point de  
» nouvelle hérésie dans l'Eglise, consiste uniquement à savoir quel est le  
» sens que les Défenseurs de Jansénius lui attribuent, & quelle est la  
» doctrine qu'ils se persuadent qu'il a enseignée, & qu'ils croient ne  
» pouvoir pas condamner en conscience. Or c'est ce qui n'est pas difficile  
» à reconnoître, puisqu'ils ont déclaré nettement & distinctement, en  
» divers ouvrages, ce qu'ils entendoient par le sens de Jansénius, &  
» principalement dans la première & troisième Disquisition de Paul Irenée,  
» & dans la première & quatrième partie de Denys Raymond, qui ont  
» été faites dans ce dessein.

» Mais quoiqu'il fût bon de lire ces ouvrages, néanmoins, pour en  
» épargner la peine, si on ne le juge pas nécessaire, on s'offre de ré-  
» duire en abrégé & en cinq Articles, tout ce que l'on tient sur la ma-  
» tière des cinq Propositions condamnées. Et comme ces Articles con-  
» tiendront nettement & distinctement la doctrine des Disciples de S.  
» Augustin sur cette matière, il est juste que ceux qui douteroient de la  
» pureté de leur foi les examinent avec soin, & sans préoccupation ; &  
» qu'ensuite ils témoignent quel sera le jugement qu'ils en auront formé,  
» qui ne peut être que l'un de ces trois.

» Le premier seroit : que les dogmes attribués à Jansénius par ses Dé-  
» fenseurs, sont véritablement orthodoxes ; soit qu'on demeure persuadé  
» que c'est aussi ce que Jansénius a enseigné, soit que l'on croie qu'ils  
» expliquent trop favorablement Jansénius ».

» Le second seroit : de prétendre que les dogmes qu'on attribuerait



IV. CL. „ à Jansénius font en effet hérétiques ; soit qu'ils soient , ou qu'ils ne soient  
V. P<sup>c</sup>. „ pas de lui ”.

Numéro „ Et le troisieme feroit : de trouver quelques difficultés dans l'explica-  
XXXIX „ tion de ces dogmes , qui ne feroient pas assez éclaircies , & qui feroient  
„ tenir en suspens , si on les soutient d'une maniere catholique ou hé-  
„ rétique ”.

„ Le premier de ces jugements exige , de la conscience de ceux qui le  
„ feroient , un aveu sincere qu'il n'y a point de nouveaux hérétiques  
„ dans l'Eglise , qu'il n'y a personne qu'on ne doive reconnoître pour  
„ orthodoxe , quelque sentiment qu'on ait du fait de Jansénius , & que  
„ les persécutions qu'on feroit aux personnes , sous prétexte de la con-  
„ servation de la foi , ne pourroient être que fort injustes ”.

„ Le second jugement laisseroit encore lieu à l'accusation d'hérésie ,  
„ mais il demanderoit en même temps , par un devoir indispensable de  
„ la justice , qu'on marquât en quoi , & pourquoi ces dogmes , qu'on  
„ accuseroit encore d'hérésie , feroient hérétiques ”.

„ Le troisieme ne laisseroit pas droit d'accuser d'hérésie ; puisqu'on ne  
„ le peut faire qu'avec une assurance entiere , que celui qu'on en accuse  
„ en est véritablement coupable : mais , laissant droit d'en douter , puis-  
„ qu'on suppose que la chose seroit douteuse , il obligeroit en même  
„ temps de fonder ces doutes sur des raisons considérables , qu'on devroit  
„ proposer de bonne foi , afin d'en avoir l'éclaircissement , & se pouvoir  
„ déterminer , de côté ou d'autre , avec connoissance de cause ”.

„ On ne croit pas qu'il y ait rien de plus raisonnable , ni de plus né-  
„ cessaire , selon les regles de la conscience , que ces conditions. Et ce-  
„ pendant on se tient comme assuré , que si on y veut entrer sincère-  
„ ment , cette affaire se terminera le plus facilement du monde , & le  
„ plus heureusement pour l'Eglise ”.

„ Car on croit se pouvoir promettre , que jamais aucun Théologien ,  
„ instruit dans ces matieres , & qui sache ce qui passe constamment pour  
„ catholique & pour orthodoxe dans l'Eglise , ne formera le second ju-  
„ gement ; c'est-à-dire , qu'il n'y en aura point qui prétende que les dog-  
„ mes particuliers & précis , auxquels on renfermera ce que l'on tient  
„ sur la matiere des cinq Propositions , sont hérétiques , & que c'est ce  
„ que les Papes & l'Eglise ont condamné ”.

„ On espere aussi , avec beaucoup d'apparence , qu'on ne formera pas  
„ même le troisieme jugement ; parce qu'on a tâché de s'expliquer avec  
„ tant de clarté , qu'on ne croit pas avoir laissé aucune ambiguïté , sous  
„ laquelle on puisse soupçonner que l'on cache des sens hérétiques. Que ,  
„ si néanmoins on y trouvoit encore quelque obscurité , on s'offre de  
„ l'éclaircir

„l'éclaircir, & de lever toutes les difficultés qu'on pourroit proposer". IV. CL.

„Que si on forme le premier jugement, comme il y a tout sujet de V. P.  
„l'espérer, non seulement l'accommodement sera facile, mais on peut Numéro  
„dire même qu'il sera fait. Car ce seul jugement doit persuader intérieu- XXXIX.  
„rement tous ceux qui le formeront, qu'ils ne peuvent en conscience  
„souffrir que l'on traite d'hérétiques ceux qu'ils sauroient n'avoir que  
„des sentiments orthodoxes; & cette conviction intérieure, qui les em-  
„pêcheroit, sans doute, d'entretenir extérieurement ce feu de division,  
„suffiroit seule pour l'éteindre".

„Et en effet, pourvu qu'on témoignât seulement au Roi, qu'après les  
„explications que ceux qu'on soupçonnoit d'hérésie ont données de leur  
„doctrine, on ne trouve plus de sujet de les en soupçonner, l'on est  
„assuré que la piété du Roi n'aura pour eux que des sentiments de bonté.  
„Et pour ce qui est du Pape, les parties étant d'accord de ce point  
„capital, conviendront facilement des moyens de l'informer de cette af-  
„faire, & de lui témoigner leur mutuelle soumission; & on ne doute point  
„que Sa Sainteté n'embrasse avec joie, tout ce qui peut contribuer à en-  
„tretenir parmi les fideles l'unité de l'esprit dans le lien de la paix".

Voilà la proposition qu'on a faite à M. de Commenges, en un temps  
où il auroit pu ne pas passer plus avant dans cette affaire, s'il ne l'eût  
pas jugée propre à donner la paix à l'Eglise. Mais l'événement a fait  
voir qu'elle y étoit très-propre, & qu'elle eût produit cet effet si désiré  
des gens de bien, si on eût eu affaire à des personnes qui n'eussent  
point été du nombre de ceux dont parle le Prophete Roi: *Qui loquuntur  
pacem cum proximo suo, mala autem in cordibus eorum.*

Car on verra par la suite, qu'on ne s'étoit point trompé en se promet-  
tant que les Jésuites ne seroient pas assez hardis, pour soutenir que les  
Articles de doctrine qu'on leur a proposés sont hérétiques, & que c'est  
ce que les Papes ont condamné dans les cinq Propositions; qu'ils ont, au  
contraire, avoué d'abord qu'ils étoient exempts d'erreur; que si, depuis,  
pour troubler la paix, ils ont dit qu'ils cachotent du venin sous des ter-  
mes captieux & ambigus, ils n'ont fait que témoigner par-là leur esprit  
d'injustice & de calomnie, puisqu'ils le disent en l'air, sans pouvoir mar-  
quer en particulier ces prétendues ambiguïtés qui cachent du venin, qui  
étoit la condition très-juste qu'on avoit demandée, au cas qu'ils se je-  
tassent sur ce reproche, qui ne manque jamais aux personnes malicieuses.

Mais c'est de quoi l'on traitera plus à fond en un autre endroit. J'a-  
jouterai seulement, qu'il n'y a rien de plus ridicule que ce qu'allegue le  
P. Ferrier contre cette voie d'accommodement. Il dit, page II: *Qu'il lui  
sembloit tout-à-fait inutile d'entrer dans la discussion des sentiments parti-*

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

M m

IV. CL. *culiers de ces Théologiens sur le sujet des cinq Propositions; puisqu'il n'étoit*

V. P.<sup>e</sup> *pas question de savoir quelle étoit leur doctrine particulière sur cette ma-*

Numéro XXXIX. P. Sirmond avoit été accusé d'être hérétique sur le mystère de l'Incarnation, parce qu'il soutient, contre le jugement du cinquième Concile, que les Ecrits de Théodoret ne contiennent point d'hérésie sur cette matière, seroit-ce une chose inutile, pour justifier ce Jésuite, d'examiner ses sentiments particuliers touchant ce mystère; & ne faudroit-il pas avoir l'esprit renversé, pour nier, qu'étant assuré que le P. Sirmond n'a eu que des sentiments catholiques touchant l'union des deux natures en une seule personne, on l'est aussi, qu'il n'a point été hérétique sur le mystère de l'Incarnation, quelque hérétique que puisse avoir été la doctrine de Théodoret, que ce Jésuite tâche d'excuser? Quel est donc l'entêtement du P. Ferrier, de ne vouloir pas comprendre que c'est la même chose dans cette rencontre, & que ce qu'il dit n'a pas de sens. Car, puisqu'il étoit question de savoir si les Théologiens avec lesquels il vouloit conférer, tiennent quelque erreur sur le sujet des cinq Propositions, & si on les peut justement accuser d'hérésie, comment pouvoit-on mieux s'en assurer, qu'en examinant leur doctrine sur les cinq Propositions; & s'il n'en eût pas été question, pourquoi donc les accusoit-on d'hérésie? Est-ce que les Jésuites croient le monde capable d'une aussi grande folie, que celle qui fait tout le fort de l'Ecrit du P. Ferrier, qu'on peut être hérétique sans avoir aucun sentiment hérétique, & en croyant toutes les vérités révélées de Dieu dans l'Ecriture & dans la Tradition?

## C H A P I T R E VI.

*D'une autre proposition qui fut faite par le Projet d'accommodement, qui fut, de déclarer qu'on n'avoit point d'autre doctrine sur le sujet des cinq Propositions, que celle d'Alvarez & des autres nouveaux Thomistes, & que si on le faisoit, toute contestation seroit finie.*

Pour achever tout ce qui a été proposé, de part & d'autre, pendant que M. de Commenges étoit encore en Languedoc, il reste de dire un mot d'une autre proposition, qui fut faite par M. de Commenges, dans le *Projet d'accommodement concerté entre lui & le P. Ferrier*. La voici en propres termes.

“ Afin que les Jansénistes soient à couvert de soupçon, & pour justifier leur foi, on propose, ”

„ Qu'ils déclarent qu'ils n'ont point d'autre sentiment sur cette ma- IV. Cl.  
 „ tiere, que ce qui est enseigné par les Thomistes; mais, parce qu'il y V. P.  
 „ a différence entre les Thomistes, & que la maniere de parler d'Estius, Numéro  
 „ par exemple, de Grégoire de Rimini devant lui, & de plusieurs autres, XXXIX.  
 „ est différente de celle d'Alvarez, les Molinistes demandent que les Jan-  
 „ sénistes se réduisent à la forme de parler d'Alvarez, & des autres qui  
 „ ont écrit dans son sentiment; & la raison qu'ils alleguent de leur de-  
 „ mande est, qu'Alvarez ayant assisté aux Congrégations de *Auxiliis*,  
 „ il y a grande apparence que lui, & les autres qui ont écrit en même  
 „ temps & depuis, ont pris cette façon de parler pour sauver la liberté,  
 „ selon les mouvements & les sentiments que les Papes Clément VIII &  
 „ Paul V ont eus, quoique ces Souverains Pontifes n'aient fait aucun  
 „ Décret sur cette matiere. Si les Jansénistes vouloient se résoudre à cela,  
 „ toute contestation seroit finie; parce que l'opinion de ces Thomistes,  
 „ étant enseignée comme orthodoxe, il ne resteroit plus, entre les Jan-  
 „ sénistes & les Molinistes, que la contestation qui a été depuis long-  
 „ temps entre l'Ecole des Dominicains & celle des Jésuites, qui n'a fait  
 „ aucune rupture de communion, ni de charité entre ces deux Ordres.  
 „ Et en ce cas-là les deux parties écriroient au Pape une lettre com-  
 „ mune, dans laquelle, en s'expliquant clairement, on témoigneroit à  
 „ Sa Sainteté, que les esprits & les cœurs seroient entièrement réunis,  
 „ quoique les Ecoles ne le fussent pas, & on la supplieroit de bénir les  
 „ uns & les autres. Et outre cela, on supplieroit aussi le Roi de vouloir  
 „ écrire au Pape, & de conjurer Sa Sainteté de se contenter de ces dé-  
 „ clarations, & de maintenir cette réunion & cette paix par son auto-  
 „ rité, en défendant aux uns & aux autres de rien dire ni écrire qui  
 „ la pût altérer”.

Voici ce qu'on répondit sur cet article: “ La condition que l'on pro-  
 „ pose, de s'astreindre aux manieres de parler d'Alvarez, n'est nullement  
 „ nécessaire; puisqu'il est visible, & par la déclaration qu'on a envoyée,  
 „ (*c'est-à-dire, par les Articles de doctrine qu'on pensoit envoyer par cet*  
 „ *ordinaire là, mais qu'on ne put, parce qu'on n'eût pas le temps de les*  
 „ *communiquer à ceux qui les devoient voir*) & par les Ecrits qu'on a  
 „ faits, pour expliquer ce que l'on croit touchant les cinq Propositions,  
 „ que, comme on n'a aucun sentiment sur le sujet de ces Propositions  
 „ qui soit différent de ceux des Thomistes, tant anciens que nouveaux, il  
 „ est clair aussi que toutes les expressions dont on s'est servi pour les expli-  
 „ quer, sont autorisées par l'Ecole de S. Thomas, & en particulier par  
 „ Alvarez”.

„ On ne croit pas néanmoins qu'il soit juste d'imposer cette con-

IV. CL. » dition comme une loi, & par forme d'engagement public ; parce qu'il  
 V. P<sup>c</sup>. » n'appartient qu'à l'Eglise de prescrire aux particuliers les termes précis  
 Numéro » dans lesquels ils doivent s'exprimer, & qu'Alvarez n'est pas la règle  
 XXXIX. » du langage de l'Eglise ; cet Auteur reconnoissant lui-même en divers  
 » endroits, que les mêmes opinions qu'il exprime en termes scholasti-  
 » ques, ont été exprimées par les Peres en d'autres termes. Or il ne  
 » feroit pas honorable à l'Eglise, qu'on pût dire qu'elle eût interdit à  
 » ses enfants le langage de ses Peres, pour suivre celui d'un de leurs  
 » Disciples, qui leur a été inconnu. Outre qu'y ayant plusieurs Théo-  
 » logiens célèbres, & des Facultés entières, comme celles de Louvain  
 » & de Douay, qui ne se servent pas de toutes les expressions d'Al-  
 » varez, il n'est pas permis à des particuliers d'entrer dans aucun en-  
 » gagement qui puisse les noter indirectement, puisque l'Eglise ne l'a  
 » jamais fait ».

Cette réponse fait voir deux choses : l'une, qu'on a refusé avec raison de s'astreindre généralement, par un engagement public, à toutes les expressions d'Alvarez, & de quelques nouveaux Thomistes : l'autre, qu'on a déclaré en même temps qu'il n'y auroit rien dans l'explication des sentiments sur les cinq Propositions, qu'on se dispoit de donner, qui ne fût conforme non seulement à la doctrine, mais aussi aux expressions de ces nouveaux Thomistes. Et comme cela s'est trouvé tel en effet dans les Articles de doctrine qu'on a donnés, il n'y a que la mauvaise foi des Jésuites qui ait pu empêcher qu'on n'ait donné la paix à l'Eglise ; puisqu'on étoit convenu, selon le *Projet*, que pourvu que ceux qui refusent de condamner Jansénius se servissent des expressions d'Alvarez & des autres nouveaux Thomistes, pour expliquer leurs sentiments sur la matière des cinq Propositions, *toute contestation seroit finie, parce que l'opinion des Thomistes étant enseignée comme orthodoxe, il ne resteroit plus entre les Jansénistes, & les Molinistes (ce sont les termes du Projet) que la contestation qui a été depuis long-temps entre l'Ecole des Dominicains & des Jésuites, qui n'a fait aucune rupture de communion & de charité entre ces deux Ordres : de sorte qu'il n'y auroit qu'à prier le Pape de bénir les uns & les autres.*

Le P. Ferrier, qui a bien vu la nécessité de cette conséquence, ne s'en est pu sauver, qu'en disant, que cet expédient fut à la vérité proposé par M. de Commenges ; mais que bien loin de l'accepter, il l'avoit très-expressément rejeté. C'est ce qu'il veut faire entendre dès l'entrée de sa Relation.

Mais son témoignage est-il recevable dans sa propre cause, contre celui de M. de Commenges, qui n'auroit pas mis une proposition rejetée

entre les articles d'un *Projet d'accommodement concerté entre lui & le P. IV. CL. Ferrier* ? Et de plus, la manière dont il en parle dans ce *Projet*, fait V. P.<sup>e</sup> bien voir que c'est au nom des Jésuites qu'il l'a fait, & non seulement au sien ; puisqu'on ne le pouvoit pas mieux marquer que par ces paroles : Numéro XXXIX.

*Les Molinistes demandent que les Jansénistes se réduisent à la forme de parler d'Alvarez..... Et la raison qu'ils allèguent de leur demande est, qu'Alvarez, &c.* Ceux à qui M. de Commenges a envoyé un *Ecrit* portant ces termes, ont-ils dû croire que ce n'étoit pas les Molinistes, mais seulement ce Prélat qui leur faisoit cette demande, & doivent-ils ajouter plus de foi à ce que leur en dit un Jésuite, qu'à ce qu'ils lisent de leurs propres yeux dans un *Ecrit* envoyé par un Evêque ?

Mais il est bon de considérer les raisons que le P. Ferrier dit avoir opposées à cette proposition. Car, outre que le *Projet* envoyé par M. de Commenges doit faire juger qu'il est faux qu'il les ait opposées, elles sont tout-à-fait absurdes.

Il dit donc page 5, que M. de Commenges proposa, que les *Théologiens qu'on appelle Jansénistes*, déclareroient qu'ils n'ont jamais prétendu soutenir d'autre doctrine sur la matière des cinq Propositions, que celle qu'on enseigne ordinairement dans l'Ecole des Thomistes, & que ce Prélat ajouta, qu'il estimoit qu'il n'en falloit pas davantage pour donner la paix à l'Eglise, & pour empêcher que l'erreur ne se glissât dans le cœur des fideles, sous prétexte de défendre la doctrine de Jansénius.

Le P. Ferrier dit qu'il opposa à cet expédient, pour première raison, qu'il étoit inutile aux Jansénistes de se déclarer pour la doctrine des Thomistes, qu'il falloit nécessairement qu'ils allassent plus avant, & qu'ils déclarassent ouvertement qu'ils ne sont plus Jansénistes, en condamnant sincèrement les cinq Propositions dans le propre sens de Jansénius, & que c'étoit l'unique moyen de faire leur paix avec l'Eglise.

Il est bien clair que le P. Ferrier ne parla point alors en cette manière, puisqu'il paroît au contraire, par tant de lettres de M. de Commenges, qu'il étoit convenu de ne point faire dépendre la paix de l'Eglise de la condamnation du sens de Jansénius, & que ce Prélat lui ayant soutenu à Paris, il en demeura d'accord. Mais je dis, de plus, que rien n'auroit été plus impertinent que d'opposer cette raison à ce que lui avoit dit M. de Commenges ; puisque c'auroit été supposer gratuitement & sans preuve, ce que ce Prélat lui avoit nié, & ce qu'il ne pouvoit avoir de fondement que dans l'hérésie soutenue par les Jésuites dans le Collège de Clermont, que le fait de Jansénius appartient à la foi, & qu'on ne puisse être Catholique sans en demeurer d'accord, quoique pour tout le reste on n'ait que des sentiments catholiques.

IV. Cl. Est-ce que les Jésuites de Toulouse ne sont pas encore informés qu'il  
 V. P<sup>e</sup>. n'y a rien de plus décrié que l'extravagante & hérétique prétention de leurs  
 Numérol confreres de Paris, qu'on peut être hérétique sans avoir aucun sentiment  
 XXXIX. hérétique, & à cause seulement qu'on ne croit pas un fait non révélé,  
 décidé par le S. Siege ?

La seconde raison du P. Ferrier est encore moins raisonnable. *J'ajoutois à cela (dit-il page 6) pour une seconde raison, que je ne croyois pas que ces Théologiens fussent jamais bons Thomistes : que j'avois vu avec quelque soin les Ecrits qu'ils ont publiés sur ces matieres, & que j'avois remarqué qu'ils ne s'écartent jamais des sentiments de Jansénius, quelque soin qu'ils prennent de faire croire qu'ils suivent la doctrine de la grace que les Thomistes enseignent dans leur Ecole.*

Il est difficile de remarquer toutes les absurdités de ce discours.

1<sup>o</sup>. M. de Commenges ayant proposé comme un moyen d'accord, que les Disciples de S. Augustin déclareroient qu'ils n'ont point d'autre doctrine sur le sujet des cinq Propositions, que celle qui s'enseigne dans l'Ecole de S. Thomas, le P. Ferrier ne pouvoit lui opposer que fort ridiculement, que leur doctrine est différente de celle de cette Ecole; puisque cela ne le devoit point empêcher d'accepter la proposition, sauf à lui de faire voir, s'il l'eût pu dans l'exécution, qu'ils n'accomplissoient pas la condition proposée, & que leur doctrine n'étoit pas la même que celle des Thomistes.

2<sup>o</sup>. Si l'on ne devoit pas faire cette proposition, parce que les Disciples de S. Augustin ne lui paroissent pas assez conformes dans leurs Ecrits à la doctrine de l'Ecole de S. Thomas, pourquoi proposoit-il en même temps (à ce qu'il prétend) de leur faire condamner le sens de Jansénius; puisqu'il ne pouvoit pas ignorer que c'est à quoi ils ont témoigné beaucoup plus d'éloignement dans tous leurs Ecrits ?

3<sup>o</sup>. Les Disciples de S. Augustin ayant toujours dit que la doctrine de Jansénius sur les cinq Propositions, ne leur sembloit point différente de celle des Thomistes, & étant clair que c'est la même, selon qu'ils expliquent Jansénius, n'est-ce pas une extravagance signalée au P. Ferrier, de prouver que ces Théologiens ne seront jamais bons Thomistes, parce *qu'il a remarqué dans tous leurs Ecrits, qu'ils ne s'écartent jamais des sentiments de Jansénius, quelque soin qu'ils prennent de faire croire qu'ils suivent la doctrine que les Thomistes enseignent dans leur Ecole ? Est-ce une marque qu'ils ne suivent pas les sentiments des Thomistes sur les cinq Propositions, de ce qu'ils ne s'écartent pas de ceux de Jansénius, si ce sont les mêmes ? Et le P. Ferrier ne nous fournit-il pas un argument invincible, pour montrer que ce sont les mêmes ?*

Car il est constant que Denys Raymond ne soutient rien, & n'attribue IV. CL. rien à M. d'Ypres sur le sujet des cinq Propositions, qui ne soit conforme V. P<sup>e</sup>. à la doctrine des Thomistes.

Or le P. Ferrier se vante d'avoir remarqué, que, dans tous les Ecrits où l'on prend plus de peine de faire croire qu'on suit la doctrine des Thomistes on ne s'écarte point des sentiments de Jansénius. Numéro XXXIX.

Donc Denys Raymond, ne s'écartant point des sentiments de Jansénius, par la confession du P. Ferrier, & étant d'ailleurs certainement conforme aux Thomistes, il faut nécessairement que Jansénius soit aussi conforme aux Thomistes.

## CHAPITRE VII.

*De ce qui s'est passé à Paris sur la proposition du P. Ferrier, de convenir du sens de Jansénius.*

Comme on n'a pu savoir ce qui s'est passé en Languedoc entre M. l'Evêque de Commenges & le P. Ferrier, que par ce qu'en a écrit M. de Commenges, on a satisfait à tout ce qu'on pouvoit desirer sur ce sujet, en faisant voir que ce qu'en a dit ce Jésuite est contraire aux lettres de ce Prélat. Mais pour ce qui est des choses qui se sont passées à Paris, on est assuré par soi-même des faussetés dont il a rempli sa Relation. En voici une capitale, par où il débute page 10.

« M. de Commenges, dit-il, ayant assemblé ces Messieurs, leur témoigna le desir qu'il avoit de les tirer de la peine où ils étoient; leur déclara que, pour y procéder solidement, il falloit commencer par l'expédient que j'avois proposé, & convenir, avant toutes choses, du sens de Jansénius sur les cinq Propositions; & qu'après qu'on seroit d'accord sur ce point, il ne seroit pas difficile de venir à bout de tout le reste. Ces Messieurs acceptèrent cet expédient, & me firent dire par le même Prélat, que j'eusse à leur marquer précisément le sens de Jansénius sur chaque Proposition. Je fis aussi-tôt deux petits Ecrits latins sur ce sujet, qui furent mis entre les mains de l'Abbé de Lalane, afin qu'il les communiquât à tous les autres. Mais après qu'ils eurent examiné ces Ecrits, il changèrent de sentiment, & ne firent dire par M. de Commenges, qu'ils ne pouvoient accepter cet expédient, parce que si nous étions une fois d'accord du sens de Jansénius sur les cinq Propositions, ils voyoient bien qu'ils seroient obligés de les condamner; à quoi ils ne pouvoient se résoudre ».



IV. C<sup>L</sup>. Tout ce récit est entièrement contraire à la vérité. On a rejeté l'expédient du P. Ferrier avant qu'il fût parti du Languedoc ; & ainsi c'est une fausseté manifeste de dire, comme il fait , qu'on n'a refusé de l'accepter que depuis qu'on eut vu les deux Ecrits qu'il fit sur ce sujet : & il est faux aussi qu'avant cela on l'eût accepté depuis son arrivée à Paris. Car, voici jour pour jour , ce qui s'est passé dans cette affaire, ainsi qu'on l'a marqué dans ce temps-là.

V. P<sup>e</sup>.  
Numéro  
XXXIX.

M. de Commenges arriva à Paris le dernier jour de l'année 1662. On fut quelques jours sans le voir , comme le P. Ferrier le reconnoît : & la première chose dont on lui parla fut , de la proposition qu'on lui avoit faite par la réponse au *Projet*, d'expliquer d'une manière très-claire tous les Sentiments qu'on avoit sur les cinq Propositions , afin que , s'ils étoient jugés orthodoxes par les Jésuites mêmes , il n'y eût plus aucun lieu de soupçonner d'erreur ceux qui auroient justifié en cette sorte , la pureté de leur foi.

C'est à quoi on insista depuis que M. de Commenges fut arrivé à Paris , & on le pria d'en faire la proposition au P. Ferrier. Il eut la bonté de le faire le vendredi 12 Janvier 1663. Et l'étant allé trouver au Collège de Clermont où il étoit ce jour-là , il lui demanda s'il ne tiendrait pas pour Catholiques , sur le sujet des cinq Propositions , ceux qui feroient voir , qu'ils ne soutiennent autre chose sur cette matière , que ce qui s'enseigne communément dans l'Ecole de S. Thomas. Il en demeura d'accord ; mais il dit , qu'avant toutes choses il falloit convenir du sens de Jansénius ; que cela seroit facile , pourvu qu'on voulût en conférer : qu'il avoit les lieux tout prêts , & qu'il en feroit aisément demeurer d'accord ; qu'après cela , on diroit de cette doctrine ce que l'on voudroit ; qu'on la pourroit maintenir pour catholique , qu'eux la soutiendraient hérétique , & qu'on porteroit au Pape ce différent pour en juger. M. l'Evêque de Commenges revint au lieu où il avoit laissé ceux qui attendoient cette réponse , pour donner leurs sentiments , qu'ils avoient tout prêts. Mais ils furent bien surpris lorsqu'ils virent qu'on les remettoit sur une proposition qu'ils avoient rejetée il y avoit près de trois mois , & ils firent voir à ce Prélat combien elle étoit déraisonnable.

Ils ne se contenterent pas de cela ; mais l'un d'eux travailla le 13 à un Mémoire qui contenoit leurs raisons , lequel fut donné le lundi , qui étoit le 15 à M. de Commenges.

Le jeudi 18 , ce Prélat eut la bonté de venir lui-même faire la réponse du P. Ferrier , touchant le Mémoire dont il lui avoit seulement dit la substance. Cette réponse faisoit voir qu'il vouloit qu'on entrât dans la question de fait , parce que le Pape en avoit parlé , & que c'étoit ce qui troublait

troubloit le plus l'Eglise, & il se fendoit principalement sur ce qu'on IV. C.L. avoit souvent demandé qu'on expliquât le sens de Jansénius. V. P<sup>e</sup>.

On lui fit voir en quel sens on l'avoit demandé, en expliquant plus Numéro au long ce qui étoit marqué en deux mots dans le Mémoire. On lui XXXIX. dit donc, que les Jésuites tâchant de rendre suspects d'hérésie, dans l'esprit des Evêques, ceux qui refusoient de condamner les Propositions dans le sens de Jansénius, on avoit eu raison de demander aux Evêques, qu'il leur plût d'expliquer en particulier ce qu'ils entendoient par le sens de Jansénius qu'ils vouloient que l'on condamnât, afin que ce sens étant renfermé dans un dogme précis & déterminé, ceux qu'on accufoit de cacher quelque hérésie sous ce sens, pussent s'en purger en condamnant ce dogme, & faisant voir qu'ils étoient d'accord avec les Evêques en tout ce qui regarde la foi, & que s'ils n'avoient pas que ce dogme fût de Jansénius, ce n'étoit visiblement qu'un pur fait. Ce qui faisoit voir que ce qu'on avoit demandé touchant l'explication du sens de Jansénius, n'étoit point pour convenir que le sens qu'on auroit marqué fût en effet le véritable sens de Jansénius; mais pour montrer que le condamnant, soit qu'il fût, ou qu'il ne fût pas de M. d'Ypres, on condamnoit en effet le même sens que le Pape & les Evêques avoient condamné, quoiqu'on ne l'attribuât pas comme eux à ce Prélat; ce qui ne regardoit point la foi.

Cependant plusieurs personnes de condition, qui avoient conçu de grandes espérances de cet accommodement, eurent peur que tout ne se rompit d'abord sur ce différent. Et c'est ce qui porta un des premiers Prélats de France, à vouloir parler à quelques-uns des Disciples de S. Augustin, pour voir ce qu'il y auroit à faire. Ils se trouverent donc le 20 de Janvier chez une personne de condition, où ce Prélat se rendit aussi; & il insista fort pour leur faire accepter la proposition du P. Ferrier: non qu'il en espérait aucun bon effet, mais parce qu'il croyoit que l'ayant tentée, & ne se trouvant pas possible, cela donneroit lieu de penser à autre chose.

Mais ils lui représentèrent qu'il leur étoit trop important de justifier leur foi, & qu'en ayant l'occasion, ils ne la devoient point laisser passer. Qu'il ne s'agissoit pas de ce qu'avoit effectivement enseigné Jansénius, mais de ce que soutenoient ses Défenseurs. Que quand il n'auroit rien enseigné que de catholique, ils seroient dans l'erreur, si le sens qu'ils lui attribuoient, & qu'ils soutenoient comme étant de lui, étoit hérétique; & qu'au contraire, quand il auroit enseigné des hérésies, ils ne laisseroient pas d'être Catholiques, s'ils ne défendoient sa doctrine qu'en la prenant, par une erreur de fait, en un sens catholique; comme Facundus n'a

IV. Cl. point été certainement Nestorien, quoiqu'il y ait grande apparence que  
 V. P<sup>e</sup>. plusieurs des propositions de Théodore de Mopsueste, qu'il défendoit en  
 Numéro les interprétant favorablement, étoient impies & Nestorienne. Qu'il étoit  
 XXXIX. donc bien raisonnable de commencer par l'examen des sentiments de  
 ceux qu'on accusoit si injustement d'hérésie; & que s'ils ne tenoient ferme  
 sur ce point, les Jésuites ayant tenté inutilement de les faire convenir  
 du sens de Jansénius, ne voudroient plus entrer dans cet examen, se  
 doutant bien qu'il ne pourroit être qu'avantageux à leurs adversaires. La  
 conférence se termina de cette sorte, ceux que ce Prélat avoit voulu voir  
 étant toujours demeurés dans leur résolution.

Le 21, M. de Lalane porta à M. de Commenges les Articles de doctrine, & ce Prélat lui montra ce que le P. Ferrier prétendoit être le sens de Jansénius sur chaque Proposition. Il ne lui laissa pas cet Ecrit; mais M. de Lalane l'ayant lu devant lui, lui démêla plusieurs équivoques dont ce prétendu sens de Jansénius étoit embarrassé.

Le 24, les Articles de doctrine qui avoient déjà été donnés à M. de Commenges dès le 21, mais sans signature, & dont il avoit déjà donné une copie au P. Ferrier, lui furent donnés signés. Et ce ne fut que ce jour-là que M. de Commenges mit entre les mains de M. de Lalane les deux Ecrits latins, dont parle le P. Ferrier.

Mais l'entretien que ce Prélat eut avec ce Docteur est extrêmement remarquable. Car il lui raconta que le jour de devant, lorsqu'il avoit porté les Articles de doctrine au P. Ferrier, ce Jésuite lui avoit témoigné qu'on ne pouvoit faire d'accord, qu'on ne condannât les Propositions au sens de Jansénius; parce que ce ne seroit rien faire autrement, & que l'erreur ne pouvoit être suffisamment condamnée, qu'on ne la condannât *in sensu Jansenii*, sur quoi tomboit particulièrement la Constitution d'Alexandre VII. Mais qu'il lui avoit répondu, qu'on pouvoit très-bien condamner toute l'erreur, sans parler de Jansénius & de son sens. Qu'au reste, il savoit qu'ils étoient convenus, avant que de partir, qu'on n'obligeroit point à cela; que c'avoit été le fondement du traité, qu'ils n'étoient partis que sur cette supposition; qu'il étoit inutile de parler aux Disciples de S. Augustin, de condamner les Propositions *in sensu Jansenii*; que s'ils avoient cru, le pouvoir faire en conscience, ils auroient signé le Formulaire; qu'ils n'avoient que faire d'aucune médiation ni d'aucun accord, s'ils vouloient souscrire à la condamnation de ce sens; que c'étoit témoigner qu'on ne veut point de paix que de faire cette proposition; qu'il répondroit devant Dieu des maux que ce trouble causeroit, s'il continuoit pour ce sujet. Enfin, qu'il l'avoit tellement pressé, que ce Pere lui avoit protesté qu'il n'en étoit pas le maître, & que c'étoit le sentiment

de plusieurs autres ; qu'il en parleroit encore, & représenteroit toutes ces raisons. M. de Commenges dit ensuite à M. de Lalane ; qu'il étoit sorti fort mal satisfait de cette conversation, & qu'il en avoit été fort en peine toute la nuit. Mais que le P. Ferrier étoit venu chez lui dès le matin, qu'il étoit encore dans sa chambre, & qu'il lui avoit dit qu'on n'insisteroit pas davantage de faire condamner le sens de Jansénius ; & qu'on en demeureroit aux premières conditions dont on étoit convenu. Ce fut ensuite que M. de Lalane vit le P. Ferrier pour la première fois ; & qu'ils prirent jour au lendemain pour la première conférence.

IV. CL.  
V. P.  
Numéro  
XXXIX.

On est assuré qu'il n'y a pas un seul mot que de vrai dans tout ce récit, étant pris sur les Mémoires que diverses personnes en écrivoient jour pour jour. Et de-là, on peut voir combien celui du P. Ferrier est rempli de faussetés.

Car comment seroit-il vrai, qu'on étoit demeuré d'accord, qu'il falloit commencer par convenir du sens de Jansénius, puisque M. de Commenges a encore entre les mains le Mémoire que l'on fit pour montrer que cet expédient n'étoit propre en aucune sorte pour procurer la paix de l'Eglise, & que ce Prélat a témoigné au P. Ferrier, en ce temps-là même, l'éloignement qu'on avoit de cette proposition ? Comment seroit-il vrai qu'on n'eût rejeté cet expédient, qu'après avoir vu les deux Ecrits latins du P. Ferrier, puisqu'il est certain qu'on n'a vu ces Ecrits que le 21 de Janvier, & qu'on ne les a eus entre les mains que le 24, & que dès le 15, on avoit donné ce Mémoire à M. de Commenges, sans parler de la conférence qu'on eut le 20, avec un des premiers Prélats de France sur ce sujet ?

Comment seroit-il vrai, qu'on eût fait dire au P. Ferrier, par M. de Commenges, qu'il étoit à marquer précisément le sens de Jansénius sur chaque Proposition, puisqu'on prioit ce Prélat de lui dire tout le contraire ; & qu'on lui a toujours représenté qu'on ne seroit jamais rien par-là ; & que ce n'étoit pas le moyen qu'il falloit prendre pour pacifier les différends de l'Eglise ?

Et en effet, l'imagination qu'avoit le P. Ferrier, qu'il falloit convenir du sens de Jansénius, pour pacifier les différends de l'Eglise, ne venoit que de deux causes ; dont l'une étoit l'ignorance du vrai état de ces contestations, & l'autre, une merveilleusement bonne opinion de sa suffisance & de sa capacité.

L'ignorance, véritable ou affectée, du vrai état de ces disputes lui faisoit dire, qu'il falloit parler du sens de Jansénius, parce que le Pape en avoit parlé, & que c'avoit été la cause des troubles. Mais il ne lui plaisoit pas d'entendre, que dans ces rencontres le fond de la contestation

IV. C<sup>1</sup>, est souvent très-différent de ce qui en a été l'occasion ; & que tant s'en  
 V. P<sup>e</sup>. faut qu'il soit toujours nécessaire, pour appaiser les contestations, de  
 Numéro XXXIX. toucher à ce qui en a été l'occasion, qu'il est souvent de la prudence  
 de n'y point toucher. Ainsi les Anathématismes de S. Cyrille avoient été  
 la principale occasion de la dispute si animée entre ce Saint & les Evêques  
 d'Orient, & cependant la voie qu'on jugea la plus propre pour la  
 finir, fut de ne point parler de ces Anathématismes, & de se contenter  
 que les uns & les autres fissent profession de la même foi, sans obliger  
 ni S. Cyrille de rien rétracter dans ses Anathématismes, ni les Evêques  
 d'Orient de les approuver. Ainsi les trois Chapitres & le cinquième Con-  
 cile, qui les avoit condamnés, avoient été cause que les Evêques du  
 Royaume de Lombardie s'étoient séparés de l'Eglise Romaine ; & néan-  
 moins S. Grégoire referma cette plaie, & porta ces Evêques à se réunir  
 avec le S. Siège, sans les obliger à condamner les trois Chapitres, &  
 consentant même de ne point faire mention du cinquième Concile. Et  
 ce qui a fait que, dans ces rencontres, il a été de la prudence chrétienne  
 de mettre à part ce qui avoit été l'occasion des disputes, est, que l'on  
 pouvoit, sans cela, pourvoir suffisamment à la conservation de la foi &  
 de l'unité. Or c'est ce qui se trouve aussi dans cette rencontre. Car ce  
 qui entretient le trouble dans l'Eglise, n'est que l'apprehension qu'il n'y  
 ait de nouveaux hérétiques qui corrompent la foi par leurs erreurs. L'im-  
 portance est donc de s'assurer s'il y en a, ou s'il n'y en a point. Or il  
 n'est nullement nécessaire pour cela de convenir du sens de Jansénius,  
 comme il n'est point nécessaire de convenir du sens de Théodore de  
 Mopsueste, pour s'assurer que Facundus n'a point été Nestorien ; ni de  
 convenir du sens de Théodoret, pour s'assurer que les PP. Petau & Sir-  
 mond n'ont point été hérétiques touchant l'Incarnation ; ni de convenir  
 du sens d'Honorius, pour s'assurer que Baronius, Bellarmin, Stapleton  
 & Coeffeteau, n'ont point été Monothélites. Car sans savoir précisément  
 ce qu'ont cru en effet, ou Théodore, ou Théodoret, ou Honorius,  
 on est assuré que les Auteurs qui les ont défendus ne sont pas engagés  
 dans les erreurs qui leur ont été imputées, parce qu'ils se sont d'ailleurs  
 si bien expliqués touchant ces points, qu'il est impossible qu'un homme  
 sincère entre en aucun doute de la pureté de leur foi. Pourquoi donc  
 ne plaît-il pas aux Jésuites de comprendre qu'il n'est nullement nécessaire  
 de convenir du sens de Jansénius, pour savoir si les Défenseurs sont  
 hérétiques ou catholiques, puisque quoi qu'il ait enseigné, ils se sont cer-  
 tainement Catholiques, aussi bien que tous ces Théologiens que nous  
 venons dénommer, s'ils n'ont que des sentiments orthodoxes sur le sujet  
 des cinq Propositions. Et par conséquent, les Disciples de S. Augustin

avoient raison de soutenir, que c'étoit-là ce qu'il falloit uniquement examiner, & non pas perdre le temps à voir si l'on conviendrait du sens de Jansénius. Mais ils ajoutaient, que c'étoit une folie de s'imaginer que cela fût fort facile. IV. CL. V. P<sup>e</sup>. Numéro XXXIX.

Et c'est ici la seconde illusion du P. Ferrier, qui ne peut être née que d'une étrange présomption. Car il ne pouvoit pas ignorer qu'on dispute depuis dix ans du sens de Jansénius; les mêmes paroles de cet Auteur étant prises par les uns en des sens hérétiques, & par les autres en des sens reconnus pour catholiques & orthodoxes par toute l'Eglise, comme l'Assemblée du Clergé l'a avoué. Il savoit aussi qu'on a fait des volumes entiers pour justifier ces sens catholiques, & pour montrer que tous ceux qui ont expliqué autrement le livre de M. d'Ypres, l'ont mal entendu. Que vouloit donc dire le P. Ferrier, quand il se promettoit qu'en une heure il seroit convenir du sens de Jansénius? Deux personnes qui disputent ne sauroient convenir du point même dont ils disputent, que l'un ou l'autre ne change de sentiment. Que vouloit-il donc dire encore une fois? Est-ce qu'il étoit disposé à se rendre au sentiment des Disciples de S. Augustin touchant l'intelligence du livre de M. d'Ypres, & d'avouer, par exemple, que Denys Raymond l'avoit très-sincèrement expliqué; mais que c'étoit les sens mêmes que cet Auteur lui attribuoit, que lui, P. Ferrier, soutenoit avoir été condamnés par les Constitutions? Il est vrai qu'en cette manière il eût été très-facile de convenir du sens de Jansénius: mais on étoit très-assuré que les Jésuites ne prendroient jamais ce parti; parce qu'ils ne sont pas assez hardis pour prétendre que c'est la doctrine même que Denys Raymond croit être de M. d'Ypres, que les Papes ont condamnée comme impie & comme hérétique. Il falloit donc nécessairement que le P. Ferrier donnât au livre de M. d'Ypres des interprétations toutes contraires à celles de Denys Raymond: & c'est en cela que paroît la bonne opinion qu'il a eue de sa suffisance. Car il faut qu'il se soit promis, qu'en une heure il détruiroit un livre que les plus habiles Théologiens de France ont jugé invincible; & que, par une lumière extraordinaire d'esprit, il confondroit de telle sorte ceux qui sont prévenus des sentiments de ce livre, qu'ils rendroient aussi-tôt les armes, & se confesteroient vaincus. Nul Moliniste n'avoit eu jusqu'ici de si hautes prétentions. Dom Pierre de S. Joseph se croyoit pour le moins aussi habile que ce Jésuite, & s'étoit plus signalé dans la querelle du Jansénisme. On fait néanmoins le peu d'honneur qu'il a acquis à attaquer Denys Raymond, & il ne s'est trouvé personne après sa mort qui ait été assez charitable pour relever son ouvrage, ruiné de fond en comble par la quatrième partie de Denys Raymond. Cet exemple devoit rendre le P.

IV. G<sup>d</sup>. Ferrier plus retenu dans ses espérances. Mais il est bien étrange que son V. P<sup>e</sup>. expérience propre, qui rend sages d'ordinaire ceux qui le sont le moins, Numéro n'ait pas été capable de le détromper. Après avoir tenté inutilement de XXXIX. faire part de ses prétendues lumières à ceux qui lui ont fait voir qu'elles n'étoient que ténèbres, il parle encore dans sa Relation, comme d'une chose fort facile, de faire convenir les gens du sens de Jansénius. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait, puisqu'on lui a donné pour cela tant d'audience qu'il a voulu? C'est, dira-t-il, que les Jansénistes sont des opiniâtres. C'est n'avoir guère de jugement, que de ne pas voir que les adversaires en peuvent dire autant de lui; & qu'il n'y a rien de plus bas, que de s'arrêter à ces réponses qui se peuvent faire également de part & d'autre, comme remarque S. Augustin. Mais qu'il appelle opiniâtreté, tant qu'il voudra, ce que les autres appellent une fermeté louable dans une vérité qu'ils croient voir clairement, pourquoi ne prévoyoit-il pas qu'ayant affaire à des Théologiens qui ne passent pas pour des ignorants, & qui se sont affermis, depuis dix ans, par une étude continuelle, dans un sentiment qui leur paroit véritable, il rencontreroit dans leur esprit un très-grand obstacle à ces prétendus éclaircissements, à moins qu'ils ne fussent tout autrement lumineux, que ceux de tous les autres Molinistes qui l'avoient précédé dans cette carrière, & qui avoient fait tant de vains efforts pour trouver, dans le livre de M. d'Ypres, ces fugitives Propositions.

Comment, de plus, n'a-t-il prévu que les lieux de Jansénius qu'il disoit avoir tout prêts, ou seroient les mêmes que ses confreres ont déjà plusieurs fois allégués, ou que c'en seroient de nouveaux? Si c'étoient les mêmes, quelle raison avoit-il de croire que ceux qui n'en avoient pas été persuadés jusques-ici, & qui les avoient éclaircis d'une manière qui étoit demeurée sans repartie, en seroient convaincus aussi-tôt qu'il les auroit proposés? S' imagine-t-il qu'il y a une énergie & une efficace particulière dans ses paroles, qui n'étoit pas dans celles des autres de son parti? Prétend-il que sa voix a le privilege qu'il ne veut pas, comme Moliniste, accorder à celle de Dieu, de toucher invinciblement les cœurs? Que si ces passages étoient nouveaux, ne voyoit-il pas qu'il condamnoit par-là ceux qui ont condamné Jansénius, de ne lui avoir attribué qu'au hasard & à l'aveugle ces cinq Propositions; puisque pendant dix ans personne n'avoit pu trouver les vrais lieux où elles étoient, & qu'ils seroient encore inconnus, si un Jésuite assez peu connu, n'étoit venu du fond du Languedoc pour découvrir ce mystère si caché?

Concluons donc que le P. Ferrier n'ayant reçu que de la confusion de ses magnifiques espérances, c'est en vain qu'il parle tant d'un expédient,

que la raison faisoit voir, avant même qu'on l'eût tenté, avoir deux con- IV. Cl.  
ditions toutes opposées à un expédient de paix; qui est, d'une part, de V. P.  
n'être point nécessaire pour pacifier les troubles de l'Eglise; & d'être tel, Numéro  
de l'autre, que nul homme de bon sens ne devoit juger qu'il pût réussir, XXXIX  
comme l'événement ne l'a que trop fait connoître.

## CHAPITRE VIII

*Que la proposition faite par les Disciples de S. Augustin, a eu tout le succès  
que l'on pouvoit désirer. Que leurs Articles ont été reconnus pour ortho-  
doxes. Faussetés du P. Ferrier sur ce sujet.*

Nous avons déjà vu que les Disciples de S. Augustin avoient proposé  
à M. de Commençes, par la Réponse au Projet envoyé de Languedoc,  
qu'ils donneroient leurs sentiments sur le sujet des cinq Propositions,  
comme étant la seule & unique voie pour s'assurer canoniquement de la  
pureté de leur foi. Ils le firent bientôt après qu'il fut arrivé à Paris. Le  
21. de Janvier, ils lui présentèrent les Articles de doctrine qui ont été  
depuis imprimés, afin qu'il les vit & qu'il les communiquât au P. Fer-  
rier; & le 24. on les lui donna signés. Le P. Ferrier desira en conférer,  
ce qui se fit deux jours de suite, le 25. & le 26.

Il est très-certain que le P. Ferrier n'y reprit que cette proposition du  
premier Article: *On peut dire, selon la langage de l'Ecriture & des Pe-  
res, reconnu & suivi par tous les Théologiens de l'Ecole de S. Thomas,*  
*que ces justes, avec ces sortes de grâces suffisantes, n'ont pu résister à la*  
*temptation à laquelle ils ont succombé; parce que, n'ayant pas eu la grâce*  
*efficace, qui leur étoit nécessaire pour agir, il est clair qu'ils n'ont pas eu*  
*un pouvoir qui enferme tout ce qui étoit nécessaire pour agir.*

Il est certain encore, qu'après une longue dispute sur ce point, on offrit  
au P. Ferrier de rendre le Pape juge de la question, & de consulter le  
S. Siege: *Si on ne peut dire en aucun sens, que, sans la grâce efficace*  
*par elle-même, on ne peut?* Et on lui témoigna que l'on se tenoit très-  
assuré que le Pape ne condamneroit jamais cette expression, parce que  
l'on avoit plus de deux cents textes formels des Peres & des Conciles,  
où, parlant très-certainement de la grâce efficace par elle-même, ils en-  
seignent, *que, sans elle, on ne peut.* Et on confirma ce qu'on disoit,  
qu'il n'étoit pas à craindre qu'on condamnât à Rome cette expression, *sans*  
*la grâce efficace on ne peut,* par un extrait de la Congrégation de Auxi-  
ois, où cela est défini en propres termes.



IV. Cl. Ce fait important ne peut être mis en doute, puisqu'étant rapporté V. P. dans l'Ecrit des *Conférences*, le P. Ferrier ne l'a osé contredire dans la Numéro *Relation* : de sorte que c'est une honte qu'il ait la hardiesse de chicaner XXXIX. maintenant sur une proposition si certainement catholique, qu'il n'a osé la remettre au jugement du Pape, quelque crédit que les Jésuites aient à Rome.

Enfin, il est constant que M. de Commenges, craignant que cette difficulté ne rompit la conférence, proposa un expédient, qui fut, de laisser l'Article comme il étoit, mais d'ajouter au pied une déclaration, par laquelle on reconnoitroit, que quand on dit, que sans la grace efficace on ne peut, cela ne veut dire autre chose, sinon que, sans la grace efficace, on n'a pas tout ce qui est nécessaire pour agir effectivement. Ce qui ayant été accepté des deux partis, le P. Ferrier ne fit plus de difficulté sur les Articles.

Je sais bien que ce Jésuite ne veut plus demeurer d'accord de cette vérité, & qu'il n'y a point de fausseté qu'il n'avance pour l'obscurcir; mais tous ses efforts sont fort inutiles, & ne peuvent servir qu'à montrer sa mauvaise foi. Car outre que ce fait est connu de plusieurs personnes de condition, à qui M. de Commenges le conta dès ce temps-là, qui ne peuvent qu'être horriblement scandalisés de la hardiesse de ce Jésuite à nier les choses les plus constantes, une preuve indubitable que cela s'est passé de cette sorte est, que M. de Commenges a envoyé au Pape ces Articles avec cette clause : ce qui fait voir que cela est certainement vrai, puisqu'il n'y auroit rien de plus injurieux à ce Prélat, que de s'imaginer qu'il eût voulu tromper le Pape par une fausseté de cette nature.

Après un témoignage si authentique, il n'y a qu'à se moquer de tout ce que le P. Ferrier avance sur ce sujet; comme quand il veut faire croire que la proposition qui le blesse dans le premier Article en devoit être retranchée, & que la clause dont il s'agit en étoit la rétractation. Cela est tout-à-fait impertinent : car, 1°. ces mots de la clause, *quare cum dicimus*, &c. montre que la clause n'est qu'une interprétation de quelque chose qui précédoit, & par conséquent, qu'il est clair que l'Article devoit demeurer tel qu'il est, & qu'il a toujours été. 2°. Si cet endroit de l'Article devoit être effacé, & la clause mise en la place, M. de Commenges n'auroit eu garde d'envoyer au Pape, comme il a fait, cet Article entier sans aucun retranchement, & il ne se fût pas contenté d'insérer la clause au bas. 3°. Dans l'entrevue des trois Prélats chez M. de Laon, le 26 de Février, M. de Lalane ayant expliqué comment les Articles avoient été reconnus catholiques dans les conférences, & de quelle manière on avoit réglé la difficulté sur le *non posse*, par le moyen de la déclaration

déclaration qui avoit été ajoutée à la fin de l'Article , M. de Commenges IV. CL. confirma la chose , & assura M. de Paris & M. de Laon qu'elle s'étoit V. P<sup>e</sup>, passée de la sorte.

Numéro  
XXXIX.

Le P. Ferrier ne s'engage pas dans une moindre absurdité , quand il assure , page 23 , que ces Articles de doctrine furent éclaircis & corrigés du consentement des Sieurs de Lalane & Girard , par de certaines propositions que donna le P. Ferrier , & que c'étoient les propositions , & non les Articles qui devoient être envoyés au Pape , *ainsi* , dit-il page 53 , *que nous avons convenu avec M. de Commenges*. C'est une rêverie qui se réfute d'elle-même ; puisqu'on a eu si peu d'égard à ces propositions du P. Ferrier , que , hors le jour qu'il les donna , il n'en fut plus parlé dans la suite de la négociation ; que jamais le P. Ferrier n'a pressé depuis les Disciples de S. Augustin de s'en servir , pour exprimer leurs sentimens ; que jamais on ne leur a parlé de les signer , & , enfin , que M. de Commenges n'a jamais eu la moindre pensée d'envoyer autre chose au Pape que leurs Articles de doctrine , sans que le P. Ferrier se soit aussi jamais avisé de le faire souvenir qu'il étoit convenu d'y envoyer ses propositions , & non ces Articles.

Mais c'est trop s'arrêter à des mensonges si hors d'apparence. Il suffit de remarquer , ce qui ne peut être contesté , que jamais ces Articles n'ont été vus qu'en la manière qu'ils ont été envoyés à Rome , & depuis imprimés , & que , par conséquent , toutes les personnes qui les ont jugés orthodoxes , & exempts de tout soupçon d'erreur , les ont jugés tels avec la Proposition sur laquelle le P. Ferrier prétend aujourd'hui chicaner si mal à propos. On a déjà vu dans le premier Chapitre , que tous les Evêques à qui ils ont été communiqués , en ont fait un jugement très-avantageux : & il est clair qu'il faut que le Pape en ait jugé de la même sorte , puisque s'il y avoit trouvé quelque erreur , il n'auroit point parlé dans son Bref de ceux qui les lui ont envoyés , comme de personnes qui ont une saine doctrine , *ad sanio rem doctrinam inducti*. Car il n'y a rien de plus pitoyable que ce que dit le P. Ferrier pour affoiblir cette preuve. Il veut , page 61 , *qu'on ait arrêté dans la Congrégation où on résolut d'écrire le Bref , de n'avoir point d'égard à ces Articles , parce qu'ils ne servoient de rien pour le point dont il étoit question* ; comme si le principal point dont il étoit question n'eût pas été de savoir s'il y a des Théologiens engagés dans l'hérésie. Or comment le pouvoit-on mieux connoître que par leurs Articles ? Car quand même ils eussent condamné le sens de Jansénius , ils n'auroient pas laissé d'être dans l'erreur , s'il y en eût eu dans ces Articles ; parce qu'ils auroient pu condamner ce sens sans savoir quel il est , & persister dans la doctrine de

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

O o

IV. C. L. ces Articles , tant qu'ils n'auroient point été condamnés ; de sorte que ,  
 V. P.<sup>e</sup> supposé qu'ils continssent des hérésies , ils n'en feroient point sortis en  
 Numéro condamnant le sens de Jansénius. Il n'y a donc rien de plus contraire  
 XXXIX. à la vraisemblance , & de plus injurieux à la Congrégation dont parle le  
 P. Ferrier , que la conduite qu'il lui attribue. Et pour montrer qu'il parle  
 en cela contre sa conscience , c'est qu'il a si peu cru qu'on n'auroit point  
 d'égard à ces Articles , si on les envoyoit à Sa Sainteté , comme n'étant  
 pas ce dont il s'agissoit , qu'il dit page 60 , que pour détourner M. de  
 Commenges de les envoyer , & feignant qu'il ne regardoit en cela que  
 l'avantage des Disciples de S. Augustin , il lui avoit représenté , *qu'étant*  
*ambigus & captieux , cela donneroit sujet au Pape de tenir leur foi pour*  
*suspecte , & de leur donner ensuite quelque chose de plus rude qu'ils n'at-*  
*tendoient.* Il ne croyoit donc pas qu'il fût vraisemblable qu'on n'y  
 auroit point d'égard , & il reconnoissoit au contraire , avec raison , que  
 c'est par-là qu'on jugeroit de leur foi. Mais parce que sa perfidie n'a  
 pas réussi pour ce point , & que les mémoires qu'il reconnoissoit avoir  
 envoyés contre les Disciples de S. Augustin , dans le temps même qu'il  
 protestoit ne travailler qu'à leur faire obtenir du Pape une réponse fa-  
 vorable , n'ont pas empêché que Sa Sainteté ne leur ait rendu ce témoi-  
 gnage , que leur doctrine étoit saine , il ne veut plus qu'il en ait jugé par  
 leurs Articles , & il oublie ce qu'il avoit dit auparavant , quand il es-  
 péroit de les faire passer pour captieux & pour ambigus , qu'on en  
 jugeroit tellement par-là , *que cela donneroit sujet au Pape de tenir leur*  
*foi suspecte.*

Mais il n'importe au P. Ferrier que ses réponses soient raisonnables ,  
 pourvu qu'il paroisse seulement qu'il ne se rend pas à la vérité. Car y  
 a-t-il rien qui le soit moins que ce qu'il dit encore page 60 , pour s'ex-  
 cuser d'avoir approuvé ces Articles : *Qu'il ne s'est point mis en peine de*  
*ce que les Sieurs de Lalane & Girard avoient exprimé dans la procuration*  
*qu'ils donnerent à M. de Commenges pour écrire à Rome , qu'ils avoient*  
*justifié leur foi en la présence de ce Prélat , parce que cela ne le regardoit*  
*point , & qu'il se pouvoit faire que ces Docteurs avoient d'ailleurs justifié*  
*leur foi en présence de M. de Commenges sans qu'il y eût aucune part.*  
 Que d'embarras & de suppositions fausses pour s'exempter de reconnoître  
 qu'il ait parlé raisonnablement pendant quelque temps ! La procuration fut  
 communiquée au P. Ferrier par M. de Commenges : il ne l'oseroit nier.  
 Si le fait important qu'elle contenoit , & qu'il combat aujourd'hui de  
 toutes ses forces , lui eût paru faux alors , qui l'empêchoit de s'en plain-  
 dre ? Mais de vouloir que ce qui étoit dit dans cette procuration de  
 la justification de la foi de ces Théologiens , se rapportât à autre chose

qu'à ce qui s'étoit passé dans les Conférences, c'est une si grande chimère, IV. CL. que rien ne fait mieux voir combien la violence de la passion dont il est V. P<sup>e</sup>. possédé lui trouble le jugement.

Cependant Dieu a voulu qu'il se soit pris lui-même dans ses filets, en disant, comme il fait en cette même page 60 : *Je n'ai jamais consenti qu'ils aient énoncé une telle imposture dans aucun Acte de ceux qu'ils ont faits avec ma participation. Cependant c'est ce qu'ils devoient avoir fait, pour en pouvoir conclure, comme ils prétendent, que j'ai reconnu que leur foi étoit sans atteinte, & que leur doctrine est exempte de toute erreur.* Il sera donc constant, par la propre confession du P. Ferrier, qu'il a reconnu que la doctrine des Articles étoit exempte de toute erreur, s'il a souffert qu'on l'ait dit dans un Acte fait avec sa participation ; c'est-à-dire, fait pour lui être communiqué, & qui lui ait été en effet communiqué. Or c'est ce qu'il ne peut nier avoir été fait. Car il reconnoît, page 30, qu'entre la seconde & la troisième conférence, MM. de Lalane & Girard donnerent un Ecrit latin à M. de Commenges pour le lui communiquer, dans lequel ils déclaroient, que la doctrine des Propositions données par le P. Ferrier, comme contenant la doctrine condamnée, ne les regardoit point ; qu'elle n'avoit aucun rapport avec leurs sentiments, & qu'ils l'estimoient fautive : mais qu'étant incertain si le Pape avoit prétendu condamner cette doctrine dans les cinq Propositions, il ne leur appartenoit point de la condamner d'hérésie. A quoi il ajoute, qu'ayant vu & examiné cet Ecrit, il en dit sa pensée à M. de Commenges.

Voilà donc un Ecrit fait avec la participation du P. Ferrier, qu'il reconnoît avoir vu & examiné, & sur lequel il a dit à M. de Commenges ce qu'il en pensoit. Voyons donc ce que contenoit cet Ecrit. En voici le commencement, qui supposoit qu'il seroit mis ensuite des Articles de doctrine.

*Ayant donné les Articles qui sont ci-dessus, qui contiennent toute notre doctrine sur la matière des cinq Propositions, & DANS LESQUELS ON N'A RIEN TROUVÉ QUI FUT ÉLOIGNÉ DE LA FOI CATHOLIQUE, on nous a présenté les Propositions qui sont ci-dessous, comme contenant le propre sens des Propositions condamnées, & celui que le Pape a eu en vue (d).*

Voilà en termes exprès, dans un Acte fait avec la participation du P. Ferrier, que ces Articles contenoient toute la doctrine des Disciples de S. Augustin, touchant les cinq Propositions, & qu'on n'y avoit rien trouvé

(d) " Post oblatos à nobis superius descriptos Articulos, quibus nostra omnis circa quinque Propositionum materiam doctrina continetur, & IN QUIBUS NIHIL DEPREHENSUM EST A CATHOLICA FIDE ALIENUM, vicissim nobis oblatae sunt aliquae infra scriptae Propositiones, tamquam proprium & à Summo Pontifice intentum damnatarum Propositionum sensum continentes, &c.

IV. C. *qui fut éloigné de la foi catholique* : ce qui marquoit visiblement l'examen  
 V. P.<sup>e</sup>. qu'on en avoit fait dans les deux premières conférences. Le P. Ferrier recon-  
 Numéro noit avoir vu & examiné cet Ecrit. Pourquoi n'a-t-il jamais dit que ce fait si  
 XXXIX. important qui y étoit si clairement exprimé, n'étoit pas vrai ? Pourquoi ne  
 se plaignoit-il point à M. de Commenges, à qui il témoigne avoir dit  
 son sentiment sur cet Ecrit, qu'on y supposoit faussement qu'on n'avoit  
 trouvé dans ces Articles aucune erreur contre la foi ? Et pourquoi n'en  
 a-t-il pas dit un seul mot dans les trois conférences qui se sont tenues  
 depuis cet Acte ? N'est-ce pas une preuve convainquante qu'il étoit alors  
 très-constant qu'il reconnoissoit ces Articles pour orthodoxes ? Et Dieu  
 a permis qu'il ne le puisse plus désavouer, puisqu'il est demeuré d'ac-  
 cord, comme nous venons de le faire voir, qu'on auroit droit de conclure  
 qu'il a reconnu que la foi des Disciples de S. Augustin est sans atteinte, &  
 que leur doctrine est exempte de toute erreur, si on lui pouvoit faire voir  
 qu'il étoit consenti qu'ils eussent énoncé ce fait dans aucun des Actes qu'ils  
 ont faits avec sa participation.

## C H A P I T R E IX.

*Ce qui a pu porter le P. Ferrier à combattre présentement, avec tant d'aigreur, les Articles des Disciples de S. Augustin. Et que rien ne peut empêcher les Jésuites de les reconnoître pour orthodoxes, qu'une malice opiniâtre.*

C E ne peut pas être sans un grand remords de conscience, que le P. Ferrier soutient, qu'il n'a jamais reconnu, que les Articles de doctrine envoyés à Rome soient exempts de toute erreur contre la foi. Mais ce qui l'oblige à le faire, est, sans doute, qu'il en a reçu ordre de cette Compagnie impérieuse, qui veut que les particuliers sacrifient à ses intérêts leur honneur & leur conscience. C'est ainsi qu'on a vu le

[ La Frég. P. Nouët déclamer outrageusement contre un livre qu'il avoit approuvé  
 Commu- avec éloges, peu de jours auparavant, l'ayant lu & examiné avec soin,  
 nion. ] à la prière d'un Archevêque. C'est ainsi que le bon Pere Caussin fut con-  
 [ L'Arche- traint de déclamer, dans un livre public présenté à la Reine, contre des  
 vêque de personnes pour lesquelles ses amis savoient qu'il avoit une estime parti-  
 Tours. ] culière. Et le changement si subit du P. Petau, dans la matière de la  
 Prédestination & de la Grace, ne peut être vraisemblablement attribué  
 qu'à une semblable cause.

Le soin que prend le P. Ferrier de ne point engager la Compagnie IV. CL. dans cette négociation, & d'avertir le monde qu'elle n'y a point eu V. P<sup>e</sup>. de part, fait assez juger qu'elle n'en a pas été satisfaite. Il se tue de Numé-  
dire, que nul autre Jésuite que lui n'est entré dans cet accommodement. XXXIX.  
Il voudroit même faire croire que son bon ami le P. Annat ne s'en est point mêlé, au moins diminue-t-il, autant qu'il peut, la part qu'il y a eue, jusqu'à dissimuler qu'ils se trouverent ensemble chez les trois Pré-  
lats qui tâcherent de renouer cette affaire.

On voit même que, témoignant par tout son Ecrit une merveilleuse confiance, & ne parlant jamais que dans un air très-audacieux & très-fer, il ne se souvient qu'il est capable de faire des fautes, que dans l'ap-  
préhension qu'on n'en tire quelque avantage au préjudice de la Com-  
pagnie. C'est la seule parole d'humilité qui lui soit échappée dans toute la Relation. *S'il se trouvoit, dit-il page 19, que j'eusse dit ou fait quelque chose, d'où les Jansénistes pussent tirer avantage pour leur mauvaise cause, toute la faute devoit en retomber sur moi seul, sans qu'on en pût accuser d'autres particuliers, & encore moins tout le Corps des Jésuites, qui n'ont eu aucune part à cette affaire, & qui l'ont même tous ignorée, tant qu'il a plu aux Jansénistes de la tenir secrète.* Pour ne pas donner lieu d'être convaincu de mensonge dans une affirmation si absolue & si gé-  
nérale, il en devoit au moins excepter son bon ami, qu'on sait avoir écrit de cette affaire à Toulouse, long-temps avant que les Disciples de S. Augustin en eussent la moindre nouvelle.

Mais laissant là ce que les autres Jésuites en ont su, ou n'en ont pas su, il n'est pas difficile de diviner quel est l'avantage que le P. Ferrier appréhende, qu'on ne tire de ce qu'il a dit ou fait dans les conférences. C'est d'avoir reconnu que les Articles de doctrine contenant tous les sentiments des Disciples de S. Augustin, étoient orthodoxes & exempts de toute erreur. Et nous voyons aussi avec combien d'empres-  
sement il se sépare sur ce point du Corps des Jésuites, & le soin qu'il prend de faire croire, que, s'il a donné cet avantage aux prétendus Jansénistes, il ne faut pas s'imaginer que la Société y ait consenti. C'est pourquoi parlant de lui-même, il se contente de dire, pag. 28, *qu'il y a assez peu de vraisemblance qu'il ait reconnu que ces Articles étoient orthodoxes & exempts de toute erreur.* Mais il s'échauffe bien d'une autre sorte pour éloigner ce soupçon de la Compagnie. *S'ils se contentoient, dit-il pag. 26, de dire, que j'ai reconnu que la doctrine, qu'ils exposent dans leurs Articles, est orthodoxe, il y auroit plus de peine à les combattre; mais de dire en général, & de publier dans leurs Ecrits, que les Jésuites ont approuvé leurs Articles, & ont reconnu qu'ils étoient exempts*

IV. C<sup>L</sup>. de toute erreur, c'est avancer une proposition si contraire à la vérité, que  
 V. P<sup>e</sup>. je ne me puis assez étonner de la hardiesse de ceux d'entre eux qui la pu-  
 blent, & de la simplicité de ceux qui ajoutent foi à leurs Ecrits.

Numéro  
 XXXIX.

Et moi je m'étonne de la hardiesse de celui qui feint, si hors de ra-  
 son, de s'étonner de celle des autres. Il importe peu de savoir quelle  
 part le P. Ferrier & le P. Annat ont cru devoir donner à leurs confrères  
 de l'accommodement où ils témoignent desirer entrer. Mais ce qui est  
 bien certain, c'est que M. de Commenges ne l'a entrepris qu'en suppo-  
 sant qu'ils ne seroient pas désavoués des autres Jésuites; & que c'est en  
 ces termes qu'il en a écrit le 25 Septembre 1662, dans une grande  
 lettre, très-belle & très-chrétienne, où il donnoit avis des premiers en-  
 gagements de cette affaire. Car après avoir dit, que le P. Ferrier avoit  
 témoigné au Président de Miramont, qu'il gémissoit, aussi-bien que lui,  
 des divisions de l'Eglise, & qu'il auroit fort désiré qu'on eût ouvert quelque  
 moyen d'accommodement, il ajoute: Deux jours après, le même P. Ferrier  
 me vint voir, pour m'en parler, & me protesta, qu'il souhaitoit cet accom-  
 modement avec passion. Il me pria même d'y penser sérieusement, & de lui  
 dire ce que je jugerois qu'il faudroit faire pour y parvenir. Je lui ré-  
 pondis, sans prendre plus de loisir, & sans songer davantage à ce que  
 j'avois à lui dire, que je ne croyois pas qu'il y eût la moindre difficulté,  
 pourvu que tous ceux qui sont dans cette affaire eussent de l'amour pour  
 l'Eglise, & voulussent, non pas vaincre, mais se laisser vaincre à la rai-  
 son & à la vérité: qu'il pouvoit savoir si LES PERES DE LA COMPAGNIE  
 ÉTOIENT PERSUADÉS DE LA MÊME CHOSE, & particulièrement en quelle  
 disposition étoit son ami intime le P. Annat. Il me répondit, qu'il étoit assuré  
 que le P. Annat voudroit de tout son cœur travailler à cette paix.

Les Disciples de S. Augustin, ont-ils dû croire après cela que l'af-  
 faire dans laquelle on les vouloit engager regardoit uniquement le P.  
 Ferrier: que ni les Jésuites en général, ni le P. Annat en particulier,  
 n'y prendroient aucune part; & qu'ainsi, ils pourroient passer pour les  
 meilleurs Catholiques du monde au jugement du P. Ferrier, que tous  
 les autres Jésuites ne les en estimeroient pas moins hérétiques, & que  
 le P. Annat n'en continueroit pas moins ses cabales & ses intrigues pour  
 les opprimer, s'il pouvoit? Çauroit été là véritablement une belle voie  
 d'accommodement, & bien avantageuse pour l'Eglise! Je demanderois  
 volontiers au P. Ferrier depuis quand est-ce qu'il se croit si important,  
 qu'il se soit pu imaginer, que simplement pour le satisfaire, il étoit  
 raisonnable que des Evêques très-occupés dans les fonctions de leurs  
 charges, quittassent toutes les affaires de leurs Diocèses, & entreprissent  
 un voyage de deux cents lieues, afin de lui donner le contentement de

conférer avec les prétendus Jansénistes, sans autre fruit, sinon, de voir IV. Cr. si le R. P. Ferrier ne seroit pas content d'eux. On avoue qu'on ne fait V. P<sup>e</sup>. pas quel pourroit être le fondement d'une telle présomption. On n'a vu Numéro de lui, jusqu'à cette heure, qu'un Ecrit insolent contre la Censure de XXXIX. Messieurs les Evêques d'Alet, de Comminges, de Pamiers, de Bazas & de Couserans, plein d'erreurs, de faussetés & d'impertinences, pour soutenir la pernicieuse doctrine de la Probabilité. Ce n'est pas un ouvrage qui ait servi à le faire considérer comme un fort grand personnage. Jé- suite pour Jésuite, il y en a dans Paris qui le valent bien. Il n'étoit donc pas nécessaire de le faire venir de si loin, pour donner moyen aux Disciples de S. Augustin d'entrer en conférence avec un Jésuite, qui n'auroit été considéré que comme un simple Jésuite. On veut bien qu'il sache que sa qualité de Disciple & de bon ami du P. Annat, est unique- ment ce qui l'a fait considérer dans cette affaire. On sait que, depuis long-temps, toute la Société se repose sur le P. Annat de l'affaire du Jansénisme. On a donc eu raison de croire qu'elle ne désavoueroit pas ce qui ne se faisoit que de concert avec lui; & on n'a jamais prétendu qu'il se dût faire un Concile général de toute la Compagnie, où les avances du P. Ferrier seroient examinées, pour juger ensuite, s'il étoit de l'avantage de tout le corps de les rejeter ou de les admettre. ||

C'est pourquoi le P. Ferrier n'a que faire de tant chicaner sur ce terme de *Jésuites* en général. On lui déclare, que c'est lui qu'on a entendu par-là, & qu'on n'a voulu qu'il s'étendit aux autres, que par ce raison- nement que l'on croit solide.

On a sujet de penser des Jésuites en général, qu'ils reconnoîtront pour orthodoxe & exempt d'erreur, un Ecrit des Disciples de S. Au- gustin, lorsqu'il a été reconnu pour tel par un Jésuite des plus entêtés pour le Molinisme, & qui en connoît, aussi-bien qu'aucun autre, tous les détours & tous les raffinements.

Or le P. Ferrier, qui est assurément un des plus zélés & des plus raffinés Molinistes qui soient dans la Société, a reconnu pour orthodoxes & exempts d'erreur des Articles de doctrine qui lui ont été donnés par les Disciples de S. Augustin.

C'est donc avec raison qu'on a dit dans quelques Ecrits, que ces Articles étoient reconnus par les Jésuites, pour orthodoxes & exempts d'erreur.

Mais on a plus de charité pour le P. Ferrier qu'il ne pense. On le veut bien soulager de la peine qu'il ressent, d'avoir fait une avance qui dé- plaît à sa Compagnie. On reçoit le désaveu qu'il a eu ordre d'en faire au nom des autres Jésuites, & on consent que tout ce qu'il a dit & fait sur ce sujet, dans les conférences, ne pourra ni nuire, ni préjudicier à tout



IV. CL. le Corps. On s'en tient à la dernière Déclaration, qui est celle de son  
 V. P. Ecrit, qu'il ne peut pas nier être dans l'approbation de la Compagnie;  
 Numéro & c'est par-là même qu'on prétend montrer, beaucoup plus fortement  
 XXXIX. que par la reconnaissance de l'année passée, qu'il n'y a qu'une passion  
 aveugle, ou une malice opiniâtre, qui puisse empêcher les Jésuites de  
 reconnaître, que les Articles des Disciples de S. Augustin sont orthodoxes  
 & exempts d'erreur. Et voici comme on le prouve.

- Il n'y a que la malice ou la passion qui puisse empêcher qu'on n'avoue,  
 que des Articles sont orthodoxes & exempts d'erreur, lorsqu'ils le sont si  
 certainement, que les plus grands chicaniers du monde, & les ennemis  
 les plus emportés, ayant fait tous leurs efforts pour y trouver des erreurs,  
 n'ont pu rien dire pour y en découvrir, qui ne soit hors d'apparence &  
 tout-à-fait impertinent.

Or c'est ce qui est arrivé aux Articles de doctrine des Disciples de S.  
 Augustin; le P. Ferrier ayant épuisé tout ce que la passion la plus enveni-  
 mée peut produire de chicanerie, pour y trouver des erreurs contre la foi,  
 sans avoir pu rien dire qui ne soit impertinent.

Il n'y a donc que la passion ou la malice, qui puisse empêcher les Jésui-  
 tes de les reconnaître pour orthodoxes & exempts d'erreur.

Il faut avouer que cela est très-bien conclu, pourvu que l'on puisse prou-  
 ver la mineure. Or c'est ce qui est très-facile.

Car tout ce que le P. Ferrier a pu dire contre ces Articles, se réduit à  
 quatre reproches: deux particuliers, & deux généraux.

Le premier est, qu'on ait dit dans le premier Article: *Que la grace effi-  
 cace par elle-même est tellement nécessaire pour toutes les actions de piété, que  
 non seulement nous n'agissons jamais sans son secours, mais aussi, qu'il est vrai  
 de dire, selon le langage de l'Ecriture & des Peres, que, sans elle, nous ne  
 pouvons faire aucun bien comme il faut pour le salut.* Pag. 27.

Le second, qu'on ait dit aussi: *Qu'il y a une petite grace, différente de l'ef-  
 ficace par elle-même, que l'on peut appeler suffisante au sens des Thomistes;  
 mais qu'on ne reconnoît jamais pour une grace véritablement & proprement  
 suffisante,* page 27.

Le troisième, qui est général, consiste dans ce défi qu'il fait dans la même  
 page: *Je défie, dit-il, les Jansénistes, de nommer un seul Jésuite qui ne soit  
 dans ce sentiment, que ces Articles couvrent, sous des paroles captieuses &  
 ambiguës, tout le venin de la doctrine de Jansénius.*

Le quatrième, qui est encore général, & plus extraordinaire que les au-  
 tres, est; *que les Disciples de S. Augustin ne peuvent pas dire en conscience,  
 qu'ils ont exposé dans ces Articles tous leurs sentiments sur la matière des  
 cinq Propositions; puisqu'ils n'y ont pas dit un seul mot du sentiment le plus  
 important*

important qu'ils aient sur ces mêmes Propositions, qui est, que la doctrine de IV OLI  
Jansénius sur ces Propositions n'est pas hérétique, p. 17, 26, 67, 70, 82. Vq P<sup>e</sup>

Voilà tout ce que le Pere Ferrier a pu alléguer contre ces Articles. Numéro  
Voyons donc si cela est bien raisonnable, & considérons chacun de ces XXXIX.  
reproches en particulier.

G. H. A. P. L. I. R. E. X.

Que le premier reproche du Pere Ferrier, contre les Articles de doctrine  
est ridicule & impertinent.

**A**vant que de faire voir combien ces reproches sont déraisonnables, il faut remarquer, que, quand on a dit que le Pere Ferrier les a reconnus pour orthodoxes & exempts d'erreur, & qu'il n'y avoit que la passion, ou une opiniâtreté inexorable, qui pût empêcher les autres Jésuites de les reconnoître pour tels, on n'a pas voulu dire qu'ils fussent conformes aux sentiments des Jésuites, & qu'ils les dussent approuver comme véritables, selon les maximes de leur Ecole. A Dieu ne plaise, qu'on ait dessein de se conformer à leurs opinions moliniennes, & de quitter les lumières toutes pures de la doctrine de S. Augustin, pour suivre les imaginations ténébreuses de ces ennemis de la vraie grace de Jesus Christ. Mais ce qu'on a prétendu est, que les sentiments qu'on a exprimés dans ces Articles étoient tels, que, quoique dans le cœur, ils ne les approuvassent pas en qualité de Molinistes, ils n'auroient pas néanmoins la hardiesse de dire, que ce sont ces sentiments là que les Papes ont condamnés comme impies & comme hérétiques dans leurs Constitutions; parce qu'ils ne l'osent pas dire des opinions qui s'enseignent dans l'Ecole de S. Thomas, auxquelles on prétend que ces sentiments sont conformes. Car le P. Ferrier avoue lui-même, pag. 5. *Que la doctrine des Thomistes passe pour orthodoxe dans l'Eglise, & qu'on la peut défendre, sans choquer la foi, & sans violer les décisions de l'Eglise.*

Ce n'est donc qu'en ce sens qu'on prend le mot d'orthodoxe dans cette dispute; c'est-à-dire, pour une doctrine qui ne peut être condamnée comme hérétique, & contraire à la foi, par ceux mêmes qui ne la croient pas véritable.

C'est pourquoi il faut demeurer d'accord, que tout ce qu'alléguent les Jésuites, pour montrer, qu'ils ont droit de ne pas tenir ces Articles pour orthodoxes, est impertinent, s'ils ne prouvent qu'ils contiennent des erreurs contre la foi, & des maximes hérétiques.

*Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXII.*

P P

IV. CL. Cela étant, considérons les hérésies prétendues, qu'ils ont trouvées  
V. P<sup>e</sup>. dans des Articles.

Numéro Le Pere Ferrier compte pour la première, ce qui est dit dans le premier  
XXXIX. Article : *Que, quoiqu'on puisse dire en un bon sens, que celui qui n'a pas eu la grace efficace pour faire quelque bien, l'a pu faire, on peut dire aussi, selon le langage de l'Ecriture & des Peres, que, sans elle, nous ne pouvons faire aucun bien comme il faut pour le salut.*

Si c'est en cela que les Jésuites mettent l'hérésie du Jansénisme, pour-quoi s'amuse-t-on à tromper le monde, par l'équivoque du sens de Jansénius ? Pourquoi s'engagent-ils, sans nécessité, dans cette extravagante folie, qu'un fait du dix-septième siècle est inséparable de la foi ? Pourquoi enfin font-ils tant d'efforts pour attribuer à Jansénius des sens qu'on leur soutient n'être point de lui ? On leur avoue sans peine, que ce qu'ils repré- sentent dans ce premier Article a été enseigné par Jansénius. On leur dit nettement, qu'on est prêt de soutenir cette proposition contre tous ceux qui la voudront combattre. Voilà le moyen de former une dispute claire & intelligible. Pourquoi donc ne s'y attachent-ils pas ?

Ils n'ont qu'à se rendre dénonciateurs contre ceux qui défendent cette Proposition ; en la soutenant hérétique, & s'exposant aux peines de droit contre les accusateurs téméraires, s'ils succombent dans cette accusation. On les y attend, & on ne reculera point. Mais on est assuré qu'ils n'en feront rien, & qu'ils n'entreprendront jamais de poursuivre, par les voies canoniques, devant aucun Tribunal, cette prétendue accusation d'hérésie. Car 1<sup>o</sup>. s'ils l'avoient été faire, ils auroient accepté l'offre qu'on leur fit dans la seconde conférence, de porter cette dispute devant le Pape, & de l'en rendre le Juge, en leur promettant en même temps, plus de deux cents passages formels des Peres & des Conciles, où, parlant très-certainement de la grace efficace par elle-même, ils enseignent que sans elle on ne peut.

Le P. Ferrier n'ose pas nier qu'on lui ait fait ce défi, & qu'il ne soit vrai qu'il n'eut pas la hardiesse de l'accepter ; mais il s'avise de dire un an après, que cela lui paroît bien étrange. Ce qui est encore plus étrange, dit-il, pag. 25, ils prétendent, que cette manière de parler, est très- usitée dans l'Ecriture & dans les Peres, quoiqu'ils ne puissent produire un seul passage de l'Ecriture, ni des Peres, où il soit dit, que, sans la grace efficace par elle-même, nous ne pouvons faire aucun bien qui nous serve pour le salut.

Je ne suis Fils y eût jamais d'ignorance plus inexcusable dans un vieux Professeur en Théologie, que de soutenir, comme fait le Pere Ferrier, qu'on ne sauroit produire un seul passage où il soit dit, que, sans la grace efficace par elle-même, on ne peut faire le bien. Mais avant que

de parler de la sorte, il faudroit avoir répondu à la Dissertation Théologique de M. Arnauld, qui n'est presque faite que pour confirmer cette maniere de parler, & où elle est autorisée par plus de quatre-vingts passages de l'Ecriture, des Papes, des Conciles, des Peres & des Théologiens, tant anciens que nouveaux, jusqu'à des Jésuites; le bon Pere de S. Jure, quoiqu'initié dans les secrets mysteres du Molinisme, n'ayant pas craint de dire, dans son grand ouvrage de la connoissance de Dieu & de l'amour de Notre Seigneur Jesus Christ, Part. 2. lib. 3. ch. 8. sect. 2. *Que le vrai durable a connoissance & expérience de l'extrême foiblesse de l'homme qui, avec tous les secours suffisants que Dieu lui donne, NE PEUT, sans les efficaces, rien faire de bon.*

A quoi on peut ajouter une excellente parole de la Conférence des Evêques Catholiques du Royaume de Bourgogne avec les Evêques Ariens, en présence du Roi Gondebald, qui étoit aussi Arien. Car il est dit que ce Roi en fut touché; mais QU'IL NE PUT se contenter, parce que le Pere ne l'avoit pas attiré, & que Dieu vouloit faire voir la vérité de cette parole, que cela ne dépend pas de celui qui veut & qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde (e).

Il eût donc fallu que le P. Ferrier eût satisfait à tous ces passages, avant que d'oser dire qu'on n'en sauroit produire aucun qui confirme la proposition de l'Article; qui est encore moins forte que celle du Pere de S. Jure, son confidere. Qu'il l'entreprenne donc au moins à cette heure; mais avant qu'il s'y engage, il est bon qu'il soit averti de deux choses. L'une, qu'il aura plus de gens à combattre qu'il ne pense; puisque toute la Congrégation des Prêtres de l'Oratoire s'est déclarée pour l'expression qui déplaît à ce Jésuite; comme il paroît par les fameuses Theses qu'ils dédièrent à l'Assemblée générale du Clergé en 1657, qui portoient en propres termes. *Sufficiens gratia infallibiliter suo caret effectu; efficax illum infallibiliter producit, idque in omni statu. Unde absente hac (efficaci) ita NON POTUIT Adam bonus servare se bonum ex Sancto Augustino, uti NEC PETRUS CHRISTUM CONFITERI: infallibiliter enim id non erant volituri, licet utrumque absolute potuerint.*

La deuxième est, que les plus habiles Théologiens de Rome ne sont pas de son avis, & qu'ils seront encore plus étonnés de son ignorance, qu'il ne témoigne l'être de la proposition qu'il reprend. Car cette Dissertation de M. Arnauld fut faite à l'occasion d'un Ecrit que l'Abbé Hilaire, qu'on sait avoir été particulièrement estimé des trois derniers

(e) COGNOVERUNT quidem illi perplexitatem & angustias cordis ejus (Gundealdi) sed quia Pater eum non traxerat, NON POTUIT venire ad Filium, ut veritas impleteretur, non est volentis neque currentis, sed misereantis Dei.

IV. C<sup>t</sup>. Papes, lui fit envoyer de Rome par M. l'Abbé de Lamet. Or ce fa-  
 V. P<sup>e</sup>. vant disoit expressément dans cet Ecrit : *Qu'on pouvoit prouver par une*  
 Numéro *infinité de passages des Peres, qu'on peut fort bien appliquer à la grace effi-*  
 XXXIX. *cace cette façon de parler : que sans elle nous ne pouvons rien ; & que S.*  
*Augustin parle toujours ainsi de la grace, de laquelle il disputoit avec Péla-*  
*ge, quoiqu'il soit certain qu'il disputât de l'efficace (f).*

C'est pourquoi cette Dissertation ayant été envoyée à Rome, premiè-  
 rement manuscrite, & puis imprimée, non seulement à l'Abbé Hilarion,  
 mais aussi à M. le Cardinal Barberin, & à un autre Cardinal des plus sa-  
 vants du sacré Collège, quelques efforts qu'aient fait les Jésuites de rendre  
 ce Docteur odieux à Rome, ils n'y ont jamais pu faire condamner cet  
 ouvrage. Et on sait aussi que M. Cornet a souvent témoigné, à des gens  
 d'honneur, qu'il ne trouvoit rien à redire à cet Ecrit, jusqu'à dire qu'on  
 n'auroit pas censuré la Lettre de M. Arnauld, s'il eût toujours parlé de  
 la sorte. Tant il est vrai que cet Ecrit a tellement paru hors d'atteinte  
 aux plus grands ennemis de ce Docteur, que leur Censure y étant ruinée,  
 il ne leur restoit, pour en couvrir l'iniquité, que de prétendre qu'il ne  
 s'étoit pas toujours défendu en cette manière : au lieu qu'il n'a fait, dans  
 cet ouvrage, qu'expliquer avec plus d'étendue les sentiments qu'il a  
 toujours eus.

2<sup>o</sup>. La seconde raison qui fait voir l'impertinence de ce reproche est,  
 qu'il est certain que le Pape Innocent X a laissé la controverse de *Auxi-*  
*liis* au même état où elle étoit demeurée sous les Papes Clément VIII  
 & Paul V, comme il le témoigne lui-même dans un Décret, dont il fait  
 mention par son Bref aux Evêques de France, du 29 Septembre 1654.  
 Et le P. Amelote reconnoît, dans son *Traité des Souscriptions*, Chap. VIII,  
 que ce même Pape le déclara en présence de M. de Bailly de Valencey,  
 Ambassadeur de France, dont nous avons, dit-il, le témoignage signé de  
 sa main. Il n'y auroit donc rien de plus déraisonnable que de s'imaginer,  
 qu'une proposition ait été condamnée d'hérésie par les Constitutions,  
 dont la contradictoire a été condamnée d'erreur par la Congrégation de  
*Auxiliis*. Or cela est ainsi de cette proposition, que, *sans la grâce efficace,*  
*on ne peut faire de bien qu'à serpe au salut*. Car voici une des Résolutions  
 de cette Congrégation, tirée d'un manuscrit, dont l'original est dans la  
 Bibliothèque des Augustins de Rome, & dont la copie que M. de S.  
 Amour en fit faire, étant à Rome, se trouve dans son Journal (g). C'est

(f) INNUMERIS Patrum testimoniis probari potest gratiæ efficaci aptari posse hanc lo-  
 cutionem, quod sine ea nihil possumus. Et quidem Augustinus hoc elogio semper donat  
 gratiam de qua cum Pelagio disputat, & tamen disputat de efficaci.

(g) [Ces Résolutions se trouvent aussi dans l'Histoire des Congrégations de *Auxiliis*,  
 &c. seconde Edition, Append. page 134 & 138.]

la huitieme entre les quatorze Résolutions que contient ce manuscrit (b). IV. CL. CELUI qui diroit que cette grace nécessaire pour vouloir & faire le bien V. P. qui appartient au salut, ou n'est pas tellement efficace, qu'en prévenant notre Numéro volonté, elle la prédétermine, & la fait vouloir & agir par une vraie & XXXIX. réelle efficacité, ou que, SANS ELLE, ON PEUT ACTUELLEMENT VOULOIR ET AGIR, seroit dans l'erreur.

Que le P. Ferrier juge donc, si, après les déclarations que le Pape a faites, de n'avoir point touché à ce qui a été fait dans la Congrégation de Auxiliis, il n'est pas ridicule de prendre pour sujet de ne pas reconnoître des Articles pour orthodoxes, une proposition que cette savante Congrégation a jugé si certainement orthodoxe, que le contraire y a été condamné d'erreur.

Mais que dira-t-il encore du Pape Clément VIII, qui, dans l'Ecrit dressé par lui-même pour cette Congrégation, dans lequel il renferma sous quinze titres les principales maximes de S. Augustin touchant la grace, rapporte à la grace efficace par elle-même, un grand nombre de passages de ce S. Pere, dans lesquels il est dit, que, sans la grace, nous ne pouvons faire le bien; comme on l'a fait voir dans la nouvelle édition de cet excellent Ecrit, dont on a un original à Paris, signé de la propre main de ce Pape. De sorte que le Pere Ferrier auroit autant & plus de sujet de rejeter l'Ecrit de ce savant Pape, comme n'étant pas orthodoxe, & contenant des erreurs contre la foi, qu'il en a de rejeter les Articles: & s'il n'ose faire l'un, il est injuste quand il prétend faire l'autre.

3°. La troisieme raison est encore plus forte au regard du P. Ferrier; puisqu'elle est toute composée de propositions qu'il accorde: de sorte qu'il ne peut y résister, qu'en niant la conséquence d'un argument en bonne forme, dont il a déjà accordé la majeure & la mineure. On m'excusera bien si je me sers de ces termes contre des gens qui n'emploient que des chicaneries, pour rendre, s'ils pouvoient, suspectes d'erreurs les plus grandes vérités. Voici donc l'argument auquel il faut qu'il réponde.

Par la confession du P. Ferrier, page 5, la doctrine des Thomistes, touchant la grace efficace par elle-même, est orthodoxe, & on la peut défendre sans choquer la foi, & sans violer les décisions de l'Eglise.

Or, par la confession du même P. Ferrier, Alvarez, l'un des principaux Thomistes, soutient que plusieurs passages des Peres & des Conciles, où il est dit, que, sans la grace, on ne peut faire le bien, se doi-

(h) Qui dixerit gratiam istam ad volendum & operandum quæ pertinent ad salutem, aut non esse ita efficacem, ut præveniendò voluntatem nostram ipsam verà & reali efficien-  
tiæ præmoveat & faciat velle atque operari, aut SINE EA POSSE ALIQUEM ACTU VELLE  
ET OPERARI, errat.

IV. C. L. veut entendre de la grace efficace par elle-même ; & on ne peut nier que V. P.<sup>e</sup> les autres Théologiens de cette Ecole ne les entendent communément Numéro de cette sorte.

XXXIX. Il y a donc de l'extravagance à un homme qui a avoué ces deux points, de prétendre après cela, que ce n'est pas une proposition orthodoxe, mais une erreur qui choque la foi, de soutenir, que, selon le langage de l'Ecriture & des Peres, on peut dire, que, sans la grace efficace, nous ne saurions faire aucun bien, qui nous serve pour le salut.

Mais il y a quatre ou cinq illusions du P. Ferrier sur ce sujet, qui méritent d'être remarquées.

La première est, que, ne pouvant nier qu'Alvarez n'eût entendu, de la grace efficace par elle-même, plusieurs passages des Conciles & des Peres, où il est dit, que, sans la grace, nous ne pouvons rien, il croit avoir bien répondu en disant, qu'Alvarez, à la vérité, les entend ainsi ; mais qu'en cela il se contredit : ce qui est une réponse pitoyable. Car il ne s'agit pas de savoir si Alvarez se contredit au jugement du P. Ferrier ; mais s'il entend les passages des Peres & des Conciles comme ils sont entendus dans les Articles. Or c'est ce que le P. Ferrier ne peut pas nier. Et par conséquent, comme, par la propre confession du P. Ferrier, cette prétendue contradiction d'Alvarez n'empêche point que sa doctrine ne soit orthodoxe, & qu'on ne la puisse soutenir sans choquer la foi, le P. Ferrier ne peut, sans se contredire lui-même, rejeter, comme contraire à la foi, la même chose qui se trouve dans les Articles ; & tout le droit qu'il a, est, d'objecter, comme Théologien, aux Auteurs de ces Articles, la même contradiction qu'il objecte à Alvarez ; & alors on le renverra, pour y trouver la réponse, à la Dissertation Théologique de M. Arnauld, qui le satisfera pleinement sur ce point, s'il a un peu de bonne foi.

La seconde illusion du P. Ferrier est, la réponse qu'il fait à plusieurs principes des Thomistes, & à un passage de Navarrete, rapportés dans l'Ecrit des *Conférences*, page 6. Il se contente de nier, page 24, qu'on ait rien dit de tout cela dans la seconde conférence : *Nous étimes*, dit-il, *une grande contestation sur ce sujet. Mais nous ne fîmes que répéter ce que nous avions dit le jour précédent sur cette matiere ; & il ne s'y parla ni d'Estius, ni de Sylvius, ni de Navarrete, comme dit l'Auteur du dernier Ecrit sur nos conférences.* Ce Jésuite est admirable, de vouloir plutôt qu'on l'en croie que deux Docteurs, qui peuvent mieux se souvenir que lui de ce qu'ils ont dit. Mais, laissant là cette question de fait, au moins il est certain que ces Thomistes sont rapportés dans l'Ecrit des *Conférences*, comme ayant enseigné, que, sans la grace efficace, on ne peut,

& qu'il y est dit que Navarrete rejette cette proposition comme fautive : IV. CL. *Le libre Arbitre peut faire le bien sans la grace efficace.* Or le P. Ferrier V. P<sup>e</sup>. n'oseroit nier qu'ils n'aient enseigné ce que l'Auteur des Conférences lui Numérolui attribue, &, par conséquent, soit qu'ils aient été cités ; soit qu'ils ne XXXIXl'aient pas été, le P. Ferrier est convaincu, par leurs témoignages, que la doctrine qu'il combat dans les Articles est orthodoxe, puisque c'est la doctrine des Thomistes, qu'il est demeuré d'accord être orthodoxe, & se pouvoir soutenir sans choquer la foi.

La troisième illusion est ce qu'il dit au même lieu, que, *quand on lui auroit allégué cent Thomistes*, il ne seroit pas demeuré d'accord, de cette proposition ; que, sans la grace efficace on ne peut faire le bien. Car que veut dire cela, sinon, que les Thomistes enseignent, à la vérité, qu'on peut dire en un fort bon sens, que, sans la grace efficace on ne peut faire le bien ; mais que le P. Ferrier prétend que les Thomistes n'ont pas raison de se servir de cette expression ; comme s'il s'agissoit de savoir ce que ce bon Jésuite approuve, ou n'approuve pas dans la doctrine des Thomistes. On ne l'en prend pas pour Juge ; mais il s'agit de savoir si cette expression est conforme à leur doctrine ; soit qu'elle soit, ou qu'elle ne soit pas au goût des Molinistes. Or le P. Ferrier ne peut nier qu'elle n'y soit conforme ; &, par conséquent, elle est orthodoxe, par son propre aveu.

La quatrième illusion est ; qu'il prétend faussement, page 25, *qu'il fut arrêté, que, puisque les Disciples de S. Augustin étoient résolus de suivre la doctrine des Thomistes dans la matière de la grace efficace, ils ne diroient plus, que sans la grace nous ne pouvons faire aucun bien.* La raison qu'il apporte de cette prétendue convention en fait assez voir la fausseté. Car n'auroit-ce pas été une extravagance, d'exiger que des Théologiens ne se serviroient plus d'une expression qu'on venoit de faire voir être autorisée par les Thomistes, parce qu'ils étoient résolus de suivre la doctrine des Thomistes ?

La cinquième illusion est encore plus étrange. C'est la preuve qu'il apporte au même lieu de ce prétendu arrêté. *Ce que je dis est si certain, dit-il, que, dans la lettre que M. de Commenges écrivit au Pape en leur nom, il lui déclare qu'ils sont résolus, non seulement de suivre la doctrine des Thomistes récents sur cette matière, mais encore de parler comme eux.* Toute autre personne auroit conclu de-là, qu'il falloit donc que M. de Commenges fût persuadé, que l'expression dont il s'agit est conforme à la doctrine des nouveaux Thomistes ; puisqu'étant si fortement soutenue dans les Articles qu'il envoyoit au Pape, c'eût été se moquer de Sa Sainteté, que de l'assurer, que des Théologiens étoient résolus de se



IV. C. L. servir de la doctrine, & des expressions des nouveaux Thomistes, en  
 V. P. même temps qu'ils auroient fait tout le contraire, en lui exposant leurs  
 Numéro sentiments, & qu'ils s'y feroient servis d'expressions hérétiques, & qui  
 XXXIX choqueroient la foi. Mais il plaît au P. Ferrier d'en tirer une conclusion  
 toute opposée, & d'alléguer, pour une preuve certaine qu'il fut arrêté  
 devant M. de Commenges, qu'on ne diroit point que, sans la grace  
 efficace, on ne peut faire le bien, ce qu'a écrit M. de Commenges en  
 envoyant au Pape des Articles qui portent en termes exprès, que cela  
 se peut dire en un très-bon sens, selon le langage de l'Ecriture & des  
 Peres. Il faut avoir l'esprit fait autrement que les autres hommes, pour  
 raisonner d'une si étrange maniere.

Quoi qu'il en soit, je pense avoir satisfait à ce que j'avois entrepris,  
 qui étoit, de faire voir que le premier prétexte que prend aujourd'hui  
 le P. Ferrier, pour ne pas reconnoître que les Articles de doctrine sont  
 orthodoxes, & exempts d'erreur, est tout-à-fait absurde & insoutenable.

## C H A P I T R E X I.

*Que le second reproche du P. Ferrier, contre les Articles de doctrine n'est  
 pas moins impertinent que le premier.*

**I**L faut toujours se souvenir de ce qui a été dit à l'entrée du chapitre  
 précédent, que tous ces reproches sont ridicules, si on n'en conclut que  
 ces Articles ne sont pas orthodoxes: c'est-à-dire, qu'ils contiennent des  
 erreurs contre la foi. Voyons donc si le second reproche du P. Ferrier  
 y fera découvrir ces erreurs contre la foi, mieux que n'a fait le premier.

*Il y a peu de vraisemblance, dit ce bon Pere, que j'aie reconnu comme  
 orthodoxes & exempts de toute erreur des Articles où il est dit, qu'il y a  
 une petite grace qu'on peut appeller suffisante au sens des Thomistes, mais  
 qu'on ne dit jamais être véritablement, & proprement suffisante.*

Mais il y a bien moins de vraisemblance dans le prétexte impertinent  
 que prend le P. Ferrier, pour ne pas rendre gloire à la vérité. Pour lui  
 en faire voir l'absurdité, il ne faut que le faire ressouvenir de ce qu'il  
 avoue page 5: *Que la doctrine des Thomistes est orthodoxe, & qu'on  
 la peut soutenir sans choquer la foi, & les décisions de l'Eglise.* Car qui  
 est l'homme qui puisse prétendre que c'est s'éloigner de la doctrine des  
 Thomistes, que de n'admettre de grace suffisante qu'au sens des Tho-  
 mistes? Et ne peut-on pas dire, au contraire, que cette Proposition est si  
 évidemment

évidemment fausse, qu'elle est du nombre de celles que les Philosophes IV. CL<sup>7</sup> appellent, *seipsas falsificantes*? V. P<sup>e</sup>.

Néanmoins, comme le P. Ferrier pense d'ordinaire tout autrement que les autres hommes, il a trouvé cette preuve convainquante pour justifier ce qu'il avoit dit à Toulouse, que les Disciples de S. Augustin ne seroient jamais bons Thomistes. *Je puis*, dit-il, *justifier aujourd'hui par leurs Articles ce que j'ai dit alors en peu de paroles. Car au lieu de reconnoître, comme les Thomistes, une grace véritablement & proprement suffisante, ils admettent seulement une petite grace, qu'on peut appeller suffisante au sens des Thomistes.* Si le P. Ferrier avoit prétendu montrer que les Disciples de S. Augustin ne seront jamais bons Molinistes, il l'auroit pu faire par cet endroit des Articles. Car en effet c'est déclarer fort hautement qu'on renonce le Molinisme, que de faire une si ouverte profession de n'admettre de graces suffisantes qu'au sens des Thomistes. Mais c'est une imagination fort étrange de vouloir que ce soit aussi renoncer à la doctrine des Thomistes que de prendre leur parti contre celui de Molina. Pourquoi donc, dira le P. Ferrier, ne voulez-vous pas avouer comme les Thomistes, que cette grace est véritablement & proprement suffisante? Et qui lui a dit que nous ne la reconnoissons pas aussi proprement, & aussi véritablement suffisante que les Thomistes? Pourquoi donc ne dites-vous pas qu'elle est proprement & véritablement suffisante, sans ajouter *au sens des Thomistes*? Parce que nous voulons être bons Thomistes, & ne laisser aucun doute que nous soyons Molinistes: parce que nous savons le venin que les Jésuites cachent sous ces mots de *grace suffisante*, & le dessein qu'ils ont de s'en servir pour abolir dans l'esprit du peuple, les humbles & vrais sentiments de la grace de Jesus Christ, en l'empêchant de reconnoître que la grace qui nous est nécessaire pour chaque bonne action, est telle, que, sans blesser notre liberté, elle nous applique à tout bien, en produisant le vouloir & l'action, & faisant en nous ce qui est agréable à Dieu: & enfin, parce que ce mot de *grace suffisante* ne se trouvant, ni dans l'Ecriture, ni dans les Conciles, ni dans les Peres, ni dans aucun Décret de l'Eglise, nul Jésuite n'a droit de nous obliger de nous en servir, qu'autant qu'il nous plaît, & avec telles explications qu'il nous plaît, pour empêcher qu'on n'en abuse à la ruine des ames, & au préjudice de la doctrine de l'Eglise.

Ainsi, quand les Jésuites nous presseront de dire qu'il y a une grace proprement & véritablement suffisante, outre celle qui est efficace par elle-même, nous leur demanderons ce qu'ils entendent par être vraiment & proprement suffisante? Car s'ils entendent par-là, une grace, outre laquelle il ne soit point nécessaire, pour agir effectivement, d'un autre

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

Q q

IV. CL. secours de la part de Dieu, qui applique efficacement notre volonté au  
 V. P<sup>e</sup>. bien, nous leur déclarons, que non seulement nous n'admettons point  
 Numéro qu'il y ait d'autre grace que l'efficace, qui soit, en ce sens, véritable-  
 XXXIX. ment & proprement suffisante; mais que nous avons une souveraine  
 aversion de ces graces moliniennes, qui anéantissent la Croix de Jesus  
 Christ, en voulant que ce ne soit pas la sainte grace, mais la volonté  
 de l'homme, qui discerne le fidele de l'infidele, & l'homme de bien  
 du pécheur.

Que s'ils répondent qu'ils entendent, par une grace véritablement &  
 proprement suffisante, une grace qui donne un pouvoir d'agir, mais  
 qui n'est pas tel, qu'il comprenne tout ce qui est nécessaire pour agir,  
 de sorte, qu'outre cette grace, il soit encore nécessaire, pour faire actuel-  
 lement le bien, que Dieu nous le fasse faire par une grace efficace, ils  
 n'ont pas droit de dire; *que nous n'admettons pas, comme les Thomistes,*  
*une grace véritablement & proprement suffisante;* puisque les Thomistes  
 ne l'admettent qu'en ce sens, & que c'est aussi, pour marquer que nous  
 sommes en cela de leur avis, que nous ajoutons, que nous n'admettons  
 des graces suffisantes qu'au sens des Thomistes.

Ils diront peut-être, qu'on doit admettre une grace proprement &  
 véritablement suffisante sans addition, *abstrahendo à sensu Molinistico, &*  
*sensu Thomistico.* Mais ils trouveront bon que nous leur répondions que  
 ces abstractions du P. Annat ne nous accommodent pas : qu'elles ne  
 sont bonnes que pour brouiller, & non pour éclaircir la doctrine de  
 l'Eglise; que ce n'est pas des Jésuites que nous voulons prendre la loi  
 pour exprimer nos sentiments à leur fantaisie; que ces expressions équi-  
 voques & à double entente, conviennent mieux aux Docteurs des res-  
 trictions mentales, qu'aux Disciples de S. Augustin, qui a été si ennemi  
 de toute duplicité, & de tout mensonge; qu'on s'est souvent plaint des  
 hérétiques qui cachoient leurs erreurs sous des termes à double sens;  
 comme ont fait tant de fois les Pélagiens: mais qu'il est inoui dans  
 l'Eglise, qu'on se soit jamais plaint que des Catholiques qu'on accusoit  
 de soutenir des erreurs, aient déclaré trop ouvertement leurs pensées,  
 & qu'ils aient pris trop de peine de dépouiller de toute équivoque, &  
 d'attacher à un seul & unique sens les termes dont ils se servoient. C'est  
 pourquoi il est bon que les Jésuites sachent, une fois pour toutes,  
 que, quoi qu'ils en veuillent dire, on est résolu de ne s'exprimer jamais,  
 autant qu'on pourra, que d'une manière si claire, qu'ils n'en puissent  
 pas abuser, en ne se servant d'expressions tant soit peu ambiguës qu'en  
 les déterminant, & les attachant à des sens qui soient, d'une part, si  
 certainement reconnus pour orthodoxes dans les Ecoles Catholiques,

On peut  
 voir sur ce  
 sujet la  
 quatrième  
 Disquisi-  
 tion de  
 Paul Ire-  
 née, qui  
 est à la fin  
 du Journal  
 de M. de  
 S. Amour.

qu'ils n'aient pas lieu de rendre notre foi suspecte, par des interprétations malicieuses, qu'ils donneroient à nos paroles; & de l'autre, si manifestement contraires aux nouveautés de Molina, qu'ils n'aient pas sujet de publier que nous ayions abandonné les véritables & saintes maximes de S. Augustin, pour nous rendre partisans de leurs pernicieuses nouveautés.

Enfin, si les Jésuites prétendent qu'il faut admettre une grace, outre l'efficace, à qui le nom de suffisante convienne proprement; c'est-à-dire, selon la notion commune & ordinaire que le peuple donne à ce terme, on leur répondra qu'ils se trompent; que cette prétention seroit très-mal fondée; qu'ils seroient ridicules de prendre ce prétexte pour en former une accusation d'hérésie, comme il faudroit qu'ils le fissent pour avoir droit de s'exempter par-là, de reconnoître les Articles pour orthodoxes, & qu'il est faux que les Thomistes admettent en ce sens une grace proprement suffisante, puisqu'ils avoient que celle qu'ils appellent telle, *ne l'est pas grammaticalement*; c'est-à-dire, selon l'usage de ce mot, que la Grammaire fournit au commun des hommes; mais seulement théologiquement, *non est grammaticaliter, sed tantum theologicè sufficiens*; c'est-à-dire, selon un usage reçu dans les Ecoles, & qui n'est connu que des Théologiens.

Et c'est ce qui fait voir la foiblesse de l'objection que fait le P. Ferrier dans la même page 6, qui est, que l'Auteur des Lettres au Provincial se plaint dans sa seconde Lettre, *de ce que les Thomistes ne publient pas de toutes parts, qu'ils entendent par grace suffisante, la grace qui n'est pas suffisante*. Car, premièrement, tout ce que le P. Ferrier pourroit conclure de-là, c'est que l'Auteur de ces Lettres, aussi solides qu'ingénieuses, qui vivront éternellement dans l'Eglise, à la confusion des ennemis de la vraie grace de Jesus Christ & des corrupteurs de sa morale, n'auroit pas voulu suivre en ce point le langage des Thomistes, & non pas que des Articles où on a voulu même se conformer à ce langage de ces Théologiens, soient contraires à leurs sentiments.

2°. On ne peut pas même dire avec vérité de l'Auteur des Lettres au Provincial, qu'il ait combattu dans le fond cette manière de parler des Thomistes, pourvu qu'on l'explique; mais seulement qu'il y a trouvé quelque chose de dangereux, si elle n'étoit point expliquée; & il a eu deux grandes raisons de faire prendre garde à ce péril.

La première est; que ces Lettres n'étant pas faites pour des Théologiens, mais pour les personnes du monde, qui, n'étant pas accoutumés aux termes de l'Ecole, ne pouvoient prendre le mot de suffisant que selon sa notion grammaticale, & dans le sens auquel il se prend dans les discours ordinaires des hommes, il étoit de l'utilité de l'Eglise

IV. C. L. de faire voir combien ce mot, étant pris en cette manière, pour une  
 V. P<sup>e</sup>. grace non efficace, outre laquelle nulle autre ne seroit nécessaire pour  
 Numéro agir, qui est aussi l'idée que les Molinistes en donnent, pouvoit faire  
 XXXIX. de tort à la véritable doctrine de la grace de Jésus Christ, à laquelle l'humilité chrétienne nous oblige d'attribuer tout le bien que nous faisons, parce que c'est elle qui nous en inspire le desir, & qui nous en donne l'accomplissement.

La seconde raison qui a fait parler cet Auteur avec plus de force, est l'indignation qu'il avoit conçue contre quelques particuliers de l'Ordre de S. Dominique, qui, s'étant joints aux Molinistes, par un esprit de cabale & de faction, se servoient de l'équivoque du mot de *grace suffisante*, pour tromper le monde, afin que ceux qui étoient très-différents d'opinion & de sentiment, parussent néanmoins unis dans la conspiration qu'ils avoient formée contre un Docteur qu'ils avoient dessein d'accabler, quoiqu'il ne soutint, comme il l'a fait voir invinciblement, que les véritables maximes de S. Augustin & de S. Thomas, que le Pape appelle dans son Bref à la Faculté de Louvain, *inconcussa tutissimaque dogmata*.

Et afin que le P. Ferrier ne prétende pas qu'on se soit nouvellement avisé de ces deux raisons, pour lui ôter l'avantage qu'il a cru vainement pouvoir tirer de cette Lettre, il les peut voir toutes deux marquées en ces termes dans les notes de Wendrock, il y a plus de six ans. Voici la première: *Non prohibet Auctor Epistola quin gratia sufficientis nomine utatur qui voluerit intra Scholarum angustias, ubi Professor adest, qui illud Molinianâ significatione exuat: at promiscuè apud imperitam plebem, & mulierculas jactari merito indignatur; quod nunquam fecerunt ne illi quidem qui hoc verbum nobis pepererunt.* Et voici la seconde. *Ceterum quod magnoperè annotandum est, non universos Dominicanos, quorum maxima pars huic sociorum suorum ignavia succensuit, sed tantum privatam quamdam ex Parisiensi familiâ factionem à P. Nicolai conflata carpit, quæ neglectâ Ordinis sui doctrinâ, ad delendam S. Thomæ doctrinam cum Jesuitis conspiraverat.*

Quoi qu'il en soit, il ne s'agit pas ici des Lettres au Provincial, mais des Articles; & ainsi je pense pouvoir conclure, que j'ai pleinement satisfait à ce que j'avois promis, qui étoit de faire voir qu'il n'y a rien de plus impertinent que le second prétexte que prend le P. Ferrier pour s'empêcher de les reconnoître orthodoxes, puisqu'il consiste à prétendre qu'ils sont contraires à la doctrine des Thomistes, qu'il avoue être orthodoxe, parce qu'on n'y admet des grâces suffisantes qu'au sens des Thomistes.

## CHAPITRE XII.

IV. C L.

V. P<sup>e</sup>.

Numéro

XXXIX.

*Que le troisieme reproche du P. Ferrier contre les Articles, n'est pas mieux fondé que les deux premiers.*

**A**près avoir montré combien tous les reproches particuliers que le P. Ferrier propose contre les Articles, sont vains & déraisonnables, il ne faudroit pas seulement écouter ceux qui ne consistent que dans des accusations vagues, sans fondement & sans preuves, qui ne manquent jamais aux plus injustes calomniateurs.

Néanmoins il est important, pour une plus entière conviction de ce Jésuite, & pour faire mieux voir qu'il agit contre sa conscience, quand il refuse de reconnoître ces Articles pour orthodoxes, de considérer encore en détail ces deux reproches généraux, qui sont le troisieme & le quatrieme des quatre qu'il a proposés.

Le troisieme donc est, que *ces Articles cachent, sous des paroles captieuses & ambiguës, tout le venin de la doctrine de Jansénius*. Il dit en la page 70, *qu'il n'y a point de bon Catholique qui n'en fasse ce jugement*. Mais je pense qu'après ce qui a été dit sur ce sujet dans le premier Chapitre, il aura sujet de se repentir d'une parole si téméraire, selon laquelle il seroit obligé d'ôter du nombre des bons Catholiques, tous les Evêques qui ont vu ces Articles, & en particulier M. de Commenges, que l'on sait certainement n'y avoir jamais trouvé de venin, mais en avoir toujours porté un jugement très-avantageux.

C'est pourquoi il a été plus sage en un autre endroit, où il réduit ces bons Catholiques aux seuls bons Jésuites, en *désiant ses adversaires de nommer un seul Jésuite qui ne soit dans ce sentiment, que ces Articles couvrent, sous des paroles captieuses & ambiguës, tout le venin de la doctrine de Jansénius*.

Mais fait-il bien quelle conséquence on seroit obligé de tirer de-là, en s'arrêtant à ce qu'il assure avec tant de hardiesse? C'est qu'il n'y auroit point de Jésuite au monde qui fût homme de bien, & qui ne fût en péril de son salut, s'il ne sortoit d'une disposition aussi criminelle, qu'est celle que le P. Ferrier attribue à tous ses confreres.

Car où il faut que le jugement téméraire, accompagné d'une diffamation publique, dans une matiere importante, ne soit plus un crime, ou que celui qui accuse d'hérésie un si grand nombre de personnes, sur des raisons tout à fait frivoles, & qui ne pouvant rien alléguer de particulier contre des Articles de doctrine qui ne soit impertinent, ne

IV) C. l. ~~laisse pas de dire en l'air, pour diffamer des Théologiens, & les expo-~~  
 V. P. ~~ser aux dernières persécutions, qu'ils cachent, sous des paroles cap-~~  
 Numéro ~~tieuses & ambiguës, le venin d'une hérésie; il faut, dis-je, que tout~~  
 XXXIX. ~~homme qui agit de la sorte, & qui continue un long temps dans une~~  
~~disposition si criminelle, n'ait aucune conscience, & qu'il soit en dan-~~  
~~ger de périr éternellement, s'il ne sort d'un si mauvais état.~~

Or, si nous en croyons le P. Ferrier, on ne sauroit nommer aucun Jésuite qui ne soit dans cet état.

Il n'y a donc, si cela est, aucun Jésuite qu'on puisse croire être homme de bien, & avoir de la conscience.

Je ne vois pas ce qui pourroit empêcher que cette conséquence ne fût très-certaine, supposé ce qu'assure le P. Ferrier. Mais pour n'être pas obligé d'avoir une si mauvaise opinion de tous les Jésuites qui sont au monde, j'aime mieux croire que le P. Ferrier est un emporté, & que suivant l'impétuosité de sa passion, il a voulu envelopper tout son Corps dans la société de son crime, comme si étant répandu en tant de personnes, il eût dû en devenir moindre devant Dieu pour chacun en particulier.

Au moins faut-il qu'il ait su que le bon P. de la Croix ait enfin succombé sous le traitement inhumain que ces barbares lui ont fait souffrir. Ils n'ont pu se résoudre à laisser mourir en paix un homme, qui témoignât du zèle pour la doctrine de S. Augustin, & qui préférât ce Père à leur Molina. Ni la candeur de ses mœurs, ni la pureté de sa vie, ni plus de quarante années de profession dans leur Compagnie, n'ont pu les fléchir. Quoiqu'il eût obtenu de leur Général la permission de se retirer d'avec eux, ils n'ont jamais voulu le laisser jouir de cette liberté qu'ils accordent à tant d'autres; mais réservant pour un saint homme une sévérité qu'ils n'ont pas accoutumé d'exercer envers les plus scélérats, ils l'ont renfermé à la Fleche dans une cruelle prison, où il n'y a que Dieu qui sache ce qu'ils lui ont fait endurer, nul de ses parents ni de ses amis n'en ayant jamais pu avoir aucunes nouvelles. S'il étoit encore en vie, on le pourroit bien nommer sans crainte au P. Ferrier, étant bien certain qu'il ne consentiroit pas à l'iniquité dont il veut rendre coupables tous ses confrères. Pour les autres, il peut faire tant qu'il voudra des défis de cette nature, parce qu'on n'en connoît aucun, quoique peut-être il y en ait quelques-uns qu'on maltraite comme le P. de la Croix.

Mais il est bon de remarquer ce qui rend encore ce reproche moins recevable & plus odieux. C'est qu'on la prévenu en présentant les Articles, & qu'on a ôté tout lieu de le faire. Car on les finissoit par ces

trois conditions, auxquelles il est clair qu'on ne se pouvoit dispenser de IV. Cl.  
satisfaire, sans violer toutes les loix de l'équité & de la raison. V. P<sup>e</sup>.

*Il est donc bien raisonnable (ce sont les termes de l'Ecrit) que ceux* Numéro  
*à qui notre foi pourroit être suspecte, déclarent le sentiment qu'ils ont de XXXIX.*  
*ces Articles. Car s'ils reconnoissent qu'ils ne contiennent aucune erreur, il*  
*faut aussi qu'ils confessent, que ceux qui les soutiennent n'ont aucune hé-*  
*rése sur le sujet des cinq Propositions. Que s'ils croient qu'il y ait QUEL-*  
*QUE AMBIGUITÉ, & qu'ils n'expriment pas assez clairement nos sentiments,*  
*qu'ils nous marquent les sujets de leurs doutes, & nous y répondrons*  
*nettement.*

*Enfin, s'ils y trouvent quelque erreur, ou quelque hérésie, qu'ils nous*  
*marquent distinctement en quoi ils prétendent qu'elle consiste, & nous tâ-*  
*cherons de satisfaire à toutes leurs difficultés.*

Il n'est pas inutile de remarquer en passant, que le P. Ferrier, qui  
est d'une humeur à s'en faire beaucoup accroire, & à s'établir juge de  
ceux qui n'ont jamais prétendu reconnoître son Tribunal, tourne assez  
plaisamment la dernière de ces trois conditions, page II, en voulant  
qu'on ait tellement soumis *des Articles à son examen, qu'on lui ait donné*  
*parole, que s'il y trouvoit quelque chose qui ne fût pas orthodoxe; on étoit*  
*disposé à le corriger; au lieu qu'on ne lui en a jamais donné d'autre,*  
que celle qui est portée par cette dernière condition, dans laquelle se  
tenant fort assuré qu'il n'y avoit rien que d'orthodoxe dans les Articles,  
on lui promettoit, que s'il y trouvoit quelque erreur, on tâcheroit de  
le convaincre qu'il n'y en a point, en satisfaisant à toutes ses difficultés.

Mais c'est de la seconde condition dont il s'agit maintenant. Le P.  
Ferrier ne peut pas nier qu'elle ne fût très-raisonnable; & ainsi il ne  
fauroit avoir aucune raison de prétendre qu'il ne l'ait pas acceptée en  
recevant les Articles, & y opposant tout ce qu'il a pu en deux confé-  
rences. C'étoit donc alors qu'il se devoit plaindre qu'ils étoient captieux  
& ambigus, s'il les eût effectivement trouvé tels; & il n'eût pas dû se  
contenter de le dire en général; mais il auroit dû marquer ces ambi-  
guités en particulier, selon la condition qu'on lui avoit proposée, & la  
promesse qu'on lui avoit faite de répondre nettement à tous les sujets  
de ses doutes. Il ne l'a point fait alors, parce qu'il n'a point trouvé  
sujet de le faire. Il n'a pu s'attacher qu'à un seul endroit qu'on a éclairci.  
Il n'a point dit que le reste cachât du venin sous des paroles captieuses  
& ambiguës. Et maintenant il sera reçu à décrier, par une si honteuse  
calomnie, ce qu'il a autrefois reconnu pour orthodoxe, depuis même  
que ces Articles ont été vus de Sa Sainteté, & qu'elle a assez témoigné  
n'y rien trouver à redire?



IV. CL. Vit-on jamais un procédé qui eût plus le caractère de la fausseté &  
 V. P<sup>e</sup>. de l'injustice? Si on souffre dans l'Eglise des accusations de cette na-  
 Numéro ture, non seulement sans fondement & sans preuve, mais sans pouvoir  
 XXXIX. rien spécifier en particulier, qui pourra jamais écrire avec tant de pré-  
 caution, qu'il se puisse assurer être hors d'atteinte à la calomnie? Car  
 de quel livre ne pourra-t-on pas dire qu'il cache du venin sous des pa-  
 roles ambiguës, s'il suffit de le dire sans le prouver, & sans marquer  
 même ces ambiguïtés prétendues? On le pourra même presque toujours  
 plutôt dire que des Articles, parce qu'ils sont si éloignés d'être cap-  
 tieux & ambigus, que c'est au contraire l'unique raison qui porte au-  
 jourd'hui les Jésuites à en faire cette plainte, de ce qu'on a pris trop  
 de soin d'y parler clairement, & d'en ôter toutes les ambiguïtés. Ce  
 que je dis n'est ni un paradoxe ni une exagération: il n'y a rien de plus  
 véritable; & pour en convaincre tout le monde, il ne faut que considé-  
 rer l'exemple même que le P. Ferrier apporte, pag. 37, pour faire  
 voir *qu'on savoit l'art de se servir de termes équivoques avant qu'on eût  
 conféré avec lui.* Il dit que les Articles le font voir aux plus aveugles; &  
 pour toute preuve il n'a pu alléguer, sinon qu'on y a dit, *qu'il y a  
 une grace suffisante au sens des Thomistes*: au lieu qu'il prétend, que,  
 pour parler sans équivoque, on devoit dire simplement, *qu'on admet  
 des graces suffisantes.* Or il n'y a rien de plus mal fondé que cette pré-  
 tention. Car la manière dont on a parlé dans les Articles, n'est nullement  
 équivoque ou ambiguë, parce qu'elle est déterminée à un sens unique  
 que tous les Théologiens entendent sous ces mots, & que ceux qui ne  
 sont pas Théologiens doivent apprendre d'eux, puisque c'est les y ren-  
 voyer, que de dire, *qu'une grace n'est suffisante qu'au sens des Thomistes.*  
 Au lieu que la manière dont le P. Ferrier auroit voulu qu'on eût parlé,  
 en disant simplement *qu'on admet des graces suffisantes*, est très-équi-  
 voque; puisque ce mot non expliqué comprend tout ensemble la grace  
 suffisante des Thomistes, qu'il suffit d'admettre, par l'aveu du P. Fer-  
 rier, afin d'être reconnu pour orthodoxe; & celle des Molinistes, qui  
 n'a que le nom de commun avec l'autre, leurs notions étant toutes diffé-  
 rentes: ce qui fait aussi que les Molinistes ne craignent point de faire  
 dans leurs Ecoles le même reproche aux Thomistes que fait le P. Ferrier  
 aux Disciples de S. Augustin, en soutenant que leur grace suffisante ne  
 l'est que de nom, & est en effet insuffisante. On a donc eu raison de  
 déterminer ce mot équivoque à une seule notion, en déclarant, qu'on  
 n'admet ces graces suffisantes qu'au sens des Thomistes: & c'est le com-  
 ble de l'injustice de prendre sujet de ces restrictions & de ces éclaircisse-  
 ments, qui levent toutes les ambiguïtés, d'avancer en l'air cette calom-  
 nie

nie grossière, que ces Articles cachent du venin sous des termes captieux & ambigus. IV. CL. V. P<sup>e</sup>.

Enfin, les Jésuites sont si accoutumés de mettre le fort de leur cause dans les équivoques, qu'ils n'ont pu s'empêcher d'en employer une très-malicieuse, lors même qu'ils font aux autres sur ce sujet un si injuste reproche. Car le livre de Jansénius étant diversement entendu, il n'y a rien de plus équivoque, comme on l'a souvent montré, que les mots de doctrine de Jansénius; parce qu'on peut entendre par-là, ou la doctrine hérétique des cinq Propositions, que ceux qui ont condamné le livre de ce Prélat ont cru qu'il avoit enseignée; ou la doctrine qui lui est attribuée par ses défenseurs, qui est certainement orthodoxe, par l'aveu même de l'Assemblée du Clergé, qui ne les accuse pas de soutenir un sens hérétique, en soutenant le sens de Jansénius, mais de détourner en des sens catholiques toutes les paroles de Jansénius. Ainsi, quand le P. Ferrier dit que les Articles cachent, sous des paroles captieuses & ambiguës, tout le venin de la doctrine de Jansénius, ou il entend la doctrine hérétique des cinq Propositions, imputée à Jansénius par ceux qui l'ont condamné: & alors c'est une horrible imposture, puisqu'il ne sauroit marquer en particulier aucune de ces erreurs qui soit soutenue dans ces Articles; ou il entend la doctrine que les défenseurs de Jansénius attribuent à ce Prélat: & alors on lui avouera sans peine que ces Articles la contiennent; mais on lui soutiendra en même temps qu'il commet deux calomnies; l'une, de dire qu'elle y est cachée sous des paroles captieuses & ambiguës, au lieu qu'elle y est très-clairement exprimée; & d'une manière exempte de toute ambiguïté: l'autre, que, pour contenir la doctrine de Jansénius prise en ce sens-là, on puisse dire que ces Articles cachent du venin, puisque ceux mêmes qui ont condamné son livre avec plus de force, ne l'ont fait que parce qu'ils croient que ce n'est pas là ce que Jansénius a enseigné, & qu'ils lui attribuent des sentiments hérétiques très-différents de ceux-là.

Cependant il est facile aux Jésuites de tromper le monde par cette équivoque: car si un homme d'esprit vouloit comparer la doctrine des Articles avec celle de Jansénius, je ne m'étonnerois pas qu'il l'y trouvât conforme, & je m'étonnerois bien davantage qu'il en jugeât autrement. Il juge donc comme nous, diroit aussi-tôt un Jésuite, que ces Articles cachent le venin de la doctrine de Jansénius; mais il le diroit fausement. Car cette conformité ne seroit pas fondée sur ce qu'il auroit trouvé des erreurs dans ces Articles, aussi-bien que dans Jansénius; mais sur ce qu'il n'en auroit point trouvé dans Jansénius, non plus que dans ces Articles; & qu'il n'auroit apperçu dans le livre de ce savant Evêque, que les plus

*Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXII.*

R r

IV. CL. saintes & les plus constantes maximes de S. Augustin touchant la grace  
 V. P<sup>e</sup>. de Jesus Christ : ce qui n'empêcheroit peut-être pas qu'il ne crût y avoir  
 Numéro trouvé des erreurs, s'il n'étoit pas instruit à fond de la doctrine de la  
 XXXIX. grace ; parce que, d'une part, les hommes étant naturellement Pélagiens, ils se choquent facilement de cette doctrine humiliante, qui leur ôte toute confiance en leur libre Arbitre, pour les mettre dans une si absolue dépendance de Dieu, qu'ils ne fondent l'espérance qu'ils doivent avoir de leur bonne vie & de leur salut, que sur sa seule miséricorde, *quia non est volentis, neque currentis, sed misereantis Dei* : & que, de l'autre, la prévention qu'en lisant Jansénius on y doit trouver la doctrine que le Pape a condamnée, peut être une occasion d'erreur à des personnes qui ne sont que médiocrement instruites dans cette matiere ; leur défaut de lumière leur faisant prendre aisément des vérités reconnues pour orthodoxes dans toutes les Ecoles Catholiques, qui ont une conformité apparente avec les Propositions condamnées, pour le sens hérétique de ces Propositions. Et il est si vrai que cela arrive souvent, que le P. Amelote s'est cru obligé de s'en plaindre, & de déplorer l'aveuglement de de ceux qui regardent comme des erreurs, *presque tous les discours de la grace* : de forte, dit-il, *qu'il suffit aujourd'hui que quelqu'un parle de sa toute-puissance & des foiblesses de l'homme pécheur, pour être considéré par des personnes, en cela certes très-malheureuses, comme un pernicieux hérétique*. Comment donc ceux qui sont dans cet esprit ne prendroient-ils pas pour de pernicieuses hérésies, ces mêmes discours de la toute-puissance de la grace & des foiblesses de l'homme pécheur, quand ils les trouvent dans un livre qu'ils ne lisent qu'avec cette préoccupation, qu'il est tout rempli d'hérésies ?

C'est pourquoi il faut avouer, que, depuis que ce livre a été condamné, la lecture en est devenue dangereuse à une infinité de personnes ignorantes ; mais ce n'est pas en la manière que l'on se l'imagine d'ordinaire. Car, s'il est dangereux, c'est bien plus à ceux qui le condamnent qu'à ceux qui l'estiment ; parce qu'il y a bien plus lieu de craindre que les uns n'y prennent des vérités constantes pour des erreurs, que non pas que les autres y prennent les erreurs condamnées pour des vérités. Ce que dit le P. Amelote est une preuve convainquante que le premier arrive souvent, & on ne sauroit apporter l'exemple d'aucun Catholique à qui le dernier soit arrivé : étant certain, au contraire, que tous ceux qui ont lu Jansénius dans la persuasion qu'il n'enseignoit que la doctrine de S. Augustin, n'y ont trouvé en effet que cette doctrine sainte, qui les a édifiés ; & qu'on ne sauroit marquer aucune erreur en particulier dans laquelle on puisse dire, en agissant de bonne foi, sans chicanerie & sans

calomnie, que cette lecture les ait fait tomber. Il faut donc reconnoître, IV. CL. que, s'il y a des erreurs dans ce livre, elles y sont si cachées, qu'il est V. P. besoin d'une recherche laborieuse pour les y appercevoir; au lieu que Numéro les vérités s'y montrent d'abord à ceux qui le lisent avec un oeil simple, XXXIX. sans autre dessein que de se nourrir du *pur froment* de la céleste doctrine de S. Augustin, comme l'appelle S. Grégoire.

Concluons donc, que l'on peut dire avec vérité, que les Articles sont conformes à la doctrine de Jansénius, si on entend celle qui lui est attribuée par ses défenseurs, laquelle est certainement catholique; mais que c'est une imposture grossière, & qui ne peut servir qu'à faire voir la malignité de ceux qui l'avancent, que de dire, comme font tous les Jésuites, si nous en croyons le P. Ferrier, que ces Articles cachent, sous des paroles captieuses & ambiguës, tout le venin de la doctrine condamnée dans les cinq Propositions; & un reproche si mal fondé ne mériteroit point d'autre réponse, que celle dont le P. Valérien nous a appris qu'il falloit arrêter de semblables calomniateurs.

## CHAPITRE XIII.

*Que le quatrieme & dernier reproche du P. Ferrier contre les Articles est ridicule & impertinent.*

J'ai honte de m'arrêter au quatrieme reproche, tant il est contraire au sens commun. Et cependant on peut dire que c'est le seul que le P. Ferrier ait trouvé considérable, ne proposant les autres que par forme, mais faisant son capital de celui-là; de sorte qu'il le répète sept ou huit fois dans sa Relation, & il en a fait la substance & l'essentiel de son *Idee du Jansénisme*. Mais c'est aussi ce qui rend moins nécessaire la peine que l'on prendroit d'en faire voir l'extravagance, puisqu'on l'a fait suffisamment dans la lettre où on a montré qu'il a donné en effet la véritable Idee du Jansénisme, puisque ne le faisant concevoir que comme une hérésie sans dogme; c'est-à-dire, comme une hérésie sans hérésie, il a tout-à-fait bien montré que ce prétendu Jansénisme a tous les caracteres & toutes les marques d'une hérésie imaginaire.

Ecoutons néanmoins cette grande & capitale accusation. *Ils ne disent pas la vérité*, dit-il, page 26, *quand ils publient qu'ils ont exposé dans leurs Articles tous leurs sentiments sur le sujet des cinq Propositions; puisqu'il est constant que, dans ces Articles, ils ne disent point le sentiment qu'ils ont de la doctrine de Jansénius sur les mêmes Propositions, quoique ce*

IV. CL. *sentiment soit le sujet unique qui les sépare d'avec l'Eglise : & il est étrange*  
 V. P<sup>e</sup>. *qu'étant gens d'esprit & de savoir, ils ne s'aperçoivent pas d'une trom-*  
 Numéro *perie si visible, qu'il faut être tout-à-fait aveugle pour ne la pas reconnoître.*  
 XXXIX.

Et moi je dis qu'il faut être tout-à-fait aveugle pour ne pas reconnoître que tout ce discours est indigne du moindre Ecolier. Car quel rapport peut avoir le sentiment particulier qu'ont des Théologiens sur la manière dont un Auteur doit être entendu, avec la foi de ces mêmes Théologiens ? A-t-on jamais inquiété Baronius & le P. Petau sur les sentiments qu'ils ont eus touchant Honorius & Théodoret ? & leur a-t-on demandé s'ils croyoient la doctrine de ces Auteurs catholique ou hérétique, afin de les souffrir dans la communion de l'Eglise ? Ne peut-on pas expliquer trop favorablement un Auteur condamné par des Papes, ou même par des Conciles généraux, sans être hérétique ? Quand il seroit vrai que Jansénius auroit enseigné des hérésies, ceux qui l'expliqueroient autrement, & qui croiroient avoir un fondement légitime de lui attribuer un autre sens, tiendroient-ils pour cela des hérésies ? Quelque persuadé que l'on soit que la doctrine de Théodore de Mopsueste étoit impie & Nestorienne, en a-t-on jamais conclu, que Facundus, qui l'a jugée catholique, étoit un hérétique Nestorien ? Et qui est celui qui n'a pas été convaincu de la pureté de sa foi par son premier livre, où il expose tous ses sentiments touchant l'Incarnation, sous prétexte qu'il n'y déclare pas encore, s'il reconnoissoit pour hérétique ou pour catholique, la doctrine de trois Auteurs qui avoient été condamnés par l'Edit de Justinien, & qui le furent depuis par le cinquième Concile ?

Mais, pour ôter le P. Ferrier de peine, on lui déclare, qu'on ne croit pas que Jansénius ait enseigné les erreurs qui lui ont été imputées sur la matière des cinq Propositions : qu'on est, au regard de Jansénius, dans la même disposition dans laquelle Baronius a été touchant le Pape Honorius, & qu'on désire tous les Jésuites du monde de prouver, que ceux qui défendent Jansénius, en lui attribuant un sens catholique, soient plus hérétiques que Baronius, que Bellarmin, que le P. Sirmond, que le P. Petau, & que tant d'autres qui ont défendu Honorius, Théodoret, & d'autres Auteurs condamnés par des Conciles oecuméniques, en leur attribuant aussi un sens catholique.

C'est pourquoi on se moquerait de ce que dit le P. Ferrier, que c'est le jugement que ces Théologiens font du livre de Jansénius qui les sépare d'avec l'Eglise, & que la trop bonne opinion, si vous le voulez, qu'ils ont de cet Evêque, est un *sentiment évidemment hérétique*, comme il le dit en la page 70, si on n'avoit plutôt sujet de déplorer, ou un aveuglement si prodigieux, ou une malice si opiniâtre,

Car si tous les Jésuites sont en effet dans cette extravagante pensée, IV. CL. que c'est un sentiment *évidemment hérétique*, & qui *sépare de l'Eglise*, V. P<sup>e</sup>. que de ne pas reconnoître qu'un livre condamné par l'Eglise contienne Numérol  
les hérésies pour lesquelles il auroit été condamné, comme tous ces Jé- XXXIX.  
suites refusent de reconnoître qu'il y ait des hérésies dans les lettres d'Honorius, condamnées & brûlées comme hérétiques dans le sixieme Concile, s'ils sont, dis-je, tous prévenus de cette folie, & qu'ils parlent sérieusement quand ils traitent le monde d'hérétique sur cette chimere, il faut que Dieu, par un jugement étrange, ait frappé cette Compagnie de cet esprit d'étourdissement & d'enivrement, dont il menace dans l'Ecriture d'humilier l'orgueil des superbes, en les rendant comme des gens yvres, qui ne marchent qu'à tâtons dans le plus grand jour, & dont la raison est tellement obscurcie par un aveuglement plus que naturel, qu'ils prennent pour des vérités *évidentes*, les erreurs les plus grossieres & les plus palpables.

Que si, au contraire, comme il est plus vraisemblable; ils voient fort bien, que c'est une prétention insoutenable que de mettre la prétendue hérésie du Jansénisme dans le fait de Jansénius, & que le Professeur du College de Clermont a avancé lui-même une hérésie, quand il a enseigné que ce fait pouvoit être cru de foi divine, & que néanmoins ils persistent toujours à se servir de ce faux prétexte pour traiter leurs adversaires d'hérétiques, parce qu'ils n'ont point d'autre moyen de le faire, & que, s'étant engagés dans cette accusation, ils ne veulent pas reculer & reconnoître qu'ils ont eu tort, en vérité je n'oserois dire quel jugement on feroit obligé de faire d'une Compagnie de Religieux, qui, par une conspiration générale, se seroient résolus de persévérer, contre leur propre lumiere, dans le crime d'une noire & inexcusable calomnie, plutôt que de laisser en repos ceux qu'ils ont une fois entrepris de perdre, ou pour ne pas se priver de la malheureuse douceur que l'on trouve dans la vengeance, ou pour ne pas donner à connoître, en cessant de les persécuter, qu'ils avoient jusques-ici troublé inutilement l'Eglise par la frayeur d'une nouvelle hérésie, qui n'avoit de fondement que dans l'hérétique prétention d'un fait inséparable de la foi.

Cependant il faut remarquer que cette imagination ridicule, d'un fait qu'on ne peut nier sans être hérétique, est aujourd'hui l'unique retranchement des Jésuites, comme le P. Ferrier a été obligé de le reconnoître, en disant page 26, que le sentiment que les Disciples de S. Augustin ont du livre de Jansénius, *est le sujet unique qui les sépare de l'Eglise*; c'est-à-dire, selon sa pensée, *qui les fait tenir pour hérétiques par ceux que les Jésuites empoisonnent de leurs calomnies*. Il n'en faut pas

IV. CL. davantage pour faire avoir en exécration à toutes les personnes équita-  
 V. P<sup>e</sup>. bles la conjuration des Jésuites. C'est donc là, P. Ferrier, *le sujet uni-*  
 Numéro *que* qui rend hérétiques ceux que votre Compagnie décrie comme tels.  
 XXXIX. Or cela n'est pas dans les Articles qui ont été envoyés au Pape, comme  
 vous le dites vous-même en vous en plaignant. Avouez donc, qu'il n'y  
 a rien dans ces Articles qui puisse être pris pour sujet d'une légitime  
 accusation d'hérésie, & que vous parlez contre votre conscience, quand  
 vous en attaquez deux endroits par de foibles chicaneries, pour vous empê-  
 cher de les reconnoître orthodoxes; ou quand vous dites en l'air, qu'ils  
 cachent tout le venin de la doctrine condamnée dans les cinq Propositions.

Et en effet, si ce Jésuite avoit cru qu'il y eût quelque chose de con-  
 sidérable dans ces reproches contre les Articles, il ne les auroit pas  
 omis dans son *Idée du Jansénisme*, où il a ramassé tout ce qu'il a pu  
 trouver de preuves pour faire voir que le Jansénisme n'étoit pas une  
 hérésie imaginaire; & se voyant pressé par ceux qui demandent en quoi  
 consiste cette hérésie, il ne se seroit pas trouvé réduit à ne répondre  
 autre chose, sinon, qu'elle consiste à ne pas croire que la doctrine de  
 Jansénius est hérétique, ce qui a été cent fois ruiné, s'il n'avoit cru  
 qu'il valoit mieux se sauver par cette équivoque, qui trompe toujours  
 quelques ignorants, que de soulever contre lui tout ce qu'il y a de sçavants  
 Théologiens dans l'Eglise, en répondant que cette hérésie consiste à  
 n'admettre des grâces suffisantes qu'au sens des Thomistes, ou à soutenir  
 qu'on peut dire en un très-bon sens, selon le langage de l'Ecriture &  
 des Peres, que sans la grace efficace on ne sauroit faire le bien.

Ainsi, jamais rien ne fut plus aisé à juger, que le différent qui est  
 maintenant dans l'Eglise. Il y a des Théologiens qu'on accuse d'être  
*évidemment hérétiques*, & le *sujet unique* de cette accusation, par la  
 confession de ceux mêmes qui les accusent, est, qu'ils ne croient pas  
 que la doctrine de Jansénius sur le sujet des cinq Propositions soit hé-  
 rétique. Ces Théologiens répondent, & ont toujours constamment &  
 unanimement répondu, qu'ils tiennent pour hérétique la doctrine que  
 l'Eglise a condamnée dans les cinq Propositions, laquelle ceux qui ont  
 condamné le livre de Jansénius ont cru qu'il avoit enseignée; mais qu'ils  
 ne sont pas persuadés de ce fait, parce qu'ayant lu avec soin le livre  
 de ce Prélat, ils n'y ont trouvé, sur la matière de ces Propositions,  
 que la doctrine de la grace efficace par elle-même, enseignée par S. Au-  
 gustin, par S. Thomas, & par toute son Ecole, laquelle les Jésuites  
 mêmes confessent être orthodoxe, & n'avoir reçu aucune atteinte par les  
 Constitutions. D'où ils concluent, qu'on ne peut, sous ce prétexte, les  
 traiter d'hérétiques sans une visible calomnie.

Voilà le Procès tout instruit, puisqu'il consiste *uniquement* en ce point, IV. CL. par l'aveu du P. Ferrier. Mais ces Théologiens prétendent, que, sans V. P. qu'il soit besoin d'en alléguer d'autres preuves, il a été jugé en leur Numéro faveur, il y a plus de mille ans, par le Pape S. Grégoire, dans une XXXIX. espece toute semblable. Un Diacre, nommé Felix avoit été long-temps dans le parti des Evêques de Lombardie, qui soutenoient comme catholique la doctrine de trois Auteurs que le cinquieme Concile avoit condamnée comme hérétique; ce qui est la même chose que ce qu'on objecte aux Disciples de S. Augustin au regard de Jansénius. Mais ces Evêques avoient passé plus avant, parce qu'ils s'étoient séparés pour ce sujet de la communion de l'Eglise Romaine; ce qu'on ne peut pas dire, sans une manifeste imposture, que les Disciples de S. Augustin aient jamais eu la pensée de faire. Cependant ce Diacre ayant été trouver ce Pape, il le réconcilia avec l'Eglise, en lui rendant en même temps témoignage, qu'il n'étoit tombé en aucun dogme hérétique, & qu'il ne s'étoit point écarté de la pureté de la foi.

Voici l'arrêt de S. Grégoire lib. 3. Ep. 14. *Præsentium lator, Felix Diaconus, cum nullatenus in hæreticorum dogmata lapsus sit, nec à catholica fide discesserit, pravis illectus adversus Constantinopolitanam Synodum suspicionibus in Iſſricorum se separatione removerat: Qui cum Romam venisset, recepta à nobis, juvante Domino, ratione, excessum suum recepta Dominici corporis & sanguinis communione, correxit. Quia ergo ut dictum est non in hæresim incidit, &c.*

C'est donc une chose jugée par ce grand Pape, qu'on peut tenir pour catholique la doctrine d'un Auteur, condamnée par l'Eglise comme hérétique, ainsi qu'avoit fait ce Diacre, sans tomber dans l'hérésie, ni s'écarter de la pureté de la foi. Or c'est, selon le P. Ferrier, le *sujet unique* qu'ont les Jésuites de décrier comme hérétiques les Disciples de S. Augustin, de ce que, ne trouvant point dans le livre de Jansénius les hérésies pour lesquelles on l'a condamné; ils ne se peuvent empêcher de le tenir pour Catholique. Et par conséquent, toute cette accusation d'hérésie n'est qu'une visible imposture, n'étant fondée que sur une prétention infoutenable; au jugement de S. Grégoire.

Il s'ensuit de tout ce discours, touchant les Articles, que c'est en vain que le P. Ferrier se débat, pour faire croire qu'il ne les a pas reconnus pour orthodoxes & exempts d'erreur, dans le temps des conférences; puisque rien ne les justifie plus pleinement; que les vains efforts qu'il fait, dans sa Relation, pour y trouver à redire; & il faut que la foi des Disciples de S. Augustin soit bien hors d'atteinte, puisque ceux qui la veulent rendre suspecte sont obligés d'avancer de si grandes extravagances, dans



IV. CL. l'impuissance où ils se trouvent, de rien alléguer de raisonnable pour colorer leurs injustes & criminelles diffamations.

V. P.  
Numéro  
XXXIX.

## C H A P I T R E    X I V .

*Plusieurs exemples des faussetés & déguisements du P. Ferrier dans le récit des conférences.*

**J**E pense avoir jusques-ici convaincu le P. Ferrier de tant de faussetés insignes, en des matieres importantes, que je me puis dispenser d'ennuyer le monde, en m'amusant à en remarquer plusieurs autres moins considérables; qu'il a mêlées dans le récit qu'il a fait des conférences, soit en niant ce qui en a été rapporté, soit en supposant diverses choses qui n'y ont jamais été dites.

Le monde n'est pas assez injuste pour ne pas ajouter autant de foi à la Relation qui en a été faite par deux Docteurs très-sinceres, qu'à ce qu'en conte à sa fantaisie un Docteur de la Probabilité; & ainsi ce seroit perdre inutilement le temps, que d'examiner en particulier tout ce qui peut être différent dans ces deux Relations. J'en donnerai seulement cinq ou six points pour exemple.

### P R E M I E R   E X E M P L E .

Le P. Ferrier dit, page 30, que *MM. de Lalane & Girard éviterent d'entrer dans la discussion de la doctrine de Jansénius sur le sujet des Propositions condamnées*. Ce qui est si faux, qu'il reconnoît lui-même le contraire, en la page 15, où il dit, que, *de cinq conférences, il y en eut trois d'employées à la discussion du fait de Jansénius*.

Mais de plus, les trois Prélats qui entendirent les Sieurs de Lalane & Girard, aussi-bien que les PP. Annat & Ferrier, dans l'entretien qui se fit chez M. de Laon le 16 Février 1663, peuvent témoigner, s'il tint ces Docteurs qu'on ne discutât le fait de Jansénius en leur présence; n'étant rendus chez M. de Laon que pour cela, & étant entrés dans la chambre où étoient ces trois Prélats, le livre de Jansénius à la main, & dans la pensée qu'ils devoient entrer en dispute sur ce sujet, avec les PP. Annat & Ferrier, en présence des trois Evêques.

Enfin, il est aisé de juger si ces Docteurs eurent du désavantage, dans les trois conférences qu'ils ont eues avec le P. Ferrier sur le sujet de Jansénius, par les objections que le P. Ferrier leur fit, & par la manie-  
doi

dont ils les réfutèrent sur le champ. Le P. Ferrier n'a pu se sauver de IV. CL. ces mauvais pas dans sa Relation, qu'en niant que MM. de Lalane & V. P<sup>e</sup>. Girard lui aient dit la plupart de ce qui est rapporté dans les trois der- Numéro nieres conférences. Mais, outre qu'il le nie contre la vérité, il devoit au XXXIX. moins entreprendre d'y répondre dans sa Relation; soit que cela eût été dit, ou n'eût pas été dit dans les conférences: & il n'a pu s'en dispenser sans faire voir sa foiblesse ou l'injustice de sa cause, & la solidité des preuves & des raisons de ses adversaires.

## S E C O N D E X E M P L E.

Il fait encore pis en d'autres endroits. Car, n'osant pas nier que des choses importantes ne s'y soient dites, il ne laisse pas de les passer sous silence, lorsqu'il juge qu'elles ne lui sont pas avantageuses: ce qui est une conduite très-infidelle dans un Ecrit qui porte pour titre: *Relation fidelle & véritable de ce qui s'est passé depuis un an, &c.*

Ainsi, demeurant d'accord qu'on disputa long-temps, au commencement de la troisieme conférence, sur l'insoutenable prétention de ce Jésuite, qui vouloit que, sans examiner le sens propre & naturel des Propositions, on regardât seulement ce que Jansénius avoit enseigné sur chaque Proposition, pour en conclure que c'est ce que le Pape avoit condamné, il se contente de rapporter deux pitoyables raisons qu'il alléqua sur ce sujet: &, pour se dispenser de rapporter aussi les réponses qu'on lui fit, qui eussent fait voir combien sa prétention étoit déraisonnable & mal fondée, il s'en tire par une figure de Rhétorique, qu'il auroit pu réserver pour une occasion où l'usage en eût été plus légitime. *Ces Docteurs, dit-il, me répliquèrent diverses choses, que l'Auteur du dernier Ecrit sur nos conférences raconte avec aussi peu de fidélité que le reste; mais comme ce qu'il ajoute ou diminue, en cette occasion, est de peu d'importance, je ne perdrai point de temps à lui répondre.*

Il n'étoit pas question de répondre; mais seulement de rapporter fidèlement les reparties qu'il avoue lui avoir été faites, afin que le lecteur en pût juger: mais il s'est bien gardé de le faire, parce qu'il a bien vu qu'on n'en auroit pas jugé à son avantage.

On n'a pas dissimulé, dans l'Ecrit des conférences, les raisons du P. Ferrier, qui étoient, 1°. *Que les Constitutions ayant condamné les Propositions dans le sens de Jansénius, on devoit chercher dans Jansénius quel étoit ce sens.* 2°. *Qu'encore qu'il fut vrai que les Propositions avoient été condamnées dans leur sens propre & naturel (ainsi que le P. Annat, qu'on lui alléqua, l'a dit dans ses Cavilli) toutefois la contestation s'étant élevée*

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

S s

IV. CL. *sur le sens propre & naturel des Propositions*, le Pape avoit déclaré quel  
 V. P.<sup>e</sup> *il étoit*, en disant que c'étoit celui de Jansénius. Il n'a pu dire, dans sa  
 Numéro Relation qu'il ait allégué autre chose, sinon, qu'on ne conviendrait ja-  
 XXXIX. mais du sens propre & naturel des Propositions: ce qui n'est pas une  
 raison, puisqu'on convient encore moins de celui de Jansénius. Pourquoi  
 donc a-t-il dissimulé qu'on lui répliqua?

“ Que cette prétention étoit une illusion, & qu'elle attribuoit au Pape  
 „ une conduite insoutenable: que, si le Pape avoit agi de la manière que  
 „ vouloit le P. Ferrier, il auroit éclairci *obscurum per obscurius*; le sens  
 „ de Jansénius, sur la matière des cinq Propositions, étant encore plus  
 „ obscur que le sens des Propositions considérées en elles-mêmes. Que  
 „ les Evêques assemblés au Louvre, sur la consultation desquels la Bulle  
 „ d'Alexandre VII sembloit avoir été faite, avoient supposé clairement  
 „ que l'erreur des Propositions paroïssoit dans les termes des Propositions,  
 „ & y étoit contenue, lorsqu'ils avoient dit que ces Propositions avoient  
 „ été condamnées, *in proprio & naturali verborum sensu*, & *eo ipso in*  
 „ *quo à Jansenio asseruntur & explicantur*. Qu'en interprétant autrement  
 „ la Constitution du Pape, il s'ensuivroit que tous les Evêques qui ont  
 „ reçu la Constitution sans avoir lu Jansénius, n'auroient aucune con-  
 „ noissance de la doctrine condamnée: que les Théologiens feroient  
 „ dans l'impuissance de savoir jamais en particulier quelle est l'erreur con-  
 „ damnée dans les Constitutions; puisque, pour le savoir assurément, ils  
 „ devroient lire Jansénius, & être assurés de le bien entendre; & même  
 „ de l'entendre comme le Pape l'a entendu, qui sont des choses dont  
 „ personne ne peut jamais être assuré; & que cela se peut d'autant moins  
 „ en cette rencontre, que chacun entend Jansénius à sa mode; & que  
 „ la Constitution, laquelle on prétend renvoyer les Théologiens au livre  
 „ de Jansénius, ne leve pas les défenses de lire le livre de Jansénius”.

Pourquoi dissimule-t-il, qu'ayant répondu qu'il n'étoit pas défendu  
 aux Théologiens de lire le livre de Jansénius, on lui fit voir qu'Urbain  
 VIII ne le défendoit pas seulement aux Théologiens, mais aux Evêques  
 & aux Patriarches, & que M. de Commenges le lui confirma, en rap-  
 portant quelques mots latins de la Bulle d'Urbain VIII?

Pourquoi dissimule-t-il, qu'on ajouta que “c'étoit une chose sans exem-  
 „ ple dans l'Eglise; qu'on eût proposé aux Supérieurs des Propositions  
 „ comme étant un extrait & un précis de la doctrine d'un Auteur, &  
 „ qu'ensuite on eût renvoyé au livre de cet Auteur, duquel le sens au-  
 „ roit été en contestation, pour avoir l'intelligence de l'extrait même;  
 „ d'autant plus qu'on feroit inutilement ces extraits en d'autres termes  
 „ que ceux de l'Auteur pour éclaircir son sens, si ces extraits & ces précis

„ étoient plus obscurs que l'Auteur , & que , pour en comprendre l'er- IV. Cl.  
 „ reur , il fallût lire & comprendre des volumes entiers qu'il auroit V. P.  
 „ composés”.

Pourquoi dissimule-t-il, que n'ayant pu rien trouver pour opposer à  
 une si forte raison , sinon , “ qu'on avoit vu , à ce qu'il disoit , un exemple  
 „ d'une conduite pareille dans l'affaire de Baïus, les Propositions duquel  
 „ ont été condamnées, *in rigore & proprio verborum sensu ab assertore*  
 „ *intento*”. on lui renverra son exemple , & on le tourna contre lui-  
 même , 1°. “ Parce qu'il n'étoit pas certain que les Propositions de  
 „ Baïus eussent été condamnées *in sensu à Baïo intento*. 2°. Parce qu'il  
 „ étoit évident que Pie V avoit condamné les Propositions de Baïus  
 „ en elles-mêmes, sans renvoyer au sens de Baïus pour avoir connoissance  
 „ de l'erreur ; puisqu'il eût fallu que chaque Théologien eût fait un voyage  
 „ en Flandres pour savoir de Baïus quel étoit le sens de ses Proposi-  
 „ tions, y en ayant plusieurs qui ne se trouvent point dans ses livres ;  
 „ & qu'ainsi il ne pouvoit avoir avancées que de vive voix , si elles  
 „ étoient vraiment de lui. 3°. Parce que cette Bulle même déclaroit ,  
 „ que le sens propre & naturel des Propositions étoit le même que celui  
 „ auquel Baïus les avoit entendues ; comme il paroît par les mots mêmes  
 „ que le P. Ferrier en avoit rapportés, *in rigore & proprio verborum*  
 „ *sensu ab assertore intento* : & qu'ainsi cet exemple étoit plus propre à  
 „ montrer qu'Alexandre VII , en déclarant que les cinq Propositions  
 „ avoient été condamnées au sens de Jansénius , avoit seulement attribué  
 „ à Jansénius le sens condamné de ces Propositions , comme Pie V avoit  
 „ attribué à Baïus le sens des Propositions condamnées par sa Bulle ,  
 „ qu'à prouver qu'on ait jamais dans l'Eglise renvoyé à un gros livre  
 „ pour apprendre l'hérésie , qui ayant été rejetée dans quelques Propo-  
 „ sitions , n'auroit pas été suffisamment notifiée aux fideles par les termes  
 „ mêmes des Propositions”.

Le P. Ferrier voudroit bien faire croire que cette dispute étoit peu  
 importante , afin qu'on lui pardonnât plus facilement toutes ses dissi-  
 mulations : au lieu qu'il n'y avoit rien de plus important que de com-  
 battre cette fausse & insoutenable prétention des Jésuites ; parce que  
 l'on voit assez que l'usage qu'ils se préparent d'en faire quelque jour ,  
 quand ils auront opprimé les plus généreux Défenseurs de la grace de  
 Jesus Christ , s'ils sont assez malheureux pour venir à bout d'une si  
 détestable entreprise , est de faire tomber la condamnation des Propo-  
 sitions sur les plus constantes maximes de la doctrine de S. Augustin ,  
 en disant , qu'il faut juger par ce qui se trouve dans le livre de Jansénius  
 de ce que le Pape a condamné : or qu'il ne s'y trouve que telle &

IV. C<sup>1</sup>. telle maxime ; & qu'ainfi il faut croire que c'est ce que le S. Siege a V. P<sup>e</sup>. condamné, fans se mettre en peine si c'est, ou si ce n'est pas la doctrine de S. Augustin ; parce que , selon l'horrible parole du P. Annat dans Numéro XXXIX. *ses Cavilli : Pontifex non intendit in Augustinum ut ejus doctrinam, vel sanciret, vel damnaret.*

Il étoit donc très-nécessaire de confondre le P. Ferrier dans son injuste prétention , comme on fit alors : & c'est faire injure à M. de Commenges , que de lui attribuer d'avoir fait cesser cette dispute comme *inutile*. Car la vérité est, que ce Prélat, qui en connoissoit assez l'importance , ne l'interrompit en aucune sorte , & qu'elle ne se termina qu'en la maniere qui a été rapportée dans l'Ecrit des conférences p. 13, qui est , que M. Girard , voulant montrer les inconvénients de la prétention du P. Ferrier, ouvrit le livre de Jansénius , & montra , par ce qu'il enseigne de la liberté , qu'on ne pouvoit dire en aucune sorte , que ce soit là ce que le Pape a condamné dans la troisieme Proposition : ce qui donna lieu d'examiner sur ce point la doctrine de M. d'Ypres. Mais ce n'est pas le seul endroit où le P. Ferrier fait dire à M. de Commenges ce qu'il n'a point dit : & ce Prélat auroit bien plus de raison de dire , qu'il ne se sauroit reconnoître dans la Relation que le P. Ferrier fait des conférences , que ce Jésuite n'en a de le dire de lui-même , au regard de celle que les Docteurs en ont faite. Si ce n'est qu'ayant changé d'esprit & de conscience depuis ce temps-là par l'ordre de sa Compagnie , & selon le pouvoir que lui en donne la doctrine de la Probabilité , il n'ait pu se reconnoître dans un miroir très-fidelle , parce qu'il n'est plus le même qu'il étoit alors.

### TROISIEME EXEMPLE.

Il rapporte en la page 47, un passage de Jansénius , du Livre 4 de la grace du Sauveur , Chap. 10, où il est dit que la grace de Jesus Christ se divise mieux en efficace & inefficace , qu'en efficace & suffisante ; & il ajoute que c'est là le passage qu'il n'avoit pu trouver dans la quatrieme conférence , & qu'il avoit promis d'envoyer le lendemain à M. de Commenges. Mais cela n'est point véritable ; car voici comme la chose se passa.

M. Girard soutenant dans cette quatrieme conférence , que Jansénius n'avoit jamais combattu la grace suffisante des Thomistes , & même qu'il avoit déclaré au commencement du Livre III, que la grace suffisante qu'il combattoit n'étoit pas celle des Thomistes , laquelle S. Augustin n'auroit pas fait difficulté d'admettre , le P. Ferrier répondit ; que Jansénius avoit

dit en d'autres endroits, que la grace suffisante qui donne le pouvoir, IV. Cl. outre laquelle la grace efficace est nécessaire pour agir, est ridicule & V. P<sup>e</sup>. extravagante. M. Girard dit au P. Ferrier, que cela ne se trouveroit point Numéro dans Jansénius. Sur quoi le P. Ferrier voulant justifier ce qu'il avoit XXXIX. avancé, le chercha dans Jansénius, & n'ayant pu l'y trouver, il promit d'envoyer la citation à M. de Commenges le lendemain matin. Il a différé d'accomplir sa promesse jusqu'à ce qu'il ait publié sa Relation: mais au lieu d'y rapporter un passage de Jansénius, où il soit parlé de la grace suffisante des Thomistes, & où elle soit traitée *d'extravagante & de ridicule*, il en rapporte un qui est si peu contraire à ce que prétendoit M. Girard, qu'il est indiqué dans la conférence même, dans laquelle le P. Ferrier ne put trouver celui qu'il cherchoit. Car il n'est dit autre chose dans ce passage, sinon qu'il n'y a point de grace dans l'état présent, qui renferme tout ce qui est nécessaire pour agir, que celle qui est efficace, & qu'entendant par grace suffisante, celle outre laquelle nulle autre n'est nécessaire, on divise mieux la grace de l'état présent en efficace & inefficace, qu'en suffisante & efficace. Mais il est faux que Jansénius dise en ce lieu, ou en aucun autre, que la grace suffisante des Thomistes soit une folie & une extravagance, comme le P. Ferrier avoit promis de le montrer.

Il n'a donc point satisfait à sa promesse, après avoir attendu près d'un an à faire ce qu'il s'étoit obligé de faire le lendemain. Mais il a bien fait d'attendre si tard, parce que s'il eût produit un tel passage dans le temps des conférences, on eût bientôt fait disparaître les avantages qu'il en tire dans sa Relation; n'y ayant rien de plus foible & de plus indigne, non seulement d'un Théologien, mais d'une personne sincère. *Je les prie*, dit-il, *de me dire s'ils peuvent être convaincus qu'un Auteur, qui ôte entièrement toute grace purement suffisante, omnem omnino gratiam purè sufficientem, admet la grace suffisante.* On veut bien avoir égard à sa prière; & on lui répond très-précisément, que la contradiction qu'il s'imagine entre ces paroles est tout-à-fait imaginaire en cette rencontre, & qu'ainsi elle n'empêche pas qu'on ne puisse être convaincu, qu'un Auteur qui rejette toute grace purement suffisante, ne laisse pas d'admettre la grace suffisante des Thomistes, lorsqu'il a fait lui-même son dictionnaire, & qu'il a positivement déclaré, que, par le mot de *grace suffisante* dont il vouloit parler, il n'entendoit que celle outre laquelle nulle autre n'est nécessaire pour agir, & non celle outre laquelle une autre grace étoit nécessaire pour agir; c'est-à-dire, qu'il entendoit la grace suffisante des Molinistes, & non la grace suffisante des Thomistes. Car après une telle déclaration, la demande du P. Ferrier, qu'il

IV. CL. a cru si embarrassante est aussi ridicule que s'il avoit demandé, si on  
 V. P<sup>e</sup>. peut être convaincu qu'un Auteur admet la grace suffisante de l'Ecole  
 Numéro de S. Thomas, lorsqu'il rejette toute grace suffisante de l'Ecole de Mo-  
 XXXIX. lina : & il faut que le P. Ferrier soit convaincu lui-même que cette ob-  
 jection, qu'il débite avec tant de fâste, n'est qu'une pure chicanerie,  
 n'y en ayant point de plus grande & de plus contraire à la bonne foi,  
 que de prendre les mots d'un Auteur en un autre sens, qu'en celui  
 auquel il a averti qu'il les prendroit. A quoi on peut ajouter que Jan-  
 sénius ne rejette, dans le passage rapporté par le P. Ferrier, que la grace  
*purement suffisante*, telle que n'est point celle des Thomistes ; puisque,  
 selon ces Théologiens, il n'y a point de grace suffisante qui ne soit efficace  
 en quelque maniere, & au regard de quelque effet. *Omne auxilium*  
*sufficiens*, dit Alvarez Disput. 80. *comparatione unius actus semper est efficax*  
*respectu alterius ad quem efficiendum decreto absoluto divina voluntatis or-*  
*dinatur*. On peut donc rejeter toute grace *purement suffisante*, comme  
 fait M. d'Ypres dans le passage du P. Ferrier, sans rejeter la grace suf-  
 fisante des Thomistes, qui n'est point *purement suffisante*, selon les ma-  
 ximes de cette Ecole.

La seconde objection qu'il fait au même lieu, sur le pouvoir de la  
 grace suffisante est aussi peu raisonnable. Car il n'y a, dans le passage  
 qu'il cite, que ces paroles dont il puisse tirer avantage. *Sed utrumlibet*  
*fiat, non erit gratia sufficiens* (au sens des Molinistes) *sed vel efficax, vel*  
*ita inefficax ex qua operatio ne quidem possit sequi, nisi ejus inefficacia per*  
*aliam suppleatur*. Or c'est ce que tous les Thomistes enseignent ; car  
 ils soutiennent, que, quelque grace suffisante qu'ait la volonté, elle  
 n'est point en état que l'opération puisse suivre, si elle ne reçoit de plus  
 la grace efficace qui la fasse agir. *Impossibile est*, dit Navarrete tom. 2.  
 cont. 19. §. 1. *quod tale principium gratia sufficienti instructum se reducat*  
*in actum ad operandum. Atque aded ut sequatur operatio, necessarium est*  
*etiam, per modum principii operationis, illud quod facit dictam reduc-*  
*tionem, nempe gratia efficax*.

N'est-ce pas visiblement la même chose que ce que dit M. d'Ypres  
 dans le passage allégué par le P. Ferrier ? Et cela étant, y a-t-il rien de  
 plus vain, que les vains triomphes qu'il fait ensuite de ces deux contra-  
 riétés imaginaires, qu'il se persuade avoir trouvées dans ce passage, entre  
 la doctrine de M. d'Ypres & celle des Disciples de S. Thomas ? Si ces  
 deux points, dit-il, que je viens de leur proposer, & que j'ai tirés de  
 ce passage leur sont évidents, alors on pourra dire que ce qu'ils jugent est  
 bien différent de ce qu'ils voient ; puisqu'ils ne peuvent voir dans Jansénius  
 les cinq Propositions, que les yeux des Papes, des Evêques, & de tous

les Docteurs Catholiques y lisent sans peine; & qu'au contraire, ils trouvent dans Jansénius la grace suffisante des Thomistes, que personne n'y peut trouver.

IV. CL.  
V. P.  
Numéro  
XXXIX.

Il est en effet assez étrange que les Disciples de S. Augustin, qui ont des yeux comme les autres, ne puissent trouver les cinq Propositions dans le livre de Jansénius, s'il est vrai, comme l'assure le P. Ferrier, que les yeux des Papes, des Evêques, & de tous les Docteurs Catholiques les y aient lues, & les y lisent tous les jours sans peine. Et il faut avouer que cela doit être de la sorte, si le P. Annat n'a point été un menteur, lorsque, pour porter les Evêques de l'Assemblée du Louvre à condamner ces Propositions comme étant de Jansénius, ils les assura dans ses *Cavilli*, page 29, que c'étoient cinq Propositions singulieres & individuelles, contenues mot à mot dans Jansénius : *Propositiones singulares, individuae, totidem verbis in Jansenio contentae*. Car il est sans difficulté que tous ceux qui savent lire, peuvent lire sans peine ce qui se trouve en propres termes dans un Auteur.

Il faut que le P. Ferrier en ait cru le P. Annat, & qu'il ait supposé, sur sa parole, que les cinq Propositions sont dans Jansénius mot à mot, pour assurer, comme il fait, que les yeux des Papes, des Evêques & des Docteurs Catholiques les y lisent sans peine. Et c'est pourquoi on ne doit pas trouver étrange qu'il soutienne, en la page 40, que l'opiniâtreté des Jansénistes, qui ne veulent pas voir ces Propositions dans Jansénius, est aussi grande que celle de certains Philosophes, qui ne vouloient pas avouer que la neige fut blanche, & qui soutenoient qu'elle étoit noire. Cette comparaison seroit sans doute fort impertinente, s'il n'étoit aussi facile de voir de ses yeux les Propositions dans Jansénius, en les y lisant mot à mot, que de voir de ses yeux que la neige est blanche. Mais le mal est, que la supposition sur laquelle tout ce discours est fondé, est une fausseté insigne du P. Annat, laquelle il n'a prétendu lui devoir servir que pour la fin qu'il avoit alors, d'engager plus aisément les Evêques dans la condamnation de Jansénius, & qu'il a depuis facilement abandonnée, en se contentant de dire que ces Propositions étoient dans Jansénius par équivalence & par conséquence. Or je ne sache point que les yeux, fussent-ils de Papes ou d'Evêques, voient des équivalences & des conséquences. De sorte que, puisque le P. Ferrier prend les yeux pour juges de ce différent, il est ridicule de trouver étrange qu'il y ait des Théologiens qui ne voient pas les Propositions dans Jansénius; puisqu'au moins, quant aux quatre dernières, il est bien certain que jamais les yeux d'aucun Pape, d'aucun Evêque, ni d'aucun Docteur Catholique ne les y ont vues : & ainsi c'est lui qui ressemble à un homme qui ne se contenteroit pas de



IV. CL. prouver que la neige est noire par quelques raisons sophistiques , mais  
 V. P<sup>c</sup>. qui en prendroit les yeux à témoin , en assurant que les yeux de tous  
 les hommes la voient noire.  
 Numéro XXXIX.

Que si le P. Ferrier , reconnoissant l'imprudence qu'il a commise d'en appeler au jugement des yeux , dans un différent où les yeux ne peuvent que le condamner , se réduit à dire , qu'en lisant Jansénius avec beaucoup de soin , on y trouve non les Propositions condamnées , mais d'autres qu'on prétend y être équivalentes , il aura bien de la peine à faire croire au monde que ce soit une chose fort étrange , que des Théologiens qui ont pour le moins autant lu Jansénius que ceux qui l'ont condamné , & qui peuvent l'entendre aussi-bien qu'eux , ne demeurent pas d'accord de ces équivalences prétendues , & s'arrêtent plutôt à des passages exprès , où il enseigné le contraire de ces Propositions , pour le juger innocent des erreurs qu'elles contiennent , qu'à des conséquences forcées que ses ennemis emploient pour l'en faire juger coupable.

Ce qui est rapporté dans un Eloge du P. Fronteau , par un Religieux de Sainte Genevieve , fort opposé à ce qu'on appelle Jansénisme , est une preuve que ces équivalences sont assez cachées , & que les Théologiens habiles ont de la peine à les découvrir , quelque disposition qu'ils aient à se soumettre aveuglément. Car il est dit dans cet Eloge , ce qui se voit aussi dans une lettre que le P. Fronteau lui-même fit imprimer , pour rendre raison de ce qu'il étoit prêt de signer le Formulaire , que ce Théologien , qui étoit assurément fort instruit dans la doctrine de S. Augustin & de S. Thomas , ayant relu par deux fois avec grand soin , depuis la Constitution d'Innocent X , le livre de Jansénius , n'y avoit rien trouvé qui ne lui parût catholique : *Re vera bis Jansenii librum sumpsi in manus , ut questionem hanc ad examen revocarem. Sic diligenter pensitâtâ , existimaui tum primum Jansenium posse ab omni calumnia vindicari* : mais , qu'après la Constitution d'Alexandre VII , il avoit mieux aimé se rendre à la décision de ce Pape , que de s'arrêter à ce qu'il en avoit jugé par lui-même selon sa lumière. Je n'examine point quels peuvent avoir été les principes ou les motifs de cette obéissance aveugle ; mais je crois que tout homme de bon sens en conclura , qu'il faut bien que ce ne soit pas une chose si facile que le P. Ferrier le dit , de voir les Propositions dans Jansénius , puisqu'un homme qui ne manquoit ni de lumière , ni d'envie de les y trouver , n'en a pu venir à bout , & qu'il a eu besoin d'une docilité extraordinaire pour croire , par soumission d'esprit , que les erreurs qu'il n'avoit pu découvrir dans un livre ne laissoient pas d'être.

C'est donc très-mal à propos que le P. Ferrier se sert de cet exemple ,

ple, pour reprocher aux Disciples de St. Augustin, *que ce qu'ils jugent* IV. C<sup>est</sup> est bien différent de ce qu'ils voient, comme si les yeux de tout le monde V. P<sup>er</sup> voyant les Propositions dans Jansénius, eux seuls jugeaient qu'elles n'y Numéro font pas; au lieu qu'il n'y a point d'yeux au monde si clair, voyants qui XXXIX.

Il n'est pas mieux fondé à leur reprocher, *qu'ils trouvent dans Jansénius la grace suffisante des Thomistes, que personne n'y peut trouver.* Car elle s'y trouve si facilement, que le P. Amelote n'ayant point d'autre moyen de faire voir les Propositions dans Jansénius, que de prétendre que ce Prélat rejetait, comme hérétique, la grace suffisante des Thomistes, aussi bien que celle de Molina, il a été réduit à dire, que l'endroit où il ne pouvoit nier que Jansénius n'ait ouvertement déclaré, qu'il ne combattoit point la grace suffisante des Thomistes, avoit été inséré dans son livre après sa mort. Ce qui est, d'une part, une dé faite fort ridicule, & de l'autre, une conviction évidente, que ce que le P. Ferrier dit ne se pouvoir trouver dans le livre de Jansénius s'y trouve si certainement, que ceux qui en font le plus incommodes ne le pouvant nier sans renoncer à toute pudeur, sont réduits à dire que cela y est à la vérité, mais *que cela a été inséré après coup.*

QUATRIÈME EXEMPLE.

Le P. Ferrier a trouvé un plaisant moyen d'imputer des fautes & de méprises à ses adversaires. Il devine leur pensée, & la devine fort mal & sur cela, il les accuse de s'être mépris. M. l'Abbé de Lalane, dit, à page 35, *me fera pas fâché que je le prie de faire une petite réflexion sur la méprise qui lui arriva en cette occasion. Rendant que je lisois ces paroles: Etiam ille perverfus amor sui, non solum specificatione et nunc est, sed etiam exercitio, quemadmodum amor beatificus esset necessarius; cet Abbé m'interrompit, me répétant par trois fois. Voyez, mon Père, ut nunc est, me voulant faire entendre, que Jansénius disoit en cet endroit, que l'indifférence de contrariété pour le bien & pour le mal se trouve présentement dans les infidèles. Et cependant Jansénius dit le contraire. Il est vrai qu'on doit pardonner cette faute à M. de Lalane, puisqu'il arrive souvent aux plus habiles d'en faire ainsi par mégarde en de pareilles occasions.*

Mais doit-on pardonner au P. Ferrier cette manière de trouver des fautes qu'il ait besoin de pardonner? M. de Lalane l'a interrompu, lors

(i) Voyez l'Idée de l'Esprit & du cœur du P. Amelote, & Denys Raymond. IV. Part. Chap. I. Art. 1. s. 6. p. 101. *Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.* T t

IV. C. L. qu'il lisoit un passage, & lui a fait remarquer ces mots, *ut nunc est*, V. P.<sup>re</sup> en les répétant par trois fois. Cela est vrai, & il n'y a eu cela ni faute Numéro ni méprise. Mais il me vouloit faire entendre par-là, dit le P. Ferrier, XXXIX. une chose qui est contraire à Jansénius. Cet Abbé lui soutient qu'il se trompe, qu'il devine mal sa pensée, & que ce n'est point cela qu'il lui vouloit faire entendre; mais seulement que Jansénius ne parloit point en ce lieu de l'état auquel est maintenant le libre Arbitre, mais d'un autre dans lequel il n'est pas, & que ce Prélat reconnoissoit que, dans l'état où est maintenant le libre Arbitre, il n'y a point de nécessité d'exercice. Ce fut la seule chose que M. de Lalane fit remarquer au P. Ferrier, dans ces paroles, *ut nunc est*; & c'est ce qui s'y trouve, & ce qui seul ruine toutes les conséquences que le P. Ferrier vouloit tirer de ce passage, pour trouver la troisième Proposition dans Jansénius, comme Denys Raymond l'a fait voir invinciblement, Part. I, Chap. IV, Art. 4 & 5.

#### CINQUIÈME EXEMPLE.

Le P. Ferrier ajoute à ce pardon si mal fondé, une accusation qui est encore plus mal fondée; puisqu'il accuse ses adversaires d'avoir falsifié la doctrine de Jansénius par un dessein prémédité, lorsque c'est lui-même qui la falsifie. *Je ne fais*, dit-il au même lieu, *de quelle manière on peut excuser l'Auteur du dernier Ecrit sur nos conférences, qui a fait la même faute par un dessein prémédité; faisant dire à Jansénius: que quand le libre Arbitre ne seroit pas indifférent comme il est maintenant, &c. quoique Jansénius soutienne évidemment le contraire.*

Voici tout ce qui est dit sur ce sujet dans l'Ecrit des conférences, page 18. *On répondit à cet argument trois choses. Premièrement, que Jansénius disoit nettement dans le lieu allégué, que le libre Arbitre n'est point sans indifférence dans l'état présent; que cela paroît par ces mots qui étoient dans le texte même: Etiam si non solum specificatione, ut nunc est, sed etiam exercitio, ut amor beatificus esset necessarius. Et qu'il n'en fust pas davantage pour l'exempter d'avoir enseigné l'erreur de la troisième Proposition.*

Comment est-ce que le P. Ferrier peut dire, que Jansénius enseigne évidemment le contraire de ce qui est dit en cet endroit de l'Ecrit des conférences (car les paroles qu'il en cite ne s'y trouvent point, mais seulement celles qui viennent d'être rapportées?) N'est-il pas clair que Jansénius distingue dans ce passage, l'amour de soi-même tel qu'il est en cet état dans les infidèles, de l'amour béatifique, en ce que l'amour béatifique est nécessaire de nécessité d'exercice, au lieu que l'amour de soi-

même, dans cet état, n'est nécessaire que de nécessité de spécification, & IV CYI non d'exercice; c'est-à-dire, qu'un infidèle est indifférent à se porter à V. P. une infinité d'objets par le mouvement de son amour propre, quoique Numéro ce soit toujours en rapportant à soi & non à Dieu toutes les actions, XXXIX, et qui les rend vicieuses, selon la doctrine indubitable de S. Augustin. Or il est constant, selon tous les Théologiens, que la nécessité, qui n'est que de spécification, & non d'exercice, n'empêche point absolument parlant que le libre Arbitre n'agisse avec indifférence, & qu'il ne soit libre, non seulement selon la liberté qui est opposée à la contrainte, mais aussi selon celle qui est opposée à la nécessité. Et, par conséquent, on a eu raison de soutenir au P. Ferrier, que Jansénius disoit nettement dans le lieu allégué, que le libre Arbitre n'est point sans indifférence dans l'état présent.

#### SIXIEME EXEMPLE.

Il est rapporté dans l'Ecrit des conférences que le P. Ferrier ayant cité le passage de Jansénius du Tome II, Liv. IV, Chap. XXIV, il avoua, qu'il n'avoit que ce seul lieu pour montrer que Jansénius avoit enseigné la troisième Proposition. Ce fait étant très-important, le P. Ferrier n'auroit pas manqué de le désavouer, s'il n'avoit été convaincu qu'il est véritable. Or cela ne fait-il pas voir combien toute cette accusation contre Jansénius est mal fondée, & pleine de supercherie & d'injustice?

Car 1°. Jansénius a employé trois livres entiers du troisième Tome, pour expliquer la doctrine de S. Augustin touchant le libre Arbitre. C'est donc là où il est à croire qu'il a proposé ses erreurs sur le libre Arbitre, s'il en a eu. Et si on a examiné à Rome son *Augustin*, pour y trouver la troisième Proposition, il n'est pas croyable que ce soit ailleurs que dans ces trois livres qu'on l'ait cherchée; comme c'est aussi là que ceux qui l'ont déferé à ce Tribunal ont prétendu qu'elle se trouvoit, ainsi qu'on peut voir par tous les Ecrits qu'ils ont faits contre ce Prélat avant les Constitutions. Et aujourd'hui, parce qu'on a pleinement justifié la doctrine de ces trois livres contre les fausses conséquences qu'on en avoit tirées pour le faire condamner comme Auteur de la troisième Proposition, on s'avise de l'aller chercher dans un endroit écarté d'un autre Tome, où il n'est point parlé de cette matière de propos délibéré; mais où il en est dit seulement un mot dans la réponse à une objection. Y eut-il jamais un procédé plus contraire aux loix de l'équité & de la charité chrétienne? Car quand il y auroit quelque obscurité dans ce passage, ne seroit-ce pas une injustice de ne le pas expliquer par tant d'autres endroits très-clairs & très-expres, où il traite à fond cette matière?

IV. CL 2°. Tous ceux qui ont accusé M. d'Ypres, avant les Constitutions, V. P. d'avoir enseigné des hérésies contre la doctrine catholique de la liberté, Numéro ne l'ont fait qu'en lui imputant d'avoir enseigné, que les hommes n'ont XXXIX. aucune indifférence active, ni pour le bien, ni pour le mal, & en prétendant que ce qu'il appelle indifférence, n'est qu'une indifférence passive, qui consiste dans une mutabilité, ou disposition au changement. C'est ce que le P. Annat a dit tant de fois, comme dans le livre intitulé : *Informatio de quinque Propositionibus*, pag. 95. *Captiosum enim est quoddam mutabilitatem illam indifferentiam vocant. Indifferentia enim quam omnes requirunt ad liberum Arbitrium activa est, & ad agendum vel non agendum; hac passiva est ad recipiendum hac vel illa vincula: nimirum tota illa mutatio quæ reperitur in hac vita est mutatio necessitatum.* Ce qu'il a expliqué en ces mots françois dans un autre Ecrit intitulé : *La doctrine des Jansénistes contraire à la doctrine de l'Eglise.* « Et de plus, l'indifférence que Jansénius admet est ridicule, & aucun des hérétiques ne l'a jamais niée. Car c'est une indifférence non pas pour agir, ou ne pas agir, mais pour avoir une multitude de nécessités qui s'entre-suivent... » L'on n'a donc en cette vie d'autre indifférence que celle qui fait que, par des nécessités qui se succèdent les unes aux autres, nous voulons nécessairement quelque chose en un temps, & dans l'autre pareillement nécessairement nous ne la voulons pas, qui est l'indifférence qui se trouve dans le bien qui dévore en un temps le pain qu'on lui présente, & en un autre il le dédaigne. Et M. Hallier, dans l'Ecrit présenté aux Dominicains, dit, que la question étoit : *Utrum gratia efficax NECESSITET ABSOLUTÉ, ET ANTECEDENTER voluntatem, quod negant Thomista & Jesuita, & soli adferunt Jansenista.*

Voyez le Journal de M. de S. Amour dans le Recueil, pag. 225.

Voilà de quoi on a accusé M. d'Ypres, & ce que l'on doit croire par conséquent avoir été condamné dans la troisième Proposition, comme le sens de Jansénius, parce qu'on avoit persuadé aux Papes que c'étoit la doctrine de ce Prélat. Cependant ce que le P. Ferrier a voulu prouver par son passage du second Tome, n'a aucun rapport à cette hérésie d'une nécessité absolue dans toutes nos actions, & ce passage suppose au contraire, qu'il n'y a point de telle nécessité dans l'état présent; mais on y parle seulement de ce qui arriveroit dans la supposition métaphysique d'un autre état du libre Arbitre, qui n'auroit point l'indifférence qu'il a maintenant: ce qui est infiniment éloigné du vrai sujet d'accusation, sur laquelle on a fait condamner M. d'Ypres, comme ne reconnaissant aucune véritable indifférence active dans les actions des hommes. Se trouvera-t-il des personnes équitables qui approuvent un tel procédé? Et pour en faire mieux comprendre l'injustice, supposons

que l'ennemi d'une femme l'ayant accusée d'avoir tué son mari, & ayant IV. Cl.  
 suborné de faux témoins l'ait fait condamner à la mort: si avant l'exé- V. P.  
 cution ce mari se trouvoit en vie, ce faux accusateur en seroit-il quitte. Numéro  
 pour dire, qu'elle auroit tué son mari s'il ne se fût point absenté; & XXXIX.  
 sans avoir égard à ce vaine reproche, ne seroit-on pas souffrir à cet im-  
 posteur la peine qu'il auroit voulu faire souffrir à cette femme innocente?  
 C'est la même chose en cette rencontre. *Jansénius a ravi aux hommes*  
*toute sorte de vraie liberté*, ont dit les Jésuites au Pape, & il ne leur a  
*laissé aucune indifférence active; mais seulement une vicissitude de néces-*  
*sités qui se succèdent les unes aux autres, en sorte que tout ce qu'ils font,*  
*ils le font nécessairement.* Et ils ont attiré par leur cabale tant de gens  
 qui ont dit la même chose, qu'ils en ont été crus, & qu'on a con-  
 damné le livre de ce Prélat, comme ruinant en effet toute vraie indiffé-  
 rence dans l'état où nous sommes. On a depuis examiné si cela étoit  
 ainsi, & on a trouvé qu'il n'y avoit rien de plus faux. Cette indifférence  
 qu'on avoit représentée comme détruite & anéantie dans le livre de cet  
 Evêque, y a paru très-vivante: ce qui a fait voir que ce Prélat n'en pou-  
 voit pas avoir été l'homicide. Que font les Jésuites à cela? Rougissent-  
 ils de leur imposture? Nullement: mais laissant ce prétendu crime, ils  
 se jettent sur un autre, qui est, que Jansénius a dit dans un endroit écarté,  
 que si dans un autre état que celui-ci les hommes n'avoient pas cette  
 indifférence, ils ne laisseroient pas d'être libres, & de mériter ou  
 démeriter.

3°. Depuis les Constitutions, de cent personnes qui ont cru que Jan-  
 sénius avoit enseigné la troisième Proposition, il n'y en a pas deux qui  
 se soient avisés de cette nouvelle subtilité des Jésuites; mais ils ont tous  
 cru que Jansénius l'avoit enseignée, parce qu'ils se sont persuadés qu'il  
 n'avoit laissé aucune indifférence dans les actions des hommes; & sur-tout  
 parce que, selon lui, la grace nécessitoit la volonté: d'où vient le spectre  
 de la grace nécessitante, qui est presque la seule idée que le monde ait  
 de la doctrine condamnée dans le livre de Jansénius. Or le P. Ferrier  
 s'est trouvé contraint, dans une conférence célèbre, où il avoit des ad-  
 versaires en tête, d'avoir recours à une autre erreur prétendue, qui n'a  
 nul rapport ni à la nécessité dans nos actions, ni à la grace nécessitante;  
 mais qui consiste seulement dans une subtilité d'Ecole qui ne nous regarde  
 point, puisque nous ne sommes point dans l'état dont Jansénius parle  
 en cet endroit-là, par une pure supposition. Et, par conséquent, le P.  
 Ferrier en étant réduit là, & n'ayant que ce seul passage, comme il l'a  
 avoué, pour montrer que Jansénius a enseigné la troisième Proposition,  
 il faut qu'il avoue aussi que presque tous ceux qui attribuent à Jansénius

IV. C. la troisieme Proposition, la lui attribuent injustement; nul d'entre les V. P<sup>es</sup>. Evêques n'ayant jamais songé à ce sens caché, mais à un autre qui n'est Numéro pas certainement de lui. D'où il s'ensuit qu'au moins quant à ce point, XXXIX. le livre de ce Prélat n'est condamné dans l'Eglise que sur une erreur de fait, & qu'ainsi ceux qui la connoissent ont raison de ne pas souscrire à sa condamnation.

4°. Le point dans lequel les Jésuites mettent présentement l'erreur de Jansénius sur la troisieme Proposition, en s'arrêtant à ce passage du second Tome, cité par le P. Ferrier, est tellement philosophique & scholastique, qu'il est tout-à-fait ridicule de s'imaginer que, soit qu'il soit vrai, soit qu'il soit faux, on en puisse faire, ou une vérité de foi, ou une hérésie. Et quand les Jésuites voudront déclarer authentiquement qu'ils ne trouvent à redire qu'en ce seul point à la doctrine de M. d'Ypres, touchant la liberté, on est prêt de leur signer deux choses: l'une, qu'on ne croit nullement que ce soit cela que le Pape ait eu en vue, en condamnant la troisieme Proposition, & qu'ainsi on ne peut sur cela condamner Jansénius, comme l'ayant enseignée: l'autre, qu'on se met très-peu en peine de cette question philosophique, & que quand il plaira au Pape d'en dire son sentiment, on l'embrassera sans aucune peine.

## C H A P I T R E IX.

*Que le P. Ferrier a grand tort de se mettre si fort en colere de ce qu'on a dit, qu'il avoit conseillé de se servir de termes équivoques. Et que ce Jésuite n'a prétendu faire voir le contraire, que par une indigne supercherie, en supposant une lettre pour une autre.*

**I**L est étrange que le membre d'un corps qui s'est si fort déclaré pour la doctrine des équivoques & des restrictions mentales, témoigne tant de colere de ce qu'on a dit qu'il avoit conseillé de se servir de termes équivoques; ce que leur Théologie croit si fort être permis. Cependant il n'y a rien sur quoi le P. Ferrier paroisse si échauffé, & où il s'empporte avec plus de violence aux plus sanglantes injures. Ceux qui connoissent, dit-il, page 37. *le génie des hérétiques sont persuadés, qu'ils n'ont pas besoin qu'on leur enseigne à se servir de termes équivoques; & qui aient un double sens; puisque c'est le moyen ordinaire qu'ils emploient pour en faire la confusion. Et pour se mettre à couvert des Censures de l'Eglise. Ce sont des lieux communs qui ne sont pas mauvais quand on a bien*

prouvé que des gens sont hérétiques ; mais qui sont ridicules & criminels quand on les applique sans jugement & sans preuve, contre des personnes plus catholiques que ceux qui leur font ces reproches outrageux. Revenez donc à vous même, P. Ferrier, & considérons sans chaleur quel est le sujet d'une si grande émotion. *C'est, dites-vous, qu'ils ajoutent la calomnie au mensonge, en m'accusant de leur avoir conseillé de se servir dans leur Déclaration de termes équivoques, qui fussent pris par les uns d'une façon, & par les autres d'une autre. Et ils citent pour cela une de mes lettres.*

Il est vrai qu'on a dit en deux Ecrits, qu'outre ce que vous aviez dit de vive voix aux Docteurs dans la conférence, *en leur envoyant un modele de soumission, que vous disiez avoir été dressé par le P. Annat, vous y aviez joint une lettre à M. de Commenges, par laquelle vous témoigniez ne pas croire que ces Docteurs fissent difficulté de se servir de ce projet : parce que leur scrupule étant de condamner le vrai sens de Jansénius, ce projet ne les y engageoit pas.*

Voilà ce qui vous fait crier *au mensonge & à la calomnie*. Mais sans tant de clameurs, il ne falloit qu'examiner ce que portoit cette lettre, & réserver ces grands mots après que vous auriez convaincu les gens, qu'elle ne portoit rien de tel. Voyons donc si vous le faites. *Mais outre, dites-vous, que ce qu'ils rapportent de cette lettre, ne dit point ce qu'ils prétendent de me faire dire, s'ils l'eussent rapportée entière, on auroit vu qu'il n'y a rien au monde de plus éloigné de ma pensée.*

Tout homme qui aura lu ces paroles, & qui verra qu'en l'endroit où le P. Ferrier rapporte le projet qu'il envoya à M. de Commenges, & qu'il lui dit de vive voix avoir été dressé par le P. Annat, il y joint une lettre, qu'il dit avoir envoyée à M. de Commenges, avec ce projet, laquelle il rapporte entière en la page 50, ne pourra croire autre chose, sinon, que c'est la lettre dont il est question, & dont le P. Ferrier avoit dit en la page 37, qu'en la rapportant entière, on verroit qu'il n'y a rien de plus éloigné de sa pensée que ce qu'on lui avoit attribué, qu'il trouvoit bon qu'on se servît de termes équivoques. On ne peut juger autre chose en lisant la lettre rapportée par le P. Ferrier en cette page 50. Car qui pourroit s'imaginer qu'étant si fort en colere contre un reproche qu'on lui a fait, & ayant un moyen si facile de confondre ceux qui le lui ont fait en rapportant sa lettre, laquelle, à ce qu'il dit, fait voir qu'il n'y a rien au monde de plus éloigné de sa pensée que ce qu'on lui a imputé, il eût négligé de le faire, en se contentant au lieu de se justifier par une voie si naturelle & si aisée, de déchirer ceux qui avoient avancé ce fait, par des injures grossières, qui ne tiennent

IV. CL.  
V. P.  
Numéro  
XXXIX.



IV. CL. lieu de réponse qu'à ceux qui n'en ont point de meilleures ? De plus,  
 V. P. la lettre rapportée en la page 50. a deux marques qui la doivent faire  
 Numéro prendre pour celle dont il est parlé en la page 37. L'une, que le P.  
 XXXIX. Ferrier dit l'avoir envoyée avec le projet qu'il desiroit que l'on signât.  
 L'autre, qu'elle satisfait merveilleusement bien à ce qu'il avoit fait entendre, qu'étant lue entière, elle feroit voir qu'il étoit fort éloigné de ce qu'on lui avoit imputé, qu'il trouvoit bon qu'on se servît de termes à double sens. Car elle commence par ces mots, qui marquent en effet une disposition bien contraire.

M O N S E I G N E U R ,

*Ces Messieurs veulent faire une Déclaration qui fasse voir qu'ils n'ont point condamné les cinq Propositions dans le sens de Jansénius : & l'on prétend qu'elle soit si claire & si nette, qu'on ne puisse douter qu'ils ne les aient condamnées en ce sens.*

Il faut avouer qu'il n'y a rien de plus éloigné d'équivoque ; & ainsi je ne doute point que tous ceux qui ne seront informés de cette affaire que par la Relation du P. Ferrier, ne concluent de la lecture de cette lettre, que ce Jésuite est bien fondé dans l'accusation de calomnie qu'il a intentée contre ses adversaires.

Mais que dira-t-on quand on saura que tout cela n'est qu'une pure supercherie ; que cette lettre n'est point celle dont on a parlé, & qu'on a dit avoir été envoyée par ce Jésuite à M. de Commenges, en lui envoyant le projet dressé par le P. Annat, à laquelle le P. Ferrier renvoie en la page 37. pour en apprendre qu'on l'avoit calomnié : que celle qu'il rapporte n'a jamais été vue par aucun des Disciples de S. Augustin, & qu'ainsi ils n'ont eu garde de s'en servir pour lui attribuer une pensée différente de la sienne.

1. Cependant il n'y a rien de si certain que cette tromperie du P. Ferrier. Il a supposé, au lieu de la lettre qu'il devoit rapporter pour faire juger de la mauvaise foi de ses adversaires, une autre lettre, ou qu'il n'a jamais écrite, ou que M. de Commenges a supprimée, comme étant tout-à-fait contraire aux paroles qu'on avoit données, de laisser à part la question du fait de Jansénius, & dont certainement on n'a jamais donné aucune communication aux Disciples de S. Augustin ; parce que s'ils l'avoient vue, ils auroient bien jugé qu'il n'y avoit rien à espérer d'un accommodement où on leur manquoit si ouvertement de parole.

Ainsi, pour détromper le monde, il ne faut que produire la véritable lettre du P. Ferrier. La voilà, & entière, afin que l'on juge de quel côté est le mensonge & la calomnie.

Mon.

MONSIEUR,

IV. CL.

V. P<sup>e</sup>.

Numéro

XXXIX.

Le P. Annat a vu la déclaration que votre Grandeur m'avoit donnée, & m'a dit qu'il ne croyoit pas qu'elle passât sans y ajouter quelque autre chose; & qu'il verroit ce matin Monseigneur de Paris. Je vous en envoie une autre, qui n'ajoute rien à la sienne (c'est-à-dire à celle qui avoit été envoyée par M. de Commenges) sinon, qu'ils condamnent ces Propositions dans le même sens dans lequel le S. Siege les condamne. Je ne crois pas qu'ils fassent difficulté de passer ce point, puisqu'ils ont toujours témoigné qu'ils les condamnoient dans le sens dans lequel le S. Siege les condamne, & qu'ils n'ont d'autre scrupule, sinon, de dire qu'ils croient que le Pape les a condamnées dans le vrai sens de Jansénius, CE QU'ILS NE DISENT PAS DANS CETTE DÉCLARATION. S'ils l'acceptent, j'espère de la faire agréer, pourvu qu'ils déclarent qu'ils ne prendront plus la défense de Jansénius, ni de sa doctrine; & que s'il y a rien dans les Ecrits qu'ils ont imprimés qui semble choquer le respect dû aux Constitutions des Papes, ou favoriser la doctrine condamnée, qu'ils le révoquent & désavouent. Je vous supplie de me faire savoir, s'il se peut, leur résolution.

Il est clair que le P. Ferrier exhortoit, par cette lettre, ceux qu'il savoit bien ne vouloir pas condamner Jansénius, à se servir de la formule qu'il envoyoit, en les assurant qu'ils le pouvoient faire en demeurant dans leur scrupule; parce que cette déclaration ne les engageoit pas à dire que le Pape eût condamné les Propositions dans le vrai sens de Jansénius. Or, pour mieux juger si ce n'étoit pas leur conseiller de se servir d'équivoque, il faut voir ce que cette formule faisoit dire à ceux qui l'eussent signée. Après avoir dit, que le Pape avoit condamné les cinq Propositions dans le sens de Jansénius, on leur faisoit dire, qu'ils les condamnoient aussi dans le même sens dans lequel elles avoient été condamnées dans les Constitutions. Voilà donc ce que le P. Ferrier leur a conseillé de signer, en leur déclarant qu'ils ne diroient pas pour cela que le Pape ait condamné les Propositions dans le vrai sens de Jansénius. Cependant il paroît, par la fausse lettre qu'il a substituée en la place de celle-là, que leur intention étoit que cette déclaration signifiât, qu'on condamnoit les Propositions dans le vrai sens de Jansénius; & le P. Ferrier se vante, dans toute sa Relation, qu'il a toujours eu ce dessein. Y eut-il donc jamais une expression plus équivoque, selon le P. Ferrier, que celle, qui, selon ce Jésuite, signifioit qu'on condamnoit les Propositions dans le vrai sens de Jansénius, & qui, selon ce même Jésuite, laissoit la liberté à ceux qui s'en seroient servis, de dire qu'ils n'avoient point condamné les

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

V v

IV. CL. Propositions dans le vrai sens de Jansénius? Or le P. Ferrier a conseillé  
 V. P<sup>e</sup>. de se servir de cette expression, comme il paroît par sa lettre, ou il  
 Numéro découvre le mystère de ce double sens. Et, par conséquent, il a con-  
 XXXIX. seillé de se servir d'équivoque. Et il n'y eut jamais de plus étrange har-  
 dieffe que de le nier; comme il fait, avec tant d'emportement & tant  
 d'injures.

Tout ce qu'il peut dire pour sa défense est, qu'il n'a jamais cru sérieusement que cette expression fût équivoque; mais que ce qu'il en disoit, dans cette lettre, n'étoit qu'une feinte & un mensonge, pour engager les Disciples de S. Augustin à se servir de cette formule, en leur faisant croire, qu'en la signant, ils ne condamneroient point Jansénius; & étant bien résolu d'ailleurs de soutenir, aussi-tôt qu'ils l'auroient signée, qu'ils avoient condamné nettement & clairement la doctrine de Jansénius, en condamnant les Propositions dans son sens. Et c'est sans doute le plus grand sujet de sa colere, de ce qu'on n'a pas donné dans ce piège.

Il reste à dire un mot d'une autre fausseté du P. Ferrier, sur le sujet de la formule qu'il envoya à M. de Commenges avec cette lettre. Elle ne contenoit que neuf ou dix lignes, & elle finissoit par ces mots, *ex animo damnamus, & reprobamus*; au lieu que celle qu'il produit maintenant avec ce titre: *déclaratio Doctoribus Jansenianis oblata*, est deux fois plus longue, & elle contient deux chefs importants, qui n'ont jamais été dans celle qui a été communiquée.

L'un est, une rétractation, que la véritable lettre fait bien voir n'avoir point été jointe à la Formule, puisqu'il en est parlé comme d'une chose qu'on demanderoit encore, quand on auroit accepté cette formule. Ce qui montre qu'elle y a été ajoutée après coup, par une fausseté visible.

L'autre est, des Articles de doctrine sur chaque Proposition, qui n'étoient point joints à la formule, quand on l'a communiquée, & que le P. Ferrier a forgés comme il lui a plu, sans la participation des Disciples de S. Augustin, y ayant même fait des changements qui les rendent différents de ceux qui furent communiqués à Mrs. de Lalane & Girard, dans la première & seconde conférence.



C H A P I T R E X V I.

IV. CL.  
V. P.  
Numéro  
XXXIX

*Réfutation de plusieurs faussetés du P. Ferrier, dans le récit qu'il fait de ce qui s'est traité avec trois Prélats.*

**I**L n'y a rien où le P. Ferrier ait avancé plus de faussetés que sur ce qui s'est passé devant les trois Prélats qui s'entremirent de cet accommodement.

On en a une Relation très-exacte, qui fut dressée le jour même de la conférence que les Docteurs eurent avec eux le 26 Février, qui, faisant voir la vérité de tout ce qui y fut dit, dissiperoit tous les mensonges de ce Jésuite. Mais, parce qu'on promit, aux Prélats de n'en point parler, quoique la liberté que le P. Ferrier a prise d'en dire ce qu'il lui a plu, avec beaucoup de déguisement & de fausseté, semble dispenser de cette parole, on aime mieux néanmoins la garder encore par un excès de scrupule, en supprimant cette Relation, & se contentant de dire précisément ce qui sera nécessaire pour détruire les impostures.

P R E M I E R E F A U S S E T É.

La première est, qu'il suppose qu'on refusa d'abord de se soumettre au jugement de ces trois Prélats; mais que des personnes de condition s'étant *intriguées* de cette affaire (c'est le mot respectueux dont ce Jésuite se sert) on donna parole qu'on s'y soumettroit. Il est bon de l'entendre lui-même, pour juger de la complaisance qu'il a dû compte qu'il prétend que les Evêques lui rendoient de tout ce qui se passoit, comme rien ne se pouvant faire sans lui.

M. de Commenges, dit-il page 26, M'AYANT rapporté la résolution qu'ils avoient prise, je le priai de se bien assurer de leur parole; me doutant fort, qu'après que ces Prélats auroient déclaré leur sentiment, les Jansénistes refuseroient d'y souscrire; mais il m'ASSURA que cela étoit fait, & qu'ils lui avoient donné une parole si positive, qu'ils n'oseroient reculer.

Je vois beaucoup de vanité dans ce récit du P. Ferrier; mais je n'y trouve aucun mot de vérité. On n'a jamais changé de sentiment sur la proposition de se soumettre au jugement des trois Prélats, & on n'en a jamais eu d'autre que celui qu'on fit entendre à M. de Commenges, par un MÉMOIRE qui lui fut mis entre les mains, pour être communiqué à qui il voudroit, sans qu'on ait donné depuis aucune autre parole. Je le rapporterai tout entier, afin qu'on ne voie pas seulement dans quel

IV. C. L. sentiment on a été sur cela, mais aussi quelles raisons on a eu d'y être,  
 V. P<sup>e</sup>. & qu'on juge par-là si une preuve si authentique ne doit pas être plus  
 Numéro considérée que les paroles sans preuve du P. Ferrier.  
 XXXIX.

## M É M O I R E.

„ Comme l'amour de la paix doit faire embrasser avec joie tous les  
 „ moyens qui y peuvent contribuer, il doit aussi détourner de tous ceux  
 „ que l'on juge raisonnablement n'y pouvoir servir; parce qu'en ces ren-  
 „ contres tout ce qui ne sert pas, nuit: les tentatives d'accommode-  
 „ ment qui ne réussissent pas n'ayant point ordinairement d'autre effet,  
 „ que de faire paroître les maux plus grands & plus irrémediables qu'ils  
 „ ne sont véritablement ”.

„ C'est pourquoi l'on avoue qu'on ne se seroit point engagé dans la  
 „ proposition que l'on a faite de celui-ci, sans la parole qu'on avoit  
 „ donnée d'abord, de ne point entrer dans la question de fait, & de n'en  
 „ point faire dépendre la paix de l'Eglise: parce qu'on avoit bien pré-  
 „ vu, que, comme cette paix, si désirée de tous les gens de bien, se  
 „ concluroit sans peine, en laissant à part cette question, qui ne peut  
 „ regarder la foi, elle seroit, au contraire, très-difficile, en l'attachant à  
 „ l'examen de ce point de fait, dont ceux qui ne sont pas persuadés,  
 „ ne voient pas qu'ils puissent parler sans blesser leur conscience, ou sans  
 „ se mettre en danger de déplaire aux premières Puissances de l'Eglise”.  
 „ L'appréhension qu'on avoit eue de cet inconvénient ne s'est trouvée,  
 „ dans la suite, que trop bien fondée. Car ce qui a regardé la doctrine  
 „ s'est facilement terminé, & l'on a reconnu, de bonne foi, que les Arti-  
 „ cles que nous avons proposés, pour déclarer tous nos sentiments sur  
 „ la matière des cinq Propositions, n'étoient suspects d'aucune erreur;  
 „ mais toute la difficulté de l'accommodement est retombée sur la question  
 „ de fait, dont on étoit convenu de ne point parler ”.

„ Or cette même difficulté se rencontre dans la nouvelle proposition  
 „ que l'on fait, d'examiner, devant quelques-uns de Messieurs les  
 „ Evêques, le sens de Jansénius, par la conformité à la doctrine des  
 „ Thomistes, & de s'en rapporter à leur jugement ”.

„ Car on oblige par-là des Théologiens, dont le plus grand desir est  
 „ de ne point parler de Jansénius, & de demeurer dans le silence sur ce  
 „ point de fait, par un mouvement sincère de respect, envers le Pape  
 „ & Messieurs les Evêques, d'entrer, malgré eux, dans une question  
 „ qu'ils jugent inutile, & de laquelle ils ne sauroient parler sans blesser,

» au moins en apparence , le respect qu'ils ont pour le S. Siege & pour IV. Cl.  
» les Prélats ». V. P<sup>e</sup>.

» On attache la paix à un moyen qui ne regarde en aucune sorte le Numéro  
» véritable état des contestations qui troublent l'Eglise ; puisqu'il est clair XXXIX.  
» qu'elles ne sont nées que de ce qu'on a voulu faire croire qu'il y avoit  
» une nouvelle secte d'hérétiques qui détruisoient la foi. Or , pour exa-  
» miner ce point , il n'est nullement nécessaire de savoir ce qu'un Evêque,  
» mort dans la communion de l'Eglise , a enseigné ou n'a pas enseigné ;  
» mais seulement quels sont les sentiments propres de ceux qu'on accuse  
» d'hérésie ; puisque l'erreur d'un Auteur ne peut faire hérétiques que ceux  
» qui se la rendent propre , en l'approuvant & la soutenant : de sorte que  
» si ces personnes ne tiennent en effet rien que de catholique , quand  
» ils entendent mal le livre de Jansénius , & qu'ils lui donneroient un  
» sens trop favorable , on ne pourroit dire en aucune maniere qu'ils er-  
» rassent dans la foi ».

» Mais , outre cette difficulté générale , & qui se rencontrera toujours  
» dans toutes les voies d'accommodement , où l'on voudra parler de  
» ce fait , il y en a un grand nombre de considérables , dans celle-ci en  
» particulier ».

» I. On prétend engager des Evêques à juger si l'on doit conclure cet  
» accommodement , & l'on veut que ce jugement dépende de celui qu'ils  
» auront fait auparavant , si Jansénius est conforme ou n'est pas conforme  
» aux Thomistes. Or c'est une chose qui paroît peu respectueuse envers  
» les Evêques , de porter devant eux une question de cette sorte ; puisqu'il  
» n'y a point d'Evêque en France qui ne soit , ou engagé formellement à  
» dire que les cinq Propositions sont dans Jansénius , & qu'ainsi il n'est  
» pas conforme aux Thomistes ; ou qui n'évite , par prudence , de se  
» commettre dans une question de fait qu'il juge inutile , & dont on ne  
» sauroit parler sans blesser la paix ».

» II. Les mêmes raisons qu'on a déjà eues , de ne pas accepter une  
» semblable proposition , de renvoyer au Pape ce différent sur le fait ,  
» après qu'on auroit tenté si on en pourroit convenir , ont encore plus  
» de force en cette rencontre. Car , comme on a reconnu que ce seroit  
» offenser le Pape , que de le presser de juger d'une chose dont on de-  
» meure d'accord qu'il a jugé , puisque , ce seroit en effet lui demander  
» la rétractation de son jugement , il est visible que ce seroit commettre  
» la même faute , que de prétendre engager les Evêques à rétracter le  
» jugement du Pape , & le leur propre , ou celui de leurs confreres ».

» Aussi c'est ce qu'on n'a jamais prétendu : on n'a point voulu choquer  
» aucun des jugements du Pape , ni des Evêques ; mais on a cru seule-

IV. CL. » ment, que ces jugemens subsistant dans toute l'autorité que peuvent  
 V. P.<sup>e</sup> » avoir des jugemens de cette sorte, quand ils seroient même rendus  
 Numéro » par des Conciles œcuméniques, on ne pouvoit priver des Théologiens  
 XXXIX. » de la liberté naturelle qu'ils ont toujours eue, de ne point croire in-  
 » térieurement ces faits; quand ils sont persuadés du contraire; comme  
 » le cinquieme & le sixieme Conciles subsistant dans toute leur autorité,  
 » il est libre aux Théologiens Catholiques de ne pas croire que Théo-  
 » doret & Honorius soient coupables des hérésies qui leur ont été im-  
 » putées par ces Conciles ».

» III. On ne voit pas quel succès on pourroit espérer d'une conférence  
 » de cette sorte, ni en quoi elle pourroit contribuer à l'accommodement  
 » & à la paix de l'Eglise ».

» Car Messieurs les Evêques, ensuite de ces conférences, ne pour-  
 » roient faire que l'un de ces trois jugemens: ou qu'il est certain que  
 » Jansénius est conforme aux Thomistes, & qu'ainsi il n'a pas enseigné  
 » les erreurs des cinq Propositions: ou qu'il est douteux s'il y est con-  
 » forme: ou qu'il est certain qu'il n'y est pas conforme ».

» Or il est sans apparence qu'ils veuillent faire paroître qu'ils soient  
 » du premier ou du second avis, par les raisons qu'on voit assez, qui est,  
 » que ce seroit s'opposer publiquement au jugement du Pape ».

» Que, s'ils jugeoient qu'il leur paroît certain que Jansénius n'est pas  
 » conforme aux Thomistes, & qu'ainsi, quelque opinion qu'en aient ceux  
 » qui ont refusé jusqu'ici de le condamner, ils doivent quitter cette  
 » opinion; & signer qu'il a enseigné les cinq Propositions, il est visible  
 » qu'il ne seroit pas juste d'obliger ces personnes de se rendre à ce ju-  
 » gement; parce qu'il ne remédieroit en aucune sorte aux raisons de con-  
 » science, qui les ont empêchés jusqu'ici de consentir à cette signature ».

» Car on croit pouvoir supposer, ce qu'on a déjà reconnu par des  
 » conférences particulieres, qu'il n'est pas vraisemblable qu'une ou plu-  
 » sieurs conférences de quelques heures fassent trouver dans le livre de  
 » Jansénius, par voie de lumière & de conviction, ce qu'on n'y a pu  
 » faire voir de cette sorte pendant dix années; & comme on ne s'attend  
 » pas de faire changer de sentiment à ceux qui condamnent ce livre,  
 » on ne pense pas aussi qu'on doive s'attendre d'en faire changer à ceux  
 » qui ne refusent de le condamner, que parce que toutes les preuves  
 » dont on s'est servi durant tant de temps, pour rendre ce Prélat cou-  
 » pable des hérésies qu'on lui a imputées, leur paroissent insuffisantes;  
 » puisqu'il n'y a pas lieu de croire qu'elles leur paroissent autres pour  
 » être proposées devant les Evêques, & que tous les passages de Jansé-  
 » nius, qu'on a employés pour cela, ayant été cent fois allégués & éclair-

» cis, fassent tout d'un coup dans leur esprit une autre impression que celle  
» qu'ils y ont faite jusqu'à présent".

» Cela étant, ce que deux ou trois Evêques jugeroient sur ce point, ne pourroit qu'ajouter quelque autorité à la décision du fait, qui n'augmenterоit guere celle qu'elle a déjà par le jugement du Pape & de l'Assemblée; mais quelque considérable qu'elle fût, ce ne seroit tousjours qu'autorité, & autorité humaine, eu égard à la matiere dont il s'agit. Or ce qui les retient est, qu'ils croient que ce n'est point ici une matiere dans laquelle l'autorité puisse obliger à la créance, & doive être préférée à l'évidence même personnelle que des Théologiens peuvent avoir par d'autres moyens".

IV. C L.  
V. P.  
Numéro  
XXXIX.

» Car ils sont persuadés que, comme Dieu a laissé à son Eglise le dépôt des vérités divines qu'il lui a révélées, il lui a aussi laissé le droit d'obliger les fideles à la créance de ces vérités; mais qu'à l'égard des faits humains, c'est l'évidence & la notoriété de ces faits qui les fait croire, & que l'Eglise n'a point proprement d'autorité d'en commander la créance intérieure".

» Il est vrai qu'elle commande quelquefois des actions extérieures, qui supposent & qui enferment cette créance, comme quand elle ordonne d'anathématiser un hérésiarque; mais elle ne le fait alors, qu'en supposant aussi que la notoriété nous donnera cette créance intérieure, qu'elle ne peut commander directement. De même encore que l'Eglise ne puisse commander directement & proprement d'avoir la santé & les forces du corps, elle commande néanmoins plusieurs choses qui les enferment, comme de jeûner & d'aller à la Messe, en supposant que la nature nous fournira cette santé & ces forces, que l'Eglise ne peut, ni nous donner, ni nous commander.

» Mais comme lorsqu'elle ordonne d'aller à la Messe & de jeûner, ce qui suppose que l'on ait des forces du corps, elle est très-disposée de recevoir favorablement l'excuse de ceux qui lui représentent qu'ils ne peuvent observer ces préceptes, parce qu'ils sont malades. De même lorsqu'elle commande de condamner un livre, comme contenant certaines erreurs, elle se croit obligée, par l'esprit de justice & de charité qui l'anime, de les en dispenser, lorsqu'ils lui disent qu'ils ne peuvent faire ce qu'elle leur ordonne, parce qu'ils sont persuadés que ce livre ne contient point les erreurs qu'on lui impute; la créance des faits étant aussi peu soumise de foi à l'autorité de l'Eglise, lorsqu'on a l'évidence du contraire, que la santé du corps, lorsqu'on est malade.

» Ce sont les principes qu'ils ont cru, & qu'ils croient véritables, & contre lesquels, par conséquent, ils ne pourroient agir sans offenser



IV. C<sup>L</sup>. „ Dieu, parce qu'ils agiroient contre la lumiere de leur conscience. Et  
 V. P<sup>e</sup>. „ comme ces principes ne seroient pas détruits par une déclaration de  
 Numéro „ quelques-uns de Messeigneurs les Evêques, qui diroient que Jansénius  
 XXXIX. „ ne leur paroît pas conforme aux Thomistes, cette déclaration les lais-  
 „ seroit dans le même état où ils sont présentement, & ne leveroit en  
 „ aucune sorte le scrupule qui les empêche de témoigner extérieurement  
 „ ce qu'ils n'ont pas dans le cœur.

„ IV. Que si l'on dit que quelque jugement que les Evêques portent  
 „ de ce fait, ils pourront néanmoins conclure à l'accommodement, selon  
 „ les projets que nous en avons donnés, l'on avoue qu'ils le peuvent;  
 „ & on croit même que s'il leur plaîtoit de considérer l'état des choses,  
 „ ils s'y pourroient croire obligés. Mais c'est cela même qui fait voir  
 „ combien cet examen est inutile; puisque quelque jugement que les  
 „ Evêques fassent de la question de fait, ils ne doivent pas laisser de  
 „ conclure à l'accommodement, de la même sorte que s'ils ne l'avoient  
 „ point examiné.

„ V. La proposition que l'on fait, d'examiner Jansénius sur la matiere  
 „ des cinq Propositions, par la conformité avec les Thomistes, peut être  
 „ entendue en deux manieres. L'une est, que l'on fasse ce que l'on a  
 „ déjà fait, dans les Ecrits que la nécessité de justifier sa foi a obligé de  
 „ publier sur ce sujet, qui est, de montrer de telle sorte que Jansénius  
 „ est conforme aux Thomistes sur la matiere des cinq Propositions quant  
 „ au fond de la doctrine, que l'on montre en même temps qu'il est con-  
 „ forme à S. Augustin dans les sentiments & dans les expressions.

„ L'autre est, de n'avoir aucun égard à S. Augustin, & de se ren-  
 „ fermer tellement dans les Thomistes, qu'on n'emploie point l'autorité  
 „ de ce Pere pour justifier Jansénius, en montrant qu'étant conforme à  
 „ S. Augustin, il n'a point enseigné les hérésies des cinq Propositions  
 „ qu'on ne peut attribuer à ce Saint.

„ Si c'est en cette dernière maniere qu'on entend cette proposition  
 „ d'examiner Jansénius par les Thomistes, elle ne semble pas équitable.  
 „ Car pour condamner un Auteur, il faut qu'on ne le puisse justifier  
 „ par aucune voie légitime. Or il est constant que c'en est une, que  
 „ de montrer en cette rencontre que Jansénius est conforme à S. Au-  
 „ gustin; puisque l'Assemblée même a reconnu qu'il ne pouvoit être  
 „ condamné, qu'en supposant qu'il a mal entendu S. Augustin. Ainsi  
 „ cet argument affirmatif: *Le véritable sens de Jansénius est conforme aux*  
 „ *Thomistes; donc ce n'est pas ce que le Pape a condamné dans les cinq*  
 „ *Propositions*, conclut fort bien. Mais cet argument négatif: *On ne*  
 „ *sauroit prouver positivement que le sens de Jansénius soit conforme aux*  
*Thomistes;*

» Thomistes ; donc c'est ce qui a été condamné par le Pape , n'est ni con- IV. C L.  
 » cluant ni décisif. V. P°.

» Tout cela est d'autant plus vrai , que le dessein de Jansénius n'a pas Numéro  
 » été directement de se rendre conforme aux Thomistes , mais seulement XXXIX  
 » de rapporter fidèlement la doctrine qu'il a cru être de S. Augustin ,  
 » & de se servir de ses expressions & non de celles des Thomistes : de  
 » sorte que ce seroit une injustice manifeste , de vouloir que Jansénius  
 » soit conforme aux Thomistes dans tous les termes & toutes les ex-  
 » pressions , & ne se pas contenter qu'il leur soit conforme dans le sens  
 » & dans la substance de la doctrine ; puisque S. Augustin , qu'il a suivi ,  
 » & qu'il a dû suivre selon le dessein de son livre , n'est point conforme  
 » aux Thomistes dans toutes leurs expressions ; étant certain , par exem-  
 » ple , que jamais S. Augustin n'a donné au nom de *suffisant* la notion  
 » que lui donnent les Thomistes , quoiqu'il n'ait pas rejeté ce qu'ils en-  
 » tendent par ce mot.

» Voici donc ce que l'on prétend touchant cette conformité de la  
 » doctrine de Jansénius avec les Thomistes , sur la matiere des cinq  
 » Propositions.

» 1°. Que dans tous les passages où il semble que Jansénius ne parle  
 » pas comme les Thomistes , il a parlé comme S. Augustin ; & qu'ainsi ,  
 » par toutes les voies par lesquelles on peut accorder les expressions de  
 » S. Augustin avec la doctrine des Thomistes , on doit accorder celle de  
 » Jansénius.

» 2°. Qu'on est d'autant plus obligé de le faire , que Jansénius a fait  
 » lui-même le Dictionnaire des principaux mots dont il se sert , & qui  
 » paroissent différents de ceux des Thomistes , en marquant expressément  
 » le sens dans lequel il les prenoit , & excluant expressément celui qui  
 » seroit contraire à leur sentiment ; ce qu'on ne peut pas dire de S.  
 » Augustin.

» 3°. Que toutes les raisons par lesquelles on peut prouver , que les  
 » dogmes théologiques des Thomistes sur les cinq Propositions , sont  
 » conformes à S. Augustin , ont encore plus de force pour montrer qu'ils  
 » sont conformes à Jansénius.

» 4°. Que dans la plupart des choses dans lesquelles on fait consister  
 » l'erreur de Jansénius , sa doctrine n'est pas seulement conforme à celle  
 » des Thomistes par conséquence ; ce qui suffiroit pour sa justification :  
 » mais qu'elle y est aussi conforme par une approbation formelle & expresse  
 » qu'il a faite de leur doctrine sur ces points.

» 5°. Que la plupart des expressions générales & indéfinies , par les-  
 » quelles on voudroit faire voir qu'il est contraire aux Thomistes , sont

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

X x

IV. CL. » restreintes par Jansénius en d'autres lieux, par des limitations qui  
 V. P.<sup>e</sup> » font voir qu'il y est conforme : au lieu que ces mêmes expressions,  
 Numéro » ne font point restreintes dans S. Augustin, quoique ces limitations ne  
 XXXIX. » soient pas contraires à sa doctrine.

« Voilà quelques principes de justice & d'équité sur lesquels on croit  
 » que devoit être fondé cet examen de Jansénius, si les raisons qu'on  
 » a représentées dans ce Mémoire ne faisoient voir clairement qu'il n'est  
 » ni nécessaire ni utile de s'y engager ; & que comme on ne le peut  
 » faire sans blesser en quelque sorte le respect qui est dû au Pape &  
 » aux Evêques, il est aussi très-facile de conclure cet accommodement  
 » sans y entrer, pourvu qu'on ne recherche que la gloire de Dieu &  
 » la paix de l'Eglise. »

On peut voir par ce Mémoire la disposition dans laquelle on a toujours été ; ce qui n'a pas empêché qu'on n'ait bien voulu entrer en dispute sur le fait de Jansénius : non qu'on espérât que cela pût servir à l'accommodement, mais seulement pour faire voir que ce n'étoit point par entêtement qu'on défendoit le livre de M. d'Ypres, mais parce qu'on étoit sérieusement persuadé de son innocence. Et en effet, MM. de Lalane & Girard s'attendoient d'en conférer devant ces Prélats, avec les Peres Annat & Ferrier ; & il ne tint pas à eux qu'ils ne le fissent. Mais les Prélats ne le jugerent pas à propos. Je ne fais pas la raison qui a porté le P. Ferrier à dissimuler que le P. Annat se trouva avec lui chez M. de Laon, où les trois Evêques étoient assemblés, si ce n'est peut-être, qu'il a jugé que ce grand homme (car c'est sans doute l'idée qu'il a de son Maître) s'étoit en cela trop rabaislé, & qu'il lui a voulu épargner cette humiliation.

## SECONDE FAUSSETÉ.

La seconde fausseté du P. Ferrier est, en ce qu'il dit que les Prélats résolurent, que les Disciples de S. Augustin signeroient les Articles qu'il a rapportés en la page 51 dans sa Relation, & qu'on les enverroit à Rome, & que M. de Commenges fit rapport à MM. de Lalane & Girard de cette résolution.

Il n'y a rien au monde de plus faux. Jamais M. de Commenges, ni qui que ce soit, n'a parlé à ces Docteurs de signer ces Articles du P. Ferrier, ni de les envoyer à Rome : & jamais ils ne les ont vus tels qu'ils sont, que depuis que le P. Ferrier les a fait courir. C'est pourquoi c'est une étrange hardiesse de dire, comme il fait en la page 58., *qu'il y eut sur cela de la division parmi les Jansénistes ; les uns étant d'avis de*

*scrire aux points qu'on leur avoit présentés, & les autres n'en voulant rien faire. Mais ç'en est le comble de dire à la marge, que l'Auteur des Deseins avoue cette division Art. 5 page 18. 19. Car il n'est dit autre chose en la page 18, sinon qu'il y en eut qui se retirèrent après la Conférence du 26 Février, ayant perdu toute espérance que cet accommodement pût avoir un bon succès. Et il est dit expressément en la page 19, que la division dont se vantent les Jésuites n'est arrivée, que de ce que quelques-uns ont vu plus clair que les autres dans leurs dissimulations & leurs tromperies : ce qui en porta quelques-uns, non à vouloir bien envoyer à Rome des Articles dont on ne leur avoit point parlé, mais à écouter de nouvelles propositions ; ce que les autres ne voulurent plus faire, voyant bien que ce n'étoit que des pièges que les Jésuites tendoient.*

IV. CL.  
V. P.  
Numéro  
XXXIX.

## TROISIEME FAUSSETÉ.

La troisieme fausseté est, que ces Prélats aient voulu obliger ces Docteurs de signer la Formule où étoient ces paroles : *Quorum posterior cum quinque illas Propositiones in libro Jansenii contentas, atque in ipso Auctoris sensu damnatas disertis verbis censuerit ac declaraverit, hujus quoque definitioni etiam in hac parte nos sincere subjecimus* ; qu'ils les aient, dis-je, voulu obliger à la souscrire, comme s'y étant eux-mêmes déjà obligés par la promesse qu'ils auroient faite de déférer en cela à ce qu'ils leur en diroient. Car voici comme la chose se passa. Les Prélats étant demeurés d'accord qu'on n'étoit obligé qu'au respect & au silence sur le fait, étoient très-contents de la Formule qui portoit : *Subjicientes promittimus nos nihil dicturos*, &c. qui n'obligeoit qu'au silence, comme le P. Ferrier le reconnoît, & deux [de ces Prélats] avoient donné parole aux Docteurs, qu'on ne leur demanderoit rien davantage. Sur quoi le P. Ferrier dit assez plaisamment, page 58, que si on leur avoit donné cette espérance, c'étoit sans qu'il en fût rien ; comme si cette affaire eût tellement dépendu de lui, que les Evêques n'eussent pas droit d'y rien faire sans sa participation, quoiqu'il ne soit que trop vrai que les Jésuites eurent assez de pouvoir pour renverser toutes les bonnes intentions des Evêques. Car le P. Annat, par le propre aveu du P. Ferrier, fut cause qu'au lieu du *subjicientes*, on proposa le *subjecimus*, afin qu'on ne pût douter que ce ne fût une soumission absolue. Mais quoique les Evêques n'eussent changé le *subjicientes* en *subjecimus*, qu'à la sollicitation du P. Annat, ce n'est pas néanmoins qu'ils eussent changé de pensée touchant l'obligation de ces Docteurs au regard du fait ; mais c'est qu'ils n'étoient pas du même avis que le P. Annat sur la signification de ce mot ; parce

IV. C<sup>L</sup>. qu'ils prétendoient qu'il ne signifioit qu'une soumission de respect & de  
 V. P<sup>e</sup>. silence sur le fait, comme ils l'ont souvent déclaré aux Docteurs, en  
 Numéro s'offrant même de leur témoigner de vive voix, qu'en leur proposant  
 XXXIX. de se servir de ce mot, ils n'avoient dessein d'exiger d'eux que le respect  
 & le silence sur le fait de Jansénius. De sorte qu'il n'y eut point en cela  
 d'autre différent entre ces Prélats & ces Théologiens, sinon, que ces  
 Prélats étant dans le sentiment que je viens de dire, touchant la signifi-  
 cation de ce mot, ces Théologiens au contraire croyoient qu'il signifioit  
 un acquiescement d'esprit & de créance sur le fait; ce qui les empê-  
 choit de s'en servir, parce qu'ils ne l'auroient pu faire sans blesser leur  
 conscience.

Cependant il est vrai que cela leur donna beaucoup de peine, parce  
 que des personnes de piété & de grande condition, qui desiroient ar-  
 demment la paix de l'Eglise, demeurant d'accord qu'il ne falloit pas con-  
 damner Jansénius, ne le croyant pas coupable des erreurs qu'on lui im-  
 pute, mais étant entrés dans le sentiment des Prélats, que cette For-  
 mule n'engageoit qu'au silence, trouvoient mauvais qu'on refusât de s'en  
 servir, parce qu'ils étoient persuadés, que si on l'eût fait, toutes les  
 contestations auroient été assoupies. On pourroit produire beaucoup de  
 lettres & de mémoires qui furent faits en ce temps-là, par lesquels on  
 verroit que tous ceux qui souhaitoient qu'on signât le *subjicimus*, ne le  
 faisoient qu'en supposant qu'on ne s'engageoit point, par-là, à condam-  
 ner M. d'Ypres. Mais outre qu'on leur faisoit voir que la signification  
 qu'ils donnoient à ce mot n'étoit nullement naturelle, on leur repré-  
 sentoit encore, qu'il n'y avoit nulle apparence qu'on pût avoir la paix  
 par cette voie-là, & que ce ne seroit sans doute que le sujet d'une nou-  
 velle brouillerie; parce que les Jésuites ne manqueroient pas de publier  
 qu'on avoit consenti, en se servant de ce mot, à la condamnation de  
 Jansénius; ce qui auroit obligé de soutenir le contraire, & qu'ainsi cette  
 paix imaginaire auroit été aussi-tôt rompue.

Ils répondoient, qu'on jugeoit mal du P. Annat & du P. Ferrier;  
 qu'ils avoient les meilleures intentions du monde; qu'ils n'avoient garde  
 de rien brouiller, & qu'ils ne forceroient point le monde de s'expli-  
 quer, puisque le P. Ferrier avoit déclaré, qu'il ne prétendoit point faire  
 dire que les Propositions étoient condamnées dans le vrai sens de Jan-  
 sénius, qu'on avoit sa lettre entre les mains, & qu'il n'y avoit point  
 d'apparence qu'il osât aller au contraire.

Mais les autres repliquoient, que c'étoit mal connoître les Jésuites  
 que de se fier à leurs paroles; qu'il n'y avoit point d'apparence qu'ils  
 eussent aucun bon dessein, & qu'ils ne tendoient qu'à engager le monde

pour avoir sujet ou de publier qu'on avoit enfin condamné Jansénius, IV. CL.  
ou d'accuser leurs adversaires de fourberie, s'ils refusoient d'avouer qu'ils V. P.  
Peussent fait, ou d'attirer une Censure de Rome. Numéro

XXXIX.

On ne dit rien qui ne soit écrit dès ce temps-là. Mais le P. Ferrier a bien terminé ce différent en faveur de ces derniers, puisque quelque précaution qu'on ait prise, il n'a pas laissé de faire tout ce qu'ils prévoyaient qu'il feroit. Il se vante qu'il a toujours prétendu, que la déclaration qu'on demandoit aux Disciples de S. Augustin fut si claire & si nette, qu'on ne pût pas douter qu'ils n'eussent condamné M. d'Ypres. Il déclare que le P. Annat n'a voulu le *subjecimus*, que comme une marque de consentement & de créance : & il veut faire croire, par une insigne fausseté, que c'est en ce sens que l'entendoient les Prélats, lorsqu'ils tâchoient de persuader aux Docteurs de s'en servir. Il a donc pleinement justifié ceux qui les ont pleinement connus avant qu'ils se fussent si fort découverts ; & il leur a fait ce bien, contre son intention, qu'aucun homme raisonnable ne leur peut plus imputer, que leur fermeté à ne rien faire qui pût blesser la sincérité chrétienne, ait été un obstacle à la paix ; puisqu'après tant de déclarations du P. Ferrier, tant en son nom qu'en celui du P. Annat, on ne peut plus douter qu'ils n'eussent raison de regarder dès-lors cette paix comme un songe & une chimère ; parce que ceux qui feignoient de la vouloir, ne la voulaient que sous des conditions qu'ils savoient bien qu'on ne leur accorderoit pas.

#### QUATRIEME FAUSSETÉ.

La quatrième fausseté du P. Ferrier est, *que ces Messieurs firent voir, par le refus qu'ils firent de signer le subjecimus, qu'ils n'étoient pas esclaves de leur parole.*

Le P. Ferrier ne dira pas qu'on lui ait donné aucune parole ; mais si on en avoit donné, ç'auroit été aux Prélats. Or il est certain que ces Prélats ne se sont jamais plaints qu'on leur en ait manqué, & qu'ils ont reconnu au contraire que la rupture étoit venue de la part des Jésuites, qui ne s'étoient pas contentés de ce qu'ils avoient jugé plus que suffisant ; & ainsi toutes ces accusations d'infidélité, que le P. Ferrier fait à ces Docteurs, n'ont pour fondement que des faussetés, qu'il avance sans aucune preuve, avec une hardiesse inconcevable.

#### CINQUIEME FAUSSETÉ.

La cinquième fausseté du P. Ferrier est, qu'il assure, en la page 58,

IV. C<sup>1</sup>. qu'il y en eut quelques-uns qui témoignèrent à M. de Commenges qu'ils  
 V. P<sup>e</sup>. n'étoient pas éloignés de faire ce qu'avoit proposé le P. Annat. Elle n'est  
 Numéro déjà que trop ruinée. Mais la maniere dont il la propose mérite d'être  
 XXXIX. remarquée comme un exemple tout particulier du faste & de l'insolence  
 d'un Jésuite. *Cette dispute*, dit-il, *ayant mis le désordre dans leur parti,*  
*il y en eut quelques-uns qui firent connoître à M. de Commenges, qu'ils*  
*n'étoient pas fort éloignés de signer cette déclaration* (c'est-à-dire, celle que  
 rapporte le P. Ferrier en la page 57 jointe aux Articles qui sont en la  
 51.) *Mais comme j'étois d'avis, que pour trois ou quatre personnes, il*  
*n'étoit pas besoin de faire tant de bruit, & que si ceux-là se vouloient sé-*  
*parer d'avec les autres, ils n'avoient qu'à signer le Formulaire, sans qu'il*  
*fût nécessaire d'avoir recours à Rome, ces Messieurs prirent du temps pour*  
*porter les autres à faire la même chose, & L'ON ME FIT ESPÉRER, qu'à*  
*la réserve du Sieur Arnauld, on feroit joindre tous les autres.*

Pour bien juger de la vanité ridicule de ces paroles, il se faut re-  
 présenter un Jésuite de Toulouse, sans aucun mérite particulier, qui  
 prétend n'avoir agi dans toute cette affaire que comme P. Ferrier, sans  
 que sa Compagnie y ait pris aucune part, & qui se met en colere quand  
 on attribue à d'autres qu'à lui tout ce qu'il y a pu faire de bien ou de  
 mal. Car c'est le personnage qu'il soutient avec chaleur qu'il a joué dans  
 cette affaire, qui est sans doute beaucoup au dessous de celui du moin-  
 dre Docteur. C'est donc ce Provincial dépouillé de toute qualité étran-  
 gere, & renfermé dans lui-même, qui s'établit, de sa propre autorité,  
 l'arbitre souverain de ce qu'un Evêque doit demander à des Docteurs,  
 qui décide hautement qu'il ne les faut pas recevoir à signer même des  
 déclarations dressées par les Jésuites, s'ils ne sont qu'en petit nombre;  
 qu'il ne leur faut pas permettre d'avoir recours à Rome, mais les ren-  
 voyer simplement à la signature du Formulaire. Que ç'a été là *son avis*,  
 auquel les Evêques se sont rendus, & que, pour le satisfaire, *on lui*  
*avoit fait espérer*, comme au Plénipotentiaire de la paix de l'Eglise,  
 que tout le monde, hors un seul, en passeroit par où il voudroit.

Je ne m'étonne pas que le P. Ferrier ait été assez vain pour avoir  
 de telles pensées; mais je m'étonne qu'il ait été assez aveugle pour ne  
 pas voir qu'il se rendroit ridicule d'en entretenir le monde. Quel be-  
 soin avoit M. de Commenges de l'avis du P. Ferrier, pour envoyer à  
 Rome ce qu'il eût voulu de la part de quelques Théologiens que ce  
 fût, & en quelque petit nombre qu'ils fussent? Quel droit avoit ce Jé-  
 suite d'ordonner qu'on les renvoyât à la signature du Formulaire, après  
 même qu'on leur avoit donné tant de fois parole qu'on ne leur en par-  
 leroit point? Et quelle nécessité avoit-on de lui faire espérer une chose

hors d'apparence, que celle qu'il dit faussement qu'on lui a fait espé- IV. Cl.  
rer? Car il n'y a pas un mot de vrai à tout ce qu'il dit. Il est faux V. P.  
qu'on ait dit à M. de Commenges, qu'on n'étoit pas éloigné de signer Numéro  
la Déclaration dont parle le P. Ferrier. Il est faux que M. de Commenges XXXIX.  
ait dit au P. Ferrier, que, hors M. Arnauld, on pourroit porter  
tous les autres à la signer. Ce sont des chimères & des visions dont ce  
Jésuite amuse le monde, afin qu'on détourne les yeux de la vue de ses  
tromperies, qui paroîtront en leur comble dans le Chapitre suivant.

## CHAPITRE XVII.

*Que ceux qui ont donné la procuration à M. de Commenges ne se sont point engagés à une soumission absolue. De l'insigne perfidie du P. Ferrier dans cette négociation de Rome, reconnue par lui-même.*

**T**out le différent entre le P. Ferrier & ceux qui ont donné à M. de Commenges la déclaration latine, consiste en deux points: l'un, s'ils ont eu intention de promettre une soumission absolue; l'autre, s'ils ont témoigné suffisamment à M. de Commenges qu'ils n'avoient point cette intention?

Pour le premier, ils en sont juges, & depuis le *Mémoire* (k) qu'ils ont donné pour montrer que leur Déclaration latine (l) ne les engage point à condamner Jansénius, on ne peut plus douter qu'au moins leur dessein n'ait été de ne se pas engager à la condamnation du livre de cet Evêque. Mais ils ont, de plus, apporté plusieurs raisons pour faire voir que les termes dont ils se sont servis, ne les engageoient point à cette soumission absolue: & le P. Ferrier s'étant trouvé dans l'impuissance d'y répondre, puisqu'il ne l'a point fait dans sa Relation, il n'est pas recevable lorsqu'il les accuse, sans preuve, de s'y être engagés.

Pour le second, ayant déclaré publiquement en divers Ecrits, qu'ils avoient témoigné ouvertement à M. de Commenges, que la soumission qu'ils lui donnoient n'alloit point à condamner la doctrine de Jansénius, parce qu'ils ne croyoient pas le pouvoir faire en conscience, il n'y auroit qu'une déclaration contraire de ce Prélat, qui pourroit faire

(k) [*Mémoire pour justifier la conduite des Théologiens qui ne se croient pas obligés à condamner les cinq Propositions au sens de Jansénius, sans explication; daté du premier Octobre 1663, & imprimé dans le temps, en neuf pages in-4to.*]

(l) [*La Procuration du 7 juin 1663.*]



IV. CL. douter de ce fait : & tant qu'il ne le désavouera pas, comme on est  
 V. P<sup>c</sup>. bien assuré qu'il ne le fera jamais, il doit passer pour constant : & le  
 Numéro P. Ferrier est tout-à-fait déraisonnable, quand il s' imagine qu'il le dé-  
 XXXIX. traira par sa seule autorité, comme si dans une chose où des Docteurs  
 prennent un Evêque à témoin de ce qu'ils lui ont dit, il en devoit être  
 cru plutôt qu'eux.

Mais la raison qu'il en apporte, montre toujours la plaisante imagi-  
 nation qu'a ce Jésuite, que tout devoit passer par sa tête, & qu'il n'é-  
 toit pas permis de rien faire sans qu'il en eût une parfaite communi-  
 cation. C'est ce qui lui donne la hardiesse de démentir hautement l'Au-  
 teur de la *Relation abrégée*, en ce qu'il dit, *qu'on ne put se résoudre à*  
*faire une offre si générale. Car M. de Commenges, dit-il, qui est sincère,*  
*ne me l'aurait pas dissimulé, & ne m'aurait jamais porté, de leur part,*  
*une parole qui fût contraire à leur sentiment.* Ne semble-t-il pas que ce  
 soit le Pape qui parle, ou quelque Ministre de Sa Sainteté, qui auroit  
 eu ordre de recevoir des paroles de la part des Théologiens ? M. de  
 Commenges a dit au P. Ferrier ce qu'il lui a plu de leurs sentiments,  
 & il n'étoit point obligé de lui en rien dire s'il n'eût voulu. Il n'avoit  
 point de parole à lui donner, puisqu'il n'étoit point commis du Pape  
 pour en recevoir. Ce Pere a bien su qu'on avoit refusé ces paroles gé-  
 nérales qu'il avoit proposées : *Et si Sa Sainteté n'est pleinement persuadée*  
*de notre soumission, nous sommes disposés à faire tout ce qu'elle nous or-*  
*donnera pour lui témoigner notre obéissance,* puisque les Docteurs ne s'en  
 sont pas servis dans l'Acte envoyé au Pape. Il a donc dû croire qu'on  
 ne vouloit pas promettre une soumission si absolue. M. de Commenges  
 a montré l'Acte au P. Ferrier tel qu'il étoit : c'étoit à lui à le bien en-  
 tendre, s'il se flattoit toujours de la pensée chimérique d'être le souve-  
 rain pacificateur de l'Eglise, & ce Prélat n'étoit point obligé de le lui  
 expliquer. La clause de l'Acte exprimée dans la lettre de M. de Commen-  
 ges étoit conçue aux mêmes termes, & ainsi on ne peut point dire  
 qu'elle contient *nettement & clairement* une soumission absolue, comme  
 le suppose faussement le P. Ferrier, qui se devoit aussi souvenir que M.  
 de Commenges montrant cet Acte en sa présence à M. de Paris, & M.  
 de Paris ayant remarqué qu'on ne disoit & ne promettoit rien de po-  
 sitif sur le fait de Jansénius, il ne le désavoua pas ; mais dit seulement  
 que cet Acte suffisoit, parce qu'il savoit bien l'usage qu'il avoit inten-  
 tion d'en faire à Rome. Ce qui fut pris sans doute par M. de Commen-  
 ges en un meilleur sens que ce Jésuite ne l'entendoit.

Quant à ce qu'il ajoute de M. Arnauld, j'ai déjà fait voir dans le  
 premier Chapitre que c'est une manifeste imposture, & que la Lettre de

ce Docteur à M. Singlin, qu'il dit avoir été montrée par deux fois à IV. CL. M. de Commenges, n'a jamais été au monde. Il n'est point vrai aussi V. P<sup>e</sup>. qu'on ait jamais dit à ce Prélat, que M. Arnauld vouloit bien prendre Numéro part à cet Acte. Mais son absence ayant été cause que quelques-uns, XXXIX. devinant mal ses pensées, avoient cru qu'il ne laissoit pas de l'approuver, il écrivit à un de ses amis, qu'il étoit toujours demeuré sur ce sujet dans le sentiment qu'il avoit témoigné par sa Lettre à M. de Commenges, parce qu'il ne jugeoit pas cet Acte assez clair pour ôter tout prétexte aux Jésuites d'en abuser, & qu'il croyoit qu'il étoit contre la prudence de se fier à des personnes si infidèles; qu'ils ne manqueroient pas de dire au Pape, qu'on étoit prêt de condamner le sens de Jansénius s'il l'ordonnoit, qu'on ne refusoit de le faire que par un point d'honneur, & pour ne déférer pas à l'Assemblée; & que sur cela ils feroient demander cette condamnation. Ces considérations faisoient croire à ce Docteur, que le plus sûr parti étoit de parler si ouvertement, qu'on ne laissât aucune occasion à ceux qui en cherchoient de se plaindre qu'on eût manqué de parole; mais il n'a jamais cru que ceux qui avoient donné l'Acte, eussent eu la moindre pensée de se soumettre généralement, & sans aucune exception à tout ce qu'on leur ordonneroit. Il n'a jamais douté de leur cœur ni de leur fermeté à ne pas trahir leur conscience, en rendant témoignage d'un fait qui leur paroît contraire à la vérité. Mais étant parfaitement d'accord avec eux dans le fond des choses il auroit désiré qu'on se fût donné plus de garde des artifices des Jésuites, & qu'on n'eût point ajouté foi aux espérances qu'ils donnoient, que les choses réussiroient comme on le pouvoit souhaiter.

L'événement a fait voir que ses défiances n'étoient que trop justes: mais il n'y a pas lieu de s'étonner que les autres aient été trompés par une fourberie si bien conduite. Le P. Ferrier se fait un mérite de la lettre qu'il écrivit à l'un de ses Peres de Rome, le jour même que le paquet partit, par laquelle il le prioit de porter Sa Sainteté à traiter les Jansénistes avec une bonté paternelle; & il ajoute, qu'on peut juger par cette lettre, qui fut approuvée par M. de Commenges, s'il a eu dessein de se venger des Jansénistes par le moyen de cette négociation. Les Jésuites depuis ne cessoient d'assurer M. de Commenges, qu'ils croyoient que les choses iroient doucement, & qu'ils ne manquoient point toutes les semaines de solliciter leurs amis de Rome, afin qu'il eût une réponse du Pape telle qu'il la pouvoit désirer: & ils le disoient d'un air qu'on avoit sujet de croire qu'ils parloient sincèrement.

Cependant voulez-vous savoir quelle étoit leur sincérité? Le P. Ferrier écrit sur le Jansénisme. Tom. XXII. Y y

IV. CL. rier vous l'apprendra. Car il avoue fort bonnement dans sa Relation, V. P<sup>e</sup>. page 61, qu'il faisoit tout le contraire de ce qu'il promettoit à ce Prélat; & qu'il étoit bien loin de travailler à lui faire avoir une réponse favorable qui pût donner la paix à l'Eglise, il envoyoit des instructions contre les Disciples de S. Augustin, afin d'empêcher que le Pape ne répondît que comme il a fait. Je ne fais pas ce qui a pu tirer de la bouche du P. Ferrier une telle confession: mais la voilà bien expresse. Ce paquet, dit-il page 61, étant parti, M. de Commenges fut d'avis d'envoyer un duplicata le vendredi suivant; & j'envoyai à Rome par le même courrier une instruction latine sur tout ce qui s'étoit passé, pour empêcher les surprises des Jansénistes. Quel horrible aveuglement d'avoir découvert lui-même une si étrange perfidie! Le seul M. de Commenges avoit écrit à Rome, & il n'y avoit rien envoyé qu'avec la participation du P. Ferrier, qui avoit tellement témoigné en être content, qu'il avoit accompagné ce paquet, à ce qu'il dit lui-même, d'une lettre qu'il montra à M. de Commenges, pour solliciter ses amis de faire en sorte que le Pape accordât à ce Prélat ce qu'il desiroit, pour établir la paix dans l'Eglise. C'est le baiser de paix; mais il se vante lui-même que huit jours après, il sollicita ces mêmes amis de faire en sorte que ceux à qui il avoit donné ce faux baiser, fussent tellement liés par un Bref, dressé selon les intentions du P. Annat, qu'ils ne lui pussent échapper. C'est à quoi ce baiser tendoit: *Quemcumque osculatus fuero, ipse est, tenete eum.*

Est-ce donc par-là que le P. Ferrier veut que nous jugions qu'il a été bien éloigné d'avoir la moindre pensée de se venger des Jansénistes par le moyen de cette négociation? C'en est véritablement une belle preuve! Joab auroit prouvé de la même sorte qu'il n'avoit eu aucun dessein de se venger d'Amasa, parce qu'il l'avoit baissé avant que de lui plonger l'épée dans le sein. Je ne fais s'il se trouvera beaucoup de personnes qui en jugent de cette manière, & si on ne sera point porté à croire plutôt, que l'aveu si surprenant que ce Jésuite a fait de sa fourberie, en voulant bien que l'on fût les ressorts qu'il a fait jouer pour ruiner, comme il a fait, une négociation qu'il feignoit de favoriser si fort, ne peut être que l'effet de cette maligne passion, qui fait que les esprits vindicatifs ne sont pas satisfaits de leur vengeance, si tout le monde ne fait qu'ils ont eu le plaisir de se venger. Une malice commune & ordinaire se seroit contentée de l'effet de la trahison, sans se vanter de l'avoir faite. Le P. Ferrier a voulu agir plus hautement. Il auroit pu continuer dans ses dissimulations: il auroit pu faire semblant d'être bien fâché que le Pape n'eût pas répondu d'une manière plus conforme aux bonnes intentions de M. de Commenges: il auroit pu assurer qu'il avoit

fait tout son possible pour en obtenir une autre réponse: il auroit pu IV. CL. même rejeter sur l'Assemblée l'usage que les Jésuites lui ont fait faire de V. P. ce Bref: mais il a trouvé qu'il étoit plus généreux de faire connoître Numéro au monde la part qu'il avoit dans une action qu'il a cru devoir donner XXXIX. le dernier coup au prétendu Jansénisme. Il a voulu que toute sa Compagnie fût l'obligation qu'elle lui avoit, d'avoir si utilement employé pour son service le mensonge & l'hypocrisie; d'avoir amusé un Evêque par de belles paroles, & par des lettres remplies de sollicitations conformes à ses pieux desseins, pendant qu'il les ruinoit secrètement par des instructions toutes contraires, & d'avoir ainsi été cause que les Jansénistes soient tombés dans les pièges qu'il leur avoit tendus avec tant d'adresse. Il a préféré de se faire ce mérite envers sa Société, de laquelle seule il peut espérer des charges & des emplois qui contentent son ambition, à tous les jugements désavantageux qu'on pourroit faire dans le monde d'une conduite si infidelle. Mais il devoit prendre garde que d'ordinaire les crimes ne sont couronnés que quand ils sont heureux, & qu'ainsi il a sujet de craindre que si ce conseil d'Achitophel n'a pas tout le succès qu'il s'en est promis, comme il se pourra bien faire qu'il ne l'aura pas, il ne lui en demeure pour partage que le désespoir & l'infamie.

## CHAPITRE XVIII.

### *Conclusion par la Lettre de M. l'Evêque de Comminges.*

J'allois achever cet ouvrage lorsqu'ayant reçu de Paris une excellente lettre de Monseigneur l'Evêque de Comminges au Roi, j'ai cru ne le pouvoir finir par une plus belle & plus avantageuse Conclusion. Car on y verra les principaux points que j'ai traités dans cette Réponse au P. Ferrier, confirmés par le témoignage de ce Prélat: les mensonges capitaux de ce Jésuite entièrement renversés; & son extravagante prétention de l'inséparabilité du fait & du droit, qui est l'unique fondement de son hérésie chimérique, ruinée & confondue sans ressource.

On y verra que M. de Comminges reconnoît en parlant à Sa Majesté, qu'avant que de partir de Languedoc, il avoit déclaré au P. Ferrier, que si on desiroit parler du Formulaire, il ne se sentoit pas assez fort pour résoudre ces Messieurs à le signer; & que ce qu'on lui avoit écrit de leur disposition lui faisoit croire qu'il n'y avoit personne capable de les y réduire: ce qui comprend toute sorte de signature touchant le fait; puisque ce qu'on avoit écrit à M. de Comminges de la disposition des Disciples de

IV. CL. S. Augustin , étoit généralement , que leur conscience ne leur permettoit  
V. P<sup>e</sup>. pas de rien signer qui enfermât la condamnation de Jansénius.

Numéro XXXIX. On y verra que cette condition ayant été proposée au P. Ferrier avant que de partir de Languedoc , il l'avoit acceptée , & qu'il avoit même promis , *qu'il soutiendrait par-tout qu'il falloit abandonner le Formulaire pour la paix de l'Eglise.*

On y verra la vérité de ce qu'on a dit , que quand les Evêques ont pressé les Disciples de S. Augustin de se soumettre aux Constitutions , & que ces Théologiens n'ont pu se résoudre à le faire sans distinction , ce n'est point que ces Prélats les voulassent obliger à la créance touchant le fait , mais c'est seulement qu'ils croyoient , comme on a dit , que cette soumission n'auroit dû s'entendre au regard des faits que d'une soumission de pur respect & de discipline.

Enfin on y verra la foi des Théologiens qu'on a voulu rendre suspects au Roi si pleinement justifiée , & par des preuves si convaincantes , que le témoignage de cet Arbitre illustre choisi par Sa Majesté même , pour terminer les contestations de l'Eglise , sera un monument éternel de l'injustice horrible des accusations des Jésuites , & du triomphe de la vérité sur leurs calomnies.

Et il ne serviroit de rien de répondre , que l'autorité de quinze Evêques qui ont condamné la déclaration présentée au Roi , comme *cachant une hérésie* , doit être plus considérable que celle d'un seul qui la justifie. Cela seroit vrai si les choses étoient pareilles , & si ces Evêques qui l'ont condamnée apportoit d'aussi bonnes raisons pour faire voir qu'elle cache effectivement une hérésie , que sont celles qu'apporte M. de Commenges , pour montrer qu'il est impossible qu'elle en cache aucune. Mais on ne persuadera jamais à un homme de bon sens , que le seul nombre de quinze Evêques , qui ont rendu un jugement insoutenable , & qu'il est impossible de défendre , que par la violence & par la force , doive prévaloir aux raisons invincibles d'un Evêque très-éclairé , qui ne parle pas en l'air ; mais qui prouve ce qu'il dit d'une manière si puissante , qu'on est bien assuré que nul des Prélats de cette dernière Assemblée , n'entreprendra de relever ce qu'il renverse , ni de convaincre d'hérésie ceux qu'il en a justifiés. On sait bien même qu'ils ne s'en mettent pas en peine , & que n'ayant eu pour but que de contenter le P. Annat , ils le laisseront démêler comme il pourra ce qu'ils n'ont accordé qu'à ses importunités. C'est pourquoi on est assuré , que ce qu'ils ont fait n'empêchera pas , que la plupart d'entr'eux ne donnent à l'excellente lettre de M. de Commenges , qui va finir cet ouvrage , les louanges qu'elle mérite.

[ *Fin sur la fin d'Avril 1669.* ]

## L E T T R E

DE MONSIEUR

L'ÉVÊQUE DE COMMENGES  
A U R O I

S I R E,

L'Honneur que Votre Majesté me fit l'année passée, de me commander de travailler à l'accommodement des contestations qui sont depuis si long-temps dans l'Eglise de son Royaume, sur le sujet de la doctrine de Jansénius, m'engage à prendre un soin particulier de lui donner des marques que je suis véritablement animé de cet esprit de paix que la piété vouloit établir entre les Théologiens de France, pour faire cesser le scandale que la chaleur des disputes a causé depuis tant d'années. Je prends donc, SIRE, la liberté de Vous dire, qu'aussi-tôt que le Bref du Pape me fut apporté avec les Lettres patentées de Votre Majesté, je fis recevoir tout de nouveau les Constitutions d'Innocent X & d'Alexandre VII, par tout le Clergé de ce Diocèse, qui promet de rendre un parfait respect & une entière obéissance aux Décrets de Leurs Saintetés : & je supplie très-humblement Votre Majesté d'être persuadée que j'inspirerai toujours, le plus fortement & le plus efficacement que je pourrai, à ceux qui seront sous ma charge, l'obéissance qui est due au S. Siège & à Votre Majesté ; non seulement par paroles, mais beaucoup plus encore par mon exemple : & j'ai eu une extrême joie d'avoir trouvé occasion de faire connoître à tout le monde avec quel respect le Clergé de mon Diocèse & moi, sommes soumis au Pere de l'Eglise & à son Fils aîné.

Je crois, SIRE, que la sincérité de l'obéissance que j'ai rendue, en cette rencontre, à la Puissance spirituelle & à la temporelle, que Dieu a établie sur moi, fera bien voir à Votre Majesté que je me suis tenu dans les termes dans lesquels je l'assurai de me tenir inviolablement, lorsque je pris congé d'Elle : mais je crois que Votre Majesté ne trouvera pas mauvais aussi que, sans entreprendre de défendre les autres, je me défende moi-même du blâme que j'apprends qui revient sur moi de la délibération prise dans l'Assemblée de quinze Evêques, tenue aux Augustins

IV. CL.

V. P.

Numéro

XXXIX.

IV. C. le 2 d'Octobre dernier, dans laquelle ces Prélats conclurent, que la Dé-  
 V. P. claration que j'avois eu l'honneur de présenter à Votre Majesté, quelques  
 Numéro jours auparavant, signée des Sieurs de Lalane & Girard, tant en leur  
 XXXIX. nom, qu'au nom de ceux qui étoient dans la même cause qu'eux, est  
 un Acte captieux, plein d'artifice, & cachant, sous l'apparence d'une obéis-  
 sance en paroles, l'hérésie du Jansénisme. Je ne m'établis point Juge de  
 mes confrères, & je ne prétends pas de les attaquer, mais seulement de  
 me justifier, & de me défendre avec toute sorte d'humilité.

Votre Majesté, SIRE, se souviendra, s'il lui plaît, que, lorsqu'Elle me  
 commanda la dernière fois d'aller trouver ces Messieurs, & qu'Elle m'or-  
 donna de tirer d'eux une nouvelle soumission, en les obligeant à déclarer  
 quels étoient leurs sentiments sur le dernier Bref de Sa Sainteté, je me  
 défendis avec tout le respect qui me fut possible de cette commission;  
 parce que, comme le Bref étoit adressé à tous les Evêques de votre  
 Royaume, il me sembloit qu'il n'appartenoit plus à un Evêque particulier  
 de se mêler de cette affaire. Mais, voyant que Votre Majesté ne recevoit  
 pas cette raison, & qu'Elle continuoit à me faire ce commandement, je  
 crus que Dieu même me le faisoit, & que, devant vous regarder, SIRE,  
 comme lui, selon les paroles de S. Paul; qui nous apprend que nous de-  
 vons obéir à nos Maîtres comme à Jésus Christ, je ne devois plus aussi  
 me considérer comme un particulier, étant porteur des ordres de Vo-  
 tre Majesté. Et en effet, SIRE, le respect & la soumission que votre nom  
 imprima dans l'esprit de ces Docteurs les fit résoudre à donner cette dé-  
 claration, laquelle ils n'auroient pas donnée pour quelque autre considé-  
 ration qu'on leur eût pu proposer; croyant que ce Bref ne les obligeoit  
 à rien, & même que Sa Sainteté n'avoit pas eu intention de parler d'eux,  
 sinon, en ce qu'Elle témoignoit la satisfaction qu'Elle avoit de ce que  
 les principaux de ceux qui avoient été soupçonnés de n'être pas dans les  
 sentiments de l'Eglise, étoient réduits à une meilleure doctrine que celle  
 qu'on avoit cru jusques alors qu'ils soutenoient; de sorte qu'ils étoient  
 persuadés que ce que le Pape desiroit, ne les regardoit plus, mais seule-  
 ment ceux qui n'avoient pas fait, comme eux, une profession de foi,  
 qu'ils avoient soumise à Sa Sainteté. Toutefois, SIRE, aussi-tôt qu'ils  
 ouïrent le nom de Votre Majesté dans ma bouche, & que je leur parlai  
 de votre part, ils n'écouterent plus ni mes raisons, ni leurs défenses;  
 mais ils considérèrent seulement l'autorité de Votre Majesté, & se réso-  
 lurent à donner une nouvelle marque de leur soumission, plus claire en-  
 core & plus précise que toutes celles qu'ils avoient données jusqu'alors.  
 Votre Majesté put remarquer aussi dans mon visage la joie avec la-  
 quelle j'eus l'honneur de lui présenter cette Déclaration, ne doutant plus

que vous ne donnassiez enfin la paix à l'Eglise de votre Royaume. Ce IV. CL. que je pris la liberté de vous dire, qu'en procurant cette paix vous faisiez V. P<sup>e</sup>. une chose que les plus grands Empereurs Chrétiens avoient préférée aux Numérol plus signalées victoires qu'ils eussent jamais remportées, étoit une mar- XXXIX. que de la créance que j'avois, que rien ne s'y pouvoit plus opposer; du plaisir extrême que j'en ressentais, & de mon attachement à la gloire de Votre Majesté.

Cependant, SIRE, la chose a été prise d'une manière bien contraire par les Prélats de l'Assemblée du 2 Octobre, en qualifiant, comme ils ont fait, cette Déclaration; & pour ne pas porter mon discours plus loin, je me contenterai de dire à Votre Majesté que je ne crois pas que cette Assemblée ait eu le temps de faire assez de réflexion sur ce qu'elle délibéroit, ayant prononcé d'une manière si étrange contre cette Déclaration, qu'elle traite d'hérétique.

L'hérésie, SIRE, consiste dans la fausseté d'un dogme contraire à quelque chose de ce que Jesus Christ a révélé à ses Apôtres; &, pour être hérétique, il faut non seulement soutenir un dogme de cette sorte, mais le soutenir avec opiniâtreté. La fausseté seule du dogme peut bien faire l'hérésie en elle-même; parce qu'elle contient une doctrine contraire à celle que Dieu a révélée: mais si elle n'est soutenue avec opiniâtreté, elle ne peut faire un hérétique. La soumission d'esprit, & la disposition dans laquelle est celui qui tient cette doctrine, de la changer, si l'Eglise lui en déclare la fausseté, le met à couvert du crime. Il y a de très-grands Saints, SIRE, qui ont soutenu des erreurs; mais, les ayant soutenues sans opiniâtreté, l'erreur n'a point fait d'obstacle à leur sainteté; parce que c'étoit bien un effet de la misère humaine, qui fait que les hommes se trompent souvent, mais non pas de la présomption, qui fait qu'on préfère ses lumières à celles de Dieu & de l'Eglise, en quoi consiste proprement le crime des hérétiques. L'opiniâtreté seule ne fait pas aussi un hérétique; & si ce qu'il soutient n'est contraire à la parole de Dieu, quel qu'arrêté qu'il soit à son sens, il ne sera jamais hérétique; n'y ayant point d'hérésie sans une erreur contraire à la révélation divine.

J'avoue, SIRE, que je croyois avoir utilement servi l'Eglise, depuis que Votre Majesté m'avoit commandé de travailler à en pacifier les troubles; parce qu'il me sembloit, qu'après ce que j'avois obligé ceux qu'on appelle Jansénistes de déclarer, il ne pouvoit plus y avoir d'hérésie, ni d'hérétiques dans l'Eglise, ayant fermé toutes les avenues, & à l'erreur & à l'opiniâtreté. En effet, SIRE, dans les conférences que les Sieurs Abbe de Lalane & Girard avoient eues au nom de tous ceux qui étoient engagés dans cette cause, avec le P. Ferriér, Jésuite, ils s'étoient réduits à



IV. CL. déclarer si nettement quelle étoit leur doctrine , sur le sujet des cinq Propositions condamnées , dans lesquelles tout ce qui s'appelle Jansénisme est renfermé , & à parler si précisément le langage des Thomistes , qui est Numé-  
XXXIX. reçu dans l'Eglise , & reconnu pour catholique , qu'il n'y pouvoit rester d'erreur dans leur dogme. Et quand il y auroit eu encore quelque chose à expliquer , comme le P. Ferrier témoignoit qu'il le souhaitoit , & comme je les avois engagés à le faire , la soumission que je tirai d'eux , & que j'envoyai au Pape , par ordre de Votre Majesté , marquoit , qu'il n'y avoit en eux aucun attachement à leurs sentiments particuliers ; puisqu'ils me donnerent pouvoir de protester à Sa Sainteté de leur part , qu'ils étoient prêts de retrancher de leurs Articles , d'y ajouter , ou d'y changer tout ce qu'il lui plairoit de leur prescrire.

De sorte , SIRE , que , d'un côté , les faisant parler comme les Ecoles Catholiques parlent , & les obligeant à donner des interprétations à ce qui étoit ambigu dans leurs Articles , conformément aux pensées mêmes du P. Ferrier ; & de l'autre , les ayant soumis à n'avoir d'autres sentiments que ceux du S. Siege , il n'y avoit plus d'erreur , ni d'opiniâtreté ; & ils ne pouvoient plus , par conséquent , passer pour hérétiques. C'est SIRE , ce qui réjouissoit les Anges dans le ciel , & les gens de bien sur la terre. Or leur dernière déclaration ne fait que comprendre en abrégé ce que nous avons fait dans un travail de neuf mois entiers. Ils renouvellent , dans cet Acte , l'assurance qu'ils m'avoient donnée , & au S. Siege par moi , de n'avoir aucuns sentiments sur les cinq Propositions que ceux qui étoient contenus dans leurs Articles , & la soumission qu'ils avoient faite de ces mêmes Articles au jugement de Sa Sainteté. De sorte que je ne puis comprendre qu'on veuille faire passer un Acte , qui seroit capable d'anéantir entièrement une hérésie , s'il restoit encore le moindre soupçon qu'elle subsistât , pour être captieusement dressé à intention de la renouveler.

Que Votre Majesté , SIRE , me pardonne , s'il lui plaît , si je soutiens fortement cette Déclaration. Ce que je dois à la vérité , à l'Eglise & à Votre Majesté , m'anime en cette occasion. Je ne puis vous avoir présenté un Acte , tel que l'Assemblée du 2 Octobre le décrit , sans avoir manqué à tous ces devoirs ; puisque je ne puis m'être chargé de cette piece si pernicieuse , & tendante à renouveler une hérésie , sans avoir attaqué la vérité qui lui est opposée ; que je ne puis avoir été porteur d'un Acte qui ruine l'uniformité , qui doit être entre les Théologiens & les Evêques , sans vouloir introduire ou entretenir le schisme , qui est le plus grand des maux qu'on puisse faire à l'Eglise , selon le sentiment des Peres ; & qu'enfin , je ne puis avoir eu la hardiesse de présenter à Votre

Majesté

Majesté une Déclaration captieuse & pleine d'artifice, en lui disant, comme IV. C. E. j'ai fait, que j'étois persuadé qu'elle serviroit à pacifier les contestations, V. P.<sup>e</sup> & à appaiser les troubles, sans surprendre la religion de Votre Majesté. Numéro.

Le moindre de ces crimes, SIRE, mériteroit une punition très-severe. XXXIX.  
J'ai donc grand intérêt d'essayer de faire voir à Votre Majesté l'innocence de cette Déclaration, pour soutenir la mienne. Ce qui est étonnant, SIRE, en cette affaire, c'est que cette Assemblée dit, que cette Déclaration cache l'hérésie du Jansénisme, sans avoir examiné la doctrine dont elle fait mention. Car elle est relative aux Articles qui ont été envoyés & soumis au Pape, & qui contiennent les sentiments de ces Théologiens sur les cinq Propositions : & ces Articles ont été si peu examinés dans cette Assemblée, qu'ils n'y ont pas seulement été lus, & que je ne crois pas qu'aucun de ces Prélats les eût jamais vus, excepté MM. les Archevêques de Rouen & d'Auch, à qui je les avois fait voir quelques jours auparavant, & dont le dernier me dit, qu'il les trouvoit catholiques, & conformes à la doctrine d'Alvarez.

En vérité, SIRE, je ne puis comprendre que ces Evêques aient pu être si étrangement préoccupés, que de faire entendre à Votre Majesté qu'une déclaration tend à renouveler une hérésie, sans avoir examiné si la doctrine sur laquelle elle est faite est fausse ou véritable, & si l'attachement qu'on y a est si grand, qu'il empêche la soumission qu'on doit à l'Eglise ; puisque, comme j'ai déjà dit à Votre Majesté, la fausseté du dogme fait l'hérésie, & qu'il faut que l'opiniâtreté soit jointe à l'erreur pour faire l'hérétique.

On dit, que cette Déclaration détruit le Formulaire que deux Assemblées du Clergé ont autorisé ; & voilà ce qui a donné lieu à la décrier, comme on a fait. Il ne m'a pas paru, SIRE, qu'elle le détruisit, quoi qu'elle ne l'établisse pas. Elle ne dit rien contre ceux qui s'en voudroient servir ; & les Docteurs qui l'ont donnée, n'ont pas eu droit de s'élever contre ce qu'ont fait des Assemblées d'Evêques : mais on n'a pas droit aussi de les y assujettir.

La vérité, SIRE, m'oblige de déclarer ici à Votre Majesté, que, quand je fus engagé à me mêler de cette affaire, & que vous m'eûtes commandé, par votre Lettre de Cachet, de me rendre auprès de Votre Majesté pour ce sujet, je dis au P. Ferrier, que, si on desiroit de parler du Formulaire, je ne me sentoie pas assez fort pour résoudre ces Messieurs à le signer ; que ce qu'on m'avoit écrit de leur disposition, me faisoit croire qu'il n'y avoit personne capable de les y réduire ; que d'ailleurs je voyois plusieurs grands Evêques qui s'élevoient contre ce Formulaire ; parce que les Assemblées du Clergé s'étoient voulu ériger en Conciles

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

Z z

IV. CL. Nationaux ; ce qui leur étoit insupportable : que je ne voulois pas m'em-

V. P<sup>e</sup>. barrasser d'une négociation de laquelle j'étois assuré que le succès ne seroit

Numéro pas heureux : & qu'ainsi , si je n'avois parole qu'on prendroit un autre  
XXXIX. expédient que le Formulaire , je supplerois Votre Majesté de me laisser dans mon Diocèse , où je servoais l'Eglise , plutôt que de m'obliger à en sortir pour rendre mon ministère inutile. Le P. Ferrier trouva ma proposition si juste , qu'il me dit qu'on ne s'arrêteroit point au Formulaire , & qu'il soutiendrait par-tout qu'il falloit l'abandonner pour la paix de l'Eglise : de sorte , qu'ayant donné cette assurance à ces Docteurs , qu'on dit être amis de Jansénius , ils étoient , qu'à cette heure , on ne leur tient pas la parole que je leur ai donnée , & que j'ai cru leur pouvoir donner après les précautions que j'avois prises.

De plus , SIRE , le Pape n'a autorisé le Formulaire ni par sa Constitution , ni par son Bref ; & cette Assemblée du 2 Octobre me pardonnera si je lui dis , qu'elle n'a pas droit d'imposer aucune loi à toute l'Eglise de France , & qu'elle n'est pas entrée dans l'esprit de Sa Sainteté , qui , ayant remis à la prudence de tous les Evêques de votre Royaume , de prendre les moyens les plus propres pour finir l'affaire , a bien préjugé que ce n'étoit pas le Formulaire qu'il falloit choisir ; puisque , ne lui étant pas inconnu , si elle l'eût voulu autoriser , elle l'auroit dit expressément , & que d'ailleurs c'est une chose connue de tout le monde , que ce Formulaire a donné occasion aux plus passionnées contestations qui aient été sur cette affaire.

Mais après tout , SIRE , en quoi la destruction de ce Formulaire est-elle si dangereuse ? Est-elle nuisible à la Religion ou à l'Etat ? Il semble que la Religion est à couvert , puisque tout ce que le Formulaire même contient d'appartenant à la foi , est sauvé par la profession de foi qu'ont faite ces Théologiens , par laquelle ils condamnent les cinq Propositions condamnées ; déclarant leurs sentiments conformément à la doctrine des Thomistes , & les soumettant entièrement au S. Siege. L'intérêt de l'Etat & de Votre Majesté , SIRE , ne peut être aussi blessé ; puisque non seulement ils témoignent la douleur qu'ils ont des divisions passées , & la résolution dans laquelle ils sont , de ne jamais contribuer à les renouveler : ce qui ôte toute la crainte qu'on pourroit avoir de voir troubler la tranquillité publique ; mais de plus , qu'ils ont conclu leur Déclaration par de si grandes protestations de soumission pour Votre Majesté , & d'attachement à son service , qu'il paroît bien qu'ils mettent entre leurs obligations de Religion ce qu'ils lui doivent.

Il est vrai , SIRE , qu'ils ne mettent pas au même rang la soumission qu'ils rendent à la définition des dogmes , & celle qu'ils rendent à la

définition des faits particuliers ; parce que l'une est une soumission de foi, IV. C L.  
& l'autre, une soumission de respect & de discipline. V. P.

J'avoue, SIRE, que, si cette distinction est un fondement suffisant de  
qualifier cette Déclaration, comme elle a été qualifiée par l'Assemblée du Numéro  
2 Octobre, je suis coupable de tous les crimes qu'on impute pour ce XXXIX.  
sujet aux Jansénistes. Car j'ai très-bien connu, en la portant à Votre  
Majesté, que cette distinction y étoit ; & cela n'ayant pas empêché que  
je n'aie témoigné à Votre Majesté, que je la croyois suffisante pour don-  
ner la paix à l'Eglise, je suis coupable contre la vérité, contre l'Eglise  
& contre Votre Majesté.

Mais je crois, SIRE, que vous me justifierez vous-même : & Votre  
Majesté m'ayant fait l'honneur de me dire qu'Elle avoit fort-bien remar-  
qué cette distinction, comme rien ne peut échapper à la vivacité de ses  
lumières, Elle ne laissa pas d'avoir la bonté de me témoigner qu'Elle étoit  
satisfaite de ma conduite dans cette affaire, & de le témoigner encore à  
mon frere, après que je me fus retiré de devant Elle. Il n'en faut pas,  
SIRE, davantage pour arrêter ceux qui veulent tirer contre moi des con-  
séquences sur cette Déclaration. Je ne puis pas avoir une plus glorieuse  
défense que celle que me fournissent les paroles & l'approbation même  
de Votre Majesté.

Je vous supplie toutefois, SIRE, de me permettre de dire, pour ôter  
tout le soupçon que cet Acte que j'ai eu l'honneur de présenter à Votre  
Majesté pourroit laisser contre moi, que tant s'en faut que cette distinction  
soit blâmable, qu'au contraire, si j'avois voulu faire croire à Votre Majesté  
qu'il n'y a point de différence entre le droit & le fait, j'aurois offensé  
la vérité, l'Eglise, & Votre Majesté. La vérité, SIRE, des choses ré-  
vélées de Dieu ne peut entrer en aucune comparaison avec celle des  
non révélées. Les dogmes sont révélés & non pas les faits : il faut donc  
les distinguer nécessairement, à moins que de vouloir offenser la vérité  
éternelle qui est Dieu même. L'Eglise aussi a intérêt, SIRE, de faire  
cette distinction ; parce que comme elle se peut tromper sur les faits non  
révélés, & qu'elle est infallible sur les dogmes, il faut nécessairement  
séparer les choses à la créance desquelles elle est en droit de captiver l'en-  
tendement de ses enfants, de celles dont la créance est libre selon les  
différentes lumières de chaque particulier. Enfin, Votre Majesté auroit eu  
raison d'être offensée contre un Evêque, qui ne lui doit porter que les  
vérités dont Jesus Christ le rend le dépositaire, s'il avoit voulu lui faire  
passer, par une confusion de deux choses si éloignées, pour être de foi,  
ce qui ne peut appartenir à la foi.

Je sais, SIRE, qu'on a voulu faire entendre à Votre Majesté, que les

IV. CL. choses qui ont été décidées par le Pape, & reçues de toute l'Eglise;  
 V. P<sup>e</sup>. comme l'ont été les Constitutions d'Innocent X & d'Alexandre VII,  
 Numéro XXXIX. doivent être considérées après cela incontestablement comme des décisions de foi; parce que, dans l'opinion même de ceux qui ne tiennent pas l'infaillibilité du Pape, sa définition avec le consentement universel de toute l'Eglise est aussi forte que celle d'un Concile œcuménique: & sur ce fondement on a essayé de persuader à Votre Majesté que tout ce qui est contenu dans les Constitutions est de foi. Mais, SIRE, c'est cela en quoi on pourroit véritablement surprendre la religion de Votre Majesté; & je la supplie très-humblement de permettre à un Evêque qui ne cédera jamais à personne en fidélité pour son service, de lui parler avec la sincérité qui doit toujours accompagner les paroles d'un homme de sa profession, & principalement quand il parle à son Roi, & quand il lui parle sur un point de la Religion.

J'avoue, SIRE, que ce qui est défini par le Souverain Pontife & reçu de toute l'Eglise, quelque sentiment qu'on puisse avoir de l'infaillibilité du Pape, est égal à la définition d'un Concile œcuménique. Mais il n'y a point de Théologien qui puisse tomber d'accord, que tout ce qui est défini & reçu de cette sorte soit de foi; puisqu'il est vrai que toutes les définitions des Conciles même œcuméniques n'en sont pas; étant constant que les définitions des faits peuvent être contredites; comme les plus sçavants & les plus saints Théologiens les combattent tous les jours: ce qu'on n'oseroit faire des définitions des dogmes. Et ainsi, SIRE, ni la définition du Pape, ni l'acceptation de toute l'Eglise ne font pas sur ce point un article de foi, puisque toute l'Eglise peut errer sur cette sorte de définition.

Il a donc été nécessaire, SIRE, de séparer les dogmes & les faits décidés dans les Constitutions reçues de toute l'Eglise, afin qu'on se soumit, d'une soumission de foi aux uns, & d'une soumission de pur respect & de discipline aux autres, pour s'en tenir à la règle inviolable de l'Eglise. Je crois ne devoir pas celer à Votre Majesté, SIRE, que dans le cours de notre négociation le P. Ferrier ayant demandé aux deux Docteurs, avec lesquels il conféroit, qu'ils déclarassent qu'ils se soumettoient aux Constitutions, tant sur le dogme que sur le fait, sans faire aucune distinction de leurs soumissions, ils le refusèrent, de peur qu'on ne confondît la soumission qui est due à la définition des faits, laquelle n'est qu'une soumission de respect, avec celle qu'on doit à la définition des dogmes, qui engage à la créance intérieure, & captive l'esprit contre sa propre lumière: & quoique cela soit vrai en effet, je ne laissai pas de les combattre; & je ne pouvois souffrir que la paix de l'Eglise fût

rompue par le scrupule de ces Docteurs, étant persuadé que cette distinction s'entendoit assez d'elle-même. Car, puisque l'Eglise exige des soumissions différentes sur les dogmes & sur les faits ; comme on doit IV. CL. V. P<sup>e</sup>. Numéro XXXIX. présumer que des Docteurs ne se servent, dans des matieres ecclésiastiques que du langage de l'Eglise, ceux-ci auroient assez laissé entendre les deux significations du terme de soumission, en disant qu'ils se soumettent à des Constitutions dans lesquelles il est constant que deux Papes ont défini des dogmes & des faits ; & toutes les personnes médiocrement intelligentes auroient sans doute rapporté ce mot à chaque partie de ces Constitutions, selon le sens propre & naturel qui leur auroit été convenable. Mais, ou la délicatesse de leur conscience, qui ne pouvoit souffrir qu'ils laissassent la moindre obscurité dans leurs paroles qui pût en quelque façon blesser la sincérité chrétienne, ou le grand attachement qu'ils avoient en ce point à leurs propres sentiments, les empêcha de se rendre à mon raisonnement. De sorte, SIRE, qu'étant persuadé que cette distinction de soumission est si légitime en elle-même, je reçus leur dernière déclaration qui exprime ces deux manieres de se soumettre, quoique je fusse persuadé que cette expression ne fût pas nécessaire, & qu'on pût fort bien entendre deux sens dans un seul terme. Mais après tout, SIRE, quand il y auroit eu en eux quelque opiniâtreté sur ce point, il est constant qu'il n'y a point d'erreur ; & puisque, comme j'ai dit au commencement à Votre Majesté, l'opiniâtreté ne fait pas les hérétiques si elle n'est jointe à l'erreur, leur Déclaration ne peut pas pour cela être considérée comme hérétique.

Je crois, SIRE, qu'après ce que je viens de dire à Votre Majesté, & après lui avoir déclaré si nettement que j'ai combattu les uns & les autres selon mes lumieres, elle me fera bien la justice de croire que je lui parle sincèrement & sans engagement à aucun parti. Je déclarai au commencement des conférences, que je tiendrois également la balance entre tous, & sans acception de personne. Je leur ai tenu parole, SIRE ; & si toutes les parties veulent dire les choses comme elles se sont passées, elles avoueront qu'en différentes occasions je les ai soutenues ou combattues, selon qu'il m'a paru qu'elles ont eu tort ou raison.

Les choses ainsi démêlées, SIRE, & que je m'offre de soutenir à la face de toute la Chrétienté, Votre Majesté peut, quand il lui plaira, donner la paix à l'Eglise de France, en suivant le généreux dessein que la piété lui avoit fait former. Car il n'y a point de Théologien en France qui ne déclare qu'il condamne les erreurs que le Pape a condamnées ; qui ne dise anathème aux cinq Propositions, & qui ne déclare en même temps, que, pour l'attribution de ces cinq Propositions & de leur sens

IV. C. L. hérétique à Janfénius , qui n'est qu'un pur fait , ils se soumettent par  
 V. P.<sup>e</sup> respect à la définition qu'en a faite Sa Sainteté , & qui ne donne à Votre  
 Numéro XXXIX. Majesté toutes les assurances qu'elle pourra leur demander de ne prendre  
 jamais , pour quelque raison que ce soit , la défense de Janfénius : &  
 je proteste que ç'a été dans cette vue & dans l'espérance de cette paix  
 que j'ai porté avec tant de joie & de confiance cette Déclaration à  
 Votre Majesté.

Après quoi , SIRE , je ne m'étendrai pas à faire connoître à Votre  
 Majesté de quel intérêt il lui est , aussi-bien qu'à l'Eglise , de finir ces  
 divisions. Elle connoît trop parfaitement toutes choses , pour avoir besoin  
 du secours d'un raisonnement aussi foible que le mien ; & je me con-  
 tenterai de l'assurer que dans tout le cours de cette affaire , mes inten-  
 tions ont été très-pures pour son service , & que j'acheverai , s'il plaît à  
 Dieu , ma vie avec un zele très-ardent pour sa gloire , & pour la prof-  
 périté de ses desseins , & tel que le doit avoir ,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ

*Le très-humble, très-obéissant & très-fidelle  
 serviteur & sujet*

GILBERT DE CHOISEUL,

Evêque de Commenget.

*A Paris ce 21 Janvier 1664.*

SECONDE PARTIE,

IV. C.  
V. P.  
Numéro  
XXXIX.

Contenant la défense de quelques Ecrits touchant la Délibération de l'Assemblée du 2 Octobre 1663.

Contre les injures & les calomnies de ce Jésuite.

CHAPITRE PREMIER.

Défense de l'Ecrit intitulé, Desseins des Jésuites, &c. Des divers points que le P. Ferrier emploie pour le décrier. Réponse au premier, qui est un serment équivoque.

DE tous les Ouvrages qui ont été faits sur la délibération de l'Assemblée du 2 Octobre, il n'y en a point que le P. Ferrier déchire avec plus d'outrage, que celui qui a pour titre : *Desseins des Jésuites, représentés à l'Assemblée, &c.*

C'est où l'on peut mieux voir comment il s'est acquitté de la promesse qu'il avoit faite, dès le commencement de son livre, de garder une si grande modération dans ses paroles, que personne n'auroit sujet de s'en tenir offensé. Car la modération qu'il garde envers l'Auteur de cet Ecrit, est de dire, qu'il fait connoître qu'il est moins de Rome que de Charenton : pag. 17. que c'est un esprit séditieux, qui ne travaille qu'à faire un schisme, & pag. 85. à établir une nouvelle hérésie dans la France : que c'est un Libelle diffamatoire, dont le style est violent & furieux, & qu'il est aisé de juger que pag. 17 & 85. se n'est pas la raison ni la vérité qui l'ont dicté ; mais que c'est le dernier emportement d'une passion qui va jusqu'à la fureur.

Il faut avouer que si c'est avoir bien réfuté un Auteur que de lui avoir dit beaucoup d'injures, jamais homme ne s'en est mieux acquitté que ce Jésuite. Mais parce qu'il faut quelque chose de plus solide pour faire changer d'avis à tous les honnêtes gens, qui ont porté un jugement très-avantageux de cet Ecrit, considérons en particulier si le P. Ferrier a quelqu'autre chose à y opposer que ces étranges preuves de sa modération.

Tout ce qu'il avance contre cet Ecrit, dans toute sa Relation, se peut réduire à six ou sept Chefs.



IV. CL. 1°. A un serment équivoque, & tout-à-fait digne d'un disciple d'Escobar.  
 V. P<sup>e</sup>. 2°. A une fausseté ridicule, pour s'exempter de répondre à la principale partie de cet Ecrit; parce qu'il ne le pouvoit faire sans la confirmer.  
 Numéro XXXIX. 3°. A une horrible calomnie, qui se détruit par l'endroit même dont il a voulu l'appuyer.

4°. A une autre calomnie, non moins horrible ni moins manifeste.

5°. A une damnable & très-fausse conséquence qu'il lui plaît de tirer de deux vérités qu'on ne sauroit contester.

6°. A une manière basse & très-pernicieuse à l'Eglise de décrier, comme injurieux au Pape, un avis important pour empêcher que les Jésuites n'introduisent une voie nouvelle & très-dangereuse de décider les questions de la foi.

7°. A une répréhension téméraire & punissable du premier fondement des Libertés de l'Eglise Gallicane, qu'on avoit soutenu dans cet Ecrit, contre les pernicieuses maximes de l'Ecole des Jésuites.

Voyons chacun de ces Chefs en particulier, & commençons par le premier qui est un serment équivoque, par lequel il a tâché d'éloigner des Jésuites tout soupçon d'animosité contre les Disciples de S. Augustin.

Le but de l'Auteur de cet Ecrit a été de représenter à Messieurs les Evêques de la dernière Assemblée, les desseins pernicieux qu'ont eu les Jésuites dans les sollicitations qu'ils leur ont faites, pour obtenir d'eux une nouvelle confirmation du Formulaire. Il a réduit ces desseins à deux principaux.

*Le premier, dit-il, a été de se conserver les moyens de se venger de ceux contre lesquels ils ont conçu une haine mortelle & irréconciliable. Ils ne leur pardonneront jamais d'avoir fait connoître au monde les abominations de leur morale, & la corruption de leur conduite. Ils ont vu que tous les efforts qu'ils ont fait pour se relever sur ce point, sont tournés à leur confusion: que plus ils ont voulu justifier leurs pernicieux relâchements, plus ils les ont fait détester, & que leur Apologie des Casuistes au lieu de guérir les plaies qu'ils avoient reçues, leur en a fait encore recevoir de beaucoup plus grandes. Une seule chose leur a un peu servi parmi les ignorants & les simples, qui est, de prétendre qu'il n'y avoit que des Jansénistes qui combattoient leur morale, & qu'étant hérétiques, il ne les en falloit pas croire. Il faut donc, pour soutenir un peu la réputation de la Société, qui se perd tous les jours de plus en plus, que les Jansénistes soient hérétiques. Et c'est à quoi, Messieurs, on fait servir les Délibérations de vos Assemblées, dont le plus grand usage, dans l'intention de ceux qui y ont la meilleure part, est, d'entretenir le monde dans cette opinion chimérique, qu'il y a une nouvelle secte d'hérétiques, que les Evêques sont bien empêchés de réprimer.*

Il paroît par-là que ce premier *dessein* se réduit à dire, que l'une des IV. CL. principales vues qu'ont eu les Jésuites dans ce qu'ils ont fait faire à cette V. P<sup>e</sup>. dernière Assemblée, est d'entretenir le monde dans l'opinion qu'il y a un Numéro une nouvelle secte d'hérétiques, & qu'il n'y a que ces hérétiques qui trou- XXXIX. vent à redire à leur morale.

La maniere dont le P. Ferrier a cru pouvoir, en deux mots, renverser une vérité si publique est tout-à-fait merveilleuse. Il l'appelle une *insigne fausseté*, & voici tout la réponse qu'il y fait: *Comme il n'y a que Dieu seul qui pénètre nos intentions, je le prie de tout mon cœur de se venger de moi de la même maniere que j'ai eu dessein de me venger des Jansénistes.*

Il y a vingt ans que le monde auroit pu être trompé par un tel serment, parce que peu de personnes savoient les mystères cachés dans la merveilleuse méthode de bien diriger son intention. Mais depuis que l'ingénieux Auteur des Lettres provinciales à découvert ce secret au monde, on n'y est plus attrapé. On entend maintenant le langage de ces bons Peres: on fait bien que l'intention du P. Ferrier n'a pas été, d'assurer par un serment si horrible qu'il n'a pas eu dessein de faire que la Délibération de l'Assemblée du 2 Octobre, servît à sa Compagnie pour renouveler l'opinion qui s'alloit éteindre d'une nouvelle secte d'hérétiques, ni de nier que le principal usage qu'ils font de cette opinion chimérique est, de faire passer pour des hérétiques tous ceux qui décrient leur Morale corrompue.

Il ne jurera pas non plus qu'il n'ait eu dessein d'employer ce que le P. Annat a fait faire à cette Assemblée, pour chasser s'il pouvoit ces prétendus Jansénistes de l'Eglise & de l'Etat. Il n'a garde de faire un tel serment, puisqu'il ne respire autre chose dans tout son Ecrit, & qu'il n'a été visiblement fait que pour attirer tous ces foudres sur la tête de leurs adversaires. Comment donc, dira quelqu'un, n'est-il point parjure? Car n'est-ce pas vouloir se venger, que de faire tout ce que l'on peut pour procurer les derniers des maux à ceux qu'on s'efforce d'opprimer depuis si long-temps? Il est vrai qu'on donneroit à cela le nom de *vengeance* dans le langage du monde; mais un raffiné Casuiste comme le P. Ferrier peut faire cela, & encore pis, sans qu'on le puisse accuser de s'être vengé; parce qu'il ne manque pas en ces rencontres de bien diriger son intention, non à la vengeance, mais à la conservation de l'honneur de sa Compagnie, de la même maniere qu'ils enseignent qu'on peut tuer celui qui a donné un soufflet, pourvu qu'on évite de le faire, ou par haine, ou par vengeance, mais seulement pour recouvrer son honneur, *non ad sumendam vindictam, sed ad vitandam infamiam, & ignominiam*. Ainsi ceux-là sont bien trompés, qui, n'étant

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

A a a

IV. CL. pas accoutumés à ce langage des Jésuites, prennent à la bonne foi ce  
 V. P<sup>e</sup>. serment équivoque du P. Ferrier, pour une preuve certaine de la mo-  
 Numéro dération & de l'éloignement qu'il a de tous les conseils violents contre  
 XXXIX les prétendus Jansénistes. Mais ceux qui sont plus fins n'en concluent  
 autre chose, sinon, qu'il a véritablement dans le fond du cœur le dessein  
 qu'attribue aux Jésuites l'*Auteur des Desseins*, mais que cela n'empêche  
 pas qu'il ne puisse faire les plus exécrables serments qu'il n'a point de tels  
 desseins, parce qu'on y a mêlé ce vilain mot de *vengeance*, qui n'entre  
 jamais dans tout ce que fait un habile Casuiste.

On se souvient encore que ce fut par une semblable équivoque, que  
 le P. Annat se pensa jouer des Curés de Paris, en les défiant de *pouvoir  
 trouver un Jésuite qui ait jamais enseigné, que l'usage d'un moyen reconnu  
 pour mauvais devienne bon par la direction d'une bonne intention*. Mais  
 il fut bientôt réduit à un silence honteux, lorsqu'il se vit payé de cette  
 réponse par ces Curés, dans leur neuvième Ecrit.

« Et quoi, mon Révérend Pere ! n'est-ce donc pas employer de mauvais  
 „ moyens sous prétexte d'une bonne fin, que d'employer, pour con-  
 „ server sa réputation, la calomnie, la subornation des témoins, & la  
 „ falsification des pièces publiques, comme l'enseigne Tambourin ? Dites-  
 „ nous si c'est un moyen légitime de conserver son bien, son honneur  
 „ ou sa vie, contre l'injustice d'un accusateur que de le prévenir en l'as-  
 „ sassinant ? Or c'est-ce que votre P. Dicastillus permet formellement,  
 „ non seulement dans la spéculation, mais aussi dans la pratique. Dites-  
 „ nous si ce n'est point un mauvais moyen à un Religieux qui a abusé  
 „ d'une fille de s'en défaire par le fer ou par le poison, de peur qu'elle  
 „ ne le diffame ? Et cependant vous avez pu voir dans nos extraits qu'un  
 „ habile homme de votre Société, au rapport de Caramuel, décidait  
 „ que ce Religieux pouvoit en ce cas se servir de la doctrine de votre  
 „ P. Lamy, & tuer cette femme pour conserver son honneur. Dites-  
 „ nous si l'avortement n'est pas un mauvais moyen à une fille pour em-  
 „ pêcher qu'on ne connoisse son péché ? Cependant nous apprenons de  
 „ Diana & de Tambourin même, qu'un très-savant Théologien de votre  
 „ Société croyoit ce moyen permis, quand le fruit n'est pas animé ».

Et après que ces savants Curés eurent encore apporté d'autres exemples  
 horribles sur ce sujet, pris de Tambourin, ils finissoient par cette ju-  
 dicieuse réflexion. « Cet exemple nous donne lieu de découvrir ici une  
 „ équivoque subtile, qui est cachée dans les termes dont vous vous  
 „ servez (ils parlaient au P. Annat). Vous ne dites pas, *que jamais Jésuite  
 „ n'a enseigné qu'on peut se servir de mauvais moyens pour une bonne fin :*  
 „ mais, *de moyens reconnus pour mauvais*. C'est où est le mystère, &

ce qui nous mettra aisément d'accord. Car il est très-vrai, comme IV. CL.  
 nous l'avons fait voir, que, par la direction d'intention, vous per- V. P.  
 mettez aux hommes de se servir de moyens qui sont en effet très- Numéro  
 mauvais; mais il est vrai aussi que ce ne sont pas *des moyens reconnus* XXXIX.  
*pour mauvais* par les Jésuites; parce que c'est un des plus grands ar-  
 tifices de votre morale de changer le nom des choses, & de permettre  
 le mal, pourvu qu'on ne l'appelle pas mal. Voilà, mon Révérend Père  
 le moyen d'excuser non votre morale, mais votre défi. Car ne recon-  
 noissant point pour mauvais moyens les actions les plus criminelles;  
 & tout ce que les autres hommes appellent parjures, falsifications,  
 calomnies & assassinats ne l'étant point dans votre langage, il est certain  
 que l'on ne trouvera jamais que les Jésuites enseignent à se servir  
 de moyens qu'ils reconnoissent mauvais, pour de bonnes intentions".

C'est par la même voie qu'on peut aisément accorder l'Auteur des  
*Dessins* avec le P. Ferrier. Tout leur différent ne consiste qu'en un mot,  
 que l'un prend en un sens, & l'autre en un autre. Car cet Auteur a  
 raison d'attribuer aux Jésuites le dessein de faire aux prétendus Jansénistes  
 tout le mal que les plus vindicatifs puissent souhaiter à ceux qu'ils haïssent  
 davantage, puisqu'on n'en sauroit faire de plus grand à des Théolo-  
 giens Catholiques, que d'employer contre eux toutes sortes de calom-  
 nies, pour les faire chasser, si l'on peut, de l'Eglise & de l'Etat. Mais  
 cela n'empêche pas que tous les Jésuites ne se persuadent pouvoir faire  
 sans crainte l'horrible serment que fait le P. Ferrier, *en priant Dieu qu'il*  
*se venge d'eux, comme ils ont dessein de se venger des Jansénistes*; parce  
 qu'il leur plaît de ne pas appeller *vengeance* les plus cruels effets d'une  
 opiniâtre animosité.

Après tout néanmoins, P. Ferrier, on ne se moque point de Dieu.  
 Il vous jugera par vos œuvres, & non par des paroles ambiguës &  
 captieuses. Croyez-vous qu'une abstraction de métaphysique vous mette  
 à couvert de l'horrible exécution que vous avez prononcée contre vous-  
 même? La main ne vous a-t-elle point tremblé quand vous avez écrit  
 ces paroles: *Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il se venge de moi, comme*  
*j'ai eu dessein de me venger des Jansénistes*? Etes-vous donc assuré que  
 Dieu se payera de vos distinctions chimériques, & qu'il ne prendra point  
 pour vengeance tant de criminelles pratiques que vous employez pour  
 opprimer des innocents, & tant d'horribles calomnies dont vous tâchez  
 de noircir la réputation de tous ceux que vous appelez Jansénistes?  
 Toute la ville de Rouen a été scandalisée d'ouïr les plaintes que les Jé-  
 suites ont faites, de ce qu'on n'avoit pas continué à exercer envers un  
 Curé très-pieux & très-charitable, un traitement très-barbare & très-in-

IV. C<sup>L</sup>. humain, & de ce qu'on lui avoit enfin rendu la liberté, qui ne lui avoit  
 V. P<sup>e</sup>. point dû être ôtée. L'on fait qu'une personne donnant au P. Annat un  
 Numéro détestable conseil, & s'étonnant qu'il ne pensât point à faire par la vio-  
 XXXIX. lence ce qu'il ne pouvoit faire par des Ecris qui ne persuadoient per-  
 sonne, ce bon Jésuite lui témoigna fort simplement, que ce n'étoit que  
 le pouvoir & non la volonté qui lui manquoit, en lui disant avec une  
 espece de soupir, qu'on ne faisoit pas en ce monde tout ce qu'on vou-  
 loit. Vous avez rougi d'avouer la déclamation outrageuse que fit l'année  
 passée l'un de vos confreres, prêchant à S. Barthelemi. Et cependant  
 votre P. Maimbourg, prêchant cette année à S. Séverin, s'est bien em-  
 porté d'une autre maniere, n'ayant presque fait autre chose, dans tout  
 un Sermon, que de répéter sans cesse, que ceux que vous appelez Jan-  
 sénistes seront tous damnés. *Mais ils font de grandes aumônes, disoit-il; n'importe, ils seront tous damnés. Mais il se fait des miracles parmi eux. N'importe, ils seront tous damnés; Et quand ils ressusciteroient tous les morts de S. Innocent, toutes ces carcasses décharnées, ils seront tous damnés.* C'est cela qu'on peut appeller avec raison un emportement qui va jusqu'à la fureur.

Et enfin vous-même, P. Ferrier, vous témoignez bien nettement dans le même Ecrit, dans lequel vous priez Dieu de tout votre cœur, que Dieu se venge de vous comme vous avez dessein de vous venger des Jansénistes, que le comble de vos souhaits est, qu'on les traite aujourd'hui comme on a traité autrefois les Luthériens & les Calvinistes : & vous n'appréhendez point que Dieu vous prenne au mot, & qu'il ne vous dise, comme à ce mauvais serviteur de l'Evangile : *Ex ore tuo te iudico, serve nequam.*

Mais si je les crois, direz-vous, aussi hérétiques que Luther & que Calvin, pourquoi attribue-t-on à un mouvement de vengeance, & non à un zèle pour la justice, les poursuites que je fais pour porter le Roi à les traiter comme on a fait autrefois les sectateurs de ces deux Hérétiques ? Est-ce que vous croyez que Dieu recevra une excuse si criminelle ? Si cela étoit, S. Paul auroit été innocent en persécutant les premiers fideles ; parce qu'il ne le faisoit qu'en les regardant comme des ennemis de la loi. Et la croyance qu'avoient la plupart des Payens, que les Chrétiens étoient des Magiciens & des impies, auroit suffi pour justifier, non seulement ceux qui en ont parlé d'une maniere outrageuse, comme Suétone & Tacite, mais les plus cruels tyrans, & qui ont le plus répandu le sang des Martyrs. Mais comme le crime ne peut servir d'excuse au crime, le jugement que vous faites des Disciples de S. Augustin, comme étant de pernicioeux hérétiques,

n'a garde d'excuser devant Dieu les pratiques que vous faites pour les opprimer ; parce qu'il n'y a rien de plus criminel qu'un jugement qui n'est fondé que sur l'extravagance d'un fait inséparable du droit, qui ne feroit jamais entré dans votre esprit, si la passion de vous venger des ennemis de votre morale, comme on vous l'a très-bien représenté, ne vous avoit horriblement aveuglés. Et ainsi, au lieu que vous pensez vous cacher à la justice de Dieu, en vous disant à vous-même : Je ne me venge pas en persécutant les Jansénistes, parce que je ne persécute que leur hérésie, vous verriez au contraire, s'il avoit plu à Dieu d'éclairer un peu vos ténèbres, que cette hérésie que vous vous imaginez persécuter, n'est que l'effet d'un desir secret de vengeance qui vous ronge les entrailles : que c'est un spectre qui disparoîtroit aussi-tôt que la passion auroit cessé de troubler votre jugement ; & que vous ne haïssez pas les prétendus Jansénistes parce qu'ils sont hérétiques ; mais qu'ils ne sont hérétiques dans votre esprit que parce que vous les haïssez. C'est pourquoi, mon Pere, le plus grand témoignage de charité qu'on vous puisse rendre, est de prier Dieu qu'il n'exauce pas la priere horrible que vous dites lui avoir faite de tout votre cœur, & qu'il ne vous traite pas comme vous traitez les autres.

IV. CL.  
V. P.  
Numéro  
XXXIX.

## CHAPITRE II.

*Réponse au second chef contre les Dessesins, qui est une fausse supposition ; pour s'exempter de répondre sur le dessein qu'ont eu les Jésuites d'infirmer, par le renouvellement du Formulaire, ce qui a été fait par la Sorbonne contre l'infailibilité & la supériorité du Pape sur le temporel des Rois, qui en est une suite nécessaire.*

SI la maniere dont le P. Ferrier a tâché d'éluder ce qu'on a dit du premier Dessen des Jésuites, n'est digne que d'un Disciple d'Escobar, qui ne fait point de conscience de jouer le monde par des serments équivoques ; ce qu'il répond sur le second dessein est encore plus indigne d'un Théologien & d'un Prêtre, puisqu'il n'a de fondement que dans une fausseté manifeste. Car il lui plaît de supposer qu'on a prétendu dans les Dessesins, qu'au mois de Juin ou de Juillet de l'année 1662, lorsqu'étant encore en Languedoc, il entreprit de traiter d'accommodement, son dessein avoit été de ruiner par cette négociation ce qui s'est fait en Sorbonne contre les fausses prétentions de la Cour Romaine. Et

IV. C<sup>L</sup>. sur cette impertinente supposition, il lui est fort aisé de faire passer pour  
 V. P<sup>e</sup>. une *insigne fausseté*, tout ce qui a été dit dans les *Dessins*, sur ce sujet. Je prie, dit-il, les *Jansénistes* de croire, que je ne suis ni *Prophète*,  
 Numéro XXXIX. ni *fi*ls de *Prophète*. & par conséquent qu'au mois de *Juin* ou de *Juillet* de l'an 1662, que nous dressions le projet de toute cette négociation, je n'ai pu deviner ce que le *Parlement* & la *Sorbonne* devoient faire huit ou dix mois après, dans l'année 1663, ni de former aucun dessein pour le ruiner. Et, comme si ses propres impostures lui donnoient droit d'insulter aux gens avec le plus d'insolence : *Mais qu'y ferions nous*, ajoute-t-il, il falloit que les *Jansénistes* fissent voir, dans cette dernière pièce, jusqu'à quel excès peut aller l'emportement d'un homme qui est obstiné dans ses erreurs. Et c'est sur cela qu'il prend sujet de dire : *Que les plus modérés d'entre les Disciples de S. Augustin doivent être convaincus, qu'il est temps de se séparer de la cabale de cet esprit séditieux, qui ne travaille qu'à faire un schisme, & à établir une nouvelle hérésie dans la France.*

Mais qu'il est aisé de rabattre ces vains triomphes, & de confondre cette injurieuse Rhétorique de College, qui emploie sans jugement, & sans avoir rien prouvé, ce qui n'est supportable qu'après une manifeste conviction ! Car il n'y a qu'à répondre en un mot : On ne vous a jamais dit que vous ayiez eu dessein de ruiner ce qui a été fait dans le *Parlement* & dans la *Sorbonne*, lorsque vous avez traité de cet accommodement avec M. de Commenges. Et comme vous n'êtes ni *Prophète* ni *fi*ls de *Prophète*, on n'a nulle obligation de vous croire, qu'autant que vous prouvez ce que vous dites. Prouvez donc qu'on vous ait imputé d'avoir eu ce dessein dès le commencement de cette négociation ? Montrez-nous quelques lieux de cet Ecrit qui contiennent cette extravagance ; & si vous ne le pouvez faire, rougissez de votre mensonge.

Mais il faut vous soulager de cette peine, & vous montrer que cette fausseté est tout-à-fait inexcusable, puisqu'elle est manifestement contraire à tout ce qui est dit dans les *Dessins*. Car outre que les *Dessins* des *Jésuites*, qu'on découvre dans cet Ecrit, sont ceux qu'ils ont eus en portant l'Assemblée du 2 d'Octobre à renouveler le Formulaire, & qu'on ne parle de la négociation que pour faire voir par quels moyens ils avoient obtenu le Bref qui a été le fondement de la délibération de cette Assemblée, voici en particulier ce qui est dit dès le premier Chapitre, du dessein qu'ont eu les *Jésuites*, de ruiner par ce qu'ils ont fait faire par cette Assemblée, ce qui s'étoit fait quatre ou cinq mois auparavant par le *Parlement* & par la *Sorbonne*.

*L'autre dessein, d'autant plus dangereux qu'il est plus couvert, a été, de ruiner adroitement tout ce qui a été fait depuis peu par le Parlement*

Et par la Sorbonne contre les injustes prétentions de la Cour Romaine, IV. C.L.  
 Et de le faire passer pour une violence passagere de la Cour de France, V. P.  
 Et non pour le sentiment de l'Eglise Gallicane. Et après avoir montré, avec Numéro  
 quelle passion les Jésuites ont entrepris en tout temps la défense des plus XXXIX.  
 déraisonnables opinions touchant la puissance du Pape, Et les plus capables  
 de rendre odieuse une autorité, qui doit être aimable à tous les Chrétiens,  
 puisqu'elle est le centre de leur unité: après avoir représenté, que rien  
 ne leur a tant servi à répandre en ce temps ces nouvelles opinions, aussi pré-  
 judiciables à l'Eglise qu'à l'Etat, que le prétexte du Jansénisme: & enfin  
 après avoir dit, que ce seroit mal connoître les Jésuites que de s'imaginer  
 que les arrêts du Parlement, Et les conclusions de la Sorbonne aient diminué  
 leur zele pour ces trois prétentions de la Cour de Rome; que le Pape est  
 infailible; qu'il est au dessus des Conciles, Et qu'il peut déposer les Rois  
 quand il le juge, à propos pour le bien de la Religion; on conclut par  
 ces paroles: C'en est assez à des personnes un peu clair-voyantes pour leur  
 faire juger de ce SECOND DESSEIN QU'ILS ONT EU DANS LA DÉLIBÉRATION  
 DE VOTRE ASSEMBLÉE, de rendre à la Cour de Rome ce que le Parle-  
 ment Et la Sorbonne lui avoient ôté, Et de maintenir le Pape dans la  
 possession de l'infailibilité, pendant qu'on la lui dispute en vain par des  
 Arrêts qu'ils méprisent, Et des Conclusions dont ils se moquent.

Entendez-vous, P. Ferrier, qu'on ne parle point des desseins que vous  
 avez pu avoir en votre particulier étant encore en Languedoc, mais des  
 desseins que votre Compagnie a eus dans la Délibération de l'Assemblée du  
 2 d'Octobre, de rendre à la Cour de Rome ce que le Parlement Et la Sor-  
 bonne lui avoient ôté, Et de maintenir le Pape dans la possession de l'infail-  
 libilité? Falloit-il être Prophete pour deviner aux mois de Septembre  
 & d'Octobre de l'année 1663 ce qui s'étoit fait au mois d'Avril & de  
 Mai de la même année? A quoi donc vous a servi votre mensonge,  
 qu'à faire voir l'impuissance où vous étiez de désavouer ce dessein? Vous  
 avez cru qu'une extravagante supposition, accompagnée de beaucoup  
 d'injures, vous tireroit d'un mauvais pas où vous ne voyiez pour vous  
 que des précipices. Vous vous défendez ridiculement d'une accusation  
 qu'on ne vous fait point, parce que vous n'oseriez vous défendre de  
 celle qu'on vous a faite. On reproche aux Jésuites d'avoir eu dessein de  
 faire rendre à la Cour de Rome, par la Délibération de l'Assemblée du  
 2 Octobre, ce que le Parlement Et la Sorbonne lui avoient ôté, Et de  
 maintenir le Pape dans la possession de l'infailibilité. Et pour toute dé-  
 fense vous nous venez dire, que vous, P. Ferrier, n'avez pas eu ce  
 dessein sept ou huit mois avant que le Parlement & la Sorbonne eussent  
 parlé de cette matiere. Y eut-il jamais de réponse plus impertinente?



IV. C<sup>1</sup>. Mais rien pouvoit-il mieux justifier l'Auteur des *Desseins* que cette dé-  
 V. P<sup>c</sup>. faite d'une part, & ce silence de l'autre? Qui peut douter maintenant  
 Numéro que les Jésuites n'aient eu le dessein qu'il leur attribue, puisque le P.  
 XXXIX. Ferrier, si jaloux pour leur défense, ne l'ose nier? Peut-on douter qu'il  
 ne soit vrai, que les *Arrêts du Parlement* & les *Conclusions de la Sor-*  
*bonne n'ont en rien diminué leur zele pour l'établissement de ces trois pré-*  
*tentions de la Cour de Rome; que le Pape est infaillible; qu'il est au dessus*  
*de tous les Conciles; & qu'il peut déposer les Rois, quand il le juge à*  
*propos pour le bien de la Religion?* Puisqu'une grande partie de cet Ecrit  
 étant employée pour faire voir combien cette doctrine étoit contraire aux  
 libertés de l'Eglise Gallicane, & pernicieuse à l'Etat, ils n'ont osé ou-  
 vrir la bouche pour déclarer que ce n'étoit pas leur doctrine, peut-on  
 douter qu'ils ne regardent ce qui a été fait en France, par l'ordre du  
 Roi, contre cette doctrine étrangère, que comme une pure violence, &  
 qu'ils n'en tiennent pas moins hérétiques ceux qui doutent de l'infail-  
 libilité; puisqu'un reproche si pressant leur ayant été fait par un Ecrit public,  
 celui même qui déchire cet Ecrit avec toutes sortes d'outrages, n'ose  
 le contredire sur ce point, ni en accuser l'Auteur d'imposture & de ca-  
 lomnie? Peut-on douter qu'ils ne méprisent les *Arrêts du Parlement*, &  
 qu'ils ne se moquent des *Conclusions de la Sorbonne*, puisqu'ils sont muets  
 sur cela? Peut-on douter que les *Jésuites, qui sont répandus & qui ont*  
 des *Ecoles par-tout, n'inspirent à tous ceux qu'ils enseignent, comme une*  
*vérité de foi, que le Pape est infaillible; puisque cette témérité criminelle*  
 leur ayant été publiquement attribuée, ils n'ont osé la désavouer? En-  
 fin peut-on douter qu'on n'ait eu raison de dire: *Que l'horrible excès*  
*des Jésuites contre la mémoire de Philippe le Bel, est une image de ce*  
*qu'ils préparent de dire de ce qui s'est fait en ce temps: puisqu'ils de-*  
*meurent dans le silence sur une si importante accusation?*

Dans les  
 Desseins,  
 Art. 12.  
 p. 46.

Car s'ils n'étoient convaincus en leur conscience qu'on ne leur attri-  
 bue rien en cela que de véritable, auroient-ils souffert sans crier à l'im-  
 posture, qu'on eût averti le monde, qu'ils se préparent de dire un jour;  
 qu'il ne faut considérer les *Arrêts du Parlement* & les *Conclusions de*  
*la Sorbonne*, que comme les effets du ressentiment de l'injure que le Roi  
 avoit reçue en la personne de son Ambassadeur; & que les *Prélats* ont bien  
 montré que, nonobstant ces *Arrêts*, ils tenoient le Pape pour infaillible,  
 puisqu'ils persistoient à vouloir exécuter les *Délibérations de la dernière*  
*Assemblée, qui a ordonné qu'on tiendrait pour hérétiques ceux qui n'a-*  
*quiesceroient pas à une décision du Pape, même dans un fait?* Auroient-  
 ils souffert qu'on eût ajouté: *Qu'on peut prévoir ce que les Jésuites se*  
*préparent de dire un jour contre le Roi, si on ne réprime leur insolence,*  
 par.

par ce qu'ils ont osé dire de l'un des plus sages & des plus habiles de ses pré- IV. CL.  
déseigneurs, pour ne s'être pas laissé fouler aux pieds par un Pape ambitieux? V. P.  
Auroient-ils souffert qu'on eût apporté sur ce sujet les butrages que leur Numéro  
Pere Théophile a faits à la mémoire de Philippe le Bel? Et s'ils n'étoient XXXIX.  
en cela du même sentiment que lui, n'auroient-ils pas renversé ces re-  
proches si sensibles, par cette réponse qui leur est si ordinaire, qu'on  
ne doit pas attribuer à tout leur corps les fautes d'un particulier? Mais  
ils ne trouvent pas mauvais en cette rencontre qu'on leur attribue ce  
que ce Jésuite a avancé dans cette violente apologie de l'infailibilité du  
Pape, parce qu'il n'y a rien avancé que de très-conforme à leurs maximes,  
& à leur esprit.

Il leur auroit donc été plus avantageux de ne point parler de cet  
Ecrit des *Dessins*, que d'en parler d'une manière qui fait connoître à tout  
le monde, que le plus grand sujet de l'aigreur qu'ils témoignent contre  
cet Ecrit, vient de ce qu'il a découvert des dessins qu'ils eussent voulu  
tenir cachés, mais qu'ils n'oseroient défavouer, & qu'on peut encore  
justifier par une nouvelle preuve, qui achevera d'en convaincre tout le  
monde.

C'est l'opposition publique qu'ils ont faite, quoiqu'en vain, pour  
empêcher que l'Université de Bourdeaux ne signalât son zèle pour le  
service du Roi dans l'affaire des Propositions de la Sorbonne. L'affaire  
est importante, & il est bon que le public en soit informé: & afin de  
le faire plus exactement, je me contenterai de mettre ici l'extrait d'une  
lettre qui en fut écrite au commencement du mois de Février dernier,  
par une personne fort considérable de Bourdeaux à un de ses amis  
de Paris.

« Soudain que la dernière des vôtres du 20 du mois de Janvier me  
» fut rendue, je me mis en devoir de m'informer de ce que vous me  
» mandiez. Ces déclarations de la Sorbonne sur les six Propositions  
» contenues dans icelles, & la Déclaration du Roi sur ce sujet ayant  
» été envoyées au Parlement au mois d'Août dernier, elles furent enré-  
» gistrées le 20 du dit mois, ensuite imprimées & publiées. Conformé-  
» ment à la Déclaration du Roi, le dit Arrêt d'enregistrement ayant été  
» signifié à l'Université, & les dites déclarations ayant été données au  
» Recteur, il convoqua l'Assemblée des Docteurs, en laquelle le Pere  
» Camain, Jésuite, assista: & l'affaire ayant été mise en délibération,  
» tous furent d'avis de souscrire aux dites déclarations, & d'en dresser  
» l'acte, hors le Jésuite qui s'y opposa; & entr'autres raisons, mit en  
» avant le danger qu'il y avoit de recevoir de telles Déclarations en un  
» temps que les Jansénistes avoient excité tant de trouble dans l'Eglise,

*Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXII.*

B b b

IV. CL. „ & que si l'on procédoit à souscrire à la dite décision, cela leur don-  
 V. P<sup>e</sup>. „ neroit encore plus de sujet de caviller. Et quoiqu'il lui fût répondu  
 Numéro „ par le Recteur de l'Université, qu'il ne s'agissoit pas du Jansénisme,  
 XXXIX. „ & qu'il avoit appris dans le Droit que *fatuus erat Judex qui ultra peti-  
 „ ta quarebat*; qu'il n'étoit question que de recevoir la volonté du Roi  
 „ pour la conservation de ses droits & de son Royaume, reconnus de  
 „ tout temps lui appartenir, par la diminution desquels l'on devoit  
 „ craindre à présent les mêmes malheurs que ceux qui lui étoient au-  
 „ trefois arrivés, le Pere Jésuite persista dans ses oppositions, nonob-  
 „ tant quoi on passa par l'avis des autres Docteurs, & fut ordonné que  
 „ l'on souscriroit à la dite Déclaration, & que l'acte en feroit dressé. Le  
 „ Jésuite n'ayant pu réussir dans l'Assemblée, crut que, par des prati-  
 „ ques, il pourroit éloigner l'exécution: & après que l'acte eut été  
 „ dressé, & qu'il n'y avoit qu'à souscrire, il proposa, que sur la déli-  
 „ bération qui avoit été faite, le Recteur avoit fait dresser un Acte con-  
 „ traire aux sentiments & aux avis des Docteurs, & qu'il n'avoit été or-  
 „ donné de la façon qu'il l'avoit fait écrire. Sur quoi le Recteur re-  
 „ montra aux Docteurs qu'il n'étoit plus question des Déclarations; qu'il  
 „ s'agissoit maintenant de l'honneur de leurs Assemblées; que le dit P.  
 „ Camain l'accusoit de mauvaise foi dans l'exécution des délibérations  
 „ de la Compagnie, & que, pour sa justification, il les interpellait  
 „ seulement de vouloir se souvenir de leurs avis. Ce discours se fit avec  
 „ plusieurs allégations des entreprises des Jésuites, des Theses du P. Hé-  
 „ raut, & de diverses autres propositions pernicieuses soutenues par les  
 „ Jésuites, qui avoient été condamnées & brûlées. Enfin l'Assemblée finit  
 „ contre le Jésuite, & l'Acte fut souscrit de tous, hors le Jésuite, qui  
 „ le refusa. J'ai appris tout ce particulier que je vous écris du Recteur  
 „ de l'Université, qui étoit en ce temps, lequel j'ai voulu voir, & m'en-  
 „ quérir de lui de tout ce qui se passa sans aucun déguisement.

Quelques jours après, cette même personne envoya le Décret de l'Université, dans lequel il est marqué, que le P. Camain, Jésuite, avoit refusé de le souscrire.

L'an du Seigneur 1663 le 20 de  
 Septembre, l'Université étant assem-  
 blée, M. de Maures, Recteur, pro-  
 posa, que la Faculté de Théologie  
 de Paris avoit, depuis peu, déclaré  
 son sentiment au Roi Très - Chrétien, sur de certaines opinions con-

*Anno Domini 1663 die vigesima  
 mensis Septembris habitis Academia  
 comitiis Dominus de Maures Rector,  
 proposuit Facultatem Theologicam Pa-  
 risiensem nuper apud Regem Christia-  
 nissimum mentem suam aperuisse, circa  
 quasdam opiniones Juribus & liberta-*

traies aux droits & aux libertés de l'Eglise Gallicane, & l'avoit renfermé en six Propositions, que le Roi, par sa Déclaration, avoit ordonné être publiées, & enrégistrées dans tous les Tribunaux Civils, & dans toutes les Universités.

Premièrement, que ce n'est point la doctrine de la Faculté, que le Pape ait aucune autorité sur le temporel du Roi; qu'au contraire elle a toujours résisté, même à ceux qui n'ont voulu lui attribuer qu'une puissance indirecte.

2°. Que c'est la doctrine de la Faculté, que le Roi ne reconnoît, & n'a d'autres Supérieurs au temporel que Dieu seul: que c'est son ancienne doctrine, de laquelle elle ne se départira jamais.

3°. Que c'est la doctrine de la même Faculté, que les sujets du Roi lui doivent tellement la fidélité & l'obéissance, qu'ils n'en peuvent être dispensés sous quelque prétexte que ce soit.

4°. Que la même Faculté n'approuve point, & qu'elle n'a jamais approuvé aucune proposition contraire à l'autorité du Roi, ou aux véritables libertés de l'Eglise Gallicane, & aux Canons reçus dans le Royaume; par exemple, que le Pape puisse déposer les Evêques contre la disposition des mêmes Canons.

5°. Que ce n'est pas la doctrine de la Faculté que le Pape soit au dessus du Concile général.

6°. Que ce n'est pas la doctrine ou le dogme de la Faculté, que le Pape

*tibus Ecclesiæ Gallicanæ adversas, rem- IV. C. l.  
que totam propositionibus sex confecisse, V. P.  
quæ Regio edicto promulgari, om- Numéro  
niumque tum tribunalium Civilem, XXXIX.  
tum Academiæ actis consignari ju-  
bentur: quarum quidem propositio-  
num tenor sequitur.*

*Primò, non esse doctrinam Faculta-  
tis Summum Pontificem aliquam in  
temporalia Regis Christianissimi aucto-  
ritatem habere, imo semper obstitisse  
Facultatem, etiam iis qui indirectam  
tantummodo voluerint esse illam aucto-  
ritatem.*

*2. Esse doctrinam Facultatis, quod  
Rex Christianissimus nullum omnino  
agnoscit nec habet in temporalibus Su-  
periores præter Deum, eamque suam  
esse antiquam doctrinam à quâ nun-  
quam recessura est.*

*3. Doctrinam Facultatis esse quod  
subditi fidem & obedientiam Regi  
Christianissimo ita debent, ut ab iis  
nullo prætextu dispensari possint.*

*4. Eandem Facultatem non pro-  
bare nec probasse unquam Propositio-  
nes ullas Christianissimi Regis auctori-  
tati, aut germanis Ecclesiæ Gallicanæ  
libertatibus & receptis in Regno Ca-  
nonibus contrarias, verbi gratiâ quod  
Summus Pontifex deponere possit Epis-  
copos adversus eosdem Canones.*

*5. Doctrinam Facultatis non esse,  
quod Summus Pontifex sit supra Con-  
cilium œcumenicum.*

*6. Non esse doctrinam nec dogma  
Facultatis, quod Summus Pontifex*

IV. CL. soit infaillible, lorsqu'il n'intervient  
V. P<sup>e</sup>. aucun consentement de l'Eglise,

Numéro  
XXXIX.

L'Université ayant pris les avis, a ordonné que les dites Propositions feroient mises dans ses Registres. Et de plus, elle défend par le droit qu'elle en a à tous Bacheliers, Licenciés & Docteurs quelconques, comme aussi aux Principaux des Colleges, de ne rien enseigner au contraire, ou en public ou en particulier; de ne le point proposer à soutenir, & de ne point permettre qu'on l'enseigne ou qu'on le soutienne, à peine d'être privé de tous les degrés & de tous les honneurs de l'Université. Elle défend aussi à tous les Imprimeurs, comme elle a déjà fait ci-devant, d'imprimer aucunes Theses qui n'aient été signées par le Recteur. Et afin, que ce Décret soit connu de tout le monde, nous ordonnons qu'il soit signifié à tous les Principaux des Colleges, & à tous ceux qu'il appartiendra, & affiché aux portes des Colleges. Fait à Bourdeaux les jour & an que dessus.

Le Révérend Pere Michel Camain de la Société de Jesus a refusé de souscrire, & ceux-ci ont souscrit.

M. de Maures, Recteur. Arnal. F. Jean Baptiste Gonet. F. André Touton. Brassier, Professeur es Droits. Delpech, Professeur es Droits. Tanesse, Professeur es Droits. Lopès, Professeur en Médecine. Cazauviel. Lopès, Syndic de l'Université. Et le Scribe Derocques.

*nullo accedente Ecclesie consensu fit infallibilis.*

*Rogatis hac de re sententiis, Academia decrevit in acta Academica esse referendas hujusmodi Propositiones, ac pro suo jure vetat & prohibet omnibus Baccalaureis, Licentiatis, ac Doctoribus quibuscumque, nec non Collegiorum Moderatoribus, ne quid contrarium publicè vel privatim prælegant, doceant, propugnandumve proponant, prælegi, doceri, propugnari ve patiantur, secus qui fecerint omnibus gradibus, & honoribus Academicis indigni habeantur, Typographis verò omnibus, sicut & alias, prohibet ne præo istas Theses mandent, nisi Rectoris subscriptione fuerint munitæ; utque omnibus notum sit istud præsens Decretum, Collegiorum Moderatoribus, ac ceteris omnibus quorum interest intimari precipimus, ac præforibus Collegiorum affigi. Datum Burdigale die & anno quibus supra. Reverendus Pater Michael Camain Societatis Jesu noluit subscribere: subscripserunt verò Dominus de Maures Rector, Arnal. F. Joannes Baptista Gonet. F. Andreas Touton, Brassier Juris utriusque Professor. Delpech Juris utriusque Professor. Tanesse Juris utriusque Professor. Lopes Iatrices Professor. Cazauviel. Lopes Academia Syndicus, & ego.*

*De Mandato Universitatis*

DEROCQUES Scriba.

Quelle meilleure preuve pouvoient donner les Jésuites du dessein qu'ils

ont, de faire servir le Jansénisme à répandre de plus en plus dans la IV. CL. France, ces *maximes des Ultramontains*, contraires à celles qui y ont été V. P<sup>e</sup>. reques de tout temps; & directement opposées aux droits du Roi, aux im- Numéro minités du Royaume & aux franchises & libertés de l'Eglise Gallicane, XXXIX. comme les appelle Sa Majesté dans sa Lettre de cachet à ce Parlement? C'est le prétexte qu'ils prennent pour ne se pas obliger à ne plus enseigner ces pernicieuses maximes. Ils s'en excusent sur ce qu'ils disent que les prétendus Jansénistes en prendroient trop d'avantage, & ils sont si aveugles, que de ne pas voir, que c'est ce refus qu'ils font de se conformer à la doctrine de la Sorbonne, appuyée de l'autorité du Roi, qui donne à leurs adversaires le plus grand avantage qu'ils pourroient souhaiter. Car les Jésuites donnent à connoître par-là, que la persécution qu'ils leur font, n'est fondée que sur cette infaillibilité monstrueuse du Pape seul, dans le fait & dans le droit, qu'ils ont enseignée dans leur College de Clermont, & qu'ils conservent toujours dans le cœur; & qu'ainsi tout ce qu'ils font, ne tend qu'à maintenir le Pape dans la possession de cette infaillibilité, malgré des *Arrêts qu'ils méprisent*, & des *Conclusions dont ils se moquent*, comme on a dit dans les *Dessains*, & comme ils l'avoient déjà fait connoître par avance, par ce qu'ils avoient fait à Bourdeaux plus de deux mois auparavant.

### C H A P I T R E III.

*Réponse au troisieme chef contre les Dessains, qui est une horrible calomnie.*

**I**L est bien facile de trouver dans les meilleurs livres les plus grands excès, lorsqu'on ne fait point de scrupule d'employer le mensonge & l'imposture pour les y faire trouver. C'est de cette maniere que le P. Ferrier trouve, dans l'Ecrit des *Dessains*, des *calomnies* & des *outrages contre le Pape*, en accusant l'Auteur de vouloir, s'il étoit possible, qu'il n'y eût plus de Pape dans l'Eglise: *Il ne leur suffit pas*, dit-il, *pour satisfaire leur haine contre le S. Siege, d'avoir dépouillé les Vicaires de Jesus Christ de toute leur autorité; ayant soumis leurs décisions au Tribunal de chaque Evêque dans son Diocèse, ils voudroient encore, s'il étoit possible, qu'il n'y en eût plus dans l'Eglise.*

Quelle conscience peut avoir un homme qui avance une calomnie de cette nature, non seulement sans preuve, mais qui est détruite manifestement par le lieu même qu'il allegue pour la confirmer? Car il ne

IV. CL. renvoie sur cela qu'à l'Article VI. des *Dessseins* : c'est-à-dire, au lieu même  
 V. P.<sup>e</sup> où l'hérésie qu'il impute à cet Auteur, de vouloir, s'il étoit possible,  
 Numéro *qu'il n'y eût point de Pape dans l'Eglise*, est renversée par les sentiments  
 XXXIX. du monde les plus catholiques & les plus pieux. Il ne faut qu'en rap-  
 porter les paroles, pour faire rougir ce Jésuite d'une fausseté si honteuse.

„ S'il étoit vrai, comme quelques personnes pieuses, mais peu éclairées, se l'imaginent d'ordinaire, que l'on ne pût parler contre les injustes prétentions de la Cour de Rome, sans blesser la vénération que tous les Catholiques doivent avoir pour l'autorité divine des Vicaires de Jesus Christ, il vaudroit bien mieux dissimuler l'un que de perdre le respect pour l'autre. Car quelque mal que ces prétentions injustes puissent apporter à l'Eglise, ce seroit un étrange aveuglement que de penser y remédier par le plus grand de tous les maux, qui est le schisme, & la rupture sacrilège de l'unité de l'Eglise. Mais à Dieu ne plaise qu'on en soit réduit à cette extrémité ! On peut, & on doit demeurer inviolablement attaché à la Chaire de S. Pierre, qui est le centre de l'unité catholique, sans qu'on soit obligé d'approuver tout ce que l'ambition des hommes a ajouté, en divers temps, aux anciennes & véritables prérogatives de cette Chaire. La vraie piété doit faire ce discernement, puisqu'il est également dangereux, ou de condamner le bien de peur d'approuver le mal, ou d'approuver le mal pour ne pas condamner le bien ”.

Y eut-il donc jamais d'imposture plus criminelle que celle du P. Ferrier ? Accuser un Théologien Catholique, *de vouloir qu'il n'y eût point de Pape dans l'Eglise*, lorsqu'il enseigne en termes exprès : *Qu'il n'y a rien qu'on ne doive souffrir, plutôt que de blesser la vénération que tous les Catholiques doivent avoir pour l'autorité divine des Vicaires de Jesus Christ. Lorsqu'il témoigne, que quelque mal que les prétentions injustes de la Cour de Rome puissent apporter à l'Eglise, ce seroit un étrange aveuglement, que de penser y remédier par le plus grand de tous les maux, qui est le schisme & la rupture sacrilège de l'unité de l'Eglise. Et enfin, lorsqu'il déclare ; qu'on peut & qu'on doit demeurer inviolablement attaché à la Chaire de S. Pierre, qui est le centre de l'unité catholique, sans qu'on soit obligé d'approuver tout ce que l'ambition des hommes a ajouté en divers temps aux anciennes & véritables prérogatives de cette Chaire : l'accuser, dis-je, d'avoir témoigné au même lieu, qu'il voudroit qu'il n'y eût point de Pape dans l'Eglise, n'est-ce pas aller au-delà de tout ce qui se peut concevoir de hardiesse en un Chrétien & en un Prêtre ?*

Mais on comprend fort bien où tendent les Jésuites par ces impostures. Ils ne peuvent souffrir ce tempérament si juste & si catholique, de ré-

vérer l'autorité divine du Pape, sans approuver les injustes prétentions IV. C<sup>L</sup>. de la Cour de Rome. On les a réduites, en ce même endroit, à cinq V. P<sup>rs</sup>. chefs; qui est, de vouloir faire croire *que le Pape soit infallible; qu'il* Numéro soit supérieur aux Conciles œcuméniques; *qu'il ait droit d'exercer dans l'E-* XXXIX. *glise une domination absolue, & indépendante de tous les Canons; qu'il soit le seul de tous les Evêques qui tiennent sa juridiction de Dieu, tous les autres la tenant de lui; & qu'il puisse déposer les Rois, & absoudre les sujets de la fidélité qu'ils leur doivent.* Et il est visible que ce sont les mêmes opinions qui ont été rejetées par la Sorbonne, dans les six Propositions qui ont été enrégistrées, par l'ordre du Roi, dans tous les Parlements & toutes les Universités de France. Mais c'est ce que le P. Ferrier s'est bien gardé de rapporter; parce qu'il ne songe qu'à tromper le monde. Il représente comme un grand outrage contre les Papes, ce qu'on a dit *contre les prétentions injustes de la Cour de Rome*, sans dire jamais quelles sont ces *prétentions*; parce qu'il veut laisser croire aux simples & aux ignorants, que l'Auteur de cet Ecrit, pour faire outrage au S. Siege, a appelé de ce mot les véritables prééminences de la Chaire de S. Pierre, comme si c'étoient d'injustes prétentions. Et c'est pourquoi, ayant rapporté ces mots de l'Ecrit, *les prétentions injustes de la Cour de Rome*, il a malicieusement ajouté, *c'est-à-dire des Papes*.

Mais il faut, P. Ferrier, que tout le monde entende l'injure que, par là, vous faites au Roi & à toute l'Eglise Gallicane. Vous parlerez, ou votre silence même sera votre conviction. Pourquoi trouvez-vous mauvais qu'on attribue à la Cour de Rome, & non pas au Pape, ces mêmes prétentions qu'on a marquées au même lieu, qui est, que le Pape soit infallible, qu'il puisse déposer les Rois, & le reste? Croyez-vous qu'elles sont justes? Dites-le donc; & au lieu de vous attaquer à l'Auteur des *Dessins*, qui n'a parlé que dans le sentiment de toute la France, attaquez-vous à la Sorbonne, à tous les Parlements, & au Roi même, qui les a fait condamner comme injustes, & comme contraires aux droits de son Royaume, & aux franchises & libertés de l'Eglise Gallicane. Que si vous reconnoissez qu'elles sont *injustes*, pourquoi êtes-vous si aveugle & si emporté, que de représenter comme *un outrage* que l'Auteur des *Dessins* ait fait au S. Siege, ce qui est au contraire un effet de la vénération pour le S. Siege; puisque c'est sans doute une marque de respect envers les Papes, d'attribuer plutôt à la Cour de Rome qu'au Pape même, d'injustes usurpations? Et il ne fait en cela que la même chose que le Roi, qui, dans sa lettre aux Parlements, a attribué ces mêmes opinions aux *Ultramontains*, & non pas aux Papes.

Mais on vous entend bien; c'est que vous êtes bien éloigné de croire



IV. C<sup>L</sup>. ces prétentions injustes. Vous êtes & ferez toujours dans le cœur un  
 V. P<sup>e</sup>. vrai disciple de Santarel, comme vous l'avez bien témoigné dans votre  
 Numéro libelle de la Probabilité, que vous fîtes imprimer à Toulouse il y a cinq  
 XXXIX. ou six ans, contre la Censure de cinq Prélats de Languedoc (a). Vous  
 y assuriez hardiment que la doctrine de la Sorbonne, qui a toujours  
 enseigné que le Pape n'a pas le pouvoir de déposer les Rois, *n'est au plus que problématique*. Que veut dire, *n'est au plus que problématique*, sinon, que, pour nous autres Jésuites, nous ne la croyons pas même problématique, mais très-fausse, & que nous sommes Bien éloignés du sentiment de la Sorbonne, qui a condamné, *comme erroné & contraire à la parole de Dieu*, ce que notre confrere Santarel avoit enseigné, après tant d'autres de notre Société, du droit qu'a le Pape de déposer les Rois. Vous n'avez pas moins aujourd'hui ces sentiments dans le cœur, quoique vous n'osiez pas les faire paroître; mais vous avez trouvé une autre voie de tromper la vigilance des Magistrats, & empêcher que l'ancienne doctrine de l'Eglise Gallicane ne ruine la vôtre, qui est, de décrier tous ceux qui l'oseront soutenir comme des ennemis du S. Siege, & *qui sont plutôt de Charenton que de Rome*, comme vous avez eu la hardiesse de dire de l'Auteur des *Dessins*, sans qu'il vous en ait donné d'autre sujet que le zèle qu'il a témoigné contre les opinions pernicieuses de votre Société, nouvellement condamnées par le Parlement & par la Sorbonne. Et il faut avouer que cet artifice vous réussit pour l'ordinaire; parce qu'il ne se trouve guère de personnes qui se veulent exposer aux traits de la médisance de tant de langues envenimées, qui, confondant malicieusement les véritables droits du S. Siege avec les prétentions que l'Eglise Gallicane conteste à la Cour de Rome, font facilement croire aux ignorants, que ceux qui attaquent les dernières en veulent aux premiers, & qui ont même assez de crédit & d'artifice pour surprendre les Magistrats par de si noires calomnies, & les engager à faire souffrir à des Ecrits où on n'a fait que soutenir, avec un zèle très-moderé envers le S. Siege, & très-ennemi de tout schisme, ce qui a été fait dans le Parlement & dans la Sorbonne à l'avantage de l'autorité du Roi, la peine (b) que mériteroient ces libelles scandaleux, pleins de tant d'impostures & de calomnies, que vous publiez pour détourner les Théologiens Catholiques de parler contre les maximes pernicieuses, que le Roi lui-même se plaint, que

(a) [Voyez l'Ecrit intitulé: *Thesis Theologica à R. P. Ferrier, acri Probabilitatis patrono, &c. impugnata*. Juin 1659.]

(b) [L'Ecrit des *Dessins*, &c. fut condamné au feu par le Lieutenant-civil en Janvier 1664, comme injurieux à l'autorité du Roi, dont il prenoit si vivement la défense. Voyez à ce sujet l'*Onguent pour la brûlure*, par M. Barbier d'Aucourt.]

que quelques personnes, qu'on connoît assez, se sont efforcées, depuis IV. C<sup>t</sup>. quelque temps, d'introduire dans son Etat. V. P<sup>e</sup>.

Il ne faut pas espérer que ce qu'on a fait pour la conservation des Numé-  
droits du Roi & des libertés de l'Eglise Gallicane, serve de beaucoup, XXXIX  
si l'on souffre que les Théologiens qui les défendent soient si indigne-  
ment traités, par ceux mêmes qui les devroient protéger. Il y a peu de  
gens dont le zèle soit à l'épreuve d'une si étrange manière de reconnoître  
leurs services. Et c'est en vain qu'on s'attend de trouver beaucoup de  
personnes qui se veuillent sacrifier pour les intérêts de l'Etat, pendant  
qu'on les abandonnera à la fureur des Jésuites, & qu'on permettra à ces  
Disciples de Santarel de traiter de Charantonistes, ceux qui osent se dé-  
clarer contre leurs maximes dangereuses, lors même qu'elles viennent  
d'être condamnées par tous les Parlements de France. S'ils ont cette har-  
dielle dans la première chaleur de cette condamnation, que ne feront-  
ils point quand elle sera ralentie?

#### CHAPITRE IV.

*Réponse au quatrième chef contre les Deseins, qui est encore la calomnie  
du monde la plus noire.*

C'Est dans le même dessein, de rendre odieux tous ceux qui oseront  
combattre les maximes des Jésuites, que la Sorbonne a rejetées, que le  
P. Ferrier emploie encore une horrible calomnie contre l'Auteur des  
Deseins. Car, sur ce qui est dit dans cet Ecrit, que les injustes préten-  
tions de la Cour de Rome font une pierre d'achoppement qui retient  
plusieurs personnes dans l'hérésie, ce Jésuite prend sujet de cette propo-  
sition, qui n'est que trop vraie, de lui imputer de vouloir que les Cal-  
vinistes soient innocents de leur déplorable séparation. Les Jansénistes,  
dit-il, veulent que les Calvinistes soient innocents, & que les Papes soient  
coupables de cette déplorable séparation. Il ne faut que lire le sixième Ar-  
ticle des Deseins auquel le P. Ferrier nous renvoie, pour le faire rougir  
d'un si étrange mensonge, s'il a encore quelque reste de pudeur. En  
voici les propres termes.

« Il ne faut pas s'imaginer que ce soit favoriser les hérétiques, qui ont  
» témoigné une passion si envenimée contre le S. Siege, que de repres-  
» dre avec une liberté chrétienne, ce qu'ils décrient avec une aigreur  
» schismatique. Il n'y a rien, au contraire, qui les condamne davantage,  
» & qui fasse mieux voir le crime de leur séparation; puisqu'on montre  
*Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXII.* C c c

IV. CL „ par-là, que nuls abus ne doivent arracher un vrai fidele du sein de  
 V. P. „ l'Eglise, & que le vent des scandales, qui enlèvent les pailles hors de  
 Numéro „ l'aire, n'en peut enlever le froment. Rien aussi ne peut plus faciliter  
 XXXIX. „ leur retour, que d'ôter la pierre d'achoppement qui en retient la plu-  
 „ part dans l'hérésie, en leur faisant voir que ce qu'on leur représente  
 „ sans cesse, comme ayant été le sujet de cette déplorable séparation,  
 „ ne fait point partie de la Religion Catholique, & qu'ils peuvent ren-  
 „ trer dans l'Arche, hors laquelle il n'y a point de salut, sans croire,  
 „ ni que le Pape soit infaillible, ni qu'il soit supérieur aux Conciles œcu-  
 „ méniques, ni qu'il ait droit d'exercer dans l'Eglise une domination ab-  
 „ solue & indépendante de tous les Canons, ni qu'il soit le seul de tous  
 „ les Evêques qui tiennent sa juridiction de Dieu, tous les autres la tenant  
 „ de lui; ni qu'il puisse déposer les Rois, & absoudre leurs sujets de  
 „ la fidélité qu'ils leur doivent. On ne sauroit aimer vraiment l'Eglise,  
 „ qu'on n'ait le cœur percé de douleur, en considérant l'horrible plaie  
 „ qu'elle a reçue par le retranchement de tant de peuples qui se sont  
 „ retirés de son unité, & que, par conséquent, on ne soit bien aise de  
 „ voir lever les plus grands obstacles à leur réunion”.

„ C'est pourquoi on ne doit point appréhender que les personnes qui  
 „ auront une piété solide, trouvent mauvais que l'on parle avec quelque  
 „ force du dessein qu'ont les Jésuites, de faire perdre à l'Eglise & à l'Etat  
 „ le fruit de ce qui a été fait, depuis six mois, dans le Parlement & dans  
 „ la Sorbonne, contre les injustes prétentions de la Cour Romaine”.

Voilà ce qui a piqué les Jésuites. L'impuissance où ils ont été, ou  
 de désavouer, ou de soutenir un si pernicieux dessein, leur a fait avoir  
 recours à la plus noire de toutes les calomnies, qui est, d'imputer à un  
 Auteur catholique, de vouloir *que les Calvinistes soient innocents de leur  
 séparation*, lorsqu'il dit en termes exprès, que rien ne peut excuser le  
*crime de leur séparation, parce que nuls abus ne doivent arracher un  
 vrai fidele du sein de l'Eglise.* Mais c'est par-là même qu'ils découvrent  
 davantage le dessein dont on les a accusés. Car ils ne fondent cette im-  
 posture que sur ce qu'on a dit, que les injustes prétentions de la Cour  
 de Rome, entre lesquelles est le droit que l'on y prétend avoir de dé-  
 poser les Rois, sont un obstacle à la réunion des hérétiques. Or c'est  
 ce que la Sorbonne a publiquement déclaré avant cet Auteur, dans la  
 Censure contre Santarel, apportant entr'autres raisons de la condamna-  
 tion de la doctrine de ce Jésuite, qui est l'une de ces prétentions : *Qu'elle  
 rend la dignité du Pape odieuse, & qu'elle empêche la conversion des Prin-  
 ces hérétiques*, dont on fait assez que dépend ordinairement celle de leurs  
 peuples. Et dans une autre Censure de l'année 1610, la même Sorbonne

dit, que ces mêmes opinions étrangères, séditionnelles & impies, que les IV. Cl. Jésuites ont répandues dans le monde, rendent ceux qui se sont séparés V. P<sup>e</sup>. de l'Eglise Catholique Apostolique & Romaine, obstinés dans leurs erreurs, Numéro & leur font fuir les Religieux, Docteurs & Prélats Catholiques, bien qu'ils XXXIX. soient innocents, comme s'ils enseignoient & autorisoient une si pernicieuse doctrine. Le P. Ferrier ne pouvoit donc mieux se déclarer pour disciple de Santarel, qu'en reprenant avec tant d'aigreur cette parole des *Desseins*, qui est celle de la Sorbonne.

La maniere dont il s'y prend, pour la réfuter, est tout-à-fait ridicule. Les Calvinistes, dit-il, marquant dans leur confession de foi les prétextes de leur séparation, n'alleguent point ces injustes prétentions de la Cour de Rome. Comme si toutes les couleurs dont ils se servent pour éloigner leurs sectateurs de la Religion Catholique, devoient être nécessairement contenues dans leur confession de foi. Mais qui ne fait que les Ministres n'ont point d'artifice plus ordinaire, pour retenir dans le schisme ceux qui s'y trouvent engagés, que la haine qu'ils leur inspirent contre le Pape, & l'éloignement qu'ils leur font concevoir de devenir *Papistes*, qui est le nom qu'ils donnent aux Catholiques pour les rendre odieux? Et qui ne fait encore que ce qui leur sert le plus à cela, est l'image affreuse qu'ils font du Pape, comme d'un homme infallible, supérieur à tous les Rois & à tous les Conciles, & qui peut disposer souverainement de toutes les choses spirituelles & temporelles? C'est par ce spectre, qu'ils ont formé sur les injustes prétentions de la Cour de Rome; qu'ils effarouchent les Rois & les peuples, & qu'ils leur donnent aversion de l'Eglise, comme si ces nouvelles maximes, que les Jésuites répandent partout, faisoient partie de la Religion Catholique. On ne veut pas rapporter tout ce que les hérétiques ont écrit sur ce sujet, parce que cela feroit trop d'horreur.

Mais parler ainsi, dit le P. Ferrier, c'est vouloir que les hérétiques soient innocents de leur schisme. Et moi je dis au contraire, que tirer cette conséquence, c'est parler en hérétique & en schismatique. Car c'est supposer que les justes plaintes des abus & des désordres qui sont dans l'Eglise, peuvent être une juste cause de se séparer de l'Eglise, & d'élever autel contre autel; ce qui est l'origine de tous les schismes. Au lieu que le plus ferme lien de l'unité de l'Eglise est, qu'il ne peut y avoir de légitime sujet de sortir de l'Eglise, & d'en rompre l'unité, selon cette divine maxime de S. Augustin: *Præscindenda unitatis nulla est justa necessitas*. Et ainsi quelques occasions qu'il y ait de se scandaliser des abus qui se glissent parmi les Catholiques charnels; malheur à ceux qui donnent ces occasions de scandale, & malheur à ceux qui en prennent sujet

IV. CL. de déchirer la robe de Jesus Christ. Le crime des uns n'excuse point  
 V. P<sup>e</sup>. celui des autres ; comme l'exemple des méchants Pasteurs n'autorise point  
 Numéro ceux qui les imitent , & n'empêchent pas que S. Bernard n'ait dit d'eux ,  
 XXXIX. qu'ils se perdoient en perdant les autres , *perimentes pariter ac pereuntes*.

V. Spen-  
 caum in  
 c. 1. Ep.  
 ad Tit.  
 Digr. 2. p.  
 479.

On peut donc reconnoître avec douleur , que l'avarice de la Cour de Rome , dans la quête des Indulgences , a été la premiere source de l'hérésie de Luther , sans excuser pour cela l'apostasie de cet hérétique.

On peut reconnoître , sans excuser le même Luther , ce que le bon Pape Adrien VI obligea son Nonce de reconnoître , dans une Diete de l'Empire ; que Dieu avoit permis que l'Eglise fût affligée de cette persécution du Luthéranisme , à cause des péchés des hommes , & principalement des Prêtres & des Prélats , qui sont la source des péchés du peuple : *Dices nos ingenuè fateri , quòd Deus hanc Lutherismi persecutionem Ecclesie sue inferri permittit propter hominum peccata , Sacerdotum maxime ac Pralatorum , à quorum peccatis populi peccata derivari Scriptura clamant*. Et il voulut qu'il ajoutât : Nous savons que depuis plusieurs années il y a eu plusieurs choses abominables dans le S. Siege ; des abus dans l'administration des choses spirituelles , des excès dans la maniere de commander ; que tout y a été perverti ; & qu'il ne faut pas s'étonner si la maladie a passé de la tête aux membres , & des Souverains Pontifes aux inférieurs. *Scimus in Sancta Sede aliquot jam annis multa abominanda fuisse , abusum in spiritualibus , excessum in mandatis , omnia denique in per-versum mutata , nec mirum si aegritudo à capite in membra , à Summis Pontificibus in alios descenderit*.

On peut reconnoître que la précipitation dont usa Clément VII contre la regle de S. Augustin , dans l'excommunication de Henri VIII , Roi d'Angleterre , fut cause que ce Prince , qui avoit témoigné auparavant tant de zele pour la foi , se jeta dans le schisme , & y engagea tout son Royaume , sans tenir ce Roi pour innocent d'une action si criminelle. Et le Cardinal du Perron ne crut point excuser ni le schisme de l'Allemagne , ni celui de l'Angleterre , lorsqu'il représenta à Paul V , sur le sujet de l'affaire des Vénitiens , qu'il prit garde , que Léon X avoit laissé perdre l'une , & Clément VIII l'autre , par leur mauvaise conduite.

Enfin , les Légats qui ouvrirent le Concile de Trente , sous le Pape Paul III n'excuserent point les auteurs des dernieres hérésies , lorsqu'ils en firent l'entrée par ces paroles si humbles : *Quoiqu'il soit vrai , par la miséricorde de Dieu , qu'aucun de nous n'a enseigné aucune erreur ; néanmoins nous ne pouvons pas nier que le principe & l'origine de tant d'hérésies , qui se sont débordées dans ce siecle , ne soit venue de nous. Car ces doctrines impies & erronées étant des ronces & des épines qui sont sorties*

*du champ de l'Eglise, que le Seigneur vous avoit donné à cultiver, nous devons croire que nous sommes coupables de leur naissance, puisque c'est notre négligence qui les a fait naître.*

IV. C.  
V. P.  
Numéro  
XXXIX

Nous devons tirer deux conclusions de tout ceci. La première, que le P. Ferrier est un insigne calomniateur, d'avoir attribué à un Auteur catholique deux excès horribles, qui sont ruinés dans le lieu même d'où il a pris sujet de les lui attribuer : l'un, *qu'il voudroit, s'il se pouvoit, qu'il n'y eût point de Pape dans l'Eglise* : l'autre, *qu'il veut que les Calvinistes soient innocents de leur séparation.*

La seconde, que le P. Ferrier est un franc Jésuite ; c'est-à-dire, un défenseur opiniâtre de ces maximes des Ultramontains, opposées aux droits du Roi, aux immunités du Royaume, & aux franchises & libertés de l'Eglise Gallicane, comme Sa Majesté les appelle dans sa Lettre au Parlement ; puisqu'il n'a point eu d'autre sujet d'avancer contre l'Auteur des Deseins de si étranges calomnies, que parce qu'il a appelé ces maximes des Ultramontains, d'injustes prétentions de la Cour Romaine, & qu'il a représenté avec douleur, aussi-bien que la Sorbonne dans la Censure contre Santarel, qu'elles étoient un grand obstacle à la conversion des hérétiques.

## CHAPITRE V.

*Réponse au cinquieme chef contre les Deseins, qui est une damnable & très-fausse conséquence que tire le P. Ferrier de deux vérités que l'on ne sauroit contester.*

**I**L y a long-temps que les personnes éclairées, & qui aiment vraiment l'Eglise, ressentent avec douleur deux maux très-considérables, qui s'y sont introduits depuis quelques siècles.

L'un est, l'antécissement de tous les Canons, qui n'est venu principalement que de l'opinion qu'on a inspirée aux Papes, qu'ils étoient au dessus de tous les Canons, & qu'ils en pouvoient non seulement dispenser, mais les changer & les abolir, comme il leur plaisoit. C'est l'origine des clauses déroatoires, qui furent d'abord trouvées si odieuses, que S. Robert, Evêque de Lincoln en Angleterre, écrivant au Pape Innocent IV & aux Cardinaux, en parle comme d'un désordre épouvantable, & de l'un des plus grands péchés que l'on pût commettre. Cette manière, dit-il, de déroger aux Canons par la clause, NONOBSTANTE, qu'on accumule

Apud Mat.  
Paris. l. 3.  
ad Ann.  
1253.

IV. CL. dans les Bulles, sans y être forcé par la nécessité d'observer la Loi naturelle, n'est point conforme à la sainteté du Siege Apostolique, mais y est très-contraire; parce qu'elle enferme un débordement d'inconstance, de témérité & de hardiesse. Et, après avoir représenté qu'il n'y a point de plus grand péché que celui d'un Pasteur, qui détruit, par sa négligence, l'édification des ames (c'est ainsi qu'il parle) il conclut par ces paroles: C'est pourquoi, mes vénérables Seigneurs, par le devoir de l'obéissance & de la fidélité que je dois au très-Saint Siege Apostolique, & par l'amour que j'ai pour l'union au Corps de Jesus Christ avec le même Siege, je ne puis me rendre à ce qui est contenu dans ces Bulles. Et parce que cela tend, comme il a été dit, à un très-abominable péché, & très-pernicieux au genre humain, & que cela est contraire à la sainteté du Siege Apostolique, c'est par une révérence filiale, & une obéissance sincère que je n'y obéis point, mais que j'y résiste & m'y oppose. Et vous ne pouvez pas pour cela rien ordonner contre moi; parce que l'opposition que je fais à ces sortes de Bulles, n'est pas une opposition, ni une révolte, mais un effet du respect que je dois, selon le commandement de Dieu, au Pape, comme à mon Pere, & à vous autres qui êtes ses Conseillers. Pour renfermer donc en un mot tout ce que j'ai dit, la sainteté du Siege Apostolique ne peut que ce qui est pour l'édification, & non pour la destruction; car la plénitude de la puissance consiste à pouvoir tout ce qui est pour l'édification. Or ce qu'ils appellent Provisions ne sont pas pour l'édification, mais pour une manifeste destruction. Le S. Siege Apostolique ne les peut donc autoriser, parce que c'est la chair & le sang, qui ne posséderont point le Royaume de Dieu, qui ont révélé ces choses, & non le Pere de Notre Seigneur Jesus Christ, qui est dans le Ciel. Voilà le jugement de ce S. Evêque touchant les mauvais conseils qu'on a donnés aux Papes depuis quelques siècles, en les portant à se conduire, dans le gouvernement de l'Eglise, comme étant indépendants de tous les Canons.

Les Prélats choisis par Paul III, pour travailler à la réformation de l'Eglise, ne parlerent pas avec moins de force contre ceux qui avoient persuadé aux Papes, par leurs flatteries, qu'ils étoient au dessus de toutes les loix. Votre Sainteté n'ignore pas, disent-ils, que l'origine de tous ces maux vient de ce que quelques-uns de vos prédécesseurs, à qui les oreilles chatouilloient, comme parle l'Apôtre S. Paul, se sont amassés des Docteurs conformes à leurs desirs, non pour apprendre d'eux ce qu'ils devoient faire, mais afin que, par leur adresse & par leurs raffinements, on trouvât moyen de faire en sorte que ce qui leur plairoit leur fût permis. . . . C'est de cette source, Saint Pere, que sont venus fondre sur l'Eglise tant d'abus & tant

de maux extrêmes, qui l'ont presque réduite au désespoir de recouvrer sa IV. CL.  
santé, & dont le bruit s'est répandu jusques aux nations infidèles. V. P.

Le pieux & savant d'Espence se plaint avec autant de zèle de l'anéan- Numéro.  
tissement des Canons, par le moyen des Dispenses qu'on ne refusoit point XXXIX.  
à Rome pour de l'argent. De sorte, dit-il, que les Canons n'ont presque In cap. 1.  
plus aujourd'hui d'autre usage que d'empêcher, non pas qu'on ne fasse telle ad Tit.  
ou telle chose, mais qu'on ne la fasse pas sans donner de l'argent (c). Dig. 2.

L'autre mal très-considérable est, la négligence d'assembler des Conciles, qui est en partie venue de ce qu'on a persuadé aux Papes, qu'il étoit de leur grandeur de déterminer seuls les plus grandes affaires de l'Eglise, & de décider toutes les questions de la foi sans aucun Synode, non pas même des Evêques de la Primatie de Rome, sans lesquels on sait qu'autrefois ils ne faisoient rien d'important. On peut juger de quelle conséquence cela peut être, par ce que dit le Cardinal Bellarmin sur ce sujet : car quel- De Conc.  
que préoccupé qu'il fût de l'infaillibilité, il ne laisse pas de reconnoître L. 1. c. 11.  
que les Conciles d'Evêques sont absolument nécessaires : *Parce que le Pape, dit-il, voulant définir les controverses de la foi, ne se doit pas fier à son seul jugement, ou attendre des révélations de Dieu ; mais il doit apporter une aussi grande diligence qu'en demande une si grande chose, & se servir des moyens ordinaires : & ce n'est qu'après cela qu'il peut attendre l'assistance du S. Esprit. Or ce moyen ordinaire, & par conséquent nécessaire, est le Concile général ou particulier, un ou plusieurs, selon qu'il le trouvera plus à propos : ce qu'il prouve entre autres raisons par ces deux-ci.*

L'une est, l'exemple des Apôtres : Car, quoiqu'ils pussent, dit-il, définir chacun en particulier les controverses de la foi, ils ne voulurent pas néanmoins définir sans Concile la dispute touchant les cérémonies légales, pour ne pas négliger le moyen ordinaire & que Jesus Christ même leur avoit marqué.

L'autre est, la coutume de toute l'Eglise & de tous les siècles. Car ça toujours été la coutume dans l'Eglise d'assembler des Conciles d'Evêques, pour expliquer les choses douteuses : & jamais les Papes n'ont condamné aucune nouvelle hérésie sans un nouveau Concile.

Nous voyons donc que ce Cardinal reconnoît, que, selon l'institution de Jesus Christ, le Pape même ne doit point décider de nouvelles questions touchant la foi, sans assembler des Conciles d'Evêques.

Et cependant, parce qu'on a représenté, dans les *Dessins*, le tort que font à l'Eglise ceux qui veulent, d'une part, que le Pape soit indépendant de tous les Canons, quoique rien n'ait rendu autrefois les Papes plus

(c) Vix enim quidquam prohibetur, quam ut ne quis gratis contraveniat: & quod verum, numeratâ statim pecuniâ dispensatur, quasi nullum sit peccatum majus quam nummis uti.



IV. CL. recommandables, que le zèle qu'ils témoignaient pour la conservation  
 V. P. des Canons; & qui veulent, de l'autre, qu'il n'ait besoin d'aucun Con-  
 Numéro cile pour déterminer toutes choses, quoiqu'autrefois ils ne fissent rien  
 XXXIX. sans Conciles: il a plu au P. Ferrier de déchirer outrageusement cet Au-  
 teur, & d'en tirer cette damnable conséquence; *que c'est vouloir, comme  
 les Calvinistes, que le Pape soit Antechrist*: ce qui est le plus horrible  
 de tous les emportements.

Car on ne sauroit prétendre, comme fait le P. Ferrier, que le Pape  
 feroit l'Antechrist, s'il faisoit ce qu'on ne sauroit nier que plusieurs Papes  
 n'aient fait, sans s'engager à croire que ces Papes ont été l'Antechrist.  
 Or il est constant que plusieurs Papes se sont mis au dessus des Canons,  
 comme Eugene IV le déclare de lui-même, dans la Lettre rapportée par  
 Raynaldus, dont il est parlé dans les *Desseins*. Et il n'y en a eu que  
 trop qui ont été fort opposés à la célébration des Conciles, comme d'Es-  
 pence le témoigne de Clément VII, sans parler de plusieurs autres. C'est  
 donc ce Jésuite qui s'engage, par un aveuglement épouvantable, dans  
 le blasphème des Calvinistes contre le S. Siege; puisqu'il attache la qua-  
 lité d'Antechrist à des conditions qu'on ne peut délavouer s'être trouvées  
 en plusieurs Papes.

Mais ce qui est plus étrange, c'est que ce sont les mêmes Jésuites qui,  
 d'une part, pour rendre odieux ceux qui déplorent les maux de l'Eglise,  
 les exagèrent de telle sorte, qu'ils les représentent comme des excès qui  
 ne pourroient tomber que dans l'ame de l'Antechrist: & qui, de l'autre,  
 fomentent eux-mêmes & autorisent tous ces maux, en ne les regardant  
 pas comme des maux, mais comme les véritables droits du S. Siege.

Car demandez au P. Ferrier ce qu'il croit de la prétention de ceux qui  
 mettent le Pape au dessus de tous les Canons, & ce qu'il juge de ce  
 qu'en a écrit Eugene IV au Roi Charles VII en ces termes: *Ridiculum  
 est velle nos docere Canonum sanctiones, quorum editio, promulgatio, ob-  
 servatio à Pontificum auctoritate processit, ita & ab eisdem suspendi, mi-  
 tigari, aboleri, & commutari possunt, quorum in potestate est jura con-  
 dere, & interpretari*? Et il vous répondra, qu'il n'y a rien en cela que  
 de très-juste; & que les Papes qui parlent & agissent de la sorte, ne  
 passent point les bornes de leur puissance.

Demandez-lui encore, si les Papes ont besoin d'Assemblées d'Evêques  
 pour terminer toutes sortes de controverses de la foi? Et il vous répondra  
 que c'est faire injure au Souverain Pontife, que de l'attacher à ces moyens,  
 comme s'il ne pouvoit pas sans cela user de la puissance que Jesus Christ  
 lui a donnée.

Et cependant lorsqu'on se plaint de ceux qui attribuent aux Papes cette  
 puissance

puissance sans bornes, & qu'on représente les maux qui en peuvent arriver à l'Eglise, il plaît au P. Ferrier de changer tout d'un coup d'esprit, ou plutôt de langage, & de prétendre qu'on fait un grand outrage à des Papes de les soupçonner de ces prétentions ambitieuses, *opposées* directement à *Jesus Christ*, lorsque c'est lui-même & ses confreres qui leur inspirent ces prétentions, non pas comme ambitieuses, mais comme saintes & légitimes. IV. Cl.  
V. P.  
Numéro  
XXXIX.

## CHAPITRE VI.

*Réponse au sixieme chef contre l'Ecrit des Deseins, qui regarde un avis important, pour empêcher que les Jésuites n'introduisent une voie nouvelle & très-dangereuse de décider les questions de la foi.*

CE sont deux choses très-différentes, que la condamnation faite par un Pape de quelques propositions hérétiques, & la maniere dont ce Pape se seroit conduit pour faire cette condamnation. Car quelque irréguliere qu'auroit été cette conduite, si ces propositions avoient pu être en effet condamnées comme hérétiques, & que l'Eglise, acceptant cette décision du Pape, l'eût encore plus particulièrement déterminée à la condamnation de véritables erreurs, rien n'empêche que des Théologiens particuliers n'y puissent acquiescer, puisqu'ils ne font en cela que condamner comme hérétique ce qui l'est véritablement.

Mais ce seroit bien abuser du consentement qu'ils auroient donné à la condamnation de l'erreur, que de prétendre qu'ils se seroient engagés par-là à approuver la voie qu'on auroit tenue pour la faire, si elle se trouvoit contraire aux Canons & à l'esprit de l'Eglise. On peut dire, au contraire, qu'ils ont d'autant plus de droit de parler contre la maniere, si elle est reprehensible & d'une pernicieuse conséquence, qu'ils demeurent d'accord du fonds, parce qu'on ne peut alors les soupçonner de ne combattre la maniere que pour autoriser l'erreur.

C'est pourquoi c'est un fort méchant artifice du P. Ferrier, pour autoriser la voie très-illégitime & très-dangereuse qu'on a tenue dans la condamnation des cinq Propositions, d'opposer à ceux qui s'en plaignent, par le seul mouvement d'un véritable zèle pour l'Eglise, ou qu'ils ne croient pas ; dans leur ame, que les cinq Propositions soient bien condamnées, quoiqu'ils publient le contraire dans leurs Ecrits, ou qu'ils sont tombés dans le dernier abandonnement, puisqu'ils sont assez malheureux pour se

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.* D d d

IV. CL. *se soumettre à une condamnation dans laquelle ils reconnoissent qu'on a tenu*  
 V. P.<sup>e</sup> *une conduite qui ouvre la porte à toutes sortes d'erreurs.*

Numéro XXXIX. Tout cela n'est qu'une déclamation d'Ecolier, qui n'est propre qu'à surprendre des ignorants. Car où est-ce que ce Jésuite a trouvé que ce soit le dernier abandonnement, que de se soumettre à la condamnation d'une erreur qu'on reconnoît pour erreur, quoiqu'on n'approuve pas la voie qu'on a tenue pour la condamner? Ne peut-on pas dire, au contraire, que le dernier abandonnement seroit d'autoriser une conduite dangereuse, & qui ouvre la porte à toutes sortes d'erreurs, sous prétexte que celui qui auroit tenu cette conduite ne seroit pas tombé dans l'erreur? Car il n'est pas nécessaire que celui qui se peut tromper, & qui ne prend pas toutes les précautions raisonnables pour ne se pas tromper, se trompe effectivement: & l'équité veut qu'on approuve la vérité quand il la rencontre, lors même qu'on n'approuve pas la voie qu'il a prise pour la trouver.

Il faut donc venir au point de la question. On dit deux choses dans les *Dessins* sur ce sujet: l'une générale, & l'autre particulière.

Ch. IX. La générale est: " que ceux qui avoient écrit jusqu'ici de l'infailibilité, „ comme feu M. du Val, ont reconnu que le Pape n'étoit pas tel- „ lement infailible, qu'il pût définir les choses de la foi sans les examiner „ avec des gens fort habiles, qui recherchent la vérité par les regles que „ Jesus Christ a laissées à l'Eglise, qui sont l'Ecriture, la Tradition, les „ définitions des Conciles, les Décrets de ses prédécesseurs, le consente- „ ment unanime des Peres: & sans cela, comme tout le monde l'avoue, „ dit ce Docteur, il ne se doit point promettre l'assistance du S. Esprit: „ *Neque aliter, ut in confesso est apud omnes; et ideo Spiritus Sanctus.* Et le „ même Docteur ajoute en un autre endroit, que celui qui diroit que le „ Pape fait ses définitions par une expresse & immédiate révélation, ap- „ procherait de l'hérésie de quelques novateurs de ce siècle, qui se van- „ tent d'être instruits des choses de la foi par l'esprit particulier: ce qui „ est rejeté de tous les Catholiques; comme étant une porte ouverte „ à toutes sortes d'erreurs: *Qui diceret Pontificem per immediatam & ex- „ pressam revelationem suas definitiones habere, nonnihil ad hæresim quo- „ rumdam nostri sæculi novatorum, qui se à Spiritu particulari de rebus „ fidei edoceri & confirmari iactant, propenderet, quorum hæresis tamquam „ latissima ad errores via ab omnibus Orthodoxis reprobatur* ”.

La particulière est: " Que si l'on considère attentivement la conduite „ d'Innocent X, il sera aisé de voir que son dessein a été de mettre le „ Pape en possession d'une nouvelle espèce d'infailibilité, non seule- „ ment sans Concile général, sans Concile d'Evêques, sans le College

„ des Cardinaux consultés , ou simplement écoutés ; mais aussi sans né- IV. Cl.  
cessité de s'instruire autrement que par l'inspiration du S. Esprit : de V. P.  
„ sorte-qu'on la peut appeller avec raison une infailibilité de révélation”. Numéro  
Ce qu'on montre ensuite par plusieurs faits très-constants. XXXIX.

Voilà les deux points auxquels se réduit ce chapitre des *Desseins*, contre lequel le P. Ferrier déclame avec tant d'aigreur. Qu'il déclare donc ce qu'il y reprend.

Si c'est le général, il faut donc qu'il soutienne que l'infailibilité de révélation convient véritablement au Pape, & qu'il a droit de se prétendre infailible, non seulement sans Concile général, sans Concile d'Evêques, sans le College des Cardinaux consultés, ou seulement écoutés ; mais aussi sans nécessité de s'instruire autrement que par l'inspiration du S. Esprit.

Il faut qu'il soutienne qu'on a eu grand tort à Rome d'y tant estimer feu M. du Val ; puisque ce Docteur a fait une extrême injure au S. Siege, de rejeter cette sorte d'infailibilité qui lui est si avantageuse, & d'avoir dit que ce seroit *une porte ouverte à toutes sortes d'erreurs*.

Il faut qu'il soutienne, que les Théologiens de la Compagnie (d) n'avoient pas bien connu jusques-ici l'infailibilité du Pape, puisqu'ils avoient tous enseigné que ses décisions ne sont point fondées sur de nouvelles révélations, & que même le P. Annat, dans un livre qu'il fit à Toulouse en 1645, sous le nom d'un Théologien de la Compagnie de Jesus, avoit témoigné si clairement que l'Eglise ne connoît point d'articles de foi nouvellement révélés, qu'il condamnoit l'opinion contraire, comme une erreur opposée au sentiment de tous les Théologiens, Jésuites & non Jésuites.

C'est ce qu'il doit dire, s'il ose combattre la maxime générale de l'Ecrit des *Desseins*. Qu'il le dise donc nettement, & alors on lui fera voir combien cette nouvelle doctrine seroit pernicieuse à l'Eglise & aux Etats.

Mais s'il est contraint d'avouer, avec tous les Théologiens les plus attachés à la Cour de Rome, que quand le Pape veut définir quelque chose, il ne doit point attendre de nouvelles révélations, comme le Cardinal Bellarmine le reconnoît, il faut donc qu'il avoue en même temps, qu'on a eu raison de parler contre cette nouvelle espece d'infailibilité, & qu'il se restreigne à dire, qu'on a eu tort de supposer que le Pape Innocent X ait voulu se l'attribuer.

Qu'il le déclare donc, & l'on sera bientôt d'accord. Car quoique les preuves qu'on a apportées de ce fait soient très-véritables & très-con-

(d) Voyez la premiere Défense des Professeurs en Théologie de l'Université de Bourdeaux, Chap. VII.

IV. C<sup>i</sup>. cluantes ; néanmoins , comme on ne regarde en tout cela que l'intérêt

V. P<sup>e</sup>. de l'Eglise , pourvu qu'il passe pour constant que c'est une voie très-dan-

Numéro gereuse , & qui ouvre la porte à toutes sortes d'erreurs , que de dé-

XXXIX. cider les questions de la foi sur de prétendues inspirations particulières,

sans se servir des moyens institués par Jesus Christ , pour s'assurer de la

vérité contenue dans l'Ecriture & dans la Tradition , on dissimulera sans

peine tous les sujets qu'on a de croire que le Pape Innocent X avoit

été prévenu d'une pensée toute contraire , selon laquelle il s'étoit ima-

giné *que tout dépendoit de l'inspiration du S. Esprit*. Ceux qui ont ouï

ces paroles de sa bouche feront tout ce qu'ils pourront pour s'imagi-

ner ne les avoir point ouïes. On entrera , si l'on veut , en défiance de

ce qu'en a rapporté M. l'Evêque de Montpellier , dans une Relation qui

a été imprimée par l'ordre du Clergé. On oubliera tout cela : & l'on se

contentera de conclure en général , sans descendre à aucune hypothèse

particulière , que ce seroit une très-mauvaise & très-dangereuse manière

de juger des choses de la foi ; que de vouloir , d'une part , que les

Evêques n'aient aucun droit d'en juger en première instance , & que

tout doive être renvoyé au Pape seul : & de prétendre , de l'autre , que

le Pape en puisse juger sans être astreint à aucune forme , sans aucun

Concile d'Evêques , sans consulter le College des Cardinaux , en n'écou-

tant des Théologiens que par forme , & dans la persuasion que tout dé-

pend de l'inspiration du S. Esprit.

Quoi qu'il en soit , c'est une chose insupportable que le procédé des

Jesuites , qui déchirent outrageusement des Ecrits très-avantageux à l'E-

glise & à l'Etat , lorsqu'ils n'osent dire en particulier ce qu'ils y trouvent

à redire , parce qu'en le disant , ils confirmeront ce qu'on avoit en-

trepris d'y prouver , qui est , que tout ce qu'ils font ne va qu'à ruiner

ce qui s'est fait dans la Sorbonne & dans les Parlements , par l'ordre du

Roi , contre les injustes prétentions de la Cour de Rome.



## CHAPITRE VII.

IV. CL.  
V. P.  
Numéro  
XXXIX.

*Réponse au septieme chef contre l'Ecrit des Desseins, qui est une reprehension téméraire & punissable du premier fondement des libertés de l'Eglise Gallicane, qu'on avoit soutenu dans cet Ecrit contre les pernicieuses maximes de l'Ecole des Jésuites.*

**I**L est difficile de comprendre quelle est la hardiesse ou l'aveuglement des Jésuites, dans le reproche qu'ils font à l'Auteur des DESSEINS, d'avoir dépoüillé les Vicaires de JESUS CHRIST de toute leur autorité, ayant soumis leurs décisions au Tribunal de chaque Evêque dans son Diocèse. Car n'ayant pu alléguer que deux endroits de cet Ecrit, pour appuyer ce reproche; l'un du Chap. VII, pag. 25, & l'autre du Chap. X, pag. 40, il faut qu'ils prétendent que ce qui est dit en ces deux endroits contient une hérésie, puisqu'on ne peut, sans hérésie, dépouiller les Vicaires de JESUS CHRIST de toute leur autorité. Et cependant il est impossible de lire ces endroits, & de ne pas reconcoître qu'ils ne contiennent que le fondement capital des libertés de l'Eglise Gallicane, qui est, que le Pape n'est point si absolu dans l'Eglise, que les Evêques ne soient que les Ministres de ses volontés; & que sur-tout il n'est point infallible étant considéré seul, ses décisions ne pouvant être une regle de la foi que quand elles sont appuyées du consentement de tout le College Episcopal, selon l'une des six Propositions de la Sorbonne. C'est pourquoi il ne faut que rapporter ces deux endroits de l'Ecrit des Desseins, pour faire juger à tout le monde, que, si on en croit les Jésuites, la Sorbonne & tous les Parlements de France sont des hérétiques, qui dépouillent le Pape de toute son autorité; parce qu'ils reconnoissent dans les Evêques le pouvoir d'examiner ce qui leur est adressé par le Pape, & de juger s'il est conforme à l'Ecriture & à la Tradition, sans quoi l'acceptation que font les Evêques des décisions du Pape, n'y pourroit donner aucun poids, qui est aussi ce que les Jésuites prétendent.

Voici donc le premier endroit du Chap. VII, pag. 25. "Ce Prélat, qui connoît le rang où Dieu l'a mis dans l'Eglise, ne crut pas que le devoir d'un Evêque fût, de publier sans discernement tout ce qu'il auroit plu au Pape de lui envoyer, comme s'il n'étoit qu'un simple exécuteur de ses commandemens & de ses ordres. Il savoit que la primauté du S. Siege, dont il a toujours été très-religieux vénérateur,

IV. CL. » n'empêche pas que tous les Evêques, selon les Peres, ne possèdent  
 .V. P<sup>e</sup>. » chacun solidairement une portion de l'Episcopat, qui est un en tous,  
 Numéro » & qu'ils n'aient tous droit de juger si ce que le Pape leur adresse est  
 XXXIX. » conforme à l'Ecriture & à la Tradition, & proportionné au bien des  
 » ames qui leur sont commises, & dont ils doivent rendre compte à  
 » JESUS CHRIST, comme étant ses Vicaires dans leurs Eglises, & les  
 » gouvernant sous ses ordres & par son autorité”.

Il faudra donc, pour contenter les Jésuites, & pour empêcher que ces insignes calomniateurs ne nous accusent de *dépouiller le Pape de toute son autorité*, renverser ces maximes de nos Peres, & établir en la place celles-ci.

Que le devoir des Evêques est de publier sans discernement, tout ce qu'il plaît au Pape de leur envoyer.

Qu'ils ne sont que de simples exécuteurs de ses commandements & de ses ordres.

Qu'ils n'ont aucun droit de juger si ce que le Pape leur adresse est conforme à l'Ecriture & à la Tradition, & proportionné au bien des ames qui leur sont commises.

Qu'ils ne sont point les Vicaires de JESUS CHRIST dans leurs Eglises; mais les Vicaires du Pape, les gouvernant sous ses ordres & par son autorité.

C'est ainsi que les Jésuites veulent que l'on parle des Evêques au regard du Pape; & ils croient avoir droit de traiter d'hérétiques ceux qui en parlent autrement, en les accusant de détruire la primauté du S. Siege, lors même qu'ils l'établissent, & de *dépouiller les Vicaires de JESUS CHRIST de toute leur autorité*, parce que, suivant la doctrine de l'Eglise Gallicane, aussi-bien que celle de toute l'Antiquité, ils conservent aux successeurs des Apôtres la puissance que JESUS CHRIST leur a donnée, & qu'ils ne les dépouillent pas du droit de juger des choses de la foi, par qui que ce soit en particulier qu'elles leur soient proposées, à moins qu'elles n'eussent été décidées par le Concile universel, qui représente toute l'Eglise.

L'autre endroit des *Dessins*, sur lequel le P. Ferrier fonde ce reproche, qu'on *dépouille le Pape de toute son autorité*, est encore plus considérable, & fait encore mieux voir la vérité de ce qu'on a entrepris de prouver par cet Ecrit, qui est, que les Jésuites ne tendent qu'à ruiner ce qui a été fait par la Sorbonne & par les Parlements contre l'infaillibilité du Pape.

L'Article X où le P. Ferrier nous renvoie porte pour titre : *Réponse à ceux qui prétendent que la conduite que l'on tient n'engage point à croire*.

*l'infailibilité du Pape, parce que les Constitutions ont été reçues par tous les Evêques.* Et voici ce que l'on dit sur ce sujet en la page 40, qui est celle que le P. Ferrier prétend être outrageuse au S. Siege.

IV. CL.  
V. P.  
Numéro  
XXXIX.

„ Les Jésuites, qui ont été l'ame de cette affaire, n'ont garde aussi  
„ d'avouer que ce soit l'acceptation de l'Eglise qui donne force à ces  
„ Constitutions. Ils s'en sont déclarés bien ouvertement par le livre de  
„ leur P. Théophile, qui réfute expressément ce qu'avoit dit M. du  
„ Val: *que ce qui est défini par le Pape n'est pas de foi précisément en*  
„ *tant que c'est une définition du Pape, mais en tant qu'elle est acceptée*  
„ *par l'Eglise répandue par toute la terre, que la foi nous assure ne pou-*  
„ *voir errer, parce qu'elle est la colonne & l'appui de la vérité, &*  
„ *que les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle, selon l'oracle*  
„ *de Jesus Christ.* Ce Jésuite prétend que cela n'est point solide: & il  
„ soutient au contraire, que *l'Eglise n'est la colonne & l'appui de la*  
„ *vérité que par le Pape, à qui, dit-il, Jesus Christ a donné cette pré-*  
„ *rogative de proposer toujours la vérité sans mélange d'aucune* ERREUR,  
„ MÊME MATERIELLE, *tant qu'il enseigne comme Chef, c'est-à-dire de sa*  
„ *chair.*.... Voilà ce que pensent les Jésuites: & le principal usage  
„ qu'ils veulent faire de la Constitution, est de se servir de la conduite  
„ qu'on y a tenue, comme d'un très fort argument pour appuyer cette  
„ erreur, en faisant voir qu'elle a été regardée dans l'Eglise comme une  
„ décision de foi indépendamment de l'acceptation des Evêques; & que les  
„ Papes ayant assez témoigné qu'ils ne leur laissoient que la soumission &  
„ l'obéissance, sans aucun droit de l'examiner & d'y consentir, & ayant  
„ puni les Prélats qui sembloient vouloir sortir de ces bornes, en s'at-  
„ tribuant la qualité de Juges & non de simples exécuteurs, sans que  
„ les autres s'en soient plaints, c'est une marque qu'ils ont reconnu  
„ que ces Constitutions, selon la doctrine & les termes des Jésuites,  
„ *non idcirco sunt certæ ex fide, quod Ecclesia, in qua semper perstabit*  
„ *fides excludens formalem hæresim, acceptet eas tamquam ex fide certas:*  
„ *sed ideo sunt certæ ex fide, quia à capitibus Ecclesiæ pro potestate infalli-*  
„ *bili à Christo concredita sunt.*

Que devoient faire les Jésuites, si l'Auteur des *Dessins* avoit eu tort de les accuser de vouloir ruiner ce qui a été fait par le Parlement & par la Sorbonne sur le sujet de l'infailibilité du Pape? La Proposition de la Sorbonne est, que le Pape n'est point infailible sans le consentement de l'Eglise. On reproche aux Jésuites de se vouloir servir des dernières Constitutions pour ruiner cette doctrine, en soutenant qu'elles sont de foi, non parce qu'elles ont été acceptées par tous les Evêques, mais simplement parce qu'elles sont du Pape, dont la voix est un oracle



IV. C. L. infallible. Que devoient-ils faire, si en cela on leur imposoit, & qu'ils  
 V. P<sup>e</sup>. fussent éloignés de cette pensée? Ne devoient-ils pas s'inscrire en faux  
 Numéro contre ce qu'on leur attribuoit, & désavouer leur P. Théophile, comme  
 XXXIX. s'étant emporté en des excès tout-à-fait opposés aux sentiments de leur  
 Compagnie? Mais ils font tout le contraire, & ils trouvent que c'est  
 une doctrine si catholique que celle de leur confrere, qui veut que les  
 décisions du Pape n'aient besoin d'aucune acceptation de l'Eglise pour  
 être une regle indubitable de la foi, qu'ils ont la hardiesse de traiter  
 d'ennemis du S. Siège, & de gens *qui dépouillent les Vicaires de Jesus*  
*Christ de toute leur autorité*, tous ceux qui ne le croient pas, comme  
 eux, & qui soutiennent, comme le premier fondement des libertés de  
 l'Eglise Gallicane, que les Evêques ne sont pas établis de Jesus Christ  
 pour recevoir aveuglément tout ce qu'il plaît au Pape de leur envoyer;  
 mais qu'ils ont droit d'en juger, & de ne l'accepter qu'autant qu'ils le  
 jugent conforme à l'Ecriture & à la Tradition, comme M. de Marca  
 le reconnoît par ces paroles de son Livre V, Ch. VIII. *Definitio fidei à*  
*Pontifice Romano facta non adstringit Christianos, nisi accedat universalis*  
*Ecclesie consensus*. Ce qui lui fait dire encore, que les Papes envoyant  
 leurs lettres aux Conciles, quoiqu'ils eussent droit de les dresser en forme  
 de définitions, le Concile ne laissoit pas d'examiner avec grand soin si  
 Lib. 5, c. 8. num. 5. elles étoient conformes à l'Ecriture & aux Canons. *Relationis Pontificie*  
*partes erant*, dit-il, *ut in fide & pace Ecclesiarum constituenda, à Sacris*  
*Scripturis, à Canonibus, & à Traditione nullo pacto discederetur. Quare*  
*illud anxie à Synodo disquirebatur, an Pontificum Epistola cum Scripturis*  
*& Canonibus congrueret, ut ita demum auctoritate illius omnes tenerentur.*  
 Voilà ce que les Jésuites appellent *dépouiller les Vicaires de Jesus Christ*  
*de toute leur autorité*. Et ils ne peuvent point dire que cela est bon pour  
 les Conciles généraux, & non pour les Evêques en particulier. Car  
 maintenant qu'on n'assemble plus de Conciles généraux, si les Evêques  
 n'ont pas droit d'examiner ce que le Pape leur adresse, pour ne le re-  
 cevoir qu'autant qu'ils le jugeront conforme à la vérité divine, il faut  
 nécessairement, ou que l'on suppose que le Pape est infallible avant  
 aucune acceptation de l'Eglise, qui est la doctrine que les Arrêts du Par-  
 lement ont condamnée, ou qu'on prétende que les Evêques sont obligés  
 de recevoir & de publier les erreurs mêmes dans lesquelles un Pape  
 pourroit tomber: ce qui seroit une horrible & détestable prétention;  
 puisque ce seroit un moyen ouvert d'engager toute l'Eglise dans l'er-  
 reur; parce que ce qui auroit été ainsi accepté par les Evêques, passeroit  
 ensuite pour être approuvé par le commun consentement de l'Eglise.  
 Il est donc clair, que les Jésuites ne tendent qu'à établir leur doctrine  
 de

de l'infaillibilité, & à faire passer pour hérétiques tous ceux qui ne la croient pas. C'est au Parlement à voir si cela se doit souffrir.

IV. C.L.  
V. P.  
Numéro  
XXXIX.

## C H A P I T R E V I I I .

*Calomnies du P. Ferrier contre un autre Ecrit, intitulé les Justes plaintes, &c.  
Que ce Jésuite représente comme outrageux à l'Eglise ce qui en a été dit  
par les Peres & par S. Grégoire.*

**S**I S. Grégoire de Nazianze a raison de dire que c'est une partie de la piété, que de gémir au moins des maux de l'Eglise, lorsqu'on ne les peut pas empêcher, on peut dire au contraire qu'il n'y a guere de plus grande marque d'une fausse piété, que la flatterie de ceux qui, étant animés du même esprit que ces faux Prophetes dont se plaint Ezechiel, non seulement dissimulent les maux de l'Eglise, mais ne peuvent souffrir qu'on la représente autrement que dans un état florissant & comblée de toutes sortes de biens. Orat. 1.

C'est ce que font les Jésuites. Leur vanité leur ayant persuadé qu'ils ont réformé toute l'Eglise, comme ils s'en vantent dans l'Image fastueuse de leur premier siecle, ils s'imaginent qu'il y va de leur honneur de soutenir qu'elle est maintenant dans le meilleur état du monde; en sorte qu'il ne faut pas s'étonner, s'ils déchirent avec une rigueur étrange, ceux qui parlent de l'état déplorable où les faux remedes de ces prétendus réformateurs ont réduit l'Eglise.

Ainsi l'on n'est point surpris de l'emportement du P. Ferrier, dans son *Idee du Jansénisme*, contre l'Auteur d'un Ecrit intitulé: *Les justes plaintes des Théologiens*, sur ce que cet Auteur a parlé avec quelque zele des maux qui défigurent la beauté de l'Epouse de Jesus Christ. Mais ce qui est surprenant est, qu'il l'ait fait avec tant d'aveuglement, qu'il ait pris sujet de lui reprocher d'attaquer ouvertement l'Eglise, de ce qu'il a simplement rapporté ce qu'en ont dit les Peres, & l'un des plus saints des Papes, & qui l'a le plus aimée.

„ On ne sauroit nier, dit le P. Ferrier, page 90, que les Jansénistes „ ne soient dans la dernière contumace. Car, non seulement, &c. Mais „ ce qui est encore plus étrange, ils attaquent ouvertement l'Eglise, qui „ a condamné leurs erreurs, disant qu'elle est gâtée & corrompue depuis „ la plante des pieds jusqu'à la tête, & qu'elle ressemble à un vieux navire „ tout pourri & brisé, qui fait eau de toutes parts, „

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

E e e

IV. CL. Pour juger de l'injustice de cette accusation, & des faussetés qu'il y  
V. P.<sup>e</sup> a mêlées, il ne faut que lire l'endroit des *Justes plaintes* sur lequel il  
Numéro l'a fondée.

XXXIX.

Art. IX.

« Il faut n'avoir point, *dit cet Auteur*, de lumière ecclésiastique, ni  
» de sentiment pour la sainteté du Christianisme, si on ne reconnoît pas  
» que l'Eglise de Jesus Christ est maintenant en un état aussi déplorable  
» qu'elle ait jamais été; que le vice & le désordre regnent dans tous  
» les états, & dans toutes les conditions qui la composent, & que l'on  
» peut dire d'elle, avec autant de raison que jamais, ces paroles que les  
» Peres lui ont si souvent appliquées: *A planta pedis usque ad verticem*  
» *non est in ea sanitas*. Si S. Grégoire disoit déjà de son temps que l'Eglise,  
» dont il étoit le Chef, étoit un vieux navire tout pourri & tout brisé,  
» & qui faisoit eau de toutes parts, on a bien plus de raison de le dire  
» en celui-ci de l'Eglise Gallicane. Elle ne s'est pas réformée depuis que  
» l'on ne tient plus de Conciles, ni Provinciaux ni Nationaux pour la  
» réformer. Les Ecclésiastiques, hors un petit nombre, ne sont pas plus  
» réglés depuis qu'il n'y a presque plus de punitions canoniques contre  
» leurs dérèglements; & les peuples ne sont pas rentrés dans une ob-  
» servation plus exacte des loix de Dieu depuis que tant de Casuistes tra-  
» vaillent à en autoriser le violement ».

Y a-t-il rien de plus juste que cette plainte; & ne faut-il pas être  
sans honneur & sans conscience, pour accuser un homme qui parle de  
cette sorte de *s'attaquer ouvertement à l'Eglise*? Mais on peut aussi re-  
marquer trois ou quatre déguisements très-malicieus, que ce Jésuite a em-  
ployés pour donner quelque couleur à sa calomnie.

Le premier est; qu'il a retranché du passage qu'il rapporte, tout ce  
qui pouvoit faire voir qu'il n'y étoit parlé que de la corruption des mœurs  
de l'Eglise, & qu'il a voulu faire entendre qu'on a parlé ainsi de l'Eglise,  
à cause des erreurs qu'elle a condamnées, pour faire croire que c'est  
dans la foi même qu'on met cette corruption: ce qui est une malice  
inexcusable.

Le second déguisement est; qu'il allègue ces mots en caractère différent,  
comme étant des *Justes plaintes*; que *l'Eglise est gâtée & corrompue depuis*  
*la plante des pieds jusqu'à la tête*, quoiqu'ils n'y soient point, mais seu-  
lement que les Peres ont appliqué à l'Eglise de leur temps ces paroles  
d'Isaïe: *A planta pedis usque ad verticem non est in ea sanitas*.

Le troisieme est; qu'il a retranché ce qui faisoit voir que cette appli-  
cation est des Saints Peres, & non de l'Auteur; ce qui est une falsi-  
fication criminelle & injurieuse aux Peres, parce qu'elle donne la hardiesse  
à ce Jésuite de représenter ce qu'ils ont dit, comme outrageux  
à l'Eglise.

Le quatrième est, une semblable suppression du nom de S. Grégoire, IV. CL. de qui est la comparaison de l'Eglise à un vaisseau tout pourri & tout brisé, qui fait eau de toutes parts.

Voilà comme on surprend les ignorants. Voilà les impostures dont on se sert pour décrier des gens de bien, & les faire passer pour des ennemis de l'Eglise. J'ai vu la Lettre d'un Religieux qui n'avoit été touché que de cet endroit du P. Ferrier, & qui avoit pris de-là sujet de croire, qu'il n'y avoit point en effet de plus méchantes gens que les prétendus Jansénistes, parce qu'ils comparoient l'Eglise à un vaisseau tout pourri & tout brisé. Et la plupart de ceux que l'on trompe de cette sorte ne se détrompent jamais, parce qu'ils ne voient jamais que ces pieces des Jésuites, pleines de faussetés & d'impostures.

Mais cet Auteur n'a qu'à dire à ce Jésuite, après S. Augustin: *Redde mihi verba mea, & evanescet calumnia tua*. Car s'il n'a dit de l'Eglise que ce qu'en ont dit les Peres, & ce qu'en a dit le plus éclairé des Papes, où est son crime? Il faudroit donc que les Jésuites prétendissent qu'il auroit faussement allégué ces Peres & ce Pape. Or c'est ce qu'ils n'oseroient faire: car il ne faudroit, pour les confondre, que les renvoyer à S. Basile dans son Commentaire sur Isaïe; puisque ce Saint y applique à l'Eglise ces paroles du Prophete: *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas*; comme aussi ce qui est dit au même endroit des plaies, des contusions, & des ulcères enflammés qui ne trouvent point de remèdes, ni dans les ligatures, ni dans les emplâtres, ni dans les huiles. Il dit que les *plaies* sont les schismes & les divisions de l'Eglise; que les *contusions* marquent les esprits pleins de fourberies, & les *ulcères enflammés*, l'orgueil d'une ame qui, étant enflée par une vaine opinion de soi-même, s'élève contre la science de Jesus Christ. Il veut que cette maladie de l'Eglise, qui ne lui laisse point de santé depuis les pieds jusqu'à la tête, ne soit pas seulement quelqu'un de ces maux en particulier, mais quelque chose composé de tout cela, & de pire que tout cela, à quoi il ne serviroit de rien d'appliquer, ni des emplâtres, comme aux ulcères, ni de l'huile comme aux plaies, parce que ces maux sont tels, qu'ils ne peuvent plus recevoir de soulagement de ces remèdes. *Que enim contigerunt, superant medelam: quippe que graviora sunt quam ut his cedant remediis.*

Le Concile de Meaux de l'année 845 sous Charles le Chauve, applique aussi à l'Eglise ces mêmes paroles du Prophete, en disant que les Prêtres du Seigneur avoient souvent tâché de remédier aux maux de l'Eglise: *in qua, ut Propheta multò ante desieverat, à planta pedis usque ad verticem non erat, imò nec est desiderabilis sanitas.*

IV. C<sup>r</sup>. S. Bernard a fait la même application de ces paroles prophétiques à  
 V. P<sup>c</sup>. l'état de l'Eglise de son temps, dans le premier Sermon sur la conversion  
 Numéro de S. Paul. *Il sembleroit, dit-il, que le temps de la persécution fut cessé;*  
 XXXIX. *mais l'expérience nous a bien fait voir que jamais la persécution ne manque*  
*ni aux Chrétiens, ni à Jesus Christ. Et ce qui est de plus horrible, ce*  
*sont maintenant ceux qui portent le nom de Christ, qui le persécutent.*  
*Vos amis, Seigneur, & vos proches se sont élevés contre vous. Toute l'u-*  
*niversalité du peuple Chrétien semble avoir conjuré contre vous, depuis le*  
*plus petit jusqu'au plus grand. IL N'Y A POINT EN ELLE DE SANTÉ DEPUIS*  
*LA PLANTE DES PIEDS JUSQU'A LA TÊTE. L'iniquité s'est trouvée connue*  
*dans sa source dans les vieillards établis pour Juges, qui sont vos Vicaires*  
*& qui paroissent gouverner votre peuple. On ne peut plus dire que les*  
*Prêtres sont comme le peuple, parce que le peuple n'est pas même si cor-*  
*rompu que les Prêtres. Hélas, mon Seigneur, mon Dieu! ceux-là sont*  
*les premiers dans la persécution que l'on vous fait, qui témoignent aimer*  
*la primauté dans votre Eglise, & en obtenir la principauté. Ils se sont*  
*emparés de la Citadelle de Sion; ils se sont rendus maîtres de ses ramparts,*  
*& de-là ils se donnent la liberté de mettre le feu dans toute la Ville, sous*  
*prétexte d'y exercer leur puissance. Leur misérable façon de vie est la*  
*malheureuse subversion de votre peuple. Et plutôt à Dieu qu'ils ne nuisissent*  
*qu'en cette manière! Il y en auroit au moins qui, suivant l'avertissement*  
*de Notre Seigneur, prendroient garde de ne se pas laisser emporter à leurs*  
*mauvais exemples, mais d'observer leurs bonnes instructions. Mais au-*  
*jourd'hui les dignités sacrées ne sont regardées que comme un moyen de*  
*faire des gains honteux, & on fait un trafic de la piété. Leur dévotion*  
*paroît grande à recevoir, ou plutôt à prendre le soin des âmes; mais c'est*  
*le moindre de leurs soins; & la dernière de leurs pensées est de travailler*  
*au salut des âmes. Le Sauveur pouvoit-il souffrir une plus grande per-*  
*sécution? Il y en a bien d'autres qui traitent fort mal Jesus Christ, &*  
*notre siècle est plein d'Antechrists. Mais la persécution qu'il endure de ses*  
*propres Ministres est la plus sensible, à cause des biens qu'il leur a faits;*  
*& la plus crnelle, à cause de l'abus qu'ils font de la puissance qu'il leur*  
*a donnée.*

Les Jésuites ne sont pas si ignorants, qu'ils ne sachent qu'on pourroit  
 faire un livre entier des plaintes que les Peres, & les plus grands per-  
 sonnages de chaque siècle, ont faites de l'état déplorable où ils ont  
 jugé qu'étoit l'Eglise, en comparaison de ce qu'elle avoit été dans les  
 premiers temps.

S. Chrys.  
 hom 23.  
 in 2. ad  
 Cor.

Tantôt ils la comparent à une Dame de grande condition, qui n'a  
 presque rien de son ancienne grandeur que quelques habits tout usés,

& qui ne se souvient d'avoir été riche, que parce qu'elle peut encore IV. CL.  
montrer les boîtes & les coffres où étoient enfermés les trésors dont elle V. P.  
est maintenant dépouillée. Car c'est, disent-ils, l'état de pauvreté où Numéro  
nous sommes réduits, ne possédant plus que des signes, des figures & XXXIX.  
des ombres de ces dons admirables de grace que les anciens Chrétiens  
recevoient du ciel avec abondance.

Tantôt ils comparent l'état de l'Eglise à l'embrasement d'un grand Id. hom.  
Palais, où pendant qu'une épaisse fumée obscurcit l'air, & que le feu 12. in Ep.  
prend toujours de nouvelles forces, chacun ne s'occupe qu'à son propre ad Eph.  
intérêt, & personne ne se met en peine de jeter de l'eau pour l'é-  
teindre. Voilà, disent-ils, les malheurs que nous voyons tous les jours  
de nos propres yeux. Une foudre terrible est tombée sur la maison de  
Dieu; le feu se répand par-tout, & nous l'allumons nous-mêmes, quand  
nous cherchons d'être honorés des hommes, & quand nous portons en  
notre cœur les ardents desirs que nous inspire notre propre gloire. Depuis  
que nous avons quitté Dieu, pour nous rendre esclaves de cette furieuse  
passion, nous avons perdu l'autorité de reprendre ceux qui nous sont  
sujets, & nous leur donnons sujet de ne nous plus croire, quand ils  
voient que nos actions détruisent nos paroles. Quelle espérance donc  
nous peut-il rester de voir jamais le corps de l'Eglise dans sa première santé,  
puisque ceux qui la doivent procurer par leurs soins, sont eux-mêmes  
sans force & sans vigueur, ou plutôt sont demi morts, & ne sauroient  
guérir que par des miracles, & des secours tout extraordinaires?

D'autres fois, ce qui est encore plus étrange, ils comparent la multi- Id. hom.  
tude des Chrétiens qui composent l'Eglise à un corps sans ame & sans 12. in 2.  
sentiment, couché sur la terre. Car comme un corps, disent-ils, qui vient ad Cor.  
de perdre la vie, a encore des yeux, des mains, des pieds, un col,  
une tête, mais n'a plus l'usage de toutes ces parties, de même tous ceux  
qui sont présents ici ont, comme je pense, la foi, mais une foi morte  
& sans action. Nous avons éteint en nous la ferveur de cette foi, & nous  
avons fait mourir le Corps de Jesus Christ. S'il est horrible de se servir  
d'une expression si étrange, il est encore plus horrible que l'effet de  
cette expression se trouve en nous.

Ils dépeignent encore l'Eglise sous l'image d'une flotte, dont tous les Basil. Ep.  
navires se brisent les uns contre les autres, & s'abymant ensuite par un 51. Et de  
nauffrage que causent de furieuses tempêtes. Et ce qui est encore plus Spiritu S.  
digne de larmes, c'est de voir que, dans ces extrêmes périls, les Pilotes c. 3.  
& les Matelots sont dans une telle confusion, qu'ils s'entr'empêchent,  
au lieu de se secourir les uns les autres, & ne contribuent pas moins  
à faire périr les vaisseaux que la tempête même. Voilà, disent-ils, l'image  
de l'état où l'Eglise est réduite.

IV. Cl. Que si nous voulons descendre aux derniers temps, où les défordres  
 V. P<sup>e</sup>. se sont encore accrûs davantage, S. Bernard étoit-il ennemi de l'Eglise,  
 Numéro & avoit-il dessein de l'outrager, lorsqu'il en parloit de cette sorte, dans  
 XXXIX. son Sermon 33 sur les Cantiques. *Une corruption contagieuse se répand  
 aujourd'hui dans tout le corps de l'Eglise, & forme en elle une maladie  
 d'autant plus désespérée, qu'elle est plus universelle, & d'autant plus dan-  
 gereuse, qu'elle est plus intérieure. Si un hérétique s'élevoit contre elle en  
 lui faisant une guerre ouverte, on le mettroit dehors, & il sécheroit comme  
 une branche séparée du tronc de l'arbre. Si un ennemi public l'attaquoit par  
 une violence publique, elle se cacheroit peut-être & éviteroit sa fureur.  
 Mais maintenant, qui est-ce qu'elle chassera, & de qui est-ce qu'elle se  
 cachera? Ils sont tous ses amis, & ils sont tous ses ennemis. Ils sont tous  
 ses confidants, & ils sont tous ses adversaires. Ils sont tous ses domestiques,  
 & il n'y en a pas un qui vive en paix avec elle. Ils sont tous ses proches,  
 & ils cherchent tous leurs intérêts, & non les siens. Ils sont Ministres de  
 Jesus Christ, & ils servent l'ennemi de Jesus Christ..... Il a été pro-  
 phétisé de l'Eglise dans l'Ecriture, & c'est maintenant le temps que cette  
 parole est accomplie, que ce seroit dans la paix que son amertume devoit  
 être plus amère. Elle a été amère dans les supplices des Martyrs: elle a  
 été plus amère dans ses combats contre les hérétiques; mais elle est main-  
 tenant très-amère dans les mœurs de ses domestiques & de ses proches. Elle  
 ne peut ni les éloigner d'elle ni s'éloigner d'eux, tant ils se sont établis puis-  
 samment, & multipliés jusqu'à l'infini. La plaie de l'Eglise est intérieure,  
 elle est incurable: c'est pourquoi son amertume est très-amère au milieu  
 de la paix. Elle a la paix à l'égard des Payens: elle a la paix à l'égard  
 des hérétiques; mais elle n'a point de paix à l'égard de ses enfants. Et c'est  
 aujourd'hui proprement qu'elle fait cette plainte: J'ai nourri des enfants,  
 je les ai élevés, & après cela ils m'ont méprisée. Ils m'ont méprisée &  
 déshonorée par les défordres de leur vie, par des gains honteux, par des  
 commerces infâmes, & enfin par tout ce qui se peut commettre de plus dé-  
 testable dans les ténèbres. Il ne reste plus autre chose, sinon que le Démon  
 du midi sorte pour séduire le peu qui reste qui n'ont pas encore perdu leur  
 simplicité.*

Tant de Conciles qui ont reconnu que l'Eglise avoit besoin d'être ré-  
 formée dans la tête & dans les membres, *in capite & in membris*, n'ont-  
 ils pas avoué par-là qu'on lui pouvoit appliquer ces paroles d'Isaïe: *A  
 planta pedis usque ad verticem non est in ea sanitas?* Et le bon Pape  
 V. Spenc. Adrien vouloit-il outrager l'Eglise, & déshonorer le S. Siege sur lequel  
 in c. 1. ad Tit. dig. 2. il étoit assis, lorsqu'il ordonnoit à son Nonce de reconnoître dans une  
 Diète d'Allemagne, *qu'il s'étoit commis tant d'abus dans le Siege Aposto-*

lique, qu'il ne falloit pas s'étonner que la maladie fût descendue du Chef IV. CL dans les membres; c'est-à-dire des Souverains Pontifes, dans tout le reste V. P. du corps de l'Eglise.

Numéro  
XXXIX.

Il n'y a donc rien de plus mal fondé que le reproche que le P. Ferrier fait à l'Auteur des *justes Plaintes*, pour avoir seulement rapporté en général ce que les Peres ont dit des maux de l'Eglise. Et il n'est pas moins insupportable quand il donne pour preuve de la dernière contumace contre l'Eglise, dont il accuse cet Auteur, de l'avoir comparée à un vaisseau brisé & pourri qui fait eau de toutes parts. Car, comme il a déjà été dit, ce Jésuite dissimule, par une malice noire, qu'il n'a fait que marquer que S. Grégoire s'étoit servi de cette comparaison : de sorte que l'injure qu'il a cru faire à cet Auteur retombe sur ce S. Pape, qui parle ainsi dans la Lettre 4 du premier livre à Jean Patriarche de Constantinople : *Puisque je me trouve engagé de conduire un vieux vaisseau tout brisé, qui fait eau de toutes parts, & dont les planches pourries, qui sont sans cesse ébranlées par une furieuse tempête, nous menacent tous les jours du naufrage, je vous conjure par le Dieu tout-puissant que vous me tendiez la main, en m'assistan par vos prières dans un si grand péril (e).*

Il répète la même chose dans la lettre 41 du même livre, à S. Léandre Archevêque de Seville. *Tantis quippe in hoc loco hujus mundi fluctibus quatuor, UT VETUSTAM AC PUTRESCENTEM NAVEM, quam regendam occidit Dei dispensatione suscepi, ad portum dirigere nullatenus possim. Nunc ex adverso fluctus irruunt: nunc ex latere cumuli spumosi maris intumescunt: nunc à tergo tempestas insequitur..... Ingemisco, quia sentio quod negligente me crescit sentina vitiorum, & tempestate fortiter obviante, jam jamque putrida naufragium tabula sonant.*

Voilà ce que le P. Ferrier a eu la hardiesse de représenter comme le dernier des emportements contre l'Eglise, en cachant aux ignorants que ce qu'on avoit dit fût de S. Grégoire. Mais pour le confondre davantage, il ne faut que lui faire voir que les moindres du peuple ont accoutumé de lire sans aucun scandale, dans le livre d'un Jésuite, ce qu'il s'est imaginé ridiculement devoir donner de l'horreur à tous les bons Catholiques. Il n'y a point de livre qui soit plus entre les mains de tout le monde que les *Fleurs des Vies des SS.* du Jésuite Ribadeneira, qui, dans la Vie du Pape S. Grégoire, qui est le 12 de Mars, rapporte en ces termes, selon la traduction du Sieur Gautier, cet endroit de ce

(e) Quia vetustam navim vehementerque contractam indignus ego infirmusque suscepti, modique enim fluctus intrant, & quotidiana ac valida tempestate quassata, putrida naufragium tabula sonant, per omnipotentem Deum rogo, ut in hoc mihi periculo orationis tue manum porrigas.



IV. Cl. Pape: *En une Epître, dit cette Vie, qu'il écrit à S. Léandre il dit ainsi:*  
 V. P.<sup>e</sup>. *Je suis combattu de tant d'horribles vagues de ce siècle, que je ne peux*  
 Numéro ranger au port ce VIEIL NAVIRE TOUT POURRI ET MANGÉ DE VERS, duquel  
 XXXIX. *Dieu, par sa secrète dispensation, m'a mis en main le gouvernail. D'un*  
*côté, les ondes furieuses & contraires m'engloutissent. D'autre part, la mer*  
*élancée me porte jusques dans les nues: la tempête m'environne de toutes*  
*parts & m'attaque; & moi tout troublé, je suis par fois forcé de dresser*  
*le gouvernail droit contre l'orage: d'autres fois j'esquive, & détourne le*  
*vaisseau de l'impétuosité des courants. Je me fâche, reconnoissant que les*  
*vices croissent par ma négligence, & QUE LE NAVIRE FAIT EAU, EN DANGER*  
*DE S'OUVRIR ET DE SE PERDRE, par les tourbillons des vents contraires,*  
*& la rage de la mer.*

Si donc l'Auteur des justes Plaintes a fidèlement rapporté ce que S. Grégoire a dit de l'Eglise, & ce que des Jésuites ont bien voulu que les moindres des fideles fussent, ne faut-il pas que le P. Ferrier passe pour le plus emporté, & le moins judicieux de tous les hommes, de lui en avoir fait un crime, & d'employer cette imposture, mêlée de fausseté & d'impertinence, comme un argument convaincant, qui fait, à ce qu'il dit, qu'on ne sauroit plus nier que les prétendus Jansénistes ne soient dans la dernière contumace contre l'Eglise.

## C H A P I T R E IX.

*Autres impostures du P. Ferrier contre l'Ecrit des Justes plaintes.*

**I**L n'y a point d'Ecrits qu'on ne puisse représenter comme très-injurieus, lorsqu'on falsifie les endroits qu'on en rapporte, & qu'on y met des injures qui n'y sont point. C'est ce que fait le P. Ferrier au regard des *Justes plaintes*, qu'il cite à la marge de la cinquième page de son

\* Et à la *Idee*, \* pour prouver que les Disciples de S. Augustin sont dans la der-  
 p. 90. de nière contumace contre l'Eglise. " Ils déchirent, dit-il, la réputation des  
 la Rela- tion, &c. " Evêques de France, qui se sont opposés à leurs mauvais desseins, les  
 „ traitant d'ignorants, qui ne sauroient montrer quel est le sens de Jan-  
 „ sénus; de Tyrans, qui veulent obliger des Théologiens à condamner  
 „ d'hérésie une doctrine qu'ils estiment très-catholique; de fourbes, qui  
 „ ne croient rien de ce qu'ils déclarent en signant le Formulaire; de  
 „ malicieux, qui s'efforcent d'opprimer des Evêques qui se consomment comme  
 „ des victimes dans les travaux de leur ministère, pendant qu'eux-mêmes

en

» en évitent toutes les croix ; de calomnieurs , qui font passer pour hé- IV. CL.  
 » rétiques des Théologiens très-Catholiques ; de médisants & de voleurs , V. P.  
 » disant que quelque autorité qu'ils possèdent dans l'Eglise & dans le monde , Numéro  
 » elle ne les mettra point à couvert de ces paroles terribles ; " neque maledici , XXXIX.  
 neque rapaces regnum Dei possidebunt. Tous ces mots injurieux , d'igno-  
 rants , de tyrans , de fourbes , de malicieux , de calomnieurs , de médi-  
 sants , & de voleurs sont en caractère italique , comme étant de l'Auteur  
 des *Justes plaintes* , aussi-bien que quelques lignes qui , en étant vérita-  
 blement , sont dans ce même caractère. Or il est très-faux que ces in-  
 jures se trouvent nulle part dans cet Ecrit. Et par conséquent , le P.  
 Ferrier trompe le monde d'une manière qui n'est digne que d'un Jé-  
 suite , lorsqu'il fait croire , par une supposition manifeste , qu'on s'est  
 servi de termes outrageux en parlant des Evêques , & qu'on les a ap-  
 pellés des *ignorants* , des *malicieux* , & des *fourbes*.

Il dira sans doute ( car c'est le voile dont ceux qui usent de cette  
 sorte d'imposture ont accoutumé de se couvrir ) qu'on a dit dans les  
*Justes plaintes* , des choses des Evêques dont il s'ensuit qu'ils sont tout cela.

Mais c'est en cela que consiste la fourberie , d'avoir substitué ces pré-  
 tendues conséquences , qui sont souvent très-fausSES , à ce qu'on a dit  
 véritablement dans cet Ecrit , & de les avoir représentées comme si  
 c'étoient les termes mêmes de l'Ecrit. Il n'y a point de rencontre où  
 cela soit moins permis que lorsqu'on veut montrer qu'un livre est rempli  
 d'injures. C'est alors une imposture visible de ne pas rapporter les mêmes  
 mots , & de les changer en d'autres , sous le faux prétexte qu'ils signi-  
 fient la même chose. Car qui ne fait que , de plusieurs mots qui pa-  
 roissent synonymes , il y en a qui paroissent très-offensants , & d'autres  
 qui ne le sont point ? Et ainsi , quand on seroit fidèle dans le rapport  
 de la chose en soi , on seroit très-infidèle & coupable de calomnie , si  
 on la représentoit comme ayant été exprimée par des mots qui sont  
 offensants , lorsqu'elle l'auroit été par d'autres qui ne le sont pas.

Cette réponse générale pourroit suffire pour repousser tous les repro-  
 ches contre l'Ecrit des *justes Plaintes* sur le sujet des Evêques : mais l'in-  
 justice en paroîtra encore davantage en les examinant chacun en particulier.

#### R É P O N S E A U P R E M I E R R E P R O C H E .

Le premier est , qu'on a traité les Evêques *d'ignorants* ; & il renvoie  
 pour cela à la page 13 de l'Ecrit des *justes Plaintes* , où l'on parle en  
 ces termes. *Messeigneurs les Evêques , qui refusent de déclarer quel est le* Art. IV.  
*sens de M. d'Ypres , après qu'ils en ont été tant de fois pressés , non seu-*  
*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.* F f f

IV. C<sup>L</sup>. *lement par des Théologiens, mais par des Prélats très-considérables pour*  
 V. P<sup>e</sup>. *leur piété & pour leur science, sont justement présumés ne le savoir pas.*  
 Numéro Le P. Ferrier prend sujet de-là de dire, *qu'on a déchiré leur répu-*  
 XXXIX. *tation en les traitant d'IGNORANTS, qui ne sauroient montrer quel est le*  
*sens de Jansénius.* Cela est impertinent. Le sens de Jansénius n'est point  
 une chose de telle nature, qu'on puisse donner la qualité d'ignorants  
 à tous ceux qui ne le connoissent pas. On pourroit donner ce nom  
 aux plus savants hommes du monde, s'il suffisoit, pour cela, d'ignorer  
 quelque chose; puisqu'il y en a une infinité que les plus habiles gens  
 ignorent dans les ténèbres de cette vie. Il n'y a donc que de la malice  
 dans ce reproche du P. Ferrier. Pour agir de bonne foi, il n'avoit  
 qu'à rendre raison du silence des Evêques, touchant l'explication de ce  
 qu'ils entendent par le sens de Jansénius, qu'ils veulent faire condam-  
 ner, qui leur a été demandée tant de fois, & par leurs confreres mêmes.  
 On a cru ne le pouvoir attribuer à une cause plus innocente, qu'à  
 l'impuissance où ils se sont trouvés, de convenir de ce sens. Car ce  
 leur seroit une chose bien plus défavantageuse de dire, que, le sachant,  
 ils ne l'aient pas voulu marquer; puisqu'ils y étoient obligés par toutes  
 sortes de raisons, & que, depuis la naissance de l'Eglise, on n'a jamais  
 oui dire que des Evêques aient pressé le monde de condamner le sens  
 d'un Auteur, sans vouloir déclarer, en étant requis, ce qu'ils entendoient  
 par ce sens.

## R É P O N S E A U S E C O N D R E P R O C H E.

Le second reproche est, qu'on a traité les Evêques de TYRANS, *qui*  
*veulent obliger des Théologiens à condamner d'hérésie une doctrine qu'ils*  
*estiment très-catholique.*

C'est une double imposture de ce Jésuite, & en ce qu'il suppose fauf-  
 sement qu'on a appelé les Evêques des Tyrans, & en ce qu'il change  
 l'état de la question, détournant malicieusement à une question de droit,  
 ce qu'on n'a dit que sur une simple question de fait. Car voici les deux  
 endroits auxquels il renvoie.

Dans la page 13. *Il y auroit de la tyrannie à obliger les Théologiens*  
*par voie de commandement, à croire que le Pape Honorius a enseigné*  
*l'erreur des Monothélites, pour laquelle il a été condamné dans le sixieme*  
*Concile; & que Théodore a enseigné les impiétés de Nestorius, que le*  
*cinquieme Concile lui attribue; & il n'y en a pas moins à obliger des*  
*Théologiens, par voie de commandement, à croire que Jansénius a en-*  
*seigné les cinq Propositions.*

Et dans la page 6, à laquelle il renvoie aussi. *Est-ce que nous devons nous gêner à croire des faits non révélés de Dieu, contre notre propre lumière, ou contre de très-puissants motifs, qui nous les rendent au moins douteux, à cause seulement que le Pape les a décidés ? C'est ce que l'on n'ose dire, parce qu'il n'y a point de Théologien raisonnable qui ne condamne ce procédé comme une véritable tyrannie.* IV. Cl. V. P<sup>e</sup>. Numéro XXXIX.

Il ne s'agit point en tout cela d'obliger des Théologiens à condamner d'hérésie une doctrine qu'ils estiment très-catholique, comme le suppose fausement le P. Ferrier, pour rendre cette plainte injuste ; mais seulement de les obliger à croire qu'une doctrine, qu'ils avouent être hérétique, se trouve dans le livre d'un Evêque Catholique. C'est sur cela seul qu'on a dit, & que l'on dit encore, que ce seroit une véritable tyrannie de vouloir forcer des Théologiens, par voie de commandement, de croire ces sortes de faits non révélés de Dieu, contre leur propre lumière, ou contre de très-puissants motifs qui les leur rendent au moins douteux. C'est ce que le P. Ferrier avoit à combattre s'il avoit un peu de sincérité. Mais comment l'auroit-il pu faire, puisque c'est le sentiment commun de tous les Théologiens, qui, avouant que toute l'Eglise se peut tromper dans ces sortes de faits, doivent avouer en même temps que la seule autorité de l'Eglise n'est point un motif suffisant de les faire croire, contre les doutes qu'on en auroit, ou contre sa propre lumière ; nulle autorité faillible n'étant capable de faire croire, par elle-même, ce qu'on a d'ailleurs raison de ne croire pas. Et les exemples des faits de Théodoret & d'Honorius, qu'on a allégués au même lieu, en sont des preuves convaincantes ; puisque ces faits étant tout semblables à celui de Jansénius, le P. Ferrier ne sauroit dire pourquoi la créance du dernier n'est pas aussi libre, comme dit M. de Commenges, que la créance des autres.

#### RÉPONSE AU TROISIEME REPROCHE.

Le troisieme reproche de ce Jésuite est, *qu'on a déchiré la réputation des Evêques, en les traitant de FOURBES, qui ne croient rien de ce qu'ils déclarent, en signant le Formulaire.* Il renvoie sur cela aux pages 56 & 57, où on ne trouvera que des preuves de sa hardiesse à calomnier le monde. Car c'est à lui-même une fourberie inexcusable de faire entendre qu'on ait traité les Evêques de fourbes, en mettant ce mot en autre caractère, comme étant de l'Auteur des *justes Plaintes* : & c'est un déguisement malicieux de dire crument, qu'on ait accusé les Evêques de ne rien croire de ce qu'ils déclarent, en signant le Formulaire. On sait

IV. CL. qu'il y en a qui l'ont signé dans cette persuasion, qu'on n'est pas obligé  
 V. P<sup>e</sup>. pour cela de croire que les cinq Propositions sont dans Jansénius; parce  
 Numéro qu'ils sont prévenus de cette pensée, que la signature de ces sortes  
 XXXIX. d'Actes ne tombe que sur le droit, & non sur le fait. Mais ce n'est pas néanmoins de cela qu'on a parlé dans la Conclusion des *justes Plaintes*: & l'on a encore été plus éloigné de prétendre que les Evêques, qui ont signé le Formulaire, l'aient fait sans rien croire de ce qu'il contient; ce qui excluroit même la créance touchant la foi.

Il y a donc une visible imposture dans la manière dont le P. Ferrier exprime le reproche qu'il fait à l'Auteur des *justes Plaintes*: car voici tout ce que cet Auteur dit en la page 56 & 57.

Il représente aux Prélats de l'Assemblée du 2 Octobre 1663; qu'il n'y a point d'apparence que l'impiété des Jésuites, qui veulent que des faits non révélés puissent être crus de foi divine, ne leur ait donné de l'horreur: ou qu'ils n'eussent pas vu qu'ils s'y engageoient eux-mêmes, en voulant toujours que l'on traite d'hérétiques ceux qui n'erreroient que sur un fait.

Et après avoir montré le tort qu'on leur feroit, de leur attribuer des erreurs aussi grossières, & aussi palpables que sont celles des Jésuites touchant la foi divine du sens de Jansénius, il les conjure de faire connaître comment ils peuvent accorder leurs délibérations avec leurs véritables sentiments. *Faites-nous voir*, dit-il, *comment ne croyant point, ni que le Pape soit infallible dans les faits, ni qu'un fait non révélé puisse être cru de foi divine, ni que le fait soit inséparable du droit, vous pouvez ordonner qu'on traite d'hérétiques ceux qui refusent la signature de ce fait.* Et il conclut par ces paroles: *Il est donc visible, Messieurs, que vos opinions & vos actions sont contraires, & que ce n'est pas sans raison que j'ai dit dès le commencement, que je vous défendois vous-mêmes contre vous-mêmes, en défendant vos véritables sentiments contre les sentiments des Jésuites, contenus dans la délibération qu'ils ont fait passer dans votre Assemblée.*

Voilà ce que la nécessité d'une juste défense a obligé de représenter à ces Evêques. Des Théologiens accusés injustement d'hérésie par une Assemblée de Prélats doivent s'en justifier s'ils le peuvent, selon toutes les loix & divines & humaines; & le respect qu'ils leur doivent ne va pas jusqu'à ce point, que d'être obligés de souffrir en silence une si honteuse tache. Or étant traités d'hérétiques, pour le seul refus qu'ils font de croire un fait non révélé, il falloit nécessairement, ou qu'ils imputassent aux Evêques d'être sur ce sujet dans l'hérésie des Jésuites, qui renverse le fondement de la foi, qui est, qu'un pur fait non révélé

puisse être cru de foi divine ; ou qu'ils se plaignissent de leur conduite, IV. CL. en ce que n'étant pas dans cette erreur, ils agissoient comme s'ils y V. P<sup>e</sup>. eussent été, en traitant d'hérétiques ceux qui n'erreroient que sur un Numéro fait ; & qu'ainsi il y auroit de la contrariété entre leurs opinions & leurs XXXIX. actions. On ne se pouvoit dispenser de dire l'un ou l'autre. Et le premier étant incomparablement plus injurieux & moins croyable, la charité vouloit qu'on se réduisît au dernier. Et l'événement a fait voir qu'on a eu raison, puisque M. l'Archevêque de Paris, qui étoit l'un des plus considérables d'entre les Prélats de l'Assemblée du deuxième d'Octobre, vient de déclarer authentiquement par une Ordonnance publique, qu'on [ Du 7 ne peut dire, sans être malicieux ou ignorant, qu'on puisse exiger la foi Juin 1664. ] divine en ce qui regarde le fait, & que ce ne peut être qu'un objet de foi humaine : d'où il s'ensuit, selon les Jésuites mêmes, dans l'explication de leur Thèse, que personne ne peut être hérétique pour ce sujet. *Circa eadem enim est hæresis & fides*, comme ils remarquent fort bien.

On ne peut donc que louer la modération de l'Auteur des *justes Plaintes*, qui, dans la nécessité de défendre un grand nombre de Théologiens que quelques Evêques traitoient d'hérétiques pour un pur fait, a mieux aimé croire que ce que ces Prélats faisoient, par l'instigation des Jésuites, ne s'accordoît pas avec leurs sentiments, que de leur attribuer une aussi grossière hérésie, qu'est celle de croire qu'on puisse être hérétique pour nier simplement un fait.

Mais si cela étoit, dit le P. Ferrier, ils auroient été des *fourbes*. C'est la conséquence de ce Jésuite, & non pas de l'Auteur des *justes Plaintes*. Et c'est ce qui fait voir que c'est lui qui est très-injurieux à ces Prélats, puisqu'il prétend qu'ils n'ont pu faire sans être *fourbes*, ce qu'il est certain qu'ils ont fait. Car il est constant qu'ils ont menacé de traiter d'hérétiques ceux qui douteroient du fait de Jansénius ; ce qui auroit enfermé, si leurs actions avoient été conformes à leurs sentiments, la créance qu'on peut être hérétique pour un fait, & que ce fait peut être cru de foi divine, selon le raisonnement des Jésuites dans l'exposition de leur Thèse. *Si hæretici habendi sunt qui omnia illa decreta non approbant, hæretici habendi qui non approbant decretum facti. Non sunt autem hæretici, nisi qui fidei divina resistunt: versatur ergo fides divina etiam circa factum: nec est potior ratio, cur sit hæresis in resistendo tali decisioni, quàm divina fides in approbando*. Or il paroît clairement, par l'Ordonnance de M. l'Archevêque de Paris, que les Evêques de l'Assemblée du 2 d'Octobre, n'ont point cru qu'on pût exiger la foi divine touchant le fait ; ce qui est nécessaire, par la confession des Jésuites,

IV. CL. afin que celui qui le nie puisse être tenu pour hérétique. On ne peut V. P<sup>e</sup>. donc nier qu'il n'y ait eu de la contrariété entre leurs actions & leurs Numérol sentiments, soit qu'ils ne l'aient pas apperçue, soit qu'ils l'aient dissimulée. XXXIX.

#### RÉPONSE AU QUATRIÈME REPROCHE.

Le quatrième reproche est, qu'on a déchiré la réputation des Evêques approbateurs du Formulaire, *en les traitant de MALICIEUX, qui s'efforcent d'opprimer des Evêques qui se consument dans les travaux de leur ministère, pendant qu'eux-mêmes en évitent toutes les croix.*

Il est vrai que si on en ôte l'injure de malicieux, qui est de l'invention du P. Ferrier, le reste est assez fidèlement rapporté; puisque l'Auteur [Art. VI.] des justes Plaintes a parlé de cette sorte dans la page 22. *Pardonnez, MESSEIGNEURS, une parole de liberté, que la douleur arrache d'un cœur pénétré des maux de l'Eglise. C'est une honte à notre siècle, que des Prélats, qui dans un autre plus équitable, auroient attiré sur eux la vénération de tout le monde, y soient traités si indignement. C'est une honte à la France qu'on n'y puisse aujourd'hui faire aucun bien solide, sans être aussitôt traversé par la ridicule accusation d'une hérésie fantastique. C'est une honte à l'Episcopat, qu'il y ait des Evêques qui ne travaillent qu'à l'asservir en la personne de leurs confreres, & qui, pendant qu'ils en évitent toutes les croix, ne pensent qu'aux moyens d'opprimer ceux qui se consument, comme des victimes, dans les travaux de leur ministère.*

Mais où est le crime de ces plaintes? Est-ce que le respect que l'on doit aux Evêques oblige de laisser en proie l'honneur des plus saints Prélats, & qui édifient le plus l'Eglise par leur piété, plutôt que de dire la moindre chose qui puisse déplaire à ceux qui la troublent & la scandalisent? N'est-ce pas en effet une honte à l'Episcopat, qu'il y ait des Evêques qui s'efforcent de l'asservir en la personne de leurs confreres, en leur voulant imposer le joug du nouveau Tribunal de leurs Assemblées, & rendre ainsi toute l'Eglise de France esclave des volontés de dix ou douze Evêques, qui résideront ordinairement à la Cour? Ce Jésuite osera-t-il nier que cette illégitime prétention n'ait été condamnée par les Prélats de France les plus recommandables pour leur piété? Et s'il ne le peut pas désavouer, quel droit a-t-il de prétendre que ce soit *déchirer la réputation* de ces injustes usurpateurs d'une autorité qui ne leur appartient point, que de témoigner de la douleur de cet indigne asservissement de la dignité épiscopale. Il veut bien pouvoir louer ceux qui se sont efforcés tant de fois d'opprimer leurs collègues, en surprenant la Religion du Prince, & il s'imaginera ridiculement,

qu'il n'est pas permis de déplorer ce malheur de notre siècle, & de IV. CL.  
 relever le mérite de ces Prélats qu'on traite si indignement! Mais il est V. P.  
 blessé de la comparaison qu'on en a faite, en ce qu'on a dit des uns, Numéro  
 qu'ils évitoient les croix de l'Épiscopat; & des autres, qu'ils se consumoient XXXIX.  
 comme des victimes dans les travaux de leur ministère. On a eu tort de  
 parler ainsi, si ce n'est pas une vérité connue de toute la France au re-  
 gard des uns & des autres: mais si la louange qu'on a donnée aux der-  
 niers leur est très-justement due par le consentement de tout le monde,  
 il faut reconnoître qu'on ne pouvoit pas user d'une plus grande modé-  
 ration, que de s'être contenté de dire des premiers, qu'ils évitoient  
 les croix de leur charge; & nous montrerons plus bas que le respect  
 qu'on doit avoir pour l'Épiscopat, qui est la plénitude du Sacerdoce de  
 Jésus Christ, n'empêche pas qu'il ne soit souvent permis, & même né-  
 cessaire, pour le bien de l'Eglise, de parler avec zèle & avec douleur  
 contre les désordres connus & publics de ceux qui profanent leur di-  
 gnité, & abusent de leur puissance.

#### RÉPONSE AU CINQUIÈME REPROCHE.

Le cinquième reproche du P. Ferrier est, qu'on a déchiré, à ce qu'il  
 prétend, la réputation des Evêques, en les traitant de CALOMNIATEURS,  
 qui font passer pour hérétiques des Théologiens très-Catholiques.

Voilà qui est merveilleux. Est-ce donc que le P. Ferrier s'imagine que  
 quand il aura plu à quelques Evêques de traiter des Théologiens d'hé-  
 rétiques, sans preuves, sans apparences, & contre les termes des pro-  
 pres pièces sur lesquelles ils fonderoient cette accusation, ces Théolo-  
 giens sont obligés de demeurer dans le silence, & qu'il ne leur est pas  
 permis de se plaindre de ce traitement, & de justifier leur foi, de peur  
 qu'on ne leur reproche de déchirer la réputation de ces Evêques, en  
 les traitant de calomniateurs? On ne leur a point donné ce nom inju-  
 rieux. C'est la fausseté ordinaire de ce Jésuite de le supposer. Mais on  
 a fait voir invinciblement que c'étoit en effet une calomnie tout-à-fait  
 inexcusable contre des Théologiens Catholiques, de leur imputer d'a-  
 voir caché une hérésie dans une déclaration, où ils ont très-clairement  
 condamné toutes les hérésies dont on tâche vainement de les rendre  
 suspects dans le monde. Car comment, dit l'Écrit des justes Plaintes,  
 pourroit-on les accuser de soutenir les cinq Propositions condamnées, puis-  
 qu'ils les y condamnent si nettement? Comment les pourroit-on soupçonner de  
 réserver des sens selon lesquels ils les voudroient soutenir, puisqu'ils té-  
 moignent si clairement qu'ils ne les veulent jamais soutenir, sous prétexte



IV. C<sup>1</sup>. de quelque sens & de quelque interprétation que ce soit? Comment pour-  
 V. P<sup>e</sup>. roit-on leur imputer de cacher leur sentiment, comme ont fait les anciens  
 Numéro hérétiques, de peur qu'on ne découvre leurs hérésies, puisqu'ils protestent  
 XXXIX. n'en avoir point d'autres sur le fait des cinq Propositions, que ceux qu'ils  
 ont si amplement & si nettement expliqués dans les Articles qui ont été en-  
 voyés au Pape, & qui lui ont paru si orthodoxes, qu'il a dit de ceux  
 qui les ont signés: *Ad sanio rem doctrinam inducti?* C'est ce qui fait voir  
 manifestement que les Jésuites ont bien pu faire croire à Sa Sainteté, que  
 ces Théologiens avoient eu autrefois d'autres sentiments que ceux qu'ils fai-  
 soient paroître par leurs Articles; mais qu'ils n'ont pu empêcher qu'on  
 ne les reconnût pour orthodoxes.

Voilà ce que le P. Ferrier avoit à combattre, s'il vouloit montrer  
 qu'on avoit eu tort de se plaindre de ces Prélats. Mais s'il prétend,  
 que, sans entrer dans le fond de cette accusation, il a droit de décrier,  
 comme injurieux aux Evêques, tout ce qu'on a été contraint de dire  
 pour la repousser, on lui répond qu'il se trompe, & on lui soutient,  
 que, sans manquer à la vénération qu'on a plus que lui & que toute  
 sa Compagnie pour l'autorité épiscopale, on a pu, dans la fâcheuse né-  
 cessité où l'on s'est trouvé de justifier sa foi, adresser à ces Prélats ces  
 paroles des justes Plaintes. *Vous savez, MESSEIGNEURS, que c'est un droit  
 naturel, acquis à tous ceux qui sont calomniés, de défendre leur réputa-  
 tion & leur honneur contre ceux qui les calomnient; mais que, de plus,  
 pour ce qui est du crime d'hérésie, il est défendu d'en dissimuler l'accusa-  
 tion par une lâche patience. Quelque respect que l'on doive à votre di-  
 gnité sacrée, il ne va point jusqu'à obliger des Prêtres à se laisser im-  
 poser une tache aussi infame que celle de l'hérésie. Quand ils seroient dans le  
 dernier rang de l'Eglise, ils ne le devroient pas souffrir; mais étant ho-  
 norés, aussi-bien que vous, du Sacerdoce de Jesus Christ, quoiqu'en un  
 degré inférieur, ces traitements si déraisonnables & si injustes ne sont dignes  
 ni d'eux ni de vous.*

Que si le P. Ferrier est en peine de savoir, quand c'est donc un man-  
 quement de respect injurieux à l'Episcopat, que de se défendre contre  
 les Evêques, il pourra l'apprendre facilement par son propre exemple.  
 C'est quand on le fait sans raison. C'est quand on le fait comme lui,  
 pour soutenir, contre une censure très-équitable de très-bons Prélats,  
 une aussi méchante cause que celle de la Probabilité, qui est une véri-  
 table invention de Satan, comme l'appelle M. Fagnani dans un livre  
 imprimé à Rome par l'ordre du Pape.

Mais quand on est injustement calomnié, & accusé d'hérésie sans au-  
 cun prétexte valable, il n'y a rien de plus légitime que de défendre  
 son

son innocence; & on y est même obligé pour lever le scandale d'une IV. Cl. telle diffamation, qui que ce soit qui en soit auteur. Saint Pierre de V. p<sup>e</sup>. Damien n'ignoroit pas ce que l'on doit aux Supérieurs, & à quoi l'hu- Numéro milité chrétienne obligeoit les inférieurs; & néanmoins cela ne l'a pas XXXIX. empêché qu'il n'ait fait un livre qui a pour titre: *De correctione Episcopi & Papa: De la correction de l'Evêque & du Pape*; où il montre qu'on les peut reprendre en plusieurs rencontres, & qu'alors, à l'exemple de S. Pierre, ils sont obligés de satisfaire ceux qui trouvent à redire à leur conduite, *sans qu'il leur soit permis de les repousser par cette seule raison qu'ils sont leurs Prélats, & que des brebis ne doivent pas se mêler de reprendre leurs Pasteurs. Mais si S. Pierre même, dit ce Saint, étant blâmé par les fidèles de Jerusalem d'avoir conversé avec les Gentils, n'eût opposé à leurs plaintes que le titre de sa puissance, il n'auroit pas été un Docteur tel que la douceur chrétienne vouloit qu'il fût. C'est pourquoi il ne les reprima point par l'autorité que lui donnoit le privilege qu'il avoit reçu d'être le Prince des Apôtres; mais il pensa plutôt à les apaiser par une humble satisfaction.* Et M. de Marca ayant rapporté ce passage au livre premier de la Concorde du Sacerdoce & de l'Empire Chap. IX, il y ajoute ces paroles. *Plura vir ille infracti animi in eandem sententiam, congerit, ut probet titulum Præsulatus non esse opponendum, quominus Ecclesia filiis qui se gravatos asserunt, æquo judicio respondeatur.* C'est-à-dire; qu'on ne doit point opposer la qualité & le rang que tiennent les Evêques, comme une raison qui les dispenseroit de se justifier envers les moindres enfants de l'Eglise, qui se plaindroient d'en avoir été injustement traités. Mais il pouvoit encore remarquer que ce passage de S. Pierre de Damien, qui fonde cette obligation des Prélats sur l'exemple du Prince des Apôtres, est pris presque mot à mot de S. Grégoire, dans la Lettre XXXIX du neuvième Livre à la Princesse Théotiste. De sorte, que, selon ces deux grandes lumières de l'Eglise Romaine, l'un Cardinal & l'autre Pape, c'est manquer à un des principaux devoirs de sa charge pastorale, que de payer d'autorité, lorsqu'on doit payer de raison, & d'accabler par le poids de la puissance ceux à qui on doit faire justice, quand ils font des plaintes justes de la conduite des Chefs de l'Eglise.

#### RÉPONSE AU SIXIÈME REPROCHE.

Le dernier reproche du P. Ferrier est fondé sur ce même endroit des justes Plaintes, & sur ce qu'on y dit ensuite: *S. Paul défend aux Evêques de recevoir une simple accusation contre un Prêtre, que sur la dépo-*  
*Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXII. G g g*

IV. CL. *sition de deux ou trois témoins, combien leur doit-il être défendu de les*  
 V. P.<sup>e</sup> *condamner, & de les condamner comme hérétiques, non seulement sans*  
 Numéro *aucun témoin qui dépose les avoir oui avancer des erreurs & des hérésies,*  
 XXXIX. *mais contre des pièces publiques qui justifient la pureté de leur foi, & aux-*  
*quelles le Pape n'a rien trouvé à redire? Pensez-y, s'il vous plaît, Mes-*  
*seigneurs; on ne se moque point de Dieu, & quelque autorité que vous*  
*possédiez dans l'Eglise & dans le monde, elle ne vous mettra point à cou-*  
*vert de ces paroles terribles: Neque maledici, neque rapaces, regnum*  
*Dei possidebunt.*

Ce Jésuite prend sujet de-là de se plaindre, *qu'on a traité les Evêques de médifants & de voleurs.* Mais pour ce qui est de l'injure de *voleurs*, il n'y a rien au monde de plus ridicule; puisque tout le prétexte qu'il a eu de faire ce reproche impertinent est, que le mot de *rapaces* est dans le passage de S. Paul qu'on cite, comme s'il n'étoit pas visible qu'il n'y est qu'à cause que la particule *neque* demandoit au moins deux membres; outre qu'on n'est point obligé de retrancher ce qui se trouve dans un passage de l'Ecriture qu'on allegue, & que c'est une pure chicanerie d'étendre ce qu'on en rapporte au-delà du sujet pour lequel on le rapporte. Or il ne s'agissoit en cet endroit que de médifance; & ainsi tout ce qu'il y a à examiner est, de savoir si quand des Evêques, qui ne sont point impeccables, s'emportent à médire outrageusement des Prêtres, en les traitant d'hérétiques sans la moindre ombre de raison, il est défendu de leur remettre devant les yeux ce que dit S. Paul sur ce sujet; comme si les paroles de l'Ecriture contre les vices des hommes ne regardoient que le peuple, & que les Prélats n'en eussent rien à appréhender: au lieu que c'est au contraire à ceux qui ont moins de sujet de craindre les jugements des hommes, qu'on doit faire plus craindre ceux de Dieu.

Nulles dignités, ni ecclésiastiques, ni séculières, ne mettent ceux qui les possèdent au dessus des loix divines. Ils sont obligés, comme les autres hommes, à ne point diffamer injustement ceux qui leur sont inférieurs; & s'ils le font, ils leur en doivent réparation. Cependant des Evêques se déchargeront sur quelque Jésuite de la composition de leurs Lettres circulaires, & quand il les aura remplies d'injures & de calomnies, ils s'imagineront n'en être pas responsables devant Dieu, & ils prétendront même que c'est leur faire tort que de s'en plaindre. Dieu n'en jugera pas de même. Il redemandera un compte plus exact à ceux qu'il aura élevés à de plus éminentes charges. *Les petits*, dit le Sage, *obtiendront plus facilement miséricorde; mais ceux qui gouvernent*

*les autres, seront jugés d'une manière plus dure & plus rigoureuse, & IV. Cl.  
les puissants plus puissamment tourmentés. (f) V. P<sup>e</sup>.*

Numéro  
XXXIX.

## CHAPITRE X.

*Que l'on peut parler avec liberté des désordres connus & publics, sans  
blesser le respect qu'on doit aux Evêques.*

**A**près avoir confondu tous les reproches particuliers du P. Ferrier, contre des Ecrits qu'il a faussement accusés d'être injurieux au Pape & aux Evêques, il ne sera pas inutile de montrer en général l'injustice de son procédé, & de remédier en même temps aux scrupules de quelques âmes dévotes, qui s'imaginent qu'il n'est jamais permis de rien dire qui soit désavantageux aux personnes des Ministres de l'Eglise, sans blesser le respect que l'on doit à leur dignité.

Je ne craindrai point de dire qu'il n'y a rien de plus pernicieux à l'Eglise que cette prétention. C'est ce qui y entretient les plus grands abus, parce que personne n'ose ouvrir la bouche pour les décrier. C'est ce qui fait que les Prélats les moins réglés ne se réveillent jamais de leur assoupissement, parce qu'ils n'entendent que des flatteurs qui les trompent, & nuls véritables amis qui les avertissent & qui les reprennent. C'est ce qui est cause que non seulement on n'a point d'horreur des plus grands désordres, mais qu'ils passent même dans l'esprit du peuple pour des choses légitimes; parce qu'il ne voit point qu'on en fasse souffrir aucune confusion à ceux qui en sont coupables. Cela n'auroit pas été si dangereux autrefois, quand les Canons étoient en vigueur, & qu'il y avoit quelque discipline pour la punition des Evêques ou négligents ou déréglés. Mais maintenant qu'ils jouissent d'une entière impunité, quoiqu'ils puissent faire, les soustraire encore à la censure publique quand ils en donnent de très-grands sujets, c'est leur donner toute hardiesse de ne satisfaire à aucun de leurs devoirs.

On doit révéler dans tous les Evêques la puissance divine du Sacerdoce de Jesus Christ, dont ils se trouvent revêtus: on doit avoir une extrême vénération pour ceux d'entre les Prélats qui édifient toute l'Eglise, par une vie conforme à la sainteté de leur caractère: on doit rendre toute sorte d'honneur, dans les fonctions légitimes & ordinaires de leurs charges, à ceux mêmes dont la conduite ne seroit pas si loua-

(f) Judicium durissimum his qui præsumunt fieri. Exiguo enim conceditur misericordia: potentes autem potentior tormenta patientur.

G g g 2

IV. C. L. ble; & c'est une instruction très-importante que celle que nous donne  
 V. P<sup>e</sup>. Jesus Christ de ne pas rejeter les instructions qu'ils donnent selon l'E-  
 Numéro vangile, lors même que leurs exemples démentiroient ce qu'ils enseignent.  
 XXXIX.

On doit même couvrir leurs défauts par un respectueux silence, lorsqu'ils  
 sont cachés ou tolérables, & qu'ils ne vont pas à un notable renverse-  
 ment des loix divines, ou à une insupportable oppression du prochain.  
 Mais quand les désordres sont si communs & si publics qu'on n'en a  
 plus de confusion; quand on fait gloire de négliger les plus essentielles  
 parties de son devoir, & qu'on change la nature du Ministère évangé-  
 lique, qui n'a pour objet que le salut des âmes rachetées par Jesus Christ,  
 en une domination fastueuse, où on ne recherche qu'à contenter ses  
 passions au grand scandale des fideles, il est libre alors de crier dans  
 les occasions que Dieu en présente, & il n'y a point de Théologien qui  
 ne puisse dire avec S. Bernard, dans son Traité des mœurs & du devoir

C'est la des Evêques, adressé à l'Archevêque de Sens: *Nudè nuda loquor, nec re-*  
 Lettre 42. *tego verecunda, sed inverecunda confuto.* " Je montre à nu ce qu'on  
 en d'autr. editions. „ n'a pas seulement le soin de cacher. Je ne découvre point des choses  
 „ honteuses dont on rougiroit; mais je m'élève contre des désordres si  
 „ publics, qu'on n'en a pas même de confusion. Plût à Dieu, *ajoute*  
 „ ce Saint, que ces choses ne se fissent qu'en particulier & dans des  
 „ chambres fermées! Plût à Dieu que nous seuls vissions & entendis-  
 „ sions ce qui est le sujet de notre douleur! Plût à Dieu que les Noés  
 „ d'aujourd'hui nous laissassent au moins de quoi les couvrir en quelque  
 „ sorte! Mais maintenant que des désordres, que tout le monde voit,  
 „ nous font devenir la fable du monde, serons-nous les seuls à nous  
 „ en taire? J'ai la tête toute cassée, & pendant que le sang en sort de  
 „ toutes parts, je m'imaginerai qu'il n'y a qu'à la couvrir? Quoi que  
 „ j'y mette, il sera bientôt tout ensanglanté; & ce sera une plus grande  
 „ confusion d'avoir tenté inutilement de cacher ce qui ne se peut cacher (g)".

Il parle encore dans le même esprit, & selon la même maxime dans  
 le même Traité chap. 2. Car après s'être élevé avec grand zèle contre  
 le luxe de quelques Prélats de son temps, *in quibus, dit-il, vestium*  
*cultus plurimus, virtutum autem nullus, aut exiguus:* après les avoir  
 comparés à des femmes mondaines, qui mettent tout leur soin à se  
 parer: après avoir représenté qu'il est bien honteux que le Pasteur soit  
 semblable aux bêtes; qu'il ne pense qu'à satisfaire ses sens; qu'il ne re-

(g) *Utinam nobis reliquerint moderni Noë unde à nobis possent aliquatenus operiri!*  
*Nunc verò cernente orbe mundi fabulam, soli tacebimus? Caput undique conquassatum*  
*est, & ego sanguine circumquaque ebulliente putaverim esse tegendum? Quidquid appo-*  
*suerò, cruentabitur, & major erit confusio voluisse celare, cum celari nequiverit.*

cherche que les choses basses ; qu'il ne soit attaché qu'à la terre : " Ce- IV. CL.  
 » pendant, *dit-il*, il se fache contre moi : si j'ose seulement lui faire un V. P.  
 » signe , il me ferme la bouche , & il me commande de nie taire , en Numéro  
 » disant que je suis un Moine , qui ne doit pas juger des Evêques. Plût XXXIX.  
 » à Dieu que vous m'eussiez donc aussi fermé les yeux , afin que je ne  
 » pusse pas voir ce que vous me défendez de reprendre ! C'est vérita-  
 » blement un beau sujet de m'accuser de présomption , si étant brebis ,  
 » & voyant deux louves cruelles , la vanité & la curiosité , se jeter sur  
 » mon Pasteur , j'en frémiss & je m'écrie , afin qu'à mon bélement on  
 » vienne à son secours , & on le délivre de ces bêtes farouches qui sont  
 » prêtes de le dévorer. Et que feront-elles de moi qui ne suis qu'une  
 » petite brebis , si le Pasteur même en est si cruellement attaqué ? Et  
 » s'il ne veut pas que je crie pour lui , ne me fera-t-il pas permis de  
 » bêler pour moi ? " C'est-à-dire que si les Prélats ne veulent pas qu'on  
 les avertisse de leur devoir , par la considération de leur propre salut ,  
 ils ne sauroient empêcher qu'on ne le fasse par la considération de celui  
 de leurs peuples , que leur négligence entraîne avec eux dans les enfers.

Mais l'exemple de ce grand Saint est encore plus considérable que ses  
 instructions & ses avis. Car je ne pense pas qu'il y ait en ce temps des  
 personnes de piété qui aient la présomption de croire qu'ils aient , ou  
 plus d'humilité que lui , ou plus de lumière pour savoir en quoi consiste  
 le véritable respect que tous les Chrétiens doivent avoir pour la dignité  
 des Evêques. Cependant cet homme si humble , si doux & si respec-  
 tueux envers les Prélats , n'a que des paroles de tonnerre pour reprendre  
 ce qu'il jugeoit de répréhensible dans leur conduite & dans leur vie.

S'il considère leur ambitieuse entrée , il ne craint point de les ap- Serm. 30.  
 peller des larrons & des voleurs. " J'admire, *dit-il*, l'audace de plu- in Cant.  
 » sieurs , qui , ne recueillant de leurs propres vignes que des épines &  
 » des ronces , n'appréhendent point de s'ingérer dans la vigne du Sei-  
 » gneur. Ce sont des larrons & des voleurs , & non des gardiens &  
 » des vigneronns fidèles. Et en un autre endroit. Malheur sur vous qui  
 » prenez la clef , non seulement de la science , mais aussi de l'autorité , De Conv.  
 » qui n'entrez pas dedans , & qui , en plusieurs manières , empêchez ad Cleric.  
 » d'entrer ceux que vous devriez vous-mêmes introduire ! Car vous ne I. 26.  
 » recevez pas les clefs , mais vous les prenez. Et c'est de ceux-là que  
 » Dieu se plaint par la bouche du Prophète. Ils ont régné , *dit-il* ; mais  
 » non par moi : ils sont devenus Princes ; mais ce n'est pas moi qui les  
 » ai appelés à cette Principauté. D'où vient cette grande ardeur que  
 » vous avez pour les dignités ecclésiastiques , cette impudence extrême  
 » de l'ambition , cette fureur brutale de l'orgueil humain ? Y a-t-il quel-

IV. CL. „ qu'un parmi vous qui fût assez hardi pour oser usurper les charges  
 V. P<sup>e</sup>. „ du plus petit Royaume du monde, sans l'ordre du Roi, & même contre  
 Numéro „ son ordre?..... Et ne croyez pas que Dieu approuve ce qui se fait  
 XXXIX. „ dans sa Maison, qui est si grande & si vaste, par ceux qui sont les  
 „ vases de sa colere, qu'il a destinés à la damnation éternelle. Il y en  
 „ a beaucoup qui viennent; mais considérez qui sont ceux qui sont ap-  
 „ pellés. Prenez garde à l'ordre que Jesus Christ a gardé. Pierre, dit-il,  
 „ m'aimez-vous? Seigneur, vous savez que je vous aime. Païssez mes  
 „ brebis. Et certes comment pourroit-il donner en garde des brebis qu'il  
 „ aime tant à un homme qui ne l'aimeroit point? En un mot il s'agit  
 „ de trouver un Ministre qui soit fidelle. Malheur aux Ministres infi-  
 „ delles, qui, n'étant pas encore réconciliés avec Dieu, entreprennent  
 „ de réconcilier les hommes avec lui, comme s'ils étoient hommes de  
 „ vertu, & d'une vie toute pure. Malheur aux enfants de colere qui  
 „ font profession d'être Ministres de la grace. Malheur aux enfants de  
 „ colere, qui ne craignent point d'usurper le nom & la charge des pa-  
 „ cifiques. Malheur aux enfants de colere qui contrefont les fidelles mé-  
 „ diateurs de la réconciliation & de la paix, afin de manger les péchés  
 „ du peuple. Malheur à ceux qui, vivant selon la chair, ne peuvent  
 „ plaire à Dieu, & ont la hardiesse d'entreprendre de l'appaiser. Mais  
 „ dans l'état présent de l'Eglise qui nous fait pitié, nous ne sommes  
 „ pas étonnés de voir qu'il naisse un basilic d'une couleuvre. Nous ne  
 „ sommes pas étonnés que celui qui viole les regles que le Seigneur a  
 „ établies, ravage la vigne du même Seigneur.”

Serm. 76. Voilà ce que le zele de cet admirable Saint lui faisoit dire, contre  
 in Cant. ceux qui s'ingéroient eux-mêmes, par le mouvement d'une ambition  
 criminelle, dans les charges de l'Eglise, sans y être appelés, & sans y  
 être introduits par l'Epoux: & il les appelle en un autre endroit des  
 tyrans, à cause de l'usurpation qu'ils font du Sacerdoce Royal de Jesus  
 Christ. *Ce n'est pas en vain, dit-il, que, confiant le soin de ses brebis à  
 S. Pierre, il lui a dit trois fois, m'aimez-vous? Et je crois qu'il a voulu  
 lui dire en substance; si votre conscience ne vous rend ce témoignage que  
 vous m'aimez, & que vous m'aimez beaucoup & parfaitement, c'est-à-  
 dire plus que vos intérêts, plus que vos parents, plus que vous-même,  
 plus quàm tua, plus quàm tuos, plus quàm te, afin d'accomplir le nombre  
 de cette triple répétition, ne vous chargez point de ce soin, & n'entre-  
 prenez point de gouverner mes brebis, pour lesquelles j'ai répandu tout  
 mon sang. Terrible parole, & qui peut émouvoir les cœurs les plus endurcis  
 de ceux qui, comme des tyrans, usurpent les charges ecclésiastiques! TER-*

FRIBILIS SERMO & qui possit etiam impavida quantumvis TYRANNORUM IV. CL.  
corda conterere. V. P.<sup>e</sup>

Il ne parle pas avec moins de force contre les autres défordres des Numéro  
Ministres de l'Eglise. Il reprend leur luxe & leur superfluité par ces XXXIX.  
paroles terribles : « Il y a encore un autre lieu d'où la vengeance très-  
secrete, mais très-sévère de Dieu veille immuablement sur la créature Sermon. 29.  
raisonnable, mais réprouvée. Ce que nous lisons dans un Prophete in Cant.  
sur le sujet de ces personnes est étonnant : car nous voyons que Dieu  
parlant à ses Anges dit ; ne châtions pas l'impie. Et eux en étant surpris  
& répondant ; l'impie n'apprendra donc jamais à faire le bien : Non,  
leur répond-il : & ajoutant la raison ; car il a commis de méchantes  
actions dans la terre des Saints, & il ne verra point la gloire du Sei-  
gneur. Que les Ecclésiastiques, que les Ministres de l'Eglise soient  
touchés de crainte : ceux qui commettent tant d'injustices dans les  
terres des Saints qu'ils possèdent, & qui ne se contentant pas de ce  
qui est suffisant pour leur subsistance, par une impiété & un sacrilege.  
horrible, retiennent pour eux le reste dont ils devroient nourrir les  
pauvres, & n'appréhendent point d'employer la nourriture des mem-  
bres de Jésus Christ à entretenir leur vanité & leurs défordres ; se ren-  
dant par là coupables d'un double crime, & de ce qu'ils dissipent un  
bien qui n'est pas à eux, & de ce qu'ils abusent des choses sacrées  
pour satisfaire leur ambition & leurs débauches. Voyant donc que  
celui dont les jugements sont des abymes profonds, épargne ces per-  
sonnes en ce monde, pour ne les pas épargner dans l'Eternité, qui  
ne voit que ce lieu est terrible & privé de tout repos ? »

Il passe quelquefois jusqu'à dire, qu'il seroit à desirer que plusieurs  
de ceux qui portent le nom de Pasteurs fussent seulement des merce-  
naires, & non pas des loups. « Plût à Dieu, dit-il, que ceux qui ne De Conv.  
sont pas de vrais Pasteurs Evangéliques, se conduisissent au moins ad Cler.  
envers le troupeau comme des mercenaires, & non pas comme des c. 30.  
loups ! Plût à Dieu qu'ils ne s'enfuissent pas lorsque personne ne les  
poursuit ! Plût à Dieu qu'ils n'exposassent le troupeau en proie, que  
lorsqu'ils voient le loup venir ! Il les faudroit supporter si on en  
voyoit de tels, principalement en temps de paix, puisque s'ils re-  
cevoient leur récompense, au moins pour cette récompense ils tra-  
vailleroient à garder le troupeau, & ils ne seroient pas si misérables,  
que de le troubler eux-mêmes, & de le détourner des pâturages de la  
vérité & de la justice ».

Il fait un si étrange portrait de l'avarice de plusieurs Prélats de son  
temps, qu'il ne craint point de les comparer à Judas, & même de les



IV. C. L. représenter comme pires que ce faux Apôtre. Car après avoir décrit la  
 V. P<sup>e</sup>. charité de l'Epouse, qui, « ayant les mammelles toutes pleines, s'assit  
 Numéro „ pour allaiter ses petits enfants, & selon les besoins de chacun d'eux,  
 XXXIX. „ tantôt les consoler, tantôt les exhorter: Combien, *dit-il*, y en a-t-il au-  
 Serm. 10. „ jourd'hui qui sont bien éloignés de ses sentiments? Je parle de ceux  
 in Cant. „ qui ont entrepris de conduire les âmes. On ne le doit dire qu'avec  
 „ gémissement & avec larmes: ils fabriquent, pour user de cette ex-  
 „ pression, dans la fournaise de l'avarice, les opprobres, les crachats,  
 „ les fouets, les cloux, la lance, & la mort de Jesus Christ. Ils prof-  
 „ tituent toutes ces choses à l'acquisition d'un gain honteux, & se hâtent  
 „ de mettre dans leur bourse le prix de la rédemption du monde; en  
 „ cela seulement différents de Judas, qu'il se contenta d'un certain nombre  
 „ de deniers pour le prix de ces choses; & qu'eux, par une convoitise  
 „ beaucoup plus insatiable, exigent des sommes infinies d'argent. Ils ont  
 „ pour les richesses une soif qui ne se peut éteindre: ils ne tiennent aucun  
 „ compte de la perte ou du salut des âmes. Certes, ce ne sont pas des  
 „ Meres, puisque s'étant engraisés avec excès du patrimoine de Jesus  
 „ Christ crucifié, ils ne compatissent point aux douleurs de Joseph, selon  
 „ la parole de l'Ecriture”.

Enfin, pour omettre beaucoup d'autres lieux, comment ceux qui ne  
 peuvent souffrir que le sentiment qu'on a des maux de l'Eglise, arra-  
 chent de ceux qui l'aiment, quelques soupirs pour s'en plaindre, au-  
 roient-ils pu supporter ces paroles foudroyantes de S. Bernard, contre  
 le commun des Evêques de son siècle, qui étoit assurément moins cor-  
 rompu que le nôtre. « Nous vîmes hier, *dit-il*, quels sont les con-  
 Serm. 77. „ ducteurs que nous souhaiterions avoir dans le chemin où nous mar-  
 in Cant. „ chons, mais non pas quels sont ceux que nous avons. Ils sont bien  
 „ différents de ces premiers. Tous ceux que vous voyez aujourd'hui être  
 „ au tour de l'Epouse & comme à ses côtés, ne sont pas amis de l'Epoux.  
 „ Il y en a très-peu parmi eux qui ne cherchent point leurs propres  
 „ intérêts. Ils aiment les présents, & ils ne peuvent pas aimer également  
 „ Jesus Christ parce qu'ils se sont rendus idolâtres des richesses. Voyez  
 „ comment ils sont polis & parés, vêtus comme une Epouse qui sort  
 „ de sa chambre nuptiale. Mais d'où croyez-vous que leur vienne cette  
 „ abondance de toutes choses; cette magnificence d'habits, ce luxe de  
 „ leur table, ces monceaux de vaisselle d'or & d'argent, sinon, des biens  
 „ de l'Epouse? Voilà pourquoi elle est toute défigurée, toute en désordre,  
 „ toute passée & toute dé faite. Certes ce n'est pas là orner l'Epouse,  
 „ mais la dépouiller; ce n'est pas la garder, mais la détruire; ce n'est  
 „ pas la défendre, mais l'exposer; ce n'est pas l'instruire; mais la prof-  
 tituer.

„ tituer. Ce n'est pas paître le troupeau , mais c'est l'égorger & le dé- IV. C. L.  
 „ vorer, selon cette parole du Seigneur : Ils dévorent mon peuple comme V. P.  
 „ ils feroient un morceau de pain. Et dans un autre Prophete : Ils man- Numéro  
 „ gent les péchés de mon peuple ; c'est-à-dire , ils exigent le prix des XXXIX.  
 „ péchés, & ils n'ont pas soin des pécheurs. Qui trouverez-vous entre  
 „ ceux qui sont établis pour le gouvernement de l'Eglise , qui ne songe  
 „ plutôt à vider la bourse qu'à extirper les vices de ceux qui lui sont  
 „ soumis ? Où sont ceux qui fléchissent la colere de Dieu par leurs prie-  
 „ res , qui portent les ames à ménager les moments si précieux de sa  
 „ miséricorde & de sa grace ? Encore nous ne rapportons que leurs moin-  
 „ dres vices : ils en ont de beaucoup plus grands , dont ils seront bien  
 „ plus sévèrement punis. Mais c'est en vain que nous nous arrêtons à  
 „ leur parler , puisqu'ils ne nous écoutent pas. Et quand même ce que  
 „ nous disons seroit mis par écrit, ils dédaigneroient de le lire ; ou s'ils  
 „ le lisoient, ils se fâcheroient contre moi, quoiqu'ils devraient bien  
 „ plutôt se fâcher contre eux-mêmes. C'est pourquoi, laissons ces per-  
 „ sonnes qui ne trouvent pas l'Epouse, mais la vendent ; & considérons  
 „ plutôt ceux dont l'Epouse dit qu'elle a été trouvée. Ceux de ce temps  
 „ ont bien hérité de leur Ministère, mais non pas de leur zele. Tous  
 „ desirent de leur succéder, mais peu de les imiter. O qu'il seroit à  
 „ souhaiter qu'ils fussent aussi vigilants à s'acquitter des fonctions de leurs  
 „ charges, qu'ils sont ardents à les briguer ! Si cela étoit, ils veilleroient  
 „ avec plus de soin qu'ils ne font à garder celle qu'ils ont trouvée, &  
 „ qui leur a été commise ; ou plutôt, ils veilleroient sur eux-mêmes, & ne  
 „ donneroient pas sujet de dire : Mes amis & mes proches se sont appro-  
 „ chés de moi pour me combattre. Cette plainte est sans doute très-  
 „ juste, & elle ne peut être plus justement rapportée qu'à notre siècle.  
 „ Nos sentinelles ne se contentent pas de ne nous point garder, ils  
 „ nous perdent : car étant ensevelis dans un profond sommeil, ils ne  
 „ s'éveillent à aucuns des tonnerres des menaces du Seigneur, pour ap-  
 „ préhender au moins leur propre péril. De-là vient qu'étant impitoya-  
 „ bles envers eux-mêmes, ils n'ont garde d'avoir de la pitié pour ceux  
 „ qui leur appartiennent, mais il les font périr, & périssent aussi avec  
 „ eux. ” Que si on vouloit ramasser de semblables plaintes qui ont été  
 „ faites dans tous les siècles de l'Eglise, & principalement dans les der-  
 „ niers, on en feroit des volumes, puisqu'il y a même de grands per-  
 „ sonnages qui en ont fait des livres entiers, auxquels ils ont donné pour  
 „ titre, ou, *du gémissement de l'Eglise*, ou, *de l'état corrompu de l'Eglise*. [Bellar-  
 „ Mais je m'arrête principalement à S. Bernard, & je ne vois pas ce que min, Ni-  
 „ colas de  
 „ l'on peut opposer à l'exemple d'un homme si accompli en toutes sortes Cléman-  
 „ gis. ]

[illegible]

## LEANDRE VII.

de la diable, comme dit S.  
on ne voit rien que  
de ne pouvoir lui  
les injustices manifestes,  
à Religion. Cela est en  
grands personnages qui  
par un esprit d'ai-  
de son temps, il y  
Quidam quidem &  
propter bonam vo-  
fin de ces Prédi-  
tous les autres Pré-  
de l'Evangile, on  
niques, qui se trouvent  
à reprendre de grands  
cachés que d'autres  
; mais réservant ce  
le fond des cœurs,  
quelque manière que  
s, que la coutume  
maladies d'autant  
ce sont les Pasteurs

# E X A M E N

## D E

### E T T R E C I R C U L A I R E

*Assemblée tenue à Paris le 2 Octobre 1663. (a)*

[Donné sur l'Edition de 1664.]

#### T I C L E P R E M I E R.

*Faite par un Jésuite, & que les fautes qu'on y a  
de part que les Evêques prennent dans cette affaire.*

qui a paru sous le nom de l'Assemblée tenue  
digne du Clergé de France, il seroit fort  
ine qui l'auroit faite ; puisqu'étant par elle-  
te l'Eglise, elle le seroit encore davantage  
auroient autorisée. Mais cette Lettre étant  
semblée du Clergé, de quelque peu d'Evê-  
, il est avantageux pour l'Eglise Gallicane  
, qu'aucun de cet Illustre corps n'en est  
sion en doit retomber sur les Jésuites ,  
plus habile homme pour exécuter  
étant les seuls intéressés à ce qu'ils

c'est un Jésuite qui a composé cette  
peut dire que ce n'a pas été sans  
qu'on n'y avoit mis d'abord dans  
, parce qu'en effet elle n'en mé-  
honneur du Clergé qu'elle n'eût  
si mal acquitté de la commission

IV. Cr. de vertus, si ce n'est peut-être que c'est un Saint qui parle de cette sorte,  
 V. P.<sup>e</sup> & que ce n'est pas à des hommes du commun à parler avec la même  
 Numéro hardiesse. Mais sur quoi est-ce donc que les Théologiens doivent former  
 XXXIX. leur conduite, sinon sur l'esprit & sur les exemples des Saints? Ceux  
 qui se servent de cette raison sont tout-à-fait admirables. Si on leur allé-  
 guoit des Auteurs dont la sainteté ne fût pas reconnue publiquement  
 dans l'Eglise, ils ne craindroient point de les rejeter, & de les condam-  
 ner même comme des emportés, qu'il ne faudroit pas imiter. Et quand  
 on leur en allègue qu'ils sont obligés de révéler comme des modèles  
 d'une piété parfaite, & d'une vertu consommée, ils s'imaginent avoir  
 droit de rejeter leur exemple, par cela même que ce sont des Saints,  
 & que ce n'est qu'aux Saints que cette liberté doit être permise.

J'avoue qu'il ne feroit pas bien à un homme couvert de crimes de  
 reprendre dans les autres ce qu'il commettrait lui-même. *Quia enim fronte  
 quis audeat*, dit S. Jérôme, *corripere peccantem, cum tacitus sibi ipse re-  
 spondeat eadem commississe quæ arguit?* Mais c'est assez qu'un Théologien  
 soit irrépréhensible dans sa vie & dans ses mœurs, comme S. Paul veut  
 que tous les Prêtres le soient, pour avoir droit de parler comme ont  
 fait les Saints, qui doivent être ses exemples & ses modèles. Que si  
 l'imagination qu'on a sur ce sujet étoit véritable, il faudroit que ces  
 Saints n'eussent déclamé contre les désordres de l'Eglise qu'après être  
 montés au ciel, & en être descendus pour fermer la bouche aux mé-  
 chants par l'éclat de leur gloire: car tant qu'ils ont vécu sur la terre,  
 ils ne se sont point crus séparés par des prérogatives singulières de la  
 condition des autres hommes; ils ont été bien éloignés de dire, comme  
 le Pharisien: *Non sum sicut ceteri hominum*; ils se sont crus pécheurs  
 comme les autres, sujets aux mêmes faiblesses, & aux mêmes imper-  
 fections: ils étoient petits devant leurs yeux; & plus ils avoient de  
 sainteté, moins ils se l'attribuoient: de sorte que c'est une moquerie de  
 s'imaginer, que quand ils ont crié avec tant de force contre les abus,  
 ils l'aient fait en qualité de Saints, comme s'ils se fussent donnés à  
 eux-mêmes cette qualité; au lieu qu'ils n'ont prétendu que d'user d'un  
 droit commun à tous ceux qui aiment l'Eglise, & qui sont touchés de  
 ses maux.

La grande idée que nous avons des Saints, que nous révérons comme  
 régnants avec Jésus Christ, fait que nous avons de la peine à nous les  
 représenter comme ayant été autrefois semblables aux autres hommes.  
 Nous voudrions presque qu'ils eussent toujours eu un rayon de lu-  
 mière à l'entour de la tête, qui les eût fait reconnoître à tout le monde;  
 & c'est ce qui nous porte à croire qu'on recevoit bien de leur part, ce

que nous nous persuadons qu'on a raison de ne pas bien recevoir de IV. CL.  
la part de ceux qui vivent maintenant parmi nous. V. P<sup>e</sup>.

Mais si l'Apôtre S. Jacques, pour animer la foi & la confiance des Numé-  
Chrétiens, par l'exemple d'un des plus grands & des plus miraculeux XXXIX.  
d'entre les Prophetes, ne craint point de leur dire, qu'Elie, qui a ob-  
tenu de si grandes choses de Dieu par la ferveur de sa priere, étoit un  
homme comme nous, & sujet aux mêmes infirmités que nous : *Elias*  
*homo erat similis nobis passibilis*, nous pouvons dire aussi en cette  
rencontre, que celui que nous avons vu épargner si peu les Prélats  
qu'il jugeoit indignes de leur caractère, jusqu'à les traiter de mercenai-  
res, de loups, & de destructeurs de l'Eglise, n'étoit point alors S. Ber-  
nard, mais Bernard Moine, comme il s'appelle lui-même, révé-  
ré sans doute de plusieurs personnes pour ses éminentes vertus, mais souvent  
maltraité par d'autres, & même calomnié par des Evêques, par des  
Cardinaux & par des Papes : & qui ne s'est jamais flatté de cette opi-  
nion, que quoi qu'il pût dire, on ne s'en offenseroit point ; mais qui,  
supposant au contraire qu'on ne manqueroit pas de s'en offenser, n'a  
pas laissé de le dire, parce qu'il jugeoit que ce seroit à tort, & que  
ceux de qui il parloit n'auroient pas dû s'en fâcher contre lui, mais  
contre eux-mêmes. *Sed etsi litteris forsitan mandentur ista quæ dicimus,*  
*dedignabuntur legere ; aut si fortè legerint mihi indignabuntur, quamvis*  
*rectius sibi hoc facerent.*

C'est à quoi se doivent attendre tous ceux qui élèveront leurs voix  
pour déplorer les maux de l'Epouse de Jesus Christ, qui ont toujours  
fait gémir les Saints. *Peccator videbit & irascetur.* Ceux qui en sont les  
auteurs en témoigneront de la colere, & ils trouveront assez de flat-  
teurs, ou qui défendront leurs désordres, comme il n'y a presque rien  
qu'on ne défende en ce temps, ou qui au moins entreprendront de  
faire passer pour un crime de ce qu'on ose s'en plaindre. Et peut-être  
même qu'ils y réussiront parmi les ignorants & les simples, qui se laissent  
facilement emporter par des déclamations générales contre ceux qui  
violent, à ce qu'ils prétendent, le respect qu'on doit aux Evêques, &  
par des comparaisons très-injustes des justes plaintes que les Catholiques  
font des abus, par une sainte jalousie de l'honneur de l'Eglise, avec les  
invectives envenimées que les hérétiques prennent sujet des mêmes abus  
de faire contre l'Eglise, par un esprit de révolte & de schisme. Mais les  
personnes sages & éclairées en jugeront toujours d'une autre sorte. Leur  
lumiere les empêchera de confondre des choses si différentes ; & leur  
charité d'attribuer à un mauvais motif, ce qu'ils savent se pouvoir faire  
par un principe très-pur, comme l'exemple des Saints le fait voir. Dieu

IV. CL. est le juge des intentions ; & c'est le propre du diable , comme dit S.

V. P<sup>e</sup>. Grégoire , d'en soupçonner de mauvaises , lorsqu'on ne voit rien que de bon dans les actions d'une personne.

Numéro XXXIX.

Ce n'est donc pas assez pour décrier un Auteur , de ne pouvoir lui reprocher que d'avoir parlé avec liberté contre des injustices manifestes , & contre des scandales publics qui déshonorent la Religion. Cela est en soi utile à l'Eglise , & il y a eu toujours de grands personnages qui l'ont fait avec mérite. Malheur à ceux qui le feroient par un esprit d'aigreur & de pique , comme S. Paul témoigne que , de son temps , il y en avoit qui prêchoient l'Evangile par cet esprit ! *Quidam quidem & propter invidiam & contentionem , quidam autem & propter bonam voluntatem Christum prædicant.* Mais comme la mauvaise fin de ces Prédicateurs envieux n'étoit pas une raison de condamner tous les autres Prédicateurs , & encore moins de blâmer la Prédication de l'Evangile , on doit faire cette justice à des Théologiens Catholiques , qui se trouvent engagés dans des occasions que Dieu leur présente à reprendre de grands désordres , de ne leur pas attribuer des desseins cachés que d'autres peuvent avoir eus en de semblables repréhensions ; mais réservant ce discernement au jugement de celui qui seul voit le fond des cœurs , se réjouir comme le même S. Paul , de ce qu'en quelque manière que ce soit , on décrie des vices si communs & si publics , que la coutume en a presque ôté le sentiment , & on découvre des maladies d'autant plus dangereuses au troupeau de Jesus Christ , que ce sont les Pasteurs mêmes qui en sont frappés.

[ Après le 7 Juin 1664. ]



## E X A M E N

D E

## L A L E T T R E C I R C U L A I R E

*De l'Assemblée tenue à Paris le 2 Octobre 1663. (a)*

[Donné sur l'Edition de 1664.]

## A R T I C L E P R E M I E R.

*Que cette Lettre a été faite par un Jésuite, & que les fautes qu'on y a laissées font voir le peu de part que les Evêques prennent dans cette affaire.*

**S**I la Lettre circulaire qui a paru sous le nom de l'Assemblée tenue à Paris le 2 d'Octobre étoit digne du Clergé de France, il seroit fort injuste de se mettre en peine qui l'auroit faite; puisqu'étant par elle-même recommandable à toute l'Eglise, elle le seroit encore davantage par le nom de ceux qui l'auroient autorisée. Mais cette Lettre étant tout-à-fait indigne d'une Assemblée du Clergé, de quelque peu d'Evêques qu'elle ait été composée, il est avantageux pour l'Eglise Gallicane qu'on puisse dire dans la vérité, qu'aucun de cet Illustre corps n'en est Auteur, & que toute la confusion en doit retomber sur les Jésuites, qui n'ont point trouvé parmi eux de plus habile homme pour exécuter ce qu'on a confié à leurs soins, comme étant les seuls intéressés à ce qu'ils faisoient faire par cette Assemblée.

Car Dieu a permis qu'on ait su que c'est un Jésuite qui a composé cette Lettre circulaire; de sorte que l'on peut dire que ce n'a pas été sans une providence particulière de Dieu qu'on n'y avoit mis d'abord dans l'imprimé aucune signature de Prélat, parce qu'en effet elle n'en méritoit aucune, & qu'il eût été de l'honneur du Clergé qu'elle n'eût porté le nom que du Jésuite qui s'est si mal acquitté de la commission qu'on ne lui avoit point dû donner.

(a) [Voyez la Préface historique, §. XXII. N°. IV.]



IV. CL. Il en étoit si peu capable, qu'il n'a pas seulement pu se dépouiller  
 V. P<sup>e</sup>. une demi-heure de la qualité de Jésuite, pour se revêtir de celle de l'As-  
 N<sup>o</sup>. XL. semblée au nom de laquelle il avoit charge d'écrire. Après avoir com-  
 mencé à jouer ce personnage emprunté, il retourne tout d'un coup à  
 son naturel. *Nous sommes*, dit-il, *persuadés*, ce sont plusieurs Evêques qui  
 parlent; mais vingt lignes plus bas: *J'ajouterai qu'Alcime Avite*; c'est  
 un seul Jésuite qui continue. Y eut-il jamais rien de plus ridicule que  
 cette subite métamorphose?

Il n'y a rien aussi qui resente moins la gravité que devoit avoir un  
 discours épiscopal, que le style barbare, enflé & embarrassé de ce Décla-  
 mateur sans jugement. On ne voit que brouillerie, & que confusion dans  
 toute cette Lettre. Il ne fait ni ce qu'il veut dire, ni ce qu'il dit: & il  
 ne faut qu'en lire les dix premières lignes pour y reconnoître son esprit.  
*Nous sommes*, dit-il, *persuadés que vous serez jaloux, aussi-bien que nous,*  
*de ménager comme un précieux trésor, la part que vous devez prétendre*  
*à la gloire commune de tous les Evêques de France. Ceux qui nous ont*  
*précédés dans la suite de plusieurs siècles, nous l'ont transmise dans une*  
*pureté de conduite qui a fortifié notre zèle, & qui nous a heureusement*  
*engagés à honorer la Religion de leurs exemples, par la fermeté de notre*  
*imitation. Voilà un langage digne du Collège de Clermont: une gloire*  
*transmise dans une pureté de conduite qui fortifie un zèle: des Evêques qui*  
*honorent la Religion d'un exemple par la fermeté d'une imitation. Mais cet*  
*Auteur a eu sans doute une complaisance particulière dans ce Soleil du*  
*Vatican, qui mêle la plénitude de son jour aux lumières de la conduite des*  
*Evêques de l'Assemblée. Car il n'y a rien de plus semblable à ces foudres du*  
*Vatican des mêmes Jésuites, tirés par les Préfets de l'Inquisition: Excu-*  
*tiantur à Vaticano fulmina, proferturque sententia Cardinalium Inqui-*  
*sitioni Præfectorum.*

Si Messieurs les Evêques avoient choisi un Allemand pour Secre-  
 taire, il auroit pu faire parler S. Augustin en ces termes: *Que cherchez-*  
*vous encore un nouvel examen; & il auroit ajouté la dextre de Dieu, &*  
*les délinquants*: & peut-être qu'il auroit aussi menacé de déposition les  
 Evêques qui ne seroient pas assurés de leur dire. Mais il est bien sur-  
 prenant que des personnes nourries en France s'expriment en cette ma-  
 nière. C'est pourquoi si c'est une règle constante parmi les Canonistes,  
 qu'un Rescrit du Pape est suspect de fausseté quand il s'y trouve des solé-  
 cismes, il n'y a point d'Evêque qui recevant une Lettre pleine de tant  
 d'incongruités ridicules, n'ait droit de ne la pas attribuer à ceux qui la  
 lui envoient, & qui ne puisse juger par-là de l'esprit qui a dominé dans  
 cette Assemblée.

Et en effet, tous ceux qui y ont assisté ont été assez à la Cour, & IV. CL. parmi les honnêtes gens, pour n'en ignorer pas le langage ; & nul d'eux V. P<sup>e</sup>. ne voudroit qu'on le crût capable de ces ridicules impertinences. Que N<sup>o</sup>. XL. paroît-il donc par-là, sinon, que les Jésuites, à qui elles sont très-ordinaires, sont les uniques auteurs de tout ce qui semble avoir été fait par ces Prélats ? Qué comme c'est leur affaire, c'est aussi sur eux qu'on s'en est déchargé ? Qu'on leur a laissé mettre dans cette Lettre tout ce qu'il leur a plu, parce que les Prélats n'y prenoient point d'autre part que celle de leur complaire ? Qu'à peine l'a-t-on relue, ou qu'on l'a fait avec tant de négligence, qu'on n'a pas pris seulement le soin d'y corriger des fautes si grossières & si palpables ; & que Dieu l'a permis ainsi, afin que ce style de Jésuite fît connoître à toute la France à qui l'on doit imputer un esprit aussi injuste & aussi violent, que celui qui paroît dans cette Lettre ?

## ARTICLE II.

*Que l'Auteur de cette Lettre dissimule malicieusement le véritable état des contestations présentes, ne parlant que de foi & d'hérésie, quoiqu'il ne s'en agisse point, pour avoir lieu d'établir des maximes condamnées par le Parlement & par la Sorbonne.*

S'il ne s'agissoit que de justifier ceux qu'on a voulu décrier par cette Lettre, on n'auroit pas besoin de grands discours : car il ne faudroit pour cela que représenter le véritable état des contestations présentes, que ce Jésuite a malicieusement dissimulé. Il ne parle que de la foi, & il ne s'agit point de la foi. Qu'il soit vrai, ou qu'il soit faux que les Evêques dussent être dans une parfaite volonté de suivre tout ce que le Pape ordonne touchant les matieres de la foi, on n'en peut rien inférer pour le différent d'aujourd'hui ; puisqu'il n'est point question de ce qui regarde la foi dans les Constitutions, personne ne faisant sur cela aucune difficulté de les recevoir. C'est en vain qu'il représente que le Soleil du Vatican a condamné avec les Evêques, & les Evêques avec lui, une doctrine funeste au repos des consciences. C'est une pure calomnie qu'il y ait des Théologiens qui soutiennent cette doctrine condamnée.

C'est en vain qu'il prétend pouvoir dire à ceux qu'il appelle des aveugles volontaires, ce que disoit S. Augustin, après que le Pape Innocent eût approuvé ce qui avoit été délibéré dans les Conciles d'Afrique, la cause

IV. CL. *est finie* ; puisque S. Augustin ne parle en ce lieu-là que d'une hérésie V. P<sup>e</sup>. très-palpable & très-manifeste. Or il ne s'agit point présentement de N<sup>o</sup>. XL. condamner ou de ne pas condamner une hérésie ; mais toute la dispute est de savoir , si des erreurs que tout le monde condamne sont ou ne sont pas dans un livre : de quoi on peut toujours disputer , selon tous les Théologiens , après même la décision d'un Concile Œcuménique.

C'est en vain qu'il allègue ce que dit Pélagé II : *que celui-là ne peut pas croire qu'il est dans l'Eglise , lequel s'écarte de la Chaire de Pierre , sur laquelle l'Eglise est fondée*. Car ce Pape ne parle ainsi que contre des Schismatiques ; qui n'étoient dans aucune erreur , mais qui refusoient de communiquer avec l'Eglise , en rompant l'unité du Corps de Jesus Christ par une séparation sacrilège : ce que la plus noire imposture ne peut dire avoir été fait par ceux que cette Lettre déchire si injustement.

C'est en vain qu'il rapporte des exemples d'Evêques qui ont écrit à des Papes sur le sujet des hérésies de leur temps. Car , outre que ces exemples ne sont point conformes à ce qu'il a voulu autoriser , comme on le fera voir ; que fait cela pour cette dernière Assemblée qui n'avoit point écrit au Pape , & contre des personnes qui lui avoient envoyé des Articles de doctrine auxquels il n'a rien trouvé à redire ?

C'est en vain que , pour intimider des Evêques dont la vigueur épiscopale a rompu jusqu'ici toutes les mesures des Jésuites , il dit qu'un Concile de Carthage avoit autrefois ordonné , qu'un Evêque perdrait son Evêché , qui dirait de quelque Donatiste qu'il se seroit réconcilié à l'Eglise , lorsqu'il ne seroit pas assuré de son dire. Car afin que ce Canon pût s'appliquer à ce qui se passe aujourd'hui , il faudroit que les prétendus Jansénistes eussent fait schisme avec l'Eglise , & qu'il y eût des Evêques , qui les laissassent dans ce schisme , en seignant , contre la vérité , qu'ils seroient dans la communion de l'Eglise. Or c'est ce que la calomnie même n'oseroit dire des Disciples de S. Augustin ; puisque quelques injustices qu'on leur ait faites , & qu'on leur fasse tous les jours , ils n'ont pas seulement été tentés de se séparer jamais de l'unité de l'Eglise Catholique , hors laquelle ils savent qu'il n'y a point de salut.

C'est en vain qu'il parle tant de la sévérité qu'on doit exercer envers ceux qui , comme l'hérésarque Céleste , ont été légitimement convaincus d'hérésie ; puisqu'il ne sauroit montrer personne qui en ait été convaincu.

C'est en vain qu'il veut appliquer à deux Théologiens très-catholiques ces paroles de S. Augustin contre les Pélagiens : *Que cherchez-vous encore un nouvel examen , puisque vos dogmes ont été déjà condamnés par le S. Siege Apostolique , avec une si ample connoissance de cause ?* Car étant très-faux que le Pape ait condamné les sentiments de ces deux Théologiens ,

logiens, c'est une grande imposture de dire d'eux, ce que ce S. Docteur IV. CL. n'a dit que des ennemis de la grace, dont les hérésies manifestes avoient V. P<sup>e</sup>. été condamnées par le S. Siege, après l'avoir été par tant de Conciles. N<sup>o</sup>. XL.

Ainsi toute cette Lettre n'est qu'un égarement continuel, & il n'est besoin pour la renverser, que de proposer sincèrement le véritable état de ce qui entretient les contestations de l'Eglise. On ne dispute point si les Propositions sont hérétiques; & il n'y auroit que cela qui pourroit regarder la foi. On dispute seulement si ces Propositions, que tout le monde condamne comme hérétiques, sont ou ne sont pas dans le livre d'un Evêque; ce qui ne regarde qu'un pur fait. Cela seul fait évanouir toutes ces allégations d'histoires, de canons, de passages, dont il n'y en a pas un seul qui ait le moindre rapport à cette question de fait. De sorte qu'il suffiroit d'en demeurer là pour ruiner tout ce que contient cette Lettre circulaire, s'il n'étoit important de faire voir que les Jésuites y ont eu d'autres desseins que ceux qui paroissent d'abord, & que c'est ce qui les a obligés de s'écarter du point unique dont il s'agissoit, afin de ménager cette occasion, pour établir, en faveur de la Cour de Rome, ce que la Sorbonne a rejeté par ses Conclusions, qui ont été, par l'ordre du Roi, enregistrées dans tous les Parlements de France (b). C'est pourquoi l'on peut dire de l'Auteur de cette Lettre, ce que M. de Marca dit de celui qui a supposé la fausse donation de Constantin : *Mibi plus artis quam imperitia prodere videtur Auctor*. Ce n'est point par ignorance qu'il a parlé dans toute cette Lettre; comme s'il s'agissoit de la foi: il sait bien qu'il ne s'en agit point. Mais outre qu'il ne pouvoit l'avouer sans faire connoître l'innocence de ceux qu'il vouloit qu'on tint coupables, la brouillerie qu'il a affectée lui étoit nécessaire, pour attribuer aux Evêques la doctrine de sa Compagnie, touchant l'infailibilité du Pape; pour les engager dans l'hérésie qu'ils ont soutenue par leur These du College de Clermont; pour leur faire établir les principes selon lesquels le Pape doit être supérieur aux Conciles œcuméniques; pour les porter eux-mêmes à se dépouiller du droit qu'ils ont de juger des causes de la foi, & pour autoriser cette étrange prétention de la Cour de Rome, qu'on ne peut contredire le Pape en quoi que ce soit, qu'on ne se rende coupable de schisme. Voilà ce que les Jésuites ont cru gagner par cette Lettre circulaire; & il est important pour le service du Roi, aussi-bien que pour celui de la Religion, de le faire connoître à toute

(b) [Il s'agit ici de six Articles de doctrine, touchant l'infailibilité du Pape, arrêtés par la Faculté de Théologie de Paris, le 8 Mai 1663; enregistrés au Parlement le 30 du même mois. Voyez ces Articles ci-dessus: Réfutation de la fausse Relation, seconde Partie, Chap. II, & dans Dupin, Histoire du dix-septième siècle, Tom. II. p. 658 & suiv.]

IV. C<sup>1</sup>, la France ; afin de juger par-là de quelle surprise on a usé envers les V. P<sup>es</sup>. Evêques , qui sont très-éloignés de ces maximes que les Jésuites ont N<sup>o</sup>. XL. malicieusement glissées dans cette Lettre , qui porte leur nom.

### ARTICLE III.

*Que cette Lettre tend à établir l'opinion de l'infailibilité, rejetée par la Sorbonne.*

**L'**Une des Conclusions de la Sorbonne est ; *qu'elle ne croit pas que le Pape soit infailible sans le consentement de l'Eglise* : & tous les Parlements de France , où ces Conclusions ont été régistrées par l'ordre de Sa Majesté , ont fait défense de rien enseigner au contraire. Ces sages Magistrats ont sans doute considéré qu'il étoit important, pour le repos de l'Etat, que les Jésuites ne continuassent plus à y semer la nouvelle doctrine de l'infailibilité du Pape , qui entraîne avec soi , par une suite nécessaire, celle de la supériorité du Pape sur le temporel des Rois : ce qui est encore une des maximes rejetées par la Sorbonne. Mais les Jésuites, attachés, comme l'on fait, à l'une & l'autre, n'en ont pas changé pour cela de sentiment : c'est pourquoi ils n'ont pas cru devoir laisser passer une occasion aussi favorable que celle de la commission qu'on leur avoit donnée de faire cette Lettre circulaire , sans s'en servir adroitement , pour faire dire aux Evêques ce qu'eux-mêmes n'oseroient plus dire : & voici comme ils s'y sont pris.

*J'ajouterai ( dit le Jésuite Auteur de la Lettre ) qu'Alcime Avite , Evêque de Vienne , écrivant au Pape Hormisdas , l'assure que non seulement l'Eglise de Vienne , mais aussi toutes celles de France sont dans une parfaite volonté de suivre tout ce qu'il ordonneroit touchant les matieres de la foi.*

Avant que de considérer la conséquence qu'il veut tirer de ce passage, il faut remarquer qu'il ne s'agissoit point, du temps du Pape Hormisdas, de condamner aucune nouvelle hérésie ; mais seulement de réconcilier avec l'Eglise Romaine les Eglises d'Orient, dont plusieurs avoient été infectées des hérésies de Nestorius & d'Eutychès, condamnées par deux Conciles œcuméniques , & principalement par celui de Calcédoine. De sorte qu'on ne peut rien tirer de ce lieu pour l'infailibilité du Pape, dans les matieres qui ont besoin d'être nouvellement décidées. C'est néanmoins ce que ce Jésuite en veut inférer, ne laissant aux Evêques qu'une parfaite volonté de suivre tout ce que le Pape ordonne touchant les matieres de la foi, & les flattant d'acquiescer par-là une autorité infailible.

Car voici les avantages qu'il prétend que les Evêques tirent de leur sou- IV. C. L.  
 million à suivre ce que le Pape ordonne touchant les matieres de la foi. V. P.  
*C'est (disent les Evêques par la plume de ce Jésuite) le point solide de N°. XL*  
*notre gloire, qui rend notre foi invincible, & notre autorité infallible,*  
*lorsque nous tenons l'une & l'autre, inséparablement attachées au centre de*  
*la Religion, en nous liant au Siege de S. Pierre, pour la créance & pour*  
*la discipline dans l'unité de l'esprit de l'Eglise.*

C'est établir bien clairement l'infailibilité du Pape, sous prétexte de  
 l'attribuer à quinze Evêques. Car ce seroit une horrible présomption à  
 ces quinze Evêques de s'estimer infallibles en suivant le Pape, s'ils ne  
 supposoient que c'est du Pape & non pas d'eux-mêmes qu'ils tirent  
 cette autorité infallible. Jamais Théologien n'a attribué l'infailibilité  
 à un si petit nombre d'Evêques. Les uns l'attribuent au Pape, & les  
 autres à toute l'Eglise ; & cette dernière opinion est le sentiment de l'Eglise  
 Gallicane, comme le Parlement & la Sorbonne le viennent de déclarer.  
 Mais jamais personne n'a dit que le Pape pouvant errer, dix ou douze  
 Evêques se liant à lui, il se fit de-là une autorité infallible. Si cela étoit,  
 ce seroit en vain qu'on disputeroit l'infailibilité du Pape. Car qui est  
 le Pape qui ne trouvera pas quatorze ou quinze Evêques qui soient de  
 son sentiment ? N'y en avoit-il pas davantage dans le Concile où Gré-  
 goire VII s'attribua le pouvoir de déposer les Empereurs, & d'absoudre  
 les sujets du serment de fidélité envers les Princes injustes ? Il faut donc  
 croire que cela a été décidé par une autorité infallible. Tant d'Evêques  
 d'Italie qui prennent la Décrétale *Unam sanctam*, pour un oracle du  
 ciel, lui donnent donc une autorité infallible ; & Baronius aura raison  
 de dire que c'est une hérésie, d'ôter à l'Eglise Romaine le glaive ma-  
 tériel, & de ne pas reconnoître que le glaive est sous le glaive ; c'est-à-  
 dire que la puissance temporelle est soumise à la spirituelle. *Hæresis er-*  
*rore notantur omnes qui ab Ecclesia Romana Cathedra Petri è duobus al-*  
*terum gladium auferunt, nec nisi spiritualem concedunt. Oportet autem*  
*gladium esse sub gladio, & temporalem auctoritatem spiritali subjici potestati.*  
*Hæc Bonifacius : cui assentiuntur omnes, ut nullus discrepet, nisi qui dissidio*  
*ab Ecclesia excidit.* Les Evêques du Concile de Latran, sous Léon X, Conc. La-  
 étoient en bien plus grand nombre que ceux de cette Assemblée ; & ainsi ter. sess.  
 quand ils ont décidé avec ce Pape, que le Souverain Pontife avoit une 11.  
 pleine autorité sur tous les Conciles, ils l'ont fait avec une autorité infail-  
 lible ; d'où il s'ensuivroit que la Sorbonne, qui a déclaré le contraire,  
 & tous les Parlements de France qui ont reçu cette déclaration, se sont  
 engagés dans une hérésie, en niant ce qui auroit été déterminé, selon  
 cette Lettre circulaire, par une autorité infallible.

Ad ann.  
 1053. n°. 14.

Conc. La-  
 ter. sess.  
 11.

IV. C<sup>i</sup>. Et c'est aussi ce que les Jésuites prétendent ; & bien loin de s'em-

V. P<sup>e</sup>. barrasser de ces conséquences , c'est principalement pour les établir qu'ils

N<sup>o</sup>. XL en établissent le principe. Ils veulent que dix ou douze Evêques , en se soumettant à un Bref du Pape puissent dire : *Notre autorité est infail-*  
*liblé* ; parce qu'ils savent bien que si cela se souffre , ce ne sera qu'au  
 Pape seul qu'on donnera l'infailibilité. Ils veulent que dix ou douze  
 Evêques étant d'accord avec le Pape , ils se puissent attribuer ce qui a  
 été dit de toute l'Eglise , en disant , comme on fait dire à ceux qui  
 ont signé cette Lettre , qu'ils sont assurés de la victoire ; *parce que toutes*  
*les forces de l'enfer ne sauroient prévaloir contre une force si redoutable*  
*à toutes les puissances des ténèbres* : & c'est ainsi qu'ils mettent en œuvre  
 ce qui a été enseigné par leur Pere Théophile , *que c'est par le Pape*  
*que l'Eglise est la colonne , & l'affermissement de la vérité* ; *que c'est par*  
*lui que les portes d'enfer ne sauroient prévaloir contre elle* ; *parce que c'est*  
*au Pape que Jesus Christ a accordé le privilege de n'enseigner jamais que*  
*la vérité sans mélange d'aucune erreur , même matérielle , quand il enseigne*  
*de sa Chaire.*

συνος ἰθα  
 Tract. 5.

Mais c'est passer en quelque sorte encore plus avant , que d'appeller  
 le Pape le Soleil du Vatican , qui mêle la plénitude de son jour aux lumie-  
 res de la conduite des Evêques. Jesus Christ est le soleil de l'Eglise , parce  
 que c'est le seul qui ait en lui-même la source de la lumière. Tous les  
 autres , quelque éclairés qu'ils puissent être , ne sont que des lampes  
 qui tirent leur lumière de ce Soleil , comme il dit lui-même de S. Jean  
 Baptiste : *Ille erat lucerna ardens & lucens*. C'est donc une flatterie hon-  
 teuse de donner au Pape le nom de Soleil , sur-tout en lui attribuant ,  
 comme on fait dans cette Lettre , la plénitude du jour. C'est ignorer  
 la condition des hommes tant qu'ils demeurent sur la terre , & contredire  
 manifestement S. Paul , qui dit en termes exprès , parlant de lui-même ,  
 que la plénitude de la science nous est réservée pour le ciel ; mais que  
 la connoissance des plus avancés est toujours imparfaite pendant qu'ils  
 sont en cette vie. *Ex parte enim cognoscimus , & ex parte prophetamus* :  
*cum autem venerit quod perfectum est , evacuabitur quod ex parte est*. Ne  
 peut-on reconnoître les véritables prérogatives du Successeur de S. Pierre  
 sans le déshonorer par de faux titres , qui l'égalent à Jesus Christ ? Le  
 propre du Soleil est de posséder la lumière dans soi-même , & de ne  
 la point emprunter d'ailleurs : c'est ce qui ne convient qu'à Dieu ; &  
 toute créature , dit S. Augustin , peut bien être lumière , mais illuminée ,  
 & non pas lumière illuminante par soi-même. *Potest dici lumen , sed il-*  
*luminatum , non illuminans*. La plénitude du jour est le jour sans aucun  
 mélange de ténèbres : ce qui est le propre de Dieu , selon S. Jean ;

Tract. 14.  
 in Joan.

*Dens lux est, & tenebra in eo non sunt ullæ.* Comment donc peut-on, IV. CL. sans une espece de blasphème, attribuer la qualité de *Soleil*, & la plénitude du jour, à un homme revêtu d'infirmité, & qui, quelque saint N°. XL. qu'il pût être, se doit reconnoître chargé de plusieurs péchés, qui sont 1. Joan. 1. les véritables ténèbres de l'ame, comme dit le même Saint?

On ne doit point attribuer ces pensées aux Evêques dont cette Lettre porte le nom. Ils ne sont pas si ennemis de leur caractère, que de réduire la puissance que Dieu leur a donnée de juger des choses de la foi, à suivre aveuglément ce qu'il plaît au Pape d'en ordonner, comme si l'infailibilité de l'Eglise dépendoit du Pape seul, ainsi que le prétendent les Jésuites, & que ce fût assez de savoir qu'il eût parlé, pour être assuré qu'on ne peut être dans l'erreur en écoutant sa voix. Ils sont sans doute plus disposés à embrasser ce que M. de Marca, qu'ils ont si fort honoré durant sa vie, a écrit sur ce sujet. C'est dans son livre 5, chapitre 8 n°. 3. dont le titre porte. *Definitio fidei à Pontifice Romano facta non adstringit Christianos, nisi accedat universalis Ecclesie consensus: Une définition de foi faite par le Pape n'oblige point les Chrétiens, si elle n'est accompagnée du consentement de l'Eglise universelle.* Et cet Archevêque prouve en cet endroit, par S. Léon, que quand quelques Evêques résistent à la définition d'un Pape, il est nécessaire que le jugement en soit remis au Concile Général. *Licet nullo pacto Summus Pontifex Leo de doctrina fidei dubitaret quam Epistola sua luculenter exposuerat, attamen Synodi necessitatem agnovit, si aliquot Episcopi sua definitioni refragarentur.*

Il n'est pas croyable que des Evêques voulussent renoncer à un droit qui fait le plus haut point de leur dignité, pour ramasser dans le Pape seul, comme dans le *Soleil*, la plénitude du jour de l'Eglise. Il ne faut donc imputer qu'aux Jésuites seuls ce qu'ils ont glissé dans cette Lettre en faveur de l'infailibilité, rejetée par la Sorbonne & par tous les Parlements de France, & reconnoître par-là que toute cette affaire n'est qu'une intrigue de la Société, qui se sert de quelques Evêques pour surprendre les autres, & les engager à des choses qu'ils n'auroient jamais passées, s'ils les avoient considérées avec plus d'attention.





IV. CL.

V. P<sup>e</sup>.N<sup>o</sup>. XL.

## ARTICLE IV.

*Que cette Lettre, & toute la délibération de cette Assemblée, ne peut être fondée que sur la nouvelle hérésie des Jésuites, qui renverse le fondement de la foi : & que cela seul doit faire rejeter tout ce qui y a été conclu.*

**C**'Est avec beaucoup de raison que de grands Evêques ont soutenu publiquement, qu'il n'y avoit rien de plus mal fondé que le bruit que l'on faisoit en France d'une nouvelle hérésie. Mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse dire dans la vérité, qu'il y en a une nouvelle, qui mérite d'être foudroyée par tous les anathèmes de l'Eglise. Car la France éprouve dans cette rencontre la vérité de cette parole de S. Grégoire; qu'il arrive souvent que des personnes, étant embrasées d'un faux zele, lorsqu'ils en persécutent d'autres comme hérétiques, font eux-mêmes des hérésies. *Sunt multi fidelium qui imperito zelo succenduntur, & sape dum quosdam quasi hæreticos insequuntur, hæreses faciunt.* C'est ce qui est arrivé aux Jésuites. Toute la France a vu avec horreur que leur faux zele, ou plutôt leur véritable animosité contre les prétendus Jansénistes les a précipités dans l'hérésie qu'ils ont soutenue publiquement dans leur College de Clermont le 12 de Décembre de l'an 1661, ayant proposé comme une assertion catholique, opposée à l'hérésie des Grecs: *Que le Pape, lorsqu'il parle de sa chaire a LA MÊME INFAILLIBILITÉ QUE JESUS CHRIST, non seulement dans les questions de droit, mais aussi dans celles de fait, & qu'ainsi l'on peut croire, de foi divine, que les cinq Propositions sont de Jansénius.*

Lib. 9. Ep.  
39.

On leur a représenté la grandeur de cette impiété, en leur faisant voir, ou qu'elle ruinoit le fondement de la foi, qui ne peut être que la révélation de Dieu, ou qu'ils faisoient un Dieu du Pape, en voulant que sa parole fût une parole divine. Mais tant s'en faut que cela les ait portés à défavouer leur hérésie, qu'ils la soutinrent avec plus de hardiesse dans un Ecrit intitulé: *Expositio Theos, &c.* où ils eurent la hardiesse d'assurer: *qu'ils avoient dit qu'on pouvoit croire ce fait de foi divine, parce que chacun est tenu, par une obligation de foi divine, de n'avoir pas un sentiment contraire. Mais l'expérience, ajoutent-ils, que chacun auroit par ses yeux du fait de Jansénius, ce qui en a été décidé lui étant évident en lisant les Livres de cet Auteur, peut faire qu'il ne sera pas obligé d'exercer un acte positif de foi divine touchant ce fait de Jansénius.* D'où ils laissent à conclure, que tous ceux qui n'ont pas lu

Jansénius, ou qui l'ayant lu n'y ont pas trouvé ces Propositions, font IV. CL. obligés, lorsqu'ils s'appliquent à former quelque jugement sur ce fait, V. P<sup>e</sup>. de faire un acte positif, par lequel ils le croient de foi divine, & par le N<sup>o</sup>. XL. même motif qu'ils croient l'Incarnation & l'Eucharistie.

Et ce qui est remarquable, c'est que, ne trouvant rien dans l'Antiquité pour fortifier cette erreur, qu'un passage de S. Thomas pris à contre-sens, & misérablement falsifié, ils ne s'appuient principalement que sur les délibérations du Clergé touchant le Formulaire, qu'ils prétendent contenir la même chose qu'ils avoient avancée dans leurs Theses. Car après en avoir cité ces paroles: *L'Assemblée déclare qu'elle n'a mis dans sa Formule, pour sa décision de foi, que la même décision qui est contenue en la Constitution d'Innocent X & d'Alexandre VII*, voici la conclusion qu'ils en tirent: *L'Assemblée met donc les décisions contenues dans les Constitutions Apostoliques, entre lesquelles est la décision de fait, pour des décisions de foi. Or de quelle foi? Si d'une foi humaine, on n'aura donc qu'une créance humaine touchant la décision du droit. Si d'une foi divine, c'est donc ce que nous disons, que le fait se croit de foi divine.* ERGO DIVINUS ERIT ASSENSUS CIRCA DECISIONEM FACTI.

Voilà l'hérésie des Jésuites bien expressément imputée aux Evêques approbateurs du Formulaire. Qu'ont-ils donc fait sur cela? Se sont-ils plaints de cette imposture? Se sont-ils inscrits en faux contre la conséquence que les Jésuites ont tirée de leurs délibérations? Ont-ils tâché, par quelque moyen, de lever le scandale que devoit causer par toute la France cette horrible prétention, que la These de Clermont, qui avoit excité l'indignation de tout le monde, étoit conforme au sentiment de leur Assemblée? Ont-ils au moins, sans parler des Jésuites, qu'ils sont toujours très-portés à épargner, donné quelque témoignage qu'ils détestoient leur hérésie? C'est ce qu'on attendoit de leur zèle, & à quoi on les a exhortés par des Ecrits publics: mais on l'a attendu en vain.

Encore pouvoient-ils prendre pour excuse, avant le mois d'Octobre dernier, qu'ils ne s'étoient pas assemblés depuis cette These. Mais d'où vient au moins que, dans cette dernière Assemblée, ils n'ont pas fait connoître à toute la France qu'ils ne faisoient point acception de personnes, & qu'ils étoient ennemis de toutes les hérésies, de quelque part qu'elles vinssent? Comment n'ont-ils pas vu que ce qu'ils alleguent dans leur Lettre circulaire, de la Lettre de S. Célestin aux Evêques de France, leur pouvoit être appliqué avec bien plus de raison: (c) *Dans une telle*

(c) In talibus causis non caret suspicione taciturnitas; quia occurreret veritas, si fallitas explicaret. Merito namque causa nos respicit, si cum silentio faveamus errori.

- IV. CL. *rencontre se taire n'est pas sans soupçon, parce que nous ne manquerions*  
 V. P<sup>e</sup>. *pas de soutenir la vérité, si la fausseté nous déplaisoit. C'est donc à nous,*  
 N<sup>o</sup>. XL. *c'est-à-dire aux Evêques, qu'il s'en faut prendre, si par notre silence nous*  
*favorisons l'erreur.*

Mais c'est bien pis quand une erreur, & une erreur abominable, est attribuée publiquement à des Evêques, & que des Evêques le souffrent sans en dire mot, lors même qu'ils ont occasion & nécessité d'en parler. Quel sujet ne donnent-ils point d'avoir d'eux des soupçons que l'on ne voudroit pas avoir? Et si on ne peut pas se persuader qu'ils soient unis de sentiment avec les Jésuites pour la défense d'une si étrange impiété, n'est-on pas au moins tenté de croire qu'ils aiment mieux souffrir que les Jésuites la leur imputent, que de se brouiller avec eux, en repoussant avec la vigueur qu'ils devroient une calomnie si atroce?

Le silence seul des approbateurs du Formulaire, dans une telle rencontre, est capable de donner ces pensées. Mais comment peut-on ne les pas avoir, quand on considère que non seulement ils ne défavouent pas l'hérésie que les Jésuites leur attribuent, mais qu'ils agissent d'une manière qui ne peut avoir de fondement que dans cette même hérésie? Car quel sens peut avoir ce qu'ils disent, que la déclaration de deux Théologiens célèbres, présentée à Sa Majesté *est cachante une hérésie*, & qu'elle n'est *nullement catholique*? Toutes les erreurs touchant la foi y sont rejetées, aussi clairement & aussi fortement que l'on puisse desirer. C'est ce qui fait le principal & l'essentiel de cette déclaration, comme on peut voir par les trois premiers Articles, où ces Théologiens parlent ainsi.

*Nous déclarons. 1<sup>o</sup>. Que nous condamnons & rejettons sincèrement les cinq Propositions condamnées par nos Saints Peres les Papes Innocent X & Alexandre VII.*

*2<sup>o</sup>. Que nous ne voulons jamais soutenir ces mêmes Propositions, sous prétexte de quelque sens, & de quelque interprétation que ce soit.*

*3<sup>o</sup>. Que nous n'avons point d'autres sentiments sur la matière de ces Propositions, que ceux qui sont contenus dans les Articles qui ont été envoyés au Pape de notre part, & que nous avons soumis à son jugement, & desquels il paroît, par quelques termes du dernier Bref, que Sa Sainteté a été satisfaite.*

Ces trois Articles ôtent tout prétexte d'imputer à ces Théologiens de soutenir aucune erreur sur le sujet de ces Propositions; & s'ils en foutenoient, il faudroit que ce fût dans les Articles de doctrine qui ont été envoyés à Sa Sainteté. Mais le Pape y témoigne le contraire; puis qu'ayant vu ces Articles, il parle d'eux comme de personnes qui on

d

de bons sentiments, *qui recta sapiunt*, & dont la doctrine est saine, *ad IV. C. l. saniozem doctrinam induciti*. Et si les Evêques de cette Assemblée avoient cru voir plus clair que le Pape, en trouvant des erreurs dans ces Articles, ils étoient obligés de les marquer; & ils n'auroient pas manqué de le faire, pour se purger du reproche qu'on leur fait depuis sept ou huit ans, de traiter en l'air des Théologiens d'hérétiques, sans pouvoir dire quels sont en particulier les dogmes hérétiques qu'on leur puisse, avec couleur, imputer de soutenir. Mais comment auroient-ils trouvé des erreurs dans ces Articles, puisque les Jésuites mêmes, quelque emportés qu'ils soient, ont été obligés de reconnoître devant un Evêque célèbre, qu'ils n'en contenoient point? De sorte que toutes les personnes équitables doivent conclure, que cette déclaration, pour ce qui est de la doctrine en soi, séparée du fait de Jansénius, est parfaitement catholique; & que, pour ce point, ils se sont très-clairement expliqués.

Tout ce qu'on peut dire qu'ils ont caché est, que par respect pour le Pape, n'ayant pas voulu dire nettement qu'ils croient que Jansénius n'a pas enseigné les erreurs qui ont été condamnées par les Constitutions, ils se sont servis de termes qui ont fait juger à cette Assemblée qu'ils étoient dans cette créance. Ils n'ont donc rien caché que touchant le fait de Jansénius. Or, selon la délibération de l'Assemblée, ils ont caché une hérésie. Donc c'est une hérésie, selon cette délibération & la Lettre circulaire, que de ne pas croire le fait de Jansénius, quoique l'on condamne très-sincèrement toutes les erreurs & les hérésies que le Pape a condamnées dans les cinq Propositions.

Les Jésuites avoueront sans peine cette conséquence; & ils ne marqueront pas d'ajouter cette nouvelle preuve, pour soutenir l'impiété de leur Thèse. Mais ils n'empêcheront pas que tous les Théologiens habiles, & qui ont quelque zèle pour la foi & pour la Religion, ne disent anathème à cette erreur, qui que ce soit qui la soutienne; car ce n'est point là une question qui puisse souffrir quelque doute. C'est le premier fondement de la Religion Chrétienne, que notre foi n'est point appuyée sur la parole des hommes, mais sur la parole de Dieu, qui est la vérité même. *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi*. Rom. 10. C'est là ce qui la rend inébranlable; & toute divine; au lieu qu'elle ne seroit qu'humaine, si elle étoit appuyée sur toute autre autorité moindre que celle de Dieu, & si nous ne nous pouvions rendre à nous-mêmes ce témoignage que S. Paul rend aux Chrétiens de Thessalonique, d'avoir reçu la parole que Dieu nous a fait entendre par son Eglise, & de l'avoir reçue non comme la parole des hommes, mais comme la

*Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXII.*

K k k

IV. CL. parole de Dieu, ainsi qu'elle l'est véritablement : *Non ut verbum hominis*.  
 V. P. *num, sed, sicut est verè, verbum Dei*. Quiconque donc dit qu'une chose  
 N°. XL. non révélée & non attestée de Dieu, comme de savoir si des Propositions sont véritablement d'un Auteur de ces derniers siècles, est un objet de foi divine, parce que le Pape l'a dit; ou établit pour fondement de sa foi une autorité humaine, & la parole d'un homme, ce qui est renverser la foi; ou fait un Dieu du Pape, & de sa parole une parole divine & une Ecriture sainte, ce qui n'est pas seulement une hérésie, mais une horrible impiété & une espèce d'idolâtrie. Ce sont dans des choses aussi claires que celles-là que nous devons pratiquer ce que nous commande S. Paul, que si un Apôtre ou un Ange du ciel nous venoit dire le contraire, nous lui devrions dire anathème : *Licet nos, aut Angelus de Cælo evangelizet vobis, præterquam quod evangelizavimus vobis, anathema sit.*

C'est pourquoi, quelque respect que l'on porte aux Prélats de cette dernière Assemblée, on croiroit manquer à la conservation de la foi, si on ne leur représentoit à eux-mêmes que les Jésuites les ont engagés dans l'hérésie de leur Thèse, quand ils les ont portés à dire qu'une déclaration *cache une hérésie*; lorsqu'ils n'ont pu trouver qu'il y manquât autre chose que des témoignages de créance touchant le fait de Jansénius. On ne dit pas que ces Prélats adhèrent intérieurement à cette hérésie des Jésuites, mais on dit que leur délibération la suppose, & qu'ainsi, dans la vérité, ce n'est pas la déclaration présentée au Roi, mais la délibération de cette Assemblée qui est *cachante une hérésie*.

Cette seule considération, quand il n'y en auroit point d'autre, doit empêcher les Evêques qui ont de la conscience, d'acquiescer à ce que leur prescrit cette Assemblée, par une visible usurpation d'une autorité qui ne leur appartient point, de signer le Formulaire & de le faire signer dans leur Diocèse. Car l'abus que les Jésuites font de ce qui a été ordonné dans les dernières Assemblées du Clergé touchant ces signatures, étant public, comment des Prélats qui craignent Dieu, & qui aiment l'Eglise, peuvent-ils prendre part à une chose qui n'a point eu d'autre effet jusques-ici, que d'appuyer une nouvelle hérésie? Si les Evêques sont obligés de s'opposer aux erreurs qui s'élèvent dans leurs siècles, combien sont-ils plus obligés de ne pas favoriser ces erreurs, en faisant des actes dont on les appuie? S'ils sont obligés d'être témoins de la vérité contre les hérésies, combien le sont-ils plus d'empêcher qu'on ne les cite comme témoins de l'hérésie?

Ainsi les Evêques à qui Messieurs les Agents ont envoyé la Lettre circulaire & la délibération du Clergé, peuvent répondre en un mot,

qu'avant que de délibérer s'ils feront signer le Formulaire, il faut lever IV. Cl. le scandale que cause dans l'Eglise la hardiesse des Jésuites, qui ont ap- V. P<sup>e</sup>. puyé publiquement l'hérésie de leur Thèse sur les délibérations du Cler- N<sup>o</sup>. XL. gé; touchant ces signatures; & qu'ils ne peuvent prendre aucun conseil sur cela, qu'on n'ait auparavant détesté publiquement cette hérésie, en reconnoissant que c'est renverser le fondement de la foi, que de prétendre qu'un fait non révélé puisse être un objet de foi divine.

## ARTICLE V.

*Que cette lettre tend à ruiner un des Articles de la Sorbonne, qui est que le Pape n'est point Supérieur aux Conciles œcuméniques. Explication de la parole de S. Augustin rapportée dans cette lettre; que l'hérésie pélagienne ayant été condamnée dans les Conciles d'Afrique, & ensuite par le S. Siege, la cause étoit finie.*

**L'**Un des Articles de la Sorbonne nouvellement enrégistré dans tous les Parlements de France, est, qu'elle ne croit point que le Pape soit au dessus du Concile œcuménique. On sait aussi que c'est constamment l'ancienne doctrine & de cette Ecole, & de l'Eglise Gallicane, & on n'en peut desirer un témoignage plus authentique que la lettre du Cardinal de Lorraine, écrite à son Secrétaire qui étoit à Rome, pour être montrée, comme elle le fut, au Pape Pie IV. Reste à cette heure, dit ce Cardinal, le dernier des titres que l'on veut mettre pour Notre S. Pere, pris du Concile de Florence, & ne puis nier que je suis François, nourri en l'Université de Paris, en laquelle on tient l'autorité du Concile par dessus le Pape, ET SONT CENSURÉS COMME HÉRÉTIQUES CEUX QUI TIENNENT LE CONTRAIRE: Qu'en France on tient le Concile de Constance pour général, & en toutes ses parties; que l'on suit celui de Basle, & tient-on celui de Florence pour non légitime ni général, & pour ce l'on feroit plutôt mourir tous les François que d'aller au contraire. Or de ce je conclus, que je me prosterne à genoux devant Sa Sainteté, & le supplie, per viscera misericordiae Dei nostri, que pour cette heure on laisse tous tels mots & telles disputes, afflicto regno non est danda afflictio. Les hérétiques sont déjà assez offensés, les Catholiques sont tous gouvernés par des Théologiens qui crieront jusqu'au ciel. Les privilèges du Royaume sont tous fondés & appuyés sur cette vérité, & pour ce telle dispute, si elle se propose, ne servira qu'à subversionem audientium, & à la séparation du

IV. CL. *Royaume, qui fera son entière dissolution. Car de penser que nul Prêtre V. P<sup>e</sup>. François s'y accorde, c'est une folie.*

N<sup>o</sup>. XL. On voit par-là que la Sorbonne & les Parlements n'ont fait que rendre témoignage à l'ancienne doctrine de la France, qui est, que le Pape n'est point supérieur au Concile œcuménique. Mais comme les Jésuites sont dans des pensées toutes contraires, il n'y a rien qu'ils ne fassent pour donner atteinte à cette doctrine, & rétablir la leur, qui est, que le Pape est au dessus de tous les Conciles, & que quand il a parlé, il s'en faut toujours tenir là, sans avoir plus besoin de la voix de toute l'Eglise, qui ne doit point juger de sa définition, mais la suivre aveuglément.

Et il faut remarquer que ce qu'ils allèguent le plus souvent pour établir leur opinion, est, ce que dit S. Augustin sur le sujet des Pélagiens; parce que ce S. Docteur n'a pas cru qu'ils fussent recevables à demander le jugement d'un Concile œcuménique, après avoir été canoniquement condamnés par tant de Conciles. Ils citent sans cesse sur ce sujet, comme on le peut voir dans leur Pere Théophile, ces paroles de S. Augustin dans le Livre IV à Boniface Chap. 12. *Est-il besoin de l'Assemblée d'un Concile général pour condamner une peste si visible, ut aperta pernicies damnaretur; comme s'il n'y avoit jamais eu aucune hérésie de condamnée sans la Congrégation de ces sortes de Synodes? Au lieu qu'il y en a eu très-peu, pour lesquelles il ait été nécessaire de les assembler; & qu'il y en a eu incomparablement davantage qui ont été improuvées & condamnées dans les lieux mêmes où elles se sont élevées; & de-là, ayant été connues par les autres pays, on n'a pensé qu'à les éviter.*

C'est à quoi tend ce qu'ils disent aussi dans cette Lettre circulaire, que S. Augustin disoit aux Pélagiens, *après que le Pape Innocent eut approuvé ce qui avoit été délibéré dans le Concile de Carthage, que la cause étoit finie.* On voit allez où cela va & qu'ils pensent à autre chose qu'à la dispute présente. Car pour le droit, personne ne le contestant, c'est une imposture de supposer qu'il y ait des aveugles volontaires, à qui il soit nécessaire de représenter que la cause est finie. Et pour le fait, ces sortes de causes sont de telle nature, qu'à moins que les faits ne soient notoires, on ne sauroit jamais dire avec assurance qu'elles sont finies; puisque lors même qu'elles ont été décidées par des Conciles œcuméniques, on y peut encore revenir, comme il paroît par ce que les Théologiens disent tous les jours sur le sujet de Théodoret, & du Pape Honorius.

Ainsi leur principal dessein, quoiqu'ils n'osent pas le faire paroître ouvertement, a été, de prendre occasion de cette Lettre circulaire,

pour opposer les Evêques à la Sorbonne, & faire croire que les uns IV. CL. établissent ce que l'autre à rejeté, & que les Prélats reconnoissent, après V. P<sup>e</sup>. S. Augustin, que le Tribunal du Pape est le dernier & le souverain N<sup>o</sup>. XL. Tribunal de l'Eglise, après lequel il n'y a plus rien à attendre.

C'est donc seulement pour justifier l'ancienne & véritable doctrine de l'Eglise, sans aucun rapport aux contestations d'aujourd'hui touchant la grâce, qu'il est bon de faire voir qu'ils prennent très-mal le sentiment de S. Augustin, & qu'ils abusent de ses paroles contre sa véritable intention.

Car ce Saint n'a jamais établi comme une regle générale, que tout ce qui a été une fois déterminé par le Pape doit être considéré comme étant décidé avec une autorité infallible, après laquelle il n'y ait plus rien à desirer. Mais il a seulement reconnu, ce que tout le monde avoue, qu'il y a des hérésies si claires & si manifestes, qu'il suffit qu'elles aient été condamnées au lieu où elles ont paru d'abord, parce que cette condamnation étant répandue de-là dans les autres Provinces de l'Eglise, est facilement reçue par les autres Evêques dispersés par tout le monde; & qu'alors il n'est point nécessaire d'assembler un Concile œcuménique. C'est le véritable sens de ce passage de S. Augustin; ce qu'il y dit étant fondé sur cette circonstance, que l'hérésie pélagienne ruinant les plus communs fondements de la Religion Chrétienne, comme est le péché originel, & la nécessité de la grâce, étoit une peste si manifeste, que la célébration d'un Concile général n'étoit pas nécessaire pour l'étouffer.

*An verò congregatione Synodi opus erat, ut aperta perniciès damnaretur?* C'est sur cela qu'est fondé le sentiment de S. Augustin dans cette rencontre. Et c'est pourquoi il témoigne au même endroit, que les oreilles catholiques avoient par-tout eu horreur des profanes nouveautés de ces ennemis de la grâce. *Et quod eorum profanas novitates Catholica aures quæ ubique sunt horruerunt.* Et c'est ce que les Pélagiens mêmes étoient obligés de reconnoître, en se plaignant qu'un dogme aussi impie qu'insensé (c'est le nom que leur aveuglement donnoit à la foi du péché originel) avoit été reçu généralement par tout l'Occident. *Quid est ergo quod rabiosa mentis cecitate nunc jactant toto penitus Occidente, non minus impium quam stultum dogma esse susceptum?*

Mais quand les hérésies sont plus subtiles & plus cachées, comme étoit celle d'Eutychès, S. Léon même a reconnu que quelques Evêques n'étant pas du sentiment des autres, la cause devoit être jugée dans le Concile œcuménique, quoique le Pape l'eût définie par avance, comme ce Pape avoit condamné l'hérésie d'Eutychès avant qu'elle l'eût été par aucun Concile général. C'est ce qu'il témoigne dans sa Lettre. 33



- IV. CL. à l'Empereur Théodose, *si quelques-uns s'éloignent de la pureté de notre*  
 V. P<sup>e</sup>. foi & de l'autorité des Peres, que votre clémence nous accorde un Concile  
 N<sup>o</sup>. XL. général dans l'Italie, comme le Synode qui a été assemblé à Rome sur ce  
 sujet vous le demande avec moi, afin que tous les Evêques étant ensemble,  
 on redresse, par des remèdes convenables, ceux qui se seroient égarés par  
 ignorance ou par erreur. Et dans la Lettre 35 à Pulcherie: S'il arrive  
 que quelques-uns refusent cette confession de foi, que votre clémence  
 fasse en sorte qu'il soit ordonné qu'on assemblera dans l'Italie un Con-  
 cile général des Evêques.

## ARTICLE VI.

*Premier exemple tiré de l'Histoire des Donatistes, qui fait voir que, se-  
 lon S. Augustin, le Concile œcuménique peut juger de nouveau ce qui  
 auroit été jugé par le Pape, & réformer la Sentence du Pape.*

**M**Ais pour se renfermer dans S. Augustin, dont les Jésuites veulent  
 abuser, pour faire voir évidemment que, hors le cas d'une hérésie très-  
 manifeste comme étoit la Pélagienne, il étoit du même sentiment que  
 S. Léon touchant la nécessité d'un Concile général, comme étant le  
 dernier & souverain Tribunal de l'Eglise, il ne faut que considérer ce  
 qu'il a écrit sur deux affaires célèbres; celle des Donatistes, & celle du  
 différent de S. Cyprien avec le Pape S. Etienne.

Pour la première, il déclare expressément, dans la Lettre 162, que  
 les Donatistes ayant été condamnés par le Pape Melchiade, s'ils eussent  
 eu sujet de se plaindre de ce jugement, comme y ayant été injustement  
 condamnés, il leur restoit le Concile général de toute l'Eglise, où leur  
 cause pouvoit être examinée de nouveau avec ceux qui l'avoient jugée,  
 & leur sentence réformée, si on les eût pu convaincre d'avoir mal jugé.  
*Les Donatistes, dit ce Saint, se résolurent enfin de faire juger leur cause  
 par les Eglises d'outre-mer, se préparant à tout événement, ou d'assouvir  
 pleinement leur animosité, s'ils pouvoient, par leurs fausses accusations,  
 faire condamner Cécilien; ou s'ils ne le pouvoient pas, de demeurer non-  
 obstant cela dans leur schisme, en se plaignant qu'ils avoient été jugés par  
 de méchants Juges; ce qui est la plainte de tous les mauvais plaideurs,  
 lors même que la sentence qu'on a prononcée contre eux est appuyée sur une  
 vérité manifeste. Mais comment n'ont-ils pas considéré qu'on leur pouvoit  
 dire sur cela, & qu'on auroit eu très-grande raison de leur dire. Suppo-*

*sous que les Evêques qui ont jugé à Rome n'aient pas été de bons Juges, IV. CL. il restoit encore le Concile universel de toute l'Eglise, où la cause pouvoit V. P<sup>e</sup> être examinée avec les Juges mêmes, afin que si on les pouvoit convaincre N<sup>o</sup>. XL. d'avoir mal jugé, on réformât leur sentence. (d)*

On voit par-là combien est vaine la défaite du P. Théophile, Jésuite, qui dit que S. Augustin n'approuve pas absolument, qu'un jugement rendu par le Pape puisse être revu dans un Concile œcuménique; mais seulement que les Donatistes n'auroient pas si mal fait d'appeller au Concile général, que d'appeller à l'Empereur. Il n'y a rien de si ridicule que cette réponse, puisqu'elle est manifestement détruite par ces paroles que ce Jésuite s'est bien gardé de rapporter. *Quasi non eis ad hoc dici posset, & JUSTISSIME dici.* S. Augustin auroit-il parlé de cette sorte d'une chose qu'il auroit cru mauvaise & injuste en soi, mais seulement moins mauvaise, & moins injuste qu'une autre qui l'auroit été davantage?

Et quant à ce que dit M. de Marca au Chapitre 17 de son Livre IV, que S. Augustin a rapporté seulement en ce lieu ce qui s'étoit fait, qui est, que la cause des Donatistes avoit été revue une seconde fois, dans le Concile d'Arles, après le Concile de Rome; mais qu'il n'établit pas une règle selon laquelle il soit permis, dans toutes les causes, de faire revoir le jugement du S. Siege dans le Concile universel, cela est vrai en partie, mais non en tout.

Car il est vrai que ce Saint n'établit pas une règle générale pour toutes sortes de jugements rendus en toutes sortes de causes par le S. Siege; puisque s'il y avoit des causes qui étoient définitivement terminées dans les Provinces, sans qu'il fût permis d'en appeller au Pape, comme S. Augustin le croyoit avec toute l'Eglise d'Afrique, il ne pouvoit pas croire qu'il n'y en eût aussi qui étoient jugées en dernier ressort par le S. Siege. Mais ce qui paroît par ce passage, est, que S. Augustin a reconnu dans le Concile général de toute l'Eglise une autorité supérieure à celle du Pape, & qui pouvoit, en de certaines rencontres, réformer ses jugements. *Restabat adhuc plenarium universæ Ecclesiæ Concilium, ut si malè judicassent convicti essent, eorum sententiæ solverentur.* Ces paroles ne marquent point simplement ce qui s'est fait, mais ce qui, de droit, se pouvoit faire, au moins en quelques occasions.

Il n'est pas même certain si S. Augustin a cru que cela s'étoit fait en cette rencontre, parce qu'il n'est pas certain qu'il ait pris le premier

(d) *Quasi non eis ad hoc dici posset, & justissimè dici: Ecce putemus illos Episcopos qui Romæ judicarent, non bonos judices fuisse, restabat adhuc plenarium Ecclesiæ Universæ Concilium, ubi etiam cum ipsis judicialibus causis posset agitari, ut si malè judicassent convicti essent, eorum sententiæ solverentur.*

IV. CL. Concile d'Arles pour un Concile universel de toute l'Eglise. Je fais bien V. P<sup>e</sup>. que de savants hommes se le sont persuadés, & qu'ils le prouvent par N<sup>o</sup>. XL. cet endroit même. Mais cette opinion souffre de grandes difficultés, & je trouve sur-tout, que si on considère bien ce qui suit dans ce passage, on sera plus porté à croire que S. Augustin n'a point entendu le Concile d'Arles par ces mots : *Plenarium universæ Ecclesiæ Concilium*, que non pas qu'il l'ait entendu. Car il est constant que S. Augustin a su que le Concile d'Arles avoit absous Cécilien, & condamné les Donatistes : & les Donatistes mêmes ne le pouvoient pas nier, puisqu'ils avoient appelé du jugement de ce Concile à celui de l'Empereur. Si donc ce Saint avoit pris ce Concile d'Arles pour un Concile universel de toute l'Eglise, ce n'auroit pas été une chose douteuse à son égard, mais très-assurée, que la cause des Donatistes avoit été revue dans un Concile universel après celui de Rome, & qu'ils y avoient encore été condamnés. Cependant ce Pere ayant dit qu'il restoit aux Donatistes à faire revoir leur cause dans un Concile général, il ajoute : *Quod utrum fecerint probent. Nos enim non factum esse facile probamus ex eo quod totus orbis non eis communicat. Aut si factum est, etiam ibi sunt victi, quod ipsa eorum separatio manifestat.* Si S. Augustin avoit tenu le Concile d'Arles pour un Concile général de toute l'Eglise, pourquoi auroit-il laissé en doute si les Donatistes avoient fait revoir leur cause dans un Concile général : *Quod utrum fecerint probent*, puisqu'il ne doutoit point que leur cause n'eût été revue dans le premier Concile d'Arles ? Et pourquoi prendroit-il leur schisme pour une preuve que si leur cause avoit été revue dans un Concile général, ils y avoient été condamnés ? *Aut si factum est, etiam ibi sunt victi, quod eorum separatio manifestat.* Puisque, sans raisonner, il ne falloit que lire le Concile d'Arles, pour voir qu'ils y avoient été condamnés, comme S. Augustin le dit pat-tout.

Enfin ce qui me semble remarquable est, que, hors ce lieu, qui peut au moins être contesté, on ne trouvera point que S. Augustin ait jamais appelé le Concile d'Arles, un Concile universel (e), en tous les lieux où il en parle, & où il témoigne que Cécilien y avoit été absous : au lieu que parlant du Concile où la question du Baptême avoit été terminée (f), il marque toujours que ç'avoit été un Concile universel de toute l'Eglise ; mais il ne lui donne jamais le nom de Concile d'Arles.

D'où

(e) Cont. Litt. Petil. Lib. 2. c. 92. Cont. Cresc. l. 3. c. 13 & c. 25. Ibid. l. 4. c. 7. De Bapt. cont. Don. lib. 3. c. 2. De Unit. Eccl. c. 16. Brev. Coll. 3. dici. Ep. 48. Ep. 152. & 165. & 166. & 171.

(f) De Bapt. cont. Don. lib. 1. c. 7 & 18. Et lib. 2. c. 1. 4. 7. 8. 9. Et lib. 3. c. 1. Et lib. 4. c. 5. 6. 7. Et lib. 5. c. 4. 17. Et lib. 6. c. 1. 2. 4. 7. 8. 13. 35. 39. Et lib. 7. c. 1. 20. 27.

D'où l'on peut juger qu'il n'a point pris pour un même Concile, celui IV. C<sup>L</sup>. où Cécilien avoit été absous, & celui qui avoit terminé définitivement V. P<sup>e</sup>. la question du Baptême. N<sup>o</sup>. XL.

Et ce qui acheve de rendre cette preuve convainquante, c'est que S. Augustin n'a jamais objecté aux Donatistes, que le jugement de soixante-dix Evêques contre Cécilien eût été cassé par un jugement contraire d'un Concile universel de toute l'Eglise, lors même que la suite de son discours l'auroit porté nécessairement à le dire, s'il l'avoit cru vrai; comme quand il compare la conduite des Donatistes envers Primien, Archevêque de Carthage, contre les Maximianistes, qui l'avoient déposé dans un Concile de cent Evêques, à celle des Catholiques envers Cécilien contre les premiers Donatistes, qui l'avoient aussi déposé dans un Concile de soixante-dix Evêques. Car sur ce que les Donatistes répondoient qu'ils ne s'étoient point séparés de Primien, quoique condamné par un Concile de cent Evêques, parce qu'il avoit été absous par un Concile de plus de trois cents, S. Augustin ne réplique point que les Catholiques avoient eu encore plus de raison de ne s'être point séparés de la communion de Cécilien, quoique condamné par soixante-dix Evêques de Numidie, parce qu'il avoit été absous par un Concile général de toute l'Eglise. C'est ce qu'il n'auroit pas manqué de représenter aux Donatistes, s'il avoit cru que le Concile d'Arles, dans lequel tout le monde avouoit que Cécilien avoit été absous, étoit un Concile général de toute l'Eglise. Et c'est, ce me semble, une preuve indubitable qu'il ne le tenoit pas pour tel, de ce que, dans ce parallèle qu'il fait très-souvent de la cause des Maximianistes à celle des Donatistes, au lieu de comparer le Concile de Bagay de plus de trois cents Evêques au Concile d'Arles, comme ayant été universel de toute l'Eglise, il est réduit à opposer aux trois cents Evêques du Concile de Bagay, non les Evêques d'un autre Concile plus considérable, mais tous les Evêques du monde, qui étoient demeurés dans la communion de Cécilien. Voici ce qu'en dit S. Augustin sur le Pseaume 36, où il traite cette affaire à fond, en s'adressant à Primien. *Vous dites que les Maximianistes ont eu tort de vous condamner. Je dis de même que les premiers de votre Secte ont eu tort de condamner Cécilien. Vous dites que vous vous êtes justifié dans le Concile de Bagay : je dis de même que Cécilien s'est justifié dans un Concile d'outre-mer, qui a jugé en sa faveur, & que toute la terre a consenti à ce jugement.* Si S. Augustin avoit tenu le Concile d'Arles pour universel, n'auroit-il pas été plus net & plus court de dire, que Cécilien s'étoit justifié *in plenario totius Ecclesiæ Concilio*, que de dire simplement qu'il s'étoit justifié *in transmarino judicio*, en ajoutant, pour

*Ecrits sur le Jansénisme, Tome XXII.*

L 11

IV. CL. lui donner plus de poids: *consentit huic judicio universus orbis terrarum.*

V. P<sup>e</sup>. Mais ce qui suit est encore plus clair. Vous dites que votre parti est plus fort en nombre que celui des Maximianistes. Je suis pour vous en cela. N<sup>o</sup>. XL. Trois cents Evêques qui vous ont absous sont plus que cent qui vous ont condamnés. Mais pourquoi ne tenez-vous compte de tant de milliers d'Evêques qui ont condamné Donat & absous Cécilien? Mais vous me direz: Quand est-ce que tant de milliers d'Evêques, répandus dans tous le monde, ont condamné les Donatistes? Il est vrai qu'ils ne les ont pas condamnés. Mais pourquoi ne les ont-ils pas condamnés? Parce qu'ils n'ont pas assisté au jugement; & s'ils n'ont pas assisté au jugement, ils n'ont pas été informés de cette dispute. Pourquoi donc vous êtes-vous séparés de ceux que vous avez dû croire innocents, puisqu'ils n'ont eu aucune part à ce que vous avez pris pour prétexte de votre séparation?

Contra  
Donat. 1.  
2. c. 3.

S. Augustin tenoit pour une maxime constante, que les Conciles nationaux doivent céder, sans aucun doute, aux Conciles généraux de toute l'Eglise. *Quis nesciat*, dit-il, *ipsa Concilia quæ per singulas regiones, vel provincias fiunt, plenariorum Conciliorum auctoritati, quæ fiunt ex universo Orbe Christiano, sine ullis ambagibus cedere?* Puis donc qu'il s'agissoit de montrer que le Concile qui avoit absous Cécilien étoit plus considérable que celui qui l'avoit condamné; comme le Concile de Bagay qui avoit absous Primien, étoit plus considérable que celui des Maximianistes qui l'avoit condamné; n'auroit-ce pas été une grande faute à S. Augustin, de ne pas représenter aux Donatistes que le Concile d'Arles, qui avoit absous Cécilien, étoit un Concile universel de toute la terre: *Plenarium totius orbis Concilium*; s'il l'avoit cru tel? Or il ne le fait ni en ce lieu ni en aucun autre. Il n'a donc pas cru que le Concile d'Arles eût été général de toute l'Eglise; n'étant pas possible de s'imaginer que ce Saint, si éclairé, ménageant avec tant de lumière tout ce qui pouvoit être favorable à la cause de l'Eglise, il eût négligé de remarquer la chose du monde qui lui auroit été la plus avantageuse, qui est que Cécilien avoit été absous, non par un Concile de toute l'Afrique, comme Primien par le Concile de Bagay, qui étoit général de l'Afrique au regard du parti de Donat; mais qu'il l'avoit été par un Concile de toute la terre: *In Concilio plenario totius orbis.*

Tout cela fait voir qu'on ne peut pas dire, sur le sujet du passage de S. Augustin dans sa Lettre 162, que ce Saint n'y ait fait que rapporter ce qui s'étoit passé dans la cause de Cécilien; puisqu'on ne voit pas qu'il ait cru que la cause des Donatistes ait été revue en effet dans un Concile général, mais qu'il marque seulement que, selon l'esprit de l'Eglise, les jugements rendus par le Pape peuvent quelquefois être réformés par le Concile général, comme par une autorité supérieure.

ARTICLE VII.

IV. CL.  
V. P.  
N°. XL.

*Autre exemple, pris de la dispute de S. Cyprien avec le Pape Etienne, qui fait voir que S. Augustin n'a point cru que le Pape fut infallible dans les décisions de la foi, & qu'il a reconnu que, dans les matieres obscures, il étoit nécessaire qu'elles fussent terminées dans le Concile général.*

L'Autre affaire sur laquelle S. Augustin a fait connoître quel étoit son sentiment touchant le Pape & le Concile, est la question de la validité du Baptême donné hors l'Eglise.

On fait la dispute qu'il y eut sur ce sujet entre le Pape S. Etienne & S. Cyprien. Il y avoit, dit S. Augustin, en un même temps deux Evêques de deux Eglises très-célebres; celle de Rome, & celle de Carthage, Etienne & Cyprien: tous deux établis dans l'unité catholique; dont l'un, savoir Etienne, soutenoit qu'on ne devoit point réitérer dans les hérétiques le Baptême de Jesus Christ, & se mettoit fort en colere contre ceux qui le faisoient; & l'autre, savoir Cyprien, prétendoit que ceux qui avoient été baptisés dans le schisme ou dans l'hérésie, le devoient être dans l'Eglise Catholique, comme n'ayant pas reçu le Baptême de Jesus Christ. Plusieurs étoient de l'avis d'Etienne; il y en avoit aussi qui étoient de l'avis de Cyprien; & les uns & les autres demeuroient dans l'unité.

De unic.  
Bapt. Con.  
Pet. c. 14.

Dans cette contestation il est certain que le Pape soutenoit l'ancienne & originale Tradition de l'Eglise. Car ce que disent quelques Auteurs, que l'Eglise n'a pas approuvé entièrement l'opinion de S. Etienne, parce qu'il y a des hérétiques dont elle a rejeté le Baptême, comme les Paulianistes, n'est pas considérable; puisque, selon le Pape Innocent I, le Baptême de certains hérétiques n'a été rejeté que pour quelque défaut dans la maniere dont il étoit administré, & non pour la seule qualité d'hérétique. Or c'est cela seul dont il étoit question entre le Pape S. Etienne & S. Cyprien; savoir si le Baptême administré selon la regle de l'Eglise, & comme dit S. Augustin, consacré par les paroles évangéliques, *verbis evangelicis consecratus*, étoit bon lorsqu'il étoit conféré hors de l'Eglise.

Le Pape employa toute l'autorité de son Siege pour soutenir cette vérité, & il fut en cela secondé par un très-grand nombre d'Evêques qui furent de son sentiment. C'est ce que témoigne Vincent de Lerins, lorsqu'il dit que cette nouveauté de rebaptiser les hérétiques s'étant

IV. C. L. élevée dans l'Eglise, le Pape Etienne d'heureuse mémoire, Evêque de V. P<sup>e</sup>. Siege Apostolique, s'y opposa avec ses autres Collegues, & plus que N<sup>o</sup>. X L. les autres; estimant sans doute qu'il étoit juste de vaincre autant tous les autres par l'ardeur de la foi, qu'il les surpassoit par l'autorité de son Siege. *Tunc beatæ memoriæ Papa Stephanus, Apostolicæ Sedis Antistes, cum cæteris quidem collegis suis, sed tamen præ cæteris restitit: dignum, ut opinor existimans, si reliquos omnes tantum fidei devotione vinceret, quantum loci auctoritate superabat.*

Il se porta même jusqu'à séparer de la communion les Evêques qui étoient d'un autre sentiment que lui, comme S. Augustin le témoigne dans son livre du Baptême, contre les Donatistes Chap. 25. *Stephanus autem & abstinendos putaverat qui de suscipiendis hæreticis præscam consuetudinem convellere niterentur.* Et dans le livre du Baptême unique, contre Pétilien Chap. 14. *Cum ergo Stephanus non solum non rebaptisaret hæreticos, verum etiam hoc facientes, vel ut fieret decernentes excommunicandos esse censeret, sicut aliorum Episcoporum, & ipsius Cypriani litteræ ostendunt, &c.*

S. Augustin parle généralement; & ainsi c'est en vain que Baronius prétend que le Pape S. Etienne a traité autrement S. Firmilien, & les autres Evêques de Cappadoce & des Provinces voisines, que S. Cyprien & les Evêques d'Afrique, en voulant qu'il ait excommunié les premiers & non les derniers. La vérité est, qu'il jugea qu'on devoit excommunier les uns & les autres; mais que ni les uns ni les autres ne demeurèrent excommuniés, ou parce que le Pape S. Etienne se relâcha de cette rigueur, ou parce que les autres Evêques ne le suivirent pas en cela, quoiqu'ils le suivissent en ce qu'il soutenoit touchant le Baptême des hérétiques.

On voit le premier, qui est que l'excommunication dont ce Pape menaçoit ceux qui rebaptisoient les hérétiques regardoit aussi-bien les Evêques d'Afrique que ceux d'Orient, par la lettre de S. Firmilien à S. Cyprien, où il se plaint que S. Etienne avoit rompu la paix, tant, dit-il, avec les Orientaux, ce que je crois que vous savez, qu'avec vous qui êtes au midi, dont il a si maltraité les Légats, qu'il ne les a pas seulement voulu admettre à un entretien commun: & qu'il a même commandé à tous les freres, c'est-à-dire à tous les fideles de son Eglise, qu'aucun ne les reçoit dans sa maison, refusant ainsi non seulement la communion & la paix, mais même le logement à ceux qui lui avoient été envoyés.

Il paroît par la suite de ces paroles, que ces Légats si maltraités n'avoient point été envoyés par les Evêques d'Orient, comme se l'est imaginé Baronius, mais par ceux d'Afrique; & S. Firmilien ajoute que

ce Pape divisoit l'Eglise, & qu'il n'avoit point craint d'appeller S. Cy- IV. CL.  
prien faux Christ & faux Apôtre, & un ouvrier trompeur. *Non pudet* V. P.  
*Stephanum propter hæreticos asserendos fraternitatem scindere, insuper ac N°. XL*  
*Cyprianum Pseudo-Christum & Pseudo-Apostolum, & dolosum operarium*  
*dicere.* Baronius prétend que c'est un mensonge manifeste de ce S. Evê-  
que, parce qu'il ne paroît pas que S. Cyprien se soit plaint d'avoir été  
si maltraité par le Pape S. Etienne. Mais puisque Baronius avoue qu'il  
est indubitable, que S. Cyprien ayant envoyé un Diacre à S. Firmilien,  
il n'avoit pas manqué de lui écrire, & que cependant nous n'avons  
point cette lettre; peut-il mieux savoir ce qui étoit dans cette lettre que  
S. Firmilien qui l'avoit reçue; & le témoignage de ce Saint n'est-il pas  
plus considérable qu'une foible conjecture, qui lui donne la hardiesse de  
l'accuser de mensonge?

S. Augustin, qui garde une très-grande modération en parlant de  
cette querelle, reconnoît sur le sujet même de S. Cyprien, que ce Pape  
s'étoit mis fort en colere *graviter succensebat*; & s'il fait difficulté de rap-  
porter quelques paroles rudes de S. Cyprien contre ce Pape, ce n'est  
point simplement, comme se l'imagine Baronius, *qu'il n'eût ni le pouvoir*  
*ni le droit d'excuser S. Cyprien*; mais c'est autant pour le moins, parce  
qu'il n'approuvoit pas que ce Pape eût passé jusqu'à vouloir excommu-  
nier ceux qui n'étoient pas de son sentiment. *Je ne veux pas, dit-il,*  
*rapporter ce que S. Cyprien a dit en colere contre le Pape Etienne. Il vaut*  
*mieux passer ces choses, qui ont été en danger de causer une pernicieuse*  
*dissention. Car Etienne avoit jugé qu'on devoit même séparer de la com-*  
*munion ceux qui s'efforçoient de changer la coutume qu'on avoit gardée*  
*jusqu'alors en recevant les hérétiques. Mais pour S. Cyprien, étant frappé*  
*de la difficulté de cette question, & étant rempli très-abondamment des*  
*entrailles d'une sainte charité, il vouloit demeurer dans l'unité avec ceux*  
*qui étoient d'un autre sentiment que lui. C'est pourquoi il conserva un*  
*amour de frere parmi l'émotion qu'il ressentoit, & la paix de Jesus Christ*  
*qui fut la plus forte dans leurs cœurs, empêcha que cette contestation ne*  
*causât de schisme.* Il est clair par ces paroles, que S. Augustin rejette plus  
sur S. Etienne que sur S. Cyprien le danger du schisme, & qu'il attri-  
bue principalement à la charité de ce dernier, de ce qu'il ne s'en étoit  
point élevé.

Mais ce qui est certain en second lieu, c'est que le jugement du  
Pape S. Etienne contre ceux qui rebaptisoient les hérétiques, en vou-  
lant qu'on les excommuniât, comme le témoigne S. Augustin, n'a eu  
aucun effet contre ces saints Evêques, qui ont été reconnus par tous  
les Evêques du monde comme étant toujours demeurés dans la com-



IV. CL. munion catholique. Baronius l'avoue de S. Cyprien ; mais il le nie de V. P<sup>e</sup>. S. Firmilien , dont il parle en ces termes. *Toutes les Eglises furent étonnées & scandalisées de ce naufrage de Firmilien , qui sembloit ne céder à personne en ce temps-là en sainteté de mœurs & en science.* Il dit néanmoins qu'il est révééré pour Saint par toute l'Eglise Grecque , ayant été depuis remis dans la communion catholique , après être revenu de son erreur ; & qu'une preuve certaine de la pureté de sa foi , est , qu'il s'est trouvé au célèbre Concile d'Antioche contre Paul de Samosate. Il n'est pas difficile de prouver que S. Firmilien a été reconnu pour un des plus grands & des plus catholiques Evêques de l'Eglise , par les deux Conciles d'Antioche. Car pour ce qui est du premier de l'an 264 , & huit ans seulement depuis la contestation avec le Pape Etienne , Eusebe marquant les noms des plus grands Evêques qui y assisterent en parle ainsi : *Entre ceux qui s'assemblerent à Antioche contre Paul de Samosate , comme contre un brigand qui vouloit égorger le troupeau de Jesus Christ les principaux & les plus notables furent Firmilien Evêque de Cesarée en Cappadoce , Grégoire & Athenodore freres , Evêques de la Province du Pont ; Helene Evêque de Sarde , Nicomas Evêque d'Iconie , Hyménée Evêque de Jerusalem , & Theotecne Evêque de Cesarée.* On ne parleroit point de cette sorte d'un homme qui auroit été retranché de la communion de l'Eglise , & qui auroit eu besoin de pénitence pour y rentrer.

Mais le second Concile d'Antioche de l'an 270. contre le même Paul de Samosate rend encore un témoignage plus avantageux à la mémoire de S. Firmilien , dans sa Lettre Synodique , en le joignant avec S. Denys Evêque d'Alexandrie , & reconnoissant que ces deux bienheureux Prélats , comme il les appelle , avoient travaillé plus que tous les autres à étouffer l'impieté de ce malheureux hérésiarque.

Il est donc constant que depuis qu'il eut été condamné par le Pape S. Etienne , il a été reconnu pour très-Catholique par toute l'Eglise. Or on n'a aucune preuve qu'il ait changé de sentiment touchant le Baptême des hérétiques ; & une preuve au contraire qu'il n'en avoit point changé , est , que S. Basile son successeur dans le Siege de Cesarée , parlant de son opinion , le met aussi-bien que S. Cyprien , au nombre de ceux qui avoient condamné généralement le Baptême des hérétiques & des schismatiques ; & par conséquent , on ne doit pas faire dépendre sa sainteté , qui est très-certaine , d'un prétendu changement d'opinion : ce qui est au moins très-incertain , pour ne pas dire très-faux. Mais il en faut conclure que quoique le Pape eût décidé cette question , & qu'il eût employé pour cela tout ce qu'il avoit de pouvoir & d'autorité , cette décision du Pape (comme dit M. de Marca en une autre occasion) n'étoit point regardée

comme une regle indubitable de la foi , qui obligeât tous les Evêques IV. CL<sup>2</sup> à s'y rendre : mais la résistance qu'y faisoient ceux qui n'étoient pas assez V. P<sup>e</sup> éclairés sur ce point , n'empêchoit pas qu'ils ne demeurassent Catholiques N<sup>o</sup>. XL & Orthodoxes , & qu'ils ne fussent considérés comme de grands Saints par toute l'Eglise.

Mais , pour ne rien omettre dans cette importante question , il est nécessaire d'examiner ce qu'allegue Baronius , pour prouver le changement de S. Firmilien & des autres Evêques d'Orient qui suivoient son sentiment. Il dit premièrement , qu'il est constant , par le témoignage de S. Augustin , que les Donatistes avouoient que les Orientaux avoient changé de sentiment , & que c'est pour cela qu'ils s'étoient séparés de leur communion. Cela est vrai ; mais ni S. Augustin , ni les Donatistes ne marquent point le temps auquel ce changement étoit arrivé ; & il est bien plus croyable que ce n'a été qu'après que cette question a été déterminée dans le Concile général de toute l'Eglise , comme dit souvent S. Augustin. Quoi qu'il en soit , comme on ne peut prouver par-là , qu'il fût arrivé du temps de S. Firmilien , on ne peut pas opposer une si foible conjecture au témoignage de S. Basile , qui met S. Firmilien , son prédécesseur , au nombre de ceux qui ont improuvé le Baptême des hérétiques , laissant assez à juger qu'il est toujours demeuré dans ce sentiment.

Contra  
Crescen.  
lib. 3. c.2.

Il allegue en second lieu , un passage d'Eusebe , livre 7 chapitre 4 , où après avoir rapporté la dispute entre S. Cyprien & le Pape Etienne , touchant le Baptême des hérétiques , il ajoute , *que S. Denys , Evêque d'Alexandrie , en écrivit au Pape Etienne , & qu'après avoir traité fort au long cette question , il lui avoit fait entendre , dans la même Lettre , que la fureur de la persécution étant apaisée , toutes les Eglises ayant détesté les nouveautés de Novat , jouissoient entre elles d'une grande paix*. Il prétend qu'Eusebe a entendu par l'hérésie de Novat l'opinion de ceux qui rebaptisoient les hérétiques , à cause que Novatien ( que les Grecs appellent Novat ) ne recevoit personne dans sa secte qu'en le baptisant de nouveau.

Ad an.  
259. n<sup>o</sup>.1.

Mais il est clair que Baronius se trompe , comme M. de Valois l'a remarqué dans ses notes sur Eusebe. Car cette Lettre de S. Denys contenoit deux chefs : l'un touchant le Baptême des hérétiques , & l'autre touchant l'hérésie des Novatiens , qu'on avoit voulu introduire dans les Eglises d'Orient , comme il paroît par une autre Lettre du même S. Denys au Pape Corneille , rapportée par Eusebe à la fin du livre précédent ; de sorte que ce n'étoit pas sans raison que S. Denys avertissoit le Pape Etienne , son Successeur , que toutes les Eglises d'Orient étoient en paix sur ce sujet , ayant toutes condamné la cruelle opinion des Novatiens.

Mais une preuve convainquante que cela ne se peut entendre de la

IV. CL. dispute touchant le Baptême, comme si S. Denys avoit voulu dire, que  
 V. P<sup>e</sup>. toutes les Eglises d'Orient s'étoient rendues au sentiment du Pape Etienne;  
 N<sup>o</sup>. XL. c'est que le même S. Denys, écrivant au Pape Xyste, Successeur de S.  
 Etienne, lui parla de cette contestation sur le Baptême comme d'une  
 contestation qui n'étoit nullement terminée, & qui partageoit encore les  
 Lib.7. c.5. Evêques dans l'Orient. *S. Denys, dit Eusebe, écrit à Xyste, lui repré-*  
*sentant qu'Etienne, son prédécesseur, écrivant à Firmilien, à Helene & aux*  
*autres Evêques de ces quartiers-là, leur avoit déclaré, qu'il ne communi-*  
*queroit plus avec eux, parce qu'ils rebaptisoient les hérétiques. Mais qu'il*  
*devoit considérer la grandeur de cette affaire, parce qu'il avoit été ordonné*  
*dans de grands Conciles d'Evêques qu'on les rebaptiseroit; ou, selon la*  
*version de Rufin, parce que ce n'étoit pas des hommes du commun, mais*  
*de très-grands Evêques qui étoient dans ce sentiment.* Comment cela s'ac-  
 corde-t-il avec les deux imaginations de Baronius? L'une, que deux ans  
 auparavant, toutes les Eglises d'Orient s'étoient rendues au sentiment  
 du Pape Etienne: l'autre, que, dès l'an 258, toute l'Eglise avoit été  
 étrangement scandalisée du naufrage de Firmilien; au lieu que, trois ans  
 après, sans qu'il eût changé de sentiment, il étoit regardé comme l'un  
 des plus grands & des plus saints Evêques de l'Eglise?

## ARTICLE VIII.

*Suite de la même matiere. Explication plus particuliere des sentiments de S.*  
*Augustin touchant la contestation entre le Pape S. Etienne, & S. Cyprien.*

**M**Ais, pour revenir à S. Augustin, dont il est principalement question, puisque c'est pour éclaircir son sentiment sur cette importante matiere qu'on s'est engagé à parler de cette grande dispute, comme ce Saint suppose par-tout, ce qui étoit constant, que le Pape S. Etienne avoit soutenu la vérité touchant le Baptême, avec toute l'autorité de son Siege, & qu'il l'avoit décidée autant qu'il en avoit de pouvoir, jusqu'à vouloir excommunier ceux qui ne se rendoient pas à sa décision, s'il avoit cru que le Pape a une autorité infaillible dans les décisions de la foi, & que toute cause où il a parlé est tellement finie qu'il n'y a plus jamais d'autre jugement à attendre, il faudroit aussi qu'il eût cru, par une conséquence nécessaire;

1<sup>o</sup>. Que la cause du Baptême, ayant été décidée par S. Etienne, elle l'avoit été par une autorité infaillible, & à laquelle tout le monde étoit obligé

obligé de se rendre, comme à la règle indubitable de la foi; & qu'ainsi IV. CL. étant inutile de décider de nouveau ce qui l'a été par une autorité in- V. P<sup>e</sup>. faillible, la décision du Pape Etienne étant claire touchant la validité N<sup>o</sup>. XL du Baptême des hérétiques, la cause étoit finie par son jugement, & il n'étoit plus nécessaire qu'elle fût encore décidée par un Concile œcuménique.

2<sup>o</sup>. Que S. Cyprien, résistant au Pape Etienne, résistoit à une autorité infaillible, & à laquelle il étoit obligé de déférer, quelques raisons qu'il pût avoir au contraire.

3<sup>o</sup>. Que cette résistance de S. Cyprien, a été un fort grand péché; de sorte qu'on ne peut croire qu'il ait été Saint, sans s'en être repenti avant que de mourir.

Voilà des suites nécessaires de ce qu'on a voulu attribuer à S. Augustin dans cette Lettre circulaire; que toute cause jugée par le Pape étoit si souverainement & si infailliblement, que tout homme qui y résistoit ne devoit être considéré que comme *rebelle, & refractaire à l'Eglise*. Voyons donc ce qu'a cru S. Augustin sur tous ces points.

I. Pour le premier, tant s'en faut que S. Augustin ait cru que la décision du Pape Etienne fût infaillible, qu'il a reconnu au contraire en une infinité d'endroits, que cette décision n'a point empêché que cette question ne soit demeurée douteuse, jusqu'à ce qu'elle ait été terminée par le Concile général de toute l'Eglise (ce qu'il dit n'être arrivé que long-temps depuis la mort de S. Cyprien) & qu'avant cela, les Evêques de l'Eglise ont pu être partagés de sentiment sur ce point, sans rompre la paix de l'Eglise. Dans le premier livre du Baptême contre les Donatistes chap. 7. *L'obscurité de cette question a été cause qu'aux premiers temps de l'Eglise, avant le schisme de Donat, de grands hommes & des Evêques remplis d'une grande charité, ont été flottants & incertains, & ont contesté sur ce sujet, sans rompre la paix entr'eux; les Décrets de divers Conciles en chaque région ont été différents, jusqu'à ce que le CONCILE GÉNÉRAL DE TOUTE LA TERRE ayant levé tous les doutes, eût affermi le sentiment de ceux qui croyoient sur ce sujet ce que l'on en devoit croire (g).*

Et dans le même livre chapitre 18 il dit, *qu'il faut croire du Baptême ce qu'en croit toute l'Eglise; mais qu'avant que cette question eût été terminée par le Concile universel, entre ceux qui étoient dans l'Eglise, les*

(g) Questionis hujus obscuritas prioribus Ecclesie temporibus ante schisma Donati magnos viros & magna charitate præditos Patres & Episcopos ita inter se compulit, salva pace, disceptare atque fluctuare, ut diu Conciliorum in suis quibusque regionibus diversa statuta mutaverint, donec plenatio totius orbis Concilio quod saluberrimè sentiebatur etiam remotis dubitationibus firmaretur.

IV. Cl. *uns étoient d'un sentiment & les autres d'un autre, l'amour de l'unité couvroit*  
 V. P. *l'erreur de l'infirmité humaine (b).*

N°. XL. A quoi il ajoute, que S. Cyprien, & près de quatre-vingts Evêques d'Afrique avoient cru qu'on devoit rebaptiser tous ceux qui avoient été baptisés hors de l'Eglise, en un temps où le consentement de toute l'Eglise n'avoit pas encore déterminé, par la décision d'un Concile universel, ce qu'il falloit croire sur ce sujet: *Antequam plenarii Concilii sententia quid in hac re sentiendum esset totius Ecclesiæ consensio confirmasset*, quoique ce fût depuis la décision du Pape.

Et dans le livre 4 du même ouvrage chapitre 6 il dit, (i) *qu'une personne ne doit pas se préférer à S. Cyprien, que Dieu a élevé à une si haute vertu, & qu'il a comblé de tant de graces, sous prétexte qu'il voit maintenant, par l'instruction qu'il en a reçue d'un Concile universel, ce que n'a pas vu S. Cyprien; parce que, de son temps, l'Eglise ne l'avoit pas encore déterminé dans un Concile général.* Il est donc clair que S. Augustin n'a pas cru que, dans cette question, l'autorité du Pape Etienne, qui l'avoit décidée très-nettement, & très-fortement, fût telle que tout le monde fût obligé de s'y rendre, comme à une règle infaillible; mais qu'il a cru au contraire qu'elle ne pouvoit être définitivement terminée, pour parler ainsi, & d'une manière qui levât tous les doutes, que par le Concile général de toute l'Eglise.

Mais, pour montrer que ce qu'il dit sur le sujet de l'hérésie Pélagienne, que le Pape en ayant jugé après les Conciles d'Afrique, *la cause étoit finie*, n'est fondé, comme il a déjà été dit, que sur l'opposition très-claire & très-manifeste de cette hérésie aux fondements de la foi, *ut aperta perniciës damnetur*, & que cela ne peut être tiré en conséquence au regard de toutes les causes de la foi, comme si on pouvoit toujours dire aussi-tôt que le Pape les a décidées *causa finita est*, il se sert de ce même mot dans la question du Baptême, & déclare expressément, que cette cause n'avoit point été *finie* par la décision du Pape Etienne, mais qu'elle l'avoit seulement été par celle du Concile général. C'est dans le second livre du Baptême contre les Donatistes, chapitre dernier. Il représente aux Donatistes, que la question du Baptême, qui n'étoit pas finie du temps de S. Cyprien, *nondum finita*, quoiqu'elle eût été dé-

(h) Restat ut hoc de Baptismo piè credamus quod Universæ Ecclesiæ à sacrilegio schismatis remota custodit: in qua tamen & aliud alii & aliud alii adhuc de ista questione, salva pace, sentirent, donec Universali Concilio unum aliquid eliquatum, sincerumque placuisset, humanæ infirmitatis errorem cooperiret charitas unitatis.

(i) Non ideo quisquam tantis Cypriani firmitatis meritisque virtutum debet se audere præponere, quia Universalis Concilii admonitus firmitate videt aliquid quod ille non vidit, quia plenarium de hac re Concilium nondum habebat Ecclesiæ.

cidée par le Pape Etienne, ne l'avoit pas empêché de demeurer dans IV. CL. l'unité ; l'ayant été depuis (savoir par le Concile général) *jam finita*, V. P<sup>e</sup>. elle les devoit porter à retourner à l'unité. *Fuit aliquando de Baptismo du-* N<sup>o</sup>. XL. *bitatio. Qui diversa senserunt in unitate manserunt. Ea dubitatio procedente tempore, perspecta veritate, sublata est : quæstio quæ nondum FINITA, Cyprianum non deterruit ut recederet, vos FINITA ut redeatis invitat.*

Qui peut douter après cela, que, selon le sentiment de S. Augustin, absolument parlant, une cause n'est entièrement finie que lorsqu'elle est décidée par le Concile général, & qu'elle peut n'être pas finie quoique le Pape l'ait décidée, si ce n'est que ce soit une hérésie si manifeste, qu'il suffise pour la faire détester à tout le monde, de la faire connoître par-tout ; à quoi le Pape a plus de droit & plus de pouvoir qu'aucun autre Evêque. De sorte qu'il ne faut pas s'étonner si S. Augustin dit, que la cause des Pélagiens étoit finie après qu'ils eurent été condamnés par les Conciles d'Afrique & le Pape Innocent I, puisqu'il a toujours cru que cette hérésie étoit si clairement opposée à la foi, que, dans le Sermon 14 sur les paroles de l'Apôtre, fait plusieurs années avant cette condamnation, il dit qu'on peut tolérer un homme qui erre en des choses qui n'ont pas été suffisamment examinées, ni pleinement déterminées par l'autorité de l'Eglise ; mais qu'on ne doit pas tolérer ceux qui, comme les Pélagiens, veulent ébranler le fondement de l'Eglise : *Ferendus est disputator errans in aliis quæstionibus non diligenter digestis, nondum plena Ecclesiæ auctoritate firmatis ; ibi ferendus est error, non tantum progredi debet, ut etiam fundamentum ipsum Ecclesiæ quatere molitur.*

II. On voit assez par ce qui a été dit sur le premier point, ce qu'on doit dire du second, qui consiste à savoir, si S. Augustin a cru que S. Cyprien, résistant au Pape Etienne, résistoit à une autorité infaillible, & à laquelle il fût obligé de déférer, quelques raisons qu'il crût avoir d'être d'un autre sentiment. Tout ce qui vient d'être dit fait voir manifestement le contraire ; & il est clair que S. Augustin a considéré le Pape Etienne & S. Cyprien comme deux grands hommes qui avoient des sentiments différents, & dont l'un n'étoit point obligé de céder à l'autre. *Duo erant, dit-il, eo tempore ut de aliis taceam, qui diversa sentirent : De unico duo erant eminentissimarum Ecclesiarum, Romanæ scilicet & Carthaginensis Baptismo c. 14. Episcopi, Stephanus & Cyprianus, ambo in unitate catholica constituti... Multi cum illo, quidam cum isto etiam sentiebant, utrique cum eis in unitate consistentes.*

Il dit même que le Pape Etienne n'opposant que la coutume, & n'apportant point de raisons solides de cette coutume, il ne faut pas s'étonner si un homme aussi grave & aussi judicieux que S. Cyprien ne crut pas

IV. CL. devoir se rendre, & quitter un sentiment appuyé sur des raisons qui

V. P<sup>e</sup>. paroïssent très-fortes, quoiqu'elles ne fussent pas véritables, pour en

N<sup>o</sup>. XL. embrasser un qui s'est trouvé dans la suite être véritable, mais qui n'étoit pas encore assez éclairci, ni soutenu par une autorité à laquelle tout le monde fût obligé de déférer. C'est ce qu'il dit dans le second livre contre les Donatistes chapitre 8, où il explique la disposition dans laquelle étoit S. Cyprien, lorsqu'il propoisoit, à l'entrée de son Concile, que chacun eût à dire son opinion avec liberté. *Ut si forte existeret, cui esset melius revelatum, gratissimè acciperet..... Si autem nullus existeret, qui tale aliquid afferret, unde illæ omnes verisimiles rationes quibus movebatur refellerentur, in eadem sententia permaneret, sibi bene conscius, & non occultata quæ putabatur veritatis, & retenta quæ amabatur unitatis..... Sed quia tunc non extiterant nisi qui ei consuetudinem opponerent* (il entend le Pape Etienne) *defensiones autem ipsius consuetudinis non tales afferrent, quibus illa talis anima moveretur; noluit vir gravissimus rationes suas, etsi non veras quod eum latebat, sed tamen non vitias, veraci quidem, sed tamen NONDUM ASSERTÆ consuetudini cedere.*

On voit encore par ce passage, que S. Augustin ne croyoit pas que S. Cyprien n'étant pas intérieurement persuadé que la décision du Pape Etienne fût véritable, il fût au moins obligé par déférence à cette décision de garder le silence sur ce sujet; mais qu'il croyoit au contraire, que, dans la pensée où il étoit que son sentiment étoit le véritable, il faisoit bien de s'en déclarer, & de ne point cacher ce qui lui paroïssoit être la vérité, quoiqu'il se trompât, & qu'en effet ce ne la fût pas, pourvu que l'amour de son opinion ne l'emportât pas jusqu'à se séparer de l'unité de l'Eglise. C'est le sens de ces paroles: *Sibi bene conscius & non occultata quæ putabatur veritatis, & retenta quæ amabatur unitatis.*

Et en un autre lieu, où il donne de grands éloges à la manière dont S. Cyprien s'étoit conduit dans cette dispute, entre les choses louables qu'il y fait remarquer, la première est, *qu'il n'a point tu son sentiment.* C'est dans le cinquième livre du même ouvrage chapitre 17, où, après avoir rapporté avec beaucoup de louange la fin de la Lettre de ce S. Martyr à Jubaïen: *In his verbis*, dit-il, *multa consideranda sunt, quibus in hoc viro qui dilexit decorem domus Domini, & locum tabernaculi habitationis ejus, Christianæ charitatis fulgor elucet. Primum quia id quod sensit non tacuit; deinde quia tam mansuetè & pacificè protulit, &c.*

On dira peut-être que la Lettre à Jubaïen a été écrite avant la décision du Pape Etienne. Mais ayant été lue & autorisée dans le Concile tenu à Carthage depuis cette décision, c'est la même chose que si elle n'avoit été écrite qu'en ce temps-là; & comme le discours que S. Cyprien

fit à l'entrée de ce Concile est entièrement semblable à la fin de cette IV. CL. Lettre à Jubaïen, S. Augustin n'en parle pas moins avantageusement. V. P<sup>e</sup>.

Ce S. Martyr ayant fait réciter les Lettres que Jubaïen lui avoit écrites, N<sup>o</sup>. XL<sup>e</sup> & celles qu'il avoit écrites à Jubaïen, reprit ainsi le discours. *Vous avez oui; Mes très-chers Freres, ce que Jubaïen notre Collegue n'a écrit en me consultant touchant le profane Baptême des hérétiques, & ce que je lui ai répondu..... Il reste que nous disions chacun notre avis, ne jugeant personne & ne retranchant personne de la communion, s'il est d'un autre sentiment que nous. Car nul de nous ne s'établit Evêque des Evêques, & ne prétend réduire ses collegues à la nécessité de lui obéir par une terreur tyrannique (k). Ce Saint, dit Baronius, en parlant ainsi, faisoit* <sup>Ad annum 258. n. 42.</sup> *allusion à ce qu'avoit fait le Pape Etienne, qui, d'une part, avoit publié un Décret par sa souveraine autorité Pontificale (Summa Pontificia auctoritate; c'est-à-dire, qu'il avoit parlé ex Cathedra, selon le langage des Auteurs modernes) auxquels Décrets on avoit accoutumé de mettre pour titre, comme je l'ai fait voir par Tertullien, l'Evêque des Evêques: & qui, d'un autre, avoit rudement menacé de la peine de l'excommunication ceux qui seroient d'un autre sentiment que lui. Cependant S. Augustin, dans le troisième livre du Baptême contre les Donatistes chapitre 3, rapportant ces mêmes paroles de S. Cyprien, non seulement n'y trouve rien à reprendre, mais il en fait cet éloge. Quid mansuetius? Quid humilior? Que peut-on desirer de plus doux, & de plus humble?*

Et sur ce que S. Cyprien ajoute; *que tout Evêque, par le droit de sa charge, est libre dans ses sentiments; & que comme il ne doit point juger les autres, il n'en doit point être jugé*, S. Augustin représente très-judicieusement que cela ne se doit entendre qu'au regard des choses qui n'ont pas encore été discutées d'une manière qui en rende la vérité claire. *Opinor utique in his questionibus quæ nondum eliquatissima perspectione discussæ sunt. Car S. Cyprien, ajoute S. Augustin, savoit combien ce que l'Eglise s'efforçoit alors de pénétrer par ces diverses disputes, étoit un mystère profond & caché, & il laissoit à chacun la liberté de ses sentiments, afin que la vérité étant mieux examinée se pût découvrir. NOVERAT enim quantam sacramenti profunditatem tunc omnis Ecclesia varia disputatione versabat, liberumque faciebat querendi arbitrium, ut examinata veritas panderetur.* Néanmoins le Pape avoit déjà décidé *Summa Pontificia auctoritate*, comme dit Baronius, qu'on ne devoit point rebaptiser les hérétiques: comment donc cette question pouvoit-elle être encore au nombre de celles sur lesquelles il étoit permis à chaque Evêque d'en

(k) Neque enim quisquam nostrum Episcopum se esse Episcoporum constituit, aut tyrannico terrore ad obsequendi necessitatem collegas suos adigit.



IV. CL. croire ce qu'il voudroit? Est-il permis de croire le contraire de ce qu'il V. P<sup>e</sup>. a été déterminé par une autorité infaillible? Il est donc bien clair, par N<sup>o</sup>. XL. là, qu'il n'est jamais venu dans l'esprit, ni de S. Cyprien, ni des autres Evêques d'Afrique, ni de S. Augustin après eux, que le Pape fût infaillible dans les causes de la foi qu'il avoit jugées; puisqu'ils ont tous cru que, dans les matieres obscures, on n'étoit point obligé de se rendre à son jugement, & qu'il demouroit encore dans la liberté de chaque Evêque, d'être d'un avis tout contraire au sien.

Mais quant au Concile général de toute l'Eglise, S. Augustin n'en parle pas de la même sorte. Car, au lieu qu'il témoigne assez que S. Cyprien n'étoit point obligé de se soumettre à l'autorité du Pape Etienne, il prétend, au contraire, qu'étant aussi saint & aussi humble qu'il étoit, il n'auroit pas manqué de se soumettre à celle du Concile général. C'est ce qui lui fait remarquer si souvent, pour excuser S. Cyprien, qu'il avoit été d'avis qu'on rebaptisât les hérétiques, avant, dit-il, que le contraire eût été déterminé par le consentement de toute l'Eglise, dans un Concile universel. *Antequam Concilii plenarii sententia quid in hac re sentiendum esset totius Ecclesiae consensio confirmasset.* Et au livre 4 chapitre 6. *Quod ille non vidit, quia plenarium de hac re Concilium nondum habebat Ecclesia.*

Lib. 2.  
cont. Don.  
c. 18.

Et S. Augustin passe plus avant au livre 2 chapitre 4. Car il ne craint point d'avouer que lui-même n'auroit pas osé contredire S. Cyprien, s'il n'avoit été affermi dans un sentiment contraire au sien par l'autorité uniforme de l'Eglise universelle, à laquelle, dit-il, il ne faut point douter que ce Saint ne se fût rendu, si, de son temps, la vérité de cette question ayant été éclaircie, eût été autorisée par un Concile général. *Sanctus Cyprianus tantò excellentior quantò humilior.... Satis ostendit facillimè se correcturum fuisse sententiam suam, si quis ei demonstraret Baptismum Christi sic dari posse ab eis qui foras exierunt, quemadmodum amitti non potuit cum foras exirent, unde multa jam diximus; nec nos ipsi tale aliquid auderemus asserere, nisi universa Ecclesia concordissima auctoritate firmati, cui & ipse sine dubio cederet, si jam illo tempore questionis hujus veritas eliquata & declarata per plenarium Concilium solidaretur.* Et dans le livre 4 chapitre 5. *Non dubito quin si Sanctus Cyprianus istam questionem in Ecclesia diu multumque versatam cum viris sanctissimis, doctissimisque tractaret, per quos postea factum est, ut antiqua illa consuetudo, etiam plenario Concilio firmaretur, sine dubitatione demonstraret, non solum quàm doctus esset in his quæ firmissima veritate perceperat, verum etiam quàm docilis in his quæ minus adverterat.*

On ne peut donc douter que S. Augustin n'ait mis l'autorité du Concile œcuménique beaucoup au dessus de celle du Pape, pour les décisions

de la foi, & qu'il n'ait été fort éloigné de croire celle du Pape infail-  
 lible; puisqu'une même question ayant été premièrement décidée par le  
 Pape Etienne, & depuis par le Concile général, il fait assez connoître  
 que S. Cyprien, qui n'avoit vu que la décision du Pape, n'avoit point  
 été obligé de s'y rendre; au lieu qu'il témoigne qu'il n'auroit pas manqué  
 de se rendre à celle du Concile général.

III. Le troisieme point consiste à savoir, si S. Augustin a cru que  
 S. Cyprien eût fait un si grand péché en résistant au Pape, qu'on ne  
 puisse croire qu'il ait été Saint, sans s'en être repenti avant que de mourir.  
 Ce qui vient d'être dit ne fait que trop voir combien cette imagination  
 seroit mal-fondée; & ainsi il n'y a rien de moins conforme à S. Au-  
 gustin que ce que dit Baronius sur ce sujet. *Puisque toute l'Eglise, dit-il,*  
*tant d'Occident que d'Orient a, de tout temps, célébré la fête de S. Cyprien,*  
*comme d'un grand Martyr, nul ne peut douter avec raison, qu'il n'ait ré-*  
*tracté son erreur, & qu'il n'ait souffert le martyre dans la communion de*  
*l'Eglise Catholique.* De ces deux choses, l'une est bien certaine; qui est,  
 que S. Cyprien ne seroit pas Saint s'il n'étoit mort dans la communion  
 de l'Eglise: mais de vouloir mettre encore pour une condition essentielle  
 à sa sainteté, qu'il ait rétracté son erreur, il n'y a rien de plus opposé  
 à ce que dit S. Augustin de ce S. Martyr.

Car on peut bien douter, comme S. Augustin fait en un endroit ou  
 deux, si S. Cyprien n'a point reconnu à la fin de sa vie qu'il s'étoit  
 trompé sur le sujet du Baptême; mais c'est lui faire une extrême injure  
 que de vouloir que la certitude que nous avons de sa sainteté dépende  
 d'une opinion si incertaine, & même si peu vraisemblable que celle de  
 cette reconnoissance. S. Augustin ne dit jamais que peut-être il s'est ré-  
 tracté, qu'il ne dise aussi au même lieu, que peut-être il ne s'est pas ré-  
 tracté; mais que l'abondance de sa charité couvroit en lui la petite  
 tache que cette erreur pouvoit causer en son ame, si pure d'ailleurs &  
 si blanche, & qu'il en a été encore purifié par le martyre.

C'est ainsi qu'il en parle dans sa Lettre 48, en y ajoutant un doute  
 qu'il rejette néanmoins comme peu vraisemblable, que les Ecrits où se  
 voit l'erreur du Baptême ne fussent pas de S. Cyprien. *Cyprianus aut non*  
*sensit omnino quod eum sensisse recitatis, aut hoc postea correxit in regula*  
*veritatis; aut hunc quasi navum sui candidissimi pectoris cooperuit ubere*  
*charitatis. . . . Accessit huc etiam quod tamquam sarmentum fructuosissimum,*  
*si quid in eo fuerat emendandum purgavit Pater falce passionis.*

Il dit aussi, dans le livre II contre les Donatistes, Chap. 4, que si  
 une seule personne eût éclairci à S. Cyprien la question du Baptême, &  
 lui en eût fait voir la vérité, il auroit pu facilement se rendre, & que

IV. CL  
 V. P.  
 N°. XL

Ad ann.  
 258. n. 51.

IV. C<sup>i</sup>. peut-être cela a été fait, quoique nous n'en sachions rien. *Professò & V. P<sup>e</sup>. uni verum dicenti, & demonstranti posset facillimè consentire tam sancta N<sup>o</sup>. XL. anima, tam pacata, & fortasse factum est, sed nescimus.* Sur quoi il faut remarquer, 1<sup>o</sup>. que si la sainteté de S. Cyprien dépendoit de s'être corrigé de son erreur, il faudroit dire qu'il est peut-être Saint, puisque S. Augustin n'ose pas assurer qu'il s'en soit corrigé, mais seulement qu'il l'a peut-être fait. *Et fortasse factum est.*

2<sup>o</sup>. Que ce n'est point au regard du Pape Etienne que S. Augustin dit que S. Cyprien s'est peut-être rendu à son avis, mais au regard d'une personne qui lui auroit éclairci ses difficultés, & fait connoître la vérité; ce qui montre que, selon S. Augustin, la seule décision d'un Pape dans les matieres obscures n'étant point accompagnée d'éclaircissement, a moins de force pour persuader, que le discours d'un homme intelligent & éclairé. Car, selon ce Pere, dans le même livre Chap. 8, S. Cyprien ne trouva pas qu'il dût céder au Pape, qui ne lui apportoit que la coutume, sans l'appuyer de raison. *Quia tunc non extiterunt nisi qui ei consuetudinem opponerent, noluit vir gravissimus rationes suas nondum assertæ consuetudini cedere.* Et, selon le même S. Augustin, il auroit cédé à une seule personne qui lui eût éclairci la vérité. *Professò & uni verum dicenti & demonstranti posset facillimè consentire.*

3<sup>o</sup>. Enfin, S. Augustin ne s'arrête point à ce peut-être pour justifier S. Cyprien; & pour s'assurer de son éternelle félicité. Mais il dit, dans le chapitre suivant, qu'étant toujours demeuré inviolablement attaché à l'unité de l'Eglise, il est parvenu par le martyre à la lumière des Anges, & qu'alors au moins il a reconnu ce qu'il avoit ignoré auparavant, quoique dans cette ignorance il n'eût jamais préféré son sentiment au lien de l'unité. *Fuso sanguine, sed in unitate fuso per martyrii confessionem pervenit ad Angelicam lucem, ut si non antea ibi certè revelatum agnosceret, quod cum aliter saperet sententiam diversæ opinionis, vinculo non præposuit unitatis,*

Mais en d'autres endroits il ne parle que de sa charité, & du martyre, comme dans le livre 2 contre les Donatistes chap 19, il dit; que cette légère tache fut convertie par la charité. *Illum novum in candore sanctæ animæ charitatis ubera contegebant.* Et dans le chapitre précédent; que le petit nuage qui s'étoit glissé sur son ame, par l'infirmité de la condition humaine, en avoit été chassé par le glorieux éclat de son sang répandu pour Jesus Christ. *Ut si qua in ejus lucidam mentem ex humana conditione nebula irrepsisset, gloriosa serenitate fulgentis sanguinis fugaretur.* Et joignant ensemble l'un & l'autre. *Quod ergo ille vir Sanctus de Baptismo aliter sentiens quàm se res habebat quæ postea pertractata, & diligentissima*

*diligentissima consideratione firmata est, in Catholica unitate permanfit, IV. CL. & charitatis ubertate compensatum est, & passionis falce purgatum est. Et V. P<sup>e</sup>. dans le livre du Baptême unique contre Pétilien chapitre 13. Si Martyr N<sup>o</sup>. XL. gloriosissimus Cyprianus apud hereticos vel schismaticos datum Christi Baptismum nolebat agnoscere, dum eos nimium detestaretur, tanta ejus merita usque ad triumphum martyrii consecuta sunt, ut & charitatis quâ excellebat luce illa obumbratio fugaretur, & ut sarmentum fructuosum fieret fructuosius, si quid habebat purgandum, si nulla re alia, certè passionis falce ultima tolleretur.*

Il est donc clair qu'il n'y a rien de plus éloigné de l'esprit de S. Augustin, que l'imagination de Baronius, qui veut que toute l'Eglise d'Orient & d'Occident n'ait pu révéler S. Cyprien, comme un très-glorieux Martyr, ainsi qu'elle a toujours fait, sans supposer qu'il avoit rétracté son erreur avant sa mort. C'étoit sans doute le sujet d'un ancien libelle intitulé : *Pœnitentia Sancti Cypriani*, où un imposteur faisoit faire à ce Saint la pénitence que Baronius se persuade qu'il n'a pas manqué de faire. Mais ce libelle est rejeté comme apochryphe par le Canon célèbre de Gélase, où se lisent ces mots. *Liber qui appellatur: Pœnitentia Sancti Cypriani, apochryphus.* A Dieu ne plaise que les devoirs religieux que toute l'Eglise rend à cet admirable Saint soient attachés à une supposition si incertaine, pour n'en pas dire davantage. Il est au moins fort douteux s'il s'est rétracté; mais il est fort assuré qu'il est dans le ciel, & que l'ignorance d'une vérité sur laquelle il étoit encore libre d'avoir de différents sentiments, parce qu'elle n'étoit pas déterminée par toute l'Eglise, quoique le Pape l'eût définie, n'a pas empêché, quand il y seroit demeuré toute sa vie, qu'il ne soit arrivé par le mérite de son martyre à la lumière des Anges, comme dit S. Augustin; c'est-à-dire à la lumière de Dieu, dont les Anges sont éclairés, & dans laquelle il voit ce qu'il n'a pas vu durant sa vie, & ce que de beaucoup moins habiles que lui voient maintenant, comme S. Augustin le remarque encore, parce qu'ils ont l'instruction de toute l'Eglise dans ses Conciles généraux, que n'a pas eu ce S. Martyr.

Comme il se trouvera une autre occasion de parler du jugement que S. Augustin a fait de la disposition de S. Cyprien dans cette contestation avec le Pape S. Etienne, je n'en parlerai pas davantage en cet endroit. Je dirai seulement ici encore un mot d'une autre réflexion de Baronius, qui n'est pas moins fautive. *D'où vient, dit-il, que les ouvrages de S. Cyprien étant si estimés dans l'Eglise, il se trouve néanmoins que le Pape Gélase, dans le Concile de Rome, les a mis entre les livres apochryphes?*

A quoi il répond, que le Pape n'a entendu par ces Opuscules de S. Cyprien *Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

N n n

Ad ann.  
261. n. 46.

IV. CL. *prien mis au rang des apocryphes, que ce qu'il a fait sur la question du*  
V. P<sup>e</sup>. *Baptême.*

N<sup>o</sup>. XL. Mais comme ce qui n'est point ne sauroit avoir de cause, c'est fort en vain que Baronius se met en peine de rendre raison de ce qui ne fut jamais. Car il n'est point vrai que le Pape Gélase ait mis les Opuscules de S. Cyprien parmi les livres apocryphes; & il est vrai au contraire qu'il leur a fait cet honneur, de les mettre à la tête de ceux des SS. Peres que l'Eglise reçoit avec vénération. Ils sont les premiers que ce Pape met en ce rang, après les quatre premiers Conciles. Et selon que ce Canon est rapporté dans le Décret de Gratien, Dist. 15. c. 3. après ce qui est dit des Conciles, suivent ces mots. *Jam nunc subjiciendum est de Opusculis Sanctorum Patrum, quæ in Ecclesia Catholica recipiuntur. Opuscula Beati Cypriani Martyris & Carthaginensis Episcopi.*

On peut voir par cette surprise de Baronius, qu'il rapporte souvent les choses, non comme elles sont en effet, mais comme il s'imagine qu'elles doivent être. Ainsi parce que l'opposition au Décret d'un Pape lui paroît un des plus grands crimes qu'un Evêque puisse commettre, il s'imagine que toute l'Eglise fut étrangement scandalisée de la résistance que S. Firmilien avoit faite au Pape Etienne, & que quelque saint qu'il fût, elle ne le regarda plus que comme un homme qui avoit fait naufrage en la foi. *Ad ann. 258. n. 47. Magnam profectò attulit offensionem cunctis Ecclesiis illud Firmiliani naufragium, qui & doctrina & sanctitate morum nulli prope-modum illorum temporum videbatur esse secundus.* Ainsi parce qu'il lui a paru dur qu'un homme excommunié par le Pape soit révééré pour Saint, à moins que d'avoir fait pénitence, & avoir été rétabli dans la communion de l'Eglise, il s'imagine que le même S. Firmilien, qu'il prétend avoir été excommunié par le Pape Etienne, n'auroit pas été tenu pour Saint par l'Eglise d'Orient, & n'auroit pas été considéré comme un des premiers Evêques du Concile d'Antioche contre Paul de Samosate, s'il n'étoit revenu en son bon sens, & n'avoit été rétabli dans la communion de l'Eglise. *Ibid. Quem postea, dit-il, ad meliorem frugem redditum, & communioni Catholica restitutum, ac in Ecclesia pace, piè sanctèque defunctum Graci colunt ac venerantur.*

Ainsi parce qu'il a trouvé, de même, que l'extrême vénération dont toute l'Eglise honore la sainteté de S. Cyprien, ne s'accorde pas bien avec l'obéissance aveugle qu'il veut que l'on rende au Pape, il s'imagine qu'il ne seroit pas Saint, si avant sa mort il ne s'étoit rendu au sentiment du Pape Etienne. *Ib. n. 51. Cum Sancta Ecclesia tam Occidentalis quàm Orientalis diem natalem Cypriani Martyris semper celebrare consueverit, eum correxisse quod errasset, nemo jure poterit dubitare.*

Ainsi enfin, parce qu'il lui a semblé que l'Eglise ne devoit pas laisser IV. CL. sans quelque note, des Ecrits faits contre la décision d'un Pape, il s'est V. P<sup>e</sup>. imaginé que le Pape Gélase n'auroit pas manqué de mettre les ouvrages N<sup>o</sup>. XL de S. Cyprien parmi les livres apochryphes à cause des Ecrits où il combat la définition du Pape Etienne.

Mais la vérité doit céder aux imaginations; & c'est pourquoi au lieu de demander, comme fait Baronius, d'où vient que les ouvrages de S. Cyprien ont été mis par Gélase parmi les livres apochryphes, ce qui est un pur songe, il y a sujet de demander au contraire, d'où vient que l'erreur de S. Cyprien touchant le Baptême des hérétiques n'a pas empêché qu'on n'ait mis ses livres, non parmi les apochryphes, mais à la tête de ceux qui sont reçus dans l'Eglise avec le plus de respect? Et la raison la plus solide qu'on en puisse apporter est, que cette erreur n'a point dû faire rejeter les ouvrages de S. Cyprien, parce qu'il ne l'a soutenue que lorsque cette question étoit encore indécidée, *nondum finita*; comme dit S. Augustin, n'ayant pas encore été terminée par le Concile général de toute l'Eglise.

Je l'ai déjà déclaré, & je le répète encore pour fermer la bouche à la calomnie, que tout ce que je viens de rapporter de S. Augustin touchant l'autorité du Pape & du Concile, ne regarde point les contestations présentes, mais seulement l'abus que les Jésuites veulent faire d'une parole de ce Saint pour ruiner la nécessité des Conciles généraux, & réduire tous les jugements de l'Eglise au seul Tribunal du Pape. Car quant au prétexte que l'on prend de persécuter des Théologiens Catholiques, il n'y a rien de plus inutile que cette question, à qui du Pape ou du Concile on doit donner la prééminence. Quand on auroit élevé le Pape au dessus de tous les Conciles, on ne peut pas, sans blasphème, l'élever jusqu'au trône de Dieu, en faisant de sa parole une parole divine. Et ainsi tout le monde convenant de ce qui regarde le droit, & toute la dispute étant de savoir si des Propositions sont dans un livre, & si un grand Evêque a enseigné les erreurs qu'on lui impute, on avoue que le Pape l'a dit; mais il faut aussi reconnoître que Dieu ne l'a point révélé. On peut dire tant qu'on voudra *diversè à Deo*; mais on ne peut dire, sans impiété ou sans folie, *os Domini locutum est*. L'homme a parlé, mais le Seigneur n'a point parlé. On peut donc en croire ce que l'on voudra sans blesser la foi; rien ne pouvant être de foi que ce qui est appuyé sur le fondement immobile de la révélation de Dieu. Cela seul ruine entièrement toute cette Lettre circulaire, & met hors d'atteinte la cause de ceux qu'on a voulu opprimer par la délibération de cette Assemblée. C'est pourquoi tout ce que l'on a dit de plus, & ce qu'on

IV. CL. dira dans la suite ne regarde que l'intérêt de l'Eglise, afin qu'on n'en  
 V. P. corrompe pas les véritables maximes, & non celui de ces personnes si  
 N°. XL. injustement persécutées.

## ARTICLE IX.

*Examen des exemples de l'Antiquité rapportés dans la Lettre circulaire, pour justifier la conduite des Evêques qui consulterent Innocent X sur les cinq Propositions, laquelle a été prise à Rome pour un aveu que c'est au Pape seul à juger des matieres de la foi.*

**L**E dessein qu'ont eu les Jésuites d'autoriser dans cette Lettre circulaire les prétentions de la Cour de Rome, défavantageuses à l'Episcopat, paroît manifestement, en ce qu'ils y disent, pour justifier la conduite des Evêques qui écrivirent la première fois au Pape Innocent X sur le sujet des cinq Propositions. Il n'y avoit rien de moins à propos que de parler de cette Lettre, vu, sur-tout, que le Bref sur lequel cette Assemblée avoit à délibérer n'étoit point une réponse à quelqu'autre Lettre semblable, que ces Evêques eussent écrite à Sa Sainteté. Cependant l'Auteur de cette Lettre circulaire en emploie une assez grande partie à justifier la conduite des Prélats qui écrivirent à Innocent X en 1650, pour le consulter sur les cinq Propositions. *Nous avons, dit-il, consulté le Pape touchant ces nouvelles Doctrines. Pourra-t-on nous blâmer d'avoir suivi les exemples de la plus sainte Antiquité, & d'avoir marché sur les vestiges des plus grands Evêques qui nous ont précédés?* Et après avoir rapporté ces exemples de l'Antiquité, qu'il a cru autoriser ce que ces Evêques ont fait: *Qui peut donc, dit-il, trouver à redire si presque tous les Prélats de ce Royaume ont eu recours au S. Siege, pour condamner l'hérésie de Jansénius dans les regles les plus saines de l'Eglise?*

Tout le monde sait que ce qu'on a trouvé à redire au procédé de ces Evêques n'est pas simplement de ce qu'ils avoient écrit au Pape; mais de ce qu'ils s'étoient écartés de l'ancien ordre de l'Eglise, qui étoit que, quand les hérésies s'élevoient de nouveau en quelque lieu, les Evêques de ces Provinces s'assembloient pour en juger, & pour les condamner, & ensuite envoyoient au S. Siege leur jugement, afin qu'il fût confirmé par son autorité; comme il se voit dans les Relations des Conciles de Carthage & de Milevis au Pape Innocent I, touchant l'hérésie pélagienne; au lieu que ces Evêques, qui écrivirent au Pape In-

nocent X, le firent comme auroient pu faire de simples particuliers, sans IV. CL.  
aucun Concile, & sans avoir fait aucun examen de la matiere dont ils V. P.  
écrivirent à ce Pape. N°. XL.

Voilà ce qu'on a trouvé à redire dans la conduite de ces Evêques ; & M. de Marca a si bien vu qu'elle n'étoit pas canonique, que, dans la Relation du Clergé dont il est Auteur, il y reconnoît, *qu'au regard des jugemens qu'il faut donner sur une matiere mise en dispute parmi les Savants, afin que ces jugemens fussent autorisés, il étoit nécessaire de les donner dans une Assemblée Canonique, soit d'un Concile Provincial ou d'un National, ou bien dans une autre Assemblée composée d'un grand nombre d'Evêques : d'où la Relation étant envoyée ensuite au S. Pere, l'erreur fut condamnée dans toute l'Eglise par l'autorité du S. Siege Apostolique.* Mais comme une des maximes de cet Archevêque étoit, qu'il y avoit des nécessités où on ne devoit pas craindre d'altérer la vérité par une pieuse industrie (ce sont ses termes, *piâ quâdam industriâ*) il n'a pas fait scrupule d'avoir recours en cette rencontre à une fausseté manifeste, pour excuser ces Prélats de n'avoir pas suivi cette voie, en disant : *Que les désordres qui étoient survenus en ce temps-là dans les diverses Provinces de France, ôterent le moyen aux Prélats de pouvoir tenir commodément les Conciles ou Assemblées de cette sorte, & l'espérance de remédier aux maux par cette voie.* Car il est si faux qu'au temps que les Jésuites firent signer cette Lettre par divers Evêques, *les désordres du temps empêchassent les Evêques de s'assembler*, qu'ils étoient effectivement assemblés à Paris ; tout cela s'étant fait en l'année 1650, qui est le temps des Assemblées ordinaires : ce qui est si constant, que le P. Annat le reconnoît dans ses *Cavilli*, où il dit, *qu'on fit en ce temps-là un Ecrit contre M. l'Evêque de Vabres, Auteur de cette Lettre envoyée à Rome, dans lequel on se plaignoit de ce que le Clergé étant assemblé, on ne lui avoit point proposé cette affaire.*

Mais on fait que la Cour de Rome & les Jésuites, qui en soutiennent toujours les prétentions, ont pris de grands avantages de ce procédé des Evêques, & qu'ils ont prétendu qu'on avoit reconnu par-là que c'étoit au Pape seul à juger des causes de la foi, & que les Evêques les lui devoient toutes renvoyer. Le Pape Innocent X s'en expliqua bien nettement à M. l'Evêque de Montpellier, ainsi qu'il est rapporté dans la Relation de ce Prélat insérée dans ce Procès verbal de l'Assemblée de 1656. Car il témoigne que ce Pape lui dit : *Qu'il portoit les Evêques de France écrits dans son cœur, parce qu'ils avoient été les premiers à reconnoître l'autorité du S. Siege* (ces mots sont remarquables) *en l'affaire des Janséniens.* Et que, pour marquer en quoi ces Evêques avoient re-



IV. CL. connu l'autorité du S. S. Siege, il lui dit: *Que la question des cinq Propositions s'étant présentée aux Evêques de France, ils n'en avoient point voulu connoître, & avoient dit aux intéressés: Allez au Pape, à qui il appartient de décider des causes de la foi.* Et c'est pourquoi on fait de quelle sorte l'Inquisition de Rome a traité d'Illustres Prélats, qui ont voulu empêcher qu'on ne tirât cette conséquence de ce qui s'étoit passé dans cette Constitution, & qu'on ne s'en servit pour ravir aux Evêques le droit qu'ils ont de juger des matieres de la foi. On a censuré leurs Ordonnances comme des Ecris de simples particuliers, & on a employé depuis toutes sortes de mauvais traitements pour les obliger à les révoquer.

Voilà donc ce que les Jésuites ont été bien aises d'autoriser par cette Lettre circulaire; mais ils ont été si mal habiles, qu'ils n'ont pu trouver aucun exemple dans l'Antiquité qui ne prouvât tout le contraire de ce qu'ils devoient prouver.

Car puisque leur dessein a été de répondre à ceux qui avoient trouvé à redire à la conduite de ces Evêques, & que personne, comme il a été dit, n'y a trouvé à redire, qu'en ce qu'ils s'étoient dépouillés de la qualité de Juges, pour ne retenir que celle de simples particuliers, qui demanderoient avis sur une matiere dont il ne leur seroit pas permis de juger: voyons s'ils ont bien montré qu'ils aient, en cela, *suivi l'exemple de ces grands Evêques de la plus sainte Antiquité, & s'ils ont marché sur leurs vestiges.*

Le premier exemple qu'ils produisent est celui d'*Alexandre, Evêque d'Alexandrie, qui s'adressa au Pape S. Sylvestre contre les emportements d'Arius.*

Mais il ne paroît point que ce saint défenseur de la divinité de Jesus Christ se soit adressé à S. Sylvestre plutôt qu'aux autres Evêques, puisque la Lettre qu'il écrivit sur l'impiété d'Arius, qui est rapportée par Socrate, est adressée à tous les Evêques du monde, & qu'elle portoit pour suscription: *A Nos très-chers & très-honorés Freres qui sont répandus par toute la terre, & qui sont unis avec nous dans le ministère de l'Eglise, Salut en Notre Seigneur.* Ainsi la Lettre d'Alexandre envoyée à S. Sylvestre, dont parle le Pape Libere dans sa Lettre à Constance, pouvoit être celle-là; où si c'en étoit une particuliere, comme S. Epiphane dit qu'il en écrivit jusqu'à soixante-dix sur ce sujet, toujours est-il certain que ce ne fut pas à S. Sylvestre seul, mais à tous les Evêques de l'Eglise Catholique qu'il rendit compte de ce qu'il avoit fait contre Arius.

Et cela est si vrai, que, dans les Conciles généraux imprimés à Rome, celui qui a écrit d'une maniere fort noble l'Histoire de chacun de ces

Conciles, où il ne manque pas de faire valoir tout ce qu'il a cru être IV. CL. avantageux pour le S. Siege, reconnoît dans l'Histoire du Concile de V. P<sup>e</sup>. Nicée, que ce fut à tous les Evêques qu'Alexandre, Evêque d'Alexan- N<sup>o</sup>. XL. drie, donna avis de ce qu'il avoit fait pour étouffer l'hérésie arienne dans sa naissance. *Alexandre, dit cet Auteur, touché du péril que couroit l'Eglise par la fureur d'Arius, qui tâchoit d'engager tous ceux qu'il pouvoit dans son impiété, ayant assemblé un Concile de cent Evêques de l'Egypte & de la Lybie, chassa de l'Eglise Arius, & plusieurs personnes qui s'étoient déclarées pour lui, & les frappa d'anathème; & donna avis de ce qu'il avoit fait à tous les Evêques par des Lettres circulaires: Remque totam per circulares quas appellans Litteras universis perscripsit Episcopis.*

Il n'y eut donc jamais rien de moins semblable à ce qu'ont fait les Evêques, qui ont consulté Innocent X touchant de nouvelles doctrines, que ce que fit Alexandre dans cette rencontre; puisque ce ne fut point au Pape seul qu'il s'adressa, mais à tous les Evêques de l'Eglise Catholique.

Mais quand il n'auroit écrit qu'à S. Sylvestre, il y auroit encore deux différences, entre sa conduite & celle de ces Evêques, qui feroient voir que cet exemple est très-mal propre à justifier ce qu'on a trouvé à redire dans le procédé de ces Evêques.

Car la première chose qu'on y a trouvé à redire est, qu'ils aient agi sans Concile & sans aucune Assemblée canonique; les Jésuites n'ayant emporté les souscriptions de cette première Lettre à Innocent X, que par des sollicitations secrètes envers chaque Evêque en particulier; au lieu que M. de Marca reconnoît que, pour agir dans le véritable esprit de l'Eglise, dont la seule nécessité pouvoit dispenser, il falloit *que ce fût dans une Assemblée canonique, soit d'un Concile provincial, ou d'un national, ou bien dans une autre Assemblée composée d'un grand nombre d'Evêques.* Or ce manquement de Concile, ou d'assemblée d'Evêques, n'a garde de pouvoir être autorisé par l'exemple d'Alexandre, puisqu'il est certain que la Lettre qu'il écrivit, soit à S. Sylvestre, soit à tous les Evêques de l'Eglise, ne fut que le résultat d'un Concile de cent Evêques, assemblés de l'Egypte & de la Lybie.

La seconde chose qui a blessé des Evêques zélés pour la dignité de leur caractère, dans le procédé de ceux qui écrivirent à Innocent X est, que, sans rien examiner ni juger des choses dont ils lui écrivoient, ils le consultoient simplement, comme auroient pu faire de simples Théologiens, & de ce qu'ils avoient même commencé leurs Lettres par des termes qui sembloient favoriser ce que prétend la Cour de Rome; que les Evêques doivent renvoyer au Pape toutes les causes de la foi, sans prévenir son jugement. Car il ne faut point douter qu'on n'ait pris à

IV. C. L. Rome en ce sens ces paroles qui sont à la tête de cette fameuse Lettre :

V. P<sup>e</sup>. *Majores causas ad Sedem Apostolicam referre solemnis Ecclesiæ mos est, quem*

N<sup>o</sup>. XL. *fides Petri nunquam deficiens perpetuò retineri pro jure suo postulat. Aquifina huic legi obsequentes, de gravissimo circa Religionem negotio Sanctitati Tuæ scribendum esse censuimus.* Or on ne pouvoit choisir dans toute l'Antiquité d'exemple moins propre à autoriser cette conduite, que celui d'Alexandre, Evêque d'Alexandrie ; puisque, sans attendre le jugement du Pape Sylvestre, & sans témoigner même en aucune sorte qu'il fût nécessaire qu'il y intervînt, il condamna l'impïété d'Arius dans le Concile de son Patriarchat, & le chassa lui-même de l'Eglise avec les fauteurs de son hérésie. N'est-ce donc pas un bel exemple pour faire voir que les Evêques, qui ont consulté le Pape touchant ces nouvelles doctrines, ont suivi les exemples de la plus sainte Antiquité, & marché sur les vestiges des plus grands Evêques qui les ont précédés ?

Le second exemple, de Denys, aussi Evêque d'Alexandrie, qui écrit au Pape Xiste touchant l'hérésie de Sabellius, le prouve aussi mal. Car il est vrai que S. Denys Evêque d'Alexandrie écrit au Pape S. Xiste, touchant l'hérésie de Sabellius. Mais, 1<sup>o</sup> ce ne fut point au Pape seul qu'il écrivit de cette hérésie, mais encore à d'autres Evêques, comme le témoigne Eusebe dans le livre 7 de son Histoire chapitre 26.

2<sup>o</sup>. S. Denys marque dans cette lettre à S. Xiste, qu'il avoit traité de cette affaire dans un Concile d'Evêques. Car c'est ce que veulent dire ces paroles : *Cum mecum, Fratres dissertaturi venissent.*

3<sup>o</sup>. Enfin il écrivit à ce Pape de cette hérésie, non en le consultant simplement comme les Evêques dont il s'agit, mais en la condamnant très-fortement, & en lui donnant avis de ce qu'il avoit écrit pour en arrêter le cours. Voici tout ce qu'en dit Eusebe livre 7 chapitre 6. « Dans la même Lettre il informe Xiste touchant les hérétiques Sabelliens, qui se multiplioient en ce temps-là, & il le fait en ces termes : QUANT à ce dogme plein d'impïété & de blasphème contre Dieu Tout-Puissant, Pere de Notre Seigneur Jesus Christ, plein de perfidie contre son Fils unique, premier né de toute créature, le Verbe qui s'est fait homme, & plein de folie contre le S. Esprit, qui s'est élevé dans Ptolemaïde, ville de la province de Pentapolis : en ayant reçu des lettres de part & d'autre, & nos Freres s'étant assemblés pour en traiter avec moi, j'ai écrit quelques lettres sur ce sujet, dont je vous envoie les copies, où j'ai traité cette matiere avec étendue. »

Mais outre ces trois différences, qui font voir combien cet exemple de S. Denys a été peu judicieusement allégué pour justifier le procédé de ces Evêques, que les Jésuites ont fait souscrire à une Lettre, laquelle

la

la plupart n'avoient pas seulement lue, on en peut remarquer une qua-  
 trieme, qui est, que S. Denys écrivoit des Lettres & des Traités pour  
 détruire l'hérésie de Sabellius qu'il avoit condamnée διδασκαλικώτερον ὕφη-  
 γόμενον, comme il dit lui-même, au lieu que de tous les Evêques qui  
 font les zélés contre la prétendue hérésie du Jansénisme, il n'y en a  
 en encore pas un seul qui ait osé entreprendre de la réfuter, ni même  
 d'en expliquer les dogmes, tant ils ont eu peu de soin de *marcher sur*  
*les vestiges de ces grands Evêques de l'Antiquité*, qui ont combattu avec  
 tant de force les hérésies de leur temps, & qui ont toujours observé ce  
 que dit S. Prosper sur le sujet des Pélagiens, de ne se pas contenter  
 de condamner les hérétiques, par la seule autorité des Conciles, comme  
 si on eût voulu accabler par la force ceux qu'on n'eût pu convaincre  
 par la raison; mais de démêler tous leurs artifices, & de découvrir le  
 venin du sens hérétique de leurs paroles.

*Nec sola est illic Synodorum exorta potestas,  
 Ceu quos non possent ratione evincere nostri  
 Vi premerent, discussa artes, virusque relictum est  
 Hæretici sensus.*

Mais ici le prétendu venin du sens de Jansénius est si caché, qu'aucun  
 Prélat n'ose entreprendre de le découvrir. Ils croient, tout au contraire  
 de ces anciens Evêques, que le plus court est, d'opprimer par la vio-  
 lence ceux qu'ils savent fort bien ne pouvoir convaincre par la raison.  
 Et en même temps qu'ils représentent l'Eglise agitée d'une furieuse tempête,  
 par une hérésie qui semble prête de la submerger, nul d'eux ne prend la  
 peine, comme ces Prélats de la plus sainte Antiquité, qu'ils disent vouloir  
 imiter, de réfuter les livres de ces prétendus hérétiques, pour empêcher  
 qu'ils n'empoisonnent les ames; mais demeurant sur cela en fort grand  
 repos, ils laissent à un Cordelier *Jubilé*, le plus impertinent de tous  
 les hommes, à faire des libelles qui ne sont lus de personne, pour la  
 défense d'une cause si décriée, que les Jésuites n'osent plus la défendre  
 que par cabale, y ayant déjà beaucoup de temps qu'il n'a rien paru  
 d'eux en public, contre tant d'Ecrits, qui ont persuadé à toutes les per-  
 sonnes équitables, qu'il n'y eut jamais rien de plus injuste que tout ce  
 qu'on a fait dans les Assemblées contre la chimere du Jansénisme.

[ Le P. du  
 Bosc. ]



IV. CL.  
V. P.  
N°. XL.

## ARTICLE X.

*Examen des autres exemples, & de ce qui est dit ; que le Pape Innocent I approuva ce qui avoit été DÉLIBÉRÉ dans les Conciles de Carthage.*

**L**A différence qui vient d'être remarquée entre les Evêques qui écrivirent au Pape en 1650 & ceux de l'Antiquité, que cette Lettre circulaire prétend qu'ils ont imités, qui est, que les anciens ont combattu les hérésies qu'ils ont condamnées, & éclairci les points de la foi que ces hérésies détruisoient, au lieu que ceux de ce temps ne combattent point les erreurs contre lesquelles ils font mine de s'élever, & ne donnent aucun éclaircissement à la foi qu'ils se vantent de soutenir: cette différence, dis-je, paroît encore davantage dans le troisieme exemple, qui est de S. Cyrille; puisqu'il n'y a point de Pere qui ait plus écrit contre une seule hérésie, que ce Saint a fait contre celle de Nestorius.

Mais sans nous arrêter à celle-là, comment a-t-on pu croire que l'exemple de S. Cyrille, pourroit servir à justifier la conduite si peu épiscopale de ces Prélats, qui ont consulté le Pape Innocent X, sans aucun examen ni jugement de la matiere dont ils lui écrivoient; puisqu'il est constant que S. Cyrille écrivit contre l'hérésie de Nestorius, & condamna son impiété, avant que d'en écrire à Célestin? Cela est si connu, qu'il seroit inutile de s'y arrêter.

Il en est de même du quatrieme exemple, qui ne peut servir qu'à ceux qui ont trouvé à redire au procédé de ces Evêques. Car les deux points sur lesquels on les a blâmés, étant, l'un qu'ils aient agi sans Concile, ni autre Assemblée d'Evêques; & l'autre, qu'ils aient consulté le Pape sans porter eux-mêmes aucun jugement, comme s'il ne leur eût pas appartenu de juger des matieres de la foi; les Evêques de Cypre qu'on allegue dans cette Lettre circulaire, ont fait tout le contraire dans l'un & l'autre de ces deux points. Car, quant au premier, la lettre qu'ils écrivirent au Pape Théodore, contre l'hérésie des Monothélites, qui est rapportée dans le Concile de Rome, sous Martin I, est une Lettre Synodale, comme il paroît par ces paroles: *Hi sunt nostri Sancti Concilii intellectus*. Et quant au second, il n'y a rien de plus fort que ce qu'ils disent dans cette lettre contre l'hérésie dont ils écrivent à ce Pape; & quoique Honorius, l'un de ses prédécesseurs, l'eût favorisée, ils ne craignent point de lui donner le nom de blasphème.

Mais, après avoir montré combien c'est un éloge mal fondé, que celui

que donne l'Auteur de cette lettre aux Evêques qui consulterent Inno- IV. Cl.  
cent XI, en prétendant que leur maniere d'agir a été conforme aux exem- V. P.  
ples de la plus sainte Antiquité, & qu'ils ont marché sur les vestiges des N. XL  
plus grands Evêques qui les ont précédés, il est bon d'examiner un mot qu'il  
a glissé en un endroit dont j'ai déjà parlé, mais auquel je n'ai point voulu  
m'arrêter, pour le réserver en ce lieu-ci.

C'est où il dit, *qu'on peut dire ce que disoit S. Augustin, après que le  
Pape Innocent I est approuvé ce qui avoit été DÉLIBÉRÉ dans les Conciles  
d'Afrique, la cause est finie.* Ce mot de *délibéré* n'a pas été mis sans grande  
délibération, & sans grand mystere, & on n'en pouvoit trouver de plus  
propre pour exprimer ce que l'on prétend à Rome, que les Evêques peu-  
vent bien examiner les causes de la foi, & en délibérer, mais que c'est  
au Pape à en juger. Car ils voudroient que les Evêques, dans les matieres  
de la foi, ne fussent au regard du Pape, que comme les Consultants de  
l'Inquisition sont à son égard, & qu'ils n'eussent, comme eux, que voix  
délibérative, & le Pape seul la décisive.

Voilà pourquoi on a dit qu'Innocent I avoit approuvé ce qui avoit  
été délibéré dans les Conciles d'Afrique. Mais il ne faut que lire ce qui se  
fit dans ces Conciles, pour les empêcher de tirer un jour avantage de  
cette basse chicanerie. Car ces grands Evêques étoient trop bien informés  
du pouvoir que Jesus Christ leur avoit donné, pour s'imaginer qu'ils  
n'étoient assemblés dans les Conciles que pour délibérer, & non pour  
juger; que pour consulter le Pape sur une nouvelle hérésie, & non pour  
la condamner & la frapper d'anathème. Ils n'étoient pas de l'humeur de  
ce Docteur de Paris, dont le Pape Innocent X a dit à M. de Montpel-  
lier, que lui ayant demandé s'il avoit quelque chose à dire, il avoit ré-  
pondu qu'il n'étoit venu que pour apprendre les sentimens de Sa Sain-  
teté, & pour savoir de sa bouche la vérité sur les cinq Propositions, &  
qu'il recevroit avec respect & soumission ce qu'elle décideroit, comme  
un oracle de la foi. Ils avoient d'autres sentimens que ceux-là, & ils se  
croyoient établis dans l'Eglise par le S. Esprit, avec un pouvoir insépa-  
rable de leur caractère, d'approuver la vérité, & de condamner l'erreur.  
C'est ce que ces Prélats d'Afrique firent, dans ces deux Conciles dont  
ils envoyerent les relations au Pape Innocent I. Ils ne se contenterent  
pas de le consulter sur le sujet de l'hérésie Pélagienne, & ils ne s'imagi-  
nerent pas, selon la pensée d'Innocent X, que le respect qu'ils portoient  
au S. Siege dût les empêcher d'en connoître, & les porter à dire à ceux  
qui étoient troublés par ces nouveautés: *Allez au Pape, à qui il appar-  
tient de décider les causes de la foi.* Ils les décidèrent eux-mêmes, & com-

IV. CL. me S. Prosper remarque, c'est à eux principalement que l'Eglise doit l'a.  
 V. P. fermissement de la foi contre l'hérésie Pélagienne.  
 N°. XL.

*Tu causam fidei flagrantius Africa nostra  
 Exequeris.*

Des Evêques ne peuvent mieux faire voir qu'ils agissent avec autorité en condamnant une hérésie, qu'en la frappant d'anathème. Et c'est ce qui fut fait dans ces Conciles.

Je ne parle point des huit anathématismes qui se trouvent parmi les Canons du second Concile de Milevis, qui est l'un de ceux dont les Décrets furent approuvés par le Pape Innocent I. Je fais que les Savants sont partagés sur ce point. M. le Cardinal du Perron prétend, que ces Canons, attribués au second Concile de Milevis, en sont en effet, & il se fonde principalement sur l'autorité du second Concile de Tours, de l'an 567, qui, au Canon vingtième, cite l'un de ces Canons sous le nom d'anciens Canons de Milevis. M. l'Evêque d'Ypres prétend au contraire, que ces Canons ne sont point du Concile de Milevis, & il en apporte beaucoup de raisons très-considérables, dont la principale est, que ces Canons touchant la Grace sont cités par le Pape Célestin, dans sa lettre aux Evêques de France, comme des Canons d'un Concile de Carthage. Et ce qui affoiblit l'argument de M. le Cardinal du Perron, est, que le Canon vingt-sixième du Concile de Milevis, qui est cité par le second Concile de Tours comme un Canon Milevite, est le 126 dans le Code des Canons de l'Eglise d'Afrique, & est attribué au Concile de Carthage sous Zozime de l'an 418, & qu'il est aussi allégué par Ferrand Diacre, comme étant d'un Concile de Carthage tit. 18.

On pourroit dire en faveur de M. le Cardinal du Perron, que les mêmes Canons qui avoient été premièrement dressés en 416, par le second Concile de Milevis, qui n'étoit que provincial de la Numidie, peuvent avoir été confirmés en l'an 418 sous le Pape Zozime, dans un Concile de Carthage, qui étoit général de toute l'Afrique. Mais voici une raison dont personne que je sache ne s'est encore avisé, qui prouve, ce me semble, invinciblement l'opinion de M. d'Ypres.

C'est qu'entre les Canons touchant la Grace, qui sont attribués au Concile de Milevis, il y en a trois; savoir les 6, 7. & 8. qui frappent d'anathème l'opinion de ceux qui disent qu'il y a des hommes en cette vie qui sont sans péché, & qui n'ont point besoin de dire pour eux-mêmes, mais seulement pour les autres, *dimitte nobis debita nostra*. Or il paroît par S. Augustin, dans son livre de *Gestis Pelagii*, ou de *Gestis*

*Palæstinis*, que quand il écrivoit ce livre, cette question n'avoit pas été IV. CL. définie par l'Eglise. Car il y dit en termes exprès, dans le chap. 20; V. P<sup>e</sup>. qu'il n'étoit pas défini s'il y avoit des hommes en cette vie qui fussent sans N<sup>o</sup>. XL aucun péché, & qui n'eussent plus besoin de dire à Dieu, pour eux-mêmes, mais seulement pour les autres, dimitte nobis debita nostra, ou si cela ne seroit vrai qu'en l'autre vie; & il ajoute, que cette question se traitoit encore, non entre les Catholiques & les hérétiques, mais entre les Catholiques mêmes: *Quod non inter Catholicos & hæreticos, sed inter ipsos Catholicos pacificè requirendum est.* Et cependant il est constant que ce livre des Actes de Pélage a été écrit depuis le Concile de Milevis, puisque Saint Augustin témoigne, dans sa lettre 106 à S. Paulin, que les Conciles de Carthage & de Milevis avoient envoyé leurs Relations au Pape Innocent, avant que ces Actes du Concile de Palestine fussent venus en Afrique. *Missa sunt hac de re ex duobus Conciliis Carthaginensi & Milevitano Relationes ad Apostolicam Sedem, ANTEQUAM gesta ecclesiastica, quibus apud Episcopos Provinciae Palæstinæ Pelagius perhibetur esse purgatus, vel in manus nostras, vel in Africam pervenissent.* Quelle apparence donc que S. Augustin eût parlé, dans un livre fait depuis le Concile de Milevis, de l'opinion des justes sans aucun péché, comme d'une opinion qui pouvoit être tolérée parmi les Catholiques, s'il l'eût eu déjà lui-même frappée d'anathème dans ce Concile de Milevis, où il étoit présent? Et par conséquent, il faut conclure que les trois Canons qui la frappent d'anathème ne sont pas du Concile de Milevis de l'an 416, mais d'un Concile de Carthage sous Zozime, de l'an 418. Depuis lequel temps S. Augustin a toujours parlé de l'opinion qui exempte quelques justes de tout péché, comme de l'un des trois chefs de l'hérésie Pélagienne, que tout le monde devoit détester, ainsi que l'on peut voir dans le livre 3 à Boniface, ch. 8. & dans le livre 4 chap. 2 & chap. 4: au lieu qu'il en parle comme d'une opinion qui pouvoit encore être tolérée parmi les Catholiques; dans tous les ouvrages faits avant ce Concile de Carthage sous Zozime; comme dans le livre de l'Esprit & de la lettre, chap. 2 dans la lettre 8 à Hilaire, question 1; dans le livre de la Nature & de la Grace, chap. 42; dans le livre des Actes de Pélage chap. 20, & dans le livre de la perfection de la justice chap. dernier. Car ceux qui ont mis ce livre entre les derniers ouvrages de S. Augustin, l'ont fait sans aucune preuve; & cette conformité de langage, avec ceux qui ont été faits avant la condamnation des Pélagiens sous le Pape Zozime, doit faire conclure, qu'il a été fait aussi avant cette condamnation; & comme il y répond à des arguments de Céleste, qui avoient été envoyés de Sicile, il y a de l'apparence qu'il est environ du même temps que la lettre 89, dans laquelle il répond à des



IV. C<sup>L</sup>. questions touchant la doctrine de Céleste, qui lui avoient été envoyées

V. P<sup>e</sup>. du même endroit.

N<sup>o</sup>. XL. On demeure donc d'accord, que ces huit Canons touchant la Grace, qui sont attribués au Concile de Milevis, n'en sont point. Mais, sans y avoir recours, il ne faut que lire les lettres de ces deux Conciles Provinciaux au Pape Innocent I, pour voir de quelle sorte ces saints Evêques y ont condamné l'hérésie Pélagienne, sans attendre le jugement du S. Siege. Celle du Concile de Carthage porte ces termes: „ Nous avons „ appris par les lettres de Héros & de Lazare, que Pélage & Céleste „ sont les Auteurs d'une erreur pernicieuse, & que nous devons tous „ frapper d'anathème. *Et un peu après*: Nous avons ordonné, par une „ commune délibération, que si les Auteurs de ces dogmes ne les anathématisent très-clairement, il faut qu'eux-mêmes soient anathématisés. „ *Et à la fin de la lettre*. Mais encore que Pélage & Céleste se fussent „ corrigés, ou qu'ils assurassent n'avoir jamais été dans ces sentiments, „ & qu'ils niaient que les Ecrits qu'on leur objecte fussent d'eux, sans „ qu'on pût les convaincre de mensonge, généralement néanmoins quiconque dogmatise & assure que la nature humaine se suffit à elle-même pour éviter les péchés, & observer les commandements de Dieu, „ & se déclare par-là ennemi de la Grace de Jesus Christ, dont les prières „ des Saints font connoître manifestement la nécessité, & quiconque „ aussi nie que les enfants soient délivrés de la damnation par le Baptême, „ & qu'ils en aient besoin pour le salut éternel, qu'il soit anathème (1)”.

Ce ne sont pas-là des paroles de personnes qui délibèrent seulement, & qui attendent le jugement d'un autre pour se déterminer, mais d'Evêques qui, après avoir délibéré, résolvent, ordonnent, jugent, condamnent & frappent même d'anathème ceux qui oseroient nier les vérités de la foi qu'ils établissent. Mais ce qui est remarquable, c'est qu'ils ne s'attachent point au fait, l'abandonnant facilement, & laissant à Pélage toute liberté de se défendre comme il pourroit, de ce qu'on lui avoit attribué, & de faire voir qu'il n'étoit point dans ces sentiments, pourvu qu'on dit anathème à quiconque soutiendrait les impiétés qu'ils marquent en particulier, en exprimant chaque dogme par soi-même, & non seulement par le nom d'un homme, dont les sentiments pouvant être diversement interprétés, il auroit fallu deviner ce qu'ils auroient condamné.

Les Evêques du Concile de Milevis, où étoit S. Augustin, agirent

(1) Quicumque dogmatizat & affirmat humanam sibi ad vincenda peccata, & Dei mandata facienda sufficere posse naturam.... & quicumque negat parvulos per Baptismum Christi à perditione liberari & salutem percipere sempiternam, anathema sit.

en cette rencontre avec la même autorité épiscopale. Ils disent qu'il s'est IV. CL.  
élevé une nouvelle hérésie, & une pernicieuse tempête des ennemis de V. P.  
la grace de Jesus Christ. Et ayant réduit cette hérésie à deux princi- N°. XL  
paux dogmes; l'un contre le péché originel, & l'autre contre la né-  
cessité de la grace, ils déclarent que ces deux erreurs détruisent entière-  
ment tout le Christianisme : *Hæc duo quibus omnino totum quod Christiani  
sanus nituntur evertere.*

C'est ce qui se voit aussi dans la lettre 94 de S. Augustin à un Evêque  
appelé Hilaire, à qui il rend compte de ce qui s'étoit fait dans ces  
deux Conciles avant qu'on eût reçu la réponse du Pape Innocent. Car  
il n'appelle point ce qui s'y étoit fait, une simple délibération, mais un  
Décret. *Jam enim*, dit-il, *cum ista scriberem cognoveramus in Ecclesia  
Carthaginensi adversus eos Episcopalis Concilii conditum fuisse DECRETUM,  
per Epistolam Sancto & Venerabili Papæ Innocentio dirigendum, & nos de  
Concilio Numidiæ ad eandem Apostolicam Sedem jam similiter scripsera-  
mus.* Et sans attendre que ce Pape eût parlé, il donne le nom d'hérésie  
à ce qu'enseignoit Pélagé, & il l'appelle une détestable impiété à laquelle  
tous ceux qui mettoient leur espérance en Jesus Christ devoient s'opposer,  
& la condamner & anathématiser d'un commun consentement (m).

Concluons donc que l'Auteur de la Lettre circulaire a fort mal justi-  
fié ceux dont il avoit entrepris la défense sans aucune nécessité, & que  
tous les exemples qu'il a recherchés avec tant de soin, ne sont propres  
qu'à faire voir, que les Evêques qui consulterent Innocent X, n'ont point  
suivi les exemples de la plus sainte Antiquité, ni marché sur les vestiges des  
plus grands Evêques qui les avoient précédés.

(m) Omnes enim qui spem habemus in Christo huic pestiferæ impietati resistere, eam-  
que concorditer damnare & anathematizare debemus.



IV. CL.

V. P<sup>e</sup>.N<sup>o</sup>. XL.

## ARTICLE XI.

*Que la Lettre circulaire accuse de schisme ceux qui refusent de signer le Formulaire. On fait voir combien cette accusation est injuste, par la définition du schisme, & par le passage de Pélage II, allégué dans cette Lettre.*

**P**LUS le schisme est un grand crime, plus il faut être retenu à n'en accuser que ceux qui en sont véritablement coupables : autrement il est à craindre, que ces injustes accusateurs de leurs frères, ne se chargent devant Dieu du crime même qu'ils reprochent témérairement aux autres ; puisque c'est violer la charité fraternelle par un esprit schismatique, que de vouloir, sans raison, séparer de l'Eglise ceux que Dieu y tient unis. Or ceux qui violent la charité fraternelle, dit S. Augustin, soit qu'ils soient hors l'Eglise, où qu'ils paroissent être dans l'Eglise, sont de faux Chrétiens & des Antechrists ; & quoiqu'à l'extérieur ils semblent être dans l'Eglise, ils sont néanmoins séparés de la société invisible & de l'union sainte que forme la charité entre les membres vivants de ce corps divin. *Hujus autem fraternæ charitatis inimici, sive apertè foris sint, sive intus esse videantur, Pseudo-Christiani sunt, & Antichristi... Et cum intus videntur, ab illa invisibili charitatis compage separati sunt.*

Mais, parce qu'il y a des personnes qui font profession de piété, qui s'emportent facilement dans ces sortes d'accusations, par un zèle sans science, il est bon de découvrir la source de leur erreur, qui est la fausse notion qu'ils ont du schisme, s'imaginant que toute résistance au Pape mérite ce nom.

[Voyez la lett. d'un Ecclésiast. à un Evêq. du 19 Août 1657. App. A.]

Il ne faut donc, pour les détromper, que les renvoyer à ce que S. Thomas enseigne 2. 2. q<sup>u</sup>. 39. art. 1 ; que le schisme est un péché particulier, que commet celui qui a intention de se séparer de l'union qui est faite par la charité, laquelle n'unit pas seulement les Chrétiens les uns aux autres par le lien spirituel de l'amour de Dieu ; mais qui unit aussi toute l'Eglise dans l'unité d'un même esprit. Et c'est pourquoi, dit-il, ceux-là proprement sont nommés schismatiques, qui se séparent volontairement de l'unité de l'Eglise, laquelle consiste dans le rapport de tous les membres à un Chef, qui est Jesus Christ, dont le Souverain Pontife est le Vicaire : ce qui fait qu'on donne ce nom à ceux qui refusent d'être soumis au Souverain Pontife, & d'avoir communion avec les membres de l'Eglise qui lui sont soumis.

Ainsi

Ainsi le schisme enferme toujours une séparation volontaire de l'unité IV. CL. de l'Eglise, soit en se retirant de sa communion, soit en ne voulant V. P<sup>e</sup>. pas en reconnoître le Pape pour Chef. Car ce n'est pas assez pour être N<sup>o</sup>. XL. schismatique de ne pas obéir à l'Eglise, ou au Pape, quand même on le feroit avec opiniâtreté; mais il faut, de plus, que cette désobéissance soit accompagnée de révolte, comme dit S. Thomas, en sorte qu'on refuse de subir le jugement de l'Eglise, & qu'on n'en reconnoisse pas le Pape pour Chef; ce que le Cardinal Cajetan explique en ces termes, sur cette même question de S. Thomas. "Ce n'est pas faire schisme que de ne pas vouloir » obéir au Pape, même avec opiniâtreté; mais c'est faire schisme que de » ne vouloir pas lui être soumis, comme au Chef de l'Eglise. *Et plus bas.* » On peut, *dit-il*, récuser le jugement du Pape en trois manières. 1<sup>o</sup>. Au » regard de la chose jugée & condamnée. 2<sup>o</sup>. Au regard de la personne » qui juge. 3<sup>o</sup>. Au regard de la qualité de Juge. Si quelqu'un méprise » opiniâtrément la Sentence du Pape, parce qu'il ne veut pas exécuter » ce qu'il a commandé, quoiqu'il fasse un grand péché, il n'est pas pour » cela néanmoins schismatique; & il arrive souvent qu'on ne veut pas » exécuter le commandement d'un Supérieur, quoiqu'on le reconnoisse » pour Supérieur. Que si quelqu'un, pour de bonnes raisons, a la per- » sonne du Pape suspecte, & qu'ainsi refusant d'être jugé immédiatement » par lui, il se soumette à des Juges non suspects que le Pape lui donnera, » il ne commet ni le péché de schisme ni aucun autre; car la personne » du Pape peut commander tyranniquement, & d'autant plus facilement » qu'il est plus puissant, & qu'il ne craint point d'en être puni sur la » terre. Mais lorsque quelqu'un refuse de se soumettre au jugement du » Pape, en lui contestant sa dignité, & en ne le reconnoissant point » pour Supérieur, c'est alors seulement qu'il est schismatique. Car la désobéissance, quelque opiniâtre qu'elle soit, ne rend point schismatique, » si elle n'enferme une révolte contre l'autorité du Pape ou de l'Eglise; » en sorte qu'on ne veuille plus lui être soumis, ni le reconnoître pour » Supérieur". *INOBEDIENTIA enim, quantumvis pertinax, non constituit schisma, nisi sit rebellio ad officium Papæ vel Ecclesiæ, ita ut illi renuat subesse & illum recognoscere ut Superiorem.*

Cela suffit pour faire voir avec quelle injustice l'Auteur de la Lettre circulaire ose traiter de schismatiques, ceux qui refusent de signer la formule du Clergé, en les appelant *un petit nombre de réfractaires qui s'écartent du corps de la Religion*, & leur appliquant ce que dit Pélage II à des schismatiques: *que celui-là ne peut pas croire qu'il est dans l'Eglise, lequel s'écarte de la Chaire de S. Pierre, sur laquelle l'Eglise est fondée.* Car, peut-on prétendre avec la moindre couleur, que les Prélats & les

IV. C L. autres Ecclésiastiques qui refusent de signer le Formulaire se soient séparés  
 V. P<sup>c</sup>. de la communion de l'Eglise, & qu'ils aient jamais refusé d'en recon-  
 N<sup>o</sup>. XL. noître le Pape pour Chef? Et ainsi, quand le Pape auroit ordonné cette signature, & qu'ils feroient difficulté de lui obéir en cela, soit qu'ils eussent raison, soit qu'ils eussent tort, ce seroit une ignorance grossière, que de les traiter de schismatiques; puisque, par l'aveu des Théologiens mêmes les plus attachés au Pape, tel qu'est Cajetan, on le peut faire même sans aucun péché, & que quand même il y auroit du péché dans une semblable désobéissance, elle ne rend schismatique, que lorsqu'elle porte à se séparer de l'Eglise, & à n'en pas reconnoître le Pape pour Chef.

C'est ce qui paroît encore manifestement par le passage même de Pelage II, soit qu'on le considère par rapport à ceux à qui il écrit, ou par rapport à ce qui le suit, & ce qui le précède dans la Lettre de ce Pape, ou par rapport à l'Auteur dont il est originairement, qui est S. Cyprien.

Car pour le premier, ceux à qui ce Pape écrit étoient des Evêques de cette partie de l'Italie dont les Lombards s'étoient emparés, qui refusoient de condamner les trois Chapitres; c'est-à-dire, les Ecris & la personne de Théodore de Mopsueste, les Ecris de Théodoret contre S. Cyrille, & la Lettre d'Ibas, quoiqu'ils eussent été condamnés par le cinquième Concile. Mais ce qui porta ce Pape à leur représenter, *que celui-là n'est point dans l'Eglise qui se sépare de la Chaire de S. Pierre, sur laquelle l'Eglise est fondée*, n'est point simplement de ce qu'ils résistoient au Pape, en ne voulant pas condamner ces trois Chapitres; mais de ce qu'ils avoient pris cette occasion de faire schisme, en se séparant eux-mêmes de la communion de l'Eglise Romaine, parce qu'elle avoit consenti à cette condamnation: ce qui duroit depuis le temps de Pélagie I, qui les avoit souvent exhortés à rentrer dans l'Eglise. C'est le sujet des trois Lettres de Pélagie II aux Evêques d'Istrie, dont la troisième, qui a été composée par S. Grégoire encore Diacre, est toute pleine des entrailles d'une charité vraiment chrétienne, qui au lieu de commandements & de menaces, n'emploie que les instructions, les prières & les larmes, & où ce Pape ne s'arrête qu'au mal de la division, jusques à dire à ces Evêques, qu'encore qu'ils n'eussent que des sentiments véritables, ils perdoient tout le mérite de leur vertu en se séparant de l'unité: *quia dum vos ab Ecclesia unitate disjungitis, omne virtutis meritum perdidistis, etiam si recta teneatis.*

Mais il faut remarquer qu'il y avoit beaucoup d'autres Evêques d'Occident qui refusoient, aussi-bien que ces Evêques d'Istrie, de condamner les trois Chapitres, & que les Papes néanmoins n'ont jamais accusés de

schisme; parce qu'ils s'étoient contentés de demeurer dans leur sentiment IV. C L. sans se séparer de la communion de ceux qui les condamnoient, & qui V. P<sup>e</sup>. avoient reçu le cinquieme Concile. Il paroît que les Evêques du Concile de N<sup>o</sup>. X L. Brague en Portugal ont été dans cette disposition d'esprit; puisque étant assemblés en 572, c'est-à-dire 19. ans depuis le cinquieme Concile, ils ne comptent néanmoins que six Conciles généraux, sans faire aucune mention du cinquieme, non plus que Cassiodore dans le livre premier Chap. I I. de *l'Institution des divines Ecritures*. Les louanges que S. Isidore donne à Facundus, si zélé défenseur des trois Chapitres, font voir aussi qu'il étoit de ceux qui ne se pouvoient résoudre à les condamner.

Il paroît encore par les Lettres de Pélagé I au Roi Childeberrt, que les Evêques de France étoient dans les mêmes sentimens, & qu'il fallut même que ce Pape leur rendît raison de sa foi pour lever leur scandale, & empêcher qu'ils ne crussent qu'il se fût écarté en quelque chose de la foi du Concile de Calcédoine, ce qui étoit le scrupule de tous ceux qui ne vouloient point condamner les trois Chapitres, ce qu'il ne les presse point de faire, se contentant seulement de les assurer, que cette contestation touchant les trois Chapitres ne regardoit point la foi. « Depuis  
 » la mort, *dit-il*, de l'Impératrice Théodore, l'Eglise d'Orient n'a point  
 » appréhendé, par la grace de Dieu, d'être troublée par aucune question  
 » TOUCHANT LA FOI; mais on y a seulement agité quelques points HORS  
 » LA FOI, qu'il seroit trop long d'expliquer dans une Lettre. Néanmoins,  
 » *ajoute-t-il*, suivant l'avis de Ruffin votre Ambassadeur, pour guérir votre  
 » esprit, & celui de tous les Evêques de France nos confreres, nous  
 » avons jugé à propos de déclarer que nous anathématisons tous ceux  
 » qui s'écartent en une seule syllabe ou en un seul mot, & en un seul  
 » sens, de la foi que le Pape Léon d'heureuse mémoire a établie par ses  
 » Lettres, & que le Concile de Calcédoine, suivant le même Pape, a  
 » recue par sa définition ». Il montre ensuite que c'est une hérésie Nestorienne de diviser & de séparer les deux natures en Jesus Christ: ce qui regardoit le droit; mais il n'entre point dans la question de fait, & ne presse en aucune sorte ni ce Roi, ni les Evêques de France, de reconnaître que cette hérésie Nestorienne fût dans les Ecrits de Théodore, de Théodoret & d'Ibas, ou de recevoir le cinquieme Concile qui l'avoit cru. Il les laisse sur cela dans une pleine liberté d'en croire ce qu'ils voudroient, en les avertissant même que cela ne regardoit point la foi, mais quelques points hors la foi, *quædam capitula extra fidem*. Voilà le véritable esprit de l'Eglise, bien contraire à ce que l'on fait aujourd'hui, où au lieu d'expliquer la foi sans s'arrêter aux personnes, comme fait ce Pape, on ne tourmente le monde que sur une misérable question de fait, beaucoup

Pelag. I.  
Ep. 12. ad  
Regem  
Childe-  
bertum.

IV. CL. moins importante que celle de ce temps-là, & décidée par une moindre V. P<sup>e</sup>. autorité; puisque celle-là l'avoit été par un Concile général: ce qui N<sup>o</sup>. XL. auroit donné beaucoup plus de lieu d'appeller ceux qui refusoient de le recevoir, *des réfractaires qui s'écartoient du corps de la Religion*, si la question dont il s'agissoit, qui ne regardoit ni la foi ni l'unité de l'Eglise, n'eût rendu ces reproches calomnieux & injustes.

Ainsi la vraie cause qui a fait que les Evêques de France & ceux d'Istrie résistant également aux Papes pour ne point condamner les trois Chapitres, les uns ont été traités tout autrement que les autres, est que, demeurant tous dans le même sentiment, les uns l'ont soutenu sans se séparer de l'unité, & les autres en se séparant de l'unité.

## ARTICLE XII.

*Examen particulier du passage de Pélagie II, que ce Pape ne fait que rapporter de S. Cyprien. Et de l'injure que font à ce S. Martyr ceux qui voudroient faire croire qu'il a péché mortellement, en résistant au Pape.*

Nous n'avons encore examiné que l'une des trois choses que nous avons dit se pouvoir considérer dans le passage de Pélagie II, qui est la disposition de ceux à qui il écrit. Il reste à examiner le passage entier, comme il est rapporté par ce Pape, & puis en juger par l'esprit de S. Cyprien, dont ce Pape le rapporte. Voici donc ce que dit Pélagie II, dans sa seconde Lettre aux Evêques d'Istrie. "Comment pouvez-vous  
 „ avoir quelque confiance devant Dieu, puisque ne vous ayant laissé  
 „ aucun sujet de scandale, qui vous puisse faire douter de l'intégrité  
 „ de notre foi, vous vous êtes portés à vous diviser de l'Eglise de Dieu,  
 „ & de la charité fraternelle, pour des questions superflues, *PER SUPER-*  
 „ *FLUAS QUESTIONES*”? C'est ainsi qu'il appelle la cause des trois Chapitres, parce qu'elle ne regardoit que des faits, & non pas la foi. Et après avoir cité un passage de S. Augustin, il continue ainsi. "Mais le  
 „ bienheureux Martyr S. Cyprien, dans son livre de l'unité de l'Eglise,  
 „ dit ceci entre autres choses: L'Episcopat prend son origine & son  
 „ commencement de l'unité; & la primauté est donnée à Pierre, afin  
 „ de faire voir qu'il n'y a qu'une Eglise & une chaire. Tous sont  
 „ Pasteurs; mais il n'y a qu'un troupeau qui doit être conduit par les  
 „ Apôtres d'un commun consentement. *Et un peu après: celui qui ne*

„demeure pas dans cette unité de l'Eglise croit-il demeurer dans la foi? IV. CL.  
 „Celui, qui abandonne la chaire de Pierre, sur laquelle l'Eglise est fon- V. P.  
 „dée, prétend-il être dans l'Eglise? *Et après d'autres choses*: Ils n'arri- N°. XL.  
 „veront jamais à la paix du ciel, parce qu'ils ont rompu la paix du  
 „Seigneur, par la fureur de leur séparation.”

Voilà tout ce que ce Pape rapporte de S. Cyprien, qui ne tend qu'à  
 faire voir le mal qu'ils faisoient, de rompre l'unité, & de se séparer vo-  
 lontairement de la communion de l'Eglise. Il est vrai qu'au lieu que  
 dans le S. Cyprien de Pamélius, ce passage se trouve de la même sorte  
 qu'il est rapporté par ce Pape, il ne se trouve pas en mêmes termes  
 dans les anciennes éditions de Gryphe & de Morel, ni dans les ma-  
 nuscripts sur lesquels M. Rigault a revu la sienne. Car, sans parler de  
 quelques différences moins considérables, ces mots *Et primatus Petro*  
*datur* n'y sont point, non plus que ces autres, *qui Cathedram Petri super*  
*quam fundata est Ecclesia deserit*; au lieu de quoi il y a simplement, *qui*  
*Ecclesia renititur Et resistit*. Il n'y a point aussi: *Et Pastores sunt omnes,*  
*sed grex unus ostenditur, qui ab Apostolis unanimi contentione pascatur.*  
 Plusieurs personnes croient que ce passage a été falsifié à dessein: mais  
 outre qu'il faudroit que cette falsification fût plus ancienne que Pélage II,  
 à moins que sa Lettre n'eût été aussi falsifiée, il me semble qu'à en  
 juger équitablement, toutes ces variations ne changent point le sens de  
 cet excellent discours de S. Cyprien, & que, n'y laissant que ce qui  
 se trouve dans les plus anciennes éditions, & les manuscrits de M. Ri-  
 gault, il peut seul ruiner toutes les sectes hérétiques, qui se séparent  
 de l'Eglise. (n) “Le diable, dit-il, ne pouvant empêcher la ruine de l'Ido-  
 lâtrie, a inventé les hérésies & les schismes, par lesquels il tâche de  
 „ruiner la foi, de corrompre la vérité & de déchirer l'unité... Cela  
 „n'arrive, mes très-chers Freres, que de ce qu'on ne retourne pas à  
 „l'origine de la vérité; de ce qu'on ne recherche pas le chef & le  
 „principe, & de ce qu'on ne garde pas la doctrine du Maître céleste.  
 „Si on considéroit bien ces choses, on n'auroit pas besoin de longs  
 „discours, ni d'arguments étudiés. Une preuve de la foi, bien facile,  
 „est, de chercher la vérité par cette voie abrégée. Le Seigneur a dit  
 „à S. Pierre: Et moi je vous dis que vous êtes pierre, & sur cette  
 „pierre j'édifierai mon Eglise, & je vous donnerai les clefs du Royaume  
 „des cieux, &c. (b) Et il a dit au même S. Pierre, depuis sa Ré-

(n) Selon les anciennes éditions de Gryphe & de Morel, peu différentes des manuscrits  
 de M. Rigault.

(o) Les manuscrits de M. Rigault n'ont point ces mots, mais ils ont au lieu: *Super*  
*unum edificat Ecclesiam.*



IV. C. L. „ surrection : Paissez mes brebis. Et quoique, depuis sa Résurrection,  
 V. P.<sup>e</sup> „ il ait donné à tous les Apôtres une pareille puissance, & qu'il leur  
 N°. XL „ ait dit : Je vous envoie comme mon Pere m'a envoyé, &c. toutefois,  
 „ pour manifester l'unité, il a disposé tellement les choses par son au-  
 „ torité, qu'il a établi l'origine de cette unité, en la commençant par  
 „ un. Les autres Apôtres étoient sans doute ce qu'étoit S. Pierre, étant  
 „ associés à un pareil honneur, & à une pareille puissance mais la pre-  
 „ miere institution de cette puissance, a commencé par l'unité, afin de  
 „ faire voir que l'Eglise est une..... Celui qui ne conserve pas cette  
 „ unité de l'Eglise, croit-il conserver la vraie foi ? Celui qui se bande  
 „ contre l'Eglise, croit-il être dans l'Eglise ?.... Mais il n'y a personne  
 „ qui doive être plus fortement attaché à cette unité, & qui la doive  
 „ conserver avec plus de soin que nous, qui, en qualité d'Evêques, pré-  
 „ sidons à l'Eglise, afin de montrer par-là, que l'Episcopat même est un  
 „ & indivisible..... Il n'y a qu'un Episcopat, dont chaque Evêque tient  
 „ une portion solidaire. Il n'y a qu'une Eglise, qui se répand dans une  
 „ grande multitude, par l'accroissement de sa fécondité : comme il y a  
 „ plusieurs rayons du Soleil, mais une seule lumière ; & plusieurs branches  
 „ d'un arbre, mais un seul tronc qui tient fortement à sa racine”.

Il continue ensuite à montrer, par diverses comparaisons, la nécessité d'être uni à cette “ Eglise unique, qui, étant éclairée par le Seigneur,  
 „ répand ses rayons par toute la terre ; que c'est dans son sein que nous  
 „ naissons ; que c'est de son lait que nous sommes nourris ; que c'est  
 „ de son esprit que nous sommes animés : que celui qui n'a pas l'Eglise  
 „ pour mere, ne peut avoir Dieu pour pere, & que quand même il  
 „ souffriroit le martyre pour Jesus Christ, il pourroit être tué, & non  
 „ pas couronné”.

Et pour marquer qui sont ceux que ces menaces regardent, il le fait  
 en des termes qui devoient faire rentrer en eux-mêmes tous les hérétiques  
 de ce temps. Car il dit que ce sont ceux qui déchirent la robe de  
 Jesus Christ, que les Bourreaux mêmes n'ont pas déchirée ; que ce sont  
 ceux qui rompent la paix du Seigneur, par la fureur de leur séparation :  
*qui pacem Domini discordia furore ruperunt* ; que ce sont ceux qui, fai-  
 sant des assemblées à part, ont quitté la source & l'origine de la vérité :  
*qui dum conventicula sibi diversa constituunt, veritatis caput atque ori-*  
*ginem reliquerunt* ; que ce sont ceux qui, sans aucun ordre de Dieu,  
 s'établissent eux-mêmes Pasteurs d'une multitude témérairement assem-  
 blée, & nul ne leur donnant l'Episcopat, prennent eux-mêmes le nom  
 d'Evêques : *qui se ultro apud temerarios convenas sine divina dispositione*  
*præficiunt, qui nemine Episcopatum dante, Episcopi sibi nomen assumunt*.

Et enfin que ce sont ceux qui, méprisant les Evêques, & quittant les Prêtres de Dieu, osent élever un autre autel, & faire une autre priere d'une voix profane: *qui, contemptis Episcopis & Dei Sacerdotibus derelictis, constituere audent aliud altare & precem alteram illicitis vocibus facere.* IV. CL. V. P<sup>e</sup>. N<sup>o</sup>. XL.

Il n'y a point d'imposture assez hardie pour oser faire ces reproches à ceux que l'on veut décrier; puisque les plus mauvais traitements n'ayant pas été capables de leur donner la moindre tentation de se séparer de l'Eglise, leur exemple ne pourra servir qu'à confondre les hérétiques, qui prétendent excuser leur schisme, par la dureté de la conduite dont ils se plaignent, qu'on a usé envers eux. Mais il a suffi aux Jésuites d'avoir trouvé les mots de *Chaire de S. Pierre* dans ce passage de S. Cyprien, selon qu'il est rapporté par le Pape Pélage II, pour croire qu'il étoit propre à tromper les simples, & à leur faire prendre pour des *réfractaires qui s'écartent du corps de la Religion*, tous ceux qui ne se soumettent pas à quelque Décret de Pape, pour quelque cause que ce puisse être.

Ils se seroient défaits de cette pensée, s'ils avoient su ce que veut dire dans S. Cyprien la *chaire de S. Pierre sur laquelle l'Eglise est fondée*; & ils le pouvoient apprendre de M. de Marca, dont l'autorité ne leur doit pas être suspecte dans cette cause, puisqu'il a été le principal auteur de tout ce qui s'y est fait dans le Clergé. Cet Archevêque, dans son premier livre de la Concorde, &c. ch. 2, établit, comme tous les Catholiques, que la chaire de S. Pierre est comme le centre où toutes les lignes se réunissent; ce qu'il prouve par le passage de S. Cyprien dans sa Lettre 55 au Pape Corneille, où il dit *que l'Eglise Romaine est la chaire de S. Pierre, & l'Eglise principale, dont l'unité sacerdotale a tiré son origine*; & par un autre semblable d'Optat. Et ensuite, voici de quelle sorte il prétend que ces passages doivent être entendus, selon le titre de ce paragraphe. *Origo communionis & unitatis in Ecclesia Romana, ex Cypriano & Optato quorum GENUINUS sensus expenditur.* " JE CROIS, » dit-il, que le sens véritable des paroles de S. Cyprien & d'Optat est » celui-ci, quoique la plupart leur en donnent un autre, par des interprétations forcées. (*Il entend Bellarmin, & ceux qui le suivent*). Ces » Peres veulent dire que l'Eglise (qui est un corps uni à Jesus Christ, » comme à sa tête, par un lien mystique) n'étant autre que le peuple » rassemblé par l'Evêque, il n'y a dû avoir dans ce corps qu'un Episcopat, & une chaire. Et que, par une souveraine bonté de Jesus » Christ, la dignité de cette chaire a été conférée à l'Eglise, par les paroles par lesquelles Jesus Christ a laissé à S. Pierre le soin de l'administration des Clefs, & de paître son troupeau. Mais que Jesus

IV. CL. » Christ ne s'est adressé qu'à S. Pierre seul ; afin de montrer, par-là,  
 V. P.<sup>e</sup> » l'unité de l'Eglise, & que la dignité qu'il conféroit à S. Pierre, lui  
 N<sup>o</sup>. XL. » donnât lieu de représenter la personne de toute l'Eglise, par une gé-  
 » néralité figurée, pour parler avec S. Augustin. Et qu'ainsi Jesus Christ  
 » avoit voulu, par cette expression, dont il s'étoit servi à dessein pour  
 » la fin qu'il s'étoit proposée, établir un seul Episcopat, dont chaque  
 » Evêque possédât une portion solidaire ; en sorte, néanmoins, que la  
 » source & l'origine en commençât par un, savoir par S. Pierre, Prince  
 » des Apôtres ; & qu'ainsi il ne fût permis à personne, non pas même  
 » aux Apôtres, de tenir un Episcopat séparé de la communion & de la  
 » participation de l'unité, qui réside dans la chaire de S. Pierre”.

M. de Marca prouve cette interprétation & cette doctrine, par ce passage célèbre de S. Jérôme, dans le livre premier contre Jovinien.  
 “ Vous me direz que l'Eglise est fondée sur Pierre, quoiqu'il soit dit  
 » en d'autres lieux qu'elle est fondée sur tous les Apôtres, & qu'en effet  
 » la force inébranlable de l'Eglise soit également appuyée sur tous. Néan-  
 » moins Jesus Christ en a choisi un entre les douze, afin qu'ayant été  
 » établi pour leur Chef, toute occasion de schisme fût retranchée”. *Et*  
*par celui-ci de Gélase, dans son Traité contre les Grecs.* “ D'où vient  
 » que Jesus Christ s'adresse si souvent à Pierre ? Est-ce que les autres  
 » Apôtres n'ont pas eu une semblable puissance ? Qui l'oseroit dire ? Mais  
 » ç'a été afin que l'établissement d'un Chef ôtât toute occasion de schisme,  
 » & qu'on vit par-là quelle est l'unité du corps de Jesus Christ, qui  
 » a rapport à un chef par une glorieuse société d'amour & de charité ;  
 » & qu'il n'y a qu'une Eglise, à laquelle on doit croire, & une seule  
 » maison d'un seul Seigneur & d'un seul Rédempteur, dans laquelle nous  
 » sommes nourris d'un seul pain & d'un seul calice”.

Il est clair par cette doctrine, que la chaire de S. Pierre, sur laquelle l'Eglise est fondée, n'est pas la seule Eglise particulière de Rome, mais que c'est l'Episcopat entier, qui a été premièrement donné à S. Pierre, en signe de l'unité, pour être ensuite communiqué aux autres Apôtres, par Jesus Christ même, à condition de ne le posséder qu'en union avec celui à qui il avoit été premièrement donné, & de le reconnoître pour chef. De sorte que le violement de l'unité consiste à se retirer de la dépendance de cet Episcopat unique, résidant en tous les Evêques ; ou de ne vouloir pas conserver la subordination qu'il doit avoir aux Successeurs de S. Pierre, par l'institution de Jesus Christ, pour être possédé en unité.

Mais pour montrer qu'on ne fait point de schisme, & qu'on ne fait point de cette dépendance par toute sorte de résistance aux ordres du

du Pape, il n'en faut point d'autre preuve que l'exemple même de S. IV. C<sup>L</sup>. Cyprien, qui est l'Auteur des paroles rapportées par Pélage II. Le Pape V. P<sup>e</sup>. Etienne, comme nous avons déjà vu, avoit décidé qu'on ne devoit N<sup>o</sup>. XL point rebaptiser les hérétiques, & il avoit ordonné que ceux qui le feroient seroient excommuniés. S. Cyprien non seulement ne se rendit pas à cette définition du Pape, mais il fit assembler un Concile de près de quatre vingts Evêques, où le contraire fut résolu, quoique sans rompre l'unité avec ceux qui étoient d'un autre avis. Cependant bien loin que S. Augustin trouve en ce procédé le moindre soupçon de schisme, il n'a rien de plus fort pour opposer aux plus opiniâtres des schismatiques que cet exemple de S. Cyprien. « C'est en vain, *dit-il*, qu'ils se flat-  
 » tent charnellement de l'autorité de S. Cyprien, dans la question du  
 » Baptême, lorsqu'ils sont spirituellement terrassés par l'exemple de sa  
 » charité. Car il est vrai que, traitant la question du Baptême des hé-  
 » rétiques avant qu'elle eût été définie par le Concile général, il a cru  
 » qu'on les devoit rebaptiser. Mais si Dieu n'a pas fait connoître à ce  
 » grand homme que cela ne devoit pas être, ce n'a été que pour rendre  
 » plus éclatante la pieuse humilité & la charité sincère qu'il a fait pa-  
 » roître, en maintenant la paix de l'Eglise, & afin qu'un si grand exem-  
 » ple étant plus connu, ne profitât pas seulement aux Chrétiens de son  
 » temps, mais fût salutaire aussi à toute la postérité (p). Ce S. Evêque,  
 » *ajoute ce Pere*, qui présidoit à une si grande Eglise, & qui étoit si re-  
 » commandable, soit pour l'esprit, soit pour l'éloquence, soit pour la  
 » vertu, ne se sépara point de la communion de ceux qui n'étoient pas  
 » de son sentiment, & il ne cessa au contraire de persuader à tous ses  
 » confreres de se supporter les uns les autres dans la charité, & de garder  
 » l'unité de l'esprit dans le lien de la paix: afin que le corps demeurant  
 » uni, si quelques membres étoient malades, la santé des autres pût servir  
 » à les guérir; au lieu que rien ne peut profiter à ceux que le retran-  
 » chement a fait mourir. Que s'il s'étoit séparé, combien de gens l'au-  
 » roient-ils suivi? Combien se seroit-il rendu considérable parmi les hom-  
 » mes? Combien le nom des Cyprianistes se seroit-il plus étendu que  
 » celui des Donatistes? Mais il n'étoit pas de ces enfants de perdition  
 » dont il est dit: vous les avez abattus lorsqu'ils se sont élevés. Il étoit  
 » enfant de la paix de l'Eglise, & c'est pour cela qu'étant d'ailleurs si  
 » éclairé, il y a eu quelque chose qu'il n'a pas vu, afin qu'on vît par

Con. Don.  
 l. 1. c. 18.

(p) Quod non rectè fieri tanto viro nimirum propterea Dominus non aperuit, ut ejus pia & humilitas, & charitas in custodienda salubriter Ecclesiæ pace patefceret, & non solum illius temporis Christianis, sed etiam posteris ad medicinalem, ut ita dicam, notitiam signaretur.

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

Q q q

IV. CR. » lui une autre vérité beaucoup plus excellente que celle qu'il a igno-  
 V. P.<sup>e</sup> » rée (q). Je veux vous montrer encore, *dit l'Apôtre*, une voie plus  
 N°. XI. » excellente; & cette voie est la charité, laquelle ce Saint ayant con-  
 » servée humblement, fidèlement & constamment, il a mérité de re-  
 » cevoir la couronne du martyre, afin que s'il s'étoit élevé quelque nuage  
 » de la fragilité humaine dans son ame si éclairée, il fût dissipé par le  
 » glorieux éclat de son sang répandu pour Jesus Christ".

Con. Don. S. Augustin a toujours parlé de S. Cyprien dans ces mêmes termes,  
 l. 5. c. 17. ne se pouvant lasser de louer son humilité & sa charité, & soutenant  
 même, qu'il avoit témoigné une plus grande fermeté dans la vertu, de  
 ce que, dans une question qui n'étoit pas encore pleinement déterminée,  
 étant d'un autre sentiment que plusieurs de ses collègues, il étoit de-  
 meuré dans une telle modération, qu'il n'avoit violé par aucune tache  
 de schisme, la sainte société de l'Eglise de Dieu, que si, sans avoir un  
 aussi grand amour pour la paix, il avoit toujours soutenu la vérité.

De Rom. Je ne fais après cela, qui pourra souffrir avec patience la manière dont  
 Pont. l. 4. le Cardinal Bellarmin parle de ce S. Martyr. Son zèle pour le Pape  
 c. 8. l'emporte jusqu'à un tel point, qu'il met en doute si S. Cyprien a péché  
 véniellement ou mortellement en n'obéissant pas au Pape Etienne; & il  
 semble même conclure, *qu'il a péché mortellement, parce qu'il ne s'étoit  
 pas rendu à un commandement exprès du Pape, & qu'il l'avoit maltraité  
 sans raison*; & il prétend que c'est ce qui a obligé S. Augustin à excuser  
 S. Cyprien d'une autre sorte dans sa lettre 48; en disant, *ou que les Ecrits  
 où est cette erreur ne sont pas de S. Cyprien, ou qu'il s'en est depuis repenti*.  
 Mais pour agir de bonne foi, il n'auroit pas fallu dissimuler qu'au même  
 lieu, S. Augustin détruit cette vaine prétention, que ces Ecrits ne soient  
 pas de S. Cyprien, & qu'il y reconnoît qu'ils sont tellement de son style,  
 qu'il n'y a pas d'apparence de douter qu'ils ne soient de lui: & quant  
 à sa pénitence prétendue, on a déjà fait voir, contre le Cardinal Baro-  
 ninus, que ce Pere n'en parle que douteusement, & qu'il n'en fait point  
 dépendre la pureté de sa vertu, & l'éminence de sa sainteté.

Mais il faudroit avoir une étrange idée de la vertu chrétienne, & du  
 péché mortel, pour en soupçonner S. Cyprien dans la contestation qu'il  
 a eue avec le Pape Etienne, sur le sujet du Baptême.

Con. Don. La piété, l'humilité & la charité s'accordent-elles avec le péché mortel  
 l. 1. c. 18. dans une même action? Cependant c'est pour donner un rare exemple de  
 ces vertus, que Dieu a permis que S. Cyprien ait été dans un autre senti-  
 ment que ce Pape, comme le témoigne S. Augustin.

(q) Sed erat filius pacis, qui tanta cordis illuminatione præditus propterea non vidit  
 aliquid ut per eum aliqd supereminens videretur.

Peut-on dire d'un homme qui commet un péché mortel, dans le [IV. C.] temps même qu'il le commet, qu'il est très-abondamment rempli des V. P<sup>e</sup>. entrailles de charité? C'est ce que S. Augustin dit de S. Cyprien, sur N<sup>o</sup>. XL. le sujet même de la résistance qu'il faisoit au Pape Etienne. *Stephanus & abstinendos putaverat, qui de suscipiendis hæreticis priscam consuetudinem convellere conarentur. Iste autem quæstionis hujus difficultate permotus, ET SANCTIS CHARITATIS VISCERIBUS LARGISSIMÈ PRÆDITUS in unitate cum eis manendum qui diversa sentirent.*

Et ces paroles, un peu dures contre le Pape, dont Bellarmin lui fait un si grand crime, ne sont-elles pas regardées par S. Augustin, comme l'effet d'une émotion qui n'éteignoit point en lui la charité fraternelle? *Ita quamvis commotius, sed tamen fraternè indignaretur.*

Une charité toujours vivante est-elle compatible avec le péché mortel, qui en est la mort? C'est le témoignage que S. Augustin rend à celle de S. Cyprien, que rien ne l'a pu faire mourir.

*Ce Saint, dit-il, est présent non seulement par ses Ecrits, mais par cette charité qui a été si vivante en lui, & qui n'a jamais pu mourir (r).* Ib. c. 17.

Une action criminelle se peut-elle attribuer à une abondance de charité? C'est à quoi S. Augustin attribue le discours de S. Cyprien à l'entrée de son Concile, où Baronius avoue qu'il a voulu taxer le Pape par ces paroles: *Neque enim quisquam nostrum Episcopum se esse Episcoporum constituit, aut tyrannico terrore ad obsequendi necessitatem collegas suos adigit.* Et cependant Saint Augustin dit, que ce discours fait voir combien cette ame sainte étoit amie de la paix, & remplie d'une surabondance de charité. *Primum ergo ipsius Cypriani consultationem quæ indicatur anima pacifica, & exundans ubere charitatis, unde Concilium ipsum incipit, iterum considerandam commemoremus.* Et en un autre endroit, où il considère la fin de la lettre à Jubaien, qui est toute semblable au commencement de ce Concile, il dit qu'il ne se peut lasser de lire & relire ces paroles pacifiques, *tanta ex eis jucunditas fraterni amoris exhalat, tanta dulcedo charitatis exuberat.* Ib. lib. 6. c. 6.

Les péchés qui font mourir l'ame, & qui en chassent Jesus Christ pour y mettre le démon en sa place, qui ferment le ciel & ouvrent l'enfer, peuvent-ils n'être considérés par des personnes qui ont quelque sentiment de Dieu, que comme de petits nuages, qui n'empêchent pas qu'une ame d'ailleurs ne soit très-claire & très-éclatante; que comme de légères ombres, qui sont dissipées par la lumière de la charité, & que comme des taches presque imperceptibles, qui sont couvertes par les mammelles de

(r) Præsens est non solum per litteras suas, sed etiam per ipsam quæ in illo maximè viguit, & nunquam mori potuit charitatem.

IV. CL. l'amour ? C'é sont les noms que donne S. Augustin à tout ce qui peut avoir  
 V. P<sup>e</sup>. été en cette rencontre de défectueux en ce S. Martyr. *Si qua ejus lucidam mentem ex humana conditione NEBULA irrepserrat. Ut charitatis quâ*  
 N<sup>o</sup>. XL. *abundabat luce illa OBUMBRATIO fugaretur. Illum nævum in candore sancta*  
 Ib. lib. 1. *animæ charitatis ubera contegebant.*  
 c. 18.

De Unico Enfin, les sarments qui portent du fruit étant unis à la vigne, & que  
 Bapt.c 13. le Vigneron céleste taille afin de leur en faire porter davantage, ne sont-  
 L. 1. c. 19. ce pas les ames saintes qui sont unies à Jesus Christ par la charité, &  
 par cette vie de grace qui est incompatible avec le péché mortel ? Or  
 Ib. c. 18. c'est ce que S. Augustin dit par-tout de S. Cyprien. *Les sarments*, dit-il,  
*que l'on retranche de la vigne parce qu'ils ne portent point de fruit, sont*  
*ceux qui sont sans charité.* Et c'est ce que fait le péché mortel. „ Mais ce  
 „ n'est pas en vain que Jesus Christ ajoute, que, quant aux sarments qui  
 „ portent du fruit étant joints à lui comme à leur tronc, le Pere les  
 „ taille afin qu'ils en apportent davantage, pour montrer que ceux qui  
 „ sont plus abondants à porter le fruit de la charité, peuvent avoir quel-  
 „ que chose à retrancher, à quoi le Vigneron céleste ne manque pas  
 „ d'employer son soin. Ainsi, parce que ce saint homme est demeuré dans  
 „ l'unité catholique, quoiqu'il eût une autre opinion touchant le Bap-  
 „ tême que celle que toute l'Eglise a jugé depuis que l'on en devoit  
 „ avoir, ce défaut a été compensé en lui par l'abondance de sa charité,

Ib. lib. 3. „ & retranché par la serpe du martyre ". Et en un autre endroit : *Pleni-*  
 c. 19. *tudo Legis est charitas, quâ multum viguit Cyprianus, ut aliud de Baptif-*  
 On peut *mo sentiens, non tamen desereret unitatem, & esset in vite dominica radi-*  
 voir enco- *catum sarmentum fructuosum, quod etiam ferro passionis purgaret cælestis*  
 rede unico *Agricola, ut majorem fructum daret.* Et il dit en un autre lieu ; „ qu'il  
 Bapt. cap. „ se peut faire qu'une personne étant entée, aussi-bien que S. Cyprien,  
 13. „ dans la racine de la charité, connoisse la vérité du Baptême que ce

Ib. lib. 6. „ Saint a ignorée, & que néanmoins il y ait plus de fécondité de grace  
 c. 2. „ en S. Cyprien qu'en cette personne, & qu'il y ait plus à retrancher en  
 „ cette personne qu'en S. Cyprien. Car non seulement nous ne compa-  
 „ rons pas à ce Saint les mauvais Catholiques ; mais il y en a peu même  
 „ de bons que nous puissions égaler à ce grand homme, dont l'Eglise se  
 „ réjouit d'être mere, & qu'elle met au rang de ce petit nombre des  
 „ plus illustres de ses enfants, que Dieu a comblés d'une grace plus rare  
 „ & plus excellente " : *QUEM inter raros & paucos excellentissima gratia*  
*viros numerat pia mater Ecclesia.*

Je me suis un peu arrêté sur ce sujet, parce qu'en vérité ceux qui ai-  
 ment sincèrement *la beauté de la Maison de Dieu*, ne sauroient voir qu'a-  
 vec douleur, qu'on ne connoisse plus aujourd'hui d'autre amour pour

l'unité de l'Eglise, qu'une aveugle déférence à tout ce qui vient de Ro- IV. CL. me, & qu'on prenne pour révolte & pour schisme, la moindre difficulté V. P<sup>c</sup>. qu'on auroit à exécuter ce que le Pape auroit ordonné. Un Evêque édi- N<sup>o</sup>. XL. fiera toute l'Eglise par la pureté de sa vie, & par la sainteté de sa conduite : il se sacrifiera pour son troupeau, & se consumera dans les travaux de sa charge : son exemple sera une odeur de vie pour les bons, qui seront portés à l'imiter, & une odeur de mort pour les méchants, qui en seront irrités : si l'on peut dire qu'il n'exécute pas le Bref du Pape selon sa forme & teneur, toutes ses vertus & toutes ses bonnes œuvres seront mises en oubli, & on ne parlera que de lui faire souffrir les peines dont Dieu & les Canons ne menacent que ceux qui ressemblent à ce méchant serviteur de l'Evangile, *qui adversum conservos insolescit*, Hil. in *qui saculi malis vitiisque se tradit, presentium tantum curam in cultu* Mat. *ventris exercens.*

Si on en croit les Jésuites, il n'y a point d'autre mal dans l'Eglise que de ne pas souscrire le Formulaire. Tout est pur à ceux qui le font, & tout est impur à ceux qui ne le font pas. Les uns sont des astres brillants, *qui mêlent la lumière de leur conduite à la plénitude du jour du Soleil du Vatican* ; & les autres des aveugles volontaires *qui sont rebelles à la lumière*. Mais le jugement de Dieu est souvent bien différent de celui des hommes, & celui même des hommes justes & équitables, bien différent de celui des violents & des emportés.

### ARTICLE XIII.

*Canon du Concile de Carthage allégué très-mal à propos dans cette Lettre circulaire. Combien la conduite des Evêques d'Afrique envers les Donatistes est opposée à ce qu'on fait aujourd'hui.*

ON a représenté ailleurs combien l'entreprise de quinze Evêques, qui veulent donner la loi à plus de cent autres qui ne leur sont inférieurs en rien, est illégitime & insoutenable (s). Un semblable attentat ne seroit pas demeuré autrefois sans punition, & l'abus des Canons que l'on fait dans cette Lettre circulaire, pour l'autoriser & pour donner droit à ces quinze Evêques de déposer leurs confreres, auroit reçu une correction particulière.

*Un Concile de Carthage, dit-on, avoit autrefois ordonné qu'un Evêque*

(s) [Justes Plaintes, &c. Art. VI & VII.]



IV. C. L. *perdroit son Evêché, qui diroit de quelque Donatiste, qu'il se feroit récon-*

V. P.<sup>e</sup> *cilié à l'Eglise, lorsqu'il ne seroit pas assuré de son dire.* On auroit de la N.<sup>o</sup>. XL. peine à reconnoître dans ces paroles le Canon qu'on a voulu marquer.

Ce ne peut être que le vingt-cinquième entre ceux qui sont attribués au Concile de Milevis, mais qui est rapporté dans la Collection des Canons de l'Eglise d'Afrique, comme ayant été fait dans un Concile de Carthage, sous le douzième consulat d'Honorius, & le huitième de Théodose (c'est-à-dire l'an 418) qui fut un Concile universel de toute l'Afrique sous le Pape Zozime, où se trouverent plus de deux cents Evêques. Voici ce Canon 25 de Milevis, qui fait le 90 & le 91 de la Collection latine, & le 123 & 124, de cette même Collection traduite en grec (t).  
 „ Si l'Evêque de l'Eglise matrice est négligent à convertir les hérétiques  
 „ qui sont dans les lieux dépendants de son Eglise, les Evêques voisins  
 „ l'iront trouver pour lui représenter sa négligence, afin qu'il ne lui reste  
 „ point d'excuse. Que si dans les six mois, depuis le jour qu'on l'aura  
 „ averti, il n'a point travaillé à les ramener à l'unité catholique, quoi-  
 „ que ceux qui sont chargés de faire exécuter ce qui a été ordonné con-  
 „ tr'eux soient venus en ces lieux-là, que nul Evêque ne communique  
 „ avec lui jusqu'à ce qu'il ait travaillé à les rappeler à l'Eglise. Mais si  
 „ ces exécuteurs des loix Impériales ne sont point venus en ces quartiers-  
 „ là, on ne s'en prendra point à l'Evêque (u). Que si on peut prouver  
 „ qu'il ait usé de mensonge, en soutenant que les hérétiques de ces lieux-  
 „ là sont rentrés dans la communion de l'Eglise, quoiqu'il soit constant,  
 „ & qu'il ait bien su qu'ils n'y étoient point rentrés, qu'il perde même  
 „ son Evêché ”.

Voilà tout ce qui se trouve sur ce sujet dans les Conciles de Carthage. Mais il ne faut que considérer ce qui avoit donné occasion à cette ordonnance, pour voir le peu de raison qu'on a eu de l'alléguer en cette rencontre, & combien l'esprit de ceux qui ont dominé dans les dernières Assemblées est différent de celui qui animoit ces saints Evêques, entre lesquels S. Augustin tenoit un des premiers rangs.

Ce Canon (x) ne regarde pas toute sorte d'hérétiques, mais seulement les Donatistes, qui, s'étant séparés de l'Eglise Catholique il y avoit plus de cent ans, pour les prétendus crimes de Cécilien Archevêque de Carthage, se maintenoient dans le schisme, non seulement par une opiniâtreté inexcusable, mais aussi par une cruauté inouïe, en employant la fureur des Circoncissions contre les Evêques Catholiques qui travailloient

(t) Conc. Afric. can. 90, & Codex Canonum Eccl. Afric. 123.

(u) Concil. Afric. can. 91, & Codex 124.

(x) [Supra Remarques sur l'Arrêt du Conseil du 1 Mai 1662. (N.<sup>o</sup>. XXII.)]

à ramener les peuples, qu'ils avoient pervertis, d'un si funeste égarement. IV. Cl.

Comme il y avoit alors en Afrique un grand nombre de saints Prélat, V. P.<sup>e</sup>. on ne peut rien ajouter à la grandeur de leur zele pour l'extinction de N<sup>o</sup>. XL. ce schisme ; mais on ne peut desirer d'exemple plus accompli de l'équité, de la sagesse, de la modération & de la charité, qui doivent accompagner le zele des Evêques contre les hérétiques mêmes les plus déclarés. On peut voir la suite de tout ce qu'ils firent dans la Collection même où se trouve ce Canon.

Dans le Concile tenu à Carthage sous le consulat de l'Empereur Théodose, & de Rumoride ( c'est-à-dire, l'an 403. ) il fut arrêté que l'Evêque Catholique des villes où il y en avoit aussi un Donatiste, lui offriroit d'entrer en conférence, pour savoir ce qui les retenoit dans le schisme & voici la formule qui fut dressée pour cette sommation, qui marque l'esprit plein de charité de ces Evêques si zélés pour le salut de leurs freres. " Nous venons à vous, y étant envoyés par l'autorité de notre  
» Concile Catholique, desirant nous réjouir de votre réunion, & confi-  
» dérant que Notre Seigneur, qui nous a témoigné tant d'amour, nous  
» a dit : Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants  
» de Dieu, & qu'il nous a avertis par son Prophete de dire à ceux qui  
» refusent de se dire nos freres, vous êtes nos freres. Vous ne devez  
» donc pas mépriser l'exhortation pacifique que nous vous faisons par un  
» mouvement de charité, afin que si vous croyez avoir en quelque chose  
» la vérité pour vous, vous le puissiez faire paroître, en choisissant dans  
» votre Concile ceux à qui vous voudrez commettre la défense de votre  
» cause, comme nous en choisirons aussi du nôtre, qui examineront avec  
» un esprit de paix, au temps & au lieu qu'on aura arrêté, ce qui vous  
» a séparés de notre communion. Et ainsi Dieu nous aidant par sa misé-  
» ricorde, l'erreur où vous languissez pourra prendre fin, & nous n'aurons  
» plus la douleur de voir que l'animosité des hommes fasse périr tant  
» d'ames foibles & peu éclairées, par une dissention sacrilege. Car si vous  
» recevez cette proposition avec une disposition de freres, la vérité s'é-  
» claircira facilement. Et si vous la rejetez, la défiance que vous avez  
» de votre cause sera connue de tout le monde".

Cod. Can.  
Eccl. Afr.  
c. 92.

Voilà un procédé bien différent de celui qu'on a tenu dans la contestation présente, où on a toujours refusé de donner aucun éclaircissement, & d'entrer en aucune conférence, parce qu'on n'a cherché qu'à perdre ceux qu'on a voulu opprimer, & non pas à ramener ceux qui auroient été dans l'erreur.

Les Evêques d'Afrique exécuterent ce qui avoit été ordonné par ce Concile; mais plus ils témoignioient de modération & de douceur pour

IV. Cr. faire entrer les Donatistes dans une conférence réglée, où tout ce qui  
 V. P<sup>e</sup>. avoit causé cette grande division se pût éclaircir, plus les Donatistes  
 N<sup>o</sup>. XL firent paroître d'aigreur & d'insolence, en rejetant avec injures un voie  
 si équitable de pacifier ces différents. C'est ce que témoigne S. Augustin  
 dans le troisieme livre contre le Grammairien Cresconius Chapitre 45,  
 où après avoir rapporté l'ordonnance de ce Concile dont nous venons  
 de parler, il ajoute: *Factum est, conventi sunt, recusarunt; quibus verò  
 verbis, quo dolo, maledictione, amaritudine plenis, nunc longum est de-  
 monstrare.* Et il raconte au même lieu les violences horribles que ces  
 hérétiques firent ensuite, tant aux Evêques & aux Prêtres Catholiques  
 qui exhortoient leurs peuples de retourner à l'unité, qu'à ceux d'entre  
 ces hérétiques qui les quittoient pour rentrer dans l'Eglise. *Nunc verò,*  
 dit-il, *qui ad nos à vobis Clerici veniunt, quanta patiantur à vestris,*  
*quando narrare sufficimus?* D'où ce Saint conclut, qu'il n'étoit pas vrai,  
 comme le disoient les Donatistes, que ceux d'entre eux qui retournoient  
 à l'Eglise, ne s'y portoient qu'à cause de la persécution que l'Eglise  
 leur faisoit; mais qu'il étoit vrai au contraire que plusieurs n'osoient  
 retourner à l'Eglise par la crainte de la persécution qu'ils eussent soufferte  
 de ceux de leur parti. *Denique non quicumque ad nos inde veniunt veri-  
 tatem persecutione derelinquunt; sed multi ad nos inde non veniunt, quia  
 persecutionem à vestris pro veritate perpeti metuant.*

Ces cruautés des Donatistes obligèrent les Evêques Catholiques, dans  
 le Concile tenu à Carthage l'année suivante 404, de députer deux Evê-  
 ques, Theasius & Evodius, vers l'Empereur Honoré, pour le prier de  
 prendre la protection de l'Eglise contre la fureur des Donatistes; & l'in-  
 struction qu'ils donnerent à ces deux Evêques portoit: qu'après avoir fait  
 Cod. Car. entendre aux très-pieux Empereurs la conférence qu'on avoit offerte aux  
 Eccl. Afr. Donatistes, " afin qu'ils y pussent montrer dans un esprit de paix & une  
 c. 93. „ douceur chrétienne, s'ils avoient en quelque chose la vérité de leur  
 „ côté, ils leur représenteroient, que puisqu'après avoir accompli envers  
 „ ces schismatiques tous les devoirs d'une charité épiscopale, qui ne  
 „ cherche que la paix, ils s'étoient portés à des violences horribles,  
 „ jusqu'à assassiner plusieurs Evêques & plusieurs Clercs, sans parler des  
 „ Laïques... il étoit de la bonté des Empereurs de pourvoir à la sûreté  
 „ de l'Eglise Catholique, qui leur a donné dans son sein une céleste  
 „ naissance, & les a nourris de la viande solide d'une foi spirituelle &  
 „ éclairée, & d'empêcher que, pendant le regne de Princes si religieux,  
 „ des hommes violents & emportés ne se rendent maîtres des peuples  
 „ par la terreur qu'ils leur donnent, maintenant qu'ils ne peuvent les  
 „ séduire par l'erreur ”.

Ainsi

Ainsi ces Evêques avoient recours aux Empereurs, non pour opprimer IV. C<sup>L</sup>. par violence, ceux qu'ils n'auroient pu vaincre par raison; mais pour V. P<sup>e</sup>. empêcher que les violences de ces hérétiques ne détournassent les peuples N<sup>o</sup>. XL engagés dans leur parti d'entendre raison.

Ces Députés avoient ordre aussi d'obtenir une Loi des Empereurs, où il fût déclaré que l'amende de dix livres d'or, à laquelle Théodose le grand avoit condamné les hérétiques, fût décernée contre ceux d'entre les Evêques Donatistes, qui auroient souffert que ceux de leur secte fissent des violences aux Catholiques, comme aussi qu'ils ne pourroient tester ni recevoir par testament.

Ils obtinrent ces Loix de l'Empereur; mais quoiqu'elles fussent si douces, vu la malice de ceux contre qui elles étoient faites, l'Eglise ne s'en servoit que pour arrêter leur fureur, & leur offroit de les laisser sans exécution, pourvu qu'ils souffrissent qu'on éclaircît la vérité, sans user de violence contre les Catholiques qui la leur représentoient, ou contre ceux de leur parti qui l'embrassoient après l'avoir reconnue. C'est ce qu'enseigne S. Augustin dans le livre de l'unité de l'Eglise Chap. 17.

« S'il vous semble dur, dit-il aux Evêques Donatistes, d'être condamnés, » à l'amende, faites cesser les violences de vos gens : car ce n'est qu'en » ce cas-là que nous faisons valoir contre vous les Loix si douces que » les Empereurs ont faites pour vous réprimer. Mais si ceux ou qui vous » sont soumis, ou qui sont au moins de votre secte ne cessent point » d'exercer leur cruauté contre les Catholiques, qu'avez-vous à vous » plaindre de nous, qui avons mis en votre puissance de ne souffrir » aucune peine, même pécuniaire, pourvu que ni vous ni ceux de votre » parti ne fassiez point de violences contre l'Eglise Catholique » ?

C'est pourquoi encore que ces pieux Evêques eussent obtenu ces loix, ils n'en avoient pas moins de soin de faire connoître la vérité aux Donatistes, & de les instruire sur toutes les difficultés qui les pouvoient arrêter. Et ainsi ils ne cessèrent point de poursuivre la conférence qu'ils avoient désirée, & ils l'obtinrent enfin en l'année 411, les Evêques de l'un & de l'autre parti s'étant trouvés à Carthage au nombre de près de six cents, où les Donatistes furent pleinement convaincus sur toutes les causes qu'ils alléguoient de leur séparation (y). Et néanmoins, ce qui est remarquable, quoiqu'ils se fussent séparés pour les crimes que leurs ancêtres avoient imputés à Cécilien, & qu'ils eussent été convaincus de calomnie, & Cécilien absous par le Pape Melchiade & le premier Concile d'Arles, qui étoit universel de presque tout l'Occident, on

(y) On peut voir sur cela l'Ecrit intitulé : *Jugement équitable sur les contestations présentes.*

IV. CL. ne les pressa jamais ni de condamner les premiers auteurs de leur schisme  
 V. P<sup>e</sup>. comme ayant été des calomniateurs, ni de reconnoître l'innocence de  
 N<sup>o</sup>. XL. Cécilien; mais on les pressa au contraire de mettre à part tous ces faits, pour s'arrêter à cette unique vérité, que les crimes de Cécilien, vrais ou faux, ne les avoient point dû porter à sortir de l'Eglise Catholique, qui, étant fondée sur l'immobilité de la promesse de Dieu, ne peut périr par les désordres des hommes, mais doit être jusqu'à la fin du monde la mere unique de tous les fideles, qui doivent toujours être inviolablement attachés à sa communion, sans que rien les doive jamais porter à rompre son unité.

Cette conférence s'étant donc passée d'une maniere très-avantageuse à l'Eglise, les Evêques Catholiques travaillèrent de plus en plus à la réunion des hérétiques, & ils se servirent des loix des Empereurs, pour empêcher que les inhumanités des Donatistes ne détournassent les peuples de se convertir, en se faisant assister par les Officiers de l'Empereur, selon l'ordre qu'ils en avoient reçu du Prince.

C'est le sujet du Canon dont il s'agit : car les Evêques d'Afrique étant assemblés au nombre de plus de deux cents, dans un Concile universel de toute l'Afrique, qui avoient, selon l'ordre canonique, une véritable autorité de commander à tous les Evêques de cette Eglise, ordonnerent que tous travailleroient avec soin à la conversion des Donatistes, ce qui étoit même déjà enfermé par la loi de Dieu dans le devoir de la charge épiscopale : & pour punir ceux qui manqueroient à une obligation si indispensable, il est dit que si un Evêque, dans les six mois qu'il en aura été averti, a négligé de ramener les Donatistes à l'unité catholique, quoique les Officiers de l'Empereur, qui devoient appuyer l'Eglise de leur protection, eussent été dans la Province ( c'est le sens de ces paroles, *si in ejus Provincia executio fuerit* ) les autres Evêques ne communiqueroient point avec lui, jusqu'à ce qu'il eût satisfait à ce devoir. Car c'est tout ce que signifient ces paroles, *non ei communicetur donec impleat*, n'y ayant rien de plus commun en Afrique que cette punition des Evêques, de les suspendre de la communion de toutes les autres Eglises, en les laissant seulement dans la communion de la leur. C'est ce qu'on voit dans d'autres endroits de cette même Collection, comme dans le Canon 43 où il est dit ; que lorsque des Evêques manquent d'assister au Concile, *nisi rationem impedimenti sui apud suum Primum reddiderint, Ecclesia sua communione debere esse contentus*. Et dans le Canon 80, où il est dit d'un Evêque qui ordonne le Clerc d'un autre, ou qui l'établit Supérieur de son Monastere : *Qui hæc fecerit, à cæterorum communione sejunctus, sua tantum plebis communione contentus sit*.

Mais ces Evêques ajoutent, ce qui fait le Canon allégué dans la Lettre IV. CL. circulaire, que si cet Evêque, pour s'excuser de sa négligence, avoit V. P<sup>e</sup>. voulu faire croire que les Donatistes de son Diocèse étoient rentrés dans N<sup>o</sup>. XL. la communion catholique, & que cela se trouvât faux, il perdit même son Evêché : ce qui paroît sévère, & ne l'est en aucune sorte ; puisque cette menace ne pouvoit tomber que sur des Evêques qui n'auroient eu ni Religion ni conscience. Car le mensonge qui est puni de la déposition, ne regardant point une chose où on se puisse tromper, comme seroit de savoir si des personnes tiennent ou ne tiennent pas une opinion hérétique, se pouvant faire qu'ils cachent leur sentiment, mais une chose aussi palpable & aussi grossière qu'il seroit de savoir, si les Huguenots qui s'assemblent à Charenton ont quitté leur Temple schismatique pour revenir tous à l'Eglise Catholique, il auroit fallu qu'un Evêque eût voulu, de gaieté de cœur, être déposé, pour avancer, après ce Canon, un aussi impudent mensonge qu'auroit été celui de dire, que des Donatistes seroient rentrés dans la communion catholique, qui, au vu & au su de tout le monde, auroient toujours continué de s'assembler dans leur Eglise schismatique.

Pour comparer donc ce qui fut ordonné par ce Concile de Carthage avec ce qui se fait aujourd'hui, nous voyons 1<sup>o</sup>. qu'il s'agissoit dans ces deux Canons, ou de faire une chose que nul Evêque ne pouvoit nier lui être commandée tant par la loi de Dieu, que par la loi de l'Eglise, qui étoit, de travailler à la conversion des hérétiques, ou de n'en pas faire une qu'il ne pouvoit aussi nier lui être défendue par l'une & l'autre de ces deux loix, qui est, de ne pas mentir à l'Eglise, ce qui est mentir au S. Esprit, en se vantant d'avoir ramené à l'unité catholique ceux qui seroient toujours demeurés dans le schisme. Au lieu qu'il s'agit ici, au contraire, d'une signature de Formulaire qui n'est commandée par aucune loi authentique, & à laquelle les Evêques soient obligés de déférer.

2<sup>o</sup>. Nul des Evêques à qui ce Concile national imposoit ces loix, ne doutoit que les hérétiques à la conversion desquels on l'obligeoit de travailler, ne le fussent véritablement. Et ici on veut que des Evêques traitent d'hérétiques ceux qu'ils savent ne l'être point, & que non seulement on n'a pu jusqu'ici convaincre légitimement d'aucune hérésie, mais qui ont même cent fois défié leurs adversaires de leur marquer en particulier aucun dogme hérétique qu'ils osassent les accuser de tenir.

3<sup>o</sup>. La conversion des hérétiques dont il est parlé dans ce Canon, regarde principalement leur réunion à l'Eglise, dont ils s'étoient séparés par un schisme très-criminel & tout-à-fait inexcusable, comme il est marqué par ces paroles : *si non eos ad unitatem catholicam convertendos*

IV. C<sup>L</sup>. *curaverit*. Or on ne peut dire qu'il y ait ici aucune division dans l'E.  
V. P<sup>e</sup>. glise, ni aucun schisme. Et tant s'en faut que le procédé que l'on tient.  
N<sup>o</sup>. XL soit nécessaire pour rappeler à l'unité catholique ceux qui en feroient  
séparés, qu'il n'est propre au contraire qu'à déchirer l'unité par des di-  
visions & des troubles. Et ainsi il n'y a rien plus mal à propos que de  
menacer de ce Canon des Evêques qui ne travaillent qu'à entretenir la  
paix & l'union dans leurs Diocèses, par une conduite charitable & mo-  
dérée, & qu'on ne peut accuser, sans extravagance, d'avoir manqué à  
convertir à l'unité de l'Eglise ceux qu'on auroit voulu qu'ils fissent signer,  
puisque'il n'y a point de calomnieux assez hardis pour leur imputer  
d'avoir fait autel contre autel, & de s'être séparés par le schisme de l'u-  
nité catholique.

4<sup>o</sup>. Ce commandement, de travailler à la conversion des hérétiques,  
avoit été précédé par toutes les voies de douceur & d'équité dont la  
charité de ces grands Evêques s'étoit pu aviser, pour donner toute sorte  
d'éclaircissement à ces schismatiques, & les rendre tout-à-fait inexcu-  
sables, s'ils s'opiniâtroient encore à demeurer dans leur erreur. Et ici au-  
contraire on ne respire que l'injustice & la violence, sans vouloir écou-  
ter aucune raison, n'y entrer en aucun éclaircissement.

5<sup>o</sup>. Quelque convaincantes que fussent les preuves des Catholiques  
pour l'innocence de Cécilien, & la fausseté des accusations des Dona-  
tistes, on ne les pressoit point sur ces faits; mais on souffroit qu'ils en  
eussent telle opinion qu'ils voudroient, pourvu qu'ils rentrassent dans  
l'Eglise. Et aujourd'hui on ne tourmente le monde que pour des faits  
de nulle importance, & on ne se contente pas de la condamnation des  
hérésies que le S. Siege a condamnées; mais on veut que ceux qui  
croient qu'on n'a point de juste sujet de les imputer à un Evêque Ca-  
tholique, les lui imputent eux-mêmes contre leur propre conscience,  
sans que ceux qui entreprennent de leur imposer ce joug, veuillent au-  
moins prendre la peine de satisfaire à leurs doutes.

6<sup>o</sup>. Quelque juste & quelque légitime que fût le commandement fait  
aux Evêques d'Afrique par un Concile national de plus de deux cents  
Prélats, de travailler à la conversion des Donatistes, toute la peine qui  
leur étoit imposée s'ils y manquoient est, que les autres ne communi-  
quoient point avec eux; sans qu'ils cessassent pour cela de demeurer  
dans leurs fonctions & dans la communion de leur Eglise. Et maintenant  
dix ou douze Evêques résidant à la Cour, qui n'ont nulle autorité sur  
leurs confreres, en menacent cent autres de les faire déposer, s'ils ne  
se soumettent à leurs illégitimes commandements; & ils ont la dureté  
de demander qu'on saisisse leur temporel, pour les forcer, par l'injustice

usurpation de leur bien, de consentir à l'usurpation encore plus criminelle de leur autorité divine. IV. C. L. V. P<sup>e</sup>.

7°. Enfin ce Concile, si judicieux & si sage, ne menace de déposition N°. XL que des Evêques qui se feroient engagés de gaieté de cœur dans un mensonge tout-à-fait inexcusable. Il auroit donc fallu, afin que cette Assemblée l'imitât, qu'elle se fût contentée de menacer de déposition les Evêques qui auroient usé de mensonge, en donnant à entendre qu'ils auroient fait signer le Formulaire, ne l'ayant pas fait. On auroit pu leur contester leur pouvoir; mais tout illégitime qu'il auroit été, il n'auroit porté de préjudice à personne, puisqu'il y a des Evêques assez généreux pour rejeter la signature du Formulaire par cette raison même, que ceux qui la leur prescrivent n'ont aucun droit de le faire; mais qu'il n'y en a point de ceux-là qui soient assez lâches pour vouloir faire croire, par un mensonge, qu'ils ont obéi à cet ordre injuste.

On ne peut donc rien voir de moins raisonnable que ce qui est dit dans cette Lettre circulaire: *Qu'un Concile de Carthage avoit autrefois ordonné qu'un Evêque perdrait son Evêché, qui diroit de quelque Donatiste, qu'il se seroit réconcilié à l'Eglise, s'il n'étoit bien assuré de son dire.* On n'en sauroit faire aucune application raisonnable aux contestations présentes, & tout ce qu'on en peut conclure est, que tout ce que l'on fait est si peu canonique, qu'on ne sauroit trouver aucun exemple dans l'Antiquité qui ne soit plus propre à condamner qu'à autoriser une conduite si irrégulière.

#### ARTICLE XIV.

*Qu'il n'y a rien de plus inutile que tout ce qui est rapporté dans cette Lettre circulaire de la sévérité de l'Eglise contre les hérétiques, puisqu'on ne sauroit trouver qu'il y ait d'autres hérétiques dans toute cette dispute, que les Jésuites, Auteurs de cette Lettre.*

LE reste de la Lettre circulaire ne mérite pas d'être examiné. Ce ne sont que des lieux communs sur la sévérité que l'Eglise doit exercer contre les hérétiques. Mais l'importance étoit de prouver, que ceux à qui on en veut sont hérétiques, & de leur marquer nettement & distinctement quelle est l'hérésie dont on les accuse. Sans cela, tout ce qu'on allègue de *Victor, Evêque de Carthage, écrivant au Pape Théodore; de Célestin écrivant aux Evêques de France; du Concile de Latran*



IV. CL. sous Innocent III, & de S. Prosper sur le sujet des Pélagiens, est aussi V. P<sup>e</sup>. hors de propos que les Loix contre les profanateurs du Temple, que N<sup>o</sup>. XL. les Juifs pouvoient alléguer contre S. Paul, & que cet Apôtre renversoit en un seul mot, en disant qu'ils ne pouvoient prouver qu'il eût profané le Temple, ni aucun autre des chefs dont ils le chargeoient :

Act. 21. 13. *Neque possunt probare tibi de quibus me accusant.* C'est le rempart de l'innocence contre les efforts de la calomnie, sous laquelle, sans cela, elle demeureroit toujours accablée. Il faut faire mourir les imposteurs & les faux Prophetes : cela est très-vrai ; & c'est néanmoins ce qui a crucifié Jesus Christ. Il ne faut point souffrir dans un Etat une secte de scélérats ; d'infanticides, d'incestueux, & de Magiciens : cela est juste ; & c'est néanmoins ce qui a rempli le monde du sang des Martyrs. Jamais les plus injustes persécuteurs & les plus cruels tyrans n'ont manqué de ces maximes générales. Il étoit bien aisé aux Juifs d'apporter des Loix de Dieu même, qui vouloient que les faux Prophetes fussent punis de mort : leur crime a été de les avoir appliqués à Jesus Christ, que leur seul aveuglement, qui étoit un effet de leur malice, leur faisoit prendre pour faux Prophete. Il étoit bien aisé aux Payens de rapporter des loix très-justes contre ceux qui eussent commis des incestes, & mangé des enfants : leur crime étoit de croire légèrement, & sur des bruits du peuple, que les Chrétiens, dont la vie étoit d'ailleurs si pure & si innocente, fussent coupables de ces excès. C'est un mouvement très-saint que d'avoir un grand zele contre les hérétiques ; mais c'est une témérité criminelle de s'emporter contre des gens de bien comme contre des hérétiques, sans les pouvoir convaincre de l'être.

Nous lisons une histoire remarquable sur ce sujet dans le Cardinal Baronius, en l'année 1016 n. 5. Il dit " qu'un saint Solitaire d'Arménie, „ nommé Siméon, étant venu à Rome, comme il prioit Dieu fort long- „ temps, selon sa coutume, dans l'Oratoire de S. Jean Baptiste de l'E- „ glise de Latran, un Ecclésiastique du Clergé de Rome commença à „ l'appeller hérétique ; & pour soulever le peuple contre lui, s'écria tout „ haut : Ne voyez-vous pas à son visage, à son marcher, & à tous ses „ gestes, que ce méchant & cet imposteur est tout-à-fait comme un hé- „ rétique ? ” Baronius, pour excuser un peu cet emportement, dit que cela venoit de ce que les Clercs de Rome ont eu plus que tous une grande haine contre les hérétiques, de sorte qu'ils s'emportoient sur un seul soupçon contre ceux qu'ils croyoient l'être. " Ainsi ce Clerc (dit „ l'Auteur de la vie de ce Saint, rapportée par Baronius) rempli de zele „ pour la foi catholique, selon qu'il le faisoit paroître, s'élevant contre „ ce Saint, jettons-nous sur lui, dit-il, & afin que les autres tremblent,

» ou accablons-le de pierres, ou le brûlons vif. Et plusieurs se joignant IV. CL.  
 » à lui, & conspirant de tuer le Saint, il se rencontra un Evêque étran- V. P.  
 » ger qui venoit d'Arménie, qui, lui ayant demandé en cette langue N°. XL.  
 » compte de sa foi, & l'ayant reconnu pour très-Catholique, il se jeta  
 » à ses pieds, pour témoigner, par ce respect extraordinaire qu'il lui  
 » rendoit, le tort qu'on avoit de le soupçonner d'hérésie. Mais en même  
 » temps le diable se saisit de ce faux zélé, qui avoit voulu exciter une  
 » sédition contre ce saint homme, & le tourmenta horriblement, jus-  
 » qu'à ce que le Saint ayant prié Dieu, le délivra de cette possession dont  
 » Dieu avoit puni son emportement".

Dieu n'exerce que rarement en ce monde ces sortes de jugements ex-  
 traordinaires & sensibles. Tous ceux qui vendent les choses sacrées ne  
 sont pas frappés d'une lèpre corporelle comme Giezi; & tous ceux  
 qui mentent au S. Esprit, en manquant d'exécuter fidèlement ce qu'ils  
 ont promis à Dieu, ne tombent pas morts sur le champ comme Ananie  
 & Saphire. Dieu a voulu faire quelquefois de ces châtiments visibles,  
 pour toucher les hommes charnels qui ne se conduisent que par les  
 sens; mais ils ne sont que la figure des invisibles que doivent appré-  
 hender les faux accusateurs de leurs frères; & s'ils ne les craignent  
 pas, ils en sont d'autant plus à plaindre, que ce ne peut être qu'un  
 effet de leur endurcissement. Ils se flattent qu'on ne sauroit avoir trop  
 de zèle contre des hérétiques. Cet Ecclésiastique de Rome se flattoit de  
 la même chose. Et Baronius attribue l'excès qu'il commit à la grande  
 haine que le Clergé de Rome a toujours porté aux hérétiques. Mais  
 il y avoit de la folie, dira-t-on, à juger un homme hérétique sur sa  
 mine, & à fonder ce soupçon sur ce qu'il faisoit de longues prières.  
 Baronius dit encore que c'est qu'on avoit découvert de nouveaux Ma-  
 nichéens, qui se cachent sous une fausse apparence de sainteté. Ce-  
 pendant si tous ces prétextes n'ont pas empêché que Dieu n'ait puni  
 ce jugement téméraire, d'un aussi horrible châtiment qu'est celui de  
 livrer cet homme à Satan, que ne doit point craindre aujourd'hui celui  
 qui ne juge pas avec moins de témérité, que des Théologiens sont  
 hérétiques, lorsqu'il ne leur peut marquer aucune hérésie qu'ils soutien-  
 nent, & qu'il est réduit à leur reprocher, qu'ils ne veulent pas recon-  
 noître qu'un Evêque ait enseigné ce qu'ils avouent être des erreurs,  
 qui que ce soit qui les enseigne? Le procédé de ce Clerc de Rome étoit  
 plus précipité & plus violent, mais il n'étoit pas plus déraisonnable;  
 puisque s'il y a de l'injustice & de l'imprudence à taxer d'hérésie une  
 personne qu'on ne connoit pas, & qui le pourroit être sans qu'on le  
 sût, il n'y en a pas moins à en taxer ceux qui ont fait connoître en

IV. C. L. tant de manieres qu'ils ne le font point, & qui ont donné tant de V. P<sup>e</sup>. preuves de la pureté de leur foi.

N<sup>o</sup>. XL. Mais ce qui augmente l'indignation qu'on doit avoir de cette conduite est, que, comme on l'a déjà dit, & comme on ne le fauroit trop représenter, ceux qui font ces accusations d'hérésie, en font retomber sur eux de très-légitimes soupçons, & qu'ils ne seroient pas peu embarrassés si on les vouloit juger par leurs propres regles. Car si, comme ils disent, *le seul soupçon de l'erreur rend en quelque façon criminel, si on n'ajoute la diligence au zèle pour en purger la honte ou le reproche*, n'ont-ils pas sujet de craindre que le soupçon de l'hérésie des Jésuites ne les rende criminels; puisque les Jésuites même la leur ayant imputée, comme étant confirmée par les délibérations de leurs Assemblées, on ne voit point jusques-ici qu'ils aient joint la diligence au zèle pour en purger la honte ou le reproche? S'ils approuvent ce qu'ils disent être ordonné par le Concile de Latran sous Innocent III, que ceux qui sont notés du seul soupçon d'hérésie soient frappés du glaive de l'excommunication, à faute de faire paroître leur innocence, & que leur conversation soit évitée jusques à tant qu'ils aient satisfait; quel jugement veulent-ils qu'on fasse d'eux, puisque nul homme équitable ne peut nier qu'ils ne donnent, par leur conduite, un juste soupçon de favoriser l'hérésie que les Jésuites ont enseignée dans leur These? Or quel soin ont-ils eu de faire paroître leur innocence sur ce sujet? Et faute de l'avoir fait, voudroient-ils qu'on les regardât comme frappés du glaive de l'excommunication, & que leur conversation fut évitée, jusqu'à ce qu'ils eussent anathématisé l'hérésie qui sert de fondement à leur Formulaire?

Les Jésuites ne sont pas assez hardis pour la leur faire autoriser en termes exprès; mais tout ce qu'ils leur font faire est appuyé sur ce principe d'erreur, & d'impiété. Car ils veulent qu'on traite d'hérétiques ceux qui n'erroient que sur un fait, quand même ils s'y tromperoient. Or en n'est hérétique que pour ne pas croire ce qui doit être cru de foi divine. Il faut donc que ce fait non révélé puisse être cru de foi divine, ce qui est la nouvelle hérésie du College de Clermont. On ne l'ose dire néanmoins, parce que l'on a trop fait voir combien cela est horrible; mais on cache la cause, & l'effet demeure; comme S. Augustin remarque que les livres où le Roi Numa avoit expliqué les raisons des cérémonies qu'il avoit instituées ayant été trouvés en terre dans son sépulchre, le Sénat les fit brûler, afin que des mysteres si diaboliques ne fussent pas connus du peuple, & que toutefois on ne laissât pas de continuer toujours les sacrifices institués par ce Roi, quoique les raisons qu'il avoit eues en les instituant eussent paru dignes du feu.

On

On fait ici quelque chose de semblable. Les auteurs de la signature du IV. CL. Formulaire l'ont fait dans cet esprit, qu'on devoit traiter d'hérétiques V. P<sup>e</sup>. ceux qui refusoient de croire le fait de Jansénius; ce qui supposoit que N<sup>o</sup>. XL ce fait étoit un objet de foi divine. Cette erreur étoit comme enterrée, dans leurs délibérations, où tout le monde ne la voyoit pas. Les Jésuites l'en ont eux-mêmes déterrée, en les alléguant pour autoriser leur impiété. On s'efforce maintenant de la dissimuler, parce qu'on fait que trop de personnes en ont eu horreur. Mais on voudroit bien, qu'à l'exemple de ces anciens Romains, la cause de l'idolâtrie étant supprimée, l'idolâtrie demeurât: car c'est ainsi qu'on doit appeller la soumission de la foi divine rendue à la voix d'un homme.

C'est par où je crois devoir finir l'examen de cette Lettre circulaire. On cherche l'hérésie où elle n'est pas, & on ne la réprime pas où elle est. On se figure de grandes tempêtes, où il y a un parfait calme; & on feint de ne pas voir une erreur capable de renverser toute la foi. On menace le Royaume d'une secte chimérique, qui ne consiste que dans un nom; & on ne prend point garde à l'introduction d'une damnable impiété, qui, attaquant la Religion dans le cœur, & ravissant à Dieu l'honneur qui lui appartient, détruit encore, par une suite nécessaire, tous les fondements de l'autorité royale & de la tranquillité publique.

[Après le mois de Novembre 1661.]

IV. CL.  
V. P.  
N°. XLI.

# REMARQUES

S U R

## TROIS ÉCLAIRCISSEMENTS

*De M. l'Evêque de Commenges. (a)*

### SUR LE PREMIER ECLAIRCISSEMENT.

**L**E P. Ferrier est représenté comme faisant profession de piété & d'honneur, & comme s'il n'alléguoit rien dans sa Relation contre la vérité & sa conscience. Et cependant sa Relation est toute pleine de faussetés, de déguisements, d'impostures, comme on le pourroit faire voir si invinciblement, & par des preuves si certaines, que personne n'en pourroit douter. M. de Commenges, qui ne peut pas ignorer ces faussetés, en donne ici une impression toute contraire.

Il semble que la plus grande difficulté qu'on ait proposée dans le traité de l'accommodement sur la signature du Formulaire ait été la foi divine qu'on y exige sur le fait, & que cette difficulté étant vaincue, on auroit pu se résoudre à cette signature; & ainsi on donne ouverture à cette signature en excluant cette foi divine.

Cependant, dans le traité & dans les conférences, on n'a point proposé cette difficulté, mais seulement celle qui vient du mensonge qu'on feroit, en affirmant un fait duquel les uns croient le contraire, & duquel les autres ont du doute. Car on fait bien que les Jésuites se contenteroient qu'on condamnât la doctrine de Jansénius, comme on feroit celle de Calvin, & qu'on crût que Jansénius a enseigné les hérésies des cinq Propositions par la même foi & par la même certitude qu'on croit que Calvin a nié la réalité. Et si on leur avoit témoigné que l'on fût prêt de signer ainsi, ils feroient aisément dire par les Evêques, qu'ils ne demandent & qu'ils n'ont jamais demandé cette foi divine par la signature du Formulaire. Ils ne tendent qu'à faire condamner d'hérésie la doctrine de Jansénius & à y faire souscrire, & il ne leur importe pas comment. Mais sans cette assurance qu'on leur donneroit de croire de foi humaine,

(a) [Extraites du Tom. I. des Lettres, Edition de 1727 pag. 489 & suiv. Voyez la Préface hist. §. XXII. N°. V.]

ils empêcheront toujours les Evêques de déclarer qu'ils ne demandent IV. CL. point la foi divine du fait ; parce qu'ils ne pourroient plus obliger sous V. P<sup>e</sup>. peine d'hérésie à le signer, ni traiter personne d'hérétique sur ce seul N<sup>o</sup>. XLI. refus, & que si la chose étoit réduite nettement à la foi humaine, ils ne pourroient la commander.

C'est pourquoi on n'a point proposé dans le traité & dans les conférences d'autre difficulté comme invincible, que celle de la foi humaine, ou de l'aveu & de la confession du fait ; & l'on peut voir dans le Récit de la quatrième conférence, tant dans les conférences imprimées que dans la Relation du P. Ferrier, qu'on ne fit jamais nulle difficulté sur la foi divine, mais seulement sur l'aveu & la confession du fait.

Cette remarque est importante, parce qu'il semble, comme M. de Commenges parle, que ç'ait été à cause de la foi divine qu'on ait trouvé de la difficulté sur le Formulaire ; & cependant c'est à cause qu'on n'a point voulu condamner Jansénius comme enseignant des hérésies, ni confesser qu'il les ait enseignées. Et c'est ce que portent toutes les lettres écrites à M. de Commenges, & ce que ces paroles signifient, *qu'on ne feroit point dépendre la paix de l'Eglise de la question de fait*. On a donc eu raison d'en parler comme on a fait, & de dire qu'on étoit convenu de ne point exiger la confession du fait.

Cette remarque est encore importante, en ce que le discours de M. de Commenges tend à persuader aux Evêques que si la difficulté de la foi divine étoit ôtée, on pourroit faire souscrire à la condamnation de la doctrine de Jansénius ceux qui l'ont toujours refusé. Et comme ils sont très-éloignés de cette disposition, il leur feroit très-préjudiciable que les Evêques crussent qu'on les y pourroit réduire.

Ce moyen proposé par le P. Ferrier, de convenir du sens de Jansénius, & qu'il semble que M. de Commenges ait approuvé comme le meilleur & le plus propre, n'étoit nullement propre à la paix, comme il a paru, puisqu'on n'a pu convenir du sens de Jansénius sur aucune Proposition dans les deux conférences qui en ont été faites.

M. de Commenges dit, qu'en convenant de ce sens, la question de fait n'auroit plus embarrassé, parce qu'elle auroit été changée en une de droit. Mais les Disciples de S. Augustin auroient été dans un plus grand embarras, parce que les Jésuites les auroient accusés d'hérésie avec beaucoup plus de fondement ; ce qu'ils ne peuvent faire avec aucune justice, lorsque la question n'est que sur le fait : & il est aussi bien moins préjudiciable à l'Eglise que les Théologiens contestent sur un point de fait, que sur un point de droit & de foi.

M. de Commenges dit, que, dans plusieurs Ecrits, & entr'autres dans

IV. C<sup>L</sup>. la lettre de Latigny (*b*), on avoit dit que le moyen de finir les disputes V. P<sup>e</sup>. étoit d'expliquer le sens de Jansénius: d'où il conclut, que la proposition N<sup>o</sup>. XLI. de convenir du sens de Jansénius devoit être acceptée par les Disciples de S. Augustin.

Mais M. de Commenges n'avoit pas bien considéré ce qu'on dit dans ces Ecrits: car on y dit seulement qu'il faudroit expliquer quel est le sens de Jansénius, dont on demande la condamnation, & qu'aussi-tôt la paix seroit dans l'Eglise par le retranchement de toute erreur, puisqu'il n'y auroit qu'à condamner ce sens ainsi expliqué. Mais on n'a jamais dit que quand on auroit expliqué ce qu'on doit entendre par ce sens de Jansénius, les Jansénistes dussent convenir que c'étoit-là en effet le sens de Jansénius: au contraire on a soutenu qu'il seroit aisé de montrer que ce ne l'étoit pas, comme on a dit sur la grace nécessitante. C'est pourquoi on ne peut pas conclure de cette demande d'expliquer le sens de Jansénius, qu'on fût demeuré d'accord qu'on pouvoit convenir de ce sens, & qu'il fallût en convenir pour donner la paix.

M. de Commenges dit, qu'il avoit parole qu'on accepteroit tous les moyens raisonnables qui seroient proposés pour la paix; mais c'étoit toujours avec cette condition, qu'on ne la feroit point dépendre de la question de fait.

On pourroit faire voir tout cela dans un Ecrit qui fut fait à Paris (*c*), & qui fut donné d'abord à M. de Commenges, pour montrer que convenir de ce sens n'étoit pas un moyen de paix, qu'il étoit impossible, qu'il étoit contraire à la condition proposée de ne point faire dépendre la paix du fait, & qu'on ne pouvoit commencer les conférences par-là; & aussi tout cela sera peut-être tellement éclairci, que M. de Commenges & ses amis seroient très-fâchés de ce qu'il auroit publié sur ce sujet.

#### SUR LE SECOND ECLAIRCISSEMENT.

M. de Commenges dit que les Sieurs de Lalane & Girard voulurent conserver cette expression, *non potest sine gratia efficaci*, pour ne point perdre les preuves de S. Augustin sur la grace efficace. Il est vrai qu'ils alleguent cette raison; mais ce ne fut pas la principale. La raison principale fut, que c'étoit-là l'expression des Peres, & particulièrement de

(*b*) [Lettre d'un Théologien à un Evêque de l'Assemblée générale du Clergé de France, sur la voie qu'il faudroit prendre pour étouffer entièrement les contestations présentes. 166 r. (Signée) De Latigny. Supra, Tom. XXI, pag. 182.]

(*c*) [Cet Ecrit paroît être le *Mémoire*, imprimé dans le Chap. XVI de la première Partie de la *Réfutation de la fausse Relation du P. Ferrier*, &c.]

S. Augustin sur la grace ; car s'ils n'avoient allégué que cette premiere IV. CL. raison, on leur pourroit dire : Pourvu qu'on vous laisse la liberté de tenir V. P<sup>e</sup>. le dogme, vous ne devez pas vous mettre en peine d'avoir moins de N<sup>o</sup>. XLI. preuves pour l'établir, votre fin n'étant que de l'établir : ce que l'on ne vous conteste point. Mais il ne suffit pas de conserver un dogme, il faut aussi conserver le langage de l'Ecriture & des Peres, principalement s'il est commun, fréquent, & si l'Eglise l'a autorisé. Or elle a autorisé le langage de S. Augustin sur la grace, puisque S. Célestin a défini que S. Augustin n'a point excédé dans la maniere de l'expliquer, *necessarium modum non excessit* ; & ce *non posse* est très-usité dans S. Augustin sur la grace efficace, sans parler de l'Ecriture & des autres Peres. Ce fut-là la principale raison qui les obligea de ne se point désister de cette expression.

M. de Commenges laisse la doctrine de ces Théologiens dans le soupçon, en laissant à douter si leurs Articles ne contiennent point d'erreur. Il en parle comme s'ils avoient encore besoin d'éclaircissement, & comme s'ils n'avoient pas été éclaircis ; & cependant il est aisé de justifier le contraire. M. de Commenges dit que ces Théologiens ont promis tous les éclaircissements qu'on desireroit. C'est ce qu'il faut démêler & expliquer.

Ces Théologiens résolurent d'éclaircir premièrement & avant toutes choses leurs sentiments, sans parler de ceux de Jansénius, & de ne point parler de ce fait qu'après avoir justifié leur propre doctrine. Ils donnerent pour cela leurs Articles à M. de Commenges, pour être communiqués au P. Ferrier ; & il y avoit au bas : *Sin ambiguos Articulos sentiant, nec satis clarè nostram illis sententiam exprimi, exponant dubitationis causas, & perspicuam ad omnia responsionem accipiant. Postremò si aliquid in iis erroris & hæreseos arguant, ubi distinctè notaverint in quo potissimum capite hæresim collocent, omnibus eorum scrupulis ac difficultatibus satisfacimus : hac autem capitali, quia fidem attingit, controversiâ excussâ, ceteræ, si quæ supersunt, suspensiones faciliè diluentur.* Voilà la promesse qu'ils ont faite d'éclaircir toute ambiguïté & difficulté. Or cela s'est fait ; car le P. Ferrier, requis de dire ce qu'il y trouvoit à reprendre, ne proposa que la seule difficulté sur le *non posse*. Sur quoi on disputa toute la premiere conférence, sans pouvoir convenir. A la seconde conférence, on remit encore cette même difficulté, & on lui dit qu'on ne pouvoit pas passer outre qu'elle ne fût terminée. Et d'abord on lui demanda de lire les autres Articles, & de dire s'il y trouvoit quelque autre difficulté. Il les lut, & dit qu'il n'y avoit que ce *non posse*, & que quand cela seroit terminé, il ne trouveroit rien autre chose à reprendre. Il reprit seulement quelques mots de peu d'importance, & où ils ne reconnoissoient aucun sujet



IV. C<sup>L</sup>. d'erreur; & on lui dit, que l'on ne feroit aucune difficulté de les ôter.  
 V. P<sup>e</sup>. comme on a fait lorsqu'on a publié les Articles. Après cet aven, on  
 N<sup>o</sup>. XLI. recommença la dispute sur le *non posse*; & il faut noter que ce fut en la  
 conférence précédente qu'il donna cinq Articles pour expliquer nos sen-  
 timents, & qu'ainsi ce fut depuis ces Articles qu'il confessa qu'il ne trou-  
 voit point d'autre difficulté dans nos Articles que sur le *non posse*. Or  
 cette difficulté fut terminée du consentement de ce Pere, par l'explication  
 de M. Commenges: & ainsi ce Pere reconnut, que ces Articles, avec  
 cette explication, ne contenoient aucune erreur. En effet, s'il eût encore  
 trouvé quelque difficulté, comme il fut requis de le dire, & qu'il avoua  
 qu'il n'en trouvoit point, l'on n'auroit pas passé outre qu'elle n'eût été  
 terminée & éclaircie; parce que l'on ne vouloit aucunement passer à  
 savoir ce que Jansénius avoit dit, qu'il ne fût constant, par l'aven du P.  
 Ferrier, que nos sentiments étoient orthodoxes.

Ce qui se dit ici est très-constant, & se peut aisément justifier. 1<sup>o</sup>. Parce  
 que s'il étoit resté quelque difficulté, on l'auroit terminée comme celle  
 du *posse*. 2<sup>o</sup>. Parce qu'on étoit résolu de ne passer à aucune autre diffi-  
 culté, que celles qui pouvoient regarder nos sentiments ne fussent éclair-  
 cies, comme on le dit à la fin des Articles. 3<sup>o</sup>. Parce qu'on a toujours  
 dit à M. de Commenges, qu'on ne feroit rien sur le fait, qu'on ne convint  
 des Articles. Et en effet, si on avoit cru qu'il restât sur cela quelque  
 difficulté, on n'auroit jamais consenti de faire aucun acte, ni de l'envoyer  
 à Rome, qu'elle n'eût été éclaircie. Et pour cette raison il fut mis dans  
 l'acte donné à M. de Commenges [ daté du 7. Juin ] pour être commu-  
 niqué au P. Ferrier: *Quemadmodum nostram coram ipso fidem probavimus*  
*&c.* Et sans cette clause, on n'auroit point donné cet Acte. 4<sup>o</sup>. M. de  
 Commenges a toujours déclaré en toute occasion, que ce qui regardoit  
 la foi étoit éclairci, & que c'étoit une chose reconnue que nous n'avions  
 aucune erreur; ce qu'il ne disoit pas parce qu'on étoit prêt d'éclaircir ce  
 que l'on desireroit, mais parce qu'on l'avoit éclairci. 5<sup>o</sup>. On a donné  
 depuis des Actes à M. de Commenges, qu'il a communiqués au P. Ferrier,  
 où on parloit de ces Articles comme reconnus sans erreurs dans les con-  
 férences. 6<sup>o</sup>. Chez M. de Laon, nous expliquâmes comment on avoit  
 éclairci ce qui étoit de la doctrine, & qu'il ne restoit plus sur cela de  
 difficulté: ce que M. de Commenges ne désavoue nullement, & M. de  
 Paris en parla comme d'une chose faite & réglée. Enfin dans notre Acte,  
 reçu par M. de Commenges, il est dit qu'en sa présence nous avons  
 justifié notre foi. Ce sont tous faits constants & aisés à justifier. Cepen-  
 dant M. de Commenges en parle autrement, laisse notre foi suspecte,  
 suppose qu'il reste à éclaircir touchant la doctrine, que ce point est

demeuré indécis. Il est vrai qu'on les a soumis au Pape; mais cela IV. CL. n'empêche pas qu'ils n'aient été ici éclaircis: & s'il y fût resté quelque V. P<sup>e</sup>. difficulté, jamais on ne les eût envoyés au Pape qu'elle n'eût été terminée. N<sup>o</sup>. XLI. On n'eût pas même passé outre dans les conférences sans cela. M. de Commenges nous a fait donc sur ce sujet un grand tort. Il donne lieu de donner atteinte à ces Articles, & de tenir toujours notre foi suspecte. Le P. Ferrier dit que le défaut de ces explications laisse l'hérésie cachée. M. de Commenges favorise ce discours; & il semble qu'il ne nous soit pas permis de soutenir ces Articles comme catholiques & comme exempts de toute erreur.

M. de Commenges dit que le P. Ferrier n'est convenu de rien: cependant il nous a témoigné, devant M. de Commenges même, dans la seconde conférence, qu'il ne trouvoit de difficulté qu'au *posse*; que cela éclairci, il convenoit du reste. Cela a été éclairci: il est donc convenu de tout, quant au dogme des Articles. On ne fait pas ce qu'il a dit après, depuis qu'on a rompu commerce avec lui: mais on a toujours dit à M. de Commenges, qu'on ne consentiroit à rien qu'en supposant les Articles reçus comme exempts d'erreur. Il sembleroit être de la justice que M. de Commenges démêlât ces choses selon la vérité, & que, par un mot absolu, *le P. Ferrier n'est convenu de rien*, il ne donnât pas lieu de croire qu'il n'étoit nullement & en aucun temps convenu des Articles. Nous aurions été bien trompés si cela étoit. On montrera après que ce que M. de Commenges dit ici sur ces Articles est entièrement contraire à la Lettre au Roi.

On n'a jamais promis absolument de parler comme les Thomistes; mais d'expliquer ce qu'on diroit selon leurs sentiments. Il y eut sur cela un Mémoire qui fut mis ès mains de M. de Commenges, où l'on peut voir nos sentiments sur ce sujet.

Il y a une comparaison très-odieuse avec la doctrine des Pélagiens qu'Innocent I devoit condamner.

#### SUR LE TROISIEME ECLAIRCISSEMENT.

On parle des Jésuites comme agissant chrétiennement. C'est ce que la charité n'oblige point de dire, puisqu'on voit tout le contraire. Il semble, à entendre parler M. de Commenges, que l'aigreur & l'excès soit autant du côté des Jansénistes que des Jésuites.

On dit que le P. Ferrier déclare qu'il ne demande que la foi humaine, & qu'ainsi on a grand tort de se plaindre qu'on demande la foi divine du fait. On justifie fort bien par les paroles, par la conduite des

- IV. CL. Assemblées, & particulièrement du 2 Octobre, qu'on demande la foi  
 V. P<sup>e</sup>. divine du fait. Qu'on voie les *Plaintes* & l'*Examen de la Lettre circulaire*.  
 N<sup>o</sup>. XLI. On n'a donc aucun tort de s'en plaindre.

Le P. Annat & le P. Ferrier disent, que, pour être Catholique, l'on doit condamner le sens de Jansénius : or c'est demander la foi divine du fait, comme on l'a fort bien montré dans la première *Réponse* contre son *Idée* (d) : & même M. de Commenges reprend le P. Ferrier comme traitant les personnes d'hérétiques sur un fait. Il en demande donc une foi divine.

Il semble que l'on ne refuse que la foi divine sur le fait, & qu'on soit prêt de rendre toute autre soumission ; & il n'y a rien de si éloigné de la vérité, & de si dangereux.

Il semble que, par la déclaration présentée au Roi, on ait promis la foi humaine, si l'Eglise l'exigeoit, & que, si le P. Ferrier pouvoit faire demander cette foi humaine par le Pape, ou par les Evêques, il faudroit l'accorder, ou passer pour des imposteurs & des schismatiques. Rien ne peut nuire davantage que de donner cette idée, & il n'y a rien de si peu vrai. Car les Jésuites ne cherchent autre chose qu'à engager les personnes par quelques promesses, parce qu'ils sont assurés de faire dire sur cela ce qu'ils voudront. Ils n'ont fait dire par le Pape *damnant in sensu Jansenii*, que parce qu'ils ont fait passer l'Acte envoyé au Pape pour une promesse de condamner ce sens, si le Pape l'exigeoit, & qu'ils ont dit au Pape, que le seul honneur & le seul refus de connoître l'autorité des Assemblées, étant ce qui en empêchoit, tous condamneroient ce sens si-tôt que le Pape l'ordonneroit. Ils ne cherchent donc qu'une semblable couleur, & s'ils peuvent faire parler le Pape, ils appellent cela l'Eglise. Car ils sont les maîtres de faire assembler les Evêques qui sont à la Cour, & de leur faire dire ce qu'il leur plaît. Les uns se retirent, aucun ne résiste & ne s'élève : & ainsi ils font passer cela pour l'Eglise.

Il n'y a donc rien de si dangereux que de s'y exposer, & rien n'est si capable de nuire à la vérité, & d'attirer la persécution sur les personnes.

Il n'y a rien aussi de si éloigné de la vérité que de dire, que, par la déclaration présentée au Roi, on a promis de croire le fait, si le Pape & les Evêques le veulent & l'ordonnent.

On n'a point dit qu'on rendroit la soumission que l'Eglise peut exiger, comme il est rapporté ; mais celle que l'Eglise exige en de pareilles occasions, & dans des matieres de cette nature ; & on a limité cette soumission

(d) [ Réponse au P. Ferrier, Jésuite, sur son *Idée du Jansénisme*, 24 Mars 1664. ]

mission dans ces paroles suivantes, à ne point s'élever, ne point combattre, & ne point résister. On dit, mais c'est à l'Eglise de juger de la soumission que l'Eglise exige dans ces matieres. C'est ce que marque ce qu'on a promis; car si on montrait que sur des faits semblables on a obligé à la créance intérieure, & qu'on a ôté la liberté de douter, on pourroit exiger la même soumission en vertu de cet Acte. Mais sans cela, quoi qu'on ordonnât, ils n'y sont point engagés en vertu de cet Acte, & jamais l'autorité ni le commandement sans lumière & sans éclaircissement ne seront capables de leur faire écrire, & dire que Jansénius a enseigné la grace nécessitante & les autres hérésies condamnées.

M. de Commenges fait qu'on n'a jamais eu intention de promettre cette créance & de s'y engager: on le peut justifier par plusieurs preuves. Même le P. Annat & le P. Ferrier, en ce qu'ils ont écrit, n'ont point interprété ces paroles d'un engagement à la foi humaine, si l'Eglise la demandoit; & ils n'auroient pas manqué de le faire, s'ils en avoient eu quelque fondement. Car ils savent qu'il leur seroit facile de faire déterminer au Pape & aux Evêques la qualité de cette soumission, qui iroit à faire condamner le sens de Jansénius de quelque foi qu'on crût ce fait.

Les Jansénistes disent, qu'ils veulent respecter la décision du fait: or, dit M. de Commenges, ce respect n'est pas seulement négatif, qui consiste à se taire, mais il consiste aussi dans une humiliation positive. On répond à cela que le respect est positif & intérieur, parce qu'il procède du respect qu'on a pour le Pape; mais il ne consiste pas à acquiescer à ce qu'il dit & à le croire, mais seulement à ne le point combattre. Et de plus, tout ce que M. de Commenges dit ici touchant la foi humaine est contraire à sa lettre au Roi, comme on verra après.

Il propose aux Evêques un moyen de paix, de convenir du sens de Jansénius dans une conférence réglée; & c'est ce qui est impossible, & jamais par-là on ne fera de paix.

Outre ces raisons, on doit considérer que ce qui est dans ces Eclaircissements ne s'accorde nullement avec sa lettre au Roi; & ainsi l'on ne pourroit faire un plus grand tort à la réputation de M. de Commenges, que de produire ces Eclaircissements après que cette lettre a paru.

Il dit dans cette lettre, qu'on avoit déclaré si nettement la doctrine, & parlé si précisément le langage des Thomistes, qu'il ne pouvoit rester d'erreur dans leur dogme, & il laisse ce fait douteux par ses Eclaircissements. Il dit que cela s'est fait dans les conférences; il faut donc que le P. Ferrier soit convenu qu'il ne restoit, & ne pouvoit rester d'erreur dans leur dogme. Il n'est donc pas vrai qu'il n'est convenu de rien, puisqu'il est convenu de tout ce qui regarde l'erreur & le dogme.

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

T t t

IV. CL. Quant à ce que M. de Commenges dit après dans sa lettre, que s'il y  
 V. P<sup>e</sup>. avoit encore quelque chose à expliquer, comme le P. Ferrier témoignoit le  
 N<sup>o</sup>. XLI. souhaiter, sans examiner ici ce point, il est constant, par ce qui précède, que sans cette explication, il n'y avoit & ne pouvoit y avoir d'erreur dans leur dogme, & que lui & le P. Ferrier en étoient convenus.

De la maniere dont M. de Commenges parle dans ses Eclaircissements, il met la doctrine de ces Articles comme en suspens, & pouvant laisser quelque soupçon d'erreur. Si cela est, il ne doit point tant se plaindre que cette Déclaration ait été jugée par l'Assemblée du 2 Octobre, comme cachant l'hérésie du Jansénisme.

Dans cette lettre il soutient ces Articles, comme ne contenant nulle erreur, comme jugés catholiques par M. d'Ausich même; & dans ses Eclaircissements, il dit qu'il ne s'en rend pas le défenseur, & qu'il en suspend son jugement; & il favorise en même temps ce que le P. Ferrier en a écrit, qu'ils cachotent le venin de l'hérésie, au défaut des explications nécessaires pour les rendre catholiques. Que s'il en suspend son jugement, il ne doit pas se plaindre du jugement de l'Assemblée du 2 Octobre, quand même il tomberoit sur ces Articles.

Dans cette lettre, il dit que tout ce qui appartient à la foi dans le Formulaire est sauvé par la profession de foi qu'ont fait ces Théologiens, par laquelle ils condamnent les cinq Propositions condamnées, déclarant leur sentiment conformément à la doctrine des Thomistes. Il les juge donc catholiques & sans erreur, & que les explications qui pourroient rester n'empêchent point qu'ils ne feroient tels. Il en parle tout autrement dans ses Eclaircissements, & n'en donne point cette idée.

Dans cette lettre, il dit que l'Eglise n'est pas infallible sur les faits, qu'elle y peut errer, que les plus savants & les plus saints Théologiens les combattent tous les jours; qu'elle n'est point en droit de captiver l'entendement de ses enfants sur les faits qu'elle a décidés; que la créance en est libre selon les différentes lumieres de chaque particulier, qu'on ne doit sur les faits qu'une soumission de respect & de discipline, qui consiste à ne point captiver l'esprit, & à en laisser la créance libre, comme en effet les Théologiens les combattent & les contestent tous les jours; & enfin que c'est la regle inviolable de l'Eglise.

Il révoque toutes ces vérités en doute dans ces Eclaircissements. Car il suppose que ces Théologiens ont promis la soumission de créance si l'Eglise la demandoit. Il suppose que ces mots, *la soumission que l'Eglise exige en des matieres de cette nature*, est une promesse de croire si l'Eglise le demande. Cependant, par la lettre, la soumission que l'Eglise exige en ces occasions n'est qu'un respect, qui ne captive point l'esprit, & qui

laisse la liberté de la créance. Il dit que des Théologiens savants , sans IV. C L, manquer à la soumission due , ont contesté des faits ; on ne peut donc V. P<sup>e</sup>. avoir promis la créance par *la soumission que l'Eglise exige* ; puisque , se- N<sup>o</sup>. XLI. lon cette lettre , ce n'est point la créance qu'elle exige. Enfin il suppose dans ces Eclaircissements , que l'Eglise pourroit demander la créance du fait de Jansénius , qu'elle en a le droit ; & il dit dans la lettre , que , selon la regle inviolable de l'Eglise , on ne doit que le respect , qui n'oblige point à la créance.

Il dit que si l'Eglise , c'est-à-dire le Pape , & quelques Evêques de France demandoient la foi humaine , ces Théologiens qu'il suppose l'avoir promise , ne devroient être traités que comme imposteurs , rebelles & schismatiques s'ils la refusoient. Tout cela est détruit par sa lettre : car , ou l'on ne devroit point prendre , en ce cas , le Pape & les Evêques pour l'Eglise , ou l'Eglise demanderoit ce qu'elle n'a pas droit de demander. Elle captive-roit l'esprit injustement , elle agiroit contre la pratique de l'Eglise , elle ôte-roit la liberté qui a toujours été laissée aux Théologiens , & elle violeroit une regle inviolable. Et ainsi , selon la lettre de M. de Commenges , les Au-teurs de cette Déclaration ne devroient point être réputés comme ayant promis cette foi , & ne pourroient passer ni pour imposteurs , ni pour schismatiques , ni pour rebelles , quoiqu'ils la refusassent.

C'est pourquoi si cet Ecrit paroïssoit , il seroit facile à ces Docteurs de montrer , par la lettre même de M. de Commenges , qu'ils n'ont point promis cette foi humaine , comme ils y seroient obligés pour ne pas laisser croire , en se taisant , qu'ils l'auroient promise.

Il y a plusieurs autres choses dans ces Eclaircissements peu conformes à l'esprit & aux principes de cette lettre ; & après qu'elle a été publiée & admirée de tout le monde , ces Eclaircissements feroient grand tort à ce Prélat , & on aura de la peine à croire que ces deux pieces viennent d'une même personne.

Le P. Ferrier & le P. Annat n'en seroient nullement satisfaits , à cause qu'il est prouvé que le P. Ferrier étoit convenu qu'on ne parleroit point du Formulaire. Ces autres faits qui paroissent favorables à ce Pere , peu-vent être tellement éclaircis en le réfutant , qu'il ne pourroit pas tirer grand avantage de cet Ecrit. Et les Disciples de S. Augustin auroient de quoi se bien défendre de ce qui leur paroît défavantageux.

IV. CL.

V. P<sup>e</sup>.N<sup>o</sup>. XLII.

## M É M O I R E

Du 5 Février 1664.

*Sur une alternative que le P. Annat vouloit faire insérer dans une Déclaration du Roi. (a)*

**L'**Alternative que le P. Annat s'efforce de faire mettre dans la Déclaration ; que les Evêques feroient signer le Formulaire, si ce n'est qu'ils voulussent en faire un autre, par lequel ils fissent condamner les Propositions dans le sens de Jansénius, suivant le dernier Bref, est la plus grossière illusion qu'on se puisse imaginer. Car tant s'en faut que cet expédient remédie aux inconvénients que les plus pieux Evêques ont trouvé à faire signer le Formulaire, qu'au contraire il les augmente & les rend plus considérables. M. l'Evêque d'Alet en a proposé trois, qui subsistent entièrement nonobstant cette alternative (b).

Le premier est, le défaut de pouvoir de la part de ceux qui ont ordonné de faire signer le Formulaire, & qu'il est d'une périlleuse conséquence de donner à une Assemblée de quelques Evêques l'autorité de dominer sur leurs confreres, & de faire par-là une planche à l'avenir, qui pourroit être d'une conséquence horrible pour l'Eglise ; parce que s'il arrivoit par malheur, qu'on eût un Roi qui eût de méchantes intentions, & qu'il trouvât des Evêques disposés à suivre ses volontés, comme il seroit bien difficile qu'il n'en trouvât, ils imposeroient un joug à leurs confreres à la ruine de l'Eglise, qu'ils autoriseroient par cet exemple.

Cette raison est telle, que tout Evêque qui aime vraiment l'Eglise, doit être prêt de souffrir plutôt toutes sortes d'extrémités, que de donner lieu par sa faiblesse à l'introduction d'un si pernicieux exemple.

Cependant que fait le P. Annat par son alternative, qu'il a crue si ingénieuse, que de rendre cette raison encore plus forte ?

Car quoique la Déclaration semble laisser quelque liberté aux Evêques de ne point faire signer le Formulaire dressé par l'Assemblée, néanmoins ce n'est qu'en les obligeant d'en faire signer un autre qui soit le même dans la substance, & qui n'en seroit différent que dans les termes.

(a) [Tiré du second Volume des Lettres de M. Arnauld, pag. 305 & suiv. de l'Edition de 1727. Voyez la Préface historique, §. XXIII.]

(b) [Voyez la Lettre & son Mémoire à M. Vialart, du 22 Mai 1661, voyez Tom. II. p. 24 & suiv.]

Or 1°. n'est-ce pas traiter les Evêques en enfans, que de leur faire valoir cette prétendue liberté, qui n'est qu'une véritable & réelle servitude? Un Formulaire qui ne seroit différent que de mots du Formulaire de l'Assemblée, ne seroit-ce pas la même chose en effet? Et ainsi n'est-ce pas se jouer du monde que de dire aux Prélatz: vous vous plaignez que nous voulons dominer sur vous, en vous imposant la nécessité de faire signer ce que nous avons dressé pour faire condamner les cinq Propositions dans le sens de Jansénius: cette obligation vous paroît une servitude; mais pourvu que vous fassiez ce que nous désirons, & ce que nous n'avons aucun droit de vous commander, nous vous permettrons d'user de cette apparence de liberté, qui est, de nous obéir en vous servant de vos termes, & non pas des nôtres. C'est ajouter la moquerie à une domination tyrannique, que de proposer ce moyen comme un tempérament qui doit faire cesser les plaintes de ceux qu'on veut opprimer à quelque prix que ce soit.

2°. Quand ce que la Déclaration oblige les Evêques de faire signer ne seroit pas en effet la même chose que le Formulaire, il est certain néanmoins qu'elle les oblige à faire signer quoi que ce soit. Or toute obligation doit être fondée sur une puissance légitime de commander. Quelle sera donc cette puissance dans cette rencontre? On ne veut pas que ce soit celle de l'Assemblée: car on la reconnoît insuffisante, & c'est pour cela qu'on n'ose astreindre à signer le Formulaire. Ce n'est pas celle du Pape: car il a laissé à tous les Evêques, par son dernier Bref, le discernement des moyens plus propres & plus efficaces pour l'exécution des Constitutions. Et ainsi par-là même chaque Evêque a toute liberté de juger que les signatures ne sont pas un moyen propre pour cela. Il ne resteroit donc plus que la puissance du Roi; ce qui seroit encore d'une plus dangereuse conséquence, puisque ce seroit introduire cette nouvelle maxime, que sans qu'il y ait aucune loi de l'Eglise, ni aucun Canon qui oblige un Evêque à faire une chose tout-à-fait importante dans l'administration spirituelle de son Diocèse, la puissance séculière l'y peut obliger, & le punir s'il ne se résout à subir ce joug. On voit assez, sans qu'il soit nécessaire de le représenter, en quels désordres effroyables cette maxime seroit capable de jeter l'Eglise.

3°. Quand le Pape auroit ordonné quelque signature, ce qui n'est pas, il faudroit considérer que des Evêques très-recommandables par leur piété, lui ayant représenté de très-grandes difficultés qu'ils ont sur ce sujet, sans en avoir jusqu'ici reçu aucun éclaircissement, il y auroit lieu de croire qu'il auroit pu être prévenu, & qu'on ne lui auroit pas fait entendre l'état où se trouve maintenant l'Eglise; n'étant pas croyable



IV. CL. qu'il voulût traiter les Evêques avec une domination si absolue, que  
V. P<sup>é</sup>. de les contraindre, par autorité, à des choses où ils souffrent de  
N<sup>o</sup>. XLII. grandes peines de conscience, sans leur en vouloir rendre aucune raison;  
S. Pierre, comme remarque S. Grégoire, s'étant cru obligé de rendre  
raison de sa conduite aux fideles de Jerusalem, qui trouvoient à redire  
qu'il eût entré chez des Payens: de sorte qu'il y auroit lieu de lui  
faire de très-humbles remontrances sur ce procédé peu convenable à la  
dignité des Evêques, avant que de passer plus outre.

La seconde raison de M. d'Alet est, que les Evêques de l'Assemblée  
vouloient qu'on tint pour hérétiques, & qu'on procédât contre toutes  
sortes de personnes comme telles, quoiqu'elles reconnussent & tinssent  
les cinq Propositions pour hérétiques, refusant seulement d'enseigner  
qu'elles fussent de Jansénius. Or c'est ce qu'on prétend faire aussi par  
cette Déclaration, & à quoi cette alternative ne remédie point, puis-  
qu'on veut toujours que les Evêques fassent signer la condamnation des  
Propositions dans le sens de Jansénius, & qu'on prétend que ceux qui  
le refuseront, quoique ce ne soit qu'à cause du fait, soient soumis aux  
peines des hérétiques. Et par conséquent on laisse toujours cette raison  
de M. d'Alet dans toute sa force, & on veut engager les Evêques dans  
une injustice manifeste, qui les rendroit très-criminels devant Dieu.

## M É M O I R E

*Sur le sujet de la Déclaration que l'on demande au Roi pour faire signer  
le Formulaire. (a)*

(PAR M. ARNAULD OU M. NICOLE.)

[Avril] 1664.

[Imprimé pour la première fois.]

## I.

L'Intention que le Roi & ses Ministres ont d'empêcher qu'il ne s'élève une nouvelle hérésie en France, est très-louable; mais il est de leur prudence de s'assurer premièrement s'il y a une nouvelle hérésie, de peur de se donner la peine inutilement de se laisser engager, par la passion & l'intérêt de quelques particuliers, à attirer le mal qu'ils veulent détourner en le prévenant, & à exciter dans l'Eglise un trouble & une confusion, qui peut être de dangereuse conséquence.

II. On peut voir aisément qu'il n'y a point de nouvelle hérésie en France, quelque nom qu'on lui veuille donner; car cette hérésie ne peut être fondée que sur les Constitutions des Papes Innocent X & Alexandre VII, & c'est par elles-mêmes qu'on prouve qu'il n'y en a pas.

Ces Constitutions contiennent deux points. Le premier est, que les cinq Propositions, condamnées par ces Papes, sont hérétiques. Le second, que ces Propositions ou leurs hérésies sont dans le livre de Jansénius.

Tout le monde demeure d'accord du premier point, & il n'y a personne qui ne renonce du fond du cœur à toutes les erreurs & hérésies de ces Propositions, sans les vouloir soutenir en aucun sens; & ainsi, il ne reste aucune erreur ni hérésie dans ces Propositions, qu'on ne condamne absolument en France. Le second point n'est donc qu'un simple fait, qui ne regarde pas la foi, ni les hérésies de ces Propositions, & c'est de ce seul fait dont on n'est pas d'accord; & par conséquent, ce différent ne touche pas la foi, & ne peut rendre personne hérétique, puisqu'on n'est hérétique qu'en combattant la foi.

III. Il paroît par-là que cette hérésie prétendue du Jansénisme, dont on fait tant de bruit, & dont on importune tant le Roi & son Conseil, se réduit à un simple fait, qui n'est pas seulement matière d'hérésie, & à un fait de nulle considération, & qui ne mérite pas que le Roi s'en donne la moindre peine, n'y ayant nulle apparence de croire que le bien de ses affaires, ou de celles de l'Eglise, dépende de savoir ce qui est contenu dans le livre de Jansénius, ni si cet Auteur a jamais fait aucun livre. C'est abuser de la bonté du Roi, que de lui parler d'une chose si inutile, pour le rendre ministre de la passion des Jésuites, qui ont seuls intérêt dans cette dispute.

(a) [Voyez la Préface historique, §. XXIII, N° II.]

IV. Cl.  
V. P.  
N°. XLIII.

IV. On tâche de rendre suspects ceux qui n'avouent pas que les cinq Propositions sont dans le livre de Jansénius, en disant, qu'ils ne veulent pas condamner le sens ou la doctrine de Jansénius; mais ils ont souvent protesté & ils protestent encore, qu'ils condamnent tous les mauvais sens que les Papes ont condamnés dans ces Propositions, sans en excepter aucun, ni celui-là même qu'on voudroit attribuer à Jansénius, s'il est vrai qu'il ait été condamné par les Papes. Ils nient donc seulement, que ce mauvais sens & cette mauvaise doctrine, qu'ils condamnent avec les Papes, soit dans le livre de Jansénius, & pour cette raison, ils ne l'appellent point sens ou doctrine de Jansénius; ce qui n'est qu'une pure question de fait, entièrement séparée de la foi & de l'hérésie.

V. Cela paroîtroit encore davantage, si ceux qui veulent que l'on condamne le sens & la doctrine de Jansénius, déclaroient nettement, quel est ce sens & cette doctrine de Jansénius qu'ils veulent que l'on condamne; mais ils ne l'ont osé faire jusqu'à présent, parce que cela découvreroit clairement leur artifice, & donneroit moyen, à ceux qu'ils accusent, de se justifier, en faisant voir qu'il n'y a point d'erreur condamnée par l'Eglise qu'ils ne condamnent parfaitement, & qu'ils n'ont point de sentiments qui ne soient orthodoxes. Et ainsi, tout le monde verroit évidemment qu'on ne peut leur imputer aucune hérésie, & qu'ils ne disent rien de particulier sur les cinq Propositions, qu'ils rejettent avec tous les Catholiques, sinon, qu'elles ne sont point dans le livre de Jansénius: ce qui regarde la question de fait, & non la doctrine.

VI. Si l'on commande de croire ce fait, sous peine d'hérésie, on témoigne que c'est un point de foi; puisqu'autrement on le pourroit contester sans être hérétique, personne n'étant hérétique qu'en combattant la foi. Il faut donc qu'on prétende que ce fait soit de foi, parce que le Pape l'a décidé, n'y en ayant rien du tout dans la parole de Dieu, ni dans la Tradition ancienne. Or, reconnoître dans le Pape le pouvoir de faire des articles de foi de choses qui ne sont pas dans la parole de Dieu, & obliger tout le monde à croire ses décisions sur sa parole, & à tenir pour hérétiques tous ceux qui en doutent, c'est lui donner l'Infaillibilité dans le plus haut degré; puisqu'il faut être absolument infaillible pour rendre article de foi, par son autorité seule, ce qui ne l'étoit pas auparavant. C'est donc attribuer au Pape non seulement l'Infaillibilité, mais une infaillibilité sans bornes, égale à celle de Jesus Christ, & confirmer la Thèse hérétique des Jésuites du College de Clermont, qui ont soutenu que Jesus Christ avoit donné au Pape toute son infaillibilité, & qu'il est infaillible, comme lui, dans la décision même des faits: ce que nul Théologien n'avoit osé dire jusqu'à ce siècle.

VII. On tâche de couvrir au Roi l'excès & la difformité de cette maxime, en disant que l'Infaillibilité de la décision du fait de Jansénius n'appartient pas au Pape seul, mais aussi à tous les Evêques de France, qui ont consenti à cette décision; mais ceux qui parlent de la sorte, en particulier & en secret, témoignent le contraire en public. Ils donnent toujours, dans leurs Ecrits & dans leurs discours, l'Infaillibilité au Pape seul, sans faire mention des Evêques; & ils n'oseroient dire publiquement & par écrit, que les Evêques partagent l'Infaillibilité avec le Pape, en sorte que comme ils ne l'ont pas sans lui, il ne l'a pas aussi sans eux. Ils savent que le Pape ne l'entend pas de la sorte, & qu'il ne souffriroit jamais qu'on lui donnât des compagnons dans un droit qu'il prétend lui appartenir uniquement, comme au Chef suprême de l'Eglise. Aussi les Jésuites du College de Clermont prouvent, par la délibération, & par le

Formulaire

Formulaire de la dernière Assemblée du Clergé, l'infailibilité nouvelle que leurs Thèses ont donnée au Pape, jusques dans les simples faits; prétendant que les Evêques mêmes ont approuvé cette doctrine, & l'ont suivie dans leur Formulaire; lequel en effet ne parle que des Constitutions du Pape sans nommer les Evêques, fondant sur elles seules l'obligation de croire le fait de Jansénius, & de condamner d'hérésie ceux qui ne le croient pas.

IV. CL.  
V. P.  
N°. XLIII.

VIII. Il n'y a nulle apparence de s'imaginer, que le consentement des Evêques de France puisse rendre infailible ce que le Pape a décidé touchant un fait, en sorte que tous les Catholiques soient tenus de le croire & de le confesser. C'est une imagination inouïe dans l'Eglise, & qui ne sera jamais avouée, ni des Théologiens, ni des Evêques des autres nations, le consentement desquels ne seroit pas moins nécessaire, pour rendre infailible une décision du Pape, que celui des Evêques de France, qui ne lui sauroient donner ce qu'ils n'ont pas eux-mêmes. Mais tous les Théologiens demeurent d'accord, que les Conciles, même Œcuméniques, composés de tous les Evêques du monde avec le Pape, ne sont pas infailibles dans les faits, & qu'on peut les révoquer en doute sans hérésie. Et ainsi, quand tous les Evêques, non seulement de France, mais aussi de toute la terre, approuveroient, d'un commun consentement, un fait décidé par le Pape, ils ne pourroient pas le rendre infailible, selon ce principe indubitable de toute la Théologie.

IX. Il est certain que tous les Evêques de France n'ont pas approuvé la décision du fait de Jansénius, comme une vérité infailible, qui doive nécessairement être crue pour être Catholique. Car, sans parler de ceux qui avouent qu'ils n'entendent rien dans cette matière, ou qu'ils n'ont jamais lu le livre de Jansénius, n'ayant fait que suivre leurs confrères, ils reconnoissent en particulier presque tous, qu'on n'est pas obligé de croire le fait de Jansénius, & qu'ils n'en ont ordonné la signature que comme une marque de respect & de déférence; témoignant ainsi qu'ils n'ont rendu aux Constitutions des Papes en ce point qu'un hommage extérieur, sans en approuver l'infailibilité ni la vérité même. Il est donc manifeste qu'on ne peut croire infailible la décision de ce fait, qu'en avouant que cette infailibilité procède de la seule autorité du Pape, & non du consentement des Evêques, comme il le prétend, avec tous ceux qui soutiennent ses intérêts.

X. Il paroît clairement par-là, que si le Roi accorde la Déclaration qu'on lui demande, pour faire signer le fait de Jansénius comme une vérité infailible & catholique, en soumettant aux peines des hérétiques ceux qui en doutent, il confirmera l'infailibilité absolue du Pape, selon l'intention de ceux qui lui demandent cette Déclaration, quoique non selon la sienne. Mais quand cela ne feroit pas si assuré, & qu'il y auroit quelque sujet d'en douter, il seroit toujours extrêmement dangereux pour Sa Majesté, de publier une Ordonnance qui donnât lieu de disputer, s'il auroit approuvé cette infailibilité prodigieuse, qui s'étend jusqu'aux faits & à toute sorte de jugements, lors-même qu'il témoigne si justement tant d'ardeur pour la détruire.

XI. Sa Majesté ne peut souffrir l'opinion de ceux qui tiennent le Pape infailible dans les points de foi & de doctrine, & elle a reçu avec joie ce que les Parlements & la Faculté de Théologie ont déclaré depuis peu contre cette infailibilité: & on veut qu'il lui en attribue en même temps une plus grande & plus insupportable, qui ne regarde pas seulement les points de doctrine, mais aussi tous les autres, en publiant une Déclaration, dont on se servira comme

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

V v v

IV. C<sup>L</sup>. d'un puissant moyen pour renverser, par lui-même, tout ce qu'il vient de faire, & comme un désaveu des Arrêts des Parlements, & de l'ancienne doctrine de la Sorbonne?  
V. P<sup>e</sup>.  
N<sup>o</sup>. XLIII.

XII. L'intérêt de la Religion, dans cette affaire, est manifeste, puisque c'est la rendre toute humaine & dépendante de la volonté du Pape, qui pourra obliger de croire tout ce qu'il lui plaira, par sa seule autorité, sans avoir égard à la parole de Dieu, comme il aura obligé de croire le fait de Jansénius. Mais l'intérêt de l'Etat n'y est pas moins visible, étant aisé de concevoir quelles suites dangereuses, & quels étranges effets, cette maxime seroit capable de produire dans les différens que le Roi a présentement avec le Pape (b), & dans ceux qui pourront naître à l'avenir entre les successeurs de l'un & de l'autre, si les Papes avoient ainsi la liberté de juger de toutes choses, & de déclarer hérétiques ceux qui n'ajouteroient point de foi à leurs jugemens, & si on pouvoit faire croire aux peuples, que le Roi auroit confirmé une doctrine si pernicieuse, par une Déclaration solennelle, comme les partisans du Pape ne manqueroient pas de le soutenir.

XIII. La seule nouveauté de publier en France les Constitutions des Papes, & d'en faire des Formulaires, c'est-à-dire des regles de foi, en contraignant tout le monde à les confesser & à les signer, & en chassant de l'Eglise, comme hérétiques, ceux qui refuseroient de le faire, seroit un motif suffisant pour détourner le Roi d'y consentir, & de l'autoriser par aucun Acte public, étant certain que cela ne s'est jamais fait dans ce Royaume, & qu'il n'y en a aucun exemple dans l'Histoire; parce que c'est combattre directement les libertés de l'Eglise de France, comme le prétendent aussi ceux qui sollicitent la Déclaration du Roi; car ces libertés consistent à ne se laisser gouverner que par les Canons, & par la Tradition ancienne & Apostolique, & non par la seule autorité & par la puissance absolue des Supérieurs de l'Eglise. Or il n'y a rien de plus éloigné des Canons & de la Tradition ancienne, que d'obliger de croire & de confesser des choses qui ne sont point dans la parole de Dieu ni dans les Canons, comme le fait de Jansénius, & d'imposer aux consciences un joug que nos peres n'ont point connu, & qui tend au renversement de l'ordre de Dieu & de l'Eglise, en faisant tout dépendre de la volonté du Pape.

XIV. Le Roi François I, voulant réprimer la liberté des esprits, qui, se laissant aller aux nouveautés de l'hérésie, parloient désavantageusement des plus saints Mysteres de la Religion, consulta la Faculté de Théologie, & voulut qu'elle dressât des Articles concernant les vérités principales & plus assurées de la foi, qui étoient contestées par les nouveaux hérétiques. Il confirma depuis ces Articles, défendant de parler contre les vérités qu'ils présentoient, & soumettant les contrevenants à diverses peines, par une Déclaration qu'il fit vérifier en Parlement. Mais il y a grande différence entre cette Déclaration & celle qu'on demande aujourd'hui au Roi. Celle-là proposoit un certain nombre d'Articles, qui marquoient clairement & distinctement les vérités qu'il falloit croire, & les erreurs qu'il falloit éviter; & on veut aujourd'hui faire condamner au Roi une hérésie, sans dire en quoi elle consiste, & sans qu'on puisse savoir quelles erreurs il faut rejeter pour s'en garantir. Celle-là n'autorisoit que les points de foi les plus clairs & indubitables, décidés par l'Ecriture & par les Conciles, comme la présence réelle du corps de Jesus Christ dans l'Eucharistie, le sacrifice de la Messe, l'invocation des Saints, le culte des

(b) [Ces différens furent terminés par le Traité de Pise du 12 Févr. 1664.]

Images, la priere pour les morts & autres semblables, dont on n'a jamais douté dans l'Eglise Catholique; & on veut que le Roi autorise la décision d'un fait, dont assurément il n'y a rien dans l'Ecriture ni dans les Conciles. Celle-là n'ordonnoit point la signature générale, défendant seulement de parler contre les vérités certaines de la foi; & on veut que le Roi punisse comme hérétiques, ceux qui ne signeront pas un fait de nulle importance, comme s'il étoit essentiel à la foi catholique, sans se contenter qu'on ne le combatte pas, & qu'on se tienne dans le silence. Celle-là ne proposoit que les décisions de la parole de Dieu, & des Conciles Œcuméniques; & on veut que celle du Roi confirme les Constitutions des Papes, & punisse ceux qui ne les recevront pas comme infaillibles, non seulement dans la doctrine, mais aussi dans un simple fait, leur attribuant ainsi une infaillibilité qui n'a jamais été reconnue, ni par les Théologiens, ni par les Rois, & que le Roi même, à qui on la veut faire confirmer, défavoue autant ou plus qu'aucun autre.

IV. CL.  
V. P.  
N°. XLIII

XV. Le Roi a raison de vouloir la paix dans son Royaume & dans l'Eglise, & de croire que l'une est inséparable de l'autre. Mais le moyen de l'avoir n'est pas d'entreprendre de faire que ses sujets s'accordent dans tous leurs sentiments & dans toutes leurs opinions particulières, cela étant entièrement impossible dans l'état de cette vie, qui est sujette à tant d'obscurités & de faiblesses. Il suffit qu'ils soient unis dans la même foi & dans la même charité, puisque c'est en cela que consiste la véritable paix de l'Eglise en ce monde, selon l'Ecriture & les Peres. Mais cette charité ne peut être véritable, s'ils ne se supportent mutuellement, en souffrant dans leurs freres ce qui n'est pas contraire à la foi, & à la doctrine de Jesus Christ & des Apôtres. Ceux qui n'ont pas eu cette patience, & qui ont voulu soumettre les autres à leurs lumières & à leurs pensées, s'éloignant de ceux qui ne pouvoient s'y assujettir, & leur déclarant la guerre, ont toujours été blâmés des Saints comme des superbes, auteurs des divisions & des schismes, & ennemis de la société chrétienne & de l'unité catholique.

XVI. La puissance du Roi ne sauroit être mieux employée qu'à tenir les esprits dans la modération, en les empêchant de se choquer & de se combattre l'un l'autre. Ceux qui refusent le Formulaire lui obéiront aisément, étant demeurés jusqu'à présent sur la défensive, & n'ayant fait que justifier leur innocence contre les injures atroces, & la persécution ouverte de leurs adversaires. Il n'y a qu'à retenir les Jésuites pour avoir la paix entière, & on les arrêtera aisément sans aucune violence, en ne leur accordant point la Déclaration du Roi qu'ils poursuivent, faisant tout le bruit qu'ils peuvent pour l'obtenir, & pour persuader à ceux qui ont du pouvoir, qu'il y a une grande hérésie qui se répand par-tout, & qui doit être réprimée par la force. Ils cesseront de troubler le monde par ce stratagème, lorsqu'ils verront qu'il leur sera inutile, & que le Roi n'est pas résolu de persécuter, pour l'amour d'eux, ses sujets innocents, & de donner une fausse alarme à son Royaume, sous le nom d'une hérésie imaginaire.

XVII. La Déclaration du Roi ne serviroit de rien, si Sa Majesté ne faisoit auparavant expliquer, par les Evêques ou par le Pape, quel est ce sens de Jansénius, & cette hérésie Jansénienne, qu'on veut contraindre tout le monde de condamner, sans en avoir voulu marquer jusqu'à présent les erreurs & les dogmes, quelque instance & quelque plainte qui en ait été faite. Sans cela, il n'y auroit Juge au monde qui pût, avec la moindre ombre de justice, obliger

IV. CL. qui que ce soit à souscrire la condamnation d'une hérésie inconnue, ni ordonner rien du tout contre ceux qu'on accuseroit d'une erreur, dont ni les Juges, V. P<sup>e</sup>. ni les accusés, ni les accusateurs, ne connoitroient que le nom; & il n'est pas N<sup>o</sup>. XLIII. vraisemblable qu'il y eût personne qui osât entreprendre une accusation si déraisonnable & si extravagante.

XVIII. Il n'est pas aussi croyable que le Roi voulût user de son autorité, pour contraindre ses sujets & ses serviteurs très-fidèles, à dire de bouche & par écrit le contraire de ce qu'ils auroient dans le cœur, & à reconnoître, contre leur propre conscience, un fait tel que celui de Jansénius, qui ne touche point la foi, & qui est entièrement indifférent à l'Eglise & à l'Etat. Ce seroit mentir publiquement contre la loi de Dieu & de la raison, & ils ne pourroient jamais s'y résoudre par l'appréhension de tous les maux du monde, s'estimant heureux de les souffrir, pour témoigner à Dieu qu'ils préfèrent sa vérité à tous les avantages & à la vie même.

On croit que si toutes ces choses étoient représentées au Roi, il reconnoîtroit facilement qu'il n'y a nulle raison d'accorder la Déclaration qu'on lui demande contre le fantôme d'une hérésie inconnue, puisqu'elle seroit si contraire à la justice qu'il doit à l'Eglise, à ses sujets & à soi-même, & que la tempête & la persécution qu'elle produiroit, seroit plus défavorable à ceux qui la feroient, qu'à ceux qui la souffriroient avec humilité & patience.

## M É M O I R E ,

*Ou Remarques sur la Déclaration du Roi du 29 Avril 1664.*

[ Imprimé pour la première fois. ] (a)

## I.

**I**L paroît par le préambule de cette Déclaration, qui n'a pu être dressée que par le Pere Annat, qu'on a dissimulé à Sa Majesté le vrai état des contestations, en lui cachant qu'il ne s'agit point de la foi, ni de la doctrine, mais seulement de savoir si cinq Propositions, que tout le monde condamne, sont dans le livre d'un Evêque catholique, & si ceux qui en doutent (comme il n'y a personne qui n'ait droit d'en douter, s'il a des raisons suffisantes, ni le Pape ni toute l'Eglise n'étant point infailibles dans ces sortes de questions) méritent d'être traités comme des hérétiques, ou des fauteurs d'hérétiques. On a supposé, au contraire, au Roi, qu'il s'agit d'hérésie, comme il paroît par le *visa* de M. le Chancelier, dans lequel il est dit, que *ces Lettres patentes contiennent la volonté & la résolution du Roi sur l'hérésie du Jansénisme (b)*. Et ce n'est que dans cette supposition qu'on lui fait dire, *qu'en matiere de Religion, il n'y a point de contentions ni de partialités légères, & dont les suites ne puissent être funestes*. Car cette maxime seroit bien étrange, si on l'étendoit à toutes les disputes qui peuvent être entre les Théologiens, même sur des faits; & s'il falloit que les Rois fissent des Déclarations pour empêcher qu'on ne fût sur ces choses de différent sentiment, ils auroient de quoi exercer leur autorité: mais il y a de l'apparence que ce seroit assez inutilement, puisque ces voies de violence & de contrainte sont peu propres à faire changer les hommes d'opinion, sur-tout en des choses où tout le monde avoue que les sentiments doivent être libres.

**II.** Il n'y a point de Prince, quelque éclairé qu'il puisse être, qui ne soit capable d'être surpris dans la connoissance des choses qu'il ne peut savoir que par le rapport d'autrui. Pour être Rois, ils ne sont pas Prophètes; & quand ils le seroient, ils ne seroient pas toujours exempts de cette surprise, qui est une des foiblesses les plus ordinaires de notre na-

(a) [Voyez la Préface historique, §. XXIII. N°. IV.]

(b) [Lettres patentes du 29 Avril 1664. Relation des Délibérations, &amp;c. Edition de 1677 p. 152.]



IV. CL. ture ; puisque , comme remarque S. Grégoire , David , qui possédoit si  
 V. P<sup>e</sup>. excellemment la qualité de Prophete , n'a pas laissé d'être trompé par  
 N<sup>o</sup>. XLIV. les calomnies d'un valet infidelle contre son maître : c'est pourquoi il  
 ne faut pas s'étonner si le P. Annat , abusant de la créance que Sa Majesté  
 lui donne dans ces sortes d'affaires , lui a fait entendre ce qui s'est passé  
 dans celle-ci d'une maniere , qui n'a pu en donner au Roi qu'une  
 fausse idée.

Il lui a fait croire que le Pape Innocent X n'avoit condamné les  
 cinq Propositions qu'*après avoir entendu respectivement les parties* (c) :  
 mais il lui a dissimulé deux choses très-importantes : l'une , qu'on avoit  
 refusé aux Disciples de S. Augustin , ce qu'ils avoient demandé pendant  
 plus d'un an , d'être entendus en présence de leurs parties , & que les  
 Ecrits qu'on donneroit de part & d'autre fussent mutuellement commu-  
 niqués ; ce que toute sorte d'équité & de justice vouloit qu'on leur ac-  
 cordât : l'autre , qu'ils n'ont été ouïs qu'une seule fois par forme , & lors-  
 que la Constitution étoit déjà dressée : *Jam concepta definitione* comme  
 le Pere Annat lui-même l'a reconnu dans ses *Cavilli*.

Ibid.

III. Il a fait entendre à Sa Majesté , que le *Pape Innocent X condam-  
 na , par son Décret en forme de Constitution , cinq Propositions extraites  
 du livre de Jansénius , comme étant le précis de sa doctrine , & les prin-  
 cipes qu'il a voulu établir dans toute la suite de son ouvrage , & dont il  
 semble avoir entrepris la démonstration*. Mais il ne faut que lire la Con-  
 stitution d'Innocent X , pour voir qu'elle ne contient rien de tel. Et en  
 effet , cela n'a garde d'y être , puisque cela n'a été inventé que trois  
 ans après , par M. de Marca , dans la Relation qu'il publia en 1656 ,  
 dans laquelle , pour se décharger de trouver ces Propositions dans Jan-  
 sénius , il s'avisa de dire qu'elles n'y étoient pas expressement ; mais que  
 c'étoit le précis de sa doctrine , & les principes qu'il avoit voulu établir  
 dans toute la suite de son ouvrage , & dont il semble avoir entrepris la  
 démonstration. Le Pere Annat a représenté au Roi cette défaite de M. de  
 Marca , comme étant contenue dans la Constitution même d'Innocent X ;  
 au lieu que le Pape n'y a condamné les Propositions qu'en elles-mêmes ,  
 n'ayant pas , seulement nommé *Jansénius* dans le dispositif de la Consti-  
 tution , qui contient la condamnation des Propositions ; d'où vient aussi  
 qu'il dit à M. de Montpellier , au mois de Janvier de l'année 1654 :  
*Qu'il n'avoit point voulu toucher , ni à la personne & mémoire de Jansé-  
 nius , ni à la question de fait , précisément pour éviter les cavillations &  
 prévenir les questions qui se fussent émues , n'estimant qu'il fut nécessaire*.

c. (c) [Lettres patentes du 29 Avril 1664. Relation des Délibérations , &c. Edition de 1677 p. 151.]

IV. Il a fait entendre à Sa Majesté, que les Disciples de S. Augustin, IV. CL. pour diminuer l'autorité, & éluder l'exécution de la Constitution d'Inno- V. P<sup>c</sup>. cent X, publièrent un Ecrit, dans lequel expliquant les Propositions en trois N<sup>o</sup>. XLIV. sens, différents, ils soutenoient hardiment que le Pape ne les avoit pas condamnées dans le sens qui leur est naturel, & selon lequel ils prétendoient les avoir défendues. Mais étant constant que cet Ecrit des trois colonnes a été présenté au Pape par les Disciples de S. Augustin le 19 Mai 1653, quand Sa Sainteté les voulut ouïr avant que de publier sa Constitution, & lorsqu'ils ne savoient pas ce qu'elle avoit résolu, il n'y a rien de plus évidemment contraire à la vérité, que de prétendre, qu'on parlât dans cet Ecrit du sens dans lequel on prétendoit que ces Propositions avoient été ou n'avoient pas été condamnées; puisqu'elles n'étoient pas encore condamnées quand cet Ecrit fut donné au Pape, & qu'on ne le donnoit que pour empêcher qu'elles ne le fussent qu'avec distinction des sens différents, selon lesquels elles pouvoient être prises. Et ce qui est remarquable, c'est qu'il y étoit dit en termes exprès, que les Propositions de la colonne du milieu, qui étoient les seules que soutenoient ceux qui présentoient cet Ecrit, leur sembloient si catholiques, comme ne contenant que la grace efficace par elle-même, enseignée par S. Augustin & par S. Thomas, qu'ils ne croiroient jamais que le Pape les eût condamnées, à moins qu'il n'eût déclaré en termes exprès qu'il les condamnoit. Or c'est ce que le Pape ne fit point : ayant au contraire donné beaucoup de louanges à ces Théologiens depuis même la Constitution, & leur ayant expressément déclaré, qu'il n'avoit voulu donner aucune atteinte à la doctrine de la grace efficace, laquelle seule ils avoient soutenue, comme il paroît par les lettres que M. l'Ambassadeur en écrivit à la Cour. Et ainsi on ne peut nier que le Pere Annat n'ait surpris Sa Majesté, lorsqu'il lui a fait entendre qu'ils avoient grand tort de soutenir, que le Pape n'eût pas condamné, par sa Constitution, ce qu'ils avoient défendu en sa présence : ce qui est la chose du monde la plus certaine.

V. Le même P. Annat, pour décrier ses adversaires dans l'esprit de Sa Majesté, comme des gens sans sincérité & sans bonne foi, lui a fait entendre, qu'ayant d'abord soutenu les Propositions avec chaleur, ils les avoient désavouées depuis la Constitution, comme des propositions fabriquées à plaisir, & comme des chimères que l'on avoit supposées pour les combattre avec avantage. Mais il n'y a rien de moins véritable; puisque dès le commencement que les Propositions furent inventées par M. Cornet, plus de trois ou quatre ans avant la Constitution, on se plaignit qu'elles étoient équivoques, ambiguës, & que personne ne les soutenoit au sens qu'elles présentoient d'abord à l'esprit, ainsi qu'on peut voir par

Relation  
des Délib.  
Ibid.

IV. C. L. un<sup>e</sup> Ecrit (d) proposé à la Faculté le premier de Décembre 1649, où  
 V. P.<sup>e</sup> on les appelle *Propositiones ambiguas, equivocas à nullo Auctore in sensu*  
 N<sup>o</sup>. XLIV. *quem prae se ferre videntur assertas*. Et ce qui est encore plus considérable, c'est qu'il est si peu vrai qu'on ne se soit avisé de parler ainsi que depuis la Constitution du Pape, que le Mémoire même que les Docteurs présentèrent à S. S. le 21 Janvier 1652, près de 18 mois avant la Constitution, portoit en propres termes; que l'on supplioit S. S. de faire distinguer les sens différents de cinq Propositions équivoques, & fabriquées à plaisir pour tromper & surprendre l'Eglise : *Ut distingui & sigillatim examinari jubeat varios sensus quinque Propositionum equivocarum, & ad fraudem fictarum*. Peut-on surprendre le Roi d'une manière plus malicieuse, que de lui faire croire qu'on n'a dit que depuis la Constitution, & pour éluder ce qu'on a dit au Pape même par une pièce authentique, près de 18 mois avant la Constitution? Et cependant c'est sur cela qu'on décrie leur conduite, & qu'on les fait passer pour des personnes qui n'ont aucune sincérité, & qui n'agissent que par des motifs de cabale & de jalousie.

[Journ. de  
 S. Amour,  
 p. 177,  
 col. 2.]

VI. Il a fait encore entendre à Sa Majesté, que les Déclarations des Disciples de Saint Augustin, touchant la doctrine condamnée par les Constitutions, n'avoient rien de sincère, *parce qu'ils ont publié plusieurs Ecrits, par lesquels ils se sont efforcés de persuader, tantôt que leur doctrine étoit celle de Saint Augustin, tantôt que leurs sentiments étoient entièrement conformes à ceux de S. Thomas*: comme si ce n'étoit pas au contraire, ce qui fait voir que leur soumission est très-sincère, puisque s'ils ne soutiennent sur le sujet des cinq Propositions, que la doctrine de S. Augustin & de S. Thomas, comme ils l'ont fait voir par ces Ecrits, que l'on a voulu rendre odieux à Sa Majesté, il est clair que les Jésuites ne les peuvent accuser, sans calomnie, de soutenir la doctrine qui a été condamnée par les Papes dans leurs Constitutions.

Relation  
 des Délib.  
 lb. p. 152.

VII. Le Pere Annat, continuant de décrier dans l'esprit de Sa Majesté ceux qu'il veut perdre depuis si long-temps, lui a représenté, *que leur opiniâtreté a passé si avant, que, suivant les traces des hérétiques des siècles passés, ils ont continué d'insinuer, & d'enseigner en secret leur doctrine*.

Ibid.

Il n'y a point de Théologien qu'on ne puisse rendre suspect de quelque hérésie qu'on voudra, s'il suffit de dire, sans preuve, qu'il a enseigné en secret cette hérésie. Et tout le monde a autant de droit de publier que le P. Annat insinue & enseigne en secret le Socinianisme, qui,

(d) [Il avoit pour titre : *Conditiones ad Examen doctrinae de Gratia, &c.* dans le Journal de S. Amour, p. 2. col. 2.]

qui, sur le sujet de la liberté, est assez conforme au Molinisme. Mais IV. CL. ce qu'il y a de plus étrange dans cette rencontre, c'est que le P. Annat, qui donne ces impressions à Sa Majesté, n'oseroit marquer quelle N°. XLIV. est cette doctrine, qu'il dit qu'on a continué d'insinuer & d'enseigner en secret. Car s'il entend par-là la doctrine de la grace efficace par elle-même, qui est tout ce que les défenseurs de Jansénius croient avoir été enseigné par ce Prélat, pourquoi n'enseigneroient-ils qu'en secret une doctrine si certainement catholique? Cependant il n'y a que cela qu'on puisse appeller leur doctrine: car ce n'est point une doctrine que la persuasion où ils sont que Jansénius n'a point enseigné les hérésies qu'on lui impute. Et s'il plaît au P. Annat de l'appeller *une doctrine*, pourquoi dit-il qu'ils ne l'enseignent qu'en secret, puisqu'ils n'ont jamais fait difficulté de déclarer très-publiquement, qu'ils n'étoient pas persuadés que M. l'Evêque d'Ypres eût enseigné ces hérésies? Et enfin, comment peut-on dire *qu'ils suivent en cela les traces des hérésiarques des siècles passés*, puisque tout le monde avoue qu'on ne peut dire, sans hérésie, que ce soit être hérétique ou hérésiarque, que de douter d'un fait non révélé, tel qu'est celui-ci, quand il auroit été décidé par toute l'Eglise?

VIII. Quoique plusieurs Evêques de France, des plus recommandables par leur piété, aient refusé de signer & de faire signer le Formulaire, & qu'ils aient apporté des raisons de ce refus, très-épiscopales & très-solides, il a plu néanmoins au P. Annat de faire entendre au Roi, qu'on ne peut douter que ceux qui cherchent de différents prétextes pour ne point signer le Formulaire, ne soient du moins *fauteurs d'hérésie*, en ce qu'ils appuyent par leur résistance une doctrine condamnée par les Constitutions de deux Papes, par les suffrages des Evêques, & par l'avis de la Faculté de Théologie de Paris. On ne peut nier que ce ne soit le principal fondement de la Déclaration, ou pour mieux dire l'unique, comme il paroît par le *visa* de M. le Chancelier. Et cependant il est plus clair que le jour, que David n'a pas été plus surpris par les calomnies de Siba, que le Roi l'a été en cela par celles du P. Annat. Car, n'y ayant personne en France, ni Evêque, ni Théologien, qui refuse de signer le Formulaire, qui ne déclare en même temps qu'il condamne la doctrine condamnée par les Constitutions de deux Papes, avec quelle justice les peut-on accuser d'appuyer, par ce refus, cette doctrine condamnée, & être pour cette raison *du moins fauteurs d'hérésie*? Que si on se restreint à dire, qu'ils appuyent par ce refus, l'opinion de ceux qui ne croient pas que cette doctrine condamnée ait été enseignée par Jansénius, quand cela seroit, on ne pour-

IV. CL. roit, sans calomnie, les accuser pour cela d'être *du moins fauteurs d'hérésie* ; puisqu'il n'y a point d'hérésie de ne pas croire que Jansénius ait  
 V. P<sup>e</sup>. enseigné celles qu'on lui impute, & que c'est au contraire une hérésie  
 N<sup>o</sup>. XLIV. que de faire *une hérésie* de cette opinion, quand elle seroit fautive ; puisque ç'en est une que de renverser les fondements de la foi, en voulant qu'un fait non révélé soit un objet de foi divine.

IX. Ce qui a été remarqué sur le préambule de cette Déclaration faisant voir qu'elle n'est fondée que sur des surprises manifestes, le Roi est trop juste pour vouloir qu'elle fût exécutée, s'il en étoit averti. Car ayant témoigné depuis peu un si grand zèle pour les libertés de l'Eglise Gallicane, dont il est le protecteur, quelle apparence qu'il voulût employer son autorité, pour appuyer la nouvelle juridiction que quelques Evêques, gouvernés par les Jésuites, ont entrepris d'introduire en France, en forçant des Ecclésiastiques, ou de croire un pur fait non révélé, parce que le Pape l'a dit, quelque conviction qu'ils aient du contraire, ou de mentir à l'Eglise, en témoignant qu'ils le croient par la souscription du Formulaire, lorsqu'ils sont persuadés du contraire, ou qu'ils ont des raisons suffisantes d'en douter ? Cependant c'est ce qu'on a fait ordonner au Roi, avec une telle rigueur, qu'on leur veut même ôter, contre les loix de l'Eglise & du Royaume, le remède de l'appel ou simple ou comme d'abus ; parce que les Jésuites appréhendent que si ceux qu'ils veulent perdre, avoient quelque Tribunal réglé où ils pussent représenter leurs raisons, on ne vît trop clairement l'injustice de cette nouvelle Inquisition.

Relation  
 des Délib.  
 Ib. p. 154  
 & 155.

X. Ce qui est ordonné contre les Bénéficiers est bien étrange. Car on prétend que, *s'ils ne souscrivent le Formulaire un mois après la publication qui en aura été faite par l'Ordonnance des Evêques, leurs Bénéfices demeurent vacants, impétrables de plein droit, sans qu'il soit besoin d'aucune sentence ni déclaration judiciaire, & sans qu'ils puissent être rétablis dans leurs dits Bénéfices, encore qu'ils voulussent postérieurement signer le Formulaire.* Une sévérité si inouïe, & si extraordinaire fait bien voir qu'on a fait entendre au Roi qu'il s'agissoit d'une hérésie très-damnable, & que ceux qui refusoient de signer le Formulaire, ne le faisoient que parce qu'ils étoient engagés dans cette hérésie. Car si Sa Majesté avoit su qu'il ne s'agit point en tout cela d'hérésie, & que ceux qui ne signent point le Formulaire n'en peuvent être accusés avec la moindre couleur, mais au plus de ne se pouvoir rendre, contre leurs lumières, à la décision d'un fait non révélé, en quoi tout le monde avoue que les Conciles même oecuméniques se peuvent tromper, qui pourroit croire qu'elle eût consenti qu'une si petite faute, quand il y en auroit, fût si

rigoureusement punie? Le Clergé est rempli de Bénéficiers scandaleux, IV. CL. débauchés, ivrognes, concubinaires; quelque abominable que soit leur V. P<sup>e</sup>. vie, leurs Bénéfices ne sont pas vacants & impétrables de plein droit, N<sup>o</sup>. XLIV. une seule sentence même ne peut pas ordinairement les leur faire perdre; il en faut trois conformes. Quel est donc ce nouveau crime si étrange, qui a eu besoin d'un châtiment tout nouveau, & qui ne laisse même plus de lieu à la pénitence? C'est de douter si un Saint Evêque a enseigné des hérésies qu'on lui a imputées, & ne vouloir pas, dans ce doute, assurer qu'il les a enseignées, par une souscription publique, qui est une espece de serment, parce que ce seroit un parjure que de l'assurer, ne le croyant pas; & que d'ailleurs on n'a aucune obligation de le croire, parce que cela ne regarde pas la foi. Dieu veuille qu'il n'y ait point en France d'Ecclésiastiques plus coupables que ceux-là. Ils mériteroient des récompenses, & non pas des châtimens.

XI. Il y a une chose bien remarquable dans le premier des Articles, où il est parlé de la souscription. Il y est dit que la signature du Formulaire doit appartenir aux Evêques, *nonobstant toutes exemptions, comme étant ce qui concerne la foi & la détermination des questions doctrinales, particulièrement réservé à la personne & au caractère des Evêques; & ne pouvant leur être ôté par aucuns privileges.* Il n'y a rien de plus vrai que cette maxime; mais comment accorder cette vérité si bien établie, avec ce qui est dit à la fin de cette même Déclaration, qu'elle ne déroge point aux Arrêts rendus au Conseil, contre aucuns des Chanoines du Chapitre de Beauvais les 2 Juillet & 2 Octobre 1659 que Nous voulons être exécutés selon leur forme & teneur? Relation des Delib. Ib. p. 154.

Rien ne fait plus voir la surprise dont on use envers Sa Majesté dans toute cette affaire. Car autrement, comment un Prince si sage & si éclairé auroit-il dit, dans la même Déclaration, deux choses qui se contredisent manifestement? Le fond de la contestation entre M. l'Evêque de Beauvais & son Chapitre est, que le Chapitre ayant voulu entreprendre de faire signer le Formulaire, sous prétexte d'exemption & de privilege, M. de Beauvais s'y est opposé, comme étant ce qui regarde la détermination des questions doctrinales, particulièrement réservée à la personne & au caractère des Evêques, & ne leur pouvant être ôté par aucuns privileges.

Quelques Chanoines de Beauvais, & qui sont assurément les plus recommandables par leur piété & par leur science, se sont joints à leur Evêque dans la juste prétention que le Roi reconnoît par sa Déclaration être indubitable. Ils ont été ensuite accablés par le crédit des Jésuites, qui ont fait donner contre eux, par une visible surprise, & sans en-

IV. CL. tendre qu'une partie, les Arrêts du Conseil dont il est parlé, qui ont  
 V. P<sup>e</sup>. été exécutés avec une telle rigueur, qu'il y a cinq ou six ans qu'ils sont  
 N<sup>o</sup>. XLIV. privés de tous les fruits de leurs Bénéfices, quoiqu'il n'y ait qu'eux de  
 tous les Chanoines qui travaillent pour le bien du Diocèse. De sorte  
 qu'on ne viola jamais d'une manière plus injuste ce commandement de  
 l'Ecriture : *Non alligabis os bovi trituranti.*

On reconnoît maintenant par la Déclaration que M. de Beauvais &  
 ces Chanoines, qui ont soutenu son autorité, ont eu raison de s'oppo-  
 ser à l'entreprise du Chapitre, qui a voulu usurper une chose *qui est*  
*réservee à la personne & au caractère des Evêques, & qui ne leur peut*  
*être ôtée par aucuns privileges.* Et néanmoins, on veut que les Arrêts  
 donnés par surprise contre ceux qui avoient raison, soient exécutés,  
 comme s'ils avoient mérité d'être punis pour avoir soutenu l'autorité lé-  
 gitime de leur Prélat contre un attentat déclaré pour tel, par la même  
 Déclaration qui confirme ces Arrêts? Peut-on attribuer au Roi un pro-  
 cédé si contraire à l'équité & à la raison? Et ne voit-on pas clairement  
 qu'il faut que Sa Majesté n'ait jamais compris cette affaire de Beauvais,  
 & qu'on ne lui en ait dit autre chose, sinon, qu'il y avoit quelques  
 Chanoines hérétiques & rebelles à leur corps, qu'il falloit réprimer, sans  
 que personne ait pu lui faire entendre jusques-ici, que tout ce qu'on  
 lui avoit dit contre ces Chanoines de Beauvais, n'étoit qu'une manifeste  
 imposture; qu'ils étoient plus Catholiques que leurs calomniateurs, &  
 qu'ils n'étoient persécutés par un Chapitre rebelle & schismatique, que  
 pour n'avoir pas voulu se séparer de leur Evêque dans une cause très-  
 juste, selon que le Roi le reconnoît par la Déclaration même?

XII. Ce qui vient d'être dit dans la remarque précédente, ne regarde  
 qu'un Evêque très-injustement traité en la personne des défenseurs de  
 son autorité divine, & de ses coopérateurs dans son ministère. Mais  
 voici ce qui les regarde tous, & qui semble ne pouvoir être dissimulé  
 par aucun, sans se rendre coupables d'avoir abandonné la cause de  
 l'Episcopat & de l'Eglise. On fait que les Evêques de France sont par-  
 tagés sur la signature du Formulaire, & qu'il y en a plusieurs des plus  
 estimés pour leur piété & pour leur vigilance pastorale, qui s'y sont  
 ouvertement opposés.

On fait que leur opposition a été fondée sur deux raisons capitales,  
 & que quelques-uns même ont représentées au Pape & au Roi : l'une,  
 que les Assemblées qui avoient ordonné la signature de ce Formulaire,  
 n'avoient point d'autorité légitime d'obliger les autres Evêques à suivre  
 leurs ordres, comme ils avoient entrepris de le faire, & qu'il étoit d'une  
 dangereuse conséquence de consentir à l'érection de ce nouveau Tribunal :

l'autre, qu'après qu'on avoit publiquement soutenu par ce qui s'est fait IV. CL. touchant ce Formulaire, qu'une opinion touchant un fait étoit un objet V. P<sup>e</sup>. de foi divine, & que celui qui ne croyoit pas ce fait étoit hérétique, N<sup>o</sup>. XLIV. un Evêque ne pouvoit signer le Formulaire sans donner lieu à cette erreur.

Enfin on fait que quoique autrefois on ait obtenu, par surprise, un Arrêt du Conseil (e) pour obliger les Evêques à cette signature, on a reconnu depuis que cela étoit insoutenable; parce que le Roi n'étant pas l'Instituteur, mais seulement l'Exécuteur des Canons, *non Canonum Conditor sed Executor*, dit un Ancien, il ne pouvoit pas obliger les Evêques à faire une chose qui ne leur étoit ordonnée par aucune loi ecclésiastique; ce qui avoit été fait dans les Assemblées ne tenant pas lieu de loi à l'égard des Evêques absents.

C'est pourquoi on a jugé que le Roi qui ne prétend pas, comme le Roi d'Angleterre, être le Chef de l'Eglise, n'avoit rien à commander aux Evêques sur ce fait.

Cependant ceux qui ont dressé la Déclaration ont trouvé un autre moyen d'affervir les Evêques, encore plus injurieux à l'Episcopat, & plus préjudiciable à l'autorité divine. Car, en même temps qu'on reconnoît que le Roi ne peut leur rien prescrire pour l'administration de leur Diocèse, à moins que ce ne fût en exécution des Canons, & qu'ainsi on ne leur peut rien dire touchant le Formulaire, parce qu'il n'est point ordonné par aucun Canon, on ne laisse pas d'imposer le joug de ce Formulaire dans leur Diocèse, contre leur consentement, & d'en rendre exécuteurs des Magistrats séculiers. Peut-on rien faire de plus outrageux à l'Eglise; & n'est-ce pas transformer en Evêques les Lieutenants-Généraux & même de petits Baillifs, & leur communiquer l'autorité épiscopale; puisqu'on leur donne charge de faire ce qui est interdit dans la même Déclaration aux Ecclésiastiques mêmes, qui auroient reçu par des privilèges une juridiction épiscopale ou quasi épiscopale; comme étant ce qui concerne la pureté de la foi & la détermination des questions doctrinales, particulièrement réservée à la personne & au caractère des Evêques? Il faut donc qu'un petit Baillif soit devenu un nouvel Evêque par cette Déclaration, puisqu'il faut aller faire entre ses mains ce qu'on dit être réservé à la seule personne des Evêques, & interdit à tout Ecclésiastique qui ne seroit pas Evêque, quelque privilège qu'il pût avoir.

XIII. Mais il faudroit donc aussi que ce Baillif devint tout d'un coup Théologien & Directeur de conscience. Car si, dans un Diocèse où un Evêque ne fait point signer, un Ecclésiastique nouvellement pourvu d'un

(e) [ Du premier Mai 1662. Voyez supra N<sup>o</sup>. XXII. ]



IV. C. L. Bénéfice a des scrupules de conscience sur le sujet du Formulaire, comme V. P<sup>e</sup>. il y a une infinité de gens qui en ont; s'il est en peine de ce à quoi N<sup>o</sup>. XLIV. on l'oblige en signant; si c'est à croire comme de foi divine tout ce qui est porté dans le Formulaire, & même le fait; s'il suffit de le croire de foi humaine, & même de ne le point croire du tout; s'il a des doutes sur ce fait qu'il ne puisse résoudre de lui-même, & s'il est persuadé que, signant dans ce doute, il feroit un grand péché, parce qu'il rendroit un faux témoignage contre son prochain, fera-ce M. le Baillif qui lui résoudra ces difficultés, & fera-t-il obligé de l'en croire? Il falloit donc au moins lui donner quelque Jésuite pour Assesseur, afin de remédier aux embarras où il se pourroit trouver, & lui donner plus de hardiesse de faire une fonction si éloignée de sa Charge.

XIV. Ce n'est pas seulement par cette usurpation d'une fonction ecclésiastique, que l'on transfère à des Baillifs, que l'Episcopat est blessé dans cette Déclaration, mais c'est principalement par le droit qu'on a ôté aux Evêques de choisir les Ministres de l'Eglise selon leurs lumieres, en y attachant des conditions illégitimes, qui ne sont prescrites par aucun Canon ni par aucune autorité légitime de l'Eglise. Car supposons que M. d'Alet ait une Cure à donner, & qu'il choisisse pour cela un Ecclésiastique élevé dans son Séminaire, qu'il juge très-capable de cet emploi; pourquoi les provisions qu'il aura données à cet Ecclésiastique seront-elles nulles, si, contre l'intention de son Evêque, qu'il fait n'avoir pas voulu se soumettre pour des raisons très-considérables à cette signature du Formulaire, il ne le va signer; c'est-à-dire, s'il ne va faire une profession de sa foi entre les mains d'un Séculier? Quel crime aura-t-il commis pour n'avoir pas voulu faire une chose si contraire à l'esprit de l'Eglise? Il n'a pas signé le Formulaire. Qui le lui a commandé? Ce n'est pas son Evêque, qui est son vrai Pasteur, & de qui il doit recevoir les ordres dans ces matieres spirituelles. Ce n'est pas l'Assemblée du Clergé; car elle n'a rien à commander dans le Diocèse d'Alet, comme tout le monde le reconnoît maintenant. Ce n'est point le Pape; car il n'a point parlé jusques-ici du Formulaire; & quand il en auroit parlé, il faudroit, selon l'esprit de l'Eglise, que cela eût été accepté par l'Evêque. Qui a donc commandé cette signature? Dira-t-on que ce soit le Roi? Mais peut-on faire une plus grande injure à S. M. que de vouloir qu'elle se soit attribuée ce qu'elle dit elle-même être *propre à la personne & au caractère des Evêques*? On fait assez que le Roi ne prétend, dans des choses aussi spirituelles que le sont celles-là, que faire exécuter ce qui auroit été légitimement commandé par l'autorité de l'Eglise. Or il est constant que nulle autorité de l'Eglise n'a commandé la signature du Formulaire dans

le Diocèse d'Alet ; & si le Roi l'avoit pu commander, il auroit donc pu IV. CL. aussi la commander à M. d'Alet. Or ayant considéré les choses plus exacte- V. P<sup>e</sup>. ment, on a reconnu que le Roi n'avoit point de droit de rien com- N<sup>o</sup>. XLIV. mander sur cela aux Evêques ; d'où vient aussi qu'il ne leur est rien ordonné dans cette Déclaration. Il n'a donc pu aussi rien commander aux Ecclésiastiques des Diocèses dont les Evêques, pour de très-bonnes raisons, & auxquelles personne n'a encore satisfait, ne veulent pas faire signer. Et ainsi il se trouve qu'un très-bon Curé, & très-capable de servir l'Eglise, sera honteusement & irrévocablement chassé de sa Cure, pour n'avoir pas fait une chose qui ne lui est commandée par aucune autorité à laquelle on puisse dire qu'on soit obligé de déférer ; & l'autorité laïque mettra à la place de ce bon Pasteur un misérable mercenaire, ou plutôt un loup, qui, s'y étant intrus, ne pourra que s'y damner, & attirer la malédiction de Dieu sur toute une Paroisse.

XV. Ce qui est ordonné dans cette même Déclaration touchant ceux que les Evêques auront ordonné Sous-Diacres, n'est pas moins surprenant. On n'a pas osé obliger les Evêques de faire signer ceux qu'ils ordonneroient Sous-Diacres, parce qu'on a bien vu que cette signature n'étant point ordonnée par les Canons de l'Eglise, qui sont les règles des Evêques, on ne pouvoit la leur imposer comme une condition, dans les fonctions qui ne doivent dépendre que de leur autorité. Mais ce que l'on fait ne leur est pas moins injurieux, & établit en quelque sorte une plus grande servitude. On veut que tous ceux *qui seront promus aux* Ib. p. 155. *Ordres de Sous-Diaconat, un mois après avoir reçu le dit Ordre, aillent signer entre les mains d'un Laïque ; & à faute de l'avoir fait dans ce mois-là, on les déclare incapables de posséder aucun Bénéfice, quand même ils signeroient après le dit temps expiré.* Voilà un vrai moyen de remplir toutes les Charges de l'Eglise de mercenaires, & d'en chasser tous ceux qu'on pourroit croire y être véritablement appelés.

On fait la maxime de S. Paul : *Nemo sumit sibi honorem* ; & celle des SS. Peres : que quoiqu'un homme soit rempli de vertus, il ne doit prendre la conduite des âmes qu'y étant forcé : *Virtutibus pollens, coactus ad regimen veniat*. Lors donc qu'un bon Ecclésiastique, qui sera rempli de cet esprit, aura reçu l'Ordre de Sous-Diacre, comme il sera fort éloigné de desirer les Charges de l'Eglise, il n'aura garde de se porter par cette ambitieuse prétention à faire une action aussi indigne d'un Ecclésiastique, qu'est celle d'aller faire profession de sa foi entre les mains d'un Laïque ; & ainsi un mois passé voilà tous les Evêques de France hors de pouvoir d'en faire un bon Curé, quelque besoin qu'ils en aient & quelque capacité qu'ils reconnoissent en lui. Le voilà pour toute sa vie incapable de

IV. CL. servir les ames en qualité de Pasteur, ou même d'édifier l'Eglise par sa  
 V. P<sup>e</sup>. piété dans une Compagnie de Chanoines. Et quelle est cette nouvelle  
 N<sup>o</sup>. XLIV. espece d'irrégularité? C'est qu'il ne peut se résoudre de reconnoître un  
 Laïque pour Juge de sa foi. Il a passé un mois durant sans pouvoir gagner  
 sur lui de s'assujettir à cette honteuse servitude. En voilà assez: cela est  
 irrémissible. S'il avoit commis toutes sortes de fripponneries & de débauches,  
 comme il n'y a presque plus de discipline dans l'Eglise, cela ne le  
 rendroit pas incapable de toutes sortes de Bénéfices; il en feroit quitte  
 au plus pour un léger changement. Mais, avoir passé un mois sans signer  
 le Formulaire, c'est un péché qui ne se remet ni en ce monde ni en  
 l'autre; ceux qui y sont tombés doivent être traités comme des Esau,  
 qui ne trouvent point de lieu à la repentance, quand ils la demanderoient  
 avec larmes. Mais on les traite comme ils le mériteroient, s'ils se  
 repentoient d'être exclus des Bénéfices pour n'avoir pas profané leur  
 caractère, par un asservissement honteux à la puissance séculière d'un  
 Lieutenant-Général ou d'un Baillif.

XVI. Le prétexte qu'on a pris pour surprendre S. M. en lui faisant  
 autoriser un procédé si étrange, est ce qui doit davantage ouvrir les  
 yeux à tous les Evêques, & les porter à ne pas souffrir une si visible  
 oppression de leur autorité. On fait dire au Roi: qu'il veut, *pour la police  
 & la paix de son Royaume, qu'aucune personne ne puisse être ci-après  
 pourvue de quelque Bénéfice que ce soit, qu'il n'ait auparavant souscrit le  
 Formulaire en personne entre les mains du Lieutenant-Général, &c.* On a  
 cru que ces mots, *pour la police & la paix de notre Royaume*, mettoient  
 tout à couvert, & ôtoient tout sujet aux Evêques de se plaindre, comme  
 si le Roi avoit usurpé ce qui appartient à leur caractère, puisqu'on ne  
 peut pas lui contester le droit qu'il a de faire des Loix pour la police  
 & la paix de son Royaume. Mais il n'y aura rien que la puissance sécu-  
 laire ne puisse usurper sur l'Eglise, si une semblable couleur suffisoit pour  
 autoriser de semblables usurpations. Car si un Roi, par exemple, trompé  
 par quelques Evêques, vouloit engager à signer une erreur, quoique  
 d'autres Evêques s'y opposassent, il n'auroit qu'à déclarer nulles toutes  
 les provisions de Bénéfices faites à ceux qui ne l'auroient pas signée entre  
 les mains des Magistrats séculiers, & ajouter qu'il le feroit pour la police  
 & la paix de son Royaume. Trouveroit-on qu'en cela il ne feroit rien  
 contre les droits de l'Eglise? Ce qu'un Roi Chrétien peut légitimement  
 pour la police & la paix de son Royaume dans les choses de la Reli-  
 gion, est, de suivre l'Eglise & non de la prévenir; de faire exécuter ce  
 qui aura été légitimement ordonné par la puissance Ecclésiastique, & non  
 d'employer son autorité pour établir une usurpation très-illégitime de  
 quelques

quelques Evêques contre leurs Confreres; d'empêcher que les bons Prélats IV. CL. ne soient troublés dans leur ministère, & non pas de les troubler dans V. P<sup>e</sup>. la plus importante de leurs fonctions, qui est le choix de ceux qu'ils N<sup>o</sup>. XLIV. veulent élever aux dignités de l'Eglise.

On ne s'arrête point à faire voir que ce prétexte de la police & de la paix du Royaume, dont on surprend Sa Majesté, n'est qu'une illusion des Jésuites, qui font croire très-faussement qu'il y a une nouvelle secte d'hérétiques, prête de troubler l'Eglise & l'Etat; au lieu que ne s'agissant que d'une question de fait de nulle importance, il est contre toute sorte de raison de s'imaginer qu'elle puisse troubler la paix du Royaume, & qu'il soit fort important pour la police & le bon gouvernement de l'Etat que tout le monde convienne que cinq Propositions sont dans un livre.

XVII. Mais la maniere dont ces choses se passent, en doit faire concevoir la conséquence à tous les Evêques qui aiment l'Eglise. Cette Déclaration, qui introduit une chose si nouvelle, & qui n'a jamais été pratiquée dans l'Eglise, qui n'est capable que de gêner une infinité de consciences; de faire commettre un grand nombre de péchés, de troubler des Diocèses, de rendre inutiles de très-gens de bien, & de soumettre les Ecclésiastiques à la puissance séculière dans une chose aussi spirituelle qu'est une profession de foi, n'a été dressée & agitée pour ce qui est du Clergé, que par deux Evêques & par un Jésuite; & encore de ces deux Evêques, on sait qu'il y en a un qui y a peu ou point de part. C'est donc proprement l'ouvrage d'un Evêque & d'un Jésuite, & qui sont connus l'un & l'autre pour être tellement emportés dans cette affaire, qu'en étant les véritables parties, c'est une chose tout-à-fait indigne qu'ils en aient été non seulement les Juges, mais les seuls Juges. Car on ne peut pas dire que le Parlement en ait été Juge, puisque l'usage n'est pas que l'on délibère de ce qui se passe devant le Roi, siéant en son Lit de Justice. On supplie donc les Evêques de considérer s'ils trouvent bon d'autoriser cet exemple que l'on veut introduire dans l'Eglise, qui est que dans les matières les plus spirituelles, tout ce qu'il plaira à deux ou trois personnes qui composeront ce qu'on appelle le Conseil de conscience, ayant été proposé en forme de Déclaration, & enregistré au Parlement, sans même aucune liberté de suffrages, passera pour une Loi perpétuelle & irrévocable, à laquelle tous les Evêques de France se trouveront assujettis, & qui leur ôtera, sans appel & sans remède, la liberté de se conduire selon leurs lumières, dans la plus divine fonction de leur dignité sacrée, qui est le choix de ceux à qui ils doivent confier le soin des âmes. Si cela est, & s'ils veulent bien subir ce joug, ils ne doivent plus se considérer comme les Vicaires de Jesus-Christ dans

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

Y y

IV. C<sup>l</sup>. leurs Eglises, selon la doctrine des Conciles ; mais comme les Vicaires V. P<sup>c</sup>. de deux ou trois Evêques de la Cour , & du Pere Confesseur , qui, N<sup>o</sup>. XLIV. abusant de la créance qu'ils pourront avoir dans l'esprit du Roi , prescriront à leur gré ce qui se devra observer dans tous les Diocèses de France , quelque répugnance que les autres Evêques y puissent avoir , & quelque préjudiciable qu'ils croient que cela soit au bien des âmes qui leur sont commises.

Les Evêques qui ont quelque zèle pour leur caractère , doivent d'autant plus s'opposer à cette introduction ; que, dans l'état présent de l'Eglise , c'est une chose effroyable que la conséquence d'un mauvais exemple. L'Eglise ne se conduit plus par les Canons , c'est-à-dire, par les loix saintes qu'elle s'imposoit à elle-même dans ses Conciles. Elle ne se conduit plus par les Décrets des Papes conformes à ses Canons : *Secundum Decreta Sanctæ Sedis Romæ Pontificum ex Sacris Canonibus promulgata* , comme parloient nos Peres après S. Léon. Elle ne se conduit presque plus que par les nouveaux exemples : pourvu que l'on puisse faire voir qu'une chose a été pratiquée , cela suffit pour la faire croire légitime , principalement lorsque l'on peut appuyer l'exemple par la force. Et ainsi tous les Evêques doivent supposer qu'il n'y a point de différence entre laisser passer cette Déclaration sans en témoigner leurs justes plaintes , & consentir à l'établissement de la plus honteuse servitude qui fut jamais dans l'Eglise Gallicane ; puisque le Jésuite , Confesseur du Roi , qui sera toujours , pour plusieurs raisons , le plus considéré dans le Conseil de conscience , sera toujours en état d'exercer une domination souveraine dans tous les Diocèses de France , par de semblables Déclarations.

XVIII. Il semble qu'il y ait moins à dire sur ce que les Evêchés & les Abbayes ne seront donnés qu'à ceux qui auront signé le Formulaire ; parce qu'étant à la nomination du Roi , on croit qu'il en est le maître. Mais des Evêques qui seroient remplis de cet esprit Apostolique dont étoient animés ces grands Saints qui ont parlé autrefois avec tant de liberté aux Rois & aux Empereurs , ne pourroient-ils pas représenter à Sa Majesté , que ceux qui lui font accroire qu'il est le maître absolu de ces nominations , le trompent misérablement , & sont les plus grands ennemis de son salut ?

On ne lui a peut-être jamais représenté que le Concile de Trente , ne souffrant ces nominations que par tolérance , déclare en même temps que les Princes sont obligés , sous peine de péché mortel , de choisir les plus capables & les plus dignes d'une charge qui seroit formidable aux Anges mêmes ; ce qu'il est presque impossible que les Rois fissent jamais , étant environnés de personnes qui arrachent par leurs impor-

tunités, & par la considération des services temporels, qui est une es- IV. Cl.  
pece de Simonie, ce qui ne devrait être donné qu'au mérite & à la V. P.  
sainteté de la vie: qu'ainsi ce choix, dont les Rois se sont chargés, N°. XLIV.  
n'est pas tant un avantage, qu'un horrible danger pour eux, auquel  
Saint Louis n'a jamais voulu s'exposer; & que cela ne leur donne aucun  
droit d'imposer à ceux qu'ils choisissent d'autres conditions au regard du  
spirituel, que celles qui leur sont imposées par l'Eglise & par les Ca-  
nons: que la signature du Formulaire n'est point de ce nombre, puisque  
nulle autorité ecclésiastique légitime ne l'a établie par toute la France,  
& qu'ainsi c'est une usurpation du Conseil de conscience, d'attacher à  
cette nouvelle loi la vocation à l'Episcopat. De sorte que Sa Majesté  
se trouveroit engagée par ces mauvais conseils dans un grand péché,  
si le nombre de ceux qui sont capables d'être de vrais Evêques, étant  
déjà si rare, on manquoit de donner à l'Eglise un saint Pasteur, à cause  
seulement qu'il auroit du scrupule de signer le Formulaire.

XIX. Il faut avouer néanmoins que ce cas est rare, & que dif-  
ficilement se trouvera-t-il personne qui manque d'être Evêque pour ce  
sujet. On connoît assez l'esprit de ces prétendants, & on sait bien qu'il  
n'y en a presque aucun qui, pour contenter son ambition, ne soit dis-  
posé non seulement de signer le Formulaire, mais qui ne fût même prêt  
de souscrire l'approbation des plus méchantes maximes de la morale  
des Jésuites, si le Pere Annat s'étoit avisé de mettre encore cette con-  
dition pour parvenir à l'Episcopat. Ils se raillent avec leurs amis, & trai-  
tent non seulement de scrupuleux, mais d'impertinents tous ceux qui  
font difficulté de ces choses. Ils ne se mettent pas en peine si le livre  
de Jansénius est hérétique ou catholique: ils diront si l'on veut que  
le Mahométisme y est établi, si cela est nécessaire pour leur fortune;  
& c'est un des plus grands maux que cause dans l'Eglise cette intro-  
duction de signatures forcées, qu'elle apprend aux hommes à se jouer  
des serments, & des professions de foi, & qu'elle engage les uns à  
ne faire aucune conscience de toutes ces choses, & les autres, qui en  
ont encore, mais qui sont foibles, à agir contre leur conscience.

XX. On ne se contente pas de mettre le trouble dans tous les Dio-  
ceses de France, en y commettant les Laïques pour y faire la charge  
des Evêques, lorsque les Evêques ne seront pas assez lâches pour suivre  
aveuglément les ordres du P. Annat; on veut encore troubler la solitude  
des Monasteres. On veut que ceux qui s'y retirent pour ne plus penser  
qu'à leur salut, s'engagent dans des contestations qui ne les regardent  
point, & que le témoignage qu'ils rendront contre le livre d'un Evêque,  
qu'ils n'aient jamais lu, fasse partie de leur profession, sans quoi il

IV. CL. ne leur sera pas permis de se consacrer à Dieu. On fait avec quel zèle  
 V. P<sup>e</sup>. S. Grégoire s'opposa à une loi de l'Empereur Maurice, qui défendoit  
 N<sup>o</sup>. XLIV. aux soldats de se faire Moines: car, quoiqu'elle eût pour but le bien  
 de l'Empire, qui avoit besoin de soldats pour s'opposer aux Barbares,  
 néanmoins ce saint Pape en empêcha l'exécution par ses remontrances;  
 & sa principale raison fut, que plusieurs personnes ne pouvant se sauver  
 qu'en se retirant du monde, & se faisant Religieux, on ne pouvoit en  
 conscience leur fermer l'entrée des Monasteres. Pourquoi ne crain-t-on  
 pas de le faire par cette Déclaration? Quel droit peut avoir la puissance  
 séculière, d'établir une nouvelle condition à la profession Religieuse,  
 & de ravir par-là cet asyle à plusieurs personnes qui en auroient besoin  
 pour leur salut. On fait que dans les Ordres les plus célèbres, plusieurs  
 de ceux qu'on y a fait signer ne l'ont fait qu'avec d'étranges scrupules,  
 & qu'il leur en est resté d'horribles peines de conscience. Pourquoi  
 faut-il encore gêner, pour une question de néant, tous ceux qui, à  
 l'avenir, voudront chercher cet abri des tempêtes du monde pour y  
 pleurer leurs péchés? Il paroît bien que ceux qui ont dressé cette Dé-  
 claration ne se mettent guere en peine du salut des ames.

XXI. La maniere dont il est parlé du livre de Jansénius est remar-  
 quable. On dit que *ce livre a donné lieu aux derniers troubles & con-*  
*testations des Catholiques, & aux nouvelles divisions de l'Eglise*; & pour  
 cela on le veut abolir, en défendant à tout le monde de le vendre, ou  
 de le débiter, ni même de le garder; & menaçant les Libraires de pu-  
 nition, s'ils ne se ruinent eux-mêmes en faisant porter ceux qu'ils ont  
 aux Greffes, sans leur promettre aucun dédomniagement. Les Jésuites  
 ont un moyen sûr, par-là, d'abolir tous les livres qui combattent leurs  
 sentiments: car étant répandus par tout le monde, il leur est bien facile  
 d'exciter un grand bruit contre ces livres; ce qui suffira pour les exter-  
 miner, comme *donnant lieu aux troubles & contestations des Catholiques,*  
*& aux divisions de l'Eglise.* Mais c'est une chose admirable qu'au même  
 temps que l'on veut que le monde témoigne que les cinq Propositions  
 sont extraites de Jansénius, sans que nulle personne d'autorité les y ait en-  
 core montrées, on donne ordre qu'on ne puisse s'assurer si cela est vrai,  
 en défendant à tout le monde de lire Jansénius; & on voudroit même,  
 s'il étoit possible, abolir ce livre, afin que n'y ayant plus moyen de  
 s'instruire de la doctrine de ce Prélat par lui-même, on fût réduit à en  
 croire tout ce que les Jésuites en voudront dire.

Voici encore une autre preuve de l'équité de ces Peres. Quand une  
 personne déclare qu'il condamne les Propositions en elles-mêmes & dans  
 leur sens propre & naturel, ils lui répondent que ce n'est pas assez.

Relation  
 des Délib.  
 lb. p. 15.

& qu'il faut encore qu'il les condamne dans le sens de Jansénius : & IV. CL. s'il demande qu'on lui dise donc quel est ce sens de Jansénius, si l'on V. P<sup>e</sup>. prétend qu'il est différent du sens propre & naturel des Propositions, N<sup>o</sup>. XLIV. ils lui repliquent, comme fit le P. Ferrier dans les conférences, qu'il n'en faut pas juger par les Propositions, mais par ce qui se trouvera avoir été enseigné par Jansénius, auquel le Pape nous renvoie en les condamnant dans son sens. Si cela étoit, nul donc ne pourroit savoir ce qu'il condamne en condamnant les Propositions dans le sens de Jansénius, s'il n'avoit lu le livre de ce Prélat; & cependant on veut que tout le monde les condamne dans ce sens, & que personne ne puisse lire le livre, par lequel seul, selon les Jésuites, on peut apprendre quel est ce sens que l'on condamne. S'est-il jamais trouvé, je ne dis pas dans l'Eglise, mais dans le monde, aucun exemple d'un procédé si déraisonnable?

Si on ne forçoit personne de parler de Jansénius, on pourroit peut-être avoir quelques prétextes de défendre de lire son livre. Mais de vouloir que je condamne un Evêque Catholique, comme ayant enseigné des impiétés & des hérésies, & de m'ôter tous les moyens de m'assurer s'il mérite d'être condamné, & s'il a véritablement enseigné ces hérésies; de vouloir que je tienne des Propositions pour hérétiques dans le sens d'un Auteur, sans vouloir expliquer ce sens, & de m'interdire la lecture d'un livre, auquel on dit que le Pape m'a renvoyé pour le savoir, peut-on nier que ce ne soit la chose du monde la plus contraire à toute justice naturelle & divine?

XXII. Il ne faut pas s'étonner si le P. Annat, qui, ayant été le seul entendu dans cette affaire, a fait croire au Roi ce qu'il lui a plu, a fait passer dans l'esprit de Sa Majesté la juste nécessité, qu'ont eu les Théologiens de se défendre contre les calomnies des Jésuites, & même de soutenir la foi catholique contre l'hérésie de ces Peres, touchant l'infaillibilité du Pape dans les faits non révélés, pour une liberté effrénée de publier des libelles contre les Bulles des Papes : & si par cette surprise, il leur a fait faire défense de plus rien écrire à l'avenir, sous peine d'être traités comme auteurs d'hérétiques, & comme perturbateurs du repos public. Mais quand Sa Majesté sera informée que ces Théologiens n'ont rien écrit, que dans une nécessité indispensable de justifier leur foi, & de repousser les impostures de ceux qui les accusent d'être hérétiques pour douter d'un fait non révélé, elle est trop juste pour trouver à redire qu'ils ne demeurent pas dans le silence, contre des accusations si outrageuses d'une part, & si insoutenables de l'autre, & sur lesquelles ils ne peuvent se taire sans crime.



IV. CL. Car il n'est pas permis à un Chrétien de se taire, quand on l'accuse  
 V. P<sup>e</sup>. d'être hérétique; parce que c'est renoncer sa foi, que de ne se pas justifier  
 N<sup>o</sup>. XLIV. lorsque l'on publie que nous l'avons abandonnée en tombant dans l'hérésie. Or comme il n'y a point de puissance sur la terre, qui puisse empêcher un Chrétien de ne pas confesser sa foi lorsqu'il en est interrogé, il n'y en a point aussi qui le puisse empêcher de répondre qu'il n'est point hérétique, lorsqu'on lui reproche de l'être.

Que si cela est vrai des simples fideles, il l'est bien plus des Prêtres & des Théologiens; parce que, comme leur apostasie seroit plus criminelle & plus scandaleuse à l'Eglise, ils ont encore une obligation plus particulière de lever ce scandale, en défendant publiquement la pureté de leur foi, contre ceux qui les auroient accusés de l'avoir violée par des impiétés & des hérésies.

Et enfin, si ceux qui leur feroient ces reproches ne les fondonnent & ne les pouvoient fonder, que sur une hérésie manifeste, qui renverse le fondement de la foi, qui est, qu'un fait non révélé puisse être cru de foi divine, ne seroient-ils pas coupables d'une prévarication criminelle, s'ils négligeoient leur propre défense, qui se trouveroit jointe en cette rencontre avec celle de l'Eglise & de la foi?

#### C O N C L U S I O N.

Voilà ce que les Evêques, qui auront un vrai zèle pour la justice & pour l'Eglise, peuvent représenter au Roi, touchant une Déclaration dans laquelle il est bien facile que Sa Majesté ait été surprise; puisque, dans une matiere toute ecclésiastique, sur laquelle les Evêques sont partagés, & qui, par conséquent n'auroit dû être terminée que dans un Concile national de toute l'Eglise Gallicane, on n'a consulté que deux ou trois personnes, qui avoient déjà témoigné tant d'emportement dans cette affaire, qu'ils ne pouvoient plus y être considérés que comme parties & non comme Juges.

Ce ne seroit pas avoir du Roi l'idée que l'on doit, si l'on s'imaginoit qu'il fût capable de s'offenser de la liberté chrétienne & épiscopale, que des Evêques prendroient de lui représenter des choses si justes. C'est une qualité au dessus de l'homme, & qui n'appartient qu'à Dieu de n'être jamais surpris. Mais le propre des grands hommes est, de trouver toujours bon qu'on les avertisse des surprises où la faiblesse humaine les auroit pu faire tomber; & il n'y eut jamais de parole plus digne d'un Roi que celle de Théodoric, rapportée par Cassiodore: *Pro aequitate servanda, & nobis patimur contradici*, & celle d'un autre dans le même Au-

teur : *Rarum confidentia genus est , interdum resistere contra vota Principis.* IV. CL.

Le Roi n'a pas d'autre intérêt ni d'autre dessein , dans cette affaire de V. P.<sup>e</sup>. l'Eglise , que d'empêcher qu'elle ne soit troublée par des divisions qui en N<sup>o</sup>. XLIV. pourroient corrompre la foi. Il n'a pensé à faire ordonner la signature du Formulaire , que parce qu'on lui a fait entendre qu'elle étoit propre à cet effet. Mais quand on aura fait comprendre à Sa Majesté que les deux ou trois personnes qui lui ont donné cet avis , ont pris une voie très-opposée au dessein qu'elle a de donner la paix à l'Eglise , & qu'ils l'ont engagée , contre son intention , à ordonner des choses qui ne pourroient être exécutées qu'en ravissant aux Evêques les droits les plus divins de leur caractère , sans parler d'une très-injuste domination qu'on exerceroit sur la conscience d'une infinité de personnes , il ne faut point douter qu'elle ne se tienné obligée à ceux qui lui feront ces remontrances , & qu'elle ne les regarde comme les plus fidelles de ses serviteurs ; puisqu'il n'y a rien de plus rare , que de trouver des personnes qui veuillent bien rendre aux Princes le plus important de tous les services , qui leur puisse être rendu , qui est de leur faire connoître la vérité.

[ Mai 1664. ]

IV. C<sup>te</sup>.V. P<sup>te</sup>.N<sup>o</sup>. XLV.

## JUGEMENT ÉQUITABLE,

S U R

## LES CONTESTATIONS PRÉSENTES,

*Pour éviter les Jugements téméraires & criminels.*

TIRÉ DE SAINT AUGUSTIN.

[ Sur l'Edition in-8<sup>o</sup>. de l'an 1683. ] (a)

## ARTICLE I

*Deux sortes de Jugements téméraires, dont le premier consiste à condamner pour des choses très-condamnables, mais crues trop légèrement.*

**I**L n'y a guere de péché plus commun à ceux mêmes qui ont plus de soin d'éviter les autres, que le jugement téméraire. Le zele que l'on croit avoir pour la foi & pour la piété, est souvent ce qui y fait tomber davantage ; & il faut avouer que ce n'est pas tant quelquefois la dépravation de la volonté, que l'obscurcissement de l'esprit, qui fait commettre cette faute à plusieurs personnes, qui ont d'ailleurs quelque soin de leur conscience.

C'est pourquoi il y a de la charité à découvrir ce qui est cause qu'un péché, capable de perdre les meilleures ames, est maintenant si ordinaire. Je ne parle point de ceux qui ne s'y engagent que par un esprit de haine & de jalousie ; ce sont des malades que les discours ne peuvent guérir : mais assurément il y a beaucoup de personnes simples, qui ne blessent la charité par ces jugements téméraires, que parce qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'ils sont téméraires, & qu'ils les prennent pour des mouvements de zele & de piété. Il y a lieu d'espérer, que s'ils étoient plus éclairés, ils feroient plus retenus, & qu'ils mettroient leur sûreté à laisser à Dieu le jugement de ses serviteurs, sans s'exposer au hasard d'éteindre l'amour

(a) [ Voyez la Préface historique, §. XXIII. N<sup>o</sup>. VII. ]

l'amour de Dieu dans leur cœur, en perdant celui qu'ils doivent avoir IV. CL. pour leurs freres, l'un de ces amours ne pouvant subsister sans l'autre. V. P<sup>e</sup>.

Il y a deux erreurs à éviter pour ne point offenser Dieu en jugeant N<sup>o</sup>. XLV. témérairement du prochain ; l'une de fait, & l'autre de droit. L'une est, quand on le condamne pour un grand crime, & pour lequel il mériterait en effet d'être condamné s'il en étoit coupable ; mais en jugeant trop légèrement qu'il en est coupable. Ainsi une femme qui se conduit mal, mérite d'être dans l'exécration de toutes les honnêtes femmes ; mais le zèle qu'une honnête femme a pour la chasteté n'empêche pas qu'elle ne commette un grand péché devant Dieu, si, sans un juste sujet, elle en soupçonne une autre de n'être pas chaste.

L'autre est, quand on ne se trompe pas en ce qu'on attribue au prochain, mais qu'on change les pailles en poutres, en lui faisant un grand crime de ce qui est ou innocent, ou au plus une faute très-légère. Ainsi je puis être assuré qu'une personne a eu un mouvement de colère, ou qu'il n'a pas supporté une injure avec assez de douceur ; mais cela ne me donne pas droit de le tenir pour un emporté, ou de croire qu'il n'a point de piété, puisqu'on en peut avoir sans être exempt de ces fautes.

Voilà les deux sources générales des jugements téméraires, & que nous pouvons dire aujourd'hui les principales causes de ce que tant de personnes, qui feroient scrupule de manquer aux moindres exercices de dévotion qu'ils se sont prescrits à eux-mêmes, n'en font point de déchirer la réputation de leurs freres, en croyant même faire en cela un sacrifice à Dieu.

Ils savent que l'hérésie est le plus grand des maux, & qu'il n'y a rien dont un Catholique doive avoir plus d'aversion. Ce leur est assez, pour condamner aveuglément tous ceux que de simples bruits, sans aucune accusation ni conviction légitime, ont chargés du soupçon vague & sans fondement d'une nouvelle hérésie. Ils sont tellement frappés de l'horreur que leur a causée cette idée, qu'ils ne sont plus capables de rien écouter. Ils se croient pleinement justifiés, quand ils se rendent ce témoignage à eux-mêmes qu'ils ne haïssent que des hérétiques, & que S. Paul leur ordonne de les éviter ; & ils ne s'aperçoivent pas qu'ils confondent dans un seul jugement deux jugements très-différents, & que pour être fort justes en l'un, ils ne laissent pas de pouvoir être fort injustes & fort criminels en l'autre. Car il est fort juste de fuir les hérétiques, & de les avoir en abomination ; mais il est fort injuste de tenir pour hérétiques ceux dont on n'a pas de preuves suffisantes qu'ils le soient. La seule foi suffit pour le premier de ces jugements ; & ainsi tout le monde a droit de le faire ; mais le second dépend d'un grand nombre de preuves par-

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

Z z z

IV. C. L. ticulieres, dont le discernement est très-difficile ; & ainsi ne peut être fait  
 V. P<sup>e</sup>. sans crime par ceux qui n'ont que la connoissance générale, de l'éloi-  
 N<sup>o</sup>. XLV. gnement qu'on doit avoir de ceux qui corrompent la foi de l'Eglise.  
 Autrement ce seroit agir comme un Juge, qui envoyeroit à la potence ou à la roue, tous ceux qu'on lui présenteroit comme étant coupables de vol ou d'assassinat, sans s'informer de la vérité du fait, sans savoir même en particulier quel est le vol ou l'assassinat dont on se plaint, & sans s'arrêter à autre chose, sinon, que ce sont les supplices que les Loix ordonnent à ces sortes de coupables.

Mais, parce que les hommes sont plus touchés de ce qui leur frappe les sens, il n'y a personne qui ne reconnoisse combien ce procédé, dans les choses temporelles, seroit cruel & déraisonnable : & au même temps on ne fait point de conscience de commettre la même injustice, quand il s'agit de répandre le sang, non du corps, mais de l'honneur, selon la parole d'un ancien Pere ; quand il s'agit de rendre inutiles aux âmes rachetées par le sang de JESUS CHRIST ceux que d'ailleurs on avoue y pouvoir être fort utiles par leur science & par leur vertu ; quand il s'agit de détruire la charité qui doit être entre les membres d'un même corps, & d'entretenir le fantôme d'une nouvelle hérésie, qui ne peut servir qu'à troubler toute l'Eglise, & à donner lieu à ses ennemis de lui insulter & de justifier leur schisme, par celui qu'on leur fait croire être dans l'Eglise même.

On fait gloire de tous ces maux, par cette seule raison, que tout cela est non seulement permis, mais louable à l'égard des hérétiques, & qu'on ne sauroit les avoir trop en horreur. Mais, plus on les doit avoir en horreur, plus on doit être retenu à n'imputer ce crime qu'à ceux qui en seroient véritablement coupables. Plus il est grand, plus il faut avoir de grandes preuves pour l'attribuer à son frere : car c'est une faute pardonnable, que de croire légèrement une petite faute d'un autre ; mais c'est un crime que d'en croire un crime sans en être bien assuré : & c'est un abus sacrilege des paroles de l'Ecriture que d'appliquer ce qu'elle dit contre les hérétiques, à ceux qu'on s' imagine être hérétiques sur de simples soupçons, & sans aucune conviction légitime.

Il n'y a rien de plus sage & de plus judicieux, que ce que dit Saint Augustin sur ce sujet, dans son livre de l'Unité de l'Eglise contre les Donatistes, chap. 5. *Jugez, dit-il, parlant à son peuple, combien il est facile ou à nous d'appliquer aux Donatistes, ou aux Donatistes de nous appliquer ce que JESUS CHRIST a dit contre les Pharisiens, qu'ils étoient semblables à des sépulchres blanchis, qui paroissent beaux au dehors, mais qui au dedans sont pleins d'os de morts & de toute sorte d'ordure ; qu'ainsi ils*

paroissoient justes aux hommes qui ne confideroient que le dehors de leurs IV. Cl. actions, mais qu'au dedans de leur cœur ils étoient pleins de malice & d'hy- V. P<sup>e</sup>. pocrisie. Mais, soit que nous nous servions de ces paroles contr'eux, ou N<sup>o</sup>. XLV. qu'ils s'en servent contre nous, si on ne montre auparavant, par des preuves très-manifestes, qui sont ceux qui, étant méchants, contrefont les gens de bien; qui est l'homme qui ait un peu de sens, qui ne voie que c'est plutôt l'humeur légère d'une personne médifante, que le jugement équitable d'une personne convaincue de la vérité, qui fait faire ces reproches (b)? Il n'en étoit pas de même de JESUS CHRIST, ajoute ce Pere; car, étant Dieu & voyant le secret des cœurs, dont il étoit en même temps le témoin & le Juge, il leur pouvoit faire ces reproches sans crainte de se tromper: mais pour nous, à qui ce secret est caché, nous devons premièrement découvrir ce qui peut être à reprendre dans les autres, & en avoir des preuves pour les en convaincre, afin de ne nous pas rendre nous-mêmes coupables du crime très-grand d'une folle témérité (c). Que si les Donatistes, continue ce Saint, peuvent faire voir que nous sommes tels que JESUS CHRIST a décrit les Pharisiens, nous ne devons point trouver mauvais qu'ils emploient pour nous confondre, les mêmes paroles dont JESUS CHRIST a usé envers les Pharisiens. Et de même, si nous pouvons montrer que ce sont eux qui ressemblent à ces hypocrites, il nous sera permis de leur appliquer ces reproches de JESUS CHRIST, après les avoir convaincus qu'ils les méritent autant que ceux à qui JESUS CHRIST les a faits (d).

Que ces paroles si saintes & si pleines d'équité doivent donner de frayeur à ces téméraires accusateurs de leurs freres, qui se croient en sûreté en traitant ceux qu'ils appellent Jansénistes, comme l'Ecriture veut que l'on traite les hérétiques, sans s'être jamais mis en peine de considérer s'ils avoient des preuves suffisantes, pour les convaincre de tenir les hérésies qu'on leur impute! Cependant, selon ce grand Saint, avant cette conviction, toute cette application de l'Ecriture, qui est le fondement de leur conduite, est injuste & criminelle. Car, s'il y a des personnes que l'on puisse convaincre de combattre la foi catholique, en soutenant les impiétés & les hérésies que le Pape a condamnées dans les V Pro-

(b) Hæc, sive in illos à nobis, sive ab eis in nos, dicantur, nisi prius probetur manifestissimis documentis qui sint, qui, cum sint injusti, justos seipfos confingant, conviciante magis levitate quàm convincente veritate dici, quis mediocriter sanus ignoret?

(c) Aliter quippe illa Dominus in Phariseos dicebat tamquam Dominus, id est, cognitor cordis & humanorum omnium secretorum, & testis & judex: nos autem prius debemus invenire & ostendere quid arguamus, ne ipsi potius gravissimo crimine insanæ temeritatis arguamur.

(d) Sanè, si ante nos docuerint nos tales esse, nequaquam recusare debemus talibus Sanctorum Scripturarum verbis nos reprehendi atque contundi. Ita, si nos eos tales esse docuerimus, erit similiter in potestate nostra, quibus dominicis increpationibus, jam demorstratos convictosque, feriamus.

IV. CL. positions, on a raison alors de les tenir pour hérétiques, & de les condamner.  
 V. P<sup>e</sup>. fondre par les justes reproches que l'Ecriture fait aux hérétiques. Mais,  
 N<sup>o</sup>. XLV. si on ne le prouve auparavant *manifestissimis documentis*, comme parle ce Saint, tout ce qu'on dit contre ceux à qui on donne sans raison des noms de secte, *conviciante magis levitate, quam convincente veritate, dici, quis mediocriter sanus ignoret?* Et ceux qui soupçonnent sans preuve des gens de bien, de soutenir des erreurs qu'ils font profession de détester, & qui, sur ce soupçon, les déchirent & les persécutent, n'en seront pas quittes devant Dieu, pour dire qu'ils ne font en cela qu'imiter le zèle de JESUS CHRIST contre les Pharisiens; & celui des Apôtres contre les premiers hérétiques de l'Eglise: mais l'abus qu'ils font de ces exemples si saints, ne servira qu'à les rendre plus coupables devant Dieu, en usurpant le jugement du secret des cœurs qu'il s'est réservé, & se précipitant, par cette usurpation, dans un aussi grand péché qu'est celui que S. Augustin appelle *gravissimum crimen insanæ temeritatis*.

## A R T I C L E I I

*De la seconde sorte de Jugement téméraire, qui consiste à prendre des choses innocentes ou légères pour un sujet de condamnation. Jugement qu'on doit faire, selon S. Augustin, de ceux qui ne défendent un livre que parce qu'ils l'entendent en un bon sens.*

**I**L est vrai aussi que c'est ce qui oblige certaines personnes, qui font profession de dévotion, & qui sont moins emportés, de reconnoître qu'on ne peut point imputer aux Disciples de S. Augustin de soutenir des hérésies qu'ils font profession de condamner: mais cela n'empêche pas que, par un autre tour, ils ne les jugent aussi durement que les autres. Nous ne voulons point, disent-ils, fouiller dans leur cœur: nous voulons croire qu'ils parlent sincèrement, quand ils témoignent rejeter les erreurs dont on les accuse; mais il nous suffit qu'ils refusent de condamner le livre qui contient ces erreurs, selon le jugement du S. Siege: cela nous donne droit de les détester comme des fauteurs d'hérésie, quand ils ne seroient pas véritablement hérétiques, & de leur imputer même les hérésies de ce livre, jusqu'à ce qu'ils l'aient condamné.

Mais c'est ici l'autre source des jugements téméraires, qui ne consiste pas seulement, comme la première, à juger mal d'un homme, mais à juger mal de la vérité. Car, quoique ce soit une plus grande calomnie

de traiter un homme d'hérétique, en lui attribuant ce qu'il ne soutient IV. CL. pas, mais ce qu'il ne pourroit soutenir sans être hérétique; c'est une V. P<sup>e</sup>. plus grande erreur, & qui blesse davantage la vérité éternelle, de prendre N<sup>o</sup>. XLV. pour sujet d'une outrageuse condamnation de ses freres, ou une chose innocente, ou une faute ( si c'en est une ) très-légere & très-pardonnable. C'est l'aveuglement où étoient les Pharisiens, qui faisoient un crime aux Apôtres de ce qu'ils rompoient des épis le jour du Sabbat, ou de ce qu'ils négligeoient de laver leurs mains avant que de se mettre à table. Et c'est ce que Jesus Christ condamne généralement dans ces hypocrites, qui veulent ôter une paille de l'œil de leur frere pendant qu'ils laissent une poutre dans le leur.

On dira peut-être que c'est moi qui me trompe, & que ces personnes n'ont point de tort de condamner aussi sévèrement qu'ils font ceux qui refusent de dire anathème au livre de Jansénius, quoiqu'ils n'en fassent difficulté que parce qu'ils l'expliquent en des sens que leurs adversaires sont obligés de reconnoître pour catholiques; & on soutiendra que c'est avec justice qu'on les veut rendre responsables de toutes les hérésies que le Pape a déclaré être dans ce livre, puisqu'ils ne veulent point en abandonner la défense.

Que peut-on faire donc de plus raisonnable dans cette contestation, que de s'adresser à un Juge qui ne puisse être suspect à aucune des parties; qui soit incapable d'être touché par aucun mouvement humain de faveur ou d'aversion, & dont l'équité soit égale à la lumière? Je ne crois pas qu'il se trouve personne, qui ne reconnoisse toutes ces qualités en la personne de S. Augustin, & qui ne voulût bien le prendre pour Arbitre de ce différent, s'il étoit encore sur la terre. Or Dieu a voulu qu'il en ait jugé lorsqu'il y étoit; & nous pouvons croire que c'est un effet de sa providence, de ce qu'il a fait prononcer à ce grand Docteur le jugement qui doit régler celui de toutes les personnes équitables, & donner la paix à l'Eglise, s'il y a encore un peu de justice dans le monde.

Il s'agit de savoir si, lorsque l'on convient dans l'Eglise que de certaines opinions sont hérétiques & pernicieuses, & que toute la contestation est si ces opinions que chacun condamne, sont ou ne sont pas dans le livre d'un Auteur Catholique, ceux qui croient qu'elles y sont doivent déchirer ceux qui ne croient pas qu'elles y soient, comme des gens pernicioeux & des auteurs d'hérésie?

Or c'est sur cela même que S. Augustin a prononcé, non seulement dans une hypothese particuliere, qui n'ait qu'un rapport éloigné à la contestation présente, mais dans la these générale, & d'une maniere si précise, que l'on peut dire qu'il a décidé par avance tous les différens



IV. CL. qui se pourroient élever dans l'Eglise sur ce sujet. Mais, comme ce Saint V. P<sup>e</sup>. avoit pour maxime de n'écrire que dans les occasions que Dieu lui en N<sup>o</sup>. XLV. faisoit naître, voici celle qui l'a fait parler sur cette matiere.

Un des principaux artifices dont se servoient les Manichéens, pour décrier la Religion Catholique dans l'esprit de ceux qu'ils séduisoient, étoit de leur faire croire qu'on adoroit dans l'Eglise un Dieu en forme humaine, qui avoit des bras & des jambes, des oreilles & des yeux; un Dieu cruel, envieux, inconstant, qui se repentoit & changeoit de volonté, & qui aimoit le sang des bêtes. Et le fondement de ces accusations contre l'Eglise étoient les passages du Vieux Testament, qui étoit reçu par les Catholiques, où il semble que toutes ces choses soient dites de Dieu. S. Augustin, s'étant engagé dans cette hérésie pendant sa jeunesse, y avoit aussi engagé un de ses amis nommé Honorat. C'est pourquoi, ayant appris assez long-temps depuis sa conversion, que cet ami étoit encore dans cette erreur, il lui adressa le livre qui a pour titre *De l'utilité de la Créance*, où il témoigne lui-même que son dessein n'a pas été d'entrer dans le fond de la réfutation des Manichéens, mais seulement de le détromper des fausses idées qu'ils lui avoient données de l'Eglise Catholique, en lui attribuant plusieurs impiétés touchant la nature de Dieu, comme contenues dans les Ecritures du Vieux Testament. Or voici la maniere très-judicieuse & très-sage dont S. Augustin entreprend de détromper son ami sur ce sujet. Regardant comme un trop long ouvrage de donner le vrai sens de tous les passages de l'Ancien Testament, sur lesquels les Manichéens calomnieient les Catholiques, il déclare qu'il réserve cela pour un autre temps; & il prétend que la justification des Catholiques, touchant la créance qu'ils avoient de la nature de Dieu, n'en dépendoit point; parce que, laissant à part l'autorité divine des livres du Vieux Testament, qui étoit contestée par les Manichéens, il soutient que, quelque sentiment que ces Ecrivains auroient eu de Dieu, il suffisoit que les Catholiques les entendissent en un sens qui ne contient rien d'indigne de Dieu, pour être entièrement hors des prises des accusations de ces hérétiques.

Et c'est ce qu'il prouve par un discours général, qui contient la décision de toutes les disputes qui se peuvent former sur de semblables sujets, & qui doit fermer la bouche à ces faux zélés, qui veulent faire passer pour une secte d'hérétiques ceux qui ne défendent le livre d'un Evêque Catholique, que parce qu'ils ne l'entendent qu'en un sens très-catholique, par le propre aveu de l'Assemblée du Clergé.

\* De util.  
credendi  
cap. 4.

On se peut, dit-il, \* tromper en trois différentes manieres en lisant un Livre. Je les expliquerai toutes trois. La premiere est, quand on prend

pour vérité une opinion fausse qu'on croit avoir été le sentiment de l'Auteur IV. CL. qu'on lit, quoiqu'il n'ait pas été dans cette pensée. C'est ce que les Théologiens d'aujourd'hui appelleroient se tromper dans le droit & dans le fait, comme font tous les hérétiques en lisant l'Ecriture Sainte, & s'imaginant qu'elle contient leurs erreurs, qu'ils prennent pour des vérités.

La seconde maniere de se tromper, qui n'est pas moins pernicieuse, est, quand on prend pour vérité une opinion fausse, mais qui a été véritablement enseignée par l'Auteur qu'on lit. C'est ce que les Théologiens appelleroient maintenant se tromper dans le droit, & non dans le fait, comme font les hérétiques en lisant les Auteurs de leur secte.

La troisieme est; quand nous entendons les paroles du livre que nous lisons, en un sens qui n'enferme rien que de conforme à la vérité, quoique ce ne soit pas en ce sens que celui qui les a écrites les a entendues. C'est ce qu'on appelleroit maintenant se tromper seulement dans le fait, & non dans le droit. Et c'est la seule erreur que puissent imputer aux défenseurs de Jansénius ceux qui sont le plus persuadés que ce Prélat a enseigné des hérésies; puisqu'il est constant qu'ils ne le défendent que parce qu'ils l'entendent en un sens catholique, & qui n'enferme que des vérités reconnues pour orthodoxes par toute l'Eglise. C'est le témoignage que l'Assemblée du Clergé leur a rendu par ces paroles: *Solertes sibi videri volunt, omnia verba Jansenii ad aliquem sensum catholicum futiliter detorque-  
quentes.* Ils se trompent dans le fait, selon ces Prélats, parce que c'est mal à propos, *futiliter*, qu'ils donnent un sens catholique à toutes les paroles de Jansénius. Mais ils ne se trompent point dans le droit, selon ces mêmes Prélats, puisqu'ils ne défendent Jansénius, qu'en donnant à toutes ses paroles un sens catholique: ce qui est l'espece même de S. Augustin; *Cum ex alieno scripto intelligitur aliquid veri, cum hoc ille qui scripsit non intellexerit.* Or voyons quel jugement S. Augustin porte de cette troisieme maniere de se tromper. *In quo genere, dit-il, non parum est utilitatis, imò si diligentius consideres, totus legendi fructus est integer. Il n'y a pas peu d'utilité à lire des livres en cette maniere: Et même si nous considérons bien les choses, le fruit de la lecture demeure entier; parce que le véritable fruit de la lecture n'est pas de savoir ce qu'un homme a dit ou n'a pas dit, mais de s'instruire de la vérité. Or celui-là s'en instruit, qui, se trompant heureusement dans l'intelligence des Ecrits d'un Auteur, y trouve des vérités importantes, que cet Auteur n'y a peut-être pas entendues.*



IV. CL.  
V. P.  
N°. XLV.

## ARTICLE III.

*Suite du même discours de S. Augustin. Qu'il n'y a rien de plus pardonnable que d'attribuer à un Auteur un bon sens qu'il n'a peut-être pas eu.*

**C**E Saint reprend encore l'explication de ces trois manieres de se tromper, & donne des exemples de chacune.

„ Un exemple, *dit-il*, de la premiere est, si quelqu'un se persuade que Radamante juge les morts dans les enfers, parce qu'il l'a lu dans Virgile. Car il se tromperoit en deux manieres : l'une, en ce qu'il croiroit une chose qu'il ne faut pas croire ; l'autre, en ce qu'il ne faut pas même s'imaginer que Virgile l'ait jamais crue.

„ Un exemple de la seconde est, si quelqu'un, ayant lu dans Lucrece que l'ame est composée d'atomes, & qu'après la mort elle périt en se résolvant en atomes, embrasse cette opinion en la croyant véritable : celui qui s'est mis dans l'esprit une si grande fausseté, touchant une chose si importante, n'en est pas moins malheureux, quoiqu'il soit vrai que Lucrece, dont la lecture l'a jeté dans cette erreur, ait été dans ce sentiment. Car que lui sert de ne s'être point trompé dans l'intelligence d'un Auteur, lorsqu'il l'a pris pour guide, non pour sortir de l'égarement, mais pour s'égarer avec lui ?

„ Enfin, on peut apporter, pour faire entendre la troisieme maniere de se tromper (*qui est proprement celle qui nous regarde*) l'exemple de celui qui, ayant rencontré quelque passage d'Epicure, où il loue la continence, se feroit persuadé qu'il met le souverain bien dans la vertu, & qui prétendrait par-là qu'on a tort de le blâmer comme s'il l'avoit mis dans la volupté.

Il avoit déjà dit qu'il y avoit de l'avantage à se tromper en cette maniere, & qu'on n'y perdoit rien au regard de la vérité en elle-même ; & c'est ce qu'il prouve ici par ces paroles : „ Car que nuit, *dit-il*, à cet homme l'erreur d'Epicure, s'il est vrai qu'il ait mis le souverain bien de l'homme dans la volupté du corps, puisque ce défenseur d'Epicure n'embrasse point une opinion si pernicieuse & si infame, & qu'au contraire il n'a de l'affection pour ce Philosophe, que parce qu'il est persuadé qu'il n'a point eu d'autre sentiment touchant le souverain bien, que celui qu'il en faut avoir ” (e) ?

Que

(e) Huic enim quid obest error Epicuri, si summum bonum hominis voluptatem ille corporis credit, cum iste non se dedit tam turpi noxiæque sententiæ ; neque ob aliam causam ei placeat Epicurus, nisi quod eum sensisse non putat quod sentiri non oporteat ?

Que peuvent dire autre chose les plus emportés contre M. d'Ypres, IV. CL. s'ils ont un peu d'équité? Je veux qu'ils soient prévenus de cette pensée, que ce Prélat n'est pas demeuré dans les bornes de la vérité; & N°. XLV. qu'au lieu de se contenter de soutenir la grace efficace, qui nous applique à tout bien par une force aussi douce qu'invincible, sans blesser notre liberté, il a passé jusqu'à établir une grace qui nécessite, & qui ruine le libre Arbitre. Mais ils voient en même temps que ceux qui défendent cet Evêque, ne le font que parce qu'ils sont persuadés, au contraire, par des témoignages qui leur paroissent convainquants, qu'il n'a enseigné que la même grace efficace que soutient S. Augustin, & qu'on n'a point de sujet de lui attribuer une grace nécessitante qu'il a rejetée par-tout. Que devroient-ils donc faire s'ils avoient un peu, je ne dis pas de la charité, mais seulement de la justice de ce grand Saint? Ne se sentiroient-ils pas au moins obligés de dire de tant de vertueux Théologiens, ce que ce Pere s'est cru obligé de dire d'un protecteur d'Epicure? Que leur nuit l'erreur de Jansénius, s'il a admis une grace nécessitante, puisqu'ils n'ont pas embrassé une opinion si pernicieuse, & qu'ils n'ont de l'affection pour Jansénius, que parce qu'ils croient qu'il n'a point eu d'autre sentiment touchant la grace que celui qu'il en faut avoir? *Quid illis obest error Jansenii, si gratiam ille necessitantem admisit, cum isti non se dederint tam turpi noxiaque sententiæ, neque ob aliam causam eis placeat Jansenius, nisi quod eum sensisse non putant quod sentiri non oporteat?*

Mais ils se trompent en cela, & ils entendent mal Jansénius. Je le veux, c'est votre pensée, & je ne prétends pas maintenant vous persuader qu'ils l'entendent bien. Mais apprenons de ce même Saint le jugement que l'on doit faire de l'erreur où vous croyez qu'ils soient tombés, en expliquant trop favorablement les livres de ce Prélat: *Hic error*, dit-il, *non modò humanus est, sed sæpe etiam homine dignissimus*: c'est une erreur qui, non seulement est pardonnable à un homme, mais qui est souvent très-digne d'un honnête homme.

Et c'est ce qu'il prouve encore par cet exemple: " Si on m'étoit venu dire d'un de mes amis, qu'étant dans un âge avancé, il avoit dit, en présence de plusieurs personnes, que la vie d'un enfant lui paroissoit si heureuse, qu'il voudroit être enfant toute sa vie; & si on m'avoit tellement assuré qu'on lui avoit oui tenir ce langage, qu'il ne me restât aucun sujet d'en douter, me devoit-on blâmer si je me persuadois qu'il n'auroit parlé de la sorte que pour témoigner combien il aimoit l'innocence des enfants, & cette exemption de tant de folles passions qui tourmentent l'esprit des hommes, & que dans cette

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

A a a

IV. CL. » créance je l'en aimasse davantage; quoiqu'il se pût faire que, par  
 V. P<sup>e</sup>. » une sotte pensée, il n'auroit fait ce souhait que pour jouir comme  
 N<sup>o</sup>. XLV. » les enfants d'une honteuse oisiveté, & pour ne penser comme eux  
 » qu'à badiner, & qu'à manger? Car, supposons que celui dont on  
 » m'auroit rapporté ce discours, ne fût plus au monde, & qu'ainsi il  
 » me fût impossible de savoir par lui-même quelle auroit été sa pensée,  
 » y auroit-il quelqu'un si déraisonnable & si injuste, qui put trouver  
 » mauvais que je prisse sujet de ces paroles même, que l'on m'auroit  
 » rapportées, de louer la volonté & l'intention de cet homme? Et au  
 » contraire celui qui jugera bien des choses ne me louera-t-il pas, en  
 » voyant que, d'une part, je n'approuve que ce qu'on doit approuver,  
 » qui est l'affection qu'on doit avoir pour l'innocence, & que, de l'autre,  
 » dans une chose douteuse, moi qui suis homme, j'ai plutôt une bonne  
 » qu'une mauvaise opinion d'un autre homme, & que j'aime mieux ex-  
 » pliquer en bien qu'en mal, ce qui peut-être a été mal dit."

On ne peut rien désirer de plus semblable à ce qui se passe aujourd'hui. Un Evêque, ayant témoigné une merveilleuse intelligence de la doctrine de S. Augustin, s'est acquis par-là l'affection de ceux qui en ont pour cette doctrine céleste. Mais d'autres en rapportent quelques paroles, dont ils concluent qu'il ne l'a pas bien expliquée, & qu'il a voulu que la grace nécessitât la volonté. S'il étoit au monde, il faudroit savoir de lui-même quel a été son véritable sentiment; mais il n'est pas nécessaire qu'il y soit, puisque son livre parle pour lui. Je le consulte donc, & je trouve qu'il ne dit nulle part que la grace nécessite, & qu'il dit en cent lieux qu'elle ne blesse point notre liberté, & ne nous ôte point le pouvoir de ne pas consentir à ses mouvements. On répond que ce n'est que par grimace qu'il a parlé de la sorte; & moi je crois pouvoir dire avec un Ancien: *Ista nec hominis nec ad hominem vox est*: & que c'est une honte de souffrir un procédé, qui expose les plus savants & les plus pieux Ecrivains à toutes sortes de calomnies; puisqu'il est impossible que dans tout un livre on ne trouve quelque matière de chicaner, & qu'il ne servira de rien, pour justifier un Auteur, qu'il ait parlé plus clairement en d'autres endroits, parce qu'il suffira de dire qu'il n'a parlé que par grimace en tous les endroits où il témoigne le contraire de l'erreur qu'on lui impute.

Mais, laissant à part quel a été en effet le sentiment de cet Evêque, on ne peut nier qu'il ne soit au moins douteux, puisqu'on est réduit à l'accuser d'hypocrisie, pour lui attribuer le contraire de ce qu'il soutient en termes exprès. Et ainsi qui ne voit que j'ai encore plus de droit, que n'en auroit eu S. Augustin dans l'exemple qu'il rapporte,

de juger plutôt en bien qu'en mal, dans une chose douteuse, & que IV. CL. je puis dire, comme ce Saint, qu'il faut être tout-à-fait injuste & déraisonnable, pour me faire un crime de ce que dans le doute où je suis N°. XLV. du sentiment d'un Evêque, qui est mort en réputation d'une grande piété, je crois plutôt qu'il a été sincère que fourbe, & me sens plus porté à ne lui pas attribuer une erreur, parce qu'il la défavoue, que de la lui attribuer, parce que ses ennemis ont fait croire que c'étoit son sens, quoiqu'il le défavouât. Quand même je me tromperois dans l'opinion que j'aurois de ce Prélat: *Essetne quisquam tam improbus, qui mihi succenseret, quod homo de homine in re dubia bene potius existimarem, etiam cum malè diceret?*

(f) [Enfin, comme si ce Saint eût eu dessein de prévenir toutes les chicaneries qu'on allègue contre ceux qu'on appelle Jansénistes, il ajoute des maximes sur ce sujet, qui détruisent tous les prétextes de la nouvelle exaction des signatures.

Car ces prétextes sont, 1°. qu'on est de mauvaise foi dans le doute qu'on témoigne de ce fait: 2°. qu'on en peut, & que l'on en doit avoir une certitude entière: 3°. que quoiqu'on n'ait pas cette certitude, on ne doit pas laisser de jurer & de signer.

Et ce Saint établit, au contraire, trois principes tout opposés. Le premier est, que, quand il s'agit d'une matière obscure, il est fort rare de trouver le véritable sens d'un Auteur, & qu'il est fort ordinaire de s'y tromper. D'où il s'ensuit qu'on n'a pas droit de soupçonner de mauvaise foi ceux que l'on accuse d'expliquer mal Jansénius, sur la matière de la grâce, puisque l'on doit croire que c'est un défaut fort commun, cette matière étant la plus embarrassée d'équivoques de toute la Théologie. Pourquoi donc leur attribuera-t-on une intention criminelle, dans une faute qui ne vient point ordinairement de cette intention; puisque, selon S. Augustin, sans aucune mauvaise foi, il est très-rare de bien entendre le sens d'un Auteur dans les matières obscures? *Hoc genus, cum de rebus obscurissimis agitur, rarissimum, &c.*

Le second principe de S. Augustin est; que le sens d'un Auteur mort & absent, sur une chose obscure & embarrassée, ne se peut jamais savoir avec une certitude entière, & que l'on n'en peut tout au plus avoir qu'une opinion mêlée de quelque doute, qu'il appelle foi: *Neque id meâ sententiâ liquidò sciri, sed tantum credi potest.* D'où il s'ensuit que la certitude de tous ceux qui se persuadent si fermement que les cinq Propositions sont de Jansénius, est très-mal fondée, puisqu'il s'agit

(f) [Ce qui suit jusqu'à la seconde parenthèse, a été ajouté à l'édition de 1683.]

IV. C<sup>1</sup>. d'une matiere qui est même incapable de cette certitude. Mais cette V. P<sup>e</sup>. opinion ou foi, que l'on peut avoir qu'on entend le véritable sens d'un N<sup>o</sup>. XLV. Auteur absent ou mort, sur une matiere de cette sorte, suffit-elle pour en jurer? Non, dit S. Augustin : *quibus enim argumentis mortui aut absentis hominis voluntatem ita colligam, ut de illa jurare possim?* S. Augustin est si assuré qu'on ne peut pas jurer de ces choses, qu'il prouve par-là que nous ne les pouvons pas savoir avec certitude. Il ne dit pas : nous ne les pouvons pas savoir avec certitude : donc nous n'en pouvons pas jurer. Mais il dit : nous n'en pouvons jamais avoir assez de preuves pour en jurer : donc nous ne les pouvons pas savoir avec certitude : *Neque id mea sententiâ liquido sciri, sed tantum credi, potest : quibus enim argumentis mortui aut absentis hominis voluntatem ita colligam, ut de illa jurare possim?* La conclusion de ce raisonnement est comprise dans ces paroles : *neque id mea sententiâ liquido sciri, sed tantum credi potest* ; & le principe dans celles-ci : *Quibus enim argumentis mortui vel absentis hominis voluntatem ita colligam, ut de illa jurare possim?* De sorte que tout le raisonnement de S. Augustin est, que l'on ne peut avoir assez de preuves du sens d'un Auteur mort ou absent, lorsqu'il s'agit d'une matiere embarrassée, pour en pouvoir jurer. Or une chose dont on ne peut jurer n'est pas absolument certaine : donc on n'a pas une entière certitude du sens d'un Auteur mort ou absent dans une matiere obscure.

Que si l'on ne peut pas jurer de ces sortes de faits, il est clair qu'on ne peut pas signer les Formulaires qui ont été le sujet de tant de contestations ; puisque la signature du dernier (g) emporte un jurement exprès, & que toute signature est une espece de serment. Voilà donc toute la question des Formulaires décidée par S. Augustin. Et ce n'est pas à ceux qui doutent du fait contesté à justifier le refus qu'ils font d'en jurer, puisqu'ils n'ont qu'à répondre avec ce Saint : *Quibus argumentis mortui vel absentis hominis voluntatem ita colligam, ut de illa jurare possim?* Mais c'est à ceux qui en jurent, à nous dire par quelles preuves ils se sont assez assurés du sens de Jansénius mort ou absent, dans une matiere très-obscure, pour pouvoir jurer qu'il est hérétique. S. Augustin ne croyoit pas que cela fût possible ; & il est assez difficile de comprendre comment ce qui paroît impossible à ce Saint est devenu non seulement possible aux savants, mais aux plus ignorants, & aux Religieuses mêmes.]

S. Augustin, ayant ainsi expliqué les différentes manieres de se tromper

(g) [Ce dernier Formulaire est celui qui fut prescrit par Alexandre VII dans sa Bulle du 15 Février 1665.]

dans la lecture des livres , il en fait ensuite l'application à son sujet IV. C L. particulier , qui est la justification des Catholiques , que les Manichéens V. P<sup>e</sup>. accusoient de tenir des choses indignes de Dieu , à cause des expressions N<sup>o</sup>. XLV. de l'Ancien Testament.

*Je demande, dit-il, aux Manichéens à laquelle de ces trois erreurs ils rapportent celle qu'ils imputent à l'Eglise, touchant les livres de l'Ancien Testament? Diront-ils que c'est à la première, qui est quand on se trompe dans le fait & dans le droit; c'est-à-dire, accuseront-ils les Catholiques d'avoir des pensées charnelles de Dieu en le croyant de forme humaine, quoique les Auteurs du Vieux Testament n'en aient peut-être pas eu de telles? Il faut avouer que ce seroit un grand crime: mais il ne faut pas chercher bien loin pour nous en défendre; car il nous suffit de nier que nous entendions ces Auteurs en la manière qu'ils s'imaginent que nous les entendons, lorsqu'ils investissent contre nous (b).*

*Diront-ils que c'est à la seconde, qui est quand on se trompe dans le droit, quoiqu'on ne se trompe pas dans le fait? C'est-à-dire, nous accuseront-ils de ne nous pas tromper dans l'intelligence des Auteurs du Vieux Testament, mais de nous tromper en ce que nous croyons aussi-bien qu'eux des choses indignes de Dieu? Ce seroit un aussi grand crime: mais nous nous en justifions de la même sorte, en niant que nous ayons ces pensées de Dieu (i).*

*Diront-ils enfin que c'est à la troisième, qui est, quand on se trompe dans le fait & non dans le droit; c'est-à-dire, nous accuseront-ils de ne pas prendre le vrai sens des Ecrivains de l'Ancien Testament, & de corriger par nos interprétations les sentiments charnels qu'ils s'imaginent qu'ils ont eus de Dieu? Quand cela seroit, il n'y auroit point en cela de crime: Si in tertio, nullum crimen est.*

Cette justification des Catholiques contre les Manichéens est fondée sur deux maximes, qui ne justifient pas moins ceux que l'on persécute aujourd'hui comme de nouveaux hérétiques, à l'occasion du livre de Jansénius.

La première est, que, quand on impute à une personne de soutenir des erreurs, & qu'on n'en a point d'autres preuves, sinon qu'il défend un livre où l'on prétend que ces erreurs sont contenues, il n'a pas besoin de chercher bien loin de quoi se défendre de cette accusation; parce qu'il lui suffit de nier qu'il soutienne ces erreurs, & d'affirmer qu'il ne défend le livre, qui auroit donné occasion de le soupçonner

(h) Grave omnino crimen, sed defensionem longinquam non requirit; satis est enim negare ita nos intelligere, ut illi, cum invehuntur, existimant.

(i) Si in secundo, non minus grave est, sed eadem voce refelluntur.



IV. C<sup>l</sup>. d'embrasser les erreurs qu'on attribuerait à ce livre, que parce qu'il ne  
 V. P<sup>c</sup>. les y trouve point, & qu'il ne l'entend que d'une manière qui ne les  
 N<sup>o</sup>. XLV. favorise en aucune sorte.

C'est par cela seul que S. Augustin a cru que les Catholiques avoient suffisamment repoussé les reproches que leur faisoient les Manichéens, d'adorer un Dieu en forme humaine, selon les expressions du Vieux Testament. Car ce Saint prétend qu'aussi-tôt qu'ils avoient dit : nous ne croyons point que Dieu ait une forme humaine, & ce n'est point en cette manière que nous entendons ce qui est dit de Dieu dans les livres de Moïse & des Prophètes, on ne pouvoit plus leur imputer cette erreur sans calomnie ; parce qu'en matière de Religion, on ne peut point attribuer à un homme de croire ce qu'il fait profession de ne pas croire, sans rendre la foi de tout le monde incertaine, comme S. Grégoire a remarqué aussi-bien que S. Augustin.

Il n'y a donc rien de plus facile à ceux que l'on voudroit soupçonner de soutenir les hérésies qui ont été condamnées sous le nom de Jansénius, que de se justifier sur ce point. Car ils n'ont qu'à dire comme ce Saint : *Grave omnino crimen, sed defensionem longinquam non requirit; satis est enim negare ita nos intelligere Jansenium, ut illi, cum invehuntur, existimant.* C'est un grand crime dont on nous charge, & nous avouons que nous serions bien coupables, si nous soutenions des hérésies condamnées par toute l'Eglise ; mais nous n'avons pas besoin de grands discours pour nous en défendre. Car nous n'avons qu'à le nier, & à déclarer, comme nous faisons, que nous n'entendons point Jansénius en la manière que l'entendent ceux qui y trouvent des impiétés & des hérésies ; mais en une manière qui fait que nous n'y trouvons que des vérités, reconnues de tout le monde pour catholiques.

La seconde maxime de S. Augustin est, que, quand on ne peut point reprocher à une personne qu'il soit dans l'erreur, parce qu'il s'en est justifié en niant qu'il tienne cette erreur, & qu'on est réduit à le reprendre de ce qu'il prend mal le sens d'un livre, en l'interprétant d'une manière qui ne blesse point la vérité, laquelle on se persuade être blessée dans ce livre, c'est une chose ridicule de lui faire un crime d'une chose de néant : *Si in tertio (c'est-à-dire, cum in alieno scripto intelligitur aliquid veri, cum hoc ille qui scripsit non intellexerit) nullum crimen est.*

C'est le point dont il s'agit. On demande quel crime c'est que d'entendre Jansénius en un sens catholique, quand même il n'auroit pas eu ce sens. Et S. Augustin répond : *Nullum crimen est.* Et par conséquent c'est une extrême injustice, au jugement de ce Saint, de persécuter, comme des personnes fort criminelles, ceux qui ne seroient coupables

d'aucun crime, quand même ils se tromperoient, & que l'Auteur qu'ils IV. CL. défendent, n'auroit pas eu des sentiments si catholiques que ceux qu'ils V. P<sup>e</sup>. se persuadent qu'il a eus. N<sup>o</sup>. XLV.

# ARTICLE IV.

*Suite du même endroit de S. Augustin.*

**S**AINTE AUGUSTIN applique encore une fois son discours général aux Manichéens, en considérant ce qu'ils pouvoient dire des Ecritures de l'Ancien Testament (*k*). *Considérons*, dit-il, *ce qu'ils peuvent objecter sur le sujet de ces livres. Diront-ils qu'ils sont bons, mais que nous les entendons mal? C'est ce qu'ils ne peuvent pas faire, puisque ce sont eux qui les rejettent. Diront-ils qu'ils sont remplis de sentiments indignes de Dieu, & que nous les entendons aussi d'une manière, qui nous engage dans ces mêmes sentiments? Mais c'est ce qui est déjà ruiné par ce que nous venons de dire, qui est, qu'on ne nous peut point imputer d'entendre ces livres d'une manière qui nous engage à rien croire d'indigne de Dieu, puisque nous faisons une profession publique, de rejeter toutes ces pensées charnelles.*

Qué leur reste-t-il donc, sinon de dire: quoique vous leur donniez un bon sens, néanmoins ils sont mauvais & remplis d'erreurs? *An illud dicent, quamvis benè à vobis accipiantur, mali sunt tamen? Mais parler de la sorte, dit S. Augustin, qu'est-ce autre chose que d'absoudre des adversaires vivants, avec qui vous contestez, & d'accuser des hommes morts avec qui vous n'êtes point en dispute? Quid est aliud vivos, cum quibus res agitur, adversarios absolvere, atque olim mortuos, cum quibus nulla contentio est, accusare?*

Qu'auroit pu dire ce Pere de plus fort & de plus exprès, s'il avoit vécu en ce temps-ici, & qu'il eût voulu déplorer l'injustice qu'on y commet? Un Evêque savant & pieux a fait un livre, pour éclaircir la doctrine du S. Docteur de la grace, & il est allé à Dieu avant que de l'avoir publié. Ce livre a été différemment reçu, les uns le soutenant comme tout-à-fait conforme à S. Augustin, & les autres le combattant comme rempli d'hérésies. Mais ceux mêmes qui le combattent déclarent, qu'ils n'en veulent point à la mémoire de ce ce Prélat; & qu'étant mort dans la paix des justes, ils ne prétendent point troubler son repos. Ils atta-

(*k*) *Quid enim in libris obijciunt veteris, ut dicitur, Testamenti? Numquid quod boni sunt, sed malè accipiuntur à nobis? At eos ipsi non accipiunt. An quia nec boni sunt, nec benè accipiuntur? Ad hoc superior defensio satis expugnat. Ibid.*

IV. CL. quent seulement ceux qui le défendent, & ils les voudroient faire passer  
 V. P<sup>e</sup>. pour des hérétiques très-dangereux. Cependant, quelque hérésie qu'ils  
 N<sup>o</sup>. XLV. prétendent avoir trouvée dans le livre de Janfénius, ils ne peuvent rien  
 trouver que de catholique dans la maniere dont ses défenseurs l'expli-  
 quent. Ils ne peuvent donc que leur dire touchant le livre de cet Evê-  
 que : *Quamvis bene à vobis accipiatur, malus est tamen*. Quoique vous  
 donniez un sens catholique à toutes les paroles de cet Auteur, le sens  
 néanmoins qu'il a eu n'est point catholique. Mais, en étant réduits-là,  
 n'attirent-ils pas cette repartie si sage & si judicieuse de S. Augustin : *Quid  
 est aliud vivos, cum quibus res agitur, adversarios absolvere, atque olim  
 mortuum, cum quod nulla contentio est, accusare ?* Vous absolvez donc vos  
 adversaires vivants, qui sont les seuls avec qui vous contestiez, puisque  
 vous êtes contraints d'avouer que leur sens est catholique ; & toutes vos  
 accusations ne retombent que sur un Evêque mort, que vous faites pro-  
 fession de vouloir laisser en paix ; puisque, ne pouvant trouver les hérésies  
 dont vous vous plaignez, dans les Ecrits de ses défenseurs, vous ne  
 pouvez dire autre chose, sinon qu'elles se trouvent dans son livre.

Enfin, S. Augustin ajoute pour conclusion de tout ce discours (1).  
 Pour moi, je crois que les Auteurs des livres de l'Ancien Testament ont  
 été des hommes divins, & qu'ils n'ont rien écrit que de saint & de vérita-  
 ble ; & quoique je ne sois pas encore fort instruit dans ces livres, il ne  
 me seroit pas difficile d'en convaincre une personne équitable, & je  
 pourrai quelque jour vous le montrer à vous-même. Mais, comme vous  
 n'en êtes pas encore persuadé ; quoi qu'il en soit, & quelque opinion que  
 vous ayiez de ces Ecrivains, il me suffit pour ma justification à votre  
 égard, que leur lecture ne m'a jeté dans aucune erreur, puisque je les  
 entends en un sens qui ne contient rien qui ne soit digne de Dieu.  
 C'est le sens plus au long & plus expliqué de ce que dit ce Saint en  
 moins de paroles.

Nous voyons par-là que, quoique ce Pere ne doutât point que les  
 Auteurs des livres de l'Ancien Testament n'eussent écrit par l'Esprit de  
 Dieu, néanmoins, laissant à part cette vérité, parce qu'elle étoit contestée  
 par les Manichéens, & qu'il réservoir d'en parler en un autre temps, il  
 prétend que quoi qu'il en fût de ces livres : *Quoquo modo se ista res ha-*  
*beat ;*

(1) Ego quidem, illos viros, & omnia utiliter memoria mandasse, & magnos ac divinos  
 fuisse, & illam legem Dei jussu ac voluntate promulgatam esse & conditam credo : & id,  
 quamquam perpauca ejus generis librorum sciam, persuadere tamen facile possum, si mihi  
 æquus & minimè pertinax animus adhibeatur : atque id faciam, cum copia mihi data fuerit  
 benevolarum aurium ac mentis tuæ : sed hoc cum potero. Nunc autem nonne mihi satis est,  
 quoquo modo se ista res habeat, deceptum non fuisse ? *Ibid.* c. 5.

*beat* ; & soit qu'on les crût divins & incapables d'erreur comme les Ca- IV. Cr. tholiques, ou humains & remplis d'erreurs comme les Manichéens, il V. P<sup>e</sup>. suffisoit, pour la justification des Catholiques, que l'estime qu'ils en fai- N<sup>o</sup>. XLV. soient ne les portoit à rien croire d'indigne de la nature de Dieu : *Nunc autem nonne mihi satis est, quoquo modo se ista res habeat, deceptum non fuisse ?*

Il s'agit maintenant d'un livre qu'on ne peut mettre que dans le rang des livres humains ; mais que les uns disent être rempli de sentiments hérétiques, & que les autres soutiennent ne rien enseigner qui ne soit reconnu pour catholique par tout le monde. Les derniers prétendent avoir de quoi le justifier, & l'avoir même déjà fait suffisamment. Mais au moins ils peuvent protester devant Dieu, & toutes les personnes équitables les en doivent croire, puisqu'il ne s'agit en cela que du témoignage de leur conscience : ils peuvent, dis-je, protester devant Dieu, comme fait ici S. Augustin à son ami : *Testor, Honorate, conscientiam meam, & puris animis inhabitantem Deum*, qu'ils détestent les hérésies qu'on a condamnées sous le nom de Jansénius, & qu'ils ne font difficulté de condamner le livre de cet Evêque, que parce qu'ils sont persuadés qu'il ne contient que des maximes très-chrétiennes touchant la Grace, & très-éloignées de ces hérésies. Or cela seul, selon ce Pere, suffit pour leur entière justification, quelque opinion qu'on ait d'ailleurs du livre de M. d'Ypres. Car peut-on nier qu'ils n'aient droit de dire : Pensez de ce livre ce qu'il vous plaira ; pour moi, qui n'y trouve point les erreurs qu'on lui impute, soit qu'elles y soient en effet ou qu'elles n'y soient pas ; *quoquo modo se ista res habeat*, il me suffit que la lecture de ce livre ne m'ait jeté dans aucune de ces erreurs, & que je n'y aie appris que des vérités catholiques : *Nonne mihi satis est, quoquo modo se ista res habeat, deceptum non fuisse ?*

En vérité, je ne saurois croire que des personnes, qui voudront prendre la peine de considérer les choses devant Dieu, ne soient touchées de regret, de s'être peut-être engagées par un faux zèle, bien loin au-delà des bornes & de la charité & de la justice, & qu'ils ne trouvent plus de sûreté à suivre désormais les lumières de ce grand Saint, que les emportements de quelques esprits passionnés, qui ne travaillent qu'à entretenir le trouble & la division dans l'Eglise.

IV. CL.

V. P<sup>e</sup>.N<sup>o</sup>. XLV.

## ARTICLE V.

*Autres remarques importantes de S. Augustin sur l'histoire des Donatistes, qui peuvent être appliquées aux contestations présentes.*

**M**AIS on peut encore ajouter l'exemple de la conduite que toute l'Eglise d'Afrique, l'une des plus savantes & des plus pieuses qui fût dans le monde, a tenue à l'endroit des Donatistes ; & l'on jugera par-là de quelle sorte ceux qui aiment véritablement l'Eglise, doivent travailler à la conservation de son unité.

La première occasion du schisme des Donatistes fut l'élection de Cécilien à l'Archevêché de Carthage, qui fut contestée par les Evêques de Numidie, dont les principaux avoient été gagnés par une Dame Espagnole demeurant à Carthage, piquée contre Cécilien de ce qu'étant encore Diacre, il l'avoit reprise d'une superstition. Ainsi ces Evêques, gagnés ou trompés, au nombre de soixante-dix, assemblèrent un Concile, où ils déposèrent Cécilien, qui ne s'y voulut point trouver, comme étant coupable de divers crimes qu'on lui imposa, & principalement d'avoir livré aux Payens les Livres sacrés pendant la persécution de Dioclétien, & d'avoir été ordonné par un Evêque qu'ils disoient aussi les avoir livrés.

Mais Cécilien, qui savoit que ce Concile n'étoit qu'une conspiration de ses ennemis, réserva la cause au jugement des Eglises d'outre-mer : & elle y fut en effet décidée en sa faveur ; premièrement par le Pape Melchior, dans un Concile de treize ou quatorze Evêques, dont il y en avoit trois des Gaules, qui le déclara innocent des crimes dont on l'accusoit, & condamna Donat, Evêque de Casenoire, comme un calomniateur ; & en second lieu, par le très-célebre Concile d'Arles, qui en jugea encore après le Pape, & qui condamna de nouveau les Donatistes.

Ils ne se rendirent pas néanmoins à ces jugements, ni à celui de l'Empereur Constantin à qui ils en avoient appelé, & qui, après avoir témoigné l'horreur qu'il avoit de cet appel, les abandonna au jugement de Dieu, ne pouvant vaincre leur opiniâtreté.

Il y avoit donc cent ans que ce schisme continuoit, lorsque les Evêques d'Afrique, entre lesquels S. Augustin tenoit alors le premier rang, s'appliquèrent particulièrement à la guérison d'un mal si funeste, & à la réunion de ces membres si misérablement séparés.

Mais la modération & la charité, qu'ils gardèrent en cette rencontre,

doit servir d'exemple à tous les Evêques, de l'esprit avec lequel ils doivent travailler à la réconciliation des hérétiques, même les plus déclarés. IV. C<sup>1</sup>. V. P<sup>e</sup>.

Ils ordonnerent, dans un Concile de Carthage de l'an 403, que comme dans la plupart des villes épiscopales il y avoit deux Evêques, l'un Catholique & l'autre Donatiste, l'Evêque Catholique iroit trouver celui du parti contraire, pour lui offrir de conférer ensemble avec toute sorte de charité & de douceur; d'écouter tout ce qu'ils voudroient alléguer pour justifier leur séparation, & travailler sincèrement à l'éclaircissement de la vérité. N<sup>o</sup>. XLV

Mais les Donatistes ne répondirent qu'avec une aigreur & une insolence insupportable, à une offre si avantageuse. Ils refusèrent toute conférence, en disant, qu'il n'étoit pas juste que les enfants des Martyrs se trouvassent en même lieu avec les enfants de ceux qui avoient livré les Livres saints: *Indignum est ut in unum conveniant filii Martyrum, & progenies Traditorum.*

Et, comme les Catholiques ne se rebutoient point pour cela, & qu'ils les pressoient toujours d'entrer en éclaircissement, afin qu'un si long schisme pût prendre fin, les Donatistes se portèrent à des violences horribles, qu'ils faisoient exécuter par de certaines gens qu'on appelloit des Circoncillions, tant contre ceux d'entre les Donatistes qui quittoient leur parti pour se réconcilier à l'Eglise, que contre les Evêques Catholiques, qui travailloient à cette réconciliation.

Néanmoins, la patience de ces saints Prélat's fut encore plus forte que la fureur de ces schismatiques, & rien ne fut capable de ralentir la passion qu'ils avoient de les engager dans une conférence réglée, où la vérité pût être connue.

C'est ce qu'ils obtinrent enfin en l'année 411, où près de six cents Evêques des deux partis s'étant trouvés à Carthage, toute la cause du schisme fut amplement examinée, & Cécilien pleinement justifié de tous les crimes qu'on lui avoit imposés, & qui avoient été la cause de la séparation. Les Catholiques montrèrent aussi par des Actes Proconsulaires, que c'étoit une imposture, que Felix, qui avoit ordonné Cécilien, eût livré les Livres sacrés; mais ils firent voir, au contraire, par les Actes d'un Concile, que c'étoient les ennemis de cet Evêque de Carthage, qui s'étoient eux-mêmes reconnus coupables du crime dont ils l'accusoient.

Mais, quoique ces faits parussent si importants, puisque c'étoit de-là qu'étoit né le schisme, & qu'ils eussent des preuves si convaincantes pour les justifier, nous ne voyons point, que, ni dans cette conférence, ni devant, ni depuis, on ait jamais eu la moindre pensée d'obliger les Donatistes d'en reconnoître la vérité, ni de confesser que Cécilien étoit in-

IV. CL. nocent, & que les premiers Auteurs de leur secte l'avoient injustement ca-  
V. P<sup>e</sup>. lomnié. Cependant ce n'auroit été que les obliger d'acquiescer à la décision.  
N<sup>o</sup>. XLV. du Pape Melchiade, & de l'un des plus célèbres Conciles après les œcu-  
méniques. Ces Prélats étoient trop sages & trop bien instruits des vérita-  
bles regles de l'Eglise, pour avoir voulu faire dépendre sa tranquillité de  
la confession de ces faits, quelque véritables qu'ils pussent être. Ils met-  
toient, au contraire, leur principal soin à faire voir, que la cause de l'E-  
glise en étoit entièrement séparée : que soit que Cécilien fût innocent ou  
coupable, ses crimes vrais ou faux n'avoient pu faire périr l'Eglise : qu'ils  
n'auroient pu nuire sur-tout à ceux qui les auroient ignorés, quand ils  
auroient été véritables; & qu'ainfi, sans s'arrêter à tous ces faits, il fal-  
loit demeurer inséparablement dans l'Eglise, que JESUS CHRIST avoit pré-  
dit devoir subsister jusqu'à la fin du monde, & qui seroit mêlée de bons  
& de méchants jusqu'à la dernière séparation, sans que les bons fussent  
souillés par la communion extérieure des méchants, pourvu qu'ils en  
fussent séparés de cœur.

*Laissons - là*, dit Saint Augustin, dans le livre de l'Unité de l'Eglise,  
chap. 2, *tous ces faits, que nous nous objectons les uns aux autres.*  
Ils rapportent des Actes, pour faire voir que Cécilien a été déposé pour  
avoir livré les Livres saints; & nous en apportons, qui font voir que ce  
sont les premiers Auteurs de leur schisme qui les ont livrés. " Mettons  
„ tout cela à part. Que s'ils ne le veulent pas, nous leur dirons : si les  
„ uns & les autres sont véritables, ils n'ont point dû se séparer, puisqu'ils  
„ en avoient parmi eux de tels que ceux qu'ils fuyoient. Si les uns &  
„ les autres sont faux, ils n'ont point dû fuir ceux qui n'étoient point  
„ coupables. Si les nôtres sont vrais & les leurs faux, ils ont dû se cor-  
„ riger & demeurer dans l'unité. Et si les nôtres sont faux & les leurs  
„ véritables, ils n'ont point eu néanmoins de juste cause de séparation;  
„ parce qu'ils ne devoient point quitter l'Eglise, répandue par toute la  
„ terre, qui étoit innocente de ce qu'ils imputent à Cécilien, & à qui ils  
„ n'ont pas voulu, ou n'ont pu prouver ce qu'ils lui objectent (m). Mais  
„ pourquoi, me dira quelqu'un, voulez-vous que l'on ne parle point de  
„ ces Actes; puisque, quand on s'en voudroit servir, la cause de votre  
„ communion est invincible? Je le fais, *répond ce Saint*, parce que je ne  
„ veux pas qu'on emploie les témoignages des hommes pour montrer  
„ l'Eglise, mais les oracles de Dieu ”.

Il dit, en un autre endroit, qu'il suffisoit aux Catholiques de répondre

(m) Quærat fortasse aliquis, & dicat mihi: cur ista vis auferri de medio, quando com-  
munio tua, etiam si preferantur, invicta est? Quia nolo humanis documentis, sed divinis  
oraculis, sanctam Ecclesiam demonstrari. *August. de unit. Eccl. c. 3.*

aux Donatistes, touchant Cécilien, ce qu'eux-mêmes répondoient quand IV. CL. on leur objectoit les violences d'un de leurs Evêques nommé Optat : V. P<sup>e</sup>. Nous n'absolvons ni ne condamnons Cécilien : *Sufficit ad causam, si hoc de illo dicamus, quod tu de Optato dixisti: nos Cæcilianum nec absolvimus nec damnamus.* Que ceux qui en ont jugé, soit des vôtres, soit des nôtres, voient quelle raison ils ont eue d'en juger comme ils ont fait : c'est à eux à rendre raison de leur jugement, & à porter le poids devant Dieu de ce qu'ils ont ou bien ou mal fait ; mais, pour nous, qu'il nous soit au moins permis de douter des faits des autres qui ne nous regardent point : *Nos Cæcilianum nec absolvimus nec damnamus; viderint illi, seu nostri, seu vestri, quemadmodum de illo judicaverint. Ipsi suarum sententiarum rationem reddant: ipsi portent, seu boni, seu mali, sui operis sarcinam; nobis de alienis saltem factis dubitare permitte.*

Pourquoi tant de simples fideles, qu'on inquiete aujourd'hui sur le sujet d'un livre qu'ils n'ont point lu, & qu'ils ne sont pas même capables de lire, ne pourront-ils pas dire de la même sorte : Nous n'absolvons ni ne condamnons Jansénius ; c'est à ceux qui l'ont jugé à rendre compte à Dieu de leur jugement : mais, pour nous, qu'il nous soit au moins permis de douter, ou de nous abstenir de juger & de rendre témoignage d'un fait qui ne nous touche en aucune sorte. Et pourquoi ne pourront-ils pas ajouter encore ce que dit ce même Saint : *Si nec saltem dubitare Ib. c. 30. permittitur, quid iniquius? Si autem permittitur, quid sufficientius?* S'il ne nous est pas au moins permis de ne prendre point de part à un fait de cette nature, qu'y a-t-il de plus injuste ? Et, s'il nous est permis de n'y prendre point de part, que peut-on desirer qui nous mette plus hors d'atteinte ? Ce fait, ajoute ce Saint, *peut être douteux; mais il n'est pas douteux qu'il ne faille faire toutes choses pour ne pas troubler la paix de l'Eglise. Et ainsi, quiconque la trouble pour le mal incertain d'une autre personne, est lui-même certainement méchant : Qui pro incerto alieno malo pacem Christi respuit, certissimè malus est.* N'absolvons donc ni ne condamnons ce qui est douteux ; mais conservons avec une charité de freres la paix de Jesus Christ, qui est un bien qui n'est point douteux : *Nec absolvamus dubia nec damnemus, & pacem Christi, cujus bonum dubium non est, fraternâ dilectione teneamus.*

3°. Après avoir montré en un endroit que Cécilien avoit été légitimement absous par le Pape Melchiade, il ne les presse point de se rendre à ce jugement ; mais il leur demande seulement qu'il soit permis de laisser en doute l'innocence ou les crimes de Cécilien : *Cæcilianus secundo judicio Melchiadis Romani absolutus est præsens. Adhuc vos de illo certos esse non*



- IV. C. L. *vultis, saltem dubitare permittite.* Et cela suffit, dit-il, pour vous con-
- V. P<sup>e</sup>. vaincre du tort que vous avez d'entretenir la division dans l'Eglise; puis-
- N<sup>o</sup>. XLV. que vous n'avez rien à dire ni à celui qui fait que Cécilien est innocent, ni à celui qui ignore s'il est coupable: *Vincit enim vos, non solum qui Cæcilianum scit innocentem, verum etiam qui nescit nocentem.* Ne peut-on pas dire de même: soit que je croie Jansénius innocent des erreurs qu'on lui impute, soit que j'ignore s'il en est coupable, quel droit a-t-on de m'inquiéter sur le sujet de son livre? Mais vous ne le devez pas ignorer. Et pourquoi? Qu'est-ce que cela me regarde? Croyons-en S. Augustin; & ce sera lui qui nous fera voir encore d'une manière merveilleuse combien cette prétention est déraisonnable. Car, après avoir montré que l'Eglise répandue par toute la terre avoit au moins ignoré les crimes de Cécilien, il ajoute: Mais supposons qu'on nous les ait prouvés maintenant, & qu'on nous en ait convaincus, que ferons-nous de tant de peuples qui certainement les ignorent? Devons-nous courir par-tout pour les leur faire savoir? Et pourquoi cela? Si c'est afin qu'ils soient innocents, ils sont innocents encore qu'ils les ignorent: car il n'est pas nécessaire, pour conserver l'innocence, de connoître les crimes d'autrui; mais il est seulement nécessaire de ne pas consentir à ceux qu'on connoît, & de ne pas juger témérairement de ceux qu'on ne connoît point: *An currere debemus, & eos docere quod scimus? Ut quid hoc? Si ut innocentes sint, innocentes sunt etiam dum nesciunt. Non enim mala facta hominum cognoscendo, sed cognitis non consentiendo, de incognitis autem non temerè judicando, innocentiam custodimus.* Et, comme il dit encore en un autre endroit, qui pourra être innocent, si c'est un crime que l'on m'impute que de ne pas savoir le crime d'un autre? *Quis locus innocentiae reservatur, si crimen est proprium nescire crimen alienum?*
- De Unit. Eccl. c. 2.
- Ep. 48.

Y a-t-il donc rien de plus contraire à l'esprit de ce Saint, qui connoissoit parfaitement celui de l'Eglise, que le zèle mal réglé de ceux qui veulent qu'on trouble & qu'on inquiète les personnes simples, pour leur faire reconnoître qu'un Evêque Catholique a enseigné des hérésies? Car quel peut être le fruit de cette conduite? *Ut quid hoc?* Est-ce afin qu'elles soient exemptes de ces hérésies? Et n'en sont-elles pas exemptes encore qu'elles ignorent si cet Evêque les a enseignées? *An ut innocentes sint? Innocentes sunt etiam dum nesciunt.* Il n'est pas nécessaire, pour ne pas pécher contre la foi, de savoir qu'un particulier l'a combattue par des erreurs; mais on pécheroit en adhérant à ceux que l'on sauroit la combattre, comme on pécheroit aussi en jugeant témérairement qu'une personne la combat, sans avoir assez de lumière pour former ce jugement:

*Non enim errores hominum cognoscendo, sed cognitis non consentiendo, de incognitis autem non temerè judicando, innocentiam custodimus.*

IV. C.

V. P<sup>e</sup>.

N<sup>o</sup>. XLV.

## ARTICLE VI.

*De l'esprit de douceur & de charité dont on doit user envers des personnes, que leur condition & leur sexe dispensent de prendre part à ces contestations.*

C'est pourquoi il n'y a pas seulement de l'inutilité dans le procédé extraordinaire que l'on tient aujourd'hui, mais il y a même une très-grande injustice. Car il y a des personnes qui, par leur condition & par leur état, ont droit d'ignorer de certaines choses, qui ne regardent ni leur foi ni la conduite de leurs mœurs : c'est un des avantages de leur simplicité, & qui sert beaucoup à les exempter des inquiétudes & des scrupules où ces sortes de connoissances les pourroient jeter. On ne peut donc leur ravir ce droit & cet avantage sans injustice; & d'autant plus qu'on ne le peut faire sans se mettre au hasard de leur faire perdre cette paix intérieure de l'esprit, qui est la plus grande consolation des âmes qui se sont privées pour Dieu de toutes les consolations de la terre.

Cela est vrai principalement, lorsqu'il s'élève des contestations & des disputes sur des matières que ces personnes ont droit d'ignorer. Car alors il est très-injuste de vouloir les contraindre d'y prendre part.

Il y a des tempêtes dans l'Eglise, aussi-bien que dans le monde. Il s'y élève des troubles & des factions. Il y a quelquefois des innocents persécutés, & qui succombent sous les efforts de la calomnie. Et S. Augustin nous apprend qu'il y a plus qu'on ne pense de Saints opprimés, & même condamnés par les Ministres de l'Eglise, que Dieu, qui les voit en secret, couronne en secret: *Hos coronat in occulto Pater in occulto videns.*

De vera  
Rel. c. 8.

C'est un bonheur, à des âmes qui ne pensent qu'à jouir de Dieu, autant qu'on le peut en ce monde, de pouvoir trouver un abri contre ces tempêtes de l'Eglise, aussi-bien que contre celles dont le monde est agité, & d'imiter la prudence de ceux dont il est dit dans le Prophète, qu'ils se mettront à couvert du vent, & se déroberont à la tempête: *Et rit quasi vir, qui absconditur à vento, & celat se à tempestate.*

Les personnes, à qui Dieu a fait la grace de se retirer dans les Mo-

IV. CL. nasteres, ont plus de sujet que tous les autres de prétendre qu'elles ont

V. P<sup>e</sup>. trouvé cet asyle & ce lieu de sûreté; parce que la vie toute cachée dont

N<sup>o</sup>. XLV. on y fait profession, les oblige non seulement de ne prendre point de part à toutes les affaires séculières, mais de n'en prendre point même à celles de l'Eglise, qui ne touchent point la foi, autrement que par les prières qu'elles font continuellement pour elle. Lors donc qu'il s'élève dans l'Eglise des contestations de doctrine, elles ont droit de les regarder comme des orages, qui passent sur leurs têtes, & qui ne les touchent pas. Il leur est permis de vouloir ignorer toutes ces choses; de s'en séparer, non seulement par volonté, mais par profession & par état, & de se réjouir de la grace que Dieu leur a faite de les retirer dans son Tabernacle, pour les garantir des troubles des hommes, & de les cacher dans le secret de sa face, pour les mettre à couvert de leurs disputes. Que si on veut maintenant leur faire prendre part à ces disputes, & les engager à des serments touchant des choses qu'elles ignorent, c'est leur ravir leur sûreté, & les vouloir précipiter dans les dangers dont Dieu les a retirées. Car ce n'est pas un petit danger aux Ministres de l'Eglise, lorsqu'ils ont à juger de quelque personne. Ils peuvent & ils doivent craindre les surprises de l'imposture, & les ténèbres de leur propre esprit. C'est une des raisons qui a fait appréhender les Charges à tous les Saints, & qui les a portés à se tenir, autant qu'ils ont pu, au dernier rang de l'Eglise, pour éviter ces périls. Mais, si on oblige ceux mêmes, qui ne sont point dans les Charges, & qui sont même incapables d'y être appelés, à prendre part aux jugements de l'Eglise touchant les personnes, & si on les fait jurer qu'ils sont justes & légitimes, & que ceux qui sont condamnés sont véritablement coupables, qui ne voit qu'on les met dans le même danger de condamner les innocents, que ceux à qui il appartient par leur dignité de prononcer ces jugements? Dieu ne veut point qu'on confonde de si différents états. Comme ce seroit une présomption à un inférieur d'usurper le droit de juger, qui n'appartient qu'aux Supérieurs, ce seroit une injustice aux Supérieurs d'obliger ceux qui leur sont soumis de prendre part à leurs jugements, en des choses qui ne les regardent point. Le même sujet de plainte qu'auroient ceux-là, si on leur vouloit ravir leur dignité, ceux-ci l'ont, quand on leur veut ravir leur sûreté; & leur sûreté consiste à ne juger point. Que fait-on si ce n'est point ici une de ces occasions dont parle S. Augustin, où l'on opprime des innocents? Il y en peut avoir; & cela suffit à des âmes craintives & religieuses, pour ne point vouloir sortir de l'ordre où Dieu les a mises, qui est de ne point s'entretenir de toutes ces contestations.

Il est

Il est même utile à l'Eglise que, si on ne peut pas empêcher qu'il ne s'y élève de ces sortes de disputes, qui ne regardent point la foi, & dont la décision n'est point nécessaire au salut des particuliers, elles se passent au moins entre peu de personnes, & que le reste des fideles, & même le commun des Ecclésiastiques, ne s'en mêlant point, ils ne laissent pas cependant de servir Dieu avec paix & tranquillité. Et comme l'Eglise n'est point infallible dans ces sortes de choses, il est avantageux pour la vérité que, dans la chaleur de la contention, il y en ait moins qui prennent parti, afin que, s'il s'y étoit glissé quelque erreur, ceux qui ne s'y seront pas engagés, le puissent reconnoître plus facilement, en examinant les choses sans prévention.

On a vu le Pape Etienne VI, qui n'étoit point si méchant que Baronius le dépeint, & qui peut n'avoir manqué que de lumière, dégrader le Pape Formose son prédécesseur, pour avoir passé, contre les Canons, de l'Evéché de Porto à celui de Rome, & casser toutes les Ordinations qu'il avoit faites pendant son Pontificat.

On a vu Jean IX casser les Actes d'Etienne, & rétablir la mémoire de Formose & ses Ordinations; & quelque temps après Serge III, dégrader de nouveau le Pape Formose, & déclarer ses Ordinations nulles, selon le jugement d'Etienne, & contre le jugement de Jean.

Dans quelle horrible confusion se seroit trouvée l'Eglise, si chacun de ces Papes avoit voulu faire ce que l'on fait aujourd'hui, en obligeant tous les Ecclésiastiques par toute l'Eglise, jusqu'aux Religieuses, de souscrire les jugemens qu'il prononçoit, pour savoir si Formose avoit été ou n'avoit pas été le légitime Successeur de S. Pierre; & si tout ce qu'il avoit fait pendant son Pontificat devoit subsister: ce qui étoit bien d'une autre importance que de savoir seulement si des Propositions se trouvent dans le livre d'un Auteur particulier? Auroit-il fallu souscrire à tous ces jugemens différens, & changer autant de fois que ces Papes changeoient d'avis? Et, comme il est impossible qu'étant contraires il n'y en ait eu de faux, n'est-il pas visible que la souscription des faux auroit été un empêchement & un obstacle à reconnoître la vérité, parce que tout le monde se seroit trouvé engagé à soutenir l'erreur?

Il est donc aussi avantageux pour l'Eglise, que juste en soi-même, de ne point gêner les consciences dans des questions de nulle importance pour le commun des fideles. Mais la charité qu'on doit avoir pour les ames, est ce qui doit le plus éloigner d'une conduite si peu charitable. Les Pasteurs n'en sont pas les maîtres: ils ne sont que les serviteurs & les Ministres du Souverain Pasteur, à qui elles doivent bien appartenir, puis-

*Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXII.*

Ccc

IV. CL. qu'il les a achetées si chèrement. Il en redemandera le sang à ceux qui

V. P<sup>e</sup>. les auront traitées avec fierté & avec rigueur; & il leur dira ce qu'il leur  
N<sup>o</sup>. XLV. a déjà dit par son Prophète: *Cum austeritate imperabatis eis, & cum po-*  
Ezech. 34. *tentia, & dispersa sunt oves meae.* Vous n'avez pensé qu'à faire valoir

votre puissance, & vous avez mieux aimé que mes brebis aient été dispersées, que d'user envers elles de condescendance & de bonté: c'est pourquoi, Pasteurs, écoutez la parole du Seigneur. PROPTEREA, Pastores, audite verbum Domini. Ce sera moi qui rechercherai mon troupeau, & le retirerai de la main de ces Pasteurs. J'empêcherai qu'ils ne puissent plus mes brebis, & qu'ils ne se paissent plus eux-mêmes. Je les en délivrerai lorsqu'elles seront prêtes à en être dévorées, & elles ne leur seront plus en proie.

La promesse que Dieu fait à ses brebis de les délivrer de la main de ces Pasteurs, qui les traitent avec une humeur austère & impérieuse: *cum austeritate & potentia*, ne regarde pas toujours le temps de cette vie, qui est le temps de la dissimulation de Dieu, pendant lequel il souffre souvent que ceux qui le servent avec plus de pureté soient éprouvés par la persécution, & quelquefois opprimés par des personnes qui pensent faire un sacrifice à Dieu en détruisant l'ouvrage de Dieu. Mais il suffit, pour la consolation de ces affligés, qu'il y a un autre monde que celui-ci, où la calomnie & la violence n'empêchent point que la justice ne soit couronnée, & où le crédit & la puissance ne peuvent point empêcher aussi que l'injustice ne soit punie. S'ils ne trouvent point de protection dans la terre des morts, ils en trouveront dans la terre des vivants. Si le jour de l'homme les condamne, le jour de Dieu les justifiera. Il peut n'y avoir point ici bas aucun tribunal, où il leur soit permis de porter leurs justes plaintes; mais il y en a un dans le ciel, où l'on peut toujours appeler de tous les autres, & où la cause des faibles, qui n'ont point d'autre refuge, est toujours favorablement écoutée. C'est ce qui les fait vivre dans la paix parmi les plus grandes agitations, & lever leur tête avec le plus de confiance, lorsqu'ils paroissent le plus accablés par toute sorte de maux, parce que c'est alors qu'ils jugent que leur délivrance est plus proche.

Ainsi, dans la vérité, ce ne sont pas eux qu'il faut plaindre, puisque les peines qu'ils souffrent leur sont si avantageuses. Il y a bien plus de sujet de plaindre leurs persécuteurs, & principalement ceux qui, étant emportés par un faux zèle, s'imaginent servir l'Eglise, lorsqu'ils en ruinent l'esprit, qui est la paix & la charité. C'est pour eux principalement qu'on a travaillé dans cet Ecrit, où l'on n'a presque fait autre chose que d'y faire parler un grand Saint, dont tout le monde avouera que



IV. Cl.  
V. p.  
N. XLVI.

# DEUX MEMOIRES

[POUR LES EVEQUES]

*Au sujet de la seconde Bulle d'Alexandre VII sur le livre de Jansenius.*

[Imprimés pour la première fois.] (a)

*Premier Mémoire, ou Remarques sur la nouvelle Bulle (d'Alexandre VII du 15 Février 1665.)*

1°. **L**A mémoire par ces paroles : Ceste injustice, qu'on impute ; puisque la p... & qu'ainsi on n'aura de Jansenius, que... a déjà fait de très-j... qui a porté les Jé... qu'ils disent dans c... pis que ce qu'ils a...

ement outragée  
ient une mani-  
s qu'on lui im-  
pté d'hérésie ;  
erreurs l'hérésie  
S. Cyprien. On  
: sans doute ce  
l'aggraver : ce  
, étant encore  
is *Janseniana*.

2°. Ils dégradent de ce siècle, en ne lui donnant en aucun endroit de cette Bulle, le nom d'Evêque d'Ypres, ni le moindre titre d'honneur : ce qui est une marque visible de subreption.

3°. Ils supposent toujours qu'il y a une hérésie qui s'est glissée en France : ce qui pouvoit être supportable au commencement que les choses n'étoient pas éclaircies ; mais depuis qu'on a fait voir par tant d'Ecrits, que personne n'a jamais soutenu les erreurs condamnées, c'est un procédé qui crie vengeance devant Dieu, que de persister toujours dans cette imposture.

In varios  
gyros &  
cavillatio-  
num de  
flexus  
eunt.

4°. Ces détours, ces flexuosités & ces cavillations qu'on reproche à ceux qu'on accuse d'hérésie, contre toute sorte de vérité, sont des termes fort propres à couvrir les plus grandes injustices ; parce qu'on

(a) [Voyez la Préface historique, §. XXIII. N°. X.]

2 2225

veut ôter, par-là, le moyen de se justifier à ceux dont on ne marque IV. CL.  
point le crime, que par des injures vagues qui ne signifient rien. V. P<sup>e</sup>.

5°. La plainte qu'on fait faire au Pape dans cette Bulle, qu'il n'a pas N°. XLVI  
pu encore réduire tous les errants dans la voie du salut : *Nondum plenè  
consequi potuimus, ut omnes errantes in viam salutis redirent*, est une  
continuation des faussetés précédentes ; mais d'autant plus inexcusable  
que depuis qu'ils ont reçu les Articles de doctrine, & qu'ils n'y ont rien  
trouvé à redire, ils n'ont plus la moindre couleur de supposer qu'il y  
ait personne qui soit dans l'erreur touchant la doctrine ; de sorte qu'ils  
ne le peuvent plus faire, qu'en voulant bien persévérer dans une ca-  
lommie qu'ils savent être une calommie.

6°. Que s'ils mettoient cette erreur dans le fait, ce seroit une hérésie  
de prétendre qu'on fût hors la voie du salut pour douter d'un fait ; &  
ainsi cet article est nécessairement ou calomnieux ou hérétique.

7°. Les louanges qu'on donne aux Evêques, auteurs & approbateurs du  
Formulaire, sont tout-à-fait indignes de la charité chrétienne : car si ces  
Evêques ont bien fait de dresser ce Formulaire, & d'en exiger la sou-  
scription, pourquoi ne le confirme-t-on pas, en se contentant de faire  
signer ceux qui ne l'auroient pas encore fait ? Et s'ils ont mal fait, &  
qu'ils aient passé leur pouvoir, pourquoi les loue-t-on ?

8°. L'éloge qu'on donne au Roi, d'avoir prêté sa main aux Evêques,  
par une singulière pitié, est encore bien plus étrange : car c'est autoriser  
la Déclaration (du 29 Avril 1664) qui est la pièce du monde la plus  
contraire à la juridiction ecclésiastique, & qui asservit l'Eglise d'une ma-  
nière indigne.

9°. C'est une providence de Dieu, qu'on ait fait reconnoître au Pape,  
qu'il n'a été informé de cette affaire que par l'Ambassadeur de France,  
& que ce n'est qu'à la sollicitation de la Cour, qu'il a donné cette nou-  
velle Bulle. Ne prendre conseil que de la Cour, & d'un Seigneur Laïque,  
dans une affaire où il fait bien que les Evêques sont partagés, n'est-ce  
pas rendre l'Eglise esclave des volontés des Rois, & en réduire tout  
le gouvernement à des intrigues politiques ?

10°. Des Evêques célèbres ont écrit au Pape sur le sujet des signa-  
tures, (b) & lui ont proposé avec étendue les difficultés qui les arrê-  
toient. Il n'a pas daigné leur faire un mot de réponse ; & sur ce qu'un  
Laïque lui dit, il en viole les commandements absolus, sans donner aucune  
instruction, ni résoudre aucune des difficultés qu'on lui a représentées.

(b) [M. Godeau, Evêque de Vence, le 9 Août 1661 ; M. Arnauld, Evêque d'Angers, le  
28 du même mois ; M. de Buzenval, Evêque de Beauvais, le 14 Août 1662 ; M. de Choiseul,  
Evêque de Cambray, le 19 Juin 1663, etc.]



IV. CL. Il n'y a rien que les Evêques ne doivent souffrir, plutôt que d'autoriser une manière d'agir si peu canonique, & si injurieuse à leur dignité. Cela est bien contraire à ce que disoit le Pape Hormisdas, quoique ce soit un des Papes qui ait porté aussi loin son autorité: *Nullum volumus aut non reſcinda ratione converti, aut sic rectam viam fidei profiteri, ut sibi à Principe aliquid sine doctrina remedio cauſetur imponi.*

II°. On dit que cette nouvelle Formule a été demandée, *ad quolibet effugia omnesque removendos obtentus.* Or quels étoient ces prétendus subterfuges? La peine qu'avoient plusieurs gens de bien d'attester par leur signature un fait contesté, & dont ils n'étoient point persuadés: ce qui les empêchoit de signer, qu'en marquant quelque chose dans leur signature qui fit voir qu'ils ne s'engageoient point à la créance de ce fait.

Que fait-on donc pour les empêcher d'en user ainsi? Confirme-t-on ce fait de nouveau, en sorte qu'on n'en puisse plus douter? Nullement. Les assure-t-on qu'ils peuvent signer en conscience, sans qu'ils croient ce fait? On n'a garde de leur donner cette Déclaration, parce qu'on n'auroit plus lieu de les opprimer. Leur soutient-on qu'ils sont coupables de ne se pas rendre à l'autorité du Pape, même dans une question de fait? C'est ce qu'on n'oseroit dire. Mais sans rien dire, on traite en esclaves les enfants de Dieu, ou plutôt en bêtes, en les voulant forcer de faire, par un commandement absolu, qui n'est accompagné d'aucune instruction, ce qu'ils sont persuadés ne pouvoir faire en conscience. Si ce n'est pas là l'hérésie de la domination, défendue si sévèrement par Jesus Christ & par les Apôtres, je ne fais pas en quoi elle peut consister.

12°. On fait un commandement rigoureux, *districte mandamus*, de signer ce nouveau Formulaire, aux Archevêques & aux Evêques, & on ne met en cela aucune différence entre eux & les Maîtres d'école, & Principaux des Colleges. Je doute que S. Pierre traitât ainsi les autres Apôtres.

13°. L'*etiam Monialibus* est une nouveauté dont on n'a pu encore trouver aucun exemple dans l'Eglise; & cela seul est une raison suffisante de s'y opposer, sur-tout dans la connoissance que l'on a que tout cela ne se fait que pour accabler une pauvre Maison religieuse, que Dieu avoit comblée de grâces, & qui étoit en une singulière odeur de piété dans toute l'Eglise. Cependant on peut dire que ce sont ces deux mots qui sont l'essentiel de cette Bulle; le reste n'est que pour couvrir ce misérable dessein.

14°. On doit procéder au bout de trois mois, sans remission, etc.

*missibiliter* (ce mot est remarquable) contre tous ceux qui n'auront pas signé : & cela comprend aussi-bien les Evêques que les moindres du Clergé. Ce qui rend cet empire plus insupportable est, qu'on n'a aucun égard aux raisons qu'ont proposé les Evêques, & que, sans avoir pris la peine d'y satisfaire en aucune sorte, on les menace des plus rigoureuses peines, s'ils n'obéissent aveuglément, & d'une manière aussi dure & aussi impitoyable qu'est celle qui est marquée par ce terme d'*irremissibiliter*. Il semble que ce soit un péché contre le S. Esprit.

15°. On compte ces trois mois depuis la publication ou notification de la Bulle, à *die publicationis seu notificationis* : ce qui peut marquer deux choses. L'une, qu'il n'est point nécessaire d'une publication authentique, & faite par l'autorité des Evêques ; mais que, de quelque manière que cette Bulle soit notifiée, cela suffit afin qu'elle oblige. L'autre, que la publication même des Evêques n'est qu'une notification, comme pourroit être celle d'un Greffier ; les Evêques, à ce qu'ils prétendent à Rome, n'ayant point droit d'examiner ce que leur envoie le Pape, mais seulement de le faire connoître à leurs peuples.

16°. Le mot de *subjicio* dans le Formulaire, est étrangement bas pour des Evêques. Il y a subordination dans l'Episcopat ; mais il n'y a point une telle sujétion. Cela ne s'accorde guère avec ce que disent les Peres : qu'il n'y a qu'un Episcopat, *cujus à singulis in solidum pars tenetur* : & ce que dit S. Augustin ; *que la sentinelle pastorale est commune à tous les Evêques, quoique le Pape y soit assis en un lieu plus haut*.

17°. Les Propositions sont tellement attachées à Jansénius, dans cette Formule, comme étant extraites de son livre & condamnées dans son sens ; & de plus, il est si notoire que ce n'est que pour engager tout le monde à reconnoître ce fait qu'on exige cette signature, qu'il est fort à craindre que la restriction qu'on en voudra faire au seul droit, ne paroisse bien forcée, & ne donne lieu de dire qu'on élude la Bulle, au lieu de la recevoir.

18°. On s'opiniâtre toujours à dire que des Propositions ont été tirées d'un livre, lorsqu'on ne les y peut montrer, comme on ne le peut faire certainement des quatre dernières. Cela est inoui dans toute l'Antiquité, & est d'un exemple très-périlleux ; puisqu'il n'y a rien de plus facile que de forger de mauvaises Propositions qui ressembleront, en apparence, à ce que dit un Auteur, & assurer ensuite que ces Propositions sont tirées de son livre, & le faire jurer à tout le monde.

19°. Il n'est pas moins inoui de dire que des Propositions sont condamnées dans le sens d'un Auteur, sans vouloir déterminer ce sens ; sur-tout quand on fait qu'il est contesté, & que cet Auteur est très-di-

IV. CL. verement entendu, & qu'il y a d'habiles gens qui soutiennent qu'il n'y a point d'autre sens que celui qui est reconnu pour très-catholique dans les ouvrages de S. Augustin : ce qui donne un très-juste sujet de se défier que les ennemis de la doctrine de ce Saint, ne la veuillent faire condamner sous le nom de Jansénius.

20°. Le serment qu'on a ajouté au bas du Formulaire en rend encore la signature plus illicite : car, qui peut douter que ce ne soit un faux serment que de jurer d'une chose qui nous est au moins inconnue, & que nous sommes même incapables de connoître, comme est le fait de Jansénius au regard de simples filles ? Le Pere Annat a été lui-même si frappé de cette raison, que, dans ses *Remedes aux scrupules*, il n'a pu s'en échapper qu'en niant que la signature fût une espece de serment. Car sur ce qu'on s'étoit servi de cette considération, pour montrer que les Religieuses ne pouvoient pas signer en conscience touchant une chose qu'elles ne connoissoient pas : *A-t-on jamais vu*, dit-il, page 48, *des raisonnements plus absurdes ? Déclarer la créance intérieure qu'on a de quelque chose, est-ce jurer ? Jurons-nous toutes les fois que nous récitons notre Credo ?* Ce n'étoit donc qu'en cela que ce raisonnement étoit absurde ; en ce qu'on supposoit que la signature étoit une espece de serment. Or c'est maintenant un serment exprès & formel, & par conséquent ce raisonnement n'est plus absurde, mais très-solide.

21°. Il semble qu'on veuille, par ces paroles, *decernimus insuper præsentibus litteris semper ac perpetuo validas & efficaces existere & fore*, que ces signatures se fassent jusqu'à la fin du monde. On est donc d'autant plus obligé de s'opposer à un mal, qu'on veut le rendre perpétuel.

22°. On ôte à tout Juge le pouvoir de juger autrement que selon cette Bulle, & même de l'interpréter. C'est contre le droit divin d'ôter aux Evêques le droit qu'ils ont, par leur caractère, d'examiner si ce que le Pape leur envoie, est conforme aux Ecritures Saintes & aux Canons : & si on est même tous les jours obligé d'interpréter les Canons, qu'y a-t-il de plus divin dans ces nouvelles Bulles, qui oblige de les recevoir à yeux clos ?

23°. Ce pouvoir qu'on ôte d'interpréter la Bulle, peut faire douter de l'avis qu'on pourroit prendre, d'expliquer les choses par un Mandement raisonnable & équitable ; parce qu'il semble que ce que l'on feroit feroit cassé par la Bulle même qu'on auroit reçue & publiée, suivant ces paroles : *Sublatâ quavis aliter judicandi & interpretandi facultate & auctoritate, ac irritum & inane esse si secus super his à quocumque, quavis auctoritate, scienter vel ignoranter contigerit attentari.*

24°. Il commet l'exécution de cette Bulle aux Archevêques & aux Evêques

Evêques, & aux autres Ordinaires des lieux, reconnoissant ainsi d'autres IV. C.  
Ordinaires que les Evêques: ce qui est décider contre M. de Beauvais la V. P.  
contestation qu'il a avec son Chapitre. N°. XLVI.

[13 Mars 1665.]

## SECOND MÉMOIRE.

*Sur le parti de douter & de demander de nouvelles lumieres dans l'affaire  
du Formulaire (d'Alexandre VII.)*

1°. **C**omme il n'est pas permis de témoigner qu'on a de l'évidence, & qu'on est assuré quand on doute, il n'est pas permis non plus de faire paroître qu'on doute, quand on ne doute point en effet. Tout ce que nous disons au dehors, qui n'est point conforme à ce qui est au dedans, est contraire à la sincérité chrétienne. Il ne faut qu'un *est*, ou un *non est*, selon l'Evangile & selon S. Paul; & quand notre conscience & nos paroles renferment deux idées différentes, il faut, par nécessité, qu'il y en ait une qui s'éloigne pour le moins un peu de la simplicité de la vérité, qui peut être toute renfermée dans une de ces paroles: *est*, *non est*.

2°. Ce n'est pas assez reconnoître la lumiere que Dieu nous a donnée, que de dire, que nous avons besoin d'en demander une nouvelle pour voir ce que nous avons à faire, quand, d'un côté, il ne s'agit que d'une vérité qui est constante & toute visible, & que, de l'autre, on nous propose un mensonge qui est tout évident. Nous n'avons donc pas besoin de demander une nouvelle lumiere; mais une nouvelle force: parce qu'il n'est rien arrivé de nouveau qui pût nous faire douter, & qu'il arrive tous les jours de nouvelles perditions qui peuvent nous faire succomber, nonobstant toutes les lumieres que nous avons.

3°. Si le Pape avoit tellement tempéré toutes choses dans la nouvelle Constitution du 15 Février 1665, que nous nous trouvassions comme engagés entre le véritable respect qu'effectivement nous lui devons, & celui qu'on n'est jamais dispensé de rendre à la vérité, il y auroit lieu de délibérer, & par conséquent de demander de nouvelles lumieres: mais puisque son Formulaire nous paroît pour le moins aussi odieux que celui de l'Assemblée, nous n'avons besoin que de gémir devant Dieu, & de lui demander qu'il nous fasse la grace de nous disposer à tout souffrir.

4°. Tertullien dit une belle parole: *Nobis inquisitione opus non est post Evangelium*. Quand on fait la volonté de son Maître, il ne faut plus la  
*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.* D d d d

IV. Cl. demander, mais l'exécuter : l'ordre ne se donne qu'une fois ; & quand V. P<sup>e</sup> on le comprend, il ne faut plus qu'obéir. Je ne fais si une personne seroit assez chaste, qui témoigneroit d'avoir besoin de lumière, pour résoudre ce qu'elle auroit à faire quand on lui propose un adultère ? Il y a des choses qui sont si visiblement mauvaises, que c'est déjà s'avengler que de douter.

La seule lumière de l'Evangile, qui est commune à toutes les personnes qui ont le bonheur de le connoître, doit suffire dans ces rencontres ; & l'Apôtre, qui veut que l'on fuie ce qui a la moindre apparence de mal, *ab omni specie mala abstinete vos*, ne nous laisse point lieu de douter, quand il faut fuir les plus grands maux.

5°. C'est donc perdre le temps, si ce n'est déjà reculer en arrière, que de demander de nouvelles lumières quand il fait jour : il faut plutôt remercier Dieu de celle qu'il nous a donnée ; & lui demander la grace de n'en point rougir, mais de lui rendre un témoignage libre & sincère. C'est ainsi que les premiers fideles de Jerusalem, s'étant assemblés sur les nouvelles menaces des Prêtres, qui les vouloient intimider, s'adressent à Dieu dans la simplicité de leur cœur, & lui disent ces belles paroles : *Et nunc Domine respice in minus eorum*, & *da servis tuis cum omni fiducia loqui verbum tuum*. Voilà toute la lumière qu'ils demandoient là-dessus. Ils savoient bien que le moyen d'engager Dieu à avoir égard à ces menaces des Juifs, étoit de n'y avoir point d'égard eux-mêmes ; *respice in minus eorum* : & tant s'en faut que ces menaces les étonnaient, que ce leur étoit, au contraire, un nouveau sujet d'espérer davantage en la protection de Dieu. *Et nunc*, comme s'ils eussent dit : Assistez-nous à présent qu'ils nous menacent. Ils savoient bien que ce n'étoit point assez, dans ces grandes occasions, de témoigner de la liberté & de la confiance, si on ne témoignoit toute sorte de liberté & de confiance : *cum omni fiducia*. Ils savoient bien que ce n'étoit pas assez de ne rien dire qui pût blesser la vérité, s'ils ne faisoient tout ce qui pouvoit être nécessaire pour la défendre : *Da tuis cum omni fiducia loqui verbum tuum*.



# TROISIEME MÉMOIRE

## (POUR LES MAGISTRATS)

IV. CL.  
V. P.  
N. XLVII

*Sur la défense d'expliquer ou de modifier la Bulle du Pape Alexandre VII  
(du 15 Février 1665) insérée dans cette même Bulle. (a)*

[Imprimé pour la première fois.]

I.

**L**E Roi ne peut enjoindre aux Evêques de n'apporter aucune explication ou modification à la Bulle du Pape, qu'il est infallible dans ses jugements. Car s'il n'est pas de diminuer ni d'ajouter rien aux Bulles des Papes, les recevoir telles qu'elles sont : & si cela est, il faut soient infallibles ; puisqu'il n'y a qu'un jugement in qués ne puissent rejeter, changer ni modifier.

**II.** Le Roi n'a pas droit de lui-même, de faire ce commandement Evêques ; & il ne le pourroit que oteleur & exécut Canons & des loix de l'Eglise. Il fa c que Sa Majesté sant ce commandement, supposât iforme aux Canon loix de l'Eglise, & que, par conséq les Canons & les l'Eglise, les Evêques sont obligés de recevoir les Bulles & les C tions des Papes sans y rien changer, modifier & expliquer : ce q reconnoître, que, selon les Canons & les loix de l'Eglise, le l infallible dans ses jugements.

**III.** M. de Marca n'a point de plus fort argument pour montrer que le Pape n'est point infallible, que de ce qu'il fut permis aux Evêques dans le Concile de Calcédoine, d'expliquer la Lettre de S. Léon, & que S. Léon même ne les obligeoit pas absolument à la recevoir sans modification ; mais déclaroit, que si quelques Evêques y trouvoient de la difficulté, il falloit prier l'Empereur d'assembler un Concile général. Et ainsi le Roi ne peut défendre aux Evêques toute explication ou modification de la Bulle du Pape, qu'il ne suppose que le Pape est infallible, & qu'on doit le reconnoître pour tel.

**IV.** Si le Roi avoit fait cette défense aux Evêques, les Articles de

(a) [Voyez la Préface historique, §. XXIII. N°. X.]

D d d d 2

IV. CL. Sorbonne, du 8 Mai 1663, & la Déclaration contre l'Infaillibilité du  
 V. P<sup>e</sup>. Pape, vérifiés dans les Parlements, seroient inutiles ; puisque le Roi,  
 N. XLVII. dans la pratique, auroit volontairement reconnu cette infaillibilité, par  
 une Déclaration postérieure & plus formelle, & qui ne pourroit pas être  
 attribuée, comme la première, à la conjoncture du temps, & à la méfintel-  
 ligence du Roi avec le Pape ; & quelques Parlements y auroient con-  
 senti, en vérifiant cette Bulle & cette Déclaration du Roi. Et au lieu  
 qu'aucun Evêque n'a approuvé ni reçu ce qui a été fait contre l'Infailli-  
 bilité du Pape, il y auroit ici autant d'approbateurs de cette infaillibili-  
 té, qu'il y en auroit qui obéiroient à cette défense que le Roi leur au-  
 roit faite, d'expliquer ou modifier cette Bulle.

V. Si le Roi avoit fait cette défense aux Evêques, & que le Pape vint  
 à faire quelque Bulle ou Constitution, où les libertés de l'Eglise Galli-  
 cane, & les droits de la Couronne seroient blessés, & que le Roi voulût  
 pour expliquer ou modifier cette Bulle, le Pape  
 roit reconnu qu'ils n'ont pas ce pouvoir, &  
 oit être reçue & exécutée sans explication, ni mo-  
 qui y contrediroient seroient rebelles & désobéis-  
 e du Pape. Que si le Roi refusoit de recevoir cette

Bulle, le Pape diroit que l'autorité des Bulles ne dépend pas de la ré-  
 ception du Roi, puisqu'il n'est que l'exécuteur & le protecteur des Ca-  
 nonis, & qu'elle ne dépend pas aussi de la réception ou approbation des  
 Evêques ; puisque s'ils n'ont pas le pouvoir de les expliquer ni modifier,  
 comme le Roi, les Parlements & les Evêques l'auroient reconnu, ils  
 n'ont pas aussi le pouvoir de les rejeter. Je sais bien que les politiques  
 répondront, que le Roi en sera toujours le Maître, & qu'il sera toujours  
 en son pouvoir d'empêcher la réception & exécution de telles Bulles  
 dans son Royaume ; mais ce seroit opposer non la vérité, mais la force  
 & l'autorité, si Sa Majesté avoit une fois reconnu que les Evêques n'ont  
 pas le droit de les expliquer ni modifier, en leur défendant de le faire :  
 & ceux qui se conduiroient par principe de religion & de conscience ne  
 devroient avoir aucun égard à cet empêchement, s'il n'étoit pas fondé  
 sur la vérité, & sur un pouvoir légitime, comme on auroit lieu, par cet  
 exemple, de croire qu'il ne l'est pas. C'est à un sage politique à voir si  
 le Roi doit faire ce qui peut donner un si grand avantage à la Cour  
 de Rome, pour avancer & soutenir ses prétentions, & ce qui peut for-  
 mer dans l'esprit de ses sujets des préjugés si contraires aux droits & aux  
 intérêts de Sa Majesté, & si capables de causer, dans les temps fâcheux,  
 des divisions très-funestes.

VI. Lorsqu'on a objecté à quelques Evêques, que cette Bulle, en ce

qu'elle défend toute interprétation, leur étoit injurieuse, & qu'elle les IV. Cl. privoit d'un droit attaché à leur dignité, ils ont répondu que c'étoit un V. P. style commun à toutes les Bulles, & que cette clause ne regardoit que N. XLVII. les Juges subalternes, & non les Evêques, dont chacun demeurait dans le droit & la liberté d'interpréter les Bulles. Mais c'est ce qu'ils ne pourroient plus dire, si le Roi, par une Déclaration vérifiée, leur défendoit d'interpréter ou modifier cette Bulle. Que si les Evêques ont cru que le Pape ne pouvoit pas leur ôter cette liberté, ils doivent croire à plus forte raison que le Roi ne le peut pas; parce que ce seroit les dépouiller d'un droit que Jésus Christ a attaché à leur caractère.

VII. Les Evêques ne pourroient déférer à cette défense sans renoncer à leur dignité. Car il faudroit qu'ils reconnussent, ou qu'il ne leur est pas permis d'expliquer ou de modifier les Bulles des Papes, & qu'ainsi les Papes sont infaillibles; ou, qu'encore qu'ils aient ce droit, toutefois le Roi peut leur défendre d'en user, & qu'ainsi Sa Majesté peut leur commander dans les choses spirituelles, & leur interdire une des principales fonctions de leur dignité. L'on peut même dire, que la défense du Roi engageroit ceux qui ont du zèle pour l'Episcopat à expliquer cette Bulle dans leurs Mandements, pour ne pas reconnoître que le Pape ni le Roi les puissent priver de ce droit & de cette liberté, & pour ne pas assujettir à ce joug, & eux & leurs successeurs, par cet exemple. Il leur seroit même très-facile de faire connoître à Sa Majesté, qu'ils soutiennent, par leur conduite, ses véritables intérêts, & les droits de sa Couronne; puisque le fondement de toutes les libertés de l'Eglise Gallicane est, que des Evêques ont le pouvoir de rejeter, d'expliquer & de modifier les Bulles & Constitutions des Papes.

VIII. On pourroit dire peut-être, que, pour obvier à ces conséquences, il n'y auroit qu'à mettre dans la Déclaration du Roi la clause, *sans conséquence*. Mais ce seroit un remède fort insuffisant. Car ou le Roi reconnoît que le Pape a ce pouvoir en cette Bulle; & si cela est, il s'ensuit qu'il l'a en toutes: ou le Roi s'attribue à soi-même ce pouvoir, par l'usage qu'il en fait sur cette Bulle: & si cela est, il s'ensuit aussi, que Sa Majesté a toujours ce pouvoir, & qu'elle en usera lorsqu'il lui plaira, & qu'elle le jugera à propos.

IX. Le Roi a le pouvoir de modifier, dans les Bulles & Constitutions des Papes, ce qui blesseroit les libertés de l'Eglise Gallicane, & les droits de la Couronne. Il ne peut donc pas priver les Evêques du droit qu'ils ont, de modifier & d'expliquer ce qui regarde les mêmes libertés, leurs droits, leur juridiction, la discipline, la justice, & même la doctrine de l'Eglise, dont ils sont les Juges avec le Pape.



IV. CL. X. Le Roi ne peut pas juger de ce qui regarde la doctrine de l'Eglise  
 V. P<sup>e</sup>. & les principes de la Théologie; & ainsi il ne peut pas juger de ce qui  
 N. XLVII. a besoin ou n'a pas besoin d'explication dans une Bulle ou Constitution:  
 il ne peut donc pas défendre aux Evêques toute explication.

XI. Le Roi peut bien faire condamner, selon les formes canoniques, une explication que quelques Evêques auroient faite, qui ne seroit pas bonne; mais il ne peut pas les empêcher de donner une bonne explication, s'ils la jugent utile ou nécessaire: & ainsi il ne peut pas leur défendre toute explication.

XII. Ce seroit engager l'autorité du Roi à ce qui ne seroit ni ne pourroit être exécuté. Car il est certain qu'il y a des Evêques qui croient que s'ils reçoivent cette Bulle, ils sont obligés en conscience de l'expliquer; & que la défense que le Roi en feroit, ne les en empêcheroit point. On voudra donc les en empêcher parce que l'autorité du Roi y sera engagée; & ils ne voudront point s'en dédire, parce qu'ils y croiront leur conscience engagée.

Cette défense aussi ne pourroit être exécutée. Car le Roi ne peut pas défendre aux inférieurs de demander instruction à leurs Prélats, lorsqu'ils leur font quelque commandement; & particulièrement lorsqu'ils les veulent lier par une signature, & *par un serment*: ni aux Prélats de donner instruction aux inférieurs lorsqu'ils la demandent; puisque c'est une obligation que Dieu leur impose. Or cette instruction seroit nécessairement une explication de la Bulle, du Formulaire, & de la signature: & ainsi la défense du Roi ne sauroit être exécutée.

XIII. Il s'agit ici de savoir, si, par la signature que les Evêques ordonneront en exécution de la Bulle, ils veulent obliger ou ne pas obliger les inférieurs à la créance intérieure du fait. Or il est évident que le Roi ne pourroit pas dire aux Evêques: je vous défends de déclarer, si, par la signature, vous voulez obliger vos inférieurs à la créance intérieure du fait. Sa Majesté ne peut donc pas défendre aux Evêques toute explication.

XIV. Tant que les inférieurs ignorent l'obligation qu'on leur impose, ils ne sont point obligés d'obéir, & ils ne peuvent même obéir raisonnablement. Or plusieurs déclarent qu'ils ignorent, si par la signature les Evêques les obligent ou ne les obligent pas à la créance intérieure du fait. Il faut donc que les Evêques expliquent clairement s'ils exigent ou non cette créance, pour obliger les inférieurs à leur obéir. Et partant le Roi, en défendant aux Evêques de rien expliquer, rendroit l'exécution du commandement impossible à plusieurs.

XV. Comme le Roi ne peut pas défendre aux Evêques d'expliquer

L'obligation qu'ils imposent, il ne peut pas aussi leur défendre d'expliquer IV. Or les principes & les fondements de la signature qu'ils exigent. Car un V. P<sup>e</sup>. Ecclésiastique, & particulièrement un Théologien, qui doit rendre raison N. XLVII. de sa conduite, doit savoir & quelle obligation il s'est imposée par une signature & par *un serment* public, & par quel principe il se l'est imposée, & a signé; & il le doit apprendre particulièrement de l'Evêque qui lui a imposé cette obligation. Il n'y a rien de si scandaleux & de si indigne de la Religion chrétienne, que de voir des Ecclésiastiques qui sont liés par une signature publique, dont les uns ne sauroient dire à quoi ils se sont engagés, sur un fait auquel ils ont souscrit; les autres disent qu'ils se sont engagés à le croire, & que c'est mentir que de signer sans le croire; les autres qu'ils ne se sont point engagés à cette créance, & que la signature simple n'y oblige point, & n'en est point une marque: & la plupart n'alleguent que des principes d'erreur pour soutenir ce qu'ils ont fait. On voit même des Evêques qui ont fait signer d'une même manière, parler d'une manière toute opposée de ce que cette signature signifie, de l'engagement où elle met, & des principes sur lesquels elle est fondée. Si bien que, dans l'uniformité apparente d'une signature de la main, il n'y eut jamais une si grande contrariété de sentiments. Il est impossible que ce scandale & cette confusion cessent que par l'instruction des Evêques. Ils doivent donc faire connoître les principes & les fondements de la signature qu'ils exigent, & de l'obligation qu'ils imposent. Mais personne ne sauroit douter qu'ils ne le puissent, puisque ce seroit leur ôter le droit d'instruire. Le Roi donc ne peut pas leur défendre de le faire. Or c'est ce qu'un Evêque ne peut faire qu'il n'explique clairement & distinctement en quoi consiste ce qu'il demande sur ce fait: si c'est une créance & une persuasion intérieure, & si la signature en doit être un témoignage, ou si c'est une simple soumission de respect & de discipline; de même que M. de Paris a déclaré, que ce n'étoit point une foi divine. Et par conséquent le Roi ne peut défendre aux Evêques toute explication.

[ Mars 1665. ]



IV. CL.  
V. P.  
N. XLVIII.

# L E T T R E

## D' U N D O C T E U R

### S U R L E S E R M E N T

*Contenu dans le Formulaire du Pape. (a)*

[ Sur l'Edition de 1655. ]

M O N S I E U R ,

**L**orsque vous avez cru que le serment que le Pape a ajouté au Formulaire empêcheroit plusieurs de ceux qui ont déjà signé de signer encore une fois, par la crainte qu'ils auroient de se rendre coupables d'un parjure en matière de Religion, vous avez jugé trop favorablement des hommes. Pour moi je suis persuadé au contraire, que les mêmes causes qui les ont portés à signer subsistant toujours, elles les engageront encore à passer par dessus ce nouveau serment, & à trouver des moyens de l'é luder. C'est l'ordinaire des hommes d'aimer mieux faire une nouvelle faute, quoique plus grande, que de reconnoître qu'ils ont failli. Or s'ils refusoient de souscrire au Formulaire du Pape pour ne point faire un faux serment, ils s'accuseroient eux-mêmes d'avoir commis un mensonge en souscrivant à celui de l'Assemblée du Clergé; puisqu'il ne peut y avoir de parjure à signer à cause du serment que l'on fait, qu'il n'y ait aussi du mensonge à signer sans serment. Affirmer avec serment ce dont on doute, c'est se parjurer; & l'affirmer sans serment, c'est mentir. Et ainsi s'il y a du parjure à signer le Formulaire avec serment à cause que l'on doute du fait qu'il contient, il y a certainement du mensonge à le signer sans serment. Il y a donc bien de l'apparence qu'ils allégueront les mêmes excuses pour s'exempter de parjure, qu'ils ont fait pour s'exempter de mensonge; & que comme ils ont prétendu que la signature ne tomboit point sur le fait, ils prétendront aussi que le serment ne tombe que sur le droit. C'est ainsi qu'on tâche de rassurer la conscience de ceux que ce serment a étonnés. Car il y a quelque chose d'étonnant dans les serments; jusques-là que S. Augustin remarque, qu'il arrive quelquefois que

(a) [ Voyez la Préface historique, §. XXIII. N°. XI. ]

des femmes qui n'ont point craint de violer la fidélité qu'elles devoient à leurs maris, étant pressées de dire la vérité par serment, n'osent pas prendre Dieu faussement à témoin de leur innocence: *Revera nonnulla impudica, quæ non timuerunt illicito concubitu viros fallere, eisdem viris quos fefellerunt timuerunt Deum testem fallaciter adhibere.* Il faut donc faire croire à ceux qui ont déjà signé, & qui doutent du fait, qu'ils peuvent signer simplement ce nouveau Formulaire sans faire un faux serment, comme on leur a dit qu'ils pouvoient signer celui de l'Assemblée du Clergé sans faire de mensonge.

Il n'y a rien de si commode que de se faire ainsi des opinions pour se délivrer de toute peine spirituelle & temporelle. L'esprit demeure libre en ne s'affujettissant point à croire un fait contre ses lumières, & contre les signes d'incertitude qu'on y voit; & on se procure le repos temporel en le signant comme il plaît aux Supérieurs, sans se mettre en peine s'ils en demandent une foi humaine ou une foi divine; s'ils le proposent comme séparable ou inséparable de la foi; s'ils y obligent avec serment ou sans serment: parce qu'en se voulant persuader que la signature & le serment ne tombent point sur le fait, on prétend ne point s'obliger à le croire.

On laisse à Dieu le jugement du cœur & des motifs de ceux qui agissent de la sorte. Mais comme on a soutenu qu'il y avoit du mensonge dans ces signatures à l'égard de ceux qui doutent du fait, parce que le Formulaire en contient l'aveu & la confession; de même l'on soutient qu'il y a du parjure, à cause du serment exprès que le Pape y a ajouté. Ceux qui n'y apporteront point de raffinement en seront convaincus, puisque c'est le sens naturel que les paroles de ce Formulaire présentent à l'esprit, selon leur usage commun, ainsi qu'on le va faire voir en les rapportant; & quelques-uns peut-être voyant ici le péril où cette signature les expose, y feront une plus grande attention.

Celui qui signe le Formulaire dit: *Je condamne les cinq Propositions d'hérésie, dans le sens que Jansénius les a enseignées: je le jure ainsi sur les saints Evangiles: QUINQUE Propositiones in sensu à Jansenio intento damno; Et ita juro, sic me Deus adjuvet, Et hac sancta Dei Evangelia.* Ce jurement tombe donc sur deux choses; savoir sur la condamnation des Propositions, & sur la condamnation du sens de Jansénius comme conforme au sens des Propositions, puisque la condamnation qu'il confirme par serment renferme ces deux choses. C'est comme si l'on disoit: Je jure que je condamne les Propositions, & je jure que le sens de Jansénius est conforme au sens des Propositions; & ainsi je jure que je le condamne. Et par-là il est clair que ce jurement contient l'affirmation ou la confession du fait, puisqu'il contient l'aveu que le sens de Jansénius est conforme au sens hérétique des Propositions: & même c'est une affirmation

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

E e e e

IV. CL. directe du fait, puisque la condamnation tombe directement sur le sens V. P<sup>e</sup>. de Jansénius comme sur les Propositions. Celui donc qui signe simplement le Formulaire, & qui doute du fait, commet un parjure, & il ne sauroit prétendre s'en exempter que par cette restriction mentale: Je condamne les cinq Propositions au sens, non que Jansénius a en effet enseigné, mais que le Pape dit qu'il a enseigné: ce qui seroit ruiner la force de tous les serments, & ouvrir la porte à tous les parjures; puisque si les restrictions mentales y étoient une fois admises, il n'y auroit point de serment qu'on ne pût éluder par ce moyen, & par lequel on pût s'assurer de la vérité. Et je ne sais pas pourquoi il ne seroit pas permis d'excuser semblablement d'idolâtrie celui qui offriroit de l'encens aux idoles, & qui, par une restriction mentale, rapporteroit cette adoration à un crucifix qu'il tiendrait caché dans sa manche, comme les Jésuites ont autrefois enseigné dans la Chine qu'on pouvoit faire. Et ainsi le seul moyen légitime que ceux qui doutent du fait ont de s'exempter de parjure en signant, c'est de déclarer eux-mêmes qu'ils ne s'obligent point à croire le fait, ou que la soumission qu'ils promettent sur ce sujet est seulement une soumission de respect & de discipline, ou de déférence respectueuse; si ce n'est que cette distinction ou explication fût contenue dans le Mandement même, au bas duquel ils signeroient, parce qu'alors ces paroles, *dans le sens de Jansénius*, seroient expressément déterminées à signifier le sens que le Pape dit être enseigné par Jansénius; & ainsi l'affirmation & le serment ne tomberoient que sur le droit & sur les Propositions, & non pas sur le fait.

Le P. Annat reconnoît, avec tous les Jésuites, que ceux qui signent simplement & qui doutent du fait, font un faux serment. Car comme il a soutenu que la signature tomboit sur le fait, & que ceux qui signoient sans le croire n'avoient ni honneur ni conscience, il faut qu'il soutienne aussi que le serment tombe sur le fait, & que ceux qui signent sans le croire, font un faux serment.

Mais ce ne sont pas seulement ceux qui doutent expressément du fait qui font un faux serment, ce sont encore ceux qui n'en ont pas une entière certitude, n'étant permis d'assurer par serment que les choses dont on est absolument certain: ce qui suffit pour faire voir, que tous ceux qui n'ayant pas lu Jansénius ne laissent pas de signer, sont entièrement inexcusables. Car pour ceux qui l'ont lu, & qui croient y avoir trouvé les Propositions, quoiqu'ils se trompent, on ne sauroit les convaincre de témérité & de parjure; puisqu'ils ont pris la voie naturelle pour s'éclaircir, & s'assurer de la vérité de ce fait, & que c'est ainsi qu'on parvient à la certitude de plusieurs faits semblables. Mais pour ceux qui

ne l'ont point lu, & qui jurent néanmoins, par la signature de ce For- IV. CL.  
mulaire, que les erreurs des cinq Propositions y sont contenues, leur V. P.  
témérité & leur parjure sont visibles : & ils ne peuvent pas s'en défendre; N.XLVIII.  
parce que non seulement ils n'ont point réellement de certitude de ce  
fait, mais qu'il est même impossible qu'ils en aient par cette voie; puis-  
que le Pape & les Evêques étant certainement faillibles sur ce fait, leur  
seule autorité ne peut en donner à qui que ce soit une entière certitude;  
& par conséquent elle ne peut pas suffire pour l'affirmer par serment.

Je vois bien, Monsieur, qu'on voudra tirer un argument de-là pour  
montrer que le serment ne tombe point sur le fait. Car, dira-t-on, le  
Pape commande cette signature aux Religieuses mêmes, qu'il fait n'avoir  
aucune connoissance de ce fait par leur propre lumière, puisqu'elles ne  
sont pas capables d'entendre le livre de Jansénius. Elles ne peuvent donc  
l'affirmer & le reconnoître que par le motif de l'autorité. Or cette autorité  
ne leur en peut pas donner une entière certitude. Le Pape donc ne peut  
les obliger à l'affirmer par serment; ou autrement il leur commanderoit  
le parjure. Et par conséquent l'intention du Pape ne peut être que ce  
serment tombe sur le fait, mais seulement sur le droit, & sur la condam-  
nation des Propositions.

Mais il est bien inutile de raisonner pour connoître l'intention du  
Pape, lorsque ses paroles l'expriment manifestement. Or le Pape ordonne  
à ceux qui signeront de jurer qu'ils condamnent les Propositions au  
sens de Jansénius; & ce jurement, comme on voit, & comme on l'a  
montré, tombe sur le droit & sur le fait, puisqu'il contient la confession  
de l'un & de l'autre conjointement. Il commande donc à tous le jure-  
ment sur le fait, & toutefois il ne commande le parjure à personne. Et  
pour le faire entendre il faut expliquer sur quoi le Pape fonde cette signa-  
ture & ce serment.

Le Pape prétend que chacun a une entière certitude de ce fait, & c'est  
sur cette certitude qu'il fonde cette signature & ce serment: car autrement  
il ne les ordonneroit pas. Mais comme les Jésuites ont allégué plusieurs  
principes de cette certitude, il est difficile de savoir sur lequel le Pape a  
eu intention de l'établir.

L'on pourroit donc dire que le Pape se considère comme infallible  
dans les faits doctrinaux, selon l'opinion dont les Jésuites se flattent: &  
dans cette supposition, sa décision touchant le fait de Jansénius rendroit  
ce fait entièrement certain; & ainsi il pourroit obliger un chacun à le  
croire & à le reconnoître comme tel par serment. Mais parce que c'est  
une erreur visible, & que jamais aucun Théologien n'a attribué, avant  
les dernières dix années, cette infallibilité au Pape, ni même à toute

IV. CL. l'Eglise assemblée dans les Conciles œcuméniques, l'on ne doit pas pré-  
 V. P<sup>e</sup>. sumer qu'il ait pris cette opinion pour le fondement de cette signature  
 N. XLVIII. & de ce serment.

L'on pourroit encore dire qu'il a considéré le fait & le droit comme inséparables, ainsi que les Jésuites l'ont soutenu pendant dix ans: ce qui suffiroit pour obliger à confesser l'un & l'autre avec serment, puisque la décision en seroit également certaine. Mais c'est encore une erreur si visible, & si contraire à la raison même, que le P. Annat a été obligé d'y renoncer après la condamnation que M. de Paris en a fait dans sa première Ordonnance; c'est pourquoi l'on ne doit pas l'attribuer au Pape, si l'on peut expliquer autrement ce qu'il a fait.

L'on peut donc, & l'on doit dire, que le Pape étant mal informé de l'état de cette dispute en France, a considéré ce fait comme notoire, & comme avoué & reconnu, tel qu'est celui de Luther & de Calvin; & que les Jésuites, qui n'ont cherché qu'à l'engager par quelque moyen que ce fût, lui ont fait représenter que quelques-uns refusoient de le signer & de le confesser, parce qu'ils ne croyoient pas que l'autorité des Evêques fût suffisante pour les y obliger, comme M. de Paris le marque dans sa seconde Ordonnance: & d'autres, parce qu'ils ne vouloient pas condamner en effet l'erreur des Propositions; de même que celui qui ne tiendrait pas la foi de la Transsubstantiation, ne voudroit pas reconnoître que Luther eût enseigné sur cela une doctrine hérétique, ni la condamner comme telle; & il semble par les paroles de sa Bulle, qu'il ait été prévenu de cette opinion. C'est donc dans cette supposition qu'il a ordonné la signature de ce fait avec serment, comme étant cru & tenu pour certain par chacun à cause de sa notoriété, de même qu'il pourroit ordonner la signature du fait de Luther & de Calvin avec un semblable serment. Et en effet si le Pape n'eût supposé cette notoriété, il n'auroit point joint ce fait au droit dans ce Formulaire; parce que dans les professions de foi qui, selon le style ordinaire, se font avec serment, on ne joint jamais les faits des Auteurs avec les dogmes, si ces faits ne sont notoires & avoués; puisqu'autrement ce seroit obliger les fideles à un serment sur ce qui leur pourroit être douteux & incertain; & ainsi les exposer au danger de faire un faux serment, & de prendre Dieu à témoin d'une fausseté.

Il est vrai que cette supposition est fautive; puisque ce fait n'est ni notoire ni avoué, & que personne ne refuse de le signer & de le reconnoître, qui ne condamne toutes les erreurs des cinq Propositions. Mais on ne peut attribuer à une autre cause qu'à cette fautive information l'ordonnance que le Pape a faite de cette signature, qu'on ne lui impute l'une des erreurs que je viens de marquer, comme il est aisé de le montrer par ce raisonnement.

Le Pape ordonne de confesser par signature & par serment le fait, de Jansénius joint au droit, puisqu'il ordonne de condamner les Propositions dans le sens de Jansénius, & qu'on ne les peut ainsi condamner sincé- ment & sans restriction mentale, qu'on ne croie & ne reconnoisse que Jansénius a enseigné le sens hérétique condamné dans les Propositions. Le Pape oblige donc à reconnoître & à tenir ce fait comme certain, & à en rendre témoignage à l'Eglise par sa signature. IV. CL.  
V. P.  
N. XLVIII.

Or il ne peut imposer cette obligation que sur l'une de ces trois sup- positions; savoir, ou qu'il est infallible dans la décision des faits doctri- naux tel qu'est celui de Jansénius; ou que ce fait est inséparable du droit; ou que ce fait est notoire & avoué, & qu'on en convient: car on ne peut alléguer aucune autre cause de cette obligation: & la première & la seconde contenant une erreur visible dans le droit, on ne peut juger plus favorablement de son intention, que de lui attribuer la troisième, qui n'est qu'une erreur dans le fait, fondée sur une fausse information de l'état de la dispute en France.

Je fais bien que la plupa en particulier que leur int la confession du fait. Mais d pas régler le sens d'un Fo qu'une explication écrite, signature, qui puisse assure simple du Formulaire sera ment par le Pape, pour ur se sera obligé par serment. d publieront. Et ç'a été mém & sur toutes les signatures au Pape ce fait comme not sonnes les plus habiles diser

dans cette supposition, que la signature ne tombe point sur le fait, & n'est point un témoignage certain qu'on le croie.

Il est donc constant qu'en considérant les paroles du Formulaire du Pape selon leur signification commune & usitée, ceux qui le signent sim- plement sans avoir de certitude du fait, comme personne n'est obligé de l'avoir par aucun principe qui soit véritable & universellement reçu, ajoutent un faux serment à un mensonge.

Certainement, Monsieur, c'est un mal bien déplorable, que de voir tant de personnes exposées à un si grand scandale, & à un si manifeste péril par cette nouvelle signature; & l'on peut bien s'écrier avec Saint Augustin: *Où êtes-vous, ô fontaines de larmes? Que ferons nous? Où irons-*

Con. men-  
dac. c. 18.



IV. CL. nous & où nous cacherons-nous de la colere de la vérité, si non seulement  
V. P. nous négligeons d'éviter le mensonge, mais si nous ne craignons point encore  
N. XLVIII. d'autoriser & d'enseigner le parjure (b) ?

Mais ce scandale est d'autant plus grand, qu'il semble qu'en ne faisant qu'obéir au Pape & à son Evêque qui commandent cette signature, & en ne faisant que suivre l'exemple de tant d'Ecclésiastiques savants & vertueux qui ne font point de difficulté de signer simplement, on ne puisse pas être coupable d'un si grand crime qu'est le parjure, & que s'il y avoit le moindre péril de le commettre, cette signature ne seroit pas ainsi ordonnée, ni ainsi reçue. C'est sans doute où plusieurs tâchent de trouver leur excuse pour signer; mais c'est ce qui ne leur peut nullement suffire.

Car, comme S. Augustin enseigne, rien ne trouble davantage les gens de bien même, que les actions dont le mal & le défaut semblent être compensés par de bonnes causes pour lesquelles on les fait, de telle sorte que non seulement on croit qu'il n'y a point de péché à les faire, mais même qu'il y en auroit à ne les pas faire: *In omnibus actibus nostris maxime etiam bonos turbant compensativa peccata, ita ut nec peccata existimentur si habeant tales causas propter quas fiant, & in quibus videatur peccari potius si non fiant?* Or on obéit au Pape & à son Evêque, en signant, & on leur désobéiroit en ne signant pas: n'est-ce pas, dira-t-on, une cause d'agir bonne, juste & nécessaire? On croit donc, que non seulement il n'y a point de péché à signer, mais qu'il y auroit du péché, savoir celui de désobéissance, à ne signer pas. Mais on se trompe étrangement, puisque ce qui de soi est péché ne peut devenir juste & permis pour quelque cause, par quelque motif, & par quelque bonne intention que ce puisse être: *Qua constat esse peccata, nullo bona causa obtentu, nullo quasi bono fine, nullâ velut bonâ intentione facienda sunt.* Ainsi le mensonge ne laisse point d'être péché, pour quelque bien qu'on le fasse; & le parjure ne laisse point d'être un crime, quelque cause & quelque motif qu'on en allègue. Si donc il y a du parjure dans cette signature, comme l'on a montré qu'il y en a à l'égard de tous ceux qui ne peuvent pas dire que ce fait leur est certain; ni le motif de l'obéissance & de la soumission qu'ils rendent au Pape & à leur Evêque en signant, ni la raison de l'exemple qu'ils suivent, de quelques personnes & de quelque nombre que ce soit, ni le bien qu'ils peuvent procurer après avoir signé, n'empêchent en aucune façon qu'ils

(b) O ubi estis fontes lacrymarum? Et quid faciemus? Quò ibimus? Ubi nos occubimus ab ira veritatis, si non solum negligimus cavere mendacia, sed audemus insuper docere perjuriam?

ne prennent Dieu faussement à témoin de ce dont ils ne font point IV. C'est absolument certains, & que par conséquent ils ne commettent un péché V. P.<sup>e</sup> de parjure. N. XLVIII.

Il ne s'ensuit pas toutefois que le Pape, ni leur Evêque, en leur commandant de signer avec serment, leur commandent de se parjurer : mais ils supposent, ou par erreur de droit, ou par erreur de fait, qu'ils ont la certitude que Jansénius a enseigné les hérésies des cinq Propositions, & qu'ainsi ils peuvent le reconnoître & l'affirmer par serment sans se parjurer. Mais s'il se trouvoit qu'ils n'eussent point cette certitude, le Pape leur défendrait plutôt de signer qu'il ne le leur commanderait ; parce qu'il ne peut pas faire que s'ils n'ont pas cette certitude, ils ne fassent un faux serment en signant ; comme il ne peut pas faire que celui qui ne croit pas ce qu'il affirme ne mente, encore qu'il lui eût commandé de l'affirmer, en supposant, par une fausse information, qu'il le croit.

C'est pourquoi, Monsieur, c'est une humilité fautive, & une véritable & criminelle timidité, qui empêche ceux qui doutent du fait, & auxquels leur Evêque commande de signer le Formulaire du Pape sans distinction ni explication, de lui exposer la disposition où ils sont. Car les Evêques, ni le Pape ne peuvent dispenser du mensonge ni du parjure, ni prendre tellement sur eux le péché que leurs inférieurs peuvent commettre en leur obéissant, qu'ils les en déchargent devant Dieu. Quel aveuglement & quelle misère ! L'on ne craint point où tout est à craindre, puisqu'on ne craint point de faire ce qui renferme un mensonge, un faux témoignage & un parjure ; & l'on craint où en effet il n'y a rien à craindre. Car que peut faire un Evêque à ceux qui lui représenteront qu'ils n'ont point de certitude de ce fait, & qu'ainsi ils ne peuvent dire sans se parjurer : *Je prends Dieu & ses saints Evangelistes à témoin, que je condamne les cinq Propositions au sens que Jansénius les a enseignées.* Il n'y a point d'Evêque qui n'ait trop de piété & de religion pour commander qu'on jure dans cette disposition ; puisque ce seroit commander qu'on se parjurât. Il faut donc, ou que cet Evêque déclare, par acte public, qu'il ne les oblige point à la créance & à la confession de ce fait par cette signature & par ce serment ; ou qu'il leur permette de déclarer, en signant, qu'ils ne s'y obligent point ; ou qu'il leur allègue un principe de certitude qui soit véritable & universellement reçu, pour les y obliger par serment.

Or quel principe de certitude un Evêque pourra-t-il alléguer ? Sera-ce l'infaillibilité du Pape dans les faits doctrinaux ? C'est une erreur rejetée non seulement par toute la France, mais par tous les Théologiens de l'Eglise. Sera-ce celle de l'Eglise universelle ? C'est encore une erreur

IV. C. L. rejetée par tous les Théologiens qui ont écrit avant les derniers dix V. P<sup>e</sup> ans; outre qu'on ne peut pas prétendre qu'il y ait une attestation de N. XLVIII. l'Eglise universelle sur la vérité de ce fait, étant constant que la plupart des Evêques qui ont reçu les Constitutions, n'ont jamais particulièrement examiné le livre de Jansénius, pour rendre témoignage de ce fait par eux-mêmes; & que des Evêques de France des plus célèbres par leur piété & leur sagesse refusent de l'attester & de le faire attester dans leurs Diocèses, puisqu'ils n'en demandent qu'une soumission de respect, de déférence & de discipline.

Au défaut donc des lumières divines, dont on ne pourra pas dire que le Pape soit toujours assisté dans le jugement des faits doctrinaux pour ne s'y tromper jamais, un Evêque alléguera-t-il les lumières personnelles d'Innocent X, & de Notre Saint Pere Alexandre VII, & l'examen qui a été fait de cette question avec une si grande diligence qu'on ne peut en désirer une plus grande, comme le Pape le témoigne dans sa Constitution? *Causa discussa est eâ profectò diligentia, quâ major desiderari non potest?* Mais sans parler des circonstances de cet examen, qu'on a rapportées ailleurs, & sans dire que, contre la coutume de l'Eglise, personne n'y a été oui ni pu y être oui pour la défense du livre de Jansénius, qui oblige de croire que cette question du fait & du sens de Jansénius, si obscure, si difficile, & si embrouillée par les artifices des Jésuites, ait été mieux examinée, & mieux entendue que celle du fait de Théodoret dans le cinquième Concile, & celle du fait d'Honorius dans le sixième qui étoient beaucoup plus faciles, & dont la décision a été ensuite confirmée par tant de Papes & tant de Conciles? Car ces Conciles n'ont-ils pas cru avoir apporté sur cela toute la diligence possible, comme Notre Saint Pere Alexandre VII a cru qu'Innocent X avoit fait en la cause de Jansénius? Qui oblige de croire que les lumières personnelles des Papes Innocent X & Alexandre VII, sur une des plus difficiles matières de la Théologie, aient été plus grandes que celles de ces Conciles généraux, & de tous les Papes qui les ont approuvés, & particulièrement de Pélage II & de S. Grégoire le Grand, qui avoient examiné avec tant de soin le fait des trois Chapitres, comme il paroît par la seconde lettre de Pélage II aux Evêques d'Istrie, dictée par S. Grégoire? Au moins ces Papes & ces Conciles avoient-ils cité, selon l'usage perpétuel de l'Eglise, les propres lieux des Auteurs qu'ils condamnoient; & ils ont donné en cela des marques du soin qu'ils avoient apporté dans cet examen. Et c'est ce que ni les Papes, ni les Evêques n'ont jamais fait touchant la doctrine de Jansénius; & ce qui fera toujours légitimement douter que cet examen ait été fait aussi exactement qu'il se soit

[Voy. les  
Desseins  
des Jésui-  
tes, &c.  
Art. IX &  
X.]

se soit pu. Cependant tous les Théologiens demeurent d'accord qu'on IV. Cl.  
n'est point obligé de croire ces faits doctrinaux d'Honorius & de Théo- V. P.  
doret, & l'on en dispute librement dans les Theses de Sorbonne. Pour- N.XLVIII.  
quoi donc seroit-on obligé, sur les lumieres personnelles d'Innocent X  
& d'Alexandre VII, ou sur l'examen qui a été fait de cette question,  
de croire qu'ils ne s'y sont point trompés, & d'en jurer sur les saints  
Evangiles?

Mais toutes ces raisons ne pouvant suffire, un Evêque renouvellera-t-il  
cette opinion absurde & erronée de l'inséparabilité du droit & du fait?  
Et après que M. de Paris l'a rejetée par sa premiere Ordonnance, &  
que le P. Annat a été obligé d'y renoncer, dira-t-il qu'en cette question  
le droit & le fait sont joints ensemble, & qu'ayant pu rejeter pendant  
seize cents ans la grace nécessitante & les autres erreurs des Propositions,  
sans parler du sens de Jansénius, on ne le peut plus faire maintenant? Il  
n'y a rien sans doute de si extravagant que cette prétention. Si toutefois  
un Evêque vouloit insister sur cette union & inséparabilité, des Théo-  
logiens lui pourroient répondre qu'ils sont assurés que cette opinion est  
fausse, erronée, & insoutenable; mais qu'il suffit qu'elle ne soit pas cer-  
taine & universellement reçue, pour ne pouvoir pas être obligés de la  
suivre, & de la prendre comme une regle de leur conduite.

Alléguera-t-il donc que c'est un fait notoire & avoué, & duquel on  
convient, comme seroient les faits d'Arius, de Nestorius & de Calvin?  
Les Jésuites ont pu donner cette impression au Pape; mais il n'y a point  
d'Evêque si mal informé de l'état de cette contestation en France, qui  
voudût se servir de cette raison, qui seroit si aisée à réfuter. Et c'est  
pourquoi les Prélats qui voudront s'appliquer particulièrement à la dis-  
cussion de cette affaire, & ne s'en pas rapporter au P. Annat, se verront  
obligés à n'ordonner la signature qu'en distinguant les soumissions, comme  
plusieurs très-célebres ont déjà fait, & comme le Pape même auroit déjà  
fait sans doute, s'il avoit été mieux informé de l'état de cette dispute.

Enfin ce Prélat entreprendra-t-il de convaincre des Théologiens de  
ce fait, en leur montrant dans Jansénius avec une entiere évidence les  
hérésies de ces cinq Propositions? Car il faut les y voir toutes bien clai-  
rement, pour jurer qu'il les a enseignées comme le sachant bien. Jusqu'à  
présent le Pape ni les Evêques n'ont point pris cette voie, qui seroit  
toutefois l'unique par laquelle ils pussent obliger à la confession du fait,  
puisque la seule autorité ne peut suffire pour le faire croire & reconnoître.

Et ainsi, Monsieur, celui qui représenteroit ses doutes à son Evêque,  
ne s'exposeroit à aucun péril, & trouveroit le soulagement de sa cons-  
cience dans l'explication que son Evêque seroit obligé de faire, ou de

IV. C. l. lui permettre de faire de la soumission touchant le fait, pour ne le pas  
 V. P.<sup>e</sup> mettre dans la nécessité ou de lui désobéir par le refus de signer simple-  
 N. XLVIII. ment, ou de désobéir à Dieu par un parjure.

Mais quand il y auroit à craindre ou à souffrir quelque mal par cette conduite, que ne doit point faire un Chrétien fidèle à Dieu, & un Prêtre, pour éviter le danger & l'apparence même d'un faux serment? Lorsque S. Augustin demande si un homme de bien peut quelquefois mentir, *Con men- sitne boni hominis aliquando mentiri?* il dit qu'il ne parle pas des citoyens *dac. c. 16.* d'Egypte, de Jéricho, & de Babylone, ni même de cette Jerusalem terrestre qui est dans la servitude avec ses enfants; parce qu'ils sont trop grossiers & trop infirmes pour voir ce qu'on doit à la vérité, qui est toute spirituelle & toute divine. Il dit qu'il ne parle que des citoyens de cette Jerusalem céleste qui est libre, & qui est notre mere. Car les enfants de cette Cité étant les enfants de la vérité, ils reconnoissent que tout mensonge est péché, & ils craignent plus que la mort même d'en commettre aucun; parce que tout mensonge est contraire à la vérité. *Et respondetur: Omne mendacium non est ex veritate; filii autem illius civitatis filii sunt utique veritatis.* Mais ce Saint considère le parjure comme étant condamné & détesté par les citoyens mêmes de Jéricho & de Babylone. C'est pourquoi il conclut, que si l'infirmité humaine s'attribue une si grande liberté, qu'il faille lui tolérer quelque chose que la vérité condamne, comme étant digne de pardon, l'on doit soutenir invinciblement qu'il n'est jamais permis, en quelque façon que ce soit, *Cap. 21.* de se parjurer, & de mentir en matiere de Religion: *Esti tantum sibi usurpat infirmitas, ut et aliquid venialiter permittatur quod improbat veritas, tamen ut inconcusse teneas & defendas, in divina Religione nunquam omnino esse mentiendum.*

Ce 1<sup>er</sup> de Juillet 1665.



# REMARQUES

S U R

## UN ARRÊT DU CONSEIL DU ROI

(Du 20 Juillet 1665)

*Touchant les Mandements de MM. les Evêques d'Alet, d'Angers, de Beauvais & de Noyon. (a)*

[ Imprimées pour la premiere fois. ]

I.

**C**omme ce feroit faire injure à la vénération que le Roi a pour l'Eglise, de prétendre qu'il voulût s'attribuer le droit de juger de la doctrine ou de la personne des Evêques, dans une matiere purement spirituelle, on ne doit pas supposer que S. M. ait eu dessein de juger, par cet Arrêt, des Mandements de MM. les Evêques d'Alet, d'Angers, de Beauvais & de Noyon (b), ni de leurs personnes. Et cela paroît assez en ce qu'il y est ordonné que leurs Mandements seront incessamment représentés à Sa Majesté, pour iceux vus être ordonné ce qu'il appartiendra. Car on ne peut pas dire que le Roi ait eu dessein de juger ce qu'il n'avoit pas encore vu. Et ainsi pour montrer qu'on a surpris la religion du Roi, & que ce qui est ordonné par cet Arrêt est certainement contraire à l'intention de Sa Majesté, il ne faut que faire voir qu'on y juge & des Mandements de ces Evêques & de leurs personnes. Et si cela est bien prouvé, il y a une manifeste surprise dans cet Arrêt, & ce qui y est ordonné est manifestement contre l'intention du Roi. Or c'est ce qui est si évident, comme on le verra dans les Remarques suivantes, qu'on n'en veut point d'autres Juges que MM. les Archevêques de Rouen & d'Ausche, qui ont donné cet avis au Roi, dans une affaire qui regarde tous les Evêques de France.

[MM. de Harlay & de la Motte-Houdencourt.]

II. Il est défendu, par cet Arrêt, à tous les Ecclésiastiques de ces

(a) [Voyez la Préface historique, §. XXIII. N°. XII.]

(b) [M. Caulet, Evêque de Pamiers, n'avoit pas encore publié son Mandement, conforme à ceux de ses quatre Collegues.]

IV. C.L. Dioceſes , & des autres où il ſe feroit fait de pareils Mandements , de  
 V. P<sup>e</sup>. ſigner le Formulaire en vertu des Mandements , juſqu'à nouvel ordre.  
 N<sup>o</sup>.XLIX. Et il eſt dit enſuite , que les Eccléſiaſtiques des dits Dioceſes , pour  
 ſ'exempter d'encourir les peines portées par la Déclaration du Roi du  
 mois d'Avril dernier , pourront ſigner le dit Formulaire entre les mains  
 du Métropolitain , ou du plus ancien Evêque de leur Province.

Ce qui ſemble ici laſſé à la liberté des Eccléſiaſtiques , leur eſt en  
 effet commandé ; puſqu'il eſt déclaré , que ſ'ils ne le font , ils encour-  
 ront les peines portées par la Déclaration du Roi , qui eſt la priva-  
 tion de leurs Bénéfices & autres. C'eſt donc un véritable commandement  
 aux Eccléſiaſtiques de ces Dioceſes qui n'ont point encore ſigné , de  
 ſigner devant le Métropolitain , ou devant un autre Evêque de la Pro-  
 vince. Mais enfin , quand ce ne ſeroit qu'une permiſſion , on ne peut  
 pas nier , au moins , que , par cet Arrêt , il ne ſoit permis aux Ecclé-  
 ſiaſtiques de ſe ſouſtraire à la juřiſdiction de leur propre Evêque , & de  
 reconnoître celle d'un étranger.

Ces Evêques ſont donc en effet dépouillés de la juřiſdiction qu'ils ont ,  
 touchant une matiere de foi , ſur tous les Eccléſiaſtiques qui n'ont pas  
 encore ſigné ; & cette juřiſdiction eſt transportée à d'autres Evêques. Or  
 un Evêque ne ſauroit être privé de la juřiſdiction immédiate qu'il a ſur  
 les Eccléſiaſtiques de ſon Dioceſe , & particulièrement en ce qui regarde  
 la doctrine de la foi , ſur laquelle , ſelon la Déclaration du Roi , il n'y  
 a perſonne d'exempt , qu'il n'ait fait une faute pour laquelle il ait mé-  
 rité , ſelon les Canons , de perdre ce droit. Et ainſi il eſt jugé par cet  
 Arrêt , que ces Evêques ont fait une faute pour laquelle ils méritent d'être  
 punis , par le dépouillement de la juřiſdiction qu'ils ont ſur les Ecclé-  
 ſiaſtiques de leurs Dioceſes , qui n'ont point encore ſigné. Il eſt jugé  
 qu'ils n'ont plus d'autorité de juger de leur foi , & que cette autorité  
 appartient à d'autres qui ne ſont pas leurs propres Evêques.

Cette faute ne peut conſiſter qu'en ce que , par leurs Mandements ,  
 ils ont établi quelque mauvaiſe doctrine , enſigné & fomenté des héré-  
 ſies , & dérogé aux Conſtitutions. Le Roi donc , par cet Arrêt , a en  
 effet jugé & de leur doctrine & de leur perſonne , dans une matiere  
 toute ſpirituelle. Il a condamné ce qui eſt contenu dans leurs Mande-  
 ments , quoiqu'il ne les eût pas encore vus , & il a puni leurs perſon-  
 nes comme ayant bleſſé la foi catholique , définie par les Conſtitutions ,  
 quoiqu'il ne les ait pas entendus , & qu'il ne ſ'attribue pas le droit  
 de juger d'eux ni de leur doctrine , en ce qui eſt purement ſpirituel.

III. Le Roi , en défendant aux Eccléſiaſtiques de ſigner devant leur  
 Evêque ſur ces Mandements ; & en les renvoyant à ſigner devant le Mé-

tropolitain ou l'Ancien de la Province, pour ne point encourir les pei- IV. CL  
nes portées par la Déclaration, a condamné la distinction de la soumis- V. P.  
sion de foi quant aux dogmes, & de la soumission de respect & de N°.XLIX:  
discipline quant au fait. Car en défendant aux Ecclésiastiques de signer  
à cause de cette distinction, contenue dans ces Mandements, il leur  
défend aussi par conséquent de la faire devant l'Evêque auquel il les  
renvoie. Le Roi donc la condamne par cet Arrêt, & juge que les Ec-  
clésiastiques, qui la feront, méritent les peines portées par la Déclara-  
tion, qui est la privation de leurs Bénéfices, comme s'ils n'avoient point  
signé du tout; & toutefois il ne s'est fait aucun examen de cette dis-  
tinction, & le Roi n'a eu aucun dessein d'en porter jugement.

IV. Le Roi, en défendant cette distinction par son Arrêt, oblige à  
croire le fait de Jansénius; puisque, si l'on est obligé à une plus grande  
soumission sur ce fait qu'à une soumission de respect & de discipline, on  
est obligé à une soumission de créance. Et cette obligation suppose l'in-  
faillibilité du Pape ou de l'Eglise sur les faits, qui est une doctrine con-  
traire à toute la Tradition, & rejetée par le consentement de tous les  
Théologiens.

V. Les Ecclésiastiques ne peuvent, en conscience, aller signer en vertu  
de cet Arrêt devant le Métropolitain, ou l'Ancien de la Province; parce  
qu'ils ne peuvent pas, en vertu d'un Arrêt du Conseil, se soustraire à la  
jurisdiction de leur propre Evêque. Ils ne peuvent pas reconnoître qu'il  
appartient au Conseil du Roi de juger ni de la doctrine, ni de la per-  
sonne de leur Evêque, dans une matiere spirituelle; ni qu'il puisse être  
ainsi dépouillé de l'autorité que Dieu lui a donnée sur eux. Et ce seroit  
une prévarication criminelle, que de coopérer eux-mêmes par leur con-  
duite à ce dépouillement. Ils doivent donc s'exposer plutôt à la perte  
de leur Bénéfice, que d'user du pouvoir qu'ils ont, par cet Arrêt, d'aller  
signer devant un Prélat étranger.

VI. Tous les Evêques étant encore plus obligés de conserver les droits  
de l'Eglise & de l'Episcopat, & de ne pas usurper sur leurs confreres  
ce qui ne leur peut appartenir, le Métropolitain ni aucun autre ne peut  
légitimement recevoir cette signature, que des Ecclésiastiques voudroient  
faire devant eux, en vertu de cet Arrêt. Et enfin le soin que chaque  
Evêque doit avoir du salut de ceux que Dieu a soumis à sa conduite,  
oblige tous ceux qui ont fait de pareils Mandements ou Déclarations,  
d'user de leur puissance, & de faire tout ce qui sera en eux, avec  
tout le respect qu'ils doivent à Sa Majesté, pour empêcher les Ecclé-  
siastiques d'aller signer, & rendre compte de leur foi devant des Evê-  
ques étrangers; puisqu'ils ne le pourroient faire légitimement.



IV. CL. VII. Tous les Prélats qui n'ont point encore fait de Mandement, V. P<sup>e</sup>. perdent en quelque façon, par cet Arrêt, la liberté de faire une semblable distinction, quoiqu'ils la jugeassent nécessaire, & qu'en effet elle fût conforme à la doctrine & à l'esprit de l'Eglise, comme ceux qui l'ont faite le soutiennent. Car s'ils la faisoient après cette défense, on ne manqueroit pas d'exciter le Roi contre eux, comme méprisant les ordres. Cependant ils ne peuvent pas attendre l'événement de cette affaire pour faire signer, parce qu'on les poursuivroit comme ayant contrevenu à la Déclaration du Roi, & ayant encouru les peines qui y sont portées. A quel état donc réduit-on l'Eglise, que d'ôter ainsi aux Evêques, sans aucun examen, toute la liberté de leur conduite, & de les mettre dans la nécessité, ou d'abandonner leur devoir, ou d'agir contre la volonté du Roi? Cet Arrêt toutefois ne doit point les empêcher de faire ce qu'ils jugent être nécessaire & conforme à l'esprit & à la doctrine de l'Eglise; & quand ils en informeront Sa Majesté, elle ne pourra qu'approuver leur conduite. Mais quoi qu'ils fassent, ils ne sauroient légitimement rejeter la même distinction, lorsque quelque Ecclésiastique voudra la faire; puisqu'il faudroit, ou qu'ils l'obligeassent à reconnoître la doctrine erronée de l'infailibilité du Pape dans les faits, en l'obligeant à croire celui de Jansénius; ou qu'ils l'obligeassent à mentir & à se parjurer, en l'obligeant à confesser avec serment un fait duquel il lui seroit permis de douter, & dont il douteroit en effet.

On fait paroître au Roi qu'il ne juge rien par cet Arrêt, puisqu'on suppose que les Mandements ne lui ont pas encore été représentés; & cependant, par une petite clause qu'on y insinue, on le fait juger de tout, comme on l'a montré. On engage ainsi Sa Majesté sans rien examiner, afin que l'engagement l'oblige de condamner les Prélats du Mandement desquels il s'agit, sans les entendre, sans leur rendre raison de quoi que ce soit, & sans entrer dans la discussion d'aucune des questions sur lesquelles leur distinction est fondée: ce qui ne peut qu'augmenter le trouble de l'Eglise, & exposer de saints Evêques à une très-injuste persécution.

VIII. Il n'y a jamais eu tant de nécessité & de raison de ne faire aucun préjugé sans entendre. Il s'agit d'Evêques très-célebres; non seulement des quatre dont les Mandements paroissent, mais aussi de plusieurs autres qui en ont fait de semblables, comme on le fait, & comme l'Arrêt même le suppose, quoiqu'ils n'aient pas encore été imprimés. Si, comme Sa Majesté a entendu les avis qui lui ont été donnés contre ces Mandements, elle avoit voulu entendre ce qu'il y a à dire pour leur défense, elle auroit peut-être été pleinement satisfaite; parce

qu'il auroit été difficile que les Prélat's qui lui ont donné ces avis, ne convinssent des principes mêmes contenus dans ces Mandements, lorsqu'il y auroit eu des Prélat's présents pour les soutenir, & en rendre raison.

Car MM. les Archevêques d'Ausich & de Rouen reconnoissent, qu'on n'est point obligé de croire le fait de Jansénius. Le premier a dit qu'on en pourra disputer dans vingt ans. On n'est donc pas obligé de le croire présentement; car il n'y a point de créance provisionnelle. Le second a encore dit depuis peu, qu'il n'exigeoit par la signature, ni la foi divine, ni la foi humaine du fait; mais qu'il ne vouloit pas qu'il en parût rien par écrit. Comme si cette créance étant libre, & étant permis à M. de Rouen de le dire de vive voix, il avoit le pouvoir de faire un crime & une erreur à MM. d'Alet, d'Angers, de Beauvais & de Noyon, pour l'avoir enseigné & publié par écrit dans leurs Mandements.

IX. Mais enfin qu'est-ce que ces deux Archevêques pourroient reprendre dans ces Mandements, devant des Contradicteurs légitimes? Ou ce sont les principes qui y sont établis, ou c'est la conséquence qu'on en tire. Il faudroit donc qu'ils fissent voir que ces principes sont erronés, & contraires à la doctrine universellement reçue dans l'Eglise; ou que la conséquence en est mal tirée. Ils pourroient faire des déclamations vagues & générales que tout est perdu, & que tout ce qu'on a fait est inutile, si l'on souffre ces Mandements. Mais ils n'entreprendront jamais ni d'accuser ces principes d'erreur devant des Prélat's éclairés, ni de dire qu'on raisonne mal dans la conséquence qu'on en tire, pour distinguer la soumission due sur ce fait, de celle qui est due sur le droit.

X. Ils ne diront point qu'on soit obligé de croire par l'autorité de l'Eglise, ce qu'elle décide failliblement; puisque si cela étoit, on seroit quelquefois obligé de croire la fausseté & le mensonge. Et ils ne diront point aussi que ce soit une erreur de dire, comme ces Evêques ont fait dans leurs Mandements, que l'Eglise peut errer quant au fait, & qu'en cela l'assistance infallible du S. Esprit ne lui a point été promise. Autrement il faudroit qu'ils accusassent tous les Théologiens de l'Eglise d'avoir été dans l'erreur jusqu'à présent; & ils ne pourroient pas même en exempter M. le Cardinal de Richelieu, dans son *Traité de Controverse*, & tous les *Maîtres en l'étude de la Théologie*, qui sont au nombre de huit, Approbateurs de ce livre; savoir M. Lescot Evêque de Chartres; MM. Perret, Morel, Hallier, Cornet, du Val, le Maître, de Sainte Beuve. Car voici la doctrine établie au Liv. 3. Chap. 5. comme une règle certaine pour réfuter les hérétiques: *Les Conciles peuvent errer au fait, bien*

- IV. CL. *que non pas au droit, & aux définitions de foi; en quoi l'assistance du S. Esprit a été promise à l'Eglise, comme lui étant du tout nécessaire.*
- V. P<sup>e</sup>. *Esprit a été promise à l'Eglise, comme lui étant du tout nécessaire.*

N<sup>o</sup>. XLIX. XL. L'Avis donné au Roi contre les Mandements est fondé sur trois points: 1<sup>o</sup>. Que la distinction qui y est, déroge directement aux Constitutions: 2<sup>o</sup>. Qu'elle est contraire aux termes du Formulaire: 3<sup>o</sup>. Qu'elle a été condamnée par le Bref du Pape dans le Mandement semblable des Vicaires-Généraux de Paris.

Cette distinction consiste en ce que les Prélats ont dit, qu'ils n'obligoient point à la créance du fait de Jansénius, & qu'ils en demandoient une soumission de respect & de discipline, &c. Ils l'ont fondée sur un principe qui n'a jamais été contesté par aucun Théologien; savoir, que l'Eglise n'est point infaillible dans la décision des faits qui regardent les Auteurs & leurs livres. Comme il n'y a rien en cela que de conforme à la doctrine de l'Eglise, on ne peut pas faire un plus grand tort aux Constitutions, que de dire que ces Mandements & cette distinction y dérogent, parce que ce seroit accuser ces Constitutions d'être contraires aux regles & à la doctrine de l'Eglise. Mais il n'y a rien en effet dans ces Mandements & cette distinction qui déroge véritablement à ces Constitutions, puisqu'elles n'obligent qu'à la condamnation de la doctrine condamnée dans les V Propositions, & attribuée à Jansénius: *ne quis prædictam doctrinam, ut supra à nobis damnatam, prædicet, doceat, teneat*; mais non pas à croire & à tenir que Jansénius ait enseigné cette doctrine, quoiqu'il y soit défini qu'il l'a enseignée. Ainsi ceux qui ne croient point le fait d'Honorius défini dans le sixieme Concile, ou le fait de Théodoret défini dans le cinquieme; ou qui refusent de condamner la doctrine d'Honorius & le sens de Théodoret, ne sont point réputés déroger à ces Conciles; parce que l'infailibilité des Conciles, quant à l'obligation de la créance, ne regarde que les dogmes de foi, & non pas les faits touchant les Auteurs & l'intelligence de leurs livres.

XII. Quant aux termes du Formulaire, plusieurs soutiennent qu'ils ne portent point la créance & l'aveu du fait, & ne l'ont signé que dans cette supposition. Si cela étoit, ces Evêques n'auroient rien dit de contraire à ces termes. Mais on n'est pas dans cette pensée. On reconnoît que les termes du Formulaire contiennent la confession du fait, & qu'ainsi on ne peut signer sans parjure, à moins qu'on ne croie le fait, & qu'on ne le croie avec certitude; puisqu'il faut être bien certain d'une chose pour en pouvoir jurer: *Non bene jurat*, dit S. Ambroise, *nisi qui potest scire quod jurat. Jurare igitur judicium scientiæ, testimonium conscientiæ.* Mais tant s'en faut que cela ait dû empêcher les Evêques d'user de la distinction qu'ils ont rapportée dans leurs Mandements, que c'est au contraire

traire ce qui les y a obligés; parce que sans cela ils auroient tendu un IV. Cl. piège à plusieurs Ecclésiastiques de leurs Diocèses, ou qui doutent du V. P. fait de Jansénius, ou qui n'en ont point la connoissance qu'on doit avoir N°. XLIX. d'une chose pour en faire serment, en les portant à faire un parjure, ou les réduisant à la nécessité de perdre plutôt leur Bénéfice que de faire une souscription qui n'auroit été à leur égard qu'un mensonge & un faux serment. Que si le Pape n'a pas évité cet inconvénient, c'est qu'on lui a mal exposé l'état de la contestation de France. On lui a représenté que ce fait étoit notoire; qu'on en convenoit, & qu'on ne refusoit de le confesser & de le signer que de mauvaise foi, ou parce qu'on ne demeurait pas d'accord que les Assemblées du Clergé eussent le pouvoir de faire des Formulaires de foi, & d'en commander la signature: car le Pape ne prétend pas s'attribuer l'infailibilité sur des faits, puisque nul Théologien ne la lui a jamais attribuée. Et par conséquent, il ne prétend pas obliger à croire le fait de Jansénius en vertu de sa décision. Il n'oblige pas non plus à confesser avec serment un fait duquel il seroit permis de douter; puisque ce seroit obliger au mensonge & au parjure ceux qui, pouvant en douter légitimement, en douteroient en effet. Les Evêques donc qui, étant mieux informés de l'état de cette dispute, savent que ce fait n'est pas notoire, qu'on n'en convient point, qu'il est contesté, n'ont pas dû obliger à le croire; puisque ç'auroit été supposer que le Pape & les Evêques sont infailibles dans la décision de ces sortes de faits: ce qui est une hérésie. Ils n'ont pas dû non plus obliger à le confesser avec serment sans le croire; puisque ç'auroit été obliger à mentir & à se parjurer. Ils n'ont donc rien fait que de très-légitime, & de très-conforme aux règles & à la doctrine de l'Eglise, en déclarant que la soumission qu'ils demandoient sur le fait, par la signature, étoit une soumission de respect & de discipline, sans imposer la nécessité de la créance. Enfin, ou il faut que les Evêques n'aient pas le pouvoir d'expliquer clairement par leurs Mandements à quoi ils obligent par cette signature; selon l'esprit & la doctrine de l'Eglise; ou, s'ils en ont le pouvoir & qu'ils en veulent user, il faut qu'ils se servent de cette même distinction. Car il ne s'en trouvera aucun, non pas même les auteurs de cet avis donné au Roi, qui veuille dire dans son Mandement, qu'il oblige à la créance du fait, & établir un principe de cette obligation; puisqu'on ne peut en alléguer aucun qui soit universellement reçu, qu'on soit obligé de suivre & de tenir, & qui ne se trouve dans cette rencontre faux & erroné. Quelque sens donc qu'on donne au Formulaire, ces Evêques ayant voulu expliquer clairement & sans ambiguïté ce qu'ils exigeoient, selon les règles & la

IV. C. L. doctrine de l'Eglise, comme ils en ont le pouvoir, ils n'ont pas pu ne se

V. P. pas servir de la distinction portée par leurs Mandements.

N. XLIX. XIII. La troisième raison de l'avis donné au Roi contre ces Mandements est, qu'ils sont conformes à celui des Vicaires-Généraux de Paris, que le Pape a condamné & fait révoquer par son Bref. Cet exposé fait au Roi n'est nullement véritable. Car ce que le Pape a repris dans le Mandement des Vicaires-Généraux de Paris, a été, de ce qu'il y étoit dit, qu'Innocent X. n'avoit pas fait examiner le fait, & n'en avoit nullement jugé. C'est la cause pour laquelle il les oblige de le révoquer; mais non pas la distinction qu'ils avoient faite, puisqu'elle n'est pas exprimée dans ce Bref. C'est pourquoi il fut libre aux Vicaires-Généraux de mettre la même distinction dans leur second Mandement; & s'ils ne voulurent pas la mettre, ils ne voulurent pas aussi la défendre ni l'exclure, & déclarerent à plusieurs, de vive voix, qu'ils l'entendoient ainsi, & qu'en effet leur intention n'étoit pas d'obliger à la créance du fait; & ils ne rejetèrent pas aussi la même distinction que quelques-uns firent en signant. C'est pourquoi on ne peut tirer aucune conséquence, ni de ce Bref du Pape, ni de la conduite des Vicaires-Généraux, contre la distinction portée par les Mandements. L'on peut encore ajouter que les points de doctrine n'étant pas en ce temps-là si éclaircis qu'ils l'ont été depuis, l'on pouvoit peut-être avoir quelque prétexte de craindre alors, qu'on ne rejetât pas sincèrement l'erreur, quoiqu'en effet on ait toujours été prêt de se purger canoniquement de tout soupçon d'erreur & de mauvaise foi. Mais après avoir exposé si clairement la doctrine que l'on tient sur le sujet des cinq Propositions, dans les cinq Articles envoyés au Pape, dans lesquels Sa Sainteté n'a trouvé qu'une *saine doctrine*, il ne peut plus y avoir aucune couleur de dire que, par le fait, on veuille renouveler l'erreur du droit. Et même, s'il y en avoit le moindre soupçon, les Théologiens sont prêts de s'en purger suivant les formes canoniques: ce qui seroit tout ce qu'on pourroit demander d'eux en toute rigueur. Qu'on lise sur ce sujet la seconde Lettre de M. l'Evêque d'Angers à M. l'Archevêque de Paris (c) & l'on verra qu'il n'y avoit rien de si injuste & de si contraire à l'usage perpétuel de l'Eglise, que de prétendre qu'il faille croire & confesser le fait de Jansénius, pour rejeter sincèrement les erreurs condamnées.

XIV. Selon la doctrine de M. de Marq, Archevêque de Toulouse, dans son Livre de *Concordia Sacerdotii, & Imperii*, laquelle est conforme aux Libertés de l'Eglise Gallicane, il ne peut y avoir maintenant que deux voies de terminer cette contestation, qui sont, ou d'éclaircir les diffi-

(c) [Cette Lettre datée du 7 Janvier 1665, se trouve dans la troisième Partie de l'Apologie pour les Religieuses de Port-Royal, IV Classe, VII Partie, N°. XVII.]

cultés de ces Evêques, & de leur faire voir que leurs Mandements con- IV. CL  
tiennent quelque doctrine erronée; ou d'assembler un Concile pour en V. P.  
juger. Car M. de Marca enseigne que, selon la doctrine contenue dans N<sup>o</sup> XLIX.  
les Lettres du Pape S. Léon à l'Empereur Théodose, & à Pulcherie,  
lorsque le Pape fait & envoie une décision, & que quelques Evêques,  
*aliquot Episcopi*, y trouvent des difficultés, il faut, ou les éclaircir, ou  
assembler un Concile-général pour en juger. C'est le droit des Evêques,  
dont l'usage doit être maintenu par chacun d'eux pour conserver la foi  
de l'Eglise, & empêcher l'erreur de s'établir. La pluralité des Evêques qui  
consentent ou ne résistent pas, ne fait point en ce cas une règle de foi,  
& le plus petit nombre n'est point obligé de s'y assujettir. Mais il faut  
que leurs raisons soient proposées & discutées en plein Concile; & ils  
ne sont obligés de soumettre leur créance qu'à ce dernier jugement.

Le Pape, dit M. de Marca, a droit de condamner les nouvelles hérésies, & d'en faire publier la condamnation dans toute l'Eglise, comme  
S. Léon fit au regard de celle d'Eutychès. Mais S. Léon apporta lui-  
même un tempérament à cette grande autorité, qui est, que si quelques  
Evêques eussent refusé d'approuver sa Lettre, la discussion & le jugement  
de toute cette affaire fût renvoyé aux Concile général. Or le cas allégué  
par M. de Toulouse se rencontre ici. Il y a quelques Evêques qui sou-  
tiennent des points de doctrine contenus dans leurs Mandements: &  
non seulement il y en a quatre, mais encore sept ou huit autres dont  
les Mandements ou les Procès verbaux contiennent les mêmes princi-  
pes, & la même distinction; & l'on sait que plusieurs autres encore ap-  
prouvent ces principes & cette distinction. Il faut donc, ou éclaircir ces  
Prélats, ou juger dans un Concile de la doctrine qu'ils soutiennent, &  
dont ils sont prêts de rendre compte à toute l'Eglise. Mais il n'y a rien  
de plus aisé que de terminer ce différent, & il n'est point nécessaire  
d'assembler de Concile. MM. les Archevêques d'Ausçh & de Rouen, qui  
reprennent la doctrine de ces Mandements, n'ont qu'à en avertir ces  
Evêques, & leur exposer ce qu'ils reprennent, & les raisons sur lesquelles  
ils se fondent. Il n'y a point de difficulté que ces Evêques n'éclaircissent  
avec l'approbation de ceux-mêmes qui les accusent. M. l'Evêque d'Angers  
a justifié par avance sa conduite dans sa seconde Lettre à M. l'Archevêque  
de Paris. Que ces Prélats lui fassent voir en quoi il s'est trompé. Car,  
de dire en l'air, comme fait M. de Rouen, qu'on aimeroit mieux être  
Turc, & faire profession de l'Alcoran que de tenir la doctrine contenue  
dans le Mandement de M. d'Alet, c'est témoigner que, faute de raisons,  
on est réduit à faire peur aux simples, par des déclamations ridicules, qui  
ne signifient rien. Il n'y a point de Prélats plus éloignés de la doctrine

IV. <sup>CL</sup> de l'Alcoran, que ceux qui, par la pureté & l'innocence de leur vie, &  
 V. <sup>P<sup>e</sup></sup> par leur conduite toute Apostolique, font paroître qu'ils n'ont pas moins  
 N<sup>o</sup> XLIX. de zèle pour pratiquer la doctrine de l'Evangile, que de lumière pour la  
 connoître. Et ceux au contraire qui s'emportent sans sujet en des com-  
 paraisons si outrageuses, pour décrier des Evêques d'une piété si exem-  
 plaire, font voir qu'ils agissent plutôt en Turcs qu'en Chrétiens. Quoi qu'il  
 en soit, les injures ne sont point des preuves, ni un moyen raisonnable  
 pour porter M. d'Alet à condamner ce qu'il a si judicieusement établi.  
 Mais que M. de Rouen prenne la peine d'écrire à M. d'Alet; qu'il montre  
 quelle est cette doctrine pire que celle de l'Alcoran, & qu'il prouve ce  
 qu'il avance, & on l'assure que M. d'Alet le satisfera pleinement. Et ainsi,  
 par cet éclaircissement mutuel & charitable, *par lequel*, dit S. Augustin,  
*les Evêques doivent chercher entr'eux la vérité, pour entretenir le lien de*  
*l'unité, cette contestation se terminera, & la paix se rétablira dans l'Eglise.*

Lib. 2. de  
 Bapt. con.  
 De h. & q.

A P P E N D I C E

A U X

*O U V R A G E S*

DE LA CINQUIEME PARTIE

*D E L A*

QUATRIEME CLASSE.



THE JOURNAL OF THE

ROYAL

ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

OF GREAT BRITAIN AND IRELAND

1870

NEW YORK

A.

IV. CL.  
V. P.  
APPEND.  
LITT. A.

## ORDONNANCE

DE MESSIEURS

LES VICAIRES-GÉNÉRAUX

DE MONSIEUR L'ÉMINENTISSIME ET RÉVÉRENDISSIME

CARDINAL DE RETZ,

ARCHEVÊQUE DE PARIS,

*Pour la signature du Formulaire de foi, dressé en exécution des Constitutions de Nos SS. PP. les Papes Innocent X. & Alexandre VII. (a)*

[Sur l'Édition faite à Paris chez Charles Savreux en 1661, avec permission des Supérieurs.]

**J**EAN BAPTISTE DE CONTES, Prêtre, Docteur ès Droits, Doyen de l'Eglise Métropolitaine de Paris, Conseiller ordinaire du Roi, en ses Conseils d'Etat & Privé, & ALEXANDRE DE HODENCQ, aussi Prêtre, Docteur en Théologie de la Société de Sorbonne, Curé, & Archiprêtre de S. Severin, Conseiller du Roi en sesdits Conseils, Vicaires Généraux de Monseigneur l'Éminentissime & Révérendissime Cardinal de Retz, Archevêque de Paris. A tous ceux qui ces présentes Lettres verront, Salut en Notre Seigneur. Comme il est impossible de plaire à Dieu sans la foi, & de vivre de la vie d'un véritable Chrétien sans cette vertu, qui est le fondement de ce qu'on espère, & la démonstration des choses qu'on ne voit pas : aussi est-il très-important que les Prélats de l'Eglise veillent de telle sorte sur ceux que Dieu a commis à leur conduite, que cette foi, de laquelle ils sont les principaux dépositaires, ne puisse être aucunement altérée par des contentions de doctrine, qui souvent ne blessent pas moins la foi qu'elles détruisent la charité ; laquelle, comme dit S. Paul, est la fin du précepte, & procède d'un cœur pur, d'une bonne conscience, & d'une foi non feinte ; ajoutant, que ceux qui s'en départent s'emportent à des discours de vanité, & des questions inutiles, qui ne produisent que des querelles, de l'envie, de la médisance, & des mauvais soupçons : & quand il arrive de telles contentions dans l'Eglise, il n'est pas moins du devoir Episcopal d'en arrêter le cours de bonne heure, & de réprimer la témérité de ceux qui en sont les Auteurs, ou qui entreprennent de les soutenir, qu'il est de la piété & charité chrétienne, de tâcher,

(a) [Voyez la Préface historique, §. XVIII. N°. I. M. Arnand a avoué que lui ou ses adjoints avoient fait, approuvé & soutenu ce Mandement. Ibid. N°. II.]

IV. Cl.  
V. P.  
APPEND.  
LITT. A.

par tous moyens, de les réunir en un même esprit dans le centre de l'unité catholique ; qui est l'Eglise Romaine. C'est ce que le Pape INNOCENT X, d'honorable mémoire, a voulu faire au sujet des cinq Propositions, concernant la matière de la Grace, qui lui avoient été présentées de la part de plusieurs Evêques de France, par sa Constitution du dernier Mai 1653, après la publication de laquelle nous espérons, que chacun demeureroit dans le respect & la soumission due au S. Siege ; & que toutes ces contentions & disputes, touchant lesdites Propositions, cesseroient. Mais le malin esprit, qui envie toujours la paix de l'Eglise, & s'efforce d'y entretenir la division, a renouvelé ces disputes : & quoiqu'il ne s'agit du temps d'INNOCENT X, que de savoir si lesdites Propositions étoient véritables & catholiques, où si elles étoient fausses & hérétiques, & que ce Pape les ayant condamnées comme hérétiques, il n'y eût plus rien à desirer, & que chacun dût se soumettre à la décision qu'il en avoit faite par sa dite Constitution, néanmoins on auroit mu une autre question de fait, & prétendu que ces Propositions n'étoient pas de Cornélius Jansénius Evêque d'Ypres, & n'avoient point été condamnées au sens de cet Auteur. Ce qui ayant de nouveau troublé la tranquillité de l'Eglise, auroit donné sujet à Notre Saint Pere ALEXANDRE VII, de prononcer sur cette question par sa Bulle du 16 Octobre 1656 ; laquelle nous aurions fait publier en cette Ville & Diocèse de Paris, par notre Mandement du douzième Avril 1657, & ordonné de la recevoir avec tout l'honneur & révérence qui est due au S. Siege Apostolique, & de l'observer de point en point selon sa forme & teneur, sous les peines y portées : ce qui eût dû entièrement calmer les esprits. Néanmoins le contraire est arrivé, & les disputes ont continué comme auparavant ; ce qui a obligé le Roi, par sa piété accoutumée, & le zèle qu'il a pour procurer & maintenir la paix & l'union dans l'Eglise, ainsi que dans son Etat, de desirer que Messieurs les Evêques avisassent entr'eux à trouver des moyens convenables pour faire cesser toutes ces divisions, & rétablir la paix en l'Eglise sur le sujet desdites cinq Propositions. A quoi lesdits Sieurs Evêques ayant travaillé, & proposé à Sa Majesté de faire signer un Formulaire de profession de foi, Sa Majesté auroit icelui autorisé par Arrêt de son Conseil d'Etat, du treizième du mois d'Avril dernier, & nous auroit fait l'honneur de nous écrire le vingtième du même mois, & exhorté de nous conformer à ce moyen proposé. A CES CAUSES, desirant satisfaire aux bonnes intentions de Sa Majesté, & contribuer autant qu'il nous est possible, à ses pieux & louables desseins, NOUS AVONS ORDONNÉ & ORDONNONS par ces présentes, que le dit Formulaire ci-après transcrit sera signé par tous les Doyens, Chanoines, Chapitres, Abbés, Prieurs, Couvents, Communautés séculières & régulières, Monastères de Religieux & Religieuses, Curés, Vicaires, Prêtres, Habitues, Bénéficiers, & généralement de tous Ecclésiastiques, Principaux des Colleges, Docteurs, Régents, Professeurs, & Maîtres d'Ecole de cette Ville, Faux-bourgs & Diocèse de Paris, soi-disant exempts & non exempts, ou de nul Diocèse : & ceux qui composent lesdits Corps Ecclésiastiques séculiers ou réguliers, seront mettre sur le Registre notre présente Ordonnance, & le dit Formulaire, & y souscriront, & nous rapporteront un acte original & authentique de leurs souscriptions au bas des présentes, dans quinze jours après la publication & signification d'icelles. Et quant aux autres particuliers Ecclésiastiques, qui ne sont Corps ou Communauté, & autres ci-dessus exprimés, ils viendront signer dans le dit temps au Secretariat de l'Archevêché de Paris ; autrement, à faute de ce faire, & le dit temps passé, sera procédé contr'eux par les voies de droit, conformément aux dites Constitutions & Arrêt, sans néanmoins que,

que, par le dit Formulaire & la signature d'icelui, il soit innové aux dites Constitutions. ET POUR ôter tout prétexte de dispute & de contention à l'avenir sur ces questions, & tâcher, par toutes voies, de réunir les esprits: NOUS ORDONNONS & ENJOIGNONS, qu'à l'égard même des faits décidés par lesdites Constitutions, & contenus au dit Formulaire, tous demeurent dans le respect entier & sincère qui est dû aux dites Constitutions, sans prêcher, écrire & disputer au contraire; & que la signature que chacun fera du dit Formulaire, en soit un témoignage, promesse & assurance publique & inviolable, par laquelle ils s'y engagent, comme de leur croyance, pour la décision de foi; après laquelle signature, la foi de chacun étant reconnue, Nous faisons très-expresse inhibitions & défenses à tous les Diocésains de mon dit Seigneur l'Archevêque, sous peine d'excommunication, de se diffamer l'un l'autre du nom de Janséniste & de Sémi-pélagien; & leur enjoignons, de nous avertir de ce qu'ils sauront avoir été dit ou fait au préjudice des dites Constitutions, & de notre présente Ordonnance, pour y être pourvu ainsi que de raison. SI MANDONS à l'Archiprêtre de Sainte Marie Magdelaine, aux Doyens ruraux de ce Diocèse, au premier Prêtre ou Appariteur, sur ce requis, que ces présentes ils signifient à tous Doyens, Chanoines, Chapitres, Abbés, Prieurs, Couvents, Communautés, Séculières ou Religieuses, Monastères de Religieux & Religieuses; Curés, Vicaires, Prêtres, Habités, Bénéficiers, & généralement à tous Ecclésiastiques, Principaux des Colleges, Docteurs, Régents, Professeurs, & Maîtres d'Ecole de cette Ville, Fauxbourgs & Diocèse de Paris, foi-disant exempts & non exempts, ou de nul Diocèse, à ce qu'ils n'en prétendent cause d'ignorance, & aient à y satisfaire dans le temps y porté, sous les dites peines, de ce faire leur donnons pouvoir. Es feront les présentes publiées au Prône des Messes paroissiales, & affichées aux Portes des Eglises, & ailleurs où besoin sera. DONNÉ à Paris sous le sceau des Armes de mon dit Seigneur l'Archevêque, le huitième jour de Juin, mille six cent soixante-un. Signé DE CONTES, & DE HODENQ.

IV. CL.  
V. P.  
APPEND.  
LITT. A.

## ENSUIT LE DIT FORMULAIRE:

*Je me soumetts sincèrement à la Constitution du Pape Innocent X, du 31 Mai 1653, selon son véritable sens, qui a été déterminé par la Constitution de Notre Saint Pere le Pape Alexandre VII, du 16 Octobre 1656. Je reconnois que je suis obligé en conscience, d'obéir à ces Constitutions: & je condamne, de cœur & de bouche, la Doctrine des cinq Propositions de Cornelius Jansenius, contenues dans son Livre intitulé Augustinus, que ces deux Papes & les Evêques ont condamnées; laquelle doctrine n'est point celle de S. Augustin; que Jansenius a mal expliquée, contre le vrai sens de ce saint Docteur.*

C. BAUDOUYN.





& cette équité, vraiment royale., jusques sur le moindre de ses Sujets, elle ne la refusera pas à des Evêques qui s'efforcent de seconder ses saintes intentions, en se donnant l'honneur de lui représenter la manière qui leur paroît la meilleure pour donner enfin la paix à l'Eglise. Je puis protester à Votre Majesté, que je lui parlerai dans cette affaire comme devant Dieu, & que je n'avancerai aucune chose qui ne soit très-constante, & de la vérité de laquelle je ne sois prêt de répondre. Votre Majesté, SIRE, est assurément très-perfuadée, qu'avant que faire passer des personnes pour criminelles, il faut, selon toutes les Loix Civiles & Ecclesiastiques, qu'on ne puisse douter de leur crime. Or comme, dans cette affaire, le crime dont il s'agit est une hérésie, & que cette hérésie est comprise dans les cinq Propositions condamnées par les Papes Innocent X & Alexandre VII, il faut, SIRE, pour faire qu'il y ait sur cela des hérétiques, qu'il se trouve des personnes qui osent soutenir ces Propositions, ou qui ne veulent pas condamner les hérésies qu'elles contiennent. Mais, quelque soin que j'aie pris de m'informer de ce qui se passe sur ce sujet dans mon Diocèse, je puis protester devant Dieu à Votre Majesté, que je ne fais personne qui ne condamne très-sincèrement les cinq Propositions, dans quelques Auteurs & dans quelques Ecrits qu'elles se trouvent, sans aucune exception, & dans tous les sens que les Papes & les Evêques les y ont condamnées; en sorte que tout le monde y est parfaitement soumis en ce qui regarde la foi. Or c'est la foi, SIRE, que l'Eglise considère principalement: c'est à quoi elle occupe la vigilance de ses Prélats, & c'est ce qui a fait dire à un savant Pape, que la fin & l'objet principal que l'Eglise se propose, lorsqu'elle assemble des Conciles, est de décider les points de foi. Ainsi, dans le sujet dont il s'agit maintenant, tout ce qui regarde la foi étant à couvert, il ne reste plus, SIRE, qu'un point de fait; savoir, si ces Propositions sont ou ne sont pas dans Jansénius, & si les sens hérétiques que le Pape y a condamnés, sont véritablement de cet Auteur: & c'est même sur ce point de fait, SIRE, que je puis dire à Votre Majesté, que j'ai trouvé, dans tous ceux qu'il a plu à Dieu de soumettre à ma conduite, une si profonde soumission pour les Constitutions des Papes, ou par la croyance des uns, ou par le silence des autres, & par le respect général de tous, que la paix que Votre Majesté desire donner à l'Eglise n'y peut être plus fortement établie. Et je proteste à Votre Majesté, que, si je n'avois, point trouvé dans mon Diocèse ce sentiment universel pour les points de foi, il n'y a rien que je n'eusse voulu faire pour le procurer. Mais que, dans cet heureux calme dont il jouit, j'aie jeter le trouble dans les consciences, sur un point de fait, qui ne peut être matière d'hérésie, j'avoue, SIRE, que c'est ce que je croirois ne pouvoir faire sans me rendre coupable devant Dieu: & j'espère de la bonté de Votre Majesté, qu'elle compatira dans cette rencontre à la tendresse d'un Père, qui, connoissant la pureté de la foi de ses enfants, s'estimeroit obligé de se sacrifier lui-même pour les conserver dans ce saint repos. Sur quoi, SIRE, j'ose supplier très-humblement Votre Majesté, de demander à ceux qui lui disent que son Royaume est plein de nouveaux hérétiques, s'ils veulent bien signer qu'un point de fait, non, révélé, tel qu'est celui-ci, peut former une hérésie. Je suis très-assuré, SIRE, que, non seulement nul de Messieurs mes confrères, mais qu'aucun Théologien n'oseroit signer cela, & en donner une déclaration par écrit à Votre Majesté, parce que ce seroit une erreur manifeste, qui renverse les fondements de la foi. Je supplie donc, SIRE, Votre Majesté, de juger s'il seroit digne de sa piété & de sa justice, de souhaiter que je traitasse comme hérétiques ceux qui ne le pourroient être devenus, que pour un sujet sur lequel il est impossible

H h h h 2

IV. Cl.  
V. P.  
APPEND.  
LITT. B.

IV. CL.

V. P<sup>e</sup>.

APPEND.

LITT. B.

de le devenir. Que, si, dans la dernière Assemblée que plusieurs d'entre Messieurs les Evêques le d' Formulaire, le point de droit d'avec celui de gagé, SIRE, dans cette difficulté, qui trouble au se fût trouvé des personnes qui eussent osé refu droit, ils auroient aussi-tôt été reconnus pour hérétiques, ils auroient aussi-tôt été reconnus pour hérétiques, pu alors exercer son zèle contre eux, sans craindre avec les coupables: & que, si, au contraire, il ne Majesté auroit eu la satisfaction de voir qu'il n'Etat, un seul de ces nouveaux hérétiques, qu'on grand nombre. Car votre Majesté, SIRE, est not mais un si bon Pere de ses sujets, que ce lui seroit joie d'apprendre, que ceux qu'on lui auroit rendus suspects d'hérésie, sont in- séparablement attachés à la croyance de l'Eglise Catholique. Que si Votre Majesté trouve étrange, qu'on puisse douter encore s'il y a de véritables hérétiques, après tant de bruits d'une nouvelle hérésie, qu'on a répandus de toutes parts, je lui puis dire que cela n'est point sans exemple dans l'Eglise, & qu'il est arrivé souvent, comme dit un ancien Auteur Ecclesiastique, que des personnes étant parfaitement unis de sentiment touchant la foi, ne laissent pas de s'imputer des hérésies les uns aux autres, faute de se bien entendre: soit que les uns n'expriment pas assez nettement leur foi; soit que les autres ne comprennent pas assez le véritable sens de leurs paroles. Et nous en avons, SIRE, entre autres exemples, un fort célèbre, qui arriva du temps du pieux Empereur Théodose le jeune, entre S. Cyrille, Patriarche d'Alexandrie, & Jean, Patriarche d'Antioche. Car, quoique S. Cyrille qu'il eût même établi la foi moins Jean, & un grand nombre bien le sens de ses paroles, & des Apollinaristes; de même son parti, comme soutenant très-grande division dans toutes les personnes de satisfaire leurs passions particulières, sous prétexte de celles de la foi; jusques-là même que l'on engagea l'Empereur à exercer de grandes violences contre S. Cyrille. Mais, ce Prince, qui, jusques alors, n'avoit entendu que l'une des parties, les ayant également écoutés tous deux, reconnut la vérité, & rendit le calme à l'Eglise par un moyen très-facile. Ce moyen, SIRE, fut, qu'on laissa à part tous les faits, & que Jean proposa à S. Cyrille la foi toute pure, & sans aucun mélange de faits & de personnes. S. Cyrille l'approuva sans difficulté; & ainsi il paroît que toute cette dispute ne procédoit que d'une méintelligence de paroles, & que S. Cyrille & Jean d'Antioche n'avoient que la même foi, quoiqu'ils se fussent imputés réciproquement des hérésies. C'est un exemple, SIRE, que Votre Majesté se peut proposer, comme étant le plus propre pour découvrir les hérétiques, s'il y en a, & pour laisser les Catholiques en paix, s'il n'y a point d'hérétiques. Votre Majesté, SIRE, suivra encore, dans cette conduite, la sagesse du Pape S. Grégoire le Grand, qui appaisa en la même manière un grand schisme, qui troubloit toute l'Italie: car le même Concile général ayant ordonné quelque chose sur des points de fait, qui avoient excité de grandes contestations dans l'Eglise, & ce Pape ayant été averti qu'un grand nombre de Catholiques faisoient difficulté de le recevoir, il écrivit à Constance, Archevêque de Milan, que, de peur de leur causer quelque

eût, ainsi  
er dans le  
point en-  
uisque s'il  
point de  
esté auroit  
innocents  
vé, Votre  
s tout son  
être en si  
bon Roi,

extrême

ment de toute erreur, mais  
le général d'Ephèse; néan-  
suivoient, ne prenant pas  
comme contenant l'hérésie  
la Jean & les Evêques de  
Cela produisit, SIRE, une  
lonna lieu à plusieurs per-

trouble, il ne leur parlât plus à l'avenir de ce Concile, & qu'il se contentât qu'ils reçussent la foi des quatre premiers Conciles généraux, à laquelle ce cinquième n'avoit ajouté que la décision de quelques faits. Je supplerois, SIRE, Votre Majesté, d'agréer la liberté avec laquelle je lui ai parlé dans cette lettre, si je n'étois persuadé, qu'étant Evêque, mon silence en cette occasion m'auroit rendu inexcusable devant Dieu. Car les Evêques, étant établis par leur dignité toute divine, pour être, comme a dit un grand Pape, les yeux & la bouche de l'Eglise, ils ne peuvent ni dissimuler les maux & les troubles qu'ils y voient, ni ne pas élever leurs voix pour en demander le remède, ou à Dieu par leurs prières, ou à l'Eglise par leurs conseils, ou aux Princes par leurs très-humbles supplications. C'est ce que j'ai tâché de faire, SIRE, en cette rencontre; & avec d'autant plus de confiance, qu'il m'a paru que je secondois en cela l'intention de Votre Majesté, qui, ayant un desir ardent de consacrer son autorité à la paix & à l'union de l'Eglise, ne desire, sans doute, du zèle des Evêques & de l'obéissance de ses Sujets, que ce qui peut contribuer à un dessein si louable. J'espère, SIRE, que nous verrons toujours paroître, de plus en plus, cette grace que Votre Majesté a reçue de la bonté infinie de Dieu. Et s'il a daigné écouter les prières que je lui fais, & recevoir les sacrifices que je lui offre tous les jours pour sa grandeur & pour sa prospérité, vous ne serez pas seulement, SIRE, l'un des plus grands Princes, mais aussi l'un des plus grands Saints qui ait jamais régné sur la France. Et toute la terre admirera de voir le Ciel répandre sur Votre Majesté cette abondance de bénédictions, que lui souhaite &c.

IV. C12.

V. P<sup>e</sup>.

APPEND.

LITT. B.

*A Angers le 6 Juillet 1661.*



IV. CL.  
V. P.  
APPEND.  
LITT. G.

C.

R É P O N S E  
DE MONSIEUR  
L'ÉVÊQUE D'ANGERS,

*A la Lettre que M. de Lionne lui avoit écrite, après avoir présenté & lu au Roi celle du dit Sieur Evêque à Sa Majesté, du 6 Juillet 1661. (a)*

[ Sur l'Edition in-4to. faite dans le temps. ]

MONSIEUR,

**L**A douleur que vous témoignez avoir, de ce que le Roi n'a pas été satisfait de la lettre que je me suis donné l'honneur de lui écrire, m'est une preuve de la continuation de cette bonté que vous m'avez fait paroître en tant d'autres occasions; & je vous en aurois plutôt témoigné ma reconnoissance, si ma maladie, de laquelle je ne suis pas encore bien remis, ne m'en avoit empêché; & cette même raison me servira (s'il vous plaît) d'excuse, si je ne vous écris point présentement de ma main: & vous m'avez aussi, Monsieur, sensiblement obligé de me marquer les raisons, dont ceux que Sa Majesté consulte dans ces affaires, se sont servis pour lui en donner des impressions défavantageuses, puisque les connoissant (comme je fais maintenant, par le soin que vous avez bien voulu prendre de m'en informer) j'espère d'y satisfaire de telle sorte, que j'effacerai, au moins dans votre esprit, les doutes qui pourroient s'y être élevés, comme je me promettois de le faire dans celui de Sa Majesté, si j'avois autant d'accès auprès d'elle, pour lui faire connoître la justice & la nécessité de ma conduite, qu'en ont ceux qui ont tâché de la lui rendre suspecte. Vous me représentez, Monsieur, qu'elle a été fort touchée de voir que j'ai été le premier, & jusqu'ici le seul Evêque, qui ait voulu appuyer & défendre par raison, la conduite des deux Grands Vicaires de l'Archevêché de Paris, touchant le Formulaire: sur quoi je vous puis dire, avec toute sorte de sincérité, que je n'ai considéré ni Messieurs les Grands Vicaires de Paris, ni si j'étois seul, ni si j'étois le premier Evêque qui appuie leur sentiment; mais que je n'ai point d'autre vue, que de m'acquitter de mon devoir envers Dieu & envers le Roi. La conduite de ma vie a fait assez voir jusques-ici le peu de part que j'ai voulu prendre dans toutes ces

(a) [M. Arnauld prêta sa plume à M. d'Angers pour cette Lettre. Voyez la Préface historique, §. XVII. N°. IV.]

contestations ; & je n'y en aurois pas pris davantage, si on ne m'avoit mis dans la nécessité d'agir & de parler, en m'envoyant le Formulaire en la manière que l'on a fait. Car je n'ai jamais cru, Monsieur, qu'il fût de la dignité, ni du devoir d'un Evêque, de se rendre simple Ministre de ce qui auroit été résolu par ses confreres, qui n'ont aucun droit de lui commander, & qu'il n'en seroit pas quitte devant Dieu, s'il s'engageoit en des choses qui ne seroient pas utiles au bien des ames qu'il lui a commises, pour alléguer qu'il ne l'auroit fait qu'à l'exemple & à la persuasion des autres. Les SS. PP. nous apprennent, Monsieur, que, sans blesser l'unité sacerdotale, chaque Evêque a le pouvoir de régler les choses dans son Diocèse, selon la lumière que Dieu lui donne, pour lui rendre compte un jour de son administration. Il est vrai que j'ai eu beaucoup d'égard à la Lettre que Sa Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire sur ce sujet ; mais, comme je crois avoir assez fait paroître dans toutes les affaires temporelles, & dans les temps mêmes les plus fâcheux, la passion que j'ai pour tout ce qui regarde son service, j'ai cru qu'en cette rencontre, où il ne s'agit que du spirituel, j'aurois fait tort à sa piété, si j'avois pensé qu'elle voulût que les Evêques soumissent le devoir de leurs charges & leurs lumières, à son autorité royale, & consultaient d'autres regles que celles de leur conscience. C'est pourquoi, ne trouvant pas que je pusse, selon Dieu, exécuter ce que Sa Majesté desiroit de moi, il m'a semblé que la plus grande preuve que je lui pouvois rendre de mon respect, étoit de l'informer des raisons qui m'engageoient dans cette nécessité. Je n'ai pas jugé, Monsieur, que je dusse examiner si j'étois le premier, ou si je serois le seul qui proposât à Sa Majesté les difficultés qui se rencontroient en cette affaire ; parce que j'étois persuadé qu'il s'agissoit d'une chose qui me paroissoit d'un devoir indispensable. Et néanmoins j'apprends que je ne suis ni le seul ni le premier, qui ait témoigné être dans ces sentiments : car vous aurez pu voir, par la Lettre de Monseigneur l'Evêque d'Alet à Sa Majesté, que l'on me mande être fort publique, & qui a été écrite quelque temps avant la mienne, que ce grand Evêque, dont toute la France révere la sainteté, s'est trouvé du même avis que moi pour ne point recevoir le Formulaire, & qu'il y est entré par des raisons que je n'ai supprimées que par un esprit de modération & de retenue. Et j'ai sujet aussi d'espérer, que nous ne serons pas les seuls qui en auront écrit à Sa Majesté. Quoi qu'il en soit, Monsieur, je suis assez informé du sentiment d'un grand nombre d'Evêques, pour vous pouvoir assurer, qu'on ne peut pas user d'une plus grande surprise envers Sa Majesté, que de lui persuader, que tous les Evêques de France approuvent qu'on confonde une question de fait avec une question de droit, & croient que c'est un point de foi, capable de rendre quelqu'un hérétique, que de savoir si des erreurs condamnées sont dans un certain livre auquel on les attribue. C'est tout ce que je me suis cru obligé de représenter à Sa Majesté, n'ayant eu dessein que de lui montrer qu'étant certain qu'il n'est point de foi, que les erreurs condamnées dans les cinq Propositions aient été enseignées par Jansénius, il m'étoit impossible de traiter d'hérétiques ceux qui, étant d'accord de toute la décision de foi, ne douteroient que de ce fait. Or c'est sur cela, Monsieur, que j'ose vous assurer, qu'il y a très-peu d'Evêques de France qui ne soient de mon sentiment ; & qu'il n'y en a même aucun qui ose soutenir ouvertement le contraire. On cherche des ambiguïtés & des détours, & l'on enveloppe les choses par des termes qui n'ont aucun sens. Mais, comme je l'ai représenté à Sa Majesté, aucun Evêque ne mettra jamais son nom sous cette proposition : Il est de foi que les sens hérétiques des cinq Propositions sont dans le Livre de Jansénius, & on n'en peut douter sans être hérétique : ce qui

IV. C L.  
V. P.  
APPEND.  
LITT. C.

IV. CL.

V. P<sup>e</sup>.

APPEND.

LITT. C.

est une preuve indubitable que cette proposition est certainement fautive & erronée, au jugement de tous les Evêques de France. Il est vrai néanmoins, que peu de personnes se déclarent pour s'opposer à ce qui se fait : mais vous connoissez trop le monde, pour croire que ce silence soit une marque d'approbation. Vous savez, Monsieur, de quel ménagement on use à la Cour, lorsqu'on a sujet d'appréhender qu'on ne choque ceux qui y sont puissants, & qui ont créance dans l'esprit du Prince. Quand un Confesseur du Roi s'est déclaré au point que le Pere Annat l'a fait en cette rencontre, il faut n'avoir aucune prétention pour oser rien dire qui soit contraire à ses desseins : ceux mêmes qui n'ont pas ces intérêts grossiers s'en peuvent former de spirituels, & s'imaginer que le bien de leur Diocèse les oblige de ne se commettre pas avec des personnes, qui ne manquent pas de les décrier comme des auteurs d'hérésie. Cette terreur ferme la bouche presque à tout le monde ; mais elle ne change le cœur & les sentiments de personne. C'est pourquoi, Monsieur, en considérant quel est le zèle de Sa Majesté pour la pureté de la Religion, je ne puis que je ne sois touché d'une douleur très-sensible, de voir la surprise qu'on lui fait, en lui persuadant, que tous les Evêques de son Royaume sont d'un sentiment dont ils ne sont point, & que l'on se sert ensuite de son autorité envers le Pape, pour l'engager dans la même surprise, & pour le porter à agir sur une supposition si peu véritable. Mais ce même dessein de surprendre Sa Majesté, paroît encore, davantage dans les raisons que vous me mandez lui avoir été alléguées contre ma lettre. Car il est étrange qu'on lui ait dit, que c'étoit une subtilité d'Ecole, de distinguer les questions de droit & de fait, & qu'il ne s'agissoit que de condamner la doctrine de Jansénius, contenue dans les cinq Propositions. Je ne fais pas, Monsieur, qui est l'auteur de cette raison ; mais je ne puis croire que ce soit Monseigneur l'Archevêque de Toulouse, puisqu'il est trop habile pour appeler une subtilité d'Ecole, ce que lui-même a autrefois proposé comme une des règles des plus importantes pour toutes les contestations ecclésiastiques. Car dans le savant Traité qu'il a fait sur le Décret du Pape Vigile, touchant le cinquième Concile, où il s'agissoit, comme en cette occasion, de savoir, si l'hérésie Nestorienne étoit contenue dans les Ecris de certains Auteurs, comme dans ceux de Théodoret contre S. Cyrille, il n'a excusé les divers changements de Vigile, qu'en disant : que ces sortes de questions n'appartiennent point à la foi, & qu'elles étoient sujettes à révision ; n'y ayant que le Canon de la foi qui soit immuable. Et je ne doute point, Monsieur, que, si on le consulte, il ne reconnoisse qu'il n'avoit point tiré cette définition de l'Ecole, & qu'il l'avoit apprise des Papes Vigile & Pélage, comme il le dit lui-même ; ces Papes ayant déclaré, en plusieurs manières, & S. Grégoire après eux, que ces sortes de questions, où il s'agit seulement de savoir si de certaines hérésies, reconnues pour hérésies, sont dans quelque Auteur, n'appartiennent nullement à la foi, & que ceux qui ne se trompent qu'en cela ne peuvent être hérétiques : & c'est pourquoi ils appellent toujours ces sortes de questions causes personnelles, causes privées, causes spéciales ; & ils les opposent aux causes de la foi, qui sont les causes où il s'agit des dogmes mêmes. Et quant à ce qu'on dit, qu'il ne s'agit que de condamner la doctrine de Jansénius, contenue dans les cinq Propositions, ce n'est qu'un embarras de paroles, dans lequel il est étrange qu'on veuille continuer. Car il est vrai qu'il est nécessaire, pour être Catholique, de condamner les dogmes & les hérésies contenues & condamnées dans les cinq Propositions : mais il n'est pas nécessaire, pour être Catholique, de croire que ces dogmes & ces hérésies soient effectivement dans Jansénius. Il peut y avoir de la témérité à le nier ; mais il ne peut y avoir

y avoir d'hérésie, comme on ne pouvoit être Catholique du temps du cinquième Concile sans condamner les hérésies Nestorienne, que ce Concile déclaroit être contenues dans les Ecrits de Théodore, de Théodore & d'Ibas; mais il n'étoit point nécessaire, pour être exempt d'hérésies, de croire que ces hérésies fussent effectivement dans ces Ecrits; & ceux qui l'ont nié, comme Ferrandus, Liberat, Facundus, & même en ce temps-ci, le P. Sirmond & le Pere Pétau, à l'égard d'un de ces Auteurs, n'ont jamais été soupçonnés d'hérésie, par qui que ce soit. Il est donc, Monsieur, assez étrange qu'on fasse passer pour une subtilité d'Ecole la chose du monde la plus constante, la plus commune & la plus autorisée dans l'Antiquité, & la plus indubitable en elle-même. Car qui ne fait qu'il n'y a point de vérité de foi qui n'ait été révélée de Dieu, & qu'il n'a jamais été révélé que Jansénius dût faire un Livre où il y eût cinq hérésies; de sorte que ce seroit renverser la foi même, que de faire un article de foi de ce point de fait; & sans cet aveu, si nécessaire, que l'on n'oblige point à croire, comme de foi & sur peine d'être tenu pour hérétique, que les erreurs condamnées dans les cinq Propositions sont dans Jansénius, ce qui enferme la distinction du droit & du fait, il seroit impossible de défendre l'Eglise contre les attaques des hérétiques, qui nous reprocheroient avec raison qu'on introduit dans l'Eglise Romaine de nouveaux articles de foi, qu'on ne peut dire être fondés sur aucune révélation de Dieu; & qu'ainsi on y renverse le fondement même de la foi. Ce n'est point, Monsieur, une vaine appréhension: on fait que de savants Protestants ont déjà commencé de le faire en Angleterre; & ce n'est point aussi sans sujet, que j'ose vous assurer qu'on n'y peut répondre qu'en cette manière; car un Seigneur d'Angleterre très-zélé pour la Religion Catholique, ayant obligé un Docteur de Sorbonne, d'entre ceux mêmes qui avoient signé le Formulaire, de lever ce scandale, & de défendre l'Eglise contre ces reproches, ce Docteur ne l'a pu faire qu'en se servant de la distinction du fait & du droit, qu'on veut rendre si odieuse à Sa Majesté, & en déclarant, *que ce n'étoit pas être sage, ce sont ses termes, que de prétendre qu'on ne peut séparer en cette occasion le fait d'avec le droit, & en avouant que généralement toutes les questions de fait, & celle-ci en particulier, ne pouvoient appartenir à la foi, ni rendre personne hérétique, & qu'il étoit même permis, dans ces sortes de questions, d'être d'un autre avis que les Papes & les Conciles.* Vous connoissez, Monsieur, des personnes de qualité de ce pays-là, qui vous pourront témoigner que tout ceci n'est point une feinte, & que ce Seigneur Catholique ayant reçu la lettre de ce Docteur, l'a faite imprimer à Londres, pour servir de défense à l'Eglise contre les accusations des Protestants. Cet inconvénient, Monsieur, de désarmer l'Eglise, & de la mettre dans l'impuissance de repousser les objections des hérétiques, qui naîtroient nécessairement de la nouvelle prétention, qu'on puisse être hérétique pour un fait, est infiniment plus considérable que celui qu'on a représenté à Sa Majesté, comme une suite fâcheuse de la distinction du fait & du droit, qui est, que l'Eglise n'auroit nul moyen de faire tomber ses Censures & ses foudres sur aucun hérésiarque, & qu'ainsi il y auroit bien eu dans les siècles passés une infinité d'hérésies, qui auroient attaqué la vraie foi, mais nul hérésiarque. Je ne vois pas, Monsieur, comment on a pu tirer cette conséquence: car il n'est presque jamais arrivé qu'aucun des hérésiarques anciens se soit plaint qu'on ait mal rapporté ses sentiments, & qu'il ait prétendu être d'accord avec l'Eglise dans tous les dogmes: ils ont au contraire combattu ouvertement les définitions de l'Eglise, touchant la foi même. Eutychès & ses Sectateurs, par exemple, ne disoient point: il est vrai qu'il y a deux natures en Jésus Christ; mais il est faux

IV. CL.  
V. P.  
APPEND.  
LITT. C.

IV. C<sup>1</sup>.  
V. P<sup>c</sup>.  
APPEND.  
LITT. C.

que nous enseignions qu'il n'y en a qu'une : ils soutenoient au contraire, qu'il étoit vrai qu'il n'y avoit qu'une nature en Jesus Christ, & que le Concile de Calcédoine étoit hérétique, d'avoir enseigné qu'il y en avoit deux. Comment donc peut-on comprendre que la distinction du fait & du droit eût pu mettre cet hérésiarque, & tous les autres, à couvert des foudres de l'Eglise, puisqu'ils ont reconnu qu'il ne s'agissoit point d'un fait entr'eux & les Catholiques, mais du dogme même ? Et on ne peut pas dire, qu'à la vérité ils ne s'en sont pas servis, mais qu'ils l'auroient pu faire, & se mettre ainsi à couvert des anathèmes de l'Eglise. Car, quoiqu'il ne soit jamais de foi qu'une hérésie ait été enseignée par un tel Auteur, il peut néanmoins l'avoir enseignée en des termes si clairs & si précis, qu'il se déclareroit extravagant & ridicule, s'il l'osoit nier, comme si quelqu'un vouloit nier que Calvin eût combattu la Transsubstantiation dans l'Eucharistie : il n'est pas besoin de changer ces points de fait en des Articles de foi, pour empêcher qu'on ne les combatte ; l'évidence humaine suffit pour en persuader toutes les personnes raisonnables : & c'est la crainte du monde la plus mal fondée, que d'appréhender qu'on se serve en cette occasion de la distinction du fait & du droit, & qu'on dise, par exemple, que le Concile de Trente a eu raison de condamner ceux qui nieroient la Transsubstantiation ; mais que cet anathème ne tombe point sur Calvin, parce qu'il ne l'a point niée. Car quand il se trouveroit des personnes assez insensées pour le dire, il ne s'en trouveroit pas d'assez simples pour le croire : mais supposons, Monsieur, que tous les anciens hérétiques eussent voulu prendre cette voie, de se servir de la distinction du fait & du droit, pour s'empêcher d'être condamnés en acquiesçant aux définitions de l'Eglise, & prétendant seulement n'avoir jamais enseigné rien de contraire ; trouve-t-on que ce soit un si grand inconvénient que celui-là ? Car quoique leur impudence eût été extrême, & qu'ainsi ils n'eussent pas pu s'exempter de la condamnation ; néanmoins se rendant aux décisions de l'Eglise en ce qui regarde le dogme, ils eussent étouffé leur secte dans sa naissance, & ils eussent pu avoir été hérétiques en ce qu'ils avoient combattu la foi, mais ils n'auroient point été hérésiarques ; parce que, recevant ses décisions, ils auroient engagé leurs Disciples à reprendre la foi de l'Eglise. Trouveroit-on, par exemple, Monsieur, que ç'auroit été un grand inconvénient si Calvin, au lieu de s'élever insolemment contre le Concile de Trente, & l'accuser d'erreur, avoit dit que le Concile de Trente est un saint Concile, que ses décisions sont saintes & orthodoxes ; mais qu'il avoit été mal informé de sa doctrine, & qu'il lui avoit attribué des erreurs qu'il n'avoit point : qu'ainsi il embrassoit tout ce que le Concile de Trente avoit défini ; mais qu'il ne reconnoissoit point avoir enseigné rien de contraire. S'il avoit parlé de la sorte, Monsieur, nous n'aurions jamais eu de Calvinistes ; & quoiqu'il eût été facile de le convaincre d'imposture, néanmoins la reconnoissance qu'il eût fait des dogmes définis par l'Eglise, y auroit conservé tous ceux qu'il a entraînés dans son erreur & dans sa révolte ; & s'ils eussent véritablement confessé la doctrine orthodoxe, telle qu'elle a été définie par le Concile de Trente, l'Eglise ne se feroit guère mise en peine de les forcer de reconnoître que les erreurs contraires étoient dans Calvin ; puisqu'elle n'a pas seulement nommé Luther ni Calvin dans tout le Concile de Trente ; ayant évité toutes les questions de fait, pour ne s'attacher qu'aux dogmes. Car, Monsieur, l'Eglise ne trouve point d'avantage qu'il y ait des hérésiarques ni des hérétiques : c'est l'objet de sa douleur & non pas de ses souhaits ; & il semble au contraire, que c'est tout ce que l'on cherche maintenant, & que l'on considère comme un grand mal. que tout le monde étant

d'accord touchant la foi, il n'y ait point de ces nouveaux hérétiques dont on veut effrayer le monde. Je ne vois que cela qui ait pu déplaire dans ma lettre à ceux qui en ont donné de si mauvaises impressions à Sa Majesté, & c'est l'unique raison pourquoi on attaque cette distinction du fait & du droit, parce qu'elle fait voir qu'il n'y a point d'hérétiques. Je n'ai point cru, en m'en servant, faire rien de contraire à l'Assemblée : mais après tout, Monsieur, vous trouverez bon que je vous déclare ce que j'ai supprimé par respect dans ma lettre à Sa Majesté, qui est, que je suis dans le même sentiment que Monseigneur l'Evêque d'Allet, touchant l'injure que cette Assemblée a faite à tous les Evêques de France, de s'attribuer l'autorité de leur commander & de les menacer de peines, s'ils ne suivoient aveuglément ses pensées. Puisqu'il a plu à Dieu de me faire Evêque, quoique je m'en reconnoisse très-indigne, j'honorerai mon Ministère, comme dit S. Paul, & je ne l'avilirai point par aucune nouvelle servitude. Je respecte tous mes confreres ; mais je ne reconnois point pour Supérieurs, ceux qui ne le sont point dans l'ordre que Dieu a établi dans son Eglise : & bien loin que l'autorité de l'Assemblée m'ait été une raison pour faire signer le Formulaire, j'avoue franchement, que ce m'en a été une pour ne le pas faire ; parce que je n'ai pas cru devoir donner aucun lieu à l'établissement de cette nouvelle juridiction qu'elle s'est attribuée. Quant au nom que l'on me reproche, quoique je n'aie point, grâces à Dieu, sujet d'en rougir, vous m'avez obligé, Monsieur, d'assurer Sa Majesté, qu'il ne me feroit jamais entrer dans aucun sentiment que je n'eusse pas de moi-même ; & pour ce qui concerne celui de mes proches, sur le sujet duquel il semble qu'on m'ait voulu rendre odieux, c'est une chose si indigne de l'esprit épiscopal, de regarder la chair & le sang, que j'ai peine à m'abaisser jusqu'à me justifier de ce reproche : car je puis dire avec vérité que je m'en sens si éloigné, que comme cette considération ne me fera jamais, avec la grace de Dieu, rien faire contre mon devoir, aussi la crainte d'en être accusé ne m'empêchera jamais de soutenir la vérité & la justice. Il est bien difficile, Monsieur, d'éviter les soupçons des hommes ; & je ne sais comment on en a pu former sur un cachet ; puisque la lettre étant toute écrite de ma main, quand elle auroit été vue, on n'y auroit pu rien changer. Je vous crois, Monsieur, d'un jugement trop solide pour vous arrêter à de si petites choses ; & c'est en quoi votre bonté paroît davantage, de n'avoir pas dédaigné de m'en avertir. Mais je vous aurois encore une plus grande obligation, si vous me pouviez obtenir cette grace de Messieurs mes confreres, que Sa Majesté consulte sur les affaires de l'Eglise, de me marquer s'ils ont eu encore d'autres raisons, que celles que vous m'avez représentées, de trouver à redire à ma lettre au Roi. Il semble que l'unité d'esprit & de charité qui doit être entre les Evêques, & qui fait dire aux SS. PP. qu'il n'y a qu'un Episcopat dans l'Eglise, demanderoit qu'on agit ainsi les uns envers les autres, par voie d'instruction & d'amitié, & non de commandement & de menaces. Je crois pouvoir dire que Dieu m'a mis dans la disposition de les écouter toujours avec une grande docilité, quand il leur plaira de me communiquer leurs lumières, comme je vous supplie aussi de leur communiquer les pensées que je vous exprime dans cette lettre, afin d'en avoir leur sentiment. C'est ce qui m'a engagé de la faire plus longue que je n'aurois fait sans cela, & de ne pas faire difficulté d'entrer plus avant dans des matieres de Théologie, qu'il ne sembloit convenable en parlant à une personne qui ne fait pas profession de cette science, & dont toutes les heures sont consacrées aux emplois que le plus grand Roi du monde lui donne, dans les plus impor-

IV. CL  
V. P.  
APPEND.  
LITT. C.

IV. CL.  
V. P.  
APPEND.  
LITT. C.

tantes affaires de son Etat. Que si vous pouviez, Monsieur, trouver quelque moment favorable, auquel vous pussiez faire voir cette lettre à Sa Majesté, pour me justifier des choses qu'on lui a fait trouver mauvaises, dans celle que je me suis donné l'honneur de lui écrire, ce seroit le comble des obligations que je vous ai ; & quoi qu'il puisse arriver de ce différent, auquel je vous puis protester que ma seule conscience m'engage, je vous assure que je ne perdrai jamais le souvenir de cette dernière faveur ; & j'espère aussi que vous ne laissiez pas de croire, que je ferai toute ma vie avec autant de passion que jamais, &c.

*A Angers ce 21 Août 1661.*

D.

IV. CL.  
V. P.  
APPEND.  
LITT. D.

## ARTICULI ARTICLES

*Illustrissimo Convenarum Episcopo oblati, & per eundem ad S. Pontificem transmissi, quibus S. Augustini Discipulorum circa quinque Propositionum materiam doctrina continetur.*

*Présentés à Monseigneur l'Evêque de Comminges par les Disciples de S. Augustin, & envoyés à Notre Saint Pere le Pape par ce Prélat, dans lesquels est contenue leur doctrine sur le sujet des cinq Propositions. (a)*

[ Sur l'Edition in-4to. faite dans le temps. ]

I.

**C**um ex S. Augustini sententia quam tota S. Thomæ Schola defendit, gratia efficax voluntatem indeclinabiliter & infallibiliter, citra tamen necessitatem, vi divinæ motionis flectens & determinans ad singulos Christianæ pietatis actus necessaria sit, nunquam contingit ut vel oremus sicut oportet nisi cum ea operatur ut oremus, nobisque interpellandi & gemendi inspirat affectum; nec ut Dei mandata servemus, nisi cum illa facit ut in ejus præceptis ambulemus; nec denique ut inimici tentationes superemus, nisi cum nobis victoriam largitur. Et tamen cum nonnunquam iusti tentationibus succumbant & in varia peccata prolabantur, etiam cum illa vitare imperfecte ac remisse volunt atque conantur, manifestum est, iustis istis in illo imperfectæ ac remisse voluntatis statu, vitio licet suo mandatum violentibus, efficacem illam & victricem, qua præsentem nunquam vincimur, gratiam non adesse.

*De his ergo iustis quibus illa magna*

I.

**L**A grace efficace, qui, sans nécessiter la volonté, la détermine infailliblement par la vertu de la motion divine, étant nécessaire pour toutes les actions de la piété chrétienne, selon la doctrine de S. Augustin, soutenue par l'Ecole de S. Thomas, il n'arrive jamais ni que nous priions comme il faut, que lorsque l'Esprit de Dieu nous fait prier, en nous inspirant le mouvement de gémir & de prier; ni que nous marchions dans la voie des commandements de Dieu, que lorsqu'il nous y fait marcher en conduisant nos pas; ni que nous surmontions les tentations de notre ennemi, que lorsque Dieu nous en donne la victoire. Et cependant, puisque les justes succombent quelquefois aux tentations, & se laissent aller à divers péchés, lors même qu'ils veulent & qu'ils s'efforcent foiblement & imparfaitement de les éviter, il est manifeste que ces justes, qui, dans l'état de cette volonté faible & imparfaite, violent les commandements, quoique par leur faute, n'ont pas eu cette grace efficace & victorieuse, avec laquelle on n'est jamais surmonté.

On peut donc dire de ces justes, qui

(a) [ M. Arnauld signa ces cinq Articles avec neuf autres Docteurs. Voyez la Préface historique, §. XXI. N°. III. ]



IV. CL.  
V. P.  
APPEND.  
LITT. D.

*non adest gratia, licet parva & imperfecta non desit, verè utrumque dici potest, & potuisse illos Dei mandata servare tentationique resistere, eodemque alio sensu non potuisse. Potuerunt enim prorsus: quia non solum liberi Arbitrii virtutem & gratiam habituales habuerunt, sed etiam gratiam actualem, quæ sufficiens dici potest Thomistarum sensu, qui gratia per se efficax necessitatem supponit.*

*At quia absente gratia efficaci nunquam contingit ut voluntas sicut oportet tentationi resistat, constansque est apud Thomistas dogma, gratiam sufficientem ab efficaci separatam non complecti omnia ad pie agendum necessaria: ideo usitatissima Scripturis Patribusque locutione, & Thomistis omnibus probata, hoc sensu dici potest justos illos ejusmodi sufficienti gratia instructos tentationi cui succubuerunt resistere non potuisse: quia nimirum ejusmodi potestatem non habuerunt quæ complecteretur omnia ad agendum necessaria, cum gratiam efficacem ad agendum utique necessariam non habuerint.*

*Quare cum dicimus nos sine gratia per se efficaci non posse agere, id hoc uno sensu intelligimus, eum cui deest gratia illa per se efficax non habere omnia qui requiruntur ad actu agendum (b).*

## II.

*Gratia interior duplex est: alia efficax quæ semper producit illum effectum ad quem impellit voluntatem; alia inefficax quæ voluntatem excitat ad effectum quem non producit.*

*Prior gratia ea est quam simpliciter, propriè & absolute efficacem Thomistæ vocant: huic resisti quidem sem-*

(b) Hæc clausula ad majorem harum vocum (*sine gratia per se efficaci non possumus agere*) explicationem, communium partium consensu coram illustrissimo Conventuarum Episcopo adjecta fuit.

n'ont pas eu cette grande grace, quoi qu'ils en aient eu une petite & moins parfaite, qu'ils ont pu en un sens observer les commandements de Dieu, & résister à la tentation, & qu'en un autre sens ils ne l'ont pas pu. Car ils l'ont pu, parce qu'ils ont eu non seulement le libre Arbitre & la grace habituelle; mais aussi une grace actuelle, qu'on peut appeler suffisante, au sens que les Thomistes prennent ce mot, qui suppose la nécessité de la grace efficace par elle-même.

Mais, parce qu'il n'arrive jamais que celui qui n'a pas la grace efficace surmonte la tentation comme il faut, & que c'est une maxime constante parmi les Disciples de S. Thomas, que la grace suffisante, étant séparée de l'efficace, ne comprend pas tout ce qui est nécessaire pour bien agir, on peut dire, selon le langage de l'Écriture & des Pères, reconnu & suivi par tous les Théologiens de l'École de S. Thomas, que ces justes, avec ces sortes de graces suffisantes, n'ont pu résister à la tentation à laquelle ils ont succombé, parce que n'ayant pas eu la grace efficace, qui leur étoit nécessaire pour agir, il est clair qu'ils n'ont pas eu un pouvoir qui enfermât tout ce qui étoit nécessaire pour agir.

C'est pourquoi, lorsque nous disons que nous ne pouvons faire le bien sans la grace efficace par elle-même, nous voulons seulement dire, que celui qui n'a pas cette grace efficace par elle-même, n'a pas tout ce qui est nécessaire pour faire actuellement le bien (b).

## II.

Il y a deux sortes de graces intérieures: l'une efficace, qui produit toujours l'effet auquel elle porte la volonté: l'autre inefficace, qui excite la volonté à des actions qu'elle n'accomplit pas: L'une est celle que les Thomistes appellent simplement, proprement & absolument efficace, à laquelle on peut toujours résister, comme ils l'en-

(b) Cette clause fut ajoutée au bas de ce premier Article du commun consentement des parties, en présence de M. de Commenges, pour une plus grande explication de ces mots: *Sanx la grace efficace on ne peut.*

*per potest, ut iidem docent; at nunquam ita resistitur, ut effectu illo privetur ad quem impellit voluntatem: quod aliis verbis sic exprimunt, ut resisti posse dicant in sensu diviso non autem in sensu composito.*

*Secunda autem ea est quam tum excitantem, tum inefficacem, tum sufficientem idem significantibus verbis vocant; huic verè resistit ac renititur voluntas, eamque eo effectu privat ad quem excitat, & ad quem potestatem largitur superius explicato Thomistarum sensu sufficientem. Potest quidem illi voluntas consentire, nec tamen si absit gratia efficax unquam consentit; non defectu antecedentis potestatis, sed libera sui ipsius in oppositum determinatione.*

*Sed quamvis illa gratia per se spectata effectu illo careat ad quem tendit, ad quem voluntatem excitat, & ad quem per antecedentem Dei voluntatem destinatur, adeoque falsum sit hoc sensu omnem Christi gratiam semper habere eum effectum quem Deus vult, si tamen spectetur ut cum absoluta Dei voluntate conjuncta, merito hoc sensu efficax dici potest, quia semper id in corde hominis operatur quod Deus absoluta voluntate intendit. Certum est enim apud Thomistas, auxilium sufficiens respectu unius actus semper esse efficax respectu alterius ad quem efficiendum decreto absoluto divina voluntatis destinatur: adeoque apud illos omnis gratia est efficax alicujus effectus; ejus nimirum ad quem proximè ordinatur & quem Deus absoluta voluntate intendit, juxta illud Isaïe: Verbum quod egreditur de ore meo non revertetur ad me vacuum, sed faciet quæcumque volui.*

### III.

*Ad merendum & demerendum in statu natura lapsa non sufficit libertas à*

*seigneur, quoiqu'on n'y résiste jamais, en la privant de cet effet auquel elle porte la volonté: ce qu'ils expriment encore en ces termes de l'Ecole, disant, qu'on y peut résister dans le sens divisé, & non pas dans le sens composé. L'autre est celle que les mêmes Thomistes appellent excitante, ou suffisante, ou inefficace, qui sont des mots qui ne signifient tous que la même chose. Et la volonté résiste proprement à cette grace, en la privant de l'effet auquel elle excite la volonté, & pour lequel elle donne un pouvoir qui est suffisant, au sens des Thomistes expliqué ci-dessus: de sorte que la volonté peut y consentir, quoiqu'elle n'y consente jamais, lorsqu'elle n'a pas la grace efficace; non par le défaut de la puissance qu'on appelle antécédente, mais parce qu'elle se détermine librement à un autre objet.*

*Mais quoique cette grace, considérée en elle-même, soit privée de l'effet auquel elle tend, auquel elle porte la volonté, & auquel elle est destinée par la volonté antécédente de Dieu, & qu'ainsi il soit faux, en ce sens, que toute grace de Jésus-Christ ait toujours l'effet que Dieu veut qu'elle ait; si néanmoins on la regarde dans le rapport qu'elle a à la volonté absolue de Dieu, on peut dire, en ce sens, qu'elle est efficace, parce qu'elle produit toujours dans le cœur de l'homme ce que Dieu veut y opérer par sa volonté absolue, selon cette maxime constante de l'Ecole de S. Thomas, que la grace qui n'est que suffisante au regard d'un effet, est efficace au regard d'un autre effet, à la production duquel elle est destinée par le décret absolu de la volonté divine. De sorte que, selon ces Théologiens, toute grace est efficace à l'égard de quelque effet; savoir, de celui auquel elle est immédiatement destinée, & que Dieu veut qu'elle ait par sa volonté absolue, suivant ce qu'il dit lui-même dans Isaïe. La parole qui sort de ma bouche ne retourne point à moi sans effet, mais elle fera tout ce que j'ai ordonné.*

### III.

*Pour mériter ou démeriter dans l'état de la nature corrompue, il ne suffit pas d'être*

IV. CL.  
V. P.  
APPEND.  
LITT. D.

IV. CL.  
V. P.  
APPEND.  
LITT. D.

*coactione; sed requiritur libertas à necessitate: quamvis enim gratia per se efficax infallibiliter & insuperabiliter voluntatem ad agendum determinet, atque ita nunquam voluntas illi actu dissentiat: non tamen inducit necessitatem, quia non tollit dissentendi potestatem. Est ergo perpetuo in homine lapsa, illud quod Thomistæ statuunt activæ indifferentiæ genus quam proximam dicere nihil vetat, dummodo ab hoc verbo semoveas illum sensum ut voluntas per efficacem gratiam mora credatur, nunc consentire, nunc dissentire; sive quod idem est, nunc actualement consensum, nunc verò actualem dissentium cum ejusmodi gratia componere.*

## IV.

*Tantum abest ut Sémipélagiani ideo heretici fuerint quod dicerent gratia nos consentire & dissentire posse; ut potius certum & minime dubium sit quicumque gratia, etiam efficaci resisti posse, id est cum quacunque gratia simul remanere activam atque, ut supra dictum est, proximam dissentendi potestatem, licet actu, ut etiam supra dictum est, nunquam efficaci gratia dissentiat.*

## V.

*Gratiæ prædestinationis doctrina maximam jure merito apud omnes Scholas Catholicas auctoritatem obtinet: hujus autem doctrinæ hæc summa est ab omnibus ejus defensoribus recepta; solis electis, si spectetur non antecedens sed absoluta & efficax Dei voluntas, salutem æternam absoluto Dei decreto designatam esse cum in gratiarum ac beneficiorum serie quibus certissime liberantur, quicumque liberantur, quorum beneficiorum utique præcipuum est perseverantia donum, quod nemo proprium esse prædestinatorum inficiatur: hinc sequitur Christum, cujus absoluta voluntas paterna semper conformis extitit, hoc decretum nec præ-*

tre exempt de contrainte, mais il faut aussi être exempt de nécessité. Car, encore que la grâce efficace par elle-même, nous détermine, infailliblement & invinciblement à agir, & qu'ainsi jamais la volonté ne la rejette actuellement, néanmoins elle n'impose point de nécessité, parce qu'elle laisse à la volonté le pouvoir de ne pas consentir. De sorte que l'indifférence que les Thomistes appellent active, est toujours dans l'homme corrompu par le péché, & on la peut même appeler prochaine, pourvu qu'on n'entende point par-là une indifférence par laquelle la volonté, étant mue de la grâce efficace, résiste quelquefois effectivement à cette grâce, & y consent quelquefois. C'est-à-dire, que la résistance actuelle, ou le consentement actuel de la volonté, se rencontre quelquefois avec cette grâce, & quelquefois ne s'y rencontre pas.

## I V.

Il est si peu vrai que les Sémipélagiens aient été hérétiques, pour avoir dit que nous pouvons consentir & résister à la grâce, qu'au contraire, il est certain & indubitable qu'on peut résister à toute sorte de grâce, & même à l'efficace: c'est-à-dire, que, quelque grâce qu'on reçoive, la volonté a toujours une puissance active & prochaine de lui résister, quoiqu'on ne résiste jamais à la grâce efficace, comme il a été dit ci-devant.

## V.

La doctrine de la prédestination gratuite est, avec grande raison, extrêmement approuvée dans toutes les Ecoles Catholiques. Or cette doctrine, par l'aveu de tous ceux qui la soutiennent, consiste en ce que, considérant, non la volonté antécédente de Dieu, mais l'absolue & l'efficace, il a destiné aux seuls élus, par un décret absolu, le salut éternel, avec la suite de toutes les grâces & de toutes les faveurs qui sauvent infailliblement tous ceux qui doivent être sauvés, entre lesquelles la principale est le don de persévérance, qu'on ne peut ni être propre aux prédestinés. D'où il s'ensuit que Jésus Christ, dont la volonté absolue a toujours été conforme à celle de son Père, n'a point

*cibus,*

*cibis, nec morte sua simpliciter & absolute mutare voluisse: Itaque solis illis absolute & efficaciter promereri voluit salutem eternam & perseverantiam domum quos sibi à Patre datos & de manu sua à nemine rapitum iri in Evangelio dicit. De his capitibus apud omnes gratuite predestinationis defensores convenit; quibus ea tantum Christi mortis omnibus impense generalitas excluditur, quæ collata omnibus hominibus asseruntur gratiæ ita sufficientes, ut præterea efficacem ad volendum seu operandum non requirant.*

*Sed hac opinio deinceps nihil obstat, imo prorsus veritati consentaneum est dicere, Christum pro omnibus omnino hominibus mortuum esse ac sanguinem fudisse, tum quia antecedenti voluntate salutem omnium voluit, tum quia sufficiens pro omnibus pretium obtulit. Falsum autem est & hereticum dicere Christum pro salute dumtaxat predestinationis mortuum esse, cum multis reprobis omnibusque adeo justificatis gratias, tradita à Thomistis notionis, sufficientes markeris, quibus ad salutem pervenire possent, quamvis nemo iis bene utatur. & in accepta justitia perseveret, nisi uberioribus illis & efficacibus auxiliis adjuvetur.*

*His articulis subjectæ erant infra scriptæ declarationes in exemplari subsignato & apud Illustrissimum Convenarum Episcopum deposito (c).*

*De supradictis art. hac declaramus.*

1°. *His notam omnem circa materiam quinque Propositionum, doctrinam contineri.*

2°. *Hos articulos à nobis ut Ordo-*

*volu simplement & absolument changer ce décret; & qu'ainsi il n'a voulu absolument & efficacement mériter, par ses prières & par sa mort, le salut éternel & le don de persévérance, qu'à ceux dont il est dit dans l'Evangile, que son Père les lui a donnés, & que personne ne les lui ravira d'entre les mains.*

Tous les défenseurs de la prédestination gratuite conviennent de cette doctrine, selon laquelle on ne nie que Jesus Christ soit mort généralement pour tous les hommes, qu'au sens de ceux qui disent que Dieu donne à tous les hommes des grâces tellement suffisantes, qu'ils n'aient point besoin des grâces efficaces pour vouloir ou faire le bien. Mais pourvu que l'on exclue cette opinion, on peut dire sans erreur, & dans la vérité, que Jesus Christ est mort, & a répandu son sang pour tous les hommes; tant parce qu'il a voulu le salut de tous, par une volonté antécédente, que parce qu'il a offert pour tous un prix suffisant. Mais il est faux & hérétique que Jesus Christ ne soit mort que pour le salut des prédestinés, puisqu'il a mérité à plusieurs réprouvés, & à plus forte raison à ceux d'entr'eux qui ont été justifiés, des grâces suffisantes, prenant ce mot au sens des Thomistes, qui les auroient pu conduire au salut, quoiqu'il soit vrai que nul n'en use bien, & ne persévère dans la justice qu'il a reçue, s'il n'est aidé par des grâces plus grandes & plus fortes, qui sont les efficaces.

*Les déclarations suivantes sont au bas de ces Articles dans l'original signé, qui a été mis entre les mains de M. de Commenges (c).*

Nous déclarons sur ces Articles ce qui suit.

(c) Les Déclarations suivantes ne furent point mises dans la copie des cinq Articles, remise à M. de Commenges le 7 Juin 1663, par MM. de Lalane & Girard, avec leur Procuration signée le même jour. Ce fait est attesté dans la *Relation abrégée* de ce qui s'étoit passé dans l'accommodement, publiée par ces deux Théologiens le premier Août 1663, page 6 en ces termes: "On ne mit point à la fin des cinq Articles (remis à M. de Commenges le 7 Juin avec la Procuration, pour être envoyés au Pape) les Déclarations qui étoient à la fin de l'exemplaire, présenté à M. de Commenges au mois de Janvier (présèdent) parce qu'elles n'avoient été mises que pour servir à la Conférence qu'on devoit avoir sur ce sujet." [Ces deux Théologiens se contenterent de lui renouveler (de vive voix) les mêmes Déclarations.]

*Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXII.*

K k k k

IV. CL.  
V. P.  
APPEND.  
LITT. D.

IV. C<sup>i</sup>.V. P<sup>e</sup>.APPEND.  
LITT. D.

*doxos & ab omni hereseos suspitione alienos defendi.*

3°. *Minimè illos Janseniani sensu nomine vel à Summis Pontificibus Innocentio X & Alexandre VII. vel ab Illustrissimis Gallia Episcopis intellectos, sed prorsus ab omnibus tum Pontificiis Constitutionibus tum Episcoporum in Jansenium Decretis intactos esse.*

*Æquum igitur ut futurum de his articulis iudicium illi Theologi proferant quibus aliqua fortè de nostra fide suspicio est.*

*Nam si eos ab erroris nota immunes agnoscant, fateantur etiam necesse est, nulli circa quinque Propositionum materiam heresi obnoxios eorum defensores.*

*Sin ambiguos censeant, nec satis clarè nostram illis sententiam exprimi, exponant dubitationis causas, & perspicuam ad omnia responsionem accipiant.*

*Postremò si aliquid in iis erroris & hereseos arguant, ubi distinctè notaverint in quo potissimum capite heresim collocent; omnibus eorum scrupulis ac difficultatibus quantum fieri poterit satisfaciemus: hac autem capitali quia fidem attingit controversia extensa cetera, si que supersunt, suspiciones facile diluentur.*

*Parisiis die 23. Januarii anno 1663.*

Horum articulorum, & declarationum exemplar à Theologis à quibus offerebantur subscriptum depositum fuit apud Illustrissimum Conventuarum Episcopum. His autem perlectis, expéditæ difficultatè circa vocem non posse per clausulam art. I. superaditam nihil in iis deprehensum est Constitutionibus contrarium aut à fide catholica alienum.

[ Les cinq Articles, en latin & en François, avec tout ce qui les suit, & qu'on lit ci-dessus, furent réimprimés de même mot à mot, à la fin de la Défense des Propositions de la seconde censure, &c. datée du 15 Juin 1666.]

1°. Qu'ils contiennent toute notre doctrine sur la matière des cinq Propositions.

2. Que nous soutenons qu'ils sont orthodoxes, & exempts de tout soupçon d'erreur.

3°. Que ni les Papes Innocent X & Alexandre VII, ni les très-Illustres Evêques de France n'ont entendu aucun de ces Articles par les mots du sens de Jansénius, & que ni les Constitutions des Papes, ni les Décrets des Evêques contre Jansénius, n'ont donné aucune atteinte à la doctrine de ces Articles.

Il est donc bien raisonnable, que ceux à qui notre foi pourroit être suspecte, déclarent le sentiment qu'ils ont de ces Articles. Car s'ils reconnoissent qu'ils ne contiennent aucune erreur, il faut aussi qu'ils confessent que ceux qui les soutiennent, n'ont aucune hérésie sur le sujet des cinq Propositions.

Que s'ils croient qu'il y ait quelque ambiguïté, & qu'ils n'expriment pas assez clairement nos sentiments, qu'ils nous marquent les sujets de leurs doutes, & nous y répondrons nettement.

Enfin, s'ils y trouvent quelque erreur ou quelque hérésie, qu'ils nous marquent distinctement en quoi ils prétendent qu'elle consiste, & nous tâcherons de satisfaire à toutes leurs difficultés.

Cette question, qui est la principale (puisqu'elle regarde la foi) étant éclaircie, il nous sera facile de nous justifier des autres soupçons qu'on pourroit encore avoir contre nous. A Paris, ce 23. Janvier 1663.

*L'original de ces Articles & Déclarations, signé par les Théologiens qui les avoient présentés, fut mis entre les mains de M. l'Evêque de Commenget; & après qu'on les eut lus, & qu'on eut satisfait à la difficulté qui fut formée sur ces mots; SANS LA GRACE EFFICACE ON NE PEUT; par le moyen de la clause qui fut mise au bas du premier Article, on n'y trouva rien qui fût contraire aux Constitutions des Papes, ou qui ne fût pas conforme à la foi de l'Eglise.*

INSTRUMENTUM à S. Augustini  
Discipulis apud Illustrissimum Con-  
venarum Episcopum depositum, ut  
idem Illustrissimus præful Summum  
Pontificem de orthodoxâ eorum fide  
& erga Sedem Apostolicam obser-  
vantia scriptis ad suam Sanctitatem  
litteris certiorum faceret.

ACTE mis entre les mains de Monseigneur  
l'Illustrissime Evêque de Commenges, par  
les Disciples de S. Augustin, pour le sup-  
plier d'assurer Notre Saint Pere le Pape  
de la pureté de leur foi & de leur respect  
envers le Saint Siege.

Du 7 Juin 1663.

IV. Cl.  
V. P.  
APPEND.  
LITT. D.

**N**Os infra scripti, Illustrissimum  
& Reverendissimum D. D. Convena-  
rum Episcopum, tum nostro, tum eo-  
rum qui nobiscum in eadem causa ver-  
santur nomine cum summa reverentia  
obsecramus, ut pro ea benignitate quâ  
ex mandato Christianissimi Regis com-  
ponendis dissidiis inter Theologos occa-  
sione libri Jansenii Ypresis olim Epis-  
copi obortis, & procuranda paci ali-  
quot ab hinc mensibus incubuit, tam-  
pio operi ultimam, si fieri potest, ma-  
num adhibere dignetur: quod non dis-  
ficultate ab illo perfectum iri speramus,  
si quemadmodum nostram coram ipso  
fidei sincerâ doctrinâ nostrâ circa quin-  
que Propositionum materiam exposi-  
tione probavimus, & ab omni erroris  
suspensione purgavimus; ita eum nostrâ  
erga Summum Pontificem ejusque Con-  
stitutiones de prædictarum Propositio-  
num damnatione editas observantia  
testem & internuntium habere possimus.  
Quamobrem eundem Illustrissimum  
Antistitem enixe & humiliter depre-  
camur, ut nostro omnium nomine  
scriptis ad S. P. Alexandrum VII,  
litteris Articulos nostros circa quinque  
Propositionum materiam transmittat,  
testeturque nos eosdem Articulos sincere  
illis judicio subijcere: nunquam nos in  
molestis & importunis illis controversiis  
quibus tot per annos Ecclesia pacem tur-  
batam dolemus, quasque æterno plane  
silentio abolendas peroptamus, aut auc-  
toritati Sedis Apostolicæ quam devo-  
tissimo obsequio semper prosecuti sumus,  
& ad excrucium usque spiritum, Deo  
adjuvante, persequimur; detractum

**N**O  
profond  
me & R  
ges, ta  
ceux q  
nous,  
comme  
puis qu  
à accoi  
élevés  
du livre de Jansénius, ci-devant Evêque  
d'Ypres, & à procurer la paix de l'Eglise,  
il lui plaise de faire ce qui se pourra pour  
mettre la dernière main à un ouvrage si  
saint. Ce que nous espérons qu'il achè-  
vera sans beaucoup de peine, si après que  
nous avons justifié notre foi en sa présen-  
ce, & que nous l'avons purgée de tout  
suspçon d'erreur, en exposant sincèrement  
notre doctrine sur la matière des cinq Pro-  
positions, il veut nous faire l'honneur de  
s'employer auprès de Notre Saint Pere le  
Pape, pour l'assurer du respect que nous  
avons pour Sa Sainteté, & pour les Con-  
stitutions qu'il a faites touchant la con-  
damnation de ces mêmes Propositions.  
C'est pourquoi, nous supplions très-hum-  
blement & très-instamment ce très-Illus-  
tre Prélat d'écrire, au nom de nous tous,  
à Notre Saint Pere le Pape Alexandre VII,  
& de lui envoyer nos Articles sur la ma-  
tière des cinq Propositions, en lui témoi-  
gnant que nous soumettons très-sincère-  
ment ces Articles à son jugement; que  
dans ces disputes fâcheuses & importunes,  
dont nous avons vu, avec douleur, la  
paix de l'Eglise troublée durant tant d'an-  
nées, & que nous souhaitons de tout no-  
tre cœur être ensevelies dans un éternel

K k k k 2

IV. CL.  
V. P.  
APPEND.  
LITT. D.

*voluisse, aut executioni editarum ab eadem Sede Constitutionum ullo modo obistere intendisse, imo paratos nos esse iisdem illis Constitutionibus eam reverentiam & observantiam quam Sedis Apostolica majestas & summa ejus auctoritas exigit impendere. Ac si quid praterea a nobis exigendum Summo Pontifici visum fuerit ad testificandum*

silence, nous n'avons jamais eu intention de blesser, en quoi que ce soit, l'autorité du Saint Siege, pour lequel nous avons toujours eu & aurons, par la miséricorde de Dieu, toute notre vie, une très-religieuse soumission, ni de nous opposer en aucune manière à l'exécution de ses Constitutions; qu'au contraire, nous sommes prêts de rendre à ces mêmes Constitutions tout le respect & toute la révérence que la Majesté du Saint Siege Apostolique, & son autorité siége des fideles. Que si Notre S. se desire encore de nous quelque chose, il lui témoigner la sincérité avec laquelle nous adhérons aux décisions l'a faites dans ses Constitutions, & la résolution où nous ne point violer & de ne point blesser ces mêmes Constitutions, nous promettons de l'accomplir fidèlement. Et afin que Monseigneur l'illustissime Evêque de Comminges puisse rendre ce témoignage à Notre S. Pere le Pape Alexandre VII, en notre nom & au nom de ceux qui sont unis avec nous, nous lui avons mis entre les mains ce présent acte signé de notre main. Fait à Paris, le 7 de Juin mille six cents soixante-trois.

*DÉCLARATION mise entre les mains de Monseigneur l'Evêque de Comminges par les Disciples de S. Augustin, & présentée au Roi par ce Prélat le 24 de Septembre 1663.*

**M**onsieur l'Evêque de Comminges, employé par le Roi pour travailler à procurer la paix de l'Eglise, & à accommoder les différends qui se sont élevés entre les Théologiens en ces derniers temps, ayant eu la bonté de nous faire savoir que Sa Majesté desiroit avoir de nous des preuves effectives de la fidélité avec laquelle nous voulons accomplir les promesses que nous avons faites, dans notre Acte du 7 de Juin dernier, de donner à Notre S. Pere le Pape toutes les assurances qu'il pourroit souhaiter de la sincérité avec laquelle nous adhérons aux décisions de foi qu'il a faites dans ses Constitutions Apostoliques, & de la résolution où nous sommes de ne blesser & de ne violer, en aucune manière, ces mêmes Constitutions, nous supplions très-humblement ce Prélat, tant en notre nom qu'au nom de ceux pour lesquels nous agissons dans cette affaire, de vouloir s'employer auprès de Sa Majesté, pour l'assurer que nous demeurons toujours dans la même disposition; & pour le témoigner, nous déclarons,

1°. Que nous condamnons & rejettons sincèrement les cinq Propositions condamnées par nos Saints Peres les Papes Innocent X & Alexandre VII.

2°. Que nous ne voulons jamais soutenir ces mêmes Propositions, sous prétexte de quelque sens & de quelque interprétation que ce soit.

3°. Que nous n'avons point d'autres sentiments, sur la matiere de ces Propositions, que ceux qui sont contenus dans les Articles qui ont été envoyés au Pape de notre part, & que nous avons soumis à son jugement, & desquels il paroît, par quelques termes du dernier Bref, que Sa Sainteté a été satisfaite.

4°. A l'égard des décisions de fait qui sont contenues dans la Constitution de Notre S. Pere le Pape Alexandre VII, par lesquelles il est défini que les cinq Propositions ont été extraites du livre de Jansénius, & condamnées dans le sens de cet Auteur: Nous déclarons que nous avons & aurons toujours, pour ces définitions, tout le respect, toute la déférence, & toute la soumission que l'Eglise exige des fideles en de pareilles occasions & dans des matieres de cette nature; reconnoissant qu'il n'appartient pas à des Théologiens particuliers de s'élever contre les décisions du Saint Siege, de les combattre ou d'y résister.

5°. Que nous sommes dans une ferme résolution de ne contribuer jamais à renouveler ces sortes de contestations, dont nous avons eu beaucoup de douleur de voir la paix de l'Eglise troublée durant tant d'années.

Comme nous espérons que Sa Majesté sera satisfaite de notre soumission, & qu'elle reconnoitra qu'on ne peut rien desirer de nous, après ce témoignage d'obéissance aux Constitutions du Saint Siege, nous espérons aussi qu'elle aura agréable, que M. l'Evêque de Commenges l'assure de notre attachement inviolable à son service & à ses intérêts, & de la parfaite obéissance que nous lui rendrons toute notre vie en qualité de ses très-humbles, très-soumis & très-fidèles sujets & serviteurs.

Et afin que M. l'Evêque de Commenges puisse faire ces déclarations à Sa Majesté, en notre nom & au nom de ceux pour lesquels nous agissons dans cette affaire, nous avons signé le présent Ecrit. Fait à Paris, le 24 Septembre 1663.

IV. CL.

V. P<sup>e</sup>.

APPEND.

LITT. D.



IV. CL.

V. P<sup>e</sup>.

APPEND.

LITT. E.

E.

## RELATION JÉSUITIQUE

*De ce qui s'est passé au mois de Février 1663, sur le sujet des Jansénistes. (a)*

[Donnée pour la première fois au Public.]

**M**onseigneur l'Evêque de Comminges ayant entretenu un Jésuite nommé le P. Ferrier, qui a enseigné la Théologie à Toulouse, sur les controverses nouvelles du Jansénisme, témoigna en être si fort satisfait, qu'il crut que s'il en faisoit part à ceux du parti, il les pourroit réduire. Il desira avoir une lettre de cachet, faisant quelque difficulté de quitter le Languedoc & les Etats, sans l'agrément du Roi. L'ayant obtenue, il vint à Paris vers la fin de l'année, ou au commencement de celle-ci, & en même temps y vint aussi le dit P. Ferrier avec un autre Jésuite, qui avoit affaire au Parlement de Rouen pour les Jésuites de Toulouse. Mon dit Seigneur communiqua son dessein au P. Annat, Confesseur du Roi, & crut qu'il pourroit réussir s'il pouvoit avoir la permission du Roi, pour les quatre qu'on dit être des principaux du parti, & qui ne pouvoient pas paroître dans Paris sans cette permission. Ils sont Messieurs *Arnauld, Singlin, Taignier & l'Abbé de S. Cyran*. On eut du Roi leur permission pour le reste du mois de Janvier, & pour conférer avec Mon dit Seigneur de Comminges : mais on apprend du P. Ferrier qu'il ne les a point du tout vus ; mais seulement deux autres Messieurs, l'Abbé de *Lalane & Girard* Docteurs. Il ne savoit pas de quelle manière ces deux traitoient avec Mon dit Seigneur, que le P. Ferrier a vu souvent seul, & lui a communiqué les remarques pour prouver que les cinq Propositions sont de Jansénius. Du depuis, il les a vus quelquefois chez Mon dit Seigneur, & leur a fait avouer qu'elles s'y lisent, & que Mon dit Seigneur les leur a fait reconnaître.

On vint à la seconde question : si elles ont été condamnées dans le sens de cet Auteur ? Sur ces contestations, le P. Ferrier les voulut obliger à spécifier le sens de Jansénius, & voulant dire que c'étoit le sens que les Thomistes nouveaux donnent à la grace efficace par elle-même. Enfin, on voulut montrer à ces deux Docteurs, que le sens de Jansénius n'étoit point le sens des Thomistes, puisque Jansénius, en plusieurs lieux, & nommément t. 3. l. 8. de Grat. c. 1. & 2. rejette la doctrine des Thomistes, comme celle de Molina. Enfin on leur fit une ouverture, qui fut de prendre pour Arbitres de ce différent deux ou trois Evêques, qui, ayant rejeté M. l'Archevêque d'Auch, on leur proposa MM. de Paris & de Laon, ou tels autres qu'ils voudroient, ou enfin qu'ils missent par écrit leur sens prétendu, dans lequel les Propositions ont été condamnées,

(a) [Voyez la Lettre de M. Arnauld à M. de Lalane du 17 Mars 1663. Tom. I. pag. 311 & suivantes.]

& qu'on l'envoyeroit au Pape pour en avoir sa résolution. C'est sur quoi ils rompirent toute conférence; protestant que ni les Evêques, ni le Pape, ni l'Eglise même dans un Concile général, ne les peut pas obliger à croire contre leur propre science, en une question semblable qu'ils disent être de fait; en venant jusqu'à ce point que d'appeller question de fait celle laquelle est du sens d'une Proposition hérétique. Cette rupture arriva environ le 15 du mois de Février. C'est ce que je fais de ce qui sert d'entretien à Paris, sinon, qu'il est très-faux & sans aucun fondement, que le Pape ait obligé le *Général des Jésuites* à traiter d'accommodement avec les Jansénistes, & que ce qui s'est fait ait été par concert des Jésuites. Il est faux qu'autre que le P. Ferrier y ait eu aucune part. Le P. Annat ne s'est point trouvé à aucune conférence; & la chose étoit si peu commune aux Jésuites, que celui dont on a eu ce Mémoire, & qui eût dû y avoir quelque part, n'en a rien su qu'après le 15 de Janvier; & lorsqu'on en a parlé au P. Annat, il a répondu qu'il ne savoit point qu'on dût ou pût faire autre chose, que de montrer aux Jansénistes en quoi ils s'opiniâtrent mal à propos, & qu'il n'y avoit autre traité avec eux que de les porter à signer le Formulaire purement & simplement tel qu'il est; que ceux qui ont écrit ou parlé autrement le rétractent: & que ceux de l'Université de Paris obéissent à ses Décrets. Ce 22 Février 1663.

IV. CL.  
V. P.  
APPEND.  
LITT. E.

IV. Cl.

V. P<sup>c</sup>.

APPEND.

LITT. F.

F.

## E P I S T O L A

ILLUSTRISSIMI

GILBERTI DE CHOISEUL,

EPISCOPI CONVENARUM

A D

ALEXANDRUM PAPAM VII

*Cum ad Suam Sanctitatem quinque Articulos S. Augustini Discipulorum transmitteret. (a)*

SANCTISSIME PATER,

**S**I perpetua & constans Ecclesiasticæ atque hierarchicæ disciplinæ ratio, à divina auctoritate profecta, ita universos quos posuit Spiritus Sanctus regere Ecclesiam Dei Episcopos, supremæ Sanctæ Sedis Apostolicæ majestati subjecit, ut nihil eos majoris momenti in procurandis administrandisque Ecclesiis suis moliri oporteat, quod ad Romanum Pontificem, tamquam catholicæ communionis centrum, Beatissimi Petri Apostolorum coryphæi Successorem, Christi Domini Vicarium, Ecclesiæ Caput, & summum moderatorem, non referant (quod etiam inter nostræ inaugurationis solemnia sacramento à nobis confirmari consuetudo invaluit) sanè hoc, Beatissime Pater, potiori jure sibi vindicat Apostolicæ Cathedræ principatus, ubi de negotiis agitur quæ ad universam Ecclesiam pertineant. Ne quid ergo tam antiquo, tam sancito juri à me detraheretur, atque ut meo erga tuam Paternitatem officio prorsus satisfacerem, B. P. in eo negotio in quo jam à pluribus mensibus versatus sum, sine Beatitudinis tuæ conscientia diutius non fuisset immoratus, nisi ad Tuam Sanctitatem nihil nisi perfectum & gratum à me afferri oportere censuissem: quod cum sincera omnium Ecclesiæ Gallicanæ Theologorum obedientia, atque obsequii testificatione, factum iri jam planè confido.

Cum, silente per totam Galliam terrenorum armorum strepitu, spiritualium adhuc pugnarum æstibus animos abripi intelligeret Rex Ecclesiæ primogenitus, atque Sedis Apostolicæ addictissimus filius, ipse scissurarum impatiens, eo majori curâ ac sollicitudine instaurandæ Ecclesiasticæ tranquillitati, sibi incumbendum

(a) [ Vide Præf. hist. §. XXI. N<sup>o</sup>. VII. }

cumbendum existimavit, quod Ecclesiam Imperio longè præferendam esse censuere Constantini, Theodosii, Marciani, Caroli, alique amantissimi Ecclesiæ Cæsares, quorum non minus pietatem quam strenuitatem æmulatur Ludovicus. Cumque nulla in eâ re nisi suavi ac planè canonica lege, uti in animum induxisset, atque adeo censeret consulendos Episcopos, quâ tandem via ac ratione præfenti malo mederetur, & timendo in posterum obviam iret, ac dissidiorum zizania radicitus evellerentur, me, licet tanto negotio imparem, B. P. aliaque meditantem, dum totus fovendo Convenarum Gregi inqumberem, accersivit, eo, ut opinor, ductus consilio, quod me semper à partium studiis longè abhorruisse, atque unius veritatis & Ecclesiæ Sanctissimæque Sedis Apostolicæ gloriæ, studiosum planè noverat.

IV. C4.

V. P<sup>e</sup>.

APPEND.

LITT. E.

Parui S. P. tam honesto, tam sancto Regis imperio, eamque suscepi provinciam adjutus plurimorum Collegarum nostrorum consilio atque auctoritate, in primisque illustr. Fratris nostri Cæsaris d'Estrées, Laudunensis Episcopi, Ducis ac Franciæ Paris, qui ob exhibitam singularem, ac splendore natalium dignam prudentiam, doctrinam, pietatem, atque erga Sanctam Sedem devotionem, maximam hujus ardui negotii laudem & gratiam de Sanctitate Vestra meruit.

Ut autem collatis ex utraque parte Theologorum sententiis, veritas magis elucesceret & plane Constitutionum Apostolicarum sanciretur auctoritas, doctissimum ac probatissimæ virtutis virum Patrem Ferrerium, Societatis Jesu Presbyterum, mihi amicitia necessitudine conjunctissimum, apud Tholosates sacræ Theologiæ, jam à duodecim annis summâ cum laude Professore, è Scholâ suâ evocavit Princeps religiosissimus, illumque cum iis qui feruntur Jansenii partibus favere, quique S. Augustini discipulos se esse profitentur, amicis pacatisque colloquiis congregari jussit, quo eorum doctrina probaretur; ut si à se possent hæreseos suspicionem amoliri, facilius eos & libentius paternis ulnis amplectereris, B. P. pedibus tuis advolutos. Constitutiones tum Innocentii X, sanctissimæ memoriæ Decessoris vestri, tum Beatitudinis vestræ, eo quo par erat, & qui culmen Apostolicum decebat, honore profecuti sunt universi, & ut errores à Sanctitate Vestra proscriptos & anathemate percussos, verè se execrari testarentur, ita suam super iis sententiam coram nobis aperuerunt, ut nihil se quod ad easdem quinque Propositiones pertineret, præter Thomistarum etiam recentiorum doctrinam, se sentire professi sunt: quod depositis apud nos & exaratis propria manu Articulis testari voluerunt. Hos verò Articulos, ut eorum mens Sanctitati Vestræ clariùs innotescat, eò libentius huic Epistolæ subjecimus, quod se paratos esse adjecerunt, quidquid eorum Articulorum doctrinæ addere vel detrachere, quidquid ex iis improbare vel damnare Sanctitati vestræ videretur, vestram definitionem summâ cum animi subjectione suscipere, nihilque unquam se sentire velle significarunt, nisi quod Sanctitas Vestra, & Romana, hoc est Catholica, sentiret Ecclesia.

Cæterum quod attinet ad molestas illas & importunas Controversias & contentiones, quibus tamdiu Ecclesia conflictata est, hoc se vehementer dolere, & æterno silentio sepeliri, etiam atque etiam sese exoptare, sæpius testati sunt, neque se unquam auctoritati Sedis Apostolicæ, quam devotissimis obsequiis prosequuntur, detractum voluisse, aut editis à Summo Christi Vicario Constitutionibus obistere; immo etiam velle reverentiam & observantiam iisdem Constitutionibus ad extremum usque spiritum impendere, quam suprema Sedis Apostolicæ in omnes Christi fideles auctoritas postulat. Utque testentur quam sincerè sancitæ per Apostolicas Constitutiones fidei adhæreant, & Constitutiones illas & illibatas servari intelligat orbis Christianus: si quid ultra ab iis exigere

*Ecrits sur le Jansenisme. Tom. XXII.*

LIII

IV. OL.

V. P.

APPEND.

LITT. F.

Sanctitati Vestrae placuerit, illud se fideliter praestituros esse pollicentur; quod ut Beatitudini vestrae eorum nomine significarem, enixe deprecati sunt. Hoc autem onus ultro & ex Christianissimi Regis imperio suscepi summam cum animi voluptate, cum hoc Sanctitati Vestrae jucundum fore (quod mihi maximum susceptorum laborum praemium semper proposui) & post tam apertam tum doctrinae, tum summi erga Sanctitatem Vestram & Apostolicam Sedem obsequii testificationem, nihil vestram Beatitudinem retardare posse existimem, quominus pro sua aequitate & paternae benevolentiae charitate Apostolicam benedictionem iis, tamquam obedientissimis filiis, impertiat: quod certe totam Gallicanam Ecclesiam, illustriorem profecto divini vestri imperii portionem, adhuc ob praeteritas contentiones & rixas contremiscentem, vehementer recreabit; quodque singularem pietatem tuam B. P. aliaque summa tua merita, quae te etiam inter eximios Pontifices miraculum potius quam exemplum exhibent, non mediocriter illustrabit. Deus optimus maximus diu Sanctitatem Vestram florentem & incolumen servet.

*Paris die 19 Junii 1663.*

G.

IV. Cl.

V. P.

APPEND.  
LIT. G.

B R E V E  
S U Æ S A N C T I T A T I S  
A D U N I V E R S O S  
E C C L E S I Æ G A L L I C A N Æ

ARCHIEPISCOPOS ET EPISCOPOS. (a)

[Juxta exemplar typis mandatum jussu Cleri Gallicani.]

ALEXANDER PAPA VII,

**V**enerabiles Fratres, Salutem, & Apostolicam Benedictionem. Ut nulli Vestrum incomptum est, quantâ sollicitudine, Innocentius X, Fel. Rec. Prædecessor noster Jansenianam hæresim radicitus evellere conatus fuerit, quantâ nos ipsi curâ, & instantiâ idem propositum indefinenter prosequi non destiterimus; ita nobis probè compertum est, atque perspectum, quàm indefesso studio plerique vestrum Constitutiones Apostolicas in Jansenii causa editas executioni mandari procuraverint. Illud autem non mediocri gaudio animum nostrum perfudit, quod litteris ex Gallia recens allatis, acceperimus illorum in dies crescere numerum, qui rectâ sapientia, præfatis Constitutionibus sese ultro subjicientes; illorum verò decrescere, qui à veritate auditum avertunt, & variis inanum interpretationum argumentis decepti, Decretis Apostolicis refragantur. Is fuit egregius sane laborum vestrorum fructus, majoris scilicet & potioris partis, ut multi, iique cæterorum nomine primarii, exemplo vestro, consilio & opera ad *saniorē doctrinam inducti*, eâ, quâ par est, ut credimus, animi demissione sese paratissimos exhibuerint ad illa omnia præstanda quæ ipsis à Sede Apostolica præscribentur. Unde jam meritò sperare possumus, juvante Domino, brevi fore ut feliciter coeptum opus felicius perficiatis; præsertim si, ut per dictas Constitutiones mandatur, in dictam executionem seriò incumbentes, tandem obtineatis ut omnes eadem fide, & charitate concordēs, in via Domini ambulent; implorato etiam, si opus fuerit, Regis Christianissimi subsidio, cujus in hac præsertim causa maximus zelus mirum in modum enituit; quod revera, ut summa laude dignum reputamus, ita eidem maximæ gloriæ & singulari apud Deum merito versum iri judicamus. Pergite igitur, Venerabiles Fratres, operi ultimam alacriter manum admove, & procure impensè, ut omnes

(a) [Vide Præf. hist. §. XXI. N°. VII.]

IV. CL. præfatis Constitutionibus Apostolicis se, ut par est, subijciant, & quinque Propositiones ex Jansenii libro, cui nomen *Augustinus*, excerptas & in sensu ab eodem Auctore intento, prout illas per dictas Constitutiones, Sedes Apostolica damnavit, sincero animo rejiciant, & damnent. Ad quod illa omnia remedia quæ vobis pro executione earundem Constitutionum efficaciora, magisque opportuna videbuntur, adhibere poteritis. Cæterum eximiam charissimi filii nostri Regis Christianissimi pietatem à nobis sæpius probatam & laudatam animo recolentes plurimum de illa nobis pollicemur; nec dubitamus potissimum, ubi opus erit, quin is ad frangendam nonnullorum, si qui remanserint, contumaciam, vobis auxiliares manus porrigere, & brachium Regium præstare dignetur. Illi denique ac Fraternitatibus Vestris benedictionem Apostolicam paterno animo impartimur. Datum Romæ apud sanctam Mariam Majorem, sub annulo Piscatoris, die XXIX. Julii M. D. C. LXIII. Pontificatus nostri anno nono.

I. FLORENTINUS.

*Superscriptio.*

VENERABILIBUS ARCHIEPISCOPIS  
ET EPISCOPIS REGNI GALLIÆ.

[ *Diploma verò regium pro Brevis executione datum est die 10 Octobris 1663.* ]

H.

IV. C. L.  
V. P.  
APPEND.  
LITT. H.

## M É M O I R E

*Pour faire voir qu'il est de la gloire du Roi de terminer les disputes sur le fait de Jansénius. (a)*

[ Imprimé pour la première fois. ]

**L**E Roi ne sauroit rien faire de plus avantageux pour sa gloire, ni pour le bien de son Etat, que de travailler à l'accommodement des contestations qui sont présentement dans l'Eglise de France. Les plus grands Empereurs se sont toujours mêlés d'accommoder les différends de la Religion. Ils ont cru qu'il étoit plus glorieux pour eux de donner la paix à l'Eglise, que de gagner des batailles, ou de conquérir des Provinces ; & ils ont préféré l'établissement de l'Empire de Jesus Christ, qui est le Prince de la paix, à l'agrandissement du leur. Comme il n'y a point d'intérêt comparable à celui du salut, il n'y a point aussi de partis auxquels on soit plus opiniâtrément attaché qu'à ceux de la Religion. Ainsi, encore que, par la miséricorde de Dieu, il ne paroisse pas présentement que les choses soient en état de former aucun parti, elles pourroient néanmoins être poussées si loin, qu'enfin il y auroit danger d'en venir à de grandes extrémités. Et quoique rien ne puisse à cette heure choquer la grandeur de Sa Majesté, il ne seroit pas impossible, que ceci devint par la suite une affaire considérable. Les plus grands Rois ont toujours éloigné d'eux, autant qu'ils ont pu, ce qui pouvoit devenir quelque chose : & c'est même en cela qu'ont paru leur sagesse & leur puissance, de prévenir les suites fâcheuses par leur prudence, & d'empêcher que les petites affaires ne devinssent grandes, en les étouffant par leur autorité dans leur naissance.

Quand Sa Majesté ne considéreroit autre chose que le bien de ses sujets, pour lesquels elle a des sentiments de Pere, ce seroit assez pour vouloir faire finir ce qui peut les diviser.

Il s'agit de deux Bulles : l'une d'Innocent X, l'autre d'Alexandre VII. Dans la première, Innocent condamne cinq Propositions, qu'il marque indistinctement contenir la doctrine de Jansénius : & Alexandre dans la deuxième, en confirmant & interprétant celle de son Prédécesseur, non seulement condamne les mêmes Propositions, mais déclare encore expressément, qu'elles sont tirées du Livre de Jansénius, & condamnées dans son sens.

Les défenseurs de Jansénius ont toujours constamment déclaré, qu'ils condamnoient ces cinq Propositions ; mais ils ont aussi constamment refusé d'avouer qu'elles fussent tirées du Livre de cet Auteur, ni qu'il eût enseigné les sens hérétiques de ces Propositions.

Ceux qui ont soutenu les Constitutions des Papes, ont eu apparemment rai-

(a) [ Voyez la Préface historique, §. XXI. N°. IX. ]



IV. CL.  
V. P.  
APPEND.  
LITT. H.

son de soupçonner, que ceux qui défendoient Jansénius vouloient se réserver la liberté de soutenir la doctrine condamnée, sous prétexte de justifier son Livre. Mais, depuis que le Roi a fait venir M. l'Evêque de Commenges, pour travailler à éclaircir les choses, & à faire finir ces contestations, on ne doit plus avoir raisonnablement ce soupçon. Car ce Prélat ayant assemblé les Jésuites & les Disciples de Saint Augustin, & les ayant fait conférer ensemble, leurs conférences ont été si heureuses, qu'ils sont convenus de ce qu'on pouvoit soutenir sur les cinq Propositions sans être suspect d'aucune erreur : de sorte qu'après la déclaration que ces Messieurs qu'on nomme Jansénistes, ont faite de leurs sentiments, il n'y a plus lieu de les accuser, ni même de les soupçonner d'erreur ; & ils se sont ôtée la liberté de pouvoir plus soutenir d'autre doctrine sur les cinq Propositions, que celle de leurs Articles, c'est-à-dire, des Thomistes.

Mais ils n'ont pas levé ce même soupçon contre Jansénius ; & on desire d'eux qu'ils ne disent pas seulement anathème à la mauvaise doctrine des cinq Propositions, mais encore au livre duquel on prétend qu'elle a été tirée : & c'est ce qu'ils refusent de faire ; parce qu'ils disent qu'après avoir étudié & examiné sérieusement ce livre, ils sont démonstrativement convaincus, qu'il ne contient autre chose que la doctrine de la grace efficace par elle-même, comme elle est enseignée par S. Augustin, par S. Thomas, & par ceux de son Ecole.

Or le Pape, disent-ils, n'a point eu intention de donner aucune atteinte, par sa Constitution, à cette doctrine, comme il l'a déclaré en plusieurs occasions, & comme il est clair qu'il n'a pas voulu faire ; puisque Sa Sainteté permet qu'on l'enseigne à Rome dans les Ecoles publiques, comme elle est aussi enseignée dans le reste de la Chrétienté : de sorte qu'étant persuadés que Jansénius n'a rien enseigné que cette doctrine, ils disent, que, s'ils déclaroient qu'ils croient le contraire, ils commettraient un mensonge.

On leur oppose l'autorité du Pape, qui a défini que ces Propositions étoient dans Jansénius & condamnées dans son sens. Mais ils répondent, que le Pape n'a aucune infailibilité dans les faits ; & que, sans vouloir entrer dans la question de l'infailibilité sur les dogmes, sur laquelle le Parlement a prononcé depuis au gré de Sa Majesté, l'Arrêt ayant même été reçu & enregistré dans la Faculté de Théologie, il n'y a jamais eu aucun doute pour les faits. Et en effet, il n'y a rien de plus dangereux que de laisser seulement prétendre cette infailibilité en matière de faits ; puisque, sans vouloir marquer une infinité d'inconvénients & d'absurdités qui s'ensuivroient, c'est assez que d'indiquer à Sa Majesté, de quelle conséquence il est pour ses propres intérêts de s'opposer à cette injuste prétention. Car il est constant que, si l'infailibilité sur les faits étoit seulement laissée en doute, le Pape la prendroit comme une chose jugée en sa faveur : & quand il y auroit quelque démêlé entre un Pape & un Roi, ce Pape déclareroit, s'il lui plaisoit, que ce Roi seroit hérétique, & le Roi pourroit faire tant de professions de foi qu'il voudroit, le Pape ayant quelque prétexte de s'attribuer l'infailibilité sur les faits, il n'auroit qu'à persister à dire que le Roi seroit hérétique, il seroit cru par les foibles, & les mal intentionnés feroient semblant de le croire par conscience ; & ensuite ayant fait un Article de foi de ce fait, il en feroit à plus forte raison un autre encore plus dangereux de droit, & déclareroit dogmatiquement, qu'il est de foi que les Papes peuvent déposer les Rois hérétiques, & absoudre leurs sujets du serment de fidélité ; de sorte que, venant de l'un à l'autre, on feroit ce raisonnement. Le Pape, infailible sur les faits, a déclaré que le Roi est hérétique : nous sommes donc obligés de le croire tel. Le même Pape, infailible aussi sur les dogmes, déclare

que c'est un acte de foi, que les Papes peuvent déposer les Rois hérétiques. Donc le Pape peut déposer légitimement celui-ci. Et ainsi les Papes, pour se venger & pour satisfaire leurs passions, romproient, selon leur bon plaisir, cette liaison de dépendance que Dieu a faite des sujets à leur Prince: & s'ils ne pouvoient pas tout d'un coup déposséder les grands Rois, ils révolteroient au moins une partie de leurs sujets. On pourroit même porter la chose plus avant, & jusqu'à un excès si horrible, que l'amour qu'on a pour le Roi fait qu'on n'oseroit même le penser, & beaucoup moins l'exprimer. Sa Majesté donc a grand intérêt d'aller au-devant de cette opinion, de l'infailibilité du Pape en matière de faits.

Cependant toute la question présente est, de savoir si le Pape est infailible sur un fait, & si l'on est obligé de croire que les cinq Propositions sont dans Jansénius, parce que le Pape l'a dit. Il ne faut pas alléguer, que le fait & le droit sont inséparables en cette occasion; car on les a séparés dans les Conférences: & puisqu'on est convenu de condamner tous les sens hérétiques, non pas vaguement comme on avoit fait jusqu'à présent, mais ceux dont on est convenu en particulier, la doctrine est à couvert, & le dogme est tellement séparé du fait, qu'il ne peut pas l'être davantage. De sorte qu'il ne s'agit à cette heure précisément, que de savoir si ces dogmes, expliqués de concert par les Jansénistes & les Jésuites, sont ou ne sont pas dans Jansénius, qui est un pur fait. On dit que c'est une question de droit, parce qu'on est en débat du sens de Jansénius; que l'interprétation d'un sens est un droit & non un fait, & que l'Eglise a l'infailibilité pour juger du sens d'un Auteur. On répond, que l'interprétation du sens d'un Auteur peut être entendue de deux manières. Car ou l'on peut dire, que l'on examine si le sens d'un Auteur duquel on convient, est hérétique ou catholique; & en ce cas, c'est une question de droit, parce que cette explication n'est plus par rapport à l'Auteur; mais par rapport à la vérité catholique, qui se doit tirer de l'Ecriture ou de la Tradition. Mais si le dogme catholique ou hérétique, de la vérité ou de la fausseté duquel on convient, est ou n'est pas dans un livre, & si le sens de ce livre, est ou n'est pas conforme à ce dogme, c'est une pure question de fait qui ne regarde point la foi. Et quoique tout le monde ne soit pas capable de juger de cette conformité du dogme & du sens de l'Auteur, ce jugement néanmoins ne se fait pas par voie d'inspiration, mais par la suffisance de celui qui juge; parce que n'ayant point été révélé si ce sens est conforme ou n'est pas conforme au dogme, qui est reconnu pour catholique ou pour hérétique, l'intelligence de cette conformité, ou du contraire, ne peut être rapportée aux lumières que le Saint Esprit s'est obligé de donner à ceux qui gouvernent l'Eglise; parce qu'il ne les a promises que pour le discernement des choses révélées. C'est pourquoi, encore que les Ecrits de Théodoret aient été condamnés par le cinquième Concile général, comme contenant l'hérésie de Nestorius, les Peres Sirmond & Pétau, Jésuites, n'ont pas laissé de les défendre, & de prétendre que ce Concile avoit mal pris son sens; & les Jansénistes croient qu'il ne leur est pas moins permis de soutenir, qu'il y a eu erreur de fait dans l'intelligence du sens de Jansénius; & que si ces deux Jésuites ont écrit, que toute l'Eglise assemblée dans un Concile s'étoit trompée, en disant, que Théodoret étoit Nestorien, ils peuvent bien dire, que le Pape a été surpris dans la relation qu'on lui a faite du sens de Jansénius, qu'on a mal entendu, en le confondant avec le sens hérétique des cinq Propositions. Ce n'est pas qu'il ne faille avoir une très-grande déférence pour le jugement des Papes, même pour les faits, quand il ne paroît pas manifestement qu'ils se

IV. CL  
V. P.  
APPEND.  
LITT. H

IV. CL.

V. P<sup>e</sup>.

APPEND.

LITT. H.

font trompés; parce que apparemment Dieu leur donne plus de lumieres qu'à des particuliers, encore que les choses qu'ils décident ne soient pas de foi, principalement quand il s'agit de quelque intérêt général de l'Eglise. Mais comme Dieu permet néanmoins qu'ils se trompent quelquefois, afin de montrer qu'il n'y a que sa parole qui soit infaillible, il laisse aussi la liberté aux fideles de douter de ces faits. Et si l'Eglise peut tomber dans les erreurs de fait, à plus forte raison les Papes. Et jamais on n'a exercé cet empire sur les esprits, d'en exiger la créance: ce qui seroit non seulement un joug insupportable, mais de très-dangereuse conséquence pour la personne des Rois & pour leurs Etats, comme nous avons marqué ci-dessus. Si le Roi témoignoit qu'il veut absolument, que cette contestation finisse, comme il est très-important, pourvu que les Jansénistes donnassent une Déclaration de leur doctrine, conforme à celle des Thomistes sur les cinq Propositions, & déclarassent en général qu'ils ont pour les Constitutions toute la déférence que des Docteurs & des Théologiens Catholiques sont obligés d'avoir, promettant de ne jamais les contredire, il semble que cela suffiroit, & la paix de l'Eglise se feroit infailliblement.

LETTRE

IV. Cl.  
V. P<sup>e</sup>.  
APPEND.  
LITT. L.

J.

# LETTRE CIRCULAIRE

A MESSEIGNEURS

## LES ARCHEVÊQUES ET EVÊQUES

DU ROYAUME. (a)

[ Sur l'édition faite dans le temps par ordre du Clergé. ]

MONSIEUR,

**N**ous sommes persuadés que vous ferez jaloux, aussi-bien que nous, de ménager comme un précieux trésor, la part que vous devez prétendre à la gloire commune de tous les Evêques de France. Ceux qui nous ont précédés dans la suite de plusieurs siècles, nous l'ont transmise dans une pureté de conduite qui a fortifié notre zèle, & qui nous a heureusement engagés à honorer la Religion de leurs exemples, par la fermeté de notre imitation. La lettre circulaire que l'Assemblée générale du Clergé de France écrit à tous les Evêques de ce Royaume, le 15 Juillet 1653, marque que la soumission que nous avons accoutumé de rendre au S. Pere, est comme l'héritage des Evêques de France, lesquels dans un Synode tenu sous Carloman & Pepin, firent une déclaration solennelle de vouloir garder l'unité avec l'Eglise Romaine, & être sujets à S. Pierre & à son Vicaire, jusqu'à la fin de leur vie. J'ajouterai qu'Alcime Avite, Evêque de Vienne, qui, par sa sainte vie, par sa prudence & par son admirable doctrine, a soutenu la foi dans la France contre l'Arianisme, écrivant au Pape Hormisdas, l'assure que non seulement l'Eglise de Vienne, mais aussi toutes celles de France, sont dans une parfaite volonté de suivre tout ce qu'il ordonneroit touchant les matieres de la foi.

C'est le point solide de notre gloire, qui rend notre foi invincible, & notre autorité infailible, lorsque nous tenons l'une & l'autre inséparablement attachées au centre de la Religion, en nous liant au Siege de S. Pierre, pour la créance & pour la discipline, dans l'unité de l'esprit de l'Eglise. Et parce que les portes de l'enfer ne sauroient prévaloir contre une force si redoutable à toutes les puissances des ténèbres, nous espérons plus que jamais une victoire achevée contre l'hérésie Jansénienne, puisque le soleil du Vatican, a mêlé la plénitude de son jour aux lumières de notre conduite, en condamnant avec nous, & nous avec lui, cette nouvelle doctrine si funeste à la paix de l'Eglise, & au repos des consciences.

(a.) [ Voyez la Préface historique, L. XXI. N<sup>o</sup> X. ]

Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXII.

M m m m

IV. C. L.  
V. P.  
APPEND.  
LITT. I.

Vous connoîtrez cette vérité plus clairement que par le passé, par ce dernier Bref que Notre Saint Pere le Pape nous a fait l'honneur de nous écrire. Nous vous l'envoyons avec la Délibération que nous avons prise, pour nous confirmer toujours davantage dans le respect & dans la soumission que nous devons au S. Siege. Nous espérons de votre piété, que vous mettrez la dernière main pour arrêter le cours de ceux qui voudroient être rebelles à la lumière; puisque nous pouvons dire à ces aveugles volontaires, ce que disoit S. Augustin, après que le Pape Innocent eut approuvé ce qui avoit été délibéré dans les Conciles d'Afrique; *la cause est finie*. Il n'est plus question de délibérer sur le sens des cinq Propositions extraites du livre de Jansénius, puisque c'est une affaire achevée; le Pape, les Evêques de France, & tous les Prélats des autres Royaumes les ayant flétries, & même les ayant condamnées dans le sens de Jansénius. Il n'est plus question d'écouter quelque petit nombre de réfractaires, lesquels, avec trop de témérité, s'écartent du corps de la Religion, en se séparant de la créance & de la discipline du Clergé; puisque les Brevis Apostoliques élèvent notre conduite, & que les oracles qui parlent de la Chaire de S. Pierre sur laquelle l'Eglise est fondée, approuvent nos ouvrages, & donnent des louanges à ce que nous avons fait. *Celui-là peut-il croire qu'il est dans l'Eglise, lequel s'écarte de la Chaire de S. Pierre, sur laquelle l'Eglise est fondée*, disoit le Pape Pélage II écrivant aux Evêques d'Istrie?

Nous avons consulté le Pape touchant ces nouvelles doctrines. Pourra-t-on nous blâmer, d'avoir suivi les exemples de la plus sainte Antiquité, & d'avoir marché sur les vestiges des plus grands Evêques qui nous ont précédés? Alexandre Evêque d'Alexandrie, s'adressa au Pape S. Sylvestre contre les emportements d'Arius. Denys aussi Evêque d'Alexandrie, écrivit au Pape Xiste, touchant l'hérésie de Sabellius. S. Cyrille porta ses plaintes au Pape Célestin, lorsqu'il vit naître celle de Nestorius. Les Prélats de Cypre reclamèrent l'autorité du Pape Théodore contre les nouveaux hérétiques qui troubloient leurs Diocèses. Qui peut donc trouver à redire si presque tous les Prélats de ce Royaume ont eu recours au S. Siege, pour condamner l'hérésie de Jansénius dans les regles les plus saines de l'Eglise? On ne doit plus croire que des personnes soient innocentes, qui se sont rendues opiniâtres depuis si long-temps, contre une condamnation établie, & si souvent réitérée par la puissance légitime de l'Eglise. Un Concile de Carthage avoit autrefois ordonné qu'un Evêque perdrait son Evêché, qui diroit de quelque Donatiste qu'il se seroit réconcilié à l'Eglise, lorsqu'il ne seroit pas assuré de son dire. Tout doit être suspect de la part d'un esprit rebelle, qui résiste à l'Eglise. Le simple soupçon de l'erreur rend en quelque façon criminel, si l'on n'ajoute la diligence au zèle pour en purger la honte ou le reproche. C'étoit à peu près la pensée de Victor, Evêque de Carthage, écrivant au Pape Théodore. Et Célestin écrivant aux Evêques de France, dit, que la vérité se présente à ceux auxquels la fausseté déplaît, & que c'est être complice de l'imposture, lorsqu'on se tait ou qu'on la dissimule. Le Concile général de Lafran sous Innocent III, veut que ceux qui sont notés du seul soupçon d'hérésie, soient frappés du glaive de l'excommunication, à faute de faire paroître leur innocence; & ordonne que leur conversation soit évitée, jusques à tant qu'ils aient satisfait. Célestin ne voulut plus écouter Célestius après qu'il eut été condamné, & le fit chasser des confins de l'Italie. *Sciens damnatis, dit S. Prosper, non examen judicii, sed solum penitentia remedium esse prestendum*.

Nous avons trop bien reconnu que les Articles de la Déclaration signée *Lalane & Girard* sont captieux & pleins d'artifices; pour nous y arrêter davan-

tage. Nous leur pouvons dire avec S. Augustin: *Que cherchez-vous encore un nouvel examen, puisque vos dogmes ont été déjà condamnés par le Siege Apostolique, avec une simple connoissance de cause? Il ne faut donc plus que les Evêques examinent cette hérésie qui doit être réprimée par les Puissances Chrétiennes.*

IV. CL.  
V. P<sup>e</sup>.  
APPEND.  
LITT. I.

C'est donc, Monsieur, en suivant ces regles, que nous vous prions de faire exécuter ce Bref selon sa forme & teneur; & d'autant plus que notre grand Roi nous honore de sa protection. Vous jugerez sans doute que nous lui pouvons donner en ce rencontre la louange que S. Léon donnoit à l'Empereur Marcian; puisque notre généreux Monarque fait paroître un esprit sacerdotal & apostolique, & fait voir qu'il a des sentiments dignes de la Religion, & de la glorieuse qualité de Roi Très-Chrétien & de Fils aîné de l'Eglise, en soutenant comme il fait, la cause de la foi avec tant de vigueur, qu'il semble que les conquêtes de l'Evangile doivent faire la plus noble partie de ses victoires. Présentons à Dieu nos sacrifices & nos vœux, afin qu'il augmente son zele contre les ennemis de la Religion, & qu'en protégeant constamment les privilèges & les droits de la sainte Eglise, la dextre de Dieu maintienne son Empire, pour user des termes de S. Leon écrivant à l'Empereur Théodose. Nous attendrons dans deux mois au plus tard, que vous donniez avis aux Agents généraux du Clergé, de la soufcription que vous aurez faite, & du refus ou de la soumission des sujets de votre Diocèse; & que vous refuserez toute sorte d'emplois à ceux qui manqueront en ce point de satisfaire à leur devoir. Et aussi-tôt après que nous en serons informés, nous prétendons nous joindre à votre zele, pour procéder par les voies canoniques contre les délinquants, afin que cette juste sévérité nous obtienne les plus favorables effets de la miséricorde de Dieu, que nous vous souhaitons comme à nous, qui sommes dans la communion de la charité, qui nous doit lier tous ensemble,

M O N S I E U R ,

*Vos très-humbles & très-affectionnés serviteurs & confreres:  
les Cardinaux, Archevêques & Evêques assemblés à Paris,  
le Cardinal ANTOINE BARBERIN Président.*

*Par commandement de Nos dits Seigneurs,*

*A Paris le 2 d'Octobre 1663.*

D E F A G E T .



IV. Cl.

V. P<sup>e</sup>.

APPEND.

LITT.K.

K.

L E T T R E  
DE M. DE CHOISEUL,  
ÉVÊQUE DE COMMENGES,  
A M. DE PEREFIXE,  
ARCHEVÊQUE DE PARIS. (a)

MONSEIGNEUR,

8 Octob.  
1663.

J'Ai cru que je ne devois pas m'éloigner tout-à-fait de ce pays, sans vous assurer encore du respect que j'ai pour vous, & du ressentiment qui me reste des bontés que vous m'avez témoignées, dont j'aurai une reconnoissance éternelle.

Après cette protestation très-sincere, Monseigneur, des sentiments de vénération & d'attachement que j'ai pour vous, souffrez, je vous supplie, que je vous ouvre mon cœur sur la douleur que j'ai du mauvais traitement que j'ai reçu, de l'Assemblée qui s'est tenue aux Augustins depuis peu.

Je viens d'apprendre la délibération qu'on y a prise sur l'affaire de l'Eglise à laquelle j'ai travaillé pendant dix mois, par le commandement du Roi, & dont je vous ai toujours rendu compte fort exactement. Je ne suis pas surpris, Monseigneur, que le zele des Prélats, qui ont composé cette Assemblée, les ait portés à demander au Roi les secours de son autorité : car comme ils sont persuadés que l'hérésie, laquelle le S. Siege a voulu détruire en condamnant les cinq Propositions qui ont été frappées d'anathème, & dont toute l'Eglise a reçu la condamnation, subsiste encore, ils ont suivi le sentiment de S. Augustin, qui croit que les hérésies doivent être opprimées par les loix & par les Edits Impériaux. Et c'est proprement en ces occasions, que les Evêques sont obligés d'avertir les Rois, que l'Apôtre dit qu'ils ne portent pas l'épée sans raison ; c'est-à-dire, qu'ils se doivent servir de leur puissance, pour faire obéir à Jesus Christ. Mais, Monseigneur, oserois-je vous dire, avec la confiance que je crois que me doit doner l'amitié dont vous m'honorez, & la sincérité avec laquelle vous m'avez témoigné, que vous étiez persuadé que j'avois agi dans tout le cours de cette affaire, qu'il me semble que cette délibération a été prise un peu vite, & qu'il est fort à craindre que le public ne trouve étrange, qu'après qu'on a travaillé dix mois entiers à éteindre un feu qui est allumé, par un étrange malheur, depuis tant d'années, on renverse,

(a) [ Voyez la Préface historique, §. XXI. N<sup>o</sup>. XI. ]

en un quart d'heure, tout ce que les soins & une si longue application de ceux que Sa Majesté avoit commandé d'y travailler, avoient avancé pour la paix de l'Eglise. Il me semble, Monseigneur, que nos peres nous ont appris, par leur exemple, qu'on ne peut procéder avec trop de circonspection dans des affaires de cette nature; qu'il faut s'éclaircir de tout, & qu'on ne doit juger qu'après avoir écouté ceux qui sont dans la cause que l'on juge. Cependant, on a pratiqué tout le contraire dans le jugement que quatorze Prélats viennent de rendre sur une affaire qui a été renvoyée par Sa Sainteté à tous les Prélats de l'Eglise de France; & ils ont décidé, en une séance, la plus grande affaire qui soit présentement dans toute l'Eglise, sans voir aucun Acte, sinon la *Déclaration* que j'avois eu l'honneur de présenter au Roi peu de jours auparavant, & sans entendre ceux de qui je l'avois tirée par l'ordre que j'avois reçu de Sa Majesté d'avoir d'eux une réponse.

Ces quatorze Prélats ont jugé que cet Acte étoit captieux, tendant à renouveler l'hérésie de Janfénius, & détruisant finement l'uniformité du Formulaire. Ce sont les termes dans lesquels on m'a dit qu'est conçue la délibération. Je ne puis, Monseigneur, que je n'aie un très-profond respect pour toutes les pensées de mes Confreres, que je regarderai toujours comme infiniment plus éclairés que moi; & je n'aurai garde d'entreprendre même de faire aucune réflexion sur leur résolution, sinon pour leur donner des louanges du zele duquel je crois qu'ils sont animés pour maintenir la foi, & sur-tout après avoir dit au Roi, en votre présence, que je ne prenois aucune part en cette affaire que celle que l'amour de la paix, & le plaisir que j'ai eu d'obéir aux ordres de Sa Majesté m'y ont fait prendre, si je ne me trouvois étrangement attaqué, & cruellement outragé par les termes de leur délibération, & si les loix d'une juste défense ne m'obligeoient à parler.

Je ne crois pas, Monseigneur, que vous désapprouviez que je me serve du droit que tout le monde a de se justifier, & que j'essaie de repousser, avec tout le respect qu'il m'est possible, l'injure que me fait cette délibération, quoique je n'y sois pas nommé. Eh! plutôt à Dieu, que la longueur de cette lettre ne fût pas une raison invincible, qui vous dût empêcher de la lire devant le Roi. J'espérerois que la même bonté avec laquelle Sa Majesté m'a fait l'honneur de m'écouter, & dont vous avez été témoin la dernière fois, feroit encore qu'elle ne rejeteroit pas mes raisons.

Certes il faut que les Prélats, qui ont su que j'avois présenté au Roi cette *Déclaration*, tant au nom des deux Docteurs qui l'avoient signée, qu'au nom de tous les autres Théologiens qui sont dans la même cause, & pour lesquels ces deux agissoient, aient bien mauvaise opinion de moi, & tiennent ma foi bien suspecte, puisqu'ils décident si nettement & si promptement, qu'un Acte que je me suis chargé de porter à Sa Majesté, tend à renouveler une hérésie. Si cela est, comme ils l'ont déclaré, je suis bien plus coupable que ceux qui me l'ont donné; puisqu'étant Evêque, je dois avoir plus d'attachement à conserver la pureté de la foi, que des particuliers; & qu'étant Juge en telle matière, je dois être beaucoup plus dégagé de toute prévention, que des Docteurs qui tâchent de défendre leurs sentiments contre ceux qui les attaquent. Cependant on juge, sans m'entendre, qu'un Acte dont j'ai été le porteur, & duquel j'ai eu sans doute une connoissance particuliere, puisque j'ai eu ordre du Roi de conférer avec ceux qui l'ont dressé, tend à renouveler cette hérésie. Des Evêques, Monseigneur, peuvent-ils faire un plus grand outrage à leur

IV. CL.  
V. P.  
APPEND.  
LITT. K.



IV. CL.

V. P<sup>e</sup>.APPEND.  
LITT. K.

Confrere? Mais comment s'est rendu ce jugement? Il a été rendu à la seule vue de l'Acte, sans l'examiner.

L'ordre des Assemblées réglées, & dans lesquelles on juge dans les formes, est de nommer des Commissaires qui examinent les choses sur lesquelles on doit prononcer; que ces Commissaires en fassent le rapport, & qu'on juge ensuite avec toute la connoissance, & après toute la discussion que demandent des matieres d'une aussi grande conséquence, que sont celles qui touchent la Religion; & toutefois, rien de tout cela n'a été pratiqué dans ce jugement, lequel, par conséquent, je crois pouvoir nommer précipité, sans offenser ceux qui l'ont donné, puisqu'il a été donné sans y observer ce qui est si essentiel.

En vérité, Monseigneur, si ces quatorze Prélats eussent pris un peu plus de temps pour faire leurs réflexions, il y a grande apparence qu'ils eussent eu de la peine à prononcer si nettement, que cet Acte tend à renouveler une hérésie. Car deux choses sont l'hérésie, auxquelles il me semble qu'on avoit pourvu. Il faut, pour faire une hérésie, de l'erreur & de l'opiniâtreté. Or, comment peut-on induire de cet Acte, que ceux qui l'ont dressé, & de qui je l'ai reçu, soient dans l'erreur ou dans l'opiniâtreté, puisqu'ils déclarent qu'ils n'ont point d'autres sentiments, sur la matiere dont il s'agit, que ceux qui sont contenus dans les Articles qu'ils ont envoyés à Sa Sainteté, & qu'ils ont soumis à son jugement? Vous savez, Monseigneur, que lorsque vous me mandâtes, après que le Roi fût de retour de Lorraine, que Sa Majesté vouloit me parler sur le Bref, je fis voir ces Articles signés à deux Prélats, qui ont tenu des premieres places dans cette Assemblée; qu'ils les lurent en votre présence à Vincennes; qu'ils dirent qu'ils n'y trouvoient point d'erreur, & que c'étoit la doctrine & le langage d'Alvarez, & des nouveaux Thomistes. Pour moi, je n'ai garde de me hasarder de parler si avantageusement en faveur des Auteurs de la Déclaration, qu'ont fait ces deux Prélats, principalement la chose étant portée au Tribunal du Saint Siege, de qui l'on doit attendre les oracles. Mais quand ces Docteurs auroient laissé couler quelque erreur dans leurs Articles, qui auroit échappé à la connoissance de ces deux savants Archevêques, ces Articles ayant été soumis au jugement du Saint Siege, que peut-il y avoir qui tende à renouveler une hérésie? Et rien peut-il davantage justifier l'Acte duquel j'ai été le porteur, & m'éloigner de tout le soupçon dont ce jugement me charge, sans me nommer, d'avoir appuyé des hérétiques, que cette soumission au Chef de l'Eglise? En effet, Monseigneur, lorsque je les envoyai à Rome, & que j'écrivois à Sa Sainteté par l'ordre du Roi, le Pere Ferrier m'ayant témoigné, devant le Pere Annat, qu'il y avoit quelques termes, dans ces Articles, qui ne lui paroissent pas assez éclaircis, & moi lui ayant dit qu'il n'importoit, puisque ces Messieurs les soumettoient entièrement au jugement du Pape, ces deux savants Religieux céderent à cette raison, & convinrent que c'étoit à Sa Sainteté à déclarer si elle approuvoit ou improuvoit leur doctrine. Qu'y a-t-il en cela qui sente l'hérésie?

Je me trouve bien malheureux Monseigneur, d'être attaqué par l'endroit où je croyois avoir mérité quelque chose de l'Eglise; & je m'étois persuadé que je lui avois rendu un grand service, d'avoir obligé ceux qui étoient soupçonnés d'une nouvelle hérésie, de parler si nettement, qu'ils levassent tout-à-fait ce soupçon, non seulement en se servant des termes des Ecoles Catholiques, mais même en soumettant au S. S. leurs sentiments & leur langage. Je ne fais pas s'il y a de nouvelles raisons, qui obligent à condamner la maniere de parler des nouveaux Thomistes; mais je fais bien que si ceux qu'on appelle Jan-

Jansénistes eussent voulu, il y a dix ans, (b) parler comme ces Articles sont conçus à cette heure, l'Eglise ne gémiroit pas présentement de cette division, de laquelle vous desirez la fin, Monseigneur, avec tant de charité. Et M. l'Evêque de Châlons (c) vous peut rendre ce témoignage, aussi-bien que moi, qu'on ne demandoit que cela pour finir toutes ces contestations (d). Ces Messieurs craignoient en ce temps-là de se servir des termes scholastiques, (e) de peur, disoient-ils, de faire tort au langage de S. Augustin. L'attachement qu'ils avoient à ce Pere les lioit à certains termes moins débrouillés, qui donnoient lieu à beaucoup de gens de croire qu'ils n'étoient pas éloignés des erreurs des cinq Propositions; & ils ne pouvoient se résoudre à débarrasser leur doctrine par le secours des termes de l'Ecole, quelque sollicitation qu'on leur en fit. Mais ils m'ont avoué que depuis ce temps-là, ayant examiné avec soin les Scholastiques, & ayant considéré qu'ils n'enseignoient rien dans le fond qui fût contraire à S. Augustin bien entendu, ils se sont enfin résolus de se servir de la manière de parler de l'Ecole, afin de se mieux expliquer aux Théologiens qui sont accoutumés à ces tours de paroles, & afin de se débarrasser plus facilement des objections qu'on leur faisoit, & de se purger entièrement & sans équivoque du soupçon que leurs termes peu usités faisoient former contre eux. Cependant cette *Déclaration*, qui a rapport à ces *Articles*, & par laquelle ces Docteurs se réduisent à la nécessité de ne jamais avoir d'autres sentiments, ni même d'autres termes que ceux des nouveaux Thomistes, c'est-à-dire, des Ecoles qui sont reconnues pour être très Catholiques, & qu'ils soumettent encore au jugement du S. Siege, est déclarée captieuse, & tendante à renouveler l'hérésie de Jansénius. N'est-ce pas un étrange malheur que ce qui pouvoit, il y a dix ans, faire la paix de l'Eglise, & assurer la foi, renouvelle présentement une hérésie? En vérité, si on avoit envie de défendre Jansénius, la décision de ces quatorze Evêques en fourniroit des moyens, au moins fort apparents. Car si une Déclaration, par laquelle on s'engage à ne jamais soutenir que les sentiments des nouveaux Thomistes, c'est-à-dire, des Docteurs Catholiques, tend à renouveler l'hérésie de Jansénius, les amis de cet Auteur ne pourroient-ils pas conclure, que cette hérésie n'est point hérésie, ou que le sentiment des nouveaux Thomistes est hérétique: ce qui feroit un nouveau soulèvement dans l'Eglise, qui la diviserait plus que n'a fait le Jansénisme. Voilà, Monseigneur, comme on s'engage, quand on juge avec tant de chaleur & de vitesse, & sans voir les choses dont on juge, comme ces quatorze Prélats n'ont pas pris la peine de voir les Articles dont il est question. Je n'aurois garde pourtant, de juger moi-même de ce qu'ont fait ces mêmes Prélats, que je respecte, si je ne m'y trouvois obligé pour ma défense, & pour me garantir de leur jugement, qui m'est si injurieux, & que j'ose dire même, qui est si injurieux au S. Siege. Car, puisque le Pape a déclaré, dans son Bref, que ceux au nom desquels on lui avoit écrit de France, depuis peu, sont réduits

IV. Cl.  
V. P.  
APPEND.  
LITT. K.

(b) Leur *Défense de la Constitution d'Innocent X*, imprimée en 1654, fait voir la conformité de leur doctrine avec celle des Thomistes.

(c) Félix Vialart.

(d) Où & quand est-ce qu'on le leur a demandé? Le Journal de S. Amour ne fait-il pas voir clairement qu'avant la Bulle même ils étoient à Rome parfaitement d'accord avec les Thomistes? Les Ecrits latins publiés à l'occasion de la Censure de Sorbonne contre M. Arnauld, sont remplis des expressions des Thomistes, bien expliquées.

(e) Ces MM. ne vouloient pas qu'on en fit une loi. Voyez l'*Explication Apologetique du Pere Quesnel*, p. 27.

IV. CL.

V. P<sup>e</sup>.APPEND.  
LITT. K.

à de meilleurs sentiments, & que le S. Siège a fait cette Déclaration, après que les mêmes Articles dont je viens de parler lui ont été présentés, comment peut-on dire, que l'Acte par lequel ces Docteurs protestent de n'avoir point d'autres sentiments que ceux de leurs Articles, envoyés au Pape, tend à renouveler l'hérésie de Jansénius, sans accuser, en même temps, S. S. de favoriser une hérésie, qui est un crime duquel je n'ai garde de soupçonner tant de grands Prélats, si attachés au S. Siège; mais dont ceux qui n'auroient pas tant de respect pour eux que j'en ai, les pourroient accuser avec quelque couleur? Je fais bien qu'on me peut dire, que cette Déclaration, que j'ai présentée au Roi, détruit le Formulaire de la dernière Assemblée. Mais j'ai à répondre à cela, Monseigneur, qu'elle ne le détruit pas, quoiqu'elle n'y engage point. On ne blâme pas ceux qui, pour témoigner leur soumission, s'en voudront servir; mais il est vrai que la bonne foi m'engageroit à ne pas condamner toutes les autres formes de soumission; & le P. Ferrier se souviendra, qu'avant que de commencer à travailler à cette affaire, je lui dis que si on parloit de signer le Formulaire, je ne voulois pas m'embarquer à cette négociation, & que je supplerois très-humblement Sa Majesté de m'en décharger; parce que je savois que c'étoit une difficulté invincible dans l'esprit de ces Messieurs: les uns croyant qu'ils ne devoient pas déférer à l'autorité d'une Assemblée ordinaire en recevant de sa main un Formulaire de foi, comme si c'étoit l'ouvrage d'un Concile: les autres, que c'étoit blesser les règles de la foi même, que de recevoir la décision d'un fait comme un Article de foi. Et comme je voyois les esprits disposés, je jugeois qu'il y avoit une impossibilité formelle à faire accepter ce Formulaire: de sorte que nous nous engageâmes à cette négociation, dans d'autres vues que celles du Formulaire. Aussi le P. Ferrier avoit-il proposé un autre moyen, qui, à la vérité ne fut pas pratiqué; mais il est vrai que je ne laissai pas de soutenir toujours que l'on ne feroit jamais la paix avec le Formulaire (f). Ainsi, Monseigneur, il n'est pas seulement injurieux à ceux qui ont dressé l'Acte, & à celui qui en a été le porteur, mais il est encore superflu de dire que cette Déclaration tende à détruire finement l'uniformité du Formulaire. Car il n'y a point de finesse dans une chose, sur laquelle on s'est aussi nettement expliqué, que j'ai fait en celle-là; & la dernière fois que le Roi me commanda de continuer de travailler à cette affaire, & que Sa Majesté même vous ordonna de me le dire encore de sa part, nonobstant qu'elle m'eût trouvé dans un très-grand éloignement de m'en mêler plus long-temps, les choses ayant pris une autre voie, & ayant des raisons d'un très-grand dégoût, & qui vous sont assez connues, je pris la liberté de dire à Sa Majesté, & à vous, que l'on ne viendrait jamais à bout de procurer la paix à l'Eglise, que la piété de Sa Majesté lui faisoit souhaiter avec tant d'ardeur, & qui lui devoit aussi produire tant de gloire, si son dessein réussissoit, qu'en trouvant un moyen de douceur, qui fût entre la sévérité de la signature du Formulaire, & une contradiction formelle aux Constitutions Apostoliques, qui sont les deux extrémités de cette affaire, & que ces Messieurs estimoient pouvoir exprimer par ces termes de Tacite: *Inter desorme obsequium & abruptam audaciam*: étant persuadés que de donner l'autorité d'un Concile à une Assemblée qui ne l'est point, & d'avouer que ce qui n'est point révélé soit un Article de foi, est une complaisance honteuse, comme c'est une entreprise criminelle & un orgueil

(f) [L'expérience de 50 ans l'a fait voir depuis.]

queil qui ne se doit point souffrir, que de ne pas avoir de la soumission pour une décision faite par Sa Sainteté même, sur un fait non révélé. Et comme ils ont voulu éviter ces deux extrémités, je me suis chargé d'un Acte, dans lequel, ne disant pas qu'il est de foi qu'un fait non révélé est véritable, ils ont reconnu qu'il ne leur appartenait pas aussi, de s'élever contre la décision du S. Siege : & pour témoigner cette disposition d'humiliation, ils ont déclaré qu'ils avoient toute la soumission que l'Eglise demande d'eux sur de semblables matières. Et cela est sans finesse & sans équivoque. Car c'est dire, comme je vous expliquai leurs sentiments quand je vous communiquai leur Acte, qu'ils se soumettent comme à une chose qui n'est point de foi ; & il m'a paru que dans le cours de la négociation, on a eu si peu intention d'exiger d'eux sur le pur fait, une soumission de foi, qui n'est due qu'à la seule autorité de la parole de Dieu, & qu'on a été si peu attaché au Formulaire, que s'ils eussent voulu dire simplement ; *huic definitioni nos subijcimus*, vous-même, Monseigneur, ne doutiez pas que la chose ne fût agréable au Roi, & acceptée de tout le monde : & je suis assuré que vous auriez soutenu cette Formule avec toute votre force, & toute votre vigueur épiscopale, pour donner la paix à l'Eglise. C'étoit la Formule que le P. Ferrier, en votre présence, & en présence du P. Annat, avoit écrite de sa main, & qui est entre celles de Monseigneur de Laon, qui a travaillé en cette affaire avec beaucoup de lumière & de zèle, comme vous le savez, Monseigneur ; & la seule délicatesse qu'ont eu contre votre sentiment, & je puis dire contre le mien, ces Messieurs, qui ont appréhendé qu'on ne prit ce mot de *subijcimus* pour une soumission de foi, les a retenus. Ils ont cru dire en effet dans leur Déclaration, tout autant que l'on avoit exigé d'eux ; mais le dire un peu plus clairement. Pour moi, Monseigneur, j'aurai un éternel regret de ce qu'ils n'ont pas assez déféré à vos lumières, sur le terme de *subijcimus*, qui, dans le fond, ne les engageoit que selon les règles de l'Eglise, à la soumission qu'ils doivent ; & j'ose dire, que bien loin qu'on les doive accuser en ceci d'aucune finesse, au contraire, ils ont ruiné l'affaire de l'Eglise pour avoir voulu trop découvrir leurs pensées & leurs sentiments.

Vous vous souviendrez, s'il vous plaît, Monseigneur, qu'un des Prélats (g) qui ont eu le plus de part à ce qui s'est fait dans l'Assemblée, me dit un jour en votre présence, dans le Parc de Vincennes, que ces Messieurs devoient faire ce qu'on demandoit d'eux, & que quand la chaleur de cette affaire seroit passée, on pourroit quelque jour défendre Jansénius, comme on défend aujourd'hui Théodoret & Honorius : ce qui auroit été une bien plus grande finesse, & plus injurieuse à l'Eglise & au S. Siege, que celle dont on croit que ces Messieurs se sont servis.

Il me semble donc, que l'Acte que j'ai présenté au Roi ne méritoit pas une si rude Censure que celle que l'Assemblée de ces quatorze Prélats a faite ; surtout un de leurs confreres en ayant été le porteur.

Je vous supplie très-humblement encore, Monseigneur, pour ma justification, de vous souvenir du jugement que fit de cet Acte une personne de grand mérite dans l'Eglise, à qui vous eûtes la bonté de le communiquer, quelques moments avant que j'eusse l'honneur de le présenter au Roi. Et certes, si j'en eusse fait un autre jugement en mon particulier, que celui qu'en fit ce grand

(g) M. Henri de la Motte-Houdencourt, alors Evêque de Rennes, & depuis Archevêque d'Aussh.

homme, qui fut, qu'on ne pouvoit dans la rigueur condamner des Ecclésiastiques & des Théologiens qui parloient comme faisoient ces Messieurs dans leur Déclaration, l'amour que j'avois pour la paix, & le desir de réussir dans une affaire dans laquelle l'ordre exprès de Sa Majesté m'avoit engagé, ne m'auroit pas aveuglé jusqu'au point de m'obliger à présenter au Roi une chose aussi dangereuse pour l'Eglise, que ces quatorze Prélats veulent faire croire que l'est cet Acte, duquel ils ont jugé si promptement.

Après vous avoir exposé sincèrement les sentiments de mon cœur, je crois que je n'ai plus rien à faire, qu'à me retirer dans mon Diocèse, étant par la grace de Dieu, dans le dégagement que S. Paul demandoit des Chrétiens, auxquels il disoit qu'il ne falloit être ni à Appollo, ni à Céphas. J'ai, dans le commencement, déclaré aux Jésuites & à ces autres Messieurs, que je n'étois attaché ni au sentiment de Molina, ni à ceux de Jansénius, mais à la doctrine de Jesus Christ; & que je ne cherchois que la paix de l'Eglise par des voies justes, évangéliques & canoniques. J'espère de persévérer toute ma vie dans ce sentiment.

Quelques erreurs que le Pape ait découvertes dans le livre de Jansénius, & quelques attaques qu'ait reçu celui de Molina, par ceux qui font profession particulière de suivre la doctrine de S. Augustin, il est constant que Jansénius ayant soumis sa doctrine au S. Siege, & étant mort avant les Constitutions d'Innocent X & d'Alexandre VII, dans la communion de l'Eglise, après avoir vécu dans l'exercice des saintes fonctions de l'Episcopat, on ne peut condamner sa personne, ainsi que l'a reconnu la dernière Assemblée du Clergé, comme on ne condamna pas celle de Théodoret, en condamnant ses Ecrits dans le cinquième Concile, parce qu'il s'étoit soumis dans le Concile de Calcédoine, & avoit condamné l'hérésie Nestorienne. Et il seroit aussi fort injuste, quelque opposé que l'on puisse être à la doctrine de Molina, de rien dire contre sa personne, qui a vécu saintement dans un Ordre très-célebre. Et comme nous sommes obligés, par les regles de la charité, de juger de cet Evêque & de ce Religieux, qu'ils sont unis dans le Ciel par les liens d'une charité parfaite & consommée, quelle apparence y a-t-il que l'amour que les amis ou les confreres de l'un ou de l'autre peuvent avoir pour leur mémoire, donne occasion, en accusant ou en défendant leurs Ecrits, de continuer une division qui afflige l'Eglise depuis tant d'années; à venger les passions de ceux qui prennent ce prétexte pour faire du mal à ceux qu'ils haïssent, en accusant souvent des personnes de piété, & qui n'ont peut-être jamais lu Jansénius, de parti, de faction, de schisme & d'hérésies? Certes, Monseigneur, toute l'Eglise gémit de la division de ses enfants: les hérétiques triomphent de ces malheureuses querelles; & le Diable profite de la dispute émue à l'occasion de la grace, qui est le fondement du salut, pour perdre les fideles. Je fais, Monseigneur, que votre piété & votre zèle vous donnent toutes ces pensées bien plus parfaitement qu'à moi; & vous avez encore cet avantage, qu'ayant l'honneur d'approcher du Roi, & d'être dans son Conseil, vous serez assurément écouté de ce Prince, qui, n'ayant pas une moindre élévation d'ame que celle qu'ont eue les plus grands Empereurs, n'aura pas aussi moins de piété que ceux qui ont été les plus Chrétiens, & préférera sans doute la gloire de donner la paix à l'Eglise, à celle des plus signalées victoires que Sa Majesté ait jamais remportées sur ses ennemis.

Servez-vous, Monseigneur, de tous ces avantages pour le bien & pour le repos de cette divine Mere des fideles. Il faut si bien expliquer & si bien déterminer toutes choses, que rien ne demeurant embarrassé, il n'y reste aucun danger qu'on veuille se réserver la liberté de soutenir un jour les erreurs con-

flamées, sous quelque prétexte spécieux : mais en vérité la foi de l'Eglise ; l'honneur du S. Siege, & l'obéissance qu'on doit au Vicaire de Jesus Christ étant à couvert, il n'est pas juste que nous demeurions plus long-temps dans la division, par les difficultés qu'on peut former sans fondement. Pour moi, Monseigneur, je n'ai plus qu'à prier Dieu, loin de l'embarras du monde, qu'il lui plaise d'inspirer ces sentiments de charité & de paix, dont je fais que vous êtes si touché, à tous ceux qui, ayant part comme vous au Sacerdoce de Jesus Christ, peuvent servir & vous aider à la procurer à l'Eglise, & de me faire la grace de n'abandonner jamais le dessein d'y travailler, en toutes les occasions que la Providence m'en fournira. J'espère que, selon la parole divine, cette même paix au moins reviendra sur moi, si tout le monde n'en profite ; & je crois que j'éprouve déjà l'effet de cette promesse de notre Maître : car, Monseigneur, je me sens dans le plus grand repos d'esprit du monde, & dans la joie de ce que ma conscience ne me reproche point d'avoir trahi mon ministère, & que je crois que je n'ai point déçu à Dieu, qui est le Dieu de paix, en travaillant à la procurer à son Eglise.

Vous savez de plus que le Roi, dont le cœur est entre les mains de Dieu, & qui en est l'image vivante, m'a fait l'honneur de me témoigner avec tant de bonté, & par des paroles si obligeantes, qu'il étoit satisfait de ma conduite, qu'il me semble après cela, que rien ne me peut arriver qui trouble la paix de mon esprit sur ce sujet ; & je ne demande autre chose à Dieu, sinon, qu'il me soutienne & me fasse demeurer ferme dans la fidélité que je crois avoir eue pour tous mes devoirs en cette conjoncture, quoi qu'il m'en puisse arriver. Car il ne fauroit arriver de mal à un Evêque qui est dans les regles de l'Evangile : & je ne trouve rien de plus consolant que ces paroles, toutes épiscopales de S. Cyprien : *Sacerdos Dei Evangelium tenens, & Christi praecepta custodiens, occidi potest, vincti non potest.* Je suis, &c.

Le 8 Octobre 1663.

# L E T T R E

*De M. de Choiseul, Evêque de Commeniges, au Cardinal François Barberin, en Réponse à la Lettre que ce Cardinal lui avoit écrite, pour lui faire savoir, que la négociation dans laquelle il étoit entré par ordre du Roi, n'avoit pas été désagréable à Sa Sainteté, & pour lui demander ce qui s'étoit passé dans ces derniers temps sur les affaires de l'Eglise. (a)*

MONSIEUR.

noré,  
lors-  
aire,  
e des  
le de  
parce  
très-  
S. S.  
mon  
r ces

ce de  
ce qui s'est passé depuis peu dans une Assemblée de quatorze Evêques, qui se sont trouvés à Paris, en laquelle Monseigneur le Cardinal Antoine présidoit. Et comme il est extrêmement sage, j'apprends que son avis étoit d'examiner avec plus de soin cette grande affaire, afin de ne donner point sujet aux Théologiens qu'elle regarde de se plaindre qu'on ne les ait point entendus, & qu'on n'en ait pas assez considéré toutes les difficultés. Cela n'a pas néanmoins passé de la sorte à la pluralité des voix : mais on a terminé en une seule séance cette affaire si importante à toute l'Eglise de France. La plus grande partie de ces Prélats ont jugé, que la foi de ceux que l'on nomme Janfénistes doit être suspecte, & que l'on doit aussi tenir pour captieux les témoignages qu'ils ont rendus de leur respect envers le S. S. sur l'instance que je leur en ai faite, par le commandement exprès du Roi. Ainsi tout ce que j'avois fait durant plusieurs mois, avec une application continuelle, pour procurer la paix de l'Eglise, avec l'assistance de M. d'Estrées Evêque de Laon, qui n'a pas témoigné en cette occasion moins de prudence que de doctrine, de zèle & de respect pour le Saint Siege Apostolique, & avec le conseil & l'autorité de plusieurs autres de mes confreres, à quoi avoit aussi contribué le P. Ferrier Jésuite, qui est un très-savant & très-pieux Théologien, a été misérablement détruit dans l'espace d'une seule heure ; & la délibération de cette Assemblée a fait passer en un moment pour des personnes révoltées contre l'Eglise, & qui ont fait naufrage dans la foi, ceux que tous les

(a) Extraite des Mémoires originaux de M. Hermant, pag. 2849 & suiv. traduite du latin par M. d'Andilly. n n n

*gens de bien considéroient avec joie, comme des enfants très-obéissans & très-affectionnés au Souverain Pontife, & très-exempts de tout soupçon d'hérésie.*

Je ne me suis pas trouvé, Monseigneur, dans l'Assemblée de ce petit nombre d'Evêques; le Roi, auparavant qu'elle se tint m'ayant permis de m'en retourner. Votre Eminence a sans doute appris particulièrement par d'autres, tout ce qui s'y est passé. Mais comme apparemment elle n'a pas été informée de ce qui a précédé, je crois qu'elle n'aura pas désagréable, que personne n'en ayant tant de connoissance que moi, je lui en rende un fidelle compte.

J'envoyai il y a quelques mois à votre Eminence, les Actes qui ont été faits dans cette négociation, & présentés à S. S. laquelle ayant depuis expédié un Bref, le Roi me commanda de faire savoir ce qu'il contenoit à ceux avec qui j'avois jusqu'alors traité par son ordre, & de les porter à déclarer sur cela leurs sentimens, pour terminer cette affaire par des témoignages d'une très-sincere respect envers le Saint Siegé Apostolique. Je rapportai ensuite à Sa Majesté que ces Docteurs, que l'on dit favoriser Jansénius, croyoient que, par des Articles qu'ils avoient envoyés au Pape, contenant toute leur créance touchant les cinq Propositions, ils s'étoient pleinement justifiés des erreurs qu'on leur imputoit, & que tant s'en faut que S. S. témoignât de n'en être pas satisfaite, qu'elle dit, au contraire, par ce Bref, depuis les avoir vus, que ces Théologiens sont *revenus à de meilleurs sentimens*; & qu'enfin ils n'estimoient pas que S. S. leur prescrivit rien au-delà de ce qu'ils avoient fait; mais que si elle desiroit quelque chose de nouveau, c'étoit seulement de ceux qui ne s'étoient pas expliqués & soumis comme eux au Saint Siegé.

D'autre part, Monseigneur, comme ce Bref est adressé à tous les Evêques de France, la crainte que j'eus de déplaire à S. S. si je continuois plus long-temps à m'employer dans une affaire dont elle donnoit la conduite à d'autres, me fit supplier le Roi de trouver bon que je ne m'en mêlasse plus. Mais Sa Majesté ne voulant point m'en dispenser, elle me commanda de dire de sa part à ces Théologiens, qui font profession d'être Disciples de Saint Augustin, d'expliquer encore plus nettement leurs sentimens, afin que personne ne pût douter qu'ils n'eussent parlé du fond du cœur, lorsqu'ils ont témoigné à S. S. qu'ils étoient prêts d'exécuter tout ce qu'elle leur ordonneroit, pour faire connoître qu'ils embrassent sincèrement tout ce qui est de la foi; contenu dans les Constitutions Apostoliques, & qu'ils ne veulent jamais blesser ces mêmes Constitutions. Et lorsqu'après avoir reçu cet ordre de Sa Majesté, je me retirois, elle m'envoya M. de la Motte-Houdencourt, Evêque de Rennes l'ancien, nommé par Sa Majesté à l'Archevêché d'Auch, & M. de Perseux, Evêque de Rhodéz; nommé à l'Archevêché de Paris, me dire encore de sa part, que je ferois une chose qui lui seroit fort agréable, d'exécuter ce qu'elle m'avoit commandé. J'obéis à l'ordre même, & fis savoir l'ordre que j'avois reçu de Sa Majesté, à MM. l'Abbé de Lalane & Girard, qui agissoient au nom des autres. Ils me dirent qu'ils étoient tout prêts de faire ce que Sa Majesté desiroit, & ne me demanderent point d'avantage de temps pour l'exécuter, que celui qui étoit nécessaire pour en faire part à leurs amis. Ainsi ils revinrent fort promptement me retrouver, & m'apportèrent le nouvel Acte de leur soumission, dont j'envoie une copie à votre Eminence, dans lequel ils me dirent n'avoir rien oublié de ce qu'ils avoient cru pouvoir mieux faire connoître au Roi leur obéissance, au Pape leur dévotion & leur respect, & à toute l'Eglise qu'ils étoient très-Catholiques. Je portai cette Déclaration à Sa Majesté avec grande joie, & lui témoignai celle que j'avois de ce que, de même que les pieux Empereurs de l'Antiquité avoient employé

IVO CII  
V. P.  
APPEND.  
LITT. L.

Le 29 Juil.

Déclar. du  
24 Sept.  
de MM. de  
Lal. & Gir.



IV. CL.  
VI. P.  
APPEND.  
LITT. I.

toute sorte de moyens pour rendre la paix à l'Eglise, lorsqu'elle avoit été troublée par des contestations émues sur le sujet de la foi, Sa Majesté avoit enchaîné par son autorité & par sa bonté, terminé un très-grand différent, agité depuis plus de vingt années avec très-grande chaleur de part & d'autre, touchant des questions très-difficiles sur les matières de la foi. Car je ne voyois rien, Monseigneur, dans cette Déclaration, qui sentit en nulle manière l'hérésie : mais j'y voyois, au contraire, des Théologiens fort affligés de ce que l'Eglise est agitée depuis si long-temps par de telles contestations, très-soumis au Saint Siège, qui attendent avec respect les oracles que S. S. prononcera sur ce sujet, & qui étant très-attachés à la doctrine de S. Augustin & de S. Thomas, croient la pouvoir embrasser avec d'autant plus de sûreté, que S. S. par son Bref de l'année 1660, adressé aux Docteurs de Louvain, a déclaré que cette doctrine, comme étant très-orthodoxe, doit demeurer à jamais ferme & inébranlable.

Aussi, à ce que j'apprends, cette Assemblée de quatorze Evêques n'a trouvé autre chose à reprendre dans cette Déclaration, sinon qu'elle ne parle point du Formulaire résolu en deux Assemblées générales du Clergé de France. Sur quoi ces Docteurs disent que Sa Sainteté ne l'a ni confirmé, ni ordonné de le recevoir. Et il est certain que ce Formulaire n'a pas seulement été rejeté par un très-grand nombre de Théologiens ; mais aussi par des Evêques célèbres, qui n'ont pu souffrir que, contre la discipline de l'Eglise, l'Assemblée générale du Clergé de France, qui se tient tous les cinq ans, principalement pour des affaires temporelles, se soit voulu attribuer l'autorité d'un Concile national ; ce qui est un nouveau joug que ces très-saints Prélats, & très-généreux défenseurs de la vérité & de la discipline de l'Eglise, n'ont pas cru devoir souffrir qu'on nous impose.

Je fais, Monseigneur, que ceux qui soutiennent ce Formulaire, croient faire une chose fort agréable à Sa Sainteté, de le faire regarder comme si c'étoit l'ouvrage d'un Concile, parce qu'il autorise également ce qu'elle a déclaré touchant le droit & touchant le fait ; ce qui paroît être avantageux à son autorité. Mais lorsqu'on a représenté cela à ces Docteurs, ils ont toujours très-constamment répondu, que l'on ne peut comparer la décision d'un point de fait avec celle d'un point de droit, & la mettre au même rang, sans faire tort aux Souverains Pontifes, sans blesser l'Eglise, & sans préjudicier à la foi.

Car, disent-ils, n'enseigne-t-on pas hautement, dans toutes les chaires de Théologie, que l'Eglise peut errer en ce qui regarde les faits ? Les très-savants & très-pieux Cardinaux Baronius & Bellarmin, si affectionnés au Saint Siège, ne soutiennent-ils pas la même chose ? M. du Val, Docteur de Sorbonne, ce Théologien si zélé pour l'autorité du Pape, ne l'a-t-il pas aussi enseigné ? Et les Pères Sirmond & Pétav, ces deux très-savants Jésuites, & si grands ennemis des Jansénistes, outre un nombre infini d'autres, tant de la même Société, que des plus célèbres Docteurs des Facultés Catholiques, ne sont-ils pas aussi de la même opinion ? Que si, ajoutent-ils, la décision d'un fait avoit autant d'autorité que celle d'un droit, & que lorsqu'un Souverain Pontife, ou même toute l'Eglise assemblée dans un Concile Œcuménique, a décidé un point de fait, on prétendoit que ce fait dût aussi-tôt être considéré comme appartenant à la foi, tant s'en faut que la voix de l'Eglise, pût être constante & certaine, qu'au contraire, elle se combattoit elle-même ; il n'y auroit rien qui ne fût problématique, & enfin, toute l'Eglise, toute la Théologie, & toute la Religion seroient renversées sans dessus dessous ; puisque si on demeurait une fois d'accord que des faits, dont on n'auroit point entendu parler auparavant, appartiennent à la foi, il s'en suivroit, de nécessité, que plusieurs Papes & plusieurs

Conciles généraux attiroient erré dans la foi; personne ne pouvant nier qu'ils n'aient erré dans les faits, dont je rapporterai ici quelques-uns, de tant d'exemples que ces Docteurs en alleguent. Car si, disent-ils, on égale une décision de fait à une décision de droit, on ne feroit désavouer que le Concile général de Calcédoine n'ait erré, lorsqu'il a déclaré la lettre d'Ibas, Evêque d'Edesse, exempté d'erreur; ou s'il n'a point erré en cela, il faut donc demeurer d'accord que le cinquieme Concile général a erré dans ce même fait, lorsqu'il a condamné la même lettre. Que si le Concile de Calcédoine, & le cinquieme Concile, qui est le second de Constantinople, ne se font point trouvés contraires dans ce même fait, le Pape Vigile s'est donc trompé, durant tout le temps qu'il a différé d'approuver, en ce point, ce Concile de Constantinople, parée qu'il le croyoit contraire à celui de Calcédoine. Et certes, s'il étoit de foi que les Papes ne pussent errer dans les faits, il faudroit conclure nécessairement que Vigile auroit erré dans la foi. Vous savez, Monseigneur, que pour peu qu'on ait de connoissance de l'Histoire Ecclésiastique, on ne sauroit ignorer que ce Pape n'ait d'abord très-promptement résisté à l'Edit de l'Empereur Justinien, qui condamnoit les trois Chapitres; & qu'ayant depuis changé d'avis, il ne les ait aussi condamnés. C'est une chose dont il n'est plus permis de douter, depuis que feu M. de Marca, autrefois Président au Parlement de Navarre, & ensuite Evêque de Couserans, puis Archevêque de Toulouse, & après nommé par le Roi à l'Archevêché de Paris, a donné au public la Lettre décrétale de ce Souverain Pontife, écrite à Eutychius, Patriarche de Constantinople, par laquelle il témoigne avoir changé de sentiment, anathématisé ces trois Chapitres, & confirme le cinquieme Concile. Que si donc ce Souverain Pontife, lorsqu'il soutenoit ces trois Chapitres, avoit obligé l'Eglise à les croire comme une chose de foi, il faudroit, de nécessité, qu'il eût manqué dans la foi, lorsqu'il les avoit condamnés. Mais il n'y a point de Théologien qui, à moins que d'avoir perdu l'esprit, puisse dire que ce successeur de S. Pierre ait manqué en ce qui regarde la foi; puisque, selon ces paroles de S. Grégoire le Grand, il ne s'agissoit pas en cela de la foi, mais seulement des personnes, c'est-à-dire des faits. Et quand on demeureroit d'accord, que le Concile de Calcédoine eût approuvé la lettre d'Ibas, que le Concile de Constantinople a rejetée; néanmoins, comme ces deux Conciles ont embrassé les mêmes dogmes, & ont également détesté les hérésies de Nestorius & d'Eutychès, quand même ils n'auroient pas entendu dans le même sens quelques Ecrits, cela n'empêche pas que les Evêques qui ont assisté à ces deux Conciles, ne soient convenus entièrement de la foi, ainsi que l'Eglise l'a depuis déterminé. Ce qui montre, comme le même Pape S. Grégoire le témoigne, qu'il y a une très-grande différence entre la définition d'un dogme, c'est-à-dire d'un point de foi, & la définition d'un fait. Et pour prouver cela invinciblement, il suffit de faire cet argument. Ou le très-Saint Pere Grégoire le Grand a erré, lorsqu'il a séparé le fait d'avec la foi, ce que personne n'oseroit dire; ou il faut, par nécessité, demettre d'accord que les Papes, les Conciles & toute l'Eglise peuvent errer dans les questions de fait. Ainsi, Monseigneur, ces Théologiens n'estiment pas que l'on puisse défendre d'une autre maniere, la sûreté qu'il y a de s'attacher aux oracles prononcés par les Souverains Pontifes, qu'en mettant une très-grande & infinie différence entre les questions de fait & celles de droit; parce que toute la force des décisions Apostoliques, contre lesquelles les portes de l'Enfer ne sauroient jamais prévaloir, procédant de la vérité infaillible des choses révélées de Dieu, qui ne peut tromper ni être trompé, & de l'assurance que Jesus Christ, si jaloux & si fidèle ob-

IV. Cl.

V. P<sup>e</sup>.

APPEND.

LITT. L

servateur de ses promesses, la donnée à son Eglise, de laquelle le Pape est le Chef, qu'elle ne tombera jamais dans l'erreur; à cette Eglise, sa chère Epouse, que le grand Apôtre nomme la colonne & le fondement immuable de la vérité: il faut nécessairement qu'il y ait une merveilleuse différence entre les décisions de foi, & celles qui ne regardent que des faits, que non seulement on demeure d'accord que ni l'Ecriture Sainte, ni la Tradition Apostolique ne nous apprennent point avoir été révélés de Dieu, mais qu'on ne peut pas même s'imaginer l'avoir été. C'est pourquoi, encore que chacun soit persuadé de l'extrême pénétration d'esprit de notre Saint Pere le Pape Alexandre VII, on ne sauroit, sans offenser son extrême piété, par une lâche flatterie, le comparer en cela à Dieu, & soutenir qu'il n'auroit pu se tromper, lorsqu'il s'agit de décider de nouveaux faits, que chacun demeure d'accord n'avoir point été révélés de Dieu; & Sa Sainteté auroit sans doute en horreur cette impiété & ce blasphème, dans lequel tomberoient, sans y penser, ceux qui ne craindroient point de confondre la question de fait avec celle de droit.

Ne croyez pas, s'il vous plaît, Monseigneur, qu'encore que j'aie rapporté tout ceci, j'estime qu'il soit permis de combattre ce que Sa Sainteté a déclaré touchant le fait. Dieu me garde d'être si téméraire; & ces Docteurs, que l'on dit favoriser Jansénius, ne le croient pas non plus que moi, ainsi qu'il paroît par leur Acte. Mais je me suis cru obligé de vous représenter cela, pour me justifier du tort que m'ont fait ces quatorze Prélats, que je ne laisse pas de respecter beaucoup. Car comment aurois-je pu, de propos délibéré, porter au Roi Très-Chrétien une Déclaration qu'ils disent être *captieuse*, & *capable de renouveler l'hérésie de Jansénius*, si je n'étois coupable du crime dont ils accusent ces Théologiens, que cette dernière Assemblée a traités d'imposteurs & de trompeurs; & même plus coupable qu'eux, puisqu'étant Evêque, je suis encore beaucoup plus obligé à ne point blesser la vérité ni l'Eglise, & à ne point surprendre la piété de ce grand Prince, à qui j'ai présenté cet Acte? Car qui ne voit que j'aurois extrêmement blessé toutes ces choses, si cette Déclaration, étant aussi pernicieuse que ces Prélats veulent le faire croire, je n'avois pas laissé de la recevoir de ceux qui l'ont signée, pour la présenter à Sa Majesté, par l'ordre de laquelle j'agissois dans une affaire si importante? Mais Votre Eminence voit que tout le crime qu'on impute à cette Déclaration, que j'ai présentée au Roi, ne consiste qu'en ce qu'après avoir fortement établi ce qui regarde la foi dans ces Constitutions Apostoliques, ceux qui me l'ont mise entre les mains ont voulu témoigner, que la définition d'un fait non révélé n'oblige pas à la même déférence qu'une définition de foi; & qu'ils n'ont pas voulu commettre une aussi grande impiété, que celle de ces anciens Philosophes qui faisoient des Dieux de leurs Sages, en disant présentement, qu'un Souverain Pontife aussi sage qu'est Sa Sainteté, marche de pair avec Dieu, & parle comme lui: ce que la piété de Sa Sainteté, ainsi que je l'ai déjà dit, n'auroit sans doute garde de souffrir.

Votre Eminence me dira peut-être, que Notre Saint Pere a rejeté & condamné le Mandement des Vicaires-Généraux de l'Archevêché de Paris, qui avoient fait cette distinction du fait & du droit. Je fais, Monseigneur, que c'est une objection que plusieurs ont faite. Mais ces Théologiens, avec lesquels j'ai traité, croient qu'on ne la peut faire sans blesser le jugement, si clairvoyant, de Sa Sainteté. Car ces Grands Vicaires ont dit, dans leur Mandement, deux choses fort différentes: l'une, que la question de fait n'avoit point été examinée sous le Pontificat d'Innocent X; & qu'il ne s'étoit point mis en peine de savoir, si la condamnation des cinq Propositions regardoit Jansénius: & l'autre, en ce qu'ils

avoient

avoient ordonné aux Ecclésiastiques de ce Diocèse, que, pour rendre témoignage de leur foi, ils condamnaient les dogmes condamnés par le Saint Siege; & que pour ce qui est du fait, ils le reçussent avec le respect qui est dû à l'autorité Apostolique, déclarant par-là, que comme le dogme regarde la foi, le fait ne la regarde nullement. Quant au premier chef, Monseigneur, Sa Sainteté a sans doute eu sujet de reprendre ces Vicaires Généraux, d'avoir assuré qu'Innocent X n'avoit point dit que ces cinq Propositions avoient été attribuées à Jansénius; puisque Notre Saint Pere le Pape Alexandre VII dit le contraire dans sa Constitution; laquelle porte en termes formels qu'elles ont été tirées de Jansénius & condamnées en son sens par son Prédécesseur. Car après une déclaration si expresse de S. S. quoique ces Grands Vicaires soient très-savants & très-vertueux, leur Mandement étoit en cela répréhensible. Mais quant à la distinction du fait & du droit, comme S. S. agit toujours avec une très-grande prudence, elle n'en a pas dit un seul mot, parce qu'elle n'auroit pu la trouver mauvaise, sans se faire tort à elle même.

Je supplie V. E. de juger après cela, si la Déclaration que j'ai présentée au Roi méritoit d'être traitée si injurieusement, & qu'on dit qu'elle étoit propre à renouveler une hérésie, vu qu'au contraire, s'il y avoit présentement sur ce sujet une hérésie dans l'Eglise, il seroit très-difficile de trouver un meilleur moyen de l'éteindre: car les Théologiens qui ont signé ce dernier Acte déclarent expressément, qu'eux & leurs amis n'ont point d'autres opinions touchant les cinq Propositions condamnées, que celles qui sont contenues dans leurs Articles présentés à S. S. & qu'ils ont entièrement soumis à son jugement, pour y changer, ôter & ajouter ce qu'elle jugera à propos. Ce sont ces Articles, Monseigneur, dont j'ai envoyé copie à V. E. J'en ai l'original entre les mains signé d'eux, & je me suis donné l'honneur d'en écrire à S. S. à leur instante priere, à la priere des PP. *Annat & Ferrier* Jésuites, & par le commandement du Roi, avec une joie générale des gens de bien.

Bon Dieu! Comment ceux-là peuvent-ils introduire une hérésie dans l'Eglise, qui déclarent n'avoir & ne vouloir point avoir d'autres sentiments que ceux du Chef de toute l'Eglise, & de celui qui a droit de déclarer par sa doctrine, & d'instruire tous les fideles? Et comment leur Déclaration pourroit-elle être captieuse, lorsqu'ils protestent de rejeter tous les dogmes que Sa Sainteté Apostolique rejettera: qu'ils déclarent nettement quels sont leurs sentiments sur le sujet dont il s'agit, & se soumettent sans crainte à en changer, si S. S. juge qu'ils le doivent faire? Mais il ne faut pas s'étonner si, contre toute sorte de raisons, leur intention a été si mal interprétée, puisqu'ils ont été condamnés sans avoir été ouïs; sans qu'on ait examiné leurs Articles; sans me donner aucune part de ce qui s'est fait, quoique j'aie négocié toute cette affaire, & sans avoir employé plus d'une heure à une Délibération si importante. Ha! qu'il seroit à souhaiter que cette contestation, & ce feu allumé dans l'Eglise pût finir en aussi peu de temps!

Je fais, Monseigneur, qu'on pourra dire que S. S. a condamné la doctrine & le sens de Jansénius: j'en demeure d'accord. Mais personne ne s'élève contre sa Constitution; personne ne la contredit, & tous au contraire la respectent. Que si l'on réplique qu'il y en a qui se sont autrefois élevés contre, je réponds qu'il se peut faire que quelques-uns l'ont fait sans se nommer; mais personne n'avoue ces Ecrits, & tous reconnoissent qu'il n'est pas permis de les défendre. Que si, comme chacun abonde en son sens, il y a des particuliers qui soient très-fortement persuadés en eux-mêmes, que ce fait n'est pas entièrement de la sorte que le Pape l'a déclaré, & qui croient qu'en des choses de cette nature, qui ne

regardent point la foi, l'Eglise n'oblige personne de captiver son entendement; mais laisse à chacun la liberté d'avoir telle opinion qu'il veut, pourvu qu'il ne résiste pas à l'autorité légitime, peuvent-ils mieux témoigner leur soumission & leur respect pour les Constitutions, qu'en supprimant leurs sentiments par le silence? Peuvent-ils donner un plus grand exemple d'obéissance, édifier davantage l'Eglise, & rien faire de plus avantageux & de plus honorable au S. Siege Apostolique? Or ces Docteurs déclarent, qu'ils rendront toujours aux Constitutions le respect & la soumission que l'on est obligé de rendre aux choses de cette nature par les regles inviolables de l'Eglise, dont nul ne peut être un si bon interprete & un si puissant protecteur que celui à qui Jesus Christ en a donné la conduite.

Voici une autre chose, Monseigneur, qui donne une très-grande peine à ces Docteurs. Personne ne désavoue, qu'excepté la premiere Proposition, les autres ne se trouvent point dans Jansénius en mêmes termes & mêmes mots qu'elles ont été condamnées, & que l'on n'a point encore dit clairement & nettement, quel est le sens de Jansénius au regard de ces Propositions, parce que le Pape n'a pas jugé être de sa prudence de l'expliquer distinctement & particulièrement: ce qui fait que les opinions sont différentes touchant ce sens; que d'ailleurs, il y a encore d'autres Propositions répandues en divers endroits du livre de Jansénius, lesquelles bien qu'elles aient du rapport aux cinq condamnées, sont catholiques, puisqu'elles ont été enseignées par S. Augustin & par S. Thomas; & qu'outre cela, ces Théologiens sont persuadés que le sens de la grace efficace par elle-même, reçu dans les Ecoles des Thomistes, est enseigné en divers endroits par cet Auteur. Tellement que s'il arrivoit que quelques-uns attribuaient inconsidérément le sens de ces SS. Docteurs aux Propositions condamnées, ils craignent que s'ils condamnoient en général les cinq Propositions, comme tirées du livre de Jansénius, sans marquer les lieux où le Pape les a remarquées, les adversaires de la doctrine de S. Thomas, qui ne sont pas en petit nombre, n'attribuaient la condamnation de S. S. non pas tant à ces cinq Propositions hérétiques, qu'à la grace efficace par elle-même: ce qu'il est certain, qu'un Théologien d'entre les Cordeliers, nommé *du Bosc*, a déjà fait; & qu'ainsi cette doctrine que le Souverain Pontife a déclaré être très-assurée, très-catholique, & devoir demeurer inébranlable, ne seroit pas seulement attaquée, mais entièrement ruinée: ce qu'ils croient ne se pouvoir faire sans un extrême préjudice de la foi & de la Religion. C'est pourquoi ils estiment que jusqu'à ce qu'il ait plu à S. S. d'expliquer clairement & distinctement dans quel sens elle condamne ces Propositions, il importe au bien de l'Eglise qu'ils condamnent & anathématisent seulement, en termes exprès, les erreurs contenues dans les cinq Propositions, qui est ce qui regarde la foi, dont le Souverain Pontife est le défenseur; & que quant au fait, ils n'en parlent point; mais déclarent, que, ne voulant jamais blesser les Constitutions des Papes Innocent X & Alexandre VII, ils réverent, par un profond silence la définition de ce fait, jusqu'à ce qu'il plaise à S. S. de marquer très-distinctement les endroits du livre de Jansénius, d'où elle entend que ces cinq Propositions ont été tirées, & quels sont les sens qu'elle y condamne. Car alors, il sera facile à chacun de séparer, dans Jansénius, ce qui est bon d'avec ce qui est mauvais; la doctrine de la grace efficace par elle-même ne sera exposée à aucun péril; les Docteurs qui expliquent diversement la doctrine de Jansénius auront la bouche fermée, & enfin, tous les Théologiens ne pourront, sur cette matiere, tenir qu'un même langage.

Cependant, pour empêcher que, sur quelque prétexte que ce soit, on ne puisse jamais soutenir l'hérésie qui a été condamnée, j'avois cru ne pouvoir rien faire de meilleur, que de porter ces Docteurs à renfermer de telle sorte

dans leurs Articles , présentés & soumis au jugement de Sa Sainteté, leur créance touchant les cinq Propositions, qu'ils ne pussent y changer la moindre chose sans l'ordre de Sa Sainteté.

IV. CL.

V. P<sup>e</sup>.APPEND.  
LITT. L.

Vous voyez donc, Monseigneur, que pour m'acquitter fidèlement de l'emploi où je me suis trouvé engagé, je n'ai pensé qu'à travailler à la paix de l'Eglise, durant neuf mois entiers que j'ai employés à cette affaire, & que j'ai été très-éloigné de vouloir renouveler la doctrine condamnée par S. S. & de défendre Jansénius, ainsi que cette Assemblée de quatorze Evêques semble me le reprocher, en blâmant, par des termes qui me sont si injurieux, la Déclaration que j'ai présentée au Roi de la part de ceux que l'on nomme Jansénistes. Au lieu, que comme S. Jérôme disoit en écrivant au Pape Damase, qu'il ne savoit qui étoit *Vital*, qu'il rejetoit *Melece*, & qu'il ne connoissoit point *Paulin*; mais que, selon la parole de l'Ecriture, il croyoit que tous ceux qui ne recueilloient pas avec le Chef de l'Eglise perdoient leur peine: je proteste sincèrement que je ne connois ni ne veux connoître Jansénius, & ses défenseurs; mais les rejette, s'ils ne recueillent avec Alexandre; parce que, comme ajoutoit S. Jérôme, celui qui n'est pas uni avec le Vicaire de Jesus Christ est un Antechrist.

Or pour faire voir à V. E. le fond de mon cœur, & lui déclarer tous mes sentiments sur la matiere dont il s'agit; puisque, comme le disoit autrefois S. Augustin, je suis, par la miséricorde de Jesus Christ, Chrétien Catholique, je fais avec le même S. Augustin & avec toute l'Eglise, qui s'est servie de ses paroles dans le Concile de Trente, que Dieu ne commande point des choses impossibles; mais qu'en nous commandant il nous exhorte à faire ce que nous pouvons, à demander ce que nous ne pouvons pas, & qu'il nous assiste afin que nous le puissions. Je fais que la grace nous est donnée pour chaque action, & que cette faveur & cette miséricorde est donnée gratuitement à ceux à qui elle est donnée. Je fais que comme nous avons continuellement besoin de cette grace, nous devons continuellement la demander à Dieu. Je fais avec le Prophete que notre perte vient de nous-mêmes, & que notre secours vient de Dieu seul. Je fais que pour convenir avec l'Apôtre, nous sommes obligés de confesser que Jesus Christ est mort pour tous, & qu'il faut pourtant que nous reconnoissions avec les Peres du S. Concile de Trente, que tous ne reçoivent pas le fruit de sa mort; mais seulement ceux à qui il communique le mérite de sa passion. Je fais que nous n'opérons pas seuls, & que la grace n'opere pas seule; mais que la grace avec nous, & nous avec elle nous opérons librement. J'ignore, & je crois que nul homme vivant ne fait de quelle sorte Dieu opere en nous, afin de nous faire opérer; mais je fais qu'on doit considérer comme Catholiques les Théologiens de l'Ecole de S. Thomas, qui soutiennent que la grace efficace par elle-même prédétermine physiquement notre libre Arbitre, & le meut & l'entraîne pour le dire ainsi, d'une maniere invincible, mais douce & ineffable, sans blesser notre liberté. Je fais que les Jésuites sont aussi Catholiques, lesquels enseignent qu'il n'y a point de grace qui prédétermine physiquement notre libre Arbitre; mais que notre volonté, quelque grande que soit la grace qu'elle ait, a le pouvoir prochain d'agir ou de ne pas agir, même dans le sens composé, ainsi qu'on parle dans l'Ecole. Et comme l'Eglise souffre des sentiments si opposés, je ne suis pas assez hardi pour entrer dans le sanctuaire de la sagesse & de la science de Dieu, dont S. Augustin dit que l'Apôtre même n'entreprend pas d'ouvrir la porte; mais que la voyant fermée, il se contente de demeurer dans l'admiration, ainsi qu'il le témoigne par ces paroles: *O profondeur des richesses de la sagesse & de la science de Dieu!* Je ne rougis point, Monseigneur, de cette ignorance; au contraire, je m'en glorifie; & con-

O o o o 2

faisant qu'en cela je suis aveugle, j'irai, selon le langage de l'Ecriture, par-tout où me conduira le Conducteur de la parole, & embrasserai de tout mon cœur les instructions que je recevrai du Docteur de tout le monde.

Comme vous avez, Monseigneur, trouvé bon en d'autres rencontres, que je vous aie parlé avec une liberté épiscopale, tout ce discours ne tend qu'à conjurer votre charité, avec non moins d'affection que de respect, de demander & d'obtenir de Notre Saint Pere le Pape, qui, par l'éminence de sa dignité, peut être appelé le Prince de la paix, de donner cette paix si nécessaire à l'Eglise, laquelle il n'y a point d'homme de bien qui ne voie avec douleur être troublée par ces contestations & ces disputes. Tous les Docteurs & les Théologiens de la France se jettent pour cela aux pieds de Sa Sainteté, en protestant qu'ils condamnent les cinq Propositions condamnées, & le sens hérétique qu'elles contiennent, & que, quant à Jansénius, personne n'en parlera plus, ni n'entreprendra de le défendre.

Comme Jesus Christ est mort afin de rassembler les enfants de Dieu, qui, auparavant étoient dispersés, ne doit-on pas souhaiter, Monseigneur, que celui qui le représente sur la terre, & à qui la dispensation de ce précieux sang a été commise, répande sur tous ce sang unissant, pour parler ainsi, afin que, selon la parole du grand Apôtre, de plusieurs il n'en fasse qu'un, & que la main charitable d'Alexandre ferme la bouche à tous ceux qui voudroient, à l'avenir, donner à leurs freres le nom odieux de Jansénistes, qu'il n'y a personne qui ne rejette. Ce sera une action digne du Pere de toute l'Eglise; & Sa Sainteté peut s'assurer de remédier par-là à de grands maux, dont toute la France est affligée: car tous les gens de bien ne peuvent voir, sans gémir, que l'on accuse & montre au doigt de tous côtés, comme des Jansénistes, des personnes innocentes & très-catholiques, qui n'ont peut-être jamais lu un seul mot du livre de Jansénius; & cela, parce-qu'ils embrassent une vie plus austere, & s'efforcent de porter les hommes à former leurs mœurs selon les regles d'une doctrine plus pure & plus évangélique. Ce qui fait, que pour se purger du soupçon d'être Jansénistes, il n'y a qu'à s'abandonner à une maniere de vivre plus relâchée, & à entrer dans cette voie large qui mene en enfer. Le P. Ferrier, qui est un très-digne Religieux de la Compagnie de Jesus, s'en plaignoit sincèrement avec moi; & si l'affaire à laquelle nous avions travaillé ensemble, par le commandement du Roi, avoit réussi, il y avoit sujet d'espérer d'accorder aussi les contestations émues touchant la Morale. Mais il ne faut, pour cela qu'une parole d'Alexandre, à laquelle les vents & la mer, de quelque tempête qu'ils soient agités, obéiront aussi-tôt, & le calme sera rendu à l'Eglise.

On ne demande pour cela, Monseigneur, à Sa Sainteté, que de faire ce qu'ont fait les plus saints d'entre ses prédécesseurs, dont je me contenterai de rapporter l'exemple de S. Grégoire le Grand. Car Constant, Evêque de Milan, ayant reçu une Lettre que ce Souverain Pontife écrivoit à Théodelinde, Reine des Lombards, par laquelle il louoit le cinquieme Concile général, tenu à Constantinople; il retint & supprima cette Lettre, parce que les défenseurs des trois Chapitres, que cette Princesse favorisoit, ne pouvoient souffrir qu'on alléguât ce Concile. Et ce grand Pape, au lieu de le trouver mauvais, témoigna à cet Evêque de lui en faire bon gré, comme on le voit par ces paroles d'une de ses lettres. *Quant à ce que vous me mandez, que vous n'avez pas voulu faire tenir ma lettre à la Reine Théodelinde, à cause que j'y parle du cinquieme Concile général, si vous avez cru qu'elle s'en pourroit scandaliser, vous avez très-bien fait de ne pas la lui envoyer.* Il s'agissoit néanmoins de l'autorité d'un Con-

cile général, que cinq Papes auparavant lui avoient reçu, & que lui-même avoit approuvé. Mais parce, comme le dit le même Saint, que *cela regardoit seulement les personnes, & non pas la foi*, il crut qu'il étoit beaucoup plus à propos de supprimer ce qui pourroit donner sujet à des contestations & à un schisme, que de soutenir l'autorité de ce Concile; & ainsi il écrivit une autre Lettre à cette Princeesse, dans laquelle, comme il le dit lui-même, il suivit le sentiment de Constantin, en ne faisant aucune mention de ce Concile.

Si le Pape S. Grégoire n'a pas fait difficulté de ne point parler d'un Concile général, lequel il avoit approuvé, parce que les foibles s'en seroient scandalisés, pourquoi le Pape Alexandre ne permettra-t-il pas, que ceux qui ne pourroient parler de Jansénius sans en avoir, pour les raisons que j'ai représentées à Votre Eminence, de très-grands scrupules, n'en parlent point? Il s'agit du livre de Jansénius, comme il s'agissoit dans le cinquième Concile des Ecrits & des personnes de Théodore, Evêque de Mopsueste, d'Ibas, Evêque d'Edesse, & de Théodoret, Evêque de Cyr; & néanmoins, ce très-saint Pape ne s'attacha point à ce qui les regardoit, parce que ceux qui défendoient leurs personnes, condamnoient les erreurs qu'on leur imputoit, & qui avoient été condamnées par les Conciles d'Ephèse & de Calcédoine. Chacun maintenant condamne de même de tout son cœur, tous les dogmes condamnés par Sa Sainteté, qu'elle a déclarés être tirés du livre de Jansénius. Et bien que S. Grégoire n'ait point défendu de soutenir que les Auteurs des trois Chapitres étoient exempts d'erreurs, quoique le cinquième Concile général, reçu par tant de Papes, eût déclaré le contraire, pourvu que ces mêmes personnes rejettassent ces erreurs; néanmoins, nul aujourd'hui ne prend la liberté de défendre Jansénius. Mais on demande seulement, qu'en condamnant hautement l'hérésie dont il s'agit, il soit permis de ne point parler du fait, & de révéler par le silence, le jugement prononcé sur cela par Sa Sainteté. Que si S. Grégoire a offert la paix avec joie, à ceux qui se séparoient volontairement de sa communion, & faisoient schisme dans l'Eglise, sans que ce très-Saint & Souverain Pontife ait désiré d'eux autre chose, sinon qu'ils retournassent à l'Eglise, & sans même les obliger à faire aucune mention du sujet qui avoit causé ce scandale, parce, dit-il, que ce n'étoit pas une chose considérable, que ne devons-nous pas espérer, dans une semblable rencontre, de celui qui n'a pas seulement hérité de la dignité de ce grand Pape, mais aussi de sa charité, & de ses autres vertus épiscopales; vu même que l'on rend un beaucoup plus grand respect à sa Constitution, qu'on n'en rendoit au Décret de ce saint Pape? Il n'y a personne qui ne soit résolu de demeurer très-constamment dans les bornes de sa condition, & immuablement attaché au S. Siege Apostolique. Il n'y a personne qui trahisse & abandonne la vérité, pour passer du côté de ses ennemis; & on ne voit guère, Monseigneur, un Général d'Armée, mépriser l'affection que lui témoignent de braves & vaillants soldats, de crainte que, par le désespoir de pouvoir acquérir ses bonnes grâces, ils ne se refroidissent & perdent courage.

Je supplie Votre Eminence, de considérer si les choses que je viens de lui représenter, plutôt comme Historien que comme Théologien & comme Docteur, méritent que vous les fassiez entendre à Sa Sainteté. Et je laisse à votre extrême prudence de les peser toutes au poids du Sanctuaire, afin qu'il n'y ait rien qui puisse lui être désagréable. Car si Votre Eminence juge qu'il me soit échappé quelque chose qui pourroit, avec raison, déplaire à Sa Sainteté, je proteste que c'a été sans aucun dessein, & que s'il vous plaît me tant obliger que de me le faire savoir, je serai le premier à le condamner, & à l'effacer, s'il se pouvoit, par mes larmes & par mon sang.

IV. CL.

V. P<sup>e</sup>.

APPEND.  
LITT. L.



IV. CL.

V. P<sup>e</sup>.

APPEND.

LITT. L.

Je supplie aussi très-humblement votre Eminence de dire à Sa Sainteté, que son dernier Bref, adressé à tous les Evêques de France, a été lu & reçu avec beaucoup de respect dans mon Diocèse, comme aussi la Constitution d'Innocent X & la sienne; lesquelles j'ai fait enregistrer, afin que, si quelqu'un entreprenoit de s'élever au contraire, on pût juridiquement agir contre eux. Mais il y a sujet d'espérer que Dieu ne permettra pas que cela arrive, chacun ayant promis sincèrement d'y rendre une religieuse soumission & déférence. A quoi j'ajouterai, & je crois que Sa Sainteté l'aura fort agréable, que personne dans ce Diocèse ne connoitroit le nom de Jansénius, s'il n'avoit appris par les Constitutions Apostoliques que son livre a été condamné: ce que je dis, Monseigneur, pour vous faire connoître, & pour vous supplier de faire connoître à Sa Sainteté avec quel soin j'ai empêché dans tout mon Diocèse, ce qui pouvoit donner sujet à des contestations, à des schismes & à des erreurs.

Je fais, Monseigneur, & le fais avec douleur, que la malice de ceux qui ne m'aiment pas, m'a depuis long-temps rendu suspect à Sa Sainteté, en lui faisant croire que je ne rendois pas aux Constitutions Apostoliques l'honneur qui est dû à Sa Majesté Suprême de Vicaire de Jesus Christ. Ainsi, comme rien ne doit être plus cher à un Evêque Catholique, que d'être non seulement très-étroitement attaché à la Communion du Chef de l'Eglise, mais aussi que chacun le sache, il n'y a rien que je n'aie fait pour apprendre ce que l'on m'accusoit d'avoir fait qui lui pût déplaire. Mais tous mes soins ont été vains, & toutes mes poursuites inutiles, pour procurer quelque accès à un Evêque auprès du Pere commun des fideles. J'ai écrit diverses lettres à Sa Sainteté, sans en recevoir jamais aucune réponse. J'ai souvent été trouver M. son Nonce; mais il a toujours refusé de me voir, & de me parler, & n'a pas même voulu écouter de très-vertueux Prélats, qui lui vouloient parler en mon nom. Le Roi touché du déplaisir de voir des Evêques de son Royaume être mal dans l'esprit de Sa Sainteté, voulut savoir de M. le Nonce quelle étoit donc la faute qu'ils avoient faite, & envoya pour cela un de ses Secretaires d'Etat le trouver: mais il n'en put tirer aucune réponse, comme il est facile de le justifier par le procès verbal de l'Assemblée générale du Clergé. Enfin j'appris par le bruit commun, que deux choses m'ont rendu désagréable à Sa Sainteté, quoique j'aie eu toute ma vie un très-profond respect pour elle, sans jamais y avoir manqué. L'une, qu'ayant fait publier dans mon Diocèse la Constitution d'Innocent X, je n'y avois pas fait publier la sienne. Mais comment m'auroit-il été possible de ne point tomber dans une faute que l'artifice de mes ennemis m'a rendu inévitable? Je vais expliquer cela en peu de mots à Votre Eminence.

Aussi-tôt que Monseigneur Bagni, Archevêque d'Athènes, alors Nonce en France, & depuis Cardinal, m'eût envoyé, comme aux autres Evêques, la Constitution du Pape Innocent X, j'assemblai un Synode: j'y fis lire la Constitution, & tous généralement la reçurent avec un extrême respect. Mais s'étant ému une question, pour savoir si, comme quelques Théologiens le publioient, le Pape Innocent X avoit condamné la doctrine de S. Augustin & de S. Thomas d'Aquin, qui est professée par les Théologiens de l'Université de Toulouse, de laquelle sont plusieurs Docteurs illustres dans l'Evêché de Comminges, dont ils ont été un fort grand ornement, je crus que rien ne seroit plus injurieux au S. Siege Apostolique que de souffrir qu'on pût dire que cette doctrine, que tous les autres Papes ont approuvée, fut improuvée par Sa Sainteté; puisqu'il arriveroit de-là qu'on ne pourroit plus ajouter aucune foi aux oracles qui procéderaient de la Chaire de S. Pierre. Ainsi je déclarai que cette Confes-

tution de Sa Sainteté, n'avoit donné aucune atteinte à cette doctrine des Saints Peres : mais qu'il avoit permis à un chacun de l'embrasser & de la suivre, comme on faisoit auparavant cette Constitution faite contre Jansénius. Je prends pour Juge l'équité de Sa Sainteté, si j'ai en cela commis quelque faute. Je n'ai dit que ce qu'a dit depuis moi l'Assemblée générale du Clergé de France (de 1656) & ce que Sa Sainteté elle-même a dit, lorsque écrivant aux Théologiens de Louvain, elle a déclaré que la doctrine de S. Augustin & de S. Thomas devoit demeurer inébranlable, & les a même exhortés par des paroles toutes apostoliques à l'embrasser & à la suivre.

Il s'émut une autre question dans ce même Synode; savoir, si, comme quelques Théologiens qui avoient excité du trouble parmi mon Clergé l'avoient dit, les Evêques avoient renoncé au pouvoir de juger en premiere instance des causes majeures en matiere de foi, sauf l'information qu'ils en devoient donner au Souverain Pontife, ainsi que des autres plus importantes affaires de l'Eglise, & s'ils avoient reconnu n'avoir point ce droit, en n'osant toucher à celle de Jansénius; comme si, par quelque raison humaine que ce puisse être, ils pouvoient être privés de l'honneur & de l'effet d'un privilege qui leur a été donné de Dieu? Mais je méprisai cette question; & ordonnai de recevoir la Constitution de Sa Sainteté, en protestant néanmoins contre ceux qui, contre son intention, abusent de ses Constitutions pour former de telles questions contre l'autorité des Evêques; & déclarai que tant s'en faut que par ce respect que je rendois au S. Siege, j'eusse préjudicié en nulle sorte au droit des Evêques, que je l'avois au contraire plus fortement établi, en l'appuyant sur la pierre sur laquelle l'Eglise est fondée. En quoi je ne crois nullement avoir blessé ni l'autorité de S. Pierre, ni celle de ses Successeurs; puisqu'en parlant de ce droit, qui appartient à tous les Evêques, de porter jugement des choses de la foi, je reconnus que c'étoit en premiere instance & qu'ils devoient ensuite, comme je l'ai dit, en rendre compte au Souverain Pontife. Car, Monseigneur, comment Jesus Christ auroit-il assez pleinement pourvu aux besoins de son Eglise, si les Evêques ne pouvoient réprimer les hérésies dans leur naissance? Et n'est-ce pas pour cela que S. Paul dit qu'ils en doivent être les Docteurs, & qu'en parlant à l'Evêque Timothée son disciple, il l'avertit que les Prélats devoient veiller avec un extrême soin sur ce qui regarde la doctrine, afin de pouvoir être utiles à l'édification de l'Eglise dont le S. Esprit leur a donné la conduite, & empêcher que les fideles ne se laissent emporter au vent de toute sorte de doctrine: ce que les Evêques seroient incapables de faire, s'ils n'avoient pas le pouvoir de juger de la doctrine. Cette vérité n'est pas seulement établie sur l'Ecriture; mais elle est aussi tellement confirmée par la Tradition constante; & l'autorité de tous les siècles, qu'il seroit inutile d'en rapporter d'autres preuves. Et rien ne peut davantage rehausser l'honneur de la primauté du S. Siege Apostolique, que de juger des jugements de ceux auxquels les Ecrits de tous les Saints Peres, donnent ce nom si honorable de Souverains Prêtres.

Aussi n'ai-je, Monseigneur, rien déclaré sur ce sujet aux Ecclesiastiques de mon Diocese, que l'Assemblée générale du Clergé de France n'ait de même déclaré, tant dans ses lettres à S. S. que dans ses diverses Relations de cette affaire, lesquelles il est facile de voir, puisqu'elles sont insérées dans leur procès-verbal; ce qui fait que tous ceux qui ont de l'amour pour la justice, ne peuvent assez s'étonner, que l'on trouve à redire à mon égard à ce qu'on loue dans les Ecrits de mes confreres. C'est pourquoi je ne saurois me persuader, que S. S. ait eu connoissance de ce que j'ai fait. Je crois, au contraire, qu'il faut, de nécessité,

IV. CL.  
V. P.  
APPEND.  
LITT. L.

qu'on m'ait calomnié auprès d'elle , par de fausses Relations , ou des lettres supposées. Mais il n'a jamais été en mon pouvoir d'éclaircir ces calomnies , parce que mes accusateurs secrets m'ont fermé toutes les voies d'aborder Sa Sainteté. Or , Monseigneur , pour empêcher que personne ne puisse s'imaginer que je veuille , par des déguisements , diminuer quelque chose de ce qui appartient à l'autorité suprême du Saint Siège , je déclare nettement , que non seulement il faut rendre compte au Souverain Pontife des jugements des choses de la foi , prononcés par les Evêques dans leurs Diocèses , afin qu'il puisse les examiner ; mais lorsque le Saint Siège en juge le premier , ce que souvent il peut faire pour de très-bonnes raisons , alors les Evêques ne peuvent plus en juger , si ce n'est qu'elles soient traitées de nouveau dans un Concile général , où les Papes président en personne , ou par leurs Légats , ainsi qu'il est souvent arrivé par leur propre consentement ; ou que les mêmes affaires soient renvoyées à un Synode particulier d'Evêques , ainsi qu'il se pratiqua au second Concile d'Orange ; ou bien qu'on renvoyât les affaires aux Evêques dans le Diocèse desquels elles auroient pris naissance , afin , comme disoit autrefois Saint Cyprien , qu'une cause soit agitée au même lieu où le crime a été commis. Je ne me suis jamais , Monseigneur , départi de ce sentiment , & je ne m'en départirai jamais , avec la grace de Dieu , quoi que puissent dire contre moi ceux qui me haïssent sans que je leur en aie donné sujet , & qui ont employé de fausses couleurs pour me représenter à Sa Sainteté tout autre que je ne suis. Je ne connois point ceux qui me rendent ces mauvais offices ; & si je les connoissois , je leur pardonnerois de tout mon cœur.

Je ne doute point , Monseigneur , que Votre Eminence & Sa Sainteté , si elle est informée de mes raisons , ne me trouvent pleinement justifié de ce chef d'accusation ; & il me fera encore plus facile de me justifier d'un autre que l'on allègue aussi contre moi. Car on ne sauroit , qu'avec une injustice manifeste , dire que j'ai blessé le respect dû au Saint Siège , lorsque je n'ai pas publié la Constitution de Sa Sainteté aussi-tôt qu'elle a paru ; puisque M. le Nonce , qui l'envoya à tous les autres Evêques de France , me traitant comme si j'avois été retranché de la communion de Sa Sainteté , quoiqu'on n'eût encore formé aucune accusation contre moi , qui fût venue à ma connoissance , il ne me l'envoya point. Je n'estimai pas devoir publier une chose qu'il vouloit que j'ignorasse. Mais lorsque le dernier Bref de Sa Sainteté , adressé à tous les Prélats du Royaume m'a été envoyé , comme aux autres , par commandement du Roi , & que j'ai reconnu par-là que Sa Sainteté desiroit qu'on rendit un nouveau témoignage de respect & de soumission à sa Constitution , je n'ai pas différé un seul moment à la publier ; & à obliger tous ceux qui me sont soumis à s'acquiescer de ce devoir. Ainsi je ne vois rien maintenant qui puisse empêcher l'amour paternel de Sa Sainteté de me considérer & de m'aimer comme l'un de ses enfants très-obéissants & très-affectionnés : ce que je desire ardemment.

J'ai long-temps exercé , Monseigneur , la patience de Votre Eminence , mais puisque la charité est patiente , & toujours accompagnée de bonté & de douceur , je ne saurois craindre de vous avoir importuné , parce que je fais que vous prenez pour règle dans toutes vos actions cette éminente & souveraine vertu , principalement lorsqu'il s'agit de la paix de l'Eglise , dans laquelle on peut dire , que Jesus Christ même trouve sa joie , & son repos. Je suis , &c.

*De Commenges le 15 Décembre 1663.*

IV. CLASSE

**IV. CLASSE**  
**SIXIEME PARTIE;**

**CONTENANT**

**LES OUVRAGES DE M. ARNAULD**

*Sur les disputes internes entre les Théologiens de Port-Royal, au sujet du  
Livre de Jansénius, & de l'acceptation des Bulles d'Innocent X &  
d'Alexandre VII.*

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

**P p p p**

THE BOARD OF

THE UNIVERSITY OF

THE STATE

OF THE DISTRICT OF

OF THE DISTRICT OF  
OF THE DISTRICT OF  
OF THE DISTRICT OF

1915

THE UNIVERSITY OF

# M É M O I R E

IV. Cl.  
VI. P.  
Nº. I.

M. A. R. N. A. U. L. D.,

Contenant six Questions relatives à la signature de la Bulle d'Innocent X,  
& de son Bref du 29 Septembre 1654; avec la Réponse de M. de  
Barcos. (a).

[Imprimé pour la première fois.]

**S**I l'on peut signer la Constitution en mettant simplement son nom? Il semble qu'il n'y ait pas de difficulté, puisqu'on a toujours témoigné qu'on s'y soumettoit.

II. Si l'on peut signer aussi le Bref (b) en la même manière, y ayant très-grande apparence, & comme certitude qu'ils ne se contenteront point qu'on signe la Constitution seule? La difficulté est, qu'il semble que signer ce Bref, ce soit signer la condamnation de M. d'Ypres, à cause de ces paroles: *quæ Constitutione damnavimus in quinque Propositionibus Cornelii Jansenii doctrinam, ejus libro contentam*; & qu'ainsi il y aura au moins un grand scandale, en ce que tout le monde croira qu'on a souscrit à la condamnation formelle de M. d'Ypres.

L'on est partagé là-dessus de sentiment. Les uns croient qu'on peut signer l'un & l'autre; c'est-à-dire, la Constitution & le Bref, pourvu qu'on n'y ajoute rien qui aille à la condamnation formelle de M. d'Ypres, parce qu'ils croient qu'on aura toujours lieu de s'expliquer à l'avenir, en disant que ces paroles du Bref ne sont pas plus fortes que celles de la Constitution; & que les unes & les autres ne sont appuyées que sur un fait que le Pape a supposé, sans l'avoir examiné, qui est, que les Propositions soient de M. d'Ypres.

Les autres y ont de la peine, tant à cause que ces paroles du Bref semblent plus expressees que celles de la Constitution, qu'à cause de

(a) [Voyez la Préface historique; Art. III.]

(b) [C'est le Bref d'Innocent X. aux Evêques de France du 29 Septembre 1654., reçu à l'Assemblée du Clergé du 2 Septembre 1656.]

IV. CL. l'opinion qu'aura tout le monde, qu'on a consenti à la condamnation  
 VI. P<sup>c</sup>. de M. d'Ypres, sans qu'on ait présentement la liberté de s'expliquer, &  
 N<sup>o</sup>. I. de les détromper.

III. Si on ne se contente pas qu'on mette simplement son nom au bas de la Constitution & du Bref, mais qu'on veuille, de plus, obliger à déclarer en termes exprès, que l'on croit tout ce qui est contenu dans l'un & dans l'autre, sans pourtant rien expliquer en particulier, ni rien ajouter aux deux pieces; on demande ce qu'on doit faire en cette rencontre, & s'il y a plus de difficulté à ce troisieme cas qu'au second?

IV. Signant ce qui sera porté par la Déclaration, il y a apparence que nos ennemis seront désarmés, & qu'ils auront peu de pouvoir de nous nuire. Au lieu que refusant de signer, il se faut attendre aux dernières persécutions; à l'oppression entiere de la Maison de Port-Royal, en leur ôtant leurs Confesseurs, & leur en donnant d'autres, & à un décri public des personnes qu'on fera passer pour rebelles au S. Siege, & pour hérétiques; & qu'on publiera avoir vérifié par leur conduite qu'ils ne sont point soumis véritablement au Pape, & qu'ils n'ont point condamné dans le cœur la doctrine qu'il a censurée. Et ainsi ce qu'on est en peine de savoir est, si, pour éviter tous ces maux, il vaut mieux signer une chose qui, en s'expliquant, peut n'être pas contraire à la vérité, mais qui y paroîtra contraire dans l'esprit de tout le monde, sans qu'on puisse maintenant déclarer son intention?

V. Si, voyant qu'on ne peut pas signer en conscience selon la résolution que vous donnerez, il ne vaut pas mieux s'absenter, en donnant au public une Déclaration de ses sentiments, que d'attendre ceux qui viendroient interroger?

VI. Si, dans cette Déclaration qu'on donneroit, il faut marquer clairement qu'on souscrit avec toute sorte de sincérité à la condamnation des cinq Propositions, qui est la question de droit, laquelle seule peut appartenir à la foi; mais qu'on ne peut souscrire ce qui est purement de fait, qui est, que ces Propositions soient de M. d'Ypres; & que la véritable doctrine soit condamnée par la condamnation de ces Propositions, qui lui ont été faussement & malicieusement attribuées. Du 7. Mars 1655.

RÉPONSE de M. de Barcos, Abbé de S. Cyran, à une Lettre par laquelle on l'avoit consulté sur les six Questions proposées dans le Mémoire précédent.

Il me semble, M. que je vous ai assez témoigné, encore depuis peu en plusieurs rencontres, que j'ai dessein de condescendre autant que je

puis à l'infirmité des hommes, laquelle est aujourd'hui prodigieusement IV. CL.  
grande; & que je cherche les voies les plus douces & les moins dispro- VI. P.  
portionnées au temps présent. Mais je vous avoue que dans l'occasion N°. I.  
présente, toutes mes inventions me manquent, & que je ne suis pas  
assez subtil pour voir par quel expédient on peut approuver une chose  
fausse sans blesser la vérité, & consentir à la condamnation de l'innocence  
sans injustice: si on peut signer que les Propositions qui ne sont pas dans  
Jansénius sont de lui, & que la doctrine qui n'est pas contenue dans son  
livre y est contenue, il n'y aura rien qu'on ne puisse signer en la même  
manière: & s'il suffit de dire qu'on réserve dans son esprit quelque expli-  
cation qu'on produira en son temps, vous voyez bien que c'est ouvrir  
la porte à toutes sortes de tromperies & de faussetés, qu'on pourra tou-  
jours couvrir de ce prétexte, & que cette maxime est plus propre aux  
Docteurs des équivoques & du mensonge qu'aux disciples de la vérité &  
de S. Augustin, qui la suivent avec tant d'exactitude.

Aussi il ne se trouvera point dans toute l'histoire de l'Eglise aucun  
exemple d'un tel déguisement; ni que les Peres aient jamais dit qu'on en  
puisse user pour quelque raison que ce soit; & sur-tout contre l'inno-  
cence opprimée. Il ne se trouvera pas même qu'on ait proposé cette  
difficulté, & qu'on ait fait cette question; & tous ceux qui ont souscrit  
une chose fausse & la condamnation d'un innocent, quel qu'il fût, ont  
toujours été blâmés eux-mêmes, & condamnés de tout le monde. Et pour  
persuader le contraire, il faut renverser toute l'Ecriture & tous les prin-  
cipes de la raison. Il ne s'agit pas simplement de Jansénius, ni de la  
doctrine de S. Augustin; mais il s'agit généralement de toutes sortes de  
vérités & de toutes sortes d'hommes innocents. Car si on en peut con-  
damner un par sa signature, on pourra condamner tous les autres: &  
s'il est permis de flétrir une vérité par des souscriptions ambiguës & à  
deux sens, il n'y en aura aucune qu'il ne soit permis de traiter de même.  
De sorte que quand il seroit question non d'un Evêque, mais d'un Turc  
& d'un Payen, il faudroit être de même avis, parce qu'on regarde la  
vérité & l'innocence & non les personnes; & si on me vouloit faire signer  
que les cinq Propositions & leur doctrine sont de Suarez ou d'un autre  
Jésuite, & sont contenues dans quelqu'un de leurs livres, je ne m'en éloi-  
gnerois pas moins que je suis à présent de Jansénius.

Lorsque les Empereurs, gagnés par les Ariens, ont pressé les Evêques  
Catholiques de souscrire la condamnation de S. Athanase; il n'y en eut  
jamais aucun qui s'avisât de dire qu'on le pouvoit faire sous condition,  
en présupposant que les crimes dont on l'accusoit fussent vrais; & encore  
moins qu'on pût retenir absolument cette clause dans son esprit, pour



IV. C. L. la produire en un autre temps, & éviter ainsi la persécution. Et ce  
VI. P<sup>e</sup>. pendant ce n'étoit qu'un point de fait, non plus que celui dont il s'agit  
N<sup>o</sup>. I. aujourd'hui.

Cela s'est encore vu dans la condamnation de S. Jean Chrysostôme, qui ne consistoit aussi qu'en des faits particuliers qui ne touchoient ni la foi ni la doctrine. Et néanmoins personne ne s'est jamais imaginé qu'on la pût approuver contre la vérité & contre sa conscience, encore qu'il y eût grande persécution, après sa déposition & son bannissement, contre ceux qui tenoient pour lui.

Je vous assure que feu M. de S. Cyran, qui étoit véritablement aussi charitable & aussi accommodant que vous dites, n'eût pas seulement hésité en cette rencontre; parce que comme il savoit trouver tous les accommodements qui pouvoient subsister avec la vérité & la charité, il étoit extrêmement ennemi de ceux qui sont contraires à l'une & à l'autre, & qui naissent de l'intérêt & de la corruption des hommes.

Il est vrai que le Pape n'a mis, qu'en passant le nom de Janfénius & de son livre dans sa Constitution; mais ceux qui obligeront de la signer en feront un point principal: & l'Assemblée des Evêques n'a été faite que pour décider ce point, & on n'a fait ensuite ce Bref du 29 Sept. 1654, que pour l'autoriser davantage. Et quand je vous ai mandé que le Pape n'en parloit qu'en passant, je n'ai entendu, sinon qu'il n'en parloit que sur le rapport qu'on lui avoit fait, & sans l'avoir examiné. Mais il n'y a point de doute qu'aujourd'hui c'est proprement le point dont il s'agit, & que l'on veut exiger de vous; sachant que vous condamnez allez les Propositions, & que vous ne vous arrêtez que sur un point qui ne regarde point la foi & la doctrine de l'Eglise. Mais si vous signiez absolument, après avoir tant soutenu que ces Propositions ne sont point de Janfénius, & l'avoir déclaré & prouvé publiquement, on vous feroit passer pour des gens corrompus & intéressés, comme ceux du monde, qui se jouent de la vérité & de la conscience: & sur-tout si on croyoit que vous le fassiez avec finesse, en retenant dans votre esprit une explication secrète, pour éluder quelque jour la Constitution & le Bref du Pape, & votre propre seing. Outre que si on a quelque connoissance de cet expédient & de cette explication secrète, on ne manquera pas de la prévenir, en vous y faisant renoncer par les termes exprès qu'on vous fera signer. Ainsi je ne vois aucune autre voie assurée selon Dieu, que de demeurer ferme dans la voie de sa vérité & de sa justice, en déclarant sincèrement & franchement au dehors ce qu'on a dans le cœur, & se soumettant à sa providence pour souffrir plutôt toutes choses, que de blesser sa vérité & sa justice. Ce n'est pas que je sois d'avis qu'on s'emporte, & qu'on

se déclare indiscrettement, étant à propos d'attendre humblement ce qu'on IV. CL.  
vous demandera: & il vaut mieux ne se donner pas tant de peine pour VI. P.  
délibérer & prendre des résolutions qui seront peut-être inutiles, puisque N<sup>o</sup>. I.  
vous ne savez pas seulement ce qui sera ordonné, & que sans cela vous  
ne ferez que vous donner des inquiétudes & des agitations qui vous  
nuisent au lieu de vous servir, & rendront les esprits plus indisposés pour  
prendre les résolutions véritables lorsqu'il en fera temps; comme ceux  
qui se tourmentent & se lassent avant le combat. Mais attendant de sang  
froid & avec confiance en Dieu ce qu'on fera, si on voit que l'affaire  
aille à l'extrémité, il vaudra mieux s'absenter & laisser passer l'orage, &  
tenir prête une petite *Déclaration* pour s'en servir en ce cas, par laquelle  
on dissipera les calomnies & les impostures, & on fera voir le respect  
qu'on porte à l'Eglise; non seulement dans la doctrine, mais dans le point  
même du fait dont il s'agit; sur lequel on étoit résolu de demeurer dans  
le silence, & honorer ainsi la puissance de l'Eglise & de l'Etat, si on  
n'eût été contraint d'appeler du Pape mal informé, au Pape même lorsqu'il  
fera mieux informé, & qu'il aura fait examiner le fait & le livre  
dont il s'agit, par des personnes non suspectes, comme le sont quelques-  
uns des Commissaires; tout le monde sachant comme ils ont agi. Et que  
néanmoins on se fût aisément résolu à les souffrir & à signer même leur  
sentiment, si la chose eût été en quelque sorte douteuse: mais qu'étant  
très-évident que les Propositions ne sont point de celui à qui ils les ont  
attribuées, ni dans les paroles ni dans le sens, personne ne peut trouver  
étrange qu'on se soit cru obligé de préférer à leur avis la vérité & l'in-  
nocence évidente & manifeste, étant prêts de le faire voir lorsqu'il plaira  
à l'Eglise de faire un examen réglé & exact de ce fait, en donnant liberté  
de la faire voir telle qu'elle est, & de justifier l'accusé qui ne se peut pas  
défendre lui-même.



M. ARNAULD A M. SINGLIN,

A l'Abbaye de Port-Roy.  
22 Nov.  
1659.

*Sur un Projet de Réponse de M. de Barcos, Abbé de S. Cyrano, à un Ecrit de M. le Marquis de Sourdis contre Jansénius. (a)*

[ Imprimée pour la première fois. ]

M. de Saci. **S**I l'Ecrit que vous envoyâtes hier à M. de Gournay, étoit de la nature de la réponse à l'objection de M. Chamillard; c'est-à-dire, un Ecrit qui dût demeurer secret, je serois bien plus aise de n'en rien dire que de vous en témoigner mon sentiment: mais comme il est fait pour être donné à une personne qui peut le rendre public, & qui certainement le montrera à ses amis Molinistes, & qu'outre cela il doit porter votre nom, je ne puis vous dissimuler que j'y ai trouvé de grandes difficultés, & que je crains qu'il ne nuise plus qu'il ne serve. Il est presque impossible de vous expliquer tout cela dans une Lettre; & il faudroit voir M. Guillebert, pourvu qu'il souffrit qu'on lui dît ses raisons, & qu'il ne prît pas pour un esprit de contention, la liberté chrétienne avec laquelle on lui représenteroit les doutes que l'on a sur cet Ecrit. J'en marquerai ici seulement quelques-uns.

Il y a un tiers de l'Ecrit qui ne contient que la justification de la personne de Jansénius: or cela est entièrement inutile; car la personne à qui on écrit, & tous les autres gens du monde n'en veulent point à la personne de Jansénius. Ils avouent que c'étoit un savant & pieux Evêque, qui est dans le ciel, parce qu'il a soumis son livre au S. Siege; & qu'ainsi quoiqu'il y ait des hérésies dans son livre, il n'a point été hérétique, parce que, pour l'être, il faut ajouter l'opiniâtreté à l'erreur; mais que ce sont les Jansénistes qui sont hérétiques, parce qu'ils soutiennent les erreurs de Jansénius après la condamnation de l'Eglise.

2<sup>o</sup>. La maniere dont on défend Jansénius, qui est, qu'il n'a proposé qu'une question de fait, peut être bonne pour justifier sa personne & son intention, mais non pas pour justifier les Propositions de son livre; si ce n'est que l'on supposât qu'il a toujours rapporté très-fidèlement la doctrine

(a) [ Voyez la Préface hist. Art. IV. N<sup>o</sup>. III. ]

doctrine de S. Augustin. Or ce seroit supposer ce qui est le plus grand point de la question, & qui nous est le plus contesté; puisque les Molinistes ne prétendent que les cinq Propositions sont de Jansénius qu'en prétendant en même temps qu'il les a faussement attribuées à S. Augustin, comme il est expressément porté par le Formulaire des Evêques. Que si on ne suppose point cela, mais qu'on le laisse en doute, comme on doit faire avant que de l'avoir prouvé, & comme il semble aussi que l'on fasse dans l'Ecrit, il est visible que rien n'empêche le lecteur de croire que M. d'Ypres, ayant eu un bon dessein, l'a mal exécuté; & qu'ainsi, s'étant mépris, il a avancé des Propositions qu'il a crues de bonne foi être de S. Augustin, & que l'Eglise a jugé depuis être des hérésies très-éloignées des sentiments de ce Pere.

3°. On demeure néanmoins tellement ferme dans cette supposition, que le dessein de Jansénius de ne rien dire de lui-même, met son livre à couvert de toute accusation d'erreur & d'hérésie; qu'on le prétend même dans la supposition qu'il se seroit trompé: ce que je ne comprends pas, puisque le dessein qu'on a de ne rien dire de soi-même n'empêche pas, si on se trompe, qu'on ne dise beaucoup de choses de soi-même, & qu'on n'avance des erreurs, qu'on s'imagine faussement être d'un Pere, quoiqu'elles n'en soient pas véritablement.

4°. Vous pouvez voir sur ce sujet, un beau morceau de *Petrus Aurelius* contre le Pere *Sirmond*, dans le dernier Chapitre de la premiere partie d'*Orthodoxus* page 571, où il bat étrangement ce Jésuite, qui pensoit se mettre à couvert des hérésies que lui reprochoit *Aurelius*, en disant qu'il n'avoit fait que rapporter les sentiments des Peres, sans y ajouter rien du sien. Voyez ce lieu, & vous jugerez qu'il n'y a rien de plus facile que de nous en faire l'application.

Il dit entre autres choses, qu'on peut bien quelquefois rapporter les sentiments de quelques Peres qui n'ont pas été conformes à ceux de l'Eglise; mais que, pour le faire sans être coupable, il faut deux conditions: l'une, qu'il soit constant que ces Peres ont eu ces sentiments; l'autre, que celui qui traite au long de ces sentiments erronés de quelques Peres, témoigne qu'il en est éloigné, & qu'il croit ce qui est tenu par le commun consentement des Catholiques: qu'agir autrement, c'est ou attribuer témérairement aux Peres de faux dogmes, ou dissimuler & rendre suspects les vrais dogmes de l'Eglise. Or comme *Aurelius* montre que le P. *Sirmond* a manqué à l'une & à l'autre de ces deux conditions, les Molinistes diront la même chose de Jansénius, qu'il n'a point observé la premiere, puisqu'il attribue des opinions à S. Augustin dont on peut dire au moins qu'il n'est pas constant qu'elles soient de S. Augustin,

*Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXII.*

Qqqq

IV. C. L. puisqu'il même avoue en tant de lieux, que tous les Scholastiques lui ont attribué le contraire; & qu'il a encore moins observé la  
 VI. P. seconde, puisqu'il n'a représenté les sentiments de S. Augustin, qu'après  
 N°. II. avoir fait un livre entier pour montrer que les sentiments de S. Augustin dans la matiere de la grace étoient ceux de l'Eglise; & ainsi, diront-ils, prétendre qu'il n'a point prononcé sur la vérité ou fausseté de ses sentiments, c'est prétendre qu'un homme peut avancer les deux propositions d'un syllogisme, sans qu'on puisse dire qu'il ait avancé la conclusion. Car M. d'Ypres a fait cette majeure dans son livre proémial. La doctrine de S. Augustin, touchant la grace, est la doctrine de l'Eglise Catholique & Romaine; & tout son livre, n'est que la mineure de cette majeure. Or S. Augustin a été de tel & tel sentiment; & après cela on croira pouvoir alléguer pour sa défense, qu'il n'a rien prononcé touchant la vérité ou la fausseté des opinions qu'il rapportoit? Mais les Molinistes ne pourront-ils pas se servir encore ici du raisonnement d'*Aurelius* contre le P. *Sirmond*, qui, après avoir dit que c'étoit le sentiment des Peres de tous les siècles, que le Sacrement de Confirmation ne consistoit que dans l'imposition des mains, ajoutoit qu'il n'avoit point déclaré quel étoit son sentiment sur ce sujet.

Si ce n'est pas, lui dit *Aurelius*, déclarer votre sentiment, que de parler de la sorte, il faut donc que vous croyiez qu'il est permis de s'écarter de la doctrine constante de tous les Peres: ce qui seroit faire une plus grande plaie à l'Eglise, que d'anéantir ouvertement le Sacrement de Confirmation. Les Molinistes diront de même: Si M. d'Ypres n'a pas déclaré son sentiment sur la Doctrine de S. Augustin touchant la grace, après avoir prouvé fort au long que la Doctrine de ce Pere touchant la grace étoit celle de l'Eglise Catholique, il faut qu'il ait cru qu'on n'étoit pas obligé de suivre la doctrine de l'Eglise Catholique.

Voilà une partie de ce que j'ai remarqué, touchant la défense générale de Jansénius, qui tient plus d'un tiers de l'Ecrit. Il peut y avoir encore d'autres choses qui me sont échappées, ne l'ayant entendu lire qu'une fois.

Pour les Propositions en particulier, la première est la mieux traitée, quoiqu'il soit vrai qu'elle laisse toujours lieu à chicaner de nouveau.

Mais pour les quatre autres, il y a beaucoup de choses à dire; parce qu'au lieu de réduire la question à la seule dispute du fait de Jansénius, on s'engage en beaucoup d'endroits, en des questions qui regardent le Dogme: mais je n'ai pas la chose assez présente pour la pouvoir bien expliquer.

Je vous dirai seulement que la troisième n'est point nettement démo-

lée : car tantôt on dit que quand M. d'Ypres a dit que la liberté consistoit IV. C. dans l'exemption de contrainte, il ne parloit pas de la liberté nécessaire VI. P. au mérite & au démérite ; & tantôt qu'il ne parloit pas de la liberté de N°. II. cet état. Or il ne faut s'arrêter qu'à ce dernier : car M. d'Ypres soutient une liberté avec nécessité qui suffit pour le mérite ; savoir celle de Jesus Christ.

La réponse à la quatrième Proposition semble toute fondée sur une équivoque : car sur ce qu'il est dit dans la Proposition, que les Sémi-pélagiens ont admis la nécessité de la grace prévenante, même pour les commencements de la foi, on répond ; qu'il est si faux que ce soit-là le sentiment de Jansénius, que c'est au contraire en cela qu'il met leur hérésie, en ce qu'ils ne vouloient pas reconnoître de grace *prévenante*, mais seulement *suivante*. S. Augustin dit que quand on convient de la chose, on ne doit pas disputer des mots. Or le mot de grace prévenante ayant deux significations ; l'une des Peres, qui entendent par ce mot, une grace qui prévient tellement la volonté, qu'elle fait vouloir ; & l'autre des Scholastiques, qui entendent par-là toute grace qui est donnée avant que nous agissions, comme étoit celle de l'état d'innocence, dont Adam se servoit & ne se servoit pas, comme il vouloit ; il est constant que ceux qui attribuent cette Proposition à M. d'Ypres, ne prennent ce mot que dans le second sens, & non dans le premier ; étant ridicule de s'imaginer, que jamais personne ait cru que M. d'Ypres a attribué aux Sémi-pélagiens la nécessité de la grace efficace & qui fait vouloir pour les premiers commencements de la foi. Ainsi l'on dira que c'est se vouloir échapper par une équivoque, que de prendre ce mot de la Proposition en un sens, auquel tous ceux qui l'attribuent à M. d'Ypres ne l'ont jamais pris. Et pour la seconde partie de la Proposition, touchant le pouvoir de résister ou d'obéir à la grace, elle est traitée fort foiblement, quoiqu'il n'y en ait point sur quoi il soit plus aisé de convaincre les Molinistes.

La cinquième est la plus dangereuse de toutes : car de la manière dont elle est traitée, il n'y a personne qui ne conclue que nous tenons ce que le Pape a condamné d'hérésie ; mais que nous prétendons ne le tenir qu'après S. Augustin & S. Prosper.

On y soutient que *proprement*, il n'y a eu que les Elus de rachetés : & le Pape dit dans sa Constitution, que si on entend de cette sorte la cinquième Proposition, elle est hérétique, blasphématoire &c.

On fonde ce *proprement*, sur un passage de S. Prosper, qui n'est pas sans difficulté : car il est vrai qu'il dit ; *Proprietas redemptionis penes ipsos est, de quibus Diabolus missus est foras* : mais on dit que ce mot *proprio-*

IV. C<sup>i</sup>. *tas* ne marque pas *proprietalem vocabuli*; mais *proprietalem rei*; c'est à dire, l'effet & la possession de la Rédemption, qui n'est certainement qu'en ceux qui sont effectivement rachetés de la servitude du Diable; & qu'ainfi cela ne détermine pas, si c'est proprement ou improprement qu'on peut dire que tous les hommes sont rachetés.

On élude encore, par une équivoque, le mot *generaliter*: car étant clair qu'on a voulu marquer par-là tous les hommes en particulier, on le prend comme s'il signifioit seulement les hommes de toutes sortes de genres; & sur cela l'on dit, qu'on n'a eu garde de nier que Jesus Christ soit mort généralement pour tous les hommes, puisque l'Ecriture le dit; quoiqu'on prétende en même temps, que ce mot n'est conforme à l'Ecriture, qu'en le prenant, *pro generibus singulorum*. Or il est certain que ceux qui ont condamné la Proposition, ont pris *generaliter* pour tous les hommes en particulier, comme il paroît en ce que le Pape dit, que si l'on entend cette Proposition, *Semipelagianum est dicere* &c. en sorte qu'on veuille dire que Jesus Christ n'est mort que pour le salut des Prédestinés, cette Proposition est hérétique. Ce qui suppose que le *generaliter*, qui est attribué aux Sémipélagiens, est pris pour tous les hommes en particulier; puisqu'on oppose à cela, comme une chose contraire, que Jesus Christ n'est mort que pour le salut des Elus: ce qui ne seroit nullement contraire au mot de *généralement*, en l'expliquant de toute sorte de personnes.

Ajoutez à cela qu'il y auroit de l'extravagance d'attribuer à M. d'Ypres d'avoir cru que c'est une erreur des Sémipélagiens, de dire, que Jesus Christ soit mort généralement pour tous les hommes, en prenant ce mot généralement pour toute sorte de personnes, qui est son propre sentiment à lui-même.

Cette cinquieme Proposition, est ce que je trouve de plus dangereux dans cet Ecrit; & je ne doute point que cela ne fût capable de nous perdre.

Au reste ce qui est dit sur ce sujet, que S. Prosper, pour adoucir les Sémipélagiens, trouva une nouvelle maniere, dont S. Augustin ne s'étoit point servi, selon laquelle on peut dire que Jesus Christ est mort généralement pour tous les hommes, m'a fait penser que si ce Saint avoit usé de cette condescendance envers des ennemis déclarés de la doctrine de S. Augustin, & des corrupteurs de la grace de Jesus Christ, il y avoit encore plus de raison d'en user envers les Disciples de S. Thomas, qui font une profession si particuliere de suivre S. Augustin & de défendre la grace; & que ce n'est point faire tort à M. d'Ypres de montrer qu'il ne differe de ces Théologiens qu'en quelques termes que l'on explique;

& qu'ainsi ne différant en rien dans le dogme de ceux que tout le monde IV. C.E.  
reconnoît pour orthodoxes, il faut nécessairement qu'on le reconnoisse VI. P.  
aussi pour exempt de toute erreur. Je veux croire que cette méthode N°. II.  
n'est pas la plus ecclésiastique, & la plus conforme aux Peres; mais je  
suis assuré que c'est la plus sûre, la plus hors d'atteinte, & la plus con-  
forme à l'état présent de l'Eglise.

Je vous écris sans réserve, & dans toute l'effusion de mon cœur. Mais  
je vous supplie de deux choses. L'une, de ne pas croire que M. Nicole  
m'ait rien inspiré de ce que je vous dis; vous pouvant assurer qu'il n'a  
aucune part à cette lettre, la faisant à l'Abbaye, lui étant au Château: de  
l'autre, de ménager tellement toutes choses par votre prudence ordinaire, rier.  
que cette diversité de sentiments ne puisse pas causer de la division parmi  
nous: ce qui seroit le plus grand de tous les maux.

Ayant depuis pensé à la première Proposition, je n'y trouve guere  
moins de difficulté que dans les autres; mais cela seroit trop long à  
expliquer.

Je n'ai pas pu encore lire l'Ecrit de M. l'Abbé d'Aulney; mais peut-  
être qu'on en pourra faire quelque chose. C'est un avantage qu'on ne  
nous peut point attribuer ce qu'il fait. Je verrai s'il peut passer, en  
retranchant ce qui seroit mal.



# D I F F I C U L T É S

S U R U N E R É P O N S E

D E M. D E B A R C O S ,

A B B É D E S C Y R A N ,

*A un Ecrit de quatre pages de M. le Marquis de Sourdis, touchant les cinq Propositions. (a)*

[ Imprimées pour la premiere fois. ]

**L**'Ecrit sur lequel on forme ces difficultés peut être divisé en deux parties; dont la premiere est une justification générale de Jansénius, & la seconde un examen des Propositions en particulier.

Il y a une difficulté générale sur la premiere, qui est, qu'on ne distingue pas assez deux manieres dont on peut condamner ou justifier l'Auteur d'un Livre. L'une qui regarde sa personne: l'autre qui regarde précisément son livre. La premiere est, quand on ne condamne pas seulement un livre, comme contenant des erreurs; mais qu'on en condamne aussi l'Auteur, comme ayant adhéré opiniâtrément à ses erreurs: l'autre, quand on ne condamne que le livre sans toucher à la personne de l'Auteur, parce qu'on suppose que ce sont des erreurs où il est tombé sans mauvais dessein, & qu'il a toujours conservé la soumission à l'Eglise. On voit des exemples illustres de ces deux fortes de condamnations dans le cinquieme Concile: car on y condamna les Ecrits de Théodore de Mopsueste & d'Origène, en disant en même temps anathème à leur mémoire; & on y condamna aussi les Ecrits de Théodoret, sans toucher à sa personne. Or il est clair que toutes les raisons qui peuvent être bonnes pour empêcher la premiere condamnation, ne sont pas bonnes pour empêcher la seconde: car la bonne intention, & la soumission à l'Eglise sont des raisons considérables pour empêcher qu'on ne condamne, & qu'on n'anathématise la personne ou la mémoire d'un Auteur quand il auroit avancé beaucoup d'erreurs; mais elles ne sont d'aucun poids pour empêcher que l'Eglise ne condamne ces erreurs, sur-tout si elle voit qu'elles se répandent & que d'autres les embrassent.

(a) [ Voyez la Préface historique, Art. IV. N°. V. ]

Il semble donc qu'on ne prenne pas assez bien ici le point de la dispute, car il ne s'agit pas de défendre M. d'Ypres contre des personnes qui seroient assez emportées pour le vouloir faire passer pour un hérétique, dont la mémoire devoit être en exécution. On en veut à son livre, & non point à la personne: on ne presse point ceux qui le défendent, de dire anathème à Jansénius; mais seulement de condamner, après le Pape & les Evêques, cinq Propositions de son livre; & le dessein même qu'on a dans cette contestation, n'est que de décrier, & faire passer pour hérétiques ceux qui, après le jugement du Pape, soutiennent encore qu'il n'y a rien que d'orthodoxe & de catholique dans le Livre de Jansénius; & ainsi, tout ce qui ne sert qu'à justifier la personne de M. d'Ypres, par ses bonnes intentions, son humilité & sa soumission à l'Eglise, est entièrement hors de propos; puisque cela ne touche pas seulement ce qui est en différent, qui est de savoir, s'il n'a point avancé dans son Livre des Propositions hérétiques, les ayant prises par ignorance pour des sentiments de S. Augustin; & si après que lui-même a soumis son livre au jugement du Pape, on doit souffrir que des particuliers s'opiniâtrent à le défendre, après les condamnations répétées tant de fois du Pape & des Evêques. Voilà à quoi nos adversaires réduisent toutes leurs prétentions; & c'est à quoi on ne remédie nullement, par tout ce qu'on allègue dans cet Ecrit en faveur de Jansénius: mais on s'y conduit comme feroient des alliés, qui fortifieroient avec grand soin l'endroit par lequel on ne les attaqueroit point, & laisseroient sans défense ceux par lesquels on les attaqueroit. C'est ce que nous verrons encore mieux par l'examen particulier de cette première partie.

*Difficultés sur la première partie de cet Ecrit, qui regarde la Justification générale de Jansénius. (b)*

*Ecrit.* « Il n'en est dit, Monsieur, que votre Mémoire donne lieu à de grandes réponses, & qu'il ne leur est pas permis d'en faire seulement de petites, en ce temps, où ils sont obligés de garder le silence, principalement sur cette matière, pour témoigner le respect & la soumission qu'ils doivent à l'ordre de l'Eglise. »

*Première Difficulté.* S'il n'est pas permis aux amis de l'Auteur de faire même de petites réponses, pourquoi seroit-il permis à l'Auteur (c), qui

(b) Les vingt-neuf premières Difficultés sont de M. Nicole; les dix-huit autres de M. Amant.

(c) L'Ecrit de M. de Barcos, devoit paroître au nom de M. Singlin, c'est pourquoi on appelle ici ce dernier l'Auteur de l'Ecrit.

IV. C<sup>o</sup>. se mêle moins de Théologie qu'eux, & qui est moins engagé dans cette  
VI. P<sup>o</sup>. dispute, d'en faire une assez longue? Et si ces personnes se croient obligées  
N<sup>o</sup>. III. de garder le silence par respect, quoiqu'ils ne l'aient pas toujours gardé,  
pourquoi l'Auteur, qui n'a point écrit jusqu'à présent, s'engagera-t-il dans  
une réponse qui peut devenir publique, & rompra-t-il un silence qu'il a  
gardé jusqu'ici?

*Ecrit.* « Ils m'ont représenté beaucoup de choses sur ce sujet, que je  
ne saurois vous rapporter, ne me souvenant que de quelques consi-  
dérations générales &c. »

2<sup>e</sup>. *Diffic.* Cette fiction ne fait pas que l'Auteur ne soit responsable de  
tout ce qu'il dit, & incommode le Lecteur dans toute la suite; n'étant nulle-  
ment vraisemblable qu'il ait pu retenir tant de choses.

*Ecrit.* « Les plus raisonnables d'entre eux, ont été contraints d'avouer  
qu'elles ne s'y trouvent point dans les termes: que cela seul suffit  
pour vérifier presque tout ce que l'on prétend; puisque c'est vérifier  
clairement que ces Propositions ont été composées par ceux qui com-  
battent Jansénius, contre toute sorte de justice & de raison. »

3<sup>e</sup>. *Diffic.* Il est fort bon de se plaindre de ce procédé, de n'avoir pas  
rapporté les propres paroles de Jansénius: mais comme ils répondent que  
les Propositions ne consistent pas dans les termes, qui n'en sont que les  
signes; mais dans le sens qui en fait la substance, & qu'ils disent qu'ils  
ont fait connoître au Pape & aux Evêques qu'ils avoient renfermé le  
véritable sens de Jansénius dans ces cinq Propositions, *Causam meam  
probaui quibus oportuit Judicibus*, il semble qu'on n'ait pas assez prouvé  
qu'ils aient tort dans un procédé, lequel ils ont fait approuver par le  
Pape & par les Evêques, pour dire si affirmativement comme l'on fait,  
qu'ils combattent Jansénius contre toute sorte de justice & de raison.  
Ces expressions si décisives étant beaucoup meilleures à la fin des Ecrits,  
où l'on peut supposer qu'on a persuadé le Lecteur, qu'au commencement,  
où l'on doit croire au contraire qu'il n'est pas encore persuadé qu'on  
ait raison.

*Ecrit.* « Il est véritable que s'il étoit permis de former des propo-  
sitions comme l'on voudroit, & de les attribuer ensuite à un Auteur,  
assurant qu'elles sont dans son livre, parce qu'on s' imagine les pouvoir  
inférer de ce qu'il a dit, il n'y a point d'erreur, d'hérésie ni d'impiété  
qu'on ne pût imputer aux plus sçavants & aux plus saints Docteurs. »

4<sup>e</sup>. *Diffic.* Cette raison est fort bonne; mais il ne seroit pas mauvais  
d'avoir prévenu ce qu'ils répondent; savoir, que ce procédé d'imputer  
à un Auteur les conséquences qui se tirent de son livre, & d'exprimer  
en d'autres termes ses sentiments peut être bon & mauvais, qu'il est  
mauvais

mauvais, quand on lui impute de fausses conséquences; qu'il est bon IV. Cl.  
lorsqu'on ne lui impute que ce qu'il a dit véritablement, mais en VI. P.  
d'autres termes, pour couvrir & déguiser son erreur; & que l'Eglise N°. III.  
a jugé que l'on avoit agi de cette seconde maniere contre Jansénius;  
c'est-à-dire, qu'on ne lui avoit attribué que les véritables sentiments qu'il  
a & qu'il soutient, quoiqu'il les exprime d'une autre maniere, plus  
approchante de celle de Saint Augustin. Que si quelque Arien, abusant  
de certaines paroles de l'Ecriture, s'en servoit pour exprimer son erreur,  
il seroit permis à l'Eglise, pour témoigner en même temps le respect  
qu'elle porte à l'Ecriture, & l'éloignement qu'elle a de l'erreur, d'épargner  
ces termes sacrés dont cet Arien abuseroit, & de condamner son erreur  
par des termes par lesquels elle représenteroit son sens. Que c'est pro-  
prement ce qu'elle a fait contre Jansénius; qu'elle a épargné les termes  
de S. Augustin, dont il abuse, & qu'ayant bien examiné & reconnu son  
véritable sens, elle l'a condamné dans les termes qu'elle a jugé propres  
pour l'exprimer: que ce procédé n'est point dangereux, si ce n'est que  
l'on suppose qu'il est facile à l'Eglise de se tromper. Tout cela, quoique  
très-faux, a quelque apparence; & l'on ruinera facilement par-là tout ce  
qu'on a dit, si l'on n'a soin de le prévenir, en tournant un peu autre-  
ment cette pensée.

*Ecrit.* « Le dessein de Jansénius, n'est pas de produire ses pensées ou  
ses paroles sur les matieres de la grace; mais seulement celles de S.  
Augustin. C'est ce qu'il témoigne d'abord par le titre de son livre,  
qui est *Augustinus*, & ce qu'il professe plus clairement dès l'entrée &c.  
Ils concluent par-là, Monsieur, que le livre de Jansénius ne contient  
aucune erreur ni hérésie; & qu'il n'en est pas même capable, puisqu'il  
ne peut y avoir d'erreur ni d'hérésie à rapporter simplement les senti-  
ments d'autrui, mais à proposer les siens propres ».

5°. *Diffic.* Cette conclusion paroît fort étrange; 1°. parce qu'il est  
constant dans toute l'Eglise, que le sentiment de S. Augustin touchant la  
grace est celui que l'on doit suivre, & par conséquent dire que tel  
dogme est de S. Augustin, c'est dire en effet que c'est le dogme que  
l'on doit suivre; & ainsi si Jansénius s'étoit trompé, & qu'il eût pris  
quelque dogme vraiment hérétique pour le véritable sentiment de S. Au-  
gustin, il seroit coupable d'avoir proposé cette hérésie à l'Eglise; & si  
l'on excusoit son intention, on ne pourroit excuser son action.

2°. Parce que Jansénius a fait un livre exprès pour montrer que le  
sentiment de S. Augustin touchant la grace est celui de l'Eglise Catholique.  
D'où il s'ensuit que lorsqu'il dit dans la suite, cette opinion est de S.  
Augustin, c'est la même chose que s'il disoit; voilà l'opinion de l'Eglise

IV. C. L. Catholique: & comme on ne le peut soupçonner d'une aussi grande impiété que seroit celle de n'avoir pas adhéré intérieurement à tout ce qu'il a cru être la doctrine de S. Augustin & de l'Eglise, il est certain encore que lorsqu'il dit; cette opinion est de S. Augustin, c'est la même chose que s'il disoit; voilà ce que je crois après S. Augustin.

Il y a une extrême différence entre les Historiens qui rapportent les sentiments de ceux qu'ils ne sont pas obligés de croire, & ceux qui rapportent ce qu'ils ne peuvent pas ne pas croire sans impiété. Un Historien qui rapporte les diverses opinions des Philosophes, n'en est pas pour cela approbateur, parce qu'il peut ne pas croire ces Philosophes: mais celui qui rapporte les sentiments de S. Augustin, & qui témoigne en même temps que S. Augustin est la règle de l'Eglise touchant la grace, ne peut n'en être pas l'approbateur, que par un excès d'impiété. Sans cela, il seroit facile de soutenir, qu'il n'y a aucune hérésie dans tous les Commentaires de *Calvin* sur l'Ecriture; dans les livres d'*Aubertin* & de *Blondel* sur l'Eucharistie, & sur le Pape; dans l'Histoire des Centuriateurs de *Magdebourg*: parce que Calvin n'a eu dessein que de représenter le véritable sens de l'Ecriture, & qu'il professe de renoncer à tout ce qui ne se trouve pas être de l'Ecriture, comme Jansénius renonce à tout ce qui ne se trouvera pas être de S. Augustin; & que de même Blondel & Aubertin ont eu pour principal dessein, de faire voir quels ont été les sentiments de l'Antiquité sur l'Eucharistie, & sur le Pape; comme les Centuriateurs de *Magdebourg*, de représenter la doctrine & la discipline de l'Eglise dans tous les siècles, & les changements qui s'y sont faits: ce qu'il est aussi facile de réduire en question de fait, que ce qui regarde Jansénius.

Si l'on admet une fois dans l'Eglise cette manière d'agir, c'est une porte ouverte pour détruire les vérités les mieux établies, sous prétexte de traiter seulement des questions de fait, & d'examiner quels ont été les sentiments de l'Antiquité sur quelque point.

C'est ce qu'*Aurelius* remarque fort bien, contre le Pere Sirmond, dans le Chapitre dernier de la première partie de l'*Orthodoxus*: mais comme ce point est traité en un autre lieu plus amplement, je ne m'y arrêterai pas davantage.

*Ecrit.* « Ils concluent en second lieu; qu'il ne faut pas même considérer, si les Propositions qui se lisent dans le Livre de Jansénius, sont vraies ou fausses; soutenables ou insoutenables; puisque ne faisant que les rapporter, il n'est pas plus responsable de leur vérité, ou de leur fausseté que de leur erreur ».

61. *Diffé.* S'il les rapporte sans les approuver, & sans vouloir qu'on

les approuve, il est impie; ayant supposé que la doctrine de S. Augustin IV. CII est celle de l'Eglise: & s'il les rapporte en les approuvant, & en les VI. P<sup>e</sup>. voulant faire approuver, s'il se trouve que ce qu'il rapporte soit des N<sup>o</sup>. III. erreurs, il en est responsable; & pour avoir adhéré & approuvé des erreurs, & pour avoir proposé des erreurs à l'Eglise, comme la créance qu'elle doit suivre.

*Ecrit.* « Ils concluent en troisième lieu, Monsieur, qu'il paroît par » ces mêmes raisons, qu'on peut dire véritablement que dans tout le » livre de Jansénius, il n'y a aucune Proposition qui soit de lui, puisqu'il fait profession de n'y mettre rien du sien; mais de proposer ce » que les Pélagiens ont dit contre l'Eglise & contre les Pélagiens, » par la bouche de S. Augustin; de sorte que, quand toutes les cinq » Propositions se trouveroient en termes formels dans son livre, on ne » pourroit pas dire qu'elles sont de Jansénius, ni les appeler Propositions » de Jansénius; mais Propositions des Pélagiens, ou de S. Augustin, » desquels il n'est que l'Historien & l'Interprete ».

7<sup>e</sup>. *Diffic.* Ces discours donnent d'étranges ouvertures aux Molinistes d'accuser les Disciples de S. Augustin d'équivoque & de fourberie, & de dire qu'on voit bien maintenant pourquoi ils ont nié si assurément que les Propositions fussent dans Jansénius; que ce n'est pas qu'ils ne reconnoissent qu'elles ne fussent dans son livre, en termes équivalents: mais que c'est qu'ils ont pour principe général, qu'il n'y a rien dans le livre de Jansénius qui soit de Jansénius: que ce principe démêle leur équivoque. On voit néanmoins bien ce qu'on y pourroit répondre; mais il vaut mieux ne donner pas lieu de faire une plaie, que de se disposer à la guérir après qu'elle sera faite.

Tout Historien, & tout Interprete d'un livre qu'il doit considérer comme véritable, à moins que d'être impie, en est l'approbateur: & ainsi tout ceci souffre toutes les difficultés qui ont été proposées ci-devant; & elles sont encore fortifiées par ce qu'on ajoute ici, que Jansénius n'a voulu que proposer ce que les Pélagiens ont dit contre l'Eglise, & ce que l'Eglise dit contre les Pélagiens par la bouche de S. Augustin. Car de-là, il s'ensuit clairement qu'il n'est pas seulement l'Historien, mais aussi l'improbateur de tout ce qu'il rapporte, comme ayant été dit par les Pélagiens contre l'Eglise; & l'approbateur de tout ce qu'il rapporte, comme ayant été dit par l'Eglise contre les Pélagiens.

*Ecrit.* « Quand on auroit clairement convaincu Jansénius d'avoir imposé à S. Augustin des Propositions contraires à sa doctrine, on ne » pourroit pas encore l'en accuser, & prétendre qu'elles lui doivent être » imputées à lui-même, & qu'il en doit être estimé l'Auteur; parce qu'il

IV. C<sup>1</sup>. „ a désavoué toutes les fautes de cette sorte, en se soumettant pour ce VI. P<sup>e</sup>. „ sujet au Pape &c”.

N<sup>o</sup>. III. 8<sup>e</sup>. *Diffic.* Par ce moyen, pourvu qu'un hérétique témoigne qu'il a dessein d'expliquer l'Ecriture Sainte, & qu'il désavoue tout ce qu'on lui montrera être contraire à l'Ecriture, comme ils font d'ordinaire, & comme fait entr'autres l'Auteur des *Préadamites*, il lui sera libre ensuite d'attribuer à l'Ecriture, toute sorte d'impiétés & d'hérésies, sans qu'on puisse les lui imputer. Cela est fort surprenant.

De la  
Peyere.

*Ecrit.* „ Sa grande humilité ne lui permettant point de s'assurer de ne „ s'être point mépris en quelque point de la doctrine de S. Augustin, il a „ déclaré plusieurs fois, que si on découvre qu'il s'est trompé, non seule- „ ment il désavouera ce qu'il a écrit; mais qu'il s'en tiendra très-obligé, &c.

9<sup>e</sup>. *Diffic.* Les Molinistes diront là-dessus; que cette grande humilité de Jansénius peut excuser son intention, mais n'empêche pas qu'il ne soit tombé en effet en ce qu'il craignoit; c'est-à-dire dans l'erreur; qu'il y a apparence, que s'il fût demeuré dans ces sentiments, il se fût tenu fort obligé au Pape Innocent X, qui lui a découvert cinq erreurs qu'il avoit prises pour la doctrine de S. Augustin: mais que ses défenseurs n'imitent pas l'humilité de leur Maître, puisqu'ils croient au contraire, que le Pape les a fort désobligés de leur découvrir ces cinq erreurs, & de leur déclarer qu'elles étoient dans Jansénius. Il sembleroit bon d'éviter ou de prévenir ces réponses, qui sont si faciles à trouver, & qui feroient un fort mauvais effet dans l'esprit de la plupart des hommes.

*Ecrit.* „ D'où il s'ensuit, que dès qu'on aura prouvé légitimement qu'il „ s'est trompé en quelque-une des Propositions de S. Augustin, cette faute „ & cette Proposition ne fera plus de lui, puisqu'il l'aura désavouée par „ avance, & embrassé le contraire avec joie”.

10<sup>e</sup>. *Diffic.* L'intention de ne point se tromper & de désavouer ses fautes, quand on les aura reconnues, n'empêche pas que l'on ne se trompe, & que l'on ne tombe dans l'erreur: mais elle fait seulement que ces erreurs ne rendent pas hérétique, parce qu'on ne s'y attache pas avec opiniâtreté. Ainsi cette raison est bonne pour montrer que Jansénius n'a pas été formellement hérétique; mais non pas pour faire voir qu'il n'a pas avancé des hérésies: autrement tous ceux qui témoignent à l'entrée de leurs livres, qu'ils soumettent leur ouvrage à l'Eglise, & qu'ils désavouent tout ce qu'elle jugera contraire à sa doctrine, ne pourroient être accusés d'aucune erreur; parce qu'ayant fait cette protestation générale, ils les ont désavouées par avance.

*Ecrit.* „ Enfin, Monsieur, ces mêmes personnes concluent, qu'en cette „ manière Jansénius s'est mis à couvert contre toutes les accusations de

„ les ennemis ; soit qu'ils reconnoissent qu'il a fidèlement représenté la IV. CL.  
„ doctrine de Saint Augustin, soit qu'ils prétendent qu'il l'ait altérée ou VI. P.  
„ corrompue ”. N°. III.

11°. *Diffic.* Cette conclusion paroît encore plus fautive que toutes les autres : car ceux qui prétendent que Jansénius a altéré & corrompu la doctrine de S. Augustin, ont droit sur cela de l'accuser d'avoir corrompu la doctrine de l'Eglise, puisque Jansénius prétend que S. Augustin n'en a point d'autre que celle de l'Eglise ; & que, selon cet Ecrit même, il n'a eu dessein que de rapporter ce qu'a dit l'Eglise contre les Pélagiens par la bouche de S. Augustin. Ils ont encore droit de l'accuser en prétendant qu'il a corrompu la doctrine de S. Augustin, d'avoir été dans l'erreur, en adhérant à de faux sentiments qu'il a cru, par ignorance, être de S. Augustin. Un homme que l'on peut accuser d'avoir corrompu la doctrine de l'Eglise, d'avoir été dans l'erreur, & d'y avoir jeté les autres, s'est-il mis à couvert de toutes les accusations de ses ennemis ?

Il faut donc reconnoître, que M. d'Ypres n'est à couvert des accusations de ses ennemis, que parce qu'il a fidèlement représenté la Doctrine de S. Augustin, & qu'il n'en feroit nullement à couvert, s'il l'avoit altérée ou corrompue. Or le Mémoire auquel on répond suppose qu'il la corrompue ; & par conséquent on ne peut point prétendre par avance, & sans l'avoir encore réfuté, que le dessein qu'a eu Jansénius dans son livre, l'a mis à couvert de toutes les accusations de ses ennemis.

*Erre.* „ Mais ils disent aussi, que toute sorte de moyens ne sont pas „ propres pour le réfuter, ou le convaincre ; car son livre n'étant qu'un „ récit & une exposition fidelle de ce que S. Augustin a dit de la grace, „ il est contre toute sorte d'apparence de la vouloir combattre ; par „ d'autres arguments que ceux qui se tirent des Œuvres de S. Augustin „ & de ses Disciples ”.

12°. *Diffic.* Les adversaires répondront, qu'il y a deux sortes de preuves dont on se peut servir légitimement dans l'Eglise ; dont les unes sont, pour le dire ainsi, intérieures, les autres extérieures. La preuve intérieure, pour montrer que Jansénius s'est trompé, consisteroit à faire voir par S. Augustin même, ou par ses Disciples, qu'il a mal entendu S. Augustin. Cette preuve semble la plus naturelle, mais elle est longue, & les simples n'en sont pas capables.

Ainsi dans les choses qui regardent la foi, & dont les simples doivent être capables, il est permis de recourir à des preuves extérieures, plus courtes, & qui ne sont pas moins certaines. En supposant ces deux principes constants parmi tous les Catholiques, 1°. que l'Eglise d'aujourd'hui n'a point d'autres sentiments que l'Eglise ancienne touchant la gra-



IV. CL. ce , & qu'ainsi , comme il s'ensuit fort bien que ce qui a été autrefois un VI. P<sup>e</sup>. article de foi l'est encore à présent , il n'est pas moins vrai que ce qui est N<sup>o</sup>. III, maintenant erreur l'a toujours été.

2<sup>o</sup>. Que Saint Augustin n'a enseigné aucune erreur touchant la matière de la grâce.

En joignant à ces deux principes un troisième, qu'ils prennent de la Déclaration du Pape ; savoir que Jansénius a enseigné ces cinq Propositions , & qu'elles sont hérétiques , il s'ensuit fort bien qu'il en a imposé à S. Augustin , en lui attribuant ces Propositions , comme les Evêques l'ont déclaré ; & l'on ne peut s'exempter de répondre à cette preuve , qu'en combattant quelqu'une des Propositions sur lesquelles on l'établit. L'exception générale , que ce n'est pas par ce moyen que Jansénius doit être combattu , ne semble pas suffire en cette occasion ; car il faut répondre à tout ce qui prouve que Jansénius s'est trompé , & qu'il en a imposé à S. Augustin. Or ce raisonnement le prouveroit , si l'on demeure d'accord de toutes les parties dont il est composé ; partant , on ne peut s'exempter d'y répondre.

*Ecrit.* » C'est de quoi Jansénius a eu soin d'avertir par avance ceux qui voudroient attaquer son livre ».

13<sup>e</sup>. *Diffic.* On dira sur ce point , que cette condition que propose Jansénius ne paroît pas entièrement juste : car tout ce qui prouveroit que les explications qu'il donne à S. Augustin sont hérétiques , & contraires au Concile de Trente , prouveroit qu'elles ne sont pas de S. Augustin ; puisque S. Augustin n'est pas contraire au Concile de Trente. Or il y a d'autres moyens de prouver qu'une proposition est hérétique , que l'autorité de S. Augustin. Les hérétiques pourroient , par cette raison , rejeter tout ce qu'on leur allégué des Peres , en disant que leur prétention est , que leur opinion est conforme à l'Ecriture , & partant qu'ils ne peuvent être combattus que par l'Ecriture. On ne donne pas la loi à son adversaire , pour l'obliger à nous attaquer par où l'on desire d'être attaqué : il suffit qu'il le fasse par des preuves qui montrent que l'on s'est trompé.

*Ecrit.* » Cette Déclaration , & cette condition si importante & si essentielle , a été dissimulée par ceux qui ont combattu Jansénius jusqu'à présent , & de quelques-uns même qui l'ont voulu défendre ; parce qu'aimant naturellement la dispute , & étant plus nourris dans les subtilités scholastiques & dans les brouilleries de la Philosophie , que dans la doctrine de S. Augustin & de l'Antiquité , ils ont cru trouver plus d'avantage contre lui , dans le raisonnement & dans la liberté de le servir de toute sorte d'arguments , que dans la doctrine de S. Augustin & de l'Antiquité ».

14°. *Diffic.* Ces reproches peuvent être vrais ; mais ils ne sont pas encore prouvés ; & l'on peut douter s'il seroit à propos de le faire : le petit nombre que l'on a d'amis semble obliger à les ménager un peu davantage. Les ennemis sont assez aigris sans les aigrir encore par ces traits , qui leur sont si sensibles , que l'on fait que M. Hallier & M. Cornet , ont été particulièrement animés contre les Disciples de Saint Augustin par de semblables paroles , qui témoignent le mépris que l'on faisoit de la Scholastique & de la Philosophie. Je ne sais si le fruit qu'on en peut espérer est aussi grand que le mal qui en peut naître. Tout le monde s'offense de ces paroles , & personne n'en profite ; parce que tous les Théologiens se les appliquent comme étant dites contre eux , & personne ne se les applique comme ayant mérité cette réprimande. Car comme il y a une bonne & mauvaise Scholastique , & une bonne & une mauvaise Philosophie , tout le monde croit être dans la bonne , & nul ne pense être dans la mauvaise.

Au reste , il y a bien , dans toute la suite de ce discours , des suppositions qui peuvent être véritables en soi , mais qui , n'étant pas encore prouvées , seront prises par les adversaires pour être dites sans fondement : comme que les Livres de S. Augustin leur étoient inconnus ; qu'il étoit impossible d'ébranler Jansénius ; que l'on n'a fait contre Jansénius que des discours vagues , fondés sur les seules pensées & sur les imaginations de ceux qui parlent ; que tout cet artifice fait voir que Jansénius est invincible , & que ses adversaires sont très-méprisables ; qu'on n'a osé l'attaquer , qu'en renversant l'ordre de la dispute , &c.

Tout cela est fort mal reçu d'un Lecteur qui n'est pas persuadé , & qui fait que les Jésuites ont fait de gros volumes *in-folio* contre Jansénius , où ils l'attaquent en toutes manières , & où ils citent Saint Augustin à chaque page.

*Écrit.* « Ils ont changé une question de fait , en une question de droit , & une relation de la doctrine de S. Augustin en une contestation scholastique ».

15°. *Diffic.* Il semble qu'on ne puisse faire une plus grande injure à S. Augustin , que de prétendre qu'on puisse rapporter toute la doctrine touchant la grâce , sans s'engager que dans une question de fait : car il faudroit pour cela rapporter tout ce que ce Pere a enseigné sur cette matière , sans y prendre part , & laissant tous les autres dans l'indifférence de l'embrasser ou de la rejeter. Mais , puisqu'on ne pourroit agir de la sorte sans se rendre prévaricateur de la cause de S. Augustin & de l'Eglise , en dépouillant ce Pere de l'autorité qu'elle lui a donnée , qui a fait dire au Pere Regan même , que les Théologiens croyoient

IV. CL. avoir un assez grand argument de la vérité, quand ils pouvoient montrer qu'une chose avoit été enseignée par ce Saint, il faut nécessairement que tout homme qui fait profession de rapporter les sentiments de S. Augustin touchant la grace, les propose comme véritables, & comme devant être embrassés de tous les Théologiens Catholiques; & par conséquent il s'engage dans le fait & dans le droit, ne pouvant soutenir le fait, c'est-à-dire, qu'une telle opinion est de S. Augustin, sans soutenir aussi le droit, en prétendant qu'elle est orthodoxe. Or comme Jansénius a établi plus que personne l'autorité de S. Augustin, il n'a point laissé à douter qu'il ne tint pour véritable ce qu'il dit être de ce Pere; & ainsi les disputes qui s'élèvent sur le sujet de son livre, sont tout ensemble de fait & de droit: par on appelle question de fait, quand il n'y a que le fait contesté, & que l'on demeure d'accord du droit; & c'est, au contraire, une question de fait & de droit, quand on dispute de l'un & de l'autre. Si les adversaires de Jansénius lui disoient: les explications que vous donnez à S. Augustin sont catholiques, mais elles ne sont pas conformes à S. Augustin, ce seroit une question purement de fait. Mais Jansénius ayant dit que la doctrine de S. Augustin est celle de l'Eglise, & ayant ensuite prouvé que telles & telles opinions sont de S. Augustin, il a déclaré par une conséquence nécessaire, que ces opinions sont de S. Augustin & de l'Eglise. Or les adversaires lui contestent l'un & l'autre, & ils soutiennent que les opinions qu'il attribue à S. Augustin sont hérétiques, & qu'elles ne sont point de S. Augustin; & Jansénius est obligé de se défendre de l'un & de l'autre, puisqu'il a soutenu l'un & l'autre, & que ces deux points sont tellement enchaînés, qu'ils se prouvent mutuellement. Car, comme il est vrai qu'une doctrine qui est de S. Augustin n'est pas hérétique, il est vrai aussi qu'une doctrine qui est hérétique n'est pas de S. Augustin.

*Ecrit.* " Par ces considérations, ceux à qui j'ai montré votre Mémoire disent que les ennemis de Jansénius ne l'ont pas seulement mal attaqué, en changeant l'état de la dispute, à cause qu'ils redoutoient la force de son livre, dans l'esprit & le sujet véritable qu'il contient; mais qu'ils ont encore changé & falsifié toutes les cinq Propositions, en les voulant faire passer pour Propositions de Jansénius. Que s'ils se fussent contentés de les avoir forgées, &c."

16. *Diffic.* Tout cela paroît encore étrangement dur pour être si peu prouvé. Il semble qu'on ait affecté les termes les plus opposés aux Bulles. Les Molinistes ont cent réparties à faire qui embarrassent certainement un homme qui ne fait pas ces matieres à fond. Il est bien difficile de persuader personne par des discours qui laissent tant de difficultés.

*Ecrit.*

*Écrit.* "En publiant ces Propositions comme de Jansénius, ils se  
" sont rendus coupables d'une fausseté manifeste, & entièrement inex-  
" cusable. Car dans toutes ces Propositions, ils ne font point mention  
" de S. Augustin, & ils ont eu grand soin de n'y mettre point le nom  
" de ce Saint, qui est néanmoins comme l'ame & le caractère de toutes  
" les Propositions de Jansénius".

17<sup>e</sup>. *Diffic.* Cette fausseté, que l'on prétend être si manifeste, qu'elle  
donne lieu de se servir de termes plus forts & plus durs que l'on n'a  
jamais fait, paroît si peu manifeste jusqu'ici, que l'on avoue franchise-  
ment que l'on ne l'apperoit pas. Encore que Jansénius prétende que  
toutes ses Propositions soient de S. Augustin, il ne peut pas défavouer  
qu'elles ne soient aussi de lui; c'est-à-dire, qu'il ne les croie vraies &  
orthodoxes; qui est ce qu'on appelle adhérer à une Proposition. Que  
s'il avoit attribué quelque fausse doctrine à S. Augustin, il auroit fait  
une double faute; l'une, d'imposer une erreur à un Saint: l'autre,  
d'adhérer à cette erreur, en croyant qu'elle est d'un Saint. Les adversaires  
prétendent qu'il a fait cette double faute; c'est-à-dire, qu'il a imposé  
cinq erreurs à S. Augustin, & qu'il a adhéré à ces cinq erreurs, en les  
croyant être de S. Augustin. Que si on leur eût reproché de n'avoir pas  
dit sur chaque Proposition qu'il l'attribuoit à S. Augustin, ils répon-  
droient avec raison suivant leurs principes; que ce n'est pas faire tort à  
Jansénius de dissimuler une de ses fautes, & que l'on doit donc être  
fort content de Messieurs les Evêques, qui ont déclaré l'un & l'autre;  
c'est-à-dire, qui ont condamné les cinq Propositions comme hérétiques,  
& décidé de plus, que Jansénius les attribuoit fausement à S. Augustin.

Ainsi le retranchement du nom de S. Augustin ne donne aucun juste  
sujet de plainte contre les adversaires, qu'en prétendant que ce retran-  
chement change le sens des Propositions, & fait qu'étant séparées du  
nom de S. Augustin, elles ont un autre sens qu'étant exprimées avec  
le nom de S. Augustin; comme on le prétend avec raison sur la pre-  
mière Proposition. Mais cette raison générale, qu'on a fait tort à Jan-  
sénius pour avoir simplement retranché le nom de S. Augustin, ne paroît  
point manifeste.

*Écrit.* "Quand tous les mots dont les cinq Propositions ont été fa-  
" briquées se trouveroient de suite dans le livre de Jansénius, elles cess-  
" seroient d'être Propositions de Jansénius, dès qu'on en ôteroit le nom  
" de S. Augustin".

18<sup>e</sup>. *Diffic.* Voilà, diront les Molinistes, pourquoi l'on a nié jusqu'à  
présent que les cinq Propositions fussent dans Jansénius. C'est que le  
Pape ne s'est pas avisé de dire, que Jansénius les avoit attribuées à S.

IV. CL. Augustin : on entend maintenant le langage de Janfénius. On a fujet  
 VI. P.<sup>e</sup> de craindre l'impreffion que peuvent faire des discours qui font attirés  
 N<sup>o</sup>. III. par ces réponfes.

*Ecrit.* « Janfénius ne dit pas, telle Proposition est vraie ou fauffe ;  
 » mais toujours que S. Augustin a dit qu'elle est vraie ou fauffe ».

19<sup>e</sup>. *Diffic.* Que l'on joigne à cela la majeure qu'il a établie ; que  
 ce que dit S. Augustin fur la matiere de la grace est vrai & catholique,  
 & on trouvera qu'il a dit ce qu'on assure qu'il n'a pas dit.

*Ecrit.* « Vouloir confondre ces deux fortes de Propositions, n'est  
 » pas moins contre la bonne foi & contre toute apparence de raifon,  
 » que fi on vouloit perfuader qu'il n'y a point de différence entre dire  
 » absolument que le Baptême doit être conféré en plongeant les hom-  
 » mes dans l'eau, & dire que les Peres ont déclaré qu'il devoit être  
 » conféré de la forte ; entre dire qu'il faut donner la communion aux  
 » petits enfans, & dire que les Peres ont enseigné qu'il la leur falloit  
 » donner ».

20<sup>e</sup>. *Diffic.* Si quelqu'un avoit établi pour principe qu'on doit tou-  
 jours pratiquer présentement ce qui s'est pratiqué autrefois, il n'y auroit  
 plus de différence dans son fens & dans son intention entre ces deux Pro-  
 positions : Les Peres conféroient le Baptême par immersion, & le Baptême  
 fe doit conférer présentement par immersion ; ni entre celle-ci : les Peres  
 ont témoigné qu'il falloit donner l'Euchariftie aux Enfans, & cette autre :  
 il faut donner présentement l'Euchariftie aux Enfans. Mais ce qui fait  
 que s'il n'exprimé point ce principe, ces Propositions feront différentes,  
 & qu'elles ne font pas liées nécessairement, c'est que la discipline de  
 l'Eglise étant variable, il ne s'enfuit pas que celui qui témoigne ce qui  
 s'est pratiqué en un temps, témoigne par-là qu'il le faut pratiquer en  
 un autre. Mais comme la foi est une dans tous les temps, déclarer  
 que quelque point a été regardé autrefois comme un article de foi, c'est  
 déclarer que c'est encore un article de foi. Et comme il est constant,  
 & constamment fupposé par Janfénius, que S. Augustin n'a rien écrit  
 que d'orthodoxe touchant la grace, c'est la même chose de dire qu'une  
 Proposition est de S. Augustin, & qu'elle est orthodoxe.

*Difficultés sur la féconde partie, qui regarde les Propositions en particulier.*

#### PREMIERE PROPOSITION.

*Ecrit.* « Au lieu que Janfénius dit, après avoir cité quantité de pas-  
 » sages de S. Augustin : Tous ces termes font voir clairement que l'un

„ des points les plus assurés en la doctrine de S. Augustin est &c. on IV. CL.  
 „ a ôté de cette Proposition le commencement, qui parle de S. Au- VI. P.  
 „ gustin, & on n'y a laissé que la dernière partie, qu'on a changée en N°. III.  
 „ une Proposition entière, pour lui faire dire simplement, que les hom-  
 „ mes, non seulement infidèles &c. Ce qui est non seulement falsifier  
 „ la Proposition de Jansénius, en lui ôtant la moitié de ses paroles,  
 „ mais aussi en le faisant parler contre son intention, & contre l'esprit  
 „ & le dessein de son livre, qui est de ne parler que par S. Augustin;  
 „ au lieu que la Proposition qu'on lui impose le fait parler absolument.  
 „ On change donc une Proposition relative en une Proposition absolue;  
 „ & une Proposition modifiée, en une Proposition simple”.

21°. *Diffé.* Rien ne rebute tant un Lecteur, que de voir que l'on  
 conteste ce qui doit être reconnu de bonne foi. Il semble néanmoins  
 que c'est ce que l'on fait ici, en prétendant généralement que la sup-  
 pression du nom de l'Auteur, à qui on attribue une Proposition, change  
 la Proposition, & doit passer pour une falsification manifeste; ce qui ne  
 paroît pas vrai: car la Proposition totale de Jansénius & toutes les  
 autres semblables, où l'on attribue une Proposition & un opinion à un  
 Auteur, sont composées de deux énonciations distinctes, qui ont de  
 soi-même leur sens séparé. L'une, qui contient l'énonciation d'un certain  
 dogme qui est enfermé dans une Proposition complète; l'autre, qui  
 consiste en une autre énonciation par laquelle on attribue ce dogme à  
 un Auteur. Que si celui qui l'attribue adhère aussi à ce dogme comme  
 véritable, on ne lui fait aucun tort de supprimer le jugement par lequel  
 il l'attribue à un autre; puisqu'il ne laisse pas d'être vrai que cette opinion  
 est de lui, c'est-à-dire qu'il l'a proposée comme la croyant véritable;  
 parce qu'il arrive rarement qu'elle change le sens de la Proposition.

Ainsi, si Aubertin avoit dit, qu'il est très-constant dans la doctrine de  
 S. Augustin, que l'Eucharistie n'est le corps de Jesus Christ qu'en figure,  
 on pourroit avec raison retrancher le commencement de la Proposition,  
 & la condamner en cette manière. Cette Proposition, que l'Eucharistie  
 n'est le corps de Jesus Christ qu'en figure, est hérétique; & l'on auroit  
 encore droit d'en rendre Aubertin coupable, puisqu'il est clair qu'il  
 ne le rapporteroit comme de S. Augustin, qu'en l'approuvant & en y  
 adhérant.

*Ecrit.* „ Jansénius ne l'a pas seulement exemptée de tout soupçon  
 „ d'erreur, en y mettant le nom de S. Augustin, qui en est incapable,  
 „ mais il a encore remarqué le véritable sens, en disant &c., que tous  
 „ ces passages de S. Augustin qu'il avoit produit &c. ce qui montre  
 „ que ces paroles se rapportent à tous les textes précédents de S. Au-

IV. CL. „ gustin ; & qu'ainsi il le faut entendre, non d'une impossibilité absolue ;  
 VI. P.<sup>e</sup> „ comme les ennemis prétendent ; mais d'une impossibilité limitée à cer-  
 N<sup>o</sup>. III. „ tains justes , & à certains temps , & au degré de force ou plutôt d'in-  
 „ firmité où Dieu les laisse quelquefois , pour les rendre capables d'en  
 „ recevoir davantage , pour accomplir facilement & parfaitement ce qui  
 „ leur étoit auparavant impossible ”.

22<sup>e</sup>. *Diffic.* Ce discours , quoique solide en soi , laisse de grandes diffi-  
 cultés , ce qui le rend peu utile ; & formant une question de droit , expose  
 la vérité à être condamnée ; ce qui est le plus grand de tous les dangers.

Pour comprendre ce danger , il faut savoir que la prétention de tous  
 les adversaires de Jansénius est , que le Pape n'a point considéré ces  
 Propositions *in genere* , comme disent les Evêques , mais par rapport au  
 livre de Jansénius. 2<sup>o</sup>. Qu'il n'a point condamné l'ancienne erreur de  
 Calvin , qui disoit que les Commandemens étoient impossibles aux Justes ,  
 même par la grace la plus efficace de cette vie , mais la nouvelle erreur  
 de Jansénius qui dit que les Commandemens sont impossibles à certains  
 Justes , & en certain état.

Il semble donc qu'on est obligé de reconnoître que , quand Jansénius  
 dit : S. Augustin dit cela , c'est la même chose que s'il disoit : je crois  
 après S. Augustin ; ou , il faut croire après S. Augustin : tout cela n'étant  
 que la même chose dans la pensée & dans la supposition qu'il fait toujours  
 que S. Augustin est la règle de la croyance de l'Eglise sur cette matière.

Il faut encore reconnoître que s'il étoit faux que S. Augustin eût eu  
 le sentiment que Jansénius lui attribue , on ne lui auroit point fait de  
 tort de n'avoir cité que les paroles qu'on s'en a citées ; puisqu'il suffit  
 qu'il les ait crues , & qu'il les ait proposées comme vraies à l'Eglise ,  
 pour les lui attribuer.

Il arrive néanmoins quelquefois , que la suppression du nom de l'Au-  
 teur change le sens de la Proposition , en la rendant générale , au lieu  
 qu'elle seroit limitée , ce qui arrive lorsqu'un Auteur ne l'a soutenue  
 qu'avec certaines limitations ; car alors l'expression de son nom fait que  
 son Supplée ces limitations , qui ne sont pas exprimées , au lieu que  
 le nom étant retranché , il n'y a plus rien qui donne lieu de les suppléer ;  
 & c'est proprement ce qui est arrivé en cette Proposition de Jansénius :  
 car S. Augustin ne l'ayant soutenue qu'avec plusieurs limitations exprimées  
 dans ses passages , l'attribution qui en est faite à S. Augustin fait que  
 tous les termes ont un rapport essentiel à tous les passages allégués , &  
 par conséquent à toutes les limitations qu'ils contiennent ; de sorte qu'au-  
 lieu qu'étant séparée elle contient des sens hérétiques , parce qu'elle doit  
 être prise généralement comme toutes les Propositions séparées & abso-

lues; étant considérée par rapport à S. Augustin, elle a des sens limités IV. Cl.  
qui sont vrais; & c'est ce qu'éclaircissent fort bien les exemples allégués, VI. P.  
des opinions des Peres Grecs touchant la priorité du Pere sur le Fils N°. III.  
dans la Divinité, qui ne détruit pas la parfaite égalité.

On ne doit pas donc prendre pour principe, qu'on falsifie la Proposition d'un Auteur toutes les fois qu'au lieu de rapporter qu'il a dit que S. Augustin ou un tel Pere étoit de cette opinion, on dit simplement que cet Auteur est d'une telle opinion

rarement que cette omission puisse s'

ils ne prétendent donc pas que la Proposition, en la prenant dans sa

l'a condamnée avec les limitations av

Ainsi il semble qu'on n'a pas dû se

verfaires de M. d'Ypres lui imputent

solue; des Commandements; puisqu'ils

peine pour montrer que ce n'est pas

qu'il n'en étoit pas question; mais que

sition de Jansénius avec toutes les li

Or si l'on s'arrête seulement à exp

de S. Augustin, & que l'on ne dise c

*position ne s'entend que de certains Justes, de certains temps, de certain*

*état de foiblesse*, ils répondent qu'il est vrai qu'elle ne s'entend qu'avec

ces limitations, & qu'ils ne l'imputent aussi à Jansénius qu'avec ces

limitations; mais que c'est avec ces limitations que le Pape l'a condamnée.

Si l'on en demeure là, comme on fait dans cet Ecrit, on demeure

engagé dans une question purement de droit; parce que l'on demeure

d'accord de part & d'autre du fait, qui est que Jansénius

qu'une impossibilité limitée à certains Justes, à certain é

bleffe; & que l'on ne conteste plus sur la qualité de cette

les uns disant qu'elle est hérétique, & les autres qu'elle est

Et comme ils ont toute l'autorité pour eux, ils feront facile

damner cette doctrine, au moins en Sorbonne, qui l'a déjà condamnée

dans la Proposition de M. Arnauld, qui avoit toutes ces limitations: ce

qui leur suffira pour continuer à décrier les Disciples de S. Augustin comme

des hérétiques déclarés, & leur peut donner sujet d'engager le Pape &

les Evêques, à condamner expressément la vérité.

Il est donc clair que toute cette réponse laisse la cause de Jansénius

en un très-mauvais état; puisqu'elle se réduit à dire que Jansénius n'a

admis qu'une impossibilité limitée &c. ce qui ne laisse pas d'être accusé

d'hérésie par les adversaires; & ainsi, avec la réponse on demeurera



IV. C<sup>l</sup>. hérétique dans l'esprit de ceux avec qui on dispute ; & l'on n'a même  
VI. P<sup>o</sup>. nullement prouvé que cette Proposition ne soit pas dans Jansénius ; puis-  
N<sup>o</sup>. III. que s'il étoit vrai, comme ils le prétendent, que le Pape eût condamné  
cette Proposition avec toutes les limitations apportées, il seroit vrai qu'elle  
seroit dans Jansénius, & selon les paroles, & selon le sens ; & il ne seroit  
pas vrai que cela eût été falsifié, puisqu'on ne l'attribueroit à Jansénius  
que dans son véritable sens, c'est-à-dire, avec les limitations.

Il faudra donc prouver qu'elle est catholique avec les limitations de  
Jansénius : ce que l'on suppose ici sans s'en mettre en peine, quoique  
ce soit presque l'unique point du différent. Or pour le prouver par cette  
méthode & par S. Augustin, il faudra de gros volumes, qui seront lus  
de peu de personnes ; & ainsi les adversaires demeureront en possession  
de traiter d'hérétiques ceux qui défendent Jansénius ; au lieu qu'en ex-  
pliquant les limitations en termes scholastiques, & conformément aux Tho-  
mistes, on tire la question du droit pour la mettre dans le fait, parce  
qu'ils ne peuvent plus prétendre que le sens qu'on attribue à Jansénius  
soit hérétique, mais seulement que ce n'est pas celui de Jansénius ; ce  
qui n'est plus qu'une question de fait.

*Ecrit.* « Les Justes qui pechent ont non seulement la grace habituelle  
, &c. , mais ils ont même la grace actuelle, lorsqu'ils veulent, & qu'ils  
s'efforcent ; quoique ces forces soient petites & imparfaites, & que  
l'impuissance ne vienne que de ce que ces forces ne sont pas assez  
s ».

*Diffic.* C'est fort bien parler en termes de S. Augustin ; mais  
voir que les nouveaux Thomistes, qui demeurent d'accord que  
ces actuelles suffisantes, qui sont celles qui sont les principes de  
ses desirs, n'agissent jamais sans être déterminées par les graces  
ne laissent pas de dire souvent qu'elles donnent un pouvoir  
accompli pour la seule puissance intérieure, séparée de l'acte ;  
et ce mot en un sens éloigné.

Quant aux Molinistes, qui admettent dans tous les Justes un pou-  
voir vraiment suffisant, se voyant favorisés en cela par le langage des  
Thomistes, accusent nettement d'hérésie ceux qui n'admettent que ces  
petites graces, foibles & imparfaites, qui laissent un défaut de puis-  
sance dans ces Justes, pour accomplir les Commandements. Les Tho-  
mistes ne prennent point d'intérêt à les soutenir, à cause de la bizarrerie  
de leur langage. On fera donc encore engagé par-là dans une question  
de droit.

Il faudra soutenir, qu'il suffit d'admettre des graces foibles & impar-  
faites, qui laissent cette sorte d'impuissance : ce que M. de Mautauban &

plusieurs Docteurs Molinistes accuserent d'hérésie en Sorbonne, ainsi qu'il paroît par leurs Suffrages que l'on a manuscrits. Mais pour éviter cela, on n'a qu'à ne se point servir des mots de grace foible & imparfaite, qu'en substituant la définition au défini, & en disant toujours en même temps, que l'on entend par-là des graces qui ont besoin d'être appliquées & déterminées de Dieu pour agir. Par ce moyen, on se met à couvert de cette chicanerie à laquelle on s'est exposé en plusieurs endroits de cette réponse, & qui suffit néanmoins pour demeurer hérétiques dans l'esprit des adversaires.

Il est vrai qu'il n'y a rien de plus ridicule que la prétention de ces personnes, qui ne veulent pas qu'on se serve d'un langage dont les Peres se sont servis, & dont l'on se sert communément dans le monde : mais toute ridicule qu'elle est, on doit considérer que si l'on se sert de ces termes qui les choquent, sans les expliquer en d'autres qui ne les choquent pas, on s'engage dans une contestation basse, non intelligible & très-dangereuse; on s'expose à être traité d'hérétiques sur ces niaiseries, & comme l'on a affaire à des personnes qui ont le nombre & la force pour eux, le commun du monde, qui n'entend pas ces matieres, suivra toujours leur jugement, & l'on passera toujours pour hérétiques. Outre que s'accommodant un peu à leur humeur, on ne dérobe rien à la vérité. Car au lieu de dire, comme l'on fait ici, que les forces des Justes en cet état, sont telles qu'elles n'agissent jamais sans une autre grace : au lieu de dire, qu'ils sont dans l'impuissance par la petitesse de ces forces, il faut dire, que n'ayant que ces graces excitantes, ils ont besoin encore d'une autre grace qui les détermine, & sans laquelle ils n'accomplissent jamais les Commandements, & qu'ils n'ont pas une puissance qui comprenne tout ce qui est nécessaire pour agir. On peut même se servir des mots *non potest*, & d'impuissance, pourvu que l'on ajoute incontinent que l'on n'entend par ce mot que le besoin d'un autre secours pour agir effectivement.

*Ecrit.* "Ce qui montre aussi qu'il est très-éloigné de sa pensée, que le Commandement soit du tout impossible aux Justes".

24<sup>e</sup>. *Diffic.* Il ne semble pas utile de s'arrêter à prouver cela; parce que personne ne reproché plus cette impossibilité à Jansénius, & que l'on donne lieu par-là aux adversaires de publier, que l'on ne condamne les Propositions que dans un sens auquel on ne les a jamais imputées à Jansénius, mais qu'on ne les condamne pas dans le véritable sens auquel on les lui impute, & auquel le Pape les condamne.

C'est pourquoi on a cru, avec raison, qu'il n'étoit pas avantageux de marquer le sens auquel on condamnoit les Propositions, & qu'il valoit

IV. C<sup>L</sup>. mieux exprimer tout ce que l'on tenoit touchant cette matiere, en sorte  
VI. P<sup>e</sup>. que les adversaires n'y puissent rien trouver à redire, en leur laissant à  
N<sup>o</sup>. III. chercher le sens condamné où ils le pourroient trouver, sans s'engager  
à le déterminer soi-même ; pour éviter les répliques qu'ils font, que ce  
n'est pas ce que le Pape a condamné ; mais quelqu'autre chose : ce qui  
va à l'infini, au lieu que l'autre voie est courte & assurée.

Le sens qu'on attribue ensuite au Concile de Trente, en entendant ces  
paroles *Deus impossibilia non jubet*, d'une impossibilité absolue, est si  
contesté, que si les adversaires répliquoient, on doit se tenir assuré qu'ils  
attaqueroient fortement ce point. Or il semble que la prudence doit faire  
éviter tout ce qui attire tant des répliques, & que la raison ne veut  
point que nous nous servions comme d'une preuve de ce qui ne nous est  
pas accordé par nos adversaires ; ce qui est néanmoins très-ordinaire dans  
cette réponse.

*Ecrit.* „ Molina & ses Disciples ont introduit une opinion nouvelle,  
„ touchant la grace suffisante, comme ils s'en vantent eux-mêmes, &  
„ cette sorte de grace étoit inconnue dans l'Ecole des Théologiens Ca-  
„ tholiques avant Molina ”.

25<sup>e</sup>. *Diffic.* On fait ce reproche aux Molinistes en divers Ecrits, &  
il est étonnant comment ils ont eu si peu d'esprit de ne s'en justifier pas,  
comme ils le pouvoient facilement : car il n'est pas vrai que Molina se  
vante d'avoir introduit la grace suffisante ; il ne se vante que de l'inven-  
tion de la science moyenne. Il n'est pas vrai non plus qu'il soit l'Auteur  
de la grace suffisante ; elle étoit déjà du temps du Concile de Trente  
reçue assez communément par les Théologiens, comme il paroît par  
l'Histoire du Concile, où il est rapporté qu'elle fut foutenue par un Théo-  
logien, & combattue par Louis de Catanez.

- Il est très-dangereux de s'engager dans l'examen des anciens Scho-  
lastiques touchant la grace, y en ayant plusieurs qui ont des Proposi-  
tions Pélagiennes, & pires que celles des Molinistes, & entre autres  
*Albert le Grand*. Cet examen est ennuyeux & désagréable au dernier point ;  
& l'on s'y engage en assurant, comme l'on fait, que l'opinion de Molina  
touchant la grace suffisante étoit inconnue dans l'Eglise avant lui. A-t-on  
bien considéré les sentiments de *Cutharin*, & de *Pighius*, & même de plus  
anciens ; comme d'*Alexandre de Halès*, de *Gabriel Dockam*, &c. On  
fait que M. le Moine triomphoit en ce point, & qu'il n'a pas été réfuté.

*Ecrit.* „ S. Augustin n'appelle point cette grace suffisante, parce qu'elle  
„ ne suffit point véritablement, & qu'il en faut une autre pour agir ”.

26<sup>e</sup>. *Diffic.* Cela n'est pas favorablement exprimé ; les Thomistes disent,  
que

que leur grace fuffit véritablement pour pouvoir ; il faut donc dire , parce  
qu'elle ne fuffit pas pour agir *effectivement*.

IV. CL.  
VI. P.  
N°. III.

*Ecrit.* „ S. Thomas ne lui a pas donné ce nom ”.

27°. *Diffic.* Les adverfaires prétendent le contraire. Ils citent plusieurs  
paffages : pourquoi fuppofer ainfi inutilement ce qui eft contéfté ?

*Ecrit.* „ C'eft ce qui découvre plus clairement la fauffeté & l'impofture.  
„ .... Il a été à propos de montrer combien il eft aifé de faire voir aux  
„ moins favants , & à tous ceux qui peuvent feulement lire , que cette  
„ propofition a été plus vifiblement faliflée que les autres , & qu'on a  
„ changé les paroles de Jansénius ”.

28°. *Diffic.* Ces termes font bien durs contre des adverfaires qui ont  
engagé le Pape & les Evêques dans leur caufe ; en forte qu'on ne leur  
peut faire de reproche , qui ne retombe fur le Pape & fur les Evêques. Ils  
font bien forts , pour avoir laiffé fans réponfe tant de difficultés. La prin-  
cipale eft prefque l'unique prétention de ceux qui attaquent Jansénius ;  
qui eft que la propofition a été condamnée avec toutes fes limitations ,  
n'ayant pas feulement été combattue. On ne voit pas auffi , comment on  
peut avec raifon les accufer d'avoir changé les paroles , puifque l'on eft  
demeuré d'accord , qu'ils n'avoient fait que retrancher de la Propofition  
ce qui y étoit dit de S. Auguftin. Or il y a différence entre un retranche-  
ment & un changement de paroles. On ne fauroit être trop exact dans  
les reproches ; parce qu'un adverfaire , à qui on les fait , ne manque pas  
de relever ce qu'on a trop exagéré.

#### SUR LA SECONDE PROPOSITION.

*Ecrit.* „ Il eft clair auffi , félon Jansénius , qu'on réfifte à la grace inté-  
rieure dans l'état de la nature corrompue ; non feulement à la grace  
fuffifante des Thomiftes , & à celle des Moliniftes , mais auffi à la grace  
efficace , & à la vraie grace de Jefus Chrift : & c'eft pour ce fujet qu'il  
a été dit fur le fujet de la premiere Propofition , que les Juftes ne peuvent  
pas en tout temps , & en toute rencontre ”.

29°. *Diffic.* Cette façon de parler eft fort étrange , que félon les Jan-  
féniſtes on réfifte à la grace des Moliniftes ; puifque félon Jansénius , il  
n'y a point de grace fuffifante au ſens de Molina , & qu'on ne réfifte  
point à ce qui n'eſt point. Mais ce qu'il y a de plus dangereux dans ce  
discours , & que l'on ne comprend pas , eſt , que l'on diſtingue la grace  
fuffifante des Thomiftes de la vraie grace de Jefus Chrift , & des petites  
graces qui ſont exprimées dans la premiere Propofition ſous les mots de  
*volentibus & conantibus*. Cependant cette grace fuffifante , n'eſt autre

*Ecrits ſur le Janſéniſme.* Tome XXII.

T t t t

IV. C<sup>L</sup>. chose que ces petites graces efficaces qui font vouloir imparfaitement,  
VI. P<sup>c</sup>. comme les Thomistes l'avouent; ce qu'il est très-avantageux de soutenir :  
N<sup>o</sup>. III. & ces petites graces sont en même temps efficaces de l'effet qu'elles produisent, & suffisantes à l'égard de l'effet auquel elles excitent, & qu'elles ne produisent jamais sans une autre grace. Ce sont de vraies graces de Jesus Christ, puisque ce sont de vraies graces efficaces, quoique foibles, c'est-à-dire, quoiqu'elles aient encore besoin d'une autre grace pour produire un entier effet. Il semble donc qu'on n'a pas dû distinguer ce qui ne l'étoit pas en effet, ni choquer les Thomistes, en leur niant que leur grace suffisante fût une vraie grace de Jesus Christ; puisqu'on peut bien leur accorder ce point, parce qu'il est vrai au sens auquel ils le demandent.

De plus, on ne voit pas comment l'Auteur a pu admettre ci-devant la grace suffisante des Thomistes, & dire, comme il a fait, *que l'on ne peut pas conclure de la Proposition de Jansénius que les Justes n'ont aucune grace, puisqu'ils ont encore la grace suffisante des Thomistes*. Car si l'on distingue ces petites graces, dont il est parlé dans la Proposition de la grace suffisante, l'on ne sait quelle grace suffisante il accorde; & l'on fait au contraire, qu'aucun des Disciples de S. Augustin n'en accorde une autre, & que les Thomistes n'en reconnoissent point d'autre, & n'en demandent point d'autre.

*Ecrit* „ On ne résiste point à la grace intérieure, ni dans l'état de „ gloire, ni dans l'état d'innocence; non seulement parce que dans l'état „ d'innocence, la grace ne combattoit & ne pressoit pas la volonté; mais „ aussi parce qu'au même moment que l'homme a rejeté la grace, il a perdu l'innocence ”.

30<sup>o</sup>. *Diffic.* Ces subtilités ne paroissent pas tout-à-fait solides.

1<sup>o</sup>. Résister à la grace, rejeter la grace, ne consentir pas à la grace, sont pris pour termes synonymes dans l'usage ordinaire, & de l'Ecole & de l'Eglise présente. Ainsi comme on avoue qu'Adam a rejeté la grace, & qu'il n'y a pas consenti lorsqu'il a péché, on ne peut nier qu'il n'y ait résisté qu'en prenant le mot dans un sens grammatical, pour rejeter une chose qui nous combat; ce qui est éloigné de l'usage Théologique. 2<sup>o</sup>. On prouvera par la seconde raison, qu'un homme qui est en vie est immortel, parce qu'il cesse d'être en vie en mourant.

*Ecrit* „ Ce qui montre assez avec quelle adresse & avec quelle intelligence „ ce cette seconde Proposition a été inventée par ces Auteurs. Cette intelligence paroît encore davantage en ce qu'ils se sont trompés.

31<sup>o</sup>. *Diffic.* Nous ne sommes guere en état d'insulter à personne, & l'on devroit, ce semble, plutôt tâcher d'exciter la compassion, qui est ex-

trêmement éloignée par ces ironies qui témoignent de la fierté, & qui  
conviennent peu à l'oppression où l'on est. IV. CL.  
VI. P<sup>e</sup>.

*Ecrit.* „ S'ils eussent pris la peine de lire plus exactement ce livre, ils  
„ eussent trouvé, qu'il a fait un Chapitre exprès pour détruire cette con-  
„ séquence, & pour montrer, qu'encore que quelques-uns résistent à l'ins-  
„ piration de la grace, elle ne laisse pas de produire toujours l'effet pour  
„ lequel elle est donnée; qui est une proposition contraire en termes  
„ formels, à celle qu'on lui impose, & au faux raisonnement sur lequel  
„ on établit cette imposture. Car il fait voir dans ce Chapitre, que toute  
„ grace, quoique efficace, n'est pas propre pour produire tout effet, &  
„ qu'encore qu'elle produise toujours celui pour lequel elle est donnée  
„ de Dieu, il ne la donne pas toujours assez forte pour agir avec toute  
„ sorte d'étendue, & pour surmonter toute sorte de difficultés ”.

32<sup>e</sup>. *Diffic.* Ce discours, au lieu de justifier pleinement les défenseurs de  
Jansénius & Jansénius même, laisse la question toute entière, & donne  
beaucoup davantage à leurs adversaires, par les expressions dans lesquel-  
les il est conçu. Ce que pour entendre, il faut savoir que ceux qui com-  
battent Jansénius, étant obligés d'y trouver la deuxième Proposition, que  
l'on ne résiste jamais dans cet état à la grace intérieure, & y trouvant  
plusieurs lieux, par lesquels Jansénius déclare que l'on résiste à la grace,  
se sont avisés de cette défaite, qui paroît spécieuse, qu'il y a une véritable  
résistance à la grace, & une fausse & chimérique résistance à la grace : que la  
véritable, & celle qui est entendue communément dans l'Eglise & dans  
l'Ecole, consiste à empêcher qu'une grace n'ait l'effet qu'elle pourroit  
avoir, si l'on ne lui résistoit point : que la résistance chimérique, est  
d'empêcher l'effet qu'elle est incapable d'avoir. Cela supposé, ils disent  
qu'il est vrai que Jansénius a admis une résistance dans ces passages  
qu'on leur oppose ; mais que c'est une résistance chimérique, parce qu'il  
a dit véritablement qu'on résistoit à ces petites graces, & qu'on les em-  
pêchoit d'avoir un effet qu'elles ne pouvoient avoir, n'étant pas suffisan-  
tes pour cet effet : mais qu'il a détruit la véritable résistance, & celle  
qu'on entend communément dans l'Eglise, par ces mots de résister à la  
grace ; parce qu'ayant enseigné que toute grace étoit efficace, il avoit  
enseigné qu'on n'empêchoit jamais la grace d'avoir tout l'effet dont elle  
est capable, & qu'elle peut avoir.

Qu'ainsi le Pape ayant reconnu qu'il détruiroit véritablement la ré-  
sistance à la grace, dans le sens ordinaire & véritable, l'avoit condamné  
pour ce sujet, sans avoir égard à tous les passages dans lesquels il admet  
une résistance chimérique.

Ainsi quand on leur dit simplement, comme on fait ici, que Jansé-

IV. CL. nius. admet que l'on résiste à la grace , & que partant il n'a pas été dans  
VI. P<sup>e</sup>. l'erreur , & que ceux qui le suivent en ce point ne sont pas hérétiques , ils  
N<sup>o</sup>. III s'en tirent par cette distinction , que Jansénius a admis une résistance chimérique , & qu'il a nié la véritable : ce qui leur donne lieu ensuite de nier la conséquence. Et quand on ajoute , que toute grace n'est pas propre pour produire tout effet , & qu'on témoigne , que l'on ne résiste à la grace que dans cet effet , auquel elle n'est pas propre , on confirme leur distinction , au lieu de la combattre. Et ainsi , si l'on ne dit rien que ce que l'on dit ici , l'on demeure hérétique dans leur esprit , & l'on ne les réfute pas véritablement , puisqu'ils accordent tout d'un coup ce que l'on s'efforce de prouver , & que l'on ne leur prouve rien de ce qu'ils nient.

*Ecrit* „ Toute vraie grace de Jesus Christ est efficace ”.

33<sup>e</sup>. *Diffic.* Si l'on ne joint à cette Proposition des limitations de l'Ecole , on l'expose à être accusée d'hérésie , & nous voilà dans la question de droit.

### SUR LA TROISIEME PROPOSITION.

*Ecrit* „ N'y ayant rien de lui dans tout ce Chapitre , qu'un simple récit des opinions d'autrui , il n'y a nulle raison de s'en servir pour justifier une Proposition qu'on lui attribue.

34<sup>e</sup>. *Diffic.* On a déjà montré ci-dessus , qu'on peut attribuer , à ceux qui rapportent les opinions d'autrui , tout ce qu'ils rapportent , lorsqu'ils le rapportent en l'approuvant , & en le proposant à l'Eglise comme devant être approuvé.

*Ecrit* „ On prétend lui faire dire , que les hommes , dans la nature corrompue , peuvent mériter & démériter , par toutes sortes d'actions qui ne sont pas contraintes & violentes , quelque nécessaires qu'elles puissent être , sans qu'aucune nécessité les puisse empêcher , si elle n'est violente & forcée : d'où il s'ensuit que toutes les actions naturelles des hommes , tous les premiers mouvements , tout ce que nous faisons , dans le sommeil ou par inadvertence , ou par l'inclination de la nature corrompue , & contre notre volonté , est capable de mériter & de démériter. C'est la pensée de ceux qui ont fait cette Proposition ”.

35<sup>e</sup>. *Diffic.* C'est deviner les pensées , & se mettre en péril d'être désavoué , comme le Pere Annat le fait expressément dans ses *Cavilli* ; où , exprimant le sens de Jansénius sur la troisième Proposition , il marque expressément que Jansénius ne reconnoît pour mérite , que ce qui est fait avec une entière advertence de raison. Ainsi il prétend qu'on n'impute point ce sens à Jansénius , & que , ne condamner la troisième Proposition

qu'en ce sens, c'est ne l'a pas  
devant le Pape, & qui a été c

Le sens qu'ils accusent d'être  
Jansénius est, qu'ils disent qu'  
cette vie, par des actions vrain  
qu'il a supposé que la grace néc  
mériter & démériter, il n'étoi

sité antécédente, qui s'entend ordinairement par le mot de nécessité. Ne  
répondre point à cela, c'est laisser Jansénius sans justification  
s'en faut que l'on y réponde ici, qu'il semble que l'on fortifie  
jection par le discours que l'on fait ensuite; puisqu'il y a une  
qui ne répugne point à la liberté: par où il semble que l'on  
liberté de mérite & de démérite.

*Ecrit.* " Quand on dit si  
„ nécessité qui vient de la  
„ rendent un mauvais sens;  
„ des Théologiens de l'Eco  
„ tenable, hérétique & imp  
„ qui enseigne que la seule  
„ liberté, les Théologiens h  
„ sition a un sens tout autre".

36. *Diffc.* Je ne donnerois point cette o  
pour condamner cette Proposition séparée du n  
insoutenable, hérétique & impie; rien ne n  
Il suffit qu'une Proposition soit des Peres, p  
au sens des Peres, quoiqu'on n'y ajoute pas  
que cette Proposition, prise au sens des Sch  
il n'est pas vrai néanmoins, qu'étant séparée, elle doit être prise au sens  
des Scholastiques; les Scholastiques devant savoir quel est le sens de  
ces Peres.

cusé IV. CL.

VI. P<sup>c</sup>.

it à N<sup>o</sup>. III.

en

arce

pour

éces-

on fait ici

in comme

a donner.

expliquée

es; encore

mauvaise,

#### SUR LA QUATRIEME PROPOSITION.

*Ecrit.* " La quatrieme peut être éclaircie en peu de mots. Elle porte  
„ que les Sémipélagiens admettoient la nécessité de la grace prévenante....  
„ Les Sémipélagiens rejetoient la grace prévenante & n'admettoient qu'une  
„ grace suivante, comme les Pélagiens, avec qui cette erreur leur étoit  
„ commune: c'est ce que Jansénius dit expressément en ces termes. &c.  
„ Ce qui peut suffire pour voir avec quelle vérité on a attribué à Jan-  
„ sénius une Proposition toute opposée, qui déclare que les Sémipéla-



IV. CL. „ giens ont reconnu une grace prévenante, puisque, selon Jansénius, le  
 VI. P<sup>e</sup>. „ contrain idément de leur hérésie”.  
 N<sup>o</sup>. III. 37<sup>e</sup>. I peut plus fortifier la prétention des adversaires,  
 qui publi que toutes les protestations que l'on fait de con-  
 damner le le Pape a condamné dans les cinq Propositions ne  
 sont que nts & des équivoques, que ce que l'on dit ici,

pour montrer que la quatrième Proposition n'est pas dans Jansénius : car tout cela ne semble fondé que sur une équivoque peu solide. Le mot de grace prévenante est un terme équivoque, qui a deux significations : l'une naturelle & commune dans l'Ecole ; l'autre métaphorique & propre à S. Augustin & à ceux qui ont tenu son langage. Selon le sens naturel, grammatical & commun, toute grace qui précède le consentement, est prévenante ; soit qu'elle soit efficace, soit qu'elle soit purement suffisante : & dans ce sens la grace d'Adam étoit prévenante, parce qu'elle étoit dans sa volonté, avant que la volonté y eût consenti. Mais selon le sens de S. Augustin, il n'y a que la grace efficace qui soit prévenante : car il entend par ce mot, une grace par laquelle Dieu donne la volonté même, sans que nous ayions attiré cette grace par aucun mérite, ou par aucune bonne volonté précédente.

Selon ces deux différentes significations, il est également certain que la première partie de la quatrième Proposition est, & n'est pas dans Jansénius : car elle y est certainement dans le premier sens du mot de grace prévenante, puisqu'il a soutenu dans un livre exprès, savoir le huitième de l'hérésie Pélagienne, que les Sémipélagiens avoient admis, pour le commencement de la foi, une grace intérieure de la volonté qui précédoit son consentement, quoiqu'elle ne le produisit pas efficacement. C'est pourquoi il marque expressément, que cette grace des Sémipélagiens étoit précédente. *Gennadius*, dit-il ( de Har. Pelag. Lib. 8. Cap. 7. ) *ut inspirationi divinæ voluntas consentiat non Deo ; non gratiæ, sed Arbitrii libertati, quamvis non sine inspiratione gratiæ precedente tribuendum esse decernit*. Et au même Chapitre, expliquant un passage du même *Gennadius* qu'il propose comme un modèle des sentiments des Sémipélagiens : *Audi* dit-il, *summam sensuum ejus ; initium salutis nostræ, Deo miserante, habemus*. Ce sont les paroles de *Gennadius*, que Jansénius explique ainsi : *Nempe Deo prius ( ut præcesserat ) admonente*. Ainsi il est très-vrai que selon Jansénius, les Sémipélagiens ont admis, pour le commencement même de la foi, une inspiration précédente & qui prévenoit le consentement : ce qui est le sens ordinaire du mot de grace prévenante ; de sorte que l'on ne peut nier qu'en ce sens cette partie de la quatrième Proposition ne soit de lui. *Sémipélagiani admisserunt gratiæ prævenientis*

*necessitatem ad initium fidei.* Aussi tous les autres Disciples de S. Augustin IV. Cn. n'ont jamais cru devoir contester ce point. VI. P.

Il est certain aussi, qu'en prenant le mot de grace prévenante pour N°. III. grace efficace, tant s'en faut que Jansénius ait accusé les Sémipélagiens d'avoir admis la grace prévenante, qu'il les a accusés au contraire de l'avoir niée, comme il est remarqué dans l'Écrit.

Or il est constant, qu'il n'est jamais venu dans l'esprit de personne, d'imputer à Jansénius cette partie de la quatrième Proposition, dans ce second sens, dans lequel elle n'est pas de lui; & il n'y a nulle apparence de croire que les Evêques ni le Pape l'aient fait, à moins qu'on ne les veuille accuser d'un entier renversement d'esprit. Et il est encore constant que c'est dans le premier sens, auquel on ne peut nier qu'elle ne soit dans Jansénius, qu'elle lui a été imputée par tous ceux qui l'ont accusé, & par ceux même qui l'ont condamné.

Je demande donc, si ce n'est pas le procédé le plus odieux, & le moins favorable que l'on puisse choisir, lorsque le Pape & les Evêques, & tous les adversaires soutenant que la première Partie de la quatrième Proposition est dans Jansénius, & qu'on est obligé de reconnoître qu'elle y est dans le même sens auquel ils l'imputent, de leur donner un démenti net & précis, sous prétexte qu'elle n'est pas dans Jansénius dans un autre sens, auquel personne n'a jamais songé de la lui imputer.

Non seulement cette conduite est horriblement choquante à l'égard des Evêques & du Pape, mais aussi à l'égard de tous les autres Disciples de S. Augustin, qui, ayant reconnu de bonne foi que cette partie de la quatrième Proposition étoit dans Jansénius, seront extrêmement surpris de se voir désavoués sur une subtilité si peu solide.

Les Jésuites n'auront-ils pas sujet après cela de publier, que ces déclarations que l'on fait de condamner ce que le Pape condamne, ne sont que des illusions pour amuser les simples; puisqu'en même temps qu'on reconnoît qu'une Proposition est dans Jansénius, au sens même auquel on la lui attribue, on ne laisse pas soutenir hautement qu'elle n'y est pas?

D'ailleurs, davantage que l'on retire de ce procédé est si petit, qu'il n'y avoit pas lieu de quitter celui des autres, pour en retirer si peu de fruit. Car comme cette partie de la quatrième Proposition n'est qu'une question de fait, il suffit de dire que le Pape & les Evêques sont en ce point d'un autre sentiment que Jansénius; mais que ces questions ne se décident pas par autorité, & qu'il en faut revenir à la vérité. Qu'ainsi si Jansénius a raison, il est évident que ces déclarations contraires ne feront pas qu'il ne

IV. C. L. l'ait pas ; & que s'il a tort au contraire, rien ne peut garantir son opinion  
VI. P<sup>e</sup>. d'être condamnée d'ignorance par les personnes savantes.

N<sup>o</sup>. III. Que l'on ne s'engage point dans ce différent si peu important, sur lequel tous les jugements que l'on fera en ce siècle n'empêcheront pas la postérité d'en juger de nouveau.

*Ecrit.* « Et cela même découvre la fausseté de la seconde partie de  
» cette Proposition, qui lui fait dire que les Sémipélagiens étoient hérétiques en ce qu'ils disoient que la volonté de l'homme pouvoit obéir  
» ou résister à la grace: car si Jansénius a dit qu'ils ont nié la grace  
» prévenante, il est manifeste qu'il n'a pas pu dire qu'ils étoient hérétiques  
» en ce qu'ils tenoient que la volonté peut obéir ou résister à la grace,  
» puisqu'ils n'admettoient point cette grace ».

38<sup>e</sup>. *Diffic.* Comme la réponse à la première Partie n'est fondée que sur une équivoque, celle que l'on fait ici ne subsiste que sur la même équivoque. Et comme les adversaires peuvent fort bien prouver que la première Partie est de Jansénius dans le sens auquel on la lui impute, ils prouveront aussi que la seconde, où il s'agit d'hérésie, est de lui, si l'on ne se défend que par un moyen si facile à renverser.

*Ecrit.* « Jansénius n'avoit aussi garde de dire que les Sémipélagiens  
» étoient hérétiques parce qu'ils vouloient qu'on pût obéir ou résister à  
» la grace: car il se fût lui-même déclaré hérétique Sémipélagien, puisqu'il a cru aussi que notre volonté a ce pouvoir, & qu'elle obéit toujours;  
» & résiste toujours à la grace la plus efficace, ainsi qu'il a été déclaré  
» ci-devant sur la première Proposition ».

39<sup>e</sup>. *Diffic.* Il est étrange que l'on néglige des réponses certaines, communes & indubitables, pour recourir à des solutions si éloignées, si contestées & si exposées à la calomnie. Jansénius a dit formellement, & en plusieurs lieux, que l'on pouvoit résister à la grace la plus efficace, quoique l'on n'y résiste jamais, suivant la doctrine des Thomistes. Les adversaires se contentent de ce pouvoir de résister qui n'est jamais joint avec l'acte; & ainsi, il n'y a rien de plus facile que de justifier Jansénius sur ce point. Cependant on abandonne ici ce moyen, & on a recours à une résistance actuelle à la grace la plus efficace, laquelle est niée au moins selon les termes; d'une part, par Jansénius, qui soutient que l'on ne résiste jamais actuellement à la grace efficace; & de l'autre, ne contentent nullement les adversaires, qui la traitent de chimérique & de frivole; parce, disent-ils, que par le mot de résister à la grace, on entend dans l'Eglise rejeter la grace, en empêcher l'effet, n'y consentir pas, & non pas simplement combattre la grace; & qu'ainsi, ceux qui disent qu'on résiste à la grace & qui n'entendent autre chose sinon que l'on combat la grace

la grace, quoique l'on en soit toujours surmonté, ne laissent pas d'être IV. C.  
hérétiques, parce qu'ils soutiennent véritablement qu'on ne peut résister VI. P.  
à la grace dans le sens ordinaire de ce mot. N°. III.

### SUR LA CINQUIÈME PROPOSITION.

*Ecrit.* "Saint Prosper déclare donc ouvertement que les Justes seuls  
qui reçoivent l'effet de la rédemption de Jésus Christ, ont été pro-  
prement rachetés, & que les autres ne l'ont été qu'improprement.  
C'est pourquoi il avoue sans crainte, que Jésus Christ n'a été crucifié  
que pour ceux à qui sa mort a profité".

40°. *Diffic.* Ces paroles de S. Prosper ne semblent pas signifier que  
les autres soient improprement rachetés, mais seulement qu'il n'y a que  
les fideles & les Justes qui reçoivent l'effet & le fruit propre de la ré-  
demption; les autres ne le recevant pas, parce qu'ils ne veulent pas  
se convertir. Pourquoi s'embarrasser inutilement dans une question odieuse,  
& qui n'est véritablement que de nom? Car il est certain qu'il n'y a que  
les Justes que Dieu a retirés actuellement de la captivité du Diable;  
& il est certain aussi que Jésus Christ a payé à son Père un prix suffi-  
sant pour la rédemption de tous les hommes; & que, quoiqu'il n'ait  
pas eu une volonté efficace de les convertir tous, c'est pourtant par  
leur faute qu'ils ne se convertissent pas, & qu'ils ne participent pas à  
ce prix qui leur est proposé; ou par la prédication de l'Evangile, ou  
par la vue même des créatures, qui est une grace extérieure qui les de-  
vroit conduire à la connoissance du Créateur, qui seroit suivie de celle  
du Rédempteur, s'ils en usoient bien. Ainsi si l'on entend, par le mot  
de racheter, la délivrance actuelle, il est vrai qu'il n'y a que les Justes  
qui soient proprement rachetés; mais si l'on entend le paiement actuel  
d'un prix, suffisamment proposé à tous ceux qui se convertiroient à Dieu,  
on peut dire que tous ceux à qui l'Evangile a été présenté, & même  
tous les adultes, sont proprement rachetés en ce dernier sens; & dans  
tout cela, il n'y a aucune contestation solide, mais une pure dispute de  
nom, qu'il est important d'éviter pour satisfaire le monde; en quoi on  
est autorisé par l'exemple de la condescendance de S. Prosper, qui est  
parfaitement bien représentée dans cet *Ecrit*.

*Ecrit.* "Jansénius soutient seulement, que Jésus Christ a répandu son  
sang, & est mort effectivement, non pour tous les hommes en parti-  
culier sans en excepter aucun, mais pour tous ceux qui reçoivent le  
prix de son sang".

41°. *Diffic.* Jansénius ne soutient point que Jésus Christ ne soit pas  
*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.* V. y. n. y

IV. C'est mort pour tous les hommes en particulier, sans en excepter aucun;  
VI. P. sans au sens des Sémipélagiens, qui vouloient qu'il fût mort tellement  
N°. III pour tous les hommes, qu'ils en recussent tous des grâces suffisantes pour  
se sauver effectivement. C'est ce que Jansénius nie; & non pas cette  
rédemption générale pour tous les hommes en particulier, qui ne seroit  
pas accompagnée de ces sortes de grâces suffisantes, au sens de Molina.  
Au contraire, il approuve l'opinion comme vraie en soi; mais il pré-  
tend seulement qu'elle n'exprime pas assez la force qui est enfermée  
dans ces mots de *mourir pour*; ce qui n'est encore qu'une question de  
nom. Le monde est horriblement choqué de cette Proposition, que  
Jesus Christ n'est pas mort pour tous les hommes sans exception; & je  
ne fais quelle utilité il peut y avoir de l'avancer si nettement sans nécessité.

*Ecrit.* " La cinquième Proposition ne lui convient point, & il n'a  
eu garde de croire que c'étoit Sémipélagianisme de dire que Jesus  
Christ a répandu son sang pour tous les hommes généralement. Et  
comment auroit-il pu condamner une Proposition qui est dans l'Ecri-  
ture; & qu'il a lui-même prise pour titre du Chapitre où l'on veut qu'il  
l'ait condamnée? Car ce titre est: *Comment Jesus Christ est Rédemp-  
teur de tous les hommes, & a enduré la mort & la Croix pour tous  
les hommes?* Il ne dispute donc point de la Proposition, présumant  
qu'elle est vraie, comme elle l'est assurément, & ne peut être révoquée  
en doute par aucun Catholique.

" Et tant s'en faut que ce soit Pélagianisme, selon S. Augustin, de  
dire que Jesus Christ a répandu son sang, & est mort pour tous les  
hommes généralement, qu'il déclare au contraire que ces paroles de  
l'Ecriture ne doivent être entendues, selon ce St. Docteur, que gé-  
néralement, & non particulièrement; & qu'il est vrai que Jesus Christ  
est mort pour tous les hommes en général, c'est-à-dire pour toute sorte  
de conditions".

42°. *Diffic.* Ce discours ne paroît encore fondé que sur une équi-  
voque aussi dangereuse que celle dont on s'est servi sur la quatrième  
Proposition.

Il n'est jamais venu en l'esprit de personne, à moins qu'il n'ait perdu  
le sens, de nier que Jansénius n'ait admis cette généralité de la mort de  
Jesus Christ pour toute sorte de conditions: personne ne lui a fait ce  
reproche. Il n'y a donc aucune apparence de croire que le Pape &  
les Evêques qui ont condamné Jansénius, & qui lui ont imputé d'avoir  
enseigné que c'étoit une opinion sémipélagienne, de dire que Jesus Christ  
fût mort pour tous les hommes, aient cru que selon lui, c'étoit un  
dogme sémipélagien de soutenir que Jesus Christ étoit mort pour toute  
sorte de conditions.

C'est donner un juste sujet au Pape & aux Evêques, à qui on attribue IV. Ca.  
une pensée si extravagante, de se plaindre qu'on les joue, & qu'on a VI. P.  
dessein de les rendre ridicules; c'est fortifier la calomnie de nos enne- N°. III.  
mis, qui publient que ceux qui défendent Jansénius, ne condamnent les  
cinq Propositions qu'en des sens extravagants, dans lesquels personne  
ne les lui a jamais imputées; & qu'ils les soutiennent véritablement dans  
les sens auxquels on les lui impute.

C'est ruiner toutes les Déclarations qu'on a faites, qu'on condamnoit  
dans ces Propositions les mêmes dogmes que le Pape y a condamnés;  
n'y ayant aucune apparence que l'on le fasse en celle-ci; puisqu'il n'y  
a nulle apparence que le sens que l'on condamne ici, soit celui que  
le Pape & les Evêques ont attribué à Jansénius.

Il faut donc reconnoître que le sens imputé à Jansénius sur cette  
Proposition, & condamné par le Pape de fausseté & de témérité, est que  
c'est une opinion semipélagienne de dire que *Jesus Christ soit mort pour*  
*tous les hommes, sans exception.*

Et on a des moyens certains pour faire voir que cette Proposition  
n'est pas de Jansénius, & qu'il n'accuse point la rédemption générale  
pour tous les hommes sans exception de Semipélagianisme; mais seu-  
lement la grace suffisante & générale au sens de Molina, que les Sé-  
mipélagiens inféroient de la rédemption générale. C'est, pourquoi parce  
que la rédemption générale pour tous les hommes sans exception, sou-  
tenue par S. Prosper, n'ensuivoit point cette conséquence, il dit net-  
tement que son opinion étoit contraire à celle des Semipélagiens, &  
il l'approuve quant à la substance, quoiqu'il aime mieux parler comme  
S. Augustin.

*Ecrit.* Témoignant que S. Augustin a cru que ceux qui périssent  
„ n'ont point été rachetés du sang de Jesus Christ.”

43°. *Diffic.* Voilà ce qui est condamné dans la Bulle, d'hérésie &  
de blasphème, exprimé & avoué clairement & sans restriction. Je ne  
vois pas qu'on puisse s'exposer davantage, & se mettre plus en hazard  
de se perdre, & tous ceux qui sont dans la même cause, qu'en parlant  
de cette sorte.

*Ecrit.* Saint Prosper, le Concile de Valence, & l'Eglise de Lyon,  
„ avec son excellent Archevêque Remy, ont entendu S. Augustin comme  
„ Jansénius, & se sont servis de cette expression négative.”

44°. *Diffic.* Tous les passages que l'on allegue ici restreignent bien la  
rédemption & la mort de Jesus Christ aux fideles, & en excluent les  
infideles: mais ils ne la restreignent pas aux seuls prédestinés, comme  
la Proposition de Jansénius que l'on rapporte sans les restrictions qui se

IV. CL. trouvent dans Jansénius même. Or ces Propositions sont fort différentes.

VI. P<sup>e</sup>. Dire que Jésus Christ n'est mort que pour les fideles & non pour les infideles, n'est pas une Proposition condamnée, quoiqu'elle soit dure aux oreilles de ce temps. Mais dire qu'il n'est mort que pour les prédestinés, c'est proprement ce que le Pape condamne d'hérésie, quoiqu'on le dise expressément.

*Ecrit.* « Enfin ils le défendent aussi contre le dernier reproche que vous lui faites, d'avoir écrit que, selon la doctrine des Anciens Peres, c'est une erreur de dire que Jésus Christ soit mort pour tous les hommes, sans en excepter aucun; c'est-à-dire pour tous les hommes en particulier; car le Concile de Valence n'appelle pas cette opinion une erreur simplement, mais un excès d'erreur: *Nimirum erroneum*; & condamne les Ecrits de ceux qui l'ont soutenue comme erronée. Et Jansénius ayant cité ces lieux, il ne paroît pas quel crime il peut y avoir pour lui, d'assurer qu'ils ont dit ce qu'ils ont dit véritablement ».

45<sup>e</sup>. *Diffic.* Les Peres du Concile de Valence ont condamné cette Proposition de la mort de Jésus Christ pour tous les hommes en particulier, parce qu'ils ont entendu, comme le marque Jansénius même, par ces mots de mourir pour tous les hommes, un desir & une intention absolue de Jésus Christ, d'offrir sa mort à son Pere pour la délivrance de ceux pour qui il mourait. Et en ce sens, il est bien certain que Jésus Christ n'est pas mort pour tous sans exception. Mais si l'on entend ces paroles en d'autres sens, comme fait S. Prosper; S. Thomas & toute son Ecole, on peut soutenir, sans blesser le Concile de Valence, que Jésus Christ est mort pour tous sans exception. Ainsi comme cette Proposition peut avoir des sens catholiques & favorables même, pour apaiser le monde, il ne semble pas qu'il soit de la prudence de la condamner généralement, comme une erreur, ni d'avouer que Jansénius l'ait fait; puisqu'en effet il ne l'a pas fait, & qu'il ne la condamne que dans un sens limité, auquel tout le monde avouera facilement qu'il l'a pu condamner. Le passage de S. Prosper qui a accordé en un bon sens cette rédemption générale pour tous les hommes sans exception, lorsque la vérité étoit victorieuse de l'erreur, semble être fort contraire à cette condamnation absolue de cette même rédemption générale, lorsque l'on voit l'erreur dominante, & la vérité presque opprimée.

*Ecrit.* « Le livre de Jansénius est incapable d'erreur ».

46<sup>e</sup>. *Diffic.* Tous les livres de Théologie le sont donc; car personne ne fait profession de produire ses propres pensées, mais celles des Conciles & des Peres.

*Ecrit.* « Ce n'est que l'avarçon que les adversaires ont contre la doc-

trine de ce Saint, qui les a portés à l'attribuer à Jansénius, afin de  
la décrier".

47<sup>e</sup>. *Diffic.* Tout ce qui ne consiste qu'en des conjectures que l'on  
fait des mouvements cachés dans le cœur des autres, n'est guere propre  
à persuader ceux qui ne le font pas : ce qui doit être le but de tous  
les Ecrits. Outre qu'il y a lieu de croire que ce n'est pas là leur véri-  
table mouvement, & que ce n'est pas tant l'aversion de la doctrine de  
S. Augustin, que l'animosité particuliere contre ceux qui la soutiennent,  
qui est la cause de tout le mal. De plus, cette expression est assez étrange,  
que les ennemis ont attribué la doctrine de S. Augustin à Jansénius.  
Car on ne peut guere entendre autre chose en ce lieu par la doctrine  
de S. Augustin que les cinq Propositions ; puisque c'est ce qu'on attri-  
bue à Jansénius. D'où l'on pourra conclure que l'on avoue que les cinq  
Propositions sont la doctrine de S. Augustin. Mais ce n'est qu'un em-  
barras de mots qu'il est facile de corriger.

[1659.]



*Sur un Ecrit composé par M. de Barcos, Abbé de S. Cyran, pour Madame la Duchesse de Longueville. (a)*

[ Imprimées pour la première fois. ]

Vers 1661.

**C**Et Ecrit se peut réduire à deux chefs : l'un qui regarde la justification de Jansénius, & l'autre la promesse de se soumettre à un nouveau jugement touchant le fait, comme on s'est soumis touchant le droit.

Tout ce qu'il y a de considérable sur le premier chef se réduit à cette preuve de la page 7, qui est répétée en d'autres termes en plusieurs autres endroits : *Cette seule considération* ( que Jansénius n'a point eu d'autre dessein dans son livre que de proposer les sentiments de S. Augustin ) *peut suffire pour fermer la bouche à tous ceux qui cherchent des erreurs dans ce livre : étant clair qu'il n'y en sauroit avoir, puisque l'Auteur n'y propose point ses sentiments, mais seulement ceux de S. Augustin, qui ne peuvent être hérétiques.*

Mais de ce que M. d'Ypres n'a eu dessein que de proposer les sentiments de S. Augustin, & de ce que les sentiments de S. Augustin ne sauroient être hérétiques, il ne semble pas qu'on en puisse conclure en aucune sorte, qu'il ne peut y avoir des sentiments hérétiques dans ce livre, puisque tout ce qu'on en peut conclure légitimement est, que M. d'Ypres n'a point eu dessein de proposer dans son livre aucuns sentiments hérétiques, & que s'il y en a, c'est contre son dessein. Or il ne s'ensuit pas qu'il ne puisse y avoir des sentiments hérétiques dans un livre, de ce que l'Auteur n'a point eu dessein d'y en proposer ; autrement il n'y auroit jamais d'hérésie dans les livres d'aucun Auteur Catholique ; puisqu'aucun Auteur Catholique n'a dessein de proposer des hérésies.

Mais pour se renfermer dans M. d'Ypres, au même temps qu'il déclare n'avoir dessein que de proposer le sentiment de S. Augustin, il avoue qu'il a pu se tromper, en prenant pour sentiments de S. Augustin des opinions qui ne seroient pas de ce Pere : *Nec verò ipse mihi arrogaverim me nulla ex parte ab Augustini aberrasse sententia. Homo sum, humanorum lapsuum obnoxius periculis, quæ sicuti cavi quantum potui, ita ignoscet Lector ubi non potui.* L'Auteur de l'Ecrit reconnoît la même

(a) [ Voyez la Préface historique, Article V. ]

chable, & prétend que c'est cela seul qu'il a soumis au jugement du Pape. IV. C. 1.  
Or si Jansénius a pu rapporter pour sentiments de S. Augustin, des VI. P.  
sentiments qu'il auroit cru être de ce Pere, mais qui n'en seroient N°. IV,  
pas en effet, il semble qu'on ne puisse pas conclure que les sentiments  
qu'il rapporte, comme de S. Augustin, ne sauroient être hérétiques:  
car il est très-vrai que les véritables sentiments de S. Augustin ne sau-  
roient être hérétiques; mais il n'est pas vrai que des sentiments qu'un  
Auteur particulier a cru être de S. Augustin, ne puissent pas être héré-  
tiques; puisqu'ils peuvent, comme on l'avoue, n'être pas de S. Augustin.  
Et s'ils n'en sont pas, comment inférera-t-on que les sentiments qui ne  
seroient pas de S. Augustin, quoique par inadvertence on les ait cru  
tels, ne peuvent être hérétiques, de ce que ceux de S. Augustin ne le  
peuvent être?

En un mot, je ne vois pas comment on pourroit soutenir que ce ne  
soit pas un sophisme d'argumenter à *voluntate ad factum*: Je n'ai eu des-  
sein que de proposer les sentiments de S. Augustin; donc je n'ai pro-  
posé en effet que les sentiments de S. Augustin; ou d'argumenter *ab opi-  
nione ad veritatem*: Je n'ai proposé ces sentiments que parce que je  
les ai cru être de S. Augustin; donc on en doit porter le même juge-  
ment que des véritables sentiments de S. Augustin, qui ne sauroient  
être hérétiques. Il y a encore plusieurs raisonnements dans cet Ecrit sem-  
blables à celui-là; comme: *Qu'il ne faut pas chercher dans le livre de  
Jansénius des opinions particulieres, & qu'il est clair qu'il n'y en peut avoir  
que de communes & publiques; puisque n'y ayant que celles de S. Augustin,  
elles sont celles de l'Eglise Romaine, & de l'Eglise Catholique, & n'ont  
jamais été soupçonnées d'aucune erreur: qu'il n'y faut pas même chercher  
aucune Proposition de Jansénius, étant impossible d'y en trouver; puisque  
Jansénius n'y parle point & n'y exprime point ses opinions & ses pensées,  
pouvant dire qu'il n'est rien que la voix de S. Augustin, &c.*

*Qu'on peut voir aisément par-là, que toutes les Propositions & toutes  
les Maximes de Jansénius ont un rapport essentiel à S. Augustin, & lui  
sont attachées inséparablement, puisque ce ne sont que des relations de la  
doctrine de ce Saint & copies de ce qu'il a dit.*

*Qu'il ne faut que cette seule raison pour abattre d'un seul coup toutes  
les cinq Propositions, & les rejeter loin de Jansénius; puisqu'il n'y en a  
aucune qui ne parle de S. Augustin. Car Jansénius ne déclare pas moins  
souvent qu'il ne dit rien qui soit à lui, & qu'il ne veut point alléguer ses  
propres opinions, qu'il témoigne n'avoir dessein que de représenter la doc-  
trine de S. Augustin. Et ainsi on ne peut assurer, sans une double fausseté,*

IV. CL. *qu'il n'attribue pas à S. Augustin ce qu'il lui attribue, & qu'il s'attribue à lui-même ce qu'il proteste tant de fois ne vouloir point s'attribuer.*

Nº. IV. Mais les partisans du Formulaire répondront à tout cela, que personne n'est coupable de cette double fausseté, puisque personne n'assure que Jansénius n'ait pas attribué les cinq Propositions à S. Augustin, ni qu'il se les ait attribuées à lui-même : que ce n'est point de cela qu'on l'accuse, & que quand le Pape & les Evêques ont déclaré que les cinq Propositions sont dans le livre de Jansénius, & condamnées au sens de Jansénius, ils n'ont pas voulu dire autre chose, sinon que ces cinq Propositions se trouvent dans le livre de Jansénius, comme des sentiments de S. Augustin ; parce que Jansénius par inadvertence s'est faussement imaginé qu'elles étoient conformes à sa doctrine, & qu'ils n'entendent aussi autre chose par le sens de Jansénius, sinon le sens auquel Jansénius a entendu ces Propositions en les attribuant à S. Augustin, & non point un sens que Jansénius ait prétendu lui être propre ; & que c'est ce que les Evêques ont assez déclaré, quand ils ont dit dans leur Formulaire, que la doctrine de Jansénius, que le Pape a condamnée, n'est pas celle de S. Augustin, que Jansénius a mal expliquée contre le vrai sens de ce Docteur. Car n'est-ce pas bien reconnoître que Jansénius ne propose point la Doctrine que le Pape a condamnée dans son livre, comme de soi-même, mais comme de S. Augustin, & que ce qui fait qu'elle est hérétique, est qu'elle n'est pas de S. Augustin, comme l'a cru Jansénius, & qu'il a mal expliqué S. Augustin, contre le vrai sens de ce S. Docteur.

Ils ajouteront, que si ce qui blesse la délicatesse de la conscience des Jansénistes, est la crainte où ils témoignent être, que quand on les presse de reconnoître que les cinq Propositions sont dans le livre de Jansénius, on entende par-là qu'elles y sont comme Propositions qu'il a avancées de lui-même, & non pas comme des Propositions qu'il ne soutient que parce qu'il les a crues être de S. Augustin, & en les attribuant à S. Augustin, il sera fort aisé de leur lever ce scrupule, & de donner la paix à l'Eglise, par un acquiescement de tout le monde à ce que les Evêques desiront. Car il ne faudra que leur déclarer, comme les Evêques & les Jésuites même le feront sans peine, que quand on dit que les cinq Propositions sont dans le livre de Jansénius, on n'entend nullement qu'elles y soient sans aucune relation à S. Augustin, & qu'on reconnoît au contraire qu'elles n'y sont que comme des opinions que Jansénius a attribuées à S. Augustin, & qu'il a cru, par erreur, être de S. Augustin, parce qu'il a mal pris le sens de ce S. Docteur.

De

De sorte que de toutes ces preuves, il ne s'ensuit pas que les Proposi- IV. C  
tions ne soient pas dans Jansénius comme le Pape & les Evêques disent: VI. P.  
il ne s'ensuit point aussi qu'elles ne soient pas faussement attribuées à N°. IV.  
S. Augustin, comme les Evêques le déclarent dans leur Formulaire: il  
ne s'ensuit pas même qu'elles ne soient pas de Jansénius, comme y  
ayant adhéré, & les ayant cru vraies, puisqu'il a cru vrai tout ce qu'il  
a cru être de S. Augustin. Mais il s'ensuit seulement qu'elles ne sont  
pas de Jansénius, comme proposant des opinions qu'il crût lui être  
propres, & qu'il s'imaginât avoir trouvées dans soi-même & non pas  
dans S. Augustin. Sur quoi il est assez inutile de se défendre, & d'em-  
ployer beaucoup de discours pour prouver une chose que personne ne  
confesse, & dont il n'y a point de Moliniste qui ne vous donne une  
déclaration par écrit; & il seroit fort injuste sur cela de se plaindre du  
procédé du Pape & des Evêques, puisque c'est leur attribuer une pensée  
qu'ils n'eurent jamais, & leur faire une querelle d'Allemand pour ne  
leur point obéir.

*Promesse de se soumettre à un nouveau jugement du Pape touchant le fait.*

L'autre chose regarde la promesse de se soumettre à un nouveau ju-  
gement du Pape: sur quoi on peut considérer. 1°. Le fondement qu'on a  
de demander ce nouveau jugement, qui est, qu'on n'a point encore  
jugé du fait. 2°. La nature de cette soumission. 3°. La manière de la  
promettre. 4°. L'utilité qu'on peut tirer de cette promesse.

*I. Qu'on n'a point encore jugé du fait.*

Cela peut avoir sa vérité: mais c'est se tromper soi-même si l'on s'i-  
magine qu'il soit fort aisé d'en persuader le monde.

De sept ou huit preuves qu'on en apporte dans cet Ecrit, il n'y en a  
qu'une seule de considérable, qui est celle qui est tirée de ce que témoigne  
un des Consultants dans son Suffrage: car pour toutes les autres, elles  
paroissent extrêmement faibles.

1°. On dit, par exemple, que ce n'est que sur les Propositions qu'on a  
demandé le jugement du Pape. Mais on répondra que cela n'est pas vrai;  
puisque les quatre-vingts Evêques qui ont demandé le jugement des Pro-  
positions, les lui ont envoyées comme étant de Jansénius; & qu'ainsi  
l'examen du livre de Jansénius étoit enfermé dans leur demande.

2°. On dit que ce n'est que des Propositions, que les Docteurs qu'on a en-  
voyés à Rome, ont eu charge d'agir auprès du Pape. Cela est vrai des Doc-

*Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXII.*

X x x x

IV. CL. leurs envoyés par quinze ou seize Evêques ; mais non pas de ceux qui  
VI. P<sup>e</sup>. furent envoyés par les quatre-vingts ; qui , dans toutes leurs écritures , en  
N<sup>o</sup>. IV. vouloient toujours à Jansénius. Or il n'y a eu que ceux-là de considérés  
dans ce procès , les autres n'ayant été ouïs qu'après la Constitution déjà  
arrêtée.

3<sup>o</sup>. On dit , que *ce n'est que des Propositions que les Docteurs ont parlé  
par écrit devant les Commissaires de Sa Sainteté , & de vive voix devant  
Sa Sainteté*. Il n'est point vrai que les Docteurs dont on veut parler aient  
rien dit des Propositions , ni de vive voix , ni par écrit devant les Com-  
missaires de Sa Sainteté ; & il est vrai seulement qu'ils en parlerent de  
vive voix devant Sa Sainteté , & qu'ils laisserent quelque Ecrit sur ce sujet ;  
la Constitution étant déjà arrêtée ; & ainsi , quoi qu'ils aient dit , on n'en  
peut rien conclure touchant le dessein qu'a eu le Pape , de juger ou de  
ne pas juger la question de fait de Jansénius ; puisqu'il n'en a pas jugé  
sur ce qu'ils lui ont dit , mais seulement sur ce que lui ont dit les au-  
tres , qui certainement ont parlé de Jansénius , & l'ont accusé d'avoir en-  
seigné ces Propositions.

4<sup>o</sup>. On dit que *Jansénius n'ayant pour but que de représenter les sen-  
timents de S. Augustin , si le Pape eût eu dessein de le juger , il faudroit  
qu'il eût donné commission à ses Théologiens de le conférer exactement avec  
les Œuvres de S. Augustin , pour savoir s'il lui est conforme ; ce qu'il est  
certain , dit-on ; que le Pape Innocent X n'a pas fait , ni après lui Alexan-  
dre VII. Mais on dira que , quand on donne commission à des Théolo-  
giens d'examiner si une Proposition est hérétique ou catholique , on pré-  
tend qu'ils l'examinent par les Livres de l'Eglise , & qui contiennent la  
Tradition de l'Eglise ; & qu'ainsi on n'a pas droit de supposer que les  
Théologiens de Rome n'aient pas examiné les Propositions , tant en elles-  
mêmes ; que comme elles sont rapportées par M. d'Ypres , par les Œuvres  
de S. Augustin , que l'on fait à Rome être le Docteur de la grace , & le  
dépositaire des vérités de l'Eglise sur ce sujet ; & qu'ainsi c'est comme si  
on vouloit infirmer un Arrêt , en disant que la commission des Juges ne  
portoit pas qu'ils jugeroient du droit des parties par les Loix & les Or-  
donnances ; comme si cela n'étoit pas enfermé de soi-même dans la com-  
mission de juger , & qu'enfin on ne peut pas nier que ces Théologiens  
n'aient eu égard à S. Augustin ; puisqu'il faut reconnaître que M. Hallier  
& ses compagnons , leur présentèrent soixante passages de Saint Au-  
gustin sur la première Proposition , par lesquels ils prétendoient faire  
voir , que la doctrine de Jansénius étoit contraire à celle de S. Augustin.*

5<sup>o</sup>. On dit qu'*Innocent X n'a attribué les Propositions à Jansénius  
qu'en s'en rapportant à l'opinion commune ; mais que , quand cette opinion est*

été entièrement assurée & indubitable, elle n'étoit pas suffisante pour établir IV. CL  
un jugement légitime & régulier, qui doit être nécessairement précédé d'une VI. P.  
information faite par l'ordre de la justice. Je ne fais si cela est absolument N°. IV.  
vrai. Les informations ne sont que pour s'assurer de la vérité du fait :  
elles ne sont donc point nécessaires, quand l'opinion commune qu'on  
a d'un fait est entièrement assurée & indubitable. C'est ce qu'on appelle  
notoriété publique, qui semble être un meilleur & plus assuré fondement  
de juger, que quelque autre information que ce soit. Et en effet, je ne crois  
pas qu'il soit défendu aux Juges de juger sur la notoriété publique, sur-  
tout si elle étoit dans le degré qu'on la met ici, qui est, que l'opinion  
commune qu'on auroit de quelque fait fût entièrement assurée & indubi-  
table; & il ne paroît pas que S. Paul ait demandé autre chose pour ex-  
communier l'incestueux de Corinthe.

6°. On dit que ce qui fait voir que le Pape Innocent X n'a jugé que  
des cinq Propositions, sans avoir égard au livre de Jansénius, est qu'il les  
condamne comme fausses & hérétiques; étant évident que si l'on eût jugé des  
Propositions condamnées, comme propositions du livre de Jansénius, on ne  
les eût pu condamner comme fausses & hérétiques, mais seulement comme  
contraires à S. Augustin. On ne voit pas que cela soit fort évident : car  
si le Pape a pu juger, que des Propositions du livre de M. d'Ypres sont  
contraires à S. Augustin, il a pu juger aussi que ces Propositions, que  
Jansénius a cru être de S. Augustin, non seulement ne sont pas de ce  
Pere, mais même sont hérétiques : & c'est ce que M. d'Ypres lui-même  
a reconnu, puisqu'il dit, que dans les choses mêmes qu'il a dites, non selon  
son sens, mais selon le sentiment de S. Augustin, il s'a soumis au jugement  
du Siège Apostolique; de sorte, dit-il, que dès maintenant je le tiens, s'il  
juge qu'il le faut tenir : je le rétracte, s'il juge qu'il le faut rétracter : je le  
condamne & l'anathématise, s'il juge qu'il le faut condamner & l'anathé-  
matiser. Pouvoit-il mieux marquer, que le dessein qu'il a eu de ne rien  
dire de lui-même, mais seulement rapporter la Doctrine de S. Augustin,  
n'empêchoit pas; qu'étant homme, il ne se pût tromper dans l'intelli-  
gence du vrai sentiment de ce Pere, & ainsi proposer des opinions qui  
ne seroient pas vraiment de S. Augustin, quoiqu'il les crût telles, & qui  
pourroient même être hérétiques, & dignes d'anathème : ce qui l'a obli-  
gé de déclarer qu'il étoit prêt d'anathématiser tout ce que l'Eglise jugeroit  
digne d'anathème, dans les choses mêmes dont il ne parle que selon les  
sentiments de S. Augustin; non pas qu'il ait cru que la vraie Doctrine de  
S. Augustin pût être anathématisée, mais parce qu'il a cru, comme il  
avoit dit auparavant, qu'il pouvoit s'être écarté du vrai sentiment de  
S. Augustin, quoiqu'il n'eût dessein que de le suivre.

IV. CL. 7°. On dit encore, que ce qui montre qu'Innocent X a condamné les  
 VI P. *Propositions en elles-mêmes, sans avoir égard au livre de Jansénius, c'est*  
 N°. IV. *qu'elles sont nommées Propositions de Jansénius dans la Constitution d'In-*  
*nocent X. Car si ce Pape, dit-on, eût fait lire ce livre, & en prendre une*  
*sommaire entière, comme il n'y eût pas manqué; s'il eût eu dessein de le*  
*juger absolument, on eût reconnu que Jansénius n'ayant dessein de produire*  
*dans son livre aucune Proposition qui soit à lui, mais seulement celles de*  
*S. Augustin, quand il seroit vrai qu'il s'est trompé en avançant des Proposi-*  
*tions qui ne se trouvent pas dans S. Augustin, on ne pourroit pas encore*  
*dire qu'elles sont à lui, puisqu'il les avoit désavouées par avance, en dé-*  
*clarant, qu'il est prêt de corriger tout ce qui se trouvera éloigné du sens de*  
*S. Augustin. Or ainsi on peut dire, en vérité, qu'il n'y a aucune Proposition de*  
*Jansénius dans le livre de Jansénius; puisque s'il s'y en est glissée quelqueune,*  
*elle y est contre sa volonté; & par conséquent, elle ne peut lui être imputée*  
*sans injustice.*

Tout cela est fort surprenant. Qu'une preuve que le Pape ait con-  
 damné les Propositions, sans avoir égard au livre de Jansénius est, qu'il  
 les a nommées Propositions de Jansénius, & que quand Jansénius auroit  
 avancé des Propositions nouvelles, les croyant de S. Augustin, on ne  
 pourroit pas les nommer Propositions de Jansénius; parce qu'elles ne  
 feroient dans son livre que contre sa volonté, & qu'il les auroit désa-  
 vouées par avance. Mais il suffit pour la vérité du jugement du fait, que  
 les cinq Propositions soient dans le livre de Jansénius; soit qu'elles y soient  
 selon sa volonté, soit qu'elles n'y soient que contre sa volonté; soit qu'il  
 les ait ou qu'il ne les ait pas désavouées par avance. Car on ne presse  
 personne de reconnaître que Jansénius a mis ces cinq Propositions mal-  
 icieusement dans son livre, sachant bien qu'elles n'étoient pas de Saint  
 Augustin. On ne presse personne de dire, que Jansénius n'étoit pas dans  
 la disposition d'anathématiser les cinq Propositions qu'il a mises dans son  
 livre par inadvertence; & que l'Eglise anathématise aujourd'hui. On ne  
 presse personne de croire, que Jansénius étoit tellement arrêté à ces Pro-  
 positions, qu'il ne les ait pas comprises dans la protestation générale  
 qu'il fait, de rétracter tout ce que l'Eglise jugera qu'il doit rétracter. Au-  
 contraire; c'est ce qu'on nous reproche, que nous sommes moins so-  
 licites que Jansénius, & que nous ne désavouons pas dans son livre ce qu'il  
 y a désavoué par avance; & ainsi tout cela n'est fondé que sur une pure  
 équivoque, qui n'est capable que d'irriter le Pape & les Evêques, puis-  
 que c'est se jouer de leurs Décrets, que de les prendre en des sens très-  
 éloignés de leurs pensées. Car quand ils ont appelé les cinq Proposi-  
 tions, *Propositions de Jansénius*, ils n'ont jamais voulu dire que Jansé-

nius les ait avancées de lui-même, & sans les attribuer à S. Augustin; ni IV. CL.  
qu'il y ait adhéré avec opiniâtreté & sans les désavouer par avance, si elles VI. P.  
se trouvoient contraires à S. Augustin & dignes d'anathème; mais seule- N°. IV.  
ment qu'elles se trouvoient dans son livre, entre les opinions qu'il avoit  
crues être de Saint Augustin: ce qui n'est nullement contraire à ce que  
cet Ecrit prétend: *Que Jansénius n'ayant eu dessein de produire dans son  
livre aucune Proposition qui soit à lui, mais seulement de S. Augustin, on  
peut dire qu'il n'y a aucune Proposition de Jansénius dans le livre de Jan-  
sénius, quand il se seroit trompé en avançant des Propositions, qui ne se  
trouvent point dans S. Augustin.*

8°. On dit enfin, que ce seroit faire grand tort au Saint Siege, que de  
lui attribuer un jugement si nouveau & si irrégulier; parce qu'on prétend  
que l'Eglise n'a point accoutumé de condamner les livres de ceux qui se  
sont soumis à l'Eglise. Car, dit-on, étant assurée que ses sortes de livres ne  
lui peuvent nuire, ni à ses enfants, puisque quand il y auroit quelque fau-  
te, ils en portent eux-mêmes la correction & le préservent dans l'obéissance  
qu'ils lui rendent, elle les a toujours traités favorablement, qu'elle ne les a pas  
seulement jugés, ne se trouvant aucune Censure de tels livres: au contraire,  
il se trouve que Celestinus, &c.

De sorte que, quand les cinq Propositions seroient en propres termes dans  
le livre de Jansénius, il eût dû plutôt être approuvé comme Catholique,  
par la seule soumission de l'Auteur, suivant la coutume de l'Eglise, & l'exem-  
ple des anciens Papes, que d'être condamné d'hérésie & de blasphème sans  
aucune discussion précédente; non seulement contre l'usage & l'exemple de  
l'Eglise, mais aussi contre la lumière & la loi naturelle.

Voilà bien des choses bien surprenantes. Premièrement, on ne com-  
prend pas comment l'Eglise peut être assurée que des livres dont les Auteurs  
se sont soumis à son jugement, ne lui peuvent nuire, ni à ses enfants. Si  
cela est, on a tort de se plaindre que les livres des Casuistes nuisent à  
l'Eglise & à ses enfants; puisque plusieurs des plus méchants Casuistes,  
& entr'autres Escobar, ont soumis expressément leurs livres à l'Eglise, &  
que tous généralement, en qualité de Catholiques, sont censés les y sou-  
mettre, quand ils ne l'auroient pas fait expressément. Mais il semble, au  
contraire, que cette protestation générale, d'être soumis à l'Eglise rende  
souvent les livres plus dangereux & plus nuisibles; parce que ceux qui  
les lisent sont plus disposés à approuver les opinions qu'ils y trouvent,  
par la bonne disposition qu'ils voient dans l'Auteur; & ainsi sont plus  
exposés à être trompés, si ces opinions sont mauvaises.

On ne comprend pas aussi, comment on peut assurer qu'il ne se trou-  
ve aucune censure de tels livres. Car je pense qu'on en trouveroit plus



IV. C<sup>L</sup>. de mille exemples (b), & je me souviens d'avoir lu dans Gerfon un VI. P<sup>e</sup>. Traité, où il montre expressément que ces protestations générales d'être N<sup>o</sup>. IV. soumis à l'Eglise n'empêchent pas qu'on ne condamne d'erreur ou d'hérésie les livres où elles sont.

On ne comprend pas non plus la raison qu'on peut avoir d'alléguer l'exemple de Zozime, qui approuve un Ecrit de Célestius, où il nie le péché originel, parce qu'il soumettoit généralement ses sentiments à l'Eglise, comme un exemple à imiter & qui doit passer pour une preuve de la coutume de l'Eglise. On fait bien que S. Augustin a excusé du mieux qu'il a pu cette action de Zozime; mais en vérité il seroit assez étrange qu'on voulût la donner pour règle, & obliger les Evêques à approuver comme catholiques, des livres où il y auroit des hérésies, à cause seulement que l'Auteur se seroit soumis généralement à l'Eglise. Enfin c'est beaucoup dire que de prétendre qu'en suivant la coutume de l'Eglise, le Livre de Jansénius en auroit dû être approuvé, comme catholique, quand les cinq Propositions, qu'on avoue être hérétiques, y seroient en termes exprès. En vérité la cause de M. d'Ypres seroit en mauvais termes, si elle en étoit réduite là. Ces protestations générales, de se soumettre à l'Eglise, peuvent bien empêcher qu'elle ne condamne un Auteur comme hérétique, quand même il y auroit des hérésies dans son Livre: mais on ne voit pas ce qui pourroit obliger l'Eglise de dissimuler les hérésies qui se trouveroient dans ces sortes de livres, & de ne pas avertir ses enfants de s'en garder. Si cela étoit, ce seroit un moyen ouvert de répandre dans l'Eglise toute sorte d'hérésies; & il arriveroit une assez plaisante chose, qui est qu'un Auteur n'auroit qu'à promettre d'anathématiser tout ce que l'Eglise jugeroit dans son livre digne d'anathème (qui est ce qu'a fait M. d'Ypres) pour n'être jamais obligé d'accomplir cette promesse; puisque l'Eglise, à ce qu'on prétend, doit approuver de tels livres comme catholiques, & n'en condamner pas les hérésies qui s'y trouveroient. Mais il semble que toute l'Eglise en ait jugé autrement dans le cinquième Concile. Car quoique Théodoret n'eût été rétabli dans le Concile de Calcédoine qu'après avoir protesté qu'il n'avoit point d'autres sentiments que ceux de l'Eglise Catholique, & qu'il anathématisoit Nestorius & toutes ses erreurs, cette protestation n'empêcha pas que le cinquième Concile ne condamnât ses Ecrits, comme remplis d'erreurs qu'on pouvoit dire qu'il avoit désavouées par ce désaveu général; mais empêcha seulement qu'il ne condamnât sa personne & sa mémoire, comme il fit celle de Théodore de Mopsueste.

(b). [Il y en a un exemple formel dans le Concile de Bâle, qui condamne d'hérésie le livre d'Augustin de Rome, Archevêque de Nazareth, quoiqu'il eût soumis ses Ecrits au jugement de l'Eglise; ce qui fit aussi qu'on ne condamna pas sa personne.]

Ainsi on ne voit pas que la soumission de M. d'Ypres donne aucun lieu de conclure, que si les Papes avoient fait ce que tout le monde croit qu'ils ont fait; sur-tout depuis la Constitution d'Alexandre VII; qui est d'avoir condamné les Propositions par rapport au Livre de Jansénius, & en jugeant qu'elles sont dans ce livre, ils auroient fait une chose mouie & irrégulière, encore même que ces Propositions fussent dans ce livre. Cela paroît tout-à-fait paradoxe, aussi-bien que toutes les autres preuves que nous avons examinées jusqu'ici. C'est pourquoi il se faut réduire à une seule, qui est considérable en elle-même, mais qui est étouffée dans cet Ecrit par la multitude de ces autres qui sont très-foibles: c'est celle qui se prend du Suffrage de l'un des Consultants, qui est le Commissaire du S. Office, où il témoigne que ces Propositions leur avoient été données, *abstrahendo ab omni proferente*. Cette preuve est solide: mais il faut avouer néanmoins qu'il est aisé aux Molinistes de l'affoiblir, & d'empêcher qu'elle ne fasse impression dans l'esprit de la plupart des gens du monde.

Ils diront 1°. Que quand ce Commissaire auroit dit cela, il ne seroit pas lui seul plus croyable que tant d'autres qui condamnerent les cinq Propositions dans le sens de Jansénius, & qu'on ne doit pas croire avoir passé les ordres qui leur avoient été donnés par le Pape: mais ils soutiendront que c'est une grande hardiesse de se servir encore de ces Suffrages, après que le Pape, par un jugement public, les a déclarés apocryphes. Et il ne faut point douter que cette déclaration du Pape, quoique équivoque & captieuse, ne fasse plus d'effet sur la plupart des esprits que toutes les raisons qu'on leur apporteroit au contraire; n'y en ayant guere qui soient à l'épreuve de cette déclamation populaire du Pere Amelotte dans son Avant-propos page 82: *Que l'on juge par-là de l'impudence de cet Ecrit sans aveu, & de ce recueil imaginaire & fait à plaisir des Vœux des treize Consultants; ou le peu d'intelligence en la plupart des avis, le peu de connoissance de la doctrine de Jansénius, la désobéissance manifeste de ceux qui l'auroient donné, commise contre le Pape, qui en avoit défendu la communication sous les plus sévères censures; la seule foi d'un Scribe mercenaire qui l'a débité secrètement, le condamnant de fausseté, & doivent confondre ceux qui l'emploient, comme s'il pouvoit avoir la moindre créance...* Mais enfin, en quelle conscience Alexandre VII les eût-il condamnés, comme des ouvrages faux & supposés par une insigne témérité, s'il n'eût bien su qu'ils n'étoient nullement sinceres, & que c'étoit un attentat contre l'honneur du S. Siège de les avoir forgés en devinant, & de les avoir communiqués contre sa sévère & rigoureuse défense? Voilà qui est plausible, & propre à gagner les gens du monde; & l'argument de l'Ecrit ne peut subsister, si on ne ruine cette objection qui n'y est pas seulement touchée.

IV. CL. Ils diront encore qu'il ne s'agit plus de la Constitution d'Innocent X, VI P<sup>e</sup>. mais de celle d'Alexandre VII, qui a expliqué ce qui paroît de moins N<sup>o</sup>. IV. clair dans l'autre; & a déclaré en termes si exprès que les Propositions sont dans le Livre de Jansénius, & condamnées dans son sens, que la hardiesse de ceux qui accusent le Pape de s'être trompé dans ce jugement du fait de Jansénius est beaucoup plus supportable, que celle d'un homme qui ose prétendre que le S. Siège n'a pas encore jugé de ce fait; & qui au lieu de se soumettre aux jugements qu'il a rendus, pense éblouir le monde par une promesse imaginaire de se soumettre au jugement qu'il rendra. Voilà certainement ce qu'ils diront, & à quoi on ne voit pas de bonnes réponses.

Et ils ajouteront qu'on ne peut pas au moins nier que les Evêques n'aient jugé le fait de Jansénius, après l'avoir fait examiner par des Commissaires beaucoup plus considérables, & de plus grande autorité que ne peuvent être les Consultants de Rome, & que le Pape n'ait confirmé leur jugement par sa nouvelle Constitution. D'où ils concluront que ceux qui promettent de se soumettre au Jugement que le Pape rendra, après qu'il aura fait examiner le livre de Jansénius par des Commissaires semblables à ceux qui ont été députés par Innocent X, pour examiner les Propositions, n'ont aucune raison de ne pas se soumettre au jugement que le Pape a déjà rendu, après que le livre de Jansénius a été examiné par des Commissaires qui leur doivent être beaucoup plus considérables, par le rang qu'ils tiennent dans l'Eglise, que ces Commissaires de Rome. En voilà assez pour le premier point. Passons au second.

## II. De la soumission que l'on promet.

Voici les termes de cette soumission. *Etant donc assez clair par toutes les raisons qui ont été alléguées dans ce discours, que le S. Siège n'a pas encore jugé ni examiné le livre de Jansénius, on proteste avec toute sorte de sincérité que comme on se soumet entièrement à la censure des cinq Propositions condamnées par la Constitution d'Innocent X & par le Décret d'Alexandre VII, étant prêt de la signer sans aucune difficulté, on se soumettra pareillement au jugement du S. Siège touchant le Livre de Jansénius & les sentiments de Jansénius, si le Pape trouve à propos de le faire examiner, pour savoir si les cinq Propositions sont de lui, en la même manière qu'il a fait examiner ces Propositions par des Commissaires, après le rapport desquels il les a jugées définitivement.*

La première difficulté qui se rencontre touchant cette promesse de soumission est, que, selon les termes dont elle est conçue, on la doit prendre pour une promesse de se soumettre intérieurement, & quant à la créance

la créance intérieure; & non seulement pour une promesse de déférer IV. CL.  
extérieurement à ce que jugera le Pape en n'y contredisant pas. VI. P<sup>e</sup>.

1<sup>o</sup>. Parce qu'il y est dit expressément qu'on se soumettra à ce nou- N<sup>o</sup>. IV.  
veau jugement touchant le fait, comme on se soumet à la Censure des  
cinq Propositions condamnées. Or on a toujours protesté que la sou-  
mission qu'on rendoit à la Censure des cinq Propositions condamnées,  
étoit une soumission de créance, & qu'on les condamnoit intérieurement  
& dans le cœur; & par conséquent on fait entendre par-là que la sou-  
mission que l'on promet touchant le fait, lorsqu'il sera jugé de nouveau,  
est une soumission de créance.

2<sup>o</sup>. Parce qu'on ajoute, qu'on ne peut pas demander davantage de  
personnes Catholiques entièrement attachées à l'unité & à l'ordre de l'E-  
glise. Or on ne peut pas ignorer qu'on ne demande présentement une  
soumission de créance touchant le fait. On pourroit donc demander  
davantage que ce que l'on offre, après un nouveau jugement, si ce  
que l'on offre n'étoit pas une soumission de créance.

3<sup>o</sup>. On dit encore que c'est rendre une obéissance pleine & entière  
au jugement du S. Siege, non seulement touchant le droit, mais aussi  
touchant le fait de Jansénius. En vérité, nous aurions peine à passer pour  
des personnes sinceres, s'il se trouvoit que, par tous ces mots d'une  
obéissance pleine & entière au jugement du S. Siege, touchant le fait aussi-  
bien que touchant le droit, nous n'aurions entendu qu'une déférence exté-  
rieure, sans rien croire dans le cœur de tout ce que le Pape auroit jugé,  
& sans tenir le livre de Jansénius pour moins exempt de toute hérésie qu'au-  
paravant; & cela donneroit un grand sujet à nos ennemis de nous accu-  
ser, que l'obéissance que nous témoignons maintenant rendre à la con-  
damnation des cinq Propositions n'est que de cette nature; & qu'elle n'em-  
pêche pas que nous ne les tenions pour catholiques dans le cœur.

Cependant, si ce que l'on promet, est une soumission de créance,  
comment peut-on faire en conscience cette protestation? Est-on résolu  
devant Dieu de croire intérieurement que les cinq Propositions sont dans  
Jansénius, & condamnées dans le sens de Jansénius, s'il plaît au Pape  
de le dire de nouveau, après avoir fait examiner son livre par treize  
Réguliers, semblables à ceux à qui Innocent X fit examiner les cinq Pro-  
positions? Trouve-t-on que ces sortes de jugements soient fort canoni-  
ques, & fort dignes qu'on s'y soumette par avance, sans savoir ce qui  
y sera décidé; comme s'il ne se pouvoit faire qu'on n'y décidât rien de  
mal? Car si le jugement qu'on fera du livre de Jansénius ensuite de cet  
examen, peut n'être pas selon la vérité; & si ces treize Réguliers pou-  
voient facilement se tromper; ou en prenant pour des hérésies, des

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

Y y y y

IV. C<sup>L</sup>. maximes catholiques du livre de M. d'Ypres, ou en lui attribuant des  
VI. P<sup>e</sup>. erreurs qu'il n'auroit point enseignées, pour ne pas bien prendre son  
N<sup>o</sup>. IV. sens, n'est-ce pas une promesse téméraire, que de promettre d'adhérer  
à ce qui peut être faux, & de le promettre si solennellement, que  
l'on ne craigne point de dire, comme l'on fait dans cet Ecrit, que si  
après cela on manque de parole, il y aura sujet de dire qu'on méprise  
l'autorité du S. Siege, & qu'on lui est rebelle.

Cela paroît si étrange, qu'il y a sujet de croire que nonobstant tout  
ce qui a été dit auparavant, l'Auteur de l'Ecrit n'a entendu promettre  
qu'une soumission de déférence extérieure, & non pas de créance inté-  
rieure.

Mais il eût donc fallu faire cette promesse en des termes qui fussent  
plus capables de ce sens, & non pas en ceux où elle est conçue, que  
nous avons fait voir par toute la suite & les comparaisons dont on se  
sert, se devoir entendre de la soumission de créance : & rien n'est plus  
capable de nous perdre que si on venoit à découvrir qu'on les entend  
autrement. Car si quelque chose nous sert encore dans le monde ; c'est  
d'y avoir conservé la réputation de gens d'honneur & de gens sinceres,  
& que jusqu'ici toutes les personnes un peu équitables nous ont  
fait cette justice, de ne pas croire que pour procurer notre repos,  
nous voulussions tromper le monde par des équivoques. Mais on per-  
droit bientôt cette opinion, si on venoit à savoir que cette nouvelle pro-  
testation, que nous faisons pour éviter le reproche d'être désobéissants  
& rebelles au S. Siege, de nous soumettre entièrement & avec une obéis-  
sance pleine & entière au jugement que le Pape fera de nouveau du  
fait de Jansénius, après avoir fait examiner son livre, en la même ma-  
nière qu'il a fait examiner les cinq Propositions, comme on s'est sou-  
mis au Jugement de ces Propositions en ce qui regarde le droit : Si on  
venoit, dis-je, à savoir que cette protestation si magnifique, d'une obéis-  
sance si pleine & si entière, n'est que du vent, & qu'on ne veut dire  
autre chose, par tous ces grands mots, sinon qu'on ne contredira pas  
le jugement du Pape, quoiqu'on soit résolu de croire aussi peu, après  
ce nouveau Jugement, que Jansénius soit coupable d'aucune erreur,  
que s'il n'avoit rien jugé.

Mais ce qui feroit paroître cette illusion tout-à-fait grossière, c'est que  
c'est se moquer du Pape, que de l'engager à se donner la peine de faire un  
nouveau jugement, par la promesse que l'on fait de s'y soumettre ; &  
cependant ne lui promettre rien par-là que ce qu'on lui a tant de fois  
promis sans ce nouveau jugement : car on a toujours dit, que si on  
se contentoit du respect qu'on peut devoir aux Décrets des Papes, même

touchant les faits, qui est de demeurer dans le silence & de ne le point combattre, on étoit très-disposé à se soumettre en cette manière à la Constitution d'Alexandre VII, & qu'on n'en devoit pas demander davantage à des Théologiens Catholiques, en ce qui ne regardoit qu'un fait. Qui ne voit donc que ce seroit nous exposer à des reproches fâcheux de duplicité & de fourberie, que de mettre le monde en attente d'une nouvelle soumission pleine & entière à un nouveau jugement du Pape; & n'avoir dans l'esprit que l'ancienne déférence qu'on a promise à l'ancien jugement du Pape, & dont on ne s'est pas contenté?

III. *De la manière dont on fait cette promesse, qui est de la faire sans l'aveu de ceux qui y sont intéressés.*

Y ayant plusieurs personnes engagées dans la même cause, & persécutées pour le même sujet, il ne semble pas raisonnable que deux ou trois engagent les autres sans leur aveu à des choses dont on n'a aucune assurance qu'ils demeureront d'accord, & dont on a pu même savoir que plusieurs sont éloignés. Or on ne peut pas ignorer que les Disciples de S. Augustin sont au moins fort partagés sur ce sujet, & qu'il y en a un très-grand nombre qui désapprouvent fort ces promesses capiteuses & équivoques de se soumettre touchant le fait.

On dira que l'Auteur n'a point prétendu engager les autres, & qu'il ne répond que de lui, & de ceux qui sont dans son sentiment.

Mais 1°. la manière dont cette promesse est conçue porte naturellement à croire qu'on la fait au nom de tous ceux qui sont engagés dans la même cause. On proteste, que comme on se soumet, on se soumettra &c.

Et, dès le commencement de l'Ecrit on parle en général au nom de ceux qui ne croient pas que les Propositions soient dans Jansénius.

2°. Cet Ecrit a été fait pour servir de Mémoire dans cette cause commune, & afin de servir d'instruction à une personne [Madame de Longueville] qui témoigne vouloir protéger ceux qui sont persécutés pour ce sujet. On étoit donc obligé de n'y parler que dans les intérêts communs de tous les persécutés.

Mais quand il seroit constant que cet Ecrit n'engageroit que celui qui l'a fait, il ne laisseroit pas d'être préjudiciable aux autres. Car représentant cette soumission qu'il promet, comme une disposition nécessaire à un bon Catholique, jusqu'à vouloir bien que si on y manque on puisse dire que l'on méprise l'autorité du S. Siege, & qu'on lui est rebelle; si la personne à qui on l'a voulu donner en eût été persuadée, elle

IV. C. L. eût dû croire que la plupart des défenseurs de S. Augustin , qui sont  
VI. P. très-éloignés de vouloir faire cette promesse, sont dans une disposition  
N°. IV. beaucoup moins catholique que l'Auteur de cet Ecrit, & qu'ils ne rendent pas à l'Eglise une obéissance pleine & entiere.

Monsieur  
Taignier.

Or, pour ne considérer de tous ceux-là que celui qui a le plus d'habitude avec Madame de Longueville, n'auroit-il pas sujet de se plaindre, si on lui vouloit donner cet Ecrit contre son avis? Car ne pourra-t-il pas dire: est-il juste que M. de S. Cyran, qui ne connoît point Madame de Longueville, & que j'ai tâché de servir auprès d'elle en d'autres rencontres, lui donne un Ecrit qui ne pourroit faire d'impression sur son esprit, qu'en lui faisant perdre la bonne opinion qu'elle peut avoir de moi, & lui faisant douter au moins si je ne suis point défobéissant & rebelle au S. Siege; puisque je ne veux pas faire une protestation qu'on représente comme une marque de la soumission qu'on doit à l'Eglise, & qu'on suppose pouvoir être demandée à des Catholiques entièrement attachés à l'unité & à l'ordre de l'Eglise? Est-il juste que Madame de Longueville ne s'étant engagée à donner quelque protection aux Disciples de S. Augustin, que par l'estime qu'elle fait de quelques-uns qu'elle connoît, on lui donne maintenant une instruction qui l'engageroit, si elle y avoit créance, à ne protéger plus que deux ou trois qu'elle ne connoît pas, comme étant les seuls vraiment obéissants, & vraiment soumis, & abandonner ceux qu'elle connoît, comme refusant d'accepter une condition qui lui paroîtroit raisonnable, si elle étoit persuadée par cet Ecrit? Cette plainte ne seroit-elle pas bien fondée?

On objecte que ceux qui se plaignent qu'on les engage, ont eux-mêmes engagé les autres, en publiant des Ecrits sans leur aveu, qui n'ont servi qu'à exciter la persécution.

Mais ils répondront: 1°. Que s'ils avoient fait en cela quelque faute, cela ne justifieroit pas celle que l'on veut faire ici. 2°. Que hors la seconde Lettre (c), sur laquelle on n'a rien à leur reprocher, puisqu'elle n'a été publiée qu'après la revue exacte, & le consentement exprès de l'Auteur de cet Ecrit, ils ne voient pas qu'on se puisse plaindre avec justice de tous les autres Ecrits qui ont été publiés depuis cette Lettre; puisqu'il n'y en a aucun dont les ennemis aient pu prendre le moindre avantage; & que s'il y a des fautes, comme on ne doute point qu'il n'y en ait, elles sont telles, que ceux qui sont engagés dans la même cause ne peuvent point dire avec vérité en avoir reçu aucun préjudice; & qu'on peut dire au contraire, qu'ils ont eu une partie de l'effet qu'on peut raisonnablement attendre des livres, qui n'est pas de changer

(c) [Seconde Lettre (de M. Arnauld) à un Duc & Pair, &c. du 10 Juillet 1655.]

le cœur de ceux qui n'agissent que par passion ou par intérêt, mais IV. Cr. de persuader les personnes équitables de la justice de la cause que l'on VI. P<sup>e</sup>. soutient. A quoi l'affaire de Bourdeaux montre assez que ces Ecrits n'ont N<sup>o</sup>. IV. pas nui; puisque la lecture du livre de Wendrock a engagé presque tous les Théologiens & les Religieux de ce pays-là, à soutenir contre les Jésuites, qu'ils avoient tort de nous accuser d'hérésie.

3<sup>o</sup>. Enfin, ils diront qu'on n'a point assez de sujet d'attribuer la persécution à aucun des Ecrits publiés depuis la seconde Lettre, puisque la violence des ennemis fait assez voir que c'est leur propre malice qui les irrite, & qu'ils ont un dessein formé de nous opprimer, soit que nous parlions, soit que nous demeurions dans le silence. De forte qu'ayant souvent vu par expérience, que la persécution se rallumoit d'elle-même, sans qu'on y eût donné le moindre sujet par la publication d'aucune piece, & lorsqu'on étoit plus religieux à se taire, ils ont cru que si on ne pouvoit pas empêcher qu'on n'opprimât les personnes, il falloit au moins empêcher, autant qu'on pourroit, qu'on n'opprimât la vérité; qu'il valoit mieux souffrir, ayant tâché à faire connoître son innocence, qu'en passant pour coupable, & que cette occasion paroïssoit l'une de celles où l'on devoit pratiquer cette maxime de S. Grégoire: *Melius est ut scandalum oriatur, quam ut veritas relinquantur.*

#### IV. Qu'on ne voit pas quelle utilité on peut espérer de cette promesse.

Nous venons de voir que cette protestation peut causer un grand mal, qui est de mettre la division parmi les défenseurs de la doctrine de S. Augustin; & on ne voit pas quel grand avantage on en peut légitimement espérer pour récompenser ce mal.

Les dévots, qui ne sont éloignés de nous que pour ne nous pas croire assez obéissants au S. Siege, ne s'en contenteront en aucune sorte, & ne la prendront que pour un nouveau témoignage de notre manquement de respect envers le Pape, que nous prétendons obliger à rétracter ses jugemens. C'est le reproche que nous a déjà fait le Pere Amelotte; & l'un des plus grands crimes dont il nous accuse dans son Avant-propos, page 52, est, que contre toute raison & toute justice, nous éludons les Constitutions Apostoliques; que nous en demandons, ou une confirmation plus authentique, ou une entière destruction; que nous suspendons la foi & l'obéissance des peuples sous cette attente imaginaire, & que, sans aucun exemple, & contre toute probabilité, nous nous promettons la correction de l'Oracle sacré de l'Eglise. Qu'il ne se peut rien entreprendre de plus injurieux contre cet Auguste Tribunal, que de le décrier,



IV. *CL. comme s'étant laissé surprendre en une cage de laquelle, après un an*  
VI. *P.<sup>e</sup> diligent examen qu'il s'en peut souhaiter, il a fait publier la décision devant*  
N<sup>o</sup>. IV. *tous les peuples.* Je ne prétends pas que ces plaintes soient justes; mais je dis seulement qu'elles nous font voir quelles sont les pensées de ces dévots, qui ne nous sont opposés que parce qu'ils croient que nous manquons de respect envers le Pape. Et ainsi, bien loin qu'il y ait sujet d'espérer que cette promesse de soumission à un nouveau jugement les édifiera, il faut reconnoître que rien n'est plus capable de les scandaliser; puisque c'est en cela même qu'ils mettent notre plus grande irrévérence envers le S. Siege; en ce que nous suspendons l'obéissance que nous devons aux Constitutions Apostoliques, sous l'attente imaginaire d'un nouveau jugement, qui en soit, ou une confirmation plus authentique, ou une entière destruction.

Que si ces personnes, qui paroissent moins emportées, trouvent ce procédé si odieux, combien les Jésuites le feront-ils paroître encore davantage; & quel sujet n'en prendront-ils point d'aller encore beaucoup au-delà des déclamations du P. Amelotte? Les Evêques auroient un sujet particulier d'en être irrités, parce qu'on ne compte pour rien l'examen qu'ils ont fait du livre de Jansénius, & que refusant de se soumettre au jugement qu'ils en ont rendu, & qui a été suivi de celui du Pape, on veut bien se soumettre à celui que le Pape rendra de nouveau, ensuite de l'examen qu'il fera faire de ce livre par treize Religieux.

Le Pape ne peut que s'en tenir offensé: car outre qu'il y a long-temps qu'ils se sont mis à Rome en possession de ne point rétracter ce qu'ils ont fait bien ou mal, c'est renverser la Constitution, que de prétendre qu'on n'a pas jugé à Rome du fait de Jansénius, puisqu'elle n'ajoute à celle d'Innocent X, que la décision de ce fait.

La Cour, qui veut être obéie, & qui veut faire obéir au Pape, ne regardera cette proposition que comme une illusion plus criminelle que la désobéissance même.

Et enfin ceux qui nous excusent présentement, & qui ne nous croient pas coupables de ne pas déférer au jugement du Pape touchant le fait de Jansénius, parce qu'on leur a fait voir par divers Ecrits, & principalement par la dix-huitième Lettre, que dans ces questions de fait on n'étoit pas obligé d'y déférer contre l'évidence de sa raison, commenceront à entrer en défiance de la justice de notre cause, & à croire que nous les avons trompés, en leur faisant entendre, que le contraire de ce qu'avoit déclaré le Pape nous paroissoit évident; puisque si cela étoit, nous ne pourrions non plus nous soumettre contre l'évidence de notre raison à un nouveau jugement, qu'à ceux qui ont été rendus jusqu'ici.

D É F E N S E

D E L A B U L L E

D' A L E X A N D R E VII,

O U

DE LA VÉRITABLE INTELLIGENCE DE CES MOTS  
QUI S'Y TROUVENT:

S E N S D E J A N S É N I U S.

*Contre ceux qui ont cru qu'ils se peuvent entendre de la doctrine de la  
Grace efficace.*

[ Sur la premiere Edition, faite en 1696 par le Pere Quesnel, dans le quatrieme Volume  
de la *Tradition de l'Eglise Romaine sur la grace*, &c. pag. 235 & suivantes. ]

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

DEPARTMENT OF THE HISTORY OF ARTS

RECEIVED

1960

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

DEPARTMENT OF THE HISTORY OF ARTS

RECEIVED

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

# AVERTISSEMENT

[DU PERE QUESNEL,

PREMIER ÉDITEUR DE CET OUVRAGE]

IV. CL.  
VI. P.  
N°. V.

*Où l'on explique l'occasion qui donna lieu aux deux Ecrits suivans.*

Pour mieux entendre les deux Ecrits de M. Arnauld que l'on donne ici au Public, il est bon que l'on sache à quelle occasion ils furent faits par ce grand homme.

Quoiqu'on les fasse imprimer pour réfuter la calomnie des Prétendus Réformés contre l'Eglise Romaine & contre les Papes, M. Arnauld ne les avoit point en vue quand il les composa. Il les fit contre quelques-uns de ses meilleurs amis. Car quand il étoit question de la vérité, nul égard humain, nulle affection, particuliere ne l'arrêtoit le moins du monde. Ces amis étoient des Laïques d'un d'esprit éminent, & d'une singuliere piété; & de plus, d'un zele pour la vérité & pour la sincérité chrétienne qui ne pouvoit souffrir qu'on donnât à l'une ou à l'autre la moindre atteinte. Ce zele les porta même à quelque excès. Car comme ils s'étoient persuadés que le sens de Jansénius sur la matiere des cinq Propositions, n'étoit autre que celui de la grace efficace, le Pape Alexandre VII ayant déclaré que ces Propositions avoient été condamnées dans le sens de Jansénius, il leur paroissoit que ce Pape faisoit par-là tomber la condamnation sur la grace efficace, & que c'étoit la condamner avec lui que de consentir à la condamnation, en y souscrivant sans excepter formellement & la grace efficace & le sens de Jansénius. C'étoit-là leur sentiment: & comme ils croyoient qu'on devoit être extrêmement exact pour tout ce qui concerne la Religion, ils ne pouvoient s'empêcher de blâmer ceux qui, en souscrivant le Formulaire du Clergé, s'étoient contentés de mettre à part la question de fait, en marquant qu'ils ne souscrivoient qu'à la foi; & l'un d'eux fit un M. Pascal. Ecrit, où il pretendoit montrer qu'une telle signature pouvoit être prise pour une condamnation de la grace efficace, & qu'au moins l'intention de ceux qui la faisoient, quoique fort éloignée de la vouloir condamner, n'y étoit pas suffisamment marquée.

Ce fut pour répondre à cet Ecrit que fut fait le premier des deux que l'on voit ici, & M. Arnauld y démontre, qu'en supposant même, comme ils faisoient, que le sens de Jansénius fût dans la vérité la même chose que celui

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

Z z z z

IV. C<sup>i</sup>. de la grâce efficace, il étoit clair que ce n'étoit pas la même chose dans l'esprit  
VI. P<sup>e</sup>. du Pape qui le condamnoit, ni dans l'esprit des Evêques qui recevoient la  
N<sup>o</sup>. V, condamnation : qu'il étoit notoire, au contraire, de toutes les manières dont  
une chose le peut être, que le Pape & les Evêques en condamnant le sens de  
Jansénius, n'entendoient pas la grâce efficace, mais un autre dogme qu'ils  
supposoient être dans Jansénius, & qu'ils appelloient par cette raison *le sens*  
*de Jansénius* : Que c'étoit un point de droit, de savoir si ce dogme étoit ca-  
tholique ; mais que c'étoit un point de fait, de savoir s'il étoit effectivement  
de Jansénius : que ceux qui ne le croyoient pas de Jansénius ne pouvoient  
pas jurer qu'ils le croyoient ; mais que n'y ayant aucun lieu de croire que par  
ce dogme condamné, le Pape & les Evêques eussent entendu la grâce efficace,  
rien n'empêchoit qu'ils ne reçussent leur jugement quant à ce qui est du droit  
& de la foi.

Le premier Ecrit de M. Arnauld attira une Réponse de la part de ces Mes-  
sieurs ; & cette Réponse fut réfutée par le second. Il s'en fit plusieurs autres de  
part & d'autre ; mais ces deux seuls sont tombés entre mes mains, & j'ai cru  
qu'ils pourroient servir en même temps à défabuser ceux des Catholiques qui  
pourroient être dans les mêmes sentiments que ces Messieurs, & à repousser  
l'accusation injuste dont M. Leydecker charge l'Eglise Romaine à l'occasion  
des Bulles d'Innocent & d'Alexandre : quoiqu'il y ait une grande différence entre  
les uns & les autres sur ce sujet même. Car les Prétendus Réformés, fermant  
volontairement les yeux à toutes les preuves les plus éclatantes, qui leur doivent  
persuader que les Papes n'ont jamais eu dessein de condamner la grâce efficace,  
ne se lassent point de soutenir, en dépit du bon sens, qu'ils l'ont effectivement  
condamnée avec dessein & de propos délibéré ; ravis de se faire un prétexte tel  
quel d'outrager l'Eglise & les Papes, & de les décrier de nouveau dans l'esprit  
de ceux de la Réforme. Au lieu que les Catholiques que réfute M. Arnauld,  
étant de très-bonne foi & pleins de respect pour le S. Siege & pour les Souve-  
rains Pontifes, étoient persuadés autant que M. Arnauld même, que ni Inno-  
cent ni Alexandre n'avoient pas eu la moindre pensée de condamner la grâce  
efficace ; parce qu'il y en a des preuves qui mettent la chose dans une en-  
tière évidence ; mais ils croyoient qu'à considérer la Bulle seule, elle n'étoit  
pas assez claire pour pouvoir être souscrite purement & simplement, sans s'ex-  
poser à faire une profession, au moins extérieure, de condamner la grâce efficace  
en condamnant le sens de Jansénius, qu'ils croyoient ne contenir autre chose.

Mais quelque respect que ces derniers eussent pour le Pape dans le fond du  
cœur, il est certain que leur sentiment ne lui étoit pas avantageux, & que celui  
de M. Arnauld, & des autres Théologiens de Port-Royal, qui lui étoient tous  
unis en cela, étoit beaucoup plus respectueux envers le S. Siege : puisque soutenir,

comme faisoit M. Arnauld & ces autres Théologiens, qu'on ne pouvoit imputer IV. CL.  
au Pape Alexandre VII, d'avoir donné aucune atteinte à la doctrine de la grace VI. P.  
efficace par la condamnation du sens de Jansénius, & que les inférieurs ne de- N°. V.  
voient point excepter ce dogme dans leur signature, c'étoit premièrement justi-  
fier le Pape de toute erreur dans le droit. C'étoit de plus travailler très-utilement  
à faire rendre aux Constitutions toute la soumission qui leur étoit due. Enfin  
c'étoit conserver l'unité, en allant au devant d'une espece de division & de schisme  
qui auroit pu naître entre les Théologiens, si ce Docteur avoit appuyé de son  
autorité l'autre sentiment. Il conserva encore cette même unité de soumission dans  
la Maison de Port-Royal: car les scrupules de ces pieux Laïques s'étoient commu-  
niqués à plusieurs Religieuses de cette sainte Maison, déjà fort alarmées d'ailleurs  
par toutes les instances qu'on leur faisoit pour les obliger à des serments sur des  
choses qui n'étoient ni de leur état, ni de la foi de l'Eglise.

Ainsi cet humble disciple de la vérité divine, ce fidelle enfant de la paix chré-  
tienne, ce zélé ardent de l'unité ecclésiastique, ce défenseur désintéressé de  
la foi & de l'honneur du S. Siege, travailloit à réunir tous les esprits dans une  
même profession de foi; à maintenir la paix entre les Théologiens & entre les  
fideles, à conserver au S. Siege le respect & la soumission qui lui étoient dus,  
& à défendre les Constitutions des Papes, dans le même temps que ses ennemis  
le déchiroient comme un hérétique, un ennemi des Constitutions, un homme  
qui, rebelle au S. Siege, inspiroit la révolte contre son autorité, & soulevoit  
les filles de Port-Royal contre ses Constitutions. *O Virum optimum! à Filium  
Christiane pacis!* Car je ne puis m'empêcher de lui, approprier ces paroles que  
S. Augustin dit du Pape Melchiade, parce qu'elles expriment très-bien un des  
caracteres de son cœur, le meilleur cœur du monde; le plus ennemi de toute  
cabale, le plus amoureux de la paix & de l'unité de l'Eglise, qui ait été depuis  
long-temps. Pour moi j'avoue que c'est un des endroits par où je le trouve plus  
aimable, parce que c'est où sa foi & sa patience ont éclaté davantage. Une  
persécution de cinquante ans entiers, pendant lesquels il a essuyé toutes sortes  
d'injustices, de calomnies, de vexations, de la part de ceux qui étoient comme  
lui dans le sein de l'Eglise, n'a servi qu'à l'y attacher plus fortement. Et l'on  
peut dire, qu'il semble, que celui qui l'avoit suscité pour combattre les erreurs  
des hérétiques & les égarements des Catholiques, ait permis qu'il ait été si outra-  
geusement traité, afin de faire comprendre à ceux-ci que rien ne doit leur être  
plus cher que l'unité de l'Eglise; & de confondre les autres, en leur faisant  
voir, que nulle raison ne peut excuser leur séparation & leur révolte contre  
l'Eglise, & que quelque oppression que l'on y puisse souffrir par l'injustice de  
quelques-uns de ceux qui y dominent, il n'y a point d'autre parti à prendre  
que celui de se justifier avec humilité; & de souffrir avec patience. C'a été la

IV. Cl. disposition continuelle du Docteur dont je parle, & de qui on peut dire, sans  
 VI. P<sup>e</sup>. vouloir faire de comparaison, ce que S. Augustin dit de S. Cyprien: *Illi laus,*  
 N<sup>o</sup>. V. *illi gloria, qui hunc talem fecit in quo maxime ostenderet Ecclesia sua, quantis*  
 Serm. 312. *malis opponenda, & quantis esset bonis charitas preponenda; & quam nulla esset*  
 de S. Cyp. *charitas Christiani, à quo non custodiretur unitas Christi. Quam sic ille dilexit, ut*

*& malis pro charitate non parceret & malos pro pace toleraret; & liber in dicendo quod ipse sentiret, & pacificus in audiendo quod fratres sentire cognosceret.*

L'épreuve à laquelle il fut exposé en cette rencontre, étoit d'une autre nature que les autres: & elle eût été, pour un esprit & une vertu moins solides, une tentation assez forte. Car ces amis ne faisoient pas difficulté de lui dire qu'il y avoit de la foiblesse, de la timidité, de l'équivoque à signer sans excepter la grace efficace, qu'il y avoit péril de la condamner, & même de scandaliser le monde par une conduite qui paroïssoit donner atteinte & à une vérité si importante, & à la sincérité chrétienne. Rien de cela ne l'ébranla: il justifia avec autant de douceur que de fermeté sa conduite & celle des autres Théologiens contre ces accusations mal fondées d'affoiblissement, de crainte & d'équivoque. Il souffrit avec sa bonté ordinaire d'autres semblables duretés qui se trouvoient dans quelques lettres qu'on lui écrivoit sur ce sujet. Il n'en étoit nullement blessé, assuré qu'il étoit qu'elles ne venoient que de la crainte qu'on avoit de blesser la vérité, & de n'être pas assez fidelle à lui rendre le témoignage qui lui étoit nécessaire. " Mais il demeura toujours ferme à soutenir que le sens de la  
 „ grace efficace par elle-même ayant été excepté par le Pape en plusieurs occasions, & même dans un Décret (a) & l'étant encore par le consentement  
 „ général de toute l'Eglise, il n'y avoit nulle nécessité & nulle raison aux inférieurs de l'excepter dans la signature: & qu'il y avoit même du péril, parce  
 „ que c'étoit donner occasion de dire, que tous ceux qui ne l'avoient pas excepté, en signant, avoient consenti à la condamnation de cette sainte doctrine.  
 „ Qu'à si Jansénius n'avoit enseigné que ce sens sur cette matière, comme ils  
 „ le croyoient, ils ne devoient point craindre qu'on pût tirer de la condamnation que le Pape avoit faite du sens de Jansénius en général la condamnation  
 „ de ce sens, parce que le Pape n'avoit condamné que le sens propre & naturel  
 „ des cinq Propositions, entièrement différent de ce sens de la grace efficace par  
 „ elle-même, comme les Jésuites même le reconnoissoient, & qu'il n'avoit  
 „ condamné ces Propositions dans le sens de Jansénius, que parce qu'on lui  
 „ avoit fait entendre que Jansénius avoit enseigné le sens propre & naturel de

(a) [Décret de l'Inquisition du 23 Avril 1654, où il est expressément déclaré, que la Controverse de *Auxiliis* (qui regardoit principalement la grace efficace par elle-même) avoit été laissée au même état qu'elle étoit sous les Papes Clément VIII & Paul V.

Il est fait mention de ce Décret dans le Bref aux Evêques de France du 29 Septembre 1654.]

ces Propositions, & que n'étoient que des faits; & qu'ainsi on ne pouvoit pas  
 prétendre, qu'on eût aucunement consenti à la condamnation du sens de la  
 grace efficace par elle-même, ni qu'on eût rien fait contre la sincérité, encore  
 qu'on n'eût point fait d'exception formelle du sens de Jansénius. Enfin que  
 tout ce qu'on pouvoit dire étoit, qu'on avoit condamné les Propositions dans  
 leur sens propre & naturel, & qu'on n'avoit porté aucun jugement sur le fait.

C'est en ces termes que l'on a expliqué il y a plus de trente ans, en des Ecrits  
 publics, le différend de M. Arnauld avec quelques-uns de ses amis, à l'oc-  
 casion duquel furent faits les deux Ecrits que l'on voit ici. Il rendit assurément  
 un service considérable au S. Siege, à l'Eglise & à la vérité, en cette rencontre:  
 quoiqu'il fût fort éloigné de s'en vanter, & qu'on fût encore moins disposé alors  
 à lui tenir compte des ces sortes de services. Il croyoit n'écrire que contre des  
 Catholiques, mais l'événement fait connoître qu'il a combattu par avance les  
 calomnies des Prétendus Réformés. Car comme Dieu a permis que les Saints  
 Pères aient fait pour des occasions particulières des Ouvrages qui devoient servir  
 dans la suite des siècles à combattre les erreurs des ennemis de la foi, aussi on  
 peut croire que la Providence, à qui rien n'échappe de tout ce qui se passe dans  
 le monde, a fait autrefois composer ces Ecrits par M. Arnauld, afin qu'ils pus-  
 sent servir à réfuter les faussetés que les ennemis de son Eglise viendroient à ré-  
 pandre dans la suite du temps à l'occasion de la Bulle d'Alexandre VII.

Et certes il étoit nécessaire qu'un homme aussi fort en raisonnement que l'étoit  
 M. Arnauld, démontrât une bonne fois comme il a fait par la voie même de  
 la Logique, que cette prétention soit des Catholiques ou des Protestants, est  
 non seulement détruite par des preuves de fait, dont il ne plaît pas aux Pro-  
 testants de s'accommoder, mais qu'elle est même contraire aux regles les plus  
 certaines de la raison & du discours humain. Il me semble que tous ceux qui  
 ne seront point prévenus, auront de la peine à ne pas admirer la subtilité &  
 la pénétration avec laquelle il démêle sa matière dans ces Ecrits: & c'est avec  
 grande raison que de forts & grands esprits les ont regardés comme un *chef-d'œuvre  
 de raisonnement*.

Si M. Leydecker ne juge pas à propos de leur faire tant d'honneur, qu'il leur  
 fasse au moins la justice d'avouer qu'ils sont fort concluants, & qu'il n'est pas  
 facile d'y faire une bonne réponse. S'il n'en est pas convaincu, & qu'il demeure  
 toujours dans son premier sentiment, je le prie au moins de prendre garde à  
 deux choses, où il ne doit pas se méprendre dans l'Histoire des diverses avan-  
 tures du Jansénisme, dont il nous menace.

La première, qu'encore qu'il voie ici M. Arnauld en différent avec quelques-

(b) [Lettre d'un Théologien à un de ses amis, &c. du 22 Décembre 1665, sur le  
 livre de M. Chamillard contre les Religieuses de Port-Royal, pag. 4.]



IV. CL. uns de ses meilleurs amis, il ne doit pas compter ces derniers pour son propre  
VI. P<sup>e</sup>. sentiment. Car je lui ai fait remarquer plus haut qu'ils étoient fort persuadés  
N<sup>o</sup>. V. que les Papes n'avoient eu aucun dessein de condamner la doctrine de la grace  
efficace, & quelques-uns d'eux s'en sont même expliqués dans des Ecrits publics.

La seconde, que cette différence de sentiment n'a point empêché qu'ils ne  
soient toujours demeurés très-étroitement unis par les liens d'une amitié chré-  
tienne: & tout ce que l'on en peut tirer ne peut que leur être favorable. Car  
c'est une marque qu'ils agissoient tous de bonne foi dans la recherche de la vé-  
rité, & qu'il n'y avoit rien dans leur union qui eût le moins du monde l'air  
de parti & de cabale: puisque s'ils avoient agi par cet esprit, & qu'ils eussent  
eu le dessein d'établir de nouveaux dogmes, ou de combattre les Bulles des  
Papes, comme on les en a accusés si souvent & si fausement, ils n'auroient  
eu garde de se diviser sur le sujet qui les partageoit en cette occasion; ou  
s'ils l'avoient fait, comme il est arrivé quelquefois aux Novateurs, ils auroient  
bientôt fait éclater leurs plaintes & leur aigreur les uns contre les autres, comme  
ont fait ordinairement ceux qui, après s'être séparés de l'unité de l'Eglise, ve-  
noient encore à se partager entre eux en plusieurs branches, & à couper ces  
morceaux en d'autres morceaux, comme parle S. Augustin. Mais lorsque les  
esprits de ceux que la vérité éternelle a unis ensemble viennent à se partager  
par rapport à quelque vérité particulière qui n'est point de la foi, leurs cœurs  
demeurent toujours aussi intimement unis qu'auparavant dans la charité; parce  
que c'est elle qui est la source du véritable amour de la vérité.

D E

# LA VÉRITABLE INTELLIGENCE

DES MOTS DE:

S E N S D E J A N S É N I U S ,

*Dans la Constitution du Pape Alexandre VII.*

## P R E M I E R E P A R T I E.

**I**L y a des personnes de fort bon esprit, qui, sur des raisons qu'ils estiment solides, mais que je crois n'être que de purs sophismes, se sont imaginés que l'on a droit de supposer que les mots de *sens de Jansénius* dans la Bulle d'Alexandre VII, signifient plus naturellement la grace efficace, que toute autre chose; en sorte que c'est donner un juste soupçon qu'on la condamne, que de souscrire à cette Bulle sans l'excepter, quand même on diroit qu'on ne la souscrit que quant à la foi.

Je ne proposerai point leurs raisons, de peur qu'ils ne se plaignent qu'on ne les représente pas dans toute leur force; mais je me contenterai d'établir des Maximes qui feront voir, si je ne me trompe, si évidemment, que tous les arguments qu'on peut faire pour appuyer cette prétention ne sauroient être que des sophismes, que je suis persuadé qu'il n'y aura que le défaut d'attention, qui puisse empêcher un esprit raisonnable de se rendre à ces raisons.

Et comme il ne s'agit ici que de la sincérité d'une signature, qui dépend de la signification des termes de l'Acte qu'on souscrit, il ne faut pas s'étonner si pour débrouiller cette matière, qui est assez embarrassée, j'établis avant toutes choses des regles certaines pour juger de la véritable signification des mots.

## P R E M I E R E M A X I M E.

Les mots généraux ne signifient proprement & littéralement que les idées générales des choses, & n'en peuvent signifier une idée plus distincte & plus particulière, qu'étant déterminés ou par d'autres mots, ou par la suite du discours, ou par d'autres circonstances.

IV. CL. Ainsi le mot *d'homme* ne signifie proprement & littéralement que  
VI. P7. l'homme en général; & il faut nécessairement y ajouter autre chose pour  
N°. V. signifier un tel homme en particulier.

Il s'en suit de cette première Maxime, que les mots de *sens de Jansénius* ne signifient proprement & littéralement que ce qu'ils donnent à entendre étant pris selon la lettre & sans y rien ajouter. Or ces mots de *sens de Jansénius* étant seuls, ne forment point d'autre idée, que l'idée générale de doctrine de Jansénius, & ne font entendre que cela. Donc ils ne signifient que cela selon leur signification propre & naturelle.

On dira peut-être que le mot de *doctrine*, étant déterminé par le mot de *Jansénius*, qui est singulier, ne peut signifier une doctrine en général. Mais le mot de *Jansénius* détermine bien le mot de *doctrine* à être d'un tel Auteur, & non pas d'un autre; mais il ne détermine en aucune sorte ce que c'est en particulier que cette doctrine: & ainsi il laisse toujours le mot de doctrine dans son idée générale au regard de toute autre condition, hors celle d'être de cet Auteur; puisqu'il ne marque en aucune sorte quelle est en particulier cette doctrine que cet Auteur a enseignée.

#### SECONDE MAXIME.

Lorsqu'un homme fait une proposition dont le sujet est général, comme celle-ci: *l'homme est raisonnable*; s'il juge que cet attribut peut convenir à ce sujet pris généralement; il peut le laisser dans son idée générale en formant cette proposition, comme dans l'exemple proposé.

Mais s'il voit clairement que l'attribut ne peut convenir au sujet pris généralement, il est impossible qu'il fasse cette proposition en laissant ce sujet dans son idée générale; mais il faut nécessairement qu'il détermine dans son esprit cette idée générale à une idée plus distincte & plus particulière, qui le rende capable de cet attribut; soit qu'il marque cette nouvelle idée par d'autres mots, ou qu'il ne la marque pas.

Je dis qu'il est impossible qu'il fasse autrement. Car il n'est pas possible qu'un homme forme en même temps deux jugements contraires: l'un par lequel il juge, comme on le suppose, que cet attribut ne peut convenir à ce sujet pris généralement: l'autre, par lequel il se cet attribut à ce sujet en le laissant dans son idée générale, qui est la même chose que de juger qu'il lui convient.

C'est ce qui se verra mieux par des exemples. Si je dis: *Le fils de Louis XIII. est petit fils de Henri le Grand*; je laisse le *fils de Louis XIII.* dans son idée générale; en sorte qu'il comprenne tout fils de Louis XIII. parce qu'il convient généralement à tout fils de Louis XIII. d'être petit fils de Henri le Grand.

Mais

Mais si je dis : *Le fils de Louis XIII est Roi* ; parce qu'être Roi ne IV. C.L. convient pas à l'idée générale du fils de Louis XIII. puisque autrement VI. P<sup>e</sup>. Monsieur qui est fils de Louis XIII seroit Roi ; il faut nécessairement N<sup>o</sup>. V. qu'en faisant cette proposition je détermine , au moins dans mon esprit, l'idée générale de *fils de Louis XIII*, par l'idée particulière de *son fils aîné* ou de *Louis XIV.*

Il s'ensuit de-là, que si on disoit seulement, *le sens de Jansénius est la doctrine d'un Evêque*, les mots de *sens de Jansénius* demeureroient alors dans leur signification propre & naturelle, qui est la générale, parce qu'il convient au sens de Jansénius pris généralement, d'être la doctrine d'un Evêque.

Mais quand on dit, *le sens de Jansénius est hérétique*, il est impossible que les mots de *sens de Jansénius* soient pris dans leur signification propre & naturelle. Car leur signification propre & naturelle n'est que l'idée générale de doctrine enseignée par Jansénius. Or il est visible que l'attribut d'hérétique ne peut convenir à cette doctrine prise dans cette généralité ; puisque d'une part le mot de doctrine se divise en hérétique , & non hérétique : & ainsi on ne peut affirmer le mot d'hérétique de doctrine prise en général, parce que ce seroit affirmer l'espece du genre ; ce qui est ridicule ; & que de l'autre, le mot de *Jansénius*, sans autre explication, demeurant dans son idée générale, au regard de toute autre condition que celle d'être d'un tel Auteur, ne détermine point le mot de doctrine à la qualité d'hérétique ; parce qu'il faudroit pour cela, que Jansénius n'eût pu rien enseigner que d'hérétique.

La doctrine du Diable même n'est pas fautive comme doctrine du Diable, quoique la doctrine de Dieu soit vraie comme doctrine de Dieu ; parce que Dieu est essentiellement véritable, & que le diable n'est pas essentiellement menteur : d'où vient que quelquefois il dit vrai, comme lorsqu'il reconnoissoit que Jesus Christ est Fils de Dieu.

Et par conséquent dans cette proposition, *le sens de Jansénius est hérétique*, ces mots de *sens de Jansénius*, ne peuvent être pris dans leur signification propre & littérale, qui est la générale, mais doivent nécessairement être déterminés à une autre signification particulière & distincte, qu'ils n'ont point proprement & littéralement ; c'est-à-dire, qu'ils doivent être liés dans l'esprit de celui qui parle à une idée distincte & particulière de quelque dogme contraire à la foi ; puisqu'il n'y a que cette connoissance d'un tel dogme contraire à la foi, qu'on juge être renfermé dans le sens d'un Auteur, qui puisse faire juger que le sens d'un Auteur est hérétique.

IV. CL.

TROISIEME MAXIME.

VI. P<sup>c</sup>.N<sup>o</sup>. V.

La détermination d'une idée générale à une idée plus distincte se peut former en deux manieres; ou par une connoissance claire de cette idée distincte, ou par une connoissance confuse.

Ainsi, pour venir tout d'un coup à notre exemple: tous ceux qui disent; *le sens de Jansénius est hérétique*, doivent nécessairement donner aux mots de *sens de Jansénius*, une autre signification que la propre & littérale, qui est la générale, selon laquelle il ne peut convenir à ce sens d'être hérétique. C'est ce qui vient d'être prouvé. Mais ils peuvent former ce jugement, ou par leur propre lumiere, ou en déferant à la lumiere des autres.

Si c'est par leur propre lumiere, il faut nécessairement qu'ils aient appliqué l'idée générale de *sens de Jansénius* à l'idée particuliere d'un dogme distinctement connu, auquel ils aient jugé que convenoit la qualité d'hérétique: & ainsi dans leur bouche cette proposition: *Le sens de Jansénius est hérétique*, se résout en celle-ci: *un tel dogme, qui a été enseigné par Jansénius, est hérétique*.

Mais si ce sont des personnes qui ne forment ces jugements que par déference aux lumieres des autres, ils peuvent alors appliquer l'idée générale de *sens de Jansénius*, à une idée particuliere qu'ils ne connoîtront que confusément, mais qu'ils supposeront être distinctement connue par ceux à l'autorité desquels ils déferent: de sorte que cette même proposition dans leur bouche se résoudra en ces termes: *Il y a un dogme particulier que je ne connois point, & que le Pape connoît, qui a été enseigné par Jansénius & qui est hérétique*.

Voilà la disposition de ceux qui ne jugent de tout cela que par déference. Mais comme ce n'est pas de ceux-là qu'il s'agit, mais de ceux qui ont compilé la Bulle, il est certain que dans la Bulle du Pape (que je ne sépare jamais de ceux à qui il s'est confié pour la dresser) les mots de *sens de Jansénius* ne sont point pris dans leur signification générale, ni même dans une signification distincte & particuliere, qui n'auroit été connue que confusément par ceux qui ont dressé la Bulle; mais qu'il est absolument nécessaire que le Pape, ou ses Officiers aient eu une idée distincte d'un certain dogme particulier, auquel ils ont donné le nom de *sens de Jansénius* (parce qu'ils ont cru qu'il étoit de cet Auteur) & qu'ils ont déclaré être hérétique.

QUATRIEME MAXIME.

Dans toutes les propositions où on attribue à un terme général ce

qu'on fait bien ne lui convenir pas généralement, ce terme général étant IV. C<sup>l</sup>. alors déterminé par une idée distincte, se doit résoudre en deux termes: VI. P<sup>r</sup>. l'un conçu & non exprimé, qui marque cette idée distincte: l'autre exprimé, qui marque cette idée générale, en tant qu'elle comprend, ou qu'elle est jugée comprendre cette idée distincte. Et de-là il s'ensuit, que ces propositions sont de celles qu'on peut appeler complexes, au moins dans le sens, dont le sujet enferme une proposition incidente. Car la liaison de l'idée générale du sujet avec l'idée distincte de ce même sujet est une véritable proposition.

Cela se comprendra mieux par des exemples. Si je dis: *La doctrine de Calvin touchant l'Eucharistie est hérétique*, cela veut dire qu'une certaine doctrine, savoir celle qui nie la présence réelle, laquelle a été enseignée par Calvin, est hérétique. Or il est manifeste que le sujet enferme une proposition par laquelle on attribue à cette certaine doctrine d'avoir été enseignée par Calvin.

Et de même quand le Pape dit: *Le sens de Jansénius est hérétique*, cela veut dire nécessairement: *Un certain dogme en particulier, lequel a été enseigné par Jansénius, est hérétique*. Je dis nécessairement, car quand le Pape auroit voulu avoir une autre pensée, cela lui auroit été impossible; n'étant pas possible qu'un homme pût attribuer sérieusement & en pensant à ce qu'il dit, la qualité d'hérétique à la doctrine de Jansénius considérée selon son idée générale; mais seulement à une certaine doctrine en particulier, qu'il a cru être de Jansénius, & que pour cette raison il a appelée *sens de Jansénius*.

#### CINQUIEME MAXIME.

Toutes ces sortes de propositions: *Le sens d'un tel Auteur est hérétique*, contiennent nécessairement un fait & un droit, quoiqu'il n'y ait pas toujours de question sur le fait.

Car, selon ce qui vient d'être dit, toutes ces propositions sont doubles dans le sens, & en contiennent deux.

L'une, qui est enfermée dans le sujet, par laquelle l'idée générale du sujet exprimée par ces mots, *sens d'un tel Auteur*, est affirmée de l'idée distincte, c'est-à-dire, *d'un tel dogme en particulier*.

L'autre, par laquelle le terme *d'hérétique*, qui est l'attribut de la proposition totale, est affirmé de l'idée distincte du sujet. Car nous savons déjà, par la seconde Maxime, qu'il ne peut pas être affirmé du sujet selon son idée générale.

Or de ces deux propositions, il n'y a que cette dernière qui soit de

IV. C. L. droit ; c'est - à - dire , qui appartienne à la foi : ne pouvant y avoir rien  
VI. P<sup>e</sup>. de foi , en tout cela , sinon qu'une certaine doctrine est hérétique.

N<sup>o</sup>. V. Et pour l'autre , qui est enfermée dans le sujet , qui est que cette certaine doctrine soit d'un tel Auteur , il est visible que ce n'est qu'un fait qui n'appartient point à la foi , puisqu'il n'y a rien de cela , ni dans l'Ecriture , ni dans la Tradition.

Exemple. Cette proposition : *La doctrine d'Arius est hérétique* , veut dire dans le sens : *La doctrine qui nie la consubstantialité du Verbe , laquelle doctrine Arius a enseignée , est hérétique*. Ce qui enferme visiblement deux propositions. L'une , *que la doctrine qui nie la consubstantialité du Verbe , est hérétique* ; qui est la proposition principale. L'autre , *que cette doctrine a été enseignée par Arius* ; qui est la proposition incidente , enfermée virtuellement dans le sujet de la proposition totale : *La doctrine d'Arius est hérétique*.

Or , de ces deux propositions , il est clair qu'il n'y a que la première qui puisse être dogmatique & appartenir à la foi ; savoir que *la doctrine qui nie la consubstantialité du Verbe est hérétique* : car il n'y a que cela de fondé sur la révélation.

Et il est clair que la dernière , qui est que *cette doctrine est d'Arius* , n'est point fondée sur la révélation divine , & par conséquent n'est qu'un pur fait non révélé , qui ne peut appartenir à la foi.

Mais ce qui fait que souvent on ne comprend pas que toutes ces propositions enferment un fait & un droit , c'est qu'on prend pour la même chose , *enfermer un fait* , & *enfermer une question de fait*. Or il est vrai qu'elles n'enferment pas toujours une question de fait , parce que le fait qu'elles enferment est souvent si notoire , que personne ne le met en question : mais cela n'empêche pas qu'elles n'enferment nécessairement un fait ; un fait ne laissant pas d'être fait & distingué de la foi , quoiqu'il soit certain & évident d'une évidence humaine.

Ce qui trompe aussi est , qu'on juge des idées par les mots , & qu'ainsi on s'imagine qu'on ne comprend dans l'esprit , que ce qui est marqué distinctement par les paroles ; de sorte qu'à cause que les paroles ne semblent marquer qu'une proposition , on se persuade qu'on n'en fait aussi qu'une dans l'esprit : d'où est venue l'erreur de ceux qui croient que ces propositions n'enferment un fait que quand on le dit , & qu'elles sont toutes de droit , quand on n'y distingue point expressément le fait & le droit : ce qui n'est pas vrai. Car elles n'enferment pas un fait , parce qu'on le dit ; mais on le peut toujours dire , parce qu'elles en enferment toujours un.

Quiconque dit, qu'il ne reçoit ces sortes de propositions : *Le sens d'un tel Auteur est hérétique* ; que quant au dogme & quant à la foi, témoigne assez par-là qu'il ne s'engage point à croire le fait qui y est enfermé.

C'est une suite nécessaire de tout ce qui a été établi par les deux précédentes Maximes. Car si un tout contient deux parties, celui qui témoigne ne recevoir ce tout que selon une de ses parties, témoigne par-là ne pas recevoir l'autre. Or il a été montré que ces sortes de propositions en enferment nécessairement deux ; l'une de droit & l'autre de fait ; l'une dogmatique & l'autre qui ne l'est pas. Donc quiconque dit, je ne reçois que le dogme, dit véritablement, je reçois le dogme, & je ne reçois point le fait.

## SEPTIÈME MAXIME.

Lorsqu'un mot général est pris pour une idée distincte & particulière, la signification de ce mot, pris pour cette idée particulière, ne dépend point de la vérité des choses comme vérité ; mais de l'opinion des hommes, ou particulière quand c'est un seul homme qui détermine cette idée générale, ou publique si plusieurs autres se sont accordés à la déterminer de la même sorte.

Ainsi le mot général de *Philosophe*, ou de *Prince des Philosophes*, a été déterminé à signifier Aristote. Cela dépend-t-il de la vérité de cette proposition, qu'Aristote soit le Prince des Philosophes ? Nullement ; & un homme seroit ridicule qui accuseroit cette proposition de fausseté ; *Le Prince des Philosophes a cru que les Cieux étoient solides*, par cette seule raison, qu'il ne croit point qu'Aristote soit le plus excellent des Philosophes ; mais qu'il croit que cette qualité convient mieux à Descartes, & qu'ainsi c'est une fausseté de dire, que le Prince des Philosophes ait cru les Cieux solides, puisque Descartes ne les croit point solides.

Quelquefois donc cette détermination se fait sur une opinion publique, fondée sur la notoriété d'un fait, ou sur l'erreur populaire.

Ainsi quand on dit que *la doctrine d'Arius est hérétique*, ces termes généraux, *la doctrine d'Arius*, sont déterminés à l'idée distincte de doctrine contraire à la consubstantialité du Verbe, par la notoriété que c'est ce qu'Arius a enseigné, & pourquoi il a été condamné : & il ne faut pas confondre cette notoriété avec la vérité, quoiqu'elles soient d'ordinaire inséparables. Car cette détermination ne vient point de la vérité comme vérité ; mais de la vérité, comme étant communément reconnue des hommes. De sorte que quand tous les hommes se seroient trompés, & qu'ils



IV. Cl. auroient cru par erreur qu'Arius eût nié la consubstantialité du Verbe ,  
VI. P. laquelle il n'auroit pas niée en effet , néanmoins si cette erreur avoit dé-  
N°. V. terminé dans l'esprit des hommes ces mots de *doctrine d'Arius* à l'idée  
distincte d'une doctrine contraire à la consubstantialité , cette proposition ,  
*la doctrine d'Arius est hérétique* , seroit véritable quant au dogme , parce  
qu'il seroit vrai que le dogme particulier , que les hommes concevroient  
sous ces mots généraux , est hérétique ; & elle ne seroit fausse que dans le  
fait , parce qu'il ne seroit pas vrai que cette idée générale enfermée dans  
les mots de *doctrine d'Arius* , convint dans la vérité à ce dogme particu-  
lier auquel les hommes l'auroient appliquée.

Mais quand c'est la première fois qu'un mot général a été déterminé  
à une idée distincte , ce qui le détermine alors ne peut être autre chose  
que l'impression de celui qui le détermine , & non la vérité de ce que cette  
idée générale comprend , ou ne comprend pas.

Ainsi le Pape ayant dit le premier que le sens de Jansénius est hérétique , & étant certain , comme il a été prouvé , que les mots de *sens de Jansénius* ont été nécessairement pris par le Pape pour signifier l'idée distincte d'un certain dogme , que lui ou ceux qui ont dressé la Bulle ont eu dans l'esprit , il est visible que ce qui a déterminé les mots de *sens de Jansénius* , dans cette Bulle du Pape , à signifier ce dogme particulier , n'a pu être que l'opinion du Pape ; soit que cette opinion fût conforme à la vérité , soit qu'elle n'y fût pas conforme. Car les mots de *sens de Jansénius* , pris généralement , ne signifiant aucun dogme particulier , le Pape ne les a pu prendre pour un dogme particulier , que parce qu'il a cru que ce dogme étoit dans Jansénius : étant bien certain qu'il n'a pas entendu par ces mots un dogme qu'il n'auroit pas cru être de Jansénius , quand il n'en seroit pas. Et par conséquent ce n'est point la vérité en elle-même , mais la seule opinion du Pape qui a déterminé le sens de Jansénius , dans sa Bulle , à un certain dogme particulier que le Pape a appelé le *sens de Jansénius* , quand il a dit , que le *sens de Jansénius est hérétique*.

Et de-là il s'ensuit , que pour savoir si le sens de Jansénius , dans la Bulle du Pape , signifie la grace efficace , il ne faut pas regarder si le sens de Jansénius est effectivement la grace efficace ; mais si le Pape a cru que ce fût la grace efficace. Car s'il l'a cru , il est indubitable que c'est ce qu'il a appelé le sens de Jansénius , quand même ce ne seroit pas en effet la doctrine de Jansénius. Et s'il ne l'a pas cru , il n'est pas moins indubitable que ce n'est point la grace efficace qu'il a entendue par ces mots.

De sorte que ce n'est point par la vérité de la chose , & par ce que le sens de Jansénius est en effet , qu'il faut connoître ce dogme particulier

désigné par des termes généraux, mais par l'opinion qu'en a eu le Pape ; IV. CL. comme ce n'est point par l'examen de cette question, qui est celui, qui, VI. P. dans la vérité, est le Prince des Philosophes, qu'il faut reconnoître qui est N°. V. celui qu'on entend, quand on dit, que *le Prince des Philosophes a dit telle chose* ; mais par l'opinion du monde, qui a cru qu'Aristote méritoit ce titre. Que si je ne savois pas qu'on eût donné ce titre à Aristote, mais que je fusse seulement que celui qui me parle, ou n'a jamais oui parler de M. Descartes, ou a un extrême mépris de sa Philosophie, quelque persuadé que je fusse que Descartes est le plus excellent des Philosophes, je serois assuré que ce ne seroit pas à M. Descartes qu'il auroit attribué d'avoir dit telle chose, quoique je ne fusse pas encore en particulier qui il auroit voulu entendre.

Il en est de même en cette rencontre. Il peut y avoir quelque obscurité à savoir ce que le Pape a entendu par ces mots de *sens de Jansénius* ; mais comme on a des preuves très-fortes & très-convaincantes qu'il n'a point entendu la grace efficace, puisqu'il souffre tous les jours qu'on la défende en sa présence comme une doctrine très-orthodoxe, on est assuré que ce n'est point la grace efficace qu'on doit entendre dans la Bulle par les mots de sens de Jansénius, encore qu'on ne sût pas ce que c'est précisément.

#### HUITIEME MAXIME.

C'est un usage fort ordinaire des mots, de déterminer la signification des autres, qui sont ou équivoques, ou trop généraux : voici quelques regles de cet usage.

Un mot général, demeurant dans son idée générale, ne peut pas déterminer la signification d'un autre moins général & qui lui est inférieur.

Ainsi si je demande, quelle est la bête que je vois ? ce ne sera pas me déterminer cette idée confuse, que de me dire que c'est un animal.

Néanmoins il arrive quelquefois qu'on se sert de mots généraux pour en déterminer d'autres qui leur sont inférieurs : mais c'est qu'alors ces mots généraux ne demeurent pas dans leur idée générale, mais sont déterminés à une idée distincte dans la pensée de celui qui parle ; étant impossible, que, sans cela il prétendit déterminer un mot confus par un qui le feroit encore davantage, en le laissant dans la confusion & dans sa généralité.

Exemple. Si on me demande qui est le Physicien qui a cru que l'origine des nerfs est dans le cœur, & que je réponde, c'est le Philosophe, ou plutôt en latin, *Philosophus*, il est impossible que je fasse sérieusement

IV. C<sup>l</sup>. cette réponse, en laissant le mot de *Philosophus* dans son idée générale;  
VI. P<sup>e</sup>. qui l'étant plus que celle de Physicien, n'a garde de déterminer celle de  
N<sup>o</sup>. V. Physicien. Mais si je détermine dans mon esprit le mot de *Philosophus* à l'idée distincte d'Aristote, il est bien certain qu'alors ce mot *Philosophus* déterminera celui de Physicien.

Mais voici un exemple qui approche plus de notre sujet. Quand je dis: cette Proposition, *L'Eucharistie est la figure du Corps de Jesus Christ*, est hérétique dans le sens de Calvin; si je laissois les mots de *sens de Calvin* sans les déterminer à aucune idée distincte, je parlerois ridiculement, & je ne pourrois pas même former jamais cette pensée. Car s'il y a un sens hérétique dans cette Proposition, il est impossible que je le connoisse jamais par ces mots de *sens de Calvin*, en les laissant dans leur généralité; puisque la doctrine de Calvin en général ne détermine aucun sens en particulier dans cette Proposition.

Mais ce qui fait que je puis parler ainsi très-raisonnablement, est, que je détermine dans mon esprit ces mots généraux de *sens de Calvin* à une idée distincte & particuliere du dogme que je lais, ou que je crois (car l'un ou l'autre suffit) avoir été enseigné par Calvin; qui est que l'Eucharistie soit la figure du corps de Jesus Christ absent, qui est le sens dans lequel j'affirme que cette Proposition est hérétique.

Et il faut remarquer que tout ce que nous avons dit dans les Maximes précédentes se rencontre ici.

1<sup>o</sup>. Que ces Propositions enferment nécessairement un fait & un droit. Un droit, qui est, que l'idée distincte que je conçois par le mot général de *sens de Calvin*, rende cette Proposition hérétique. Un fait, qui est que cette idée distincte ait été avec raison & selon la vérité appelée le sens de Calvin.

2<sup>o</sup>. Qu'ainsi celui qui ne recevroit cette Proposition que quant au dogme, témoigneroit par-là qu'il ne s'engage pas à croire ce fait.

3<sup>o</sup>. Que cette détermination du mot général, *sens de Calvin*, à cette idée, ne dépend point de la vérité que cela soit effectivement dans Calvin; mais de l'opinion publique ou particuliere que l'on en a eue.

Tout cela est clair par ce qui a été dit auparavant.

Et de-là il faut conclure, que c'est une illusion, de s'imaginer que si l'intention du Pape avoit été de déterminer le sens hérétique des Propositions par ces mots, *le sens de Jansénius*, il s'ensuivroit, selon le Pape, que les Propositions seroient hérétiques dans le sens de la grace efficace, parce que c'est, comme on le suppose, le sens de Jansénius.

Et parce que quelques personnes jugent qu'en effet il semble que le Pape les ait prises pour une *classe déterminante*, c'est principalement ce qui

qui leur fait conclure, qu'il ne suffiroit pas, en souscrivant la Bulle, de IV. CL. dire qu'on ne s'engage à croire que ce qui regarde la foi, si on ne dit VI. P<sup>e</sup>. aussi qu'on ne condamne point les Propositions dans le sens de la N<sup>o</sup>. V. grace efficace.

Mais dans la vérité cette question, si les mots de *sens de Jansénius* sont une clause déterminante, ou ne sont qu'une clause distributive, change bien quelque chose dans la conduite du Pape; mais ne change rien du tout pour ce qui est de savoir si le Pape a condamné la grace efficace, ou pour empêcher qu'on ne puisse toujours distinguer le fait d'avec le droit; n'y ayant rien de plus faux, que de s'imaginer que si cette clause est déterminante, tout est de droit, & rien n'est de fait, à moins qu'on ne le marque. Car soit qu'on le marque, ou qu'on ne le marque pas, il y a toujours un fait dans cette proposition: *les cinq Propositions sont hérétiques dans le sens de Jansénius*, lors même que cette clause est déterminante, aussi-bien que quand on dit: *le sens de Jansénius est hérétique*.

La raison est, que la clause de *sens de Jansénius* ne peut être déterminante en demeurant dans son idée générale, comme il a été prouvé; mais il faut nécessairement qu'elle soit elle-même déterminée à un dogme particulier qu'on croit être de Jansénius, & selon lequel on juge que ces Propositions sont hérétiques dans le sens de ce dogme particulier. Cette idée particulière est un droit & un dogme: mais que ce dogme particulier soit effectivement le sens de Jansénius, c'est nécessairement un fait qui peut être notoirement vrai, qui le peut être probablement, & qui peut aussi être faux; mais qui ne laisseroit pas d'être un fait, quand il seroit notoirement vrai.

Et parce que la détermination de ces mots de *sens de Jansénius*, dans cette clause déterminante à l'idée distincte d'un dogme particulier, a un rapport nécessaire, non à la vérité des choses, mais à l'opinion de celui qui les détermine, comme il a été montré, il s'ensuit que c'est un sophisme ridicule d'argumenter de la vérité des choses à la signification propre & naturelle de cette clause: comme s'il falloit que cette clause s'entendît de la grace efficace, parce que dans la vérité des choses le sens de Jansénius, comme ces Messieurs le supposent, est la grace efficace. Car cette clause, selon les termes, ne signifiant rien de distinct, elle ne signifie un dogme distinct & particulier, que par la détermination de celui qui s'en fert. Ainsi cette détermination ne dépend point de ce que le sens de Jansénius est dans la vérité, mais de ce qu'il est dans la pensée de cet homme; puisque s'il a mal entendu Jansénius, il est certain qu'il aura déterminé cette idée générale à l'idée d'un dogme distinct qui

IV. C. ne sera point en effet celui de Jansénius : & cependant ce sera ce dogme  
VI. P<sup>e</sup>. & non la grace efficace, qui, selon lui, est le vrai sens de Jansénius,  
N<sup>o</sup>. V. qui signifiera dans sa bouche cette clause déterminante du sens de Jansénius.

Il est vrai néanmoins, comme je l'ai dit, que la question de savoir si cette clause est déterminante, change quelque chose dans la conduite du Pape.

Car si elle est déterminante, & qu'elle marque autre chose que le sens propre & littéral des Propositions, comme il est certain que le Pape n'a pu les prendre de cette sorte sans déterminer cette clause à l'idée distincte d'un dogme particulier, on a peine à comprendre pourquoi il n'a pas lui-même exprimé, par d'autres termes plus clairs, quel étoit ce dogme particulier qui déterminoit, entre plusieurs sens des Propositions; quel étoit l'hérétique & le condamné. Et l'on ne peut pas croire qu'il ait voulu qu'on l'apprit par la lecture de Jansénius, puisqu'il défendoit en même temps de lire ce livre. Ainsi tout ce que l'on peut dire est, qu'il a supposé, par une erreur de fait, que ce dogme particulier qu'il avoit dans l'esprit, & qu'il appelloit sens de Jansénius, étoit si connu de tout le monde, qu'il n'étoit pas besoin de le désigner plus clairement, que par les mots généraux de sens de Jansénius; comme on croit avoir suffisamment exprimé le dogme de deux personnes en Jésus Christ, en l'appellant *la doctrine de Nestorius*, & celui d'une seule nature, en l'appellant *la doctrine d'Eutychès*, & celui de la non-présence réelle, en l'appellant *la doctrine de Calvin*; parce qu'il n'y a point de différent touchant l'intelligence de la doctrine de ces hérétiques: de sorte que les mots généraux fussent pour faire concevoir à tous la même idée du même dogme en particulier.

Il est visible qu'il faudroit nécessairement que le Pape eût eu cette pensée, s'il avoit voulu que, dans la Bulle, les mots de *sens de Jansénius*, fussent une clause qui déterminât le sens hérétique des Propositions. Mais comme il est certain qu'on l'auroit trompé en lui faisant prendre cette pensée, puisqu'il faut nécessairement avouer qu'il n'y a rien de plus diversement entendu par les Molinistes mêmes, que les mots de *sens de Jansénius*, il est certain aussi que cela n'empêcheroit pas qu'il n'y eût toujours en cela un fait & un droit; puisque ce seroit toujours un droit, de savoir si ce dogme particulier, qu'on auroit dit au Pape être entendu par tout le monde sous le nom de *sens de Jansénius*, est le sens dans lequel les Propositions sont hérétiques; & que ce seroit un fait de savoir, s'il est vrai que ce dogme particulier, que le Pape a appelé le *sens de Jansénius*, est effectivement de Jansénius.

Les contradictoires de ces sortes de Propositions : *le sens de Jansénius est hérétique ; les cinq Propositions sont hérétiques dans le sens de Jansénius*, sont équivoques de leur nature ; parce que les affirmatives contenant dans le sens deux Propositions ; l'une de fait, & l'autre de droit, lorsqu'on les nie, la négation peut tomber sur l'une, ou sur l'autre.

Exemple. Le VI<sup>e</sup>. Concile dit : *la doctrine d'Honorius est hérétique*. Les Monothélites disoient au contraire : *la doctrine d'Honorius n'est pas hérétique*. Et Baronius dit aussi : *la doctrine d'Honorius n'est point hérétique*.

Ces deux dernières Propositions contredisent celle du Concile ; & néanmoins elles sont entr'elles bien différentes. Car celle des Monothélites veut dire : *Honorius a enseigné une seule volonté en Jesus Christ ; mais cette doctrine n'est point hérétique* : & celle de Baronius au contraire veut dire : *la doctrine d'une seule volonté en Jesus Christ est hérétique ; mais ce n'est point celle d'Honorius*.

Ainsi le Concile & Baronius sont d'accord dans le droit, & ne disputent que sur le fait.

Le Concile & les Monothélites sont d'accord sur le fait, & disputent sur le droit.

Les Monothélites & Baronius, qui semblent d'accord, à ne considérer que les termes, sont les plus opposés : car ils ne sont d'accord, ni sur le fait, ni sur le droit ; mais sont de différent sentiment sur l'un & sur l'autre.

Cette maxime est très-importante pour ne pas confondre dans les disputes entre les Théologiens, celles qui regardent le droit, & celles qui ne regardent que le fait.

## DIXIÈME MAXIME.

*Où la première des générales, qui servent de fondement aux précédentes.*

Toutes les Maximes précédentes en ont deux plus générales pour fondement, dont j'ai voulu réserver l'explication à la fin.

La première est ; que la signification des mots ne dépend point de la vérité des choses, mais de l'opinion des hommes : de sorte qu'on est en danger de faire beaucoup de sophismes, lorsque l'on argumente de la vérité des choses à la signification des mots, en prétendant que la dernière doit être conforme à la première.

On ne peut douter de cette vérité, si on considère que les mots ne signifient pas naturellement & comme étant des sons ; mais que toute

- IV. C<sup>l</sup>. leur signification dépend de ce que les hommes voulant faire connoître  
 VI. P<sup>e</sup>. leurs pensées, ont lié de certains sons avec de certaines idées : en sorte  
 N<sup>o</sup>. V. que prononçant ces sons ils excitent en eux ces idées, & les excitent  
 aussi dans ceux qui les écoutent, pourvu qu'ils aient aussi lié ces mêmes  
 sons avec les mêmes idées. De sorte que lorsqu'on dit qu'un mot signifie  
 telle chose en telle langue, cela ne veut dire autre chose, sinon que  
 les peuples d'un tel pays ont accoutumé de lier une telle idée avec un  
 tel son.

Or de-là il s'ensuit, que les mots ne signifient pas les choses comme  
 elles sont en elles-mêmes ; mais comme elles ont été conçues par ceux  
 qui ont imposé les noms, soit la première fois, ou dans la suite du  
 temps : car la signification d'un mot n'est pas tellement fixe, que sou-  
 vent elle ne varie ; parce que l'on peut joindre à ce mot une idée plus  
 parfaite que celle qu'on y avoit jointe d'abord. Mais il est toujours  
 vrai que la signification d'un mot, ou première, ou seconde, vient tou-  
 jours de la première ou de la seconde institution : & cette institution a  
 toujours rapport, non aux choses en elles-mêmes ; mais aux choses telles  
 qu'elles ont été conçues par ceux qui ont donné la signification aux mots  
 en les liant avec leurs idées.

Il est donc clair que la signification des mots ne se doit point régler  
 sur la vérité des choses : car les choses sont ce qu'elles sont dans la  
 vérité par leur nature, & la volonté des hommes n'y a aucune part ;  
 mais les mots ne signifient que ce que les hommes ont voulu qu'ils signi-  
 fassent. De sorte que quand il plaît aux hommes d'envisager une même  
 chose par diverses faces, & lui imposer différents noms, selon ces diverses  
 vues, le nom qui la signifie considérée selon l'une de ces faces, ne la  
 signifie pas considérée selon l'autre. Ainsi quoique dans la nature tout  
 ce qui est étendu le soit nécessairement en trois manières, qu'on ap-  
 pelle trois dimensions, néanmoins on a jugé à propos de considérer les  
 corps selon une seule, & de leur donner alors le nom de longs ou  
 de lignes : ou selon deux ; & alors de les appeler larges ou surface ;  
 ou selon toutes les trois ensemble ; & de les appeler alors profonds ou  
 solides. Et cela suffit pour dire que le mot de long ne signifie pas large  
 & profond ; quoique tout ce qui est long soit aussi large & profond.

1. Mais il faut remarquer, que dans cet exemple c'est avec dessein que  
 le mot de long ne signifie qu'une dimension du corps ; au lieu qu'il ar-  
 rive souvent, que c'est sans dessein que les mots ne se trouvent pas tout-  
 à-fait conformes à la vérité des choses ; parce que les hommes les ont  
 conçus imparfaitement, ou même parce qu'il s'est mêlé quelque erreur  
 dans leurs jugements. Alors quoique ce soit sans aucun dessein qu'on

n'a joint aux mots qu'une idée imparfaite, ou mêlée de fausseté, il est IV. C'est  
vrai néanmoins que les mots ne signifient les choses qu'en cette manière, VI. P.  
& que ce seroit un pur sophisme, de conclure qu'un mot signifie tout N°. V.  
ce qu'est dans la vérité la chose qu'il signifie; ou qu'il ne signifie pas  
ce que la chose n'est pas en effet.

Exemple. Ce qui est en nous le principe de la pensée, est spirituel &  
immortel; mais les hommes l'ont bien plutôt considéré comme principe  
de la pensée, que comme spirituel & immortel; parce que l'un étoit  
bien plus facile à connoître que les deux autres. Ainsi ils ont joint un  
son, comme peut être celui de *Mens*, ou de *Mens humana*, ou d'esprit  
humain, avec l'idée de principe de la pensée, sans faire aucune attention  
aux conditions de spirituel & d'immortel. D'où il s'ensuit, que le mot  
de *Mens* ne signifie proprement que ce qui est en nous le principe de  
la pensée, & non une substance spirituelle & immortelle.

C'est ce seroit un sophisme de raisonner de cette sorte  
Ce qui est en nous le principe de la pensée, est une substance spi-  
rituelle & immortelle.

Or les mots de *Mens humana* signifient toujours ce qui est en nous;  
le principe de la pensée.

Donc ils signifient toujours une substance spirituelle & immortelle.

Or ces mots se trouvent dans les livres des Epicuriens.

Donc ils signifient dans ces livres une substance spirituelle & immortelle.

Donc quand ils reconnoissent qu'il y a dans les hommes ce qu'on  
appelle *Mens*, ils reconnoissent qu'il y a dans les hommes une substance  
spirituelle & immortelle.

Tout cela est mal raisonné; parce que le mot de *Mens* n'ayant été  
joint, par ceux qui l'ont imposé, qu'avec l'idée de principe de la pensée,  
ne signifie que cela. Et quand il nous donne sujet de concevoir une sub-  
stance spirituelle & immortelle, à nous qui sommes Chrétiens, ce n'est  
pas qu'il la signifie; mais parce que d'ailleurs nous savons que ce qui  
est en nous principe de la pensée, est une substance spirituelle & im-  
mortelle; ou parce que la suite du discours fait voir que l'on donne plus  
d'étendue à ce mot, qu'il n'en a selon sa signification littérale.

Autre exemple. Les hommes ayant vu tomber plusieurs corps en bas  
sans rien voir qui les pûssât en bas; se sont imaginé que rien en effet  
ne les pouffoit: & sur cette fausse imagination ils leur ont donné le  
mot de pesant, auquel ils ont joint l'idée, non seulement d'une chose  
qui tombe en bas, ce qui est vrai; mais qui y tombe sans y être pouffée,  
ce qui est faux.

C'est donc encore mal raisonner que de dire



IV. CE. Rien ne tombe en bas qui n'y soit poussé, selon la vérité des choses.

VI. P. Or le mot de pesant signifie ce qui tombe en bas.

N°. V. Donc il signifie ce qui tombe en bas y étant poussé.

Cela est faux : car il signifie au contraire littéralement ce qui tombe en bas sans y être poussé ; à moins qu'on l'ait dépouillé de cette fautive idée ; en avertissant qu'on ne le prend que pour ce qui tombe en bas, quoiqu'il n'y tombe pas sans y être poussé.

# O N Z I E M E M A X I M E,

*Ou seconde des générales :*

L'imposition des noms est ou publique ou particulière. Et comme la signification des mots dépend de l'opinion publique, quand l'imposition en a été publique ; ainsi elle dépend de l'opinion particulière, quand l'imposition en a été particulière.

C'est une suite nécessaire du discours précédent. Mais ce qu'il y a de plus à remarquer, est, que cette imposition particulière est plus commune qu'on ne pense.

Car il n'est pas nécessaire pour cela d'inventer de nouveaux sons, ni même de changer entièrement de signification à ceux qui sont déjà en usage ; mais il suffit de leur ôter une partie de ce qu'ils signifioient, comme a fait M. Descartes au mot de pesant, en leur ajouter ce qu'ils ne comprenoient pas dans leur signification ; comme si je disois que je prends le mot d'ame pour un principe de la pensée, spirituel & immortel ; ou de déterminer un mot général à une idée distincte qu'on a dans la pensée sans l'exprimer ; sinon par les circonstances du discours, comme on a pu voir dans les Maximes 2. 3. 4. &c.

Cette imposition particulière des noms est fort commune aux Géomètres ; & ils la font en définissant les mots dont ils ont dessein de se servir, afin qu'on ne les prenne plus dans une autre signification, que dans celle qu'ils ont marquée par leurs définitions.

Mais il ne faut pas s'imaginer, qu'il n'y ait que cette manière de donner une signification particulière à un mot ; car les définitions des Géomètres ne sont proprement que des avertissements qu'ils donnent de l'idée qu'ils joignent aux mots. Or il y a bien d'autres manières d'en avertir ; & alors cela doit faire le même effet que ces définitions.

On en est souvent averti par la suite du discours, ou par les circonstances qui l'accompagnent. Ainsi, lorsqu'une personne de grande condition disoit dans le Parlement de Paris : *Le Cardinal Mazarin a ici*

*ses hémisphères*, le mot de *Mazarin* joint à *hémisphère* falloit aller voir IV. Cr.  
 qu'il étoit impossible qu'il prit le mot d'*hémisphère* dans la signification VI. P.  
 ordinaire d'une moitié de sphere; mais qu'il falloit nécessairement qu'il N°. V.  
 le prit dans une signification particuliere; de sorte qu'il n'étoit pas difficile  
 de deviner qu'il avoit joint à ce mot l'idée que les autres joignent à celui  
 d'*Emissaires*, & qu'ainsi ce mot dans sa bouche signifioit *Emissaires*. Si  
 j'entends dire à un Laquais, *Monsieur m'a commandé telle chose*, la cir-  
 constance de cette personne m'avertira assez qu'il n'entend pas par le  
 mot de *Monsieur*, ni ce que signifie le mot de *Monsieur* dans son idée  
 générale, ni Monsieur frere du Roi; mais qu'il entend son Maître. Si  
 un Ambassadeur que je ne connoitrois point haranguoit le Pape en latin,  
 & qu'il lui dit, *Rex mihi mandavit*, je serois suffisamment averti qu'il  
 prendroit par ce discours le mot de *Rex*, non pour Roi en général;  
 mais pour quelque Roi en particulier. Que si de plus j'apprenois que  
 celui qui parleroit ainsi, ne seroit pas l'Ambassadeur d'Espagne, je serois  
 encore suffisamment averti que ce ne seroit pas le Roi d'Espagne. Mais  
 si enfin j'apprenois que c'étoit l'Ambassadeur de Portugal, je ne serois  
 pas moins bien averti que le mot de *Rex* auroit signifié dans sa bouche  
 le Roi de Portugal, que s'il avoit défini ce mot avant que de haranguer.

C'est pourquoi il me semble qu'on peut faire ces trois ou quatre regles.

*Premiere Regle.* Quand on est suffisamment averti que celui qui parle  
 ne donne pas à un mot sa signification ordinaire, mais une particuliere,  
 on doit juger de la vérité & de la fausseté de son discours, non par  
 la signification ordinaire de ce mot, mais par la signification particuliere.

Ainsi on ne devoit pas accuser de fausseté celui qui disoit que le Car-  
 dinal Mazarin avoit ses hémispheres dans le Parlement; parce qu'il étoit  
 faux qu'il eût dans le Parlement des moitiés de spheres; mais il falloit  
 reconnoître qu'il disoit vrai, quoique d'une maniere impertinente, s'il  
 étoit vrai que le Cardinal Mazarin y eût ses Emissaires.

Au  
 ils ve  
 les vo  
 quelq  
 pren  
 le son  
 rance  
 cause  
 leur b

Sec  
 prend

de l

IV. On ne sache pas quelle est la signification particulière qu'il leur donne,  
VI. P. il ne faut pas pour cela les vouloir entendre dans la signification ordi-  
N°. V. naire; mais avouer qu'on ne fait pas ce qu'il a voulu dire.

*Troisième Regle.* Que s'il nous est important de savoir le sens des mots de cet homme, nous ne le pouvons rechercher qu'en devinant sa pensée. Ainsi toutes les recherches que nous ferons, ne doivent point se terminer à la vérité des choses, d'où la signification particulière qu'a eue cet homme ne dépend point, mais à l'opinion & à la pensée de celui qui a parlé, d'où elle dépend uniquement.

Sa pensée peut bien dépendre de la vérité des choses; comme si j'étois assuré d'ailleurs qu'un homme ne se seroit point trompé en ce qu'il m'a dit d'une manière que je n'aurois pas bien comprise; & alors la vérité me serviroit à découvrir la pensée: mais ce seroit toujours par la pensée que je devrois juger de la signification de ses paroles.

*Quatrième Regle.* Si dans cette recherche il se trouve une chose que celui qui parle n'a point eue certainement dans l'esprit, nous devons être certains que ce n'est point ce que ses termes signifient, quoique nous ne sachions pas encore ce qu'ils signifient en particulier.

L'application de ces règles au sujet présent se fera mieux en répondant à quelques difficultés, que peut-être faire ceux pour qui cet Ecrit a été fait.

---

## R É P O N S E

### A QUELQUES DIFFICULTÉS.

#### PREMIÈRE DIFFICULTÉ.

ON dira peut-être: mais si c'est de l'opinion du Pape; & non de ce que Jansénius a enseigné en effet, que dépend la signification des mots de *sens de Jansénius* dans la Bulle du Pape, d'où pourrai-je connoître ce que le Pape en a cru, puisqu'il ne le témoigne pas; & qu'il me dit seulement que *le sens de Jansénius est hérétique*, sans s'expliquer davantage?

Je réponds, que cela vous donne plus de droit de souhaiter que S. S. eût parlé moins obscurément dans la Bulle, & non pas de remettre en doute des choses aussi constantes que sont celles qui sont établies par ces Maximes, & qui comprennent tous les fondements de la parole.

Car, quelque obscure que puisse être cette Bulle, & quelque cachée que soit l'intention du Pape,

Il est

Il est certain, 1°. qu'il n'a point voulu dire, que le sens de Jansénius, IV. Cl. dans son idée générale, soit hérétique: car c'est ce qui ne peut tomber VI. P<sup>e</sup>. dans la pensée d'aucun homme raisonnable; comme on l'a fait voir par N°. V. la première & seconde Maxime.

Il est certain, 2°. que lui ou ceux qui ont dressé la Bulle, & que je ne sépare point, lorsqu'ils ont dit que *le sens de Jansénius étoit hérétique*, ont eu dans l'esprit un dogme particulier & distinctement connu, qu'ils ont appelé le *sens de Jansénius*. C'est encore ce qu'on a prouvé par la troisième Maxime.

Il est certain, 3°. que c'est l'idée distincte de ce dogme particulier qui fait dans la Bulle du Pape la signification des mots de *sens de Jansénius*, comme il a été montré par la troisième Maxime.

Il est certain, 4°. que comme cette idée a dépendu de la connoissance ou de l'opinion des Auteurs de la Bulle, c'est aussi de cette opinion, & non de la vérité des choses, que dépend nécessairement la signification de ces mots, de *sens de Jansénius* dans la Bulle du Pape, comme il a été montré par les Maximes huitième, neuvième & onzième.

Et de tout cela il s'ensuit, que c'est seulement par la recherche de l'intention du Pape, & non par la recherche du vrai *sens de Jansénius*, qu'on peut s'assurer du vrai sens de la Bulle.

Or quoique cette intention soit assez cachée, on la peut néanmoins découvrir en deux manières, dont on peut appeler la première positive, & la seconde négative; parce qu'on juge par la première de ce qu'il a voulu condamner; & par la seconde, de ce qu'il n'a pas voulu condamner (a).

(a) [Extrait de la Préface de la *Défense de l'Eglise Romaine*, &c. contre Leydecker, qui sert de IV. Tome à la *Tradition de l'Eglise Romaine sur la grace* (page XXXIV & XXXV de la troisième édition, faite à Liège, chez Arnould Bronckart en 1712, avec approbation & privilège.) " M. Arnauld ayant fait cet Ecrit (de l'Intelligence de ces mots: SENS DE JANSÉNIUS) avant le Formulaire d'Alexandre VII, & bien plus long-temps encore avant le premier Bref d'Innocent XII, il n'a pu tirer des Maximes qu'il reprend en abrégé dans ces pages, toutes les conséquences qu'il en auroit tirées, s'il l'avoit écrit depuis. Car des deux manières qu'il propose de rechercher l'intention des Papes dans leurs Bulles; l'une positive & l'autre négative, il n'a employé que cette dernière; parce qu'il y avoit des preuves pour montrer que ces Papes n'avoient pas voulu entendre ni marquer le sens de la grace efficace par le sens de Jansénius, & qu'il n'y en avoit point de positives qui marquassent précisément en quel sens les Papes avoient voulu condamner les cinq Propositions: sinon en les tirant par le raisonnement, par les principes de la Théologie, & par le Concile de Trente auquel la Bulle d'Innocent (X) renvoie. Mais s'il avoit écrit depuis le Formulaire & depuis le Bref, il auroit dit sans doute, que les mêmes paroles de *sens de Jansénius*, qui sont dans le Formulaire, n'ont pu être prises par le Pape dans leur signification générale, & qu'elles ont dû être nécessairement déterminées dans son esprit par une idée distincte & particulière. Il auroit dit, que ce seroit faire injure au S. Siege, & vouloir tourner le Formulaire en ridicule que de lui attribuer d'avoir voulu, par ce Formulaire, faire condamner les cinq Propositions dans le sens de Jansénius en général, quel que pût être le sens de cet Auteur; & qu'on ne pouvoit leur faire tenir une conduite digne de leur sagesse, qu'en

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

C c c c c

IV. C<sup>i</sup>. La première est, de bien entendre les cinq Propositions. Car cette  
 VI. P<sup>o</sup>. condamnation étant le fondement des deux Bulles, on ne peut douter  
 N<sup>o</sup>. V. que les Papes ne les aient voulu condamner : & ainsi c'est par - là qu'on  
 peut découvrir la pensée du Pape au regard du dogme particulier qu'il a  
 appelé le *sens de Jansénius*. Car il faut sans doute que ce dogme parti-  
 culier, soit le dogme même enfermé dans les Propositions, puisqu'il pa-  
 roît par les deux Bulles, que les Papes ne prennent la doctrine des cinq  
 Propositions ; & celle qu'ils ont condamnée dans Jansénius, que pour  
 une seule & même doctrine. Cette voie est très-bonne & très-raisonna-  
 ble : mais à cause de l'ambiguïté des Propositions, elle n'est pas si sûre  
 que la négative, quoiqu'elle suffise, au moins à l'égard de beaucoup de  
 Propositions, pour montrer que ce que le Pape a entendu sous les mots  
 de *sens de Jansénius*, n'est pas le vrai sens de Jansénius ; parce que ceux  
 pour qui j'écris, & plusieurs autres sont persuadés, que le vrai sens de Jan-  
 sénius n'est point conforme à celui des Propositions, puisque Jansénius  
 enseigne formellement le contraire, sur-tout dans les quatre dernières.

La seconde voie, que j'ai appelée négative, est de considérer s'il y a  
 aucune apparence que le Pape ait voulu condamner la grace efficace.  
 J'ai dit *voulu* : car s'il ne l'a pas voulu, ce n'est pas le dogme particulier  
 qu'il a eu dans la pensée, & par lequel il a déterminé l'idée générale de  
 sens de Jansénius, lorsqu'il a dit que le sens de Jansénius étoit hérétique,  
 & par conséquent ce n'est point la grace efficace qu'on doit entendre  
 par ces mots de *sens de Jansénius* ; encore que la grace efficace puisse  
 être ce que M. d'Ypres a effectivement & uniquement enseigné ; puisque,  
 comme il a été dit plusieurs fois, ce n'est point la vérité, mais l'opinion du  
 Pape, qui détermine cette signification.

Or il y a tant de preuves, & si convaincantes, que le Pape n'a jamais  
 eu, & n'a point encore aucune intention de condamner la grace efficace,  
 & que l'Eglise, acceptant sa Bulle, l'a toujours considérée comme ne  
 donnant aucune atteinte à la grace efficace, qu'il n'y a rien de certain

» leur mettant dans l'esprit un sens distinct & particulier, condamnable comme hérétique,  
 » que, & qu'ils ont voulu en effet que les fideles condamnassent en signant le Formulaire.  
 » Après cela, en recherchant par la voie positive, quel a été ce sens distinct en par-  
 » ticulier, il auroit trouvé dans le Formulaire même cette clause déterminante : *Prova*  
 » *illas pradiſſas Conſtitutiones Sedes Apoſtolica damnavit*, laquelle clause tire déjà les pa-  
 » roles de *sens de Jansénius* de leur généralité absolue, & les détermine au sens que le  
 » S. Siege a condamné dans les cinq Propositions.

» Enfin de cette détermination, qui est encore bien confuse, il seroit passé à celle du  
 » premier Bref de Notre Saint Pere le Pape Innocent XII, qui marque si distinctement  
 » & si clairement, que ce sens condamné est le *sensus obſſus*, le sens propre & naturel  
 » que les paroles des cinq Propositions présentent d'elles-mêmes au Lecteur.

» D'où il auroit conclu que c'est à la condamnation des cinq Propositions *in ſenſu*  
 » *obſſo*, que se réduit le sens de la signature du Formulaire (quant au droit). »]

dans les choses humaines, si on peut remettre celle-là en doute. Je ne IV. CL.  
marque point ici ces preuves, parce qu'on l'a fait dans un autre Ecrit (b), VI. P.  
mais il est nécessaire de satisfaire à une difficulté qu'on fait là-dessus. N°. V.

## SECONDE DIFFICULTÉ.

On demeure d'accord qu'il y a des preuves suffisantes, pour faire voir que le Pape n'a pas voulu condamner la grace efficace; mais on dit qu'il ne s'ensuit pas qu'il ne l'ait pas condamnée: car il se peut faire qu'un homme n'ait aucune intention de condamner la doctrine de S. Augustin, & qu'il ait même intention de la suivre, & que néanmoins, par ignorance, il la condamne en effet, en condamnant une doctrine qui est de S. Augustin, quoiqu'il ne le sache pas. Pourquoi, dit-on, ne se pourrât-il pas faire de même, que le Pape n'ait pas voulu en effet condamner la grace efficace, & que néanmoins il l'ait, disent-ils, condamnée par ignorance, en condamnant la doctrine de M. d'Ypres, qui n'est en effet que la grace efficace?

En vérité je ne puis comprendre, que des personnes d'esprit aient été touchées de cette raison, qui non seulement ne prouve pas ce qu'ils prétendent, mais qui le détruit entièrement. Car il est impossible que le même homme, en même temps, veuille approuver la doctrine de S. Augustin, & néanmoins la condamner en effet, si on prend toujours dans le même sens au regard de l'approbation & de la condamnation ces mots de *doctrine de S. Augustin*: car si on les laisse dans leur idée générale, comme quand on ne la considère pas en elle-même, mais seulement par rapport aux approbations que l'Eglise y a données, il est impossible que la même personne veuille approuver cette doctrine en général, & que néanmoins il la condamne en général.

Que si l'on prend en l'un & en l'autre membre la doctrine de S. Augustin, pour un certain dogme connu en particulier & distinctement, comme pour la prédestination gratuite, il est impossible que ce même homme veuille approuver ce dogme particulier, qu'il appelle doctrine de S. Augustin, & qu'il condamne en même temps ce dogme particulier; puisque notre esprit ne peut pas former deux jugements contraires en même temps sur la même chose. Ainsi cette contrariété de jugements n'arrive jamais, que quand on varie les idées de doctrine de S. Augustin dans l'approbation & dans la condamnation. Car, quand on dit qu'un

(b) [*Défense des Propositions de la seconde colonne de l'Ecrit de la distinction des sens*, &c. du 15 juin 1666. Art. VII. Item ci-dessus, IV. Classe, V. Part. N°. XXXIII.]

IV. C. L. homme peut vouloir approuver la doctrine de S. Augustin, cela ne veut  
VI. P<sup>e</sup>. dire autre chose; sinon, qu'un homme peut avoir du respect pour la doc-  
N<sup>o</sup>. V. trine de S. Augustin en général, ou même pour un certain dogme en  
particulier, qu'il croit être de S. Augustin; & néanmoins en même temps  
condamner en effet la doctrine de S. Augustin, parce qu'il condamne un  
dogme particulier, qui est vraiment de S. Augustin, quoiqu'il ne le croie  
pas; comme M. le Moine (a) approuvoit la doctrine de S. Augustin en  
général, puisqu'il témoignoit l'estimer; & en particulier, à ce qu'il  
croyoit, parce qu'il enseignoit des sentiments qu'il s'imaginait être de  
S. Augustin, comme la grace suffisante de prière; & néanmoins il con-  
damnoit en même temps la doctrine de ce S. Docteur, parce qu'il con-  
damnoit, par ignorance, les véritables sentiments de S. Augustin. Ainsi il  
est clair que ce n'est jamais la même doctrine de S. Augustin, selon la  
même idée, que l'on veut approuver, & que l'on condamne.

Or il s'agit ici de l'approbation & de la condamnation d'un même  
dogme en particulier; savoir de la même grace efficace, telle qu'elle est  
enseignée dans les Ecoles Catholiques, & à Rome & ailleurs, par tous  
les Disciples de S. Thomas. C'est de ce dogme en particulier que l'on  
montre, par un grand nombre de preuves très-claires, que le Pape n'a  
point voulu le condamner, & que l'Eglise ne le regarde point aussi com-  
me condamné.

Or il est impossible que, ne voulant point condamner ce dogme en  
particulier, il le condamne en effet: car, au regard du Pape, condamner  
un dogme, c'est vouloir qu'il soit tenu pour hérétique dans l'Eglise. Mais  
il est impossible qu'il veuille qu'on tienne dans l'Eglise la doctrine de la  
grace efficace pour hérétique, & qu'en même temps il veuille qu'on ne  
la tienne pas pour hérétique. Et par conséquent, c'est une pure illusion  
de dire, qu'il se peut faire que le Pape ne veuille pas condamner la grace  
efficace; & que néanmoins il la condamne en effet.

Et il ne sert de rien de dire, qu'il a condamné en effet la grace efficace  
en condamnant le *sens de Jansénius*, supposé que le sens de ce Prélat  
n'étoit autre chose que la grace efficace. Car, comme on l'a souvent  
montré, quand le Pape dit qu'il condamne la doctrine de Jansénius, cela  
veut dire seulement, qu'il condamne une doctrine qu'il croit être de Jan-  
sénius; en quoi n'étant pas impossible qu'il se soit trompé, il ne s'ensuit  
pas de-là qu'il ait condamné la véritable doctrine de Jansénius.

C'est pourquoi celui qui est persuadé, que la doctrine de Jansénius  
n'est autre chose que la grace efficace, & que le Pape n'a pas voulu con-

(a) Alphonse le Moine, Docteur en Théologie & Professeur de Sorbonne, chef des Mol-  
nistes modernes.

damner la grace efficace, ne doit pas conclure qu'il a condamné en effet IV. CL.  
la grace efficace, quoiqu'il ne la voulût pas condamner, ce qui est ab- VI. P.  
solument impossible. Mais il doit conclure, que quoiqu'il ait voulu con- N°. V.  
damner Jansénius, il ne l'a pas en effet condamné: ce qui est très-pos-  
sible. Car il est très-possible que ceux qui l'ont informé du *sens de Jan-*  
*sénius*, aient mal entendu son livre, sans que le Pape ait voulu condamner  
la doctrine qui est véritablement de Jansénius; parce qu'en ce cas, ce  
sont deux doctrines toutes différentes qui n'ont que le nom de commun;  
& par conséquent il seroit bien facile qu'il condamnât l'une, & qu'il ne  
condamnât pas l'autre. Au lieu que ce qu'on appelle la doctrine de la  
grace efficace, étant un dogme particulier & distinctement connu, sur-  
tout quand on le détermine par la notoriété publique de ce qui s'ensei-  
gne dans les Ecoles Catholiques, par les Disciples de S. Thomas, on ne  
peut dire, sans une contradiction manifeste, que le Pape n'a pas voulu  
condamner ce dogme en particulier, & qu'il l'a condamné en effet; parce  
que c'est dire, qu'il n'a pas voulu qu'on tint ce dogme particulier pour  
hérétique dans l'Eglise, & qu'il a voulu en même temps qu'on tint ce dog-  
me pour hérétique.

### TROISIEME DIFFICULTÉ.

Si cela est, dira-t-on, pourquoi donc a-t-on tant crié & dit tant de  
fois, que les Jésuites abuseroient de cette Bulle pour faire condamner  
la grace efficace, en disant, que c'est tout ce que Jansénius a enseigné, &  
que ce que Jansénius a enseigné a été condamné par toute l'Eglise.

Je réponds qu'on a eu raison, & qu'on l'a encore, d'appréhender ce  
mauvais effet. Car encore que le raisonnement dont les Jésuites se servi-  
ront pour établir cette prétention ne puisse être que très-faux, comme  
on l'a montré; néanmoins tout faux qu'il est, il a une apparence trom-  
peuse de vérité, qui peut bien surprendre des esprits communs, parce  
qu'il en a surpris d'aussi grands que ceux qui font ces Difficultés.

A quoi on peut ajouter deux choses. L'une, que ceux qui feront ces  
raisonnements, l'appuyant de tout leur crédit & des menaces de la per-  
secution, lui donneront un grand poids pour le faire recevoir: un esprit  
troublé de crainte se laissant aisément persuader par une mauvaise raison.

L'autre, que pour détruire alors invinciblement le sophisme, on se-  
roit contraint d'examiner à fond le *sens de Jansénius*, & de reconnoître  
peut-être que le Pape auroit été surpris & trompé, ou par ceux qui l'ont  
informé du sens de cet Auteur, qu'ils avoient mal entendu, ou par celui  
qui a compilé la Bulle. Or cette réponse est très-odieuse, & trouve beau-  
coup d'opposition dans l'esprit de la plupart des gens du monde, & sur-



IV. CL. tout des personnes dévotes , qui , prévenues , comme elles doivent , d'un  
VI. P<sup>e</sup>. grand respect envers le S. Siege , croient , quoique faussement , que son  
N<sup>o</sup>. V. intention est , qu'on reçoive également & aveuglement tout ce qui se  
trouve dans les Bulles des Papes , n'étant pas accoutumées aux différen-  
ces qu'on met dans l'Ecole entre le droit & le fait , entre des propo-  
sitions capitales , définies comme de foi , étant fondées sur l'Ecriture ou la  
Tradition , & des propositions incidentes & connotatives , qui n'étant ap-  
puyées que sur l'information des hommes , ne sont jamais proposées à  
croire aux fideles , ni par l'Eglise , ni par le Saint Siege.

Voilà ce qui a fait craindre , avec sujet , que les Jésuites ne se servissent  
de ce sophisme pour faire condamner la grace efficace ; mais il n'en est  
pas moins sophisme pour cela , comme on espere que ceux qui l'ont jugé  
solide le reconnoîtront par cet Ecrit : de sorte que c'est ici l'un des exem-  
ples du monde le plus propre à leur faire voir que la vraie Logique n'est  
pas si inutile qu'ils se l'imaginent ; puisqu'elle les auroit empêchés d'être  
éblouis par des raisons sophistiques , qui les ont portés ensuite à deux  
maux considérables. L'un , de condamner trop facilement de lâcheté &  
de prévarication ceux qu'ils devoient croire n'avoir pas moins de zèle  
qu'eux pour la vérité ; mais qui croient avoir eu plus de lumière en cette  
rencontre , pour discerner ce qui la blesse de ce qui ne la blesse pas.  
L'autre , de faire cette injure à toute l'Eglise , que de vouloir que , hors  
quatre ou cinq personnes , elle soit toute engagée , sinon dans la créan-  
ce , au moins dans la profession extérieure & publique de la condamna-  
tion de la grace efficace , que les SS. Peres & les Conciles ont regardée  
comme partie de la foi de l'Eglise , & que S. Augustin a défendue en son  
nom contre les Pélagiens & Semipélagiens. Or , de s'imaginer que toute  
l'Eglise se seroit engagée dans une profession au moins extérieure du con-  
traire , c'est une chose qui fait horreur seulement à penser , & qui enga-  
geroit plus que toutes choses les fideles à croire que la doctrine de la grace  
efficace est vraiment hérétique.

Je sais bien qu'on pourra répondre que c'est au contraire ici une occa-  
sion propre à faire voir que la Logique gâte le jugement ; mais il y aura  
cette différence entre cette réponse & ce qu'on a dit , que l'on n'a avancé  
que la Logique étoit utile , qu'après l'avoir fait voir par tout cet Ecrit :  
au lieu que l'on ne dira jamais qu'en l'air , qu'elle est préjudiciable en  
cette occasion , à moins qu'on ne prenne la peine de marquer en parti-  
culier sur chaque raison de cet Ecrit , en quoi on prétend qu'on s'est  
trompé. On avoue qu'on ne le voit pas : & il est certain au moins que  
jamais on ne se trompa de meilleure foi ; puisqu'on ne doute pas le  
moins du monde , que tout ce que l'on a dit ici , ne soit très-certain &  
très-véritable.

---

---

# R É F U T A T I O N

IV. CL.

VI. P<sup>e</sup>.N<sup>o</sup>. VI.

## DE LA RÉPONSE

### A L'ÉCRIT PRÉCÉDENT, (a)

*Touchant la véritable intelligence de ces mots : SENS DE JANSÉNIUS, dans la Constitution du Pape Alexandre VII.*

#### P R E M I E R E P A R T I E

[ Sur la premiere Edition en 1696. ] (b)

**J**E ne puis dissimuler qu'avant que d'avoir vu cette Réponse, ayant oui dire que des personnes, dont j'estime beaucoup l'esprit, en faisoient un jugement fort avantageux, & qu'ils prétendoient qu'elle ruinoit l'Ecrit sans ressource, & qu'elle en faisoit voir la fausseté par des preuves convaincantes & démonstratives, je me suis trouvé dans une disposition d'esprit assez extraordinaire. Car ne pouvant, d'une part, m'imaginer que je me fusse trompé en des choses qui me paroissoient très-claires, & qui avoient paru telles à des personnes intelligentes; je ne pouvois, de l'autre, comprendre comment il se pouvoit faire, que d'autres personnes très-habiles, & qui savent fort bien ce que c'est qu'une véritable démonstration, eussent pu donner ce nom à des raisons fausses ou peu solides. Tout ce que je fis donc dans ce double étonnement, fut de me disposer à céder à la vérité, si on me la découvroit contre mon attente, & de savoir gré à ceux qui m'auroient servi à me retirer de l'erreur, s'il se trouvoit que j'y fusse sans y penser.

Je n'eus pas de peine à me mettre dans cette disposition, pouvant dire avec vérité, que je me suis toujours senti très-porté à changer de sentiment, pour en embrasser un meilleur; mais la lecture de cette Réponse ne m'a pas donné lieu de pratiquer une résolution, dont-il me semble que Dieu m'avoit donné un mouvement très-sincere.

(a) [ Cette Réponse étoit de M. Domat, Avocat du Roi au Présidial de Clermont en Auvergne, revue par M. Pascal. ]

(b) [ Cette premiere Edition fut donnée par le P. Quesnel, dans le quatrieme Volume de la Tradition de l'Eglise Romaine, &c. pag. 301 & suiv. Voyez la Préface historique, Art. IV. §. 2. N<sup>o</sup>. III. ]

IV. CL. Je l'ai lue une fois, deux fois, trois fois; & comme je croirois faire  
VI. P<sup>c</sup>. tort à ceux qui l'ont faite ou approuvée, de m'imaginer qu'ils pussent  
N<sup>o</sup>. VI. trouver mauvais que je leur en disè ma pensée avec toute sorte de  
liberté, je ne craindrai point de les offenser, en leur disant franchement,  
que plus je l'ai lue, moins je l'ai trouvée solide, & plus je me suis per-  
suadé, que l'Ecrit qu'on y a voulu réfuter ne contient que des vérités  
certaines. & manifestes.

Ainsi des deux étonnements où j'étois avant cette lecture, l'un a en-  
tièrement cessé, n'ayant plus à rechercher, comment il se seroit pu faire  
que j'eusse pris pour des vérités claires, des faussetés évidentes: mais  
l'autre a redoublé, me trouvant plus que jamais dans la difficulté de con-  
cevoir ce qui pouvoit être cause, que des personnes, d'ailleurs éclairées,  
prissent pour vrai ce qui étoit évidemment faux, & pour faux ce qui  
étoit évidemment vrai. C'est ce que j'ai tâché de découvrir, en remar-  
quant les principaux défauts qui regnent dans cette Réponse, & qu'on  
peut dire, selon la parole de l'Evangile, avoir été comme un oeil téné-  
breux, qui a répandu des ténèbres sur tout le corps de cet ouvrage.

---

#### PREMIER DÉFAUT GÉNÉRAL DE CETTE RÉPONSE.

*De n'avoir pas compris quelle est la détermination d'une idée générale à  
une idée plus distincte, dont il est parlé dans la seconde Maxime de  
l'Ecrit.*

C E n'avoit pas été sans raison qu'on avoit dit au commencement de  
l'Ecrit: *qu'on prétend qu'il n'y a que le défaut d'attention qui puisse em-  
pêcher un esprit raisonnable de se rendre à ces raisons*: car ce n'a été sans  
doute que ce défaut d'attention qui a empêché l'Auteur de la Réponse  
de reconnoître la vérité des Maximes qui y sont proposées.

Rien ne le fait mieux voir que le grand Discours sur la troisième  
Maxime, qui contient plus de la moitié de la Réponse, & qu'on peut  
dire même la contenir toute, puisque tout le reste n'est presque autre  
chose que des renvois à ce qui a été dit, comme cet Auteur le témoigne  
lui-même, en disant à la fin de ce discours, qu'il n'en faut pas davantage  
pour répondre à toutes les Maximes. Il paroît qu'il n'a pas compris ce  
qu'il vouloit combattre, & qu'il ne l'auroit point combattu s'il l'avoit  
compris; parce qu'il n'y a rien au monde de plus clair & de plus in-  
dubitable.

La

La seconde Maxime est telle. « Lorsqu'un homme fait une proposition dont le sujet est général, comme celle-ci : *L'homme est raisonnable*; VI. P.<sup>e</sup> s'il juge que cet attribut peut convenir à ce sujet pris généralement, N<sup>o</sup>. VI. il peut le laisser dans son idée générale en formant cette proposition; comme dans l'exemple proposé. Mais s'il voit clairement que l'attribut ne peut convenir au sujet pris généralement, il est impossible qu'il fasse cette proposition en laissant ce sujet dans son idée générale; mais il faut nécessairement qu'il détermine dans son esprit cette idée générale à une idée plus distincte & plus particulière, qui le rende capable de cet attribut; soit qu'il marque cette nouvelle idée par d'autres mots, soit qu'il ne la marque pas ».

Je dis qu'il est impossible qu'il fasse autrement. Car il n'est pas possible qu'un homme forme en même temps deux jugemens contraires; l'un, par lequel il juge, comme on le suppose, que cet attribut ne peut convenir à ce sujet pris généralement; l'autre, par lequel il lie cet attribut à ce sujet, en le laissant dans son idée générale, qui est la même chose que de juger qu'il lui convient. Voilà la substance de la seconde Maxime, qui ne me paroît pas moins certaine que cet axiome : Deux choses égales à une troisième sont égales entr'elles; quoiqu'il faille un peu plus d'attention pour la bien concevoir. Aussi, comme nous le ferons voir, c'est le fondement unique de tous les raisonnements des hommes.

On avoit ensuite appliqué cette Maxime au sujet dont il s'agit, en faisant voir, que si on disoit seulement : *le sens de Jansénius est la doctrine d'un Evêque*; ces mots de *sens de Jansénius* demeureroient alors dans leur signification propre & naturelle, qui est la générale, ou la confuse, comme il avoit été montré par la première Maxime; parce qu'il convient au sens de Jansénius pris généralement, d'être la doctrine d'un Evêque. Mais quand on dit, *le sens de Jansénius est hérétique*, il est impossible que ces mots, de *sens de Jansénius*, demeurent dans leur signification générale; parce qu'il ne peut convenir au sens, ou à la doctrine de Jansénius comme de Jansénius, d'être hérétique; puisqu'il ne convient pas même à la doctrine du Diable d'être fautive comme doctrine du Diable, le Diable ayant quelquefois dit vrai; mais il faut nécessairement qu'ils soient déterminés par l'idée particulière de quelque dogme contraire à la foi, qui se trouve véritablement, ou que l'on croit qui se trouve dans Jansénius; puisqu'il n'y a qu'un dogme contraire à la foi, enfermé dans le sens d'un Auteur, qui puisse faire que le sens d'un Auteur soit hérétique.

On avoit fait voir ensuite, dans la troisième Maxime, que cette détermination d'une idée générale à une idée plus distincte se peut former en

IV. CL. deux manières; ou par une connoissance claire de cette idée distincte; ou

VI. P<sup>e</sup>. par une connoissance confuse. Comme, si l'on dit, *le sens de Jansénius est hérétique*.

N<sup>o</sup>. VI. Qu'ainsi tous ceux qui disent, *le sens de Jansénius est hérétique*, doivent nécessairement donner aux mots de *sens de Jansénius* une autre signification que la générale, selon laquelle il ne peut convenir à ce sens d'être hérétique; mais que pouvant former ce jugement, ou par leur propre lumière, ou en déférant à celle des autres; si c'est par leur propre lumière, il faut nécessairement qu'ils aient appliqué l'idée générale de *sens de Jansénius*, à l'idée particulière d'un dogme distinct connu, à laquelle ils aient jugé que convenoit la qualité d'hérétique. Ainsi dans leur bouche, cette proposition, *le sens de Jansénius est hérétique*, se résout en celle-ci: *Un tel dogme, qui a été enseigné par Jansénius, est hérétique*.

Mais si ce sont des personnes qui ne forment ce jugement que par déférence aux lumières des autres, ils peuvent alors appliquer l'idée générale de *sens de Jansénius* à une idée particulière, qu'ils pourront ne connaître que confusément, mais qu'ils supposent être distinctement connue par ceux à l'autorité desquels ils défont de sorte que cette même proposition dans leur bouche se résout en ces termes: *Il y a un dogme particulier, que je ne connois point; Et que le Pape connoît; qui a été enseigné par Jansénius, & qui est hérétique*.

Voilà ce que l'Auteur de la Réponse, entreprend de combattre; & c'est par où il commence la réfutation de l'Ecrit. Mais comme il n'y a rien de plus évident, il paroît que ce n'est que suite d'avoir bien compris une vérité si claire, qu'il s'est engagé à la contester.

Il dit donc que cette division de la troisième Maxime n'est pas vraie, parce qu'elle n'est pas entière. Voici comme il prouve qu'elle n'est pas entière: « Car il y a, dit-il, une autre manière de déterminer, qui n'a aucune vue de l'individu de l'objet particulier déterminé, qui est ce que l'Auteur appelle *idée distincte*, mais qui regarde un autre objet, qui est le déterminant, & qui le regarde comme tel: & cet autre objet peut être appelé *idée distinguante*, pour user de ce terme. En voici un exemple. Cette proposition ici, *la Gazette est fautive*, est une idée générale. La voici déterminée à une idée plus distincte: *la Gazette de Bruxelles d'un tel jour & dans l'article de tel qui se passe à Paris, est fautive*. Par cette dernière proposition la première est déterminée à une idée plus distincte, puisque cette dernière arrête l'esprit, le restreint de toutes les Gazettes à celle de Bruxelles, & de toute l'étendue des temps & des lieux, dont il est parlé dans cette Gazette, à un tel jour, & à ce qui se passe à Paris: & cela sans doute est déterminé. Cependant cette proposition déterminante ne donne aucune vue de la fautive in-

b b b c l

1122. mot. av. 1777. p. 10. 10. 10.

dividuelle, qui est dans cette Gazette, non pas même de la chose dont IV. C.  
il est parlé". VI. P.

Conformément à cet exemple il soutient, que ce ne font point ces N°. VI.  
deux propositions de la troisième Maxime de l'Ecrit, que je viens de  
rapporter, qui déterminent l'idée générale des mots de *sens de Jansénius*  
dans cette proposition: *Le sens de Jansénius est hérétique*; mais que ce  
ne peut être que celle-ci, ou ses équivalentes: *Le sens de Jansénius sur  
un tel endroit est hérétique*.

Mais en vérité ce n'est pas entendre ce qu'on entreprend de réfuter.  
Je ne veux que l'exemple même de la Gazette pour renverser toute cette  
prétention; car il est vrai que ce qu'il propose pour exemple d'une déter-  
mination, en est une; mais il est vrai aussi que c'est une détermination  
tout-à-fait inutile à l'effet dont il s'agit; puisqu'elle laisse le sujet de la  
proposition dans la même incapacité d'être joint à l'attribut, qu'il étoit  
auparavant. Or la détermination de l'idée générale du sens de Jansénius  
ou du mot de Gazette, pour pouvoir faire cette proposition: *Le sens  
de Jansénius est hérétique*, ou *la Gazette est fautive*, n'est pas toute sorte de  
détermination à une idée plus particulière; mais celle-là seulement qui  
rend les mots de sens de Jansénius ou Gazette capables de l'attribut d'hé-  
rétique, ou de fautive; & toutes les autres qui ne sont point capables  
de cela, telles que sont celles que rapporte cet Auteur, ne servent de  
rien au sujet dont il est question.

Je m'explique par son propre exemple. Pourquoi dans cette propo-  
sition: *La Gazette est fautive*, est-il impossible de laisser le mot de gazette  
dans son idée générale? C'est parce que la gazette n'est pas fautive comme  
gazette, y en ayant de vraies & de fautes; & ainsi tout homme qui ne  
se forme point d'autre idée de la gazette que la générale de gazette, n'a  
point de quoi former de jugement, qu'elle est fautive; & par conséquent  
ne peut dire, sans une autre idée plus distincte, qu'elle soit fautive. Mais  
par cela même n'est-il pas visible que quelques déterminations qu'on ap-  
porte de la ville, du jour, de l'imprimeur, de l'endroit particulier de  
cette gazette, comme de la page & de la matière en général, comme  
de ce qui se passe à Paris; tout cela ne nous servira de rien pour former  
ce jugement, que cette gazette ainsi déterminée & particularisée soit fautive,  
tant que ces déterminations & ces particularités seront, comme elles sont  
en effet, indifférentes à la vérité & à la fautive; c'est-à-dire, tant qu'on  
ne connoitra point en particulier la nouvelle individuelle qui y est rap-  
portée, ou qu'on croira être rapportée dans cette gazette; car l'un ou  
l'autre suffit pour qu'elle soit fautive. Si l'on suppose l'indifférence de ces  
déterminations, demandez à un homme: *La Gazette est-elle fautive?* Il

IV. CL. vous répondra: Je ne puis (que vous en dîtes) ne sachant de quoi, ni de  
 VI. P. quelle gazette vous voulez parler: & ces personnes avouent qu'il aura  
 N°. VI. raison de répondre ainsi. Mais si vous ajoutez: *Je vous parle de la gazette  
 de Bruxelles du 7 Janvier 1662, en la quatrième page, où il est parlé de  
 ce qui se passe à Paris: dites-moi si elle est fausse, puisque vous ne pouvez  
 pas maintenant vous plaindre que cela ne soit point assez particularisé?* Cet  
 homme sera-t-il fort satisfait de cette détermination, & fera-t-il plus en  
 état de juger que cette gazette est fausse, qu'il ne l'étoit auparavant? Il  
 est bien certain que non; puisque tout cela est indifférent à la vérité &  
 à la fausseté: mais il vous demandera ce que contient cette gazette; &  
 alors si vous lui dites, qu'elle contient que *M. de Guise a été fait Che-  
 valier de l'Ordre du S. Esprit*, il vous répondrait avec assurance qu'elle est  
 fausse, supposant qu'elle contient cette nouvelle.

Cela est si clair, qu'il faut qu'on n'ait pas assez considéré ce qu'on  
 disoit, lorsqu'avant qu'on ne pouvoit pas faire cette proposition, *la  
 Gazette est fausse*, en laissant le mot de gazette dans son idée générale.  
 On a prétendu qu'on le pouvoit faire en la déterminant par ces termes;  
*La gazette de Bruxelles, d'un tel jour, sur ce qui se passe à Paris, est  
 fausse*; & cependant, dit-on, cette proposition déterminante ne donne  
 aucune vue de la fausseté individuelle qui est dans cette gazette, non  
 pas même de la chose dont il y est parlé. Cela est très-vrai; & c'est  
 pourquoi aussi c'est une équivoque visible de dire que cette proposition  
 soit déterminante. Car elle est déterminante au regard de plusieurs cir-  
 constances qui ne regardent en aucune sorte la vérité ou la fausseté;  
 mais elle ne détermine en aucune manière la proposition générale: *La  
 gazette est fausse*, au regard de la fausseté, qui est ce dont il s'agit uni-  
 quement; & l'esprit est aussi peu capable d'attribuer la fausseté à la gazette  
 après toutes ces déterminations, & cent autres de cette nature, qu'avant  
 ces déterminations: & il n'en sera jamais capable, s'il ne fait en parti-  
 culier ce qui est porté par cette gazette, ou qu'il ne s'en rapporte à un  
 autre qui le fait.

Ainsi rien ne fait mieux voir que cet exemple, qu'il n'y a rien de  
 moins soutenable que cette prétention; que la proposition qui détermine  
 cette proposition générale: *Le sens de Jansénius est hérétique*, n'est pas,  
*Un tel dogme enseigné par Jansénius est hérétique*; mais que c'est seule-  
 ment, *Ce que dit Jansénius en un tel endroit, ou sur une telle matière est  
 hérétique*. Car, comme la détermination dont il s'agit, est celle qui rend  
 le sujet exprimé par le mot général de *sens de Jansénius*, capable de  
 recevoir l'attribut d'hérétique, il est manifeste que cette dernière propo-  
 sition ne contient cette détermination en aucune sorte; puisque les idées

particulieres, d'être en un tel endroit du Livre de Jansénius, ou sur une telle matiere, ajoutée à l'idée générale de sens de Jansénius, ne rendent point le sujet plus capable de recevoir l'attribut d'hérétique, qu'il n'étoit auparavant; étant bien clair que la doctrine de Jansénius, ne peut pas être hérétique pour être en un tel endroit, ou sur une telle matiere; mais pour enfermer quelque dogme particulier contraire à la foi; comme la Gazette ne peut être jugée fausse, pour être d'un tel jour, d'une telle ville, & sur une telle matiere; mais seulement par la connoissance qu'on a qu'elle contient une nouvelle particuliere contraire à la vérité.

Et par conséquent il est indubitable que c'est l'idée de ce dogme particulier, exprimée ou sous-entendue, qui doit nécessairement déterminer dans notre esprit l'idée générale des mots de *sens de Jansénius*, pour nous donner lieu de former cette proposition: *Le sens de Jansénius est hérétique*, & qu'il est impossible que nous la puissions former, si nous ne savons autre chose de ce sens, sinon qu'il est d'une telle page, ou sur une telle matiere.

Et c'est pourquoi aussi, quand j'ai cherché l'idée déterminante de cette idée générale, *le sens de Jansénius est hérétique*, je ne l'ai point supposé indéterminé touchant la matiere; car tout le monde fait assez qu'il ne s'agit pas ici du sens de Jansénius sur toute sorte de matiere, mais seulement sur la matiere des cinq Propositions: & c'est du sujet de cette proposition déjà déterminée en cette maniere, que j'ai soutenu qu'il demuroit toujours indéterminé au regard de l'attribut d'hérétique, & qu'il ne seroit jamais déterminé suffisamment pour cela, que par l'idée d'un dogme particulier, qu'on y auroit appliqué, lequel on auroit jugé enfermer quelque chose de contraire à la foi.

On dira peut-être que ces déterminations fussent pour me renvoyer à l'endroit de cette gazette ou de ce livre, & que c'est à moi à juger en les lisant si l'une est fausse, ou si le sens de l'autre est hérétique.

Mais c'est ce qui fait voir encore davantage la fausseté de cette prétention. Car pourquoi, après toutes ces déterminations, suis-je obligé de lire cette gazette ou ce livre, pour juger si cette gazette est fausse, ou si le sens de cet Auteur est hérétique, sinon afin de pouvoir former moi-même par cette lecture l'idée distincte d'une nouvelle particuliere, ou d'un dogme particulier; qui me donne moyen d'y appliquer l'attribut de fausse ou d'hérétique? Et comme avant cela il étoit impossible que je pusse juger si cette gazette étoit fausse, ou si le sens de cet Auteur étoit hérétique, cela fait voir de nouveau, qu'il n'y a que l'idée distincte d'un dogme particulier qui puisse déterminer suffisamment l'idée générale de sens d'un Auteur, pour pouvoir être jointe à l'attribut d'hérétique,



IV. CL. & que toutes les autres déterminations sans celle-là n'y servent de rien.  
VI. P<sup>e</sup>. du tout.

N<sup>o</sup>. VI. D'où il s'ensuit 1<sup>o</sup>. Que quiconque, jugeant par lui-même du sens d'un Auteur, dit qu'il est hérétique, doit nécessairement avoir dans l'esprit l'idée distincte d'un dogme particulier, qu'il croit avoir été enseigné par cet Auteur. 2<sup>o</sup>. Que ce n'est proprement qu'à ce dogme particulier qu'il lie l'attribut d'hérétique, puisque ce n'est qu'à cause de ce dogme qu'il peut juger que ce sens est hérétique, & non à cause que ce soit le sens d'un tel Auteur, d'un tel endroit, & sur une telle matière.

Ainsi ce dogme particulier, exprimé ou sous-entendu, est le premier & naturel sujet de l'attribut hérétique : & ce mot général de *sens d'un tel Auteur*, ne peut participer à cet attribut, qu'en tant qu'il est joint par l'esprit à ce premier & naturel sujet de l'hérésie, & qu'il est pris pour lui dans la Proposition.

Et de-là il arrive qu'en montrant qu'il n'est pas véritablement joint à ce premier & immédiat sujet de l'hérésie, on montre qu'il n'est pas hérétique : au lieu que ce dogme particulier ne laisse pas d'être hérétique, encore qu'il soit mal joint, & par un faux jugement, avec l'idée de sens d'un tel Auteur.

C'est pourquoi si un homme disoit : *la grace nécessitante, qui est le sens de Jansénius, est hérétique*, on ne pourroit pas prouver que la grace nécessitante n'est pas hérétique, en montrant qu'elle n'est pas le sens de Jansénius ; parce qu'elle n'est pas hérétique comme sens de Jansénius, mais comme grace nécessitante.

Mais au contraire si l'on dit : *le sens de Jansénius, qui est la grace nécessitante, est hérétique*, il suffit, pour montrer que le sens de Jansénius n'est pas hérétique, de montrer que ce sens n'est pas, dans la vérité, la grace nécessitante : & si on peut faire voir que nul sens de Jansénius n'est la grace nécessitante, on aura fait voir que nul sens de Jansénius n'est hérétique, au moins de cette hérésie qui lui est attribuée dans cette Proposition.

Et c'est par la même raison que dans cette proposition : *le sens de Jansénius, qui est la grace nécessitante, est hérétique*, il ne peut y avoir qu'une erreur de fait ; parce qu'encore qu'il semble que l'on attribue l'hérésie au sens de Jansénius, on ne l'attribue néanmoins effectivement qu'à la grace nécessitante, qui est son véritable & immédiat sujet dans cette proposition ; & toute la fausseté qu'elle enferme consiste en ce que l'on dit que ce sens de Jansénius est la grace nécessitante : ce qui est une erreur ; mais une erreur de fait.

Je réserve à un autre endroit de répondre à la raison qu'on apporte,

pour montrer que ce n'est pas l'idée d'un tel dogme en particulier qui IV. Cl.  
détermine le sujet de cette proposition : *le sens de Jansénius est hérétique* VI. P.  
; parce qu'elle suppose qu'il n'y a que la vérité qui la puisse dé- N°. VI.  
terminer, de quoi j'aurai à parler en un autre lieu.

J'avoue seulement ici, que la cause de l'erreur de ces Messieurs est sans doute, que, faute d'attention, ils n'ont pas pris garde que la détermination que l'on cherche n'est pas la détermination du sens de Jansénius, auquel cas les déterminations qu'ils apportent ne seroient pas mauvaises; mais la détermination du sens de Jansénius comme hérétique; c'est-à-dire, qu'on cherche une idée à laquelle soit lié ce qui donne moyen de juger qu'il est hérétique. Sur quoi l'on pense avoir montré invinciblement, que tout ce qu'ils allèguent n'est point une véritable & suffisante détermination à cet égard, & qu'il est impossible de s'en imaginer d'autre, que l'idée d'un tel dogme en particulier, que l'on croit avoir été enseigné par Jansénius. Cette seule observation auroit pu suffire pour faire reconnoître que tout ce discours, qui est le fondement de toute la Réponse, n'est qu'un perpétuel égarement: car il n'est pas étrange que plus on marche, plus on s'égare, lorsqu'on ne sait où l'on doit aller. De sorte que le premier défaut se peut rapporter à cette espèce de sophisme, qui est appelé par Aristote, *Ignoratio Elenchi*, l'ignorance de ce qu'on a à montrer.

#### SECONDE DÉFAUT GÉNÉRAL.

*De n'avoir pas compris, que, quoiqu'un terme marque une chose individuelle, s'il ne la marque que confusément, il ne laisse pas d'être capable d'une généralité équivoque, qui auroit nécessairement besoin d'être déterminée par une idée plus distincte, quand on le voudra joindre à de certains attributs.*

Une autre source de l'erreur de ceux qui n'ont pu comprendre une vérité aussi claire que celle des cinq premières Maximes de l'Ecrit, c'est qu'ils se sont imaginé, que lorsqu'un terme ne signifie dans la vérité qu'une chose unique & individuelle, ce terme est déterminé autant qu'il le peut être, & qu'on ne doit plus rien chercher qui le détermine davantage. C'est ce qui leur fait dire que ces mots de *sens de Jansénius*, si on n'ajoute rien davantage, sont indéterminés, parce qu'il y a plusieurs sens de Jansénius; mais que lorsqu'on dit, *le sens de Jansénius en un tel endroit, & sur une telle matière est hérétique*, ces mots sont déterminés autant qu'ils le peuvent être; parce qu'il n'y a qu'un seul & unique sens de Jansénius en un tel endroit & sur une telle matière.

IV. CL. Mais ils n'ont pas pris garde à deux choses. La première, que ce  
 VI P<sup>e</sup>. n'est pas assez qu'un terme marque une chose unique & individuelle,  
 N<sup>o</sup>. VI. pour dire que ce terme est déterminé autant qu'il le peut être, s'il ne  
 marque cette chose unique & individuelle d'une manière si précise & si  
 distincte, que je n'aie plus besoin d'une autre idée plus distincte & plus  
 précise, pour juger si un tel attribut lui convient. Car il est visible  
 qu'alors cette idée plus précise & plus distincte le déterminera davantage,  
 puisqu'elle représentera cette chose à mon esprit d'une manière moins  
 confuse. C'est ce qu'on a fait voir dans l'Article précédent, par leur  
 propre exemple de la gazette: car encore que ces mots; *la nouvelle*  
*rapportée par la gazette de Bruxelles du 7 Janvier 1662 au premier article*  
*sur ce qui se passe à Paris*, marquent une nouvelle unique & individuelle;  
 néanmoins ils ne la marquent pas assez précisément & distinctement,  
 pour me donner lieu de juger si cette nouvelle est fautive; & je ne saurois  
 qu'en dire, si je ne fais en particulier quelle est cette nouvelle.

La seconde chose à quoi ils n'ont pas pris garde, est, qu'un terme  
 peut être considéré comme général en deux manières. L'une, en ce que,  
 dans la vérité il convient à plusieurs, comme les mots d'homme, d'ani-  
 mal, de maison, &c. L'autre, en ce que ne signifiant qu'une chose  
 dans la vérité, il en signifie néanmoins plusieurs dans l'opinion des  
 hommes; parce que les hommes sont de différents avis sur la déter-  
 mination de cette unique chose signifiée par ce terme: tout le monde  
 avouant qu'il n'en signifie qu'une, & chacun prétendant que c'est celle  
 qu'il conçoit.

Ainsi le mot de *véritable Religion* ne signifie qu'une chose unique &  
 individuelle, n'y ayant qu'une seule Religion véritable; & néanmoins  
 ce terme est fort indéterminé, & fort général de cette dernière sorte de  
 généralité; parce qu'y ayant tant de Religions dans le monde, chacun  
 croit que la sienne est la véritable: & ainsi quand on lit dans une his-  
 toire, qu'un homme que nous ne connoissons point, a été fort zélé  
 pour la véritable Religion, ce seroit un jugement très-mal fondé de con-  
 clure que cet homme doit avoir été fort zélé pour la Religion Catho-  
 lique; puisqu'il n'y a de véritable Religion que celle-là. Mais nous ne  
 saurions dire ce que signifient ces termes, que nous ne sachions qui est  
 celui qui donne cet éloge à cet homme. Car si c'est un Protestant,  
 cela vaudra dire, qu'il a été zélé pour la Religion Protestante: si c'est  
 le livre d'un Arabe Mahométan, qu'il a été fort zélé pour la Religion  
 Mahométane; & nous ne serons assurés que cela signifiera la Reli-  
 gion Catholique, que quand nous saurons que celui qui parle ainsi est  
 Catholique.

Il en

Il en est de même du sens de Jansénius en un tel endroit & sur une IV. Cui  
telle matière. Il est unique tant que vous voudrez : mais il est diffé- VI. P.  
remment interprété par différentes personnes ; dont chacun prétend que N°. VI  
ce qu'il entend est ce sens unique : & cela suffit pour rendre ces termes  
de sens de Jansénius sur un tel sujet, assez indéterminés, pour avoir besoin  
d'être déterminés davantage ; afin de savoir précisément ce qu'entendent  
par ces mots ceux qui s'en servent, sur-tout si je suis assuré qu'ils n'ont  
pas pu entendre le sens de Jansénius sur un tel sujet, quel qu'il puisse  
être, comme quand ils y ont joint l'attribut d'hérétique : puisqu'il fau-  
droit avoir perdu le sens, pour joindre l'attribut d'hérétique au sens de  
Jansénius sur un tel sujet, quel qu'il puisse être.

Et c'est ce qui fait voir combien les exemples que ces Messieurs ap-  
portent sont peu propres à terminer ce différent. « Si un pere, disent-  
ils, laisse par son Testament à son fils aîné le diamant qui est dans sa  
cassette rouge, & à son puîné le diamant qui est dans la cassette noire,  
qu'a-t-on autre chose à faire que d'ouvrir ces cassettes, & donner à  
chacun le diamant qui se trouvera dans ces cassettes, selon que ce pere  
les a marqués ? Et ne seroit-ce pas une chose ridicule, d'avoir recours  
à l'intention du pere, pour ne pas donner au cadet le diamant qui  
se trouveroit dans la cassette noire, parce qu'il seroit plus beau que  
l'autre ? Le Pape de même a dit, que le sens de Jansénius sur une telle  
Proposition contenoit une hérésie : je n'ai besoin que d'ouvrir la cassette,  
d'examiner ce que dit Jansénius sur cette Proposition ; & n'aurai-je pas  
sujet de croire, que le sens que j'y trouverai sera celui que le Pape  
dit être hérétique ? Donc si je n'y trouve que la grace efficace, j'aurai  
sujet de dire que le Pape a condamné la grace efficace ».

Cet exemple, qu'ils jugent si propre à notre sujet, ne l'est point du  
tout, se trouvant entre ces deux choses une différence très-essentielle.  
Car le pere a pu donner à son cadet le diamant de la cassette noire  
quel qu'il fût. Et quand nous supposerions qu'il eût oublié en quelle  
cassette il auroit mis son plus beau diamant, il aura pu le donner au  
hasard, en faisant entre ses enfants comme une espèce de lotterie. Car  
je puis donner tout ce qui est à moi, quand je ne saurois pas en par-  
ticulier ce que c'est ; comme beaucoup de personnes mettant à la lotterie  
donneroient à l'Hôpital la moitié de ce qui leur écheroit, quoiqu'ils ne  
sachent pas ce que ce sera. Ainsi c'est avec raison qu'on n'a pas recours  
à l'intention du pere touchant chaque diamant en particulier, puisque  
ce don ne dépend point de cette intention particulière, & que le pere  
peut avoir dit : le diamant de ma cassette noire est pour mon cadet,  
quand il n'auroit eu aucune autre idée distincte de ce diamant.

NO CAL. Il n'est pas de même en cette rencontre, comme on l'a déjà fait  
VI. P7. voir plusieurs fois. Quand le Pape a dit : *le sens de Jansénius sur une*  
Nº. VI. *telles Proposition est hérétique*, il faut nécessairement qu'il ait conçu un  
dogme distinct & particulier sous ces mots de *sens de Jansénius*; puisque  
ce sens ne peut être hérétique comme étant de Jansénius sur un tel sujet,  
mais comme enfermant un tel dogme en particulier, contraire à la foi:  
& par conséquent il ne me suffit pas d'avoir recours à cette cassette;  
c'est-à-dire, d'examiner le sens de Jansénius sur cette Proposition, pour  
juger ce que le Pape a voulu dire, quand il a dit que le sens de Jan-  
sénius sur cette Proposition est hérétique; parce que je suis assuré, d'une  
part, que ce qu'il a appelé hérétique, est le dogme particulier qu'il  
a cru avoir trouvé dans cet endroit de Jansénius en l'examinant; &  
que je ne suis pas assuré, de l'autre, que ce dogme, que le Pape a  
cru être de Jansénius, soit le véritable sens de Jansénius; sachant d'ail-  
leurs que Jansénius qui n'a qu'un seul, unique & véritable sens, en a  
plusieurs par erreur; parce qu'il est différemment entendu, & que le Pape  
a pu prendre un de ces faux sens pour le véritable.

Ils rapportent encore l'exemple d'un homme qui, ayant fondé un Hô-  
pital, auroit ordonné qu'il seroit conduit selon les statuts de l'Hôpital  
général de Lyon. Y auroit-il, disent-ils, autre chose à faire, que de con-  
sulter ces statuts; & de juger de la volonté de cet homme par la véritable  
intelligence de ces statuts?

Je réponds que cet exemple n'est point encore à propos, pour deux  
raisons. L'une, parce qu'il n'est point nécessaire que cet homme ait eu  
en particulier ce que contenoient les statuts de l'Hôpital général de  
Lyon, pour faire ce règlement; puisqu'il a pu supposer avec raison, que  
des statuts d'un Hôpital si florissant & si estimé par-tout, devoient être  
bons. L'autre, parce que des statuts d'un Hôpital sont d'ordinaire si  
intelligibles & si clairs, que l'on a toute sorte de raison de croire que  
tout le monde les entend de la même sorte.

Mais voici des exemples plus propres. Si un homme laissoit dix mille  
écus au plus grand Géometre de Paris, ou, comme a fait Ramus, fondeoit  
une Chaire pour le plus habile Géometre, il est certain que cela se de-  
vroit entendre de celui qui seroit en effet le plus habile Géometre, au-  
tant que les hommes en pourroient juger; parce que cela auroit été  
affecté au plus habile Géometre comme tel, & non pas comme une telle  
personne. Mais si un homme disoit : *le plus grand Géometre de Paris est*  
*l'homme du monde le plus désagréable dans la conversation*; je soutiens  
qu'alors, comme il auroit été nécessaire que celui qui auroit parlé de la  
sorte, eût eu dans l'esprit une personne particulière, qu'il auroit désignée

par ces mots, de plus grand Géometre de Paris, parce qu'il ne convient IV. CL. point à un Géometre, comme Géometre, d'être désagréable dans la VI. P<sup>e</sup>. conversation, ce ne seroit point par la vérité des choses qu'on devroit N<sup>o</sup>. VI. juger de celui qu'il auroit estimé être désagréable dans la conversation, mais par l'opinion de cette personne. De sorte que si je savois d'ailleurs que cette personne ou ne connût pas M. Pascal, ou l'eût en estime d'un homme d'un entretien fort agréable, quoique je fusse persuadé que dans la vérité M. Pascal est le plus grand Géometre de Paris, je ne croirois point que cet homme eût mal parlé de M. Pascal. Mais si je connoissois Roberval, & que je fusse que cette personne le connoît aussi, je croirois sans peine que c'est de lui qu'il a voulu parler, quelque inférieur que je le crusse à M. Pascal dans la science de la Géometrie: & le jugement que je porterois de cette Proposition est, qu'elle seroit vraie dans le fond, parce qu'il n'auroit pas mal jugé de la personne qu'il auroit eue dans l'esprit; mais qu'elle seroit fautive dans l'attribution qu'il auroit faite à cette personne, d'être le plus grand Géometre de Paris.

Voici encore un autre exemple. Supposé que ce qu'a fait Corneille dans son Héraclius soit vrai, quand Phocas se plaignoit que son fils ne vouloit pas épouser la fille de Maurice, quel étoit le sens de ces paroles? Ce mot de *fils de Phocas* ne signifioit-il pas son véritable fils, celui qu'il avoit engendré? Et cependant auroit-on dû entendre par ce mot, *fils de Phocas*, non Héraclius, qui ne l'étoit pas en effet, mais Léonce qui l'étoit effectivement? Et dira-t-on que cette proposition étoit fautive dans le fond, parce que Léonce, qui étoit le véritable fils de Phocas, vouloit bien épouser la fille de Maurice? Si cela étoit, on ne pourroit rien comprendre à la plupart des discours des hommes: & quand un homme rapporte une action de son fils, en disant, mon fils a fait telle chose, il faudroit être bien assuré de l'honnêteté de sa femme, pour savoir si ce qu'il dit est vrai ou faux. Mais ce n'est point en cette manière qu'on interprète les paroles des hommes. Quand Phocas se plaignoit que son fils ne vouloit pas épouser la fille de Maurice, cela s'entendoit & se devoit entendre d'Héraclius, par ceux même qui savoient qu'Héraclius n'étoit pas son fils. De sorte qu'ils jugeoient qu'il ne se trompoit pas, en disant, que celui qu'il désignoit par le mot de son fils, ne vouloit pas épouser la fille de Maurice, ce qui étoit le principal de sa proposition; mais seulement, en ce qu'il désignoit, par le nom de son fils celui qui ne l'étoit pas dans la vérité. L'application en est si facile, que je la laisse à faire.

Mais il me reste un mot à dire sur une nouvelle distinction qu'ils ont trouvée, qui est, que ces mots de *sens de Jansénius en tel endroit*, & sur

IV. CL. *un tel sujet*, sont aussi déterminés qu'ils le peuvent être; parce que ce VI. P.<sup>e</sup> qu'on y peut ajouter en marquant le dogme particulier que Jansénius N<sup>o</sup>. VI. enseigne en cet endroit, n'est pas une détermination; mais une explication.

Sur quoi je réponds trois choses. La première, que s'ils veulent appeler explication ce que l'Auteur de l'Écrit a appelé détermination, cela leur est permis; mais qu'il n'a pas été moins permis à l'Auteur de l'Écrit de l'appeler détermination.

La seconde, que l'Auteur de l'Écrit ayant parlé le premier de cette détermination, c'étoit à ceux qui entreprennent de le réfuter de s'accommoder à son langage, & de prendre ce mot dans son sens, & non pas à lui de prévoir leur prétendue distinction entre détermination & explication; vu même qu'ils ne sauroient montrer que l'Auteur de l'Écrit n'ait pas parlé selon l'usage commun de ceux qui traitent de ces matières; au lieu que ce sont eux qui ont inventé une nouvelle distinction entre détermination & explication, qui, étant toute arbitraire, ne doit avoir lieu que pour leur usage particulier. Car, n'étant point une monnaie publique, elle ne doit avoir cours que dans les terres de leur juridiction.

La troisième, que ceux qui cherchent sincèrement la vérité, doivent éviter sur toutes choses, comme S. Augustin le dit si souvent, les disputes de mots. Ainsi, laissant à part ces mots de détermination & d'explication, ce qu'on prétend est, que celui qui, jugeant des choses par lui-même, dit que le sens de Jansénius sur un tel sujet est hérétique, ne peut avoir laissé ces mots de *sens de Jansénius sur un tel sujet* dans son idée générale; mais doit nécessairement y avoir joint l'idée d'un dogme particulier, qu'il a jugé être de Jansénius; & qu'il juge être hérétique; & que, se pouvant tromper dans l'un ou l'autre de ces deux jugements, ou dans tous les deux, s'il se trompe dans le premier, il n'erre que dans un fait, en croyant que Jansénius a enseigné un tel dogme, que Jansénius n'avoit pas effectivement enseigné; mais que s'il se trompe dans le dernier, il erre dans la foi, en croyant que ce dogme particulier est contraire à la foi, quoiqu'il n'y fût pas contraire.

Voilà précisément ce qu'on prétend être constant & indubitable, & sur quoi on demande une réponse nette & précise, débarrassée de tous mots qui pourroient être équivoques & contestés.

*Qui consiste en la fausse & imaginaire distinction, qu'on a voulu entre les mots de sens & de dogme.*

J'appelle ce défaut général, parce qu'on s'est fort étendu à cette prétendue différence, comme étant un des principaux argu par lequel on a voulu montrer, qu'il n'étoit point nécessaire d'avoir son esprit l'idée d'aucun dogme particulier, pour juger que le s Jansénius est hérétique, qui est l'erreur la plus généralement rép dans cette Réponse.

Mais il est bien aisé de vider ce différent. Car quand l'Auteur Réponse veut que nous marquions la différence qu'il y en a entre le de sens & de dogme, on n'a qu'à lui demander, s'il entend que ce soient différents dans son Dictionnaire particulier, ou dans le Dictionnaire commun des autres hommes? S'il ne l'entend que du sien, on fera point de procès là-dessus; car cela dépend de sa volonté: il pose que de ce qui lui appartient; & pourvu qu'il ait bien marqué la différence qu'il lui plaît de mettre entre ces mots, il aura sujet plaindre de ceux qui les prendroient dans son discours d'une autre manière: & en cela même il confirmera la maxime dont il semble qu'il peine à convenir, que la signification des mots dépend de l'intent de la pensée de celui qui les emploie, lorsque le monde en est. Mais s'il entend parler du Dictionnaire commun des autres, comment n'a pas droit d'en disposer de la même sorte, il nous permettra d'en tenir le contraire, & de prétendre, que, lorsqu'il s'agit d'une matière logique, les mots de sens, de doctrine, d'opinion & de dogme d'un Auteur se prennent indifféremment l'un pour l'autre; & qu'ainsi l'Auteur l'Écrit n'a point eu tort de ne mettre point de différence entre de Jansénius, la doctrine de Jansénius, & le dogme de Jansénius.

Car quoiqu'il soit vrai qu'il y ait quelque différence entre sens & doctrine, en ce que le sens d'un Auteur comprend généralement la pensée sur quoi que ce soit, même en racontant une histoire ou une anecdote, au lieu que le dogme, selon l'usage des Théologiens, est déterminé à signifier la pensée ou l'opinion d'un Auteur sur une matière de Théologie; néanmoins cette différence a dû être négligée, parce qu'on n'avoit pas ignoré que le sens de Jansénius, sur lequel on dispute, regardait une matière théologique; & qu'ainsi il ne fût tout enseigner le sens & le dogme de Jansénius. Or ce seroit une faute de juger d'expliquer la différence que pourroient avoir deux mots, hors d



IV. C<sup>1</sup>. que l'on traite , lorsqu'il est notoire à tout le monde qu'ils n'en ont aucune  
VI. P<sup>c</sup>. dans le sujet que l'on traite.

N<sup>o</sup>. VI. Si l'Auteur de la Réponse prétend, que je me trompe en cela, c'est à lui à me le faire voir : mais s'il n'a point d'autres raisons à alléguer sur ce sujet, que celles que je trouve dans son Ecrit, j'aurois de la peine à en être persuadé. Je n'y en remarque, que deux. Voici la première.

„ Le mot de *sens*, dit-il, est un mot dont le rapport est bien plus précis à être d'un tel Auteur, que n'est pas le mot de *dogme*, de *doctrine*, ni aucun autre ; parce que ce mot de *sens* emporte, dans sa notion, la pensée d'un tel sur un tel sujet. Je ne puis concevoir la force de cette raison ; car le mot de *sens* tout seul peut ne signifier la pensée d'aucune personne en particulier, comme lorsqu'on dit le *sens d'un mot*, le *sens d'une proposition*. Mais lorsqu'on l'attribue à un tel Auteur, comme quand on dit, le *sens d'un tel Auteur*, il est vrai qu'alors il a un rapport précis à la pensée d'un tel Auteur ; & il en est de même du mot de *dogme*. Car n'ajoutant point de qui est un dogme, il n'a point rapport à la pensée d'aucun homme en particulier ; mais lorsqu'on dit, le *dogme d'un tel Auteur*, il a alors un rapport très-précis à la pensée d'un tel Auteur ; puisqu'un dogme ne peut être d'un tel Auteur, que ce pe soit son opinion. Que si l'on a recours à l'étymologie, en disant, que le *sens d'un Auteur est id. quod sentit*, on pourra dire avec autant de sujet que la doctrine d'un Auteur *est id. quod docuit* ; & que le dogme d'un Auteur *est id. quod ei visum est*. Car c'est une des significations du Verbe *docui*, d'où vient le mot de dogme.

L'autre raison est celle-ci : „ Quand on dit qu'il y a plusieurs sens de Jansénius, ce n'est pas de même que quand on dit, il y a plusieurs dogmes : car Jansénius peut avoir plusieurs dogmes sur une même Proposition ; mais n'y peut pas avoir plusieurs sens. Par exemple sur cette Proposition : *Dans l'état de la nature corrompue on ne résiste jamais à la grace intérieure*, Jansénius n'a qu'un seul sens, qui est ; que toutes les graces, intérieures, qui sont données à l'homme après le péché-d'Adam produisent infailliblement l'effet pour lequel Dieu les donne, quoique toutes ne surmontent pas toute la résistance de la volonté, Dieu ne les donnant pas toutes pour cela. Et sur cette même Proposition Jansénius a plusieurs dogmes : un dogme de la toute-puissance de Dieu sur la volonté ; un dogme de la nécessité de cette grace, à cause de la faiblesse de la volonté ; un dogme de la différence de cette grace d'avec l'extérieure ; un dogme de la concupiscence, &c.

Tout cela est sans fondement. Jansénius, sur cette seconde Proposition, a autant de sens que de dogmes, & autant de dogmes que de sens.

Mais comme on peut distinguer un sens total, qui comprend toute la IV. Cl. pensée, sur cette seconde Proposition, & divers autres sens qui n'en com- VI. P. prennent qu'une partie, ou qui comprennent les maximes sur lesquelles N°. VI. est appuyée cette pensée totale, pour parler ainsi, on peut & on doit faire la même différence entre les dogmes & les sens, qui ne sont que la même chose : car le sens total sera le dogme total, &c.

J'avoue néanmoins, comme j'ai fait dès le commencement, qu'il est permis à cet Auteur d'affecter le mot de *sens* au sens total & unique de la Proposition, & d'appliquer le mot de *dogme* aux autres sens partiels, pourvu que ce soit avec trois précautions.

La première, de se souvenir que chacun peut donner, si bon lui semble, cette signification à ces mots pour son usage particulier; mais qu'il n'a aucun droit d'obliger les autres de le prendre de cette sorte, & qu'il en a encore moins de se plaindre de ceux qui les auroient pris d'une autre manière, avant même qu'on les en eût avertis.

La seconde, que ce seroit un pur sophisme de combattre les autres par cette signification particulière qui lui est propre, & qu'ils ne connoissent point. Car ce seroit à peu près la même chose, que si un Géomètre Grec, entendant dire à un Prêtre Grec, que la Table d'or, où on mettoit les pains de Proposition, qu'il appelleroit Trapeza, étoit quarrée, le traitoit de ridicule pour ne savoir pas qu'un Trapeze ne sauroit être quarré.

La troisième, que toutes les différences arbitraires qu'il lui plaira mettre entre les mots de *sens* & de *dogme*, ne sauroient empêcher qu'il ne soit plus clair que le jour, que nul homme raisonnable ne sauroit juger par lui-même que le *sens* de *Jansénius* est hérétique, qu'il ne conçoive quelque chose en particulier, de quelque nom qu'on l'appelle, *dogme*, *doctrine*, *opinion*, *sentiment*, qu'il croie être le sens de *Jansénius*, & qui lui paroisse hérétique. Et cela étant, je soutiens, comme il a été dit plusieurs fois, & ce qu'on ne sauroit trop répéter, que c'est précisément à cause de cette opinion conçue en particulier, qu'on juge que le sens de *Jansénius* est hérétique, & non à cause qu'il est sens de *Jansénius*, & sur une telle matière, & dans une telle page; puisque l'esprit ne trouve rien dans les idées de sens de *Jansénius* sur une telle matière, & dans une telle page, lorsqu'il ne conçoit que cela, sur quoi asséoir un jugement qui le lui fasse regarder comme hérétique; mais qu'il le trouve seulement dans la chose particulière qui a été enseignée par *Jansénius*, qui est ce que j'ai toujours appelé un tel dogme en particulier. Et ainsi ce que j'ai entendu par ce mot de *dogme*, est si clair, qu'il n'y a rien au monde de plus inutile que la remarque de l'Auteur de la Réponse

IV. C<sup>l</sup>. touchant la différence prétendue entre les mots de *sens* & de *dogme*, qu'il  
VI. P<sup>r</sup>. s'est imaginé être d'une extrême importance; puisque laissant là ce mot  
N<sup>o</sup>. VI. de *dogme*, & y substituant celui de *sentiment* ou d'*opinion*, ou tout autre  
que l'on voudra, qui signifie ce que j'ai voulu marquer, il n'y a rien au  
monde de plus constant & de plus indubitable, que ce que j'ai voulu  
établir par les trois premières Maximes.

#### QUATRIÈME DÉFAUT GÉNÉRAL.

*Pétition de principe, en ce qu'on suppose par-tout, sans le prouver nulle  
part, au moins à dessein, ce qui fait tout le sujet de la dispute, qui est;  
que la signification des mots de sens de Jansénius dans la Bulle du  
Pape, dépend uniquement des choses, & non de la pensée & de l'inten-  
tion du Pape.*

Tous les Philosophes remarquent qu'il n'y a point de plus grand vice  
dans les discours de raisonnement & de contestation, que celui qu'ils  
appellent Pétition de principe, qui est lorsqu'au lieu de prouver ce  
qui est en dispute, & qui est ce que l'adversaire prétend avoir détruit, on  
le suppose comme vrai, sans se mettre en peine de l'établir.

C'est le vice qui règne par tout cet Ecrit. Car il est visible que le plus  
grand sujet de la contestation présente est, de savoir si la signification  
des mots de *sens de Jansénius*, dans la Bulle du Pape, dépend de la  
vérité des choses, ou de ce que le Pape a conçu, & a cru être le sens  
de Jansénius, quand il ne le seroit pas en effet. Et il n'y a rien aussi  
qu'on ait fait dans l'Ecrit avec plus de soin, que de montrer que cette  
signification dépend de ce que le Pape a conçu, & non de la vérité des  
choses. Et comme ceux qui n'ont pas approuvé cet Ecrit prétendent le  
contraire, le sens commun fait voir qu'ils étoient obligés sur toutes choses,  
d'apporter de bonnes preuves pour appuyer leur prétention, & que le  
fort de leur Réponse doit être dans la réfutation des articles de l'Ecrit,  
où l'on se persuadoit avoir démontré le contraire de leur sentiment, telles  
que sont les Maximes 7, 8, 10, 11.

Cependant, bien loin de cela, ils ne se mettent nulle part en peine  
de prouver ce qui est tout le sujet de cette contestation; mais ils le suppo-  
sent par-tout, comme s'il étoit si évident qu'il n'en eût pas besoin: & à  
peùte daignent-ils répondre nettement à toutes les Maximes où l'on a  
soutenu qu'il n'y a rien de plus faux que ce qu'ils croient si vrai.

Cela se voit principalement par les Réponses qu'ils font à la septième  
Maxime, à la 8<sup>e</sup>, à la 10<sup>e</sup>, à la 11<sup>e</sup>.

La

La septième Maxime commence ainsi. "Lorsqu'un mot général est IV. C<sup>te</sup>.  
 » pris pour une idée distincte & particulière, la signification de ce mot, VI. P<sup>te</sup>.  
 » pris pour cette idée particulière, ne dépend point de la vérité des N<sup>os</sup>. VI.  
 » choses, comme vérité, mais de l'opinion des hommes; ou particulière,  
 » quand c'est un seul homme qui détermine cette idée générale; ou pu-  
 » blique, si plusieurs autres se sont accordés à la déterminer de la mé-  
 » me sorte". Qu'on lise toute cette Maxime, & je pense qu'on avouera  
 que s'il y avoit un seul endroit de l'Ecrit à quoi l'Auteur de la Réponse  
 fût obligé de satisfaire avec soin, c'étoit celui-là; puisqu'il contenoit le  
 point capital, & le fondement de toute la contestation. Ainsi qui n'ad-  
 mirera qu'il le fasse en ces termes:

"L'Auteur suppose toujours que le Pape a eu en pensée un autre sens  
 que celui de Jansénius. Il a été suffisamment répondu, pour faire voir  
 » que cette hypothèse n'est pas vraie".

Est-ce là répondre à ce qu'il y a de plus important & de plus décisif  
 dans tout l'Ecrit? Et n'est-il pas étrange que le fondement de cette Ré-  
 ponse si abrégée soit une supposition manifestement fautive, qui est qu'on  
 ait supposé dans cette Maxime, que le Pape a eu en pensée un autre  
 sens que celui de Jansénius; "au lieu que, sans déterminer si le Pape a  
 » bien ou mal entendu Jansénius, on soutient seulement (ce sont les pro-  
 » pres termes de l'Ecrit) qu'étant certain que ces mots de *sens de Jansénius*  
 » ont été nécessairement pris dans la Bulle pour signifier l'idée distincte  
 » d'un certain dogme, que ceux qui ont dressé la Bulle ont eu dans l'es-  
 » prit, ce qui a déterminé ces mots de *sens de Jansénius* dans cette Bulle  
 » du Pape, à signifier ce dogme particulier, n'a pu être que l'opinion  
 » du Pape; soit que cette opinion fût conforme à la vérité, soit qu'elle  
 » n'y fût pas conforme: Ce qu'on prouve ensuite".

Peut-on dire, après la lecture de ces paroles, qu'on suppose dans cette  
 Maxime que le Pape a mal entendu Jansénius? Et n'est-il pas clair que  
 l'on suppose seulement qu'il se peut faire qu'il l'ait mal entendu, qui est  
 une supposition que l'Auteur de cette Réponse ne peut pas dire être fautive;  
 puisque lui-même en demeure d'accord sur la quatrième Maxime. *Il se*  
*peut faire, dit-il, que le Pape ait mal entendu Jansénius.*

N'est-il donc pas visible que c'est faute d'attention que ces Messieurs  
 ont mal pris le point du différent, s'amusant à prouver beaucoup de  
 choses fort inutiles, & ne prouvant point ce qu'ils avoient uniquement  
 à établir?

Les Réponses aux Maximes 8, 9, 10, 11, ne sont pas plus précises:  
 & on ne les sauroit comparer avec ces Maximes, qu'on ne reconnoisse

*Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXII.*

F f f f f

IV. CL. que ce ne sont que des Réponses en l'air, qu'il est impossible d'appliquer  
VI. P<sup>e</sup>. aux Maximes que l'on a prétendu détruire.

N<sup>o</sup>. VI. Je ne nie pas néanmoins qu'il n'y ait par rencontre quelques mots en quelques endroits, qu'on pourroit prendre pour quelque sorte de preuve de ce que l'Auteur de la Réponse avoit sur toutes choses à établir, qui est que la signification des mots de *sens de Jansénius* dans la Bulle du Pape, ne dépend point de ce que le Pape en a cru, mais de ce que le sens de Jansénius est dans la vérité.

Et c'est pourquoi ayant résolu de ne rien dissimuler ici, j'ai recherché avec grand soin quelles pourroient être ces preuves: & voici tout ce que j'en ai trouvé.

Il y a un discours plein de beaucoup d'exagération pour montrer que  
" si ce n'est la vérité des choses qui règle le sens des approbations &  
" des condamnations de l'Eglise, on n'aura pas droit de tirer aucun avan-  
" tage pour la véritable doctrine de S. Augustin; des approbations des  
" Papes".

Cette raison n'est au plus qu'un Inconvénient, & non une véritable raison prise du fonds des choses. Néanmoins comme le sujet en est important, & que l'Auteur de la Réponse s'est imaginé que cet argument étoit décisif, on y a voulu satisfaire à part dans la seconde Partie de cette Replique: ce qui n'empêchera pas que je n'en parle dans un autre Article de cette Replique même.

Il y a encore quelques autres petites raisons: mais parce qu'elles se peuvent toutes rapporter à un même principe, je les traiterai ensemble dans un Article à part, qui contiendra le cinquième Défaut général de cette Réponse.

#### CINQUIEME DÉFAUT GÉNÉRAL.

*De s'être imaginé qu'une fausse détermination n'est pas une détermination: ce qui est la même chose que si on disoit, qu'une fausse proposition n'est pas une proposition: d'où il s'ensuivroit que les hommes ne se tromperoiient jamais.*

Ayant ramassé avec soin les divers endroits où cet Auteur dit, que ces mots de *sens de Jansénius*, dans la Bulle du Pape, ne se peuvent entendre d'aucun autre sens que du véritable sens de Jansénius, & qu'ainsi c'est le véritable sens de Jansénius, & non aucun autre qu'on ait cru tel par erreur, qui doit passer pour condamné d'hérésie, j'ai trouvé qu'il ne s'étoit confirmé dans ce sentiment que par cette suite de pensées.

Que ces mots de *sens de Jansénius*, sur une telle proposition, signifient IV. CL. celui qu'a eu véritablement Jansénius, page 4, 13. VI. P<sup>e</sup>.

Que Jansénius n'a eu qu'un seul sens sur une proposition, & qu'ainsi N<sup>o</sup>. VI. ils ne peuvent signifier que ce sens unique, qui est le véritable, page 7.

Que cette proposition: *Le sens de Jansénius sur un tel su-  
endroit*, indique, non un tel sens qui pourroit n'être pas c  
mais le sens propre de Jansénius, qui ne peut n'être pas d

Qu'ainsi le Pape, en disant que le sens de Jansénius sur Proposition est hérétique, a déterminé ce qu'il condamnoit nier point dans l'individu; puisque Jansénius n'a & ne peut avoir qu'un sens unique sur une troisième Proposition, page 7

Mais il y a un endroit où il semble marquer 1 est le véritable fondement de son opinion sur ce sujet page 5, où il parle ainsi. « Cette proposition: *Un 1  
est hérétique*, ne peut déterminer l'idée générale, l  
hérétique, si on ne suppose que ce tel dogme, q  
non seulement dans l'esprit de celui qui entend  
encore dans la vérité un dogme enseigné par J  
la proposition générale est déjà déterminée au 1  
qui est Jansénius, & qu'il faut de nécessité que  
minante soit comprise dans la déterminée; comme l'espece dans le  
genre, ou l'individu dans l'espece; il faut aussi par nécessité que  
le sens, ou le dogme prétendu déterminant du sens, ou du dog-  
me de Jansénius, soit l'un des sens ou des dogmes de Jansé-  
nius. Quoi qu'il en soit, il n'y a qu'un véritable sens, ou une  
véritable doctrine de Jansénius, dont on puisse dire que l'esprit s'y  
puisse arrêter & déterminer, le connoissant tel, lorsqu'il cherche non  
quelque sens ou quelque doctrine, mais un sens ou une doctrine de  
Jansénius ».

Voilà le seul endroit où il y ait quelque espece de raisonnement sur ce sujet. Mais parce qu'il est facile de voir que tout cela est vrai, supposé que l'on ne se trompe point, mais que cela n'est pas vrai quand on se trompe, parce qu'alors l'esprit croit par erreur, que l'idée d'un tel dogme ou d'un tel sens est comprise dans l'idée générale de sens de Jansénius: ce qui fait que l'esprit s'en sert pour déterminer cette idée générale, & qu'il s'y arrête la prenant pour un sens & pour une doctrine de Jansénius, quoique dans la vérité cela ne soit pas; il n'a pas voulu dissimuler cette objection, qu'il avoue qu'on lui a faite, & il la propose en ces termes, page 11.

« Le Pape, dit-on, ayant un certain dogme en vue, qui n'étoit pas

F f f f f 2.

IV. C. L. » celui de Jansénius, n'a pas à la vérité déterminé le sens de Jansénius  
VI. P.  
Nº. VI.

mais il l'a déterminé faussement.  
En ces termes : " Cela ne méritoit pas de réponse, dit : mais il n'y a qu'à remarquer qu'une fausse détermination, & ne détermine pas ".  
e je crois devoir commencer l'examen de toutes ces avouer de bonne foi, que s'il étoit vrai qu'une fausseût pas une détermination, tout ce que dit cet Auteur apparence.

Mais comment a-t-il cru qu'on lui accorderoit une chose aussi étrange que celle-là, sans en apporter aucune preuve ? Ou plutôt, quelle preuve pourroit-on apporter, pour confirmer un aussi grand paradoxe ; puisque c'est dire en d'autres termes, qu'une fausse proposition n'est pas une proposition ?

Car la détermination dont il s'agit est une véritable proposition, puisque ce n'est autre chose que la liaison d'une idée générale à une plus particulière ; comme dans toute proposition affirmative l'attribut est déterminé par le sujet.

Ainsi pour déterminer le sens de Jansénius sur une telle proposition, il faut nécessairement que je trouve, par la lecture de Jansénius, la doctrine particulière qui me paroît avoir été enseignée par Jansénius, & à laquelle j'attribue d'être le sens de Jansénius ; comme si je disois : *La doctrine de la grace nécessitante, qui est le sens de Jansénius, est hérétique.*

Qu'on rêve tant qu'on voudra, il est impossible que la détermination dont nous parlons, se fasse d'une autre sorte : & cet Auteur en convient lorsqu'il dit, qu'il faut que la proposition déterminante soit comprise dans la déterminée ; comme l'espece dans le genre, ou l'individu dans l'espece : il devoit ajouter, ou comme l'individu déterminé dans l'individu vague. Or quelle est l'action de notre esprit par laquelle il considère une idée particulière comme comprise dans une plus générale, sinon un jugement ou une proposition ? Et par conséquent demeurer d'accord, comme on ne peut pas le nier, que le Pape a pu avoir un certain dogme en vue, qui n'étoit pas celui de Jansénius : mais soutenir en même temps qu'il n'a pas pu déterminer par l'idée de ce dogme l'idée générale du sens de Jansénius ; parce qu'une fausse détermination n'est pas une détermination, c'est prétendre que personne ne peut former cette proposition : *La grace nécessitante est le sens de Jansénius* ; parce que ce seroit une fausse proposition : or une fausse proposition n'est pas une proposition. D'où il s'ensuivroit une assez plaisante chose, qui est, qu'il n'y auroit jamais de fausseté dans les discours des hommes : car il ne peut y avoir

de fausseté que dans les propositions. Or il n'y en a point dans les véritables; & les fausses ne sont point des propositions. Donc il ne peut jamais y avoir de fausseté en tout ce que nous disons.

IV. CL  
VI. P.  
N°. VI.

Ce qui a trompé l'Auteur est, qu'il s'est souvenu de ce qu'on dit ordinairement dans l'Ecole, que *falsum aurum non est aurum*; d'où il a pris sujet de croire qu'on pouvoit dire de même, qu'une fausse détermination n'est pas une détermination. Mais il devoit prendre garde qu'il y a deux sortes de vérité & de fausseté bien différentes: l'une naturelle & absolue; l'autre qui n'est que dans notre esprit, & qui est relative. La vérité naturelle & absolue est une des trois propriétés de l'être, & consiste en ce qu'une chose est ce qu'elle est: & ainsi la fausseté opposée à cette vérité détruit la chose; parce que la chose n'est plus, si elle n'est plus ce qu'elle est.

Mais la vérité qui est dans notre esprit, & qu'on peut appeller relative, est celle qui consiste dans la conformité de nos pensées avec les choses: & ainsi la fausseté opposée à cette vérité ne détruisant pas ce que notre pensée est par soi-même, mais seulement la conformité qu'elle devoit avoir avec les choses; on ne peut pas dire que ce qui n'est faux que de cette sorte, ne soit pas: car nous ne laissons pas de penser & de juger, quoique notre pensée & notre jugement soient faux.

Que si on considère nos pensées & nos jugements selon ce qu'ils sont en eux-mêmes, & selon la vérité naturelle & absolue, il est vrai en ce sens qu'un faux jugement ne seroit pas un jugement; c'est-à-dire, que ce qui ne seroit pas véritablement un jugement, ne seroit pas un jugement. Mais cela n'empêche pas qu'un jugement par lequel nous jugeons fausement, ne soit véritablement un jugement. Cela se peut expliquer, par l'exemple d'un serment, ou d'une promesse. Ce qui ne seroit pas véritablement un serment ou une promesse, comme un serment qu'on auroit simplement récité, ou une promesse faite en riant, telle qu'on en fait aux enfants, ne seroit ni un serment ni une promesse. Mais un faux serment, tel qu'est celui par lequel on jure faux, & une fausse promesse, telle qu'est celle par laquelle on promet ce qu'on n'a pas dessein de tenir, ne laisse pas d'être un véritable serment & une véritable promesse. Ainsi lorsqu'on détermine le sens de Jansénius sur un tel sujet & un dogme particulier, qu'on croit par erreur être de Jansénius, on le détermine fausement; mais il est vrai néanmoins qu'on le détermine, c'est-à-dire, qu'on le lie avec l'idée de ce dogme; & qu'on le prend dans la suite pour ce dogme quand on dit qu'il est hérétique; comme quand on détermine l'idée confuse de Prince des Philosophes à Aristote, on la détermine fausement; mais il est vrai néanmoins qu'on



IV. CL. l'y détermine, & que lorsqu'on dit dans la suite que le Prince des Philosophes a dit telle chose, on entend que c'est Aristote qui l'a dit.

Nº. VI. Il n'y a donc point de difficulté qu'une fausse détermination ne soit une détermination, qu'une fausse proposition est une proposition : & par cela seul il est facile de résoudre tous les paralogismes de la Réponse.

*Jansénius n'a qu'un seul sens.* Cela est vrai selon la vérité : mais par erreur il en peut avoir plusieurs très-différents dans l'esprit de ceux qui l'expliquent; comme on ne peut pas nier que diverses personnes n'entendent des choses très-différentes sous ces mêmes mots de *sens de Jansénius*.

*L'esprit n'est point content & ne s'arrête point qu'après avoir trouvé le vrai sens de Jansénius :* ajoutez, ou celui qu'il a cru être le vrai; car il peut alors être aussi content, que s'il avoit trouvé le véritable : ceux qui se trompent étant souvent autant & plus satisfaits, & aussi persuadés d'avoir trouvé la vérité, que ceux qui l'ont trouvée effectivement.

*Cette proposition générale, le sens de Jansénius est hérétique, ne peut être déterminée que par une autre qui la restreigne au véritable sens de Jansénius.* Je distingue : Elle ne le peut être véritablement, c'est-à-dire, par une proposition véritable; je l'accorde : elle ne le peut être faussement, c'est-à-dire, par une proposition fausse; je le nie.

*Il faut que l'idée qui détermine soit comprise dans la générale qui est déterminée.* Je distingue encore : ou selon la vérité, ou selon l'opinion de celui qui détermine. Il faut que ce soit selon la vérité, afin que la détermination soit véritable; & elle est fausse quand ce n'est que selon l'opinion. Mais, vraie ou fausse, elle est toujours détermination : & c'est toujours à cette idée déterminante, soit qu'elle le fasse véritablement ou faussement, que convient proprement & immédiatement l'attribut d'hérétique; tout homme qui dit que le sens de Jansénius est hérétique, ne le pouvant faire, s'il en juge par lui-même, qu'après avoir jugé qu'un tel dogme en particulier est le sens de Jansénius, & que ce tel dogme est hérétique : c'est ce qui se verra mieux par l'Article suivant.

#### SIXIEME DÉFAUT GÉNÉRAL

*Renversement de l'ordre par lequel on doit juger que le sens d'un Auteur est hérétique.*

A considérer avec soin la manière dont raisonne l'Auteur de cet Ecrit, il est aisé de voir qu'il conçoit toujours les choses, comme s'il étoit certain que le sens de Jansénius est hérétique : & c'est de-là qu'il s'imagine toujours que ce n'est point par un dogme particulier qu'on doit détermi-

ner cette proposition, mais seulement par l'endroit de Jansénius, ou par IV. CL. la matiere qu'il traite. VI. P.

Mais c'est un renversement du véritable ordre que cette maniere de N°. VI. concevoir les choses; étant impossible qu'elles ne se soient passées d'une maniere toute différente, & dans un ordre tout contraire.

Car on a présenté au Pape des Propositions comme étant de Jansénius, & on l'a supplié de juger si elles étoient hérétiques; & si l'on veut même, on peut supposer qu'on lui a demandé d'abord qu'il jugeât si elles étoient hérétiques dans le sens de Jansénius, ou ce qui est la même chose, si le sens de Jansénius sur le sujet des cinq Propositions étoit hérétique.

Or il est impossible, comme on l'a déjà montré plusieurs fois, que, dans la seule idée de *sens de Jansénius* sur ces cinq Propositions, il ait trouvé de quoi appliquer raisonnablement l'attribut d'hérétique. Il a donc eu besoin d'une nouvelle idée, laquelle étant jointe d'une part au sujet de la Proposition, & de l'autre à l'attribut, fit voir que ce sujet pouvoit être joint à cet attribut.

C'est-à-dire, qu'il a eu besoin de deux jugemens & de deux Propositions, d'où il pût conclure: *Donc le sens de Jansénius sur ces cinq Propositions est hérétique*; qui est ce qu'on appelle raisonner. Car la nécessité du raisonnement vient de ce que, considérant deux idées, nous ne voyons pas assez si l'une est enfermée dans l'autre: ce qui nous fait avoir recours à une troisième, qui, étant jointe tantôt à l'une & tantôt à l'autre, fait ces deux propositions d'où dépend la conclusion.

Or quels ont été ces deux jugemens? L'un a été de déterminer le véritable sens de Jansénius sur ces Propositions, en disant, par exemple, sur la troisième: *le sens de Jansénius sur cette Proposition est que la grace nécessite la volonté, en lui ôtant toute indifférence & tout pouvoir d'y résister.*

Et l'autre jugement a été, que *cette doctrine de la grace qui nécessite la volonté, est hérétique*: d'où il aura conclu que *le sens de Jansénius est hérétique*.

Je dis qu'il est impossible que les choses ne se soient passées de la sorte pour ce qui est de cet ordre, à moins qu'on n'attribuât au Pape une intention diabolique de condamner le sens de Jansénius, quel qu'il fût: ce qui est hors de toute apparence, & qui par conséquent ne se doit pas croire par un homme raisonnable.

Or sur cela il faut remarquer, que de ces deux jugemens, l'un est un pur fait; savoir celui par lequel on juge qu'un tel dogme a été enseigné par Jansénius: mais que l'autre est un droit, & regarde la foi; savoir celui par lequel on juge que ce dogme est hérétique.

IV. Cl. 2°. Que soit qu'on croie ou qu'on ne croie pas le Pape infallible

VI. P°. sur le droit, il est bien certain qu'il ne l'est pas sur le fait, & qu'ainsi

N°. VI. il est très-possible qu'il se trompe en disant qu'un tel dogme est de Jansénius.

3°. Que dans la conclusion les mots de *sens de Jansénius* se doivent prendre comme étant déterminés par l'idée du dogme particulier qu'on a arrêté par un de ces jugements avoir été enseigné par Jansénius : car ce n'est que l'union de cette idée particulière qui peut rendre cette idée générale du sens de Jansénius capable de l'attribut d'hérétique.

4°. Que cette conclusion ne peut être vraie, que l'un & l'autre des deux jugements dont elle dépend ne soient vrais : mais qu'elle peut être fautive, non seulement si tous les deux le sont ; mais si l'un ou l'autre l'est.

5°. Mais que cette conclusion peut être fautive de deux sortes de fautive, selon que c'est l'un ou l'autre de ces deux jugements qui est faux. Car elle est fautive dans le droit, si le jugement qui regarde le droit est faux ; comme si on avoit dit :

La grace efficace est hérétique.

Or le sens de Jansénius est la grace efficace.

Donc le sens de Jansénius est hérétique.

Ce qui se résoud en cette proposition : *donc la grace efficace, qui est le sens de Jansénius, est hérétique* : ce qui seroit une erreur.

Et elle est fautive seulement dans le fait, si des deux jugements il n'y a que celui qui regarde le fait qui soit faux : comme si on avoit dit :

La grace nécessitante est hérétique.

Or le sens de Jansénius est la grace nécessitante.

Donc le sens de Jansénius est hérétique.

Cela étant, si le Pape n'avoit fait autre chose dans la Bulle que de dire que le sens de Jansénius sur la résistance à la grace est hérétique ; celui qui, ayant lu Jansénius, auroit trouvé qu'il n'enseigné rien sur ce sujet que la grace efficace, laquelle il estime avec raison être une doctrine très-catholique, en devoit-il conclure que le Pape a déclaré que la doctrine de la grace efficace est hérétique ? Je soutiens qu'il ne le pourroit faire sans une horrible témérité : car il ne pourroit raisonnablement conclure de la condamnation du sens de Jansénius, que de trois choses l'une.

1°. Ou le Pape a mal entendu Jansénius, & a cru qu'il a enseigné autre chose que ce qu'il me semble qu'il enseigné ; qui est la grace efficace.

2°. Ou je me trompe moi-même en croyant que Jansénius n'a enseigné que la grace efficace.

3°. Ou si je ne me trompe point, & que le Pape ne se soit point aussi trompé, il a condamné la grace efficace, & a voulu qu'on tint pour hérétique une doctrine si sainte.

Tout

Tout homme raisonnable ne peut conclure d'abord que l'une ou l'autre IV. CL) de ces trois choses : & s'il use bien de sa raison , il jugera que celle qu'il VI. P<sup>e</sup> doit le moins croire , est celle qui est la moins croyable , & qu'il y a N<sup>o</sup>. VI. moins de lieu de croire.

Or il est beaucoup moins croyable que le Pape se trompe en prenant une vérité catholique pour une hérésie , & que toute l'Eglise se trompe en acceptant une Bulle où la vérité catholique seroit condamnée d'hérésie , que non pas que le Pape se trompe dans un pur fait ; c'est-à-dire , dans l'intelligence d'un Auteur particulier , ou qu'une autre personne s'y trompe aussi.

Et ainsi c'est une chose assez étrange de voir que tous ceux qui veulent faire croire à toute force que la Bulle du Pape condamne la foi catholique , fassent tous leurs efforts pour exagérer l'injure qu'on fait au Pape , de douter s'il a bien entendu Jansénius. On voit assez ce qu'on pourroit dire sur ce sujet , mais on ne s'y arrête pas , parce qu'on n'a dessein que d'éclaircir la vérité.

On les prie seulement de considérer que tout le secret qu'ils ont pour ne pas faire injure au Pape , en disant qu'il n'a pas bien entendu un livre , est de dire nettement qu'il a condamné la foi catholique ; & tout le moyen qu'ils emploient pour ne pas faire ce tort à Jansénius , de croire qu'il a parlé obscurément , est de dire que son véritable sens , & très-bien entendu , a été condamné comme hérétique.

Mais tout ceci s'éclaircira davantage dans l'Article suivant , où nous donnerons quelques règles de la conduite de la raison dans la croyance des faits qu'on ne peut connoître que par conjecture , & par le témoignage des hommes.

#### SEPTIEME DEFAUT GÉNÉRAL.

*De n'avoir pas compris la différence qu'il y a entre juger d'une vérité de Mathématiques , & juger d'une vérité de fait.*

Quoiqu'on ait fait une réplique à part à cet argument de la Réponse : Si l'on peut dire que le Pape , en condamnant Jansénius , a condamné une autre doctrine que la sienne , on pourra dire de même que les Papes , en approuvant S. Augustin , ont approuvé une autre doctrine que la sienne ; néanmoins , supposant ici tout ce qui a été dit dans la réfutation de cet argument , je crois devoir seulement découvrir ici ce qui a fait prendre à l'Auteur pour une objection invincible , un raisonnement appuyé sur des principes très-faux.

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

G g g g

IV. C<sup>t</sup>. Ils représentent qu'on a souvent argumenté de cette sorte : les Papes  
VI. P<sup>e</sup>. & les Conciles ont déclaré, que la doctrine de S. Augustin sur la grace &  
N<sup>o</sup>. VI. sur la prédestination étoit catholique : donc cette doctrine de S. Augustin,  
telle qu'elle est en elle-même & dans ses livres, est catholique. Et ils de-  
mandent en quoi consistoit la force de cet argument. „ N'étoit-ce pas,  
„ disent-ils, en ce que ce mot de doctrine de S. Augustin, dans la bouche  
„ de ces Papes, & de ces Conciles, non seulement ne signifioit, mais ne  
„ pouvoit signifier autre chose que la réelle & véritable doctrine de Saint  
„ Augustin ? Car si ce mot eût pu signifier quelque autre chose, leur ar-  
„ gument étoit vicieux. Qu'est-il donc arrivé à cet argument qu'il ne  
„ vaille plus rien ?

On répond en un mot, comme on a déjà fait plus au long en un autre  
endroit, que cet argument a toujours été & est encore fort bon ; mais que  
sa force consiste, non en ce que ce mot de *doctrine de S. Augustin* n'ait pu  
signifier autre chose dans la bouche de ces Papes, que la réelle & véritable  
doctrine de S. Augustin ; mais en ce qu'il n'a en effet signifié autre chose,  
quoique le contraire ne fût pas impossible : Car pourvu qu'il n'ait pas si-  
gnifié autre chose, l'argument est fort bon : & ainsi tout ce qu'il reste au-  
plus à ces Messieurs, est de me demander quel droit j'ai de supposer ;  
que, dans la bouche de ces Papes qui ont approuvé S. Augustin, ce mot  
de doctrine de S. Augustin, a signifié la véritable doctrine de ce Père,  
puisque j'avoue qu'il a pu signifier autre chose : & c'est aussi sur quoi je  
desire de les satisfaire.

Il n'est pas possible que si ces Messieurs y eussent fait attention, ils  
n'eussent reconnu facilement l'extrême différence qu'il falloit mettre entre  
deux sortes de vérités : les unes qui regardent seulement la nature des  
choses & leur essence immuable & éternelle, indépendamment de leur  
existence ; & les autres, qui regardent les choses existantes, & sur-tout  
les événements humains & contingents, qui peuvent être & n'être pas,  
quand il s'agit de l'avenir ; & qui ont tellement été, qu'ils pouvoient  
n'être pas, quand il s'agit du passé. J'entends tout ceci selon leurs causes  
prochaines, en faisant abstraction de leur ordre immuable dans la Provi-  
dence ; parce que, d'une part, il n'empêche point la contingence & la  
possibilité de ce qui n'est pas arrivé en effet ; & que, de l'autre, ne nous  
étant pas connu, il ne contribue rien à nous faire croire les choses.

Dans la première sorte de vérités, comme tout y est nécessaire, rien  
n'est vrai qu'il ne soit universellement vrai : & ainsi nous devons con-  
clure qu'une chose est fautive, si elle est fautive en un seul cas ; & au con-  
traire la possibilité est une marque assurée de la vérité dans ces sortes de  
connoissances, parce qu'il ne s'agit que de l'essence des choses. Or notre

esprit ne sauroit rien concevoir comme possible, qu'il ne le conçoive  
comme réel & comme véritable selon son essence. IV. Cl.  
VI. P<sup>e</sup>.

Ainsi quand un Géometre a prouvé la possibilité de la division d'une  
ligne en tant de parties que l'on voudra, il prétend qu'il lui est permis  
ensuite de la supposer divisée en cent millions de parties, sans se mettre  
en peine s'il arrivera jamais qu'elle soit actuellement divisée en autant de  
parties; parce qu'il suffit que cela soit possible pour le regarder comme  
vrai, & pour raisonner sur cette supposition. N<sup>o</sup>. VI.

Voilà comment notre raison se doit conduire dans la connoissance des  
choses purement spéculatives. Mais si on pense se servir de ces mêmes re-  
gles dans la créance des faits, & des événements humains, on n'en jugera  
jamais que fausement, si ce n'est par hasard; & on fera mille raisonne-  
ments que l'on croira très-solides, & qui seront très-faux & très-absurdes.

Car ces faits étant contingents de leur nature, il seroit ridicule d'y  
chercher une vérité nécessaire: & ainsi un homme seroit tout-à-fait dérai-  
sonnable qui ne voudroit croire aucun de ces faits, que quand on lui  
auroit fait voir qu'il seroit absolument nécessaire que la chose se fût passée  
de la sorte.

Et il ne seroit pas moins déraisonnable, s'il me vouloit obliger de croire  
un fait par cette seule raison, qu'il est possible: car n'étant pas tellement  
possible, que le contraire ne le soit aussi, je serois obligé, par la même  
raison, de croire en même temps les deux contraires: ce qui est absurde.

Il faut donc poser pour une maxime certaine & indubitable dans  
cette rencontre, que la seule possibilité d'un fait n'est pas une raison suf-  
fisante pour me le faire croire; & que je puis aussi avoir raison de le croire,  
quoique je ne juge pas impossible que le contraire soit arrivé: de sorte  
que de deux événements, je pourrois avec raison croire l'un, & ne pas  
croire l'autre, quoique je les croie tous deux possibles.

Mais par où donc me déterminerai-je à croire plutôt l'un que l'autre,  
si je les juge tous deux possibles? Ce sera par cette maxime.

Pour juger de la vérité d'un fait, & nous déterminer à le croire ou à  
ne le pas croire, il ne le faut pas considérer nuement, & en lui-même,  
comme on feroit une proposition de Géométrie; mais il le faut prendre  
avec toutes les circonstances qui l'accompagnent, tant intérieures qu'ex-  
térieures. J'appelle circonstances intérieures, celles qui appartiennent au  
fait même; & extérieures, celles qui regardent les personnes par le té-  
moignage desquels nous sommes portés à le croire.

Cela étant fait, si toutes ces circonstances sont telles, qu'il n'arrive  
jamais, ou presque jamais, ou fort rarement, que de pareilles circonstan-  
ces soient accompagnées de fausseté, notre esprit se porte naturellement

IV. C<sup>L</sup>. à croire que cela est vrai : & il a eu raison de le faire, sur-tout dans la  
VI. P<sup>e</sup>. conduite de la vie, qui ne demande pas une plus grande certitude que  
N<sup>o</sup>. VI. cette certitude morale, & qui se doit contenter en plusieurs rencontres de  
la plus grande probabilité.

Que si, au contraire, ces circonstances ne sont pas telles, qu'elles ne  
se trouvent fort souvent avec la fausseté, la raison veut, ou que nous  
demeurons en suspens, ou même que nous tenions pour faux ce qu'on  
nous dit, quand nous ne voyons aucune apparence que cela soit vrai,  
encore que nous n'y voyions pas une entière impossibilité.

Voilà sans doute, la véritable règle selon laquelle nous devons conduire  
notre raison, pour ce qui est de la créance de ces faits particuliers : &  
faute de l'observer, on est en danger de tomber en des extrémités dange-  
reuses de crédulité & d'incrédulité.

Car il y en a, par exemple, qui s'imaginent qu'il y a de la force d'esprit  
à douter de tous les miracles, sans avoir d'autre raison, sinon qu'on en a  
souvent raconté qui ne se sont pas trouvés véritables, & qu'il n'y a pas plus  
de lieu de croire les uns que les autres.

Les autres au contraire feroient conscience de douter d'aucun mira-  
cle, parce qu'ils s'imaginent qu'ils feroient obligés de douter de tous,  
s'ils doutoient d'aucuns, & qu'ils se persuadent que ce leur est assez de  
savoir ce qui est possible à Dieu, pour croire tout ce qu'on leur dit des  
effets de sa toute puissance.

La disposition de ces derniers est bien meilleure que celle des pre-  
miers ; mais il est vrai néanmoins que les uns & les autres raisonnent  
également mal. Car la possibilité de tous ces miracles n'est pas une raison  
suffisante pour nous les faire croire tous ; Dieu ne faisant pas tout ce qu'il  
peut faire : & ce n'en est pas aussi une de n'en croire aucun, de ce qu'il  
s'est trouvé quelques personnes assez méchantes pour en feindre de faux,  
ou de ce que d'autres ont pris pour miracles, ce qui n'étoit qu'un effet  
de la nature.

Mais il faut croire les miracles, quand on a raison de les croire, & ne  
les pas croire quand on a raison de ne les croire pas : & on a raison de  
les croire, quand ils sont accompagnés de circonstances qui ne nous  
donnent aucun sujet d'y soupçonner aucune fausseté ; mais qui nous don-  
nent, au contraire, toute sorte d'assurance, qu'il n'y a que vérité & que  
sincérité dans le rapport qu'on nous en fait.

Je soutiens, par exemple, que ces circonstances se sont rencontrées  
dans les deux miracles qui sont arrivés à Port-Royal, & particulière-  
ment dans le premier, & qu'il n'y a point d'homme raisonnable qui puisse  
douter au moins du fait ; c'est-à-dire, de la maladie dans toute sa gran-

deur, & de la guérison dans toute sa perfection, pourvu qu'il fasse attention à toutes les circonstances & aux témoignages de toutes les personnes du dedans & du dehors de la maison, qui en ont attesté la vérité. N<sup>o</sup>. VI.

Que si l'on m'opposoit qu'il n'est pas impossible, que toutes ces personnes aient conspiré ensemble pour soutenir le même mensonge, je lui répondrais que cela n'est non plus possible, qu'il est possible, que donnant à un enfant tous les caractères qui sont nécessaires pour écrire les dix premiers vers de l'Énéide, il les arrange fortuitement & tout d'un coup, en sorte qu'il fasse ces dix vers; que je suppose lui être entièrement inconnus.

Il y a démonstration que cela est d'esprit, à qui on voudroit persuader Virgile, qu'ils auroient été écrits de ce seroit se moquer de lui, d'entreprendre l'extravagante. Or je soutiens que la tant de personnes de tant de diverses soutenir un mensonge contre leur cu & découvre cette conspiration, n'est l'arrangement fortuit de ces caractères pour en faire dix vers latins.

Il n'y a donc point d'arguments plus faux, en ce qui regarde ces faits particuliers, que ceux-là. Il n'est pas impossible que cela soit: donc vous n'avez aucun sujet de ne pas croire que cela soit; comme si j'étois obligé de croire tout ce qui peut être, ou qu'il n'y eût point d'autre raison pour m'empêcher de croire une chose, sinon qu'elle fût impossible.

Et néanmoins, c'est comme ces Messieurs raisonnent. Ils prétendent qu'on ne peut tirer aucun avantage des approbations des Papes & des Conciles, pour la véritable doctrine de S. Augustin, si on ne suppose, que les mots de *doctrine de S. Augustin*, ont signifié dans leurs bouches la véritable doctrine de S. Augustin, telle qu'elle se trouve dans ses livres: ce qui est très-vrai. Mais ils veulent ensuite, qu'afin qu'on ait droit de croire que ces mots de *S. Augustin*, ont signifié la véritable doctrine de S. Augustin, il faut qu'ils n'aient pu signifier autre chose: ce qui est très-faux. Car j'ai très-grand sujet de croire que ces mots ont signifié la véritable doctrine de ce Pere, quoique je fusse très-mal fondé de prétendre qu'ils n'ont pu signifier autre chose; comme j'ai sujet de croire qu'un homme est créancier d'un autre depuis dix ans, parce que son contrat, qui est signé par deux Notaires très-gens de bien, est daté de ce temps-là: & néanmoins le fondement de cette croyance n'est pas que ce contrat n'ait pu être antidaté; car cela est très-possible en soi; mais c'est seulement que j'ai toute sorte de sujet de croire qu'il ne l'a point été.



IV. CL. Ce qui n'empêchera pas qu'en une autre occasion, je ne puisse croire  
VI. P. qu'un contrat aura été antidaté : mais ce sera seulement lorsque j'en aurai  
N°. VI. de grandes preuves ; comme s'il étoit signé par des Notaires décriés , &  
qui aient été convaincus d'avoir commis d'autres faussetés : si c'est un  
contrat en faveur d'un homme de néant, qui soit ami intime d'un infâ-  
gne banqueroutier , convaincu d'avoir voulu frauder les Créanciers , &  
qui contienne une somme fort considérable , & que l'on sauroit excéder  
de beaucoup le bien de celui qui diroit avoir prêté ; ou si , par mé-  
garde , il étoit parlé dans ce contrat de choses arrivées depuis le temps  
de la date.

N'aurois-je pas grand sujet alors de croire que ce contrat auroit été  
antidaté ? Et devrois-je me mettre en peine de celui qui me diroit que  
j'ai grand tort de faire ce jugement , parce que j'aurois dit sur le sujet  
d'un autre contrat, qu'on devroit croire qu'un homme étoit créancier  
du temps qui y étoit marqué : qu'il falloit bien que je soupçonnasse alors  
que les contrats ne pouvoient pas être antidatés ; qu'autrement ma raison  
auroit été mauvaise : mais que si elle étoit bonne alors , pourquoi donc  
n'y avois-je plus d'égard ? Pourquoi avois-je recours à un moyen qui rui-  
neroit tous les liens de la société , en donnant lieu de ne se plus arrêter  
aux témoignages les plus authentiques , & les plus certains , tels que sont  
ceux des contrats ?

On voit assez ce qu'il y auroit à répondre à un homme qui raisonne-  
roit de la sorte ; & on prie ces Messieurs de s'appliquer ces réponses :  
car ce sont les mêmes qu'on a à leur faire , & qu'on a déjà faites dans la  
réponse plus ample à cette objection.

Mais il y a encore une autre remarque très-importante à faire sur le  
fait. C'est qu'entre les circonstances que l'on doit considérer , pour juger  
si on doit croire un fait, ou si on ne le doit pas croire , il y en a qu'on  
peut appeller des circonstances communes ; parce qu'elles se rencontrent  
en beaucoup de faits , qui sont telles , qu'elles se trouvent incomparable-  
ment plus souvent jointes à la vérité qu'à la fausseté : & alors si elles ne  
sont point contrebalancées par d'autres circonstances particulières qui  
affoiblissent ou qui ruinent dans notre esprit les motifs de crédulité qu'il  
tiroit de ces circonstances communes , nous avons raison de croire ces  
faits , sinon certainement , au moins très-probablement : ce qui nous  
suffit , quand nous avons obligation de juger d'un fait. Car comme nous  
nous devons contenter d'une certitude morale dans les choses qui ne  
sont pas susceptibles d'une certitude métaphysique , lors aussi que nous  
ne-pouvons pas avoir une entière certitude morale , le mieux que nous  
pouvons faire , quand nous sommes engagés à prendre parti , est d'em-

brasser le plus probable; puisque ce seroit un renversement de la raison IV. CL.  
d'embrasser le moins probable: VI. P<sup>e</sup>.

Que si au contraire ces circonstances communes, qui nous auroient N<sup>o</sup>. VI.  
porté à croire une chose, se trouvent jointes à d'autres circonstances  
particulières; ou qui ruinent dans notre esprit, comme nous venons de  
dire, ces motifs de crédulité, qu'il tiroit de ces circonstances communes,  
ou qui même soient telles qu'il soit fort rare que de semblables circon-  
stances ne soient pas accompagnées de fausseté, nous n'avons plus alors  
la même raison de croire ce fait. Mais ou notre esprit demeure en sus-  
pens, si ces circonstances particulières ne font qu'affoiblir le poids des  
circonstances communes; ou il se porte à croire que ce fait est faux, si  
elles sont telles qu'elles soient ordinairement des marques de fausseté.  
L'exemple dont je me suis déjà servi est très-propre à éclaircir cette re-  
marque. C'est une circonstance commune à beaucoup d'actes, d'être signés  
par deux Notaires; c'est-à-dire, par deux personnes publiques, qui ont  
d'ordinaire grand intérêt à ne point commettre de faussetés, parce qu'il  
y va non seulement de leur conscience & de leur honneur, mais aussi  
de leur bien & de leur vie.

Cette seule considération suffit, si nous ne savons point d'autres parti-  
cularités d'un contrat, pour croire qu'il n'est point antidaté: non qu'il  
n'y en puisse avoir d'antidatés; mais parce qu'il est certain que de mille  
contrats il y en a neuf cents quatre-vingt dix-neuf qui ne sont point anti-  
datés: de sorte qu'il est incomparablement plus probable que ce contrat  
que je vois est l'un des 999, que non pas qu'il soit cet unique qui entre  
mille se peut trouver antidaté.

Mais si à cette circonstance commune d'être signé par deux Notaires;  
qui m'est une raison suffisante, quand elle n'est point combattue par d'au-  
tres, d'ajouter foi à la date de ce contrat, on y joint d'autres circons-  
tances particulières semblables à celles dont j'ai parlé plus haut; comme  
que ces deux Notaires soient diffamés comme des gens sans honneur &  
sans conscience; & qu'ils aient pu avoir un grand intérêt dans cette fa-  
sification, qui les auroit pu porter à préférer un gain certain à un péril  
incertain: *par periculo premium*: cela ne me fera pas encore conclure  
que ce contrat est antidaté; mais diminuera ce poids qu'auroit eu, sans  
cela dans mon esprit la signature de deux Notaires, pour me faire croire  
qu'il ne le seroit pas. Que si de plus je puis découvrir d'autres preuves  
positives de fausseté, ou par témoins, ou par des conjectures très-fortes,  
telle que seroit l'impuissance où un homme auroit été de prêter cent  
mille écus, en un temps où l'on prouveroit qu'il n'auroit pas eu cent  
écus vaillant, je me déterminerai alors à croire que ce contrat est anti-

IV. C<sup>est</sup> daté: & ce seroit une prétention très-déraisonnable de vouloir m'obliger;  
VI. P<sup>er</sup>. ou à ne pas croire ce contrat antidaté, ou à reconnoître que j'aurois tort  
N<sup>o</sup>. VI. de supposer que les autres ne l'étoient pas, puisqu'ils le pouvoient être  
comme celui-là.

Il est aisé d'appliquer cette remarque à notre sujet. Quand un livre a été approuvé ou condamné par des personnes d'autorité, qu'on peut supposer agir avec maturité & avec poids, cette circonstance suffit d'ordinaire pour nous porter à croire qu'il a été approuvé ou condamné dans son véritable sens; parce qu'il arrive rarement, au regard des livres ordinaires, que, les examinant sans passion, comme on le doit supposer, si on n'a des preuves du contraire, on les entende mal: de sorte que de cent livres, sur des matières communes, examinés de cette sorte, il n'y en aura peut-être pas trois qu'on puisse dire avec raison avoir été mal expliqués. Ainsi devant toujours croire ce qui est le plus probable, nous sommes ordinairement bien fondés de supposer qu'un livre ayant été approuvé ou condamné, c'est sa véritable doctrine qui a été approuvée ou condamnée.

Mais il peut y avoir des circonstances particulières qui nous obligent, ou d'en douter, ou de supposer le contraire:

1<sup>o</sup>. Si c'est un livre d'une matière embarrassée, pleine d'expressions équivoques, & où il soit très-facile de se méprendre en prenant la vérité pour l'erreur, telle qu'est la matière de la grace, dans laquelle S. Augustin lui-même a remarqué, que lorsque l'on défend la grace, il semble qu'on nie le libre Arbitre: comme aussi il faut avouer que la nécessité de la grace efficace semble ruiner la possibilité des commandements de Dieu; & la prédestination gratuite, l'universalité de la mort de Jesus Christ en quelque sens que ce soit; quoiqu'en effet elles ne les ruinent pas.

2<sup>o</sup>. Si un Auteur a parlé un langage peu connu de ceux qui l'ont examiné, & différent du leur; comme il est arrivé à M. d'Ypres, qui s'est servi du langage & des expressions des Pères, qui ne s'accordent pas toujours avec celles des Scholastiques qui ont examiné son livre.

3<sup>o</sup>. Si des personnes puissantes & passionnées ont eu intérêt de faire flétrir un livre: car la passion leur troublant le jugement, leur peut aisément faire prendre à contre-sens les pensées les plus innocentes d'un Auteur, examiner ses paroles avec peu d'équité, & expliquer en des sens erronés des propositions qui seront fort catholiques, & ensuite inspirer à d'autres ces mêmes opinions défavantageuses de ce livre. Et c'est ce qu'on ne fait que trop être arrivé à M. d'Ypres, disent ces Messieurs.

4<sup>o</sup>. Si les Examineurs d'un livre, étant déjà prévenus contre un Auteur,

teur, ont eu une pente & une inclination d'y trouver des erreurs, on IV. CL.  
ne peut nier que cette mauvaise disposition ne les puisse porter, sans VI. P.  
même qu'ils s'en apperçoivent, à donner à des propositions un peu am- N°. VI.  
biguës de mauvais sens, dont les paroles seront susceptibles, & qu'ils  
s'imaginèront être conformes à l'intention de l'Auteur; parce qu'ils n'au-  
ront pas assez pénétré tous ses principes, & qu'ils se trouveront disposés  
à en juger plutôt en mal qu'en bien. Ces Messieurs sont persuadés que  
c'est ce qui est encore arrivé à M. d'Ypres, dans la condamnation des  
cinq Propositions qu'on a présentées au Pape comme étant de lui; parce  
que les Théologiens de la Cour de Rome se trouvoient déjà engagés dans  
la condamnation de son livre par la Bulle d'Urbain VIII, & que cette  
Bulle ayant trouvé de grandes difficultés pour sa réception, on a pu faire  
entendre qu'il étoit bon de donner un autre sujet de le condamner plus  
expressément.

Je soutiens que ces circonstances particulieres contrebalancent telle-  
ment la présomption commune, qui fait juger que le sens d'un Auteur  
étant condamné, c'est son véritable sens qui l'a été, qu'il devient pour le  
moins aussi probable qu'il a été mal entendu, & qu'on a pris pour son  
véritable sens celui qu'on a cru renfermé dans quelques-unes de ses  
paroles, qui pouvoient signifier autre chose selon la véritable intention  
de l'Auteur.

Mais il peut y avoir encore d'autres circonstances qui me feront juger  
positivement qu'un Auteur a été mal entendu, & qu'ainsi ce n'est point  
son véritable sens qui aura été condamné.

Si étant, par exemple, persuadé que cet Auteur n'a enseigné qu'un  
tel dogme sur un tel sujet, je vois que ceux qui ont condamné cet  
Auteur ne condamnent point ce dogme, & ne prétendent point qu'on  
soit obligé de le tenir pour hérétique; mais souffrent au contraire que des  
Ordres entiers l'enseignent publiquement & en leur présence, j'ai très-  
grand sujet alors de conclure que, si moi-même je ne me trompe point  
dans l'intelligence de cet Auteur, il faut que ceux qui ont informé le  
Pape s'y soient trompés, puisqu'il est impossible de concevoir, comme  
on le représenté dans l'Ecrit, que le Pape ait condamné un dogme,  
c'est-à-dire, qu'il ait voulu qu'on tienne ce dogme pour hérétique dans  
l'Eglise, & qu'en même temps il approuve qu'on l'enseigne publiquement  
& dans Rome même, comme orthodoxe.

C'est par cette preuve, & par beaucoup d'autres semblables, qu'on  
pourra voir dans la seconde Partie de cette Replique, qu'on a droit de  
juger que le Pape ayant condamné le sens de Jansénius, & n'ayant point  
condamné la grace efficace, il faut nécessairement que ceux qui l'ont

*Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXII.*

H h h h h

IV. C<sup>1</sup>, informé aient entendu Jansénius dans un autre sens que celui de la grâce efficace. D'où il s'ensuit, que quoique ordinairement on ait droit de sup-  
VI. P<sup>e</sup>. poser que la doctrine d'un Auteur est condamnée dans son véritable sens, on ne doit pas néanmoins le supposer en cette rencontre; parce qu'il y a des circonstances particulieres qui font juger qu'il est fort aisé qu'on ait mal entendu Jansénius, & des preuves qui font voir qu'on l'a sans doute mal entendu, s'il est vrai, comme ces Messieurs en sont persuadés, qu'il n'a rien enseigné sur le sujet des cinq Propositions, que la doctrine de S. Augustin & de S. Thomas touchant la nécessité & l'efficace de la véritable grace de Jesus Christ.

Enfin on peut ajouter pour dernière remarque, que quand nous nous trouvons dans la nécessité de choisir entre deux choses dures & fâcheuses, ne pouvant nous dispenser d'en croire l'une ou l'autre, la raison veut que nous croyions celle qui est la moins difficile à croire.

Or tout homme qui est persuadé que Jansénius n'a rien enseigné que la grace efficace sur le sujet des cinq Propositions, se trouve dans la nécessité de reconnoître qu'on s'est trompé, ou dans l'intelligence de Jansénius, en concevant quelqu'autre dogme que celui de la grace efficace, qu'on a cru être de cet Auteur: ce qui n'est qu'une erreur de fait; ou dans la foi même, en condamnant la grace efficace: ce qui auroit été une erreur contre la foi. Le premier est incomparablement moins difficile à croire que le dernier, comme on le fait voir plus amplement dans la seconde Partie, & comme il est aisé de le juger, en ce que tous les arguments qu'on pourroit alléguer pour montrer que le respect nous doit empêcher de supposer qu'on ait mal entendu Jansénius, sont incomparablement plus forts, pour nous porter à ne supposer pas qu'on ait condamné la foi catholique: & par conséquent la raison veut que je croie plutôt le premier que le dernier.

#### HUITIEME DÉFAUT GÉNÉRAL

*Peu d'exactitude à répondre précisément à ce qu'on a entrepris de réfuter.*

Il ne faut que comparer ensemble la Réponse & l'Écrit, pour reconnoître que ce défaut est répandu par toute la Réponse. J'en ai déjà donné un exemple dans la manière dont l'Auteur a combattu la septième Maxime. Je me contenterai d'en rapporter encore ici un autre qui n'est pas moins surprenant.

Il n'y a guère d'endroit dans l'Écrit plus fort & plus clair que la Réponse à la seconde Difficulté, qui est sur la fin; & je ne saurois croire

que tout homme qui la lira avec un peu de soin, n'en soit entièrement IV. CL.  
convaincu. Cependant voici comme il a cru devoir soutenir encore ce VI. P.  
qu'on croyoit avoir réfuté. L'objection étoit; qu'il ne s'ensuit pas que le N°. VI  
Pape n'ait pas condamné la grace efficace, quoiqu'il n'ait pas voulu la  
condamner: comme un homme peut ne vouloir pas condamner la doc-  
trine de S. Augustin, &, ne l'entendant pas, la condamner en effet.  
L'Auteur de la Réponse la propose de nouveau, & la confirme par ces  
paroles, page 17.

„ Dans l'hypothese que le Pape n'ait pas voulu condamner la véri-  
„ table grace efficace, il ne s'ensuit pas qu'il ne l'ait pas condamnée  
„ effectivement. Voici un exemple qui fera voir ce que je dis. Tous les  
„ Juges ont été d'avis d'absoudre le Défendeur, & par mégarde ils ont  
„ signé la Sentence de l'Arrêt qui prononce *hors de Cour sur la demande*.  
„ Voilà le Demandeur condamné, quoique contre leur intention: & il  
„ faut de nécessité rétracter la condamnation, ou l'interpréter. On voit  
„ où va l'application de cet exemple ”.

Il donne ensuite cet exemple pour toute réponse à ce qui avoit été dit  
pour réfuter cette objection: “ L'exemple, dit-il, que j'ai rapporté dans  
„ l'Article précédent, de l'Arrêt qui condamne celui qu'il vouloit absou-  
„ dre, sert de réplique à cette réponse, & fait voir qu'une personne ou  
„ un dogme ne laisse pas d'être condamné dans le public & même dans  
„ la vérité, encore que ce soit contre l'intention de celui qui l'a con-  
„ damné par mégarde, ou par ignorance, sur-tout quand on ne présume pas  
„ cette méprise, & qu'on n'a aucune preuve pour la découvrir; comme il  
„ arrive dans notre hypothese, & que d'ailleurs le Juge même ne l'explique  
„ pas, quoiqu'on se soit adressé à lui ”.

Je veux bien que l'on juge de notre différent par l'exemple de cet  
Arrêt; & j'espère que pour peu qu'on le considère avec attention, on  
reconnoitra qu'il est propre à faire voir, que c'est une prétention tout-  
à-fait insoutenable, de dire que, quoique le Pape n'ait pas voulu con-  
damner la grace efficace, il ne laisse pas de l'avoir condamnée dans  
la vérité.

Car examinons ici ce qu'on avance trop facilement, que le Deman-  
deur à qui tous les Juges auroient voulu faire gagner le procès, ne lais-  
seroit pas d'être condamné dans le public, & même dans la vérité, si par  
mégarde on avoit mis dans l'Arrêt: *Hors de Cour sur la demande*.

Et il ne faut pas confondre, ce qu'on joint ensemble, être condamné  
dans le public, & être condamné dans la vérité: l'un est bien différent  
de l'autre, & je soutiens que pour ce qui est du dernier, il n'est point  
vrai que dans cette hypothese le Demandeur soit condamné dans la vérité,

IV. Cl. à moins que de donner au mot de condamner une signification particu-

VI. P<sup>c</sup>. liere, qu'il n'a point dans l'usage de tous les hommes.

N<sup>o</sup>. VI. Car dans l'usage de tous les hommes, condamner, en un Juge, est une action humaine. Or il n'y a point d'action humaine que celle qui est accompagnée de connoissance & d'intention. D'où vient qu'un homme qui, prononçant par mégarde un mot pour un autre, prononce un blasphème, ne blasphème point dans la vérité, & par conséquent des Juges qui, n'ayant aucune intention de condamner le Demandeur, signent un Arrêt où par mégarde il se trouve condamné, ne le condamnent point dans la vérité.

Let. du 20  
Fév. 1661.  
L'Edition.

Nous en avons un exemple dans l'affaire dont il s'agit. Les Evêques écrivant au Pape, & le voulant louer d'avoir appliqué à la défense de la foi les premières pensées de son Pontificat, au lieu de dire, *Incipientes Pontificii tui curas*, ils ont dit, *insipientes Pontificii tui curas*: ce qui signifie proprement & littéralement, *les folles pensées de votre Pontificat*. Cependant ces Messieurs oseroient-ils dire que les pensées du Pontificat d'Alexandre VII, ont été appellées folles par les Evêques mêmes dans la vérité, parce que le mot d'*insipientes* signifie cela dans la vérité?

Voilà donc pour ce qui est de la vérité: & pour ce qui est du public, j'avoue que le Demandeur passeroit dans le public pour condamné, si on ne supposoit, comme fait cet Auteur, qu'on ne présume pas cette méprise, & qu'on n'a aucunes preuves pour la découvrir. Mais que veut dire dans cette rencontre, être condamné dans le public, sinon être condamné par une erreur publique, à laquelle la surprise des Juges auroit donné occasion? Car la raison pourquoi le public tiendrait cet homme pour condamné est, que les termes de l'Arrêt imprimeroient cette idée dans l'esprit de ceux qui le liroient, que les Juges auroient eu l'intention de le condamner.

Or cette idée seroit fautive: & par conséquent tant s'en faut qu'on puisse prendre pour la même chose dans cette rencontre, être condamné dans le public, & être condamné dans la vérité, qu'on ne l'est dans le public que par une supposition fautive & contraire à la vérité. De sorte que si tout le monde savoit que ce n'est que par mégarde que l'Arrêt porte, *hors de Cour sur la demande*, il est indubitable que le Demandeur ne passeroit plus pour condamné dans le public.

Mais c'est ici un nouvel exemple du peu d'exactitude de l'Auteur de la Réponse à répondre précisément à ce qu'il a entrepris de réfuter. On avoit représenté dans l'Ecrit & dans la Réfutation même de cette seconde objection, quoiqu'en peu de mots, que l'on montrait par un grand nombre de preuves très-claires, que le Pape n'a point voulu condamner

le dogme de la grace efficace, telle qu'elle est enseignée à Rome & IV. C. L. ailleurs par des Ordres entiers, & que l'Eglise aussi ne regarde point ce VI. P. dogme pour condamné : & on se contente dans la Réponse de supposer N°. VI. comme une chose constante, que notre hypothèse est semblable à celle d'un Arrêt, par lequel le Demandeur se trouvant condamné par mégarde, on ne présumeroit point cette inadvertence, & on n'auroit aucunes preuves pour la découvrir. En vérité cette manière de répondre est un peu étrange, & si pour l'ordinaire on a accoutumé d'argumenter *ex concessis*, c'est ici une nouvelle façon d'argumenter *ex negatis*.

Et quant à ce qu'on dit en un mot, que le Pape Alexandre VII ne s'est point expliqué, quoiqu'on se soit adressé à lui, c'est une fort petite objection, & bien peu capable d'affaiblir d'aussi fortes preuves que celle qu'on a pour montrer qu'il n'a jamais eu, & qu'il n'a point encore aucune intention de condamner la grace efficace. Car on suppose, ce qui n'est pas, que des personnes d'autorité, & à qui ce Pape ait eu quelque obligation de répondre, l'aient prié de déclarer qu'il n'avoit point condamné la grace efficace. On lui a pu demander quelque explication du *sens de Jansénius*; mais on ne lui a point demandé expressément celle-là : & quand on la lui auroit demandée, il auroit bien d'autres raisons qui pourroient l'avoir empêché de répondre, que celle de la vouloir en effet condamner; quand ce ne feroit que la pensée, qu'il est de la Majesté du S. Siege de ne s'abaisser pas à rendre compte de ses jugements à tous ceux qui le lui voudroient demander.

Mais une preuve bien plus forte, que la grace efficace n'est pas condamnée, c'est le défi qu'on a fait tant de fois aux Jésuites, de faire condamner ce qu'on croyoit avoir été enseigné par Jansénius sur le sujet des cinq Propositions, en l'exprimant en des termes qui n'enferment que ce dogme de la grace efficace. On leur a dit, que si c'étoit ce que le Pape avoit déjà condamné, il ne leur feroit pas difficile d'obtenir de lui qu'il la condamnât encore une fois : les Jésuites ayant infiniment plus de crédit pour tirer une réponse du Pape en leur faveur, que leurs adversaires pour en tirer une qui leur feroit avantageuse, qui ne voit que le silence du Pape, sur ce que disent les uns & les autres, est une bien plus forte preuve pour la grace efficace, que contre la grace efficace; vu principalement que les Jésuites n'osent pas dire ouvertement qu'elle soit condamnée, & qu'ils ont même avoué dans des livres imprimés qu'elle ne l'est pas : au lieu que les Disciples de S. Augustin disent très-ouvertement & très-librement, qu'il n'y a rien de plus faux, que de soutenir que le Pape l'ait condamnée, qui est une hardiesse que le Pape devoit réprimer, si ce qu'ils disent n'étoit pas conforme aux sentiments de Sa Sainteté.



N<sup>o</sup>. VI

Il y auroit bien d'autres choses à reprendre dans cette Réponse; mais on s'est contenté d'en remarquer les principaux défauts; c'est-à-dire, ceux qu'on a cru tels. Car quelque persuadé que l'on soit qu'on n'avoit rien avancé dans l'Ecrit, qu'il ne fût très-évident, & que l'Auteur de la Réponse n'y ait rien opposé qui ne soit ruiné par cette Replique, néanmoins on est encore très-disposé à écouter ses nouvelles instances; s'il n'en est pas convaincu: & on le supplie de croire que si l'on ne se peut empêcher de desirer, que faisant plus d'attention à des raisons qui nous paroissent si claires, il change de sentiment, on ne prétend pas toutefois qu'il le fasse autrement que par lumière, & on ne trouvera jamais mauvais que s'il lui reste encore quelque obscurcissement dans l'esprit, il propose de nouveau ses difficultés & ses doutes, quand même il les proposeroit, non comme de simples difficultés, mais comme une nouvelle conviction de l'erreur, dans laquelle il supposeroit que nous serions demeurés. On n'ajoute point que cette diversité d'opinions peut bien partager les esprits, mais qu'elle ne fera point capable de diviser les cœurs, puisqu'on ne le pourroit appréhender sans faire un jugement bien défavantageux des uns & des autres.

# R É F U T A T I O N

D E L A R É P O N S E

A L' É C R I T

I N T I T U L É :

D E L A V É R I T A B L E I N T E L L I G E N C E D E C E S M O T S ,

S E N S D E J A N S É N I U S ,

*Dans la Constitution du Pape Alexandre VII.*

S E C O N D E P A R T I E (a)

C O N T E N A N T L A R É P O N S E A Q U E L Q U E S O B J E C T I O N S .

[ Imprimée pour la première fois ]

## A R T I C L E P R E M I E R .

*Que l'argument tiré de l'approbation de S. Augustin est bon ; mais qu'il n'est pas fondé sur ce que l'on s'est imaginé. Comme il n'y a rien de plus important dans l'Ecrit de ces Messieurs que cet argument, on a cru y devoir répondre avec plus de soin.*

## O B J E C T I O N .

“ J E voudrois bien demander à ces Messieurs en quoi consiste la force  
” de leur argument, qui étoit à la vérité très-concluant, quand ils di-  
” soient, les Papes & les Conciles ont déclaré que la doctrine de S. Au-  
” gustin, sur la grace & la prédestination, étoit catholique : donc cette  
” doctrine de S. Augustin telle qu'elle est en elle-même, & dans ses  
” livres, est catholique (quoique en ce sens-là elle fût aussi diverse-

(a) [ La premiere Partie avoit été donnée au Public par le Pere Quesnel dans la *Défense de l'Eglise Romaine*, &c. page 293, sous le faux titre de *seconde Partie de l'Ecrit intitulé : De la véritable intelligence*, &c. Voyez la Préf. hist. Art. VI §. II. N°. IV. ]

IV. C<sup>n</sup>. „ ment., & bien plus odieusement expliquée par plus de personnes, que  
 VI. P<sup>e</sup>. „ n'étoit le *sens de Jansénius*, lorsque les Papes l'ont condamné.) N'étoit-  
 N<sup>o</sup>. VI. „ ce pas en ce que le mot de doctrine de S. Augustin dans la bouche  
 „ de ces Papes & de ces Conciles, non seulement ne signifioit, mais  
 „ ne pouvoit signifier autre chose que la réelle & véritable doctrine de  
 „ S. Augustin? Car si ce mot eût pu signifier autre chose, leur argument  
 „ étoit vicieux. Qu'est-il donc arrivé à cet argument, qu'il ne vaille plus  
 „ rien? Car je m'en vais le faire voir très-vicieux, selon les principes  
 „ mêmes de ces Messieurs. Je n'ai qu'à leur dire qu'il est très-certain,  
 „ & démontré par eux dans leur Ecrit, que ces Papes & ces Conciles,  
 „ lorsqu'ils approuvoient la doctrine de S. Augustin, avoient certains  
 „ dogmes en vue, lesquels ils jugeoient catholiques, & attribuoient à  
 „ S. Augustin, savoir la grâce de prière de M. le Moine, ou quelque  
 „ autre dogme; mais non aucun de ceux qu'ils attribuent aujourd'hui  
 „ à S. Augustin; c'est-à-dire, de ceux qui sont véritablement de lui”.

*Réponse.* Il y a sujet de s'étonner, non seulement qu'on ait pu faire cette demande; mais qu'on ait pu ne prévoir pas la réponse naturelle que la lumière du sens commun fournit d'abord. Cette réponse est: que l'argument qu'on a tiré de l'approbation donnée à la doctrine de S. Augustin est très-bon; qu'il n'est rien arrivé à cet argument qui le rende vicieux, & qu'on ne montre pas qu'il le soit, parce qu'il n'est pas appuyé sur le fondement que l'on s'est imaginé.

Car il n'est point vrai, comme on le suppose, que le fondement de cet argument soit, que les mots de *doctrine de S. Augustin*, dans la bouche des Papes, non seulement ne signifioient, mais ne pouvoient signifier autre chose que la réelle & véritable doctrine de S. Augustin; c'est-à-dire, les dogmes particuliers qu'il a enseignés: & il est vrai au contraire que les mots de doctrine de S. Augustin, dans la bouche de ceux qui conçoivent quelque dogme distinct, comme ont dû faire ces Papes, signifie précisément ces dogmes conçus, & que nous ne sommes assurés qu'ils aient approuvés la véritable doctrine de S. Augustin, qu'à proportion que nous sommes assurés qu'ils ont conçu & entendu la véritable doctrine de S. Augustin.

Car il est certain que si nous avions sujet de croire que les Papes, qui ont approuvé S. Augustin, n'eussent pas entendu ses véritables sentiments, nous devrions croire aussi que l'on ne pourroit rien conclure de l'approbation qu'ils ont donnée à sa doctrine; puisqu'il est certain qu'ils n'ont pu approuver que ce qu'ils concevoient, & qu'une doctrine non conçue ne peut être approuvée, au moins par un Juge qui suit la lumière, & non celle d'autrui.

La

La force donc de cet argument n'est pas fondée sur ce que les mots IV. CL. de doctrine de S. Augustin ne peuvent signifier que la véritable doctrine; VI. P<sup>c</sup>. c'est-à-dire, la grace efficace: car ce fondement est évidemment faux. N<sup>o</sup>. VI. Elle n'est point fondée aussi sur ce que les Papes n'ont pu attacher au mot de doctrine de S. Augustin une autre idée que celle de la grace efficace, & de la prédestination gratuite: car cela est encore faux; puisqu'étant hommes, ils se sont pu tromper, comme M. le Moine s'y est trompé, comme tous les Molinistes s'y trompent.

Mais elle est fondée uniquement & précisément sur ce que nous n'avons nulle raison de supposer que ces Papes, en approuvant la doctrine de S. Augustin, n'aient pas connu distinctement la véritable doctrine; & que nous avons au contraire toutes sortes de raisons de supposer le contraire: car il n'est pas nécessaire que celui qui se peut tromper se trompe toujours; & il y a mille rencontres où nous supposons sans crainte que celui qui s'est pu tromper, ne s'est pas trompé. Or de cette supposition juste & nécessaire à cette preuve, que les Papes ont bien entendu la doctrine de S. Augustin, il s'ensuit, que, n'y ayant aucune différence entre la véritable doctrine de S. Augustin & la doctrine connue par ces Papes, & approuvée comme de S. Augustin, l'approbation qu'ils ont donnée à la doctrine de S. Augustin, qu'ils ont conçue, tombe sur la véritable & réelle doctrine de S. Augustin.

## ARTICLE II.

*Quand on peut supposer, & quand on ne doit pas supposer qu'un Auteur a été bien entendu.*

**L'**On objectera peut-être qu'on doit supposer de même que les autres Papes, en approuvant ou condamnant un Auteur, ont toujours conçu la véritable doctrine, ou que l'on ne doit pas le supposer à l'égard de l'approbation donnée à S. Augustin. Mais ce sont deux mauvaises conséquences. Car il est très-faux qu'on doive toujours supposer que les Papes, en approuvant ou condamnant le sens d'un Auteur, conçoivent la véritable doctrine: il n'y a que des Jésuites qui aient droit de raisonner de la sorte, puisque c'est faire le Pape infaillible dans les faits. Et il est faux aussi, qu'on ne doive jamais supposer qu'ils ne s'y sont pas trompés, puisqu'on peut avoir des raisons de le faire: & la vérité est qu'on le peut supposer, lorsqu'on a raison de le supposer, & qu'on ne le doit pas supposer contre la raison. Car il y a une infinité de choses

*Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXII.*

Iiiii

IV. C<sup>l</sup>. qu'on peut faire avec raison ; & qu'on ne peut pas faire sans raison.  
VI. P<sup>c</sup>. On peut accuser un acte, & même un Concile de fausseté avec raison,  
N<sup>o</sup>. VI. & on ne le peut faire sans raison ; & ce seroit très-mal conclure de tirer cette conséquence : M. de Launoy accuse de fausseté le privilege de S. Médard : les Savants rejettent le Concile de Sinuesse comme faux ; donc il est permis d'accuser de même de fausseté tous les privileges & tous les Conciles. Il est évident que c'est mal raisonner ; & cependant ce seroit tomber dans le même défaut, de conclure, que, s'il est permis de dire qu'un Pape, en condamnant le sens d'un Auteur, n'a pas entendu son véritable sens, on pourra le dire de même de tous les Auteurs condamnés ; puisqu'on n'a pas à l'égard de tous, les mêmes raisons. Ainsi l'on peut prendre pour principes & pour regles dans cette matiere particuliere ces deux maximes. On a raison de supposer que le Pape ne s'est pas trompé dans l'intelligence d'un Auteur qu'il condamne ou qu'il approuve, quand il est certain, ou plus vraisemblable selon toutes les circonstances, qu'il ne s'y est pas trompé ; & l'on a raison au contraire de supposer qu'il s'y est trompé, quand il est certain, ou plus vraisemblable, toutes les circonstances considérées, qu'il s'y est trompé. Et ces deux regles sont fondées sur ce principe unique, qui est la regle de tous les jugements humains ; que l'esprit suit toujours dans les jugements, ce qui lui paroît plus vraisemblable. Voici quelques cas & quelques exemples de ces regles.

Quand un Auteur est si clair, qu'à moins d'avoir perdu l'esprit, il est impossible de ne pas entendre son sentiment, on doit supposer que celui qui l'approuve ou qui le condamne, approuve son véritable sentiment ; parce qu'il est moralement certain qu'il l'entend & le connoît. Ainsi comme il est impossible de lire le livre d'un Prédamite sans reconnoître qu'il enseigne qu'il y avoit des hommes avant Adam, si le Pape avoit condamné le sens de cet Auteur, sans l'expliquer, on devroit conclure certainement qu'il a condamné sa véritable opinion ; & qu'ainsi on ne peut mettre de différence entre l'opinion conçue & l'opinion véritable.

Ce genre comprend la plupart des hérésies ; parce qu'elles sont d'ordinaire si clairement exprimées par leurs Auteurs, qu'il est moralement impossible de les expliquer en diverses manieres. Et ainsi, quand le Pape se seroit contenté de condamner l'erreur de Calvin touchant la Transsubstantiation, on devroit croire qu'il auroit condamné sa véritable doctrine ; parce qu'il seroit moralement impossible qu'il en eût conçu une autre que la véritable.

C'est pourquoi c'est une conséquence peu raisonnable que celle qu'on

tire dans l'Ecrit; que, s'il est permis en quelque rencontre de distinguer IV. CL.  
entre les dogmes que le Pape a conçus être d'un Auteur, & les véri- VI. P.  
tables dogmes de cet Auteur, & de prétendre qu'en condamnant le N°. VI  
sens de cet Auteur, il n'a pas condamné son véritable sens, il n'y  
aura plus rien de certain dans l'Eglise, & que nous ne serons jamais  
assurés que la doctrine véritable d'un Auteur soit condamnée: cette con-  
séquence est, dis-je, peu raisonnable; parce que dans la plupart des Au-  
teurs, il n'y a aucun lieu de supposer que celui qui les a condamnés n'ait  
pas entendu leurs véritables sentiments.

2°. Quand un Auteur, qui n'est pas dans ce degré de clarté, mais  
qui néanmoins a suffisamment exprimé ses véritables sentiments, est exa-  
miné de bonne foi, par un homme intelligent, & que nulle raison par-  
ticulière ne nous oblige de le soupçonner de s'être trompé dans cet  
examen, comme il est plus vraisemblable qu'il ne s'y est pas trompé,  
on a raison de supposer, & de conclure ensuite, qu'en condamnant ou  
approuvant la doctrine de cet Auteur, il a approuvé ou condamné sa  
véritable & propre doctrine.

Si S. Augustin n'est pas si exempt d'obscurité qu'il soit impossible de  
se tromper dans l'intelligence de sa doctrine, on peut dire au moins  
qu'il est dans ce second degré de clarté, & que sa doctrine est assez  
intelligible pour être entendue sans peine dans ses maximes capitales,  
par des personnes non préoccupées, & médiocrement intelligentes.  
C'est pourquoi il a été entendu uniformément de la même sorte jusqu'à  
ces derniers temps, par tous ceux qui font profession de suivre sa doc-  
trine; & Molina même étant de meilleure foi que les autres, a jugé  
qu'il étoit plus sincère de l'abandonner ouvertement, que de prétendre  
qu'il lui étoit favorable. *Les Remoutrants & les Luthériens* d'aprèsent,  
qui combattent sa doctrine sur la Prédestination & sur la Grace, l'ex-  
pliquent de la même sorte que les *Contre-Remoutrants* sur ces deux  
points. On a donc raison de supposer que sa doctrine a été bien en-  
tendue par Célestin, & par les autres Papes qui avoient assez de lumière  
pour l'entendre.

D'ailleurs la conformité des expressions de ces Papes & de leur doc-  
trine avec celle de S. Augustin, est une preuve qu'ils l'entendoient vé-  
ritablement; & il n'y a nulle raison de les soupçonner d'erreur de fait,  
personne ne les en ayant jamais accusés. D'où il s'ensuit que, suppo-  
sant avec raison qu'ils ont bien entendu S. Augustin, leur approbation  
tombe sur la véritable doctrine de S. Augustin. Mais, dit-on, S. Au-  
gustin ayant été expliqué différemment dès ce temps-là même, & plu-  
sieurs lui ayant attribué des opinions très-odieuses, on ne saura point

IV. C<sup>1</sup>. si les Papes ont approuvé sa doctrine, ou ces fausses opinions qui lui  
VI. P<sup>e</sup>. ont été attribuées; parce qu'on ne fait ce qu'ils ont pensé, & que c'est  
N<sup>o</sup>. VI. par leurs pensées qu'on veut que l'on juge de leurs jugements.

Ceux qui font cette objection ne considèrent pas que ceux qui expliquoient ainsi d'une manière odieuse la doctrine de S. Augustin, étoient des Sémipélagiens, qui la rejetoient en même temps, & que nul défenseur de ce Saint ne l'a jamais expliqué de cette sorte; comme il paroît par les réfutations que S. Prosper fait de ces calomnies: & ainsi les Papes s'étant joints avec les défenseurs de S. Augustin contre les Sémipélagiens, il est sans apparence de prétendre qu'ils aient expliqué S. Augustin comme les Sémipélagiens qu'ils condamnoient, & qu'ils ne l'aient pas pris au sens auquel il étoit expliqué par ceux qui le défendoient, dont ils embrassoient la protection. C'est pourquoi comme nous n'avons nul sujet de croire qu'ils l'aient mal entendu, il s'ensuit que nous devons juger qu'ils l'ont bien entendu.

Voilà des cas où l'on doit supposer certainement que l'Auteur a été bien entendu, & qu'ainsi la condamnation de la doctrine conçue, tombe sur sa véritable doctrine. Et l'on peut dire généralement que la présomption est pour le Juge, à moins qu'on ne prouve qu'il s'est trompé; parce qu'il est plus ordinaire qu'on entende bien un Auteur, que non pas qu'on l'entende mal. Mais s'il y a des preuves & des raisons au contraire, qui nous fassent juger qu'il est certain, ou plus vraisemblable que la doctrine d'un livre a été mal entendue, & prise en un sens différent du véritable, alors malgré qu'on en ait, il est impossible qu'on ne conclue, que l'approbation ou l'improbation que le Pape en fait, ne tombe pas sur la doctrine véritable, mais sur la doctrine conçue & présumée véritable. Il y a diverses sortes de preuves qui nous assurent de cette erreur; comme si le Pape a exprimé lui-même le sens qu'il prétend y condamner, ou celui qu'il ne veut pas condamner: car alors l'expression de ce sens nous faisant voir clairement ce qu'il a pensé, nous sommes assurés que c'est ce qu'il a condamné, & que la condamnation ne tombe pas sur ce qu'il a exempté de condamnation.

2<sup>o</sup>. Si la supposition que le Pape a bien conçu l'opinion d'un Auteur engage dans quelque absurdité incroyable, & qu'on ne puisse attribuer raisonnablement au Pape, on juge encore nécessairement qu'il s'est trompé dans le fait. Par exemple, l'Inquisition de Rome a condamné un certain livre de Trithème, intitulé *Haghiographie*, comme un livre de Magie: il se trouve néanmoins que ce livre ne contient que l'art de déchiffrer & d'écrire en chiffre. Que conclut-on de là? Que l'Inquisition a condamné la véritable matière de ce livre? Nullement: mais

que ne l'ayant pas entendu, elle a cru par erreur qu'il y étoit parlé de IV. Cl. Magie; ce qui n'est point. Le même Tritheme approuve la doctrine de VI. P°. Ratramne, de l'Eucharistie, qui est hérétique selon l'opinion de plu- N°. VI. sieurs Théologiens Catholiques. Ceux qui le croient hérétique concluent-ils de-là que Tritheme a approuvé l'hérésie contre la Transsubstantiation qui paroît être contenue dans cet Auteur? Personne ne l'a jamais fait; la foi de Tritheme étant d'ailleurs trop certaine pour pouvoir être rendue suspecte par cette approbation: & l'on conclut simplement qu'il ne l'a pas effectivement bien entendu. Calvin est accusé par Genebrard d'avoir erré sur le sujet de la Trinité: Bellarmin l'en défend, & soutient qu'il n'a eu que la même foi catholique sur ce sujet. Supposant que l'opinion de Bellarmin soit véritable, comme elle l'est en effet, & que néanmoins un Pape, prévenu des sentiments de Genebrard, condamne la doctrine de Calvin sans s'expliquer, dira-t-on pour cela que le Pape soit Arien, & qu'il ait condamné la Trinité? Personne ne formeroit ce jugement; & l'on concludroit seulement qu'il a mal entendu Calvin. Car la véritable doctrine de Calvin sur la Trinité n'est point en effet différente de celle de l'Eglise: mais comme il seroit certain que le Pape, en condamnant la doctrine de Calvin, seroit hérétique Arien, s'il l'avoit bien entendue, il est impossible que l'esprit ayant à choisir de ces deux opinions, ne juge qu'il seroit infiniment plus vraisemblable que ce Pape n'eût pas entendu Calvin, que non pas, que faisant toujours profession de croire la Trinité, il l'eût condamnée par une Bulle. Et ainsi, il conclura, malgré qu'il en ait, que le Pape n'a point condamné la véritable doctrine de Calvin; mais celle qu'il a présumée & conçue comme de Calvin, quoiqu'elle n'en soit pas. Et il ne serviroit de rien de dire qu'il pourroit être qu'il fût devenu Arien: car on ne se règle pas sur ce qui peut être, mais sur ce qui est; & l'on juge qu'une chose est, lorsqu'il est bien plus vraisemblable qu'elle est, que non pas qu'elle ne soit pas. Il pouvoit être que celui qui disoit que le Parlement étoit plein d'hémisphères du Mazarin, s'imaginât en effet, par un égarement d'esprit, que le Parlement étoit plein de moitié de sphères, appartenantes au Cardinal. Mais parce qu'il étoit infiniment plus probable qu'il abusoit de ce mot, & qu'il ne concevoit par-là que des *Emissaires*, tout le monde le jugea ainsi, & personne ne s'arrêta à cette autre pensée ridiculement possible.



*Que si les mêmes circonstances que l'on remarque dans la condamnation de Jansénius, étoient arrivées dans l'approbation de S. Augustin, on devoit juger que l'approbation que ces Papes en auroient faite, ne tombe pas sur sa véritable doctrine, & qu'ainsi l'on doit juger que la condamnation du sens de Jansénius ne tombe point sur son véritable sens.*

**M**Ais pour revenir à notre sujet, il est évident par cet exemple, que lorsque, tout considéré, il est plus vraisemblable que le Pape s'est trompé dans le fait, que non pas qu'il ne s'y soit pas trompé, alors son approbation ou sa condamnation ne tombe point sur la doctrine véritable, mais sur la doctrine présumée véritable. C'est pourquoi je demeure d'accord que, s'il s'étoit rencontré dans l'approbation de la doctrine de S. Augustin les circonstances suivantes, on ne pourroit pas conclure que les Papes eussent approuvé sa véritable doctrine. 1°. Si l'Eglise avoit été divisée dans l'intelligence de S. Augustin, & qu'un grand nombre de Catholiques eussent soutenu qu'il n'avoit jamais enseigné la grace efficace, ni la prédestination gratuite. 2°. Si ceux qui ont sollicité cette approbation avoient déclaré par écrit, qu'ils prioient le Pape d'approuver la doctrine de S. Augustin; mais qu'ils n'avoient garde de lui demander qu'il approuvât la doctrine de la grace efficace & de la Prédestination gratuite; parce que c'est une chose toute différente, & que ce n'étoit pas de cette doctrine dont ils demandoient l'approbation. 3°. S'il eût été facile de se tromper dans l'intelligence de S. Augustin & de prendre une autre opinion pour la sienne. 4°. S'il étoit certain que Célestin, par exemple, ne se fût engagé dans l'examen de la doctrine de S. Augustin qu'avec un dessein formé de n'approuver pas la doctrine de la grace efficace & de la Prédestination gratuite, s'il l'y rencontroit. 5°. Si les accusateurs de la grace efficace avoient protesté de persister toujours à la condamner, si le Pape ne l'approuvoit en propres termes, & que le Pape ne l'eût point fait; mais qu'il eût reçu avec honneur les accusateurs de cette grace. 6°. Si le Pape, en approuvant la doctrine de S. Augustin, avoit déclaré à plusieurs personnes, & même à des Ambassadeurs de Roi, qu'il n'avoit pas prétendu approuver par-là la grace efficace ni la Prédestination gratuite. 7°. S'il avoit fait un Décret où il eût dit qu'il n'avoit pas prétendu décider par-là la question, si la grace étoit efficace par elle-même, ou si elle ne l'étoit pas, ni si la Prédesti-

nation étoit gratuite ou non. 8°. Si S. Prosper & les autres défenseurs IV. CL. de S. Augustin avoient reconnu par écrit , qu'ils ne prétendent point VI. P<sup>e</sup>. par-là que la grace efficace fût approuvée , & s'ils avoient fait eux-mêmes N°. VI. cet argument. La doctrine de S. Augustin est approuvée. La grace efficace n'est pas approuvée. Donc la grace efficace n'est pas la doctrine de S. Augustin. 9°. Si toute l'Eglise ayant reçu sans difficulté le Décret de Célestin , & l'ayant souscrit , on y eût fait une profession libre & publique de n'approuver point la grace efficace , & de ne la tenir point pour orthodoxe. 10°. S'il y eût eu six Ordres entiers déclarés contre cette grace , & qui reçussent néanmoins le Décret de Célestin , en croyant l'entendre selon son véritable sens. Si toutes ces circonstances s'étoient rencontrées dans l'approbation de la doctrine de S. Augustin , tant s'en faut que je crusse qu'on eût droit d'en conclure qu'elle tombe sur la véritable doctrine de ce Pere , que je crois qu'on auroit montré démonstrativement qu'elle n'y tombe point. Or toutes ces circonstances , qui ne se sont point rencontrées dans l'approbation de la doctrine de S. Augustin , se sont en effet trouvées dans la condamnation du sens de Jansénius ; comme il est facile d'en faire l'application. Le sens de Jansénius étoit en effet interprété diversement : car il étoit représenté par ses Accusateurs sous des termes hérétiques , comme il paroît par tous les livres faits avant les Constitutions , & particulièrement par ceux du Pere Annat : *De incoactâ libertate : Informatio de quinque Propositionibus : Jansenius à Thomistis damnatus* ; & il étoit à la vérité expliqué par ses défenseurs d'une manière catholique. Mais comme ils ne croyoient pas qu'il s'agit de l'intelligence de Jansénius , mais seulement du fond des matieres , il est certain qu'avant les Constitutions , ils se sont peu mis en peine de justifier le sens véritable de Jansénius. Ainsi les mauvais sens attribués à Jansénius , comme celui de la grace nécessitante , étoient plus connus ; tant parce qu'il avoit plus d'adversaires que de défenseurs , que parce que ses adversaires attaquoient plus Jansénius que ses amis ne le défendoient.

Les Accusateurs de Jansénius , en demandant au Pape la condamnation de Jansénius , ont protesté qu'ils n'entendoient point par-là demander qu'on condamnât la grace efficace ; & l'ont protesté , non pas en secret , mais en public , & dans des livres imprimés , les Livres du Pere Annat que j'ai nommé ci-dessus ayant été distribués à Rome par M. Haſſier & ses Collegues en son nom , & comme contenant les moyens & la substance de leur demande. L'Examen des Propositions n'a été entrepris que sur une protestation formelle des Accusateurs de Jansénius , qu'ils n'entendoient point par-là engager le Pape dans l'examen de la question de

IV. CL. *Auxiliis*, agitée sous Clément VIII & Paul V, & sur une déclaration VI. P<sup>e</sup>. formelle de ce Pape, qu'il ne prétendoit point toucher à tout ce qui N<sup>o</sup>. VI. avoit été laissé indécis par ces deux Papes. Il n'étoit pas si difficile de se tromper dans l'intelligence de Jansénius que l'on pourroit peut-être penser ; ce qui vient de ce que Jansénius s'étant servi des expressions de S. Augustin & des Peres, & étant jugé par des Scholastiques, il a pu facilement être entendu selon l'intelligence scholastique des termes dont il s'est servi, qui est devenue la plus commune dans l'Eglise. Or il est certain que les mêmes expressions d'impossibilité, de résistance &c. qui sont orthodoxes dans le sens des Peres, étant entendues scholastiquement, contiennent des sens hérétiques, le langage des Théologiens ayant changé : ce qu'il ne feroit pas difficile de faire voir en détail.

Le Pape Innocent X a déclaré plusieurs fois de vive voix, tant aux Docteurs députés qu'aux Jésuites, aux Dominicains, & même à M. l'Ambassadeur de France pour le mander à la Cour, qu'il n'entendoit point condamner la grace efficace. Et ce mot ne pouvoit être ambigu dans sa bouche, parce qu'il avoit été tellement informé de ce qu'on appelloit la Doctrine de la grace efficace, ayant été jeune à Rome durant les Congrégations de *Auxiliis*, & ayant eu avant son Pontificat les oreilles battues de ce mot par les Dominicains, & par une infinité d'autres personnes, qui y prenoient intérêt, qu'il est impossible qu'il entendit autre chose que la doctrine des Dominicains, que l'on fait être divisés sur ce sujet avec les Jésuites, & qu'il ne vît bien qu'on le prendroit en ce même sens. Ce même Pape a renvoyé avec éloge les Docteurs qui avoient soutenu la grace efficace, sans leur témoigner, par la moindre parole, qu'il avoit trouvé à redire à leur sentiment, & quoiqu'ils eussent protesté en sa présence de soutenir toujours le même sens qu'ils avoient soutenu devant lui, s'il n'étoit condamné par S. S. en termes formels. Le même Pape Innocent X, a témoigné par un Décret particulier, qui n'est pas un simple Décret de l'Index, mais un Décret de toute l'Inquisition, & qui commence par son nom ; que sa Constitution laissoit indécises toutes les questions de *Auxiliis*, agitées sous Clément VIII, & Paul V (b). Or on ne peut supposer avec la moindre apparence que ce Pape ne fût pas que la principale, & presque l'unique question agitée sous Clément VIII, étoit si la grace efficace par elle-même étoit nécessaire à toute action de piété : le Pape Alexandre VII, le plus assuré témoin de l'intention de son prédécesseur, dans le Bref qu'il adressa à l'Université de

(b) [Décret de l'Inquisition du 23 Avril 1654, cité dans ce Bref aux Evêques de France du 29 Septembre de la même année.]

de Louvain, qu'il fait tenir la grace efficace, lui dit qu'elle ne sauroit IV. CL.  
mieux faire que de soutenir les dogmes de S. Augustin & de S. Thomas, VI. P.  
qu'il appelle *tutissima sanctissimaque dogmata*: or si les dogmes de S. N°. VI.  
Augustin sont équivoques à cause des chicanes dont on tâche de les  
obscurcir, ceux de S. Thomas ne le sont pas; & on ne lui attribue rien  
dans l'Eglise que la doctrine de la grace efficace: ainsi cette approbation  
tombe sur la véritable doctrine de S. Thomas.

Les Jésuites & les autres accusateurs de Jansénius ont reconnu plu-  
sieurs fois, par des Livres imprimés, qu'ils ne prétendoient point que la  
grace efficace fût condamnée par les Constitutions; & c'est par la Peré-  
Annat, qui est la règle des sentiments des Jésuites, qu'on a tiré cet  
argument. « Le sens de Jansénius est condamné: la grace efficace n'est  
point condamnée. Donc la grace efficace n'est pas le sens de Jansénius ».

Les Evêques du Louvre & de la dernière Assemblée, qui ont été les  
auteurs de la condamnation du sens de Jansénius, & des Propositions  
anathématisées de Jansénius, disent dans leur Relation, que le sens de Jan-  
sénius qu'ils condamnent, étoit inconnu à toutes les Eglises Catholiques avant  
Jansénius & Baïus. Or il est impossible de supposer qu'ils aient été  
ignorants, jusqu'au point que de ne pas savoir qu'il n'y a rien de plus  
commun dans les Ecoles que la Doctrine qu'ils entendoient sous le nom  
de sens de Jansénius.

Depuis les Constitutions & la condamnation publique du sens de Jan-  
sénius, il a toujours été permis de soutenir librement la doctrine vérita-  
ble de la grace efficace, nécessaire à toute bonne action, comme n'étant  
point condamnée, de l'aveu des Evêques & du Pape. Plusieurs Ordres  
entiers, comme celui des Dominicains, celui des Carmes, celui des  
Minimes, celui des Augustins, sont obligés par statut de l'enseigner, &  
l'enseignent effectivement d'autres Ordres, savoir celui des Chanoines  
Réguliers, celui des Pères de l'Oratoire, & les Bénédictins Réformés l'en-  
seignent presque généralement par inclination: donc on ne doit pas juger  
que le Pape & les Evêques qui le voient & qui le savent, & qui auto-  
risent tous les jours par leur présente les Actes où on la soutient, ten-  
tent en même temps de condamner le sens de Jansénius, entendent  
seuls contre la doctrine de la grace en la manière qu'elle est soutenue  
par ces Théologiens.

On ne peut donc pas dire que la doctrine de la grace efficace, telle qu'elle est  
soutenue par ces Théologiens, soit condamnée par les Constitutions & la Relation  
de l'Assemblée. On ne peut pas dire non plus que la doctrine de la grace efficace,  
telle qu'elle est soutenue par ces Théologiens, soit condamnée par le Pape & les  
Evêques. On ne peut pas dire non plus que la doctrine de la grace efficace,  
telle qu'elle est soutenue par ces Théologiens, soit condamnée par les  
Constitutions & la Relation de l'Assemblée.

*Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXII.*

K k k k k

*Que ces preuves non seulement sont bonnes, mais qu'elles sont démonstratives.*

**C**Es MM. déclarent sur toutes ces preuves, qu'ils n'ont jamais rien vu de plus foible : & l'on prétend au contraire qu'elles sont concluantes, & qu'on ne les peut nier sans renverser les principes du sens commun. C'est notre différent : & pour l'éclaircir, l'on va faire voir ce que l'on prétend, & que l'on n'a peut-être pas tant de tort qu'ils s'imaginent, de donner à ces preuves le nom de démonstration.

Il faut remarquer qu'il y a des choses où les raisons ne laissent pas d'être démonstratives, encore qu'on ne montre pas démonstrativement la vérité du sujet, parce qu'on n'entreprend d'en montrer qu'une très-grande vraisemblance ; & si cette vraisemblance suffit pour le dessein qu'on a, on aura démontré ce qu'on prétendoit. Un exemple éclaircira ce que je veux dire. Une Dame attachée à la vie, ayant oui dire que quelques personnes avoient été accablées par la chute d'un plancher, ne vouloit plus entrer dans aucune maison sans l'avoir fait visiter : celui qui, ayant entrepris de la guérir de cette imagination, se seroit efforcé de lui montrer que cet accident étoit impossible ; n'auroit jamais réussi dans ses desseins ; parce qu'il est en effet possible. Mais si on entreprend de prouver qu'il n'est pas vraisemblable que cela arrive, & que prenant un principe plus général, on lui fasse voir qu'il ne faut pas régler ses actions & sa vie par la crainte des accidents, qui, pouvant arriver, arrivent si rarement ; & que la peine qu'elle se donne est un plus grand mal que ne le peut être le hazard d'un accident si extraordinaire, on conclura démonstrativement, qu'encore que cet accident soit possible, il n'est nullement vraisemblable ; & qu'elle doit agir comme s'il n'étoit pas possible, & ne s'en mettre nullement en peine.

Il en est de même dans le sujet dont il s'agit : car si en recherchant le sens des paroles d'une personne, & tâchant de pénétrer ce qu'il a voulu dire, nous ne voulons pas recevoir des preuves, ni ne former de jugements qui ne fussent certains, nous ne jugerions jamais de rien ; & nous n'aurions jamais aucune assurance que ceux qui nous parlent aient dans le cœur ce qu'ils expriment ; puisque je peux faire cent hypothèses métaphysiques qui détruiront cette certitude : & ainsi il est évident qu'il faut fixer nos jugements à la plus grande vraisemblance, & croire & juger qu'une personne a eu dans l'esprit ce qu'il nous paroît plus pro-

bablement qu'il y a eu, en considérant toutes les circonstances: de sorte IV. C.  
qu'il faut interpréter ses paroles, non par sa simple pensée, puisque nous VI. P.  
ne la connoissons pas en elle-même; ni par ses simples paroles, puisque N°. VI.  
cette règle nous tromperoit en beaucoup de rencontres; mais par toutes  
les marques que nous avons de sa pensée. Il s  
que, l'on doit donner aux paroles d'une Bulle faite  
par l'Eglise, est sans doute le sens qu'il est plus  
a eu, & que l'Eglise a accepté; l'autorité, & le s  
l'un de l'autre. Ainsi, si tout considéré, il est

Pape, en faisant sa Bulle, a voulu enfermer, & a cru enfermer la Grace  
efficace, sous les mots de *sens de Jansénius*, & que l'Eglise, en la rece-  
vant, ait compris la même doctrine sous ces mots, il est indubitable qu'on  
devroit croire que c'est le sens de cette Bulle, & qu'en la signant, on  
signeroit la condamnation de cette doctrine. Mais s'il est au contraire  
plus vraisemblable que le Pape n'a pas cru que le sens de *Jansénius* fût  
la grace efficace, & que la plus grande partie de l'Eglise ne croie pas  
que ce soit ce qui est condamné par la Bulle, il est certain & indubi-  
table qu'on doit croire que cette doctrine n'y est pas renfermée; & qu'ainsi,  
en signant le Formulaire & les Constitutions quant au dogme, on ne  
condamne pas la grace efficace. Or je ne crois pas qu'on puisse désavouer  
sincèrement que les preuves alléguées ne fussent, pour montrer qu'il est  
au moins beaucoup plus vraisemblable, & même moralement certain que  
les Papes & l'Eglise n'ont point enfermé la grace efficace sous les mots  
de *sens de Jansénius*. Donc on doit fixer son jugement à cela, & croire  
que ce n'est pas le sens qu'on doit donner aux Constitutions, qui se  
doivent toujours expliquer au sens qui paroît le plus probablement celui  
du Pape & de l'Eglise. Et par-là il est visible qu'il ne sert de rien d'allé-  
guer, qu'il se peut faire qu'il soit autrement, & que les Papes aient con-  
damné en effet la grace efficace, quoiqu'ils aient dit de bouche, & pro-  
testé par écrit, qu'ils ne la condamnoient pas; parce qu'ils sont faillibles,  
& qu'ils peuvent être méchants; qu'il se peut faire aussi que les Evêques  
& les Théologiens mêmes condamnent la grace efficace par prévarication,  
& cependant la déclarent orthodoxe par un autre motif. Toutes ces  
hypothèses ne détruisent pas la démonstration précédente; parce qu'elles  
ne font point qu'il ne soit infiniment plus vraisemblable que le Pape n'ait  
point condamné le sens de Jansénius en lui attribuant un autre sens que  
celui de la grace efficace, & que les Evêques ne l'aient condamné de la  
même sorte, que non pas que le Pape soit fourbe, menteur, impie, en  
déclarant en tant de manières qu'il ne condamne pas la grace efficace,  
& en souffrant qu'on soutienne par-tout ce qu'il auroit condamné véri-

IV. Cl. tablement, & que l'Eglise ne soit plus composée que de prévaricateurs,  
 VI. P<sup>e</sup>. qui approuvent & condamnent le même dogme contre leur conscience:  
 N<sup>o</sup>. VI. ce qui est contraire à sa sainteté.

Nulle vérité de fait n'est à l'épreuve des hypothèses métaphysiques; & si l'on ne recevoit que celles qui ne peuvent être combattues de cette sorte, il n'en faudroit recevoir aucune. Mais c'est une vérité métaphysiquement certaine, que l'on ne doit point régler ses jugements & ses opinions sur des hypothèses; parce qu'elles ne détruisent point la plus grande vraisemblance nécessaire pour entendre les paroles & les sens des hommes; & ainsi pour être certainement obligé de juger que la grace efficace n'est point condamnée par la Bulle du Pape, il suffit que, toutes choses considérées, il soit infiniment plus vraisemblable que le Pape & l'Eglise n'ont point intention de la condamner.

## ARTICLE V.

### *Réponse à quelques autres objections.*

**L'**Etendue de cette réponse donnera la liberté d'être plus court sur quelques autres qu'on a dessein de réfuter en passant.

## O B J E C T I O N.

« Encore qu'on puisse demeurer d'accord de ce que l'Auteur conclut dans cette quatrième Maxime, que le Pape a attribué la qualité d'hérétique à une certaine doctrine qu'il a jugé être de Jansénius, il ne s'ensuit nullement qu'il ait pensé une autre doctrine que la véritable doctrine de Jansénius. Toute la raison qu'on en apporte, c'est que ce seroit faire tort au Pape ».

*Réponse.* Ce que l'on accorde ici en passant, ruine presque toutes les prétentions de ces Messieurs. Car si c'est à un dogme particulier que le Pape a attribué la qualité d'hérétique; donc la proposition principale toute entière est: cette doctrine particulière, qui est de Jansénius, est hérétique. Or dans cette Proposition, il y a un fait nettement exprimé; savoir que cette certaine doctrine est de Jansénius. 2<sup>o</sup>. Il est visible que dans cette Proposition, c'est cette certaine doctrine qui détermine le sens de Jansénius à être hérétique; puisque cette doctrine n'est pas hérétique, parce qu'elle est de Jansénius, mais que le sens de Jansénius ne peut être hérétique; que parce qu'il est le même que cette doctrine hé-

rétique. Ce qu'on ajoute, qu'il n'est pas permis de croire que le Pape IV. Cl. ait pensé un autre sens que le véritable, est déjà réfuté: car il n'est pas VI. P.<sup>e</sup> permis de le penser sans raison; & il est nécessaire de le penser, si on N<sup>o</sup>. VI a raison de le penser: ce qu'on a prouvé. Ce qu'on dit ensuite, qu'on mettra les Papes dans une impossibilité absolue de ne condamner jamais la doctrine d'aucun Auteur, ne peut avoir de sens raisonnable. Car si par la doctrine d'un Auteur, on entend sa véritable doctrine distinctement connue, c'est-à-dire, par exemple, la non-Transsubstantiation qui est la doctrine de Calvin, il n'y a rien de plus possible que de la condamner en cette manière en l'exprimant: car il n'y a qu'à dire que l'on condamne la non-Transsubstantiation: & quand ils font des condamnations de cette sorte, ils condamnent la véritable doctrine des Auteurs, supposé que les Auteurs l'aient véritablement enseignée; soit qu'ils l'attribuent à ces Auteurs, soit qu'ils ne la leur attribuent pas. Car comme on ne condamne pas en effet la véritable doctrine d'un Auteur, lorsqu'il n'a pas véritablement enseigné ce qu'on lui impute, on condamne aussi sa véritable doctrine, quand on condamne ce qu'il a véritablement enseigné, quand même on ne la lui imputerait pas.

Que si l'on a voulu dire que les Papes feroient dans une impossibilité absolue de faire voir que la doctrine qu'ils condamnent est véritablement d'un Auteur, on ne s'éloignera pas moins de la vérité: car il y a tant d'opinions qui sont claires, & qu'on ne peut douter être des Auteurs, que l'évidence humaine suffit pour convaincre tout le monde qu'elles sont de ces Auteurs, & que le Pape a eu raison de les leur attribuer. C'est pourquoi je suis assuré que si je dis, que je condamne la doctrine qui enseigne qu'il y a eu des hommes avant Adam, enseignée par un certain Auteur de ce temps, encore que je ne sois pas Pape, je persuaderai ces Messieurs que je condamne sa véritable doctrine, & même quand il n'expliqueroit pas ce dogme, & qu'il condamneroit simplement le sens d'un Auteur sans l'expliquer, sa condamnation tomberoit presque toujours sur le sens véritable, les circonstances qui obligent de distinguer entre le sens conçu & le sens véritable étant assez rares. C'est pourquoi il n'est pas difficile, comme ils disent, de s'imaginer cette  
celle que les Papes peuvent mettre en repos les fideles sur l  
chaque Auteur. Car ils n'ont qu'à exprimer clairement c  
comme fit le Pape Vigile, qui, en condamnant Théodore  
détermina dans chaque Article le sens auquel il le condamnoit: car si  
ce sens est clairement dans cet Auteur, les fideles seront en repos, &  
ne douteront ni du fait, ni du droit; & s'il n'y est pas, ils se mettront  
encore en repos par une autre raison; c'est qu'il leur est très-peu im-



IV. CL. portant de le savoir. Mais il est vrai qu'il est difficile de s'imaginer quelle  
 VI. P<sup>e</sup>. vue on a pu avoir dans cette exagération surprenante qu'on ajoute ensuite:  
 N<sup>o</sup>. VI. „ J'oserois dire que jamais il ne s'est fait une Sentence, ni une condam-

„ nation plus claire, plus nette, plus précise, plus expresse; plus dé-  
 „ cislve, plus contradictoire, plus arrêtée, plus exprimée & plus enten-  
 „ due, que la condamnation de Jansénius & de sa doctrine". En vérité  
 on eût pu dire plus simplement une chose qui paroît évidemment fautive.

Pour faire voir à ces Messieurs qu'il y a de l'excès dans leurs paroles, il n'y a qu'à leur demander pourquoi donc, dans le commencement de la dix-huitième Lettre, on a dit ceci en propres termes: „ Si vous „ conveniez de part & d'autre du sens de Jansénius, & que vous ne „ fussiez plus en différent, que de savoir si ce sens est hérétique ou „ non, alors les jugements qui déclareroient que ce sens est hérétique, „ toucheroient ce qui est véritablement en question; mais la grande dif- „ pute étant de savoir quel est le sens de Jansénius, les uns disant qu'ils „ n'y voient que le sens de S. Augustin & de S. Thomas, & les autres „ qu'ils en voient un qui est hérétique, & qu'ils n'expriment pas, il „ est clair qu'une Constitution qui ne dit pas un mot touchant ce dif- „ férent, & qui ne fait que condamner en général le sens de Jansénius, „ ne décide rien de ce qui est en dispute". Comment une Constitution, qui ne décidoit alors rien de ce qui étoit en dispute, est-elle devenue depuis la plus décisive, & la plus contradictoire que l'on puisse marquer? Il n'y a encore qu'à leur demander s'ils croient que, si le Pape avoit fait une Bulle où il y eût en propres termes: *Je condamne la Grace efficace non nécessitante, soutenue par Jansénius*, si cette Bulle ne seroit pas plus expresse & plus décisive que celle d'Alexandre VII, par laquelle ils prétendent qu'il a condamné la même chose? Il est certain au moins qu'elle seroit plus entendue: car il n'y auroit personne qui, recevant la Bulle, ne crût que la grace efficace y est condamnée: au lieu que presque tous les Théologiens, en recevant la Bulle d'Alexandre, croient en même temps que la Grace efficace n'y est pas condamnée; de sorte que le Pape, par cette Bulle si expresse & si entendue, ne s'est fait entendre par personne.

Mais je crois que toute l'équivoque de ce discours est, que l'on y prend l'intention & la créance de condamner le sens d'un Auteur, pour la condamnation actuelle & effective du sens véritable de cet Auteur. Car il est très-vrai que le Pape témoigne très-clairement & très-expressement dans sa Bulle, qu'il a cru condamner le sens de Jansénius: mais on n'est pas en droit de conclure qu'il a donc condamné effectivement le véritable sens de Jansénius; parce que, pour condamner le sens vé-

table de Jansénius, il ne suffit pas de croire qu'on le condamne, & IV. Cl. d'avoir intention de le condamner; mais qu'il faut aussi l'entendre bien, VI. P. & ne prendre pas un autre dogme pour son véritable sens. Il ne suffit N°. VI. pas, pour dire qu'on a tué un homme réellement, de croire l'avoir tué & d'avoir eu l'intention de le tuer, mais il faut aussi n'avoir pas pris un autre pour lui; & il y a bien des gens qu'on a cru tués & qui n'ont pas laissé de vivre long-temps après. Toute cette question roule donc sur ce point; savoir, si le Pape a bien conçu le sens de Jansénius, & s'il a cru que c'étoit la grace efficace? Si cela est, il est certain qu'il l'a condamnée; & si le contraire est certain, comme on prétend, il est indubitable au contraire qu'il ne l'a pas condamnée.

Je suis encore obligé d'avertir que ce qui cause une confusion horrible dans l'Eglise, c'est que l'on varie à tout moment l'idée du sens de Jansénius; car quelquefois on signifie par ces mots le dogme de la grace efficace distinctement connu, & quelquefois on laisse ces mots dans une signification générale, sans aucune détermination distincte, & l'on passe insensiblement de l'un à l'autre, sans en avertir: c'est pourquoi, pour éclaircir cette dispute, il faudroit trouver différents mots pour ces différentes idées; autrement on ne s'entendra jamais.

Par exemple, quand on dit que l'intention formelle du Pape a été de condamner le vrai sens de Jansénius, on peut accorder cette proposition dans le sens que le Pape a eu une intention formelle de condamner les dogmes qu'il croyoit être le véritable sens de Jansénius; mais en substituant l'idée distincte de grace efficace, la proposition est très-fausse, parce qu'il est très-faux, qu'il ait eu une intention formelle de condamner la grace efficace.

On ne s'arrête pas à ce qu'on dit; que la grace efficace est un mot commun à tous les partis; parce que dans toutes les preuves par lesquelles l'on a voulu montrer que la grace efficace n'est pas condamnée, l'on a pris ce mot pour la véritable grace efficace, & l'on prétend qu'elles sont toutes concluantes à l'égard de cette grace.



IV. CL.  
VI. P.  
Nº. VI.

## ARTICLE VI.

*Réfutation de ce qu'on dit, que cette justification est abstraite, & qu'elle ne peut servir qu'à un petit nombre de personnes; & qu'ainsi, si on n'a point d'autre manière de défendre le sens de Jansénius, que celle-là, il demeurera condamné dans l'esprit de la plupart du monde.*

ON supplie ceux qui font cette objection de considérer qu'il y a une infinité de choses très-claires en elles-mêmes, & très-proportionnées à l'esprit de tout le monde, qui, étant ensuite combattues par des raisons subtiles & embarrassées, ne se peuvent éclaircir & démontrer qu'avec quelque sorte d'obscurité. C'est ce qui arrive en cette rencontre. Car la chose qui fait le sujet de la dispute est si claire en soi, qu'il n'est pas besoin de beaucoup de paroles pour la faire entendre. Il n'y a qu'à dire, qu'il est constant, que la grâce efficace est reconnue pour une doctrine orthodoxe par le Pape, par tous les Evêques & par toute l'Eglise, & qu'ainsi on ne peut prétendre, avec la moindre apparence, qu'elle soit condamnée dans les Constitutions, sous le nom de sens de Jansénius. Il faut donc nécessairement, ou que Jansénius ait eu véritablement un autre sens que cette doctrine, qui ait mérité d'être condamné, ou que, s'il n'en a point eu d'autre, le Pape ne l'ait pas entendu en son véritable sens, mais en quelqu'un de ceux qui lui sont attribués par ses ennemis.

Il y a peu de personnes qui ne soient capables d'entendre cette raison, & qui ne puissent même démêler l'embarras de cet argument captieux, qui a fait le sujet de cette dispute.

Car si on vouloit, par exemple, démontrer à quelqu'un que tous les Calvinistes sont Catholiques par ce sophisme.

Tous les Calvinistes protestent de croire le véritable sens de ces paroles: *Ceci est mon corps*. Or le véritable sens de ces paroles est, que le Corps de Jesus Christ est véritablement & réellement dans l'Eucharistie: donc &c.

Il y a peu de personnes qui fussent capables de s'y laisser surprendre, & qui ne pussent y répondre en cette manière. Tous les Calvinistes protestent de suivre le sens de ces paroles: *ceci est mon Corps*. Je distingue: celui qui est véritable selon eux; c'est-à-dire, celui qu'ils s'imaginent être véritable, je l'avoue: celui qui est effectivement véritable, je le nie. Or le véritable sens de ces paroles est, que Jesus Christ est réellement

réellement présent dans l'Euchariste. Je distingue: le véritable en effet, IV. CL. je l'accorde: le véritable dans la pensée des Calvinistes, je le nie; & je VI. P<sup>c</sup>. nie la conclusion. De même il n'y a guere de personnes si peu intel- N<sup>o</sup>. VI. ligentes qui ne soient capables de se démêler de cet argument dont il s'agit, qui n'est pas moins sophistique. Le Pape condamne le véritable sens de Janfénius. Or le véritable sens de Janfénius est la grace efficace; donc il condamne la grace efficace.

Car on peut distinguer la majeure en cette façon: le Pape condamne le véritable sens de Janfénius; je distingue: celui qu'il croit véritable, je l'accorde: celui qui est réellement le véritable, savoir celui de la grace efficace, je le nie. Et la mineure de même. Or le sens de Janfénius est la grace efficace; je distingue: est réellement la grace efficace; je l'accorde: est la grace efficace dans la pensée du Pape, je le nie: donc il condamne la grace efficace, je le nie.

Que si l'on est persuadé que le sens de Janfénius n'est pas la grace efficace, mais quelqu'autre chose, l'argument est encore moins convainquant; car il n'y aura qu'à nier simplement la mineure. Il est visible par-là que cet amas de preuves & de principes qu'on a été obligé de représenter en divers Ecrits, n'est nullement nécessaire pour le commun du monde, & qu'il est uniquement destiné pour ceux qui, par des subtilités d'une Logique qu'on n'estime pas solide, ont tâché d'obscurcir des choses très-claires d'elles-mêmes. Aussi quoique l'on ait toujours raisonné sur les mêmes principes, non seulement dans les autres Ecrits, mais aussi dans la dix-septieme & dix-huitieme Lettre, personne ne s'est plaint de n'entendre pas ce qu'on traite maintenant d'obscur; & l'Auteur de la dix-huitieme Lettre a fort bien fait comprendre à tout le monde que les mots de sens de Janfénius étoient bien équivoques dans la bouche de ceux qui s'en servoient: que dans la bouche des Jésuites, ils signifioient le sens de Calvin; & dans celle de leurs adversaires, ils signifioient le sens de S. Thomas: & qu'ainsi ces personnes, en condamnant, comme ils faisoient, le sens de Calvin, rejetoient en effet tout ce que les Jésuites condamnoient sous les mots de sens de Janfénius, & tout ce que le Pape y avoit condamné.

On ne s'étoit pas encore avisé en ce temps-là de penser que le sens de Janfénius ne signifioit que ce qui est effectivement le sens de Janfénius, & ne pouvoit être déterminé que par un dogme qui fût dans la vérité un sens de Janfénius; & l'on croyoit, au contraire, que, dans la bouche des Jésuites & du Pape, il signifioit ce qui n'est pas le sens de Janfénius, c'est-à-dire, l'erreur de Calvin.

Qu'on lise cette Lettre & la précédente, & l'on verra qu'elles sont  
*Ecrits sur le Janféanisme. Tome XXII.* L1111

- IV. C<sup>l</sup>. toutes deux appuyées sur ces principes; & cependant je ne sache per-  
VI. P<sup>e</sup>. sonne, qui y ait trouvé d'obscurité, non plus que dans ces paroles de  
N<sup>o</sup>. VI. Facundus, qui en contiennent le principe: *Aliud est hæreticum excusare quod catholicus putetur, aliud ipsam hæresim laudare atque deffendere; non potest castitatis approbator atque dilector, non approbatâ fornicatione, fornicatorem, dum in personâ fallitur, approbare, & non improbatâ castitate castum, dum in personâ similiter fallitur, improbare.*
- 

## ARTICLE VII

*Du scandale que l'Auteur témoigne du sentiment où l'on est, & quel égard on y doit avoir.*

**O**N peut faire diverses considérations sur ce scandale, dont la première est, que ce scandale peut être fondé sur l'opinion en soi; c'est-à-dire, sur ce qu'on croit que la grace efficace n'est pas condamnée par les Constitutions: ou sur les suites de l'opinion; c'est-à-dire, sur l'approbation des signatures fondée sur cette opinion.

1<sup>o</sup>. S'il regarde l'opinion même, l'Auteur de l'Ecrit est trop raisonnable pour ne pas voir qu'on ne peut demander avec justice d'une personne, qu'elle change de sentiment pour éviter le scandale, parce qu'il n'y a que la seule lumière de la vérité, ou connue ou présumée, qui puisse produire cet effet, qui n'est nullement en notre puissance: ainsi il doit être satisfait qu'on lui déclare qu'on n'a rien vu dans son Ecrit dont on ait été persuadé; comme on a été très-satisfait de la déclaration qu'il a faite, qu'il n'avoit pas été persuadé de l'Ecrit auquel il avoit répondu.

2<sup>o</sup>. De plus, il doit considérer que ce scandale est réciproque, & que s'il est scandalisé de ce qu'il lui semble qu'on a abandonné la grace efficace en signant les Constitutions quant au dogme, on est aussi scandalisé de voir qu'après qu'on a travaillé tant qu'on a pu à persuader à tout le monde que la grace efficace n'est pas condamnée, lui & ceux qui sont dans son sentiment veulent au contraire prouver & établir qu'elle l'est, & donner lieu aux Jésuites de les citer comme témoins de la condamnation de la grace efficace: ce qui est sans doute faire un tort extrême à la vérité & à l'Eglise, & un abus plus grand en quelque sens que ce que les Jésuites font; puisqu'en combattant cette grace, ils reconnoissent néanmoins qu'elle n'est point condamnée, & que ces Messieurs, en prétendant la défendre de cette sorte, veulent faire croire que toute l'Eglise la condamne d'hérésie: *non tali auxilio nec defensoribus istis tempus eget.*

Ainsi, dans ce scandale réciproque, l'on doit se régler par une équité IV. CL. supérieure, qui est de ne demander pas aux autres ce qu'ils auroient au- VI. P<sup>e</sup>. tant de droit de nous demander à nous-mêmes, & de suivre l'avis de N<sup>o</sup>. VI. S. Augustin: *mittamus ista communia quæ dici ex utrâque parte possent, licet vera dici ex utraque parte non possent.*

3°. Que s'ils ne sont scandalisés de l'opinion, qu'à cause des suites, c'est-à-dire, de l'approbation de la signature, parce que par-là ils ont témoigné recevoir les Constitutions quant à la foi, outre qu'on leur pourra faire voir qu'on aura autant de raison de se scandaliser des suites de leur sentiment, on peut répondre pour ceux qui sont obligés de dire leur sentiment, & de donner avis à ceux qui le leur demandent, qu'on ne voit pas qu'on les puisse blâmer avec justice d'avoir suivi leurs lumieres, ni que la raison de ce scandale qu'on allegue, ait dû être suffisante pour les en détourner.

Car l'on doit considérer que l'on n'a pas seulement deux ou trois personnes à satisfaire; mais que la charité oblige d'étendre ses vues plus loin, & d'avoir encore plus de soin de ne scandaliser pas les personnes foibles, que les personnes plus fortes & plus éclairées. Or, si on avoit suivi une autre conduite, il y auroit eu un beaucoup plus grand nombre de personnes qui s'en seroient scandalisées, qu'il n'y en a qui le sont de celle qu'on a suivie; & l'on peut dire de plus que celles qui ont signé de la sorte, étant assez fortes pour se soutenir dans ce milieu, ne l'étoient peut-être pas assez pour aller plus avant; non pas faute de courage, mais parce que leurs lumieres n'alloient qu'à faire ce qu'elles ont fait; c'est-à-dire, qu'à protester de n'avoir point d'autre foi touchant ces questions, que celle de l'Eglise Catholique, & à ne prendre point de part à tout le reste. Or je ne fais si ces Messieurs approuveroient que l'on détournât des personnes d'un chemin que l'on croit bon, & dans lequel elles entrent d'elles-mêmes & par leurs propres lumieres, pour les faire entrer dans une autre voie que l'on croit plus dangereuse, non seulement pour les personnes, mais pour la vérité même, avec un très-grand sujet de se défier qu'elles pussent subsister, & qu'elles ne se plaignissent peut-être qu'on les avoit poussées trop avant, sans en avoir d'autre raison, sinon, que cet avis n'est pas approuvé par trois ou quatre personnes.



IV. Cr.  
VI. P.  
N°. VII.

## É C R I T,

*Contenant quelques Considérations générales.*

[Imprimé pour la première fois.] (a)

**O**N supplie ces MM. pour ménager le temps, pour traiter solidement la matière dont il s'agit, & pour rendre leurs Ecrits plus capables de persuader, d'avoir égard aux considérations suivantes.

La première est; qu'il est impossible que des personnes qui ont pensé dix ans durant à une même matière avec quelque application, n'aient formé diverses pensées qu'elles ont rejetées ensuite, en ne les jugeant pas solides.

Or encore qu'elles se soient pu tromper dans le discernement de ces raisons & de ces pensées, en jugeant solides celles qui ne l'étoient pas, & rejetant au contraire celles qui étoient véritablement solides; néanmoins il est certain qu'elles ne sont pas en état d'être persuadées, si on ne fait que leur proposer les pensées qu'elles ont rejetées, à moins qu'on ne détruise en même temps les raisons par lesquelles elles les ont rejetées.

On ne peut néanmoins obliger avec justice ces MM. de prévoir quelles sont ces pensées qu'on a déjà rejetées, à moins qu'ils n'aient eu lieu de le juger par divers Ecrits qu'on a déjà fait sur ce point.

Mais il semble juste d'exiger d'eux, que, quand ils proposeront une raison, & qu'ils auront lieu de juger quelle est la réponse qu'on y peut faire, suivant les principes où l'on est, ils prennent la peine en même temps de réfuter cette réponse: car il y a sans doute du défaut à ne pas prévoir une réponse naturelle qui naît des principes de celui que l'on combat, comme il y en a eu sans doute à ne pas prévoir celle que l'on a faite à l'argument de l'approbation de S. Augustin dans la seconde Partie de la Réponse, quand même cette réponse ne seroit pas bonne. Ils doivent donc prendre pour principe, que les raisons qu'ils produiront seront jugées justement défectueuses, si elles souffrent des réponses qu'ils aient dû prévoir, & qu'ils n'aient pas réfutées.

La seconde Considération est; que la pensée qu'ils ont, conforme à Monsieur M. de Toulouse & aux Jésuites, dans la manière dont ils prouvent que de Marca. le sens de Jansénius est un droit, ne nous paroît pas véritable, & qu'il

(a) [Voyez la Préface historique, Article VI. §. II. N°. V.]

nous semble qu'ils n'ont pu entrer dans cette pensée, 'que parce qu'ils IV. CL.  
ne comprennent pas assez le sentiment de M. de Toulouse & des Jésuites. VI. P<sup>e</sup>.

Car il est vrai qu'ils sont conformes en apparence dans la conclusion; N<sup>o</sup>. VII.  
mais c'est par des principes si différents, que ces MM. doivent juger  
ceux des Jésuites & de M. de Toulouse très-faux; comme les Jésuites  
& M. de Toulouse jugeront très-faux ceux dont ces MM. se servent  
pour la tirer.

M. de Toulouse a toujours voulu supposer opiniâtrément que le sens  
de Jansénius sur les cinq Propositions, étoit une chose claire & entendue  
de la même sorte par tout le monde; non seulement sous l'idée confuse  
du sens de Jansénius, mais sous l'idée distincte d'une certaine doctrine  
déterminée, distinctement connue de la même sorte par tous les Théolo-  
giens. Et si on lui a dit que cette supposition n'étoit pas vraie, il n'a  
pas fait semblant de l'entendre. De ce principe il a conclu, que le Pape,  
condamnant le sens de Jansénius, avoit condamné en effet son sens vé-  
ritable, tel qu'il est connu par tout le monde; & qu'ainsi ceux qui re-  
fusoient de le condamner, nioient en effet le droit; c'est-à-dire, qu'ils  
refusoient de condamner ce dogme uniformément connu par tout le  
monde, & qui est de Jansénius.

Il faut avouer que si la chose étoit telle que M. de Toulouse la veut  
supposer, il auroit raison de conclure, comme il fait, qu'on ne le peut  
accuser de se tromper que dans la supposition, & non dans la manière  
dont il tire la conclusion.

Les Jésuites concluoient la même chose que M. de Toulouse, par  
une autre voie, qui est, que le Saint Esprit éclaire le Pape dans l'in-  
telligence des Auteurs dont il juge: d'où ils concluent, qu'ayant jugé  
de Jansénius, il a condamné son véritable sens, parce qu'il a connu ce  
véritable sens; & de-là ils ont encore raison de conclure que le vérita-  
ble sens de Jansénius est condamné: cette conclusion étant très-bien  
tirée du principe qu'ils établissent, que le Saint Esprit éclaire le Pape  
dans l'intelligence des Auteurs. Mais de supposer, comme font ces MM.  
que le Pape s'est pu tromper dans l'intelligence de Jansénius; que son  
sens n'est pas évident, & qu'on l'explique en diverses manières, & qu'il  
y a même de l'apparence que le Pape ne l'a pas entendu; & d'en con-  
clure néanmoins, que soit qu'il l'ait bien ou mal entendu, on doit  
croire qu'il a condamné le véritable sens de Jansénius, parce qu'il a  
condamné le sens de Jansénius, & que ces paroles ne peuvent signifier  
que le véritable sens de Jansénius; c'est une manière de raisonner qui  
leur est si particulière, qu'on ne croit pas qu'ils puissent produire une  
seule personne qui ait raisonné sur ces principes.



IV. CL. En un mot, les Jésuites n'ont jamais fondé leurs preuves sur la signi-  
VI. P<sup>c</sup>. fication des mots de sens de Jansénius, mais sur la supposition que le  
N<sup>o</sup>. VII. Pape a bien conçu le sens de Jansénius.

De sorte que nous sommes d'accord avec les Jésuites des principes de Logique; & ce qu'on leur a reproché, qu'ils raisonnoient mal, est, qu'ils ne vouloient pas faire semblant d'entendre qu'on n'entendoit pas en la même manière qu'eux, le sens de Jansénius.

Je ne fais aussi s'ils ont fait réflexion sur une conséquence plaisante, qu'on ne leur a marqué qu'en passant: c'est qu'ils ont trouvé une manière abrégée de rendre le Pape infaillible dans les faits, lors même qu'il se trompe, sans changer de pensée & sans se détromper. Car si le Pape avoit dit, je condamne le sens de Jansénius, qui est la grace nécessaire, il est sans doute que ces MM. diroient que le Pape se seroit trompé dans le fait, & non dans le droit: & cependant si le même Pape, sans changer de pensée, & supposant seulement que le sens de Jansénius est assez connu pour n'avoir pas besoin d'explication, avoit dit simplement, en retranchant cette explication, je condamne le sens de Jansénius, il faut que ces MM. prétendent, que la seule suppression de cette explication le rende infaillible dans le fait, en le faisant errer dans le droit, & qu'il ne se peut plus faire que le sens de Jansénius signifie autre chose que le sens véritable: ce qui paroît assez étrange.

Pour faire comprendre à ceux qui croient que l'intérêt de la vérité les oblige de dire que la grace efficace est condamnée par les Constitutions & par la signature des Constitutions, les dangereuses suites de ce sentiment, que l'on croit d'ailleurs très-faux en foi, on les supplie de considérer l'état présent de l'Eglise.

1<sup>o</sup>. Les Constitutions sont reçues par toute l'Eglise, sans l'opposition ouverte d'aucun Evêque: & l'on ne peut moins conclure de cette réception, sinon que c'est au moins une approbation de ces Constitutions quant à la foi, puisque ce seroit un crime à un Evêque de recevoir une Constitution qu'il croiroit hérétique.

2<sup>o</sup>. Une infinité de Théologiens sont persuadés de l'infailibilité du Pape dans les questions de foi.

3<sup>o</sup>. Tous généralement croyant que tout le corps de l'Eglise est infaillible dans la foi, & prenant pour tout le corps de l'Eglise le consentement de tous les Evêques, ils en concluent, qu'il est impossible qu'une profession de foi hérétique soit reçue dans toute l'Eglise; faisant consister en ce point la dispute que nous avons avec les hérétiques touchant l'infailibilité de l'Eglise.

4<sup>o</sup>. Il n'y a que trois voies présentement, de soutenir que la grace

efficace n'est pas une doctrine hérétique, mais que c'est au contraire une  
vérité de foi. IV. CL.  
VI. P<sup>e</sup>.

1<sup>o</sup>. En disant qu'il est très-vrai que cette doctrine est orthodoxe, & N<sup>o</sup>. VII  
qu'il est très-vrai aussi que le Pape a condamné le sens de Jansénius;  
mais que ce sens est très-différent de la grace efficace. Cette voie est  
embrassée par un très-grand nombre de Théologiens séculiers, & pres-  
que par six Ordres entiers; savoir, par les Dominicains, les Carmes  
Déchaussés, les Minimes, les Chanoines réguliers, les Bénédictins, &  
les Peres de l'Oratoire. Ces personnes ne reconnoissent dans la Bulle  
aucune erreur de droit ni de fait.

La seconde consiste à dire que la grace efficace est une doctrine très-  
orthodoxe, que Jansénius n'en a point enseigné d'autre, mais que ses  
ennemis lui en ayant imputé une autre, le Pape a suivi leur sentiment,  
& a condamné son sens, en supposant qu'il avoit eu véritablement les  
opinions qui lui étoient attribuées. Ces personnes reconnoissent dans la  
Bulle une erreur de fait; mais nulle de droit.

La troisieme voie est, de dire que la grace efficace est une doctrine  
très-orthodoxe, & que Jansénius n'en a point eu d'autre, en quoi ceux  
qui suivent cette voie conviennent avec ceux de la seconde opinion;  
mais ils ajoutent que le Pape a condamné la grace efficace par sa Con-  
stitution, en condamnant le sens de Jansénius qui n'est autre que la grace  
efficace, puisqu'il n'a pas eu d'autre sens que celui-là. Ces personnes  
ne connoissent dans la Bulle du Pape aucune erreur de fait; mais ils pré-  
tendent qu'elle en contient une de droit, qui est la condamnation de  
la grace efficace. Cette opinion n'est suivie que par trois ou quatre per-  
sonnes, dont nulle n'a encore publié son sentiment.

Toute l'Eglise tend les bras à ceux qui soutiennent la grace efficace  
en la premiere maniere: non seulement le Pape & les Evêques ne les  
condamnent pas; mais ils les honorent de leur approbation, & les esti-  
ment des défenseurs du S. Siege & de l'Eglise.

S'ils veulent faire défendre la Constitution ou le Formulaire, c'est  
principalement d'eux qu'ils se servent, comme il paroît par le Livre du  
Pere *Amelote*, qui a été fait de concert avec le Nonce, & pour lequel  
ce Pere est porté au Généralat de cet Ordre par tous ceux qui sont par-  
ticulièrement attachés à la Cour de Rome; & comme il paroît encore  
par M. l'Archevêque de Rouen, qui a depuis peu fait écrire un certain  
Pere Dominicain, pour montrer que la doctrine de Jansénius condamnée  
est très-différente de la grace efficace.

Lorsque ces personnes disent au Pape: la grace efficace n'est pas con-  
damnée, le Pape, au lieu de les défavouer, le dit avec eux, & le confirme.

IV. CL. par des Brefs. Lorsqu'ils font profession publique de soutenir la doctrine  
VI. P<sup>e</sup>. de S. Thomas, le Pape les en loue & leur dit qu'ils ne fauroient mieux  
N<sup>o</sup>. VII. faire que de soutenir *Sancti Thomæ tutissima dogmata*: & lorsqu'ils disent  
aux Evêques de France que la grace efficace est la doctrine de S. Augustin,  
& n'est pas condamnée, les Evêques, au lieu de les en dédire, assistent  
en corps aux Actes où ils le soutiennent.

Lorsqu'ils le disent à la Sorbonne, ils le font signer par les Docteurs  
les plus engagés dans le parti contraire: & lorsqu'ils le disent aux Jésuites  
mêmes, ils obligent les Jésuites de leur accorder que la grace efficace  
prédéterminante n'est pas condamnée.

Ceux qui soutiennent la grace efficace en la seconde maniere, en attri-  
buant au Pape une erreur de fait, sont divisés entre eux: les uns croient  
pouvoir signer simplement, en prétendant que la signature la plus simple  
ne tombe que sur le droit: c'est l'opinion de M. l'Evêque de Châlons,  
de M. de Sainte Beuve, & autres: les autres, en plus petit nombre, ou  
ne signent point du tout, ou signent avec restriction. On laisse en un  
profond repos ceux qui signent sans restriction ou explication, quoiqu'on  
sache qu'ils ne croient pas le fait.

Ceux qui signent avec restriction sont persécutés par quelques Evêques,  
soufferts par d'autres, soutenus par d'autres.

Mais ceux qui sont persécutés pour ce sujet ont cette consolation,  
qu'ils sont unis de sentiment touchant la foi, non seulement avec ceux  
qui signent sans croire le fait, mais aussi avec tous ceux qui le croient,  
sans croire que la grace efficace soit condamnée; c'est-à-dire, avec toute  
l'Eglise.

Et de plus, ils peuvent espérer avec raison, que, quoiqu'ils semblent  
opprimés présentement, ils pourront se relever un jour; parce que la seule  
raison pour laquelle ils sont maintenant abandonnés, est la violence qu'on  
exerce contre ceux qui ne signent qu'avec restriction. Or cette violence  
ne peut pas long-temps durer; & il viendra sans doute un temps que  
l'on jugera de ces choses, non par la crainte, mais par la raison: de sorte  
qu'ils ont lieu de croire que le commun des Théologiens entrera facile-  
ment dans leur sentiment, qui consiste en deux choses: que Jansénius  
n'a rien enseigné que la grace efficace sur la matiere des Propositions;  
& que le croyant, ils n'ont pas dû témoigner le contraire par leur signa-  
ture; puisque, d'une part, nul Théologien n'a jamais fait scrupule d'attri-  
buer au Pape une erreur de fait; ce qui est le seul obstacle qu'on peut  
avoir pour le premier; & que, de l'autre, il n'y a presque que la crainte  
qui ait fait naître cet autre sentiment, que, quoique l'on crût Jansénius  
innocent, on pourroit néanmoins signer qu'il est coupable.

Mais

Mais il n'en est pas de même de la troisième opinion, qui ne défend IV. CL<sup>e</sup> la grace efficace qu'en accusant le Pape de l'avoir condamnée, & toute VI. P<sup>e</sup>. l'Eglise d'en avoir reçu la condamnation, au moins extérieurement: car N<sup>o</sup>. VII. elle trouve deux obstacles moralement invincibles, & qui subsisteront toujours, autant qu'on en peut juger.

Le premier est, l'opinion de l'infailibilité du Pape touchant les questions de droit, qui quoique très-fausse, est néanmoins la plus commune, & suivant laquelle on ne pourra jamais admettre que la grace efficace est une doctrine catholique, si l'on admet en même temps que le Pape l'a condamnée.

La seconde est, la persuasion ferme en tous les Théologiens Catholiques, que l'infailibilité de l'Eglise ne permet pas qu'il s'y introduise généralement une profession de foi, qui condamne la vérité de la foi.

Il est encore visible que ceux qui sont dans ces sentiments, ne peuvent supposer que la grace efficace soit une doctrine catholique, en supposant qu'elle ait été condamnée par toute l'Eglise, & qu'il faut avoir ruiné leur fondement pour pouvoir croire ces deux choses en même temps, que la grace efficace est orthodoxe, & qu'elle est condamnée par une profession publique reçue dans toute l'Eglise: or il n'y a nulle apparence qu'on puisse réussir à renverser ce fondement; &, par conséquent, il est moralement impossible de sauver la grace efficace, en avouant qu'elle est condamnée par des Constitutions reçues dans toute l'Eglise: & tant s'en faut qu'on puisse l'établir en cette manière, que tous les efforts que l'on fera, ne serviront qu'à l'étouffer davantage; non seulement parce que tous ceux qui la défendront de cette sorte, seront condamnés d'hérésie par tous les Théologiens, comme niant l'infailibilité de l'Eglise; mais aussi parce que les Catholiques étant beaucoup plus affermis dans la créance que l'Eglise est incapable de recevoir toute entière, une profession de foi hérétique, que dans celle de l'efficacité de la grace, ils seront bien plus portés à condamner qu'à approuver tout ce qu'on leur représentera comme condamné par tous les Evêques de l'Eglise.

Ainsi il est clair que cette dernière opinion n'est pas un moyen de défendre la grace efficace, mais un moyen de la détruire & de l'étouffer, & de ruiner & cette doctrine, & ceux qui la soutiendront de cette sorte.

Que c'est le plus grand avantage qu'on puisse donner aux Jésuites, que de l'embrasser; puisque c'est le moyen de leur faire dire avec vérité, ce qu'ils n'ont pas la hardiesse de dire présentement; que les propres défenseurs de la grace efficace ont reconnu qu'elle étoit condamnée par l'Eglise; & ainsi ils transféreront la question de ce point à la Thèse générale.

*Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXII.*

M m m m m

IV. C. L. rale de l'infailibilité non du Pape, mais de l'Eglise, dans la question de VI. P<sup>e</sup>. droit, dans laquelle ils auront toute l'Eglise pour eux.

N<sup>o</sup>. VII. Si ces Messieurs ne trouvent rien d'horrible dans ces conséquences, j'avoue que je ne fais pas ce qu'ils appellent horrible; & je ne vois qu'un seul exemple, qui est celui de *Facundus*, l'un des plus grands esprits de l'Antiquité, & qui a soutenu au commencement une très-bonne cause, contre le procédé le plus injuste & le plus violent qui fût jamais; mais la haine de l'injustice l'emporta ensuite en des opinions excessives, qui étoient non seulement opposées à la vérité, mais aussi à lui-même: car ayant parfaitement bien prouvé, dans son grand Ouvrage, que les personnes peuvent disputer d'un Auteur, les uns le tenant Hérétique & les autres Catholique, quoique ceux qui disputent ainsi n'aient qu'une même foi, il entreprend au contraire, dans son dernier ouvrage, qui est une Lettre que le Peré Dom Luc d'Acheri a donnée au Public, de réfuter ceux qui disoient que cette question ne pouvoit nuire à l'Eglise Catholique, *cum & ipsi damnatores se profiteantur unam cum non damnantibus fidem tenere*. Et il cherche de très-mauvaises raisons pour rendre Hérétiques ceux qui condamnoient les trois Chapitres, en leur imposant qu'ils ne tenoient qu'une nature en Jesus Christ puisqu'ils condamnoient, disoit-il, la Lettre d'Ibas, qui en reconnoissoit deux; au lieu qu'il paroît, par son grand Ouvrage, qu'ils ne la condamnoient que parce qu'ils croyoient qu'elle admettoit deux personnes en Jesus Christ.

Ayant prouvé fort au long dans son premier Livre, que l'on ne devoit pas reprendre le Concile de Calcédoine, quand il y auroit des erreurs dans les Ecrits de Théodore; dans cette Lettre au contraire, il veut qu'on n'ait pu condamner Théodore, sans condamner le Concile. Et il prétend que ceux qui condamnoient les trois Chapitres étoient hérétiques, parce qu'ils condamnoient des personnes que ce Concile avoit approuvées.

Il me semble qu'il arrive quelque chose de semblable en cette occasion: car après avoir soutenu dans la dix-septième & la dix-huitième Lettre, que les mots de sens de Jansénius étoient équivoques, & que des personnes étant dans les mêmes sentiments touchant la foi, & condamnant les mêmes erreurs, il se pouvoit faire néanmoins que les uns disoient qu'ils approuvoient le sens de Jansénius, & les autres qu'ils le condamnoient sans être différents que dans les termes; on soutient présentement que ceux qui disent, je condamne le sens de Jansénius, condamnent réellement la doctrine individuelle, qui seroit approuvée par celui qui diroit, j'approuve le sens de Jansénius; & qu'ainsi ils sont différents dans la chose même.

On les supplie de remarquer qu'on ne lui impute pas de dire que le

corps de l'Eglise soit hérétique; mais seulement qu'il y a dans l'Eglise IV. CL. une profession de foi vraiment hérétique, approuvée par le Pape & par VI. P<sup>e</sup>. tous les Evêques sans contradiction; & c'est ce que je soutiens que tous N<sup>o</sup>. VII. les Théologiens déclareront contraire à l'infailibilité de l'Eglise, & ce qui certainement n'est jamais arrivé.

PREMIERE DÉMONSTRATION.

Pour prouver que ces mots; *le sens de Jansénius est hérétique*, contiennent un fait & un droit.

*Premier Principe.* Le sens, qu'on doit donner aux paroles d'un homme, est celui qu'il est beaucoup plus probable qu'il a eu dans l'esprit, lorsque ce sens n'est pas contraire à l'usage des paroles.

*Remarque.* On ajoute cette dernière clause: *Lorsque le sens n'est pas contraire à l'usage des paroles*, pour ôter tout sujet de dispute, quoiqu'on croie le principe vrai sans cette addition.

2<sup>e</sup>. *Principe, ou supposition.* C'est un usage ordinaire des paroles de signifier une idée distincte par un mot plus général, qui n'en soit que l'attribut vrai ou faux. Exemple: Ainsi on exprime Aristote par l'attribut de *Prince des Philosophes*; Cicéron, par le mot d'*Orateur Romain*. Ainsi quand un Ambassadeur dit: *le Roi me commande*, il exprime le Roi particulier qui l'a envoyé, par l'attribut de Roi. Ainsi si un homme disoit, que le plus grand Mathématicien de Paris est l'homme du monde le plus désagréable en conversation, tout le monde concevra par ces paroles, qu'il entend un certain homme particulier, à qui il attribue ces deux qualités; d'être désagréable & le plus grand Mathématicien de Paris.

3<sup>e</sup>. *Principe.* On doit croire que le Pape a parlé humainement & sincèrement dans sa Constitution.

*Corollaire.* Donc quand il a affirmé un attribut d'un sujet dans sa Constitution, il a cru qu'il lui convenoit: car ce ne seroit pas parler humainement ni sincèrement que d'affirmer d'une chose ce qu'on ne croit pas lui convenir.

4<sup>e</sup>. *Principe.* On ne sauroit humainement ni sincèrement affirmer l'attribut d'hérétique du sens de Jansénius sur un tel endroit, lorsqu'on en juge par soi-même, si on n'a une idée distincte de ce sens; parce que les mots de sens de Jansénius sur un tel endroit, ne fournissent aucune raison d'appeler & de croire ce sens hérétique, & qu'il n'y a que l'idée distincte qui le puisse faire.

*Corollaire second.* Donc le Pape a eu une idée distincte de ce sens;

M m m m m 2

IV. CL. & c'est à cette idée distincte qu'il attribue dans son esprit d'être le sens  
VI. P<sup>e</sup>. de Jansénius, & d'être hérétique, par le troisieme & quatrieme Principe.  
N<sup>o</sup>. VII. *Corollaire troisieme.* Dans la Proposition entiere considérée dans l'esprit  
du Pape, & sans rapport aux paroles avec lesquelles il s'est exprimé,  
on doit concevoir cette Proposition. Un tel dogme conçu distinctement,  
qui est de Jansénius, est hérétique.

5<sup>e</sup>. *Principe.* Cette Proposition ainsi exprimée : un tel dogme, conçu  
distinctement, qui est de Jansénius est hérétique, contient un droit, qui  
est que tel dogme soit hérétique ; & un fait séparé du droit, qui est que  
ce tel dogme soit tiré de Jansénius.

*Supposition.* Le Pape s'est exprimé par ces paroles, ou équivalentes :  
*le sens de Jansénius est hérétique.*

*Démonstration.* Ces paroles signifient ce qu'il est beaucoup plus pro-  
bable que le Pape a eu dans l'esprit, pourvu qu'il ne soit pas contraire à  
l'usage ordinaire des paroles, par le premier Principe.

Ce que le Pape a eu dans l'esprit, est qu'un tel dogme, conçu dis-  
tinctement, qui est de Jansénius, est hérétique, par le troisieme Corollaire.

Et il n'est pas contraire à l'usage des paroles, que l'idée distincte d'un  
dogme soit exprimée par un de ces attributs conçus de sens de Jansénius,  
par le second principe.

Donc ces paroles, le sens de Jansénius est hérétique, signifient réel-  
lement un tel dogme, distinctement conçu, qui est de Jansénius, est  
hérétique.

Or cette Proposition contient un fait séparé du droit, qui est qu'un tel  
dogme soit de Jansénius, par le cinquieme principe.

Donc cette Proposition ; le sens de Jansénius est hérétique, contient  
un fait séparé du droit, qui est que ce dogme hérétique soit de Jansénius ;  
qui est-ce qu'on vouloit démontrer dans cette premiere démonstration.

## SECONDE DÉMONSTRATION.

*Pour montrer que celles (a) qui ont signé qu'elles ne recevoient les Consti-  
tutions que quant à la foi, ont excepté ce fait ; que le dogme condamné  
soit de Jansénius.*

1<sup>e</sup>. *Principe.* Le sens de la proposition du Pape est, un tel dogme,  
distinctement conçu, qui est de Jansénius, est hérétique, par la démon-  
stration précédente.

2<sup>e</sup>. *Principe.* Cette proposition enferme un fait séparé du droit, par

(a) Les Religieuses de Port-Royal.

la démonstration précédente : & ce fait est , que ce dogme condamné IV. CL.  
est de Jansénius. VI. P<sup>e</sup>.

3<sup>e</sup>. *Principe*. Celui qui signe une proposition condamnant un fait & N<sup>o</sup>. VII.  
un droit , en exceptant le fait , ne signe que le droit : cela est clair.

4<sup>e</sup>. *Principe*. Celui qui dit qu'il ne signe que le droit , dit qu'il ne signe  
pas le fait , & en exceptant le fait : cela est clair.

1<sup>e</sup>. *Supposition*. Celles dont il s'agit , ont signé en témoignant qu'elles  
ne souscrivoient qu'à la foi dans ce qu'elles signoient.

2<sup>e</sup>. *Supposition*. Elles ont signé cette proposition de la Bulle : *le sens de  
Jansénius est hérétique*.

*Démonstration*. Cette proposition : *le sens de Jansénius est hérétique* ,  
contient un fait & un droit , par le premier Principe ; & ce fait est ,  
que le dogme condamné est de Jansénius , par le même Principe.

Or celles dont il s'agit ont déclaré qu'elles ne souscrivoient qu'à la  
foi , par la premiere hypothese : donc elles ont excepté le fait par le  
quatrième Principe : donc elles ont excepté le fait , que le dogme fon-  
damental soit de Jansénius ; puisque c'est le fait contenu dans la propo-  
sition signée : ce qu'il falloit démontrer.

### TROISIEME DÉMONSTRATION.

Où l'on montre que l'on doit croire que ces paroles : *le sens de Jansénius  
est hérétique* , ne signifient point que la grace efficace soit hérétique.

1<sup>e</sup>. *Principe*. Le sens de ces paroles est : un tel dogme , distinctement  
conçu , qui est de Jansénius , est hérétique , par la premiere démonstration.

2<sup>e</sup>. *Principe*. On doit croire ce qui est plus vraisemblable.

3<sup>e</sup>. *Principe*. Le dogme ne peut signifier la grace efficace , si l'on doit  
supposer , en jugeant raisonnablement , que le Pape n'entendoit pas la  
grace efficace par ces mots.

4<sup>e</sup>. *Principe*. Les preuves alléguées dans les deux parties de l'Ecrit ,  
rendent plus vraisemblable que le Pape n'a point cru que la grace ef-  
ficace fût hérétique.

5<sup>e</sup>. *Principe*. Le Pape en connoissant distinctement une chose , ne l'a  
point appelée hérétique , s'il n'a point voulu & ne veut point qu'on  
l'appelle hérétique : car il a agi sincèrement , & humainement , par le  
premier Corollaire de la premiere démonstration.

*Démonstration*. Il est plus vraisemblable que le Pape n'a point cru ,  
& ne croit point que la grace efficace soit hérétique , & qu'il ne veut  
point qu'on la tienne pour hérétique , par le cinquieme Principe.



IV. C<sup>L</sup>. Donc il ne l'a point appelée hérétique en la connoissant distinctement;

VI. P<sup>e</sup>. par le premier principe.

N<sup>o</sup>. VII. Donc il est plus vraisemblable qu'il n'a point entendu par ce tel dogme, qui est de Jansénius, la grace efficace; autrement il auroit appelé hérétique ce qu'il ne croyoit pas hérétique, contre le premier principe: or on doit croire ce qui est plus vraisemblable, par le second principe. Donc on doit croire que le Pape, par ce tel dogme, n'entendoit pas la grace efficace.

Or si l'on doit croire que le Pape n'entendoit pas la grace efficace par ce tel dogme, on doit juger que ce tel dogme ne signifie pas la grace efficace, par le quatrième principe.

Donc on doit juger que cette proposition: un tel dogme, conçu distinctement, qui est de Jansénius, est hérétique, ne signifie pas la grace efficace est hérétique, par le troisième principe.

Or cette proposition, le sens de Jansénius est hérétique, signifie un tel dogme de Jansénius est hérétique, par le premier principe.

Donc on doit juger que cette proposition, *le sens de Jansénius est hérétique*, ne signifie point que la grace efficace soit hérétique: ce qu'il falloit démontrer.

# PETIT ÉCRIT

## DE MONSIEUR CONSTANT

(NICOLE.)

SUR LE MÊME SUJET. (a)

**D**éterminer un certain terme, c'est faire que ce terme ait une signification moins étendue; & que pouvant auparavant signifier plusieurs choses, ou univoquement ou équivoquement, il vienne à n'en signifier plus qu'une.

*Expliquer*, c'est développer ce qui convient à une idée, & marquer ses attributs, sans changer son étendue & sa supposition; c'est-à-dire, sa signification précise, & sans faire que ce terme soit pris pour une autre chose qu'il n'est pris dans une autre proposition où il n'est pas joint à cet attribut.

Il y a deux sortes de déterminations: l'une univoque, & l'autre équivoque.

La détermination univoque est celle qui se fait en ajoutant à un mot, convenant réellement & selon le sens à plusieurs choses, un autre terme qui le restreigne, & qui fasse qu'il ne signifie plus qu'une partie de ce qu'il pouvoit signifier auparavant. Ainsi le mot d'*homme* pouvant signifier les hommes noirs, & les hommes blancs, lorsque l'on dit les *hommes blancs*, on restreint ce terme à ne signifier plus les *noirs*, mais seulement les *blancs*.

La détermination équivoque d'un mot, qui est celle que j'ai opposée à la détermination univoque, se peut faire en deux manières, selon les deux sortes de mots équivoques.

Car il y a des mots purement équivoques, qui signifient différentes choses, & qui ne conservent rien de leur signification ordinaire. Ainsi le mot de *Canon* est purement équivoque à l'égard d'un Canon de guerre, & de l'ordonnance d'un Concile. Ces mots se déterminent par la suite du discours & par les circonstances.

Mais il y a une autre sorte de mots équivoques par erreur; & ce sont ceux qui ne signifient réellement qu'une chose, & sont appliqués par erreur à des choses différentes. Ainsi le mot de *véritable Religion* ne signifiant que la seule & unique véritable Religion, est appliqué par erreur à autant de fausses Religions qu'il y en a dans le monde.

Or cette application étant faite & supposée, ces mots, *véritable Religion*, en la bouche de ceux qui l'ont faite, signifient cette Religion à laquelle ils l'ont appliquée.

Cette application est une véritable détermination, & non pas seulement une explication; car elle change le sens & la supposition individuelle du mot auquel cette idée est jointe.

Le sens de Jansénius qui est la grâce nécessitante.

(a) [Sur l'Édition de 1696, dans la *Tradition de l'Eglise Romaine*, Tom. IV, pag. 391 & suiv. Voyez la Préf. hist. Art. VI. §. II. N<sup>o</sup>. VI.]

IV. CL. Le sens de Jansénius qui est l'opinion de Calvin.

VI. P<sup>e</sup>. Le sens de Jansénius qui est la grace efficace.

N<sup>o</sup>. VIII. Je dis que ces additions, *qui est la grace nécessitante, qui est l'opinion de Calvin, qui est la grace efficace*, sont de véritables déterminations, parce qu'elles sont que ces mots de *sens de Jansénius* ne sont plus pris que pour cette idée distincte à laquelle ils sont appliqués.

Ainsi le Pape ayant joint nécessairement ces mots de *sens de Jansénius* à une idée distincte, il les a véritablement déterminés; c'est-à-dire, qu'il a fait que les mots de *sens de Jansénius*, sont pris pour cette idée à laquelle il les a appliqués: & si nous la connoissons, nous connoissons ce qu'il a entendu par le *sens de Jansénius*. Et si nous savons aussi que ce qu'il a appelé *sens de Jansénius*, n'est pas la grace efficace, nous savons que ces mots, *sens de Jansénius*, ne signifient pas la grace efficace, dans le sens du Pape. Mais quand on joint à un terme non seulement individuel, mais distinct, des attributs qui lui conviennent, alors ces attributs ne sont plus des déterminations, parce qu'ils ne changent point l'être individuel du sujet, & qu'ils ne sont point qu'il soit pris pour une autre chose; mais ils marquent seulement ce qui lui convient: ce qui s'appelle *expliquer*.

C'est pourquoi comme on doit supposer que le Pape, avant que de condamner le sens de Jansénius, a dû premièrement avoir l'idée d'un certain dogme individuel & déterminé, auquel il a joint premièrement la relation à l'Auteur de ce dogme, en l'appellant *sens de Jansénius*, & ensuite l'attribut d'hérétique, il est clair que ces attributs de cette idée distincte, *sensus Jansenii est hereticus*, ne changeant point la supposition individuelle de l'idée distincte à laquelle il les a appliqués, ne sont point des déterminations, mais des explications.

Pour comprendre cela, il faut considérer que ces mots de *sensus Jansenii*, signifient réellement & naturellement, *id quod sensit Jansenius*. Or ce sujet, *id*, n'est pas & ne peut pas être un *id* indéterminé, & un *id* quelconque; mais il faut nécessairement que ce soit un *id* déterminé & distinctement connu; c'est-à-dire un certain dogme, & par conséquent la relation d'être le sens de Jansénius: & la qualité d'hérétique étant ajoutée à cette idée distincte, & ne changeant pas la supposition individuelle; c'est-à-dire, ne faisant point qu'elle soit prise pour une autre chose, il s'ensuit que ce sont des explications, & non des déterminations.

Ainsi ceux qui prennent le *sens de Jansénius sur un tel endroit* pour des déterminations, prennent véritablement pour déterminations ce qui n'est qu'une explication.

Il faut encore remarquer que quand on dit, *le sens de Jansénius sur un tel endroit, dans une telle page*, ces mots, *sur un tel endroit*, sont bien des déterminations de la relation à l'Auteur enfermée dans les mots, *quod sensit Jansenius*; mais ce ne sont que des explications du sujet signifié par le mot *id*, parce qu'ils supposent cet *id* déjà déterminé par l'idée distincte; étant impossible qu'on applique raisonnablement la relation d'être sens de Jansénius & l'attribut d'hérétique, qu'à l'idée d'un dogme connu distinctement.

[ 1661. ]

La Table qui suit, fera voir d'un coup-d'œil tout ce qui vient d'être expliqué plus au long.

La première, par laquelle il a conçu { Un dogme fixe, distinct, déterminé; comme la grace nécessitante qui est le sujet de l'hérésie. } Le Pape a renfermées trois connoissances dans une seule expression: { *Id* } Qui répond à la première connoissance, & exprime & signifie: ce dogme distinct & déterminé est le sujet de l'hérésie. { Cet *Id* étant distinct & déterminé par lui-même, ne peut plus être déterminé par autre chose, comme tous les individus clairement connus.

On doit supposer que le jugement du Pape a été composé de trois connoissances:

La seconde, par laquelle il a conçu { La relation de ce dogme à Jansénius; c'est-à-dire, qu'il a conçu que ce dogme étoit de Jansénius. } *Sensus Jansenii est hæreticus.* { *quod sensu Jansenii* } Qui exprime la relation à l'Auteur, & répond à la seconde connoissance. { Qui est déterminé par l'endroit du livre de Jansénius, la page & les autres circonstances qui ne déterminent pas le sujet de la relation.

La troisième, par laquelle il a conçu { La qualité de ce dogme, en lui attribuant d'être hérétique. } Et cette expression signifie littéralement. { *est hæreticum.* } Qui répond à la troisième connoissance. { Tombe sur le sujet *Id*, c'est-à-dire, sur le dogme distinct, & non sur la relation.

Le défaut de ceux qui ne comprennent pas ceci, est, qu'ils prennent des déterminations de la relation, *quod sensu Jansenii*, pour des déterminations du sujet *Id*.

Secondement, qu'ils prennent l'*Id* pour un *Id* confus, au lieu que c'est un *Id* distinct & clairement connu.

FIN du Tome XXII.

# T A B L E

## D E S O U V R A G E S

*Contenus dans ce Volume.*

### SUITE DE LA CINQUIEME PARTIE DE LA QUATRIEME CLASSE

N <sup>o</sup> . XXXV.	<i>R</i> éponse à un Ecrit, dans lequel on prétend faire voir qu'on peut, en conscience, recevoir & souscrire purement & simplement les Constitutions d'Innocent X & d'Alexandre VII, encore que l'on croie que Jansénius ait été injustement condamné. . . . .	page 1
N <sup>o</sup> . XXXVI.	Ecrit de M. Arnauld sur la Formule de Louvain . . . . .	99
N <sup>o</sup> . XXXVII.	Les justes Plaintes des Théologiens contre la Délibération d'une Assemblée tenue à Paris le 2 Octobre 1663. . . . .	109
N <sup>o</sup> . XXXVIII.	Les Dessins des Jésuites représentés à Messieurs les Prélats de l'Assemblée tenue aux Augustins le 2 Octobre 1663. . . . .	172
N <sup>o</sup> . XXXIX.	Réfutation de la fausse Relation du Pere Ferrier Jésuite. . . . .	230
N <sup>o</sup> . XL.	Examen de la Lettre circulaire de l'Assemblée tenue à Paris le 2 Octobre 1663. . . . .	429
N <sup>o</sup> . XLI.	Remarques sur trois Eclaircissements de M. de Commenges. . . . .	506
N <sup>o</sup> . XLII.	Mémoire sur une alternative que le Pere Annat vouloit faire insérer dans une Déclaration du Roi. . . . .	516
N <sup>o</sup> . XLIII.	Mémoire sur le sujet de la Déclaration que l'on demande au Roi, pour faire signer le Formulaire. . . . .	519
N <sup>o</sup> . XLIV.	Mémoire, ou Remarques sur la Déclaration du Roi du 29 Avril 1664. . . . .	525
N <sup>o</sup> . XLV.	Jugement équitable sur les contestations présentes, pour éviter les jugements téméraires & criminels: tiré de S. Augustin. . . . .	544
N <sup>o</sup> . XLVI.	Deux Mémoires pour les Evêques, au sujet de la seconde Bulle d'Alexandre VII sur le Livre de Jansénius. . . . .	572
N <sup>o</sup> . XLVII.	Troisième mémoire, pour les Magistrats, sur la défense d'expliquer ou de modifier la Bulle du Pape Alexandre VII, du 15 Février 1665, insérée dans cette même Bulle. . . . .	579
N <sup>o</sup> . XLVIII.	Lettre d'un Docteur sur le serment contenu dans le Formulaire du Pape. . . . .	584

N°. XLIX. *Remarques sur un Arrêt du Conseil du Roi, touchant les Mandemens de MM. les Evêques d'Allet, d'Angers, de Beauvais & de Noyon.* 595

A P P E N D I C E.

- LITT. A. *Ordonnance de Messieurs les Vicaires-Généraux de Monseigneur le Cardinal de Retz, Archevêque de Paris, pour la signature du Formulaire de foi dressé en exécution des Constitutions d'Innocent X & Alexandre VII.* 607
- LITT. B. *Lettre de Monseigneur l'Evêque d'Angers au Roi, sur le sujet de la signature du Formulaire du Clergé.* 610
- LITT. C. *Réponse de Monseigneur l'Evêque d'Angers à la Lettre que M. de Lionne lui avoit écrite, après avoir présenté & lu au Roi celle du dit Sieur Evêque à Sa Majesté, du 6 Juillet 1661.* 614
- LITT. D. *Articuli Illustrissimo Convenarum Episcopo oblatis, & per eundem ad S. Pontificem transmissi, quibus S. Augustini Discipulorum circa quinque Propositionum materiam doctrina continetur.* 621
- LITT. E. *Relation Jésuitique de ce qui s'est passé au mois de Février 1663, sur le sujet des Jansénistes.* 630
- LITT. F. *Epistola Illustrissimi Gilberti de Choiseul, Episcopi Convenarum, ad Alexandrum Papam VII; cum ad S. S. quinque Articulos S. Augustini Discipulorum transmitteret.* 632
- LITT. G. *Breve Suae Sanctitatis ad universos Ecclesiae Gallicanae Archiepiscopos & Episcopos.* 635
- LITT. H. *Mémoire pour faire voir qu'il est de la gloire du Roi de terminer les disputes sur le fait de Jansénius.* 637
- LITT. I. *Lettre Circulaire à Messieurs les Archevêques & Evêques du Royaume.* 641
- LITT. K. *Lettre de M. de Choiseul, Evêque de Commenes, à M. de Perefex, Archevêque de Paris.* 644
- LITT. L. *Lettre de M. de Choiseul, Evêque de Commenes, au Cardinal François Barberin, en réponse à la lettre que ce Cardinal lui avoit écrite, pour lui faire savoir que la négociation dans laquelle il étoit entré, par ordre du Roi, n'avoit pas été désagréable à S. S. & pour lui demander ce qui s'étoit passé dans ces derniers temps sur les affaires de l'Eglise.* 652



## SIXIEME PARTIE.

N <sup>o</sup> . I. <i>Mémoire de M. Arnauld, contenant six Questions relatives à la signature de la Bulle d'Innocent X, &amp; de son Bref du 29 Septembre 1654; avec la Réponse de M. de Barcos.</i>	667
N <sup>o</sup> . II. <i>Lettre de M. Arnauld à M. Singlin, sur un projet de Réponse de M. de Barcos, Abbé de S. Cyrano, à un Ecrit de M. le Marquis de Sourdis contre Jansénius.</i>	672
N <sup>o</sup> . III. <i>Difficultés sur une réponse de M. de Barcos, Abbé de S. Cyrano, à un Ecrit de quatre pages de M. le Marquis de Sourdis, touchant les cinq Propositions.</i>	678
N <sup>o</sup> . IV. <i>Remarques sur un Ecrit composé par M. de Barcos, Abbé de S. Cyrano, pour Madame la Duchesse de Longueville.</i>	710
N <sup>o</sup> . V. <i>Défense de la Bulle d'Alexandre VII; ou, de la véritable intelligence de ces mots: sens de Jansénius, contre ceux qui ont cru qu'ils se peuvent entendre de la grace efficace.</i>	727
N <sup>o</sup> . VI. <i>Réfutation de la Réponse à l'Ecrit précédent, touchant la véritable intelligence de ces mots: sens de Jansénius, dans la Constitution du Pape Alexandre VII.</i>	759
N <sup>o</sup> . VII. <i>Ecrit contenant quelques Considérations générales.</i>	820
N <sup>o</sup> . VIII. <i>Petit Ecrit de M. Constant (Nicole) sur le même sujet.</i>	831

FIN de la Table.













